REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 68 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 2 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. P.-G. **Leymarie**, administrateur.

On ne recoit que les lettres affranchies et IL N'EST RÉPONDU QU'AUX LETTRES CONTENANT UN TIMBRE-POSTE.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 42, rue Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume; 43e année, 1900, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus. Les années 1858 à 1863, puis les années 1873 et 1874 étant épuisées, chacun de ces 10 volumes de *Revue* coûtera désormais *dix francs*.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. 50 cent. de plus par volume jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la *Revue* ayant été augmentée de 250 pages le prix de la reliure est de 3 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 43 volumes pour 150 francs, pris à notre librairie. (Port en plus pour l'étranger).

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Un SPÉCIMEN de la *Revue Spirite* est envoyé contre un timbre-poste de 0 fr. 25.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Rédacteur en chef : P.-G. LEYMARIE, *depuis* 1870.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE. — 1900

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

SIÈGE ET ADMINISTRATION : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*),



43e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1900.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous présentons nos vœux de Nouvel An à tous les amis de la cause, à nos confrères en publicité, à nos lecteurs et à tous les investigateurs consciencieux du phénomène spirite moderne.

Notre philosophie donne la paix à celui qui souffre, l'espérance à qui désespère, la vérité simple au savant qui doute et le fait révélateur au chercheur sérieux.

A tous le souhait de leur frère en humanité,

P.-G. LEYMARIE.

LE BALLET DE Mlle LINA

Dimanche passé, dans le coquet atelier du peintre *Mucha*, une assistance d'élite s'était réunie pour voir le premier essai d'un ballet dont les gestes et les pas devaient être uniquement produits par les actions réflexes de la musique sur le système nerveux d'un sujet endormi magnétiquement. Ce sujet était *Mlle Lina* dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et le musicien, M. Saraz. C'est dire que la séance a été un véritable délice pour les yeux et les oreilles.

Parmi les invités, au nombre d'une trentaine, nous avons reconnu S. A. R. l'Infante Eulalie d'Espagne, accompagnée de la baronne de Wendelstadt, la comtesse de Bryas, mistress Spencer Cowper, Mmes Syamour et Max Rey-

mond (de la *Fronde*), le colonel Pistor, le capitaine Carnot, le baron de Watteville, M. Youriewitch gentilhomme de la Chambre de S. M. l'empereur de Russie, le peintre Poilpot, MM. Georges Bourdon, le futur directeur du palais de la danse à l'Exposition, Desachy (du *Rappel*), Gabriel Lefeuve le distingué critique musical de l'*Indépendance belge*, M Drion élève externe de l'Ecole polytechnique, fils du gouverneur de Buccarest.

Un charmant programme illustré de dessins en couleur, par Rochegrosse et Mucha donnait le libretto et les explications techniques dont le colonel de Rochas l'avait accompagné pour faire comprendre la portée de la curieuse tentative dont la réussite a été si complète, que Mlle Lina a été immédiatement engagée pour une tournée artistique dans les principales villes d'Italie.

Ce sont ces documents que nous reproduisons ici.

PNEMIER ESSAI D'UN BALLET AVEC GESTES ET PAS DÉTERMINÉS PAR LES ACTIONS RÉFLEXES DE LA MUSIQUE SUR L'ORGANISME HUMAIN

Explications préliminaires en guise d'ouverture :

La confection d'un OPÉRA exige le concours de trois personnes :

1° Le *librettiste*, qui imagine une série de scènes passionnelles;

2° Le *musicien*, qui cherche à rendre par la musique les cris des passions ;

3° L'*acteur*, qui chante cette musique en l'accompagnant des gestes propres aux passions qu'elle exprime.

Un BALLET PANTOMIME diffère de l'opéra en ce que l'acteur ne chante plus, mais danse. De là, l'intervention d'un quatrièmè personnage, le *maître de ballet*, qui règle les pas, sans se préoccuper beaucoup, paraît-il, de ses collaborateurs.

Est-ce rationnel? C'est ce que je vais examiner.

Les expériences que je poursuis depuis quelques mois démontrent que, chez certains sujets dont la sensibilité a été hyperesthésiée par des procédés hypnotiques, la musique agit sur les centres moteurs du cerveau de manière à provoquer des expressions faciales et des gestes. C'est là une propriété commune à tous les hommes, mais elle n'est suffisamment développée, pour être soumise à l'étude, que chez quelques sensitifs. Chez eux, quand les nerfs sont tendus pour un ton déterminé par quelques accords préalables, l'audition des diverses notes de la gamme détermine la contraction de muscles spéciaux pour chaque note : ainsi la tonique fait remuer les pieds; la tierce, le bassin; la quarte et la quinte, les bras et les mains ; la sensible, les lèvres. Si l'on exécute, en même temps, une mélodie dans les notes élevées et un accompagnement dans les notes basses, la mélodie agit sur les membres supérieurs, et l'accompagnement sur les jambes et les pieds.

Comme l'accompagnement est étroitement lié à la mélodie par les règles

musicales, on doit en conclure que, pour qu'un ballet soit harmonieux, il faut que les pas soient liés par les mêmes règles aux gestes passionnels des membres supérieurs. De là résultera, dans tous les mouvements, l'équilibre parfait du corps, condition essentielle de la grâce.

Le mime-danseur a donc à résoudre deux problèmes en trouvant : d'abord les gestes des membres supérieurs, caractéristiques des passions exprimées par la mélodie; ensuite les gestes des membres inférieurs qui correspondent à l'accompagnement d'après les lois de la physiologie.

Le premier problème constitue la *mimique*, science peu avancée encore, mais dont on connaît cependant quelques règles.

Dans le second, il faut distinguer ce qui se rapporte au temps (le *rythme*, que tout le monde sent plus ou moins) et ce qui se rapporte à l'espace ou le *geste* proprement dit, qui n'est exécuté instinctivement que par des sensitifs comme Mlle Lina.

Mais, toute musique n'est pas *passionnelle*. Il y a des compositions qui se bornent à nous charmer sans éveiller de sentiments précis; elles constituent ce qu'on a appelé la musique *décorative*, par analogie avec le dessin ornemental.

Entre la musique passionnelle ou objective et la musique décorative ou subjective, il y a tous les degrés, y compris la musique incompréhensible et ennuyeuse.

Les sensitifs mettent admirablement en évidence ces différents genres.

La musique réellement passionnelle détermine le geste d'une façon absolue et rien ne peut le changer : sous son influence, un bon sujet devient n pantin articulé qu'on briserait si l'on voulait s'opposer à ses mouvements. Mais le même geste, comme la même musique, peuvent exprimer des sentiments différents, suivant la manière dont ils sont exécutés. Tendez doucement le bras vers quelqu'un, les doigts en l'air et légèrement repliés : c'est un salut amical. Lancez-le brusquement en fermant le poing : c'est une menace. Vous verrez tout à l'heure la *Marseillaise*, attaquée vigoureusement, produire chez Mlle Lina l'excitation du combat; puis jouée avec douceur, provoquer l'expression de la pitié.

La musique décorative détermine plutôt le genre du geste que le geste lui-même; elle fait dessiner dans l'espace des courbes harmonieuses, dont les ondulations peuvent se modifier de manière à s'adapter à des actions différentes. Quand le sujet accomplit ces actions, éveillé ou sous l'influence d'une suggestion verbale, il *agit en prose*; quand il les accomplit sous l'influence d'une musique décorative, il les rythme et *agit en vers*. Vous en trouverez deux exemples au commencement du 3e acte (scène de la Parure et scène de la Pomme).

Dans ce genre de musique, il y a des morceaux à effets plus ou moins précis. Ceux qui sont vagues conviennent à des scènes dans le genre de celles dont je viens de parler; ceux qui, au contraire, sont nettement dessinés,

déterminent des mouvements spéciaux, caractéristiques des danses populaires. Ce sont précisément ces mouvements qui ont fait choisir les accessoires dont on se sert dans ces danses ; ainsi, dans les fandangos, les castagnettes ne sont que le renforcement artificiel des contractions rythmées des doigts; dans le menuet, c'est le mouvement des bras qui a fait penser à prendre la robe, et celui des poignets à agiter un éventail; comme dans certaines danses polonaises, c'est le frappement des talons qui les a fait armer de molettes sonores,

En résumé, Mlle Lina, endormie, est un automate d'une extrême sensibilité, dont les membres se meuvent sous l'influence des excitations cérébrales produites par la musique ; elle présente, dans cet état, les mêmes propriétés que les sensitifs qui, aux temps héroïques, inventèrent les danses, dites alors sacrées, parce qu'elles semblaient exécutées sous l'influence d'un dieu.

J'ai eu le mérite de développer cette sensibilité par un long entraînement conduit avec prudence et d'en mettre en évidence les lois principales. Il reste bien des choses à étudier, comme, par exemple, l'influence du timbre des instruments et de l'orchestration. Il serait intéressant de rechercher quelles sont les notes, ou plutôt les successions de notes, qui déterminent les contorsions extraordinaires des doigts qu'on remarque dans quelques danses orientales et espagnoles. Enfin, on peut se demander comment se comporterait Mlle Lina en entendant les oiseaux chanteurs qui, eux aussi, doivent exprimer leurs passions.

Je ne suis pas capable d'entreprendre un pareil travail, mais j'espère que des maîtres musiciens sauront utiliser l'admirable instrument qui est, dès aujourd'hui, à leur disposition et dont nous allons vous montrer le jeu dans un ballet qu'on peut dire presque improvisé ; car, depuis que la pensée nous en est venue, nos occupations, à mon camarade d'école Saraz et à moi, ne nous ont pas permis d'y consacrer plus de quatre séances de deux heures, c'est-à-dire huit heures en tout. Je crois que nous pouvons nous vanter de tenir le record de la vitesse parmi les auteurs lyriques et dramatiques.

Notre tâche s'est du reste bornée à imaginer un certain nombre de situations passionnelles, se succédant dans un ordre déterminé, et à rechercher, dans la musique existante, des morceaux qui nous semblaient rendre les passions ou provoquer les mouvements que nous avions choisis. C'est ensuite l'effet produit sur Mlle Lina qui nous déterminait pour le choix définitif des morceaux : il nous suffisait, du reste, d'exécuter quelques mesures pour nous édifier; nous n'allions pas plus loin afin de ménager ses nerfs.

Les compositeurs ou les exécutants qui veulent être fixés sur la valeur de leurs œuvres ou de leur jeu n'ont qu'à essayer avec elle. Endormie, elle devient un juge d'une impartialité brutale, restant froide ou grimaçant quand la musique est médiocre ou mauvaise, et s'exaltant si elle est bonne;

jamais on ne trouvera un meilleur criterium pour savoir si une ouverture contient bien tout ce que l'auteur prétend y avoir mis.

Nous aurions pu remplacer les suggestions orales qui se trouvent au 3e acte par des suggestions chantées qui les auraient dissimulées. L'effet eût été beaucoup plus gracieux; mais nous avons préféré vous montrer le mécanisme, de telle sorte que vous puissiez, vous-même, si le cœur vous en dit, improviser, sur d'autres données, un ballet analogue au nôtre, qu'une danseuse de profession n'aurait plus qu'à compléter en exécutant des variations sur les pas fondamentaux.

Il me reste à remercier, au nom de Mlle Lina, ceux qui, en venant ici, lui ont donné les moyens d'attendre qu'on tire parti de ses facultés tout à fait exceptionnelles; et, au nom de tous, notre ami Mucha pour sa gracieuse hospitalité. A. DE ROCHAS.

LA MUSIQUE ÉVEILLANT L'AME HUMAINE

Ballet en quatre actes, mimé et dansé par Mlle LINA, le 7 décembre 1899, à l'atelier du peintre MUCHA :

Premier acte.

Eve s'éveille à la vie ; elle écoute les harmonies de la nature ; Chanson du Printemps, par Gounod. — La pluie, l'orage, le retour du soleil, Symphonie pastorale, par Beethoven. — Le bain, Valse de la Vague, par O. Métra. — Apparition d'Adam; étonnement; fuite pudique, Musique de Saraz. — Les premières amours, Nuit d'amour (Faust), par Gounod.

Deuxième acte

Eve cueille des fleurs, s'en pare et se mire dans un ruisseau, Suggestion orale, rythmée par une improvisation de Saraz. — Elle voit le serpent; frayeur; elle l'écoute et est envahie par les mauvaises passions, Musique de Saraz. — Elle obéit au conseil du serpent de cueillir la pomme et de la faire prendre à Adam, Suggestion orale, rythmée par une improvisation de Saraz. — Malédiction de Dieu, Dies iræ, chant liturgique. — Eve est chassée du Paradis, Marche funèbre de la Symphonie héroïque de Beethoven.

Troisième acte

La prière, *Ave Maria*, de Gounod. — Le travail, Le Rouet d'Omphale, par Saint-Saëns. — L'enfance d'Abel : Le berceau, Berceuse de Gounod. Les rondes, Ronde enfantine (vieille chanson). Sur la glace, valse de Patineurs, par E. Waldteufel. — La mort d'Abel, *Miserere* (Trouvère), par Verdi. — La guerre : Le départ, Marche des Soldats (Faust), par Gounod. Le combat, Marseillaise, par Rouget de l'Isle. Les blessés et le triomphe, Marche d'Aïda, par Verdi.

Quatrième acte

Les fêtes : La danse à travers les âges, Bourrée auvergnate; Danse japonaise; Danse javanaise; Danse arabe; Danse espagnole; Danse italienne et air de Santa-Lucia; Menuet; Valse, par Saraz. — Les festins, Air de La

Coupe (Galathée), par Victor Massé. — La vieillesse, Musique de Saraz. — Le dernier sommeil, Rêverie, par Rosellen.

Tous ceux qui auront lu ce premier essai d'un ballet avec gestes et pas déterminés par les actions réflexés de la musique sur l'organisme humain, s'empresseront d'acquérir le beau volume *in quarto*, de 388 pages, par M. le colonel de Rochas, tiré à 1.100 exemplaires numérotés, et intitulé :

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

Ce volume d'un maître penseur, qui exprime admirablement ses idées en une langue châtiée, cette œuvre d'un chercheur et d'un investigateur consciencieux tel que M. Albert de Rochas, attirera l'attention du philosophe, du physiologiste, des chorégraphes, des musiciens et aussi, celle des acteurs, des sculpteurs et des peintres.

Pendant plusieurs années, en observateur sagace, l'auteur a étudié les actions réflexes sur un sujet impressionnable, d'une merveilleuse sensibilité à l'état d'hypnose, d'autres ne lui ayant présenté que des actions réflexes, difficiles à observer.

Mlle Lina a donc permis au maître observateur de prendre à l'aide de photographies instantanées des poses sans nombre qui correspondent à tous les sentiments humains, qui en précisent toutes les phases et charment les yeux. Dans *Les sentiments, la musique, le geste*, M. A. de Rochas a intercalé dans le texte trois cent vingt figures photogravées, imprimées en bistre, en bleu, en bronze et sanguine; hors texte il y a huit planches en phototypie. De plus il a voulu, avant les commentaires qui accompagnent chaque figure, donner : 1° les schémas de *Humbert de Superville*; 2° les commentaires de *Darwin* sur la connexion étroite qui doit exister dans la machine animale, entre la production de certains sentiments et le mouvement de certains muscles; 3° la leçon de *Claude Bernard* au collège de France, dans laquelle il explique par quel mécanisme se produisent les actions réciproques des sentiments et des muscles; 4° l'analyse de *Edwin Houston*. M. de Rochas démontre que l'hypnotisme confirme les idées de ces quatre savants.

Au chapitre II, *Les suggestions verbales*, l'auteur prouve que nos arts, fils de la Grèce, se sont transformés; l'idéal recherché par l'artiste s'est modifié selon le milieu, ce que Taine a si bien déterminé. Comment étudier l'expression des passions, soit dans les arts du dessin, soit dans ceux du théâtre? Des traités de peinture tels que ceux de *Charles Lebrun*, contiennent des croquis et des descriptions plus ou moins complets des principales attitudes passionnelles et, ici, les trente-six têtes de Charles Lebrun, avec les commentaires qu'il en donne.

Le mot *Passion* a été commenté avec savoir dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert et ce volume contient ce commentaire.

En l'an XI, les *frères Lemire*, professeurs à l'Ecole polytechnique, publièrent vingt-quatre têtes d'expression d'après les tableaux du Musée central des arts de Paris; l'auteur les a intercalées dans *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, avec les explications intéressantes de MM. Lemire.

En 1835, *Lavater* publia un traité le plus complet sur un sujet intitulé : *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, avec deux cents croquis relatifs à ces expressions ou attitudes passionnelles; M. A. de Rochas a inséré les commentaires et vingt-cinq croquis de Lavater, aussi ses critiques si justes sur les grands peintres, car il voulait, après tous ces maîtres qui n'ont indiqué qu'un nombre de cas, prouver combien il est indispensable pour tous les investigateurs, peintres, sculpteurs, chanteurs, danseurs, comédiens, musiciens, philosophes et physiologistes, d'avoir des modèles vivants qui leur donnent une expression juste, non seulement pour le visage mais pour le corps.

Un sujet idéal tel que Lina, peut, dans une variété sans limite, réfléchir exactement toutes les phases des sentiments les plus délicats et les passions violentes, avec la note rêvée et tant cherchée, la beauté des attitudes répondant aux suggestions verbales ou musicales, chez le sujet à l'état d'hypnose.

Les poses d'atelier sont là pour contrôler par leur crudité et leur manque d'harmonié les poses idéales, primesautières de Lina, dans leurs nuances toujours en accord avec le sentiment vrai du beau. Chacun lira avec charme le récit de chaque expérience enregistrée dans ce livre prestigieux, œuvre d'art véritable, qui relève notre entendement, glorifie la vue, satisfait la raison. Dans sa monographie des suggestions musicales, de la page 50 à 227, c'est un repas intellectuel de premier ordre offert aux penseurs, par ce magicien ami du vrai, M. le comte de Rochas d'Aiglun. Là, le savant observateur et l'artiste rivalisent en lui, pour nous donner la plus gracieuse et la plus salutaire des leçons de choses, au sujet de phénomènes en désaccord avec les théories admises.

Le chapitre quatrième, *Action de la musique sur le corps astral*, nous explique comment « si au lieu de produire chez Lina, un état d'hypnose « superficiel, soit par la fixation du regard, soit par la pression d'un point « hypogène, soit même par un simple commandement, on la soumet à des « passes magnétiques prolongées, elle voit se former peu à peu, autour « d'elle, un certain nombre d'enveloppes lumineuses, devenues le siège de « sa sensibilité qui a abandonné sa peau. Ces enveloppes finissent par se « condenser en une colonne nébuleuse, légèrement brillante, placée environ « à un mètre en avant d'elle et où toute sa sensibilité est concentrée; c'est-« à-dire que Lina ne sent plus rien si l'on pince, par exemple, sa peau, l'air « autour d'elle, sauf quand les pincements s'exercent dans l'espace qu'elle « voit occupé par cette colonne ».

Ce fantôme extériorisé ou encore dans l'intérieur du corps, c'est le *corps*

astral ou *corps éthérique* (Périsprit des spirites). Pour le constater, M. de Rochas s'est servi de l'instrument créé par MM. d'Arsonval, du collège de France, et Charles Henry, de la Sorbonne, le *Polyphon*, qu'il décrit pages 260 à 263.

Chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, Lina, après les passes prolongées et sous l'action de la musique, fut exaltée par les accents des chanteurs et des instruments; le lendemain, M. Gheusi qui avait pris un nombre de poses avec son Kodak et à la lumière au magnésium, fut étonné à l'extrême en développant les clichés; dans le premier, la partie antérieure du corps de Lina dégageait des effluves qui se diffusaient dans l'air ambiant, formant des nébulosités « qui couvrent sa figure de stries dues, sans doute, au « tourbillonnement de l'air entraîné par le mouvement de rotation de la « danseuse; la partie postérieure du corps est devenue transparente à la « hauteur de la ceinture et laisse voir le décor du mur du fond.

« Dans le second, ces effluves sont condensés et stratifiés en une série « de raies très brillantes, d'épaisseur variable et presque parallèles, dont la » plus basse prend naissance à l'emplacement du nœud vital, à la base du « cervelet. Les bras semblent se fondre dans ces courbes lumineuses et on « ne distingue plus la tête. »

Voir les deux figures de la page 265, si intéressantes à étudier et bien relire le récit des expériences de l'auteur, avec Lina et M. Vix, pour bien se pénétrer de cette vérité émise par *Hanslick* dans son livre *Du beau dans la musique*, que la musique ne contient pas autre chose que des *formes sonores en mouvement*. M. de Rochas, en entendant jouer un morceau, se recueille en fermant les yeux et selon leur degré d'acuité; pour lui les sons montent ou descendent; il distingue les notes du chant qui se dessinent dans l'espace en lignes fines et brillantes, au contour bien net, qui ont un rapport frappant entre ces impressions et le graphique parfait présenté par le cliché 2, de la page 265, et dues ce semble, aux particules extrêmement tenues du corps astral de Lina extériorisé.

C'est un monde nouveau, grâces à la chimie et aux sens hypéresthésiques de certains sujets, à l'aide desquels on commence à enregistrer quelques-unes de ces vibrations, en nombre infini qui, jusqu'ici, avaient échappé aux sens du commun des hommes, dit M. de Rochas, et il donne un tableau des vibrations dont les effets ont été reconnus et étudiés, et leur nombre par seconde. Ici, des expériences du plus haut intérêt, pour prouver que la couleur, simple effet des vibrations sur notre rétine transmises au cerveau par le nerf optique, du cerveau au corps astral puis au corps mental, lui qui permet la vue de l'objet extérieur. La fleur est musicale, elle parle et sa forme est due à l'effet d'une vibration musicale. Des formes admirables de fougères et de fleurs sont produites par des notes musicales. Dans la nature, des vibrations rythmiques, résultent les formes ce que les maîtres antiques ont toujours enseigné et démontré dans les Hymalayas.

De ces expériences intéressantes, l'auteur ne peut conclure, mais il croit que « nos pensées sont peut-être aussi des mouvements vibratoires? mais de quoi? » les pages 271 et 79 feront réfléchir les penseurs.

Non seulement l'auteur par ses expériences *n'attente pas à la liberté humaine* et il le prouve *ex professo*, mais il a mis hors de doute l'*extériorisation de la sensibilité* et celle de la *motricité*; il veut en faire autant pour la *forme* et la *pensée*. Il dit avec *Aksakof* : « L'homme ne saurait trouver un emploi plus élevé de sa vie que de chercher à prouver la nature supérieure de l'être humain appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence terrestre. — Je ne puis donc regretter de m'être, depuis tant d'années, voué à la poursuite de ce but par des voies impopulaires que la science orthodoxe qualifie d'illusoires, mais que je sais être plus infaillibles que cette science. Si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du temple de l'*esprit*, que l'humanité fidèle à sa voix intérieure édifie à travers les siècles avec tant de peines, cela sera pour moi la seule et la plus haute espérance à laquelle je puisse aspirer. »

Dans un appendice de 64 pages, l'auteur et le savant nous expose le mécanisme des muscles expressifs de la face, avec figures à l'appui.

Les expressions passionnelles et les muscles qui les produisent, avec tableaux explicatifs (et une symphonie d'expressions, par Maurice Heyman, avec 25 figures) pour prouver que chez tous les hommes se retrouvent les mêmes expressions de la face propres à leurs passions, et qu'elles sont communes avec celle des animaux rapprochés d'eux, au point de vue de l'organisme. Que ces expressions faciales peuvent être déterminées, soit par la contraction de certains muscles, en agissant extérieurement sur eux et directement par des actions mécaniques, soit en agissant de l'intérieur par la volonté.

De belles pages sont consacrées aux *localisations cérébrales*. M. de Rochas donne les réflexions de Joseph Beader, de Joseph Gall, de Lafontaine, de Braid, d'Alfred Russell Wallace, du Dr Luys, des Drs Broca, de Hitzig, David Ferrier, Dumontpallier, Binet et Féré ; de Durville et Mathias Duval sur ce sujet si intéressant ; il note leurs méthodes diverses pour arriver à cette conclusion : notre cerveau peut être considéré comme un appareil moteur qui gouverne les mouvements des différentes parties du corps, chaque partie de l'instrument ayant une destination spéciale parfaitement connue de notre esprit qui en joue inconsciemment. Cet instrument est mis en jeu par d'autres agents, actions mécaniques exercées à la surface du cerveau mis à nu, ou par des actions exercées à travers le crâne, à distance parfois et dues à des radiations ou des vibrations dont la nature est encore mal définie.

Dans les actions psychiques des contacts et des émanations, M. de Rochas cherche à expliquer l'action de la musique sur Lina. Que le lecteur prête toute son attention à cette note C, si substantielle, si parlante et si instructive, ils en arriveront à cette conclusion de l'auteur que : L'introduction dans

l'organisme par la digestion, l'inhalation ou la simple application sur la peau de particules extrêmement tenues de certaines substances, peut déterminer la suractivité de tel ou tel centre cérébral qui préside, soit aux mouvements, soit à l'idéation. Les mêmes actions peuvent se produire à distance sur quelques sensitifs, ces substances agissant sur le cerveau, à l'aide de vibrations se propageant dans un milieu autre que l'organisme charnel. Il est extrêmement probable que c'est par un processus analogue que les vibrations musicales agissent sur les centres cérébraux moteurs des sujets tels que Lina et déterminent leur mimique. Chez tous les hommes il y a, à des degrés divers, les phénomènes observés chez les sensitifs; ces derniers, verres grossissants, sont des instruments incomparables pour l'étude de la psychologie et de la physiologie.

Le note D explique pourquoi *Les vibrations sont génératrices des formes*; ce chapitre, qui intéressera vivement le chercheur, traite des sujets suivants : Eidophone avec pied pour provoquer la formation de figures à l'aide de plaques vibrantes. Figures données par une poudre pesante ou légère, par un liquide visqueux : par du plâtre de Paris. — Figures obtenues par impression sur des disques rigides placés au contact des plaques vibrantes, et très près des plaques vibrantes. — Figures obtenues avec une pâte fluide impressionnée par des notes puissantes. — Figures obtenues avec des disques et des plaques plus petits et une note puissante. — Eidophone à main. — Figure donnée par le *la* supérieur, par le *la* inférieur. — Figures obtenues en faisant varier les notes, l'inclinaison de la plaque, la substance plastique, etc. — Traces laissées sur une plaque photographique par la décharge d'une électrode négative en haut et d'une électrode positive en bas.

De nombreuses figures accompagnent le texte. M. de Rochas, si éloquent toujours, qui constamment instruit et intéresse, s'appuie sans cesse sur le fait brutal; jamais, dans les hypothèses qu'il a pu émettre, il n'a dépassé la limite des possibilités indiquées par l'expérience. Cette œuvre, bon livre de chevet, sera traduite en toutes les langues, l'avenir le prouvera.

Ce splendide in-4°, si artistique, au texte superbe tiré en encre améthiste cendrée, sur papier de choix, fait honneur à MM. H. Falque et Félix Perrin, éditeurs à Grenoble, deux artistes complets qui glorifient la grande industrie du livre; ils ont eu, pour collaborateurs, les maitres-imprimeurs Allier frères de Grenoble, typographes modèles que nous signalons à tous les amateurs du beau.

Le peintre Mucha a composé la couverture en héliotypie polychrome; elle est digne de celui qui a si vaillamment secondé M. Albert de Rochas.

P.-G. Leymarie.

NOEL

Que disent tes carillons jetant dans les airs tes appels sonores ?

Que dit ton arbre toujours vert chargé de lumières et de fruits dorés?

Que dit la prière de l'enfant qui confie son petit soulier à Jésus ?

Que disent tes somptueux réveillons, ô puissant de la terre ?

Que disent la neige et la bise glacée ?

Riches ! Ils te rappellent au nom du grand martyr que les deshérités de la terre sont tes frères en humanité.

Pitié ! que ton règne arrive.

Pitié, divine pitié, incomparable sainte !

Tu es née d'une goutte de sang tombée de la couronne d'épines.

Tu t'es laissé pénétrer par toutes les douleurs, afin de les mieux comprendre.

L'éclat des diamants ornant les diadèmes des rois pâlit devant ta douce majesté.

Que les étoiles te prêtent leurs feux pour te faire une auréole.

Pitié je t'invoque ! Sois notre inspiratrice, ton domaine est partout. Partout les hommes sont frères.

Nulle arme ne pourra te donner la mort, immortelle Pitié, car tu n'as point forgé la tienne avec du fer.

RUFINA NOEGGERATH.

LE SAUVEUR DU MONDE DANS L'INDE

Les traditions hindoues relatives à un enfant merveilleux annoncé comme Sauveur du Monde sont réunies dans un traité intitulé : *Vicrama-Charitra* ou Histoire de Vicramaditya.

Les Pandits hindous disent que la preuve certaine de la mission divine d'un avatar est la prédiction de sa venue. Or, les prophéties concernant le Sauveur reviennent fort souvent dans leur livre ; on y voit que Krishna est considéré comme le premier en dignité, comme la principale incarnation et que les autres lui sont de beaucoup inférieures. Dans le temps de Krishna, les oracles divins étaient mis par écrit et aussi une race de Brahmanes plus pure et plus éclairée se répandit dans l'Inde.

Krishna est l'avant-dernier avatar qui doit paraître avant la dissolution de l'Univers (Pralaya). Abordons la légende dont nous parlons ci-dessus.

Le merveilleux enfant qui devait se manifester au monde après les 3.100 premières années du kali-yuaga ; c'est-à-dire en l'an 3.101 de cet âge, qui correspond à la première année de l'ère chrétienne selon le *Coumarica-Chanda* et le *Vicrama-Charitrá*, ou l'histoire de *Vicra Maditya*.

Suivant cette même autorité, le but de cette incarnation divine était

d'éloigner du monde la méchanceté et la misère, et son nom devait être alors *Saca*, ou Roi puissant; ou Roi glorieux.

LÉGENDE

Saliva-hana était fils de *Tachana* (charpentier); il naquit et fut élevé dans la maison d'un potier. Ce charpentier n'était pas un simple bourgeois, mais le chef des *Tacchacas*, tribu Serpentine dont parle la *Puranas*, qui sont déclarés les plus habiles artistes-mécaniciens qu'il y ait au monde.

Le potier avait coutume de faire des figures d'argile pour amuser son petit-fils, qui apprit bientôt à les imiter; il leur donnait même la vie.

Un jour, sa mère le conduisit dans un lieu plein de serpents et lui dit : « Va et joue avec, ce sont tes parents. » L'enfant joua avec eux et n'en reçut aucun mal.

Vers la même époque Vicramaditya, empereur de l'Inde, fut très alarmé par une rumeur générale, car des prophéties annonçaient qu'un enfant né d'une Vierge devait conquérir l'Inde et le monde entier; aussi envoya-t-il par tout le pays des émissaires pour s'informer de la véracité de cet événement et découvrir, si possible, le nouveau-né céleste.

Bientôt les émissaires de l'empereur revinrent auprès de leur Maître et l'informèrent que le fait était vrai et que l'enfant céleste entrait dans sa cinquième année.

Vicramaditya leva aussitôt une grande armée, afin d'exterminer avec l'enfant les partisans qu'il pourrait avoir autour de lui. Il s'avança donc en grande diligence et trouva l'enfant au milieu d'innombrables figures de soldats, de chevaux et d'éléphants de guerre. L'enfant donna la vie à toutes ces figures, attaqua Vicramaditya, défit complètement son armée et le blessa mortellement de sa main sur le champ de bataille.

En mourant, le Monarque ne demanda à son vainqueur qu'une chose : de permettre que son ère eût cours avec la sienne dans l'Inde, ce que l'enfant accorda, mais il lui coupa la tête et la lança au cœur de la ville d'Ujayini, qui était cependant très éloignée du champ de bataille.

Les événements qui précèdent eurent lieu suivant le *Coumarica-chanda*, dans la première année de l'Ere chrétienne, Valiva-hana n'était alors âgé que de cinq ans.

Ajoutons que Saliva-hana est considéré sous trois points de vue différents, suivant les trois points de vue de sa mission; aussi le dit-on une incarnation de Brahma, Vishnu, Civa, et le considère-t-on comme possédant conjointement trois pouvoirs ou énergies, et le désigne-t-on à cause de cela *Tri-vicrama*.

Sous son aspect destructeur, on le nomme Çiva; sous son aspect de douceur et sous celui de bienveillant, il est dit Vishnu.

Dans le IVe livre d'Esdras, le Christ est représenté comme *venant de la mer*, or un de ses surnoms, en sanskrit, *Samoudra Pala* veut dire : *Fils de l'Océan*.

Le *Scanda-Purana* renferme pour ainsi dire des traditions *Messianiques*, ainsi dans le § 42, nous lisons : Quand 3.100 ans du Kaliyuga seront écoulés, le roi de gloire Saca paraîtra et délivrera le monde de toute misère et de tout mal. »

Or, cette date correspond précisément à la première année de l'Ere chrétienne.

Or, la déesse Kali avait prédit à Vicramaditya, que sa postérité régnerait jusqu'à ce qu'un enfant divin, né d'une Vierge, mit fin à sa dynastie.

De son côté, l'*Agni-Purana* nous apprend, dans un *Appendice*, que « dans la Ville Sainte consacrée à Pratichtana, ville assise sur un roc et appelée Saileya-Dhara ou Saileyam, paraîtrait Salivahana, le grand et puissant Esprit de droiture et de justice, dont les paroles seront la vérité même et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier. Il serait le conducteur des âmes au lieu du bonheur éternel...

« La conception miraculeuse de Salivahana eût lieu dans le sein de la *Vierge*, sa mère. Il était le fils du grand *artiste* et la vertu de sa mère fut suspectée tout d'abord ; mais le chœur des anges descendit sur la terre pour l'adorer et des ondées de fleurs tombèrent d'en haut.

Le roi de la contrée en entendant raconter ces prodiges fut très alarmé et chercha à le faire périr ; mais ce fut en vain, car il se constitua le maître absolu des trois mondes : la terre, le ciel et l'enfer (monde physique, monde spirituel et monde psychique) et les bons et mauvais génies le reconnurent pour leur Seigneur et Maître. Salivahana avait coutume de jouer avec les serpents et de marcher sur la vipère sans en éprouver le moindre mal. Il surpassa les maîtres qui l'instruisaient et quand il atteignit l'âge de cinq ans, il fit son apparition devant l'assemblée des anciens et respectables docteurs du pays et à leur grand étonnement et admiration, il fournit l'explication de plusieurs questions ésotériques et ces paroles étaient douces comme l'*Amrita* !

Dans les copies manuscrites du *Vansavali* dont les exemplaires circulent encore aujourd'hui dans l'Ouest de l'Inde ; le divin Enfant de la Vierge est dénommé Samoudra-Pala (Fils de l'Océan, nous l'avons vu déjà) ; on le considère comme le même personnage que *Mlech-havatara* ou l'*Incarnation de la Divinité* dont il est question dans plusieurs traités d'astronomie...

Voici ce qu'on lit au sujet de l'incarnation miraculeuse de ce même enfant, dans le Vrihat-Catha : « Alors Mahadéva apparut au père de ce futur Sauveur du monde et l'informa que sa femme concevrait, que le fruit

de ses entrailles serait une *Incarnation Divine* et que son nom serait *Vicrama*.

Quand sa mère l'eût conçu, elle devint éclatante de lumière comme le Soleil levant et cette splendeur correspond au *Nour* des Musulmans, d'où sortit Issa (Jésus).

« Dès que l'enfant fut né, tous les grands Esprits du ciel descendirent pour le saluer et l'adorer, et il tomba une pluie de fleurs en même temps que se fit entendre une musique céleste. Le grand-prêtre qui n'avait point d'enfant, en eût un à cette occasion. On voit ici ce qui a pu donner lieu à un fait analogue au sujet de la naissance de Saint Jean-Baptiste, fils de Zacharie, le Grand-Prêtre !

Nous lisons dans le *Raja-tarangini* (l'histoire de Cachemir), que 146 ans après l'avènement au trône de Vicramaditya, survint le roi Arrya, qui était auparavant premier ministre du roi Jaya-Indra, dont le nom signifie le *Seigneur de la Victoire*, lequel roi Arrya serait malheureux et persécuté toute sa vie ; qu'enfin, il mourrait *sur une croix*, mais qu'il ressusciterait bientôt après, avec l'aide de Phani-Canya ou Vierge de la tribu des serpents et qu'alors, il deviendrait un grand Monarque.

Voici d'après un inventaire de 1682 la description de la statue de la Vierge de Chartres, dont on peut voir une représentation figurée dans le *Magasin Pittoresque*, Tome XXII, p. 64 : « Elle est vêtue d'une robe qui descend jusqu'aux talons ; pardessus elle a une mante en forme de chasuble antique; qui se retrousse sur le bras. Elle a un voile sur la tête, qui ne lui recouvre pas le visage, mais tombe le long du cou, et va se perdre derrière les épaules. Elle a pardessus une couronne de feuilles de chêne, en manière de fleurons. Sa chaussure est à l'antique et l'on en aperçoit l'extrémité au défaut de sa robe. La chaise où elle est assise est composée de quatre bâtons, joints des deux côtés de la figure, seulement par des chalumeaux de paille, sans avoir aucun fond, ni dossier. L'enfant qu'elle tient dans ses bras a la tête nue, ainsi que les pieds. Il n'est revêtu que d'une simple tunique. Dans sa main gauche, il tient une boule et donne de sa main droite la bénédiction. Ses yeux sont ouverts, tandis que ceux de sa mère sont fermés : ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette Mère Vierge avec les yeux fermés, que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde, tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité. »

On a fait de longues et consciencieuses dissertations pour démontrer que cette image était une œuvre authentique des Druides. Pour nous, le fait est indiscutable, car le travail de ce monument archaïque est des plus grossiers.

La manière dont sont placées en fleurons les feuilles de chêne, la simplicité du dessin de la chaise et l'ensemble de tout l'œuvre démontrent hautement, qu'on se trouve en présence d'une œuvre archaïque d'une très haute antiquité.

Cette œuvre a disparu de la cathédrale de Chartres, vers l'époque de la Révolution française. Ajoutons que, sur l'emplacement actuel de Chartres, se trouvait autrefois le grand Collège des Druides.

Dans les environs de Châlons-sur-Marne, on a trouvé une statuette analogue à celle que nous venons de décrire ; or « suivant la tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait non loin de cet endroit et du Palais du Gouverneur de Châlons, sous Claude Ier et Néron, une chapelle souterraine consacrée par les Druides à la Vierge des Sectateurs d'Esus.

Là, des prêtres de Jupiter et d'Apollon se rendaient en grande pompe, le premier de chaque mois, pour faire des ablutions, réciter des vers autour d'un autel sur lequel était élevée la statue d'*une jeune fille tenant un enfant entre ses bras* et qui portait au bas cette inscription : *Virgini parituræ Druides*. Les Druides à la Vierge qui doit accoucher (d'un enfant) (1).

« Les Druides, dit Elias Schedius (2), avaient dans l'intérieur de leurs sanctuaires, une statue consacrée à Isis ou à la Vierge qui devait enfanter le libérateur du monde ».

Au Puy, lors de la Révolution, on brûla une Vierge en bois, très ancienne, dans laquelle on trouva une pierre égyptienne qui, entre autres figures, contenait celle d'Isis.

Presque tous les peuples de l'Antiquité ont eu une Vierge-Mère ; c'est là un fait incontestable et qui explique l'hommage que tous les peuples ont rendu à la Virginité.

Les Juifs attendaient un *Messie*, qui *sans père terrestre* devait régénérer le monde par un *miracle nouveau* et *Unique* (3).

Dans les *Nombres* (C. XXXI, V. 17, 18, 35), nous voyons que les Madianites, hommes, femmes, enfants, sont passés au fil de l'épée et que Dieu « n'en exempte que les *Vierges pures* de tout commerce avec l'homme. »

Simon le *Magicien* se donnait pour « la grande vertu de Dieu. »

« N'allez pas vous imaginer, avait-il coutume de dire, que je sois un

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, Tome VII, p. 327. On peut également consulter : Dom Martin *Religion des Gaulois* ; Pelloutier, *Hist. des Celtes* ; L'Escalopier, *Theologia veterum gallorum*.

(2) *De Diis germanis*, C. XIII, p. 346.

(3) Cf. Drach, *Troisième lettre d'un rabbin converti*, p. 43, 47, 48, 59, 69 et Sect. II, C. I, § 11.

homme comme tous les autres. Je ne suis point le fils d'Antoine : car Rachel, ma mère, conçut avant de dormir avec lui, et étant encore Vierge (1). »

« C'était une ancienne croyance assez générale dans l'Antiquité que la Divinité venait s'incarner de temps en temps sous une forme humaine pour instruire et consoler les hommes.

Ces sortes d'apparitions s'appelaient *Théophanies* chez les Grecs; et, dans les *livres sacrés* des Brahmanes, elles se nomment *Avataras.*

Or, ces mêmes livres déclarent que lorsqu'un Dieu daigne visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une Vierge, sans union de sexe » (2).

(*A suivre.*) ERNEST BOSC

UN ESPRIT QUI N'AIME PAS LE BRUIT

Vers 1890, notre famille fit construire une maison dans la ville de Lakewood, N. J. et la loua. Notre premier locataire ne nous donnant pas de satisfaction, nous occupâmes la maison nous-mêmes. Dans l'escalier conduisant au second et à ma chambre à coucher, il y avait un tapis que le locataire avait laissé. Le tapis n'était pas garni en dessous, mais comme il était en bon état, nous décidâmes de le laisser au moins pour un temps.

Dans mes moments de loisir j'avais l'habitude de courir dans cet escalier jusqu'à ma chambre où je m'amusais avec une planchette à médium. Un matin, ayant quelque liberté, je montais donc en courant à ma chambre et je pris ma planchette pour faire une causerie, suivant mon habitude. Je fus bien étonnée quand ma planchette me dicta avec rapidité :

— « Vous n'avez pas idée du vacarme que vous faites quand vous grimpez l'escalier. ».

— « Je sais que je fais du bruit, répondis-je, mais je n'y peux rien. »

— « Si, fit la planchette. »

— « Comment cela ? » demandai-je curieusement.

— « En garnissant les marches » dit la planchette.

— « Eh bien ! pensai-je, la planchette s'entend au confortable. Mai comme je savais que nous n'avions rien pour doubler le tapis, je dis :

— « Mais nous n'avons pas de quoi garnir. »

— « Si » répondit vivement la planchette.

— « Et où cela ? »

— « Au grenier, il y a dix-sept marchettes d'escalier, et comme il y a justement dix-sept marches à l'escalier; vous voyez que vous avez ce qu'il vous faut.

Je n'avais pas la moindre idée du nombre des marches de notre escalier,

(1) S. CLÉMENT, *in recogn.*, Lib. II, C. 14.

(2) WILLIAM JONES, *Œuvres* ; supplément, Tome II, p. 548.

mais j'eus la curiosité de les compter et à ma grande suprise, je trouvai que la planchette avait raison. « Allons, pensai-je, la planchette a bien compté ; mais quand aux marchettes elle a dû se tromper. » Cependant j'allai au grenier et cherchant partout, je trouvai, en retournant tous les débris entassés, dix-sept marchettes oubliées là, par le locataire.

Ce que je viens de raconter, la femme de ménage qui est une honnête femme de la ville, peut le certifier. Elle et moi nous avons défait le tapis d'escalier et nous avons placé en dessous les dix-sept marchettes, comme la planchette l'avait dit. Maintenant, le bruit des pas est très heureusement amorti.

Je serais heureuse si M. Dawbarn avait l'amabilité de m'indiquer à quelle mémoire je dois d'avoir connu le nombre de mes marches, et celui de mes petits tapis. JULIA A. BANKER.

LE SPIRITUALISME MODERNE, LÉON DENIS

(*Journal de Charleroi* du 21 novembre 1899.)

Il y avait foule dimanche, nous l'avons dit, au Temple de la Science, pour entendre la conférence de M. Léon Denis.

Un moment, nous remarquons sur l'estrade la présence du citoyen Léon Furnemont. Le citoyen Jules des Essarts préside et présente l'orateur comme un des propagandistes les plus dévoués et les plus compétents de la Doctrine Spirite.

Il rappelle que la tribune du Temple de la Science est absolument libre, comme le dit notre devise : « Qui veut la libre pensée, doit la libre parole ! »

Les premiers mots de M. Léon Denis sont des remerciements à l'adresse du président du Temple de la Science, et au *Journal de Charleroi* qui, en prenant l'initiative de l'organisation de cette conférence, ont fait preuve d'une grande largeur de vues, ce dont il faut les féliciter.

C'est ici, dit-il, l'asile intellectuel du parti socialiste, c'est pourquoi je prendrai la liberté de vous dire que le Socialisme, à côté de son but d'amélioration matérielle, a aussi la haute mission de faire une éducation vraiment humaine du peuple.

C'est pour cela que nous aussi nous voulons comme vous la pensée libre, chacun devant se faire une conviction appuyée sur la raison et sur la science. M. Léon Denis veut tout d'abord entretenir son auditoire du problème de la survivance, à la solution duquel il travaille depuis trente ans, théoriquement et expérimentalement.

Il est difficile de développer un sujet aussi vaste et dont beaucoup n'ont entendu parler qu'avec raillerie.

Toutes les grandes idées n'ont-elles pas aussi été dédaignées comme des chimères et des utopies, à leur naissance; il en a été ainsi pour la vapeur, la

vaccine, toutes les grandes découvertes, la théorie du mouvement de la terre et on se rappelle tous les tâtonnements, toutes les réactions, ce qui devrait donner un peu de patience avant de railler le spiritisme. Point de fait, point de théorie et de doctrine qui ne puissent être discutés.

Qu'est-ce que le spiritisme? C'est l'étude du problème de la mort, de *l'au-delà*. Et ce problème, qui ne l'a vu se dresser aux heures graves de la vie? Qui ne s'est demandé si, après nous, cœur, intelligence, conscience, raison, tout cela n'était fauché? Et ne s'est-on pas demandé aussi s'il ne serait possible de rien retrouver de ce que l'on a aimé.

Le spiritisme, lui, est venu donner une base expérimentale de l'immortalité. Comment, se demande-t-on alors, rencontre-t-il tant d'obstacles?

D'abord, parce que ces phénomènes demandent de l'étude, de la patience et de l'impartialité que l'on rencontre rarement. Ensuite, parce qu'il y a eu les supercheries, les fraudes, et que des imposteurs ont voulu l'exploiter. N'en est-il pas ainsi en toutes choses?

Mais à côté il y a des témoignages scientifiques de haute valeur et dont le nombre augmente chaque jour. Comment soupçonner alors que ces phénomènes soient faux quand ils sont étudiés, contrôlés, admis par des savants, tels que William Crookes, Russel Wallace, Richet, le Dr Gibier et tant d'autres.

D'après l'orateur, la faiblesse de nos sens est la pierre d'achoppement à laquelle on se heurte; l'essence même de l'homme ne lui permet de constater que les formes les plus grossières de la matière. Combien y en a-t-il encore qui nous échappent!

Jusqu'à présent on connaissait les trois états : *solide*, *liquide*, *gaz*; on ignorait le quatrième, la *matiere radiante* constatée par Crookes.

Il y a aussi les expériences du Dr Baraduc qui, par la photographie, démontrent qu'il y a, en nous, un centre de radiation invisible.

On a constaté ainsi le double de notre être, une sorte de moule, un double fluidique, ce qu'on appelle en spiritisme le *périsprit*. Ce dédoublement de l'être humain est incontestable.

On a vu toute espèce de phénomènes, des apparitions de fantômes : en même temps, aux différents étages d'une maison, des mains mystérieuses ont déplacé des meubles, des objets; des mains ont écrit ou laissé des empreintes. Des apparitions ont été photographiées, il ne peut rester aucun doute.

Des hommes éminents comme Gladstone, Balfour ont signé des procès-verbaux de séances auxquelles ils avaient assisté.

Tout cela fait changer d'aspect le problème de la mort, qui n'est que le détachement de l'être psychique se séparant de la matière.

Le conférencier explique ce que c'est qu'un médium, un individu possédant la capacité de perception des phénomènes psychiques. Puis, il énumère et donne de nombreux exemples de médiuminité et de phénomènes : les

maisons hantées, les tables parlantes, l'écriture, les expériences de Slade sur lesquels nous pouvons passer.

Nous avons rapporté, en effet, les faits plus intéressants, en même temps que, dans ces colonnes nous relatons les résultats de notre enquête sur *Spirites et spiritisme.*

M. Denis a assisté à des centaines de phénomènes d'incorporations, à des scènes vraiment émouvantes.

En un mot, il dit qu'il y a d'innombrables témoignages de la survivance humaine et de la possibilité de communiquer avec les morts.

« Les faits sont des choses opiniâtres, et les faits spirites m'ont vaincu », a dit Russel Wallace qui était un sceptique.

Chez nous, dit M. Denis, tandis que les savants d'autres pays travaillent, on hésite, on dit qu'il faut de la patience, de la prudence. C'est vrai, mais un problème ne peut pour cela rester irrésolu toute la vie. Il faut soulager le monde qui s'effondre sous le poids de la démoralisation.

L'orateur examine les conséquences scientifiques, philosophiques et morales du spiritisme. D'abord, c'est la connaissance plus approfondie de soi-même qui rend plus sage, meilleur, a-t-on dit. Que l'on raille, que l'on persifle, il n'en est pas moins acquis qu'il n'y a plus rien de surnaturel, de miraculeux, que nous sommes *esprit* dans cette vie, avec tous les éléments de la vie future; notre corps fluidique est la clef du phénomène. Le rôle du spiritualisme moderne est donc de conduire l'homme à une plus grande conception de soi-même.

La croyance spirite est appuyée sur des faits indestructibles ; c'est la religion libre, celle de la science, celle qui nous délivre de la cause de nos maux, l'*ignorance*, et qui nous conduit sans superstitution vers la lumière.

C'est une doctrine de progrès auquel se rattachent les noms de tous ceux qui ont combattu pour la grande famille humaine, ce progrès qu'ont affirmé les hommes de 1889, la Convention, Louis Blanc et tant d'autres. Tout ce que ceux-ci ont affirmé, le spiritisme vient le compléter. Nous sommes en glorieuse société et on peut nous rallier!

Conséquence morale, le spiritisme nous élève au-dessus du niveau matériel, les esprits nous aident à croire et à espérer. Avec lui, tous ceux qui ne savaient pas, qui souffraient, le vieillard caduque qui s'achemimait vers la tombe, le prolétaire enfin, sentent la vie renaître en eux avec l'espoir.

Et l'orateur termine par ces mots : « Tournons-nous vers la justice infinie ! » que couvrent des applaudissements prolongés sans compter ceux qui l'ont du reste fréquemment interrompu.

Après avoir fait vainement appel à la contradiction, le citoyen Jules des Essarts conclut ainsi :

Je pense que je serai votre interprète en remerciant M. Léon Denis de la belle conférence qu'il vient de nous faire. Ainsi qu'il l'a démontré éloquemment, le spiritisme désormais s'impose à l'attention de tous les hommes qui

pensent. Mais, s'il m'est encore permis, même après les intéressantes explications de l'honorable conférencier, de réserver mon opinion personnelle quant aux phénomènes spirites et à l'interprétation qu'on leur donne, je reconnais loyalement et avec une satisfaction que vous avez certainement partagée, que les recherches des spirites sont de nature à augmenter la somme des connaissances utiles à l'humanité et à contribuer à atteindre notre but commun : l'élévation morale du peuple.

Ce qui rapproche le spiritisme, au point de vue doctrinal, du rationalisme et du socialisme, c'est son hostilité à tous les dogmes et en ce sens, il est un nouvel hommage à la liberté intellectuelle, qui est la source de toutes les autres, à la conquête desquelles nous travaillons d'accord (Applaudissements).

Cette conférence, si elle n'a point convaincu les sceptiques, a vivement intéressé, car tous ont pendant plus d'une heure et demie été tenus sous le charme de la parole éloquente et convaincue de M. Léon Denis.

M. Léon Denis a conférencé avec le même succès, à Bruxelles, Liège, Anvers, Orléans, Bordeaux, Marseille.

M. Gabriel Delanne a commencé une tournée de conférences en Belgique ; dès que nous en aurons les comptes rendus, nous les insérerons. Les vulgarisateurs éminents, tels que lui, doivent toujours être cités.

CONFÉRENCES DE GABRIEL DELANNE

M. G. Delanne a conférencé à Bruxelles, à Liège, à Anvers, à Charleroi, à La Haye ; partout il a été favorablement accueilli, et surtout applaudi. Le thème qu'il avait choisi était nettement déterminé : 1° Démonstration de l'existence de la force psychique ; 2° Démonstration de l'existence de l'âme pendant la vie ; 3° Démonstration de la survivance de ce principe pensant après la mort.

Avec vigueur et éloquence, nous écrit-on, l'orateur dont la voix est bien timbrée, prouve que, dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, tous les peuples ont observé les phénomènes que le spiritisme a permis de constater depuis 1848 ; le magnétisme mieux étudié, toutes les découvertes nouvelles, vapeur, électricité, spectographie, rayons X, etc., confirment rigoureusement la méthode d'investigation et d'observation adoptée par les spirites pour l'étude de l'âme.

Dans cette étude, on doit rejeter le merveilleux et le surnaturel dit l'orateur, car pour la lévitation d'une table, comme dans la télégraphie sans fil, il faut savoir étudier pour mesurer l'intensité de la force qui agit, et ce que cette force peut être.

Puis il passe en revue toutes les recherches des savants contemporains quant à l'étude de cette force par le magnétisme, le mouvement des ta-

bles, l'écriture directe, la télépathie, les matérialisations ; ces enquêtes ont abouti à ce fait : le constat de la réalité des fantômes des vivants et l'action de l'âme s'exerçant hors du corps. Ces constats établissent, d'une manière incontestable, la survivance de l'esprit à la mort des organes physiques du terrien.

Les assistants qui ont rempli les salles ou parlait le conférencier, appartenaient à un monde intellectuel de choix, juges, professeurs, docteurs, avocats, instituteurs, ingénieurs, spirites militants parmi lesquels beaucoup de dames. Les appels faits aux contradicteurs n'ont obtenu aucun résultat.

Cette conférence scientifique était accompagnée de projections lumineuses qui reproduisaient, d'une manière parlante, le résultat brutal des expériences faites par les princes du savoir.

M. G. Delanne, applaudi chaleureusement pendant le cours de ses conférences, a partout reçu un bienveillant accueil ; les séances terminées, il était très entouré et félicité par les hommes de valeur et ses F. E. S.

P. G. LEYMARIE.

M. LE Dr JOS. RODES BUCHANAN, le célèbre psychométriste, nous écrit de longues lettres, pour nous exprimer sa haute fraternité et sa réelle admiration pour les écrivains français, spirites éclairés qui ont toujours défendu la cause, avec talent, sagesse et énergie. Après avoir lu dans le *Harbinger of Light*, d'Australie, la reproduction *in-extenso* des deux mémoires présentés au Congrès international des spiritualistes, à Londres, le 19 juin 1899, *Evolution et révélation*, de P. G. Leymarie, et *Les frontières de la physique* du colonel A. de Rochas, plus que jamais il regrette de n'être jamais venu èn France, pour se lier intimement avec les hommes dont il admire la logique et le bon sens.

Ce savant américain s'abonne à la *Revue Spirite* pour mieux être en communion d'idées avec nous, ce dont nous le remercions, étant très honoré d'une telle sympathie.

Le Dr Jos. R. Buchanan, depuis 50 ans est pour nous une vieille connaissance en spiritualisme ; la *Revue Spirite* a maintes fois parlé de lui, de ses travaux et des hautes facultés de Mme J. R. Buchanan. A ce novateur génial, l'expression de notre reconnaissance pour l'envoi de ses œuvres ; un ami qui parle et écrit parfaitement l'anglais, nous prépare le compte-rendu de son dernier volume si intéressant : il sera inséré dans la *Revue*. Nous prions notre vénérable frère de présenter nos vœux et notre souvenir affectueux à tous nos amis en la cause, à San Francisco et à San José.

Les œuvres du Dr Buchanan sont les suivantes : *Primitive christianity*, 1 vol., 82, 2 vol. 82. *Manuel of psycometry* 82. *Journal of man*, 3 vol. 85. *Periodicity* 75. *Perfect guide*, 75 c. *In paper covers*, 50 c. *New world of science* 83, 25.

APPARITIONS ET AVERTISSEMENTS

Cher Monsieur Leymarie : M. Widar raconte dans la revue : *Zeitschrift fur Spiritismus* (n° 36, p. 320) plusieurs faits intéressants, qui ont été rapportés à sa mère par des personnes dignes de foi.

(1) « Deux avocats eurent un jour une discussion sur la question de savoir si, dans l'autre monde, il était possible d'obtenir un acquittement par un plaidoyer. L'un d'eux soutenait que oui, l'autre disait que non. Ils se donnèrent donc la parole d'honneur, que celui qui mourait le premier viendrait donner des renseignements à l'autre. Bientôt après, justement celui qui soutenait qu'on pouvait se tirer d'affaire par un plaidoyer, rendit son âme à Dieu. Plusieurs mois après sa mort, l'autre avocat était assis un certain soir, seul dans son cabinet de travail et réfléchissait sur la promesse que lui avait faite son ami décédé. Tout à coup il entendit un bruit près de la porte et en levant les yeux aperçut un fantôme qu'il reconnut être celui de son ami décédé. Aussitôt il lui fit la question : « Eh bien! mon cher, as-tu pu te tirer d'affaire en plaidant ta cause? » Le visage du spectre devint très sérieux; il secoua la tête et ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres, il disparut aussitôt. L'avocat qui avait vu l'apparition, n'était pas superstitieux, mais il avait toujours affirmé à toutes les personnes qui le questionnaient, qu'il ne rêvait pas et qu'il était convaincu qu'il avait vu le fantôme de son ami décédé.

(2) Dans une honorable famille de Havelberg, la première femme du chef de famille apparut très souvent à ses enfants et à la seconde femme de son mari. Les enfants la voyaient très distinctement et souvent ils s'interrompaient au milieu de leurs jeux en criant : « Maman, maman! » et couraient vers le fantôme en faisant de vains efforts pour l'embrasser. La seconde femme du chef de famille voyait aussi l'apparition, très distinctement et en même temps que les enfants.

(3) A Blandckow, Mme R..., s'était suicidée pour des motifs inconnus. Pendant qu'on conduisait le corps au cimetière, elle apparut à ses filles. Celles-ci étaient restées pendant l'enterrement dans la maison mortuaire, pleurant et disant : « Ah! si nous pouvions encore une fois revoir notre pauvre mère! » A la vue du fantôme de la mère au milieu d'elles, elles s'effrayèrent terriblement et cessèrent de pleurer.

(4) L'instituteur W... de Schonermark apparut après sa mort à sa veuve inconsolable. Lorsqu'un soir elle était assise dans sa chambrette, au clair de lune et pleurant amèrement, elle entendit tout à coup frapper contre la fenêtre. Aussitôt elle leva la tête et aperçut son mari debout, dans la cour, regardant par la fenêtre et la menaçant amicalement du doigt. — M. Widar ajoute que, les personnes qui ont vu des apparitions cesseront de croire à ce dogme de l'église catholique, par lequel, les âmes des défunts sont

envoyées aussitôt après la mort au paradis ou bien à l'enfer » ; aussi à cet autre dogme qui dit : « Que nos défunts reposent dans leurs tombeaux jusqu'à la résurrection. »

Dans la « Beilage zur Zeitschrift fur Spiritismus » se trouve le fait suivant, tiré de la « Elbinger Zeitung ».

« Un jeune commerçant de province avait vu en rêvé son père sur le lit de mort. Le père habitait Berlin avec sa famille et le jeune commerçant, très inquiet, s'y rendit immédiatement. Il y arriva le samedi et fut accueilli avec une grande joie par tous les membres de la famille et surtout par ses sœurs, qui lui dirent : Comme c'est bien que tu sois arrivé! nous nous proposons de faire aujourd'hui une excursion en famille, et nons t'assurons que tu vas bien t'amuser ». — « Non ! c'est tout à fait impossible » répondit le jeune homme, je suis venu à Berlin pour voir comment vous allez et je repars immédiatement, attendu que mes affaires me pressent.

En revenant chez lui, le jeune commerçant trouva un télégramme, lui annonçant que son père, deux heures après son départ de Berlin, avait subitement rendu son âme à Dieu.

JOSEPH DE KRONHELM.

LA PETITE TÊTE LUMINEUSE

Le *Religio-philosophical Journal*, de San Francisco, rapporte la curieuse histoire suivante, qui est arrivée à l'administrateur Watkins, de la division de technologie du Muséum national, secrétaire de la Société philosophique de Washington.

« Pendant un séjour de quelques semaines que je fis à New-York en 1882, écrit-il, j'accompagnai deux amis à une séance de M. et Mme B. Nous étions tous incrédules, et absolument inconnus au médium, moi particulièrement, qui habitais alors dans la banlieue de Philadelphie. Tous les assistants, ayant formé la chaîne en se tenant les mains, y compris le médium, et les lumières ayant été baissées, diverses manifestations parurent consterner ceux que nous prenions pour de faux sensitifs. Soudain à deux pieds devant moi apparut une petite sphère lumineuse.

Graduellement je vis, n'en croyant pas mes yeux, cet objet se transformer en une petite tête de la grosseur d'une orange. Le visage était celui d'un homme en bonne santé, avec des favoris roux.

Je distinguais la mobilité de ses traits et jusqu'au battement des paupières, comme s'il eût été vivant. Il ouvrit sa petite bouche, et découvrit ses dents et sa langue bien visibles et s'écria d'une voix perçante : *Mes enfants, quoi qu'il vous arrive pour l'amour de Dieu, ne vous suicidez pas* ! Je le questionnai et il m'avoua qu'il s'était tué à Central Park.

Ce petit spectre, me fit une vive impression que j'ai conservée jusqu'à ce jour.

Après avoir vu d'autres manifestations, nous sommes rentrés chez nous, troublés de ne pouvoir trouver d'explication à des mystères que nous nous attendions à voir fortement entachés de charlatanisme. Je racontai mon aventure avec cette petite tête, et Mlle B. me demanda si je croyais pouvoir la reconnaître d'après une photographie, car elle avait sans doute deviné qui cela pouvait être. Assurément je le pouvais. En rentrant donc chez elle, elle m'apporta une grande quantité de photographies de famille, les étala devant moi. Après en avoir examiné quelques-unes, je reconnus immédiatement mon terrible visiteur, et je m'écriai : « Le voilà, c'est bien lui ! »

La ressemblance était frappante, sans erreur possible. M. B. et sa sœur se jetèrent un regard d'intelligence, et m'avouèrent ensuite que la photographie était celle d'un intime de la famille qui s'était suicidé à Central Park, il y avait plusieurs années, et dont je n'avais jamais entendu parler.

Trad. du *Light* du 30 sep. 1899, par G. B.

LES CONTRADICTIONS DES ESPRITS

La lettre suivante, extraite du « Banner of Light » du 26 août dernier est intéressante à plus d'un titre. D'abord elle contient plusieurs observations témoignant de l'indépendance de caractère et d'opinions que conservent les individualités de l'au-delà ; et par suite de l'impossibilité d'attribuer à une seconde conscience du médium la variété des rôles qu'elle aurait à remplir ; ensuite elle pose un point d'interrogation que beaucoup de spirites se sont déjà posé, en comparant les diverses communications qu'ils ont pu recevoir. Comment peut-il se faire que certaines incertitudes, que la mort devrait semble-t-il résoudre instantanément, puissent subsister encore pendant des séries indéterminées de siècles.

Voici cette curieuse lettre :

« Qu'est-ce que le spiritisme, quels en sont les chefs autorisés, et sur quelle autorité comptent-ils pour nous faire accepter les enseignements qu'ils nous donnent ?

J'ai depuis quelque temps considérablement réfléchi à ces questions et étudié d'une façon générale les phénomènes spirites. Mais, jusqu'à présent, je ne puis répondre d'une façon satisfaisante, bien que j'ai conversé avec les plus convaincus et les mieux placés parmi les spirites de ce pays, je n'en ai jamais trouvé un seul qui ait pu me fournir de preuve suffisante pour convaincre des gens raisonnables et sans parti-pris. J'ai causé avec ceux qui disent que le spiritisme est une religion qui doit être répandue et pratiquée

comme tout autre religion. Ils disent qu'elle diffère des religions connues en ce qu'elle ne demande aucune croyance qui ne puisse être démontrée par l'autorité des esprits. J'ai conversé avec d'autres également bien placés qui disent que c'est une science où le médium et les esprits ont une part égale ; et avec d'autres encore qui affirment que les esprits n'y ont aucune part. Toutes ces théories proviennent d'hommes qui ont plus ou moins étudié la question ; néanmoins aucun d'eux n'est arrivé à me convaincre.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je suis persuadé qu'il y a dans le spiritisme quelque chose qui mérite une étude sérieuse, mais ce qui me gêne est de savoir où se trouve la vérité, et de la voir présentée d'une façon acceptable pour les gens raisonnables prêts à croire une vérité quand elle est claire et sensée.

J'ai eu l'avantage d'être étroitement lié avec de très bons médiums; l'un d'entre eux, un médium à transe, est mon ami intime et il est assisté d'une bande de vingt-cinq esprits actifs et industrieux. J'ai assisté bien des fois à ses séances, j'ai vu des choses très remarquables, et j'ai eu des conversations très intéressantes avec les différents esprits qui le dirigent. Je les ai toujours trouvés en désaccord sur beaucoup de points. La religion a été l'objet de fréquentes discussions, et sur ce sujet important, les membres de la bande ne peuvent arriver à s'entendre ; ils semblent tenir à leur religion respective, qui est celle qu'ils avaient sur la terre. Un d'entre eux, un Anglais, qui prétend être mort au commencement de ce siècle, est ce qu'on appelle un libre-penseur, absolument comme de son vivant, et tout en disant qu'il n'a pas changé de manière de voir sur la religion, il affirme avoir fait de grands progrès au point de vue de l'éducation.

J'ai eu de nombreuses conversations avec lui pendant qu'il contrôlait le médium et j'ai trouvé que c'était un des conteurs les plus intelligents et les mieux doués avec qui j'ai jamais eu le privilège de causer. Un autre, un Persan, qui dit être mort *depuis plus de vingt-deux siècles, continue encore à adorer le soleil*, quoique sous d'autres rapports il ait fait de grands progrès. Un autre, encore un peau-rouge, persiste à adorer le grand esprit, et poursuit ses pratiques barbares de cris de guerre et de danse du feu. Et j'en pourrais citer bien d'autres, et exposer les différentes opinions des membres de la bande, car il n'y en a pas deux qui aient la même opinion sur la religion, et chacun dit qu'il est le seul dans la bonne route qui conduit à la perfection, but que tous poursuivent, à une seule exception près. Celle-là, c'est l'esprit d'une eune fille, qui dit être morte il y a sept ans. Elle était, paraît-il, actrice dans un petit théâtre, et se souciait fort peu de la morale et de la vérité ; le seul but qu'elle semble avoir dans son existence nouvelle est d'acquérir de la

puissance pour faire le mal. Elle ne semble possédée d'aucun désir de progresser et de s'améliorer.

Deux des esprits qui m'intéressent le plus sont ceux d'une jeune fille française, qni a été tuée par son amant, à l'âge de 19 ans, et d'une fillette anglaise. La Française était catholique, et en raison de sa mort elle n'a pas eu l'occasion de se confesser, ce qui lui fait dire qu'elle est en purgatoire, et elle croit qu'elle ne pourra pas progresser tant qu'elle n'aura pas trouvé un prêtre pour se confesser. Aussi, cherche-t-elle un prêtre dans tout le monde des Esprits pour lui faire l'aveu de ses fautes. Elle n'a pu encore en trouver, mais elle ne désespère pas d'y parvenir.

La petite Anglaise est une zélée presbytérienne, elle est grandement contrariée parce que la Française fait tous ses efforts pour convertir son médium au catholicisme. Cette dernière, croit que le catholicisme est la seule porte par laquelle on puisse entrer au ciel, et de son côté, l'Anglaise pense qu'il est impossible qu'un catholique puisse y arriver.

J'ai eu, par divers médiums, des communications d'un Esprit qui dit être une jeune dame que j'ai beaucoup connue. Sur la terre, elle était réputée pour sa sincérité, et maintenant qu'elle est Esprit,à côté de quelques vérités elle m'a dit beaucoup de mensonges, de sorte, je l'avoue, je ne sais plus que croire.

Comme je l'ai déjà dit et je le sais, le spiritisme affirme qu'il enseigne la vérité et le prouve par des faits indéniables; je voudrais que l'on me comprenne : je ne dis pas que le spiritisme soit ni vrai ni faux, ce que je voudrais connaître, c'est la vérité pure et simple,sans m'inquiéter de la croyance où on la trouve, ni du nom qu'on lui donne. Je ne peux accepter tout ce qu'on me dit uniqnement sur des affirmations. Je suis un chercheur et je demande à être convaincu, mais la conviction sera nécessairement lente, car chaque affirmation doit être prouvée. Pour terminer, je demande si quelqu'un peut me renseigner, et répondre aux questions ci-dessus; je recevrai ces informations avec reconnaissance ».

Erié. Pa. pour la trad. G. B.W. J. Bulger,

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES

TROISIEME PARTIE. — CHAPITRE XIII

Les continents disparus.

Nous allons aborder dans le présent chapitre, l'étude des continents disparus.

Nous nous occuperons en premier lieu de la Lémurie, ensuite de l'Atlan-

TIS, continent sur lequel vécut la quatrième famille de la race à laquelle nous appartenons et dont les peuples de l'Antiquité (Grecs et Romains) furent les derniers rejetons.

La Lémurie

Longtemps avant l'apogée de la *Civilisation Hellénique*, dix ou douze mille ans au moins avant cette civilisation, les diverses branches de la troisième famille humaine avaient habité le Continent de Lémuria, qui occupait une grande partie de l'Océan Indien et de l'Océanie. — Les Lémuriens dont les habitants de l'Australie actuelle sont les derniers vestiges, furent les premiers hommes qui créèrent des civilisations analogues à celles dont l'histoire nous a transmis les annales.

Les familles et les races antérieures qui vécurent sur les continents actuels submergés, depuis, et revenus aujourd'hui à la lumière, n'étaient pas tout à fait des sauvages. Les contemporains de ces familles, en exceptant les Australiens et quelques débris mélangés de la quatrième famille, appartiennent à la quatrième sous-race principale.

Le premier rejeton de cette famille fut le peuple Aryen suivant les uns, tandis que, suivant d'autres, ce ne serait que le cinquième rejeton qui aurait peuplé l'Europe actuelle. Quoiqu'il en soit, ce rejeton posséda une grande civilisation dans l'Asie centrale et dans l'Asie orientale.

Ce qui précède étant bien compris, étudions géologiquement le continent lémurien et tout d'abord l'origine de son nom. — Ce continent fut ainsi dénommé parce que les Lémuriens, ces curieux prosimiens, étaient en si grand nombre dans ces régions, qu'on en aurait cherché en vain autant dans d'autres contrées de la terre,

Quant aux causes de l'effondrement de la Lémurie, on doit les rattacher à la mécanique générale de la terre, mécanique qui se résume dans le refroidissement spontané du noyau liquide et bouillant, pour ainsi dire, qu'entoure la mince enveloppe pierreuse, la *pellicule* pourrions-nous dire que nous nommons *écorce terrestre*. Cette enveloppe trop large pour serrer son contenu se refoule sur elle-même, se rétracte et, en se rétractant, craquelle, se fend, se disloque et se désagrège. C'est là, le secret bien *connu* de quantité d'accidents géologiques, dus à ce mécanisme sans cesse renouvelé. Ces glissements des matériaux de l'écorce terrestre ne se font pas d'un seul coup, c'est-à-dire avec le maximum des dimensions qu'ils peuvent présenter. Il se produit successivement, ceci est démontré par les lignes de cassures qui s'amoncellent les unes sur les autres. On aperçoit des masses rocheuses de même âge et de *même constitution* qui sont débitées par bancs distincts, tantôt parallèles au terrain qu'ils recouvrent, tantôt presque perpendiculaires, tantôt affectant une courbe : celle d'une voûte et ces masses rocheuses sont à des altitudes diverses qui témoignent de l'énergique effort qu'il a fallu pour les soulever et les rompre, et, ce sont ces dislocations

colossales, ces immenses effondrements qui ont déterminé les déplacements de la mer.

Certainement l'un des plus curieux mouvements géodésiques qui existent est celui qui a déterminé l'effondrement des régions occupées aujourd'hui par l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Les géologues ont reconnu qu'à une époque très ancienne qui remonte à une antiquité incalculable, le détroit de Mozambique était représenté par une solution de continuité de son sol émergé entre Madagascar et le continent Africain. Ce qui démontre ce fait, c'est que le *placage* de la côte occidentale de la grande Ile, montre des dépôts marins renfermant des fossiles dont il n'y a pas trace en Afrique, lesquels dépôts datent de la période géologique dont nous venons de parler et qui remonte au-delà peut-être de la période Jurassique. Cette séparation a persisté pendant les périodes crétacée et tertiaire qui y ont déposé successivement des dépots sédimenteux qui sont des témoignages irrécusables; le sol démontre donc, par exemple, que Madagascar a eu très anciennement une existence continentale; c'est peut-être actuellement l'île la plus ancienne de notre globe.

Inversement, on trouve que la direction rectiligne de la côte orientale de cette île est, pour ainsi dire, comme jalonnée par une série presque ininterrompue de volcans dont les cratères éteints ou encore en activité sont d'origine beaucoup plus récente.

On voit qu'avant la dislocation qui a donné naissance à cette île immense, son territoire se poursuivait fort loin du coté de l'Inde et de l'Australie, qui, au point de vue géologique, présente avec Madagascar des analogies frappantes : c'est comme elle un massif de roches d'une très haute antiquité, dont les couches ou bancs se relèvent progressivement jusqu'à la côte abrupte. Comme à Madagascar, les volcans australiens sont peu anciens et les coulées de lave abondent dans le pays de Melbourne, par exemple.

On peut en dire autant, en ce qui concerne le littoral Nord de l'Océan Indien, dans lequel on voit Java et Sumatra, présenter des côtes rectilignes et jalonnées également par des volcans dont la suite, la chaîne se poursuit à Suambova, à Florès, à Timor, aux Moluques et jusqu'aux Philippines. Le long des côtes de ces contrées, on peut voir des profondeurs océaniques qui mesurent plus de 5.000 mètres.

On ne saurait douter de l'ancienne liaison des terres australiennes, malgaches et des îles et des îlots intermédiaires, car la flore et la faune viennent appuyer et confirmer les observations géologiques.

Atlantis

Sur le vaste continent Atlantis s'élevèrent de puissantes civilisations qui furent très avancées dans l'ordre scientifique comme peut en témoigner le passage suivant de l'histoire de l'astronomie ancienne de Bailly :

« Les Hindous, dit cet auteur, de même que les Chaldéens et les Chinois ont sur l'astronomie des notions qui ressemblent plutôt à des restes, à des

vestiges d'une science qu'à des éléments, ce qui fait supposer, ajoute-t-il, l'existence d'une ancienne nation d'où est venue la science astronomique. »

On peut donc supposer que les peuples précités tenaient cette science des Atlantes, dont la civilisation fort ancienne devait être très avancée.

Du reste un grand nombre d'auteurs pensent que le *peuple Atlante était arrivé à une civilisation qui dépassait de beaucoup celle de l'Antiquité et même la nôtre.*

Pour nous, il n'est pas douteux que ce peuple possédât des savants qui étaient maîtres des forces psychiques et physiques de la nature, et qu'ils avaient dû conquérir et coloniser la totalité des nations qui l'entouraient.

Il est bien difficile de fournir des renseignements historiques sur l'Atlantide; cependant nous savons par la Tradition que des rois atlantes dominaient dans l'île principale, ainsi que dans plusieurs autres villes de certaines îles. On croit aussi que ces rois conquirent la partie nord de l'Afrique jusqu'en Egypte, qui fut préalablement une colonie des Atlantes. Bien des archéologues n'ont pu s'expliquer les grandes connaissances scientifiques des Sacerdotes Egyptiens, qu'en admettant qu'ils les tenaient d'un peuple très ancien, qui ne serait autre que celui des Atlantes; ceux-ci sont désignés dans les écrits sanskrits sous le nom de *Rutas*, c'est-à-dire les hommes rouges. Or, les peintures que nous avons vues sur les murs d'anciens temples égyptiens, nous montrent des hommes à peau rouge brique, qui ne sont ni des hommes à peau bistrée, ni des nègres, ni des mulâtres, ni des représentations des Nubiens; ce sont réellement des hommes rouges comme les *Rutas* ou Atlantes.

La Tunisie, l'Algérie et le Maroc formaient à l'Est de l'Egypte une vaste péninsule qui aurait été occupée par les Atlantes.

Après la tradition, étudions ce que l'histoire nous apprend.

Dans l'*Odyssée*, Homère parle à diverses reprises des Atlantes et de leur île l'*Atlantis*.

Dans sa *Théogonie*, Hésiode en fait également mention.

Nous savons aussi que Solon consacra une partie de sa verte vieillesse à la composition d'une grande épopée sur une tradition qui avait cours de son temps, des conquêtes des Atlantes, sous la conduite de leur roi Atlas.

Platon dans le *Timée*, nous raconte que, dans son enfance, il écouta les récits de son aïeul Critias, qui tenait de la bouche même de Solon, ce qu'avait appris à ce dernier, un vieux prêtre de Saïs qui lui avait dit que l'Atlantide était anciennement une très grande île de l'Océan, située en face du détroit des colonnes d'Hercule (Gibraltar).

Dans un autre passage, il ajoute : « Les Atlantes étaient une raçe de *Dieux* qui dégénéra de son origine céleste, parce qu'elle s'allia fréquemment avec les filles des mortels ; aussi Jupiter les punit-il en détruisant le pays qu'ils habitaient. »

En lisant ce passage, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit du lec-

teur ce texte de la Genèse de Moïse : « Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes toutes celles qu'ils distinguèrent... et Dieu voyant que toute chair avait corrompu sa voie, résolut de la détruire (1). »

Platon nous apprend aussi que cette île reçut son nom du fils de Neptune Atlas et qu'elle faisait partie d'une sorte d'archipel qui conduisait à un vaste continent plus grand à lui seul que l'Europe et l'Asie réunies, et que le règne du fils de Neptune aurait duré neuf mille ans.

D'après Pline, nous pouvons supposer que les Ethiopiens étaient de souche Atlante, car il nous dit : « Les Ethériens prirent successivement le nom d'*Atlantes* et d'*Ethiopiens.* Malheureusement, il n'ajoute rien à cela ; aussi nous sommes à nous demander, ce qu'était l'Ethérie ou l'*Œthéria genus* ou *gens?* »

Nous l'ignorons absolument, mais nous savons que ces éthériens ont été dénommés successivement Atlantes, puis Ethiopiens jusqu'à la nouvelle transformation de l'Ethiopie.

Résumant ce qui précède, voici ce que nous pensons qu'il faut croire au sujet de l'Atlantide.

Il existait autrefois dans l'Océan Atlantique, entre Gibraltar d'un côté et l'Amérique de l'autre, une *Ile immense* dénommée Atlantis, Atlantide, qui était suivie d'un groupe d'îles qui réunissait pour ainsi dire le continent européen à celui de l'Amérique.

Platon, nous venons de le voir affirme l'existence de cette île ; Solon en avait appris certains détails dans le Voyage qu'il fit en Egypte. Les Prêtres de Saïs, ville située dans le Delta du Nil, lui dirent qu'ils possédaient dans la bibliothèque de leur temple des récits des événements qui se seraient passés environ neuf mille ans auparavant. C'est alors qu'un des prêtres doyens expliqua à Solon la *Légende de Phaéton*, sous son véritable sens astronomique, de même que la véritable signification du cataclysme du feu et de l'eau qui avait détruit des contrées entières, avec les grandes nations qui les occupaient.

Proclus nous dit que l'Atlantide était située au centre de l'archipel atlantique et comprenait sept îles, parmi lesquelles figuraient nos Canaries. Les petites îles disparurent successivement les unes après les autres, mais la plus grande, Poseidon, résista beaucoup plus longtemps et elle existait encore il y a 11.500 ans.

L'Atlantide, avons-nous dit, fut en quelque sorte un lien entre l'Europe et l'Amérique. Nous pouvons presque le démontrer en étudiant la faune et la flore des deux pays, de même que par un peu de linguistique.

En ce qui concerne la faune, nous dirons que les découvertes relativement récentes dans des lits de fossiles du Nebraska (Amérique) ont montré des

(1) Ch. V, 2, 12.

restes de cheval, qui peuvent faire supposer que cet animal serait originaire du continent américain, car c'est la seule partie du monde où l'on ait découvert des restes fossiles du cheval et ceci démontre quels ont été les précurseurs du cheval actuel.

Pour ce qui est de la flore, nous dirons qu'une partie de celle-ci, celle de l'époque miocène, existe en Amérique; en Europe la flore du même âge se rencontre principalement dans dès lits fossiles de la Suisse.

Enfin, si nous voulons étudier la linguistique, au point de vue qui nous occupe, nous voyons que la langue basque qui ne tient à aucune autre langue européenne qu'au celte peut-être, serait d'après certains linguistes un *Dialecte Atlante*, c'est-à-dire la plus ancienne langue du monde? Ce qui donne créance à cette supposition, c'est que précisément les Basques habitent une contrée qui fait exactement face à une partie supposée de l'Atlantide. Ensuite le basque ressemble dans sa structure aux langues aborigènes de l'Atlantide. Or comment expliquer cette affinité de langage, sinon en admettant que les Basques et les aborigènes de l'Amérique ont été, dans des temps très reculés, il y a quinze ou dix-huit mille ans, des émigrants de l'Atlantide.

A l'époque où existait l'Atlandide, le Sahara était une vaste mer. Voilà pourquoi, le projet de la création d'une mer dans le Sahara, d'une mer intérieure d'Afrique, serait utile pour ramener comme autrefois à ce vaste continent l'humidité et la fraîcheur si nécessaires à sa prospérité.

Grâce à des recherches sous-marines, on a pu explorer presque tout le lit de l'Océan Atlantique, on a même dressé des cartes de celui-ci en Angleterre. Or les études faites dans ce but ont prouvé qu'une éminence, d'une grande superficie et hauteur, existait au milieu de l'Océan Atlantique.

Cette éminence était l'Atlantide. Elle s'étend dans une direction Sud-Ouest depuis le 50e degré nord, d'un côté vers l'Amérique et se dirige vers la côte d'Afrique. Cette éminence s'élève à environ 27 mètres au-dessus du sol moyen de l'Océan; les îles Açores, de l'Ascension, de Tristan, d'Acunha ne seraient que les pics de cette contrée abimée dans les eaux, ce qui le démontre, c'est que les profondeurs autour de ces îles sont très considérables; de plus des sondages ont prouvé que toute la partie surélevée de cette île est couverte de débris volcaniques, dont on retrouve des traces du côté de l'Océan et qui se dirigent vers les côtes américaines. Du reste, les géographes et les voyageurs savent fort bien que, dans les environs des Açores, il existe des preuves qu'il y a eu là des gigantesques éruptions volcaniques. Ce qui précède démontre donc d'une façon très certaine, que cette vaste surface cachée sous l'Océan Atlantique n'est pas un simple banc ordinaire, mais bien le sol de l'Atlantide disparue, comme un navire qui sombre sous les eaux.

Malgré ce qui précède, certains géographes ont considéré l'Atlantide comme un pays n'ayant jamais existé, ce qui est faux ; d'autres auteurs ont

placé ce continent sous la Perse actuelle. Un professeur de l'Université d'Upsal du XVIIIe siècle a soutenu que l'ancienne Atlantide n'était autre chose que la Suède et la Norvège modernes, et il chercha à étayer sa thèse étrange en citant Platon, Diodore et autres auteurs anciens. Or il est incontestable que l'Atlantide était située sous les mêmes latitudes que les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert. Le célèbre voyageur Bory de Saint-Martin a tracé une carte idéale de ce continent. Quelques auteurs pensent que le pic de Téneriffe ne serait que la cime de l'Atlas qui a donné son nom au continent disparu, englouti d'après quelques-uns par la mer située alors dans l'intérieur de l'Afrique, qui, par suite de cataclysmes cosmiques se serait déversé dans cette île immense.

Voici d'autres renseignements presque inconnus au sujet de l'Atlantis qui fourniront une preuve topique de son existence. Ils nous sont fournis par la Doctrine Esotérique, par la Théosophie. D'après les calculs cycliques, les Brahmes (ce qui concorde avec ce que nous avons dit précédemment) ont fixé la disparition de l'Atlantide à 11.500 ans avant notre époque. Or les *Mayas*, peuple de l'Amérique centrale, nous ont laissé des récits hiéroglyphiques qu'on est parvenu à déchiffrer et parmi ces récits quatre se rapportent précisément à l'Atlantide centrale.

En voici un que nous donnons d'après le *Théosophist*; il provient d'un manuscrit dit de *Troano*, qui se trouve au *British Museum*.

« En l'an VI de Kan (un roi Maya), le onzième *Muluc* du mois de *Zac*, il se produisit des tremblements de terre considérables qui continuèrent presque sans interruption jusqu'au treizième de *Chuen*. Le pays de Mu (l'Atlantide), fut entièrement ruiné. Il fut deux fois soulevé dans ses principales parties et une troisième fois, il disparut entièrement. Ce fut pendant une nuit où les éruptions volcaniques secouèrent ce pays avec un ébranlement formidable. Ainsi ébranlée de toutes parts, la totalité du pays acheva de s'abîmer incapable qu'elle était de supporter plus longtemps la puissance des convulsions cosmiques et le pays tout entier disparut avec les 64.000.000 d'habitants qu'il contenait et cela 8.060 avant la rédaction du présent manuscrit ».

Or, ce manuscrit daterait d'environ 3.500 ans, ce qui donne 11.560 ans, c'est-à-dire le chiffre indiqué à quelque chose près par les Brahmes. Ceci prouve donc d'une façon très concluante que la disparition de l'Atlantide n'est pas un mythe, mais une réalité tangible puisqu'il en reste au fond de l'Océan, des traces immenses ; l'une d'elle très visible est l'île de Ténériffe et le Pic du Teyde qui a été gravi il y a environ dix ou douze ans, par M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, qui a effectué dans cette île des travaux ayant pour objet la géodesie du Sénégal et de Ténériffe, travaux qui visaient particulièrement à fixer la position géographique de Saint-Louis, pris comme méridien fondamental pour le bassin du Sénégal et du Haut-Niger.

On verra par le récit du savant Français que le fameux pic de Ténériffe est un des points curieux de notre globe et que, de plus, sa hauteur devait être très considérable avant l'effondrement de sa base dans l'Océan.

Voici la description de ce pic : (1)

« Après avoir dépassé les terrains cultivés, on entre dans les broussailles en prenant en écharpe les revers ouest de l'île, et, après avoir contourné force ravins dénués d'eau, on entre par une large coupure située à 2.700 mètres d'altitude dans un des plus grands cratères de notre globe, car il a plus de 20 kilomètres de diamètre. Au nord et à l'est, ce cratère, cette *canada* pour lui donner son nom espagnol, est limité par des escarpements de plus de 300 mètres de hauteur ; à l'ouest, cette barrière renversée a laissé s'écouler sur le pendant de la montagne et jusque dans la mer, des fleuves successifs de lave que leur couleur rend encore distincts. Devant soi et presque au milieu du cirque, se dresse la montagne du Teyde.

« La canada a encore à l'heure actuelle, l'apparence d'une fournaise à peine éteinte ; elle est parsemée de petits cônes d'éruption qui offrent l'apparence de ces pustules que l'on voit dans les images lunaires ; un grand volcan, le *Chabora*, les dépasse, mais lui-même est effacé par le Teyde, dont la hauteur semble seule en rapport avec les dimensions de la canada.

« Aucune végétation sérieuse, en dehors de quelques retamas en boule, ne se montre dans cette vaste enceinte, et les couleurs noires, rouges, violettes, roses et blanches, s'y détachent en tons crûs, grâce à la transparence de l'air.

. . . .

« Entre la Estancia où nous passâmes la nuit et Alta Vista, le sentier est encore impraticable aux chevaux, mais on monte en faisant des lacets continuels sur une pente de 30 degrés et il faut deux heures pour arriver à une plate-forme qui a été aussi un centre d'éruption : pierres ponces, coulées de basalte, rien n'y manque et devant vous se dresse encore, dans l'angle sud-ouest du plateau, le Teyde. »

Ce pic de Teyde mesure 375 mètres de hauteur et c'est l'ascension de celui-ci qui est extrêmement difficile, car on se trouve au milieu de rochers basaltiques et de blocs de scories rejetés par le volcan ; c'est un véritable chemin de casse-cou où peuvent seuls s'aventurer les indigènes, qui suivent à grand peine la trace des lacets de ceux qui ont passé avant eux.

Ici, nous laisserons encore la parole à l'honorable savant :

« Si l'on n'était si fort occupé de savoir où l'on doit poser le pied, on admirerait l'aspect de la canada vue de cette hauteur ; mais deux heures durant, aux difficultés de la route se joignent de vives angoisses : les yeux sont injectés de sang par suite de la dépression de l'air, on a des bourdonnements dans les oreilles, on éprouve une soif ardente, que l'on ne calme

(1) Lecture faite dans une des séances des cinq académies, 1888.

pas en mangeant de la neige; les mains sont bleuies par le froid, malgré l'ardeur du soleil presque vertical.

« On parvient enfin à Rambleta et l'on y trouve un troisième centre d'éruption plus petit que le précédent, car il n'a plus que 80 mètres de diamètre dans sa plus grande largeur. Cette plateforme, couverte de pouzzolane, laisse percer par place l'ossature de la montagne et l'on peut s'y chauffer les pieds au feu du volcan, car une vapeur brûlante sort de plusieurs de ses fissures ».

Enfin, toujours au Sud, se dresse le pic terminal qui, bien que n'ayant que 160 mètres de hauteur, demande encore une heure au moins d'ascension, tellement la cendre volcanique est encore meuble et cela à tel point qu'on y enfonce parfois jusqu'aux genoux ; mais on est bien récompensé de sa peine, car une fois au sommet « le spectacle est si beau et les nuages éclairés par le soleil sont d'un blanc si éclatants qu'ils paraissent continuer les neiges qui couvrent le flanc de Teyde » et l'on croit avoir devant soi un paysage des régions polaires ; du reste, la température permet parfaitement l'illusion. La hauteur barométrique comparée à celle de Santa-Cruz de Ténériffe accuse pour ce sommet une hauteur de 3.710 à 3.712 mètres.

Avant l'effondrement de cette île, quelle pouvait être cette même hauteur? Il est impossible de le dire, mais il est parfaitement admissible que des îles s'effondrent et disparaissent subitement à la suite de cataclysmes cosmiques ; nous en avons sous les yeux de fréquents exemples. Un des plus récents est la disparition soudaine d'un groupe d'îles importantes situé entre Auckland et l'archipel de Tonha.

Antérieurement, nous pouvons mentionner une des îles des environs de Krakatoa, qui disparut également d'un façon soudaine dans une seule nuit à l'époque de l'éruption du volcan javanais.

Comme preuve à l'appui de ce qui précède, nous signalerons un tout petit fait mais qui a, suivant nous, une certaine importance : c'est que quelques auteurs pensent que les Guanches sont des descendants dégénérés des anciens *Atlantes* ; ils s'appuient pour étayer leur dire, sur une assertion linguistique que voici : ce terme de Guanche viendrait du Sanskrit *Guhainnaman*, qui signifierait nom mystique, nom secret, mystérieux. Or, la Doctrine ésotérique attribue aux Atlantes le don de magie, ainsi que les pouvoirs qui s'y rattachent. De plus, il existe sur le pic de Ténériffe, dont nous avons parlé plus haut, des bergers de Gomera qui emploient un langage sifflé, qu'ils tiennent des Guanches ; les modulations de ce langage représentent des idées, des articulations et des sons ; or, beaucoup d'ethnographes considèrent ce langage primitif, comme les vestiges de l'un des modes de parler des anciens habitants de l'Atlantide disparue.

J. Marcus de Vèze.

APPLICATION INATTENDUE DE LA MÉDIUMNITÉ. — Mme le Dr Hayden, de New-York, dans la maison de qui j'ai eu mon bureau pendant quelque temps, a été engagée par la Cie d'assurances *Le Globe*, comme « Psychomètre », au traitement de 3000 dollars par an. En une seule fois, elle a fait gagner 10.000 dollars à la Compagnie. Un monsieur voulut contracter une police d'assurance de 10.000 dollars ; les médecins qui l'avaient examiné, l'avaient déclaré « sain comme un boulet ». Avant de faire sa police, on donna son autographe à Mme Hayden. Celle-ci déclara que la personne serait morte avant deux mois. La Compagnie demanda deux mois pour réfléchir. Sept semaines et deux jours après, l'homme tombait mort, devant la porte de sa propre maison.

Une autre fois, Mme Hayden avait conseillé de ne pas assurer une certaine personne, parce qu'elle était découragée, et se suiciderait. On ne tint pas compte de son avis, et il fallut payer l'assurance de 10.000 dollars, car l'assuré s'était suicidé, comme le médium psychomètre l'avait prédit.

Dr E. D. BABBITT,

L'ŒUVRE DE STRADA

L'ouvrage capital de Strada, c'est l'*Ultimum Organum*, paru en 1865. Tous les autres sont en germe dans celui-là ; ils en sont des développements divers.

L'*Ultimum Orgamum* (1) résout le problème de la méthode, qui n'avait pas même encore été convenablement posé. Toutes les questions qui s'y rattachent sont traitées dans l'*Ultimum Organum*. Cet ouvrage est destiné à l'enseignement supérieur. Dans un autre ouvrage plus petit, destiné à l'enseignement secondaire, le problème seul de la méthode est résolu : c'est *la Méthode Générale* (2).

La méthode, c'est la marche que doit suivre l'esprit pour arriver à la vérité, donc c'est par elle que la vérité en soi se fait humaine. C'est pourquoi elle est la première des sciences et toutes les autres lui sont tributaires.

Dans la méthode, une question domine les autres, c'est celle du Critérium. Le Critérium régit la méthode, comme celle-ci régit les sciences. Le vrai critérium étant trouvé, la vraie méthode l'est également. C'est cette méthode-là qu'enseigne Strada.

Le critérium est l'idée directrice qui préside à tous les actes de l'homme et des sociétés. Il les marque de son sceau indélébile. Du choix du critérium dépend donc la vie des hommes et des sociétés. Or, jusqu'ici, ils se

(1) 2 vol. 7 fr. Librairie spirite.
(2) 1 vol. 2 fr. Librairie spirite.

sont laissés conduire par de faux critériums. De là l'état instable des sociétés, de là leur mort. C'est pour la même raison que les civilisations et les peuples sont morts. Il en sera toujours ainsi tant que l'homme n'adoptera pas le vrai critérium, le critérium naturel et infaillible. C'est ce que Strada explique et démontre dans sa *Loi de l'Histoire* (1) et son *Épopée humaine*.

La *Loi de l'Histoire* pose les principes et l'*Epopée humaine* en est le long et merveilleux commentaire.

Voici d'ailleurs comment Strada définit son *Epopée* :

« L'épopée humaine c'est l'évolution de la vie métaphysique, historique et doctrinale ; ce sont les idées, les mœurs, les institutions, les caractères, les passions des différents milieux de l'histoire. Le poème va de la Genèse à l'apothéose d'après la vie. C'est un vaste chant épique qui enserre vingt-six drames dont les actes sont coupés par des chants lyriques ».

« J'ai prouvé, dit-il plus loin, dans des ouvrages d'un autre ordre que la loi intime des développements humains est le choix d'un juge infaillible au critérium absolu qui modèle tout sur lui-même. Toute fois donc que l'humanité change de critérium, elle change de conducteur.

« Prenant pour base ces notions scientifiques, j'ai, dans l'*Epopée*, divisé l'humanité en six époques, présidées par les hommes qui ont donné des critériums, et par les génies qui sous ceux-là ont laissé de grandes œuvres dont la pesée les rend présents aux postérités. Fatale héridité de l'esprit. J'ai dit tout cela en 1865, je crois devoir le répéter dons la préface générale de l'œuvre.

« L'humanité apparait donc divisée en couches proportionnelles à la méthode de penser.

« Si les chants épiques embrassent la suite des évènements et des différents états sociaux de l'humanité, les drames en contiennent les passions spéciales, tout le bien, tout le mal, vus en face, sans hésitation, peints à nu. Les chants lyriques expriment les idées, les croyances, les émotions des peuples et des hommes.

Le procédé pour un tel ouvrage m'a paru devoir être celui de la fresque non de la peinture de chevalet : vastes compositions générales à horizons infinis ; établissement des êtres, des choses, des systèmes par grands plans en places justes ; variété émue et passionnée des actions ; vie découlant de l'intensité du ton, de l'ampleur des formes enfermées dans des contours d'acier ; négligence voulue du détail, du pizzicato, des mots à effets, de la taille à facettes, qui font de l'épique, le pittoresque ; sève d'emportement vital sans manières ; santé et simplicité de la grandeur.

(1) 1 vol. 5 fr. Librairie spirite.

« Le vrai, le beau, le bien sont des équivalents comme mouvement, lumière et chaleur ; qui les sépare décapite l'art. Les tenir dans une unité nécessaire est la loi de notre poétique.

« La science de la méthode fera l'équilibre et la perfection dù savoir humain. La science et la vertu doivent donc être le triomphe final de l'homme. Le mal sera le vaincu des civilisations. La force conduit le mal, la justice le bien. C'est elle qui doit vaincre. L'épopée humaine est la glorificatien de cette victoire qui s'appelle le progrès ».

Ailleurs, il dit encore :

« La *Genèse universelle* est un poème tout épique qui part de la naissance de l'univers, pour aboutir à celle de la société sur la terre. Les autres volumes sont des drames complétement isolés, mais reliés par le poème épique qui dépeint leur milieu d'engendrement et leurs conséquences. Le dernier volume sera un poème tout épique, pendant de la *Genèse universelle.* »

Strada, ayant dit le sujet multiple et divers de l'*Epopée* humaine, définit son but et caractérisé sa manière poétique, je me contenterai d'indiquer les titres des volumes qui ont paru : *La Génèse universelle*, *Les Races*, *Le premier Roi*, *Le premier Pontife*, *Sardanapale*, *Le saint roi David*, *La Pallas des peuples*, *Jésus*, *La Mort des Dieux*, *La Mêlée des races*. *Charlemagne*, *Abeylar*, *Jeanne d'Arc*, *Rabelais*, *Philippe le Bel*, *Borgia*, *Don Juan*, *Pascal et Descartes*, *Mirabeau*, *Danton le magnifique*, *Robespierre et la Révolution de l'Humanité*. *Le Prométhée de l'avenir* (1).

Le critérium absolu et infaillible, découvert par Strada, est le Fait. Or, le fait est la réalisation de l'Idée de Dieu, donc Dieu est le critérium principe.

De plus, Dieu se faisant connaître au Monde, par le Fait, réalisation de son Idée, le Fait est donc le Verbe, le seul verbe qui soit universel, qui parle à tout être qui pense en tout temps et en tout lieu.

Les verbes des diverses religions ne sont que des verbes particuliers, des verbes humains qui ont pris indûment la place du vrai Verbe. Leurs messies et leurs médiateurs sont de faux messies et de faux médiateurs. Le Fait seul est le vrai messie perpétuel et le vrai médiateur entre l'homme et Dieu.

Tel est l'idée fondamentale qui forme le sujet principal de *la Religion de la Science et de l'Esprit pur* (2).

C'est donc dans cet ouvrage et dans le *Jésus et l'Ere de la science* (3), que Strada porte le dernier coup aux religions particulières et pose les fondements d'une nouvelle religion, la religion de la science, qui sera, comme cette dernière, universelle et sans dogme.

(1) Chaque volume 3 fr. 50, sauf le *Rabelais*, le *Don Juan*, le *Pascal et Descartes*, et le *Mirabeau* dont le prix est de 5 fr. par vol. Librairie spirite.

(2) 2 vol. 7 fr. chacun. Librairie spirite.

(3) 1 vol. 5 fr. chacun. Librairie spirite.

Je ne dirai rien du *Paris de l'Ere de la science* (1), puisque j'en ai déjà parlé ici-même.

Telle est, en résumé, l'œuvre grandiose et colossale de Strada. Cette œuvre le place au premier rang des penseurs, au-dessus ou à côté des Aristote, des Descartes, des Bacon, des Pascal, des Zoroastre et des Jésus.

J. Brieu.

Errata : Page 708 du 12-99, ligne 14, lire où abondent les expressions fortes.

LA FAMILLE HERNADEC

LES VIES SUCCESSIVES

(*Roman spirite*).

CHAPITRE PREMIER

Les voyageurs pour Tours, Nantes, Quimper, en voiture

Et c'est en voiture qu'ils montèrent tous les deux.

L'un s'appelait Robert de Valdrome.

L'autre s'appelait Jacques Gautier.

Le premier était un beau jeune homme de 28 ans, à l'œil profond, à la figure intelligente et fière. Sa pâleur aristocratique ressortait d'autant mieux qu'elle s'encadrait, par le haut, dans une chevelure d'un noir bleuâtre qui se relevait sur le front ; en bas, dans une barbe également noire, mais qu'adoucissaient les teintes légèrement fauves de ses longues moustaches retombantes.

Le second, Jacques Gautier, était âgé de 30 ans. Il était blond, fortement musclé et ses yeux d'un bleu foncé éclairaient une physionomie ouverte, loyale et remarquablement sympathique. C'était un architecte de valeur, ancien condisciple de Robert dans un des grands lycées de Paris. Il était demeuré son ami, malgré les événements qui les avaient souvent séparés, chacun d'eux poursuivant sa voie dans les mondes respectifs où les avaient entraînés les conditions très différentes de leurs situations sociales.

Robert était riche et célibataire, tandis que Jacques, sans fortune patrimoniale, avait dû chercher dans un travail acharné les ressources nécessaires à l'entretien d'un jeune ménage composé d'une femme intelligente, instruite, charmante à tous égards, et de deux bambinos adorables, un garçonnet brun comme sa maman et une fillette de deux ans plus âgée, blonde comme son papa.

Ajoutons, pour achever le parallèle, que Robert de Valdrome sachant que « noblesse oblige », était parfaitement oisif et réglementairement inutile, comme l'étaient tous ceux de son entourage habituel. Il n'était point trop

---

(1) 1 vol. 5 fr.

égoïste toutefois, car au fond il avait une nature droite et généreuse ; mais, en revanche, il n'oubliait aucun de ses devoirs « professionnels ». Il était donc ironique et gouailleur, comme il convient, sceptique assermenté, blasé selon la formule et quelque peu dédaigneux des bas-fonds de l'humanité, comme il sied à l'un des représentants les plus en vue du *High-Life* le plus *select*.

Mettons toutefois à son actif qu'il n'en aimait pas moins son ami Jacques qui, cependant, était sorti des plus modestes couches populaires d'où émergent les classes travailleuses, lui sachant gré, au fond, d'avoir su s'élever dans la hiérarchie sociale, par son intelligence remarquable, son âpreté au travail et son indomptable opiniâtreté.

— Eh bien, mon cher Jacques, dit Robert en allumant un fin cigare, andis que l'ami interpellé roulait une de ces cigarettes de Maryland qui, tout le long du jour, se succédaient en interminables séries, c'est positivement une idée superlative que tu as eue, lorsque, avec une aimable insistance, tu m'as engagé à t'accompagner dans cette nouvelle excursion que tu vas faire dans ta chère Bretagne.

Où me mènes-tu ? Je l'ignore et me garderai bien de te le demander.

— Certes, répondit Jacques, ce n'est que justice de parler de mon insistance. Y a-t-il assez longtemps que je te presse de quitter Paris pour quelques semaines ! Mais le club, le jeu, les courses, les théâtres, les soupers fins... quelles attaches et quels attraits !

— Bien moins puissants que tu ne te l'imagines, mon pauvre ami. Tu ne saurais croire dans quel état d'énervement et de lassitude misanthropique m'ont plongé les dernières aventures « bien parisiennes » comme disent, dans leur argot, les représentants assermentés de la presse boulevardière, aventures auxquelles, un beau matin, je me suis trouvé plus ou moins mêlé.,. à mon corps défendant, cela va bien sans dire.

— Comment complice, sans participation constatée ?

— Sans participation... effective, répondit Robert après une seconde d'hésitation. Mon Dieu, je n'oserais pas affirmer que je n'ai commis aucune imprudence, mais c'est bien plutôt par insouciance, et peut-être aussi par légèreté, que je me suis laissé... comment dirai-je? embaucher, si tu veux, quoique le mot soit un peu fort.

Quoi qu'il en soit, reprit Robert après un silence, c'est juste au moment psychologique que je me suis réveillé et que j'y ai vu clair... assez clair pour comprendre au milieu de quelles amitiés compromettantes et de quelles influences perverses je m'en allais tout doucement au scandale.

— Grave à ce point ?

— Cela le serait devenu.

— Mais, de quoi s'agissait-il donc?

— Oh, d'une histoire fort complexe que je conterai un de ces soirs, entre la poire et le fromage... Affaire quelque peu malpropre où il entrait comme ingrédients variés : certaines femmes après le nom desquelles on place d'habitude un point d'interrogation, des ragots du faubourg, des potins d'avant-scène,.. voire même certains parfums de sacristie qui planaient sur le tout et qui, loin de le sanctifier, en aggravait singulièrement la nature suspecte... bref, un tel salmigondis que j'en ai rarement vu de plus réussis dans les officines des dessous parisiens, dans les coulisses de cette société faisandée où nous nous agitons comme des pantins dont quelques aigrefins savent toujours tirer profit.

— Et les acteurs de ce joli méli-mélo ne se doutaient pas des vilaines odeurs qu'exhalait leur cuisine ?

— Il n'y a plus de vilaines odeurs pour certains nez inoculés.

Pouah ! la vilaine chose que le grouillement de notre triste engeance humaine ! Des amis hypocrites et louches dont l'un des yeux sourit avec une malice satisfaite, pendant que l'autre pleure sur vos infortunes ; des femmes perfides qui vous aiment par intérêt ou par vanité, jusqu'au jour où elles vous « plaquent » — c'est le mot consacré — par simple et pur caprice ; des pédants dont la fatuité vous écœure ; des ambitieux qui vous jalousent ; des lâches qui vous trahissent ; de pieux cafards qui vous calomnient... sans compter la tourbe des indifférents ou des sots qui, tour à tour et sans savoir pourquoi, vous applaudissent ou vous conspuent — le voilà, ce *prochain* que les moralistes et les prédicateurs de carême vous enjoignent « d'aimer comme nous-mêmes ! » Mais c'est une ménagerie de bêtes à cornes, de fauves et de reptiles que cette agglomération de bipèdes variés à laquelle l'on donne indûment, arbitrairement, le beau nom de « société », c'est-à-dire, si l'on s'en réfère à l'étymologie, une réunion d'amis, d'associés, de concitoyens, égaux en droits, respectueux de leurs devoirs et fraternellement assis au même grand banquet de la vie universelle...

Ah ! non, qu'on me laisse rire !

— Quelle verve ! s'écria Jacques en riant lui aussi, mais plus franchement que Robert qui ne riait pas du tout. Quels superbes monologues tu pourrais débiter dans les salons de ton faubourg. Quels succès tu aurais auprès de tes duchesses blasées et Coquelin n'aurait plus qu'à se bien tenir. Ton titre, je vais te l'indiquer. Tu appellerais cela : « Objurgations amères d'un vieux désabusé de 28 ans ! »

— Ris, moque-toi ; vas-y gaiement. Mais n'ai-je pas raison?

— Pas absolument, fit Jacques qui reprit son sérieux. Tu parles en célibataire aigri et rancunier qui remâche son fiel, rend tout le monde respon-

sable de ses désillusions et se figure qu'une misanthropie intransigeante et revêche convient seule à des esprits comme le tien, sceptiques et réfrac-fractaires et qui se vengent à l'occasion, en préconisant ce qu'on appelle par euphémisme « l'indépendance du cœur ».

— C'est-à-dire, en bon français, un bel et bon égoïsme.

— Pardon! fit Jacques avec un sourire, j'ai dit « préconiser », mais pas pratiquer.

— Tu es spécieux.

— Soit; mais je poursuis ma mercuriale et te déclare que si tu avais comme moi, une femme bonne, simple et charmante et en sus deux amours de bébés comme les miens, tu ne serais pas si amer.

Les paradoxes, crois-moi, font piteuse figure en présence de petites têtes frisées qu'éclairent adorablement de grands yeux limpides où se réfléchit le ciel. Je reconnais avec toi que c'est une fort laide chose que le monde que tu m'as dépeint; mais sois assuré que ses laideurs et ses hontes viennent expirer au seuil de la maison qui abrite des berceaux, et que derrière la porte qui se referme sur la famille, l'on ne ressent plus que l'atmosphère tiède et pure que font les rayonnements du foyer qui réchauffe, de la lampe qui éclaire et de l'amour qui vivifie.

— Idyllique!... Et la morale de tout cela?

— La morale, eh bien, mais j'y arrive. Je n'ignore pas qu'après l'énoncé de son diagnostic tout docteur qui connaît son métier s'empresse d'indiquer son remède, or le mien le voici en deux mots : « Marie-toi! »

— Parfait, mon très cher! fit Robert en riant; mais si c'est pour me catéchiser de la sorte et me donner de semblables conseils que tu m'emmènes au fond de la Bretagne, je vais tirer la sonnette d'alarme, appeler le chef de train, crier à la trahison et m'insurger contre le guet-apens.

— Oh! je pressentais bien quel accueil serait fait à ma proposition et ta réponse était prévue. Je sais bien qu'il faut être absolument « vieux jeu » comme moi, pour oser recommander en toute conscience et même au meilleur de ses amis, cette chose si parfaitement démodée aujourd'hui et qu'on appelle « l'amour en ménage » Chose risible en vérité! N'importe, je persiste et maintiens mes conclusions, comme on dit au Palais.

Qui sait, après tout? Il n'est pires croyants que les sceptiques tôt ou tard convertis, et nul n'ignore que le fanatisme est la passion dominante chez les néophytes. Ce phénomène peut s'opérer en toi et... c'est la grâce que je te souhaite.

— Que le ciel ne t'entende pas! fit Robert en rallumant son cigare.

C'est dans un compartiment de première classe (caisse louée) que devisaient ainsi les deux amis que nous avons présentés au lecteur.

Jacques, architecte de bel avenir, nous l'avons déjà dit, avait été chargé par le ministère d'une mission toute spéciale. Il allait, ou plutôt il revenait prendre des notes, des croquis, des vues photographiques pour achever l'importante monographie qu'il préparait depuis plus de deux ans sur l'architecture des églises bretonnes.

C'est dans les environs de Quimper que le train filait rapidement. Mais que le lecteur se rassure. Je n'ai nullement l'intention de fournir ici un supplément aux guides des voyages circulaires, à l'usage des touristes en vacances.

Je ne dirai donc rien de la première partie du voyage et je serai sobre sur la seconde. Quel est du reste le Parisien tant soit peu nomade qui ne connaît pas cette ligne presque banale, le long de laquelle défilent Vendôme, Tours, Angers, Nantes, avec leurs fraîches prairies coupées de ruisseaux qu'ombragent des saules, des aulnes et des peupliers.

Ce n'est guère qu'après Redon, dans les environs de Vannes et de Quimper, que le paysage prend une physionomie caractéristique.

Après les vallons frais et verts, les vaches dans les prés, les haies touffues et les chemins creux, autrefois illustrés d'une façon si tragique par les sanglantes escarmouches des guerres de la Vendée, arrivent les terrains nus et les lignes rigides. Dès le village de Malestroit, situé sur la frontière, ou peut s'en faut, des campagnes austères, le paysage se transforme presque subitement. L'horizon s'élargit, les profils s'épurent et s'étendent en larges et lentes ondulations. Le vert fait place à des teintes fauves ou grisâtres, Aux herbages frais, succède la lande triste, entrecoupée çà et là de quelques champs cultivés, où à l'automne s'alignent par centaines de petits fagots de renouée (sarrazin ou blé noir) qui, plantés et comme debout sur leurs jambes divergentes, ressemblent de loin à de petites fées en robes rouges qui bavardent entre elles et paraissent, quand soufflent les brises, se faire de gracieuses révérences. Près des fermes, à l'abri de quelque palissade, s'arrondissent des meules de paille ou de foin surmontées de la tige de bois qui les soutient et pareilles à de gigantesques poires noires et moisies mais qui auraient conservé leurs queues.

Puis, la lande reconquiert ses droits, mais non plus unie et plate comme précédemment. Un nouvel élément s'ajoute au paysage qu'il transfigure étrangement, c'est la pierre. Cette pierre que l'on voit plus loin se soulever en dolmens, se dresser en menhirs, de toutes parts elle surgit, crevasse et bossèle l'écorce de cette rude et solide Bretagne dont le granit et le schiste constituent l'inébranlable fondement. Elle se révèle par de vastes affleurements hérissés çà et là de vives arêtes; des champs entiers en sont couverts et l'on voit parfois à l'horizon, se profilant en noir sur le ciel, saillir les

nœuds de cette carapace, disons plutôt de cette ossature profonde des terrains siluriens ou plutoniques qui, du Finistère à la Montagne Noire, en s'irradiant au Massif central, forment, ce semble, la colonne vertébrale de la France.

Les deux amis contemplaient en silence ce vaste et mélancolique paysage.

— Veux-tu que je te fasse une conférence sur la pierre? dit Jacques en souriant.

— Comment donc, mais avec le plus grand plaisir, fit Robert. Je suis tout oreilles, Monsieur le conférencier.

— Eh bien, comme tu le vois, reprit l'architecte, en jetant sa cigarette par la portière, la pierre ne s'étale pas seulement en affleurement horizontaux, elle se dresse en colonnes, en dents isolées, en bornes gigantesques. Le menhir est partie intégrante du sol de la Bretagne et les peuplades de l'âge mégalithique, en élevant les leurs, ont tout simplement copié la nature. Partout l'on retrouve de ces blocs énormes dressés ou couchés dans la bruyère comme les squelettes disloqués d'anciens monstres pétrifiés par les siècles. Et c'est parmi tous ces débris que les druides ont choisi des autels pour les affecter à leur culte. Aussi, la Bretagne est-elle la terre druidique par excellence. Bien plus, elle l'est demeurée. En souvenir des premiers siècles de leur histoire, les Bretons, fils des Celtes, ont conservé ce culte de la pierre dont leurs ancêtres ont laissé de si prodigieux témoignages. Les croyances relativement nouvelles du christianisme ont pu se greffer sur la foi primitive, l'esprit ancien n'a pas changé. L'idolâtrie de la pierre est demeurée ce qu'elle était. Qu'importe que le menhir ait aujourd'hui deux branches et s'appelle une croix? C'est toujours le menhir. Les deux ont fait alliance et parfois se superposent.

Dans la petite île d'Houat, rocher de schiste qui prolonge dans la mer l'arête entre-coupée de la presqu'île de Quiberon, s'élève un de ces menhirs tout particulièrement vénérés. Avant de s'embarquer sur la mer redoutable, les pêcheurs insulaires venaient réciter leurs prières devant le pieux monument de leurs ancêtres.

— Mais, mes amis, leur répétait sans cesse leur curé que scandalisaient ces persistantes traditions d'un paganisme mal éteint, vous faites de déplorables confusions, ce n'est pas devant cette pierre hérétique qu'il faut venir vous prosterner!

Peine perdue, le dieu pétrifié gardait ses adorateurs.

Que fit alors le curé ? En pasteur avisé qui connaissait à fond ses ouailles et qui, d'autre part, savait qu'il est parfaitemant superflu de chercher à lutter contre l'entêtement d'un encéphale breton, il tourna la difficulté, usa de subterfuge et prit ses fidèles au piège. Il fit creuser dans le menhir une

niche où il plaça, en grande cérémonie, une petite vierge de faïence... laquelle, en tout bien tout honneur, et *honni soit qui mal y pense*, put s'approprier en légitime propriété une bonne moitié des génuflexions anonymes que continuèrent à y faire les innocents Bretons pieusement mystifiés. Et c'est ainsi que le madré pasteur sauva les apparences, en feignant de respecter la tradition.

Ce n'est pas seulement sur les côtes occidentales de la France que sont demeurés vivants et obstinés les souvenirs de l'ancien culte de la pierre. On les retrouve encore en divers lieux. Que dis-je? c'est sur la terre entière, qu'ils ont été conservés. Aux Antilles, au Pérou, dans toute l'Amérique centrale et septentrionale, en Océanie, en Australie, en Afrique comme en Asie, l'on a retrouvé par milliers ces mystérieux menhirs, vieux témoins d'un culte universel.

Au VIe siècle de notre ère, les Sarrazins de l'Arabie pétrée avaient encore sur le mont Horeb une pierre sacrée de marbre blanc qui, disait-on, devenait noire pendant les fêtes qui coïncidaient avec certaines phases de la lune et qui n'était pas sans analogie avec la fameuse pierre noire de la Mecque.

L'adoration des « pierres levées » ou dolmens était générale dans toute l'Arabie. L'on y égorgeait des victimes et sur ces autels ensanglantés, l'on prêtait des serments qui, dès lors, devenaient inviolables. N'est-ce pas de la même façon que procédaient les druides?

Mêmes pratiques chez les peuples de la Grèce et de l'Italie. Les trente pierres de Pharœ que Pausanias vit rangées autour d'un Hermès composaient un véritable cromlech à l'usage des fétichistes de la Grèce primitive. C'est pendant des siècles que nos ancêtres de la vieille Gaule se complurent dans ces étranges superstitions. Le concile de Tours, en 567, ordonna aux prêtres de refuser l'entrée des églises à ceux qui s'obstineraient à adorer les pierres levées. En Angleterre, au VIIe siècle, l'archevêque de Cantorbery fulmina contre ces « condamnables impiétés ». Le concile de Nantes, en 895, ordonna d'arracher du sol les « pierres diaboliques », objets d'une criminelle vénération. Aux malédictions de l'Eglise se mêlèrent les objurgations des rois, puisque Charlemagne dans ses capitulaires, le roi Edgar d'Angleterre, au Xe siècle et enfin le roi danois, Cauut, au XIe firent défense de se livrer à ces actes de paganisme.

Ce n'est pas tout. A des époques plus récentes et presque de nos jours, l'on a signalé dans l'Europe occidentale des cas fréquents de « litholâtrie ». Dans le Jura on parle d'une pierre sacrée autour de laquelle on fait des rondes. Au village de Saint-Ours, dans les Basses-Alpes, il existe une roche également sacrée, sur la pente de laquelle les jeunes filles à marier se laissent glisser pour trouver un époux. Dans les Pyrénées, subsiste encore le

culte des pierres levées appelées dans le pays les « pierres fittes » d'où provient le nom de la petite ville bien connue, voisine du cirque de Gavarnie. Et, pour en finir, en Norwège, les paysans de certains districts gardent précieusement certaines pierres rondes qu'ils lavent tous les jeudis, puis qu'ils enduisent de beurre et qu'ils mettent dans leurs maisons, bien convaincus que ces fétiches portent bonheur et santé à tous les membres de la famille.

Voilà l'histoire de la pierre et la série de ses innombrables méfaits, ajouta Jacques en terminant ce qu'il avait appelé sa conférence, et maintenant j'ai dit.

— Mais tu es très fort, sais-tu, dit Robert en riant. Où diable as-tu pêché toute cette science?

— Cette science, répondit Jacques, avec son air d'aimable bonhommie, elle émane de mon rapport au ministre sur l'architecture des églises bretonnes. Tu vois que je prends les choses de haut et que je ne me moque pas de ceux qui ont daigné me charger d'une mission archéologique. Mais comme je n'ai jamais eu la naïveté de croire que ces rapports soient lus, ni par le ministre, ni par les fonctionnaires de ses bureaux, j'ai subrepticement profité de la circonstance pour t'en réciter un chapitre et être sûr, qu'à défaut de lecteurs, j'ai tout au moins eu pour auditrices deux oreilles humaines dont je viens de soumettre la patience à une assez pénible épreuve — ce dont je m'excuse humblement.

— Pas d'excuses. Tu m'as intéressé et je recommanderai au ministre que je connais, la lecture de ton rapport fortement documenté.

— Oui, oui, recommande. Je suis bien fixé sur ce point. Je ne tenais qu'à une seule chose, c'était de te présenter convenablement ma chère Bretagne dont tu comprendras mieux, je l'espère, la beauté originale et où tu auras peut-être le désir de s'attarder quelques semaines de plus.

Je t'ai enlevé sans te rien promettre; tu t'es laissé faire sans t'engager à rien et c'est en toute sagesse que tu as procédé de la sorte. Pourrai-je savoir, toutefois, si tu te proposes de me suivre dans mes diverses pérégrinations, pérégrinations d'un architecte en mal d'archéologie cherchant, furetant et brûlant d'une égale passion pour les ogives, les pleins cintres et les plus humbles débris des monuments mégalithiques si improprement appelés druidiques, par un tas de gens déplorablement informés.

— Ah! pour cela, mon cher ami, tu m'en demandes beaucoup trop. Je suis parti de Paris, avec le projet bien arrêté de n'en faire absolument aucun, quel qu'il fût. Il se peut que je te suive docilement, comme il se peut aussi que je te plante là au premier carrefour venu, devant telle curiosité qui m'aura tapé dans l'œil, sans que je puisse t'en dire la raison. Comme

la plume qui vole, comme la feuille qui roule, je me laisserai conduire par le vent. J'abdique tout libre arbitre et veux prendre un bain complet de passivité. Je suis tellement dégoûté de toutes les vaines résolutions que nous prenons et de toutes les cabrioles que nous faisons dans cette vie, nous tous qui prétendons la mener « à grandes guides » sans avoir l'air de comprendre que c'est nous qui sommes menés et parfois culbutés par les événements, que je me déclare, dès le début de mon voyage, prêt à obéir à toutes les influences que *le dehors* exercera sur moi.

Je me délecte à l'avance du repos que va me procurer cet abandon de moi-même et je ne saurais dire combien je trouve sages ces fatalistes de l'Orient qui ne s'inquiètent de rien, attendent sans impatience, subissent sans protestations, se répétant sans cesse dans leurs moustaches, leur formule favorite qui résume toute morale et toute philosophie : « C'était écrit !

— Eh bien à la bonne heure ! répondit Jacques, voilà ce qu'on peut appeler une profession de foi faite sans ambages et ne prêtant à aucune équivoque. Voilà une doctrine nette, explicite et indiscutable. Mais tu serais bien aimable de m'indiquer la manière de s'en servir... Quand on n'a pas comme toi soixante ou quatre-vingt mille francs de rente, sans compter les espérances d'Europe, voire même celles d'Amérique, car tu as un « oncle d'Amérique », si je ne m'abuse.

— Tu ne t'abuses pas. Je possède, en effet, là-bas par delà les mers, un oncle de cette espèce. Il me tourmente pour que j'aille visiter ses plantations de caféiers, de cotonniers et de cannes à sucre, sans compter sa grande usine de ratafia. Il me menace même de m'acheter un puits à pétrole... à moins que je ne préfère une de ces manufactures ingénieuses comme il en fleurit à Chicago où les cochons vivants entrent par un couloir et en sortent, tout au bout, par une autre porte, sous forme de jambons, de boudins, de saucisses ou de saucissons.

— Eh bien, c'est cela. Il est très facile d'être fataliste et d'attendre le bon plaisir de la destinée qui se montre toujours bonne fille avec les gens qui ont sur la planche, outre les boudins et les saucissons, une quantité notable de café, de coton, de sucre et de ratafia. Nul danger de s'abandonner au vent, quand on sait qu'il souffle dans vos voiles avec l'intention bienveillante de vous faire toujours arriver au port.

Mais combien les choses changent de physionomie, quand il faut gagner son pain quotidien et pour cela lutter contre des rivaux ou se garer de certains faux amis qui toujours s'approvisionnent de bâtons pour vous les jeter sournoisement dans les roues.

C'est alors que le fatalisme fait piteuse figure et qu'il faut, en violentant

la destinée, ouvrir l'œil, prévoir les écueils et tenir d'une main solide le gouvernail de la nef qui porte à travers la tourmente de la vie, trois ou quatre têtes blondes ou brunes qui résument toutes vos affections, tous vos soucis et toutes vos espérances.

— Tu as peut-être raison, dit Robert avec un geste de lassitude. Il se peut que la doctrine fataliste ne convienne guère, en effet, qu'aux gens qui ont des rentes.

Puis, après un silence : « Que veux-tu que j'y fasse? J'ai été gâté par l'éternelle oisiveté de ma vie. N'ayant pas besoin de courir après le pain de chaque jour, j'ai bayé aux corneilles, musardé le long du chemin, examinant, scrutant, critiquant surtout, cherchant la petite bête... sur des bêtes plus grosses dont j'ai pu, tout à loisir, étudier les mesquineries, les faiblesses et les petites lâchetés d'où émanent parfois des infamies bien caractérisées.

C'est tout de même drole, je l'ai dit, mais je ne me lasse pas de le répéter, de voir de près cette collection de vilaines gens qui s'épient, s'espionnent, se jalousent, se moquent les uns des autres, se calomnient avec passion, se trahissent à qui mieux mieux et se nuisent, inconsciemment ou non, avec la plus scrupuleuse réciprocité.

« L'homme est un loup pour l'homme », disait déjà le vieux Plaute, 183 ans avant Jésus-Christ. Or les loups ne se sont pas améliorés depuis, tout au contraire, puisqu'ils deviennent parfois enragés et alors !... Quel est donc le naïf ou le niais qui, un beau jour, déclara doctement que les loups ne se mangent pas entre eux ?

Pendant que devisaient ainsi nos deux jeunes voyageurs, l'un, sur un ton quelque peu acidulé, l'autre, sur un mode franchement corrosif, la locomotive lançant au vent son large panache de fumée entraînait son convoi à travers les landes désertes, lorsqu'un dernier sifflement triomphal vint annoncer que le terme du voyage venait enfin d'être atteint.

— Quimper ! crièrent les conducteurs du train. Et les voyageurs descendirent.

(*A suivre*). Ed. Grimard.

ENTRETIENS SPIRITES

Par les auteurs des origines et des fins.

Premier entretien : D. — Que faut-il faire pour développer en soi l'amour de ses semblables ?

R. — Il faut apprendre à connaître la loi solidaire qui, seule, régit l'évolution des êtres et des mondes. Cette étude est la clef qui ouvre la voie aux

forces éthérées de l'espace et leur permet de pénétrer dans les cœurs fermés.

D. — Quel résultat aura pour nous cette étude ?

R. — Elle vous aidera à vaincre l'orgueil en vous faisant constater la place infime que tout être occupe dans la création. La comparer à celle du grain de sable échoué sur la grève serait lui donner une importance qu'elle ne comporte pas.

D. — Quel autre résultat obtiendrons-nous encore ?

R. — Celui de détruire l'égoïsme en apprenant que votre progrès personnel n'a de valeur qu'en ce qu'il concourt au progrès général, d'où naîtra le désir ardent de travailler au bien et à l'avancement de tous.

D. — Que résulte-t-il pour nous du bien matériel ou moral, que nous faisons à nos frères ?

R. — Il attire autour de vous les fluides sympathiques des désincarnés qui les aiment et sont intéressés à leurs progrès. Ces fluides vous entourent d'un réseau protecteur qui vous garantit des dangers auxquels vous êtes exposés, soit sur le plan physique, soit sur le plan astral où se déroule simultanément votre vie.

D. — Quels dangers nous menacent sur le plan astral ?

R. — Ils vous exposent à subir les chocs violents des fluides lourds de l'espace. Ces chocs troublent votre mental et empêchent les forces morales d'y produire leurs bons effets.

D. — Qu'est-ce que les forces morales ?

R. — Les forces morales sont le reflet des forces éthérées de l'Espace. Les développer en soi est le premier devoir de l'Incarné.

D. — Comment grandissent les forces morales ?

R. — Le progrès des forces morales étant le résultat de l'évolution, plus l'Etre grandit moralement, plus se développent en lui les germes féconds du *savoir* et de l'*amour*.

D. — Que faut-il faire pour développer en soi les forces morales ?

R. — Se *vaincre* et *prier*.

D. — Comment s'obtient la maîtrise de la pensée ?

R. — Par la vision de plus en plus claire de la vérité. Celui qui a perçu, ne fût-ce qu'un instant, les idéales beautés de l'Invisible ne peut plus que difficilement en détourner son cœur et sa pensée.

D. — Quand ce résultat est-il obtenu ?

R. — Lorsque les forces morales sont assez développées dans une âme pour permettre aux forces éthérées de l'Espace de s'unir à elle.

D. — Quels effets produit l'union de notre âme avec le fluide éthéré ?

R. — Le fluide éthéré apporte avec lui le complément de *sagesse* et d'*amour* qui donne l'essor aux pouvoirs supérieurs de l'âme et lui permet de répandre autour d'elle le rayonnement de la *lumière* dont elle est pénétrée.

D — Le milieu où vit l'Incarné peut-il être un obstacle à cette union ?

R. — Il ne peut être un obstacle que pour la diffusion extérieure du fluide éthéré, mais il ne peut empêcher les effets intérieurs de se produire dans l'âme qui s'en est rendue digne.

D. — Pouvons-nous voir comment s'accomplit cette union ?

R. — La vision claire des fluides qui entourent et pénètrent tout être incarné est le premier pouvoir acquis.

D. — Que devons-nous faire pour faciliter cette union ?

R. — Il faut mener une vie pure et habituer vos esprits à se nourrir de pensées saines et élevées afin de les mettre à même de pouvoir répondre aux vibrations des plans supérieurs.

D. — Quel résultat obtenons-nous par ces efforts ?

R. — Celui d'éviter que l'afflux du fluide éthéré ne vienne donner une forme pouvant avoir prise sur vous, aux conceptions erronées de votre imagination.

D. — Qu'est-ce qui produit les vibrations des plans supérieurs ?

R. — C'est le murmure incessant des appels divins, conviant tous les Etres à la *perfection* et au *bonheur*.

D. — En résumé que nous apprend *surtout* l'étude de la loi solidaire ?

R. — Elle vous apprend que vous êtes tous *préparés* et *aidés* selon les besoins de la tâche que vous avez à remplir *en vue de l'intérêt général*. Que les épreuves que comporte cette tâche sont proportionnées à vos forces et à vos aptitudes et non pas choisies d'après vos préférences et vos désirs.

Ces notions, amis, sont le balbutiement de nos âmes qui s'éveillent à la vie.

Sachons bien que tous, incarnés ou désincarnés, ne sommes que des enfants commençant à épeler les premiers mots de la langue et du savoir des *Dieux*.

L'IDÉE DE DIEU ET LE MATÉRIALISME

Le pseudonyme de Marco des Chênes a déjà acquis dans le monde spirite une notoriété bien méritée. Le jeune auteur, très spiritualiste, réfute les objections de ses adversaires sur un ton de parfaite urbanité ; ces hautes questions devant lesquelles personne n'a le droit de rester indifférent, sont à la fois un attrait, une consolation et un bon viatique pour cette course effrénée de l'existence moderne.

L. DE MÉROFF.

L'Idée de Dieu et le Matérialisme, 1 fr., en vente chez M. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

LES ASPIRATIONS

Forçat de la chair.

Evade-toi, forçat, de ce bagne de chair,
Ou le destin t'enchaîne ;
Pauvre esprit emmuré, fuis le corps, ton enfer,
Et les sens, ta géhenne.
Car ton âme à la fin est lasse de ployer
Sous ce fardeau des âmes ;
Et son flambeau pensif aspire au pur foyer,
Où palpitent leurs flammes.

Mais te voilà rivé sur ce bagne maudit
Ou ta Karma te cloue ;
Subis le joug : en vain ton torse se roidit
Contre la dure roue
Que le destin t'oblige à rouler sur le sol
Pendant toute ta vie ;
Et ton âme poursuit les oiseaux dans leur vol,
Que ta misère envie.

JULIEN LARROCHE.

Paris, décembre 1899.

Nécrologie : On nous annonce la mort de nos frères : Le comte Yveling Rambaud, Jean-Baptiste Chevalier, Adolphe Séverin Bourgeois, Pierre-Joseph Parriaud, trop tard pour leur consacrer un article nécrologique ; le cahier de février le contiendra.

THE SOUL AND HOW IT FOUND ME

par EDWARD MAITLAND

Londres, Tinsley, frères, 1877.

« Je déclare (dit l'auteur dans sa préface), de la manière la plus absolue, que le contenu de ce livre, en totalité comme dans chacune de ses parties, dans son esprit comme dans le littéral, est la vérité entière et sans réserve, dans le sens le plus complet et le plus intelligible de ce mot. C'est de cette façon seulement qu'il peut être présenté par un homme, dont toute la vie a été employée à la recherche des plus hautes vérités,dans le but le plus élevé

et dont les facultés d'observation et de critique n'ont jamais subi un moment d'altération. »

Cette solennelle déclaration n'était pas inutile pour faire accepter ce qui va suivre. Elle sera d'ailleurs insuffisante pour la plupart des lecteurs, en présence des assertions extraordinaires qui y sont affirmées. Beaucoup se demanderont s'ils n'ont pas tout simplement affaire à un singulier cas pathologique. Pour nous, il nous semble impossible de mettre en doute la parfaite sincérité de l'auteur. Quant à ses conclusions, nous exprimons à leur égard les réserves les plus formelles. S'il ne nous semble pas possible de voir dans la production de cet ouvrage le seul résultat d'un cerveau hanté par une idée fixe, et surmené par la fatigue; si l'intervention spirituelle doit être admise, et nous en donnerons des preuves, nous rappellerons aussi qu'Allan Kardec a recommandé de passer au crible de la froide raison, tous les renseignements fournis par le monde des Esprits, et il nous semble que c'est là le cas, plus que jamais, de ne pas perdre de vue ce sage précepte.

Edward Maitland est le fils d'un pasteur protestant, pilier, dit-il, de l'école évangélique; il a donc été nourri de l'interprétation de la Bible et de son esprit. Tourné vers les recherches métaphysiques, il s'est livré avec une ardeur sans cesse croissante à ce grand problème des religions, qui hante à notre époque tant d'esprits élevés. Pendant quatre ans, il en a étudié les origines, il en a fait la comparaison, et le fruit de son travail est un premier livre intitulé « England and Islam » qui, suivant lui, contient le dernier mot de la vérité religieuse. Ce livre déjà, ne serait pas, paraît-il, le fruit de sa propre pensée. « J'étais poussé, dit-il, par une action invisible à employer un style et des idées qui ne m'appartenaient pas. Toutes les fois que je me laissais aller à prendre le ton prophétique, mes idées arrivaient en foule avec vivacité, mais si j'essayais d'écrire dans le sens de mes désirs, j'étais immédiatement arrêté par l'absence de toute idée ».

Il en vint ainsi à adopter la conception qu'il n'était qu'un interprète et que « England and Islam » avait été écrit non par lui, mais par son organe, en vue de déclarer à une génération incapable de rien discerner en dehors des sens, la nature de la crise à laquelle le monde était arrivé en s'écartant de plus en plus de l'idée de l'âme ».

Et qui donc avait dicté cet étrange livre? Ici nous ne pouvons nous empêcher de songer aux sages réflexions d'Eugène Nus, dans son chapitre de « Væ soli » des *Choses de l'autre monde*. L'exemple du pauvre Hennequin, collaborant pour sauver le genre humain avec l'*Ame de la Terre*, trouve ici son pendant. « Je suis bien éloigné de tout sentiment d'amour-propre, dit Maitland. Quand je songe que pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux, l'*Esprit de la Terre* n'avait pas trouvé de meilleur interprète que moi. »

Tout le reste du livre sera malheureusement à la hauteur de ce point de départ. Quel enseignement pour les médiums qui croient, comme Maitland,

que la pureté de la vie, la droiture constante des intentions, la grandeur du but suffisent à écarter les Esprits mystificateurs.

Il est intéressant de suivre les péripéties par lesquelles il est passé. C'est une leçon instructive.

Une nuit, il était minuit passé, Maitland était seul, il venait d'écrire que l'âme de l'individu est identique avec celle de l'univers, et que celle-là trouve sa fin en Dieu, étant Dieu elle-même, quand l'influence qui agissait sur lui depuis si longtemps se révéla par ces mots prononcés à haute voix : « Enfin, j'ai donc trouvé un homme par qui je puis parler ! » En effet, à partir de ce jour, l'Esprit a trouvé son homme, et la vanité inconsciente, l'écueil bien connu des médiums, d'aucuns diraient le démon de l'orgueil, pourra aveugler impunément sa victime, et lui faire accepter les conceptions les plus incroyables, lui faire admirer les divagations les plus étranges.

Maitland avait fait part de son travail à quelques-uns de ses amis, susceptibles d'entrer dans ses vues. Quelques-uns le regardèrent simplement comme fou. Quatre ou cinq dames, cependant, plus ou moins médium, consentirent à étudier de plus près cette intervention mystérieuse. L'une d'elles, qu'il appelle « Mary » ou la « voyante » jouera le rôle principal et sera sa collaboratrice assidue. Elle aura surtout des visions, généralement très incohérentes, que Maitland se charge d'interpréter dans le sens de ses idées. C'est le moyen de communication que l'Esprit préfère employer, et s'il voulait achever d'obscurcir encore une révélation déjà bien peu lucide, il était difficile de choisir un moyen plus nuageux.

Cependant ce ne fut pas le seul employé, et nous allons assister à la série des procédés habituels au spiritualisme, grâce à la présence des médiums.

Un jour les dames étaient assises autour d'une table quand la communication suivante leur fut donnée : « Un nouveau prophète est parmi vous, vous l'avez vu aujourd'hui ». Le nom de Maitland ayant été prononcé par la voyante, la table répondit par une affirmation énergique. On demanda le nom de l'Esprit, qui répondit : « Jean-Baptiste ». Le lendemain, nouvelle séance. Le début fut tumultueux, on eut beaucoup de peine à écarter « Olivier Cromwell » et plusieurs autres esprits perturbateurs. Enfin le calme ayant été rétabli, les mauvais esprits chassés et la plus grande sérénité paraissant régner, tout le monde fut d'avis qu'un esprit supérieur devait être présent, et qu'on aurait une bonne séance. Maitland dit même qu'à partir de ce jour il n'a pas eu à subir les erreurs et les contradictions si communes dans les séances spirites, et qu'il le doit à l'harmonie qui régnait dans son groupe, à l'élévation de leurs pensées et au régime de vie qu'ils avaient adoptés. Nous laissons le lecteur décider si Maitland n'a jamais été mystifié.

Donc, l'esprit supérieur qui devait être là, ayant été prié de se faire connaître, répondit par le passage bien connu des Ecritures :

« Je suis la voix qui crie dans le désert : préparez les voies du Seigneur, etc. »

— Est-ce bien Jean-Baptiste qui parle et qui a dicté mon livre? dit Maitland.

— Oui.

— Est-ce le même esprit qui parla par Isaïe?

— Oui.

— Et par Hermès, par Daniel, par Jean de Patmos?

— Oui.

— Dois-je comprendre que mon livre a été dicté par l'esprit qui a parlé par tous les grands prophètes de l'antiquité?

— Oui.

— Y a-t-il quelque chose à retrancher à mon livre?

— Non.

— Et à y ajouter?

— Oui — *Consummatum est* —

— Cela veut-il dire que la Révélation est close pour maintenant?

— Oui.

— Et que je dois mettre cette phrase à la fin de mon livre?

— Oui, à la place du mot « Fin ».

En quoi consistait donc cette fameuse Révélation qni devait clore l'ère des communications entre notre monde et celui des esprits. Et d'abord « que faut-il penser de Dieu Tout-Puissant? » Est-il demandé dans un des songes révélateurs.

« Dieu comprend toutes choses, mais ce n'est personne dans le sens du mot personne. La divinité est la substance de toute chose. Cette substance projette des fragments qui s'individualisent comme Esprits. »

C'est la doctrine panthéiste en somme, et pourtant nous verrons plus loin que la voyante a vu Dieu sous les traits d'un jeune homme-femme.

La conversation suivante obtenue par la planchette nous fera connaître les différentes sortes d'Esprits.

— Les Esprits-guides sont-ils des désincarnés ?

— Nous sommes des flammes et non des âmes.

— Alors les esprits des morts ont la forme humaine, et vous celle des langues de feu ?

— Oui.

— Combien de temps restez-vous près de nous ?

— Nous vous suivons dans tous vos changements.

— Avons-nous été incarnés déjà ?

— Oui, en animaux, en herbes et en arbres.

— Les méchants retournent-ils dans le corps des tigres, des loups et des porcs ?

Ici survient l'Esprit de W. Fergusson qui répond avec irritation : « Il y en a qui sont pires que des porcs. Je vous ai dit que les diables sont des réalités. »

A propos de Sir W. Fergusson, il est bon d'expliquer ici qu'un des objets principaux de la mission de Maitland est l'abolition de la vivisection et que Fergusson s'en est fait le promoteur. Malgré toutes les démarches dans lesquelles s'épuisent ses médiums pour obtenir satisfaction à ce sujet auprès des pouvoirs publics, Fergusson trouve toujours qu'on n'en fait pas assez et il va même jusqu'à s'écrier. « Pour l'amour de Dieu, détruisez la vivisection. De tous les arbres du jardin de la mort, c'est celui qui porte les fruits les plus mortels. C'est là la dernière tentative du mal pour abolir Dieu.... Oh, mes amis, l'enfer et les démons sont des réalités, mais le monde les méconnaît. Si vous n'arrivez pas à ce que je demande, le plus saint d'entre vous n'arrivera jamais au ciel. Tout deviendra un vaste Enfer, et Dieu sera souillé pour toujours. »

Evidemment le sort des cobayes et des lapins est intéressant, mais il ne faudrait pas oublier celui de tant de créatures humaines, nos semblables incontestablement.

Un point sur lequel les grands Esprits ne plaisantent pas est celui du régime de l'alimentation. Quiconque se nourrit de chair est impur, et ne saurait avoir aucune communication avec des Esprits d'un rang tant soit peu convenable. Sur les indications de leurs guides, Maitland et ses amies s'étaient astreints à un régime d'anachorète, se nourrissant exclusivement de graines, de jus de fruits, et d'huile de noix. Un jour Maitland, invité chez un ami, s'était quelque peu écarté de l'ordonnance, et s'était cru permis de goûter une patte de homard, se disant que c'était un animal à sang froid, et que d'ailleurs il ne l'aimait pas. A la prochaine séance, la table refusa d'agir. Dès qu'il enlevait les mains la planchette se mettait en marche, mais sitôt qu'il essayait de les reposer, la table décidément boudait. On la consulta. Elle déclara le méfait, ordonna à l'impur de se purger au plus vite avec de l'huile végétale et le mit en pénitence pour huit jours.

L'assujettissement à un régime aussi sévère avait-il au moins l'avantage de ne mettre Maitland et ses amis en rapport qu'avec de grands Esprits ? Hélas non, car les grands Esprits n'avaient même pas le pouvoir de chasser les mauvais. C'est ainsi qu'un jour « Mary » fut terrifiée par une apparition nouvelle, un homme au regard fatal cherchait à s'emparer d'elle. Pendant plusieurs jours, elle fut très malade et sujette à des vomissements. Le esprits consultés dirent qu'ils n'avaient pu écarter « Cesar Borgia » qui les avait empoisonnés, eux et leur médium.

Quelle drôle d'occupation pour Cesar Borgia que d'empoisonner encore les vivants et les morts au seuil du xx[e] siècle ?

Il y a encore bien d'autres faits, d'autres occupations singulières auxquelles se livrent les grands Esprits, par exemple celle de faire écrire les chiens.

« Mary » avait perdu un de ces animaux, auxquels elle tenait beaucoup. Ses guides lui réservaient une consolation. Pendant une séance, la planchette

s'agita d'une façon inaccoutumée et le crayon traça des barres à tort et à travers sur le papier. On s'étonna et les guides expliquèrent : « Ne soyez pas surpris. C'est l'esprit d'un chien qui essaie d'écrire. C'est le premier qui fait cette tentative ! » — Et comme les mains restaient sur la planchette, leurs propriétaires étant passablement stupéfaits, (il y avait de quoi) le crayon reprit : « Il dit qu'il n'est pas un chien, mais nous savons qu'il en est un » et l'animal s'exprimant comme pourrait le faire un enfant, de dire : « Moi suis pas un bébé ! » (sans commentaires).

Les Esprits revélèrent à Maitland que pour mettre la dernière main à son livre il devait passer sur le continent et qu'il serait mis à Paris en rapport avec l'esprit du guide de Spinoza (Spinoza avait toujours été le philosophe de prédilection de Maitland). Là sa mission définitive lui fut donnée en ces termes :

« Enseigne la doctrine de l'âme universelle, et de l'immortalité de toutes créatures. C'est de cette révélation que le monde a le plus besoin, c'est la clef de voûte de ta mission. La vie ne peut atteindre la perfection sans cela. Le monde entier attend sa rédemption du nouvel Evangile que tu vas lui enseigner. »

C'est là que la voyante eut ses principales visions : la vision de l'arbre, origine du mal, la vision de la création, la vision des religions du monde la vision de l'erreur de Paul.

D'après Maitland, Saint Paul est accusé de toutes les erreurs de la doctrine de l'Eglise, c'est lui qui, dans un but d'ambition, a enseigné la doctrine néfaste de la rédemption du monde par Jésus crucifié.

Pour terminer nous dirons quelques mots de la vision de Dieu dans l'univers. La voyante était arrivée au paroxysme de l'exaltation. Son esprit traversant les abîmes avait vu les mondes innombrables peuplant l'infini : « Je ne puis plus revenir de si loin, s'écriait-elle, je meurs, voici les anges. Chaque planète a son ange gardien droit devant elle. Je vois l'ange de la terre. Il a six ailes. Il est Dieu. Je vois mon bon génie, AZ, mais son vrai nom est Salathiel. Qu'il est beau ! C'est un homme, et le vôtre Caro (Maitland) est femme. Le mien est rouge, le vôtre bleu, et ils ne font qu'un. C'est l'ange de la terre qui est votre génie et le mien. Je vois celui de Paris, c'est le Pâris de Troie, et sa cité porte encore ce nom. Il est beau, mais sombre, il a des cornes de bouc.

Je vois Pallas Athène. Je passe le cercle des Olympiens, je vois Vénus la mère de l'amour et de la beauté. O Vénus, première née de Dieu, je 'adore. Je vois les dieux et déesses de la Grèce, ceux des Indes et de l'Egypte, Odin et Thor; ils ne sont pas morts ni perdus pour toujours.

Oh ! quelle lumière éclatante. Cachez-moi. Oh ! Dieu, Dieu ! quel éclat l'environne. Emeraude, saphir, diamant. Sa droite projette l'univers par la force de sa volonté, sa gauche l'attire par la force de l'amour. Répulsion, attraction ! Bonté et amour ! Force centrifuge et centripète ! Mâle e femelle !

Marie est à côté de toi, ou plutôt tu es Marie. Marie est Dieu. Dieu est femme. Marie-Aphrodite. Marie, Mère de Dieu, etc., etc...

Cette vision est suivie d'une autre concernant l'Immaculée Conception et qui est conçue dans le même ordre d'idées.

Toutes ces étranges révélations sont closes par une prédiction, la grande guerre ! « Je vois une grande guerre en Europe. Beaucoup de soldats en uniformes blancs et quelques-uns rouges. Toute l'Europe est en guerre. Je vois Paris, pauvre Paris ! il est dans un terrible état. Toute la France est condamnée ! Elle sera partagée ! » etc.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la part qui doit être faite à la vérité dans cette révélation annoncée comme fermant en 1877 l'ère des révélations, comme étant le fondement de la seule vérité religieuse et prédisant depuis vingt-deux ans que l'Angleterre doit se préparer à une guerre prochaine où la France sera anéantie !

A. Secker.

Rapport sur le spiritualisme, par le comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité, *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles, en dehors des médiums étrangers à la Société; dans ses séances plénières le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté; cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité. Nous en donnons la traduction.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers; réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible; apparition de fantomes à tous les degrés de formation : seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

Une telle masse de faits, attestés par des témoins si dignes de foi, n'a pas entraîné la conviction de tous. Les préjugés enracinés dans l'esprit depuis de longs siècles sont tenaces.

En France, ces documents étaient presque totalement inconnus, à peine

si quelques ouvrages spéciaux ont reproduit les conclusions générales du comité. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs, avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés et les noms de ceux qui les ont attestés, qui leur donnent ainsi une valeur toute particulière. Tout spirite éclairé demandera ce volume.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE.

Par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY

(*Suite*).

(Voir la *Revue* de novembre 1899).

Le Néophyte. — « Comment un esprit aussi pervers pouvait-il s'incarner dans une famille honnête ? »

Catherine. — « Les noms, les titres sont nuls dans le monde des Esprits. Il y avait eu des relations antérieures entre ce pauvre Esprit et ses parents, dont la mission avait été de bien élever l'enfant dont ils avaient la responsabilité. Mais, étant frivoles eux-mêmes, ils manquèrent à leur mission, et, eux aussi, ils en subiront la punition. »

Les voyages dans cette sphère sont un spectacle vraiment émouvant ? A chaque instant on rencontre un Esprit malheureux, implorant votre secours. C'était ma mission, de rester un temps donné dans ce monde, pour apprendre à connaître les maux de ces malheureux et pour les consoler. J'aperçus un Esprit courant d'une place à l'autre et criant incessamment : « Arthur ! Arthur ! » — « Qui appelles-tu ? demandai-je, peut-être pourrai-je t'aider ? » — « Je cherche mon mari, répondit l'Esprit qui se nommait Suzanne. Où est-il ? Il mourut et, le jour de son enterrement, je me suicidai d'un coup de pistolet pour le rejoindre ; mais voilà que je ne puis le retrouver. Ah ! que je suis malheureuse ! Aide-moi, chère prêtresse, montre-moi le chemin qui peut me conduire vers lui. Je me nomme Suzanne. Appelle mon nom ; peut-être pourra-t-il l'entendre. »

Catherine. — « Il y aura bien des difficultés à t'aider, pauvre Suzanne, et ton suicide en est cause. Si tu avais su supporter la douleur en te soumettant à la volonté de Dieu, le Très-Haut t'aurait envoyé son aide suprême ! »

Suzanne. — « O mon Dieu, ayez pitié ! J'adorais mon mari, il me semblait impossible de vivre sans lui. Quand il fut raide et mort, et lorsqu'on l'emporta, le désespoir saisit mon âme et je perdis connaissance ; puis je devins calme, et, pendant qu'on l'enterrait, je mis un terme à mes jours par un coup de pistolet. Pourquoi Dieu est-il donc tellement cruel qu'il sépare ceux qui s'aiment et laisse vivre ceux qui se haïssent ! Quand je vis mon

corps sanglant devant moi, j'eus peur. J'étais comme enchaînée auprès de mon lit. Je vis laver ma plaie, et je les entendais se lamenter. Oh, oui, j'étais bien morte ! Alors une joie soudaine s'empara de moi. Je retrouverai mon Arthur, me dis-je ; me voilà vivante après ma mort, lui aussi doit vivre ; non, il n'est pas mort, il faut que je le retrouve ; et nous serons réunis pour toujours, aucune mort ne pourra nous séparer ! J'étais heureuse quand on me mit dans le cercueil et qu'on me déposa auprès de lui, dans notre crypte, tout près de lui. Quand je fus remise de ma stupeur, je l'appelai : « Arthur ! » Mais il ne vint pas. J'allai pleurer sur son cercueil, il ne m'apparut point. Je retournai à la maison, et parcourus nos chambres. Oh ! comme elles avaient l'aspect lugubre et sombre ! C'était affreux ! Où est-il, me demandai-je ? A peine y a-t-il une seconde qu'il est mort ! L'univers me parut immense. Ces millions d'étoiles, comment les parcourir toutes pour le chercher ? Dans laquelle se trouve-t-il ? Il me faudra toute une éternité pour le retrouver ! Oh ! c'est affreux ! Mon suicide n'a fait que rendre la séparation plus grande, et le voici perdu à tout jamais pour moi. Miséricorde ! Le désespoir me saisit en voyant passer ces millions d'Esprits, sans pouvoir le reconnaître au milieu d'eux. Je suis fatiguée de les regarder passer ! Et puis toutes ces sphères ! comment les parcourir ? Dieu et l'immortalité me séparent de lui. Je maudis tout ! »

Catherine. — « Pauvre âme égarée ! prends courage, ne maudis pas Dieu, ne pèche plus contre le Très-Haut. Maudis plutôt ton acte de violence, car c'est lui qui te sépare de ton Arthur, qui se trouve dans un monde plus élevé et plus harmonieux. Il prie pour toi. Va, soumets-toi à la volonté divine ! »

Suzanne. — « Souvent j'entends les Esprits de mensonge qui me disent d'aller tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et que mon cher Arthur y est ; — et je m'égare toujours sans pouvoir trouver le vrai chemin. Tu dis qu'il est dans un monde meilleur ? Je ne le crois pas, car tout le monde est ici. Oh ! il me cherche aussi, sans doute, il aimait tant sa chère Suzanne ! »

Catherine. — « Certainement, il songe à toi, mais il sait se soumettre à la volonté de Dieu. »

Suzanne. — « Oh ! les hommes ! Ils sont toujours plus froids que nous, pauvres créatures qui nous attachons toujours trop. Dans ce monde-ci, la fidélité et l'amour ne semblent compter pour rien. »

Catherine. — « Ne te révolte pas contre Dieu, soumets-toi, je t'en conjure ; tâche de prier, c'est là ta seule consolation. »

Peu de temps après, je rencontrai Suzanne ; elle me sembla tranquille, soumise, et me dit : — « Chère prêtresse, tu as pris part à ma douleur, tu as même prié pour moi, partage ma joie : je suis contente, j'ai revu mon Arthur adoré. Il entendit mes lamentations, il vint me voir, me consola, et me supplia de me soumettre à la volonté divine. Mais il ne put rester auprès de moi, ni moi le suivre ; car nous vivons dans des sphères très différentes

et inégales. Mon périsprit ne pourrait exister dans l'atmosphère où il est, ni le sien dans l'atmosphère épaisse et dense où je me trouve. Nous voilà bien séparés, et pour moi un second suicide est impossible ici ; au surplus, cela n'améliorerait pas ma condition. Il faut se courber devant les lois inexorables de la justice divine. C'est affreux ! On m'a dicté ma pénitence : je serai réincarnée sur la terre. Le temps, qui m'avait été ordonné de vivre sur la terre comme veuve d'Arthur, je dois le passer comme enfant dans une famille nouvelle où je trouverai une mort subite et accidentelle. Arthur m'a promis de devenir mon ange gardien, cela me donne la force de passer par ce purgatoire. Notre séparation est un ordre de Dieu, je ne puis m'y soustraire ; le suicide n'a fait que retarder ma réunion avec Arthur. Bientôt j'oublierai dans mon nouveau corps, car la conscience du passé dormira dans mon âme. Mon acte criminel, ma révolte contre la volonté de Dieu ont mis un gouffre profond entre Arthur et moi, et ce n'est que la pénitence et la contrition qui le feront disparaître. »

Auguste. — « Je me souviens d'un petit tailleur bossu, nommé F., qui, dans mon enfance, venait travailler chez nous. Le pauvre F. était très chétif ; il avait deux bosses, entre lesquelles sa grande tête apparaissait montée sur un cou très court, des jambes estropiées et de longs bras maigres. Je l'aimais de tout mon cœur, car il était bon, toujours gai ; il nous racontait des contes de fées et de revenants qui nous ravissaient. En sortant de grosses prises de tabac de sa tabatière noire, il soupirait et disait : « Mon Dieu ! » F. jouissait d'une grande considération parmi les gens du village, qui le croyaient fort savant et sachant bien des choses cachées. Au milieu de mes travaux spirites, je me souvins du pauvre F. et je me demandai pourquoi un homme aussi bon était tellement défiguré. Je priai mon médium de se mettre en relation avec l'esprit de F. Il vint, et écrivit par la main du médium :

F. — « Me voilà ! moi, le ci-devant tailleur F. Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ensemble ! Où sont-ils ces temps où je te faisais tes petites robes et où tu écoutais mes contes ? Te rappelles-tu l'histoire de Hans Gretch ? Et celle des trois perdus ? »

Auguste. — « Je me les rappelle fort bien. Mais j'aimerais te poser aujourd'hui une question plus grave. Peux-tu me dire pourquoi ton Esprit, bon et brave, fut incarné dans un corps tellement défiguré ?

F. — « Si tu me demandes des choses aussi sérieuses, le petit tailleur F. disparaît, et je suis *l'Esprit* qui parle de son passé. Oui, les bosses furent une punition. Le tailleur F., que tu connus, fut, dans une vie antérieure, un philosophe, un savant étudiant, qui, malgré sa belle science, ne possédait cependant pas la sagesse suprême de la foi en Dieu et dans l'immortalité. C'était en Prusse, en 1709, où je fus un homme ambitieux, hautain, mais savant. Je fis des études de théologie, mais je les quittai bientôt pour devenir juge. J'avais hérité une belle fortune de mon oncle, et je menai avec

ma mère, que j'aimais passionnément, une vie opulente à Berlin. Mon père mourut dans mon enfance ; je n'aimais que ma mère et moi-même. J'appartenais à Berlin à un cercle d'hommes de science qui niaient Dieu. Le démon de l'orgueil régnait dans mon cœur. Ma mère bien-aimée mourut. Ne pouvant supporter cette douleur, je me suicidai sur sa tombe. C'était la fin du grand savant sur la terre, et la conséquence de mon crime fut la naissance d'un petit Esprit chétif et estropié dans le monde des Esprits... Le fait de me voir vivre après la mort me convainquit de l'immortalité ; je me disais donc que Dieu aussi pouvait exister. C'est avec horreur et épouvante que je reconnus ma folie ! J'eus des remords, je devins humble et je mendiai le pardon du Créateur. J'ai fait pénitence dans l'enveloppe du petit bossu F., qui portait dans ses deux bosses toutes sa science et l'orgueil de sa vie antérieure. La pauvreté nous rend humbles et nous enseigne à prier. Je remercie Dieu pour cette pénitence. »

Catherine. -- F. fut dans cette sphère après sa première mort, mais, après sa mort dernière, il s'éleva dans un cercle atmosphérique beaucoup plus haut. Avant de quitter cette sphère, il faut que je vous dise combien c'est beau de voir les anges de la mort passer à travers l'espace et les sphères. Ces anges assistent à la naissance des Esprits dans le monde spirite ; ils aident aussi les mourants à se dégager de leur corps humain ; c'est une mission toute spéciale qu'ils ont. Ces Esprits élevés sont auprès des lits des moribonds ; ils connaissent les lois qui attachent l'Esprit au corps, et ils aident les mourants à se défaire des bandes charnelles qui les emprisonnent. Ces anges sont les délivreurs des Esprits. Ainsi ne les craignez pas, ils sont pleins de bonté et de sagesse ; ce sont des docteurs qui vous aident et vous donnent des forces à votre dernière heure. Chacun a son ange de délivrance, qui vient le prendre et l'enlever de la terre. Ce qui fait que le réveil des suicidés est si douloureux dans le monde des Esprits, c'est qu'ils meurent sans l'assistance de leur ange délivreur ; ils restent longtemps dans les douleurs de leur enfantement dans le monde d'outre-tombe. Les anges de la mort viennent à l'heure donnée. Le suicidé ne veut pas attendre ce temps, il empiète sur les lois de la vie, et se crée une naissance précoce dans le monde des Esprits. Aussi le voit-on délaissé, seul, sans conseils et sans aide. Personne ne l'attendant, il est réduit à la grâce de Dieu, à la prière.

BIBLIOGRAPHIE

Constancia. — Buenos-Ayres, septembre, octobre, novembre 1899. Nous lisons toujours avec fruit cette excellente revue, la meilleure de langue espagnole qui se publie en Amérique. Les communications médianimiques de Mme Amalia Domingo Soler, toujours excellemment écrites, sont une source précieuse de renseignements sur l'au-delà et sur le pourquoi des tribula-

tions terrestres. M. F. Senillosa soutient toujours avec bonheur le bon combat qu'il engagea il y a longtemps contre « le plus ignorant des Jésuites » ; enfin dégagée des arguties loyolistes, la bonne foi du Jésuite se dessine loyalement, pour le plus grand honneur de notre confrère. Les conférences données au cercle Constancia ont toujours la même portée philosophique ; Mlle M. Puyol, MM. Becher, Chiriboga, Serié, y prennent tour à tour la parole. Nos félicitations.

La Revelacion. — Alicante, septembre, octobre, novembre 1899. Nos amis d'Alicante suivent fidèlement leur programme, celui d'Allan Kardec. Le feuilleton de la *Revelacion* étudie le spiritisme dans l'histoire de la philosophie et témoigne de laborieuses et productives recherches. M. Navarro Murillo flétrit le pharisaïsme sous toutes ses formes, en s'appuyant sur l'Evangile. M. F. Arques, sous le titre de *La Mort*, est toujours aussi intéressant. Enfin, nous retrouvons toujours avec bonheur, sous la signature de notre ami Sellés, des joyaux taillés comme dans le plus pur diamant, comme cette sublime poésie intitulée *Le Fils du Peuple*, que nous ne pouvons nous lasser de relire.

Revista de Estudios psicologicos. — Barcelone, septembre, octobre 1899. Dans sa deuxième série, après avoir cessé de paraître pendant quelques années, cette Revue reprend avec M. Navarro Murillo toute l'importance qu'elle eut sous la direction de Colavida, Torres-Solanot et Peron. Une intéressante étude sur V. Hugo spirite, un long recueil de phénomènes médianimiques, une très pure évocation aux frères de l'espace (M. Gimeno Tito) ont particulièrement attiré notre attention. Cette Revue publie en même temps, sous la forme de feuilletons, l'Histoire critique du gnosticisme ; Une excursion dans l'Infini et la Batelière du Jucar (roman spirite).

Lumen. — Tarrasa, octobre, novembre 1899. Principaux articles. Les sentiments, la musique et le geste (de Rochas). — Vulgarisation de la science (E. G. Gonzalo). — Notes psychologiques, de Quintin Lopez, auteur de la Magie Théurgique, œuvre très importante qui vient de paraître. Les Songes étude de Quilogo qui nous donne quelques lumineux renseignements sur un sujet encore si peu connu ; La Vierge Rouge (M. N. Murillo), étude sur la Liberté.

La Union Espiritista. — Barcelone, octobre, novembre 1899. Deux demeures (A. Domingo Soler). Lettres à un sceptique (M. Serrot). Ebauche géologique de la Terre (M. N. Murillo). Compte-rendu du banquet du 8 octobre (Anniversaire de l'Auto-da-fé de Barcelone ; reproduction *in-extenso* des discours prononcés.

La Fraternidad. — Buenos-Ayres, octobre 1899. La mort est-elle douloureuse ? Enfer est un blasphème. Le secret des Mages. Relation de phénomènes.

Il mondo Secreto. — Naples, septembre, octobre 1899. Eléments de magie naturelle et divine (G. Kremmerz). Anthologie du monde secret (G. Lebano). La philosophie du mot en magie (G. di Cessenato).

Revista da Sociedade de Sao Paulo (Brésil). — Octobre 1899. Esotérisme, Prescience (S. M.). Les phénomènes de Lévitation (Diderot Junior). Elementaux, étude kabbalistique (J. C. da Silva). Le spiritisme et la médecine (P. Guedes)

Verdade e Luz S. Paulo (Brésil). — Août, septembre 1899. Occultisme pratique (Ignoto). Maçons et Jésuites. La croisade anti-spirite.

Revista Espirita. — Porto Alegre (Brésil). — Août 1899. L'Avenir de la psychologie (C. Richet). Relativité des connaissances humaines (Crookes).

Reformador. — Rio de Janeiro, octobre 1899. Le problème de l'évolution (L. Cirne). F. FIGUÈRES.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Le Spiritisme et son rôle dans le monde, conférence publique, par LÉON DENIS, à Liège le 12 novembre 1899. — Mme Hardinge Britten, article biographique traduit du *Light*, par M. GARDY. — Conférences de M. G. Delanne, à Bruxelles et Liège, Schopenhauer, par V. HORION. — Les dompteurs du feu, rapport du Dr PASCAL.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Conférences de MM. Léon Denis et G. Delanne, par B. MARTIN. — La femme au point de vue spirite, par B. MARTIN. — L'Entrée dans l'au-delà, par C. FLAMMARION. — Ressemblance entre la vie terrienne et la vie sidérale, par l'ORIENTAL. — Un drame d'outre-tombe. — La voyante de Ferriem. — Auto-da-fé, à Barcelone, par B. MARTIN. — Curieux fait d'écriture par un enfant. — Un médium peintre.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Conférences de MM. Léon Denis et G. Delanne, à Charleroi et à Liège. — Phénomènes merveilleux constatés, par A. DE ROCHAS. — 12e et dernière instruction de l'esprit Pasteur BERSIER.

Le phare de Normandie (Rouen). — A travers l'histoire ; Luther, par DEMOPHILE. — Décadence de l'esprit de famille, par E. DELABRATE. — L'appareil médium, par A. LA BEAUCIE. — Une table prophétique. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900.

La Lumière (Paris). — La nature de l'électroïde ou éthéroïde. — Les sentiments, la musique et le geste. — Schiller et la télépathie. — Les apparitions et les manifestations des morts. — Revue universelle, par le Dr LUX. — Les Congrès, avis important, par LUCIE GRANGE.

En l'honneur de la 19me année de *la Lumière* en 1900 et en faveur de la propagande et des Congrès, sa direction réduit le prix d'abonnement, France : 2 fr. 50 au lieu de 6 francs ; étranger : 3 fr. 50 au lieu de 7 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste et directement, à Mme Lucie Grange, 96, rue Lafontaine, à Paris.

Le Progrès Spirite (Paris). — L'œuvre d'Allan Kardec critiquée par Max Théon, par LAURENT DE FAGET. — Evocations faites par ALLAN KARDEC, tiré de *Ciel et Enfer*. —

Congrès spirite et spiritualiste international de 1900, section théosophique, par Paul Gillard. — Le Revoir, par Widar. — La colonne perdue, une coïncidence étrange à 85 ans de distance. — Phénomène graphique chez M. Paul Christian.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* (Paris). — La propagande spirite, par G. Delanne. — Des origines du symbole des apôtres, par Lusser. — Phénomènes psychiques observés au village de D., par le Dr Dusart et Ch. Broquet. — Extériorisation des facultés de l'âme, par F. Nègre. — Avril, poésie par Jules Gaillard. — Réponse à l'article de Max Théon sur la Doctriue spirite et l'œuvre d'Allan Kardec, par Ed. Dace. — La médiumnité du révérend Stainton Mosès, par Becker. — Faillite des Religions, par Paul Grendel (suite).

La Paix universelle (Lyon). — Le cas Flammarion (suite), par A. Erny. — Lettre de Brunia à M. Bouvier. — Une séance de magnétisme chez Al. Dumas. — Séance expérimentale à Arles, par Brémond. — Etudes psychiques, par Honoré.

Le Spiritualisme moderne (Paris) nous apprend que M. Beaudelot, son sympathique directeur, gravement malade depuis quelque temps, est maintenant hors de danger. Nous souhaitons que sa guérison soit rapide. — Sommaire du n° du 10 décembre : Communication, à l'absent, donnée par l'Esprit *Rochester*. — N'est-il pas plus intéressant de savoir ce qu'est l'homme et où il va, plutôt que d'où il vient, réponse à un matérialiste irréductible, par H. de Latour. — Différence entre l'instinct et l'intelligence, par Vignières. — Le corsaire, par O. Charpentier. — 1re communication d'un esprit désincarné depuis dix-sept ans et dont la mort avait été foudroyante, signée Pierre M. — Souhaits ! — Jours d'anniversaire. — Remarquable séance de matérialisation. — La conversion de l'athée, par Rochester.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Note relative à divers phénomènes de télépathie et de lucidité pendant le délire, par E. Lacoste. — Le neurone et la mémoire cellulaire, par J. Renaut. — De la conscience subliminale (suite), par H. Myers.

Le *Lotus bleu*, revue théosophique française (Paris). — La réincarnation (suite), par A. Besant. — Les Pitris lunaires (suite), par A. P. Sinnett et W. Scott Elliot. — Foi, doute et certitude (suite), par Th. Pascal. — L'Habitant du cœur, par Guymiot. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Isabel Cooper Oakley. — Demandes et réponses, par B. K. — Echos théosophiques, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète. H. P. Blavatsky.

L'Initiation (Paris). — Lettre-Préface de la réédition du Tableau naturel, par Papus. — Pensée de Claude de St-Martin. — L'Idolâtrie, par le Dr Tozier. — Le Vaudoux, par Nathan Zeffar. — Le jardin qui pleure, par Jules Giraud. — Programme des Cours de l'Ecole supérieure libre des sciences hermétiques.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Mithra et la Gnose. — Biographie de Mme Annie Besant. — Sur les Prophéties relatives à la France. — Informations. — Le Spiritisme en Belgique, création d'un nouveau journal *La Lumière* indépendant, social, artistique et littéraire, dirigé par Jean Delville. — La Science occulte. — Le Prieur (suite). Dans le prochain numéro commencera la publication d'une enquête au sujet de l'issue de la guerre du Transvaal ; les voyantes les plus autorisées seront consultées.

La Tribune psychique (Paris). — Conférence de M. Léon Denis. — Chronique psychique, par J. Gaillard. — Discours prononcé par Camille Flammarion le jour de l'inhumation d'Allan Kardec. — Indispensabilité de la constatation de l'identité des Esprits.

La Lumière, nouveau journal hebdomadaire indépendant, social, scientifique, artistique et littéraire, auquel nous souhaitons la bienvenue, paraît à *Bruxelles* ; administrateur M. Paul Libert, rue de l'Imprimerie n° 32 ; 10 centimes le n° ; abonnements pour la Belgique un an : 6 francs. En dehors de la Belgique un an : 8 fr. — Une illustration tous les mois celle du 1er n° est l'Etude pour le Christ de la Cène de Léonard de Vinci. — Ce numéro contient une série d'articles très intéressants signés entre autres de Edmond Schuré, Papus, Jean Delville, Annie Besant, Emile de Saint-Auban. Et un feuilleton de *Mabel Collins* : l'Idylle du Lotus blanc.

L'Echo du Merveilleux (Paris). — Les apparitions de Campitello, par O. P[illegible]crazi. — Les « Miracles » d'Héléna Soutadé, par E. M. — Le satanism[illegible] xviie siècle ; Mme de Montespan à la Messe Noire, par G. Malet. — Les sorc[illegible] xviiie siècle, par E. de Sabran. — La maison hantée de la rue d'Enfer, par G. Lenotre. — Essai sur l'homme et sa destinée, par J. Ganne. — Explication des rêves, par C. de Mirbel. — Le nouveau bijou, par F. de Charliac. — Glossaire de la science occulte, divination, par Jean Darlès.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — Judas Iscariote, tiré de *Harbinger of light*. — Rectification sur une reconstitution de la vie de Jésus concernant la question sociale, par E. Volpi. — Grande question des Matérialistes, par S. Vacca. — Preuve scientifique de l'immortalité, tiré du *Light* de Londres. — Le Chancelier de fer de l'antique Egypte, par W. Ky. — Preuve de la Réincarnation, tiré du *Progrès Spirite*. — Une pensée d'A. Dumas père, par V. Cavalli.

L'Hyperchimie (Douai). — Sur la genèse des métaux, par Tidianeuq. — L'esprit de vin secret des adeptes, par le Dr C. A. Becker.

Reçu le *Monde Invisible*, la Revue de la *France Moderne*, le *Mercure de France* qui publie la Guerre des Mondes, par Wels. *Le Devoir*, revue des questions sociales (Guise) ; La revue de l'*Hypnotisme* (Paris) ; Le *Journal des femmes*, organe du mouvement féministe ; à lire l'article de la Directrice, Maria Martin, « La Dame est l'obstacle » ; *La Plume Libre* ; *La Gazette critique* dirigée par A. Raimon. — Le 1er numéro des *Lettres diplomatiques*, étude mensuelle des faits sociaux, publié par le Comte de Faugère, au château de Faugère, par Brioude, Haute-Loire. — Le 1er numéro d'une nouvelle revue internationale de *Ciencias Hiperfisicas*, publication mensuelle illustrée, de psychisme, magnétisme, hermétisme et occultisme, sous la direction du professeur H. Dentzkof, Plaza de Santo-Domingo 12, 2° izqd à Madrid.

Reçu de M. *Marco des Chênes* une brochure l'Idée de Dieu et le Matérialisme, prix 1 franc.

L'ami des Bêtes (Paris, 31, rue Boissy-d'Anglas). — Souscription pour le refuge des chiens, par Adrienne Neyrat. — La fourrière. — La Mésange, par C. Sarcé. — Les ouvriers agricoles, par A. Jouon. — Deux amis des bêtes, par E. Van Muyden. — Correspondance. — Causerie médicale, par G. Post. — L'Esprit et le cœur des bêtes.

M. Lessard, 15, rue Rubens, à Nantes, nous prie d'annoncer qu'il reprendra en janvier 1900 la publication de sa revue *La Religion universelle* ; souhaitons que le succès couronne tous les sacrifices qu'il fait pour continuer son œuvre.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



43e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1900.

LA RELIGION

(Voir la *Revue* de novembre 1899)

Nous voulons le prouver, le Pape confirmait les élections des Inquisiteurs et presque toujours et directement il les nommait ; il y avait évidemment coopération et approbation de l'église romaine, tout se faisait en son nom.

Les autorités laïques ne pouvaient exiger que les inquisiteurs rendissent compte de leurs actions, cela est écrit dans le bullaire ; il y est dit, positivement, qu'ils ne dépendent que du Saint-Siège.

On nous répond bien que le pouvoir civil seul infligeait le châtiment l'église ne faisant pas exécuter les sentences d'exécution prises contre les hérétiques, mais on ne nous avoue pas que ces condamnés étaient envoyés au pouvoir civil par l'église.

Dans le guide des inquisiteurs, *Directorium inquisitorum*, approuvé par le pape Grégoire XIII auquel il est dédié, il est dit du reste : « Si les magistrats civils différaient trop l'exécution (à mort) des criminels (livrés par l'inquisition), il faudrait les regarder comme fauteurs des hérétiques et poursuivre comme tels, ceux qui se rendraient coupables d'un aussi grand crime ».

Voici un point important prouvé avec évidence : Les inquisiteurs interrogeaient les malheureux suspects qu'ils cherchaient eux-mêmes pour en tirer des aveux et savoir si la croyance de l'église était bien celle qu'ils préconisaient; ils leur infligeaient des tortures sans nom et la condamnation était la suite de ces actes indignes. Ces questionneurs, l'œil sec, assistaient ensuite aux auto-dafé de leurs victimes que le feu des buchers consumait lentement; bourreaux ils avaient l'air de ne pas l'être tout en coopérant avec activité à tout ce qui se faisait.

Au XIIIe siècle, sous Grégoire IX, le tribunal de l'Inquisition fut fondé et ce souvenir nous revient comme un mauvais rêve, comme un cauchemar de sombres terreurs. A Toulouse, le légat du Pape, le cardinal romain de Saint-Ange dans le célèbre concile de 1229, établit une inquisition réglée qui dépendait des chefs de diocèse; les évêques sous la présidence du légat papal, firent seize décrets pour rechercher les hérétiques et les exterminer.

Fleury nous dit : « Le pape Grégoire, plein de zèle, ne trouvant pas que les évêques agissaient assez sévèrement à son gré, attribua trois ans après, aux seuls religieux de Saint Dominique, le tribunal de l'Inquisition ».

En Italie et en Espagne, ce nouveau genre de tribunal sévit avec rage, plus qu'en France, mais il fut bien créé à Toulouse où il commença ses œuvres. « En Espagne, la terreur que cette juridiction jette dans les esprits est si grande, relate Fleury, que dès qu'une personne a prononcé ces paroles : « De la part de la Sainte-Inquisition, aucun voisin n'ose murmurer; le père livre ses enfants et le mari sa femme ». Remarquons bien que Fleury est un historien catholique, dévoué à l'Église.

L'Église dispensait les chrétiens de tout devoir envers les hérétiques, en quelque lieu que ce fut; le IIIe concile de Latran l'avait déclaré et aussi Navarra, Suarez le jésuite, Cajetan et bien d'autres théologiens approuvés par les Papes et les évêques. Tous prêchaient hautement et enseignaient que les gens les plus consciencieux étaient ceux qui s'étaient fait une obligation stricte de dénoncer le péché d'hérésie. L'Église reconnaissait vrai cet axiome de morale : que les époux devaient mutuellement se dénoncer, leurs enfants de même, sans égard pour leur père et leur mère.

On admettait sans difficulté cette affreuse doctrine que les amis, les parents, que tous les chrétiens fussent transformés en espions pour remplir les géoles, les in-pace, faire brûler qui n'allait pas à confesse ou émettait un doute sur telle pratique ordonnée par l'Église.

Fleury nous dit : « On met les prisonniers dans un affreux cachot, ils y demeurent pendant plusieurs mois sans être interrogés et on attend qu'ils déclarent eux-mêmes le sujet de leur emprisonnement et qu'ils soient leurs propres accusateurs, car jamais on ne leur confronte de témoins... Quand il

n'y a pas de preuves contre l'accusé, on le renvoie après une longue prison, mais il perd toujours la meilleure partie de son bien qui est consumé aux frais de l'inquisition. Le secret de la procédure est gardé si étroitement qu'on ne sait jamais le jour destiné à prononcer la sentence. Ce jugement se fait pour tous les accusés une fois l'année, en un jour choisi par les inquisiteurs ».

Nous l'avons déjà établi, l'inquisition espagnole (sans compter les personnes incarcérées qui, relâchées ont perdu les trois quarts de leur bien) a condamné plus de 350.000 personnes, pour la péninsule ibérique seule.

Aprés avoir torturé les hommes de conscience qui tenaient à leur foi (celle qui s'était faite au nom de l'étude et de la raison) et lorsque l'Inquisition ne pouvait les soumettre à l'aide d'une apostasie, elle les brulait vifs.

Les apostats qui avaient imploré leur pardon étaient destinés à la prison perpétuelle; ou bien on les dépouillait complètement de leur avoir, ou bien on les flétrissait à jamais en marquant leurs habits d'une croix rouge avant de les mettre en liberté.

Les rois espagnols nommant les grands inquisiteurs de leur royaume, fesaient de ce tribunal une institution politique et non religieuse, prétendent les défenseurs du catholicisme. L'Église n'est pas responsable des crimes que l'Inquisition espagnole a pu commettre, répètent en chœur tous les journaux ultramontains.

Ce que n'ajoutent pas ces Croix et ces journaux embrigadés, c'est que le Saint-Siège devait accepter ce grand Inquisiteur et ratifier sa nomination; puis ce qui se passait en Espagne avait de même lieu en Italie, exactement, car les canons des conciles approuvés par ces mêmes souverains pontifes, servaient de règle quant aux lois funestes que l'Inquisition péninsulaire appliquait dans les états du pape.

D'Esparrago, archevêque de Tarragone en Espagne et ses évêques suffragants, reçurent, le 26 mai 1232, un bref du pape Grégoire IX; il commençait par un exorde pompeux et puis : « il les exhortait à s'opposer aux progrès de l'hérésie en recherchant eux-mêmes, ou en faisant rechercher par les moines prêcheurs et par d'autres personnes, les hérétiques ».

Dans l'*Histoire de l'Inquisition*, ch. 3, art. 1er, « le Pape envoya le 30 avril 1225, des notes pour l'instruction des inquisiteurs espagnols, avec recommandation d'exactement s'y conformer. »

Les ultramontains défenseurs du Saint-Siège n'ajoutent pas que cette Inquisition infernale, cruelle à l'excès, encouragée par la papauté qui applaudissait à ses exploits, usa et abusa de sa puissance à laquelle les pontifes romains par leurs bulles consécutives avaient donné une envergure inouie dans le monde entier.

Dans D. Llorente, et Lavallée, etc., on peut lire les bulles de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alevandre VI, qui concernent les lois et règlements de l'inquisition espagnole; au chap. III, t. I[er] des œuvres de D. Llorente, nous lisons :

« Que les décrétales des papes adressées aux inquisitions d'Espagne, ont force de loi dans les procédures ». Comment, après ce fait brutal les ultramontains peuvent-ils soutenir la non responsabilité papale? Mais ce sont eux qui, par leurs bulles, ont sanctionné les sévérités ou plutôt les crimes et les cruautés tendencielles de l'Inquisition en général, en lui imposant ses lois et ses coutumes arbitraires.

Jamais l'appui des pontifes catholiques n'a manqué aux tortureurs de consciences, soit en Italie, soit dans toute la chrétienté.

Le pape Sixte IV, soutien avéré du Saint-Office, voulut en 1473, pour terminer les conflits de juridiction entre les inquisiteurs et les évêques espagnols, soumettre les inquisiteurs au Saint-Siège, c'est-à-dire les *rendre indépendants des évêques*. Ce fut là le point de départ de leur puissance absolue dans l'avenir.

A Brescia, les magistrats indépendants de par leur conscience et le droit civil qu'ils représentaient, tentèrent de mettre un frein à la rage des inquisiteurs qui sévissaient avec furie contre les prétendus sorciers et contre les hérétiques; ces sévices graves les effrayaient.

Dans Raynaldi nous lisons que le Pape Innocent VII intervint à l'aide d'une bulle foudroyante; il y excommuniait les magistrats de Brescia s'ils continuaient leur opposition au regime imposé par les inquisiteurs; *ipso facto*, ils devaient exécuter toutes les sentences qui leur seraient signifiées, car leur vie et leurs biens pouvaient leur être enlevés, s'ils continuaient à être indépendants.

Ces magistrats obéirent en laissant brûler les innocents. Aveuglés par leur capricieuse puissance, les papes en décidaient ainsi. Le « Perinde ac cadaver » fut la règle.

Innocent III écrivait au roi de France Philippe-Auguste : « Contraignez en vertu du pouvoir que vous avez reçu d'en haut, les comtes et les barons à confisquer les biens des hérétiques, et usez d'une semblable peine envers ceux de ces seigneurs qui refuseront de les expulser de leurs terres ». (Innocent III, liv. VIII, ep. 79).

De même, dans l'Histoire de l'Inquisition, t. 1, p. 49, don Llorente écrit : « Honorius ayant décrété une constitution contre les hérétiques de l'Italie, réussit à lui faire donner force de loi civile par l'empereur Frédéric II.

Le roi de France écouta le pape Innocent III, puisqu'il permit la croisade contre les Albigeois et c'était beaucoup trop; seulement il ne céda pas entièrement à ses instances réitérées et passionnées.

Ce sont là des faits incontestables, des actes émanés du Saint-Siège, positifs et précis et reposant sur des pièces authentiques. On n'ose point mettre leur exactitude complète en doute et cependant, voici les choses énoncées par les ultramontains pour défendre l'Inquisition et s'en faire les apologistes en imaginant que ces hommes de progrès au XIIIe siècle, les *inquisiteurs*, avaient établi ce tribunal *paternel* pour civiliser et moraliser les hommes !! Ils ont dit :

« Si plus tard l'Inquisition devint un instrument de terreur, il faut en accuser la puissance temporelle et non les papes qui ne s'y prêtaient qu'à regret, et c'est exactement ce qu'ont fait Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Boniface VIII, qui vécurent au XIIIe siècle, exhortant à la douceur les gouvernements et les princes ».

Nous tirons ces affirmations mensongères, bien caractéristiques, de *Considérations sur la science*, p. 195, appendice KK.

Pour établir à l'aide de pieux mensonges que l'Église n'est pas complice des crimes du Saint-Office, que la rigueur des tribunaux qu'ils dirigeaient n'est pas l'œuvre des papes, il serait utile, avant tout préliminaire, de brûler le *Bullaire* et les *décrétales des papes*. Là, d'une manière positive et claire, cette complicité est plus que prouvée.

Dans *Decretales domini papæ. Grégoire IX. Lugdini*, 1510, *folio* 456. Nous lisons que ce pape écrivait dans ses décrétales : « On doit avertir les pouvoirs séculiers, et au besoin les forcer à jurer qu'ils travailleront sincèrement et de toutes leurs forces à exterminer tous les hérétiques... Si un seigneur temporel refuse, qu'il soit frappé d'excommunication ». Grégoire IX n'engageait donc pas les princes à la clémence, il ne voulait pas adoucir leurs mœurs, puisqu'il fut l'un des fondateurs des tribunaux du Saint-Office, qualifiés de *paternels*, par les ultramontains du passé et par ceux qui, actuellement, ne voient que par le Jésu romain.

Les actes les plus incontestables, les plus précis d'après l'histoire, prouvent donc le contraire de ce qu'affirment les turiféraires de ce triste passé, ils infirment leur impartialité ; en voici un exemple frappant et parlant, tiré d'une decrétale de Boniface VIII, donnée à Rome en 1295 : « Afin, dit-il, que les affaires de l'Inquisition, contre la méchanceté hérétique, puissent prospérer à la gloire de Dieu, nous requérons les pouvoirs séculiers et les seigneurs temporels d'obéir à l'évêque diocésain et aux inquisiteurs... *L'appel est expressément refusé aux hérétiques* ».

« Les inquisiteurs étaient des hommes de compréhension et d'amour », disait avec une inconcevable admiration en 1841, l'*Espérance de Nancy* ; il en est de même en France, en 1899, pour toutes les *Croix* qui s'y impriment.

Et l'Espérance continue ainsi : « Les doux inquisiteurs n'apportaient au

monde qu'un ardent désir d'éclairer ceux qui avaient besoin de flambeau »! (pour les mieux rôtir).

En novembre 1841, l'*Univers* approuvait ce langage et le reproduisait; les *Croix* qui pullulent en France et les catholiques qui les lisent, admettent ces louanges anti-véridiques, cette apologie sublime du ridicule, dans laquelle les écrivains libres trouveront certes à railler amplement.

« A Rome, dit M. de Saint Chéron (T. 1, p. 289, dans *Histoire de la Papaute*), on éleva des auto-dafé, dans toutes les formes, devant San-Maria-Alla-Minerva ». Aussi comment railler les apologistes de ces doux inquisiteurs, puisque les faits historiques remplissent cette fonction en établissant qu'une terrible responsabilité appert aux papes, à l'Eglise et à tous leurs apologistes enregimentés qui les veulent laver de leurs souillures?

L'*Historien de Thou* raconte que le Sénat de Venise, en 1256, livra plusieurs de ses illustres citoyens au pape Pie V, qui avait ordonné que tous les hérésiarques lui fussent menés à Rome pour les livrer aux bourreaux; le dernier des supplices y fut appliqué à Carnechi, un intime du duc de Toscane, Cosme de Médicis; le Vénitien Jules Zanetti y fut de même brûlé par le Saint-Office, aussi l'hérétique Paléanius qui, au XIVe siècle, fut considéré comme l'un des meilleurs écrivains de cette époque.

Paléanius avait avancé ce fait « qu'il y avait du bon dans Luther et du mauvais dans l'Inquisition ». Sa parole mesurée, autorisée, lui mérita de périr par le feu et cependant elle exprimait d'une manière concise, la simple vérité.

Rappelons qu'en 1600, Giordano Bruno, le célèbre philisophe fut brûlé sur une place de la ville des papes, sur les ordres de Sixte-Quint et de ses inquisiteurs.

Le français d'Aubigné, dans son *Histoire Universelle*, rappelle que Sixte-Quint, avec chiffres à l'appui, a sur la conscience quatre mille têtes tranchées par ses ordres.

Le Pape Pie V fit tirer le canon au château Saint-Ange et chanter le *Te Deum* à Saint-Pierre de Rome, sitôt l'affirmation reçue des massacres de la Saint-Barthélemy qu'il avait suscités et, certes, ce ne fut pas l'œuvre de Charles IX, roi adolescent, mais celle de ce pape endiablé.

Avant cette épouvantable boucherie, le Saint-Père écrivait au Souverain du royaume de France, pour l'exciter; cela est authentiquement prouvé: « Qu'il devait massacrer ces scélérats d'hérétiques, afin de plaire à Dieu, qui préfère à toutes choses que l'on persécute ouvertement les ennemis de la religion catholique, et qui a puni Saül parce qu'il n'avait pas mis à mort le roi des Amalécites ».

Après la mort de ce Pape sanguinaire, de ce doux serviteur du Dieu

d'amour et de pardon, il y eût un pieux échange entre Grégoire XIII et Charles IX ; ce dernier envoya au successeur de Saint-Pierre la tête de l'amiral de Coligny, trophée superbe et magnifique, et le Pape, par son légat, Havius Orsini, fit remettre à ce misérable monarque une épée qu'il avait bénite ; il lui présentait ses saintes félicitations.

Dans les archives du département du Rhône, bibliothèque du roi, se trouve, datée de septembre 1572, la lettre suivante de *Mandelot* au jeune Charles neuvième : « J'ai reçu aussi, Sire, la lettre qu'il a plu à votre Majesté m'écrire, par laquelle elle me mande d'avoir été averti, qu'il y a un homme qui est parti de par delà, avec la tête qu'il aurait prise dudit amiral, après avoir été tué, pour l'apporter à Rome... »

De Potter, t. VII, p. 336, dit que dans la salle des rois, au Vatican, on peut voir les scènes principales des massacres de la Saint-Barthélemy, que Grégoire XIII fit peindre pour en éterniser la glorieuse et triomphale mémoire. Quelle belle époque et quelles belles âmes, parmi ces maîtres de peuples, tous parjures et plus carnassiers que des fauves, qui tuaient en se signant, pour la grande gloire de l'Eternel !

En 1843, M. le comte de Falloux (qui devait, en 1850, faire voter sa fameuse et néfaste loi sur l'instruction secondaire), affirmait au Congrès scientifique d'Angers, cette thèse odieuse et ridicule : « Que la papauté n'était pas complice du meurtre de 35.000 Français, au son de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois » ; cela est tout au long dans un mémoire que nous avons lu dans *Le Correspondant*, t. IV, p. 145.

Cette thèse de de Falloux est condamnée par les lettres du Pape à Charles IX, avant et après le crime de la Saint-Barthélemy, lettres que nous avons citées, aussi par les peintures du Vatican et les médailles qui, à cette occasion; furent commandées et exécutées à Rome.

C'est un simple malentendu, se sont écriés les ultramontains de la Lorraine nancéenne : « On a coutume de se faire une arme des actions de grâce, disent-ils, chantées à Rome, à la réception de la nouvelle du massacre. Rien de plus simple cependant que ce *Te Deum*, puisqu'il reposait sur un malentendu qui fut d'abord général en Europe, diplomatiquement informée de la découverte et de la répression d'une conspiration. Cette nouvelle, officielle, quoique fausse, n'avait rien d'improbable. »

Cet aveu d'un *malentendu diplomatique* doit être enregistré exactement :

1° Comme la bonne foi du comte de Falloux, après celle des Papes ;

2° Comme ce malentendu ! les lettres des Saints Pères Pie V et Grégoire XIII ;

3° Comme ce malentendu diplomatique ! les tableaux de la salle dite des rois, au Vatican

4° Comme ce malentendu! les médailles commémoratives tirées à la Cour romaine;

5° Comme cette tentative diplomatique bien malentendue, celle du *Jésu*, qui fait dire par le célèbre linguiste Lenormand ce néo-catholique, en pleine Sorbonne à Paris, que la *Saint-Barthélemy fut une rigueur nécessaire.*

Rigueur nécessaire, et cela se dit froidement et scientifiquement!

Il faut, en vérité, des préjugés inconcevables pour avoir horreur d'un fait historique détesté et abominable, que *nécessairement* on *devra renouveler* pour plaire à Dieu et à la politique des faux serviteurs de Jésus.

Pour tuer ces préjugés il faut chez les intellectuels et les critiques exécuter des coupes sombres semblables à celles qu'annuellement on opère dans les forêts nationales.

*
* *

Sans insister par de nouveaux traits sur le fanatisme ultramontain, déclarons que, dans le bréviaire romain, il est écrit que Saint-Ferdinand fut canonisé pour avoir consumé les hérétiques, en alimentant lui-même les auto-da-fé avec du combustible. Ce saint là est offert comme modèle aux véritables serviteurs de l'Eglise romaine.

Oui, pour être canonisés, grillons nos semblables avec méthode et un un zèle spécial.

Après, nous mourrons, cela est fatal et dans l'au-delà, qu'adviendra-t-il de nous?]

Si comme bons catholiques nous eûmes la foi du charbonnier, si le prêtre nous enseigna qu'aussitôt notre décès les Anges et les Archanges nous mettraient en face de l'Eternel et si le fait a lieu ainsi, nous le répétons : Comme Dieu respecte le libre arbitre et la conscience humaine, en conséquence, il dira à ces nouveaux venus, avec Jésus son Messie qui recommanda l'amour du prochain, la pure charité et l'esprit de justice comme objectif divin :

« Le violent, le bourreau de ses frères en humanité, le dépravé sans morale qui érigea la dénonciation comme règle sacrée, en torturant ses parents et ses amis, en détournant l'âme humaine du droit sentier, doit revenir à l'école de ses professeurs en assassinats religieux et politiques : adressez-vous donc aux saints Pontifes romains, les grands cieux n'ont pas une place pour vous et revivez sur la terre d'épreuves, pour évoluer ». (*Les Esprits instructeurs.*)

Semblablement les esprits avancés et spiritualisés ne guideront pas l'être sans entrailles qui fut sans pitié pour ses frères incarnés, sans abri et sans pain A l'inquisiteur, ils répondront dans l'au-delà : « Faux disciples du

Jésus qui voulait qu'on fut doux et miséricordieux, qu'on oubliât les injures et rendît le bien pour le mal, qu'on aimât son frère en humanité en ne lui faisant point ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, revenez à l'atelier terrien pour apprendre à ne plus être des hommes à l'aberration pro, fonde, pleins de fiel et de l'étrange folie du crime. Contempteurs du savoir, du génie qui révèle les choses voilées divinement, allez et faites-vous un bagage supérieur, en harmonie avec la véritable fraternité, avec la sainte solidarité, puis vous reviendrez.

« Persécuteurs, soyez persécutés ; responsables de vos actes, moralisez-vous, idéalisez-vous ». (*Esprits instructeurs.*)

Tout acte, en effet, réfléchit fatalement une image de cet acte en notre esprit qui l'enregistre ; telles images, telle intellectualité et telle spiritualité. Tout se retrouve dans notre Karma et après notre séparation du corps, nos guides lisent couramment dans ce livre indélébile.

En vue de cet objectif inéluctable, soyons les adversaires déterminés de l'hypocrisie, de la discorde, de l'envie et de l'égoïsme ou sinon, Parabrahm et ses fils évolués, qui sont l'ordre et la raison même, nous exileront sur des sphères inférieures.

De notre terre nous pouvons faire un monde supérieur, très élevé dans la hiérarchie des mondes, si nos actes sont en harmonie avec le but que l'Eternel nous assigne.

*
* *

La papauté, nous le savons, n'a rien désavoué de son passé orageux, plein de ténèbres.

Par contre, les savants autorisés des deux mondes affirment l'éternité de la vie de l'esprit. Ils pressentent qu'une question supérieure doit être posée, celle d'une croyance nouvelle, établie à l'aide de la véritable méthode scientifique. En vérité ces savants sont le noyau de l'église future universelle, ils sont les serviteurs du troisième temple.

Nous en avons la certitude, la partie saine du clergé ancien et les sectateurs éclairés de tous les cultes religieux adhéreront à l'universalisation d'une croyance spirito-scientifique qui, sans intolérance et sans parti pris, tendra à l'unité.

Tout le fait prévoir, cette unité sera résolue avant la fin du xxe siècle ; alors le savoir humain, établi selon la méthode préconisée par *Strada*, celle qui est « la connaissance des lois générales nécessaires pour arriver à la certitude », se sera documenté ; comme L'Esprit et la pensée humaine aspirent à cette certitude et doivent acquérir le criterium ou le contrôle dernier et infaillible qui l'y fige, le savoir de l'homme concrètera cette unité

de croyance. Nous aurons véritablement une église nouvelle et universelle.

Sur notre sphère jadis si tourmentée, les épreuves devenues plus douces inciteront l'homme à triompher des ferments de haines internationales; après il écrasera l'égoïsme et le remplacera par de généreuses solidarités. Enfin, après avoir rendu les guerres impossibles il réalisera d'autres biens sociaux et moraux et entre autres : la disparition du lupanar cette plaie hideuse de nos cités; la destruction définitive de la concurrence effrénée que le capital alimente aux dépens du travail honnête et à sa place il créera l'*union du travail, du capital et du talent*, ces facteurs essentiels de la prospérité et de la paix.

Fatalement et logiquement, notre sphère se sera élevée dans la hiérarchie des mondes habités et supérieurs.

Les esprit des grands précurseurs, des éducateurs d'humanités, celui des prophètes et des christs inspirés nous auront visités, leur génie illuminera nos actes. Le règne de Dieu, bien réel, existera sur la terre comme dans le ciel, la volonté de *Parabrahm* ou du *Père* sera faite.

La théologie spirite et spiritualiste étant ainsi déterminée autant que nous avons pu le faire, par ce long travail des *Réflexions philosophiques*, et de nos commentaires sur *La Religion*, nous avons un autre objectif que voici : Donner les noms des véritables investigateurs spiritualistes et citer à l'appui des passages de leurs œuvres.

(*à suivre*) P.-G. Leymarie.

RECHERCHES PSYCHIQUES DANS LE MONDE DES ESPRITS

BRILLANTE DISCUSSION SUR LE MÉMOIRE ET LA POSSIBILITÉ DU RETOUR DES ESPRITS.

Par le prof. Ch. Dawbarn de la Californie.

Le professeur Ch. Dawbarn, engagé dans une nouvelle polémique au sujet de sa théorie des vibrations avec Miss Lilian Whiting, a adressé au journal *The coming âge* (L'âge futur), l'organe de cette dernière, l'article ci-dessous reproduit *in extenso*, dans lequel il expose de nouveau ses vue avec une lucidité d'argumentation, qui est de nature à ébranler les convictions les mieux établies.

Miss Lilian Whiting est l'auteur bien connu de deux ouvrages qui lui ont

acquis un nom dans le monde spiritualiste. L'un *The world beautiful* (Le monde beau), dépeint le monde d'une manière attrayante et le revêt de pensées si nobles et si élevées qu'on ne peut s'empêcher de s'y attacher et de l'aimer; l'autre *After her death* (Après sa mort) est l'histoire d'un été et résume dans quelques pages où la belle âme de l'écrivain se montre toute entière, les révélations que lui a faites son amie Kate Field sur le monde des Esprits, dans ses apparitions nombreuses sur terre. C'est ce dernier ouvrage qui a provoqué la controverse entre elle et le philosophe de la Californie. Comme tous ceux qui ont trouvé leur idéal dans la doctrine émise par les propagateurs des phénomènes spirites, Miss Lilian Whiting ne peut se résigner *æquo animo* à voir s'écrouler le monument qu'elle a édifié à la mémoire de son idole et s'est rangée pour combattre *pro aris et focis*, sous la bannière des Hudson Tuttle, Lyman Howe, Sargis, Babbitt et tant d'autres :

« Le point en litige entre Miss Whiting et moi, dit le savant professeur, n'est pas du tout le fait du retour des esprits que je ne conteste nullement, mais ce sont les lois et les limites qui règlent ces phénomènes qui font l'objet de notre controverse. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent sur ce sujet eût été sans fruit, si le lecteur croyait qu'en effet je nie la possibilité du retour des Esprits, avec des médiums aussi impressionnables que Miss Whiting et Mrs Piper, et tant d'autres tout aussi remarquables qui m'ont donné des preuves fréquentes et irrécusables durant les trente années que j'ai consacrées à fouiller dans les mystères de la vie humaine de l'authenticité de ces phénomènes.

Il est vrai que je ne me suis pas attaché, comme l'investigateur psychique le Dr Hodgson, à découvrir la fraude et à dénoncer les délinquants; mon rôle est celui d'un modeste élève à la recherche des lois sous lesquelles les esprits peuvent se manifester aux mortels, et du lieu où l'esprit et l'humain doivent forcément se rencontrer dans le « pays des brumes ». Je prie donc Miss Lilian de me considérer comme un fervent croyant des phénomènes qu'elle déclare avoir obtenus avec sa bien-aimée Kate Field et j'ose espérer, qu'elle ne trouvera pas désobligeant de ma part, si je me permets d'analyser ses expériences avant de les accepter comme prouvant tout ce qu'elle leur attribue.

D'un côté de la vie, c'est-à-dire sur cette terre, se trouve Lilian et de l'autre côté dans le monde invisible, l'esprit Kate. Qu'ils puissent se rencontrer nous ne le contestons pas. Mais où a lieu cette rencontre? Ce n'est pas dans notre vie quotidienne, cela est certain; car l'organisme actuel de l'esprit Kate est invisible et intangible à nos sens physiques. L'attestation de la présence de l'esprit, dans une circonstance particulière quelconque, faite par Lilian ne pourrait constituer, devant un tribunal de justice, une évidence légale, et il y aurait même des milliers d'esprits qui viendraient témoigner en sa faveur, que cela ne pourrait en

rien modifier l'opinion des juges. Tout investigateur consciencieux est d'accord sur ce point et quoiqu'un grand nombre aient encore un bandeau sur les yeux, on peut produire certains indices que le sceptique est à la longue forcé d'accepter comme un fait probable de la rencontre de Lilian avec son amie Kate.

Mais encore une fois, nous nous demandons où elles se sont vues. Ce n'est pas dans la salle des séances où nous rencontrons la voyante. Afin d'obtenir une réponse raisonnable à notre question sur ce fait de géographie mystique, nous concentrerons tous nos efforts et nous fouillerons un peu plus loin dans les prétendues preuves qu'on allègue pour nous convaincre que l'esprit Kate est réellement en conversation avec son amie Lilian.

Nous constatons que la mortelle se trouve subitement connaître certains faits dont elle était absolument ignorante auparavant. Je laisserai à dessein, en dehors, les phénomènes qu'on explique ou plutôt qu'elle prétend expliquer par la télépathie, et je n'envisagerai dans cet article que les preuves les plus satisfaisantes du retour des esprits, tels que celles, par exemple, qui ont été données par des investigateurs sérieux et infatigables qui, pendant près de vingt ans, ont joué le rôle d'anges gardiens auprès de la célèbre Mme Piper. J'accepte, comme vraie, l'allégation de Miss Lilian prétendant que le renseignement qu'elle a obtenu émane bien de l'esprit et de son identité. J'irai même plus loin et j'admettrai comme évident que l'esprit a conservé, dans une certaine mesure, le souvenir de plusieurs incidents de sa vie terrestre. Et bien que mes critiques, y compris Lilian, m'aient accusé ainsi qu'il est est prouvé par certaines expressions relevées dans leur contexte, de nier le fait de la possibilité du retour des esprits, je puis affirmer à mes lecteurs qu'ils se trompent. Je n'ai jamais avancé ni cru semblable chose. Ce que je prétends être une éternelle vérité, c'est que le souvenir se perpétue dans le plan de sa propre vibration, et qu'il ne peut avoir d'existence ailleurs, ni pour l'esprit ni pour le mortel. Mais, pour la clarté du sujet, je crois utile de donner à mes lecteurs quelques explications préliminaires avant de discuter la signification et l'interprétation des phénomènes psychiques qui ont eu lieu dans la rencontre de Lilian avec l'esprit Kate.

L'élève en psychométrie a été à même de se convaincre que la nature conservait dans son milieu l'impression des divers événements de la vie et qu'un psychomètre expérimenté pourra y retrouver quand il voudra, la page où ces faits sont enregistrés. Pour éviter de nous égarer dans le vaste champ de l'histoire naturelle, nous nous bornerons, autant que possible, à la méthode même que suit la nature qui conserve telle partie de son journal concernant les incidents de la vie humaine. L'homme réel est l'immortel ego qui, pour les desseins de son passage sur terre est enveloppé dans une agrégation de molécules nommée « Corps » et à l'aide duquel il poursuit

son chemin au milieu des ténèbres spirituelles qui l'entourent de toutes parts sur la planète qu'il habite.

Néanmoins il conserve certaines forces, certains privilèges qui sont inhérents à sa nature; je ne m'arrête pas ici pour le prouver, car le temps n'est plus où l'homme se croyant être une simple manifestation de la matière, et rien de plus, pouvait prétendre obtenir audience d'esprits intelligents.

Quel que soit le but que se propose la nature, il y a lieu de constater cette vérité, c'est que l'Ego acquiert ses connaissances et tout ce qui en résulte, des divers incidents de sa vie terrestre. Ces connaissances sont acquises et enregistrées à la fois par nos sens physiques et dans chaque cas par la vibration des molécules. Prenons un exemple et ne considérons qu'un seul sens, celui de l'ouïe. Les connaissances que l'Ego possède des tons sont annotées comme des souvenirs issus de vibrations. Chaque ton produit par un certain mouvement vibratoire dans le cerveau mortel est enserré dans une chose acquise par les sens d'après un degré particulier de mouvement moléculaire, soit qu'on donne à l'effet immédiat produit, le nom de bruit ou celui d'accord, ce n'est là qu'une simple question dépendant de ces connaissances. Tel est le système employé par la nature pour la conservation des souvenirs de l'homme mortel; toutes ses connaissances s'acquièrent par vibrations. Elles sont enfouies et rappelées par vibrations et dans ce dernier cas on donne à ce procédé le nom de souvenir.

Je ne doute pas que jusqu'ici le lecteur et Lilian ne soient d'accord avec moi; nous faisons un pas de plus dans l'examen de ces phénomènes. Nous affirmons que le livre dans lequel la nature tient les événements enregistrés n'appartient pas à l'Ego; qu'il n'en a l'emploi que pour le temps présent. Ce qu'il acquiert, comme Ego, de ces connaissances journalières, c'est un état de conscience et rien de plus. Il passe sa vie à se mouvoir parmi ces vibrations, en s'efforçant de s'éloigner des unes et de rappeler les autres. Chaque fois qu'il veut échapper à une vibration, son but est de détruire un souvenir. Mais la nature ne possède pas de méthode pour détruire son œuvre; les atomes qui la constituent, pas plus que les mouvements, ne peuvent être anéantis; sa qualité d'Ego invisible et intangible, supposé même revêtu d'un cerveau mobile ne pourrait pas rappeler des mouvements qui appartiennent entièrement à notre petite planète.

Le fait, que nos sens mortels sont absolument limités par les vibrations de nos atomes planétaires, fera comprendre au lecteur que tout ce que l'esprit qui vit maintenant au milieu d'autres vibrations, peut avoir acquis de sa vie mortelle est un certain état de conscience qui, dans l'ensemble, constitue sa personnalité. Supposons qu'un homme se mette en colère et qu'il jure; ou même qu'il s'abstienne de jurer; dans l'un et l'autre cas il souffrira d'inflammation vibratoire et tuera peut-être quelqu'un. S'il parvient à se soustraire aux conséquences de son crime, il continuera à vivre en s'efforçant vainement d'échapper à un certain souvenir vibratoire qu'on est

convenu de désigner sous le nom de « remords ». Pourtant, cette vibration est éternellement là, mais en passant dans le monde invisible, cette même vibration devient oblitérée pour lui ; car, si même il possédait dans sa nouvelle forme ce que nous appelons un cerveau mortel, il ne pourrait rappeler la vibration mortelle que si l'Ego lui-même revenait à la vie terrestre. Naturellement en commettant son crime, il s'est produit un effet spirituel qui a souillé l'Ego ; mais ce n'est pas là exactement le point qui est à discuter maintenant entre Lilian et moi-même. Je soutiens qu'en sa qualité d'esprit, le mortel d'autrefois ne pourrait pas, toutes autres conditions étant égales, sentir l'ancienne vibration. Ce que j'entends par toutes autres conditions étant égales, va ressortir de ce qui suit.

Au point où nous en sommes arrivés, une tierce personne intervient dans notre discussion et demande une audience. Notre réunion littéraire se composera à présent de Miss Lilian, de l'esprit Kate et de votre humble serviteur; chacun de nous étant investi du droit de venir devant le tribunal de la vérité et d'exiger une décision.

On m'a dit que mes prétentions scientifiques n'étaient en réalité que des vibrations de lunatique. Ceci est supposé devoir être prouvé par le fait que l'Esprit Kate apporte un témoignage de son habileté à se souvenir de ses connaissances terrestres et qu'elle est en effet chargée d'un nombre considérable de vieux souvenirs qu'on nous offre comme preuve que l'esprit qui vientnous visiter est le vrai Ego mentionné dans l'histoire de la vie mortelle. Ce qu'il y a de remarquable dans ce fait, c'est que je reconnais, sans la discuter, la vérité de ce qui semble être tout d'abord la partie la plus importante des affirmations de Lilian. J'admets que l'esprit Kate revienne sur terre et que le souvenir de ce qu'elle y a fait et dit, dans ses manifestations avec son amie Lilian, puisse être accepté comme véridique, mot pour mot. Puisque la preuve du retour de l'esprit est là, Lilian s'arroge le droit d'affirmer que la mémoire est là aussi.

Le point de ma négation est celui-ci : je soutiens que, d'après une loi de la nature, il était absolument impossible que l'esprit Kate apportât ces souvenirs avec elle. Ils n'appartenaient pas aux vibrations de sa vie d'esprit, de sorte que le contrôle qu'elle pouvait avoir de ses anciens souvenirs était nécessairement limité à ce qu'elle a pu recueillir à son passage dans le « pays des brumes », des vibrations de ses connaissances mortelles.

Nous voici enfin arrivés à la partie la plus importante des prétentions émises par miss Lilian et nous la soumettrons au tribunal de la justice et de la vérité qui décidera en faveur de l'une ou de l'autre. On nous dit que l'esprit Kate affirme absolument qu'elle rapporte avec elle ses anciens souvenirs; pourtant, si nous citons cet esprit en témoignage, nous constatons que nous ne pouvons ni la voir ni l'entendre. Force nous est donc d'accepter Lilian comme son secrétaire et l'interprète de ses manifestations. Je dois, dès lors; prêter l'oreille à l'esprit Kate et de plus à toutes

les prétentions et à toutes les croyances dont l'âme de Lilian est remplie; mais il m'est impossible de faire la distinction entre les pensées de l'esprit et celles de son amie, Il est un fait digne de remarque, c'est que l'évidence de la présence de l'esprit ne peut même pas être attestée; car ainsi que nous en avons la persuasion, nous autres pauvres pionniers à la recherche des phénomènes psychiques, si l'esprit Kate avait la fantaisie de vouloir prendre un autre interprète, l'évidence que lui attribue son amie Lilian deviendrait confuse et contradictoire, de la manière la plus inquiétante possible. En réalité, nous avons acquis la triste expérience que tout ce que les esprits nous ont révélé de plus vrai dépend uniquement et entièrement de la voie par laquelle la manifestion est faite. Il est possible que le médium parvienne à nous donner la preuve qu'elle ne pouvait pas avoir connu le fait présenté comme souvenir par l'esprit; je n'y trouve aucune objection; je démontrerai même la vérité suivante non moins importante dans notre discussion, c'est qu'un esprit qui revient fréquemment sur terre, cite des faits qui ont eu lieu aujourd'hui, comme un témoignage à l'appui qu'il est capable de voir et d'entendre ce qui se passe dans ce monde, au moment même de son apparition. Pourtant l'affirmation que l'esprit Kate possède un cerveau et d'autres organes adaptés à sa nouvelle vie, mais formés de molécules vibrant en dehors et au-delà des vibrations normales des sens de Lilian, demeure incontestée; et de plus, il lui est impossible étant soumise aux vibrations de son état d'esprit de se faire connaître à aucun mortel à l'état normal.

Une autre remarque qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que des connaissances enregistrées comme souvenirs dans une ancienne vibration, disons par exemple d'nn million par seconde, ne pourraient d'après aucune loi connue ou supposée de la nature, être répétées parmi des vibrations, disons de cent millions. En outre, en admettant, comme Lilian pourrait le prétendre, que l'esprit Kate ait progressé dans un état de femme plus idéal que sur terre, dès lors un semblable progrès devrait impliquer tout l'organisme de sa forme actuelle. Ses nouveaux sens, travaillant avec de pareilles forces au milieu de pareilles vibrations, enregistrent des connaissances nouvelles et des souvenirs qui ne pourraient nécessairement pas être exprimés au moyen des vibrations limitées à la vie terrestre. Ce sont là des faits dont l'investigateur pourra se convaincre, qui sont basés sur la loi de la nature et que confirment tous les autres médiums du pays qui sont aussi sincères que Lilian elle-même. Je suis donc bien persuadé que le lecteur prendra un intérêt tout particulier à une discussion qui implique l'examen de ses expériences personnelles.

Nous le prions de nouveau de noter ici, non seulement que nous admettons comme fondée la possibilité de retour de l'esprit Kate, mais aussi que ce même esprit a témoigné qu'elle possédait des souvenirs de ses connaissances terrestres. Ce que nous affirmons, c'est que cette manifestation n'est

pas dans son interprétation exacte un souvenir de sa vie d'esprit ; et que la reproduction des détails ne pourrait pas raisonnablement justifier une semblable assertion. En premier lieu, il est bien certain que les deux amies ne peuvent pas se rencontrer, l'une en sa qualité d'esprit normal, c'est-à-dire avec tous les attributs de sa vie spirituelle, et l'autre comme mortelle normale, limitée par ses sens physiques. La loi de la nature est formelle à cet égard et s'y oppose. L'une et l'autre doivent oublier les conditions de leur existence de tous les jours pour passer à un état anormal et plonger dans le « pays des brumes ». L'une et l'autre sont douées d'un état de conscience d'amour réciproque ; mais un tel état de conscience ne comporte pas nécessairement avec lui le souvenir des détails, car tous les détails sont enfouis dans des vibrations moléculaires.

Plus on s'éloigne de l'état normal, plus les souvenirs détaillés des incidents quotidiens de la vie s'éloignent de même. Or, il parait que Lilian ne peut guère s'élever qu'à une faible distance dans « le pays des brumes », c'est-à-dire sur les bords qui séparent les deux mondes.

Contrairement à Mme Piper, quand celle-ci est en trance, Lilian garde par devers elle, sinon tous, du moins la plupart de ses souvenirs terrestres et voudrait prétendre à l'emploi de toutes ses facultés physiques ; mais c'est là une question qui doit être jugée par d'autres que par elle-même. Il s'ensuit donc que l'esprit Kate a à parcourir dans le « pays des brumes » beaucoup plus de chemin que sa part égale du voyage si elle désire rencontrer son amie mortelle.

Cela signifie qu'elle sera ainsi d'autant plus loin de sa demeure spirituelle et d'autant plus près des vibrations mortelles ou terrestres. Nous arrivons maintenant à pouvoir résoudre la question que nous avons posée au début de cet article : « Où les deux amies se rencontrent-elle ? » La réponse est devenue simple et claire, même pour les esprits les plus obtus et les plus récalcitrants : c'est de ce côté-ci du « pays des brumes », au-delà du seuil qui donne accès au monde invisible. Mais, remarquez-le bien, le mortel normal ne peut y avoir pied et bientôt l'esprit visiteur se trouve lui-même plongé et perdu dans le tourbillon de ses anciennes vibrations ; car tous les deux sont maintenant dans le « pays des brumes ». Les sens de la mortelle sont limités par sa propre sensibilité ; elle peut supporter l'effort auquel elle est soumise, mais pour un temps très court et aussi longtemps que ses nerfs le lui permettent : alors l'entrevue doit cesser. Quant à l'esprit, les vibrations de sa vie nouvelle ont été si fortement comprimées dans l'atmosphère brumeuse où elle se trouve maintenant, qu'elle est dans d'excellentes conditions pour faire renaître des souvenirs de sa vie terrestre et surtout ceux qui sont relatifs à des incidents auxquels l'une et l'autre ont pris part. C'est en cela que consiste le secret de la mémoire de l'esprit et de l'ensemble des preuves obtenues avec le concours de Mme Piper, de Lilian et d'une quantité d'autres médiums de bonne foi. L'épreuve a lieu, le souvenir repa-

rait parce que la vibration a été répétée. Tout cela me semble absolument simple et clair; mais il est nécessaire que nous fassions quelques pas de plus dans nos investigations du retour des esprits.

Que l'esprit soit en grande partie sous la dépendance de la mortelle qui lui ouvre et prépare les voies pour lui faciliter le rappel des anciennes vibrations, cela est confirmé par le fait que l'esprit Kate et tout autre esprit failliront dans l'épreuve, ou bien qu'ils devront rappeler le souvenir sous quelque autre forme, s'ils sont rencontrés par quelque autre mortel dans le « pays des brumes », Nous savons tous que les contradictions sont l'écueil, dès qu'on change de médium, et c'est en cela que je prétends trouver l'explication la plus raisonnable du rappel des souvenirs de la terre manifestés par l'esprit Kate, et que Lilian affirme avoir été apportés directement du monde des esprits. De tels souvenirs sont parfois étonnants de clarté; d'autrefois, ils sont indistincts et enveloppés de nuages : mais les uns et les autres dépendent uniquement de la plus ou moins grande facilité avec laquelle l'esprit peut rappeler ses anciennes vibrations. Il est vrai qu'en certains cas cités par Lilian, l'esprit peut parfois acquérir une lucidité parfaite; c'est qu'alors, cet esprit a évidemment retrouvé des vibrations qui lui procurent plus qu'une ordinaire facilité pour son retour à la vie terrestre, C'est là une conséquence toute naturelle de ce que nous appelons les conditions favorables et nous acceptons, sans conteste, le rapport de pareilles manifestations comme véridique, quoiqu'elles ne soient en réalité qu'accessoires pour la discussion qui nous occupe.

Il résulte de ce qui précède qu'au principe que j'ai posé, on n'a pu produire que le témoignage d'une diffusion de souvenirs affirmé par les esprits eux-mêmes; et cette assertion est accueillie avec une crédulité si solennelle que le pauvre étudiant qui en doute est traité de blasphémateur des saints esprits : leurs pères, leurs mères, leurs époux, leurs enfants, en un mot tous leurs bien-aimés qui se sont désincarnés. De plus, on l'accuse encore de vouloir contredire tout ce que les esprits ont enseigné depuis cinquante ans.

Telle est l'expérience acquise par l'humble explorateur qui peut maintenant, avec un sentiment de satisfaction, continuer à discuter la question, au point de vue de l'esprit.

Naturellement, l'esprit se souvient et fournit des témoignages qui prouvent qu'il a de la mémoire. Nous avons vu le comment et le pourquoi de tout cela. La question qui se présente maintenant devant nous est la suivante :

Pourquoi fait-il, lui qui a tout intérêt à sauvegarder sa réputation d'esprit sincère et honnête, des assertions tellement troublantes qu'il faudrait à l'investigateur psychique une autre longue série d'années pour pouvoir en rechercher les causes et les effets ! Le lecteur remarquera que l'esprit Kate, étant plongée elle-même dans « le pays des brumes », a perdu

l'usage d'une grande partie des perfections qu'elle a acquises par son passage dans le monde invisible et qui, sans aucun doute, sont le privilège d'un esprit tel que celui de Kate ; elle est même plus que son amie enveloppée d'ombres. Le seul souvenir dont elle peut disposer est la vibration qui l'attache à la terre et qui est représentée par la mortelle Lilian qui vient au-devant d'elle. Il se peut, et souvent il en est ainsi, qu'elle ait assez d'individualité, soit pour contredire, ou maintenir des objections auxquelles la mortelle s'oppose ; mais elle n'a pas le pouvoir de dépasser la limite prescrite aux humains. Si cette limite est très grande et que nous ayons affaire à des esprits d'une intelligence égale à celle de Sara Underwood ou de Lilian Whiting, nous pourrons obtenir des résultats qui inspirent le respect ; mais Kate sait qu'elle est un esprit et non une mortelle et que sa mémoire est enserrée dans des limites terrestres ; elle le déclare elle-même. Elle peut donc, je le répète, si elle est placée dans les meilleures conditions possibles pour favoriser son retour, avoir un certain succès à rappeler des souvenirs des connaissances de sa vie humaine. C'est de cette manière que Lilian sait, comme une vérité émanant de Dieu même, que l'esprit Kate lui parle avec toute son affection et tout son enthousiasme d'autrefois ; mais, dès l'instant que Lilian vient à prétendre que tout ce que l'esprit Kate vient révéler quant à ses connaissances spirituelles est également vrai, elle ignore le fait que l'esprit a été obligée, en changeant de milieu, d'abandonner les connaissances qu'elle a acquises du monde nouveau où elle vit, dans la sphère de ses vibrations spirituelles. L'esprit nous dira, dans toute sa sincérité, qu'elle est là toute entière, que c'est bien elle Kate Field comme elle était de son vivant ; et elle en est elle-même bien persuadée, car c'est précisément ce que les limites du « pays des brumes » où elle est plongée l'obligent à croire. Je comprends fort bien qu'il doive être pénible pour la mortelle d'admettre que sa bien-aimée est, à l'heure de la rencontre, moins qu'un esprit ; je sympathise avec elle de tout cœur : *Dura lex, sed lex*, la loi est dure, mais c'est la loi. Ce qu'elle dit de sa vie d'esprit peut être rigoureusement exact, et cependant être absolument dénué de valeur, comme déclaration de fait.

Supposons que nous examinions maintenant les conditions de l'esprit sous un autre point de vue ; celui où il est supposé être soumis à l'influence de la mémoire ; et prenons pour exemple, un enfant à l'école qui apprend à lire. On commence tout naturellement par lui enseigner les lettres de l'alphabet, puis à former des syllabes et enfin à composer des mots. L'enfant a grandi et est devenu un homme et on le retrouve maintenant plongé dans l'étude de quelque auteur scientifique ou littéraire.

Qu'est-ce qui s'est produit dans l'esprit de cet enfant devenu homme ? Les connaissances des études rudimentaires de son enfance se sont développées et ont évolué en un état de conscience qui est maintenant celui d'un être pensif et réfléchi. Pourtant, ce qu'il a appris quand il était sur les

bancs de l'école n'est pas détruit, mais est resté enfoui dans d'anciennes vibrations, et il est bien possible qu'au milieu de ses vibrations nouvelles, il en jaillisse de temps à autre une qui vienne reproduire encore une fois, à ses yeux, la petite école au toit rouge et aux volets verts qui a été témoin de ses premiers efforts et de la dure tâche qui la privait souvent de ses récréations. C'est donc l'état de conscience d'homme qui a surgi des anciennes vibrations de son enfance et c'est uniquement pour cette raison que la mémoire est devenu muette ; pourtant, n'oubliez pas que cette mémoire même constitue littéralement une partie de son état de conscience propre actuelle. Donnez à l'homme un fait saillant de sa jeunesse et il est très probable qu'il vous fera la description d'une ou deux scènes de ses souvenirs d'autrefois, mais elles seront selon toute apparence, inexactes dans les détails.

Faisons encore un pas en avant et observons le même Ego abandonnant les lentes leçons de son état d'homme terrestre, pour étudier maintenant, dans son évolution la plus élevée de son état de conscience qui sera exprimé cette fois dans le monde des esprits. Le lecteur doit se rappeler que chaque incident, chaque émotion soit d'amour, soit de haine ou de lutte se trouve emmagasiné là, car tous représentent l'alphabet qui a servi à l'état d'enfance de la vie terrestre ; mais tous ont été absorbés dans un plus haut état de conscience de l'évolution de l'esprit.

Ces incidents ne seront plus rappelés pour lui dans son livre élémentaire de lecture, mais se manifesteront à présent dans un milieu dans lequel une répétition des souvenirs d'enfance deviendrait pour ainsi dire d'un ridicule impossibilité. Le progrès est une évolution d'état de conscience et non pas une mesquine répétition d'incidents enfantins. Le mérite de toute connaissance acquise dans la vie terrestre consiste en ce qu'elle représente l'ombre d'une vérité spirituelle. La mère qui pleure sur la tombe de son enfant, la fille qui se désole de la mort de son père, Lilian qui ne peut se consoler d'avoir perdu son amie Kate Field, toutes ces émotions sont l'expression de vérités spirituelles. Il est certain que dans le monde invisible, ce ne sera pas un amour tel qu'on le qualifie et l'exprime ici-bas, car l'esprit aurait besoin, pour reproduire un tel sentiment, de son ancien alphabet ; ce sera évidemment quelque chose de plus pur et de beaucoup plus élevé ; quelque chose qui dépasse la conception de l'homme, parce que de telles connaissances appartiennent à l'état de conscience le plus idéal dans lequel nos bien-aimés sont entrés.

Le lecteur et miss Lilian comprendront maintenant, je l'espère, pourquoi je me méfie de tout ce qu'on raconte de la vie de l'esprit et des connaissances soi-disant rapportées du monde invisible par les médiums. L'esprit dans sa vie spirituelle normale, ne pourrait le leur communiquer car, encore une fois, ces connaissances sont le partage et l'expression d'un état de conscience que nous ne pourrions comprendre aujourd'hui.

L'esprit pourra vous parler en toute sincérité, mais tout ce qu'il vous dira sera altéré avant de venir jusqu'à vous, par la raison que j'ai donnée déjà que l'esprit visiteur est nécessairement privé des bienfaits de son état de conscience du monde invisible qu'il habite en ce moment.

Si nous admettons en dernier lieu qu'un autre esprit vienne à se manifester, le résultat que nous obtiendrons sera contradictoire et absurde. Ainsi, par exemple, je suppose que je reçoive une communication sur une ardoise avec le médium X, et que le même esprit fasse une autre épreuve avec un médium en France ; nous avons l'un et l'autre le droit de croire que la manifestation que nous avons constatée émane d'un esprit réel. Or, que chacun de nous vienne à solliciter de l'esprit quelques détails sur sa vie spirituelle, le résultat de notre succès ou de notre défaite dépendra uniquement de notre médium ; il y aura une quantité de points de contradiction entre eux qui prouveront à l'évidence que l'esprit qui parle est lui-même plongé dans le « pays des brumes », dès qu'il revient vers la terre. Voyez ce qui se passe avec M. Moses Oxon, le médium et savant bien connu, s'efforçant de se manifester avec l'aide de Mme Piper. Quelle piteuse exhibition d'imbécillité spirite ne nous apporte-t-il pas dans sa course à travers le « pays des brumes » ?

Nous le supplions de ne nous donner rien que quelques lettres de l'alphabet grec pour nous prouver qu'il est toujours le savant que nous avons connu de son vivant. Pas une lettre ne vient de lui ; mais nous entendons un faible cri demandant plus de lumière. L'esprit était bien là, mais le médium ne lui avait pas fourni les vibrations nécessaires pour que ses anciens souvenirs revivent ; et ses nouvelles connaissances du monde invisible ne peuvent supporter l'atmosphère du « pays des brumes ». Il est de même certain que si l'esprit Kate devait se manifester par une voie différente que celle de Mme Piper ou de son amie Lilian, le résultat serait analogue à celui de Moses Oxon ; c'est-à-dire que presque tous les souvenirs dont elle a fait parade disparaîtraient.

Avant de terminer cette discussion, je tiens à faire ici une dernière protestation. Je nie formellement avoir cherché à dépouiller l'esprit ou la mortelle de tout ou partie des facultés de leur mémoire qui sont comme on nous l'a enseigné, leur propriété personnelle. La nature a mis nos souvenirs en réserve, les a classés et datés et nous les rendra si nous la sollicitons beaucoup ; c'est là notre unique droit. Elle permet qu'un certain nombre de souvenirs restent épars dans l'espace, et elle s'en empare pour les thésauriser dès qu'on ne paraît pas s'en soucier ; mais sur l'état de conscience évolué de tous ces souvenirs la nature n'a positivement aucun contrôle.

La conscience est la Divinité se manifestant comme cause et effet et dominant absolument l'esprit et le mortel. La mémoire est transitoire et illusoire. L'état de conscience est le portrait de l'Ego lui-même avec toutes

ses lumières et toutes ses ombres. Le spiritualisme moderne s'est efforcé de bâtir un monument sur la mémoire humaine, mais son œuvre est sans consistance. Le temps n'est-il pas venu de changer et de vouer ses temples à un état d'âme plus élevé émanant du sentiment intérieur de la divinité?

Oserais-je espérer que Lilian comprendra maintenant ma pensée et qu'elle verra que je trace une ligne de démarcation entre l'état de conscience de l'esprit dans la grandeur de son développement et les myriades de détails de l'abécédaire de la vie terrestre que nous appelons la mémoire?

Je ne doute pas que le mortel ne soit capable d'aider l'esprit à venir se manifester à nous, mais nous n'avons pas à recevoir les vibrations, pas plus que l'esprit n'est capable de nous en inculquer qui puissent exprimer les connaissances de sa vie spirituelle.

Il est regrettable de voir comment les sentiments humains se sont introduits dans le domaine de l'esprit par suite de l'ignorance grossière qu'on avait des lois de la nature. A mesure que l'homme, le mortel, progresse, sa vie idéale d'esprit se développe de même. Je doute fort pourtant qu'il sache jamais du monde invisible autre chose que les simples contours avant qu'il y ait acquis droit de cité. Quand donc un médium honnête et sincère me dit qu'il a plus de mille preuves de la manifestation de la mémoire des esprits, j'accepte tout d'abord son assertion comme véridique; mais quand je les soumets au creuset d'un examen minutieux, je ne tarde pas à découvrir que ces souvenirs soi-disant apportés des limbes ne sont que des réminiscences temporaires que l'esprit possède de ses connaissances et de ses facultés mortelles.

Je ne suis qu'un modeste mais sincère pionnier de la science, à la recherche de la vérité, je confesse humblement à miss Lilian Whiting et aux dieux que je sais beaucoup moins de la vie de l'esprit à présent que je ne pensais en savoir jadis.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

TRANSFORMISME

L'HOMME, SA DESCENDANCE

L'homme descend-t-il du singe?

N'est-il qu'un primate ou un singe anthropoïde perfectionné?

Voilà des questions qui ont fait couler des flots d'encre, car il existe certainement une bibliothèque considérable au sujet de cette descendance de l'homme; et cependant la question n'a pas fait *un pas*, auprès de certains esprits!

On cherchait un chaînon, un anneau à la chaîne des singes anthropoïdes pour arriver par eux, à l'homme.

On croit avoir trouvé ce chaînon, et voici pourquoi. Au quatrième congrès international de zoologie, tenu à Cambridge, le 20 août 1898. Ernest Hœckel a prononcé un discours qui traitait de l'origine de l'homme : *Etat actuel de notre connaissance à ce sujet* (1).

L'honorable savant a cru résoudre définitivement le problème de nos origine ! !

L'a-t-il résolu en effet ?

C'est ce que nous allons voir.

D'après Hœckel, l'homme descend du singe, non pas des *honorables* familles actuellement existantes, mais bien des familles éteintes.

Or, Hœckel croit aujourd'hui, qu'on a retrouvé les restes fossiles d'une forme intermédiaire reliant l'homme aux anthropoïdes actuels : le *Missing link* d'Huxley.

Nos lecteurs savent fort bien que c'est de la zoologie, qu'est sortie la doctrine du *Transformisme*, également dénommée *Théorie de la Descendance*, dont les pères sont Charles Darwin et Ernest Hœckel, et le grand'père, notre Lamarck, qui aurait eu lui-même un précurseur, dit-on !

Quoi qu'il en soit, Lamarck jeta dès 1809 les bases de la théorie de Darwin, qui, né à cette même date de 1809, ne traita la question qu'en 1859, c'est-à-dire cinquante ans après Jean Lamarck.

Si une question intéresse l'humanité, c'est sans contredit celle de son origine ; c'est là un fait élémentaire, l'idée du but et de la fin de toute existence humaine en résulte.

Et la science humaine serait une bien piètre chose, si elle ne s'employait activement à jeter quelque lumière sur le point qui nous occupe, point qui, tout en demeurant encore obscur doit pour cela nous intéresser davantage. Or, c'est uniquement sur la connaissance de notre origine que peut être établie la *Théorie psychologique de la connaissance*, base de la psychologie et de toute philosophie moniste de la Nature.

Les investigations de la science moderne ont singulièrement élargi nos conceptions sur notre *Essence intime* : aussi avons-nous des idées plus justes sur le *Transformisme*.

Aujourd'hui bien des penseurs admettent que l'âme commence son évolution dans les plus bas degrés de la création et la poursuit d'une manière constante et toujours en progrès, jusqu'aux mondes divins.

(1) *Ueber unsere gegenwartige Keoutniss vom Ursprung des Menschen*, Bonn, 1898.

Aussi, pouvons-nous dire avec raison que tout âme, dans chaque être vivant passe par un progrès continu et que cette âme parvenue à l'homme possède déjà une histoire de son évolution. D'après Lamarck, la transformation des espèces aurait lieu depuis la monade jusqu'à l'homme, et cela par *atavisme*, par une hérédité de formes transmises par les ancêtres ; les animaux polycellulaires descendraient d'êtres unicellulaires, et les organismes complexes d'organismes simples.

A côté de la *Théorie de la descendance* ou *Transformisme*, se place la *Théorie de la sélection*. Darwin démontre que presque toutes les espèces organiques dérivent de cette sélection qui est, soit naturelle, soit artificielle.

La sélection naturelle se fait par la lutte pour l'existence, c'est la bataille de la vie.

La sélection artificielle ne s'accomplit que par le fait, par la volonté de l'homme qui use du croisement pour obtenir de nouvelles espèces. La floriculture est démonstrative à ce sujet,

De ces sélections résulte la transformation de formes organiques de plus en plus parfaites, de plus en plus vigoureuses.

Enfin la *théorie de l'Evolution*, affirme qu'il existe dans la nature un grand processus évolutif et que tout ne s'accomplit dans celle-ci qu'en vertu de la *loi de causalité*. Grâce à des combinaisons diverses de la matière, des propriétés nouvelles apparaissent dans les molécules organiques de cette matière, qui est du reste également modifiable par l'influence du milieu où elle se trouve.

Cette conception mécanique du monde est admise par les matérialistes et ils donnent comme complément à cette conception, l'hypothèse de la théorie cellulaire, à l'aide de laquelle, ils admettent bien une âme dans l'animal ; mais ils font résider celle-ci dans les cellules de l'économie qui entoure le corps tout entier de l'animal, et à la mort, cette âme collective disparaît avec la *Coque* de l'être et ne laisse aucune trace de son existence.

Aujourd'hui en supposant que l'homme n'ait qu'une âme, tout le monde est à peu près d'accord sur le siège de sa résidence ; c'est dans le cerveau, c'est dans la glande pinéale, que résiderait l'âme. Celle-ci survit au corps, avec lequel elle est en contact perpétuel pendant la vie ; elle se met en rapport avec celui ci par le système nerveux, par le fluide vital. C'est par l'âme et par elle seule que le progrès, l'évolution s'accomplit chez l'homme.

Ainsi donc, d'après ce qui précède, nous pouvons conclure que le *Transformisme*, la *Sélection*, l'*Evolution* aboutissent au même phénomène, à savoir que la transformation des espèces provient uniquement de l'âme (dénommée *instinct* chez l'animal) qui fait toute son évolution à travers la série, au moyen d'existences successives. A chacune de ses incorporations, de ses

incarnations, l'âme s'agrandit pour ainsi dire, elle se compléte par l'adjonction d'un plus grand nombre de particules psychiques éparses dans l'aither, lesquelles particules s'unifient entre elles par suite de la *Loi d'affinité.*

Ceci admis, et c'est fort admissible pour l'occultiste, l'évolution ne serait qu'une transformation de l'âme, un changement produit par une addition, une accumulation ou agrégation du principe intelligent, principe qui se poursuivrait de la monade jusqu'à l'homme. La monade représente la parcelle divine à l'état infinitésimal, si l'on peut dire; tandis que dans l'âme humaine se trouvent des quantités de ces mêmes parcellès, qui sont venues s'y agglomérer en grand nombre, par suite de la *loi d'attraction.*

Voilà pourquoi, quand l'âme humaine est très évoluée, quand elle a passé par un grand nombre de formes, de corporéités, elle quitte des types primitifs pour aller animer des êtres de plus en plus parfaits.

De ce qui précède, il résulte donc, que les âmes peu évoluées, jeunes, rudimentaires, accaparent des corps rudimentaires, tandis que les âmes évoluées occupent des corps de plus en plus évolués; les premières peuvent donc animer les corps des animaux; car, dès le moment qu'il n'y a qu'un principe intelligent qui s'adapte à tous les êtres de la création, les animaux étant doués d'intelligence, possèdent certainement une âme au moins rudimentaire; c'est ce qui leur donne l'*Instinct.*

Ce qui précède n'est nullement en désaccord avec la science moderne, qui reconnaît que l'instinct n'est qu'une faculté rudimentaire qui permet à l'animal de penser, de raisonner, de combiner et d'agir en liberté.

Les travaux de John Lubbock sur les fourmis et les abeilles confirment les lignes qui précèdent, car le savant naturaliste, après des études longues et patientes et de nombreuses expériences pratiquées avec toute la rigidité scientifique, paraît conclure que l'intelligence universelle est répandue dans la Nature et qu'elle est divisée et solidarisée en parcelles indéfinies!

Enfin, Lubbock reconnaît de son côté que l'âme constitue bien l'ensemble des facultés mentales et que les insectes qu'il a étudiés étaient doués de raison et que leurs facultés étant de la même nature que celles de l'homme, celui-ci et l'animal peuvent être placés sur un pied d'égalité relativement à l'âme et toutes proportions d'ailleurs étant gardées entre eux.

Revenant à ce qui fait plus immédiatement l'objet de notre étude, nous dirons que la *loi d'Huxley* indique nettement quelle est la place de l'homme dans la série des Vertébrés; cette loi, la voici: *Les différences psychologiques de l'homme et des anthropoïdes, sont moins considérables que celles qu'on observe à cet égard entre les anthropoides et les singes inférieurs.*

Hœckel prétend que l'organe de l'âme est particulièrement inconnu des psychologues, c'est-à-dire, d'après lui, des savants qui font profession d'ex-

poser l'étude des fonctions de l'âme : « la plupart des psychologues ne connaissent même pas l'anatomie du cerveau et des organes des sens... Le plus grand nombre des psychologues, aujourd'hui encore, ne sait rien des résultats de la psychologie expérimentale moderne, ni de la psychiâtrie... Ils ignorent jusqu'à la localisation des différentes fonctions psychiques ; le rapport de ces fonctions avec les diverses parties du cerveau. »

Et il ajoute plus loin : « la Psychologie n'est point du tout la science des fonctions psychiques, n'est point la Physiologie des organes psychiques ; c'est une manière de métaphysique. »

D'après Hœckel, les Psychologues ne connaissent rien des grands travaux de Goltz, de Hermann Munk, de Wernicke, d'Edinger, de Paul Flechrig et de tant d'autres encore ; en somme, les psychologues sont des ignorants d'après le maître allemand ! Et pour mettre sans doute les psychologues un peu au courant de la question, le Professeur d'Iéna résume la théorie de Fleschsig relative au centre de projection et d'association de l'écorce cervicale. Inutile d'ajouter que notre grand professeur ne voit rien que la matière, et qu'avec Th. Voght, il doit sans aucun doute croire que *la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau*, s'il ne le dit pas ; donc, l'homme peut parfaitement descendre du singe ; pour prouver victorieusement sa thèse, il manquait un chaînon à la chaine animale, mais un confrère va tendre la perche à Hœckel et lui donner le *Missing link* (le chaînon manquant) si ardemment réclamé par Huxley !...

En 1891 ou 1892, un médecin Hollandais, Eugène Dubois, a trouvé à Java, des ossements fossiles de *Phithecanthropus erectus*, lesquels restes fossiles, doivent provenir, suivant Hœckel, d'une forme transitoire entre l'homme et le singe, forme qu'avait déjà postulée dès 1866, à titre de pure hypothèse, le le professeur d'Iéna. Il avait donné à cette forme le nom de *Pithecanthropus* : « C'est, dit-il, le chaînon qui manquait dans la chaîne des primates supérieurs. »

« Parmi le petit nombre des Anthropoïdes encore existants, ce sont les Gibbons (*Hylabates*) qui se rapprochent le plus de la forme ancestrale commune à tous les Anthropomorphes. »

Et les plus propres à expliquer la transformation du singe en homme ; quant aux autres singes anthropoïdes, encore existants : orang, chimpanzé, gorilles, ils sont beaucoup moins que les Gibbons « l'habitude de marcher debout et d'appliquer sur le sol la plante des pieds. En outre, leur capacité cranienne et partant le volume du cerveau, occupe exactement chez le *Pithecanthropus erectus* le milieu entre celui des anthropoïdes et celui des races humaines inférieures ; il en va de même pour la ligne caractéristique du profil de la face. »

Comme on peut voir, Ernest Hœckel ne met pas en doute la descendance de l'homme par son ancêtre le singe!! c'est du reste chez lui une marotte, uue monomanie !

Le médecin militaire Hollandais, M. Eug. Dubois, trouva dans l'île de Java à *Trinil*, sous environ quinze mètres de terre, dans un terrain du plus récent *Tertiaire*, ou *Pliocène supérieur* par conséquent, parmi d'autres fossiles de la Faune Tertiaire, une *calotte cranienne*, deux *dents molaires* supérieures et un *fémur* entier, qu'il attribua à un animal intermédiaire entre les grands singes anthropoïdes et l'homme (1).

« Par le crâne et les dents, nous dit le docteur Hollandais, le *Pithecantropus erectus* s'approche des Anthropoïdes, de l'homme par le fémur, sans pourtant pouvoir être rangé parmi les Anthropoïdes, ni dans le genre humain. Par sa forme, le crâne ressemble de très près au crâne du Gibbon *deux fois agrandi*, mais il diffère de beaucoup de tout crâne humain, même du type de Néanderthal. Les crânes de ce dernier type, de même que ceux de Spy, sont d'abord beaucoup plus grands et très différents de forme également, surtout dans la *partie antérieure* et dans la *partie pariétale*. Cette dernière est beaucoup plus aplatie dans le *Pithecanthropus*. Mais c'est surtout dans la *partie orbitale du front* que le crâne du *Pithecanthropus* est aussi éloigné des crânes Néanderthaliens que de tout autre crâne humain. Cette partie est entièrement pithécoïde. »

M. Dubois nous dit ensuite, que le fémur de Trinil paraît s'écarter suffisamment de la forme humaine, pour que cet os ne puisse être considéré comme appartenant à l'homme, et notre docteur conclut : « Après toute critique touchant la place qu'il convient d'assigner dans la série des primates au *Pithecanthropus*, je persiste à penser que *Pithecanthropus erectus* appartient en ligne directe à la généalogie de l'homme, ou au moins ne peut s'éloigner beaucoup de cette ligne. »

C'est là du moins son plus cher désir !

Mais voici qui est gênant : Les Physiologistes anglais, Cuningham, W. Turner, David Hepburn, considèrent le crâne de Trinil comme un crâne humain !

Les Anthropologues Houzé et Manouvrier tiennent ces ossements fossiles, demeurés enfouis pendant des centaines de siècles, pour des restes humains, d'une *race fort inférieure*, morphologiquement beaucoup plus arriérée que

(1). E. Dubois. — *Pithecanthropus erectus eine menschenaehnliche Ubergans form aus Java*. — Batavia, Landes druckerei, 1894.

Cf. Dubois (de la Haye). — *Le Pithecanthropus erectus* et *l'origine de l'homme*. — Conférence annuelle transformiste, *in Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris VII, 4e série p. 460 et suivantes.

celle de Néanderthal et de Spy; donc, le Bipède de Trinil, serait bel et bien, tout simplement un homme de l'époque Pliocène, et non un Anthropoïde!

Quelle tuile pour Hœckel!

Au sujet du même fémur, M. Hepburn, d'Edimbourg, nous dit que : « d'après les conditions géologiques, cette découverte fait remonter le genre *Homo* à une période plus lointaine que toute autre découverte antérieure de restes humains. »

M. Manouvrier va plus loin encore, il nous dit : « A cette époque lointaine, le seul représentant connu du genre *Homo* possédait des dents et un crâne inférieurs à ce qui avait été antérieurement découvert, et très convenable, pour représenter dans ce genre *Homo*, ou dans la famille des *hominiens*, une phase *Pithécanthropique de l'humanité*. Aussi, sa conclusion est-elle de donner à cet homme Pliocène, le nom de *Homo-Pithecanthropus*.

Si la proposition du professeur de *notre Ecole d'anthropologie* était acceptée, le fameux chaînon, si recherché et si attendu, si caressé, serait tout trouvé; malheureusement, M. Manouvrier, MM. Krause, Virchow, Valdeyer et d'autres encore, tiennent, avec raison, suivant nous, les restes fossiles de Trinil, pour des restes d'un homme très primitif.

Inutile d'ajouter que tous les savants qui sont pour la descendance de l'homme par le singe, sont d'un avis contraire et soutiennent *mordicus*, *per fas et nefas*, « qu'au point de vue de la théorie transformiste, la seule qui soit *explicative* au sens scientifique du mot, ces distinctions ne sont fondées, ni en fait, ni en doctrine. La calotte crânienne de Trinil provient d'une espèce de bipèdes marcheurs, espèce humaine ou préhumaine, intermédiaire entre le singe et l'homme, espèce contemporaine d'une faune néopliocène bien datée et caractérisée (1) ».

Les mêmes partisans de notre descendance simiesque vont jusqu'à dire que « tous les géologues et tous les paléontologistes paraissent unanimes sur ce point très important pour la théorie de l'origine de l'homme (2). »

Les mêmes savants affirment que les ossements fossiles de Trinil sont bien certainement des restes de l'ancêtre de l'homme, bien que la face de l'être en question eût un *facies* simiesque. Tout le prouve : les dimensions des dents, le volume des mâchoires, la visière frontale en toit, les apophyses orbitaires énormes (orbite dit en *lorgnette*), conséquence morphologique d'une capacité crânienne relativement très faible, de même que l'exiguité extrême d'un front fuyant; la largeur du frontal n'a guère que 86 à 87 millimètres.

A ces signes caractéristiques, il faudrait encore ajouter : l'absence totale

(1) Jules Soury, *Revue générale des sciences*, janvier 1899, p. 52.

(2) *Ibidem*.

de basse occipitale, l'absence presque complète de courbure pariétale (signe des plus caractéristiques), la forme aplatie de la calotte (*Platycéphalie*), enfin la crête occipitale remonterait très haut vers le lambda. Tous ces signes feraient donc apparaître l'homme Pliocène de Trinil, comme une espèce intermédiaire, dont le crâne présente des caractères bien inférieurs à ceux de Néanderthal et de Spy.

M. L. Manouvrier nous dit que « par la brièveté et l'aplatissement de sa région pariéto-occipitale, le crâne de Trinil descend au-dessous de certains jeunes anthropoïdes (1).

Malgré toutes ces bonnes raisons, nous persistons dans notre croyance, à savoir que nous nous trouvons en présence d'un homme des plus primitifs, d'autant que nous savons qu'en anthropologie, l'infériorité craniologique des races fossiles croît en raison de leur Antiquité ; c'est là, pourrions-nous dire, une vérité axiomatique ; Broca nous l'a assez répété à la Société d'anthropologie.

Ceci admis, étudions les divers crânes préhistoriques, connus de tous les Paléontologistes ; après cette étude, nous pourrons aborder d'une façon utile, celle du crâne Pliocène du Trinil.

Beaucoup d'anthropologues croient que l'homme primitif vivait à l'époque Chéléenne ; aujourd'hui, nous pouvons affirmer qu'il faut remonter jusqu'au tertiaire pour trouver le type cranien primitif, avant la découverte des débris fossiles.

MM. de Quatrefages et l'abbé Bourgeois n'avaient pas hésité à adopter l'époque tertiaire pour l'apparition de l'homme sur notre globe ; on voit que leur intuition les avait bien servis.

Or, avant la découverte de Trinil, nous savions que près du Puy, on avait découvert, dans des coulées boueuses du volcan de la Denize, le corps d'un homme empâté dans ces boues, qui font partie du Pliocéne, c'est-à-dire de la partie supérieure de l'Epoque Tertiaire, comme nous l'avons déjà dit. Or, M. Sauvage a reconnu, sur les mêmes lieux, que le crâne de cet homme était pareil à celui de Néanderthal (Belgique), crâne trouvé à la base des terrains quaternaires. On peut considérer ce crâne, comme le type conservé de la forme céphalique de *l'homme tertiaire.*

Le crâne d'Eguisheim, près de Colmar, découvert par le Dr Fauvel, dans le lœss durci du Rhin, à 9 mètres environ de profondeur, présente tous les caractères du crâne de Néanderthal, savoir : front fuyant, arcade sourcilière fort saillante et développement postérieur de la tête, considérable.

(1) *In Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, IV, 4e série, 1895, 12-47 ; 553-65 et VII, 1896, 396, 460-475.

Aux environs de Stuttgard, au milieu d'ossements de Mammouth, on a trouvé à Canstadt, un crâne semblable en tous points à celui de Néanderthal. On ne saurait élever de doute sur son origine, car le crâne de Canstadt a été trouvé dans un brèche du *rocher de Gibraltar*, dont la haute antiquité est tout à fait indiscutable.

Près de Liège, à 20 mètres environ, au-dessus du niveau de la Meuse, on a trouvé le *crâne* dit de *Chauveaux*, qui appartient également à l'époque Chelléenne ; ce crâne est petit, le front fuyant ; il est surtout remarquable par son extrême allongement.

Les *crânes de Clichy*, découverts dans les bas-niveaux de la Seine, présentent des caractères d'infériorité incontestable, caractères qui sont notés chez un grand nombre de primates.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur les crânes préhistoriques, en signalant le crâne dit de l'*Olmo*, qui diffère totalement de ceux que nous venons de mentionner. Il a été trouvé en Toscane, aux environs d'Arezzo, dans les argiles quartenaires. C'est très certainement un crâne préhistorique : il se trouvait dans les argiles non remaniées mêlés à des restes de l'*Elephas Primigenius* ; dans le même dépôt, se trouvaient quelques silex taillés.

D'après le Professeur Cocchi, ce crâne, qui n'offre aucun caractère Pithécoïde, se placerait en dehors des types qu'il a examinés en Italie et ne présenterait aucun terme de comparaison dans toute la craniologie ancienne ; il est surtout remarquable par ses proportions considérables. Ainsi, le crâne de Voltaire, qui mesure 21 pouces de circonférence, ce qui n'est pas ordinaire, se trouve au-dessous de celui d'Olmo, qui mesure 21 pouces et demi. L'homme auquel il a appartenu, était sans doute d'une grande intelligence.

On a trouvé, en Belgique, dans une grotte dénommée la *Naulette*, une mâchoire humaine très curieuse ; elle était forte et très-épaisse, et ne possédait point l'apophyse géni-caractéristique du langage ; elle ressemblait à une mâchoire de singe. On peut donc affirmer, que l'homme porteur de cette mâchoire, ne parlait point, mais il pouvait être muet de naissance, dira-t-on ? A cela, nous répondrons, que la dentition de cette mâchoire, était la même que celle des Anthropoïdes ; les molaires et les canines présentaient la même forme que chez ces singes, et elles étaient disposées de même, dans la mâchoire ; la dernière des trois molaires était la plus grosse, tandis que chez l'homme de nos jours, c'est le contraire ; la dernière molaire est la moins forte.

A Moulins-Quignon, on a trouvé une autre mâchoire dont les caractères se rapprochent de ceux de la *Naulette*.

M. de Quatrefages estime que ce type de mâchoire des plus primitifs, se serait conservé dans la race humaine, comme un organisme transitoire,

bien qu'ayant subi quelques modificatione, chez des êtres sortant de l'animalité. Encore de nos jours, ces êtres serviraient de transition entre l'animal, les Fuégiens, les Bochimans et les Négritos, qui ne seraient guère plus avancés que les hommes de l'Epoque quaternaire.

A Engis, dans une caverne à ours (*Ursus Spelæcus*), située dans les environs de Liège, le Professeur Schemerling a découvert, au milieu de débris d'ossements fossiles et des vestiges d'une primitive industrie, un crâne, dénommé dès lors, *Crâne d'Engis*, qui remonterait à la période glaciaire dont la durée, d'environ cent mille ans, implique de notables changements dans la constitution de l'homme.

A Solutré, près de Mâcon, on a également trouvé des crânes préhistoriques qui paraissaient contemporains de l'âge du renne. Certains de ces crânes présentent une courbe très faible et le front, bien qu'ayant peu de largeur, n'est cependant pas fuyant.

En Suède, on a découvert des crânes analogues à ceux de Solutré : front bas, dolicocéphales, et qui, cependant, ne présentent pas un type bestial.

En résumé, par des observations très conciencieuses, on peut dire que les crânes conservent la forme allongée (Dolicocéphale), pendant toute la durée de l'époque quaternaire ; ils ne deviennent arrondis (Brachicéphales), que vers la fin des temps préhistoriques ; or, entre ces deux limites, il s'est écoulé un espace de temps qu'on ne saurait estimer à moins de vingt mille ans.

On peut donc conclure, de ce qui précède, que dans les gisements les plus anciens, les crânes sont dolicocéphales et cela jusqu'à l'époque paléolithique ; puis ils deviennent brachicéphales, quand l'homme devient plus civilisé. Nous devons ajouter que, même les crânes dolicocéphales, présentent entre eux une dolicocéphalie variée. Ainsi, les crânes de Cromagnon (Dordogne), n'ont pas les mêmes caractères que les crânes de Bruniquel ; les premiers ne présentent pas le type simiesque, mais celui de l'homme civilisé ; les crânes de Bruniquel marquent sur eux un progrès considérable, car leur forme affecte celle d'un bel ovale avec des contours très réguliers, ce qui manque aux premiers.

Disons, en terminant cette étude des crânes, que c'est bien à tort, qu'on veut voir dans les *Crânes* dits *de Grenelle*, trouvés dans les niveaux moyens de la Seine, des crânes préhistoriques ; ils ne présentent aucun des caractères de cette période. La question a été résolue, dans le sens que nous indiquons, à la *Société d'Anthropologie de Paris*.

Revenons à notre sujet, à la descendance de l'homme par le singe ; nous l'étudierons au point de vue psychique maintenant.

Nous dirons donc que les partisans de cette doctrine (et ils sont nom-

breux), veulent que l'homme descende plutôt du Gibbon, car ce dernier anthropoïde, en s'incarnant pour la dernière fois, dans une corporéité simiesque, dut être un singe perfectionné tenant de la nature humaine qu'il allait créer, et de la nature simiesque qu'il conserva encore longtemps, jusqu'à ce que par des incarnations successives, il eût dépouillé les dernières traces de pure animalité.

Les partisans de cette descendance de l'homme, prennent de préférence à l'Orang, au Chimpanzé et au Gorille, le Gibbon, parce que cet animal est doux et caressant et semble supérieur aux autres singes Anthropoïdes.

D'après ce qui précède, l'homme primitif né remonterait pas au-delà de la base de l'époque Chelléenne. Pendant la durée de Pliocène, le précurseur de l'homme serait apparu, tandis que les Anthropoïdes avaient fait leur apparition dès le Miocène.

A cette époque déjà éloignée du Tertiaire, la température était presque égale sur la surface du globe; aussi les Primates vivaient-ils en même temps sur divers continents, ce qui expliquerait, disent quelques anthropologues, l'apparition de l'homme sur plusieurs points du globe à la fois.

Nous avouons que ce raisonnement est captieux et ne manque pas de charme.

Revenant pour conclure aux restes fossiles du Trinil, nous dirons, avec M. Manouvrier : « Pour ma part, j'avoue que je n'aurais pas hésité à placer le *Pithecanthropos*, dans la famille des *Hominiens*, car, une espèce jouissant de l'*attitude verticale*, de la marche bipède et d'un volume cérébral au moins double de celui des Anthropoïdes de taille égale, est complètement de la famille des Anthropoïdes et possède les caractères fondamentaux et distinctifs de la famille humaine. »

Donc, le fameux chaînon n'est pas encore trouvé. Aussi, nous ne pouvons admettre les lignes suivantes du professeur d'Iéna, car Ernest Hœckel y devient trop affirmatif : « tous les éléments fondamentaux de la généalogie des Primates, depuis les plus anciens demi-singes (Lémuriens) de l'Eocène, jusqu'à l'homme, apparaissent clairement devant nos yeux, dans l'époque Tertiaire ; il n'y a plus, là, de « chaînon manquant » au moins essentiel ; « l'Unité phylétique du *Phylum* des Primates, depuis les plus anciens Lémuriens jusqu'à l'homme, est un fait historique ».

Pas si historique que cela, car, un grand nombre d'Anthropologues sont absolument d'un avis contraire à celui du professeur allemand.

Quant à nous, nous persistons dans notre croyance (nous en donnerons bientôt un nouvel argument) et cette croyance est que « ce n'est pas l'homme qui descend du singe, mais bien que celui-ci est le produit d'un accouplement monstrueux de l'homme. »

Mais adopter une telle version est chose trop simple ponr être admise par de grands savants ; c'est là un fait trop vulgaire. Or, c'est précisément pour cela, que nous le croyons absolument vrai !

Enfin, voici notre dernier argument.

Puisque l'homme descend du singe, pourquoi celui-ci ne fournit-il plus d'hommes ? Ce serait à désirer, vu la décroissance de la natalité.

Il manque un chaînon, dira le savant.

Fort bien, répondrons-nous, mais alors, pourquoi le singe ne procrée-t-il pas le chaînon manquant, et celui-ci, l'homme. Car enfin, s'il en a été ainsi dans le passé, ponrquoi n'en serait-il pas de même dans le présent ?

Nous pouvons donc conclure : *L'homme ne descend pas du singe* ; c'est absolument certain. C. Q. F. D.

Nous pensons l'avoir lumineusement démontré et que les grands savants ne nous occupent plus de cette question qui est pour tous les gens de bonne foi, classée.

E. Bosc.

EXORCISMES PAR L'EAU BÉNITE

A l'éditeur du *Spiritual Telegraph*.

Dans votre numéro du 7 courant, je le remarque, vous annoncez que le Très Révérend Evêque d'Albany se propose « d'exorciser les Esprits », autrement dit « de chasser les démons ». Il peut être intéressant, pour ce révérend personnage et pour le clergé catholique, de savoir que la chose a été tentée et n'a pas réussi. Le cas suivant le prouve :

Quatre jeunes filles folles et mal élevées, âgées de 15 à 20 ans, se réunirent chez une amie, pour « passer un moment avec les Esprits », ou, autrement dit, pour se moquer des manifestations spirituelles. Elles s'assirent autour d'une table et après avoir posé toutes sortes de questions folles, elles prièrent les Esprits de les prendre.

Les Esprits obéirent immédiatement ; ils s'emparèrent d'elles, les traitèrent de la façon la plus grossière, les secouèrent, leur firent tenir le langage le plus outrageant et faire les actions les plus violentes, etc. Sur ces entrefaites un des dignitaires de l'Eglise fut envoyé en hâte pour « chasser les démons obsesseurs ». Le prêtre arriva sur la scène du désordre, revêtit son surplis, s'arma d'eau bénite, et s'approcha des filles possédées avec les formules propres en ces occasions. Après les avoir aspergées, d'eau sainte et avoir récité une quantité de prières dont aucune ne produisit le moindre effet, les médiums se précipitèrent à la fois sur lui avec une force irrésis-

tible et une telle quantité de coups d'ongles, que le digne père s'enfuit précipitamment, laissant le champ libre aux « démons » et aux spectateurs qui s'étaient rassemblés pour assister à l'exorcisme. Les jeunes filles continuèrent à être traitées rudement par les Esprits de désordre qu'elles avaient invoqués, jusqu'à l'arrivée de quelques spirites dont les passes judicieuses et les douces remontrances les délivrèrent à l'instant des mauvais Esprits.

Ce n'est pas le seul cas où l'eau bénite et les exorcismes ont été impuissants dans les obsessions ; si le temps et la place ne me faisaient défaut, j'en citerais beaucoup d'autres qui le prouvent.

Le *Pilote* de Boston a dit, il y a quelque temps, que quelques prières ferventes et pas mal d'eau bénite, auraient bientôt raison de cette *farce*. Eh bien ! je consens à produire une centaine de médiums que les manifestations de l'Eglise catholiques n'affectent aucunement. J'en connais un sur lequel ils peuvent commencer l'expérience immédiatement; qu'ils répandènt un océan d'eau bénite et accomplissent leurs cérémonies les plus imposantes, s'ils arrivent à entraver les manifestations de ce médium, je consens à donner assez d'argent pour bâtir au moins une chapelle.

À vous, etc. SPIRITUS.

Le nom et l'adresse de l'écrivain ont été donnés à l'éditeur, pour attester la réalité de son offre; jusqu'à ce jour la petite chapelle n'a pas encore été demandée.

Extrait de l'Histoire du spiritualisme américain moderne, par EMMA HARDINGE.

EXPÉRIENCES DE M. WHITNEY

Editeur du *New-York Pathfinder*

Nous extrayons du célèbre ouvrage d'Emma Hardinge, « Histoire du spiritualisme américain moderne » page 243, le remarquable rapport suivant a dressé par M. Witney, Editeur de « New-York Pathfinder » au « Spriritual Telegraph. »

« Ayant été une ou deux fois chez un médium de table ou d'écriture, nous rendre compte de l'identité de nos chers morts, nous avions préparé une série de questions que nous nous proposions d'adresser à l'Esprit. Ces questions étaient écrites sur une feuille de papier à lettre et couvraient les quatre pages d'une écriture fine et serrée.

Nous avions écrit nous même ces questions, étant absolumeat seuls, et enfermés dans notre retraite, loin de tout œil mortel. Après avoir achevé ce document, nous l'avons placé dans une envoloppe que nous avons cachetée et placée dans la poche intérieure de notre habit, sur la poitrine.

Nous nous sommes rendu directement, de notre bureau à l'appartement du médium sans parler à personne, avant de nous asseoir à la table du médium, en compagnie de trois autres personnes qui nous étaient totalement inconnues.

Nous étions assis à la table depuis quinze minutes, quand le médium se tourna vers nous et nous fit observer de demander s'il y avait quelque Esprit désireux de communiquer avec nous. La réponse vint immédiatement : « Oui » Après avoir posé deux ou trois questions de peu d'importance, nous nous décidâmes à ne pas produire nos questions écrites, mais à les remettre à une autre fois. La main du médium fut alors prise, et le message suivant fut écrit ;

« Mon cher, pourquoi ne demandez-vous pas les questions que vous avez préparées ? »

Cela fut signé du nom de l'Esprit à qui nos questions écrites s'adressaient.

On peut le supposer, nous fûmes surpris plus que nous ne pourrions le dire, sachant que nous n'avions cité le nom de l'Esprit à personne, et que personne ne connaissait l'Esprit que nous cherchions. Pendant que nous étions sous le coup de la surprise, un monsieur qui était assis en face de nous, venu comme nous en investigateur, dit : « Eh bien ! avant de rien dire il faut tirer une preuve de cela. L'Esprit veut-il dire si monsieur a des questions préparées, et dans ce cas, veut-il les indiquer, et écrire par la main du médium, la première question ? »

« Oui, fut-il répondu, il a des questions préparées » et la main du médium écritune question. Nous tirâmes la lettre, nous l'ouvrîmes et nous lûmes aux assistants, la première question de notre liste qui se trouva être la copie exacte de celle que le médium avait écrite.

L'Esprit écrivit ensuite, « Je vais maintenant répondre à vos questions, posez-les mentalement. » Nous tînmes le papier devant nous, prenant soin que ni le médinm, ni personne ne peût y jeter les yeux. Alors nous lûmes les questions, mentalement, et à la fin de chaque question, l'Esprit répondit, soit par la table, soit par la main du médium, d'une façon correcte et satisfaisante.

Si l'Esprit eut été présent, corporellement, il n'aurait pu mieux faire. Nous quittâmes la réunion, dans un état de pensées tout nouveau ; celui qui n'a pas passé par une scène semblable ne le peut concevoir.

∴

Il arriva que la plupart des membres de notre famille devinrent de fermes croyants comme nous, à l'exception de notre mére, qui désapprouvait ces manifestations, comme nous le faisions avant.

Comme je suis professeur de théologie et membre de l'Eglise presby-

térienne, notre mère fit tout ce qu'elle put pour nous persuader que nous étions sous l'influence du démon ; elle nous prédit, qu'il n'en résulterait aucun bien. Elle pria, supplia, que dis-je, implora ses enfants de renoncer à tout cela et de laisser ces pratiques.

Ses sentiments à cet égard allaient si loin, qu'elle refusa même de rester avec nous, à la maison, et demanda que les plus jeunes enfants s'en allassent avec elle. Pendant qu'elle était dans cet état d'esprit, nous remarquâmes qu'un des membres de la famille était particulièrement affecté, son visage devenait pâle, des pleurs coulaient de ses yeux: il demanda un crayon, écrivit les phrases suivantes en faisant remarquer en terminant, que cela s'adressait à elle, notre mère, et que cela venait de l'Esprit du Christ, autant que son Esprit peut approcher de la terre.

« Que la voix de la vérité et de la raison soit le guide de tous vos actes. Ayez toujours les yeux fixés vers le ciel, comme vers l'idole de vos âmes, et l'étoile polaire vous conduira au bonheur et à l'immortalité glorieuse. Que l'amour et l'union entourent vos cœurs d'une guirlande d'affection, parce que Dieu dans sa bonté a donné cette affection à tous ceux qui veulent la recevoir. Soyez calmes, modestes, sans présomption, vous fiant à la promesse bénie de Jésus, qui a dit. » Où je suis, vous serez aussi. »

Elle se leva immédiatement de sa chaise, et s'écria : « Je crois au spiritisme, car, pendant que j'étais là assise, je disais uue prière fervente, suppliant Jésus que, si ces choses étaient vraies il me les révélât par une communication de lui-même. Je suis certaine que ma prière, à été entendue et que ceci est la réponse. » A partir de cette heure, elle devint une croyante. a continuée de l'être jusqu'à aujourd'hui et bien plus, elle s'est développée comme medium.

Un soir, nous étions allés voir un médium bien-connu, et tandis que nous étions assis en dehors du cercle réuni autour de la table, ne cherchant ni n'attendant de communication des Esprits, le médium écrivit ce qui suit : « Mon cher fils, en rentrant à la maison, regardez bien partout. Abigaïl. ».

Le médium nous demanda qui de nous avait une mère de ce nom, dans le monde des Esprits. Personne ne répondit. Finalement, le médium demanda : « Est-ce pour lui, » en désignant chacun à tour de rôle. Etant arrivé à nous l'Esprit répondit.

« Oui :

Nous reconnûmes que nous avions une mère décédée de ce nom, nous prîmes la communication et retournâmes chez-nous. Naturellement, nous regardâmes partout, mais sans rien découvrir qui exigeât une surveillance spéciale, jusqu'à ce que notre attention fut dirigée vers une lucarne dans le toit, qui avait été ouverte par le vent. Après avoir fermé cette fenêtre, nottre attention se tourna vers les tuyaux de cheminée que nous trouvâmes en mauvaise condition.

Qu'il suffise de dire que, si notre attention n'avait pas été attirée de ce côté par les Esprits, une bonne partie de notre mobilier eût été gâtée par l'eau et par la suie, car, pendant la nuit, éclata une des plus violentes tempêtes que ayons vues.

Ce sont là des faits. Il est évident pour nous, que ces commnnications viennent d'Esprits désincarnés, qui veillent sur leur bien-aimée.

Traduit par G. Béra

GIL

..... *Et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam cupiens saturare de micis, quae cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.....*

Mon ami Allen S... Esqre, rédacteur d'un journal américain, me fit connaître un jour le récit suivant :

« Un garçon, de 8 à 10 ans, d'une maigreur de squelette, triste et abattu, m'accosta un certain soir dans la rue en disant : « Monsieur, je n'ai rien mangé de toute la journée..... voudriez-vous avoir la bonté de me donner dix centimes ? » — Sans hésiter, je sortis l'argent demandé et le lui offris. L'enfant remercia et s'éloigna. Je lui aurais donné les dix centimes demandés, quand j'aurais été forcé pour cela de vendre mon pardessus. — Un de mes amis, qui passait par hasard à ce moment près de moi, aperçut le garçon et se tournant vers moi : « Comment, mon cher, vous donnez l'aumône à cette espèce de vagabond ? » dit-il ; « vous encouragez la paresse et la men- « dicité..... Cependant un homme, comme vous, qui depuis plus de 15 ans « rédige un journal devrait, à mon avis, connaître un peu mieux la nature « humaine. Que de fois vous avez été trompé par des hommes, des femmes « et des enfants qui, feignant la misère, racontaient de terribles histoires « touchant leur triste position, leur manque de travail, leur maladie et leur « misère. De fait, ce n'étaient pourtant que des fainéants et des mendiants « de profession. Or, il est temps, mon ami, d'ouvrir les yeux et de ne pas se « laisser exploiter par des filous... Je parie, que ce garçon là est aussi un « mendiant de profession et que, ses parents l'envoient mendier dans les « rues ». — Voilà ce que disait mon ami P..., d'un air fâché, ne pouvant pas comprendre comment il y a des gens qui se laissent si facilement exploiter par des mendiants de profession. — Or, beaucoup de gens pensent comme mon ami, attendu, qu'ils dépenseraient plutôt un dollar en futilité que de se laisser tromper par un mendiant pour un misérable penny. — Certes, j'ignorais absolument, si le garçon était vraiment pauvre, ou si c'était un mendiant de profession, cependant, je n'aurais pas hésité à lui

donner mon dernier shilling, s'il me l'avait demandé. — A la question de « pourquoi ? » de mon ami P..., toujours surpris, je lui fis le récit de l'histoire suivante, qui m'arriva l'année dernière... Mon Dieu ! que ne donnerais je pas pour qu'elle ne soit pas vraie !...

Le 20 décembre, de l'an passé, il faisait un froid terrible. Le thermomètre marquait 20° au-dessous de zéro. Le froid était si vif, qu'on sentait comme des aiguilles dans l'air et qu'on se recoquillait malgré soi jusqu'à la plante des pieds. La neige encombrait les rues, le vent la balayait avec des sifflements immenses. Tout semblait mort ; tous les êtres se cachaient, se blotissaient dans quelque trou. On n'entendait que la glace crier sous les pieds. Je m'arrêtai au coin d'une rue pour prendre le premier fiacre venu, qui passerait par là, lorsqu'un garçon de 8 à 10 ans, s'approcha timidement de moi. Il était déguenillé, son visage exprimait la faim et la souffrance. D'une voix lamentable il me dit : — « J'ai terriblement froid et je meurs de faim ! » — « Pourquoi ne vas tu-pas à la maison ? » demandai-je. « Je n'ai pas de maison ». — N'as-tu pas des parents ? » « Je n'ai personne ». — « Depuis quad es tu ici ? — « Depuis trois semaines ». — Le ton de sa voix trahissait le mendiant de profession. Il me semblait l'avoir déjà vu rôder dans les rues. Je me tournai vers lui et dis d'une voix brusque : « Ah ! je te reeonnais !... écoute, si je te revois encore arrêtant les passants dans les rues pour mendier, je te ferai arrêter par la police... m'entends-tu ! » — Le garçon se sauva. J'étais satisfait croyant avoir découvert un mendiant de profession. L'idée ne me venait pas à la tête qu'il se pourrait que ce pauvre orphelin délaissé, ait peur de la police en étant cependant tout à fait innocent et disant la pure vérité...

Deux heures plns tard, à la nuit tombante, le froid était tel, que mes yeux en pleuraient derrière les grands poils du collet de ma pelisse. J'allais ainsi depuis vingt minutes, osant à peine respirer, quand une voix plaintive me cria : « Monsieur, par amour de Dieu, ne m'abandonnez pas... je meurs de faim et de froid... » — Je me tournai et reconnus le même garçon grelottant dans son habit déchiré, le désespoir peint sur son visage. — Je lui aurais fait une aumône, mais l'idée ne me quittait pas, que j'avais devant moi un mendiant de profession envoyé par ses parents pour arrêter les passants dans les rues. Je le saisis par la main en disant : « Ecoute si tu ne m'avoue pas à l'instant que tu as menti, je vais te conduire au poste de police le plus voisin ! » — A ces mots la figure de l'enfant déjà pâle à cause du froid, devint plus pâle encore et retirant brusquement sa petite main : « Laissez-moi, Monsieur ! s'écria-t-il je vous en supplie... ne me conduisez pas au poste... oui... oui... j'ai menti ». Et faisant demi-tour il se sauva à toutes jambes.

Je dirigeai mes pas vers ma maison, me félicitant d'avoir débarassé le public d'un vagabond et d'un mendiant de profession. — Quelques heures après, j'étais tranquillement dans mon cabinet de travail, bien chauffé, en

train d'écrire un article contre la mendicité pour mon journal. Dehors il faisait noir comme dans un four ; malgré la neige qui tombait, il gelait à pierre fendre. Mes fenêtres étaient couvertes d'un drap de givre. J'entendis des pas dans le vestibule et une voix d'enfant se fit entendre sous ma porte. J'ouvris à l'instant, me demandant qui pouvait à cette heure, par un temps pareil envoyer un enfant dehors. Mais je reculai de surprise en voyant devant moi le même garçon mendiant qui m'avait arrêté dans la rue. Il était tout couvert de neige et grelottait de froid. « Monsieur, au nom du ciel dit-il en pleurant, ayez la bonté par amour de Dieu... » — mais tout à coup me reconnaissant, il n'acheva pas la phrase commencée et fit un bond en arrière. Je voulais absolument apprendre de lui pour quelle raison il m'avait suivi jusqu'à ma demeure et pourquoi il ne s'était pas adressé à quelqu'un d'autre. J'aurais dû penser, qu'à cette heure, par un temps pareil, les rues étaient désertes et que le pauvre enfant dans son désespoir frappa à la première porte venue. Mais dans ma colère cela ne me vint nullement à l'idée.— Si ça avait été un autre garçon pauvre, qui s'adressait à moi, à cette heure, certainement je lui serais venu en aide, mais croyant toujours avoir affaire à un mendiant de profession, qui s'entêtait pour m'importuner, la colère me prit, je m'avançai à lui pour le prendre au collet et le jeter dehors. — « Ah ! c'est encore toi ? lui criai-je, comment t'appelles-tu ? — Il recula dehors et ut enveloppé par un tourbillon de neige. — Je m'appelle « Gil... » — dit-il en s'éloignant — c'est bien ! attends un peu ; tu auras bientôt de mes nouvelles ! lui dis-je et je fermai la porte à clef. — Je revins à mon travail ; terminai mon article et me couchai vers minuit. — Dehors le vent sifflait ; les girouettes tournaient sur leur tringle en grinçant ; la neige ne cessait pas de tomber.

Le lendemain de grand matin j'ouvris la porte du vestibule. Là m'attendait un spectacle étrange. Sur la marche de l'escalier gisait le corps du petit Gil, mort pendant cette terrible nuit. La tête reposait sur la pierre, les pieds dans la neige, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, la figure exprimant une indicible tristesse... Je vivrais mille ans, que l'image de ce pauvre garçon abandonné, mort de faim et de froid ne s'effacerait pas de mon esprit... Une soupe chaude, un abri, auraient pu sauver la vie à un enfant...Par mon manque d'amour et de charité, je venais de commettre là un terrible crime envers l'humanité. Personne ne sait ce que je souffre... non, personne ne peut le comprendre... C'est un remords..., une souffrance qui ne laisse ni trêve ni repos... qui n'a point de fin !...

JOSEPH DE KRONHELM.

LE DIABLE ET LE BOURGUIGNON SALÉ

Monsieur, je lis dans un almanach à 0 fr. 25, publié à Auxerre, intitulé le *Bourguignon salé*, une anecdote dont voici queiques mots :

« Dans une maison de spirites se trouvait une fervente croyante, à qui l'on demanda de faire quelques épreuves. Cette dame, sans se faire prier, tira un livre de sa poche et adressa à haute voix, une prière à Satan.

« En entendant prononcer cet appel au prince des ténèbres, l'une des personnes présentes avoua qu'elle n'avait pas le courage d'entrer en relation avec le diable... etc. »

L'auteur de cette anecdote est anti-clérical et, en même temps, adversaire acharné du spiritisme et de l'idée de Dieu ; comme il a remarqué que l'Eglise attribue tous les phénomènes spirites à Satan, il a profité d'une occasion quelconque pour lancer ses attaques.

C'est ainsi que les habitants de nos campagnes sont renseignés sur la valeur du spiritisme sont déjà disposés à en parler avec dédain.

A quoi servent les 9.000 francs donnés à un député ? ils servent à propager l'erreur, le mensonge et cela est d'autant plus grave qu'il y a de ces almanachs dans un grand nombre de familles.

Si vous jugez nécessaire de signaler ces diatribes dans la *Revue spirite*, veuillez m'envoyer plusieurs numéros du cahier qui les contiendrait, vous obligeriez votre bien dévoué. HENRI PRIEUR.

En effet, les prédicateurs d'un côté et les républicains positivistes néantistes, se plaisent à dénaturer ce dont ils n'ont pas fait une étude préliminaire. *A priori* le prêtre dit : c'est le diable, oubliant que l'homme noir, sur la terre, a toujours fomenté la discorde, la guerre, créé le trouble des consciences, et la dénonciation et l'inquisition. Le Diable, c'est lui véritablement et il n'est pas besoin d'en chercher d'autres.

Quant aux députés publicistes qui, dans le *Bouguignon salé*, sèment des racontars ineptes, ils font le plus sot des métiers, car le spirite qui a du bon sens sait fort bien que tout est substance, et que dans l'Univers infini il n'y a que de la substance à l'infini à deux-états.

Tous les corps plastiques appartiennent à l'état neutre et inintelligent de cette substance infinie.

Toutes les âmes proviennent de l'état actif de cette substance infinie, elles animent les corps humains dont elles se servent pour leurs manifestations.

L'état actif de la substance étant l'ordre et la raison même, meut tout

qui a besoin d'être mu ; comme tous les corps plastiques (Les sphères et leurs habitants) sont plongés dans cette substance active, elle les meut dans l'espace, avec harmonie, raison et ordre.

Tout est donc éternel, et quand l'âme quitte son corps, elle ne disparaît qu'à nos yeux matériels.

Les spirites connaissant cette loi supérieure, savent pertinemment qu'un père, une mère, un frère, une compagne vivent, se souviennent; donc, en évoquant leurs parents ou leurs amis ils ne peuvent appeler le Diable, cette création fantastique des religions qui pour mieux dominer la foule, ne vivent que par le miracle et la foi absolue et sans contrôle.

Prêtres et députés bourgeois se peuvent entendre pour tromper et démoraliser le peuple qui ne sait pas; mais gare au réveil de ceux qui lisent le *Bourguignon salé*, car s'ils obtiennent de savoir, ils s'écarteront évidemment de tous les menteurs, de tous les oppresseurs, pour rendre hommage à la pure et simple vérité, à Dieu substance universelle et infinie.

P. G. Leymarie.

DEUX SÉANCES D'APPARITIONS A LONDRES

Les phénomènes de matérialisation, qui passionnent à un haut degré les adaptes du spiritisme, sont extrêmement rares, surtout en France, où les médiums qui obtiennent ces effets sont en très petit nombre. Il faut attribuer cela à l'opposition que le spiritisme rencontre en France, et aussi au manque de conditions nécessaires à l'obtention de ces phénomènes.

Nous ajouterons aussi que les Esprits eux-mêmes ne favorisent pas en général ce genre de médiumnité qui offre de grands dangers pour ceux qui s'y livrent.

Si certains médiums sont arrivés à ce degré, c'est parce qu'ils avaient une mission spéciale et qu'ils suffisaient à convaincre les personnes désireuses d'étudier les matérialisations. On a pu voir, il y a plusieurs années, le célèbre médium Daniel Homes, et ensuite Eglinton non moins célèbre, qui ont passé quelque temps en France.

A Londres actuellement, on peut avoir des séances avec M. Craddock et avec Mme Florence Corner (la célèbre Miss Cook d'autrefois). Ayant écrit il y a quelque temps l'histoire partielle de cette dernière d'après des récits anglais, j'étais très heureuse d'être conviée à l'une de ses séances lors de mon récent voyage à Londres ; premièrement il faut dire que Mme Corner ne donne ses séances que depuis environ dix-huit mois. Jusqu'à cette époque, et depuis une vingtaine d'années, elle menait une vie très retirée

auprès de son mari et de ses enfants. Actuellement son mari est en Amérique et elle vit seule à Londres avec une de ses filles; elle est heureuse donc de donner quelques séances par semaine chez des spirites comme autrefois.

Une série de séances privées a été donnée chez Mme Bathe à Londres; pour ma part, j'ai pu assister à deux de celles-ci, le 10 et le 17 octobre 1899. Je dois ajouter que notre hôtesse est une spirite fervente.

La première séance eut lieu le soir vers huit heures. Seize personnes étaient présentes. On nous pria de former une chaîne en demi-cercle devant la fenêtre qui avait été disposée en cabinet noir par un moyen aussi simple qu'ingénieux.

Le grand salon où nous étions était au rez-de-chaussés d'une maison entourée d'un jardin. La fenêtre était très large et formait une baie qui avançait sur le jardin; des volets en bois plein la fermaient hermétiquement, et de lourds rideaux de peluche rouge étaient ramenés au dessus d'une large tringle posée à cet effet à travers l'encadrement de la fenêtre. On pouvait passer sous la tringle sans se baisser; les rideaux formaient un toit au-dessus, puis retombaient.

On installa Mme Corner dans l'embrasure sur une simple chaise cannée. Des messieurs de l'assistance se chargèrent du soin de l'attacher avant la séance.

Ils prirent donc des cordons neufs qu'ils enroulèrent autour de sa taille pour la fixer au dossier de la chaise : ses poignets également furent attachés ensemble en laissant un écartement de vingt centimètres au maximum.

Afin qu'on ne puisse l'accuser ensuite d'avoir détaché les cordons les bouts en furent cachetés et scellés sur des cartes de visite.

A la fin de la séance on retrouva les cordons et les cachets intacts : quelques personnes voulurent s'assurer de la fenêtre, et demandèrent la permission, qui leur fût accordée, de passer par le jardin, afin de poser des scellés extérieurement sur les volets, dans le but d'empêcher l'introduction de quoi que ce soit.

Dans l'embrasure, à l'intérieur le plancher était recouvert d'une toile cirée, qui mieux qu'un tapis permettait d'entendre très distinctement les bruits. Le salon de Mme Bathe avait une dizaine de mètres de long, de sorte que nous y étions très à l'aise.

Avant de commencer, Mme Corner invita les dames présentes à venir examiner ses vêtements dans le petit salon. Nous dûmes constater que Mme Corner était vêtue d'une robe brillante d'alpaga noir, aux manches longues et étroites. Ses vêtements de dessous étaient en laine, de couleur très foncée. Absolument pas de blanc. Rien n'expliquait donc les apparitions blanches que nous devions voir se produire quelques instants plus tard, et qu'il faut par conséquent attribuer à l'intervention des Esprits.

Mme Corner veut bien se soumettre à toutes les épreuves pourvu qu'elles

lui soient imposées amicalement, et non dans un esprit de contradiction, car elle est très susceptible, facile à énerver, et si cela lui arrive avant une séance, celle-ci peut s'en ressentir, comme cela s'est produit récemment en Autriche où Mme Corner avait été appelée par des savants.

A Berlin on la traita bien; les séances furent bonnes; tandis qu'en Autriche elles furent nulles, les précautions prises ayant anéanti le médium.

Chez Mme B. la séance avait lieu dans une demi-obscurité. L'appareil d'éclairage était assez original; il consistait en une lanterne posée sur le piano et dans laquelle, à l'aide d'un tuyau de caoutchouc, on avait amené le gaz. La lanterne était munie d'un verre rouge.

Cette combinaison qui avait d'ailleurs été approuvée par les Esprits, permettait de régler la lumière et de la rapprocher de notre cercle.

On la baissa donc jusqu'au point nécessaire.

Les personnes du cercle se voyaient distinctement.

Mme B. nous pria de causer à haute voix en attendant les phénomènes. Plusieurs conversations s'engagèrent.

Pendant ce temps, paraît-il, les Esprits rassemblaient le fluide des personnes pour s'en servir et aider au phénomène, car le fluide seul du médium ne suffit pas.

Au bout de dix minutes, les phénomènes commencèrent par des voix derrière le rideau. On distingua une voix rauque. Tout de suite Mme B. déclara que c'était l'esprit du capitaine qui se manifestait.

Le dialogue suivant s'engagea :

— « Bonjour capitaine, comment ça va-t-il ?

— « Ça va bien; content de vous voir ».

Puis ayant été interpellé par l'un des assistants il expliqua qu'il était toujours assis à côté du médium, veillant sur lui pendant les manifestations et que son devoir était d'écarter les mauvais esprits qui pourraient lui nuire.

Il annonça la venue de l'Esprit Marie qui se montrait d'ordinaire; et un instant après chacun retenant son haleine, pu apercevoir les rideaux s'écarter; et une forme très blanche et très grande apparut debout à l'entrée des rideaux dont elle ne s'éloigna pas. Elle semblait très craintive, et regarda attentivement toutes les personnes assises dans le cercle, en inclinant la tête devant celles qu'elle reconnaissait. Pour regarder de mon côté elle dût s'abriter les yeux avec la main car la lumière placée derrière moi l'empêchait de distinguer les personnes qui m'entouraient. Elle resta environ cinq minutes devant le rideau, puis disparut lentement. Tout à coup, elle parut à côté du rideau opposé, où étaient assis Mme B. et son hôte M. Knovles, un médium, à qui elle donna amicalement la main ainsi qu'à Mme B. car celle-ci avait eu déjà nombre de séances; les Esprits la connaissaient fort bien, et semblaient très confiants avec elle.

Les Esprits paraissaient fréquemment dans ce coin, et j'ai bien regretté de ne pas y être placée, car j'aurais vu bien plus distinctement les formes.

Quand l'Esprit se retira on nous pria de continuer à parler à haute voix, puis après un instant d'interruption, on vit une forme blanche apparaître au milieu des rideaux. Cet Esprit avait la forme d'une jeune femme gracieuse aux bras nus et bien faits qu'elle étendait en croix, (or Mme Corner ayant les mains liées, personne ne pouvait supposer que c'était elle qui apparaissait ainsi). La tête de l'apparition était enserrée dans des bandeaux d'étoffe blanche qui en recouvraient la plus grande partie. J'ai pu constater que la coiffure de cet esprit, différait sensiblement de celle de la première apparition. Ce deuxième Esprit fut parfaitement reconnu par Mme B. qui le nomma. Il ne me semble pas qu'il ait parlé ; autant qu'il m'en souvienne il s'est contenté d'apparaître silencieusement.

Quand les esprits avaient disparu on entendait les voix derrière le rideau.

La voix du capitaine, quoique très basse, avait des intonations qui se rapprochaient de celle de Mme Corner. J'en conclus que cet Esprit s'exprimait par le moyen de l'incarnation du médium, ce dernier étant en trance comme toujours pendant les séances.

Après cet intervalle on vit paraître tout en haut dans la partie du rideau formant toit, une grande main au bout d'un bras nu.

La tringle était placée à la hauteur d'une personne, et la main apparaissait beaucoup plus haut, ce qui était très étonnant.

Quand on la vit ce ne fut qu'un cri ; « Oh! la grosse main », la voyez-vous ! » puis un instant après cette main passa sur le côté du rideau où était assise Mme B. et frappa trois forts coups sur ses genoux, ce qui la fit s'écrier : « Assez,de grâce ; vous me faites mal »,sur quoi cette manifestation prit fin.

Peu après l'Esprit Marie revint et engagea une conversation dans le même coin avec Mme B. Je ne pus, étant trop éloignée, ni voir l'Esprit, ni saisir les termes du dialogue.

Vers la fin de la séance, le capitaine dit qu'il essaierait d'écrire. On mit donc un crayon par terre derrière le rideau. Le capitaine s'écria : « Ça ne va pas ! il y a du métal au bout de ce mauvais crayon ! » Un instant après le bout en métal fut lancé dans la salle. Puis une accalmie, pendant laquelle on entendit divers bruits du côté des esprits. Le capitaine dit : « C'est pas commode cette affaire-là ; je fais ce que je peux, et ça ne marche pas. » Puis on entendit un grand remue-ménage, et la même voix s'écria : « Sortez-là » puis on entendit des gémissements prolongés.

A ce moment je reçus sur les pieds un coussin lancé avec force, qui avait été placé sous les pieds du médium au début de la séance.

Quand elle entendit les gémissements, Mme B. se leva inquiète et pria quelqu'un d'augmenter la lumière. Nous vîmes alors, à notre stupéfaction

le grand rideau enroulé en partie autour du médium ; on l'écarta et l'on vit encore un châle gris qu'elle avait sur les épaules et qui, à ce moment, recouvrait complètement sa tête. On retira le châle et l'on vit le médium, toujours sur sa chaise, mais le nez tourné contre le mur et le touchant presque. On visita les liens qui étaient intacts, c'est-à-dire dans le même état qu'au début, et qui certainement n'avaient pas permis au médium de paraître lui-même et de simuler les phénomènes auxquels nous venions d'assister.

Etant donnés que les volets étaient scellés, qu'il était impossible d'entrer dans l'embrasure, que personne dans l'assistance n'a bougé, et que le médium était attaché, la seule explication possible de ce qui s'est passé est l'explication spirite ; c'est-à-dire que les Esprits familiers de Mme Corner prenaient les fluides, et les rassemblaient pour construire des formes momentanément visibles.

Telle est la description de cette séance mémorable pour moi, aussi bien que je puis m'en souvenir.

Je me proposais de faire de nombreuses observations le mardi suivant, mais elles ne purent avoir lieu, comme on va voir.

Les personnes du groupe étaient les mêmes sauf une ou deux exceptions : on attacha le médium comme avant, on prit les mêmes précautions, mais aucune apparition ne se montra de la soirée et voici pourquoi :

Après quelques instants on entendit Mme Corner, encore éveillée qui protestait violemment contre les approches d'un Esprit qui semblait l'inquiéter : « Allez-vous en, laissez moi, vous dis-je ; je ne veux pas de vous ; je ne veux pas que vous me touchiez ; vous n'avez pas le droit de venir ici nous déranger comme cela ; restez en bas à la cave. »

Il faut dire que Mme B, nous avait raconté que le sous-sol de sa maison était hanté, que des esprits troublés se faisaient entendre dans la cave : qu'elle était descendue un soir avec une table et des chaises et qu'on avait fait une séance spirite au milieu de la cave à charbon, avec Mme Corner comme médium, et quelques autres personnes. Là ils apprirent que l'Esprit se nommait Holland et qu'il avait tué plusieurs personnes dans ces sous-sols, de sorte qu'il était pour ainsi dire enchaîné à cette maison en raison de ses crimes. Ils essayèrent de le ramener par des exhortations au repentir, ce qui ne produisit que fort peu d'effet, étant donné que c'était un esprit arriéré et têtu.

Le jour de la réunion, cet esprit avait appris que Mme Corner était là et l'avait suivie dans la salle des séances où il espérait se matérialiser.

Mme Corner le voyant autour d'elle avant de s'endormir était très effrayée ; et les bons Esprits qui l'entouraient ne pouvaient venir à bout d'éloigner ce revenant criminel qui essayait de prendre ses fluides pour se donner une forme comme il avait découvert que les autres faisaient.

Après une attente prolongée, on entendit des coups frappés dans la boiserie derrière le rideau, la lutte sembla se prolonger et soudain on perçut

la voix du capitaine qui s'écriait vivement : « Au nom du ciel, sortez-là ». La séance cessa et l'on trouva le médium attaché, mais souffrant, geignant, se lamentant et paraissant évanoui. On le transporta dans une chambre plus fraîche où il revint peu à peu à lui, et déclara que l'Esprit méchant l'avait très effrayé et que dans ces conditions il était impossible d'obtenir une bonne séance.

Mme Corner paraissait désolée en pensant que les personnes s'étaient inutilement dérangées; elle essaya même une demi-heure plus tard de recommencer la séance, mais on ne put rien obtenir, l'esprit Holland s'obstinant à rester,

Mes observations se trouvèrent donc par ce fait absolument impossibles malgré ce que je m'étais promis. Par la suite, il paraît qu'une ou deux séances de la même série n'eurent pas plus de résultats et cela pour les même motifs.

Mme B. fut donc obligée depuis de transporter les séances dans une autre pièce de sa maison où les phénomènes recommencèrent à se manifester enfin.

De ce qui s'est passé, je tire cette conclusion que des phénomènes faux peuvent avoir lieu toujours et partout. Dans le cas de Mme Corner, même les séances manquées contribuent à prouver l'authenticité des phénomènes, car on comprend parfaitement que quelquefois de mauvais esprits peuvent venir troubler dans une séance les travaux des esprits familiers des médiums.

Dans ces réunions l'harmonie est désirable en tout, aussi bien du côté du public que du côté des esprits, car une seule note fausse peut détruire la cohésion indispensable à l'obtention des phénomènes.

B. DE LAVERSAY.

MONSIEUR LEADBEATER A PARIS

Les lecteurs de la *Revue* se rappelleront peut-être que je leur ai présenté, le printemps dernier, Mme Annie Besant, le grand apôtre de la Théosophie. Je me permettrai aujourd'hui de leur présenter un autre de nos *leader*, M. C. W Leadbeater qui a passé une douzaine de jours à Paris vers la fin décembre.

L'époque des fêtes de Noël, si favorable aux réunions de famille, l'est beaucoup moins pour des réunions d'un autre genre. Aussi M. Leadbeater n'a-t-il donné qu'une conférence publique. Cependant il s'est fait entendre tous les jours et jusqu'à deux fois par jour, dans des réunions privées plus

ou moins nombreuses, suivies par les membres de la Société Théosophique, et il a assisté aux différents meetings des Branches, au nombre de cinq maintenant à Paris.

C'est une belle et intéressante figure que j'ai à vous dépeindre et je crains fort que ma plume ne soit pas à la hauteur de la tâche. Grand, blond, de tournure athlétique, le front large et haut d'un penseur, une physionomie pleine d'énergie et de bonté tout à la fois, éclairée par un regard tout particulier... le regard d'un clairvoyant. On sait que M. Leadbeater a développé au plus haut degré cette faculté de clairvoyance que pour ne pas la confondre avec la clairvoyance ordinaire des sujets, j'appellerai : *Clairvoyance spirituelle.*

Ce regard attentif, qui perce et pénètre, vous produit une étrange impression tout d'abord. Pour le fixer bien loyalement, il faut un certain courage, car, on le sent arriver tout droit à votre être intérieur, à cet être qui n'est connu que de vous seul. Mais ce regard, il faut le dire, est adouci par une bonté exquise se traduisant ainsi : « Ne craignez rien, si je vois votre âme telle qu'elle est ; si je vois son degré de développement, toutes ses ombres et ses faiblesses, je vois aussi le pourquoi de ces ombres et de ces faiblesses. Je vois, bien loin en arrière, la marche du Karma, et les épreuves et les luttes qu'elle a eu à subir, cette pauvre âme. Et je vois tout aussi bien sa bonne volonté, ses aspirations vers la pureté, ses possibilités de progrès spirituels ».

Dans le charme de l'intimité, le conférencier se montre sous un jour encore plus sympathique ; si plein d'aimable gaîté, de bienveillance ; ne se rebutant jamais de commenter, d'expliquer, de mettre sa haute intelligence à la portée d'intelligences plus humbles... ne faisant jamais parade de sa supériorité. Sa modestie et sa simplicité,... quelle leçon pour tous ceux qui savent réellement quelque chose de lui !...

Faut-il dire quelques mots de sa vie ?... faut-il dire comment il est arrivé à la Théosophie ? Il y a vingt ans, M. Leadbeater était un jeune pasteur de la High Church. J'ai entendu dire qu'il était assez sociable et très amateur de tennis... la vie lui réservait bien des surprises. Mais, en même temps, c'était un esprit chercheur et très obsédé de doutes religieux, ardemment désireux de trouver la Vérité. Il la chercha dans différentes voies et pendant plusieurs années explora celle du spiritisme. Il assista à des séances données par des médiums remarquables, Eglinton entre autres avec qui il se lia d'amitié. C'est par Eglinton, indirectement, qu'il obtint une preuve de l'existence des Maîtres. Il lut alors les ouvrages de Sinnett, entra dans la Société théosophique. Quelque temps après, il partait pour l'Inde et c'est là qu'il vint à acquérir la notion directe des Mondes invisibles, car ses

facultés de clairvoyance se développèrent avec une rapidité extraordinaire, instantanément pour ainsi dire.

Désormais sa conviction était faite; il se donna entièrement à la Théosophie dont il devint l'un des apôtres les plus dévoués.

Mais nous voilà bien en arrière de son séjour parmi nous, et j'y reviens pour parler de quelques-unes des questions traitées par lui devant son auditoire habituel. M. Leadbeater, admirablement interprété d'ailleurs, parlait un anglais parfaitement clair et distinct. Je dirai que sa parole avait l'une des facultés possédées par son regard : elle pénétrait,... il savait si bien se faire comprendre ! Et certaines questions abstraites qui eussent été de l'hébreu pour nous, dans un autre cas, devenaient absolument claires et lumineuses pour l'esprit.

M. Leadbeater a, tour à tour, dans ces différentes réunions, traité de l'*Individualisation des animaux*, de l'*Aura*, cette sorte d'atmosphère qui nous enveloppe et dans laquelle le clairvoyant lit à livre ouvert — du *Devakhan* ou vie céleste, la vie du plan supérieur qui succède à la période purgatorielle ou Kamaloca — des *Clichés Akashiques* où tous les actes accomplis dans le passé le plus lointain sont,pour ainsi dire photographiés...de *la Loi de sacrifice*, sujet admirable et admirablement traité, enfin des *Aides invisibles*. Certain de nos frères spirites auront lu son livre *Invisible helpers* dont une partie a été traduite pour la *Revue Théosophique française*. Cette dernière question a enthousiasmé l'auditoire. M. Leadbeater, après avoir cité quelques exemples à l'appui, expliqua comment chacun de nous peut, dans une certaine mesure, contribuer à ce beau travail pour l'humanité. Les Aides invisibles conscients, c'est-à-dire qui ont été éveillés sur le Plan astral pour y travailler plus librement, et qui peuvent à leur réveil, transférer le souvenir de ce qu'ils ont accompli dans leur cerveau physique, sont encore relativement bien rares. Mais pour travailler sur le plan astral, cette faculté *de se souvenir* au réveil n'est nullement nécessaire. Il importe peu que nous soyons conscients du service rendu, pourvu que nous ayons pu rendre ce service. Si ce sujet intéressait les lecteurs de la *Revue Spirite*, je le traiterais bien volontiers plus longuement, un autre jour.

A une réunion intime, donnée par le directeur de la *Revue Théosophique*, M. Leadbeater parla du plan mental, le plan de la pensée, sujet d'un intérêt capital, effleuré déjà par Mme Besant dans sa belle conférence sur l'Idéal Théosophique. Celle de M. Leadbeater a été remarquable et je regrette, amèrement de ne pouvoir en donner un extrait ici, car elle n'a pas été sténographiée. En nous parlant de ce plan mental, M. Leadbeater s'est étendu sur l'importance et la puissance de la pensée, sur la responsabilité qu'assume tout être qui pense et qui envoie dans le monde des forces hostiles ou bienfaisantes, purifiantes ou empoisonnées.

D'une autre conférence sur le plan astral, je puis donner quelques extraits. M. Leadbeater dit en parlant de la réalité du monde astral, de sa matérialité invisible pour nous : « Un temps viendra, au cours de notre évolution où nous en deviendrons tous conscients. En attendant, à cause des inégalités d'évolution, il s'en trouve parmi nous quelques uns qui sont conscients de ce monde; quelques autres en sont devenus conscients en suivant délibérément le sentier de développement qui conduit à ces facultés. D'autres enfin se trouvent être accidentellement par nature, en possession de quelque perception de ces mondes invisibles.

« Ces gens sont communément appelés des clairvoyants, et pour le moment ils sont une très faible minorité dans le monde... Or, faire partie d'une très faible minorité, cela revient généralement à être considéré comme lunatique par la majorité. »

. . . .

Plus loin, en parlant du corps astral, le conférencier dit : « Dans la composition de tout être humain, il entre de la matière astrale... Cette matière astrale est le véhicule des passions, des émotions et des désirs de l'individu.. Lorsque vous développez en vous la faculté de voir cette matière, vous la voyez au dedans et autour de chaque personne que vous regardez, et la première chose qui saute aux yeux, ce sont ses transformations continuelles.

Le corps astral se modifie surtout en ce qui concerne le mode de ses vibrations... Par exemple, si vous regardez avec la vision astrale le corps astral d'une personne à l'état de repos, vous voyez la couleur générale de son corps astral.Mais supposez que pendant que vous observez cette personne elle ait un grand accès de colère;... aussitôt vous verrez se produire une modification évidente et étonnante dans ce corps astral. Vous y verrez une explosion de rouge vif, en sorte que, voyant cette couleur, vous pourrez immédiatement vous dire : cette personne est en colère.

« Un autre exemple : Entrez dans une église, une église où au moins quelques-uns des fidèles pensent véritablement à ce qu'ils font ; vous y verrez le résultat d'une explosion de sentiments dévotionnels et le résultat produit sera une vague de coloration bleu de ciel.

De même vous verrez une admirable nuance rose se répandre sur le corps astral d'une personne affectée subitement par une émotion d'amour intense, élevé et désintéressé.

« Tout cela a l'air poétique; néanmoins la chose est parfaitement scientifique, parce que l'émotion produit une rapidité particulière de vibrations de la matière du corps astral... Or, vous savez que sur le plan physique,

une modification dans la rapidité des vibrations produit généralement un changement de couleur. »

Le 23 décembre, M. Leadbeater a parlé publiquement, salle des Mathurins sur la mort et les états qui suivent la mort. Il est évident que pour les théosophes et même pour bien des spirites, sa conférence n'avait rien de nouveau. Mais certaines vérités sont toujours utiles à dire, et celles-ci, par leur esprit de logique, de justice et de compassion, ont dû certainement impressionner ceux des auditeurs qui n'avaient pas encore entendu parler de l'Au-delà, au point de vue théosophique...

Nous y voyons les idées de châtiment et de récompense nettement pris à parti.

« Il est inutile de parler d'un juge qui récompense et qui punit. Les états qui suivent la mort sont simplement et d'une façon absolue le résultat de la vie de l'homme. Celui-ci peut se créer un purgatoire très réel, presque un enfer. »

En s'étendant sur le Karma ou loi de causalité, le conférencier dit : « Je sais bien que certaines de ces idées semblent en contradiction avec la Révélation. Mais les lois de la nature sont les lois de Dieu et les expressions de Sa volonté, et, par conséquent rien de ce qui provient de Lui ne peut contredire les lois. Il est vrai que nous savons encore peu de choses de ces lois, surtout de celles qui fonctionnent sur les plans supérieurs, mais nous possédons au moins certains principes généraux qui se maintiennent après la mort comme auparavant. Nous savons, par exemple, que toute énergie se conserve, que jamais aucune force n'est perdue; ce principe s'applique aux choses spirituelles tout comme aux choses de ce plan physique. Nous savons qu'une cause produit toujours son effet, et qu'il n'y a pas d'effets sans causes... On a parfois exigé de nous la croyance qu'il y avait un châtiment illimité, une souffrance infinie pour une certaine somme d'iniquités commises ici-bas, nécessairement limitée puisque la vie humaine est essentiellement telle... Cette idée me paraît anti-scientifique. Il est impossible qu'une chose limitée ait un résultat illimité, infini. »

Ce sont là des idées familières à nos frères spirites, n'est-il pas vrai? « Nous ne demandons à personne, dit ailleurs M. Leadbeater d'accepter aveuglément aucune des assertions de la Théosophie; nous les exposons en vous disant qu'elles nous ont été transmises par de plus savants que nous, et ensuite que plusieurs d'entre nous, sous la direction de nos Maîtres, ont appris à vérifier par eux-mêmes une partie de ces assertions. »

Le conférencier s'étonne à raison de cette crainte de la mort qui devrait être incompatible avec une réelle foi en l'immortalité de l'âme.

« Un grand nombre de personnes, dit-il, qui regretteraient l'épithète de

matérialistes agissent néanmoins comme si leur mort devait être *la fin de tout*. Quoi qu'elles puissent dire, elles ne croient pas, en réalité, à une vie posthume, car toutes leurs actions démontrent qu'elles ne prennent comme éléments de calcul dans leur existence, que les choses en deçà de la tombe.

Une autre conception erronée concernant la mort est cette idée qu'il nous est tout à fait impossible de savoir quoique ce soit sur les conditions de l'au-delà. C'est là une idée commune à notre civilisation actuelle, mais qui n'a jamais été admise dans les civilisations antiques... La Théosophie nous donne la certitude que les états succédant à la mort sont parfaitement connaissables et susceptibles d'être explorés par un grand nombre d'humains... Il est même possible à l'homme d'atteindre consciemment des états encore supérieurs et obtenir de là une conception plus haute et plus réelle de la vie dans son ensemble... Et autant qu'il nous est possible d'observer ces mondes supérieurs, nous pouvons voir que le même immense processus d'évolution se poursuit et que toujours et incessamment la vie s'élève de plus en plus haut, que jamais elle ne retombe, si ce n'est temporairement, afin d'entrer peut-être dans une nouvelle voie d'évolution.

Ces deux dernières conférences dont j'ai cité quelques extraits paraîtront dans les *Revues Théosophiques* de février et de mars. Elles intéresseront, sans nul doute, ceux de nos frères spirites qui sont favorables aux enseignements théosophiques et qui voient en la théosophie une amie et une alliée dans la lutte contre le matérialisme et contre l'orthodoxie aveugles. Et de même que la théosophie reconnaît la réalité des phénomènes spirites, la réalité des faits acquis par l'expérimentation, de même le spiritisme voudra s'éclairer des données d'observation obtenues par la théosophie, au moyen de méthodes différentes.

A. J. BLECH, M. S. T.

LA FAMILLE HERNADEC

LES VIES SUCCESSIVES

Roman spirite (*Suite*).

Après une halte de plus d'une heure dans le chef-lieu du Finistère où nos deux amis dînèrent consciencieusement, ils remontèrent en wagon, en destination de Douarnenez et d'Audierne.

— Alors, c'est à Plogoff, que nous débarquons définitivement, demanda Robert.

— A Plogoff, répondit Jacques qui roulait, depuis son dîner, sa sixième cigarette.

— Trouverons-nous un gîte quelconque dans cette bourgade au nom quelque peu baroque et qui ne doit rappeler que de très loin le boulevard des Capucines ou l'avenue de l'Opéra?

— Mais parfaitement. Cette bourgade renferme environ 2.000 habitants et domine une falaise d'où tu pourras contempler des merveilles don l'avenue de l'Opéra et le boulevard des Capucines seraient fort empêchés de te fournir l'équivalent.

De là, je rayonnerai dans les environs où j'ai encore quelques églises à étudier, et s'il ne te plaît pas de m'y accompagner, tu pourras te livrer à tes contemplations devant cette côte incomparable, la plus belle, à coup sûr, de la Pointe de Cornouailles (*Cornu Galliæ*, ou corne de la Gaule).

— Parlent-ils français, les indigènes de cette corne?

— Sommairement. La plupart en sont restés à leur vieux dialecte breton; mais, s'ils ne parlent pas notre langue, ils la comprennent et les hôteliers, dans tous les cas, pourront te donner la réplique.

Et puis encore... tiens comment donc n'y ai-je pas songé plus tôt? Nous aurons à voir la famille Hernadec où je te présenterai... Famille étrange; mais prodigieusement intéressante et sympathique! Et dans quel site admirable vivent ces gens qui véritablement ne ressemblent à personne Oh! pour sûr à personne!

— En quoi diffèrent-ils donc des autres?

— En tout. Par le milieu où s'écoule leur vie et par le caractère même de cette vie dont la nature et l'intensité font tache, mais tache lumineuse, sur le fond banal et terne des existances vulgaires.

Dans un antique manoir, autrefois croulant et lézardé, mais aujourd'hui habilement et solidement restauré, sur le bord de la mer sauvage, au milieu de l'éternel rugissement des flots qu'effleurent à toute heure du jour de grands vols de mouettes, vivent quatre personnages... comment dirai-je? énigmatiques.

— Oh! oh! fit Robert, légérement ironique, voilà un début d'exposition qui promet et m'intéresse.

— Et qui tiendra ce qu'il promet. C'est, en premier lieu Allan Hernadec, superbe vieillard de 70 ou 75 ans, veuf depuis nombre d'années, ancien marin qui, pendant plus de quarante ans, a sillonné toutes les mers du monde et dont le fils aîné, Pierre, est mort dans un naufrage, il y a huit ou dix ans, je crois.

Puis sa bru, Berthe, veuve de ce fils décédé, blonde et rêveuse créature dont les yeux bleus s'ouvrent sur le monde avec une candeur que n'ont pu désillusionner ni les tristesses, ni les mécomptes de sa vie.

Puis encore son petit-fils, Hervé, grand et beau jeune homme de 20 ans, de haute et fière mine, rêveur aussi, comme sa mère et qui... Ah! c'est ici que mon exposition va se corser, se corser à tel point que je me demande comment je vais te définir cette nature exceptionnelle, te dépeindre ce jeune homme qui, à côté de sa vie d'ardente et généreuse activité, en mène une autre... mais, tu ne devinerais jamais... tu ne comprendras sans doute pas..., en mène une autre étrange, incompréhensible, vivant enfin d'une double vie, d'une part avec ses contemporains vivants et d'autre part... avec les Invisibles!

— Tu dis? s'exclama Robert interloqué.

— Je dis les Invisibles.

— A quoi rime ce vocable; énigme, charade ou logogriphe?... Comprends pas.

— Ni moi non plus; mais tu n'es pas obligé de comprendre.

— Soit, mystère et discrétion... Mais cela ne fait que trois personnages et le quatrième que tu oublies sans doute, je le réclame, alléché par les trois premiers.

— Oh! que nenni que je ne l'oublie pas; mais je l'ai gardée pour la fin, la quatrième.

— Tiens, tiens, il est donc féminin le n° 4.

— Oui certes... et d'un féminin réussi, je te prie de le croire. Le numéro quatre s'appelle Velléda.

— Velléda! fit Robert, en sursautant sur sa banquette.

— Oh l'admirable, l'incomparable créature!... C'est la petite fille d'Allan Hernadec, la fille de Berthe et conséquemment la sœur d'Hervé.

— Velléda!... répéta Robert avec stupéfaction. Mais que vient faire ici cette druidesse d'un autre âge?

— Druidesse, tu l'as dit.

— Voyons, voyons, Jacques, mais de quel monde me parles-tu? Dois-je te prendre au sérieux? Tu sais, je me suis livré à toi sans arrière pensée, ni défiance.... Je t'ai suivi docilement jusqu'au fond d'une Bretagne inexplorée... Il ne faudrait pas abuser de tout cela, mon cher ami.

— Je n'abuse nullement et suis absolument sérieux. Je te parle d'un monde à part, c'est bien entendu; mais si tu te cabres au premier mot, si tu ne veux admettre rien d'original ou d'étrange, eh! bien, quoi, retournons alors à Batignolles, Puteaux, Nanterre ou Bougival!

— Soit, je m'incline; mais encore faudrait-il un peu s'expliquer. Ces gens dont tu me parles que sont-ils? Des visionnaires, des hallucinés, des névrosés... quoi donc encore?

— Ce sont tout simplement des spirites.

— Des spirites !... Et tu vois ces gens-là ?

— Comment si je les vois ? Mais tu les verras toi, aussi et ils te charmeront,comme ils m'ont charmé moi-même et Dieu sait pourtant si j'ai hésité, tergiversé, avant de m'aventurer chez eux.

— Eh ! bien, pour ma part, je doute fort qu'ils me charment, parce que tu sais, je n'aime pas les déséquilibrés, moi !

— Déséquilibrés !... Eh bien je leur en souhaite aux « équilibrés » de l'être autant que ces spirites-là !

— Alors, quoi ! tu es de leur secte et tu partages leurs idées ?

— Oh ! pour cela, non, par exemple. J'avoue ne pas les comprendre toujours, ne les comprendre même que rarement ; mais quoi, je les laisse dire, je les écoute souvent avec intérêt, tout au moins avec curiosité et il est des heures, je le confesse sans honte, où voyant leur merveilleuse sérénité d'âme et la troublante profondeur de leurs convictions, je tâche de me « mettre au point » ce qui en somme est la clé de la vie.

S'il est une vertu que j'apprécie parmi toutes celles dont les moralistes nous recommandent l'usage, c'est la tolérance. Et faut-il donc qu'un prosaïque « rond de cuir » comme moi, qu'un obscur fonctionnaire, qu'un vulgaire stipendié du gouvernement, t'incite à la largeur d'esprit, au bon vouloir de s'instruire, à sortir des formules reçues, à échapper aux vulgarités traditionnelles, à s'éclairer en un mot... s'il y a lieu de le faire ici, bien entendu ?

Au surplus, je suis bien tranquille. Quand tu auras entendu la belle Velleda t'expliquer ses théories avec l'éclair de ses grands yeux de diamant noir, sa voix mélodieuse et profonde qui, parfois, semble venir d'ailleurs, de je ne sais où et vous donne je ne sais quels frissons mystérieux, en un mot avec son éloquence frémissante et ses contagieuses convictions qui vous emportent au pays des rêves.., eh bien alors, mon pauvre ami, je ne donnerai pas un maravédis de tes protestations et de tes résistances.

Sais-tu bien qu'elle ferait courir bien des gens à Paris et toi, le premier, s'il lui prenait un jour fantaisie de faire une conférence à la Bodinière.

— Que prouverait tout cela, sinon que la séduction de la femme serait peut-être seule en cause dans le prestige de son éloquence.

Quoi qu'il en soit, je te le répète, reprit Robert sur un ton de légère irritation, je n'aime pas les détraqués. Sous prétexte de philosophie, de morale ou de religion, l'humanité n'a-t-elle pas assez extravagué, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à l'an de grâce où nous vivons et où sévissent encore tant de divagations inédites ? Notre pauvre raison humaine est assez vacillante à l'état normal,sans qu'il soit nécessaire de la disloquer un peu plus, sciemment et volontairement. S'il nous reste encore quelques bribes de bon sens, gardons-les pour l'amour du ciel, et conservons-les religieusement.

Et puis enfin, ajoute-t-il après un silence, qu'est-ce qu'ils prêchent ces illuminés? Quelle est leur « doctrine » ou bien plutôt leur genre de folie?

— Oh! je n'ai nullement la prétention de répondre à tes questions médiocrement respectueuses. Les gens du château de Plogoff sont fort modestes, remarquablement discrets et ne cherchent nullement à s'imposer aux récalcitrants. Ils ne sont rien moins que prêcheurs, ces *illuminés*, comme tu les appelles, et pour sûr n'ont jamais éprouvé le désir de s'enrôler dans l'« Armée du salut ».

Je dis plus ; lors même que je saurais quelque chose, je me garderais bien de t'en rien dire. Outre que je ne suis nullement un néophyte qualifié, je ne prétends être l'interprête de personne, et je laisse au vieux Hernadec le philosophe, à son fils Hervé, le voyant et à la prestigieuse Velléda, la prêtresse moderne, le soin, sinon de te convaincre, du moins de t'exposer leurs arguments.

— Eh! bien je les attends, leurs arguments.

— Audierne? Audierne! crièrent les conducteurs du train qui venait de stopper. Tout le monde descend.

— Obtempérons, fit Jacques en prenant son chapeau et descendons comme tout le monde.

Nos deux amis firent charger leurs bagages sur l'omnibus qui fait le service entre la gare et Plogoff situé à quelques kilomètres d'Audierne et se firent conduire au *Grand hôtel du goëland*, où deux grandes chambres très suffisamment confortables, les plus belles de la maison, du reste, leur furent adjugées par une plantureuse et avenante hôtesse qui, fort poliment et en assez bon français, leur avait souhaité la bienvenue.

A peine eurent-ils procédé à une sommaire installation qu'ils coururent au sommet du promontoire, et nous devons constater que le dédaigneux Robert de Valdrome, tout septique qu'il fût ou feignait d'être, s'arrêta net, surpris, ému, émerveillé.

Certes, on l'eût été pour bien moins.

Du fond ténébreux de l'abîme, car la nuit était tombée. s'élevait le grondement profond des vagues épandues qui, se poursuivant l'une l'autre allaient se déchirer aux écueils puis s'engouffrer éperdument dans les récifs de la côte de granit. Une légère brume couvrait l'incommensurable étendue ; mais les dernières lueurs du couchant incendié où s'amoncelaient tout un écroulement de nuages d'un gris bleuâtre, jetaient, au travers de leurs fissures, de longues traînées qui rougissaient la crête des vagues les plus hautes.

Quelques phares, au loin, scintillaient dans les ténèbres. Celui de l'île de

Sen, noyé dans les vapeurs opaques, semblait faire effort pour signaler aux navires le redoutable archipel qui l'entoure, et la baie entiere des Trépassés drapée comme d'un flottant manteau, mugissait dans l'ombre, jetant dans l'infini de l'horizon que l'œil devinait, reculait par de là toutes limites, son éternelle lamentation que les échos du rivage se jettent l'un à l'autre et prolongent lugubrement.

Puis les voyageurs rentrèrent à l'hôtel où fatigués de leurs journée, ils s'endormirent sans tarder, bercés par le murmure de la grande mer qui parfois semble s'assoupir, mais qui jamais ne sommeille.

CHAPITRE II

PLOGOFF

Le lendemain, dès l'aube, nos deux touristes se trouvèrent sur pied presque en même temps. Ils avaient hâte, Robert surtout, d'aller revoir en pleine lumière et par l'admirable matinée qu'il faisait ce jour là, le spectacle magnifique qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir dans la soirée précédente.

Il était là devant eux, ce pittoresque Finistère (l'on devrait écrire *Finisterre*, fin de la terre) que pousse audacieusement en mer la fameuse pointe du Raz, ou cap Sizun, qui domine de haut toute la baie des Trépassés. Ce nom sinistre n'est hélas que trop justifié, ainsi qu'en témoigne la longue série des naufrages qu'enrégistra l'histoire de cette côte inhospitalière.

Aussi, à côté de l'histoire, abondent les sombres légendes parmi lesquelles figure au premier rang celle de la coupable ville d'Is dont les débris noyés à tout jamais transparaissent au fond des eaux, quand les tempêtes si fréquentes en ces parages laissent quelque répit aux vagues battues, flagellées presque sans relâche.

C'est du sommet de cette redoutable falaise que se découvre un spectacle à nul autre pareil. Toute la baie s'étale au loin, hérissée de brisants, tachée de roches noires qui, alternativement couvertes et découvertes par les grandes vagues glauques ourlées de franges d'argent, ressemblent à d'énormes monstres marins qui se tiendraient à l'affût de je ne sais quelles proies mystérieuses et éternellement attendues.

A quelques kilomètres au large, se groupent, sur un plateau sous-marin, d'innombrables écueils qui paraissent monter la garde autour d'une roche déchiquetée d'une soixantaine d'hectares de superficie. Nul arbre, nulle végétation sur cette terre qui semble maudite, que voilent des brumes éternelles, que rongent des flots furieux, que balaient des bourrasques dont les courants opposés tourbillonnent sans fin ni trêve sur cette mer implacablement tourmentée.

Cette roche stérile et désolée, c'est l'île de Sen, l'antique *Sena* décrite par les anciens géographes et que rendirent autrefois si célèbre les neuf prêtresses dont le collège servit de suprême refuge aux derniers adeptes de la religion druidique.

Ces prêtresses, s'il faut en croire les vieilles légendes, étaient douées de pouvoirs surnaturels. A leur gré, elles déchaînaient vents et tempêtes ; mais bonnes et charitables parfois, elles guérissaient les malades et composaient de merveilleux remèdes. Dans leurs heures d'extase, pendant leurs scènes d'incantations, elles avaient des intuitions étranges, évoquaient les âmes des trépassés, puis pendant les nuits d'orage, au milieu des éclats de la foudre et du rugissement des flots, elles prédisaient l'avenir à ceux qui avaient le courage de venir les consulter.

Plus d'incantations, aujourd'hui, dans la petite île de Sen, plus de sacrifices, plus de druidesses qui prophétisent, car les six ou sept cents habitants vivant encore, le croirait-on ? sur cette roche perdue que semblent avoir abandonnée le ciel et la terre, ne sont plus que de simples marins — hardis marins qui pêchent, sauvent les équipages en péril, quand la chose est possible, ou tout au moins recueillent les naufragés et ramassent les épaves.

Du milieu des roches éparses qui font à la côte comme un rempart de leurs arêtes contre la furie de l'Océan, se dressent, à droite, dans la baie de Douarnenez, la Pointe de la Chèvre, au-delà, la Pointe de Toulinguet, plus loin encore le Troupeau des Pierres noires, puis un vaste archipel d'îlots et de récifs que borne, au nord-ouest, tout au fond de l'horizon, la masse sombre de l'île d'Ouessant. A gauche, s'arrondit la baie superbe d'Audierne qu'encadrent harmonieusement de lointaines côtes bleuâtres et que terminent, vers le sud, à l'autre extrémité de la courbe, les roches noires de Penmarch.

Spectacle incomparable, tableau féerique, sur lequel ondulaient de flottantes vapeurs... Et le soleil, de ses flèches d'or, les trouait, les dispersait dans l'espace, jetant de vagues lueurs roses sur l'écume dont s'enguirlandaient les vagues vertes.

A ce spectacle où le regard s'égarait éperdu, s'ajoutaient les harmonies sauvages de l'abîme. Depuis les roches du rivage et les parois de la falaise contre lesquelles les vagues venaient se briser avec fracas ou rejaillir en gerbes retentissantes, jusqu'au moutonnement des flots de haute mer qui murmuraient au loin, l'on entendait, l'on devinait dans l'étendue comme le chœur farouche des vagues affolées. Voix solennelle de l'Océan qui domine tous les bruits de la terre et tous les tonnerres du ciel.

— Quelle splendeur et quelle majesté ! dit Robert à demi voix et comme se parlant à lui-même.

— Oui, répéta Jacques, splendeur et majesté, mais combien terrifiantes, quand c'est l'ouragan qui mène le concert et se fait chef d'orchestre. Car enfin, c'est le calme, calme relatif que nous avons là devant nous ; mais orsque la tempête accourt du bout de l'horizon, lorsque la grande houle venant du large s'élance à l'assaut de la terre ferme, surgissent alors des vagues monstrueuses qui escaladent la Pointe du Raz jusqu'à une hauteur de quatre-vingts mètres, parfois. Sur la plate-forme du cap, ruissellent des torrents d'écume saline. Tout le promontoire comme pris de terreur semble prêt à s'écrouler dans le gouffre. L'on dirait d'un navire qui tangue et l'on sent la terre frémir sous les pieds, lorsque les rugissements de la mer lointaine sont comme scandés par les coups de tonnerre souterrains provenant de la brusque irruption des vagues qui s'engouffrent sous les roches profondes.

C'est que rien n'arrête la formidable poussée. Le Finistère a devant lui toute une armée qui l'assiège et l'assaille. Sans obstacle et sans frein, les lourdes lames se précipitent contre cette terre d'avant-garde qui tressaille, mais défend quand même le rivage et le continent.

— Et à qui restera la victoire, demanda Robert, dans cette lutte qui dure... depuis combien de milliers de siècles ?

— Eh bien, en définitive et malgré les apparences contraires, répondit Jacques, c'est à la terre qu'elle restera. Certes l'attaque est effroyable et elles l'attestent éloquemment, ces îles innombrables autrefois attachées au continent et qui en ont été violemment séparées par les eaux dévastatrices. C'est lentement qu'elles agissent ; mais c'est sans relâche qu'elles sapent, rongent et minent. Dans leur patiente et inlassable furie. elles percent des puits, ouvrent d'immenses arcades sous lesquelles elles s'élancent avec des hurlements de triomphe. Elles creusent ces cavernes au fond desquelles retentissent leurs coups de bélier semblables à des détonations d'artillerie, ces *Trous du diable*, comme les appellent les marins et que l'on rencontre en tant de lieux, à Dinan, dans la presqu'île de Crozon, dans l'*Enfer de Plogoff*, particulièrement, où l'on voit des granits fendus, des roches émiettées, d'énormes blocs surplombants ou disloqués.

Mais, malgré tout, ces dévastations sont des faits isolés dans l'histoire géologique. C'est avec lenteur et par un déploiement de forces passives que la terre se défend. Il se fait, dans l'assiette des continents de longs, de séculaires mouvements de bascule. Si les côtes occidentales de la France s'enfoncent insensiblement sous les eaux de l'Atlantique, celles de la Scandinavie, en revanche, émergent progressivement de l'Océan glacial.

Il est un autre genre de conquêtes par lesquelles se caractérisent les victoires de la terre ferme, ce sont les ensablements, les apports des grands

fleuves qui déversent annuellement des millions et des millions de mètres cubes dans le lit des mers qui reculent et n'ont cessé de reculer depuis les époques de formations géologiques. Le Mississipi finira par combler le golfe du Mexique. Le fleuve des Amazones reculera les côtes orientales de l'Amérique du Sud. Le Rhône qui, en passant, comblera le lac de Genève, poussera ses atterrissements jusqu'à l'Algérie, tandis qu'en même temps et d'autre part, le Nil prolongera les siens jusqu'aux côtes méridionales de l'Asie Mineure. Enfin, c'est par de continuelles infiltrations dans les roches profondes que la mer lentement absorbée reculera, reculera toujours devant la terre victorieuse.

Mais, ajouta Jacques en souriant, comme il faudra que s'écoule jusque là un nombre indéterminé de millions d'années, nous n'avons pas à nous en occuper présentement, et nous pouvons continuer à contempler les terribles sévices de cette mer sauvage contre notre valeureux Finistère qui résiste héroïquement. J'avoue, pour ma part, que le spectacle de cet océan grandiose m'enivre et m'exalte de la façon la plus étrange. Pendant les grandes tempêtes auxquelles j'ai assisté, en m'accrochant là dans les anfractuosités de ces roches qui nous entourent, j'arrivais parfois à un tel degré d'enthousiasme et de terreur sacrée, que je me reculais lentement des bords de l'abîme, pour n'y être pas précipité par le vertige de mon propre délire.

Après une heure ou deux de contemplation, Jacques et Robert quittèrent la falaise et sans commentaires, sans réflexions inutiles, ils rentrèrent chez eux, après avoir fait un assez long circuit parmi les roches pittoresques du promontoire.

Quelques jours se passèrent en excursions variées. Jacques et son ami dont l'état d'esprit s'était quelque peu modifié, depuis son arrivée à Plogoff, visitèrent successivement les villes les plus voisines : Esquibien, Plouhinec, Goulien, Pont-Croix, Sizun, dans les environs desquelles abondent les monuments mégalithiques, menhirs, dolmens, allées couvertes ; puis plus loin la curieuse église de Pleyben, où notre architecte ravi put admirer le curieux mélange du style gothique et de celui de la renaissance, sa haute tour carrée à clochetons ajourés et son dôme élégant avec lanterne octogonale, sans oublier son beau calvaire.

Dans les jours suivants, furent visités la belle église de Folgoët, avec son portique, son jubé superbe, ses statues du XVe siècle et sa fontaine historique qui jaillit sous le maître-autel ; le cloître de Daoulas, le plus admirable édifice roman du Finistère ; le merveilleux calvaire de Plougastel Daoulas avec son arc de triomphe et sa plateforme où sont groupés près de deux cents personnages dont le ciseau du vieil artiste du XVIIe siècle a su faire vivre la pierre sculptée, fouillée avec une maîtrise incomparable.

Quoi encore? Sizun avec son beau clocher que termine une flèche élancée ; Guimiliau qu'illustre son église et particulièrement son admirable calvaire, véritable monument dont les panneaux sont littéralement couverts de superbes sculptures.

Citons encore, pour en finir, car il faut se borner, Saint Pol de Léon, sur les confins du département qui possède deux monuments magnifiques : une antique cathédrale aux tours gracieuses et Notre-Dame du Kreizker, construite dans le style élégant du XIV° et du XV° siècle et dont le clocher célèbre dans la France entière, reposant sur quatre piliers intérieurs, élance jusqu'à une hauteur de soixante-dix-sept mètres ses clochetons et sa flèche hardie.

Et combien d'autres églises superbes pourrions-nous ajouter à notre rapide nomenclature. Car elles abondent en Bretagne et c'est toujours d'un réseau de fines dentelles de pierre que se drapent les monuments qui, dès le XII° et le XIII° siècle, vinrent décorer la vieille terre celtique.

Aussi de combien de notes, de croquis et de photographies, notre ami Jacques bourra t-il sa serviette de maroquin gaufré, tandis que Robert, dans le délicieux *farniente* du touriste amateur,se contentait d'inscrire dans sa mémoire, comme dans un invisible calepin, tous les souvenirs dont l'enrichissaient tant d'excursions pittoresques. Et, c'est alors qu'il se perdait en de longues rêveries qui autour de lui voltigeaient, puis s'évanouissaient comme les volutes bleuâtres qui s'échappaient de son cigare.

C'est devant les monuments mégalithiques qu'ils s'arrêtaient le plus volontiers. Alors que les deux amis erraient au clair de lune et que soudain se dressait devant eux tel de ces gigantesques menhirs comme celui de Goulien, par exemple, haut de six ou huit mètres, ou bien encore que s'étalaient dans les ajoncs et la bruyère les débris de cet autre colosse appelé le *Grand Menhir* qui, dans les environs de Locmariaker, se dressait autrefois jusqu'à la hauteur de plus de vingt mètres, Robert tombait en arrêt et lâchait la bride à son imagination vagabonde.

— Eh bien, oui, mon cher ami, disait-il, n'en déplaise à tes goûts d'architecte savant, diplômé et bien noté au ministère, en dépit de tes théories sur l'art et ses merveilles que j'apprécie du reste, j'aime encore mieux ces vieilles pierres grises sous leur vêtement de lichen. Je cherche à comprendre ce que nous disent en leur muet langage ces monuments symboliques d'une antiquité qui recule, recule... jusqu'où remonte-t-elle en somme ? Que furent ces races qui, dans l'opaque obscurité des âges, vécurent au milieu de ces forêts de pierres qu'ils ont amoncelées ou dressées et au prix de quels efforts incompréhensibles.

Lorsque avec les données de ton archéologie, tu m'indiques l'âge exacte

de telle église qu'enfanta le XIII° ou le XII° siècle, tout près de nous relativement et dont je peux contrôler la nature et la signification, je suis moins ému que devant le mystère de cette primitive « architecture » que créèrent nos sauvages ancêtres, et quels ancêtres?... Sortes de primates, sans doute, tous barbouillés encore de la fange de leurs marécages, tous rugueux de leur gangue animale.

De quels cultes grossiers, de quelles sanglantes scènes d'anthropophagie, furent témoins ces vieilles pierres qui dans l'ombre semblent nous regarder avec cette sorte d'ironie que l'on retrouve sur la face des sphinx d'Egypte — autres témoins des mêmes peuplades, c'est-à-dire de nos mêmes ancêtres.—

—Mais je comprends ça, répondit Jacques. L'architecte qui sommeille en moi n'a pas obstrué mon entendement au point de m'empêcher de rien voir au delà de mes fonctions officielles. Moi aussi, je me penche sur ce passé ténébreux et je vois s'y agiter des troupeaux de problématiques créatures qui, sur le seuil de l'humanité, trébuchent entre l'animal mal éteint et la race nouvelle appelée à évoluer, à se perfectionner, pour aboutir au type moderne que nous réalisons... avec plus ou moins de bonheur.

— Oui! plus ou moins! fit Robert avec amertume. Je me demande dans quelle mesure nous le réalisons ce rêve d'avenir dont nos sauvages devanciers durent avoir quelquefois, peut-être, l'obscur pressentiment.

Passe encore pour un Jacques Gautier qui étudie les styles et les combine pour en faire jaillir de nouvelles œuvres d'art et qui va rédiger sur la matière un mémoire fortement documenté... Mais uu Robert de Valdrome, membre du Jockey-Club qui s'ennuie et ennuie sans doute les autres et qui à tous égards est parfaitement inutile à ses contemporains... je ne vois pas trop en quoi il représente le type, j'entends le type élevé de l'homme moderne, alors que toujours rasé de frais, habillé à la mode de demain et faisant blanchir son linge à Londres, il n'a même plus, comme nos aïeux crasseux et velus, la consolation d'être le précurseur d'une descendance supérieure.

— Allons, bon ! voilà que recommencent tes litanies en fa mineur! s'écria Jacques dans un éclat de son large rire sonore. En voilà un qui n'a vraiment plus d'illusions!

— Ah, non, par exemple, reprit Robert et lui ne riait pas. Ni dans le cerveau, ni dans le cœur. Je me rends le sincère témoignage que moi et mes pareils sommes de parfaits dégénérés et que mieux vaut encore être le prototype d'une race prédestinée, pour aussi imparfait et grotesque qu'il soit, que le dernier produit d'une évolution irréparablement parachevée.

Le monde est vieux, mon pauvre Jacques, et nous sommes encore plus vieux que le monde, enlizés que nous sommes dans notre égoïste et incurable incapacité.

— Eh bon Dieu ! mon pauvre ami, mais Schopenhauer lui-même, le funèbre patron des blasés et des décadents était d'une gaîté folâtre à côté d'un désabusé de ton espèce ! Sur quel chardon vénéneux, sur quelle vipère enragée, as-tu donc marché pour exhaler d'aussi lugubres lamentations ? Ce n'est plus de la tristesse, ce n'est plus du découragement, c'est de la quintessence. de pessimisme que distille ton cœur ulcéré, plus que cela, malade.

Puis, après un silence: « Sais-tu quelle idée vient de poindre dans ma cervelle ?... Je vais essayer de te médicamenter.

— Me médicamenter ?... Je voudrais bien savoir, par exemple, quel traitement tu comptes employer. C'est-il par l'allopathie, par l'homœpathie, par le fer ou le feu que tu espères...

— Je n'en sais rien encore. Je n'ai pas de parti pris, pas de système préconçu. Ce n'est pas moi qui vais te traiter. C'est à d'autres mains que les miennes que je vais confier ton « cas » ; car c'est un véritable cas que la crise dont tu souffres, cas morbide et exceptionnel auquel doivent être appropriés des remèdes spéciaux. Les microbes les plus délétères t'ont choisi, à coup sûr, pour exercer en toi leur néfaste industrie et je crois que toutes les Facultés du monde se déclareraient incompétentes devant un sujet aussi réfractaire. Je ne vois plus qu'une chose à faire... c'est de te présenter à mes amis Hernadec.

— Encore ?... Mais positivement, ils te hantent ces hallucinés !

— Aux grands maux, les grands remèdes.

— Eh bien, s'ils me guérissent ceux-là, je m'engage à aller brûler un cierge sur l'autel de la première chapelle que je rencontrerai sur mon chemin.

— Alors, tu ne ferais peut-être pas mal d'aller l'acheter, ton cierge.

(*à suivre*). ED. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

M. Jean-Baptiste Chevallier, ancien chef de groupe, à Lyon, depuis les premiers temps du spiritisme dans cette ville, fut avec le brave père Deprêle (comme on se plaisait à l'appeler), le continuateur de l'œuvre, après la dispersion des rédacteurs du journal *La Vérité*.

J.-B. Chevallier était la droiture et la bonté même ; il dirigeait son groupe avec un rare bon sens et beaucoup d'autorité et faisait le bien sans ostentation. Que d'âmes souffrantes et éprouvées, réconfortées par cet ami de la cause, lui doivent une profonde reconnaissance.

Souvenir affectueux à cet ancien correspondant, à ce vieil ami. Nous partageons la peine de toute sa famille. L'enterrement a été civil et de nombreux spirites ont rendu hommage à ce vaillant esprit.

Nous avons appris aussi le décès de *M. Pierre-Joseph Parriaud*, vieil abonné de la *Revue spirite*, mort à Lyon, le 26 décembre 1899, à l'âge de 78 ans; il a suivi dans l'au-delà son vieux compagnon et frère Chevallier, huit jours après sa désincarnation.

A ce fidèle serviteur de nos doctrines, à cet honnête homme, donnons notre meilleure pensée. Sa famille a voulu un enterrement civil; ce fut le vœu de P.-J. Parriand.

DEUXIÈME ENTRETIEN

(Voir *Revue*, janvier 1900).

D. — Qu'est-ce que la *prière*?

R. — La prière n'est point cette formule banale que la routine met sur vos lèvres. C'est le souffle de l'esprit devenu conscient de sa propre vie. C'est le cri de l'Incarné montant dans l'Invisible pour attirer à lui le fluide éthéré qui est la nourriture de son âme comme le pain matériel est celle de son corps.

D. — Qu'est-ce donc que le fluide éthéré?

R. — C'est le rayonnement du foyer divin de l'Infini, venant alimenter et vivifier les innombrables petits foyers que sont nos âmes travaillant sur les mondes à l'animation et à la transformation de l'inerte matière.

D. — Par quelle voie nous arrive ce rayonnement?

R. — Par des courants magnétiques qui, allant du pôle positif qu'est l'Infini au pôle négatif qu'est l'Espace, enregistrent et transmettent les puissantes vibrations de l'un et les faibles appels de l'autre.

D. — Nos prières peuvent-elles avoir accès dans l'Infini?

R. — Les aspirations de nos âmes-enfants ne peuvent encore arriver jusqu'à ce brûlant foyer de *lumière* et d'*amour*.

D. — Qui donc répond à nos appels?

R. — Ce sont nos frères aînés qui gravitent sur les plans supérieurs de l'Espace d'où nous recevons leur fraternelle assistance.

D. — Par quel moyen nous secourent-ils?

R. — Par le moyen de courants secondaires qui relient entre eux tous les plans de l'Espace.

D. — Qu'est-ce qui nous fait communiquer avec l'*Invisible*?

R. — Ce sont les émanations fluidiques produites en vous par le jeu des passions ou le travail de la pensée. Ces fluides, actionnés par les forces d'attraction et d'affinité, se mélangent aux fluides similaires de l'Espace et, réfractés ou réfléchis, se polarisent, créant ainsi autour de vous des courants fluidiques constamment en activité.

D. — Que produisent ces courants?

R. — Ils établissent entre l'Invisible et vous un échange perpétuel de fluides plus ou moins clairs ou opaques selon le degré de pureté de la cause qui les a produits.

D. — Que font les fluides opaques?

R. — Ils créent les courants néfastes à qui sont dus les douleurs du plan terrestre et les troubles du plan astral.

D. — Que devons-nous faire pour détruire ces courants mauvais?

R. — Il faut vous efforcer d'assainir vos pensées en acquérant des notions plus justes de la vérité. Il faut également vous appliquer à épurer vos passions, afin de remplacer les fluides lourds qui produisent l'ignorance et la haine par les fluides purs et lumineux du *savoir* et de l'*amour*!

Ces aperçus, amis, sont un nouvel aliment présenté à nos esprits par les frères aînés chargés de nous distribuer le pain de vie. De même qu'une nourriture plus substantielle est donnée à l'enfant qui court et s'agite qu'à celui dont la vie s'ébauche sur le sein de sa mère; de même aussi une plus grande dose de *lumière* est-elle départie à l'âme devenue consciente de sa propre vie qu'à celle qui végète encore inconsciente, dans les langes grossiers de la matière.

Pour terminer cet entretien, nous vous dirons que les perspectives de cette vie de l'âme ne comportent ni les courtes joies ni les durs labeurs de la vie matérielle, mais bien les ineffables surprises et les bonheurs sans fin de l'*Immortalité*.

(*A suivre*). *Trois dualités de l'espace.*

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

M. Léon Denis, l'écrivain spiritualiste bien connu, vient de donner à Marseille, les 24 et 27 décembre, deux brillantes conférences très goûtées. Il a traité dans la première le rôle du spiritisme dans le monde, dans la seconde le spiritisme et l'idée de Dieu. Sa parole vibrante et chaude a laissé dans l'esprit de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre, une impression durable et profonde. Il est à souhaiter que notre cité ait le bonheur de le posséder à nouveau l'an prochain.

ELISÉE BERTON.

Le Petit Marseillais du 18 décembre 1899.

Conférences sur le spiritisme. — M. Léon Denis, l'auteur apprécié de divers ouvrages spiritualistes, cédant aux sollicitations qui lui ont été adressées, donnera deux conférences sur le spiritisme, les 22 et 27 du courant, dans la salle de l'Etoile de Provence, rue du Chêne (entrée par la rue des Minimes). La première de ces conférences a pour sujet : « Le spiritisme et son rôle dans le monde »; la deuxième : « Le spiritisme et l'idée de Dieu ». Ceux qui eurent la bonne fortune, l'année dernière, d'entendre l'éminent propagateur de l'idée spiritualiste voudront écouter de nouveau sa parole inspirée, claire et persuasive. On pourra se procurer des cartes d'entrée gratuites chez M. Nadar, l'aimable photographe, dont la complaisance ne se lasse jamais.

A Marseille, les socialistes ont voulu entendre M. Léon Denis; de là, discussion intéressante et au dire des auditeurs, le conférencier spirite s'en serait tiré à son honneur, en soutenant sa thèse avec vigueur et éloquence, en s'appuyant sur la raison.

Le Petit Marseillais.

M. Léon Denis vient de donner dans notre ville deux conférences sur le spiritisme et l'idée de Dieu, conférences contradictoires qui ont mis en présence des talents de valeurs indiscutables. M. Léon Denis se rend dans d'autres grandes villes pour continuer la tournée de conférences qu'il a entreprises.

Le Soleil du midi.

Des conférences relatives au spiritisme ont été faites par M. Léon Denis. Elles ont eu un grand succès car le conférencier apporte dans son sujet une grande érudition et une éloquence persuasive. M. Léon Denis vient de quitter Marseille pour continuer dans d'autres grandes villes sa tournée de conférences.

Rapport sur le spiritualisme, par le comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques).

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité, *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles, en dehors des médiums étrangers à la société; dans ses séances plénières le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté ; cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité. Nous en donnons la traduction.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers: réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible ; apparition de fantômes à tous les degrés de formation ; seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

Une telle masse de faits, attestés par des témoins si dignes de foi, n'a pas entraîné la conviction de tous. Les préjugés enracinés dans l'esprit depuis de longs siècles sont tenaces.

En France, ces documents étaient presque totalement inconnus, à peine si quelques ouvrages spéciaux ont reproduit les conclusions générales du comité. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés et les noms de ceux qui les ont attestés, qui leur donnent ainsi une valeur toute particulière.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



43e Année. N° 3. 1er Mars 1900.

RÉNOVATION PAR LES MAITRES

Voir la *Revue* de février 1900 (*La Religion*).

Les hommes qui, de haute lutte auront acquis la véritable intellectualité, la sage et divine spiritualité seront les véritables rénovateurs sur notre sphère, les grands initiés le demandent; la terre sera réellement le domaine de ces investigateurs qui auront vaincu le vieil esprit personnel, qui auront développé chez tous l'essence supérieure du moi pensant.

Ces hommes transformeront le christianisme. Ils le rajeuniront et le renouvelleront en une église nouvelle, la papauté n'ayant rien désavoué quant au libre-arbitre, ce dogme divin, et quant à la liberté de conscience confisquée par les évêques de Rome devenus demi-dieux.

Oui, quant à ces confiscations audacieuses et préméditées et contre les injustices formidables de ses prédécesseurs, le Saint-Siège actuel n'a pas protesté; son drapeau n'a rien inscrit et sa vieille bannière porte encore toutes les responsabilités de ce passé terrible.

Nous le répétons avec intention, les pontifes romains qui veulent guider l'humanité pour la régenter et savamment et égoïstement la remanier n'ont rien désavoué; nécessairement il faut donc une église nouvelle, *non*

catholique ce nom étant synonyme de perversion de consciences et d'esprit du mal semé avec hardiesse dans l'entendement humain.

L'Educateur a failli à sa mission, on ne saurait trop le dire ; donc l'église nouvelle sera universelle parce que scientifique et profondément spiritualiste et amie de la *vraie méthode* selon Strada ; en se servant de la libre investigation et de la raison, elle se contrôlera sans cesse en déterminant des vérités nouvelles, en cherchant son critérium.

L'église nouvelle abritera tous les hommes dans ses flancs élargis ; les spirites, les spiritualistes et les théosophes éclairés, les psychistes renommés qui s'affirment avec méthode et savoir en seront les initiateurs scientifiques.

Ces chercheurs auront cet objectif : prouver aux positivistes néantistes, aux panthéistes, aux Juifs incrédules et fanatiques qu'ils ont tous leur place dans cette église universelle.

En avançant ce qui précède nous n'avons pas cette prétention de le faire au nom de tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre, ce qui friserait le ridicule ; cela ne se pourrait sans une entente préalable avec la totalité des intéressés. Après décision, ces derniers se prononceraient et s'ils voulaient un mandataire ou des mandataires, ils auraient à déterminer nettement les pouvoirs à leur donner.

La voix de ce, ou de ces mandataires, aurait d'autant plus de puissance que derrière elle le cortège de volontés serait plus imposant. Autant que sa parole, leur geste aurait de l'ampleur car il serait celui d'une foule consciente qui manifesterait sa volonté.

Dans ce cas l'enseignement serait de premier ordre, mais il n'en est point ainsi ; cette leçon de choses n'acquerra toute sa puissance qu'avec l'aide de futurs mandataires choisis parmi les savants chercheurs qui, depuis 1848, ont classé les faits avec méthode et continuent actuellement ce labeur essentiel.

Citons quelques-uns de ces chercheurs :

N. P. Tallmadge, homme d'Etat remarquable et son ami, le *juge Edmonds* de la Cour suprême et *chief-justice*, ont déclaré à New-York, avec *Mapes*, le célèbre professeur de chimie, que, dans le spiritualisme moderne, tout était vrai.

Robert Hare, professeur à l'Université de Pensylvanie, expérimentateur de premier ordre suivit leur exemple en publiant ce volume : *Experimental investigation of the spirit manifestation*, œuvre qui fit encore plus de bruit que celle du grand juge Edmonds.

Dans cette voie, *Robert dale Owen* publia : *Faux pas sur la limite d'un autre monde*, livre instructif, plein d'aperçus ingénieux de ce génial penseur.

En Angleterre, *Sir Williams Thompson* affirme quant au spiritualisme moderne : « Que la science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut se présenter à elle. »

Williams Crookes ajoute cette parole : « Essayez l'expérience, pleinement et loyalement ; alors, si vous rencontrez la fraude, dévoilez-là ; si c'est la vérité, proclamez-là.

« Voilà la seule méthode scientifique, et c'est celle-là que je me propose de suivre résolument. »

Le grand physicien *Cromwell F. Varley*, ami de W. Crookes s'exprime ainsi : « L'injure et le ridicule que nous avons subis ne partent que de ceux qui n'ont ni le courage ni la convenance de faire quelque recherche, avant d'attaquer ce qu'ils ignorent entièrement. »

Dans *Outliness of investigations into modern spiritualism*, le géologue *Barkas* déclare, qu'avant d'avoir fait sa conviction, en fait de psychisme moderne, pendant dix ans il a lu tous les bons ou mauvais ouvrages contre le spiritualisme, interrogé tous les hommes de science qui avaient suivi le fait spirite, et expérimenté sans cesse pour examiner ce sujet d'étude sous toutes ces faces. Après il a pu en parler doctement dans ses conférences.

Auguste Morgan, dans *From Master of spirit*, parle ainsi, lui, le Président de la société mathématique de Londres et secrétaire de la Société royale astronomique : « Je suis parfaitement convaincu de ce que j'ai vu et entendu, d'une manière qui me rend le doute impossible. Les spiritualistes sont certainement sur la trace qui mène à l'avancement des sciences physiques ; les opposants sont les représentants de ceux qui ont entravé tout progrès. J'ai dit que ces Esprits frappeurs sont sur la bonne voie. Ils ont l'esprit et la méthode des grandes époques ou des sentiers furent tracés à travers les forêts impénétrables, dans lesquelles, la routine se promène aujourd'hui. — Quel était cet esprit ? C'était l'esprit d'universel examen que n'arrêtait jamais la crainte d'être découvert dans l'investigation d'une absurdité. »

M. Cromwel Fleewood Varley, le célèbre électricien, écrivait au professeur *Tyndall*, si universellement connu :

... « En présence de M. Home, qui ne fut pas toujours apprécié à sa juste valeur, se passent des manifestations tout à fait extraordinaires, au dire de personnes parfaitement informées ; je voulus en étudier la nature. »

Il le fit plusieurs fois, eut la certitude qu'une table s'enlevait en l'air, qu des mains intelligentes soulevaient à son gré les pans de son habit et qu les meubles étaient mus et transportés, etc.

« Nous étudions simplement, affirme-t-il, ce qui, il y a 2.000 ans, fu déjà l'objet de recherches des philosophes ; qu'un homme, versé tout à la fois dans la connaissance du grec, du latin et du caractère des phénomènes

psychiques produits depuis 1848, traduise les écrits des grands hommes du passé et il apprendra et enseignera que tout ce qui a lieu maintenant n'est qu'un vieux côté de l'histoire, étudié par des esprits hardis, à un tel degré qu'il porterait bien haut le crédit de ces vieux sages si clairvoyants, parce qu'ils se sont élevés au-dessus des préjugés étroits de leur siècle et semblent avoir étudié le sujet en question dans des proportions qui, sous plusieurs rapports, dépassent de beaucoup nos connaissances actuelles. »

Après cette lettre hardie, C. F. Varley fut promu membre de la Société royale de Londres ; personne ne l'accusa de folie et de perte de bon sens, comme on l'eut fait en France.

Le grand *Sir Russell Wallace* a dit : « J'étais un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Les faits cependant sont des choses opiniâtres... Ils me vainquirent, me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je puisse admettre l'explication spirituelle... Une place s'y fit lentement, non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits dont on ne pouvait se débarrasser d'aucune autre façon. »

Il conclut ainsi dans les *Miracles et le moderne spiritualisme* (1) : « Je prétends que la courte revue que je viens de donner des différentes apparitions de vivants ou de morts, démontre l'insuffisance des explications par lesquelles on ne peut mettre en avant que la télépathie entre personnes vivantes, ou l'action du moi inconscient, et nous avons démontré que ces explications ne peuvent servir qu'à une très faible proportion des cas qui s'offrent à nos investigations.

« De plus j'affirme *qu'il faut aller jusqu'à l'action d'intelligence désincarnées qui coopèrent avec nos humbles pouvoirs de transmission mentale et de vue spirituelle*, pour trouver une explication rationnelle et intelligible de l'ensemble des phénomènes dont nous avons exposé les phases diverses. »

Les miracles et le moderne spiritualisme, pages 360 et 361.

Enfin, page 382, Russell Wallace affirme que : « L'enseignement essentiel du *modern spiritualism*, c'est que tous, par chacun de nos actes, chacune de nos pensées, nous nous formons une nature mentale et spirituelle. qui sera bien plus importante pour nous après la mort du corps que maintenant ; exactement selon que cette construction mentale sera bien ou mal bâtie, notre progrès et notre bonheur seront actifs ou attardés. Exactement, en proportion de ce que nous aurons développé et élevé notre nature mentale

(1) A la librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques. Paris, in-8°, 5 fr

ou morale, ou que nous l'aurons laissée dépérir par un mauvais usage, une coupable faiblesse pour les jouissances physiques et sensuelles, nous nous trouverons bien ou mal préparés pour une existence plus haute...

« Un monde imparfait, sujet à la faiblesse et à la souffrance, est la meilleure et la seule école pour développer les phases les plus élevées de l'existence personnelle de l'esprit... Le spiritisme enseigne que nous supporterons les conséquences naturelles et inévitables d'une vie bien ou mal remplie, mal employée; par le spiritisme le croyant acquiert la connaissance certaine des faits concernant son existence future. »

Stainton Moses (Oxon), ancien pasteur protestant, professeur à la Faculté d'Oxford, devenu médium de premier ordre et entouré de savants et d'observateurs, après de très nombreux constats, dit dans ses ouvrages, que ce qu'il a obtenu et contrôlé pendant de longues années, se réduit aux propositions suivantes :

« 1° Il existe une force qui opère au moyen d'un type spécial d'organisation humaine, et qu'il convient d'appeler force psychique;

« 2° Il est démontré que cette force est, en certains cas, gouvernée par une intelligence;

« 3° Il est prouvé que cette intelligence est souvent autre que celle de la personne ou des personnes au moyen desquelles elle agit;

« 4° Cette force ainsi gouvernée par une intelligence extérieure, manifeste parfois son action — indépendamment d'autrè modes — en écrivant des phases cohérentes, sans l'intervention d'aucune des méthodes connues pour écrire;

« 5° L'évidence de l'existence de cette force ainsi gouvernée par une intelligence repose sur :

« A — L'évidence de l'observation des sens.

« B — Le fait qu'elle se sert souvent d'une langue inconnue du psychique.

« C — Le fait que la matière traitée est fréquemment supérieure aux connaissances du psychique.

« D — Le fait qu'il est démontré impossible de produire ces résultats par la fraude, dans les conditions ou les phénomènes sont obtenus.

« E — Le fait que ce phénomène spécial est produit non seulement en public et par des médiums payés, mais en particulier, et sans la présence d'aucune personne étrangère au cercle de la famille » (1).

Le jurisconsulte éminent, philosophe et écrivain bien connu, ami de W. Crookes et de Sir Russell Wallace, *M. Serjeant Cox*, déclare qu'un

(1) Voir enseignements spiritualistes, par Stainton Moses, traduction française, 5 fr., librairie, 42, rue St-Jacques.

garçon de comptoir, sans éducation, incapable de répondre aux questions philosophiques, lorsqu'il était à l'état de veille, traitait des plus hauts sujets de psychologie, et répondait en grand philosophe aux demandes posées lorsqu'il était mis en *transe.*

William Crookes a dit : « Je dirai tont simplement tout ce que j'ai vu et ce qui m'a été prouvé par des expériences répétées et controlées »... « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. »

Il s'agissait des phénomènes spirites. Ce physicien et chimiste hors ligne avait écrit, en 1871-1872, son volume : *Recherches sur les phénomênes du spiritualisme*; depuis, soit au congrès spiritualiste de Chicago, à la dernière exposition universelle, soit au *Congrès pour l'avancement des sciences* tenu à Bristol en septembre 1898 (ou le grand aéropage anglais le choisit comme président), il a fait des déclarations importantes.

A la suite de son discours mémorable et pour affirmer ses recherches, pour glorifier les investigateurs renommés, qui ont soulevé, voiles après voiles la face de la nature, toujours plus belle, plus auguste et plus admirable, à mesure que tombaient les barrières qui arrêtaient le chercheur, W. Crookes a dit :

... « Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié les comptes rendus d'expériences tendant à montrer que, en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force mise en œuvre par une intelligence qui diffère de l'intelligence commune à tous les mortels. Cette circonstance a a été bien comprise par ceux qui m'ont honoré en m'offrant la présidence de notre association; mais, peut-être se trouve-t-il dans l'assistance des gens curieux de savoir si je parlerai ou non de ces questions..... Paraître ignorer le sujet serait un acte de faiblesse que je ne me sens aucune tentation de commettre... je n'ai rien à rétracter ; je maintiens mes constatations déjà publiées, je puis même y ajouter beaucoup...

« Je vois un peu plus loin maintenant. J'ai des échappées lumineuses sur ces phénomènes étranges. Quelque chose comme une continuité entre ces forces inexpliquées et les lois déjà connues... La science de notre siècle a forgé pour l'analyse et l'observation des armes dont le plus novice peut tirer parti. La science a entraîné et façonné l'esprit moyen, lui donnant des habitudes d'exactitude et de perception disciplinée, et, ce faisant, elle s'est fortifié, elle-même pour des tâches plus élevées, plus larges et incomparablement plus belles que les plus belles qu'eurent jamais pu imaginer nos ancêtres... Elle s'est élevée à un point d'où elle plane bien au-dessus de la terre. Il lui appartient de dépasser tout ce que nous savons maintenant sur la matière et d'éclaircir les profondeurs de la loi cosmique... »

Après *Russel Wallace*, *Lodge* et *Barrett*, *M. F. H. Myers*, *Charles Richet*,

Pierre Janet et *Binet*; le *Colonel de Rochas*, *Liébault*, *Bernheim*, *Milne-Bramvell* et *Lloyd-Tuckey*, *M. H. Sydgwich* et *Edmond Gurney*, une profession de foi retentissante est faite dans les grands journaux anglais et américains par les membres savants de la *Psychological research Society*; la notoriété de ceux qui la font et surtout la compétence dont ils ont fait preuve sont précieuses à tous les titres.

Sceptiques endurcis, les hommes dont le nom suit voulaient démasquer la fraude des médiums; ils en sont arrivés à affirmer la vérité du phénomène psychique ou spirite et cela est très intéressant :

MEMBRES DE LA COMMISSION.

Président : **Charles William Eliot**, président de l'Université d'Harward.

Membres : **Charles Eliot Norton**, professeur d'art et de littérature au collège d'Harward.

Professeurs : **William James**, professeur de psychologie au collège d'Harward.

— **Nathaniel S. Shaler.**

— **Herbert Nichols.**

— **John Trowbridge.**

— **William R. Newbold**, professeur de psychologie et de philosophie à l'Université de Pensylvanie.

— **Olivier Lodge**. F. R. S. au collège de Cambridge (Angleterre).

— **Oscar Browning.**

— **James H. Hyslop**, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia.

— **Richard Hodgson**, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Docteurs : **S. Weir Mitchell.**

— **William Dean Howell.**

Malgré le grand intérêt qui s'attache aux récits faits par Richard Hodgson, Olivier Lodge, William James, Minot Savage, etc., nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à donner les appréciations des professeurs James Hyslop et R. Hogdson.

OPINION DU PROFESSEUR HYSLOP

« Dans un an, j'espère pouvoir démontrer au monde, par des preuves irréfutables, qu'il y a une autre vie au-delà de celle-ci.

« Aujourd'hui, je dois me contenter de dire qu'il n'y a pas un iota d'évidence de l'immortalité, dans toute autre méthode que celles des recherches psychiques. (On sait que cela signifie le spiritisme).

« Et quand je parle d'immortalité, j'entends la survivance de la personnalité, la continuation de la conscience au delà de la vie du corps.

« *Je crois être en possession de faits irréfutables qui démontrent l'immortalité.*

« J'ai vu des phénomènes supranormaux authentiques, inexplicables par la fraude, par l'illusion et par la suggestion, et dont la signification sera comprise par tout homme de science.

« Je ne suis pas prêt, maintenant, à présenter mes preuves, mais dans un an j'espère avoir complété mes expériences et mes recherches ; alors je pourrai prouver, d'une façon satisfaisante, ce qui n'a jamais été démontré : l'immortalité de l'âme. »

Opinion du Professeur R. Hodgson

« Le monde est à la veille de grands événements. Dans deux ans, peut-être avant, par l'intermédiaire de la plus remarquable femme qui ait paru depuis des siècles, j'apporterai au monde entier une nouvelle interprétation des lois de l'humanité, de cette grande religion universelle primitive, à laquelle aucun dogme, aucune secte actuelle ne peut s'opposer.

« Ce sera une nouvelle révélation, une nouvelle foi. Tout sera éclairci pour l'humanité qui souffre, torturée de doutes et vacillant de ci et de là.

« Les vieilles vérités, toujours nouvelles, sont redites et crues.

« Quant le professeur Hyslop déclare qu'il a conversé avec les esprits de ceux qui sont morts depuis longtemps, il n'a énoncé qu'*un fait pur et simple.* »

Interview de R. Hodgson

Un représentant de journal a eu une entrevue avec le professeur Richard Hodgson, le représentant américain de la Société anglaise de recherches psychiques ; cette entrevue eut lieu dans le local de la Société Boylston place, n° 5, à Boston.

« Pendant une période de douze ans, dit le professeur Hodgson, j'ai eu par la médiumnité de Mme Piper des communications avec les esprits de ceux qui sont morts depuis quelque temps. Au début, et à vrai dire pendant les premières années, je ne croyais absolument pas au pouvoir de Mme Piper.

« Je n'avais qu'un but, découvrir la fraude et la supercherie.

« J'étais assidu aux réunions de Mme Blavatsky, toujours mêlé à la foule qui l'entourait.

« Pour être franc, j'allais chez Mme Piper, avec le professeur James, dans le but de la démasquer, il y a de cela douze ans.

« Aujourd'hui, je suis prêt à dire que je crois à la possibilité de recevoir des messages de ce qu'on se plaît à appeler le pays des Esprits.

« J'entrai dans cette maison, profondément matérialiste, ne croyant pas à l'existence après la mort et aujourd'hui, je dis simplement : *je crois.*

« La démonstration m'a été faite, de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute.

« Aujourd'hui ce sont des centaines de personnes qui attendent sans cesse l'occasion d'avoir une séance de Mme Piper; cela dépasse notre désir et la possibilité d'y satisfaire.

« L'influence qui la dirige maintenant avait donné avis, qu'à l'avenir, son action s'exercerait de manière à diminuer la distance qui sépare les deux mondes, celui d'avant et celui d'après la mort; le changement s'est produit au mois de janvier 1897.

« Les premiers guides, *Phinuit*, *Pelham* et autres, sont en réalité sortis du cercle d'influence de Mme Piper et leurs places ont été prises par deux individualités particulières, qui dirigent actuellement les communications qu'elle reçoit. Nous connaissons la première, qui agit par la voix et sous le nom de *Imperator*, et la seconde qui agit par l'écriture est connue sous le nom de *Rector*.

« J'ai reçu du premier des communications innombrables, spécialement sur les relations qui existent entre l'homme et l'Infini; elles sont d'une portée si troublante que je suis tout tremblant des possibilités sans nombre qu'elles nous dévoilent. »

Qu'ajouterions-nous à de telles paroles, dit le très dévoué M.G.Béra, prononçées par un savant, un professeur de psychologié, qui déclare avoir étudié pendant douze ans, dans le but de dévoiler la fraude et de démasquer les médiums et qui, après avoir fait profession de matérialisme déterminé et ayant plus que personne qualité pour trancher la question, répond, les mains pleines de preuves, a ceux qui ne croient plus sans motif sérieux, ces simples mots : « JE CROIS ».

Exactement, comme Allan Kardec, comme Sir Russell Wallace et William Crookes, « dit le commandant G. Béra, et c'est bien avec ces éléments de choix que nous créerons une église nouvelle, universelle, sans pape et en dehors de toute oligarchie catholique, une église qui, réunissant en un faisceau les véritables savants, fera régner le véritable esprit de justice parmi les hommes.

Ce sera bien, en vérité, une nouvelle révélation, une nouvelle foi. *Ce sera La religion*. Citons d'autres chercheurs :

(*A suivre.*)

P. G. Leymarie.

UNE LETTRE DE EMMA HARDINGE

La mort récente d'Emma Hardinge, l'historien célèbre du « Modern American Spiritualist » a ramené l'attention sur cette généreuse femme, dont l'existence, vouée à l'étude et à la défense de la Vérité, a été mêlée d'une façon intime à tous les événements importants du spiritisme, depuis les « Knockings » de Rochester jusqu'aux phénomènes variés de nos jours. Nous avons parcouru son ouvrage fameux, si intéressant, si rempli de faits troublants, et si documenté, intitulé « History of modern american spiritualism », et ne pouvant nous soustraire aux regrets que de tels documents soient encore presque inconnus en Europe, nous en avons extrait quelques passages qne nous nous proposons d'offrir de temps à autres à nos lecteurs, convaincus qu'ils partageront l'intérêt qne nous avons éprouvé à cette lecture.

Aujourd'hui nous ne pouvons mieux entrer en matière qu'en donnant le récit des propres expériences d'Emma Hardinge, telles qu'elle les rapporte dans une lettre adressée à l'éditeur du « Spiritual Age » :

« Cher Monsieur. Puisque les confessions sont à la mode et que la confiance publique a fait de vous une sorte de « Père confesseur », je sollicite l'accès de vos colonnes pour ajouter ma confession à la somme de lumière spirituelle qui se répand sur le monde, en réponse à la panique des consciences et au charlatanisme anti spirituel.

Je n'ai point de révélations étonnantes à faire ; mais comprenant que le moderne spiritualisme est cité à la barre de la justice, dans un procès, d'où doit sortir pour lui la vie ou la mort, et ne voulant pas m'associer à un crime épouvantable, je demande à être entendue comme témoin d'office.

Notre amie, la « Banner of Light » a entrepris récemment d'éclairer le monde sur mes antécédents, et comme son esquisse a été aussi ample que possible, il est inutile d'infliger à vos lecteurs de nouveaux détails sur ma personne. Qu'il suffise de dire que toute ma carrière en Amérique a été en vue du public. D'une façon ou de l'autre, tout mon temps s'est passé parmi la foule, et comme il y a tant de gens avides de donner la chasse aux sorciers, et tant de témoins de mes actions bonnes ou mauvaises, le monde n'a rien à redouter de ma confession, car si j'essayais de tromper je serais bientôt démasquée.

Le premier point sur lequel je désire être entendue, et où je demande à mon tour que les pasteurs du XIXe siècle veuillent bien éclairer mon entendement obscurci, est sur les rapports que j'ai eus pendant tout le cours de

ma carrière avec cette forme « d'imposture » appelée « médiumnité physique ».

Pour te montrer, ô monde, mon juge, que j'avais toutes les dispositions nécessaires pour me défendre contre le penchant à l'impiété, je peux dire que lorsque, pour la première fois, je vins voir à New-York un médium à démonstration (test-medium), je refusai de m'asseoir à sa table, parce que j'avais entendu prononcer une phrase que je m'imaginais peu en accord avec la Bible.

Pendant plusieurs semaines, je n'entendis parler des « coups spirites » qu'avec une pieuse horreur, et l'espoir seul que ma perspicacité me permettrait de découvrir ce qui était un mystère pour des milliers de mes compatriotes me décida à poursuivre mon enquête. « Dans l'intérêt de la Vérité » et avec la détermination bien arrêtée de « dévoiler cette fraude impie », j'accompagnai M. Aug. Fenno, le comédien bien connu, chez Mme Coan, le « médium à rapping ».

Le premier acte de la « farce » à laquelle j'assistai, consistait en forts « rappings ». Ce phénomène se produisant sur la table, j'en conclus qu'il n'était pas produit par les « muscles des jambes » de Mme Coan, qui reposaient tranquillement en dessous.

Ma part dans la comédie consista à retourner subitement la table et à examiner sa face inférieure dans le but de découvrir des ressorts, qui n'y étaient pas ; puis je portai mon impertinente recherche sur les mains de Mme Coan. Pendant tout ce temps les raps vibraient sous mes propres pieds. J'entamai une recherche active des « ressorts » cachés dans le tapis, tandis que les raps écartaient fort à propos ma pensée du plancher en tambourinant sur les murs à six pieds de nous.

Nous n'étions que trois personnes. Absolument effarée par l'évidence qu'aucun agent humain ne pouvait produire ces bruits vagabonds, je m'enfonçai dans ma chaise, d'où je fus soudain rejetée par des coups violents, frappés sur le dossier tout contre mes épaules. Pendant ce temps, Mme Coan et M. Fenno, au lieu de s'occuper à la dérobée à mettre en mouvement le mécanisme caché, conversaient froidement ensemble sans prendre le moindre intérêt à mes inquiètes recherches. Comme on me dit que les raps obéiraient à mes demandes mentales et résonneraient où je voudrais, j'exprimai silencieusement le désir qu'ils se produisissent dans un angle éloigné de la chambre. L'exécution immédiate de ma pensée secrète dissipa toutes mes théories préconçues sur les « muscles craqueurs » « tapis machinés » ou « tables à ressorts ». De plus, il y avait là une intelligence, une intelligence qui pouvait lire dans mon esprit et y répondre.

Mon esprit ne pouvait pas naturellement aspirer à atteindre les hauteurs

sublimes où planent ceux de Faraday et d'Agassiz, mais ayant juste assez d'intelligence pour mettre ensemble deux et deux, je compris tout de suite que les théories de ces grands hommes ne cadraient pas du tout avec l'événement.

La farce des rappings se continua par une espèce de conversation télégraphique, dans laquelle il semblait qu'on prévenait mon ami, M. Fenno, que j'étais un très bon médium, informations que je reçus avec le plus profond dégoût. Sur ce, Mme Coan me tendit un alphabet, et m'ayant montré à pointer les lettres en me disant que les coups désigneraient la lettre voulue, les raps épelèrent, à ma grande stupéfaction, non pas le nom d'un de mes parents les plus chers, à qui dans une scène semblable je pensais naturellement, mais les noms de baptême et de famille d'une de mes connaissances à qui j'étais à cent lieues de penser.

Dans quel esprit a-t-on lu en ce cas, je ne saurais le dire, sinon que ce n'est ni dans le mien, ni dans celui de mes compagnons qui n'avaient jamais entendu parler de cette personne. En l'absence de tout agent visible pour cette explication, je fus portée à conclure que le coupable était l'atmosphère, et c'est dans l'ardent espoir que quelques-uns des savants professeurs qui *savent* que « tout le spiritisme n'est qu'une farce », et que les hommes habiles qui dévoilent l'imposture, et les spirites qui se rétractent, pourront m'éclairer, que je me suis aventurée à donner ces détails puérils, que ni la théorie des « muscles craqueurs », ni celle des « mécanismes », ni celle de la « lecture de pensée » ne peuvent expliquer. Quelle théorie peut le faire? L'écho répond : Quelle théorie?

Je pourrais conter des milliers de manifestations plus remarquables, et des milliers d'investigateurs pourraient citer des récits plus merveilleux que les miens, mais je me restreins aux seuls faits, si simples soient-ils, pour lesquels, jusqu'à ce jour, aucune explication n'a été fournie, aucune théorie avancée. Et pourtant j'ai une âme à sauver. Aucun docteur en logique ou en théologie ne pourra-t-il m'expliquer exactement de semblables cas? Quant à moi, je peux prouver la vérité de ce que je raconte, et toute explication doit convenir à une théorie sous peine d'être en défaut.

Je passe par-dessus plusieurs mois d'expériences semblables étroitement suivies, et je choisis, parmi cent autres cas beaucoup plus étonnants, un fait qui s'est produit avec le Dr Redman, et qui est également en dehors de toute explication ordinaire.

Dans une réunion de seize personnes qui vivent encore toutes, et qui toutes sont des témoins dignes de foi et que je puis produire, toutes ces personnes étant alors des inconnues pour moi, ainsi que le Dr Redman, nous écrivîmes chacun sur une douzaine de bouts de papier des noms d'amis

décédés, nous les roulâmes en boulettes si serrées, que ma vie eût-elle dû en dépendre, je n'aurais pu les distinguer les unes des autres. Quand nous eûmes tous fait des boulettes pareilles, nous les jetâmes en tas, pêle-mêle, sur la table, suivant les indications du Dr Redman. Le nombre des boulettes ainsi entassées sans distinction, pouvait bien dépasser un cent. Le Dr Redman les prit dans sa main, et les laissa rouler sur la mienne l'une après l'autre; jusqu'à ce qu'il ne resta plus qu'une boulette entre nos deux mains. Celle-là, me dit-il, était la mienne; et comme preuve il me pria de la mettre à part. L'ayant fait, les raps épelèrent un nom que je reconnus avoir écrit. J'ouvris ma boulette en présence de tous; c'était ma propre écriture et le nom qu'avait épelé le rapping « imposteur ».

Voilà donc encore un cas pour lequel mon âme anxieuse attend une explication, d'autant plus que c'est celui de milliers d'autres dupes comme moi.

Je passe divers problèmes semblablement inexpliqués qui se sont produits, pendant mes expériences journalières de spiritualisme, et j'arrive à quelques-uns des « trucs » pratiqués à mon égard par Mme Brown, de la famille Fox. Je ne rapporterai que les moindres exploits de cette dame espérant qu'une fois la solution trouvée pour les « petites impostures », les plus grandes tomberont d'elles-mêmes.

Pendant plusieurs dimanches, j'avais pris l'habitude de me réunir le soir avec quelques amis chez Mme Brown. On prenait le thé, on avait des raps dans les tables à thé, et rien à payer; et comme l'ordinaire motif d'imposture aux yeux du monde, le gain, n'était pas en cause, comme le passe-temps plutôt que les affaires était à l'ordre du jour, je suppose que les « tricheries » de Mme Brown, dans ces occasions, étant entièrement gratuites, ne peuvent provenir que d'une irrésistible et perpétuelle tendance à tricher. Dans une de ces soirées, nous étions assis après avoir pris le thé, et nous chantions, quand les raps « imposteurs » se firent entendre, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, quelquefois cinq ou six « muscles craqueurs » craquaient à la fois, sur des tons si variés, que les jointures de Mme Brown constituent évidemment un orchestre parfait.

A la fin, le signal qui demande l'alphabet retentit, et un frappeur frappant aussi fort que s'il se fut servi d'un marteau de charpentier, demanda de faire l'obscurité. Nous obéîmes en éteignant le gaz, mais le feu de la cheminée donnait encore une clarté suffisante pour révéler tous les objets de la chambre, et montrer toutes les personnes assemblées, les mains jointes et posées devant elles sur la table. Alors je sentis une main grande et pesante sur mon épaule et venant évidemment de quelqu'un placé derrière moi. La chambre était petite, la porte fermée, les mains de Mme Brown tenues par moi et par une autre personne, et celles de mon autre voisin dans la mienne

et dans celle de son voisin. L'espace derrière moi était vide, mais voulant m'assurer s'il y avait une intelligence sous cette étreinte invisible, je demandai mentalement que cette main frappât ma tête; et aussitôt une main chaude et douce, quoique grande, me caressa doucement le front et me frappa de chaque côté du visage.

Comme Gédéon, je voulus avoir une autre preuve, et je demandai encore mentalement que la main touchât ma mère, qui était assise à l'autre bout de notre longue table. « Ciel ! il y a une main sur ma tête », s'écria maman, à l'instant où je formais le désir silencieux. Je fus ainsi convaincue que si « l'articulation des jointures » était la cause des « Knockings de Rochester » leur action en la personne de la famille Fox, était, de tous les phénomènes du monde, le plus merveilleux, étant universelle, variée, indépendante et intelligente. Je ne fatiguerai pas vos lecteurs, Monsieur l'éditeur, par la répétition des détails avec lesquels tout visiteur de Mme Léah Brown est familier. J'ai simplement rapporté un des « trucs » jusqu'à présent inexpliqués, qui se produisent en sa présence, et je ferai remarquer ici qu'il y a une quantité considérable de « trucs de Fox » encore plus malins, qu'il faudra m'expliquer avant que je signe ma rétractation de ma foi spirituelle en cette famille.

Je passe une longue série de mes expériences, remplies de « noix » terriblement dures à casser pour la science, pour proposer un autre sujet de travail aux philanthropes qui dévoilent l'imposture des médiums de nos jours, en leur signalant un de ceux contre qui on n'a encore trouvé que l'argument peu logique de l'hallucination des sens. Je veux parler de la faculté de M. J. V. Mansfield de répondre aux lettres cachetées. Il est vrai que je me suis laissé dire, sur la haute autorité du professeur Felton, du collège d'Harward, qu'il sait — sans la moindre preuve, étant un grand savant — que M. Mansfield ouvre d'abord toutes les lettres auxquelles il répond, et les recachète ensuite adroitement; d'autres qui ont vu le maître de poste des Esprits répondre correctement à des lettres qui n'avaient jamais quitté les mains des investigateurs, savent sur des autorités aussi bonnes que celles de M. le professeur Felton, que le dit maître de poste répond aux dites lettres uniquement par le moyen de la clairvoyance, « en les lisant d'abord par la seconde vue et en y répondant par son propre esprit ». Sans m'arrêter à considérer si la clairvoyance n'est pas un phénomène aussi étonnant que les faits spirites, je demanderai à ces derniers sages comment M. Mansfield fit, en ce qui me concerne, une si adroite méprise que de répondre à une lettre que j'adressai à mon père dans le monde des Esprits, au nom d'une sœur que je n'avais pas demandée et que je n'avais même pas mentionnée dans ma lettre ? Comme ma lettre ne sortit point de mes mains

et que M. Mansfield y répondit pendant que je la tenais, la théorie du professeur Felton est en défaut; et comme j'étais entièrement inconnue à M. Mansfield, et surtout comme le nom de ma sœur n'était ni dans la lettre ni dans mon esprit, la théorie de la clairvoyance est plutôt étrange; de plus, cet étonnant « clairvoyant » a mentionné quantité de noms dont il n'était pas question dans les lettres cachetées; en outre il a écrit ses réponses en allemand, en espagnol, en italien, en arabe, en grec, en hébreu et même en chinois, et cela sans avoir la moindre connaissance d'aucune autre langue que la sienne, comme peuvent l'attester ses plus intimes amis. Venez, noble armée des renégats! faites donner l'arrière-garde de vos trucs, pour expliquer ces faits importuns!

Mon enquête, du commencement à la fin de ma carrière, n'ayant eu pour but que la « vérité, toute la vérité et rien que la vérité » j'ai pris des leçons avec à peu près tous les médiums de l'époque, et je puis énumérer un millier de problème que les pauvres dévoileurs d'imposture à courte vue n'ont jamais abordés, en eussent-ils eu le temps et la place, mais comme cet article est limité, je dois me restreindre à la considération d'un seul dernier cas que l'équitable et commune justice éclairera avec le reste, et qui est personnel, Monsieur l'éditeur, à votre humble servante.

D'après le *Spiritual Telegraph*, M. Coles aurait dit à la conférence de New-York que tout médium à transe est un imposteur, et que les autres médiums ne valent pas plus cher. M. Coles est un monsieur que je me flatte de connaître, mais s'il veut dire que toute personne qui communique des informations dépassant le niveau de ses connaissances, est un « imposteur », comme j'appartiens à cette classe de personnes, j'affirme que M. Coles a dit un mensonge.

Au début de mes recherches, je trouvai que j'étais, et j'ai toujours été un « médium pour les Esprits », c'est-à-dire que je peux communiquer, par divers moyens, des avis sur des choses que j'ignore et donner à des étrangers des preuves de la présence d'Esprits, qui me sont inconnus.

Mes amis les Esprits, ou les imposteurs qui s'intitulent Esprits, m'ont affectueusement exprimé leur désir que je donne des séances au public, et des preuves à tous ceux qui m'en demandent; mais pour des raisons que je juge satisfaisantes, et dont la principale est que j'ai, outre ma médiumnité, d'autres moyens d'existence, ils m'ont dit de ne recevoir aucune rétribution ni récompense pour les services de ce genre. Ils désiraient que je devinsse conférencière, mais considérant qu'à d'autres égards ma médiumnité était incertaine, ils ne pouvaient me préparer qu'à faire des conférences. Cela établi, je me mis à l'œuvre et avec tant de succès, que sans autre peine que de rester purement passive, attendant que quelque « imposteur » inconnu

et invisible vienne me dicter ce que j'aurai à dire, à voir ou à écrire, j'arrivai à convaincre des centaines d'inconnus, qui accouraient à mon cercle de Broadway n° 553, de la présence et de l'identité de leurs amis les Esprits. Les preuves de cette nature, données par l'écriture, par la vue, par les gestes, sont en dehors de toute théorie « musculaire » ou « mécanique », mais bien que je ne veuille pas entrer dans des détails personnels, je peux dire qu'il y a des centaines de témoins vivants que je peux produire à l'appui de mes affirmations, et plutôt que de consentir à être injustement traitée « d'imposteur », au risque de passer pour égoïste, j'exigerai la rétractation de cette accusation, en me basant sur les offres gracieuses que l'on me fait de toutes parts de porter témoignage de l'authenticité de ma médiumnité. Parmi une immense variété de preuves données, comme j'ai dit à des centaines de témoins que je puis les produire, je ne citerai qu'un exemple de la spontanéité de l'influence spirituelle et de l'impossibilité de rejeter ces faits avec mépris sous le prétexte de l'erreur générale. Lors de mon dernier séjour à Boston, mes amis connaissant ma passion pour les fleurs décoraient aimablement l'estrade avec de frais bouquets, que je portais régulièrement à la chère amie que j'étais venue voir, afin qu'elles les déposât sur la tombe d'une douce fillette qu'elle avait perdue au printemps, et dont les yeux de la pauvre mère regrettaient encore la forme mortelle. Un soir je revenais de ma conférence au Melodeon, avec une jolie couronne et un gros bouquet. La disposition des fleurs avait été quelque peu dérangée par la voiture, je les donnai comme d'habitude à ma chère hôtesse, pour les porter au cimetière. Le lendemain, quand la mère fut sur le point de sortir avec son offrande, elle envoya sa servante au jardin, cueillir deux gros dahlias qu'elle plaça dans la couronne et un petit qu'elle mit dans le bouquet. Je n'avais jamais été à cette tombe, et ignorais comment les fleurs étaient placées. Le lendemain soir j'étais en train de m'habiller pour une conférence au Music Hall, quand, au moment de quitter la chambre, l'Esprit brillant de l'enfant se présente devant moi et me supplia d'un ton doux et séduisant de donner un message à sa mère.

J'ai vu des Esprits depuis ma première enfance, souvent même j'avais vu cette gracieuse petite apparition et ne me demandai pas si la mère croirait à mon récit, mais comme le message ne contenait aucune preuve particulière et que ce fut ma coutume de demander des preuves pour moi et pour autrui, je dis : « Il faut me dire quelque chose, Nannie, qui convainque votre mère que vous m'êtes réellement apparue ? » — « Vous aurez ce soir un beau bouquet à votre conférence, Emma, dit l'Esprit, et ce sera la preuve. » « Cela ne suffit pas, Nannie, répondis-je, j'ai souvent des bouquets ; ce n'est pas une preuve. »

« Dites à ma mère, répondit l'Esprit, que j'ai vu l'ange qu'elle a mis sur ma tombe, et dont les ailes écartent les mauvais esprits ; dites-lui aussi que les deux grandes fleurs qu'elle a prises hier dans son jardin et mises dans la couronne sont disparues, mais que la petite, celle du bouquet est toujours là, et maintenant, souvenez-vous. »

Je me hâtai d'aller à ma conférence, et sur la tribune je trouvai ma première preuve, un beau bouquet. Le reporter du *Courrier* de Boston, dans une critique de ma conférence qui fait honneur à sa galanterie plus qu'à son esprit scientifique, remarque en essayant spirituellement d'expliquer mon inspiration, que je parus charmée à la vue de ce splendide bouquet. Ah ! Monsieur le *Courrier* de Boston, je pouvais l'être, et vous l'eussiez été si vous aviez connu les heureuses pensées que ces fleurs éveillaient en moi, et vous ne vous seriez pas étonné de mon air radieux. Je pensais à la pauvre mère dont la foi que sa chérie ne dormait pas dans la terre froide allait être fortifiée par l'avis que lui portaient des fleurs. Je pensais aussi au reste de cette mystérieuse communication, mais me demandant si cela suffirait à prouver la vérité, je ne pouvais chasser de mon esprit le souvenir de cette phrase de mon ancien métier, si souvent redite par le Danois Hamlet : « Ma vie pour ce fantôme ! »

Le lendemain, quand le bouquet que j'avais offert à mon amie dut être porté au cimetière, j'hésitai à lui dire qu'elle trouverait peut-être quelque dérangement dans ses fleurs. Comme elle me pressait de m'expliquer, je lui racontai ma vision et elle me répondit : « Hier sur la route du cimetière, j'ai acheté une statuette d'ange en porcelaine, les ailes étendues ; je l'ai placé sur le tombeau, m'imaginant qu'il planerait sur la poussière révérée de mon enfant. Quant aux fleurs, je connais leur dérangement. En les plaçant sur le tombeau je me suis dit que les grands dahlias pompeux n'étaient pas à leur place et je les ai enlevés de la couronne. J'ai conservé le petit dahlia du bouquet qu'il déparait moins. Tout cela est vrai, et je sais maintenant, Emma, que mon enfant m'a vue, car aucun autre être vivant ne pouvait connaître ces détails. »

Et maintenant si l'on me trouve puérile de voir dans l'arrangement d'un bouquet et dans une petite statuette de porcelaine la preuve de l'immortalité de la précieuse âme humaine, je m'accuse et me reconnais coupable ; mais sachant que les statuettes de porcelaine ne peuvent venir d'elles-mêmes se décrire, ni les bouquets venir me dire qu'on les a dérangés, j'en conclus que je ne suis ni plus sage ni plus folle qu'Isaac Newton, faisant d'une pomme insignifiante la base capitale de la plus grande philosophie du monde.

Encore un mot, et je m'excuse de ces longs détails. Je ne me suis jamais donnée comme médium orateur à transe, parce que je ne suis pas entière-

ment inconsciente, et pourtant, si l'on me demande comment je définis ma faculté de parler, sans aucune préparation, sur tous les sujets que les comités peuvent choisir, il y aurait absolue mauvaise foi de ma part à ne pas reconnaître que toutes mes conférences sont dites sans participation de ma pensée et de ma volonté, et sont dictées par quelque intelligence qui, à mes yeux et à ceux des voyants les plus sincères, présente les caractères les plus incontestables de l'humanité spirituelle glorieuse.

En outre j'ai vu, et j'ai conversé et décrit des centaines d'Esprits dont l'identité et l'existence étaient clairement évidentes pour les parents qui les pleuraient.

Il y a de plus, près de moi, une voix toujours présente, qui me réconforte dans la tristesse, me soutient dans la maladie, m'encourage dans mes voyages longs et pénibles, me conseille dans toutes mes entreprises, me révèle les caractères cachés et me donne des avis dans presque toutes les circonstances de la vie.

Cette voix m'a averti dans les dangers; elle m'a donné des nouvelles de mes amis absents, elle m'a reprimandé quand je le méritais, et ce n'est pas la moins fréquente des manifestations de mon démon. J'ai confié mon cas à un des ministres les plus populaires de New-York, qui me prévenait que le spiritisme était « la plus dangereuse des illusions » et je l'ai imploré ardemment de me découvrir la nature du danger; mais quoique ce révérend ecclésiastique fût le soutien du peuple et que je lui eusse rappelé que j'étais du peuple, et que j'entraînais beaucoup d'âmes à ma façon de penser, il m'a quittée en m'assurant froidement qu'il n'avait rien à voir avec ces choses, que ce n'était pas son affaire, qu'il se contentait de m'avertir. C'est absolument ce que font mes amis, les renégats. Le ministre m'a prouvé sa négligence peu chrétienne de son devoir, mais il ne m'a convaincu de rien.

Les gens qui se rétractent prouvent qu'ils ont été des coquins et des tricheurs, mais ils ne prouvent rien pour autrui. Pour ma part je peux dire que j'ai vérifié la question sous toutes ses faces, et que cela vienne d'où l'on voudra, je sais, et j'en remercie Dieu. Ces manifestations ont fait de moi une femme meilleure et plus heureuse que dans le passé.

Si l'argent ou les applaudissements du public étaient mon but, moi qui ai deux professions : le théâtre et la musique, où je suis également capable, je pourrais aisément tripler mes revenus et, de plus, échanger la discussion contre la célébrité, la fatigue contre l'aisance, les railleries et les persécutions contre l'adulation; mais tous les dons de ce monde ne sauraient remplacer pour moi la coupe pleine de joies que j'ai goûtée avec le spiritisme. Je garde ma conviction personnelle, dérivée de faits aussi stupéfiants que

ceux sur lesquels ma foi est fondée, avant de reconnaître pour erreur ce que mon expérience personnelle m'a prouvé être l'*invincible vérité*.

Je suis, cher Monsieur l'éditeur, très sincèrement, une âme attendant le salut.

EMMA HARDINGE, trad. G. BÉRA.

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

LA PHILOSOPHIE « VEDANTA ». — VIBRATIONS ET VIBRATIONS. — VIBRATIONS ET MÉMOIRE. — IMPACT DE L'AME

Au milieu du trouble dans lequel nous ont jetés les savantes élucubrations du professeur Ch. Dawbarn, de la Californie, l'esprit ébranlé peut-être dans ses convictions par les discussions et les controverses de la science et de la philosophie, arrêtons-nous un instant avant que le scepticisme et sa décevante doctrine ne vienne achever dans les âmes indécises son œuvre fatale, et reprenons possession de notre conscience en nous laissant guider à travers ce labyrinthe de doutes, par le fil d'Arcane, qui doit nous faire trouver notre chemin de Damas.

Tournons nos regards vers le point de l'horizon d'où nous est venue la lumière ; ouvrons et interrogeons les livres sacrés de l'Inde, ce berceau de la race aryenne autour duquel sont groupées toutes les idées des autres peuples de l'antiquité ; peut-être y trouverons-nous une illumination soudaine qui viendra nous enseigner les saintes vérités de la sagesse divine.

Un ouvrage d'un grand intérêt, ayant pour titre la « Raja Yoga », a été publié récemment en Amérique. Son auteur Swami Vivekananda, un Hindou, y a mis en relief les principes fondamentaux de la philosophie indienne, en remontant aux sources spiritualistes des livres sacrés et des traditions religieuses de cette époque.

Nous en extrayons les passages qui sont relatifs à la théorie des vibrations, l'objet actuel de notre examen, et qui sont de nature à nous éclairer sur l'authenticité des communication des Esprits avec les humains. « Toute âme, dit l'auteur, est virtuellement divine, et le but de la vie doit tendre à la manifestation de la divinité du dedans au dehors, par l'empire qu'on exerce sur la nature physique et morale. Qu'on arrive à ce résultat, soit par le travail ou par la contemplation, soit par l'examen psychique ou philosophique, soit même par tous ces moyens réunis, afin d'affranchir l'esprit de tous ses liens terrestres, c'est en cela que consiste toute la religion. Les doctrines, les dogmes, les rites, les temples ou toutes autres formes ne sont que des détails secondaires. »

Le « Raja Yoga » est l'une des quatre principales méthodes qu'offre la philosophie « Vedanta » pour arriver à acquérir la liberté de l'esprit et la perfection morale.

D'après le « Raja Yoga », le monde extérieur n'est que la forme, l'expression du monde intérieur ou plus subtil. Les forces extérieures sont composées des éléments les plus grossiers et sont produites par les éléments les plus purs. La cause ou le principe est l'essence : l'effet est la matière. Celui qui est parvenu à désarmer les forces qui sont au-dedans de lui-même, celui-là est devenu maître de lui-même et il a la nature entière sous son contrôle.

« Le but et la fin de toute science doivent donc être la recherche de « l'unité » ; de cet « un » dont tout le « divers » émane, a pris origine, cet « un » existant en « divers ». Le « Raja Yoga » se propose de commencer par le monde intérieur ; d'étudier la nature morale, celle qui se rapporte à l'âme, et à l'aide de ces connaissances acquises d'y soumettre les lois du monde extérieur ou physique.

Le « Raja Yoga « est basé sur le système de « Sankhya » lequel soutient, au sujet des preuves de la différence qui existe entre l'esprit et la matière, « qu'un instrument nécessite un opérateur ». Ainsi, c'est à l'aide des yeux qui sont les instruments de la vue que nous sommes capables de voir. Les lois de la nature, considérées comme cause suprême, n'expliquent rien ; il faut remonter à la volonté d'un être, d'un « moi » qui les établit, les applique et les réalise.

« La perception s'acquiert par des organes ou instruments ; les yeux transportent les objets extérieurs par le moyen des organes physiques jusqu'à l'esprit ; celui-ci les transmet à la faculté déterminante et cette dernière à la « Perusa » ou âme qui enregistre la perception et exprime l'ordre qu'elle implique, et ainsi de suite, à l'aide de ces différents organes ou instruments. C'est ainsi que sont reçues les sensations.

A l'exception de celle qui sont transmises à la « Perusa » (âme), toutes les sensations sont matérielles. La matière dont est formé l'esprit devient de plus en plus grossière dans les métamorphoses qu'elle subit pour constituer le monde matériel extérieur. C'est en cela que consiste la philosophie du « sankya ». Il n'y a donc, en vérité, qu'une différence dans les degrés.

ESPRIT ET AME

« La « Perusa » (âme) est seule immatérielle. L'esprit est un instrument à l'aide duquel l'âme saisit les objets extérieurs. Au fond de toutes les idées particulières se trouve un principe général abstrait. Efforcez-vous de le comprendre et vous comprendrez tout ; c'est ainsi que tout l'univers a été généralisé dans les Védas : dans une existence absolue, unique. Celui qui a

compris cette existence comprend tout l'univers. Ainsi toutes les forces ont été généralisées dans « Prana »; et celui qui est parvenu à la connaissance du « Prana » est capable de concevoir toutes les forces de l'univers, mentales et physiques. Ce « Prana » est la force vitale qui existe dans tout être, et l'acte le plus sublime de « Prana » est la pensée ».

« L'esprit peut vivre dans une sphère plus subtile, dans la sphère superconsciente. Quand l'esprit a atteint cet état de concentration parfaite, de super-conscience, il se trouve face à face avec des faits que ni l'instinct, ni la raison de l'homme ne peuvent jamais saisir. » C'est là un extrait succinct de cette exégèse. Des règles y sont données à l'aide desquelles cet état de super-conscience peut-être acquis.

VIBRATIONS ET VIBRATIONS

Mais qu'est-ce que le « Pranayama » a affaire avec le spiritualisme, se demande l'auteur du « Raja Yoga » et il répond : « C'est que le spiritualisme est une manifestation du « Pranayama ». S'il est vrai que les esprits désincarnés existent, sans que nous puissions les voir, il est très probable qu'il y en a des centaines et des millions qui existent autour de nous et que nous ne sommes capables ni de voir, ni de toucher. Il se peut aussi que nous passions et repassions sans cesse à travers leurs corps, et il est également probable qu'ils ne peuvent ni nous voir, ni nous sentir. C'est comme un cercle dans un cercle; un univers dans un univers. Tous ceux qui sont sur le même plan se voient l'un l'autre. Nous possédons cinq sens et nous représentons « Prana » dans un certain état de vibration. Tous les êtres qui sont dans le même état de vibration se voient les uns les autres; mais s'il s'y trouve des esprits qui représentent « Prana » dans un état de vibration plus élevé, ils ne sont point vus ».

Le lecteur qui a pris connaissance de la théorie des vibrations telle qu'elle est conçue par le professeur Dawbarn lira, sans doute, avec le même intérêt cette spéculation tirée du « Raja Yoga » à laquelle nous avons emprunté les extraits qui suivent.

« Figurez-vous, dit l'auteur, que tout l'univers soit un vaste océan d'éther en vibration, sous l'action, la puissance de « Prana » et que cette immense étendue soit composée de couches de différents degrés de vibrations, superposées les unes sur les autres. Dans la couche externe, les vibrations sont en moins grand nombre et deviennent de plus en plus rapides à mesure qu'elles se rapprochent du centre; et chaque portée de vibrations constitue un plan. Supposez que tout l'univers représente un cercle dont le centre soit la perfection; plus on s'éloigne du centre, plus les vibrations deviennent lentes. La croûte la plus externe se compose de matière, puis vient l'esprit, et l'âme est le centre. Admettez ensuite que ces sphères visuelles

soient divisées en plans dont chaque série de vibrations soit distante de l'autre, d'un certain nombre de millions de milles, et ainsi de suite ; il est évident que ceux qui sont sur un plan d'une vibration déterminée auront le pouvoir de se reconnaître, mais qu'il leur sera impossible de reconnaître ceux qui sont au-dessus et au-dessous d'eux. Pourtant, comme à l'aide du télescope et du microscope on peut étendre la portée de la vue, de même, tout esprit est capable de s'élever à la hauteur d'un état de vibration appartenant au plan suivant et d'y voir ce qui s'y passe.

Tous ces états de hautes vibrations, de vibrations super-conscientes de l'esprit sont groupés dans le mot « Samadhi » ; et les états inférieurs de « Samadhi » nous donnent la perception de ces êtres. Le degré le plus élevé de « Samadhi » est celui qui permet de comprendre l'objet vrai, c'est-à-dire la substance de laquelle l'ensemble de ces degrés d'êtres est formé ; et ce morceau d'argile une fois connu, on connaît toute l'argile qui est dans l'univers. Et l'auteur conclut en disant : C'est ainsi qu'est démontré que le « Pranayama » renferme en lui tout ce qui est vrai dans le spiritualisme. »

Vibrations et mémoire

Les vibrations les plus subtiles de la pensée s'étendent plus loin que les vibrations plus grossières de la parole intelligible terrestre et sont entendues et senties par l'oreille spirituelle, dans les domaines où les sons plus graves des sphères terrestres sont inconnues.

L'oreille spirituelle du médium est capable de saisir et d'interpréter les vibrations fines de la pensée émanant d'un habitant du monde des esprits ; c'est en développant le sens spirituel de l'ouïe et non par suite du degré plus ou moins parfait de cet organe qu'on acquiert cette faculté. Il est du reste avéré qu'il existe des êtres corporels dont les sens spirituels sont plus développés et plus subtils que ceux d'esprits désincarnés vivant déjà dans le monde spirituel depuis un temps indéfini.

Nous savons que les notes de la gamme sont disposées en octaves suivant leur ordre naturel ; par conséquent en faisant vibrer la note « la » dans le ton vibratoire le plus haut, tous les « la » des octaves inférieurs répondront et répèteront dans des tons respectifs plus bas le son de la note initiale.

Il n'est pas nécessaire que les tons soient mis au même taux de vibrations, quel que soit le nombre d'octaves au-dessus et au-dessous, la corrélation existera. A chaque énonciation de voix correspond une note, un ton ; et chaque note, chaque ton se répercute dans d'autres instruments ou médiums pour la transmission du son, quoique le taux de vibrations soit différent.

Ainsi l'esprit répond à l'esprit, l'instrument spirituel ou médium vibrant en harmonie avec celui d'esprits plus élevés, plus substils, quoiqu'à un

degré inférieur de vibrations. La réponse ainsi obtenue pourra être correcte, quoique la vibration correspondante ne soit pas aussi intense que la vibration de l'instrument plus fin d'où émane la vibration initiale. Les vibrations descendent, par degré, l'échelle d'octaves en octaves jusqu'à ce que les notes les plus fines de la clef spirituelle la plus haute, soient saisies et reproduites par l'instrument ou médium de la clef inférieure de la vibration harmonique.

Par conséquent, les esprits qui sont parvenus à cet état de supériorité sont capables de communiquer avec leurs amis terrestres, bien que la tonique des vibrations soit considérablement plus haute que celle du médium.

Il semblerait que les vibrations de la mémoire devraient être plus vives, plus ténues dans l'entité la plus finement organisée qu'elles ne sont dans l'être qui est livré aux soins et aux affaires terrestres, matérielles ; c'est, en effet, ce qui existe et c'est ce qui a été prouvé par des communications multiples reçues d'esprits divers, chez lesquels la clarté et la précision de la mémoires étaient supérieures à celles des humains et étaient en raison de leur élévation.

Je dis que la mémoire étant un acte ou phénomène mental ne réside pas dans les vibrations du cerveau, mais dans la nature spirituelle de l'homme. Si la mémoire était une émanation de vibrations cérébrales physiques, quand ces vibrations viennent à cesser par la mort, ce serait l'extinction complète de la mémoire, quoique l'esprit continuerait à exister.

La mémoire ne réside donc pas dans les vibrations mais dans l'entité qui fait naître les vibrations, et qui sont les modes, l'expression parlée pour ainsi dire, à l'aide desquels l'entité spirituelle transmet les sujets qui sont afférents à la mémoire à d'autres entités spirituelles. La mémoire ne tient pas des mots « per se » les sons vibratoires que nous entendons ; mais, les mots sont simplement le véhicule destiné à transmettre les pensées retenues dans ou par la mémoire, d'une personne à une autre.

La mémoire de l'esprit doit être renfermée dans quelque chose, qui reçoit l'impact, l'empreinte des vibrations pendant son séjour dans la forme terrestre et conserve avec cet impact, sa propre identité après que l'esprit est passé de la condition mortelle dans le monde des esprits. En d'autres mots, la mémoire n'est pas associée au cerveau physique seul, mais elle est associée à son essence spirituelle, sans laquelle il ne pourrait y avoir ni mémoire ni identité consciente de soi-même, à quelque degré que ce fût, après que l'esprit a été dépouillé de son vêtement mortel ; ce qui équivaudrait à l'annihilation de sa propre individualité.

IMPACT SPIRITUEL

L'histoire rapporte que les Indiens de Seneca avaient une touchante coutume pour consacrer la mémoire de leurs morts. Elle consistait à prendre avec eux sur les tombes de leurs parents et amis, de jolis petits oiseaux qu'ils comblaient de baisers, de caresses et auxquels ils confiaient des messages d'amour ; ils les laissaient s'envoler ensuite afin qu'ils puissent porter ces témoignages de sympathie à leurs biens-aimés. Nous concluons et nous disons :

Que ce soit au moyen d'ondes vibratoires ou d'une force plus parfaite d'impact spirituel d'un esprit sur l'autre, développée par l'impulsion la plus intense de la pensée, nous ne pouvons douter un seul instant qu'il n'y ait un échange continuel de messages réciproques entre ceux que nous désignons du nom de mortels et d'immortels. L'univers est un ; l'esprit se manifeste partout ; des liens invisibles et spirituels pénètrent et relient toutes les sphères de l'infini et la voix qui s'élève en prière, du mortel habitant de notre infime planète perdue dans l'immensité, est entendue et comprise dans les terres plus élevées et plus pures de ce monde unique qui comprend tous les *royaumes de l'existence* mortelle et immortelle.

Ces réflexions qui sont suggérées par un esprit érudit sont l'expression vraie de la philosophie de l'esprit, telle qu'elle a été conçue par tous les philosophes et les plus grands penseurs des temps anciens et modernes et à laquelle nous nous associons, sans réserve.

Entre la forme subtile, émanant de la nature originelle et la forme grossière et matérielle, il y a encore une forme intermédiaire, raffinée et ténue qui sert d'enveloppe à l'âme, c'est le « corps éthéré ou astral ». C'est à l'aide de cette enveloppe lumineuse que les esprits peuvent se manifester aux sens grossiers de l'homme. C'est un fait reconnu par tous les savants modernes mêmes, que les plus grands hommes de la Grèce admettaient la réalité objective des apparitions et des fantômes. Ils croyaient que les Esprits pouvaient prendre une part directe et visible aux événements d'ici-bas ; que les dieux pouvaient s'unir sous une forme humaine aux simples « mortelles » (Plutarque).

Suivant Pythagore, les Esprits annoncent aux hommes les choses occultes et prédisent l'avenir.

Platon dit : que les êtres surnaturels se font connaître à nous, « soit en songe, soit par des voix et des paroles prophétiques » entendues par des personnes saines ou malades, soit par des « apparitions », au moment de la mort.

Porphyre rapporte que les dieux conversent avec nous, et nous favo risant de leurs apparitions, nous éclairent pour nous sauver.

Enfin, les docteurs de l'Eglise, les plus célèbres, tels qu'Origène, Tertullien, Lactance et Augustin admettent également le « corps éthéré » qui offre tant d'analogie avec la doctrine de la résurrection de la chair et avec la métamorphose finale des corps des vivants, lors du retour du Christ.

Oui, de la source divine, par l'intermédiaire de tous les êtres qui peuplent les mondes de l'infini, afflue un courant continu de force qui vivifie, élève et illumine l'âme incorporée.

Mens agitat molem !

C. Moutonnier, prof.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE

DES SCIENCES OCCULTES.

AVANT-PROPOS

Un grand nombre de lecteurs nous ont demandé, il y a bien longtemps déjà, d'écrire une sorte d'Encyclopédie pour les personnes qui s'occupent d'Occultisme et de Psychisme un peu en amateur, c'est-à-dire en sceptique, mais qui voudraient bien savoir et connaître ce qu'il y a de vrai au fond des choses occultes.

Les véritables Occultistes, ceux qui veulent approfondir *les Grands Arcanes* de l'Occultisme possèdent des ouvrages spéciaux, très bien faits, des ouvrages originaux sur la matière, signés de noms célèbres : Eliphas Lévi (l'abbé Constant), Cahagnet, du Potet, Karl du Prel, Hartemann, St. de Guaita, et autres encore.

Dans un autre ordre d'idées, dans le domaine de la Psychurgie, de la Psychométrie, de l'Extériorisation, de la Motricité, de la Lévitation, du Psychisme en général, les élèves-occultistes peuvent étudier les ouvrages et les travaux de Durand de Gros, d'Albert de Rochas, de Pierre Janet, d'Azam, de Luys, de Beaunis, de Bourru, de Burot, de Cullère, de Lelut, de Fontenay,de Baraduc, d'Allan Kardec, d'Aksakoff, de Crookes et de *tutti quanti*.

Aussi n'est-ce pas pour l'Occultiste proprement dit, ni même pour l'élève Occultiste un peu avancé, que nous avons écrit le présent ouvrage, mais pour l'aspirant, l'étudiant-occultiste, pour l'homme du monde instruit, pour l'amateur qui veut avoir des idées générales sur la question, pour l'homme curieux de vraie science, qui veut débrouiller sans peine, sans grandes recherches et surtout sans fatigue d'esprit,tout ce qui relève du domaine de l'Occulte et voudrait le dégager de toute superstition ou fantasmagorie !

Ce public est très nombreux, nous pouvons l'affirmer, beaucoup plus

nombreux qu'on ne le croit généralement. Parmi ce public, beaucoup de personnes ne veulent pas ou n'osent pas avouer leurs convictions dans la crainte d'être ridiculisées, d'être traitées de *Spirite* ou de *Mage* !... de *Sorcier* même !

Cependant beaucoup de personnes parmi le public auquel nous venons de faire allusion voudraient bien connaître le passé ou l'avenir, savoir surtout ce qu'il faut penser de l'*Au-delà* : si l'homme se réincarne ou se réincorpore, sur notre planète ou sur toute autre ; si après cette vie, il revit d'une autre façon, si l'on peut admettre qu'il y a des esprits, des apparitions des *Invisibles*, si l'on peut établir des communications entre les vivants et les morts, entre les invisibles de l'aither et les hommes de la Terre, etc., etc.

Les esprits les plus sérieux, partant les moins superstitieux, ajoutent foi aujourd'hui (une certaine foi, dirons-nous) aux *Entités de l'espace*, aux *Entités de l'astral*, aux *Invisibles*, ce que les Spirites dénomment les *Esprits*.

Parmi ces personnes, peu portées à la superstition, nous citerons entre autres Edouard Drumont, par exemple, qui dans l'*Introduction* d'un volume (1) d'un intérêt historique, a écrit ce qui suit :

« Les Anthoine cependant se distinguent des autres par une vocation obstinée et spéciale, ils racontaient les derniers moments des rois. A l'heure où les bougies s'éteignent brusquement, sans qu'aucun souffle ne les effleure, à l'heure où circulent à travers les corridors du château, devant des gardes stupéfaits, qui n'ont pas entendu la porte tourner sur ses gonds, les Esprits familiers qui ont pour mission, comme le *Petit homme rouge* des Tuileries ou l'*Homme sauvage* de Fontainebleau (2) de prédire que les catastrophes sont prochaines ; les Anthoine noircissaient du papier. Leur écriture avait la signification de la poule qui chante le coq et qui annonce une mort à bref délai dans la maison. »

Evidemment, on ne peut pas dire par les lignes qui précèdent, que son auteur croit fermement aux *Esprits*, aux *Larves* et aux *Coques astrales*, mais enfin, on peut supposer que s'il n'y croit pas d'une manière absolue, il ne les nie pas non plus et qu'il voudrait bien savoir, être éclairé, fixé sur la question des *Invisibles*.

Or, il y a beaucoup de personnes instruites qui se trouvent dans le même cas et qui voudraient bien *connaître*, sans avoir à fouiller de grands in-folios, de profonds livres didactiques, tout ce qui touche à l'*Occulte*.

(1) La mort de Louis XIV, *Journal des Anthoine*, publié pour la première fois avec une introduction de E. Drumont, 1 vol. in-8°. Paris, Quantin, 1880. Introduction, page XXVIII.

(2) Cet homme sauvage est généralement dénommé, le *Grand Veneur*. E. B.

C'est donc une véritable encyclopédie qu'il faudrait écrire pour ce genre de lecteurs.

Voilà pourquoi nous commençons aujourd'hui ici même une *Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes* qui traite sans prétention, mais avec un programme net, précis et complet, tout ce qui touche à l'Occultisme, à la science occulte, ce que les anciens dénommaient : *L'Art sacré*.

Nous donnerons ici au lecteur, afin de lui permettre de l'embrasser d'un seul coup d'œil, le vaste programme des études que nous avons synthétisées à son intention, pour lui permettre d'apprendre, sans fatigue, tout ce qu'un homme qui est dans le mouvement doit connaître aujourd'hui sur ces intéressantes questions si recherchées par nos contemporains.

La présente étude embrasse dans ses chapitres les diverses branches de l'Occultisme : Magie, Hermétisme, Psychisme, Divination, Mancies diverses, Oracles, Kabbale, Science des Nombres, Féeries, Démonologie, Sorcellerie, Envoûtements, Sociétés secrètes, Météréologie, Mystique, Biographie très succincte des personnes ayant contribué à l'étude des sciences Occultes ; enfin, un aperçu général d'une *Bibliographie des principaux livres classiques de l'Occultisme*.

Comme on voit, ce programme est très vaste, mais comme nous le déroulerons à la façon d'un cinématographe, nous avons la prétention d'intéresser vivement le lecteur et de lui donner des connaissances générales sur l'Occultisme sans lui demander, pour ainsi dire, aucune somme de travail.

Nous lui fournirons un aliment solide, substantiel, un aliment complet. De plus, comme notre étude est très méthodique, il sera toujours facile au lecteur d'approfondir telle question qui l'intéressera plus vivement qu'une autre.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'utilité pratique de notre travail, mais si nous avons pu être utile ou intéresser seulement des lecteurs et les amener au Spiritualisme, nous nous trouverons heureux d'avoir fait quelque bien, car aujourd'hui, on a débité tant de faussetés sur l'Occultisme, qu'il est nécessaire de mettre chaque chose à son plan, de démêler le vrai du faux, de détruire la superstition et de faire envisager sous leur jour véritable un grand nombre de faits qu'on dit *Surnaturels* et qui sont simplement scientifiques, mystiques, divins ou démoniaques ; attachant à ce dernier terme sa véritable signification, c'est-à-dire des faits produits par des démons ou Esprits bons ou mauvais.

Grâce à la Science, à la Foi, à l'Extase, à la Mystique, on peut aujourd'hui expliquer quantité de faits qui passaient autrefois pour merveilleux, miraculeux et qui sont simplement d'ordre naturel, mais fort peu connus.

Du reste, tout dans la nature n'est-il pas merveilleux et naturel en même temps?

Prenons, par exemple, les transformations successives du germe humain dans son ascèse, les états divers par lesquels passe l'embryon pour arriver à devenir l'homme : le *Roi de la Création*.

Quelle plus étonnante merveille que celle-là?

Voici en quelques mots le résumé anthropogénique que Ernest Haeckel nous en donne dans son Ontogénie.

« L'Embryon humain est, d'abord, une plastide, puis il devient polycellulaire, enfin apparaissent deux feuillets germinatifs primordiaux (couche interne ou feuillet intestinal et couche externe ou feuillet cutané).

« L'Embryon est alors un invertébré, pourvu seulement d'un intestin : c'est le cinquième stade.

« Au stade suivant, il acquiert deux feuillets moyens (fibro-cutané et fibro-intestinal) et il rappelle la larve d'ascidie.

« Au septième stade, il devient un vertébré : il est analogue à l'*amphioxus*.

« Au huitième stade c'est un crâniote (lamproie) sans membres, ni mâchoires, mais l'appareil circulatoire et le cœur commencent à fonctionner.

« Dans les stades suivants, l'embryon devient l'analogue du poisson : il acquiert deux paires de membres, une mâchoire supérieure et une mâchoire inférieure; puis des poumons (vessie natatoire), le foie et le pancréas. Il arrive ensuite progressivement à l'organisation des Amniotes, des vertébrés supérieurs, dépourvus de branchies, puis des mammifères placentaliens et enfin à celle de l'homme ».

On voit donc que l'homme parcourt toutes les formes animales avant d'arriver à sa forme finale.

L'ovule humain, simple cellule ambioïde, devient, par la fécondation, une monère ou cellule à noyau et c'est ce simple organisme qui, passant par les stades que nous venons d'énumérer, arrive à former l'homme (l'animal parfait).

Mais celui-ci n'est que le dernier stade de l'homme physique et il est bien certain qu'après sa mort, l'homme poursuit ses transformations successives et diverses, car d'après la *Théosophie* et l'*Occultisme*, l'homme comporte sept principes dans sa constitution.

Nous n'insisterons pas sur ce point, nous bornant à renvoyer le lecteur à des ouvrages spéciaux qui ont fort bien traité la question (1) ; et nous ter-

(1) Voir notamment le remarquable opuscule du Dr Pascal, l'*Homme et ses sept principes*, 1 broch. in-12, Paris, 1894.

minerons ici notre *Avant-Propos*, en disant que dans la nature, tout est aussi merveilleux que la génération et la croissance de l'homme, mais nous ajouterons que malgré ses nombreuses transformations, ses avatars divers, il ne descend pas du singe, ceci est absolument certain. Nous n'avons jamais eu pour ancêtre un singe anthropoïde; notre père n'a jamais été ni un Orang, ni un Chimpanzé, ni un Gorille, ni un Gibbon; nous l'avons démontré par A + B dans un article spécial (1).

Ce que nous espérons démontrer aussi, c'est que le Spiritualisme seul peut expliquer quantité de faits naturels qui paraissent merveilleux.

A aucune époque l'homme n'a eu plus soif de l'occulte, parce que l'homme n'a jamais vécu dans une incertitude aussi grande que celle qui caractérise notre temps.

Cette incertitude provient de ce que l'homme est complètement dévoyé, et ceci n'est pas une métaphore; l'homme moderne, en effet, vit hors de la voie pour laquelle il a été créé.

Notre fin de siècle est profondément matérialiste, elle ne croit à rien, si, à une seule chose : au VEAU D'OR!

De cet excès du mal naîtra nécessairement une réaction ; du matérialisme surgira bientôt le Spiritualisme qui est la seule voie de la Salvation.

Le nouveau siècle dans lequel nous entrerons bientôt sera certainement spiritualiste, ce qui le prouve d'une manière indiscutable, c'est le mouvement philosophique contemporain, mouvement qui se traduit déjà par quantité d'ouvrages, de journaux et de publications, qui combattent à outrance le matérialisme néantiste.

Aussi nous ne sommes pas de ceux qui désespèrent de l'avenir, au contraire, nous disons en terminant, après la tempête et l'orage, nous aurons le beau temps et c'est cet espoir qui nous console.

CHAPITRE PREMIER

LA MAGIE.

L'ancienne nomenclature occulte, celle des Démonographes, divise la magie en quatre sections : la première comporte la possibilité d'opérer certains prodiges visibles, tangibles à l'aide de connaissances plus ou moins approfondies des phénomènes de la Nature.

Agrippa, savant du XVIe siècle, attribue à cette *Magie naturelle* une telle puissance, qu'elle pourrait passer de nos jours pour la vraie Magie. Le P. Kircher, le savant Jésuite, la définit la *Connaissance de la sympathie ou de l'antipathie des choses.*

(1) Voir le n° de février 1900 de la *Revue*, page 85 à 96.

D'après cet auteur, Hermès Trismégiste et Zoroastre auraient possédé à un haut degré cette connaissance de la sympathie et de l'antipathie des choses, de là provenait la grande valeur de ces personnages.

Selon Platon, la magie de Zoroastre ne serait guère qu'une connaissance de la haute Kabbale ou, mieux, une connaissance approfondie des mystères de la Religion.

La seconde division de la Magie serait la *Magie mathématique* ou la Connaissance approfondie des lois de la *Mécanique*. C'est ce genre de savoir qui donna à Albert-le-Grand et à Boëce, la réputation de Magiciens qu'ils ont conservée presque intacte jusqu'à nos jours.

La troisième division aurait un caractère des plus délétères, aussi Agrippa la dénomme-t-elle: *Magie empoisonneuse*. C'est par elle, en effet, que l'on peut opérer toutes sortes de métamorphoses; c'est ce genre de magie qui emploie les philtres amoureux et autres breuvages mystérieux. Dans cet ordre d'idées se trouvaient Medée et Circé.

Enfin la quatrième division comprend la *Magie cérémonielle* qui est la plus puissante, la plus terrible et qui comporte deux subdivisions : la *Goëtie Magie noire*, qui fournit les moyens de communiquer avec les *Entités du mal*, dénommées souvent, les *Esprits Infernaux*; la seconde subdivision se nomme *Théurgie* ou *Magie blanche*; on l'a fait remonter au Roi David, mais elle existait, en vérité, bien avant ce prince; c'est la magie la plus haute, la plus noble.

« De toutes ces magies, la plus ancienne sans contredit, est la Magie Noire, elle remonte à la plus haute Antiquité. C'est elle qui aurait corrompu le genre humain et attiré le Déluge Universel, qui aurait eu pour mission spéciale, suivant un grand nombre de Démonographes, de détruire tous les Magiciens noirs..

Malheureusement, Cham qui avait conservé les secrets de cette magie, les transmit à son fils *Misraïm*, que d'aucuns prétendent n'avoir été autre que Zoroastre.

Il est non seulement question de la magie dans les *Livres Saints*, mais encore dans l'*Odyssée* où l'on voit qu'un Dieu, Mercure, donne à Ulysse une plante (*l'ail moly*) afin d'empêcher les compagnons du héros d'être changés en pourceaux, par suite des prestiges de la Magicienne Circé !...

En réalité les origines de la Magie se perdent dans la nuit des temps, car on retrouve des formules magiques dans les Védas, dans les livres Egyptiens (*Rituels*) ainsi que dans la Kabbale Hébraïque et dans les livres chaldéens.

De l'Inde, la Magie passa chez les Chaldéens. — Diodore de Sicile nous a même révélé l'existence d'une tribu Chaldéenne, qui formait une *Caste Sacrée* s'occupant exclusivement des *Sciences Occultes*.

On a retrouvé des traces de la Magie chez les Cabires et les Etrusques. Pline nous fournit des renseignements fort intéressants sur la Magie, telle qu'on la pratiquait au temps d'Homère ; ajoutons que les plus grands poètes et philosophes de l'Antiquité se firent initier pour devenir *Mages*.

Au commencement de l'Ere Chrétienne, certaines sectes du Christianisme qui disaient posséder la vraie parole de Dieu entrèrent ouvertement en lutte avec les Chrétiens Orthodoxes ; ils avançaient qu'ils étaient seuls possesseurs de la vraie Connaissance ou *Gnose*, d'où le nom de *Gnostiques*, qui leur fut donné.

C'est au IIIe siècle surtout, à l'Ecole d'Alexandrie que fleurit la Gnose ; et ses deux représentants les plus illustres furent Plotin et son disciple Porphyre, qui posèrent les bases de la science magique.

Jamblique, qui leur succéda, empêcha la magie de dévier en la réunissant à la Théurgie. Eunape, Eustache et l'Empereur Julien, de même que plus tard Proclus soutinrent le système de Jamblique, l'auteur supposé des *Mystères egyptiens*.

Pendant le moyen-âge, l'Eglise fit une guerre acharnée aux Magiciens, les confondant même avec les Sorciers et les faiseurs de sortilèges, et c'est par milliers que furent brûlés les sorciers, qui eux étaient de véritables Envoûteurs. Malheureusement, à cette époque, il suffisait d'écrire en hébreu ou en arabe, d'étudier l'*Alchimie* ou l'*Astrologie* pour être accusé de sorcellerie et de l'accusation au bûcher, il n'y avait pas loin.

C'est pour cela que des hommes comme Raymond Lulle, Albert-le-Grand, Vincent de Beauvais, Paracelse et tant d'autres cachaient leurs connaissances sous des formules bizarres on employaient la Cryptographie pour écrire une grande partie de leurs études comme nous le disons ci-après.

Malgré les persécutions, la Magie et les Sciences Occultes se répandirent, surtout après l'invention de l'imprimerie et c'est grâce à la presse que sont parvenues jusqu'à nous, les œuvres de J. Cardan, J.-B. Porta, de Paracelse, de Cornélius Agrippa, de Jean Reuclin et de tant d'autres écrivains, mais elles sont encore peu comprises de nos jours.

La cryptographie

La cryptographie est l'écriture cachée (κρυπτός γράφειν) ; de prime abord, il semblerait que celle-ci ne doit pas, ne peut pas, entrer dans le cadre qui nous occupe.

Cependant, si l'on veut se donner la peine de réfléchir un instant sur la signification de ce mot, on saisira aisément l'analogie qui existe entre l'étude des écritures cachées et celles que nous avons faite jusqu'ici.

Nous savons du reste que la parole a été donnée à l'homme pour *cacher*

sa pensée ; il n'est donc pas étonnant que l'écriture, qui est une parole muette, suive la même routine et se cache sous des caractères inconnus du vulgaire, sous des caractères cachés.

On dénomme cette même science *Stéganographie* et *Polygraphie*. L'une des polygraphies les plus connues est celle de l'abbé Trithème.

Il existe de nombreux systèmes, de nombreuses méthodes pour créer des écritures cachées. Ici, nous devons expliquer certains termes spéciaux, techniques, usités en cryptographie.

Ainsi les mots en *clair* ; langage *clair*, texte *clair* désignent les parties de la correspondance secrète qui conservent leur signification ; tandis que le langage *Secret* comprend le langage *convenu*, qui n'est qu'une modification adoptée dans le sens des mots et le langage *chiffré*, dans lequel on utilise des signes conventionnels (lettres ou chiffres) pour représenter les signes du texte clair. La clef est la base convenue des systèmes ; ceux-ci comportent des clefs simples ou multiples.

Chiffrer une dépêche, c'est transformer le texte clair en texte secret, parce que le signe cryptographie est dénommé *Chiffre* ; d'où le terme *cryptographe* qui sert à désigner celui qui écrit ou déchiffre une dépêche ou écrit secret (*cryptogramme*).

L'on peut dire que la *cryptographie* a, sans aucun doute, précédé l'écriture proprement dite, parce que l'homme a toujours aimé le mystère et a éprouvé le besoin de l'employer pour sa sécurité : de là la cryptographie religieuse, la cryptographie guerrière, la cryptographie politique, la cryptographie commerciale, la cryptographie même des conspirateurs.

Ce qui précède est parfaitement résumé par les lignes suivantes de l'un des fondateurs de la cryptographie moderne, par Vignère qui nous dit que « de tout temps, les hommes ont été curieux de se tracer chacun pour soy, quelques notes secrètes pour se recéler de la cognoissance des autres. comme les marchands en leurs marques et papiers de compte, les médecins en leurs pieds de mouches, les jurisconsultes en leurs paragraphes. »

Disons quelques mots de l'histoire de la cryptographie.

Parmi les écritures cryptographiques la plus ancienne, sans contredit, est celle des Celtes qui était faite à l'aide de barres ou petits bâtonnets, puis celles des Quippus, enfin celles des Egyptiens dénommée *hiéroglyphes* ou *écriture sacrée*.

L'écriture égyptienne possédait trois formes différentes : l'écriture *démotique* ou populaire, l'écriture *hiératique* ou sacerdotale, enfin l'écriture *hiéroglyphique* ou sacrée, qui ne comportait guère que des signes *idéographiques*.

Ce dernier genre d'écriture était réellement une écriture *cryptographique*.

Hérodote nous a conservé quelques-uns des moyens employés par divers personnages de l'Antiquité pour cacher aux étrangers le secret de leur correspondance.

Le plus ancien et le plus primitif de ces moyens consistait à écrire sur la peau du crâne préalablement rasée des mots et des signes convenus entre les deux correspondants ; puis on laissait repousser les cheveux et on annonçait à son correspondant cette missive animée, dont il prenait connaissance en rasant de nouveau le crâne de l'esclave (*courrier*).

Les Grecs utilisaient un mode d'écriture, la *scytale*, pour correspondre secrètement. Ce mode consistait à rouler sur un bâton une bande de parchemin, sur laquelle on écrivait longitudinalement ; le correspondant possédait un bâton de même diamètre sur lequel il enroulait la bande de parchemin bien ajustée, ce qui lui permettait de lire ce qu'elle portait écrit, mais nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'était là un mode vite reconnu ; c'était le secret de polichinelle que toute personne pouvait reconnaître et lire en tâtonnant sur plusieurs diamètres de bâtons,

Le Père de l'Histoire nous donne aussi un moyen employé par Démocrate, qui voulait faire passer à ses compatriotes un avis qu'ils avaient grand intérêt à connaître, sans que l'on put saisir cet avis. Voici ce qu'il fit, il enleva la cire d'une tablette, écrivit ce qu'il voulait faire connaître directement sur la tablette qu'il revêtit ensuite de cire.

L'esclave porteur du *message* le remit aux Lacédémoniens, mais qui ne comprirent rien à la chose, quand la femme de Léonidas pensa qu'il fallait fondre la cire. Ceci une fois exécuté, la dépêche put être lue sinon *en clair*, au moins clairement.

Tous nos lecteurs se rappellent sans doute, la ruse qu'employa Harpage pour faire parvenir un avis important. Il ouvrit un lièvre dans les intestins duquel il plaça une tablette en recommandant à Cyrus d'ouvrir le ventre de l'animal sans témoins. Mais cet avis n'était-il pas dangereux, et n'attirait-il pas l'attention, sur ce que pouvait contenir les flancs du lièvre.

Au moyen âge, beaucoup de savants avaient des écritures secrètes ou cachées ; nous connaissons notamment celles des Astrologues et celles des Alchimistes, qui écrivaient ainsi pour éviter bien souvent le bûcher de l'Inquisition.

La Renaissance utilisa également la Cryptographie pour correspondre avec les ambassadeurs délégués auprès de certaines puissances.

Qui a été à l'époque moderne le restaurateur de la cryptographie ? Nous pensons que c'est Raban Maur, archevêque, qui vers la fin du IX[e] siècle imagina la clef d'un système qui fut employé par les moines Bénédictins.

C'est donc bien à tort que beaucoup d'auteurs considèrent l'abbé Trithème

comme l'inventeur de la cryptographie moderne, il a eu l'honneur (assez grand déjà), d'avoir écrit les deux premiers traités sur la matière : sa *polygraphie* et sa *sténographie* sont, en effet, les deux premiers ouvrages de cryptographie qui aient été imprimés ; c'est même dans ceux-ci qu'on peut voir les alphabets ou signes employés par de nombreux alchimistes. Nous en avons donné quelques spécimens dans notre Dictionnaire de la science occulte au mot CRYPTOGRAPHIE. E. BOSC.

(*A suivre.*)

UNE RÉVÉLATION D'OUTRE-TOMBE

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE SPIRITISME

Quelques mois après la guerre de 1870, je fus à Paris auprès d'une amie, Mlle D..., morte il y a un an.

Cette amie était spirite, je ne l'étais pas, je tenais pour suspects ce qu'on racontait sur le spiritisme. J'y trouvais des faits si étranges, si en dehors des choses communément observées que je ne me sentais aucun attrait pour vérifier le bien fondé du spiritisme.

A cette époque, j'avais été cependant un peu impressionnée par des circonstances inexplicables. Plusieurs fois le soir, au milieu de la nuit ou le matin, j'avais entendu des coups frappés dans l'épaisseur des murs de ma chambre. Ces bruits se renouvelaient à intervalles assez éloignés. Un choc un peu fort, et deux chocs atténués et rapides et toujours dans le même ordre.

Je supposais qu'ils étaient dus à des causes naturelles provenant des boiseries ou bien à d'autres causes que je ne pouvais expliquer.

Je ne parlais de cela à personne, ne voulant pas être traitée de visionnaire.

Mlle D... avait voulu m'introduire dans un cercle spirite. Je m'y étais refusée.

Une après-midi, elle me proposa d'aller visiter l'Hôtel de Ville, portant encore les traces de l'incendie de la révolution qui surgit et couvrit Paris de ruines immédiatement après la guerre.

Avant d'arriver, ma compagne m'engagea à monter dans une maison, où disait-elle, elle avait quelqu'un à visiter.

Je l'accompagnai sans méfiance, et aussitôt introduite, je me trouvais dans un cercle d'études psychologiques où le le magnétisme avait un rôle.

Une jeune personne était magnétiquement endormie et fournissait aux assistants des révélations que l'on disait fort intéressantes.

On me demanda de me mettre en rapport avec elle. Ce que je fis sans résistance, déterminée d'ailleurs à observer froidement ce qui allait se passer.

La jeune personne que je viens d'indiquer se leva aussitôt exprimant une agréable et affectueuse surprise et me dit (toujours endormie) : « Il y a longtemps que je désirais me faire connaître, il y a longtemps que je m'intéresse à vos études, que je suis vos travaux. N'avez-vous pas entendu souvent des bruits insolites dans les murs de votre chambre? »

Abasourdie et même un peu émue, je fis un signe affirmatif. « Je vais avec vous au cours que vous suivez à la Faculté de médecine de Montpellier, continua l'étrange jeune fille magnétisée.

(A cette époque j'étudiais la physiologie). « Qui êtes-vous? » demandai-je anxieuse. Il me fut répondu : « Le Dr Aquaronne, élève de l'Ecole de médecine de Montpellier. J'ai quitté votre monde à l'âge de 32 ans, victime de l'épidémie de choléra qui sévit à Toulon, où j'étais allé en mission médicale. »

Je fis encore quelques questions sur un sujet très spécial d'embryologie.

Les réponses furent satisfaisantes, telles qu'un médecin pouvait seul les faire. La jeune fille qui servait à l'expérience n'avait, je le sus plus tard, aucune notion scientifique. Elle était employée dans une maison de commerce et d'une culture plutôt élémentaire.

Comme on le pense, cette communication me donna à réfléchir, sans toutefois établir une conviction ferme. Ce nom d'Aquaronne me parut fantaisiste. La pensée me vint de faire des recherches dans les registres de la Faculté de médecine de Montpellier, mais comme il m'aurait fallu dire la raison de ces recherches, je n'en fis rien.

Deux ans après, le souvenir du fait que je viens de rapporter s'était affaibli. Les bruits inexplicables entendus à travers les murs de ma chambre avaient cessé. Je ne pensais donc plus au cercle d'études psychologiques où j'étais fortuitement entrée à Paris, lorsque un jour, traversant une petite place où se tiennent les bouquinistes, je fus interpellée par l'un d'eux. « Madame, me dit-il, voici une collection de brochurettes provenant de la Faculté de médecine. Voyez, s'il y en a qui vous intéressent? Je ne les vends que dix centimes. »

Je m'approchai et la première plaquette que je saisis portait le titre suivant :

Discours de M. le professeur Fonssagrives sur l'épidémie de choléra de Toulon et sur le jeune docteur Aquaronne mort victime de son zèle à l'âge de 32 ans.

Mon émotion fut profonde. La démonstration était complète, lumineuse, dégagée de tout ce qui pourrait l'atténuer.

Dès ce moment, je cherchais à éclairer ma raison. Je voulus savoir les LOIS qui déterminent de tels faits et j'essayais d'en obtenir d'autres. Ce fut vainement.

Les communications fournies par la typtologie n'ont jamais été à l'abri d'une critique serrée; les révélations rapportées par un grand nombre d'expérimentateurs m'ont laissé des doutes, j'en excepte pourtant celle rapportée par W. Crookes sur l'apparition de *Kate King.*

Les recherches de tant de savants dans le domaine de la psychologie, l'étude des affections mentales, les pratiques de la suggestion, de l'hypnotisme, du magnétisme. Tout un ensemble d'observations *rigoureusement* scientifiques impose à notre *raison* ce fait indéniable. C'est que nous possédons une faculté longtemps méconnue, qui peut, sans le secours des organes matériels, produire des effets qui nous surprennent, et que nous ne savons ni les coordonner ni les enregistrer. Un exemple me permettra d'éclairer ma pensée.

Lorsque endormis, nous rêvons que nous voyons tel objet ou telle personne, que nous entendons des paroles ou des bruits, que nous évoluons dans une direction donnée, et cela si fortement parfois, avec une telle intensité de vérité, qu'à notre réveil nous pouvons dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu et dans quelle direction nous sommes allés, pourtant nos yeux étaient clos, nos oreilles endormies, nos membres immobilisés. Avons-nous une faculté qni peut agir sans nos organes?

Si oui, cette faculté meurt-elle quand notre corps va se dissoudre dans l'obscurité de la tombe?

Non, puisque des révélations fournies par des expérimentateurs autorisés ne peuvent être mises en doute et ont toute la valeur d'une démonstration. Comment cette faculté produit-elle si rarement ces surprenants effets?

C'est ici que notre science est courte, il y a assurément des conditions que nous ne connaissons pas encore et qui rendent le problème ardu. Pour le résoudre, il faudrait dégager ce que chacun peut lui apporter de son imagination ou de sa mauvaise foi, car aucune recherche ne se porte aussi bien que le spiritisme à l'illusion et à la supercherie.

C'est pourquoi un certain mysticisme l'a exploité, ainsi que les esprits frivoles. Il a pu ressembler à un agent sectaire ou à un jeu de société.

Disons bien vite qu'à l'aide d'une science sérieuse, dont les découvertes se réalisent tous les jours, l'astronomie, des horizons merveilleux nous sont ouverts, dont les splendeurs éblouissantes autorisent des espérances sans fin.

Des travaux historiques consciencieusement poursuivis nous apprennent que le spiritisme a toujours existé, soit dans des formes exclusivement reli-

gieuses soit dans les conceptions des philosophes, et cela dès la plus haute antiquité.

M. Léon Denis, dans son magnifique ouvrage *Christianisme et spiritisme*, établit la connexité étroite qui existe entre les croyances spirites et les croyances chrétiennes.

Mon amie, Mlle D... dont j'ai parlé plus haut et dont les convictions spirites étaient profondes, disait : C'est le domaine miraculeux du spiritisme qui doit être *la quantité négligeable*.

Etudiez le spiritisme avec les hommes de science, appliquez-lui vos aspirations spiritualistes, rattachez à lui vos espérances de vie à venir.

Le spiritisme demande cette trilogie d'efforts supérieurs, l'énergie de la pensée, l'élan constant vers le Beau absolu et la Foi en la justice éternelle et alors vous direz avec l'écrivain sacré :

O mort où est ton aiguillon?
O sépulcre où est ta victoire?

A. P

LE VÉRITABLE ESPRIT DE JUSTICE

Histoire vraie du « Père Nicanor Drozdow ».

En 1850, à Woznesienskoe, paroisse grande et riche du diocèse d'Odessa, le desservant grec-orthodoxe, Grigorii Pokrowskij, rendit son âme à Dieu. A cette nouvelle, le voisin le plus proche de Woznesienskoe, le père Nicanor Drozdow, curé de Dorasowka, homme très pauvre, père de quinze enfants, se rendit immédiatement à Odessa dans le but de faire des démarches nécessaires pour obtenir sa translation à Woznesienskœ, et pour avoir gain de cause, il prit 700 roubles épargnés à force de peine et de privations pour les démarches à faire au consistoire grec-orthodoxe d'Odessa.

Il s'adressa au secrétaire du consistoire, M. S... : « — Que désirez-vous batiouchka (petit père)?... et qu'est-ce qui vous amène chez nous? demanda le secrétaire.

— Dans mon voisinage, le père Grigorii Pokrowskij, curé de Woznesienskoe, est mort. Veuillez prier Son Eminence de m'accorder cette place vacante... Ne me refusez pas votre aide et protection... Je vous serai reconnaissant selon mes moyens.

— La nouvelle de ce décès nous a déjà été annoncée par le doyen... Avez-vous la pétition?

— La voici ».

Le secrétaire la lut, tourna les feuilles et réclama des documents? Pour

toute réponse le père Nicanor sortit de sa soutane un billet de 100 roubles, le mit dans la pétition, la présenta au secrétaire.

« — Mais vous ne donnez que votre acte de naissance..., où donc est le certificat du séminaire ? »

Le curé prit la pétition, sortit un second billet de 100 roubles, l'ajouta au premier et tendit le tout au secrétaire.

« — Très bien !... maintenant tout est en règle ; venez me visiter dans huit jours... Je vous conseille de voir les membres du consistoire, mon pouvoir étant assez limité ».

Le père Nicanor se rendit aussitôt chez les personnes que celui-ci lui avait indiquées.

La nouvelle de la mort du curé Grigorii Pokrowskij étant répandue dans la contrée, des prêtres voulant la riche paroisse se rendirent à Odessa, commencèrent leurs démarches et à force d'arguments démontraient plutôt leur bien-être matériel que leur mérite personnel. Les affaires du père Nicanor Drozdow prirent une mauvaise tournure.

Au début, les membres du consistoire le recevaient *cum manibus apertis*, mais par la suite, on lui ferma la porte au nez. Le secrétaire, sous mille prétextes, renvoyait l'affaire au lendemain et déclara au père Nicanor ébahi, qu'il y avait des difficultés insurmontables, qu'il ferait mieux de retourner chez lui, car il n'obtiendrait jamais la cure désirée.

Le secrétaire défendit au père Nicanor l'entrée de la salle d'audience, donna ordre au suisse de le chasser s'il se présentait.

Le curé était désespéré, car depuis trois semaines, à Odessa, il avait dépensé presque tout son argent ; il lui restait 40 roubles pour le voyage du retour.

Le pauvre homme errait dans les rues d'Odessa, triste et abattu, regrettant le temps perdu, ses démarches inutiles et plus encore son argent, ramassé copeck à copeck, à force de privations.

Il se rendit à l'évêché, avec l'intention d'y trouver l'un des moines influents auprès de l'évêque, pour lui demander aide et protection dans sa position sans issue.

Il n'y connaissait personne et résolut de questionner le premier moine venu. Il ouvrit une porte, sur la cour, entra et dirigea ses pas vers le couvent, au fond de la cour.

Il aperçut, derrière les arbres d'un petit jardin, un vieillard à longue barbe grise, en habit de moine, occupé à bêcher et à planter des fleurs ; il dit au vieillard : « Excusez-moi, s'il vous plaît, ne pourriez-vous me dire où je pourrai trouver un moine de l'entourage de Son Eminence ?

— Eh ! je suis aussi un moine de son entourage, répondit le vieillard :

Que désirez-vous, batiouchka ? »

Nicanor fit une profonde révérence et lui fit le récit fidèle de ses démarches.

« — Parlez de mon affaire à Son Eminence, tâchez d'obtenir pour moi la paroisse de Woznesienskoe... Je vous en serai reconnaissant... Ruiné, je vous offre 25 roubles, mais quand j'aurai vendu ma jument grise, j'ajouterai 25 roubles ».

Il tendit au moine un billet de 25 roubles ; celui-ci les empocha et dit : « — Très bien ! soyez tranquille, je vais m'occuper de votre affaire... j'en parlerai aujourd'hui même à Son Eminence... Soyez demain, à midi juste, à la salle d'audience du consistoire, l'évêque y sera pour sûr... Retirez-vous ! Son Eminence pourrait nous voir et il vaut mieux qu'elle ne sache rien de tout ceci !

— Je n'ose aller au consistoire, observa le père Nicanor, le suisse a reçu l'ordre formel de m'en interdire l'entrée.

— Allez-y hardiment et dites au suisse que c'est l'évêque qui vous envoie. Je vais m'excuser auprès de Son Eminence d'avoir donné des ordres en son nom ».

Satisfait du résultat de sa démarche, le père Nicanor tendit la main au vieillard, le remercia chaleureusement, lui répéta sa promesse d'ajouter les 25 roubles après la vente de la jument, et se retira.

Le lendemain, à peine avait-il franchi le seuil du consistoire, que le suisse l'engagea à se retirer ; le curé déclara qu'il avait l'ordre de l'évêque d'attendre Son Eminence dans la salle d'audience, mais le suisse, pour toute réponse, lui ferma la porte au nez et courut demander l'avis au secrétaire, qui cria assez fort afin d'être entendu du père Nicanor : « Il ment ! jetez-le dehors ! »

Le curé s'assit sur la marche de l'escalier et attendit patiemment l'arrivée de l'évêque.

Un quart d'heure après, un landau attelé de quatre magnifiques chevaux, s'arrêta devant la porte du consistoire, un vieillard à longue barbe grise, en habit d'évêque en descendit ; le curé Nicanor reconnut dans l'évêque le moine auquel il avait donné la veille 25 roubles et restait cloué au sol, prêt à tomber à genoux devant l'évêque ; mais celui-ci alla droit à lui, et le prenant par le bras : « Eh bien ! mon cher, on ne vous laisse toujours pas entrer à la salle d'audience ? dit-il.

— Non... Emi... Eminence... pardon !... bégaya le père Nicanor, très émotionné.

— C'est bien, allons ensemble, je vais vous y conduire... et ce disant, à la grande surprise du secrétaire et des membres du consistoire, ils montèrent le grand escalier bras dessus dessous.

A la salle du conseil, l'évêque, son secrétaire, les membres du consistoire

étaient assis autour d'une longue table; le père Nicanor, toujours étrangement surpris, se tenait à l'écart.

« — Secrétaire, dit l'évêque, voici bientôt trois semaines, le curé Nicanor Drozdow a présenté une pétition pour obtenir sa translation du village Dorasowka à la paroisse de Woznesienskoe... et vous lui avez promis de le satisfaire ?

— Oui, Eminence, répondit le secrétaire très embarrassé.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas tenu votre parole?... y aurait-il des pétitionnaires d'un plus grand mérite que Drozdow ? demanda l'évêque.

— Oui, Eminence, répondit le secrétaire, parmi les pétionnaires se trouvent des curés qui ont terminé leurs études à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

— C'est dire que vous n'avez pas tenu votre promesse... et c'est très mal ! continua l'évêque; or le curé Drozdow m'a assuré qu'il vous a donné de l'argent pour avoir votre aide et protection... et se tournant du côté du père Nicanor : Combien avez-vous donné au secrétaire ?

— 200 roubles, Eminence, répondit Drozdow.

— Les avez-vous acceptés ?... dites la vérité, continua l'évêque en regardant fixement le secrétaire.

— Oui !... Eminence... grâce ! bégaya celui-ci en tremblant.

Les membres du consistoire, interrogés à leur tour, avouèrent aussi avoir reçu 400 roubles.

L'évêque alors, élevant la voix reprit : Oui !... oui !... nous sommes tous de grands pêcheurs !... Moi aussi, je n'ai pu résister à la tentation... J'ai accepté de Drozdow 25 roubles pour mon aide et ma protection, il a promis de me donner encore autant, après la vente de sa jument grise... Or donc, puisque Drozdow nous a donné de l'argent, il serait malhonnête de notre part de ne pas lui accorder ce qu'il demande... Secrétaire, écrivez l'ordre de la translation du curé Nicanor Drozdow, de la paroisse de Dorasowka à celle de Woznesienskoe, et nous allons le signer, immédiatement.

Mais, puisque par notre faute, nous avons manqué de ruiner le curé Drozdow, à tel point que le pauvre homme allait vendre sa jument, pour satisfaire notre basse cupidité, il est juste qu'il soit récompensé ? de quelle manière devons-nous le récompenser ? Mais, selon l'enseignement de notre Seigneur Jésus-Christ qui a dit :

« ... Et si l'on te donne en unité, rends-le au décuple. »

L'évêque sortit de sa poche un paquet de banque-notes et faisant signe au père Nicanor de s'approcher : « Le curé Drozdow m'a donné 25 roubles, voici 250 roubles, que je lui donne pour ma part ; et vous, messieurs, vous

allez lui donner chacun sa part, selon la parole de notre Divin Sauveur, et se tournant vers le père Nicanor, il ajouta :

— Prenez l'argent et retenez bien ceci : Si j'apprends que vous ayez pris un copeck de moins sur ce que ces messieurs vous doivent, selon la parole du Seigneur, je reprendrai la paroisse accordée et vous enverrai pour faire deux ans de pénitence dans un couvent.

Là-dessus, l'évêque signa l'ordre et se rendit à la salle d'audience.

Le lendemain, le père Nicanor, monté sur sa jument grise, se mit en route pour sa nouvelle paroisse, emportant sur lui 6.250 roubles et l'ordre de sa translation.

JOSEPH DE KRONHELM.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

ET DE MME LA GÉNÉRALE NOEL.

Le Radical et *l'Egalité*, de Marseille, du 17 janvier 1900, sous le titre : *Léon Denis et le Spiritisme*, s'expriment ainsi que suit :

Pouvoir vivre au-dessus des réalités affligeantes de la vie. Avoir l'âme assez puissante, assez noble, pour s'élever jusqu'aux régions sereines de l'amour et de la fraternité humaine malgré les laideurs sans nombre réservées à notre espèce ; il faut avoir pour cela une âme d'apôtre. Celle de Léon Denis.

Avec lui tout paraît bon, tout semble bon et aimable ; mais c'est nous, ce sont nos faiblesses et nos vices, qui souillent, rapetissent, et enlaidissent notre pauvre humanité faite pour vivre souriante et joyeuse. Les conditions fâcheuses dans lesquelles nous nous débattons ne sont pour lui que le résultat de nos fautes passées. En ce monde tout s'enchaîne, dit Léon Denis. Tout ici-bas n'est que le reflet de nos actes et de nos pensées. Tant que l'homme restera mauvais et qu'il méconnaîtra les lois supérieures de progrès et de solidarité, il restera malheureux, il continuera d'entendre ces mêmes cris de douleurs et d'angoisse, les mêmes récriminations cause de ses faiblesses et de sa méchanceté. Les systèmes, dit-il, pouront succéder aux systèmes, les institutions faire place aux institutions, les siècles à venir remplacer les siècles passés, mais tant que l'homme ne sera pas meilleur, il est destiné à souffrir. Et avec quels superbes accents d'éloquence lyrique il s'écrie ; « Si vous voulez être heureux, soyez justes et bons. Si vous voulez avoir des droits à la vie, soyez compatissants pour vos frères, pour ceux surtout dont l'existence est faite de douleurs et de larmes ; pour ceux qui ont besoin de se sentir soutenus et consolés. »

Le rôle du spiritisme dans le monde doit être précisément de répandre, de propager ces principes d'amour et de fraternité. Jusqu'ici l'humanité, ignorante de ses devoirs et de sa destinée, a marché quelque peu à tâtons. Mais voici que la grande voix des morts s'est fait entendre, et du fond de la tombe jusqu'au bord du berceau, les voix amies de ceux qui nous ont aimés, et que nous chérissons, ne cessent de nous crier, travaille, lutte, progresse, le bonheur est à ce prix.

Répondant aussi à ceux qui ne voient que le mal dans la création, et la force aveugle gouvernant l'Univers, il semble dire aux premiers : Pourquoi vous plaindre, le mal qui est dans la nature n'est-il pas de beaucoup au-dessous du bien qu'elle nous procure, et des joies qu'elle nous réserve.

Aux seconds il dit : A-t-on jamais vu, quelque puissant que nous puissons concevoir le hasard, a-t-on jamais vu les lettres de l'alphabet jetées un nombre incalculable de fois, capables de se grouper et de produire un poème? Et quel poème que celui de l'Univers !

M. Léon Denis ne laisse pas sans réponse les nombreuses questions qui lui sont posées de divers côtés au point de vue religieux.

Jésus l'a dit : « On reconnait l'arbre à ses fruits. »

Le spiritisme apporte à l'humanité un enseignement proportionné à ses besoins et au progrès de la science. La théorie des démons et de l'enfer éternel ne peut plus être invoquée par aucun homme sensé.

Satan n'est qu'un mythe. Nulle créature n'est vouée éternellement au mal.

Le succès de M. Léon Denis a été très vif, et les conférences qu'il a données dans notre ville ont été chaleureusement applaudies. — S. M.

La *Revue Algérienne du* 3 *février* 1900

Réunion des plus nombreuses et choisies lundi soir, au trop *Petit Athénée*. Salle artistiquement décorée par l'exposition des peintures et aquarelles d'un artiste Algérois : Geille de Saint-Léger.

Quel exquis régal pour l'esprit, l'oreille et les yeux que cette soirée.

L'éminent président de la section scientifique du *Petit Athénée* a présenté à l'auditoire la spirituelle et très distinguée conférencière : Mme la générale Noël.

Cette causerie, faite avec infiniment d'esprit, reposait sur une science mystérieuse et nouvelle : le *spiritualisme moderne*, qui trouve en Mme Noël non seulement une fervente adepte, mais encore une puissante propagatrice.

Cette doctrine philosophique n'admet pas, parait-il, le néant des êtres ni des choses, elle prétend à l'existence des âmes après la mort.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet, la place nous

étant très limitée, nous nous bornerons, tout simplement, à remercier et à féliciter l'aimable conférencière des délicieux, mais hélas ! trop courts instants que nous lui devons.

Mme la générale Noël portait une ravissante robe, toute blanche, jupe en mousseline de soie légèrement crépée, figaro de soie tout soutaché à grands revers, jabot de dentelle crème, manche très écourtée en mousseline pareille à la jupe, grosse branche de pavots, coupant le figaro, d'un rouge écarlate, grand peigne espagnol campé à la carmencita dans ses noirs cheveux.

Dépêche Algérienne

L'abondance des matières nous a empêché de donner plus tôt le compte rendu détaillé et abondamment documenté de la conférence faite par Mme la générale Noël, sur le *Spiritualisme moderne*, au Petit Athénée. Cette conférence, écrite dans une forme littéraire parfaite et lue avec un art véritable de la diction, a obtenu un succès considérable.

Mme la générale Noël y a présenté l'exposé de faits très curieux devenus classiques, par leur étrangeté et leur allure mystérieuse dans le monde des chercheurs qui s'adonnent à ces investigations. A l'entendre, on comprenait qu'on se trouvait en présence d'une conviction profonde, toujours respectable même par les sceptiques les plus endurcis. C'est ce qui fait que la salle, archi-bondée, a souvent applaudi.

Le Télégramme

Lundi dernier, en effet, un monde fou se pressait dans la salle trop étroite, pour entendre la conférence de Mme la générale Carmencita Noël, sur le « Spiritualisme Moderne ».

A ce programme, si attrayant par lui-même, se joignait l'espoir d'entendre Mlle Pradon, l'aimable Dugazon de notre opéra, nouvellement nommée sociétaire du Petit Athénée.

Le succès de la conférence a été immense ; le sujet était passionnant en lui-même ; les vérités proclamées étaient belles et consolantes au plus haut point.

Puis le tour littéraire était gracieux, léger, humoristique et scintillant. La conférence était en diamant, taillé de main de maître ; mais le véritable clou c'était de voir une femme élégante, une femme du monde se placer sur le terrain de la science pure.

Elle a fait appel aux premiers savants de notre temps par leurs paroles, leurs exemples et leurs travaux et a déclaré que si les Algériens ne veulent pas rester en arrière, il leur faut se mettre courageusement à l'œuvre et arracher de leur cœur les fibres de l'insouciance et de l'ignorance. Ainsi seulement l'Algérie méritera le titre que lui a donné la charmante confé-

rencière : *Matre pulcha, filia pulchrior* (d'une mère belle, la fille plus belle).

L'Express

La conférence d'hier sur le *Spiritualisme Moderne* a été faite par Mme la générale Noël. Comme pour celle de Mme Jouron Duvernay, la salle était comble et un grand nombre de personnes n'ont pu trouver place.

Dans une série de tableaux d'un style très coloré, et dont nous reproduisons d'autre part les quatre premiers, Mme Noël a exposé les phénomènes si curieux du spiritisme, des esprits frappeurs, des tables tournantes; la médiumnité par l'écriture, par l'incarnation, les apports, ceux de la clairvoyance et de la matérialisation.

Elle a terminé par les expériences du célèbre physicien anglais Crookes, qui a contrôlé scientifiquement ces apparitions.

Combien les cours de science seraient plus attrayants si le style didactique des professeurs étaient remplacé par ces narrations qui laissent un souvenir si frappant dans les esprits! On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de l'étrangeté des phénomènes décrits ou de la forme gracieuse donnée à ces récits de l'autre monde.

L'Express a consacré plusieurs colonnes au récit concret de la conférence de la générale Noël, et si remarquable, dit le journal, qu'elle est le sujet passionné de tous les salons d'Alger; aussi pour satisfaire les si nombreuses personnes qui n'ont pu entendre l'orateur, la salle du Petit Athénée ne les pouvant contenir, il fait l'analyse des 7 tableaux, ou divisions présentées si logiquement par Mme la Générale, pour bien démontrer ce que c'est que le spiritisme ou spiritualisme moderne, son histoire, ses phénomènes et sa portée philosophique et morale. Voici le récit de *l'Express* quant au 7e tableau.

7e *Tableau. — Médiumnité de la matérialisation.* Histoire de Katie King. — Cette histoire confond l'esprit humain : mais le récit merveilleux que l'on va entendre s'appuie sur le témoignage d'une foule de savants, notamment celui du physicien anglais sir William Crookes, qui a donné le premier au monde les preuves absolues, complètes, matérielles, scientifiques, de la survie.

L'opinion publique le désigna pour vérifier certaines apparitions étranges qui avaient lieu par l'entremise d'une toute jeune fille, nommé Florence Cook, et qui révolutionnaient Londres depuis deux ans.

Dès son enfance, Florence disait voir et entendre des esprits, Quand elle grandit, elle essaya en famille des séances dans lesquelles on se voyait dans l'obscurité, en se tenant par les mains pour produire une chaine magnétique et priant les esprits de se manifester.

Les manifestations eurent lieu : des coups furent frappés, des chaises

brisées par une force invisible et Florence soulevée jusqu'au plafond. Cette force nouvelle s'annonçait comme l'esprit d'une jeune femme : Katie King, et déclarait que Florence deviendrait un très grand médium.

Florence finit par apercevoir l'esprit de Katie King, d'abord dans l'obscurite puis en pleine lumière. Le bruit de ces relations se répandit dans Londres et tous les savants allèrent assister aux séances.

Le 18 novembre 1873 une séance eut lieu chez M. Luxmoore. Florence s'étendit par terre solidement attachée à un crampon fixé sur le sol, et au bout de quelques minutes, Katie s'avança dans le salon, vêtue d'un peignoir blanc flottant ; elle déposa sur une table un billet signé : Katie King, de son vrai nom : Annie Morgan.

Katie se promena ensuite autour du groupe, donnant la main à chacun des 14 assistants; quand la séance fut finie, on retrouva Florence endormie et attachée ; elle n'avait pas bougé.

Les docteurs Sexton et Gully, matérialistes, qui niaient l'apparition, vinrent assister aux séances et furent convaincus. Katie King leur pressa les mains et les embrassa sur le front. Elle se laissa photographier et on acquit ainsi la preuve que Katie King et Florence étaient bien deux personnes distinctes.

C'est après ces manifestations que le professeur Crookes, qui en niait le réalité, fut appelé à les contrôler scientifiquement.

Florence Cook offrit d'aller demeurer chez lui et pendant tout le temps de son séjour, on ne la laissa pas seule une minute ; Mme Crookes exerçait une surveillance incessante.

Les séances furent plus belles que jamais.

Nota : Mme la Générale Noël fait imprimer sa belle conférence et de ce fait, elle restera comme document.

L'APPARITION DE MAULMAIN

Cher Monsieur Leymarie : Dans *Burma Past and Present* (p. 177), je lis ce qui suit :

« Le lieutenant-général Albert Fytche raconte le fait suivant : Un incident extraordinaire, qui fit sur mon imagination une profonde impression, m'arriva un certain jour, à Maulmain. J'ai vu un spectre, je l'ai vu de mes propres yeux, en pleine lumière du jour, je le déclare sous serment.

J'avais vécu, dans la plus étroite intimité, avec un vieux camarade d'école qui avait été ensuite mon plus intime ami, à l'Université. Des années cependant s'étaient écoulées sans que nous nous fussions revus.

Un matin, je venais de me lever et m'habillais, lorsque, tout à coup, mon vieil ami entra dans ma chambre. Je l'accueillis chaleureusement et lui dis de demander qu'on lui apportât une tasse de thé, sous la vérandah de mon habitation, lui promettant qu'aussitôt habillé, je le rejoindrai.

Je m'habillai en hâte, me rendis sous la vérandah, mais jugez de ma consternation, je n'y trouvai personne... et ne pouvais en croire mes yeux. J'appelai la sentinelle postée en face de la maison, elle m'assura n'avoir vu aucun étranger, ce matin là. Les domestiques, questionnés à ce sujet, déclarèrent aussi que personne n'était entré dans la maison et, cependant, j'étais certain d'avoir vu mon ami, je le déclare sous serment.

Je ne pensais nullement à lui à ce moment-là et pourtant, je ne fus pas très surpris, parce qu'il arrivait souvent des steamers à Maulmain. Quinze jours après, j'appris qu'il était mort à 600 milles de là, au moment même, ou peu s'en fallait, où je l'avais vu à Maulmain.

J'ajouterai à cela que j'ai appris la mort de mon ami par les journaux qui arrivèrent à Maulmain par les Messageries maritimes, quinze jours environ après l'incident. Ils disaient que mon ami était mort de grand matin, le jour même où son spectre m'était apparu.

Quand j'adressai la parole à l'apparition, elle ne me répondit ni par un mot, ni par un signe; je ne supposais pas qu'il pût s'agir là d'une apparition, mais de mon ami en chair et en os.

L'événement est arrivé, il y a vingt-six ans environ, et les personnes qui résidaient près de chez moi, à cette époque et à qui j'avais rendu visite le matin de l'événement sont mortes. L'année suivante, je suis allé en Angleterre, et j'ai raconté cette histoire à plusieurs membres de ma famille, entre autres à mon cousin Louis Tennyson d'Eyncourt, un des magistrats de Londres.

C'est un sujet dont je n'ai jamais beaucoup parlé et je n'ai pas vu d'autre apparition; je n'ai jamais eu d'hallucinations, ni visuelles, ni auditives et j'ai toujours été considéré comme un homme de grand sang-froid ».

Je m'abstiendrai de tout commentaire, sur le fait très authentique rapporté ci-dessus par le lieutenant-général Fytche, mais je demanderai aux adversaires de notre doctrine s'il est possible d'expliquer ce fait sans la croyance en l'immortalité de l'âme et sans les secours de la doctrine spirite ? S'ils affirment que oui, laissons-les dire et passons. Leurs critiques et leurs dénégations n'empêcheront pas la vérité d'être la vérité, purement et simplement.

JOSEPH DE KRONHELM.

MÉDIUM DESSINATEUR A BUDAPEST

« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en peut rêver votre esprit borné », a fait dire Shakespeare au subtil Hamlet et ce fait, je l'ai récemment constaté. J'étais pourtant un sceptique, antispirite et n'agissais qu'en critique d'art et en philosophe.

Il y a toute une littérature, éminemment spirite et antispirite sur le monde de l'Au-delà, et mes récentes expériences chez un médium dessinateur hongrois, semblent confirmer la réalité de *la survie*; à Londres, à Berlin, à Paris, la presse a parlé de la faculté intéressante de ce médium.

Je connus, en 1889, aux funérailles de notre poète, Hamerling, le grand violoniste Mathieu Vallent, renommé à Eberfeld, sur les bords du Rhin et de toutes les sociétés musicales, qui est actuellement artiste à l'Opéra royal de Budapest. M. Vallent était un fidèle de Hamerling, il admirait son idéal et sa fidélité aux lois fondamentales de son art, sa conception purement chrétienne de la vie.

M. Vallent s'occupe aussi d'astronomie et des merveilles du monde transcendental dont tant de savants cherchent à découvrir l'énigme par l'étude de la phénoménalité; la Société spirite de Budapest lui ayant confié un appareil photographique, il a cherché à photographier les entités de l'Au-delà et sa fille, âgée de 13 ans, agit sur les meubles qui l'entourent, car ils se meuvent et se transportent sous son action inconsciente.

Mme Vallent, née à Vienne, a 38 ans ; elle est pleine de santé, c'est une mère de famille exemplaire, toujours calme et sérieuse ; son mari cherchant un médium écrivain, elle voulut savoir, en quatre expériences, si elle pourrait le satisfaire et ne réussit pas ; enfin, le 9 mars 1899, elle reprit son crayon et à la grande joie de M. Vallent, inconsciemment, le crayon dans une position verticale, dessinait une fleur, la main qui le tenait guidée par une force intelligente.

C'étaient de petits coups frappés sur le papier, y formant une image pointillée finement et sur le coin droit, se révéla une fleur ; à côté, la signature *Ralf*, nom de la force qui dirigeait la main du médium. Je parlerai de cet esprit, mais la première fois que j'entendis lire ce récit fantasmagorique, comme un sceptique qui nie *à priori*, j'éclatai de rire, bien malgré moi, tellement ce fut spontané.

Cet état d'âme se modifia bien vite lorsque, devant moi, Mme Vallent dessina des paysages lunaires, avec lignes et formes logiques, avec des fleurs étranges ressemblant à nos plantes carnivores terrestres et des animaux autrement terribles que nos fauves ; il y avait là des têtes formidables de

tortues, de poissons, d'éléphants, etc., et ce fait me surprit et m'émotionna étrangement.

Le médium dessina rapidement et en pointillé parfait la carte occidentale de la lune, complétant un cercle de 1 mètre 50 de diamètre, en 22 h. 16 m. La forme nettement géographique règne là, disent les professeurs de Sélénographie et les géographes; tout y est logique et intelligible, sans exemple dans la création des formes.

Gabriel Max, artiste célèbre à Budapest, a jugé que la forme de ces dessins était excellente et si je m'en occupe, c'est que des autorités artistiques m'y engagent par leurs décisions bien documentées. Ce que le médium exécute en une heure, demanderait 20 heures à un artiste de mérite, et les hommes compétents ici, et je suis de leur avis, sont stupéfaits de ce qu'ils constatent.

Mme Vallent, eut-elle vu des formes étranges dans les ouvrages de botanique et de géographie, ou bien étant hypnotiquement portée à l'état d'extase qui les lui eût révélés, il est bien intéressant de constater qu'une dame sans prétention, vouée exclusivement aux soins que lui imposent sa famille et son ménage, qui n'a jamais dessiné quoi que ce soit, puisse acquérir tout à coup cette habileté exceptionnelle, ce mode de dessiner si parfait et complètement en dehors de celui des dessinateurs connus.

Exemples : Le médium dessine un instrument dont on se sert, paraît-il, dans la planète la lune, un *Lascoscont*, espèce de lyre ornée d'une tête d'oiseau, d'un aspect singulier. Une autre image représentera un oiseau géant qui déchire un petit oiseau, un *Ilosat.* Mais tout à coup dérangé de son occupation meurtrière, il semble écouter. Cette feuille est de 1 m. 50 carrés, dessinée en trois heures douze minutes.

En d'autres dessins d'oiseaux, les pieds sont dessinés roidement.

Deux autres tableaux, représentent des habitants de la lune, des *Acosés*, dessinés en trente-sept minutes; des *Araches* dessinées en soixante-trois minutes.

Dans ces fleurs, comme dans toutes les autres plantes et animaux, les organes matériels, cheveux, chair, le rude et le lisse sont observés aussi parfaitement que la perspective des cieux; les contours sont nettement prononcés.

Une fleur de la lune, nommée *Aleslos*, d'une espèce curieuse, fut dessinée au château de Jacobhof, au Saint-Gothard, chez la mère de M. Vallent, en deux heures et quatre minutes, devant une société de trente personnes, parmi lesquelles le Stadthalter Lirat, MM. Trecheer de Hammer, Pargstall.

En décembre 1899, trois cents rouleaux de dessins, grands et moyens, étaient réunis chez M. et Mme Vallent, Hunyadiplatz, 7; ils y reçoivent

l'aristocratie de l'esprit et de la naissance, de nombreux critiques et les visiteurs étrangers.

Jusqu'ici, je le pense, les productions de ce médium sont dues uniquement (je parle comme critique d'art), aux secrets de la force psychique des quatre dimensions, comme l'a définie l'astronome célèbre Zoollner.

Pourquoi ces dessins sont-ils reproduits par la main de ce médium?

Je dois affirmer, d'après la description et les impressions des époux Vallent, que c'est *Ralf* qui en est l'auteur, Mme Vallent n'étant que l'instrument involontaire de cet Esprit de l'empire des quatre dimensions de Zoollner, le grand astronome; le médium ne sait jamais ce que sera et quelle grandeur aura le dessin qu'il commence, souvent au milieu du papier, par des nœuds noirs, et allant vivement ensuite dans un cercle sur la surface blanche duquel il fait des points, raclant aveuglément avec son crayon, sans sortir des lignes voulues par Ralf; vers la fin du dessin, on voit comment tout s'agite et vit, pour former un tout complet.

Il arrive, par exemple, que M. Vallent doit ajouter une bande de papier, puis deux, trois et plusieurs fois encore pour compléter les feuilles géantes; il en fut ainsi pour les deux cartes de la lune, faites dans l'hémisphère occidental et oriental.

Ralf, dit Vallent, dirige ces merveilles et veut faire écrire une œuvre sur les autres mondes; elle doit nous être offerte de cette manière et, en attendant, beaucoup de peine, de travail, de papier et de Ro-i-noor doit être employé jusqu'à ce que le tout soit complet.

Sur la table de M. Vallent se trouve un livre dans lesquel Ralf a écrit, par la main du médium, ce qu'il veut dire aux humains et principalement à sa favorite et à M. Vallent, dans les heures où ce dernier doutait, inquiet, sentant l'Esprit toujours autour de lui; il voudrait lui demander si un Dieu, en traçant ces signes pour la tranquilité de son esprit, remplissait de joie son cœur, en lui découvrant les forces secrètes de la nature.

Le Dr Faust a dit : « Vole, vole, dans le lointain pays, etc., etc. » Les paroles que je lus dans ce livre étaient aussi belles que les fleurs de la lune déjà consacrées par la confiance d'un public éclairé, car il voit là des signes religieux qui aident à affirmer Dieu et l'immortalité animique.

Combien de temps dureront ces signes et enseignements des êtres de la lune? Ces êtres existent-ils réellement dans les corps célestes? et Ralf répondit: « Il n'y a point de roses sans épines; cherchez, car il existe en nous et autour de nous, des forces dont vous n'avez aucune idée, même aucun pressentiment. Sur la lune, il y a la vie, comme sur la terre et ne perdez pas patience, la réalisation de vos désirs s'accomplira. »

Ralf, une autre fois, ordonna à son médium de répondre : « Dieu n'envoie

pas les Esprits pour notre seul plaisir, mais il attend notre obéissance comme il attend la vôtre.

« Il incite ainsi les incrédules à croire à sa toute-puissance; le mérite de Ralf est la bonté et son amour pour l'humanité qu'il veut heureuse; réjouissez-vous en lui et avec Dieu. »

Toute ma reconnaissance à la famille Vallent et j'ai terminé ma communication sur ce que j'ai vu et entendu.

SCHWINGER, peintre-artiste, à Gratz,
(*Traduction E. Gaill.*)

N. D. L. R. — Nous eussions désiré ce qui suit : Avoir un grand dessin de Mme Vallent pour le reproduire dans la *Revue Spirite*; nous avons reçu un simple feuillet, sur lequel se présente un poisson fantastique, semblables à ceux de nos médiums, depuis 1858. Il nous eût fallu un terme de comparaison, que seuls, M. et Mme Vallent peuvent nous donner. Nous les remercions néanmoins, pour la communication si intéressante qu'ils nous ont adressé.

UNE SÉANCE AVEC EUSAPIA PALADINO

C'était en 1898, le 31 octobre, au château de C..., sous le beau ciel d'azur où fleurit l'oranger, que j'eus le rare privilège d'être témoin oculaire de certains phénomènes psychiques remarquables produits avec le concours d'Eusapia Paladino, et de pouvoir faire un pas de plus dans le domaine de l'invisible. Le salon où eut lieu la séance était éclairé par une seule lampe placée dans un angle et donnant suffisamment de lumière pour pouvoir se rendre compte des manifestations et établir un contrôle parfait de l'attitude et des moindres gestes du médium. A dix heures précises, autour d'une petite table oblongue, à proximité d'une fenêtre en saillie tendue de longs rideaux en étoffe, vinrent s'asseoir dans l'ordre indiqué ci-contre : Eusapia, E. et le prof. X. l'hôte du château, avec ses quatre invités : son fils C., le Dr B. de Paris, une jeune Américaine de Chicago V. F. et moi, S. (N'étant pas autorisé à faire connaître les personnes présentes à la séance, j'ai désigné leurs noms par des lettres initiales).

Comme on peut le voir par la figure *a*, le prof. X... était assis en face d'Eusapia et ne la perdait pas de vue, un seul instant. A la demande du médium, je saisis sa main droite avec ma main gauche et posai mes deux pieds sur son pied droit, tandis que B. qui était à la gauche d'Eusapia fit le même contrôle; ce qui lui enlevait tout moyen d'agir. Je plaçai ensuite ma

main droite sur la table pour faire la chaîne avec celles des autres personnes. Après quelques minutes d'attente, l'invisible annonça sa présence. La table se mit à se mouvoir de droite et de gauche et l'on put entendre dans l'intérieur du meuble des coups frappés par intervalles, d'une manière très distincte; puis, je vis les rideaux de la fenêtre s'agiter comme si le vent les avait mis en mouvement et, en s'entr'ouvrant, ils laissèrent apercevoir une forme vague et indécise semblable à un nuage blanc, vaporeux, qui disparut aussitôt formé. Mais là ne devaient pas se borner les phénomènes: d'autres manifestations plus inexplicables et plus surprenantes encore se produisirent dans le courant de la séance.

C'est ainsi que, sans cause apparente, je sentis une main douce comme celle d'une femme, incliner ma tête à droite et la poser sur l'épaule de F. (ma petite-fille), nous envelopper l'un et l'autre de cheveux et nous couvrir de baisers et de caresses. Une autre fois, je reçus un coup violent appliqué dans le dos par une main vigoureuse d'homme; puis, quelques instants après, un tabouret placé à ma gauche et derrière moi fut enlevé de terre et frôlant mon épaule vint tomber sur la table et presque simultanément on pouvait entendre les sons d'un piano qui était placé derrière B. J'aperçus aussi de temps en temps des flammes qui passaient au-dessus de la tête du médium, affectant des formes mal définies, il est vrai, et qui ne duraient qu'un instant. Mais le phénomène le plus extraordinaire fut le suivant.

A la demande d'Eusapia, je levai le bras gauche dans toute sa longueur, au-dessus de ma tête et m'emparai de sa main droite pour la contrôler; la main gauche et les pieds du médium étant immobilisés, comme il a été dit plus haut. Etant dans cette position, je vis de nouveau le rideau se mouvoir, s'entr'ouvrir et une forme que je ne pus définir, s'approcher de mon bras, saisir mon petit doigt, faire des efforts pour en ôter une bague en diamant, qui y était fortement attachée. A peine fut-elle enlevée que ma petite-fille, qui était assise à ma droite, sentit une bague se glisser sur le médium de sa main droite, laquelle, après examen, fut reconnue être la mienne.

Pendant que ceci se passait, Eusapia était dans un état d'hypnose qui paralysait ses mouvements et le contrôle minutieux auquel elle était soumise, non seulement par B... et par moi-même, mais encore par X... qui était assis en face d'elle, rend inadmissible l'hypothèse que ce fut elle qui avait enlevé la bague. La lampe qui brûlait toujours pendant toute la durée de la séance, projetait assez de lumière pour pouvoir observer ces divers phénomènes.

Quel fut donc le mystérieux prestidigitateur qui fit ce tour habile? Que la science réponde et qu'elle donne la solution de l'énigme autrement que par la voie des esprits, si elle le peut Quant à moi ces phénomènes n'ont

fait que fortifier mes convictions déjà acquises et je suis sorti de cette séance plus pénétré que jamais de la vérité que tout dans l'univers s'enchaîne; et que du petit au grand il existe, entre toutes les âmes créées, des liens intimes et fluidiques qui les unissent l'une à l'autre et leur permettent de se communiquer; car, s'il en était autrement, il y aurait dans l'œuvre de Dieu une lacune, une solution de continuité coupable; c'est-à-dire un monde isolé dans l'espace, sans guide et sans boussole et livré aux pures chances du hasard; ce qui serait une iniquité monstrueuse et la négation de la miséricorde, de la justice et de la toute-puissance du Créateur.

C. Moutonnier, *prof.*

NÉCROLOGIE

A Turin, le 27 janvier 1900, s'est désincarnée *Madame Catterina Mandrile*, veuve du *cavaliere Dalmazzo*, qui fonda la grande société d'éditions scientifique à Turin, libraire du roi et savant linguiste, spirite et homme de bien.

Mme Veuve Dalmazzo, décédée à 79 ans, fut aussi, ainsi que ses trois filles bien-aimées, une fidèle à notre cause, et c'est ce qu'elle me disait à Turin il y a cinq ans, avec une philosophique assurance, avec sa bonne parole harmonieusement timbrée, avec son autorité spirite et chrétienne de femme vouée à l'esprit de justice et d'amour.

A Turin, on le sait, Catterina Mandrile fut une véritable fille de l'enseignement ésotérique de Jésus, dans les plus petites actions de sa vie, si simple et si grande au point de vue spirite. Ceux qui la voyaient, même une seule fois, ne la pouvaient oublier, surtout les éprouvés par les misères terrestres qu'elle consolait et réconfortait.

Spirites ses frères, notre sœur décédée se recommande à votre bon souvenir.

A Mesdames Adèle, Eugénie et Emilie, filles Dalmazzo et femmes de bien comme leur père et leur mère, à ces sœurs affligées, toute notre fraternelle sympathie ainsi qu'à leurs époux et à leurs enfants, de la part des spirites de la France et de toutes les autres contrées où le nom d'Allan Kardec est respecté et béni.

Le brave, courageux, le digne et noble esprit qui a nom *Florimond Lesage*, a eu cette douleur de se séparer de sa chère compagne, décédée au Petit Quevilly, à Rouen, à l'âge de 68 ans. La cérémonie funèbre a été purement spirite et notre grand regret, étant alité depuis le 1er janvier, a été de ne

pouvoir être à côté de notre vieil ami et frère F. Lesage et prononcer sur la tombe de fraternelles paroles.

Caroline Rosalie était le modèle des épouses, dévouée et active, pleine de cœur, et fière de voir son cher Florimond présider la Société spirite avec M. Guilbert, avec Mlle Lieutaud, etc., au temps où nous pouvions visiter Rouen deux fois l'année.

M. Lesage est toujours président actif d'un groupe, et notre meilleure pensée, notre prière ira vers l'esprit de sa femme, pour lui demander d'être inspirés par elle.

Monsieur Léris, ancien abonné de la *Revue Spirite*, homme modeste, au grand cœur, est décédé à Nîmes, en janvier 1900; les modestes, les amis du vrai sont bien reçus au seuil de l'erraticité, leurs frères en spiritisme y venant pour leur tendre la main, les encourager, les conduire dans leur nouvelle demeure.

Puisse l'esprit Léris, recueillir dans l'erraticité un quantum de vérités et nous les enseigner, en protégeaant aussi sa fille et tous ceux qu'il aime.

A Kroubs (Algérie), est décédé *M. Voisin père*, notre vieil abonné que nous aimions; sur sa tombe, un ancien spirite de Buis-les-Baronnies, a prononcé les paroles suivantes :

Messieurs,

Je ne ne saurais retracer ici toute la carrière de notre vénérable concitoyen et ami, le papa Voisin, âgé de 80 ans, ainsi que nous nous plaisions à l'appeler; il me suffit de dire qu'il fut un Algérien de la première heure. En 1842, soldat, Voisin débarquait dans la colonie et prit part à la dure période de la conquête qui suivit cette date, jusqu'en 1847. Libéré du service militaire, il se fixa à Constantine où, par une vie de labeur et d'économie, il parvint à une situation honorablement acquise. J'ajouterai, surtout, qu'il était spirite convaincu; sa croyance à une vie future était profonde, j'oserais même dire qu'elle était souvent empreinte d'une douce exagération; mais sa bonhomie ne l'abandonnait jamais. Il redoutait à l'excès de froisser l'opinion d'autrui, mais il avait le défaut de ses qualités, c'est-à-dire, une confiance absolue dans les manifestations que la science seule peut sainement approfondir. Travailleur infatigable, jamais il n'aspirait au repos; il fallut finalement que ses forces le trahissent pour se résigner au repos.

Nul ne se montra plus ferme pour confesser et maintenir publiquement ses opinions religieuses et sociales.

Mort en spirite et en libre-penseur, il a voulu être enterré civilement, mais en même temps qu'il prescrivait par une clause de son testament que son corps fut porté directement au cimetière sans passer par l'Eglise, notre vieil ami exprimait formellement sa ferme croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Adieu, cher Papa Voisin, puisse ton esprit, actuellement dégagé de son enveloppe corporelle, être témoin des sympathiques et cordiales condoléances que nous adressons pour toi à ta nombreuse famille.

S. P.

LA FAMILLE HERNADEC

Suite (1)

CHAPITRE III

Une visite au vieux chateau

Nous avons essayé de donner au lecteur une idée générale de la fameuse Pointe du Raz. Revenons-y; occupons-nous d'un point spécial qui nous intéresse et entrons dans quelques détails.

Sur la plate-forme de ce magnifique et terrible promontoire, à l'abri d'une crête de roches déchiquetées formant au nord-ouest une sorte de bourrelet qui le préserve des bourrasques les plus violentes, s'élève un vieux château, le château de Plogoff qui, superbement, audacieusement, domine la baie des Trépassés.

Certaines parties de ce manoir antique qui date du xve siècle, avaient été démantelées par les tempêtes. L'une des tours, celle du Sud, fendue d'une large lézarde avait dû être réparée et à demi reconstruite; mais la partie centrale du château dont les murailles énormes, épaisses de deux mètres, plongent dans le granit de la falaise, défie l'effort des plus terribles ouragans.

Un vaste mur d'enceinte percé d'une poterne qu'encadrent deux échauguettes crénelées entoure les bâtiments de tous côtés. Cette poterne s'ouvre sur une assez vaste cour, au fond de laquelle s'étend la façade entière de l'édifice. Ce manoir couvert, non de tuiles ou d'ardoises qu'aurait emportées le vent, mais d'une lourde chape de plomb, est enchâssé entre deux larges tours carrées faisant saillie sur la façade et dont les toitures convexes, dominées chacune par un paratonnerre, soutiennent de hautes cheminées reliées à la charpente par de puissantes armatures de fer.

Sur un perron aux larges dalles de granit, s'ouvre la porte principale qu'entoure un double encadrement enjolivé de sculptures naïves. Cette porte donne accès sur un spacieux vestibule qui, de l'est à l'ouest, traverse le château dans toute sa largeur. A droite, s'ouvre un vaste salon tendu de tentures rouges que traversent de haut en bas de larges bandes de velours vert avec ramages et arabesques d'or; puis vient la salle à manger à

(1) Voir la *Revue* de février 1900.

hautes boiseries de chêne. A gauche, est la salle de billard et plus loin la bibliothèque, tandis que, de part et d'autre, dans les tours, se groupent quelques pièces de moindre importance. Tout au fond du vestibule, au-dessus d'un large palier élevé d'une dizaine de marches, partent, en se contournant sur elles-mêmes, les deux travées d'un escalier de pierre à double révolution et à rampes de fer forgé qui conduit aux nombreuses chambres du premier étage.

C'est particulièrement dans la tour du nord-ouest qu'habite la famille Hernadec, et c'est là que nous allons la présenter au lecteur.

Ce fut par un bel après midi d'avril, que nos deux amis vinrent sonner à la porte du château. Ils furent introduits par une vieille servante bretonne qui leur fit longer le vestibule, puis les mena par un corridor latéral dans un joli salon de moyenne grandeur, où une dame était assise près d'une large fenêtre ouverte sur une terrasse. La terrasse était fleurie, et par delà ses murs, la vue s'étendait sur la baie, avec ses flots noirs, ses récifs frangés d'écume — tout le panorama splendide dont il a été question précédemment.

Devant un bureau droit, près d'une seconde fenêtre, se tenait debout un vieillard de haute taille. Reconnaissant Jacques Gautier, il s'avança vers lui les mains tendues. C'était Allan Hernadec, le vieux marin que connaît déjà le lecteur. Il amena les deux visiteurs devant la dame qui se leva et répondit à leurs salutations par une inclination toute gracieuse.

— Madame, dit Jacques, permettez-moi de vous présenter un de mes meilleurs amis, pour ne pas dire le meilleur et le plus cher, M. Robert de Valdrome qui, momentanément fatigué de Paris, a bien voulu m'accompagner dans la nouvelle tournée que je viens faire dans votre belle Bretagne. Nous sommes arrivés depuis quelques jours et je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à le faire bénéficier de l'accueil si charmant que j'ai reçu chez vous.

— Soyez le bienvenu, M. de Valdrome, répondit Mme Berthe Hernadec. Présenté par M. Gautier, vous êtes désormais des nôtres et vous serez tout aimable de venir quelquefois, le plus souvent possible, nous apporter un peu de cette vie qui nous fait parfois défaut, dans notre belle mais austère Thébaïde.

— Et moi, ajouta le vieil Allan, après que Robert eût répondu aux paroles aimables de Mme Berthe, je me mets à votre disposition pour vous servir de guide dans les excursions qu'il vous plaira de faire le long de nos côtes pittoresques.

Les visiteurs s'assirent et alors s'engagea, sans plus tarder, une conversation fort variée, mais dont les curiosités de la terre bretonne firent particulièrement les frais.

Il y avait à peine quinze ou vingt minutes que les hôtes du château s'en-

tretenaient avec leurs visiteurs, lorsque la porte du salon s'ouvrit et que, dans son encadrement sombre, se fit comme une apparition... apparition pour ainsi dire lumineuse.

— Messieurs, dit Mme Hernadec, je vous présente ma fille Velléda, présentation qui ne peut être que partielle, ajouta-t-elle avec un léger sourire et en regardant Jacques. Puis, se tournant vers sa fille : M. de Valdrome, l'ami de notre ami l'architecte et qui ne tardera sans doute pas à devenir le nôtre.

Tout cela fut dit simplement, cordialement, de cette voix douce, sympathique et un peu lente qui caractérisait Mme Hernadec.

Velléda s'inclina devant les jeunes hommes avec une grâce exquise, puis s'assit auprès du fauteuil de sa mère.

Il est une autre présentation qui nous reste à faire au lecteur, c'est celle de Velléda elle-même. Pourquoi ne pouvons-nous en charger Robert, en personne qui s'en acquitterait, en quels termes ?... Nous nous en doutons quelque peu à la vérité.

Ce que nous pouvons affirmer, en narrateur véridique et clairvoyant, c'est que notre ami Robert, le sceptique émérite, l'incurable blasé qui avait jeté par dessus bord, nous le savons déjà, la dernière illusion dont il ne savait plus que faire, avait incontestablement pâli à la vue de l'incomparable Velléda.

Quoi qu'il en soit, nous nous garderons bien de rééditer ici ce fameux « coup de foudre » que tant de romanciers, abusant des ressources de cette pyrotechnie facile, ont si souvent fait éclater aux yeux de leurs lecteurs ébahis.

Non, ce n'est pas ce qu'éprouva Robert, en présence de la jeune fille. Ce fut plutôt une surprise et comme un saisissement dont la cause lui demeura cachée. Cette sensation toutefois ne dura que quelques instants pour faire place à un sentiment d'admiration muette et recueillie.

Certes, ce n'était pas le beau Robert de Valdrome, l'un des favoris les plus cotés des élégants salons parisiens, que l'on eût pu accuser de timidité devant une femme quelconque, pour aussi belle et séduisante qu'elle fût, et cependant quelque chose d'inconnu se passa en lui dans cette première entrevue.

Par suite de quel phénomène obscur, cette âme de blasé se prit-elle à frissonner, sans qu'il pût se l'expliquer à lui-même ? Ce qui l'impressionna d'une si singulière façon, ce fut moins encore l'éclatante beauté de Velléda, qu'un sentiment de sympathie impérieuse et subite qu'il sentit naître en lui et dans des conditions telles qu'il lui sembla qu'une sorte de dédoublement le privait d'une partie de son être, d'où résultait comme une abdica-

tion presque obligatoire, en présence de cette énigmatique et victorieuse personnalité. Enigmatique, mais combien séduisante !

Elle était belle et de formes superbes. Elégante comme la Diane chasseresse, de carnation pleine et savoureuse comme la Vénus de Milo dont elle avait l'irréprochable profil, elle était et demeurait essentiellement chaste, bien que des moindres inflexions de ce corps au galbe de déesse émanât une grâce irrésistible et troublante.

Elle était blanche de cette blancheur chaude et lactée qui caractérise certaines femmes brunes, et c'était d'un charme soudain que rayonnait cette physionomie, alors que de fugitives teintes rosées venaient en illuminer la pâleur habituelle. Sa bouche aux lèvres roses, tout à la fois altière et tendre, était faite aussi bien pour dire des paroles émues que pour prononcer des affirmations dont nul n'aurait osé contester la gracieuse autorité. Ce qui rendait incomparable la majesté de cette tête, c'était cette espèce de nimbe dont l'enveloppait une opulente couronne de cheveux châtain foncé, qui, avec une grâce altière, se relevaient sur son beau front pensif.

Sous ce front, dans le pur ovale de sa figure, dont chaque trait était parfait en soi, jaillissait l'éclair de ses grands yeux sombres, véritables diamants noirs dont l'ardeur humide se voilait sous le velours de ses longs cils qui semblaient s'appliquer à en éteindre la flamme, mais qui, dans ses heures d'exaltation, émettaient comme de rapides et magnétiques lueurs.

Et comme elle était digne de porter son poétique nom de Velléda. C'était bien celui qui convenait à cette noble physionomie de Sibylle moderne, en qui semblait revivre la druidesse des temps antiques dont les effluves mystérieux flottaient peut-être encore, aux environs de cette île de Sena, toute voisine de la côte et sur les autels de laquelle...

Souvenirs troublants de notre vieille Gaule celtique, croyante, passionnée, mystique jusqu'au fanatisme.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en la contemplant dans le cadre de je ne sais quelle transfiguration fantastique, l'on ne pouvait s'empêcher de reculer, de remonter les âges et de la revoir drapée dans sa robe blanche, tenant en main la baguette sacerdotale, au moyen de laquelle, comme les prêtresses, ses sœurs, elle faisait, pendant les nuits lunaires, ses magiques incantations...

Après une visite assez longue pendant laquelle toutes sortes de sujets avaient défrayé la conversation générale, nos deux amis quittèrent le château et après un détour qui leur permit de longer encore cette côte dont ils ne pouvaient se lasser d'admirer les magnificences, ils regagnèrent leur hôtel du Goëland.

Pendant ce trajet, le dialogue des deux jeunes gens fut intermittent, décousu, coupé de longs silences.

— Tu m'avais, ce me semble, parlé d'un fils de Mme Hernadec... Comment se nomme-t-il? Il manquait à la présentation.

Robert fit ces quelques questions d'un air détaché, indifférent en apparence.

— Oui, répondit Jacques; il s'appelle Hervé. Je croyais te l'avoir déjà nommé. Son grand-père m'a dit qu'il est absent depuis quelques jours.

Mais dis-moi donc ce que tu penses de nos aimables châtelains de Plogoff. Comment trouves-tu l'ancêtre? Il m'est particulièrement sympathique, ce vieux loup de mer — appellation qu'il se décerne à lui-même avec une certaine complaisance.

— Vieillard superbe! Front de granit; nez de Jupiter capitolin. Et quel feu jaillit de la broussaille de ses sourcils, si noirs encore sous ses cheveux blancs.

— Et Mme Berthe Hernadec?

— Bonne et sympathique nature, avec ses yeux rêveurs et doux comme ceux d'un enfant.

— Et... que dis-tu de Mlle Velléda? fit Jacques, en jetant à son ami un regard en coulisse.

— Oh! ne l'appelle pas Mademoiselle, répondit Robert avec un petit rire ironique et contraint, dis simplement Velléda... Ce n'est pas une femme moderne, c'est une prêtresse, une druidesse. Quels yeux troublants, quelle étrange beauté... presque inquiétante, ajouta-t-il après un instant de silence.

Et ce fut tout. Robert se tut discrètement après ce laconique témoignage d'admiration.

Pendant tout le dîner, il persista dans son mutisme, lui le brillant et gai causeur.

— Oh! oh! se dit Jacques dans ses moustaches, je crois qu'il a un plomb dans l'aile, mon silencieux et bel ami.

Avant de se retirer dans leurs chambres, les deux jeunes gens s'assirent pour fumer sur le balcon qui longeait presque toute la façade de l'hôtel et de là, par dessus la place qui le sépare de la falaise, leur vue s'en allait, au loin, se perdre sur la mer écumeuse et grondante. Tout au fond du vaste chaos sombre, brillait le phare de l'île de Sen dont la puissante gerbe de lumière tournait lentement sur les flots tumultueux qu'elle pailletait de mouvantes étincelles.

Jacques regardait, fumait, ne disait mot.

— Voyons, dit tout à coup Robert qui, d'un air maussade, mâchonnait silencieusement son cigare, est-il donc bien possible que ces braves gens ne soient que des spirites?

— Eh pourquoi donc pas? demanda Jacques en riant.

— Mais parce qu'ils paraissent tous être parfaitement raisonnables, sensés... et alors je ne comprends plus.

— Alors, tu crois donc sérieusement qu'ils sont détraqués les gens... auxquels tu octroies dédaigneusement ce nom, sous forme d'injure?

— Mais cela va sans dire que je le crois.

— Eh bien, mon cher, je crois que tu seras forcé d'en rabattre! Quand tu auras entendu Hérvé réciter ses poésies étranges, mais superbes, car c'est un vrai poète, celui-là, et t'expliquer avec une étonnante netteté la doctrine qu'ils professent tous; quand tu auras causé avec Velléda et que de sa voix musicale et profonde, elle t'aura parlé des choses... de cet autre monde où ils vivent autant que dans le nôtre.., tu seras contraint, je te l'affirme, de réviser ton jugement quelque peu hasardé.

Certes, tu n'en doutes pas, je ne suis pas suspect de mysticisme et je crois, toute vanité à part, être doué d'une certaine dose d'intelligence non moins lucide que pratique; eh! bien, je puis te certifier que si jamais il y a eu des gens d'esprit sérieux, de raison mûre et d'équilibre incontestable, ce sont bien ces gens-là, qui semblent pourtant ne t'inspirer qu'une confiance assez limitée.

— Tu le crois, c'est ton affaire, et je n'aurai garde de chercher à te dissuader; mais ce sont tes affirmations catégoriques qui me paraissent discutables...

— Voyons, Robert, veux-tu que nous raisonnions un peu... puisque nous sommes, nous, des gens de sens rassis?

— Raisonnons, puisque cela paraît te faire plaisir.

— Eh! bien, ne trouves-tu pas qu'il serait quelque peu outrecuidant de notre part de décréter qu'il n'y a et qu'il ne peut rien exister en dehors et au-delà de ce qui frappe nos sens et s'impose à ce que nous appelons, non sans emphase : Notre certitude! — Notre certitude!.. Mais sur quelle base repose-t-elle, en somme? Que savons-nous en connaissance de cause et avec preuves à l'appui? Nous croyons ce qu'on nous a appris à croire et dans quelle mesure variable, occasionnelle et par suite fort sujette à caution!

Tout ne dépend-il pas de l'éducation intellectuelle ou morale que chacun de nous a plus ou moins reçue dans sa famille, au catéchisme, à l'école primaire, au collège et surtout dans ce milieu bariolé, fantasque et inconsistant qu'on appelle la société ou bien encore le monde? Eh! bien, ce monde n'est-il pas généralement ignorant, superstitieux, versatile au plus haut degré, farci de préjugés et de traditions magistralement ineptes?

Ah! le joli brevet d'infaillibilité que nous a délivré le monde et le bon billet qu'il nous a généreusement octroyé!

Ne penses-tu pas que ce que l'on appelle — bien à tort quelquefois — le bon sens, le gros bon sens dont se glorifient tant d'êtres inconséquents et bornés, serait à coup sûr mal venu de se déclarer seul juge impeccable et souverain de vérités supérieures ou de notions tant soit peu hardies et originales ? De quel droit et au nom de quelle autorité viendrait-il leur opposer son *veto*, si l'on arrivait à nous démontrer expérimentalement que la philosophie a faussé notre entendement, que la morale a dévié notre sens moral, autrement dit notre conscience, que la religion a perverti nos facultés psychiques et matérialisé nos aspirations les plus élevées ?

Il faudrait, ce me semble, être bien aveugle ou bien obstiné pour s'accrocher à de vieilles erreurs dont on nous aurait démontré la sénile inanité et nous priver résolument du droit que nous avons de juger par nous-mêmes et de voir par nos propres yeux.

Renoncer à ce privilège, que dis-je ? à ce droit inaliénable, ne serait-ce pas abdiquer misérablement et nous incliner devant ces êtres disqualifiés qui, sans enquête préalable, blâment ou approuvent, jugent de parti pris et se décernent ensuite un brevet d'infaillibilité dont ils nous imposent les décrets paraphés de leur signature inacceptable et protestée.

Il nous faudrait cependant une volonté personnelle, un libre arbitre, une boussole, surtout, pour nous guider dans cette triste vie si dure à tous et si impitoyable ! Aux riches sont imposés, comme rançon de leur bonheur relatif, les ennuis, les blasements, les dégoûts dont tu te plains toi-même avec tant d'amertume. Aux pauvres sont assignés l'écœurement du labeur quotidien, l'implacable lutte pour l'existence, la lassitude du jour présent et les inquiétudes du lendemain que guette la misère. En attendant que la mort, plus ou moins libératrice, les fauche dans ses coupes sombres, c'est la faim, déité toute moderne, qui plane et tournoie sur les populations qui se meurent d'anémie.

Et c'est pourtant d'une société pareille, que certains égoïstes se montrent satisfaits. A les entendre, il fait bon respirer dans cette atmosphère asphyxiante. Aussi le mot d'ordre est-il donné. Pas d'innovations dangereuses, pas de pensées élevées, pas de désirs inquiets, nulle fissure dans ce couvercle bas qui nous étouffe, pas de rêves... pas d'idéal !

Eh bien ! je m'insurge, moi, contre ces défenses corruptrices et déprimantes. Si à tant de souffrances, nous n'avons d'autre compensation que de nous en aller au cimetière, pour y dormir de ce sommeil lourd, inutile et bête que l'on appelle le néant..., je refuse d'accepter sans protestation cette macabre mystification qu'est la vie, et je fais appel à toute idée nouvelle, à toute doctrine inédite qui nous délivrerait du cauchemar de l'existence, aggravé par le cauchemar de la mort inéluctable... Je fais plus, je demande

compte à l'Etre inconnu qui nous a dédaigneusement jetés sur cette terre, des hautes aspirations qu'il nous a données et auxquelles ne sont réservées que d'ironiques et amères désespérances.

— Quel feu, juste ciel ! s'écria Robert. Mais par Velléda, ta patronne, te voilà embrigadé ! Quel flot d'amertume pour un gai compagnon comme toi ! Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un architecte patenté et je me demande si la vipère sur laquelle tu as dû marcher, toi aussi, n'était pas aussi enragée que la mienne.

— Ces vipères ne sont pas de la même famille. Si tu ne profères, toi, que les stériles récriminations d'un nihiliste, moi, j'ai les tristesses d'un homme de désir qui attend et réclame plus et mieux que ce qu'il a reçu.

Embrigadé ! reprit Jacques avec un léger sourire, parce que dans les crises d'écœurement que me donne la veulerie de mes contemporains, je tâche de raisonner, d'écouter avant de répondre et d'examiner avant de me prononcer ! Toi, tu me rappelles un peu ce critique spirituel, mais facétieux qui se faisait un point d'honneur de ne jamais lire les ouvrages dont il avait à rendre compte... « de peur, disait-il, d'être influencé ».

— Oh prends garde ! dit Robert tu exagères, donc tu vas dérailler.

— J'exagère ; mais pas tant que cela, ce me semble. Le cas du critique phénoménal est-il donc sans analogie avec celui de certaines gens qui prétendent pouvoir se passer de toute documentation superflue... leur siège étant fait, parfait et fort clos.

— Oh, là là ! Que de pierres dans mon jardin ! fit Robert.

— Pas plus dans le tien que dans ceux des autres. Mais laisse-moi conclure, car je crains d'abuser de ta patience et tu me forces à prêcher outrageusement.

Eh bien, il paraît que je suis un *réceptif*, malgré mon apparent scepticisme. C'est Velléda qui me l'a dit, un jour. J'ai d'abord cru qu'elle voulait se moquer de moi ; mais en y réfléchissant, j'ai compris que c'était un compliment qu'elle me faisait. Je suis donc un réceptif, c'est-à-dire que je suis apte à recevoir, que j'écoute et que j'accepte... sauf à protester, bien entendu, si ce qu'on me propose me paraît inadmissible.

J'ai dit et mon discours est achevé.

Robert ne répondit pas ; mais, dans le geste brusque qu'il fit en jetant son bout de cigare par dessus la balustrade du balcon, l'on eût pu voir...

Quoi donc ? Etait-ce l'expression d'un état d'esprit qui oscille, d'une opinion que le doute commence à ébranler, ou, tout au contraire, le témoignage d'une protestation qui persiste et refuse de désarmer ?...

Nous n'oserions nous prononcer encore. Ce qu'il y a de certain, c'est que Robert était de fort méchante humeur... furieux de ne savoir que répondre

à Jacques et surtout, particulièrement dépité d'avoir trouvé Velléda si belle, elle... une spirite !

(*A suivre*) Ed. Grimard.

L'EXTASE MUSICALE

Notre confrère, le capitaine Volpi, consacre dans son journal, le *Vessilio spirito*, un long article au livre du colonel de Rochas sur les *Sentiments, la Musique et le Geste* (1) et il rappelle qu'on trouve dans le *Guide élémentaire de l'étudiant magnétiseur* de Eugène Alix, président et fondateur de la Société magnétique de Turin, un chapitre sur l'extase où, après avoir parlé des extases variées et avoir donné quelques détails sur la façon dont se comportent alors les sujets, détails qui concordent parfaitement avec ce que dit M. de Rochas, l'auteur continue ainsi :

« L'Extase sous l'influence de la musique est en raison de la sensibilité nerveuse du sujet. C'est pourquoi il ne faut pas oublier que, lorsque les sens sont à l'état somnambulique, et par suite complètement abolis, le sujet *ne peut entendre* la musique ; mais *il la sent* par l'effet des vibrations sonores sur le système nerveux qui se trouve alors être d'une extrême irritabilité. Je ne puis, à ce sujet, résister au désir de citer l'explication que m'a donnée d'un tel phénomène un de mes somnambules extatiques. »

« Comment se fait-il, lui dis-je, que les somnambules qui n'entendent pas un bruit, quel qu'il soit, subissent l'influence musicale qui les fait mettre en extase ? Entendent-ils donc la musique ? — « Non, m'a-t-il répondu, ils la sentent seulement au moyen de l'effet que produisent les vibrations sonores sur le système nerveux. Il suffit, pour vous en convaincre, de me boucher fortement l'oreille de façon à ce que je devienne *complètement sourd* même pour mon magnétiseur ; je serai ainsi incapable d'entendre aucune espèce de bruit, et cependant, si on fait de la musique près de moi, j'en recevrai au même moment l'impression » — Pourriez-vous me dire comment alors la sensation musicale agit sur le système nerveux ? — « La raison est bien difficile à expliquer ; cependant je tâcherai de la dire aussi bien que possible. Ces sensations varient suivant l'instrument : quand on

(1) Nous croyons rendre service à nos lecteurs en les prévenant que le livre de M. de Rochas, tiré seulement à 1.100 exemplaires numérotés, est actuellement à peu près épuisé, et que la Librairie spirite (42, rue Saint-Jacques à Paris) se fera un devoir de leur céder ceux qu'elle possède encore au prix d'émission, c'est-à-dire à 30 francs, avant que l'ouvrage, devenu une rareté bibliographique, n'augmente de prix dans les mêmes proportions que les *Forces non définies* du même auteur, éditées à 12 francs et se vendant aujourd'hui 60 francs.

joue du piano, il me semble sentir sur mes nerfs le contact des doigts sur les touches enfoncées (1); ces sensations sonores arrivant au cerveau produisent cet état de très grande exaltation caractérisée par l'extase. La sensation produite par un violon ressemble à un frisson général qui, étant donnée la grande rapidité avec laquelle il parcourt le système nerveux, pourrait se comparer à l'effet que produit le contact d'une pile électrique.

Une musique résonnant comme celle d'un cor de chasse produit l'effet d'un coup de baguette sur tout l'ensemble du système nerveux.

Les deux premiers instruments donnent des sensations douces, agréables et qui ravissent l'âme; celles obtenues par un cor de chasse sont au contraire douloureuses et produiraient à la longue des crises nerveuses chez un somnambule extatique. D'après ce que je vous dis, ajoute mon somnambule en finissant, vous pouvez comprendre assez, que l'impression produite par la musique sur les personnes en somnambulisme est un effet de *sensation* non *d'audition.* »

« Je ne prétends pas donner ces explications comme un article absolu de foi; mais, comme elles me paraissent assez raisonnées, j'ai cru devoir les soumettre à l'estimation de ceux qui, observateurs des faits, ne rejettent rien, pensant que cela pourra un jour servir à l'instruction générale.

« Je rappelle donc ce que j'ai dit plus haut, à savoir que : 1° le somnambule n'entendait pas la musique mais la sentait; 2° le somnambule tombait en extase si on jouait du piano ou sur un violon un air doux, religieux; 3° si une voix mélodieuse faisait entendre un chant harmonieux on pouvait constater que quelques somnambules entendaient ce qui se disait en chantant, mais que, si le chant cessait, pour continuer sur le ton de la conversation, ils n'entendaient plus parler. »

LES VOIX DU TOMBEAU

EN AVANT!

Comme un vieillard usé finit dans le blasphème,
Le siècle qui s'en va meurt de nier l'esprit.
Il sonda la matière et mieux il la comprit,
Nous vivons des bienfaits qu'en roi ce géant sème.
Sans cesse grandissant en savoir il apprit :
La science a serti l'or de son diadème.

(1) Lina ne peut supporter que les instruments à touche comme le piano, l'harmonium ou l'orgue; elle dit que le violon, la guitare produisent le même effet que si on râclait ou pinçait ses nerfs mis à nu; la flûte détermine un sentiment d'oppression douloureuse.

Des chercheurs se font jour pourtant, à son déclin,
Pareils à des flambeaux de sublime lumière,
Qui viennent éclairer la fin de sa carrière;
Et ces savants sauront, légion forte et fière,
Sans défaillir jamais, se tenant tous la main,
Guider l'âge futur dans un plus beau chemin.

Route trop ignorée, au-delà de la terre,
Qui mène aux profondeurs de l'espace infini,
Route où le voyageur trouve un site béni,
Une source où son cœur de Dieu se désaltère,
Par qui le monde astral au terrestre est uni.
Et qui va plus avant toujours dans le mystère.

Et l'on prête l'oreille, et l'on entend des voix
Qui bercent l'agonie et la mort de notre âge;
L'ignorant cherche et voit : le savant se fait mage
Et l'on pressent le jour où, vieux monstre aux abois,
Comme un démon de nuit que la lumière enrage,
Le Néant hurlera pour la dernière fois.

Paris, janvier 1900. JULIEN LARROCHE.

ERRATA

Nº de janvier 1900 :

Page 36, ligne 16, lire : *ou critérium*; ligne 21 : *hérédité*; ligne 22 : *dans la préface*; page 37, ligne 15 : *défini*; ligne 17 : *Genèse*; ligne 21 : *Magnanime*; ligne 22 : *l'Humanité*, le *Prométhée*.

L'Être subconscient, par le Dr E. GYEL.

Cet ouvrage constitue une étude rigoureusement scientifique de tous les phénomènes de psychisme : névroses, dédoublements de la personnalité, phénomènes subconscients, hypnotisme, extériorisation de la sensibilité et de la motricité, lucidité, télépathie, lecture de pensée, médiumnisme.

L'auteur arrive à cette conclusion : tous ces phénomènes se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. Ils relèvent tous des forces subconscientes et extériorisables qui coexistent dans le moi avec les forces conscientes normales. Enfin, ces forces subconscientes et extériorisables *sont indépendantes du fonctionnement organique* et par conséquent doivent préexister et survivre au corps.

La deuxième partie de l'ouvrage contient une synthèse philosophique basée sur toutes les connaissances scientifiques actuelles, y compris les nouvelles découvertes psychiques.

Prix, 4 francs, 42, rue St-Jacques.

Essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme, par le même.

Etude synthétique du spiritisme, phénomènes, doctrine, preuves directes, preuves indirectes, conséquences. C'est un résumé à la fois court et complet, clair, précis et impartial de l'état actuel de la question. Livre très utile pour faire connaître le spiritisme.

Prix, 2 fr. 50. A la librairie psychique, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



43e Année. N° 4. 1er Avril 1900.

Le dimanche 1er avril, les spirites se réunissent à 2 heures, autour du Dolmen d'Allan Kardec, pour célébrer son anniversaire.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le Congrès spiritualiste international de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, en *septembre* et pendant 12 jours, du 15 au 26.

RÉNOVATION PAR LES MAITRES

(*Suite*). Voir mars 1900.

Voilà d'autres mandataires parmi lesquels les spirites et les spiritualistes pourront faire un choix, tous étant des écrivains et des investigateurs qui ont fait leurs preuves.

Le christianisme renouvelé (ou *La religion* dont les éléments sont préparés) a ses rénovateurs bien distincts de toute compromission avec les audaces préméditées des papes demi-Dieux ; les distinguer froidement et sagement sera le lot des hommes de haute vérité :

A Leipzig, l'illustre astronome *Zoellner* avait à ses côtés M. *Wundt* et les professeurs *Weber*, *Feschner*, *Scheibner* et *Ulrici*; avec ces notabilités scientifiques, après une série d'expériences à l'aide du *médium Slade*, il admit, comme la plupart des savants américains et anglais, que nous avons cités, l'intervention dans le phénomène spirite *d'intelligences extérieures*.

Zoellner, en dehors des trois états de la matière que nous connaissons, solide, liquide et gazeux, en supposait un quatrième à l'aide duquel ces intelligences extérieures à l'homme opéraient des prodiges que cet astronome disait être *naturels*, mais d'une nature que nous ne percevons pas. Cet état de la matière était une *Quatrième dimension de l'espace*, selon son expression dans un ouvrage célèbre.

En vain Virchow, Helmholtz ou Haeckel déclarèrent-ils par tous les organes scientifiques de l'Allemagne que Zoellner se laissait duper comme un faible d'esprit; ce dernier qui admettait la discussion, mais qui avait bec et ongles quand il défendait les faits réels, multipliés avec méthode, publia le pourquoi de sa certitude et le prouva à ces princes de la science allemande, tous positivistes et néantistes qui ne purent lui répondre.

Wirchow, Helmoltz et Haeckel établirent alors la conspiration du silence autour du célèbre astronome; Zoellner ne fut plus qu'un étranger pour les universités allemandes et pour toute la presse. Il mourut de chagrin.

Il s'était incliné devant la vérité et ce fut son crime. Avant on s'énorgueillissait de son génie, il était une gloire du pays teuton..

Le *Père Secchi* a dit: « Le spiritisme sera le grand événement de ce siècle ».

Le poète et dramaturge très distingué, le philosophe éminent *Eugène Nus*, a écrit, pages 367 et 368 de son beau livre, *Choses de l'autre monde* : « Tout naïfs que soient les spiritualistes, les vrais s'entend, j'avoue que j'ai plus de confiance en ceux qui sont amenés naïvement à bien faire par la droite ligne de leurs convictions, et sont bien préférables à ceux qui répètent avec Büchner et Hellwald : « le monde devant finir par un dessèchement univer-
« sel, à quoi bon, puisque l'homme, avec ses idées et ses passions aura
« vécu? »

« C'est là encore une cause de ma faiblesse pour les disciples d'Allan Kardec. Cet homme, qui avait réellement une puissance, a semé au nom des esprits, une morale systématique dont je préfère la rencontre aux coins des différents bois de la vie, à celle du matérialisme quelque scientifique qu'il soit.

« Le spiritisme est partout. Je l'ai rencontré à Paris jusque dans les foyers d'acteurs et le cabinet des directeurs de théâtre. Dans leurs *Miettes de l'histoire*, Auguste Vacquerie et Victor Hugo ont fait tourner plus de tables et de têtes qu'ils ne croyaient. Victorien Sardou a secondé ce mouvement, et

Camille Flammarion l'a accentué dans ses œuvres, *Dieu dans la nature*, la *Pluralité des mondes habités*, etc. ».

William Crookes, en trouvant le *quatrième état de la matière*, a écrit ces paroles : « Il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes indivisibles qu'il y a de bonnes raisons de considérer comme formant la base physique de l'univers. Par quelques-unes de ses propriétés la *matière radiante* est aussi matérielle que la table placée devant moi, tandis que par d'autres propriétés elle présente presque le caractère d'une force de radiation... J'ose croire que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution dans ce domaine inexploré ».

Le grand physicien en confirmant ainsi la *Quatrième dimension de l'espace*, de l'illustre Zoellner, condamnait les attaques injustes des Wirchow et de ses pareils contre ce grand astronome.

M. *de Bonnemère Eugène*, historien et philosophe spirite, a écrit dans son beau volume : *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire*, pages 305 : « Les mystères qu'enseignaient jadis les prêtres à quelques initiés auxquels ils transmettaient le flambeau des sciences supérieures, n'était que la mise en pratique du *Gnôti séauton*, du Connais toi toi-même, de cette sentence descendue du ciel et gravée sur le frontispice du temple ; c'était la connaissance de l'âme, de cette éternelle exilée du ciel, qu'elle a perdu et qu'elle doit reconquérir par ses mérites ; c'était la révélation de son origine terrestre et de ses destinées ; c'était l'étude des moyens qui peuvent nous faire reconquérir le paradis perdu, l'Eden d'autrefois, l'âge d'or, qu'ils plaçaient au début de la vie de l'humanité, mais qui est surtout le couronnement des existences. Toutes les législations, toutes les philosophies, toutes les religions tendent vers ce but unique, et la meilleure religion, la meilleure philosophie, la meilleure législation est celle qui le rend plus facile à atteindre. »

Charles Fauvety, le philosophe distingué et fin, a dit dans son volume : *Nouvelle révélation, la vie* : « Quand l'idée a perdu sa puissance sur les âmes, il semble que les sources de la vie morale soient menacées de se tarir, et la société voit s'ouvrir pour elle cette phase de trouble et de décomposition, qui serait suivi d'une ruine totale, si déjà l'idée nouvelle, quoique confuse encore et difficile à déterminer, n'avait en partie pénétré les esprits, et ne les éclairait assez de sa lumière pour faire pressentir l'avènement prochain d'un ordre nouveau. » Charles Fauvety pensait au spiritualisme moderne, qui devait tout régénerer.

M. *Alexandre Aksakof*, dans son admirable ouvrage *Animisme et spiritisme*, s'exprime ainsi, pages 634-635 : Le spiritisme fournit des matériaux non dégrossis, comme le sont ceux que nous puisons dans notre expérience journalière. C'est à la philosophie de les analyser, de les expliquer. L'observa-

tion des phénomènes est facile : leur intelligence exige des siècles — cela s'applique même à ceux de l'ordre physique. — Le fait de notre existence, de notre conscience personnelle, reste jusqu'à présent un mystère ; il faut nous résigner : Le problème ne sera jamais résolu ; donc nous sommes même ici-bas dans le *surnaturel* ; mais nous pouvons en reculer les limites. pénétrer plus avant dans ses profondeurs. *Une* forme de la conscience n'implique pas qu'elle est la forme *unique* ; *une* forme, celle que nous connaissons, n'est pas moins merveilleuse qu'une *autre*, que nous ne connaissons pas.

« Lorsque les faits spiritiques seront acceptés et établis dans leur totalité. la philosophie devra en conclure non à l'existence d'un monde surnaturel d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales appartenant à une forme de conscience transcendante, et les manifestations *spiritiques* ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du monde phénoménal ».

Dans les séances du Congrès international du spiritualisme à Londres, le 22 juin 1898, M. le *Colonel, Comte de Rochas d'Aiglun*, a lu son mémoire si intéressant, intitulé : *Les frontières de la physique*, inséré *in extenso* dans la *Revue spirite* du mois de juillet 1898 ; nous en reproduisons les passages suivants : « Nous ne sommes point du reste, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais personnellement, en qui j'ai la plus grande confiance, qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les *matérialisations du corps humain entier* observées par M. W. Crookes avec miss Florence Cook ; par M. Jules Tissot avec Eglinton ; par M. A. Aksakof avec mistress d'Espérance.

« Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple prolongement de ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

« Nous obtenons, en effet, un premier dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme pour les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être apprécié par nos instruments.

« Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double sensitif, mais non encore visible pour les yeux ordinaires.

« Au troisième ainsi qu'au quatrième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé. Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son corps était devenue invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la vie des saints.

« Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence autre que celle des médiums. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt, qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

« C'est *à la physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : Son, chaleur, lumière, électricité.

« La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

« Enfin nous entrerons dans le domaine du spiritisme, quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles. »

Le célèbre mathématicien *Lodge*, dont les Anglais s'honorent, s'est courageusement exprimé ainsi devant un Congrès de savants : « La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel), peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* » Discours au Congrès anglais de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, en 1891.

En octobre 1892, chez M. *Finzi*, à Milan, rue Monte di Pietra, 11, étaient réunis MM. *Alexandre Aksakof*, conseiller d'Etat de Sa Majesté l'empereur de Russie, directeur du *Psychiche studien* ; *Giovani Schiaparelli*, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ; *Carl du Prël*, docteur en philo-

sophie, Bavière; *Angelo Brofferio*, professeur en philosophie; *Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'Ecole supérieure d'agriculture de Portici; *G. B. Ermacora*, docteur en physique; *Georges Finzi*, docteur en physique; *Charles Richet*, professeur à la Faculté de médecine, à Paris, et directeur de la *Revue scientifique*; *Charles Lombroso*, professeur à la Faculté de médecine à Turin. Ils eurent 17 séances du médium *Eusapia Paladino*, présentée à ses savants investigateurs par M. *E. Chiaia*, de Naples, chercheur consciencieux et spirite très militant. Ces chercheurs déclarèrent, dans le procès-verbal fameux (contenu *in extenso* dans la revue de janvier 1893) que les phénomènes produits à l'aide d'Eusapia sont exempts d'artifices, que ces phénomènes sont dignes de l'attention scientifique. Ils exprimèrent publiquement leur estime et leur reconnaissance à M. Ercolà Chaïa, qui n'avait eu en vue qu'une seule chose et cette fin : *Le triomphe d'une vérité qu'on a injustement rendue impopulaire.*

M. le *professeur F. de Amicis*, qui, avec d'autres de ses savants confrères, incrédules comme lui, avait assisté à des séances du médium Eusapia, affirma sans réticence la vérité des phénomènes observés; de même l'ingénieur Palazzi de Naples, P. Falcomer, professeur à Alexandrie, le capitaine E. Volpi, de Vercelli, Giovani Hoffman, de Rome.

Le Dr *Ochorowitch*, de Varsovie, et le peintre si distingué, M. *Semiradski*, déclarent la véracité des phénomènes produits par Eusapia. Les Drs *Wagner* de Saint-Pétersbourg et C. *Lombroso*, expérimentaient ensuite, à Naples, à l'aide d'Eusapia et furent convaincus. Lombroso, dans une déclaration retentissante, reconnut la réalité des phénomènes spirites, regrettant de les avoir attaqués avec tant de parti-pris.

Dans son beau livre, *Après la mort*, *Léon Denis* sème les belles et bonnes pensées comme le laboureur jette le grain au sillon; à la page 325, ce serviteur du spiritisme dit : « Celui qui a su comprendre toute la portée morale de l'enseignement des Esprits a du devoir une conception encore plus haute. Il sait que la responsabilité est corrélative au savoir, que la possession des secrets d'outre-tombe lui impose l'obligation de travailler avec plus d'énergie à son amélioration et à celle de ses frères. Les voix d'en haut ont fait vibrer en lui des échos, éveillé des forces qui sommeillent chez la plupart des hommes; elles le sollicitent puissamment dans sa marche ascensionnelle. Un noble idéal le réchauffe et le tourmente à la fois, en fait la risée des méchants, mais il ne le changerait pas pour tous le trésors d'un empire. La pratique de la charité lui est devenue facile. Elle lui a appris à développer sa sensibilité et ses qualités affectives. Compatissant et bon, il souffre de tous les maux de l'humanité; il veut répandre sur ses compagnons d'infortune les espérances qui le soutiennent; il voudrait essuyer toutes les larmes, panser toutes les plaies, supprimer toutes les douleurs ». Léon Denis est un véritable apôtre.

Un autre serviteur de la cause, *M. Gabriel Delanne*, conférencier spirite et auteur estimé de plusieurs volumes bien connus, a écrit les paroles qui suivent dans *L'âme est immortelle*, sa dernière œuvre, pages 462-463 : « Qui ne voit les rapports étroits qui existent entre la suggestion mentale à distance et la télégraphie sans fil ? Comment ne pas comprendre que la vue sans le secours des yeux n'est plus incompréhensible après la découverte des rayons X, et qui ne saisit les analogies étroites que présente le corps périsprital avec la matière ultra-radiante? Sans doute, ce ne sont là encore que des rapprochements, mais la voie est toute tracée et la science de demain s'y engagera nécessairement à la suite des Crookes, des Wallace, des Lodge, des Barret, des de Rochas, qui ont soulevé le voile d'Isis. Alors se révèlera dans toute sa grandeur cette loi évolutive qui nous entraîne vers des destinées toujours plus hautes... »

V. Tournier, spirite et philosophe, poète et publiciste, homme de cœur et de conscience, est décédé en septembre 1898; son honorable veuve a fait imprimer toutes ses œuvres dans *La philosophie du bon sens*, avec plusieurs portraits, en un grand in-8 de 800 pages, qui offrent au lecteur le plus haut enseignement (1). Nous en avons extrait ce qui suit : *Dernière volonté* : « Je crois profondément en Dieu et en l'immortalité de l'âme.Je crois que le seul et unique moyen de racheter nos fautes est de nous débarrasser des imperfections qui en sont la cause. Je crois qu'il est impossible d'accomplir une œuvre semblable dans une seule existence ; que, par conséquent, nous devons nous réincarner jusqu'à ce que nous ayons acquis ce degré de pureté qui nous élève au-dessus de la nature humaine et nous fait entrer en possession de la nature angélique. Je crois que les prêtres en prônant des procédés artificiels et faux pour obtenir la rémission des péchés, ne tendent qu'à établir leur domination sur leurs semblables. Je crois qu'en agissant ainsi ils détruisent dans les âmes les véritables principes religieux, détournent l'humanité de sa voie et lui causent un immense dommage en empêchant son progrès moral. Je crois qu'un honnête homme doit en toute occasion, sans forfanterie comme sans faiblesse, affirmer sa foi religieuse. Je crois surtout que l'honnête homme doit le faire à la mort.

« C'est pourquoi j'exprime ici ma volonté formelle qu'il n'y ait à mon enterrement de ministre d'aucun culte. »

M. Valentin Tournier était poète et médium; de lui nous avons une quantité de pages poétiques intéressantes dans le volume dont il s'agit ; il nous prouvera sa survivance en donnant d'autres enseignements en sa belle langue inspirée. Voici l'une de ces poésies :

(1) A la libraire spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 7 fr. 50, port en plus, 0 fr. 75.

A LA SCIENCE AVEUGLE

Pourquoi vouloir, ainsi que ce roi de Castille
Dont la science avait troublé l'entendement,
Réformer du Très-Haut l'œuvre sublime où brille,
Du prévoyant amour le sage arrangement?
Pourquoi devant un fait dont ton intelligence
Ne peut saisir le sens, t'écrier aussitôt :
« C'est injuste ; c'est le mal; et la Toute Puissance,
« Pour cette fois du moins est surprise en défaut ».
Pourquoi dans ton orgueil, follement te complaire
A critiquer Celui devant qui tu devrais
Humblement te courber, adorer et te taire,
Et soumis, confiant, accepter ses decrets?
Tu ne peux de ton corps comprendre la structure,
Savoir comment l'œil voit, la main prend, le pied va,
Et tu voudrais juger l'immense architecture
De ce vaste univers et l'art qui l'éleva!
De ta raison, crois-moi, fais un meilleur usage.
Si toute œuvre, pour nous exige un ouvrier,
L'Univers en veut un, le plus grand, le plus sage!
Insensé qui le blâme au lieu de le prier!

M. le *colonel Mallet* (du génie), secondé par Mme Mallet, médium écrivain de premier ordre, a composé son volume : *Les Vies successives et mystérieuses de l'être humain et de l'être terre.* Dans son avis aux lecteurs, il s'exprime ainsi : « L'ouvrage que nous livrons au public sous le titre de recueil d'études psychologiques sur la vie de l'autre monde, dans ses rapports avec la vie terrestre, n'est pas notre œuvre, c'est un ensemble de communications obtenues par le concours de plusieurs esprits qui, pendant plus de vingt années, ont bien voulu répondre à nos questions sur les grands problèmes de la vie ultra-terrestre, par le moyen de la médiumnité intuitive, la plus sûre, la plus complète et la plus durable des voies de communications spirituelles (1) ».

Dans le *Ciel et l'enfer*, *Allan Kardec* a écrit, page 124 : « L'humanité n'est point bornée à la terre; elle occupe les innombrables mondes qui circulent dans l'espace; elle a occupé ceux qui ont disparu et occupera ceux qui se formeront. Dieu a créé de toute éternité et il crée sans cesse. Longtemps donc, avant que la terre existât, quelque ancienneté qu'on lui suppose, il y avait eu sur d'autres mondes des esprits incarnés qui ont parcouru les mêmes étapes que nous Esprits de formation plus récente nous parcourons en ce moment, et qui sont arrivés au but avant même que nous fussions sortis des mains du Créateur. De toute éternité, il y a donc eu des anges ou purs Esprits; mais leur existence humanitaire se perdant dans l'infini du passé,

(1) Grand in-8, de 438 pages, 7 fr. Librairie spirite.

c'est pour nous comme s'ils eussent toujours été des anges. Ainsi se trouve réalisée la grande loi d'unité de la création ».

M. le président Jaubert, juriste éminent et médium poète, obtint médianimiquement des fables dont nous avons le précieux recueil dans notre librairie (1).

Voici une preuve de sa faculté dans la fable suivante qui fut couronnée aux Jeux floraux de Toulouse, et que M. Jaubert, président du Tribunal civil de Carcassonne, obtint lettre par lettre au moyen de la typtologie :

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille, au déclin de ses jours,
Se disait : « Je suis bien malade :
Je ne digère plus la feuille de salade,
A peine si le chou tente mon appétit,
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir, mieux valait ne pas naître,
Sans murmure il faut se soumettre ;
A d'autres après moi de tracer leur sillon. »
— « Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille
Avec toi j'ai rampé, je suis de ta famille.
L'avenir te prépare un destin plus heureux,
Peut-être un même amour nous unira tous deux :
Espère... Du sommeil le passage est rapide :
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide,
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs
Respirer le parfum des fleurs. »
— La vieille répondit : « Imposture, imposture!
Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin;
A mes anneaux brisés, à des ressorts si frêles
Quel habile ouvrier pourrait fixer des ailes.
Jeune fou, passe ton chemin. »
— « Chenille, bien touché, le possible a ses bornes, »
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes.
Un crapaud applaudit. De son dard un frêlon
Insulta le beau papillon.

. . . .

Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille ;
Ici-bas que d'aveugles-nés
Niant l'âme immortelle... Amis, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

JAUBERT

(1) Un vol. in-18, 2 francs, Librairie spirite.

LE LIBRE ARBITRE

Tout but, par les mortels accepté, doit s'atteindre,
C'est l'éternelle loi que nul ne doit enfreindre.
Marche avec confiance, et crois en l'avenir,
Travailleur, que la lutte élève et fait grandir!
Tout labeur accepté par l'ouvrier s'achève;
Le libre arbitre veut que de soi l'on relève.
Lâche est qui se dérobe! plus lâche qui fuit
Et croit trouver l'oubli dans l'ombre de la nuit.
C'est le jour qui le prend.., C'est l'éclair de l'espace
Qui éblouit et veut qu'il reprenne sa place

IRMA KOCH
(*Apôtre zélé de la cause, à Lyon.*)

(*A suivre.*) P. G. LEYMARIE

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

Qui suis-je et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quel main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à toi, comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'esprit de la matière?
Pour quel nouveau séjour quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié. Par-delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

L'Immortalité, LAMARTINE.

Telle est la question que se sont posée, dans tous les temps, les penseurs et les philosophes de toutes les nations civilisées, depuis que l'âme est venue s'incorporer sur notre globe terrestre. A-t-elle été résolue? Le nœud gordien a-t-il été dénoué? Telle secte, plutôt que telle autre, peut-elle se prévaloir d'être entrée dans le temple? N'y a-t-il pas lieu de croire qu'après des tentatives infructueuses, comme jadis Alexandre trancha avec son épée le nœud mystérieux, ceux qui prétendent avoir résolu le problème n'ont fait que l'éluder et que la question reste encore ouverte? Affirmé par les Théo-

sophes qui la tiennent des Hindous et maintenu par les adeptes d'Allan Kardec, le dogme de la réincarnation a été rejeté par la majorité des spirites de l'école anglo-saxonne et les manifestations des esprits supérieurs produites, tant en Amérique qu'en Europe, sont en général opposées aux réincarnations. Il semble donc résulter des opinions contradictoires émises par les hommes les plus érudits, qu'il existe encore bien des points obscurs qui enveloppent l'esprit de ténèbres et de doutes et l'on se demande si, dans cette pénible alternative de croyance et d'incrédulité, puisqu'il est si difficile de se mettre d'accord et que le point de la doctrine dont chacun de nous est responsable est absolument personnel, s'il n'existe pas un moyen terme, une interprétation qui puisse servir à la fois la cause des réincarnationistes et être en harmonie avec le spiritualisme pur. Cette idée qui a été suggérée par « le Light », nous l'examinerons, en son temps, quand nous discuterons les opinions des deux partis.

Voyons d'abord quels sont les arguments présentés par ceux qui plaident la cause de la réincarnation et interrogeons le maître de cette école, Allan Kardec.

« Le principe de la Réincarnation, a dit cet esprit éclairé, est une conséquence nécessaire de la loi du progrès. Sans elle, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps barbares? Si l'âme est créée en même temps que le corps, ceux qui sont nés à présent sont aussi ignorants et aussi primitifs que ceux qui vivaient il y a mille ans; s'il n'y avait aucun lien, aucune relation directe et nécessaire entre eux; s'ils étaient entièrement indépendants les uns des autres, pourquoi les âmes créées aujourd'hui seraient-elles plus favorisées que celles des temps passés? D'où viennent ces connaissances acquises, cette intuition des choses non étudiées? A moins d'admettre que Dieu crée des conditions inégales selon les époques, hypothèse qui est contraire à l'idée de parfaite justice, la seule réponse satisfaisante, péremptoire qui soit compatible avec la saine raison, c'est que les âmes d'aujourd'hui sont identiques avec celles d'autrefois; qu'elles ont été également barbares, mais qu'elles ont progressé individuellement et collectivement; que chaque nouvelle existence est venue ajouter des connaissances à d'autres déjà acquises et que par conséquent les âmes apparues de nos jours n'ont pas été créées plus parfaites, mais qu'elles se sont améliorées avec le temps et l'expérience. »

Les points principaux de cette doctrine ont été commentés par « Excelsior » (Rio Janeiro) et reproduits dans le « Light » de Londres en divers articles sous le titre de « Réincarnation et justice divine »; nous en avons extrait les passages les plus saillants que nous donnons ici.

« On ne peut nier, dit l'auteur, que, considérée superficiellement, la théorie de la réincarnation ne paraisse chimérique et contraire à la raison. Supposer

que l'homme est capricieusement condamné à une répétition sans but d'épreuves terrestres, serait en vérité une pauvre consolation pour ceux qui aspirent à la paix et au repos, après la pénible lutte dont ils espéraient être à jamais délivrés. On ne peut nier, en outre, que l'évidence nécessaire pour convaincre une certaine classe d'investigateurs ne fasse défaut. Mais, la même allégation peut être faite relativement à l'existence d'un Etre suprême et de la plupart des articles de foi lesquels, si pour les admettre exigeaient aussi l'évidence, resteraient à jamais célés à l'intelligence humaine.

Mais nos théories sont corroborées, comme la foi qui guide l'humanité, par des arguments circonstanciés, à la fois irréfutables et conclusifs que la sanctionne et qu'on ne peut contester, sans voir s'effondrer nos croyances les plus sacrées. Comme ce point, un des plus importants, me semble avoir été éludé dans la controverse, mon but est de faire ressortir cette évidence afin d'arriver par un jugement impartial à établir l'harmonie dans les opinions.

A notre point de vue, la théorie de spiritualité absolue après la mort n'est non pas seulement illogique, mais elle nous paraît être en opposition avec les témoignages concordants que nous offrent toutes les œuvres du Créateur. Nous ne pouvons concevoir que séparée de son union avec la matière, l'humanité pourrait progresser plus rapidement ; nous comprenons encore moins le but d'une existence corporelle unique, suivie d'une spiritualité permanente, car si la destinée vers le progrès devait s'accomplir ainsi, comment serait-il possible d'expliquer la nécessité d'une épreuve si féconde en dangers et si souvent fatale à cette destinée même, ou de justifier cette dérogation capricieuse et non compensée au plan divin ?

On peut, il est vrai, rétorquer cet argument et dire que si le progrès défini s'accomplit par l'union de la matière avec l'esprit, la réincarnation n'a plus alors aucune raison d'être et il serait préférable que l'homme vécût sans cesse avec sa forme corporelle. Mais ne peut-on admettre que les intervalles qui séparent les incarnations aient un but important ? Que de même que le sommeil qui ranime les forces du corps, ils servent à réveiller celles de l'âme ; qu'ils fortifient les bonnes résolutions en jetant un regard rétrospectif sur les erreurs passées ; qu'ils affermissent les progrès déjà atteints et qu'ils préparent chacun de nous pour la lutte à venir?

La théorie de la pleuralité des existences n'est ni nouvelle ni isolée. Dans le langage figuré des écritures, dans l'ancienne doctrine du bouddhisme comme dans les dogmes de la théosophie moderne, il y est fait pleinement allusion ; et qui plus est, les œuvres de Socrate, de Platon et d'un grand nombre d'écrivains illustres que l'histoire met au premier rang, l'ont transmise de génération en génération. Si l'on objectait que la supériorité des races actuelles doit être attribuée non à l'individu, mais aux influences

héréditaires et aux conditions sociales présentes et que, sans la transmission des qualités intellectuelles et morales, nous serions encore au niveau de nos prédécesseurs; nous répondrions qu'alors même l'injustice ne serait pas moins grande. Mais nous soutenons que la transmission héréditaire est impuissante à expliquer les tendances naturelles et contraires, les aptitudes et le caractère chez les enfants nés des mêmes parents ; et que les conditions sociales ainsi que l'exemple ne sont tout au plus que des correctifs agissant longtemps après que les qualités naturelles se sont manifestées.

En admettant même que ces qualités puissent être produites par un état de progrès collectif antérieur, ou que le caractère de ceux qui sont nés à présent se soit formé par les influences qu'il a subies, la difficulté qui en résulte ne se trouve pas résolue; car, l'inégalité quelle qu'en soit la cause serait une injustice. Si Dieu a concédé une égale compréhension du bien et du mal et que les hommes ont la même origine, il s'en suit que les mêmes moyens pour progresser sont un droit universel, conféré à tous. C'est pourquoi, si l'Etre suprême a accordé une supériorité quelconque excepté celle qui résulte de l'effort individuel, les conditions sont inégales et notre idéal de la divinité est détruit.

En considérant la vie terrestre comme unique et l'analysant sous ses aspects divers, physiques, sociaux et spirituels, il convient d'attaquer de front les anomalies les plus manifestes, de part et d'autre, bien que toute tentative nouvelle faite pour les prouver ne puisse servir qu'à égarer l'esprit et à nous enlever nos croyances.

L'incompatibilité des conditions d'une existence corporelle unique, avec la parfaite justice inhérente à la conception d'un Etre suprême, suffit amplement pour justifier et servir de base et de point de départ à nos doctrines.

Cependant, en considérant la question à des points de vue plus précis, de nouvelles difficultés s'élèvent à mesure qu'on poursuit les investigations. Par exemple, il est impossible de concilier une loi éternelle d'évolution matérielle avec l'hypothèse que l'homme n'est soumis à son action que temporairement; de plus, la saine logique se refuse à admettre qu'après un petit nombre d'années fugitives, passées dans une existence pour ainsi dire incompréhensible et sans but, vue sous ce jour, toutes les relations subtiles qui existent entre la matière et l'esprit seraient irrévocablement détruites, comme si elles n'étaient que des abstractions plutôt qu'une part manifeste du divin plan. C'est ainsi que tout effort de raison est impuissant pour sonder le mystère et nous sommes presque tentés de demander pourquoi la matière a été créée, ou du moins pourquoi l'homme a été soumis temporairement à cette loi universelle, s'il était destiné à l'exclusion éventuelle de sa puissance?

Mais cette prétention arbitraire est-elle justifiée? Les défenseurs de la

théorie d'absolue spiritualité comprennent-ils réellement ce qu'elle implique? Savent-ils ce qu'est l'infinité de changements et de conditions qui dirigent une alliance à laquelle on déroge d'une manière si présomptueuse? Il ne faut pas oublier que l'hypothèse de spiritualité absolue et permanente accorde à la créature non seulement les attributs du créateur, mais qu'elle fait revivre les difficultés les plus mystiques des anciens dogmes et rend impossible la compréhension rationnelle de l'humanité passée, présente ou future, à quelque point de vue qu'on l'envisage.

Si l'hypothèse spirituelle exclut l'idée de toute alliance avec la matière, de quelle manière la destinée de l'homme peut-elle être accomplie ? A quoi serviraient des connaissances laborieusement acquises pour être définitivement anéanties par une transition qui donne naissance aux conditions les plus contraires ; et comment, en effet, produire, dans l'esprit la preuve évidente que tout effort, toute étude, est destinée à fructifier, si ces conditions doivent neutraliser le développement et l'acquisition de connaissances spéciales qui ne doivent profiter qu'à la matière ?

La foi rationnelle inspire la croyance que Dieu n'a rien créé sans but, et que tout ce qui existe doit avoir une destinée permanente dans les desseins universels. L'idéal d'une spiritualité future absolue altère cette foi, tandis que, comme l'a dit avec raison Allan Kardec : « La croyance dans la réincarnation ouvre de plus vastes horizons ; car, au lieu des perceptions étroites qui concentrent à la vie actuelle le point de départ de l'éternité, elle montre qu'elle n'est qu'un anneau dans la grande harmonie des plans du Créateur ; elle prouve les relations qui existent entre les existences des mêmes créatures, de toutes les créatures d'un même monde et de celles de tous les mondes. »

Et elle fait plus encore ; elle est à la fois éminemment consolatrice, elle est une source de vraie résignation et d'espoir. Sans elle, l'homme ne peut comprendre la justification des épreuves terrestres ; avec elle, tout s'explique logiquement, et ce qui d'abord paraissait arbitraire et capricieux, devient méritoire et juste. Là où tout était doute et ténèbres, apparaissent la foi et la lumière ; non la foi aveugle du fanatique, mais la réalité sanctionnée par la raison.

Au croyant sincère, il n'y a plus une seule anomalie dans la vie qui ne puisse être expliquée. On voit que le présent est la réflexion littérale du passé, et l'on comprend la raison d'être de tout ce qui précédemment confondait la raison et la foi. On devient convaincu que de tout ce qui a été acquis, rien n'est perdu, et que si chaque faute du passé doit être expiée, chaque vertu sera récompensée. C'est ainsi que celui qui est frappé de misère et de dégradation peut comprendre que ces conditions d'être sont les résultats d'abus antérieurs, des richesses et des avantages sociaux ; que celui qui est affligé d'incapacité physique ou mentale peut être moralement

certain d'avoir méconnu des facultés qui lui manquent maintenant ; que celui qui est éprouvé dans ses affections a méprisé et fait souffrir ceux qui l'aimaient jadis.

Lorsque nous voyons le méchant prospérer et le juste succomber, cette inégalité de conditions ne porte aucune atteinte à la justice divine, et tout en plaignant l'un, nous félicitons l'autre, parce que, nous sommes convaincus que celui-ci s'est créé une dette dont celui-là se libère.

C'est ainsi que se trouve vengé logiquement l'idéal de la justice et de la sagesse infinies ; ainsi se trouve confirmée l'application éternelle et impartiale de la loi universelle : « A chacun selon ses œuvres », à laquelle il est impossible de déroger.

Pourtant, tout indique que la théorie qui constitue la base de nos croyances est peu connue ; c'est pourquoi nous croyons utile d'entrer dans de plus amples détails. Nous disons que l'esprit peut être réincarné dans le même monde ; mais une telle proposition n'entraîne pas à une indentité grotesque et inutile et elle ne se trouve nulle part dans notre doctrine.

Les principes que nous affirmons sanctionnent, en effet, la théorie de la pluralité des existences sur la même planète, et leur signification vraie est parfaitement logique.

Diverses causes intermédiaires peuvent s'opposer temporairement au retour de l'indemnité consciente ; et nous croyons que, dans un but sage, chaque existence successive est isolée de la perception externe ; que chaque individu se meut dans le cercle en apparence exclusif d'efforts actuels ; car, autrement, le mérite du progrès serait annulé. Mais, nous croyons aussi que nos égos spirituels retiennent l'identité qui est un lien nécessaire à la solidarité des existences, sans laquelle notre personnalité serait forcément annihilée par la mort. Cette identité, néanmoins, reste à l'état latent pendant l'incarnation ou ne se manifeste qu'indirectement : quoique parfois dans des conditions exceptionnelles, on puisse obtenir des signes positifs de son existence. Nous maintenons que la différence qu'on constate d'une manière si évidente au début de la vie, dans le caractère, les inclinations et les aptitudes, ce qu'aucune autre théorie n'a jamais pu expliquer, peut être considérée avec raison comme une preuve éloquente de ce que nous avançons, et que, par conséquent, le présent est dans une grande mesure le miroir du passé ; comme il est aussi l'agent le plus puissant du futur. Si tous les habitants de notre planète étaient tous exactement au même niveau intellectuel et moral, un plus grand progrès ne pourrait alors s'obtenir que par des migrations vers des sphères plus avancées et la réincarnation sur notre terre deviendrait sans utilité. Et comme rien ne se crée sans avoir une fin déterminée d'avance, si chaque degré d'intelligence et de moralité terrestres avait été déjà parcouru, il n'y aurait plus aucune nécessité de revenir sur ce globe.

Or, quelque insignifiant que soit notre monde comparé à tous ceux qui sont plus avancés, il est cependant plus élevé dans la hiérarchie de l'œuvre de la création que ceux que nous avons déjà probablement habités. Quelque arriéré qu'il doive paraître maintenant à ceux qui sont affranchis de son état, il n'en a pas moins servi à leur avancement ; quelque aversion que puissent leur inspirer la misère, le vice et l'égoïsme de notre monde infortuné, il n'en offre pas moins un vaste champ au progrès relatif. Semblables à des écoliers, nous devons passer successivement des rudiments jusqu'aux connaissances les plus complètes ; et il n'y a pas plus de raisons d'évoluer dans un nouveau monde à chaque période de progrès accompli, qu'il n'y en a pour l'étudiant de changer de collège à la fin de chacune de ses classes ; une telle nécessité serait plutôt un obstacle à l'avancement ; à moins que les conditions ne fussent les mêmes dans tous les mondes de l'univers.

On a objecté qu'un esprit réincarné qui serait inconscient de ses existences antérieures serait en réalité une autre personne, tout autant en ce qui concerne l'individualité que le serait une création nouvelle. Pour répondre à cet argument, nous répèterons ce que nous avons dit déjà. L'hypothèse qu'on émet ainsi ressemble beaucoup à celle d'une personne que le sommeil rend temporairement inconsciente des événements écoulés depuis et qui perdrait par suite son identité. Pour une infinité de raisons qui concernent des fautes passées, un retard ou un avancement dans le progrès, la solidarité consciente des diverses incarnations se trouve sagement suspendue. Il se peut que nous ayons passé par maints degrès variés de position sociale ; il se peut que nous ayons été des princes ou des mendants, riches ou pauvres, libres ou esclaves sans avoir gardé le souvenir direct de ces incidents de notre évolution, et les seuls vestiges qui nous en restent sont les sentiments d'orgueil ou d'humilité, de vanité ou de résignation, de tyrannie ou de soumission, engendrés par l'intuition. Pourtant, nous maintenons que le niveau intellectuel et moral acquis antérieurement prédominera, et se manifestera à présent ; que les réminiscences du passé subsistent et sont universellement indiquées par des intuitions qui affectent fortement notre vie actuelle, notre caractère et nos actions. Les intuitions qu'on peut regarder comme des ressouvenirs du passé, lesquels bien que vagues et indirects considérés à un point de vue positif, constituent une évidence logique conclusive en faveur de nos théories plutôt qu'aucune autre qu'on puisse présenter à l'appui de l'idéal spirituel.

La présomption de l'oubli absolu du passé peut être réfutée par l'observation de maints faits psychiques bien attestés. La nature de certains rêves indique souvent de la familiarité avec d'autres mondes et des états dont nous n'avons aucun souvenir, étant éveillés. Ne peut-on pas, par conséquent, admettre que l'âme extériorisée pendant le sommeil fasse un retour rétros-

pectif sur elle-même ? Nos pensées endormies et nos actions ne peuvent-elles être ranimées par cette influence ? N'est-il pas admissible que le sommeil enlève momentanément le voile, ou même n'existe-t-il pas une permanente solidarité avec le passé, à l'insu de la conscience ? Une telle hypothèse n'est pas plus bizarre que celles qui sont acceptées maintenant pour l'hypnotisme, les pressentiments et pour maints faits psychiques.

Si donc on admet que le fait des qualités intuitives se manifestent dès l'entrée dans la vie, indépendamment des influences ambiantes, il faut évidemment admettre aussi qu'elles ont une origine ; et si les tendances diverses des enfants prouvent souvent, d'une manière significative, une familiarité antérieure avec des conditions matérielles ressemblant à celles de la vie présente, une partialité aussi manifeste serait la négation de la justice et conséquemment irréconciliable avec les premiers articles de notre foi ; car Dieu, pour être Dieu, ne peut être injuste.

Il n'existe pas d'issue possible au dilemme ainsi créé et devant lequel tous les arguments tombent dans une insignifiance relative. La justice absolue ne peut être séparée de la conception rationnelle de Dieu ; par conséquent, toute hypothèse qui admet la possibilité de partialité ou d'erreur ; tout idéal d'un créateur qui permet que les destinées de la créature soient soumises au caprice ou au hasard, est fatale pour cette conception.

Les difficultés qui naissent de l'investigation des contradictions anormales présentées par chaque aspect de la vie terrestre, et qui ont été toujours une source d'incrédulité et une barrière à la fois logique, sont pour ainsi dire innombrables.

Combien de fois ne voit-on pas les instincts les plus pervers et les plus vils se manifester, à l'aurore de la vie, chez ceux-là mêmes qui, favorisés des avantages du bon exemple, d'une éducation supérieure et d'une position sociale élevée, grandissent avec leurs tendances vicieuses les plus indomptables ? Combien n'y a-t-il pas d'exemples d'individus qui, élevés au milieu du vice et de la misère, conservent cependant une pureté et une élévation de sentiment qui semblent défier de telles influences pernicieuses ? D'un côté, c'est la dépravation au milieu des sentiments les plus nobles : de l'autre côté, c'est la pureté du lis sur un fumier !

Si les hommes sont créés égaux, pourquoi des résultats aussi discordants ? Si nulle cause intermédiaire n'est venue troubler une égalité originelle, comment expliquer la dégénérescence physique, morale et intellectuelle, les intuitions, pour ainsi dire sucées avec le lait de la mère, de qualités si opposées et qui affectent d'une manière si évidente la destinée future ? A quoi attribuer la prospérité imméritée des uns et la misère et les souffrances de ceux qui, résignés et courageux, paraissent être les victimes permanentes d'une fatalité capricieuse et cruelle ? Si aucune vie antérieure n'est venue

transmettre ces anomalies, comment les réconcilier avec la justice de notre Père universel ?

Qu'on transpose ces questions comme on veut, leur inexorable logique existe, car une partialité aussi flagrante ne peut être en harmonie avec un idéal de justice infinie ; et c'est pourquoi la théorie de la spiritualité absolue future, non seulement annule toute explication du passé et toute justification du présent, mais encore entache le mérite du progrès futur, parce qu'il est évidentque, des luttes terrestres avec les épreuves et les tentations doit résulter une supériorité ou une infériorité relative qui influera sur la destinée ultérieure ; car, admettre que les réprouvés et les justes sont initiés aux mystères de l'autre monde, dans les mêmes conditions,est contraire à la saine raison.

La théorie de la réincarnation, seule, peut lever ces difficultés et comme le dit Kardec : « Si l'on admet que l'homme apporte avec lui, en naissant, les intuitions du passé; qu'il est près ou loin du point de départ primitif d'après ses efforts passés et le progrès accompli ; tout dans le passé, le présent et le futur devient logiquement compréhensible. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut attribuer aux actions et aux connaissances un dessein et un résultat ; car, d'après la théorie de la spiritualité exclusive, le fruit des efforts faits sur terre, l'étude et le progrès, souvent interrompus par la mort au moment même de la maturité, seraient complètement perdus pour l'individu et pour le monde ; tandis que par la réincarnation tout se perpétue, et, en travaillant pour tous, chacun ajoute à son propre avancement; le progrès individuel et collectif ne peut être stérile, car rien n'est perdu ; les individus et les générations à venir étant, en réalité, solidaires avec les générations présentes ». (*A suivre.*) Prof. MOUTONNIER.

L'ANESSE DE BALAAM

TIRÉ DE L'HISTOIRE DU SPIRITUALISME MODERNE AMÉRICAIN

Par EMMA HARDINGE.

Parmi les visiteurs de la *Chambre des Esprits* de Davis (1) se trouvait l'honorable Charles Cathcart, ancien congressiste, homme riche, instruit et occupant dans l'Indiana une haute situation sociale. M. Cathcart était propriétaire d'un splendide établissement non loin de la ferme de Poston, ce qui lui permettait d'assister aux séances spirites autant qu'il

(1) M. Poston fermier de M Davis, entre Laporte et Westville, dans l'État d'Indiana, avait organisé, sous la direction des Esprits, des réunions célèbres sous le nom de « Cercle de Poston » *N. du trad.*

l'eut désiré, puisqu'il en avait le loisir; mais comme depuis de longues années il avait étudié à fond les sciences naturelles, et qu'en outre son esprit avait une tournure sceptique bien déterminée en ce qui concerne l'existence des Esprits, il n'éprouvait que peu ou point d'intérêt à renouveler sa première visite, et se désintéressait entièrement de toutes les histoires merveilleuses qui couraient au sujet de la « Chambre des Esprits », quand un jour il vit ses propres enfants s'amuser à tenir de prétendus cercles, auxquels ils soutenaient que d'invisibles opérateurs étaient présents.

Dans le but de dissiper la *folle superstition* dont les récits étrangers les avaient imbus, M. Cathcart résolut de se joindre à ses enfants pendant leur séance, et de leur montrer par des *explications dérivées des principes philosophiques* l'absurdité qu'il y avait à attribuer à des causes surnaturelles ce qu'il savait être le produit de l'illusion ou de forces purement terrestres.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'était un savant très éminent, et se rendant compte qu'il y avait encore bien des problèmes relatifs à l'électricité, etc., qui n'avaient pas reçu de solution, mais qui pouvaient se rattacher à ces phénomènes inexplicables ; il plaça sur une lourde table dont les tiroirs étaient pleins de livres, trois verres de cristal, recouverts d'une planche, qu'il supposait ainsi isolée par ses supports en verre. Comme il n'éprouvait pas plus de respect pour ce qu'il appelait les *fables religieuses* que pour les *légendes spirites* et qu'il voulait mettre les unes et les auteurs en une lumière aussi ridicule que possible aux yeux de ses enfants, M. Cathcart demanda à son fils aîné, de jouer sur le violon, suivant la formule de Koons (1) *le Rêve du Diable*, cet air lui semblant particulièrement approprié à la circonstance. Puis il invoqua solennellement Balaam, le priant de mettre à sa disposition sa fameuse ânesse, et de lui permettre de quitter son étable céleste, dans le but de venir en aide à ses semblables et d'accomplir des exploits dignes d'une intervention si distinguée ».

Pendant ce temps toutes les mains étaient placées sur la planche, mais la conjuration profane n'était pas plutôt sortie des lèvres de M. Cathcart, que, suivant ses expressions *au diable la planche* ! et dans notre surprise l'interjection qui nous échappa fut un juron encore plus énergique ! Alors nous enlevâmes les verres, et nous posâmes nos mains sur la planche, qui se mit à tourner sans arrêter. Nous enlevâmes la planche et ce fut au tour de la table de courir ! »

M. Cathcart était trop bon philosophe pour s'en tenir là. Savant comme il était, il trouvait là quelque chose qui bouleversait ses théories préconcues et il décida que l'ânesse qu'il avait évoquée n'aurait pas le dernier, « car,

(1) Les Koons, mediums remarquables, avaient installé, les premiers en Amérique, une *Chambre des Esprits* où se produisirent les phénomènes les plus étranges et les mieux attestés.

pensait-il, puisqu'elle savait quelque chose actuellement que Charles Cathcart ignorait, ledit Charles Cathcart était le plus grand âne des deux. »

Continuant ses invocations burlesques, il fit des expériences avec tout son mobilier, jusqu'à ce que la table, les chaises, le bureau, les meubles les plus lourds, se fussent mis sous le léger attouchement des doigts de ses enfants, à tourner, à flotter, à s'enlever, et cela malgré une surcharge de plusieurs centaines de livres capable de résister aux efforts les plus énergiques pour arrêter leurs mouvements vagabonds.

Un jour que la grande table se livrait à ses tournoiements les plus excentriques, elle s'arrêta subitement, et plusieurs coups violents retentirent en son milieu. Surpris, mais non déconcerté, M. Cathcart s'écria « Hallo! Satan, est-ce vous? si c'est vous, donnez-nous trois de vos meilleurs frappements. »

Trois coups de massue plutôt que trois frappements répondirent aussitôt, et M. Cathcart passablement honteux du caractère impie que prenait son langage en présence de ses enfants, ajouta : « Eh bien ! vieux camarade, si vous êtes de mon avis, il est honteux que deux vieux fous comme vous et moi disent des absurdités devant des enfants ; faites donc faire le salut d'adieu à la table, et sauvez-vous avec. » La table fit un salut si profond que M. Cathcart retira ses mains ; alors elle s'échappa et se mit à courir pendant plusieurs secondes autour de la chambre sans le moindre contact humain.

Mais le remarquable phénomène ne cessa pas là. M. Cathcart eut l'occasion de visiter les États de l'Est, et soit qu'il fut médium lui-même, soit qu'il eut eu la chance de rencontre des mediums partout où il allait, il est certain que non seulement les meubles de sa propre maison voyageaient à volonté, mais que les mêmes mouvements mystérieux le suivaient partout. Il n'avait qu'à invoquer « l'ânesse de Balaam ». Comme il persistait à appeler la force invisible, et toujours et partout les meubles les plus lourds des chambres où il se trouvait se mettaient à tourbillonner dans toutes les directions ; bref suivant ses propres termes, il décrochait en tout temps et sans se faire prier son invisible « Jack » pour l'amusement de la société, et jamais son concours ne lui fit défaut.

A tous ces soulèvements, à tous ces coups et ces flottements d'objets qui l'accompagnaient, M. Cathcart, si bon savant qu'il fut, ne pouvait donner aucune explication, et quand ses amis le pressaient trop sur ce sujet il répondait seulement que c'était « l'ânesse de Balaam » en question, ou bien le diable qui était dans Charles Cathcart, ou en dehors de lui. Quant à l'hypothèse des Esprits, il continuait à la repousser résolument. Il est inutile de répéter son explication théorique de la cause possible. Il ne rivalisait pas d'assurance froide avec ceux qui traitent des millions de leurs

semblables de coquins ou de fous parce qu'ils croient au témoignage de leurs sens et aux déductions légitimes qui en découlent. Il savait qu'il ne se trompait pas lui-même dans ces bruits et ces mouvements, et il avait suffisamment de modestie pour reconnaître qu'il peut y avoir dans la nature des choses qui dépassent même la compréhension de Charles Cathcart. « Je ne sais pas tout, disait-il, et si les facultés scientifiques et théologiques croient tout savoir, moi, je pense qu'il est plus facile de croire qu'il y a des lois de la nature que j'ignore plutôt que d'imaginer que cinq ou six millions de bons citoyens ont comploté de se tromper mutuellement, ou ont perdu subitement la faculté de savoir ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent ; mais quant aux « Esprits », pouah ! un seul me suffit, et pour moi le vieux Satan, ou le « Jack » de Balaam explique toute l'affaire. » Ainsi moitié par théorie, moitié par plaisanterie notre philosophe mettait son sujet dans un mystère plus profond que s'il eut reconnu l'intervention spirituelle.

Naturellement à son retour dans son pays, son désir de continuer ses recherches dans la « Chambre des Esprits » de Davis dut s'accroître, mais sa façon fâcheuse de présenter le sujet, son offre obligeante de « produire son Jack « pour le bien de la société, le rendirent importun. Trouvant que sa présence était désagréable, mais irrésistiblement attiré en ce lieu, M. Cathcart était là un soir, devant la fenêtre, écoutant ce qui se passait à l'intérieur, quand pendant un arrêt de la musique, il s'écria : « Est-ce que vous n'avez pas besoin de moi, là-dedans, vieux King? » Des coups affirmatifs répondirent, et ils ne cessèrent que lorsque l'on eut laissé entrer M. Cathcart. Il ne fut pas plutôt assis, et les lumières éteintes, que les manifestations reprirent avec une puissance croissante. Le premier acte de la comédie, toutefois, fut qu'un tambourin fut lancé à la tête de M. Cathcart. Il baissa la tête, leva les mains, saisit le tambourin et le rejeta, mais de nouveau et par six fois successives le même fait se reproduisit, démontrant que quelqu'un qui avait d'assez bons yeux pour diriger un projectile dans l'obscurité se servait du tambourin avec plus d'intelligence et d'adresse que M. Cathcart.

Cette soirée lui prouva qu'il y avait dans le cercle une intelligence plus grande qu'il ne l'avait supposé. Toutes les manifestations eurent ce caractère et il se retira plus perplexe que jamais.

A la prochaine réunion, M. Cathcart eut la permission d'introduire une « Irlandaise de l'amazone » sa servante, qu'il fit asseoir près de Miss Poston, avec la recommandation secrète de découvrir si elle faisait des mouvements et s'il y avait apparence de fraude. Les Esprits furent-ils fâchés de ces arrangements, la présence de « l'amazone » nuisit-elle à leur pouvoir, nous l'ignorons; mais les raps annoncèrent dès le commencement de la séance « qu'il n'y aurait rien ce soir ».

Déçu, ébranlé plus que jamais dans sa croyance aux Esprits, M. Cathcart prit la résolution de tirer la question au clair, et tout au moins de résoudre le mystère « de cette obscurité inutile. » Dans ce but, il imagina l'appareil suivant : il fit une boîte en papier semblable à une longue boîte à pilules, plaça un tube de verre à sa partie inférieure et dans ce tube quelques gouttes d'acide sulfurique. La partie supérieure du tube étant fermée avec du papier buvard, il mit dans la boîte un morceau de phosphore et l'entoura d'un mélange de soufre et de chlorate de potasse. Il savait qu'en retournant cet appareil la préparation s'enflammerait subitement avec une brillante clarté et que la lumière continuerait à brûler avec le phosphore. Etant un chimiste expérimenté, il avait essayé cette expérience plusieurs fois avec succès, mais en prévenant les siens de ne pas s'y risquer, déclarant que c'était dangereux pour tout autre qu'un chimiste pratiquant ; car, disait-il, une explosion soudaine entre les mains d'une personne inexpérimentée pouvait procurer à l'opérateur « une vue du monde des Esprits beaucoup plus rapprochée que celle qu'il cherchait. »

Nous donnons le résultat de l'expérience de M. Cathcart dans le cercle de Poston, suivant ses propres termes, tels qu'il l'écrivait au *Spiritual Telegraph*.

« A cette époque, quoique assez généralement regardé comme un sceptique et un infidèle, mes amis orthodoxes, dont le nombre est légion, je me me plais à le dire, furent ravis de la situation nette que je pris contre cette « illusion moderne », et furent persuadés qu'avec « ma science et ma persévérance » j'aurai tôt fait de dévoiler la fraude et de rendre à l'humanité un grand service. Je devins donc « le pieux généreux et champion de Dieu. »

Outre les faits mentionnés ci-dessus il me sembla qu'il y en avait un connexe très significatif. La table semblait suivre une règle fixe, et ses mouvements dépendaient de notre façon de tenir les mains : ainsi, si le petit doigt de la main droite était en dessus, elle se dirigeait dans le sens contraire au mouvement solaire, si celui de la main gauche était par dessus, elle marchait dans le sens du soleil. Vous voyez d'un coup d'œil que cette expérience devait tendre à confirmer pour un esprit élevé dans la philosophie matérialiste l'opinion que la plupart de ce qu'on appelait « les phénomènes spirites » était illusion, ou opération due à des forces naturelles, que la science avait longtemps méconnues, mais qui devaient finir par rentrer dans son domaine. Sachant qu'une vive lumière révélerait ce qui se passait, mais incommoderait toute personne qui la verrait sans être prévenue, je fis souvent chez moi cette expérience d'illumination pour y habituer mes enfants.

Le soir de l'illumination (je prends ce mot dans son double sens) j'emmenai avec moi mes enfants, deux adolescents et deux enfants, et trois

amis que je mis dans le secret. Je m'assis dans la réunion, mes amis occupant différentes places sur des sièges en arrière. La représentation étant commencée depuis quelque temps, l'un de notre groupe, élève de la Nouvelle Ecole presbytérienne demanda qu'on jouât l'air de la « Cornemuse du Pêcheur ». Pendant l'exécution de cet air et tandis que le « vieux King » l'exécutait « secœndum artem », sur une basse fixée sur la table, après avoir tâté avec mes mains dessus et dessous la table, ce que ma position rapprochée me permettait de faire, j'y plaçai tranquillement au beau milieu, mon appareil éclairant, en le retournant avec soin, puis je me rejetai dans mon siège, et aussitôt, sans bruit et sans aucune odeur qui put révéler mes mouvements, la chambre fut aussi éclairée qu'en plein jour. Quel tableau pour un artiste! J'ose dire qu'on a rarement vu pareille scène. Ceux qui n'étaient pas dans le secret et qui soudain se virent dans une clarté dont ils n'avaient pas idée, aussi bien que mes témoins, tous virent les baguettes s'agiter sur le tambour, et pas un mortel près de l'instrument à moins de huit pieds de là !

Après avoir encore frappé quelques coups en pleine lumière, les baguettes s'élevèrent et, décrivant tranquillement une courbe en l'air tombèrent doucement sur l'épaule de miss Poston.

La lumière était si éclatante que nous eussions vu un cheveu sur la table. J'interrogeai séparément les dix-sept assistants, pas un ne manifesta l'ombre d'un doute.

Le capitaine Davis crut d'abord que la lumière avait été apportée par les Esprits, ou qu'elle provenait d'une explosion de phosphore qu'il possédait, mais en voyant les restes de ma boîte, il demanda le nom de l'auteur. Je répondis aussitôt que c'était moi. Très mécontent, il demanda quel était mon but, et je répondis de suite : « Demandez au vieux King, lui et moi nous sommes en parfaite intelligence. » Le calme avec lequel je fis cette réponse fit rire de bon cœur M. Poston et remit le capitaine de bonne humeur. Quand la lumière fut éteinte « King » revint avec ses violents coups habituels et répondit qu'il était au courant de tout cela. Il dit qu'il avait désiré cet incident pour donner une bonne preuve, qu'il savait que j'étais honnête dans mon scepticisme, et qu'il était décidé à me faire voir de telles choses que ma conversion ne fut pas partielle. Il m'invitait à venir dans la salle tant que je voudrais, et à m'asseoir toujours près de la table.

Depuis cette époque j'y suis venu fréquemment. Je suis sûr que tous les membres du cercle étaient aussi sincères dans leur croyance que moi dans mon scepticisme. Après « l'illumination » King répondit très rapidement et très correctement à toutes mes questions sur les sciences naturelles, et il me dit de plus qu'il avait fait exprès de me renvoyer le tambourin, et

de rompre la séance le soir où j'avais établi une surveillance sur Miss Poston, afin de m'amener à la preuve que je venais d'obtenir.

Il me promit que des manifestations musicales se produiraient quand des membres de ma propre famille seraient les seuls spectateurs, et les Esprits ont parfaitement tenue parole. Nous avons maintenant dans notre entourage plusieurs cercles où sont reçues toutes sortes de manifestations, y compris, ce qui pour moi est le plus intéressant de tout, des communications orales, les Esprits parlant *in propriâ personâ*.

Mon fils le plus jeune voit les Esprits et les décrit, et ils confirment l'exactitude de ses descriptions. Ce que nous avons vu dans ma propre maison durant ces derniers mois remplirait des volumes. Tous les membres de ma famille sont aussi convaincus de la présence quotidienne de leurs amis les Esprits qu'ils le sont de leur propre existence. Je ne dois pas oublier d'ajouter que nous avons lu tout ce qui est tombé entre nos mains contre le spiritisme, et le père et la mère rougiraient du plus jeune de leurs enfants s'il ne pouvait, en cinq minutes, citer des faits de sa propre observation, capables de démolir entièrement toute puérile tentative d'explication de ces phénomènes.

Jamais nos célestes visiteurs ne nous ont soufflé une pensée immorale, que dis-je, une pensée qui ne fut inspirée par l'amour, la charité et la sagesse. Je sais qu'ils nous ont procuré de grandes joies, qu'ils nous ont rendu plus heureux, et je crois que nous serions bien endurcis s'ils ne nous rendaient meilleurs.

Les démontrations les plus certaines (et j'ose à peine espérer mieux) se trouvent dans ce cercle de M. Poston. En réalité je crois que nous aurons longtemps à attendre avant que l'esprit public soit assez éclairé pour que les Esprits puissent arriver à un développement supérieur dans les séances publiques. CHARLES W. CATHCART.

P. S. — Comme beaucoup d'autres, j'ai perdu ma réputation de savant, mais après tout j'ai gagné celle « d'allumeur de lampe » de premier ordre. Je préfère cette réputation d'humble « lampiste » pour la découverte de la vérité à celle de savant, végétant dans les ténèbres. C. W. C.

Depuis l'époque où le changement se fit dans l'esprit de M. Cathcart au sujet de sa bizarre explication primitive du phénomène, les raps, les mouvements de table, etc., furent accompagnés dans sa propre maison par des preuves claires et irrésistibles d'une intelligence spirituelle. Plusieurs personnes de sa famille furent guéries par les Esprits de plusieurs maux et même de maladies graves. Des mains invisibles et au toucher bienfaisant les soignaient. Des lumières voltigeaient dans les ténèbres, des voies leur parlaient, des mains serraient les leurs, et leurs enfants apprenaient à

considérer les Esprits comme leurs amis les plus aimants, les plus sages et les meilleurs. L' « Amazone » à qui M. Cathcart avait confié la tâche de découvrir l'imposture de Miss Poston, devint un médium remarquable. Ils eurent des démonstrations musicales de l'espèce la plus forte, des voix leur parlèrent dans le porte-voix, et des lumières étonnamment brillantes et de couleurs variées se produisirent.

(*A suivre*). Pour traduction conforme : G. Bera.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE

DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE PREMIER (*Suite.*)

La Magie.

Après la cryptographie, nous traiterons de tout ce qui se rattache directement ou indirectement à la Magie et, suivant le cas, nous insisterons plus ou moins sur les pratiques ou sur les ustensiles magiques, eu égard à leur importance.

Les objets ayant trait à la Magie sont fort nombreux, une simple énumération montrera leur diversité. Nous mentionnerons notamment les amulettes divers, les anneaux constellés, les armes enchantées, les coupes magiques, les épreuves judiciaires, les exorcismes, les Grimoires, les Mantrans, les maraca, la messe noire ou à rebours, les miroirs magiques, le Palladisme, les Pantacles, les Philtres, les Pierres précieuses, le Satanisme, les Talismans, les Tatouages, etc., etc.

Disons que les mêmes pratiques, bijoux, ustensiles, mantrans, etc., peuvent appartenir, suivant leur consécration, soit à la magie blanche, soit à la magie noire ; le lecteur le comprendra facilement, car suivant le rite cérémoniel qui consacre un objet, celui-ci relève soit de l'une ou de l'autre Magie. Pour rendre plus facile au lecteur l'intelligence de ce qui va suivre et pour lui faciliter ses recherches et comparaisons, s'il y a lieu, nous classerons ce qui va suivre autant que possible dans l'ordre alphabétique.

Les amulettes sont des objets extrêmement variés, auxquels on attribue des pouvoirs divers, notamment celui de guérir les maladies et même de pouvoir préserver les hommes et les animaux de certaines maladies et de garantir aussi contre certains maléfices les personnes portant ces amulettes. Comme ceux-ci peuvent être chargés d'influences magiques, il y a lieu de bien connaître leur provenance avant de les porter sur soi. Nous disons ceci parce que bien des personnes portent des objets divers en breloques, qui ont pu être des amulettes ; or, chez les marchands d'antiquités, on vend des scarabées, de petits sphinx, de petits éléphants antiques,

qui peuvent fort bien avoir été rituellement consacrés, or, combien il peut être dangereux de porter sur soi de pareils objets, dont on ignore la source. Disons que ce terme malgré sa terminaison féminine est du masculin.

Les ANNEAUX MAGIQUES, LES ANNEAUX CONSTELLÉS, sont des sortes d'amulettes qui peuvent avoir aussi des propriétés diverses suivant leur mode de consécration. Avec ces anneaux les Magiciens opéraient des merveilles, ils pouvaient, par exemple, se rendre invisibles, comme Gygès, roi de Lydie. Certains anneaux avaient la propriété de chasser la peste, le choléra ou toutes autres maladies. C'est très certainement à ces sortes d'anneaux qu'est dû l'usage de porter des *Bagues d'alliance*.

Les *Armes enchantées*, sont également des objets magiques, rentrent dans la même catégorie, les *coupes magiques*, ainsi que les *cercles*, les *couronnes*, etc. (1).

Relèvent également de la Magie, les épreuves judiciaires, les exorcismes, les mantrans, les Maraca, Messe noire ou à rebours, qu'un prêtre le plus souvent défroqué disait en employant pour autels une femme nue.

Les MIROIRS MAGIQUES sont des ustensiles très puissants de la magie, car ils sont d'une grande utilité pratique, avec leur concours on peut voir le passé, le présent et l'avenir.

A propos des miroirs magiques, on s'est souvent demandé s'il existait une théorie à leur sujet?

Nous répondrons non, il n'existe pas, à proprement parler une théorie. Du reste, le miroir magique n'est pas ce qu'un vain peuple pense!

Pour le vulgaire, un miroir est, *a priori*, un objet de forme circulaire en verre, revêtu d'un étamage métallique.

Tel est le premier sentiment, la première idée que le vulgaire se fait de ce terme : *miroir magique*.

Or, cette idée est juste, puisqu'un tel miroir peut, en effet, devenir ou être un miroir magique; mais ce n'est là qu'un mode de miroir; or, il en existe une variété infinie, comme nous allons voir.

L'origine des miroirs magiques remonte à la plus haute Antiquité.

La tradition nous apprend que les Magiciennes de Thessalie révélaient l'avenir, en écrivant leurs oracles avec du sang humain sur des miroirs métalliques, qui les réfléchissaient dans le disque de la lune (?).

Le miroir magique a surtout été très utilisé dans tout l'Orient, où on le nomme également *Miroir Constellé*.

Varron (2) prétend que son emploi est originaire de la Perse, ce qui prou-

(1) Au sujet des couronnes, comme transfert et moyen de guérison, nous engageons le lecteur à lire le terme *Couronne Magique* dans notre DICTIONNAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE, V. COURONNE.

(2) *In* SAINT-AUGUSTIN, *De civit. Dei*, VII, 35.

verait que les Mages sont bien les inventeurs de ce mode de divination dénommé *Catoptromancie*.

Didius Julianus eut recours aux miroirs magiques pour découvrir l'issue de la bataille que devait livrer contre Septime Sévère, Tullius Crispinius, son compétiteur à l'empire (1). Or, comme on avait grande confiance aux enfants dans l'Antiquité, Didius Julianus, après avoir attiré sur la tête d'un enfant la clairvoyance au moyen de conjurations, le fit lire dans le *Miroir Fatidique*.

On nommait *Specularii* (2) ceux qui consultaient l'avenir à l'aide des miroirs magiques.

Pic de la Mirandole avait une grande confiance dans la divination à l'aide de miroirs constellés; il suffisait même, disait-il, d'en fabriquer un sous une constellation favorable et de donner à son corps une température convenable, pour lire dans ces miroirs le passé, le présent et l'avenir.

Cette dernière observation a une grande importance; nous savons, en effet, que si un clairvoyant (médium ou psychurge) a froid, il éprouve de grandes difficultés pour sa lucidité.

Jean Fernel, dans son *de abditis rerum causis* (I, XI), affirme avoir vu dans un miroir, diverses figures qui exécutaient tous les mouvements qu'il leur commandait, et les gestes de ces figures étaient si expressifs que chacun des assistants qui voyait, comme lui-même dans le miroir, pouvait comprendre et interpréter la pantomime des dites figures.

Reinaud nous dit (3) : « Les Orientaux ont aussi des miroirs magiques dans lesquels ils s'imaginent pouvoir faire apparaître les anges, les archanges; en parfumant le miroir, en jeûnant pendant sept jours et en gardant la plus sévère retraite, on devient en état de voir, soit de ses propres yeux, soit par ceux d'une vierge ou d'un enfant, les anges que l'on désire évoquer; il n'y aura qu'à réciter les prières sacramentelles, l'esprit de lumière se montrera à vous et vous pourrez lui adresser vos vœux. »

Les Chinois et les Hindous possèdent des miroirs magiques métalliques concaves ou convexes, mais plus généralement concaves, à l'aide desquels ils lisent clairement l'avenir ou décrivent des scènes qui se passent très loin d'eux.

La fabrication des miroirs magiques était connue des Romains, qui en faisaient un fréquent usage (4).

Cornélius Agrippa (5) nous informe que de pareils miroirs, trouvés dans

(1) Spartianus, *Did. Julian*, VII.

(2) Cf. Ducange, *Glossarium mediœve et infimœ latinitatis*, V° Specularii.

(3) *Description du cabinet Blacas*, tome II, p. 401 et 402.

(4) Voy. Aulu Gelle, *Noct. attic.* XVI, XVIII : « Ut speculum in loco, certo positum nihil imaginet aliorum que translatum faciat imagines. »

(5) *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Cap. XXVI.

les mains de certaines personnes, les ont fait accuser de sorcellerie, et que leur possession mit souvent en péril les sorciers.

Muratori nous apprend, de son côté, que Martin della Scala fit mettre à mort l'évêque de Vérone, sous l'oreiller duquel on avait trouvé un miroir magique. Ce miroir portait, sur son revers, le mot de *Fiore* (fleur), que les sorciers appliquaient au diable ; ce qui est confirmé par la confession de saint Cyprien, qui dit en effet que le diable apparaissait parfois sous la forme d'une fleur.

On trouva un pareil miroir dans la maison de Calas de Rienzi (1).

La reine-mère, Catherine de Médicis, possédait un miroir magique très puissant, avec lequel elle voyait tout ce qui se passait en France.

Le Mercure Français de 1609, page 348, nous apprend qu'en cette même année, on brûla en place de Grève un sorcier normand, Saint-Germain, pour avoir fait usage de miroirs magiques, en compagnie d'une femme et d'un médecin.

Les matières employées à la confection ou à la fabrication des miroirs magiques sont très diverses ; on utilise, en effet, des métaux, du verre, du cristal, du carton, du noir de fumée, du vernis noir à l'esprit de vin, etc.

Leur forme aussi est très variée : ils sont circulaires, en boules, planes, concaves ou convexes, etc.

Il existe des miroirs théurgiques, des sorciers, des miroirs magnétiques, narcotiques, galvaniques, cabalistiques.

D'autres portent le nom de leurs inventeurs ou de leurs protecteurs ; c'est ainsi qu'il y a un miroir magique de Cagliostro, de Swedenborg, de Dupotet, etc., etc.

C'est même cette variété, cette diversité, qui fait qu'on ne peut pas dire qu'il existe *une* théorie des miroirs magiques, mais, d'une manière générale, il est établi que le *miroir magique* sert à arrêter le regard du clairvoyant, du médium, à le fixer sur un point, d'où hypnotisme, auto-suggestion, dégagement astral, autant de moyens qui permettent de prédire l'avenir et de voir le présent ou le passé.

La médiumnité au *marc de café* n'est qu'une variété du miroir magique, l'assiette au marc faisant ce dernier office. Nous pourrions fournir encore de nombreux détails sur les miroirs magiques, mais nous devons nous borner et passer aux PANTACLES, qui sont des sortes de *Talismans* (nous parlons de ceux-ci un peu plus loin).

Le Pantacle est à la fois une figure symbolique et synthétique qui renferme en elle une série d'enseignements que l'*Initié* doit savoir développer et analyser dans tous ses détails. Pour expliquer les Pantacles, on doit tout

(1) CF. MURATORI *Scriptor. rerum Italicar.* tome I, cal. 293 et 545. — Cf. également WIERUS, *Pseudomonarchia Dæmonum*, lib. III, c. XII, 6.

d'abord décomposer la figure en ses éléments, puis voir la situation qu'occupent ces mêmes éléments. (Pour d'autres détails sur les Pantacles, voir *Dictionnaire de la science occulte*, page 188, tome II.)

Les Talismans sont des objets quelconques, consacrés par certaines cérémonies et qui, portés sur soi, vous protègent dans une certaine mesure de maladies, de malheurs, d'accidents quelconques. Les talismans ont aussi la propriété de procurer le bonheur ou le succès dans certaines entreprises. Ajoutons que les Talismans n'ont une valeur véritable qu'autant que celui qui le porte a foi en cette valeur; ainsi donc, tout réside dans l'intention.

A ce sujet, Eliphas Levi nous dit :

« Les Talismans ressemblent en cela à la Sainte Hostie catholique, qui est le salut pour les justes et la damnation pour les pécheurs et qui, ainsi, suivant les dispositions de celui qui la reçoit réalise Dieu ou le diable.

« La consécration du Talisman est un pacte, qu'on fait avec le bien, si votre intention est pure et avec le mal si votre intention est mauvaise; or c'est une mauvaise intention que de vouloir acquérir une puissance exceptionnelle qui vous rende supérieur aux autres hommes, quand même vous ne voudriez user de cette puissance que pour faire le bien, car suivant la parole de l'initiateur des chrétiens « celui qui s'exalte sera humilié et celui « qui s'humilie sera exalté. »

On peut considérer comme Talisman, le Mezuzoth un petit rouleau de parchemin que les Israélites placent dans le chambranle des portes de leur maison ou qu'ils portent sur eux, enfermé dans un petit étui. C'est pour se conformer au *Deutéronome*, que les Juifs enchassent le Mézuzoth dans les chambranles de bois, car il y est dit : « Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu; vous la graverez sur le chambranle de vos portes ».

Le parchemin qui contient les passages du Deutéronome est roulé et inséré dans un tuyau de roseau ou placé dans un petit bijou d'or ou d'argent et sur l'extrémité du tube on grave le mot *Sadaï*, qui est un des noms de Dieu. (*Dictionnaire de l'art et de la curiosité*, V° Mezuzoth).

Les *Pierres précieuses* sont souvent utilisées, comme Talismans, mais on ne doit pas oublier qu'elles ont leur vertu propre.

Peuvent être rangés encore, comme modes d'action utilisés par la Magie, les Philtres, les Tatouages, enfin, le Satanisme ; ce dernier relevant uniquement de la Magie noire.

Après ces quelques données succinctes sur la Magie en général, nous parlerons de l'Hermétisme dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

L'Hermetisme. L'Alchimie.

Après la Magie, nous étudierons l'*Hermétisme*, la *Philosophie Hermétique*

ou *Alchimie*, dénommés également le GRAND ART, qui comprend la fabrication de la *Pierre Philosophale*, l'*Elixir de vie* ou *Panacée universelle* qu'on dénomme à tort Elixir de *longue vie*.

A en croire les Alchimistes la Philosophie Hermétique remonterait à la plus haute antiquité, ce qui est probable, car anciennement, on n'étudiait pas les *Sciences*, mais la SCIENCE. Ce n'est que dans ces temps modernes qu'on a imaginé de découper la science par tranches, comme un melon. Toutes les sciences se tiennent et se donnent la main ; elles s'expliquent souvent l'une par l'autre. Autrefois, dans la haute Antiquité, tout ce qui était science était réuni en un seul corps dénommé l'ART SACRÉ.

Dans ces temps modernes, c'est-à-dire depuis le Moyen âge, on comprend sous le terme générique de *Philosophie Hermétique*, l'Alchimie, la Pierre Philosophale, la Panacée Universelle, le Grand Œuvre, c'est-à-dire l'art de transmuer les métaux en or et de produire cette eau merveilleuse ou *Elixir de vie* qui donne non seulement la santé, mais une jeunesse éternelle. Et ce n'est pas tout encore, car beaucoup d'Adeptes comprennent également sous ce terme, le moyen de tirer du néant une créature en tous points semblable à l'homme ; c'est ainsi qu'on aurait créé un *Androïde*.

Mais nous devons ajouter immédiatement que l'ambition de l'Adepte ne va pas jusqu'à créer l'homme. Cette ambition se borne à fournir les moyens de changer tous les métaux en or (ce qui est déjà fort joli) et à tirer des mêmes éléments une poudre ou liqueur qui a la propriété de prolonger la vie au delà des bornes que lui assigne la nature et de maintenir l'homme en bonne santé, dans une jeunesse éternelle.

Si nous en croyons les Alchimistes, ce merveilleux secret a été trouvé plusieurs fois, car Raymond Lulle, Paracelse, Nicolas Flamel, Emmens, Strindherg, Clavenad et d'autres encore l'ont possédé, ce qui n'est pas étonnant, puisque Nicolas Flamel nous apprend que la conduite du Grand-Œuvre offre si peu de difficultés :

Qu'une femme, filant fusée,
N'en serait du tout détournée !...

Malgré cela, le secret ne court pas encore les rues, comme nous allons voir.

Van Helmont aurait vu, touché et possédé de la poudre de projection ou *Pierre Philosophale*. Elle avait, dit-il, la couleur du safran en poudre et elle brillait comme du verre pulvérisé. On lui en donna un quart de grain, qu'il jeta dans 8 onces de mercure, qui fut changé en argent très pur.

Ajoutons enfin, qu'indépendamment de la transmutation des métaux, les Alchimistes ont le pouvoir de donner aux *Pierres précieuses* une beauté et une perfection qu'elles n'ont pas naturellement, ainsi qu'aux perles abîmées, l'*Orient* qu'elles ont perdues.

Ne sont que des modifications de la Pierre Philosophale : le *Grand Arcane*, le *Restaurateur des Pierres précieuses*, l'*or potable*, la *teinture* ou *pierre des philosophes*, l'*Elixir Universel*, l'*Eau de Soleil*, la *Poudre de projection*. Tous ces produits, transmutent, guérissent, donnent la fortune, la jeunesse, une très longue vie et exemptent d'infirmités. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ce qui précède? Nous allons le dire et nous pouvons le certifier vrai au lecteur.

La Pierre Philosophale n'est pas un mythe, elle a existé et dans l'Antiquité, les Rois d'Egypte ont fabriqué de l'or avec son secours. Au Moyen âge, on a également opéré des transmutations et, de nos jours, divers contemporains en ont opéré également.

Les Alchimistes modernes se nomment : Théodore Tiffereau, Auguste Strindberg, Clavenad et le Dr H. Emmens. Ce dernier a même vendu en Amérique plusieurs lingots à un hôtel des monnaies ; son procédé aurait été acheté par une puissante Compagnie et cependant le taux de l'or ne baisse pas.

Le Dr H. Emmens appelle son or transmuté *Argentaurum*.

L'alchimie n'est donc pas morte, comme on le croit trop généralement, elle est plus vivace que jamais, même elle a en France un journal l'*Hyperchimie*, qui compte une dizaine de rédacteurs et une société ; la *Société Alchimique de France* qui, espérons-le, fabriquera un jour assez d'or pour détruire la misère contemporaine ; mais qu'elle se hâte, car la misère est encore fort grande à notre époque où nous possédons tant d'alchimistes !...

C'est d'autant plus nécessaire, que la guerre contre les Boërs sera longue et que l'exploitation des mines d'or du Sud-Africain ne fourniront pas de longtemps encore l'or qu'on était accoutumé à en recevoir.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

ENCORE FLAMMARION

Les *Annales des sciences psychiques* du Dr Dariex contiennent un remarquable article de A. Erny sur les *Manifestations télépathiques des mourants* publié dans la *Nouvelle Revue* par M. C. Flammarion.

Cet article nous ramène à la question dont les journaux spirites ont été les échos et nous nous demandons si la discussion a été traitée sous son jour véritable.

L'auteur si brillant de tant d'œuvres spiritualistes doit-il être honni par les spirites s'il conteste leur doctrine ?

Nous ne le croyons pas. *Dieu dans la nature. Les mondes imaginaires et les mondes réels. La pluralité des mondes habités* et tant d'autres ouvrages restent et resteront les bienfaisants antidotes du matérialisme et des stériles conceptions du néant. Devons-nous juger *à priori* et jeter la pierre à celui qui s'éloigne de notre foi en oubliant les services rendus à notre cause et

sans tenir compte de l'état particulier de la plupart des hommes de science, prêtres de leur Eglise, défenseurs irréductibles de leur théorie.

Notre expérience nous incite à la plus grande indulgence. Il y a vingt-cinq ans, les plus dures critiques, la plus mordante raillerie, accueillirent le récit des phénomènes spontanés qui nous précipitaient de l'incrédulité absolue aux manifestations merveilleuses de l'au-delà. Croyant naïvement qu'il devait suffire d'affirmer un fait, d'en offrir la répétition pour éveiller l'attention et provoquer des recherches, nous eûmes souvent alors comme suprême ressource contre les autres et contre nous-mêmes Flammarion, Eugène Nus, Victor Hugo, Mme de Girardin et nous ne saurions oublier que, grâce à ces intelligences d'élite, nous nous reposâmes quelquefois à l'abri de leurs noms qui éteignaient le rire narquois de nos interlocuteurs.

Lors de nos débuts, la pratique spirite s'établissait sur des bases fixes. Les séances devaient être toutes de même façon ; prières avant, prières après, moralisation des esprits, parfois de façon peu courtoise, refus fréquent d'admettre ce qui pouvait détruire les idées acquises, enfin attribution de tous les phénomènes, quels qu'ils fussent, à l'esprit des morts, individualité considérée comme reprenant pour quelques instants *toutes les facultés qu'ils avaient possédées durant leurs incarnations*

De là d'extrêmes exigences et l'obligation pour l'esprit d'être une encyclopédie.

La surprise, le trouble causés par des faits si nouveaux ne nous permettaient pas de discuter de la théorie spirite, mais les déceptions s'accumulaient et nous nous arrêtions, tentés d'abandonner l'inextricable étude.

Quelques spirites de foi antérieure s'unirent à nous et nous eûmes un groupe de 8 à 14 personnes selon les séances.

Nous voulions obtenir des preuves d'identité et des phénomènes physiques. Mais les communications les plus remarquables, écrites ou parlées, nous tançaient vertement de chercher à satisfaire notre curiosité bien plus qu'à fouiller la philosophie de l'antique doctrine. La recrudescence du cléricalisme, la puissance grandissante des sectes religieuses nous furent fréquemment prédites. Conseils, reproches, prédictions, exhortations, ne modifièrent guère les habitudes ni les idées préconçues des membres du groupe. Chacun cherchait des faits, des preuves, un appui personnel et prétendait transformer les esprits en aimables serviteurs disposés à intervertir l'ordre de notre destinée. Puis il y eut explosion de sentiments bien humains, les médiums, sous diverses influences, se jalousèrent, les phénomènes prirent d'étranges allures et nos guides ordonnèrent le repos momentané.

Le groupe resta dissocié, les affaires, les luttes, les succès ou les déboires, l'influence de la famille et enfin la crainte de nuire à ses intérêts dissocièrent ce milieu où nous avions obtenu de profonds aperçus de l'Au-delà.

Nous voyons encore des membres, autrefois fervents de ce groupe, et quand nous revenons aux phénomènes d'antan, nous ne réveillons qu'un pâle souvenir. De loin les faits saillants, probants, absolus, ont perdu leur relief, leur vigueur, ils se ternissent, s'effacent, s'oublient et le doute remplace la foi profonde de jadis.

Nous eussions subi la même influence désastreuse du temps si nous n'avions persévéré en suivant souvent des sentiers inexplorés.

Acceptant et analysant tous les phénomènes quels qu'ils soient, nous avons encore des preuves et des déceptions. Nous faisons des réserves, nous admettons des forces inconnues, éparses autour de nous, nous comprenons aussi la participation du médium dans certaines communications, mais nous croyons absolument et sans arrière-pensée à la fréquente communication des morts et des vivants.

Les preuves appuyant notre conviction définitive ont toujours éclatées à l'improviste, elles ont été dans l'ensemble et les détails absolument véridiques. Beaucoup de prédictions d'un ordre intime se sont réalisées après plusieurs années. Enfin nous avons eu des aperçus scientifiques et philosophiques d'une grandeur saisissante et contradictoires avec les idées du médium.

Nous avons amené au spiritisme des intelligences attristées du vide du matérialisme et aussi des catholiques chancelants et déçus. Nous avons eu l'appoint de vrais savants et nous ne nous sommes pas isolés dans nos recherches.

Mais nul doute qu'un homme comme M. C. Flammarion, occupé d'études transcendantes, habitué aux expériences positives, ayant comme moyens d'investigations des instruments de précision, et se basant sur des calculs mathématiques, ne se lasse de la fugacité des phénomènes spirites, des tentatives réitérées sans résultat, de la nervosité des médiums et surtout de l'obscurité des causes déterminant ces facultés étranges.

Rendons-nous à l'évidence ; l'impossibilité de produire des phénomènes à volonté, les déceptions inévitables à ces sortes d'étude, rendront encore longtemps le spiritisme tributaire de l'empirisme.

Sommes-nous si peu certains de notre foi qu'il nous faille absolument la sanction de la science officielle ?

Cette science n'est pas infaillible, elle ne l'a jamais été et les explications diffuses entremêlées de mots neufs et de termes techniques prouvent trop souvent le peu de connaissances pratiques des discoureurs qui font plus de tort que de bien au spiritisme.

La curiosité éveillée par ces savants est difficilement satisfaite, et si par hasard les faits appuient la théorie, les hallucinations isolées et collectives laissent le champ libre à tous les dogmes et aux nuageuses explications.

Pour étudier avec fruit la doctrine spirite, il faut user de toutes ses facultés assimilatrices, et donner l'essor à l'esprit et au cœur.

Le spiritisme est comme l'amour, le grand flot d'amour déversé par le Christ sur l'humanité ; certains,incapables de l'éprouver,ne le peuvent comprendre. Telle intelligence scientifique reste fermée aux conceptions de la philosophie.

Nous plaindrons M. C. Flammarion s'il rejette la doctrine spirite et nous écouterons les moutons de Panurge bêler derrière lui, ceux-là sont de tristes recrues.

Nous savons que des morts aimés et désirés ne se manifestent jamais pour de nombreuses raisons, nous savons que des désincarnés nous sont souvent amenés pour sortir du trouble et pour nous instruire ; mais notre volonté ne suffit pas à attirer les morts ni ne les oblige à communiquer d'une façon ou d'une autre.

Il n'y a pas deux médiumnités semblables, pas plus qu'il n'y a deux hommes absolument identiques. Comment avec cet instrument imparfait, l'être humain, faire une démonstration satisfaisante pour le positiviste ?

Et le fût-elle qu'il y aurait encore des contradicteurs et des détracteurs ; le spiritisme crée des obligations, il nous impose une lourde tâche, il nous met au début d'une route sans fin, il abat l'orgueil des grands, flagelle les vices et nous laisse la responsabilité de nos actes.

Combien m'ont objecté que le catholicisme plus commode leur créait moins de devoirs !

Si M. C. Flammarion reste des nôtres, nous en serons heureux ; s'il rejette les conclusions d'autrefois, s'il méconnaît la philosophie de cette doctrine, nos convictions n'en supporteront aucun choc, aucun trouble et nous attendrons les chercheurs de l'avenir.

Le grand astronome sera peut-être éclairé un jour. Mais n'entassons pas de force la foi spirite, laissons agir le grand courant d'idées qui pousse l'humanité vers de nouveaux horizons.

Faisons face aux défections et surtout maintenons la doctrine dans sa sphère véritable. Consolation, Espérance, Solidarité, progression infinie, telle est sa devise.

Ne soyons pas comme les catholiques vis-à-vis du Christ, prenons l'esprit et non la lettre, ne recherchons pas les suffrages d'hommes décidés d'avance à ne rien admettre des conclusions des esprits et mettons nos actes en rapport avec nos convictions.

MME PAUL GRENDEL.

LES BÊTES ONT UNE AME

Cher Monsieur Leymarie, Le Spiritisme nous enseigne que le principe spirituel commence son évolution dans le règne végétal et animal. Cette conception est en parfait accord avec l'idée que nous nous faisons de la bonté et de la justice de Dieu et de la loi divine du progrès infini.

Or il ne peut pas y avoir de privilèges et on s'abuserait en croyant que notre âme humaine est autrement construite que celle des bêtes. Quant aux animaux nos frères cadets, nous avons été ce qu'ils sont, ils deviendront ce que nous sommes.

Le Créateur, dans sa sagesse, nous a donné cette mission : les diriger dans la voie du progrès, au même titre que les Esprits plus avancés et les *Anges Gardiens* nous conduisent nous-mêmes.

Telle est la cause de l'influence que l'homme a de tout temps exercée sur les animaux, qui s'est traduite par la domestication des espèces dont le concours a été si utile à nos premiers ancêtres ; ils les ont aidés à satisfaire aux besoins les plus urgents de la vie matérielle.

Ces braves animaux, les chiens, ont un dévouement à toute épreuve et en arrivent à comprendre la pensée du maître, sur un signe presque imperceptible, sous son regard, un mouvement des lèvres, pas même un son. Ce qui doit être le plus admiré, ce qui nous fait croire que le chien possède une sorte d'âme, ayant un sentiment moral, une intelligence raisonnante et une volonté calculée, c'est une espèce d'actes que certains chiens accomplissent hors de la présence de leurs maîtres ; voici quelques exemples authentiques, vraiment merveilleux.

Les Ecossais ouvrent une souscription pour élever un monument au souvenir d'un fait historique de fidélité canine. Il y a environ un siècle, un jeune Ecossais, nommé Charles Gaff, tomba d'un rocher, et se tua sur le coup. L'accident arriva le 18 avril, et trois mois après, le 20 juillet, on retrouva le cadavre, ou plutôt, le squelette du malheureux, ayant à ses côtés sa chienne maigrie, défaillante à moitié morte de faim. La pauvre bête avait, pendant trois mois, veillé le corps de son maître. Entre temps, elle avait mis bas, dans un buisson voisin, une portée de chiens qu'on trouva morts, la pauvre bête affamée n'ayant pu les allaiter. Ce cas unique de fidélité canine a inspiré au célèbre Walter Scott l'une des plus belles poésies, elle méritait certes le monument que les Ecossais veulent élever.

Second fait, rapporté par un homme très sérieux, l'Américain John Hope qui en fut l'un des témoins : Un fermier de Saint-Albans, dans le comté de Franklin, allait assez régulièrement, deux fois par an, à Vergennes pour régler des affaires et voir des amis. Il faisait toujours la route à cheval, et emmenait avec lui son chien, un petit terrier qu'il aimait beaucoup.

Ayant à faire une visite qui lui prendrait quelques jours, dans le voisi-

nage de la ville, il laissa son terrier, le confiant aux soins de l'aubergiste. A son retour, la femme de l'aubergiste le reçut toute désolée en disant : — « Hélas ! Monsieur, votre chien est perdu. Notre gros chien de garde s'est pris de querelle avec lui ; le pauvre petit chien a été mordu, battu et avant que nous ayons pu intervenir, il s'est sauvé de la cour, en criant si pitoyablement que, nous le croyons, il ne reviendra jamais, il y a de cela huit jours. Hier, il a reparu, mais en compagnie d'un autre chien, un mâtin plus grand et plus fort que le nôtre. Les deux compagnons sont tombés sur notre chien et l'ont tellement mordu, qu'il ne peut remuer ni queue ni pattes, n'a même pas la force de manger. Aussitôt l'affaire faite, votre terrier et son compagnon sont partis, et nous ne les avons plus revus. »

Le fermier très contrarié de la perte de son chien revint à sa maison par Whitmore. En arrivant, il retrouva le petit terrier. Il s'informa et apprit que le fidèle animal était à la ferme, il y avait huit jours, qu'il en était bientôt reparti avec le gros mâtin et que les deux chiens venaient de rentrer, le jour même. — Or, il est évident que le petit terrier, d'abord rossé par le chien de l'aubergiste, s'était vite procuré un allié pour venger son injure.

M. E. C. Gitsinger, de Détroit, Michigan, raconte dans la revue : *The Progressiv thinker* ce qui suit : « Pour démontrer que les animaux ont une âme, que ce n'est point une chimère et un rêve, j'ai étudié les matérialisations, et j'ai trouvé qu'elles ont deux phases distinctes. Un soir, je fus mis en contact avec un élément très matériel ; une personne avait possédé un chien favori, du nom de Rito et l'esprit de ce chien se présenta à une séance à laquelle j'assistais avec son maître ; il renifla, lui donna sa patte et répondit à son nom. Un autre chien se matérialisa et nous fûmes surpris par le spectacle d'un combat de chiens à notre séance.

Le médium nous recommanda de ne pas bouger, de les laisser faire et ils se culbutèrent pendant 5 minutes, en renversant les chaises, en grondant et en reniflant comme des chiens réels. — Ils disparurent après avoir été séparés par « l'Esprit de contrôle », en aboyant faiblement. Il n'y avait pas de chiens à la séance, *et je puis jurer que nous n'étions pas hallucinés, que ce n'était pas un rêve.* Le médium est âgé, il a plus de 40 ans d'expériences, et je réponds de son honorabilité. » JOSEPH DE KRONHELM.

N. D. L. R. — Nous avons écrit et dit maintes fois, qu'en janvier 1877, Mme Bosc, femme de l'éminent architecte Ernest Bosc, était assise au coin de notre feu, au 7, rue de Lille ; M. le comte de Lvoff, président de la Haute-Cour, à Moscou, arrivant de Russie, nous accordait sa première visite et nous le présentâmes à Mme Bosc. Ils causaient et j'écrivais. Tout à coup

cette dame dit : Monsieur je vois auprès de vous un chien qui vous aime bien ; c'est un énorme terre-neuve blanc, avec les quatre pattes noires, les oreilles de même, et sur le front une étoile noire ; au cou, je vois un collier en argent, fermé par un cadenas, avec ces mots : *Serge de Lvoff*, et le nom du chien (il ne me revient pas) avec sa queue longue et belle, il vous caresse et ses yeux vous fixent.

M. de Lvoff pleurait et il répondit : « Très jeune j'étais agile et tapageur on m'avait confié à mon chien, celui que vous décrivez si exactement, Madame, qui m'a sauvé plusieurs fois la vie en me pêchant dans notre rivière où je me noyais ; cet ami fidèle, je l'ai perdu lorsque j'avais 12 ans, je l'ai pleuré comme un frère. Combien je suis heureux de le retrouver avec cette certitude que ces chers compagnons ont une âme intelligente, qui survit à leur corps, et un périsprit avec lequel ils se forgent un corps et un collier avec ses inscriptions ! de plus il a pu discerner que vous étiez un médium voyant de première puissance, pour me rappeler des souvenirs de 40 ans. Merci, Madame et que Dieu vous bénisse. »

Mme Bosc vit le chien faire de grandes démonstrations de joie, puis, peu à peu, il disparut. Or nous n'attendions pas M. de Lvoff, et Mme Bosc le voyait pour la première fois. Avant, ils étaient complètement étrangers l'un à l'autre. Je ne savais pas qu'il s'appelat Serge.

J'étais charmé, pour mon compte, de la leçon de choses que nous venions de recevoir. Nous ne connaissons pas tout !! P. G. Leymarie.

TROISIÈME ENTRETIEN

Avec trois dualités de l'espace.

Voir le n° de février 1900. (*Suite*).

D. — Qu'est-ce que les fluides ?

R. — Ce sont des lueurs plus ou moins pures, portant en elles l'image ineffaçable de la pensée ou de l'émotion qui les a produites.

D. — Qu'est-ce qui forme ces fluides ?

R. — Ce sont les pensées, les désirs, les aspirations des Incarnés du plan terrestre et des désincarnés du plan Astral.

D. — A quoi servent-ils ?

R. — Ils servent à composer l'atmosphère fluidique de l'Espace où vivent les désincarnés.

D. — A quoi sert cette atmosphère ?

R. — De même que par le jeu de la respiration vous attirez en vous les éléments atmosphériques qui entourent vos corps ; de même, par le travail de la pensée, vous vous assimilez la substance mentale de l'atmosphère fluidique dans laquelle se baignent vos esprits.

D. — A quoi servent ces fluides que nous nous assimilons ?

R. — De même que la vie du corps s'entretient par l'absorption et le rejet des éléments nécessaires, de même, c'est par l'échange constant des fluides que s'entretient et s'alimente la vie de l'âme.

D. — Cet échange de fluides se continue-t-il pendant le sommeil ?

R. — Pendant le sommeil le fluide de l'Espace, attiré par les courants que vous avez formés, continue d'influencer votre mental. Celui-ci, dégagé des préoccupations qui l'absorbent pendant l'état de veille, reçoit plus facilement l'empreinte des images confuses qu'il lui présente ; de là proviennent l'incohérence et la bizarrerie de vos rêves.

D. — Pouvons-nous devenir conscients de cet échange de fuides ou pensées ?

R. — Vous le pouvez lorsque vos esprits, cédant à l'intuition intérieure qui les sollicite, cherchent les moyens de répondre à nos appels.

D. — Ce commerce avec l'invisible n'offre-t-il aucun danger ?

R. — Il n'est dangereux que pour les Incarnés dominés par leurs passions. Leurs pensées mauvaises, attirant de l'Espace des pensées similaires, il ne peut résulter de leurs rapports conscients que trouble, confusion et tromperie.

D. — Que faut-il donc faire pour rendre ce commerce fructueux ?

R. — Il faut, nous le répétons, travailler constamment à éclairer votre entendement et à purifier vos cœurs.

D. — Quel résultat obtiendrons-nous ?

R. — Des clartés plus grandes dont profiteront les Incarnés de la terre et les Désincarnés de l'Espace.

D. — A quoi ces clartés serviront-elles aux Incarnés de la terre ?

R. — Elle serviront à les guider sur la route qui les conduit à la vérité.

D. — A quoi serviront-elles aux Désincarnés de l'Espace ?

R. — Elles les inciteront à détourner leur attention de la terre qui les attire pour la reporter sur les plans supérieurs d'où vient la lumière.

D. — Pouvons-nous avoir sur la terre la vision des événements du passé ?

R. — Vous le pouvez lorsque les fluides que vous émettez sont assez purs pour refléter les images empreintes dans le fluide astral supérieur.

D. — Le fluide astral supérieur peut-il également nous donner la vision des événements de l'avenir ?

R. — Il le peut parce qu'à son tour il reflète les images empreintes dans le fluide ommiscient venant de l'Infini.

D. — Quel rôle joue le fluide parfait venant de l'Infini au milieu des fluides imparfaits de l'Espace ?

R. — Celui d'un régulateur suprême donnant à tous les hommes l'impul-

sion voulue pour les faire contribuer à la perfection des Etres et à l'harmonie des choses.

Nous vous remercions, amis. de l'empressement que vous mettez à répondre à nos appels. Nos forces réunies vous aideront à mieux comprendre la vérité, à mieux agir selon la justice. Elles nous aideront également à chercher toujours plus haut l'inspiration féconde. Nouveaux Moïses, en descendant des sommets lumineux, nous apporterons à nos frères les rayons de feu puisés à la source même du foyer de l'Infini.

QUATRIÈME ENTRETIEN

D. — Que deviennent les Incarnés après leur mort ?

R. — Chaque être, après sa mort, est emporté par les courants qu'il a réalisés, pendant sa vie terrestre, sur le plan de l'Espace ou circulent les fluides correspondant aux siens. Là son esprit se concentre dans les souvenirs de sa vie passée, s'attristant ou se réjouissant des regrets ou des espérances qu'ils font naître.

D. — Combien de temps reste-t-il ainsi ?

R. — Aussi longtemps que dure la force produite par ces souvenirs, force dont s'alimente son esprit.

D. — Qu'arrive-t-il ensuite ?

R. — Cette force s'étant épuisée, le fluide éthéré, devenu libre de son action, désagrège les parcelles de cette âme, dirigeant les plus pures vers leur *groupement supérieur* et gardant les autres en réserve pour une future incarnation.

D. — Qu'est-ce que le *groupement supérieur* ?

R. — C'est la réunion des parcelles d'une même *Dualité* qui, s'étant divisée pour animer et transformer la matière, se reconstitue afin de comme retourner *Unité* vers le foyer divin qui l'attire.

D. — Où se trouvent ces groupements supérieurs ?

R. — Sur les plans élevés de l'Espace d'où ils surveillent et dirigent les groupements secondaires de parcelles qui doivent leur revenir.

D. — Pourquoi les surveillent-ils ?

R. — Pour guider leur marche et les aider dans leur tâche.

D. — Est-ce directement qu'ils exercent sur eux leur action ?

R. — Non, car les fluides lourds de ces petits groupements ne sauraient s'unir à leurs fluides épurés.

D. — Qui donc l'exerce pour eux ?

R. — Ce sont les groupements secondaires des plans inférieurs qui reçoivent leurs lumières et les transmettent.

D. — Pourrons-nous un jour communiquer directement avec notre groupement supérieur ?

R. — Vous le pourrez lorsque, par la pureté de votre vie et l'élévation habituelle de vos pensées, vous émettrez des fluides assez purs pour former avec les siens un courant fluidique permanent.

D. — Qu'en résultera-t-il pour nous?

R. — Que vous aurez sur la terre un avant-goût des joies et des surprises de l'Infini.

D. — Nous ne sommes donc pas isolés et livrés à nous-mêmes sur le plan terrestre?

R. — Bien au contraire! D'innombrables liens vous rattachent aux différents plans de l'Espace où circule la vie qui vous anime, ou gravitent des frères qui vous aiment.

D. — Quelles sont les lois qui dirigent les mouvements et réglent l'évolution des divers éléments de l'Espace!

R. — Il n'y a qu'une seule loi agissant sous deux formes différentes qui peuvent se définir ainsi: *attraction* pour les corps, *solidarité* pour les âmes.

Un jour, amis, les parcelles de vos âmes viendront rejoindre les nôtres et compléter nos groupements. Nous pourrons alors quitter les régions ténébreuses de l'Espace pour nous élancer, heureux et transformés, dans les plaines lumineuses qui avoisinent l'Infini. Là, tout en continuant à guider nos frères incarnés, nous nous emploierons à de nouvelles tâches que nous accomplirons au sein de la gloire, de la paix et du bonheur!

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES.

Nous commençons aujourd'hui, une nouvelle étude de notre éminent collaborateur Ernest Bosc à laquelle il travaillait depuis de nombreuses années et qui fut pour ainsi dire préludée par l'*Histoire Nationale des Gaulois*, écrite en collaboration avec son vieil ami, L. Bonnemère.

Nous le pensons, nos lecteurs liront avec un très grand intérêt et profit l'œuvre nouvelle du fécond écrivain.

P. G. LEYMARIE.

AVANT-PROPOS

Mes ouvrages ne sont pas faits pour une seule lecture; il faut les relire et les méditer.

BALLANCHE.

Si l'origine de la plupart des peuples est entourée de mystères nous pouvons bien dire qu'aucun peuple n'a une origine plus obscure que celui des Celtes, qui furent les premiers habitants de l'Europe Occidentale. L'absence de documents originaux, l'insuffisance d'auteurs anciens, de même que la

main des hommes ont détruit les débris des traditions et des antiques coutumes des nations celtiques. Aussi quand l'idée de tenter un ESSAI *de Restauration de l'Occultisme celtique*, nous traversa l'esprit, notre première impression fut que la chose paraissait bien difficile, sinon impossible, d'autant que nous savions qu'il fallait diriger nos recherches du côté de l'Irlande principalement, or nous savions aussi fort bien que les moines irlandais armés de torches incendiaires avaient brûlé plus de DIX MILLE *Manuscrits en caractères runiques*, écrits sur des écorces de bouleaux, lesquels manuscrits renfermaient la tradition de la *Race Celtique*, peut-être autochthone de notre continent.

C'était donc là une riche mine perdue pour nos travaux !

Mais nous étions depuis longtemps familiarisé avec le vandalisme pieux ! En effet, quand il nous avait fallu reconstituer l'OCCULTISME EGYPTIEN nous avions dû compter avec l'incendie de la riche Bibliothèque d'Alexandrie ; quand plus tard nous avons voulu étudier l'OCCULTISME HINDOU nous avons eu à déplorer le même vandalisme (1) qui avait détruit quantité de manuscrits anciens Sanskrit en Tamoul, Canari, Devanegari etc.

Nous étions donc assez aguerri pour traiter des sujets très difficultueux en nous passant de quantité de documents précieux qui auraient singulièrement facilité notre tâche. C'est cet entraînement à étudier les questions les plus ardues, les matières les plus difficiles avec de faibles secours qui nous a donné le courage et l'énergie et, disons-le, la hardiesse de traiter la thèse difficile et délicate entre toutes qui faisait l'objet de nos ardents désirs.

Quel plus beau sujet pour nous en effet, que de parfaire la trilogie de nos rêves, c'est-à-dire d'exposer à des lecteurs amis l'Occultisme chez trois grands peuples.

L'OCCULTISME EGYPTIEN ;
L'OCCULTISME HINDOU ;
L'OCCULTISME CELTIQUE.

Cette TRILOGIE est aujourd'hui un fait accompli, par la mise au jour de la présente étude.

Mais que de difficultés à vaincre pour terminer cette œuvre ! Surtout que les documents écrits anciens nous faisaient presque entièrement défaut.

Mais si nous ne pouvions puiser du côté des manuscrits uniques irlandais, il nous restait les us et coutumes anciens de l'Irlande, sond Folklore ou tradition populaire ; nous avions ensuite l'Ecosse que sa position isolée et septentrionale de notre continent avait mis à l'abri des invasions étrangères et des bouleversements ; enfin, l'Orient avec ses mines inépuisables ; car si la Race Celtique n'était pas originaire de cette contrée, elle y avait certaine-

(1) Voir ADDHA-NARI, avant-propos, un volume in-18, Paris, Chamuel éditeur, 2e édition, 1894.

ment vécu en partie du moins. — Nous avons donc dirigé nos recherches non seulement du côté de l'Irlande et de l'Ecosse, mais aussi du côté de l'Orient et finalement après de longues années de recherches, notre moisson a été assez riche pour nous permettre d'entreprendre et de présenter aujourd'hui une nouvelle étude depuis longtemps promise : BÉLISAMA ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules.*

Qu'est-ce que *Bélisamu* ou *Bélisana* ?

C'est une divinité celtique la vierge mère qu'on retrouve dans toutes les religions. C'est une sorte de Minerve, que les Gaulois ou Celtes (c'est tout un nous le prouverons ultérieurement) vénéraient comme l'*Inventrice des arts.*

D'après les Archéologues et les Mythographes compétents, cette Divinité serait d'origine Syria-Phénicienne (ce qui démontre sa haute antiquité), et l'Analogue du Dieu Phénicien *Beelsemen* ou *Baalsamin*, comme nous allons voir.

Si nous étudions l'étymologie du terme BÉLISAMA, nous voyons tout d'abord que le *Corpus* des inscriptions latines (1) mentionnent dans plusieurs monuments épigraphiques, la *Minerva Belisama.*

Or, ce terme est absolument celtique, cela ne peut faire l'objet d'un doute, car si nous procédons par analogie, nous trouvons parmi de très anciens noms de lieux recueillis par le navigateur Pythéas (2) celui d'*Uxisama* (île d'Ouessant) (3) qui est également Celtique et rappelle tout à fait celui de Bélisama, peut-être d'origine Phénicienne, comme nous venons de le dire.

Si cette hypothèse était admise (et elle est très admissible). Bélisama serait une forme féminine de *Baal-Samin* signifiant en Phénicien *Roi des cieux.* Baal-Samin ou *Samaïn* est le Βεελσαμῆν de Sanchoniaton, et, d'après cet auteur ne serait autre que le soleil, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Agni des Persans, etc., c'est ce même Dieu que Pænulus dénomme *Baalsamen*, Bélisama signifierait donc *Reine des Cieux.*

Poursuivant nos recherches analogiques, nous admettrions volontiers avec quelques archéologues que la désinence *Sama* est un superlatif ; ainsi l'île d'Ouessant (*Uxama*), c'est-à-dire île haute (la plus élevée vers le Nord), aurait comme superlatif *Uxisama*, c'est-à-dire la plus haute, très haute (sous-entendu vers le Nord). D'où Bélisama, Reine des Cieux, désignerait la plus haute Beel, la plus haute Déesse, c'est-à-dire la Reine des Cieux.

(1) TOME XII, p. 162 ; *Orelli*, n° 1431, 1969.

(2) Pytheas, navigateur Grec était originaire de Marseille ; ses écrits ne nous sont connus que par l'intermédiaire d'autres auteurs Strabon entre autres. Ce dernier, nous dit d'après le témoignage de Polybe que Pythéas était fort pauvre.

(3) STRABON, I, IV, 5.

Tout ce qui précède nous est confirmé par une très antique inscription de Vaison, qu'on peut voir au musée d'Avignon, inscription Grecque qui mentionne un temple élevé en l'honneur de BHAHCAMIC par un riche Gaulois, un collier d'or. Il est facile d'admettre l'identification de *Belecamic* et de *Bélisama*, *Baalat Samin* la *Reine des cieux* qui était la grande déesse asiatique.

Cette identification a été du reste déjà admise par Selden (1). L'éminent publiciste anglais mentionne même, une médaille sur laquelle il aurait lu :

MINERVA BELISAMA

Ce monument de numismatique doit être fort rare, car malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu en trouver un exemplaire dans aucune collection.

Nous pourrions alléguer encore, en faveur de notre thèse, un monument très curieux qui existe à Nîmes : une nymphée dénommée : Temple de Diane (2). Ce monument aurait été construit sur un ancien temple dédié à la Déesse Bélisama ; or beaucoup d'archéologues (et nous sommes de ce nombre), admettent que la ville de Nîmes, l'antique *Colonia Nemausensis* est d'origine Phénicienne.

Ce qui précède démontre donc bien que le terme de *Bélisama* n'est nullement fantaisiste tout au plus mythique et que dans une très haute antiquité, chez les Phéniciens, comme chez les Celtes, il a existé une divinité de ce nom analogue à Isis, la Grande Déesse Egyptienne et à ADDHA-MARI, la Grande Déesse Hindoue.

Donc est parfaitement justifié le titre de ce nouvel ouvrage.

BELISAMA ou l'*Occultisme celtique* dans les Gaules, ouvrage qui complète la Trilogie occultique depuis longtemps promise.

Nous espérons que ce nouveau volume donnera une vigoureuse impulsion au Celtisme tant en faveur dans ces dernières années, faveur telle, que bien des savants y ont vu les signes précurseurs d'une *Renaissance celtique*.

Il y a seize ans, en publiant notre *Histoire nationale des Gaulois*, nous avons déjà coopéré à la Renaissance de l'âme celtique qui est l'âme même de la France, comme le dit si bien dans ses *Légendes de France* Ed. Schuré

(1) Archéologue anglais, né en 1584 à Salvington, Comté de Sussex, qui y est mort en 1654. Il a publié des œuvres diverses fort estimées aujourd'hui réunies en trois volumes, in-f° Londres, 1726.

(2) Ceux de nos lecteurs qui désireraient voir une monographie avec de nombreux dessins de ce célèbre monument par nous restauré n'auraient qu'à consulter au mot : NYMPHÉE, le DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ARCHITECTURE *et des sciences et arts qui s'y rapportent*. 4 vol. gr. in-8°, Jésus avec 4.000 bois dans le texte et 40 pl. en noir ou en couleurs, Paris; Firmin-Didot, 2e édition, 1882.

« L'âme celtique, écrit-il, c'est l'âme intérieure et profonde de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions les plus élémentaires comme les plus hautes aspirations du peuple français. »

Notre œuvre sur les Celtes ou Gaulois (1) a reçu un excellent accueil auprès du public lettré et elle a coopéré certainement au mouvement Celtique. Cette nouvelle étude, plus approfondie, nous a fait découvrir des faits absolument nouveaux et nous a suggéré des observations originales qui pourront certainement conduire à la vérité, ceux qui après nous, seraient tentés de traiter ce vaste sujet qui a fait pendant plus de vingt ans l'objet de nos études de prédilection.

Il est nécessaire en ce moment, plus que jamais, de réveiller l'âme de la patrie et de la diriger vers les hautes aspirations dont parle M. Ed. Schuré non seulement pour sortir du milieu où nous vivons actuellement dans notre pauvre France, mais aussi pour rappeler aux peuples du monde entier, qu'il n'y a rien de supérieur à l'Amour et à la Justice ; or les Celtes étaient bons et souverainement justes, aussi mettaient-ils toujours leur bras à la disposition du faible.

Nous avons longtemps conservé intact ce privilège de notre race Celtique, malheureusement, depuis l'année terrible, nous semblons l'avoir quelque peu oublié. Espérons que ce ne sera pas pour longtemps encore, et que la France nouvelle, la France Celtique, forte et régénérée va pouvoir bientôt reprendre son rôle protecteur des peuples opprimés !

E. Bosc.

LA FAMILLE HERNADEC

CHAPITRE IV

Semailles

Le lendemain, Jacques et Robert reprirent leurs excursions.

L'architecte revint à ses églises, le touriste à ses rêveuses pérégrinations; sous les voûtes sombres des cathédrales, comme dans l'enceinte des cromlechs, il lui semblait voir des apparitions.

Ce qu'il voyait surtout ou croyais voir en imagination, c'était un fantôme qui allait et venait devant lui... gracieux fantôme aux longs cheveux dénoués, aux grands yeux noirs, à la blanche robe flottante, officiant auprès des vieux autels et ressemblant singulièrement...

Etrange créature! se disait-il tout bas, que cette prêtresse antique, mais

(1) Cette œuvre a pour titre : Histoire nationale des Gaulois *sous Vercingétorix*, par Ernest Bosc et L. Bonnemère, 1 vol. in-8° de 466 pages, illustrées de 169 gravures intercalées dans le texte, Paris, Firmin-Didot et Compagnie imprimeur de l'Institut.

adoucie, assouplie,modernisée. Ce nom de Velléda,si poétique en lui-même, mais si bizarre alors qu'il s'appliquait à une jeune fille vivant en pleine civilisation et à la fin du XIXe siècle, l'hypnotisait malgré lui. Il ne savait s'il devait, en songeant à elle, s'abandonner à une sorte de sentimentalité archéologique, ou bien plutôt rêver à l'image séduisante de la femme réelle qui commençait à le hanter, sans qu'il voulût se l'avouer à lui-même.

Il aimait à se rappeler avec quel charme indéterminé, mais si profond, il l'écoutait, au milieu des conversations aimables et spirituelles du salon de Plogoff, alors que de sa voix aux vibrations troublantes, elle racontait certaines vieilles légendes bretonnes ou faisait le tableau de la vie terrible que mènent les pauvres pêcheurs, insistant surtout sur les angoisses des femmes et des mères, alors que le chef de famille entouré des grands fils, des gendres, des fiancés, vont affronter la mer sauvage.

Et c'est ainsi que l'image de la belle Velléda l'obsédait dans ses rêveries solitaires.

Solitaires, oui, car Robert était une nature concentrée, essentiellement personnelle et d'une discrétion presque exagérée. Même dans ses conversations les plus intimes avec son ami Jacques, il dissimulait ses sentiments secrets, sentiments confus encore, mais qui, faut-il le dire? allaient s'appeler avant peu d'un nom spécial et bien connu : « peines de cœur ».

Dans ce cœur, il n'y avait encore ombre d'amour proprement dit. Il n'y avait que des troubles et des frémissements presque douloureux. Velléda ne lui apparaissait guère que comme une « sœur inconnue » dont il cherchait à étudier l'âme impénétrable... Il le croyait du moins. Il éprouvait, malgré toute son admiration pour elle, une sorte de méfiance, tout au moins d'inquiétude, en songeant que cette femme si étonnemment séduisante,échappait à ses appréciations, était comme enveloppée de mystère et ressemblait à ces fées des côtes de Cornouailles auxquelles Velléda elle-même avait fait allusion, en lui contant une de ces légendes innombrables que les femmes bretonnes se transmettent de génération en génération. Comme ces fées insaisissables qui tantôt marchent sur la terre et tantôt disparaissent dans les brumes marines, ne semblait-elle pas, elle-même, flotter entre la vie réelle et la vie légendaire à laquelle la rattachait sa ressemblance avec l'une de ces prêtresses d'autrefois dont elle paraissait être la fantasmagorique réincarnation.

Et cependant, la jeune châtelaine de Plogoff n'était en rien semblable à ces orchidées mystérieuses qui, dans l'ombre suspecte des forêts exhalent des parfums plus ou moins délétères. Velléda, la vierge pure, n'était-elle pas bien plutôt l'image de ces lis qui, en plein soleil, étalent leurs grands pétales dont la blancheur est immaculée? Il n'en est pas moins vrai que cette atmosphère de rêve où semblait vivre cette fille étrange déconcertait le brave Robert, l'homme positif et pratique que n'avait certes jamais

frôlé l'aile des Invisibles, au milieu des réalités de sa vie de Parisien terre à terre et ne soupçonnant même pas que rien puisse exister en dehors de ses boulevards, de son club et des salons de son faubourg.

Tout cela avait fini par l'exaspérer à un tel point que, dans ses heures d'humeur noire, il lui prenait parfois fantaisie de quitter cette Bretagne affolante et d'aller se replonger dans cette vie insignifiante dont à vrai dire, il avait gardé les nausées, mais qui tout au moins avait l'avantage de ne lui poser aucun problème... Mais c'est alors aussi que réapparaissait l'image de l'enchanteresse dont l'œil noir de sirène rayonnait irrésistiblement. C'est dans cette dernière disposition d'esprit, où lui revenaient en outre en mémoire les raisonnements difficilement contestables de l'ami Jacques, qu'il lui dit, un matin, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent et goguenard : — Eh bien, et nos spirites, que deviennent-ils? Ne serait-il pas convenable d'aller leur pousser une petite visite?

— Plus qu'une petite visite, une longue, car voilà un billet de Mme Hernadec qui fort gracieusement, nous invite à dîner ce soir, — avec circonstance aggravante pour toi, sans doute, ajouta Jacques, en cherchant à déguiser une légère pointe d'ironie sous ses grosses moustaches blondes — avec ce post-scriptum aimable : « Venez de bonne heure ».

Robert ne répondit pas, tâchant de faire bonne contenance.

Faut-il le dire toutefois et se l'avoua-t-il à lui-même? La journée lui parut interminable. Il allait et venait de l'hôtel à la plage, allumant force cigares qu'il oubliait d'achever. Il se mit à table pour déjeuner, mais ne mangea que fort peu, prétextant une migraine. Il demeura tout d'abord silencieux, lorsqu'au dessert il s'anima soudain, sans cause apparente et se mit à bavarder à l'aventure, adressant à son ami des questions dont il n'attendait pas la réponse... bref, manifestement impatient, distrait et énervé.

Jacques lui jetait de singuliers regards, en buvant son café.

Le temps passa toutefois. Le temps passe toujours. Dans l'après-midi, vers quatre heures, ils s'acheminèrent à pas lents vers le château où les attendait, cela va sans dire, l'accueil le plus chaleureux dans sa simple et cordiale bonhomie.

On causa de choses diverses, puis on leur fit visiter le manoir depuis les vastes et curieux souterrains qui communiquent avec la mer, jusqu'à la terrasse supérieure d'où la vue merveilleuse s'étalait et reculait jusqu'aux confins de l'horizon. On leur fit escalader ensuite, sur un escalier quelque peu scabreux, une vieille tour démantelée qu'on avait dû isoler du château et qui formait, sous son manteau de lierre, la ruine la plus charmante, la plus poétique que l'on puisse imaginer.

On... est-il besoin de le dire? C'était Velléda qui s'était spontanément adjugé l'aménagement du manoir à l'intérieur, aussi bien qu'en ses diverses dépendances.

Après la visite des bâtiments, elle leur montra le jardin, son jardin qu'elle cultivait elle-même. Là, s'épanouissaient des massifs de rosiers d'une beauté exceptionnelle et surtout des espaliers de glycines qui arrachèrent aux visiteurs des cris d'admiration. C'était une folle escalade de grappes violettes qui, parvenues au faîte des murs et des charpentes, retombaient en cascades d'une richesse inimaginable.

Mais là où elles faisaient véritablement merveille, ces glycines, c'était au fond du jardin, dans un hémicycle de vieux chênes, au milieu desquels surgissait un superbe menhir que leurs longs rameaux fleuris enguirlandaient avec une grâce incomparable.

Incomparable n'est pas trop dire. Il eût été difficile d'exprimer le contraste saisissant que faisait cette pierre gigantesque tapissée de lichens blancs et jaunes — or pâle et vieil argent — avec les glycines au-dessus desquelles se dressait sa tête fière, émergeant, non sans dédain, peut-être, du milieu de ces pampres enlaçants qui semblaient sourire sous son austérité, dans l'opulente splendeur de leurs panaches de velours lilas.

— N'est-ce pas, M. de Valdrome, qu'il est superbe mon vieux menhir!

— Admirable! Mademoiselle et je ne saurais assez louer « l'habile jardinier » fit-il en regardant Velléda, d'avoir eu l'idée originale d'unir ces fleurs charmantes à ce monolithe sévère qui, sans doute, proteste contre cette alliance inattendue.

— Non, il ne proteste pas, mon menhir. Il a l'intelligence de comprendre toute l'éloquence de cette lutte symbolique entre le passé qu'il représente et le présent qu'expriment et traduisent ces guirlandes fleuries. C'est ainsi que tout se transforme, s'améliore, s'idéalise, avec l'incessant progrès des siècles et les nouvelles aspirations des hommes... et même des choses. Aujourd'hui est à coup sûr supérieur à hier et demain sera plus beau qu'aujourd'hui.

— Bel optimisme! fit Robert, dont je ne saurais trop vous féliciter.

— Oui, je suis optimiste, répondit Velléda. Je salue à l'avance tout ce que nous prépare l'avenir et cet éternel *renouveau* des choses bien autrement important que celui que nous ramènent les saisons de chaque année. Tous les printemps se ressemblent; mais combien plus magnifiques seront le printemps et la future aurore qui vont fleurir et resplendir sur le nouveau siècle qui s'approche!

— Mais où donc, Mademoiselle, avez-vous puisé cette espérance et cette foi triomphante?

— Dans la marche en avant qui, de toutes parts, s'annonce et déjà se manifeste; dans l'éternel et inéluctable progrès. Toutefois, si j'ai le culte de l'avenir, c'est sans préjudice pour les bons souvenirs que je garde du passé, passé initiateur, préparateur et qui nous a faits ce que nous sommes. Et

c'est pour cela, ajouta-t-elle, que mon admiration pour mes belles glycines n'atténue en rien tout mon respect pour ma vieille pierre qui, quoi que vous en disiez, me comprend et me sourit sous son immuable revêtement de lichen.

— Vous parlez comme une sibylle, Mademoiselle et c'est tout au plus si je vous comprends. Il est vrai que je ne suis qu'un profane.

Un rire mélodieux et approbatif souligna cette déclaration de Robert.

— Vous parlez, poursuivit celui-ci, des *souvenirs* que vous avez gardés du passé... Quel est donc ce langage? Moi je ne me souviens de rien...

— Profane! s'écria Velléda avec un nouveau rire.

— Soit! et je ne saurais protester; mais n'éprouvez-vous aucune pitié pour ce profane qui ne comprend pas et pour cause? Vous êtes une sibylle, c'est entendu, mais une sibylle moderne, adoucie par la civilisation. Vous ne pouvez ni ne devez, ce me semble, conserver l'intransigeance des anciens oracles qui ne s'expliquaient que par monosyllabes, et j'aime à croire que vous récusez avec énergie les procédés quelque peu... sommaires du sphinx d'Œdipe qui dévorait, sans phrases, ceux qui avaient le malheur de ne pas deviner ses énigmes.

— Oui, à coup sûr, je récuse ces procédés; mais sans dévorer les gens, l'on peut se tenir en garde et éluder les curiosités des sceptiques... plus ou moins malveillants peut-être.

— Sceptique! Malveillant! Ces gros mots sont-ils pour moi? se récria Robert.

— Je ne sais si vous les méritez, bien qu'à vrai dire, votre protestation indignée fasse naître en moi quelques soupçons.

— Mais, je les repousse vos soupçons et veux m'en blanchir à tout prix. Expliquez-vous de grâce! Quittez votre étole, ô Sibylle! Déposez votre baguette magique et soyez condescendante à l'égard de l'humble profane qui veut savoir et ne demande qu'à comprendre.

— Imprudent! qui réclamez la lumière. Ne savez-vous donc pas qu'elle peut vous aveugler... ou vous scandaliser, ce qui serait bien pis! Il est des choses que... dans votre état d'esprit, vous ne sauriez entendre. Ce mystère dont je m'enveloppe et que vous me reprochez, c'est vous qui le rendez nécessaire et qui me l'imposez. Avant de jeter au sillon la graine de vie que renferme sa main, le semeur a préparé la terre qui doit la recevoir. Si j'avais pour auditeur, poursuivit Velléda avec un fugitif sourire d'ironie, un autre homme que le « Parisien » qui m'écoute... peut-être pourrais-je vous raconter quelques souvenirs lointains, passablement étranges — d'autres diraient extravagants — qui me rattachent à ce passé dont la voix pour vous est muette.

— Faites bon marché de mon scepticisme, Mademoiselle, et parlez-moi

comme à quelqu'un..., que vous jugeriez digne de vous entendre.

— Oh! Oh! fit Velléda avec un petit rire, c'est chose difficile et peut-être dangereuse. Si le scepticisme n'était que négatif, passe encore; mais il est quelquefois intolérant, ce qui est beaucoup plus grave. Que penseriez-vous de moi, bon Dieu! si je n'usais de prudentes circonlocutions? Je m'en doute bien un peu du reste et, à l'avance, je ris de la mine effarée que vous auriez, tout en cherchant à atténuer par politesse, cela va sans dire, l'effet désastreux que produiraient... nommons résolument les choses par leur nom, que produiraient sur vous, mes « divagations ».

— Oh, Mademoiselle!.. s'écria Robert avec un geste d'énergique protestation.

— Ne protestez pas, je maintiens le mot, fit-elle toujours souriante. Serait-il convenable — avant toute sommation préalable — de faire éclater une bombe sous les pieds d'un honnête homme qui, sans penser à mal, passerait devant vous? Eh bien, il est des cas où sans initiation préparatoire...

— Va pour l'initiation alors; mais j'aimerais mieux la bombe, déclara Robert piqué dans son amour-propre.

— Audacieux! Que penseriez-vous d'un baigneur qui, dans le cas où vous ne sauriez pas nager, vous lancerait à la mer, là dans notre baie mauvaise?

— Je ferais comme les enfants courageux, mais mal élevés qui se rient de croquemitaine... et font la nique à ceux qui les en menace.

— Ah vous me défiez! répondit Velléda, avec un geste gracieux et mutin.., Eh bien tant pis pour vous, j'attaque.

— J'ai l'épée haute et saurai me défendre.

— Malheur à qui sème le vent!

— Je me ris de la tempête.

— Le sort en est jeté!...Sachez donc que j'ai voulu dire, en parlant de *mon* menhir, qu'à lui se rattachent les souvenirs les plus lointains, les plus émouvants, les plus tragiques... de l'une de mes vies... passées!

— Passées!... fit Robert qui ne put déguiser sa stupéfaction.

— J'ai dit passées. Ce nom de Velléda, qui est deux fois le mien, ne vous a-t-il pas paru étrange?

— Pas absolument. Je me suis dit que vous habitez la Bretagne, que vous y êtes née sans doute et que vos parents, poussés par un pressentiment qui s'explique, ont pensé que vous ressembleriez, un jour, à l'une de ces belles prêtresses druidiques dont le souvenir a toujours hanté la Bretagne, à la plus belle, à la plus poétique d'entre elles — ce en quoi ils ne se sont pas trompés, du reste — et que, pour ces raisons, ce nom de Velléda vous conviendrait parfaitement.

— Il me convient pour d'autres raisons plus sérieuses encore, répondit la

jeune fille, avec un sourire énigmatique et haussant subitement la voix et sur un ton d'autorité singulière qui fit tressaillir Robert, il me convient, dit-elle, parce que cette antique Velléda, prêtresse germaine qui vivait au temps de Vespasien, qui est venue en Bretagne sur l'ordre du collège des Druides pour y présider les prêtresses de l'île de Sena et qui, devant ce menhir que vous voyez là, a offert des sacrifices, a fait des évocations de morts, a prophétisé suivant les rites — que cette Velléda, vous dis-je, n'est ni plus ni moins que *moi-même* en qui elle s'est réincarnée !... Et voilà pourquoi j'avais raison, tout à l'heure, de déclarer que ce nom est deux fois le mien.

Un silence se fit.

Ils étaient assis sur un banc rustique en face du menhir et les guirlandes de glycine s'arrondissaient en dôme magnifique au-dessus de leurs têtes... tandis que la mer grondante, roulait, épandait son tonnerre sur la vaste étendue de la Baie des Trépassés.

Robert, sans répondre, regarda longuement Velléda.

Il se demandait sans doute s'il avait bien entendu et suffisamment compris, s'il ne rêvait pas, si la jeune fille ne se moquait pas de lui, car elle était bien trop intelligente et sa lucidité d'esprit paraissait trop incontestable pour qu'il pût supposer... Que savait-il et que se demandait-il encore ?

— Vous vous taisez... Vous me croyez folle, je le vois, tout au moins hallucinée... Mot plus poli que l'autre. Eh bien ! je ne suis pas plus hallucinée que je ne suis folle. Une seule chose est certaine, c'est que je dis la vérité.

Robert troublé demeurait silencieux.

Lorsque Velléda, de sa voix vibrante et chaude :

— Monsieur de Valdrome, dit-elle, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

Robert fit un geste poli d'acquiescement.

— Avez-vous quelquefois réfléchi, dans les moments de lassitude, peut-être même de dégoût qu'inspirent aux plus heureux les déboires de la vie, aux déceptions de l'esprit qui proteste, aux amertumes du cœur qui souffre et se révolte ? Ne vous a-t-il pas semblé qu'elle est angoissante, intolérable, l'éternelle inconnue que pose devant nous l'obscur problème des destinées humaines ? Vous est-il possible d'admettre que tout doive se borner à ces quelques années courtes et misérables que nous passons sur cette terre ; car s'il existe pour quelques rares privilégiés tels bonheurs relatifs dont ceux-là même ne se contentent pas, combien y a-t-il de millions de créatures pour lesquelles la vie n'est qu'un long et douloureux martyre !

— Oui, j'y ai réfléchi quelquefois, répondit Robert à demi voix, mais

comme je n'y ai rien compris et que j'en ai été écœuré, je me suis abstenu de poursuivre un problème dont la solution me paraissait impossible,.. et inutile en somme.

— Pas plus impossible qu'inutile; mais je poursuis et j'insiste, fit Velléda avec une fermeté douce. Pensez-vous qu'il se puisse que rien, *avant*, ne nous explique la lancinante énigme et que rien, *après*, ne vienne nous dédommager de nos innombrables déceptions ? La vie n'est-elle pas, du berceau à la tombe, une interminable série de réalités non moins cruelles que les incertitudes qui nous en dérobent à tout jamais les conséquences ultérieures ?

Sortir des brumes d'un horizon que rien ne semble avoir précédé et marcher en trébuchant vers la brume d'un autre horizon que rien ne semble devoir suivre — ce qui est la vie en somme — n'est-ce pas une ironique, une dérisoire mystification ?

Rien ne manque au clavier des douleurs que nous prodigue je ne sais quel Etre inconnu qui préside à nos destinées lamentables et qui, s'il ne se réjouit pas de nos désespoirs et de nos larmes, n'y répond tout au moins que par nne hautaine indifférence.

Les tortures de la faim, de l'éternelle faim pour les misérables, les soucis et le blasement pour les repus ; pour la chair les blessures physiques qui saignent, pour l'âme les blessures morales non moins cruelles et que viennent sans cesse raviver les haines, les perfidies et les injustices inexpiables... pour tous, enfin, l'ennui, le dégoût de la vie, la terreur de la mort et le terrifiant inconnu de l'au-delà. — Voilà le bilan de notre règlement de compte.

— Oh ! l'au-delà, fit Robert avec un geste quelque peu dédaigneux, laissons-le dans le domaine des hypothèses. N'avons-nous pas assez des déceptions du présent, sans nous préoccuper des désespérances de l'avenir dont les mirages fantaisistes sont encore plus menteurs, sans doute, que les mensonges de la vie.

— Ah non ! s'écria Velléda, je m'insurge moi, contre ces abdications de parti pris. C'est justement parce que la vie nous abuse et nous trompe, que je réclame une compensation quelconque à celui qui — et dans quel but ? — nous a jetés sur cette terre de malédiction. Sous l'apparente et passive acceptation de nos misères, se cache, tout au fond de nos consciences troubles et révoltées, une invincible protestation à laquelle il est aussi superflu d'imposer le silence que de prêcher la résignation.

Quoi, la vaine recherche d'un bonheur matériel dont se contenteraient, s'il faut les en croire, certaines natures inférieures et, d'autre part, la poursuite désespérée autant que passionnée d'un idéal que réclament les cœurs affamés de justice, de vérité, de beauté morale... tout cela devrait nous suffire ?

— Eh bien! non, je l'avoue, répondit Robert qui commençait à perdre pied, entraîné qu'il était par l'irrésistible argumentation de Velléda.

— Et tout cela, reprit celle-ci, toutes ces faims, toutes soifs, tous ces désirs impérieux, toutes ces aspirations inassouvies, n'auraient pour dernier mot que le sépulcre aux portes scellées pour l'éternité, que la mort aveugle et sourde, que les hideuses ténèbres du néant que ne suivrait aucune aurore!

— Aurore... hypothétique.

— Aurore inéluctable dont la nécessité s'impose, affirma Velléda avec autorité et en lançant à son interlocuteur un de ces regards magnétiques qui parfois s'échappaient de la flamme de ses yeux noirs. Votre raison ne peut admettre, votre cœur ne peut accepter que tout ce que l'homme respecte, croit, aime et désire, n'ait d'autre terme qu'un amoncellement de débris et de ruines; que la vérité ne soit qu'un leurre, que la justice ne soit qu'un mot, que l'innocence n'ait aucun recours contre le crime et la violence, que les lâches, les fourbes et les oppresseurs aient toujours raison contre les opprimés, que les larmes n'aient aucun droit, l'espérance aucune réalisation possible... et que la tombe, enfin, où tout doit s'engouffrer à jamais, emporte avec elle la dernière de nos illusions et sauvegarde, dans ses inviolables ténèbres, toutes les iniquités impunies!

— Non, je ne puis admettre tout cela. répondit Robert décidément ému et troublé.

-- Pas plus que vous ne sauriez accepter, d'autre part, reprit l'ardente fille en qui s'était réveillée la prêtresse d'autrefois, que l'homme doive s'incliner sans rien comprendre, abdiquer sans révolte, devant je ne sais quelle prétendue divinité aveugle et impitoyable qui — s'il fallait en croire ses prétendus représentants sur la terre — n'aurait créé que pour faire souffrir et ne pourrait *pardonner* à l'humanité des fautes qu'elle devait nécessairement commettre, qu'en vertu de certains pouvoirs discrétionnaires dont se reconnaissent seuls possesseurs les despotes et les bourreaux.

— Oh! non, à coup sûr! affirma Robert avec énergie.

— Votre dignité d'homme libre et responsable ne peut donc se résigner à ce que, affamés comme nous le sommes de justice et de vérité, nous n'ayons pas le droit de revendiquer et cette justice et cette vérité dont s'est implicitement déclaré débiteur vis-à-vis de nous l'Etre inconnu qui, en nous créant, nous a donné de telles aspirations.

— Je ne puis non plus m'y résigner, répondit Robert qui retrouvait, non sans un certain trouble, dans les paroles de Velléda comme un écho retentissant de celles que Jacques lui avait dites précédemment.

-- Eh bien! vous avez raison et raison mille fois, car cette intolérable injustice ne saurait exister sans soulever d'indignation tout ce qu'il y a de

conscience dans l'humanité de cette terre... dans les humanités des autres mondes, car nous ne sommes pas seuls dans l'univers...

— Où donc m'entraînez-vous ? demanda Robert quelque peu effaré.

— Vers la lumière !... répondit Velléda de sa voix pénétrante. Ce n'est pas d'un seul acte que se compose le drame de la vie. Il lui faut un prologue, des actions qui se déroulent et s'enchaînent, un dénouement qui explique les invraisemblances, éclaircisse les mystères, satisfasse la justice et ce n'est que par une série d'existences sucessives, solidaires les unes des autres que peut se justifier le plan, l'économie qui préside aux destinées des humanités.

— Tout cela est fort séduisant, je l'avoue, objecta Robert qui cherchait à se ressaisir, et les grandes lignes de cette doctrine, puisque doctrine il y a, ont une ampleur que je devine et qui me paraît incontestable... Mais — excusez ce scepticisme que vous m'avez reproché dès le début — affirmer, ce n'est pas prouver. Comment savez-vous que les choses sont telles que vous les racontez? Qui donc vous a ouvert les pages de ce nouvel « évangile » où vous semblez lire sans hésitation ? Qui vous a révélé le mystère de ces destinées humaines qui, pour tous les moralistes, tous les philosophes et tous les fabricants de dogmes plus ou moins assermentés, sont demeurées et demeurent lettre close, hiéroglyphe indéchiffrable ?

— A toutes ces questions fort légitimes, je répondrai, on répondra, soyez-en sûr ; mais n'en ai-je pas dit assez jusqu'ici pour vous scandaliser sans doute ? Et puis cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Je n'ai fait que vous entr'ouvrir le vestibule du temple dont vous n'avez aperçu que quelques colonnes noyées dans l'ombre profonde. Nous y pénétrerons peu à peu, si le cœur vous en dit ; mais à plus tard la visite du sanctuaire dont nous vous soulèverons le voile. Il est des choses que mon frère vous expliquera avec plus d'autorité que je ne saurais le faire, il vous initiera à tous ces prétendus mystères qui, mis au point comme il convient, ne vous apparaîtront plus que comme de simples et lumineuses vérités.

Au surplus, il ne s'agit pas pour vous d'être amené sur l'heure à telle ou telle croyance qui vous serait plus ou moins imposée par tel artifice de langage, voire même par un faisceau de preuves accumulées et groupées avec art. Ce n'est pas ainsi que se forment les convictions. Elles sont lentes à venir et l'expérience personnelle peut seule leur donner ce cachet d'authenticité, ce caractère de choses vécues devant lesquels se dissipent les doutes et s'affirment les certitudes. Ne vous efforcez pas de croire, en supposant même que vous en ayez le désir. Contentez-vous d'écouter, d'examiner, de réfléchir. Je respecte trop l'indépendance de votre pensée et jusqu'à vos doutes eux-mêmes, pour chercher à hâter cette heure bénie où vous viendrez me dire : j'ai réfléchi, j'ai compris, j'ai jugé, je crois... disons plutôt *je*

vois. Ce n'est que plus tard que vous pourrez conclure et c'est vous seul qui serez appelé à le faire sans intervention étrangère.

Mais voici justement mon frère qui arrive et je vais avoir le plaisir de vous présenter l'un à l'autre.

Les deux jeunes gens se levèrent et se dirigèrent vers le fond du jardin, par la porte duquel venaient de pénétrer le vieil Allan, Jacques et le jeune Hervé qui rentrait au château après une absence de quelques jours.

Les deux groupes se rencontrèrent sur la grande pelouse du parterre, les présentations furent faites... et un spectateur attentif eût pu remarquer, en cet instant, de quel long et pénétrant regard fut littéralement enveloppé Robert par le nouvel arrivant. Dans son œil apparut tout d'abord comme un éclair de surprise, auquel succéda peu après l'expression d'une satisfaction manifeste. Inutile d'ajouter que ce petit jeu de physionomie fut si rapide que nul — sauf Velléda peut-être — n'en soupçonna ni la nature, ni surtout la signification.

Hervé Hernadec que connaît déjà le lecteur, était la réalisation vivante du beau type breton dans son entière pureté. Ses épaules étaient larges, son attitude modeste mais fière; ses mouvements un peu lents étaient élégants et harmonieux. Sur son front large et blanc se relevait pour retomber en arrière, une touffe de cheveux blonds et soyeux. Sa physionomie était douce et gaie, mais d'une gaité pour ainsi dire sérieuse. Ses yeux d'un bleu foncé avaient une profondeur singulière, une profondeur de source où se réfléchit le ciel. Ils semblaient apercevoir par delà le monde des sens, des spectacles que nul autre regard que le sien n'eût même pu soupçonner.

C'était un médium de réceptivité délicate, un voyant de l'invisible, un témoin de l'au-delà. Sa puissance médianimique s'était spontanément manifestée. Dès l'âge de 15 ans, il avait éprouvé de ces tressaillements insolites qui secouent les vivants au contact des frôlements d'ailes qui battent dans les régions ultra-terriennes. Il avait des souvenirs inexplicables de choses autrefois vues, comme aussi des pressentiments de ce que nous cache l'avenir.

Un soir qu'il tenait un crayon à la main, il le sentit s'agiter et comme frémir, sans que sa volonté y fût pour rien. Une feuille de papier s'étalait devant lui et tout d'un coup sa main dont il perdit la libre disposition, devint l'agent d'une puissance extérieure. Il écrivit sans avoir la moindre conscience de ce que traçait son crayon.

L'on peut juger de la stupéfaction du jeune Hervé, de sa mère, de toute la famille. L'on chercha à déchiffrer ce qu'avait tracé le crayon dont l'écriture heurtée, saccadée, mais nette et ferme avait couvert toute la page.

Mystère et prodige! L'être inconnu qui, pour communiquer avec sa famille, s'était servi de la main d'Hervé comme d'un instrument passif,

n'était autre que Pierre Hernadec, son propre père mort depuis deux ans dans un naufrage et qui revenait parmi les siens, rentrait au foyer de famille — qu'il n'avait pas quitté du reste — pour venir donner à ceux qui l'avaient si longtemps pleuré ses consolations et ses conseils.

Il leur dit et leur répéta qu'il les aimait toujours, plus et mieux que jamais. Il leur recommanda de sécher leurs larmes, de ne plus s'abandonner à leurs défaillances, mais de regarder plus loin, plus haut, vers ces régions lumineuses d'où leur était envoyé, par l'entremise du père retrouvé, le message réconfortant.

Et tous obéirent à ces injonctions suprêmes. Ces communications furent nombreuses, précises, irrécusables, à tel point que le père mort, mais plus vivant que jamais, reprit la direction morale de la famille qui, de la sorte fut reconstituée, vibrante de vie intense et quasi divine. Les yeux s'ouvrirent; le grand'père, noble vieillard qui approchait du terme de la vie terrestre, la veuve si longtemps éplorée, la fille, le fils regardant par dessus l'horizon, entrevirent les clartés d'outre-tombe.

Pendant les longues soirées d'hiver, alors que la tempête faisait rage sur la mer hurlante, que les rafales tourbillonnaient sur la côte et poussaient de longues clameurs dans les cheminées du château... la famille paisible, heureuse, groupée autour du foyer, causait avec l'Esprit désincarné qui leur racontait les merveilles de ces régions où, au milieu de torrents de lumière, flottent des créatures transfigurées, anciens habitants de ce monde qui, se souvenant de leurs parents, de leurs amis, les entourent de leurs légions bienveillantes et protectrices,

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

UNE MAISON HANTÉE

On écrit de Voiron au *Radical de Marseille* :

Allons-nous avoir aussi « notre » maison hantée? Les esprits chassés de Saint-Aupre seraient-ils venus nous rendre visite? Le fait est que Mme Delphin, propriétaire d'une petite maison à Maubec, est venue déclarer, hier, dans la journée, à la police, que depuis quinze jours, il se passe quelque chose d'insolite.

Des bruits étranges se font entendre. Ce sont des chocs répétés contre les murs et les portes, sur le toit, etc.

Mme Delphin a avec elle sa petite fille, âgée de 10 ans, que ce bruit effraie beaucoup; son mari, charpentier, est à l'hôpital depuis quinze jours, c'est depuis lors que ces bruits se produisent.

Le mauvais plaisant qui se livre à cette distraction ridicule a attendu que M. Delphin ne s'y trouvât pas pour donner libre cours à ses... goûts diaboliques !

Hier soir, M. Favre, secrétaire du commissariat, et deux agents se sont rendus à la fameuse maison pour se rendre compte de ce qui se passait.

Ils ont trouvé Mme Delphin et la petite fille tremblantes de peur ; ils ont constaté, en effet, des bruits, des chocs frappés contre les portes, les murs, etc. Lorsque ceux-ci provenaient du galetas, ils s'y rendaient, mais ne trouvaient rien, et ils se reproduisaient à la cave ; on descendait, rien de plus !

Enfin, à une heure avancée de la nuit, ils se retirèrent; ils y retourneront ce soir pour constater si ces bruits se produisent de nouveau.

Nous nous y rendrons avec eux et vous informerons... peut-être de l'arrestation des esprits ou de l'esprit... en personne.

Neuilly-sur-Seine. — Mme veuve Devezins domiciliée rue de Chézy, avait fiancé sa petite-nièce, Marthe Contresty, âgée de vingt ans, à son fils, Frédéric âgé de vingt-sept ans, architecte. Le mariage devait être célébré en février.

Vers la fin du mois de janvier, Frédéric Devezins tomba malade. Sa fiancée s'installa à son chevet et le soigna avec beaucoup de dévouement.

Se sentant mourir, le jeune homme, adepte fervent du spiritisme, dit à sa fiancée qu'il viendrait la chercher dans un mois et qu'ils ne se sépareraient plus. Il rendit ensuite le dernier soupir.

Or, il y avait hier un mois que le décès s'était produit. La jeune fille, se trouvant seule dans sa chambre, crut voir s'approcher l'ombre de celui qu'elle avait perdu, et elle éprouva un tel saisissement qu'elle tomba morte sur le parquet.

Un médecin appelé a constaté que la mort était due à une congestion déterminée par la peur.

NÉCROLOGIE

Henricy (*L. Casimir*), homme de lettres, né à Saint-Tropez en 1814, est décédé le 2 mars 1900.

Après dix années de navigation qui lui ont fait explorer les cinq parties du monde, il se rendit à Paris et fut aussitôt rédacteur du *National* où il a collaboré jusqu'en 1848.

Il écrivit aussi dans la *Réforme* et la plupart des autres publications démocratiques de cette époque.

Il débuta en littérature par des *Souvenirs de voyage* qui furent remarqués et publia successivement plusieurs romans et nouvelles tels que : *Perle de Gravelines; Juanita; Un oncle régent; Deux Corses; Aventures de baleiniers;* etc. Puis il édita *Une histoire de l'Océanie; Une histoire de la Belgi-*

que ; Les mœurs et costumes de tous les peuples ; Al Djezaër ; Des études morales politiques et littéraires ; Une grammaire française ; Un traité de la réforme de l'orthographe.

Son ouvrage le plus important est *la Tribune des linguistes*, publication qui le plaça au premier rang des hommes de science qui étudient la philosophie des langues.

Casimir Henricy a pris une part active à la Révolution de 1848 ; le 25 février il forma, aux Tuileries et au Carrousel, une formidable colonne populaire, qui, marchant à sa suite, envahit l'Hôtel de Ville et ne le quitta qu'après avoir entendu proclamer la République.

Il échoua aux élections dans le Var, pour l'Assemblée nationale, et fut pendant quelques mois sous-préfet de Brignoles, modestes fonctions qu'il n'avait acceptées que pour rétablir l'ordre dans cet arrondissement ; il y déploya une grande énergie.

Revenu presque aussitôt à Paris, il y fut poursuivi, en 1850, par les chefs de l'Etat, qui, redoutant son énergie, lui infligèrent cinq mois de détention préventive, puis le firent condamner à deux ans de prison, par la Cour d'assises de la Seine. Ce coupable était un homme de parole et d'action.

Homme politique, Casimir Henricy se distingua par la fermeté de ses convictions et ses opinions avancées, mais sages et pratiques ; il était, de plus, un ardent adepte du spiritisme. Comme écrivain, il étonna par la variété de ses connaissances, sa facilité à traiter tous les sujets, et ses idées neuves et hardies, surtout en anthropologie, en histoire, en linguistique et en philosophie. Il fut l'ami intime du président de la République M. Grévy.

Ce qui précède, est extrait du grand Dictionnaire universel de *Maurice Lachâtre*, et maintes fois nous l'avons entendu Henricy en faire la monographie bien nette.

Henricy avait composé tout ce dictionnaire, en travailleur extraordinaire bien mal récompensé par M. le comte de Lachâtre, écrivain qui est décédé huit jours après lui, et qui fut aussi un spirite convaincu.

Il fut admis au *National* par Armand Marast, et s'y trouva avec Emile de Girardin, Bastide, etc. ; il fut surtout remarqué par ses articles sur la marine. Elu par une forte majorité au Conseil municipal de Paris, en 1880, pour le quartier Saint-Merri, il se retira, parce que ce Lion de 1830 avait rogné ses ongles, était disait-on devenu tolérant et plein de prudence désormais ; spirite, il avait l'esprit de justice.

Poète, il publia ensuite *la Messiade*, poème philosophique en vingt chants.

Magnétiseur de premier ordre, sa profonde connaissance de l'organisme humain et sa puissance de médium guérisseur lui faisaient opérer les cures les plus remarquables ; il semait ses bienfaits, en brave homme qui aimait ses semblables.

Orateur éclairé et secondé par sa voix de bâsse si vibrante, par son geste ample, mais mesuré, il défendait le spiritisme avec talent et une rare vigueur de dialectique; avec une chaleur communicative, cet homme du Midi se donnait corps et âme à la cause qu'il avait embrassée.

Notre ami, *M. Garimond*, son beau-frère, qui a 80 ans et fut un artiste musicien consommé, qui, aussi, est un spirite éclairé et propagateur, a soigné M. Henricy avec zèle et dévouement, sacrifiant sa santé à la sienne. Honneur à ces apôtres de la cause; qu'ils reçoivent notre meilleure pensée.

Mme Eugénie-Jeanne *Louise Léon*, veuve de S. H. Lamazou est décédée le 11 mars 1900, à l'âge de 31 ans, laissant à notre vieil ami et frère, *M. Léon*, ce grand propagateur du spiritisme, le soin de veiller sur ses petites filles: La grand-mère et le grand-père, habitués aux épreuves et aux dévouements, veilleront sur le legs que leur fait la bien-aimée morte.

Que nos frères de l'Au-delà veillent sur cette famille si intéressante; qu'ils aident l'ami Léon à conserver sa santé et son énergie dans ses excursions commerciales en Espagne, car, à l'âge de 60 ans il recommence sa vie.

Un homme qui fut la bonté même, et si vivement épris de l'esprit de justice que chacun l'estimait et l'aimait, s'était retiré avec sa digne compagne, après une longue vie de labeurs, à Thil-en-Vexin où il faisait le bien, continuant ainsi la vieille tradition des familles Bourgeois et Lamarre.

Mme Bourgeois avait précédé de trois ans le départ de *Adolphe-Séverin Bourgeois*, son digne compagnon de route ; elle l'a attendu au seuil de la survie. Tous deux veilleront sur leurs enfants et leurs petits-enfants dont nous partageons la douleur.

On annonce la mort, à Paris, de notre confrère *Yveling Ram-Baud*, auteur de romans, de monographies et d'études fort remarquables. Yveling Ram-Baud était âgé de 56 ans. Ce fut un spirite militant ; il défendit la cause avec éloquence. — Nous recevons avis du décès de la *mère* de M. *Camille Chaigneau*, nous reparlerons de cette digne sœur, en mai.

A propos du transformisme. Plusieurs lecteurs de la *Revue* nous ont demandé si l'étude de notre éminent collaborateur E. Bosc, sur le *Transformisme* paraîtrait dans un de ses ouvrages; nous répondrons qu'elle vient de paraître dans la *Doctrine Esotérique*, à travers les âges, dont elle forme un des chapitres.

Nous ajouterons que le nouvel ouvrage de notre collaborateur est en vente à notre librairie, à 7 francs les deux volumes, de plus de 360 pages chaque.

Prix des deux volumes franco, 7 francs. P. G. L.

PAGE D'ALBUM

A une incrédule.

Vous demandez pourquoi dans ce monde tout passe,
La joie et la douleur et le plus pur amour?
Les fleurs, les papillons, les oiseaux dans l'espace,
Et nos rêves? — Pourquoi tout ne dure qu'un jour?
Pour l'ignorant hélas! la vie est un mystère,
Un insondable abîme où son esprit se perd.
Mais, aux yeux du penseur que la raison éclaire,
Tout s'explique et le ciel dans sa grandeur appert.
De sa plus pure essence, un jour Dieu créa l'âme,
Et pour la faire belle il la combla d'amour;
Et ce foyer céleste, indestructible flamme,
Des mortels de la terre embellit le séjour!
Une invisible main l'un à l'autre nous lie;
Ce que la vie unit, rien ne peut le briser;
Au bonheur éternel le destin nous convie,
Dans les siècles sans fin, l'esprit doit progresser.
Du petit jusqu'au grand, tout se métamorphose,
Vers de terre aujourd'hui, chrysalide demain;
Soumis aux mêmes lois, tout effet a sa cause,
Rien ne peut se détruire ou rester en chemin.
Telle est la vérité sur ce troublant mystère,
Qui peut se résumer en un seul mot: Aimons!
Mot sublime unissant le ciel avec la terre,
Et que Dieu prononça, quand il se dit: Créons!

Prof. C. Moutonnier.

A LYON : Le 11 février, la *Société spirite lyonnaise* tenait son assemblée générale dans son local, cours Charlemagne, 14.

La séance est ouverte à 5 h. 15, sous la présidence de M. Reigner qui donne la parole à M. Charbonnel pour la lecture du procès-verbal, puis à M. Gérente, trésorier, pour le compte rendu financier.

M. Gérente prononce ensuite quelques paroles émues sur la perte douloureuses que la Société vient d'éprouver en la personne de son président et regretté M. Chevallier.

Il fait ressortir le dévouement rare de cet homme de bien qui, après un rude labeur journalier, ne comptait ni sa peine, ni son temps, ni même son argent pour l'extension de la doctrine spirite qu'il aimait et qu'il soutenait de toute la force de son âme. Malgré sa modestie chacun a pu apprécier la valeur des développements qu'il savait donner aux communications et des conseils judicieux, consolants et réconfortants dont les incarnés et les désincarnés pouvaient faire également leur profit.

Il a disparu et ne nous a pas quittés. Sa bonté si profonde nous est une

garantie que nous pouvons toujours le compter au nombre de nos meilleurs soutiens.

C'est ce président que la Société doit remplacer aujourd'hui. Elle donnera ses suffrages à un homme convaincu, désintéressé et dévoué. La tâche du nouveau président sera difficile, mais tous les membres de la Société se dévoueront aussi, se grouperont autour de lui afin de le soutenir.

Après ces quelques paroles, on procède à l'élection du président et de deux vices-présidents. Sont élus :

Président : M. Reigner ; vice-président, M. Brun ; vice-présidente, Mlle Renaud.

Les autres membres du bureau sont : Trésoriers, M. Gérente, et Mlle Dayt ; secrétaires, MM. Charbonnel père et fils ; bibliothécaires, MM. Leyral et Garin.

M. Reigner remercie l'assemblée de la confiance qu'elle lui témoigne et s'engage à faire tous ses efforts pour soutenir l'œuvre qui lui est confiée.

Il demande que tous s'unissent à lui pour lui rendre la tâche plus facile.

Sur sa proposition. l'assemblée décide de placer dans la salle des séances la photographie de notre regretté M. Chevallier, la collecte faite dans ce but a produit 20 fr. 75.

Chacun s'est retiré animé de ce désir : Contribuer au progrès de l'œuvre si bien conduite par notre regretté président, M. Chevallier.

N. D. L. D. — Nous félicitons nos frères, non seulement parce qu'ils honorent leur ancien président, mais aussi pour leur énergie et leur persévérance. Ils seront activement secondés.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Triboulet, du 18 février 1900.

Dans les nuits d'insomnie et de fièvre où nous plonge la maladie, alors que la faux de la mort est prête à choir sur notre front, et que la porte de l'au delà semble déjà rouler silencieusement sur ses gonds obscurs pour nous dévoiler les mystères de l'Eternité, l'âme, presque dégagée de ses liens terrestres, se retourne vers le Passé : non par vaine curiosité ou regrets comme la femme de Loth pour la ville maudite, mais avec un sentiment de commisération profonde pour les agitations humaines dont elle fut la spectatrice, et qu'elle est sur le point de fuir.

Je viens d'en passer de nombreuses de ces nuits sans sommeil... nuits de méditations et de salutaires pensées.

Comme le voyageur, parvenu au sommet d'un mont élevé, contemple, à ses pieds, flux et reflux de la multitude, ainsi j'ai donné de longs regards aux jours écoulés dont nous fûmes les récents témoins ; jours si pleins

d'événements tristes, de compromissions malsaines; de basses et viles passions; indescriptible cohue d'où montent de fervents *alleluia* d'amour, des imprécations farouches, des cris de pitié et de haine, des râles de fausse ivresse, des protestations hypocrites; et le cantique des prêtres d'Astarté domine le tumulte où des voix de femmes, faites pour les hymnes de pureté, entonnent le *Magnificat* des infâmes luxures; cohue immense en laquelle chacun agite l'étendard de ses aspirations, lâches ou sereines... et les couleurs sanglantes des uns mêlent leurs plis aux tons funèbres d'autres, ainsi qu'aux envolées des oriflammes blanches et azur!

Parmi ces dernières que faisait onduler, devant mes yeux, la brise des souffles bienfaisants de la réelle confraternité: celle des âmes, j'ai vu briller, d'entre ses plis, et comme un rayon d'astre, ce titre évocateur de nobles sentiments, de supérieures pensées: *Christianisme et Spiritisme* (1), nouvel ouvrage de l'auteur de *Après la Mort,* 2 fr. 50 et dont il a bien voulu me faire hommage d'un exemplaire.

J'ai donc, dans la tranquilité des nuits sans sommeil, longuement médité sur ce beau livre que j'ai savouré par petites doses, la tête appuyée aux coussins, les pieds sur les chenets.

Dans cette œuvre remarquable sous tous les rapports et divisée en quatre parties : *Les vicissitudes de l'Evangile. — La Doctrine secrète du christianisme. — Relations avec les esprits des morts. — La nouvelle Révélation.* M. Léon Denis étudie, à un point de vue nouveau, les origines du christianisme, son développement et ses transformations à travers les âges. Il en explique les *Miracles,* c'est-à-dire les phénomènes occultes, en les rattachant à un ordre de faits constatés par la science contemporaine. Ces faits, dits spirites, l'auteur les examine en détail, dans la deuxième partie de son ouvrage; il relate ses expériences personnelles, poursuivies depuis trente ans, et nous montre toutes les conséquences scientifiques et morales du mouvement spiritualiste moderne.

Tous les problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit d'un style clair et imagé, par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences fortes, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses.

Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages et qui, proclamé de nos jours sur tous les points de la terre par les voix d'outre-tombe, va devenir l'héritage intellectuel et moral de l'humanité entière.

M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre de combat. Il s'est contenté de

(1) Par Léon Denis, prix 2 fr. 50, Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

reproduire, dans ces pages, les principes élevés que les intelligences d'élite ont recueilli dans la méditation et dans leur commerce avec l'Invisible. La doctrine des Esprits n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine, enseignée par le Christ, ainsi que par les écoles secrètes de l'Orient et qui, dans ses grandes lignes, embrasse tous les temps et tous les pays.

Graduellement, pense l'auteur, elle conduira l'humanité à un rapprochement de tous les systèmes, à une fusion de toutes les doctrines en une même foi qui ne sera plus une religion incarnée en des formes étroites, mais plutôt un idéal de lumière, une large recherche des choses, une vie large de l'esprit.

C'est donc là, à la fois, une lecture attachante et sérieuse. L'œuvre de M. Léon Denis est semblable au semeur, dont le geste, dans l'espace, répand la fertilité. Chaque phrase tombe comme une graine dans l'âme, y fait germer la réflexion et les profondes pensées. Celui qui la lit devient meilleur, plus ferme dans le devoir, plus accessible à la pitié, plus fraternel à ses semblables. Aussi, nous la recommandons chaudement à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent; à tous ceux qui désirent s'élever au-dessus des misères de l'humanité, sur les ailes d'un spiritualisme éclairé qui leur montrera la vérité éternelle, et le radieux avenir de l'âme régénérée.

JEAN DE MALMOUSQUE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Journaux et revues de février 1900.

Le Messager (Liège). — La raison d'être du spiritisme. — Le spiritisme en Amérique. — Chopin était-il un médium ? — Réponse à G. Méry, par LÉON DENIS. — Le spiritualisme chez les Druides. — Schopenhauer, exposé sommaire de sa philosophie, par le notaire V. HORION.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Phénomènes d'ordre psychique en Corse; compte rendu des journaux, appréciation, par Mgr E. MÉRIC. — Les faits de Campitello au point de vue spirite, par CH FRITZ.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Les Rêves, par MARTIN. — Spiritisme et théosophie, médium Mme Potier. — Contre la peine de mort, par J. BOCAMORA (tiré du journal *Lumien*, de Tarrasa, Espagne. — Phénomènes, par THÉCLA de la *Fronde*).

Le phare de Normandie (Rouen). — La divine tragédie, poème en vingt et un chants, obtenu médianimiquement, publié dans le *Phare* et formant un supplément qui pourra se réunir en un volume. — Chemin faisant, réflexions sur l'athéisme, par A. NESSIOT. — Les archives du groupe Vauvenargues : Un voyage inter-astral; terre inconnue ; par DEMOPHILE. — Les voies successives de l'âme, par NADIE (de la *Fronde*). — La propagande féminine en faveur de la paix, par G. HÉRY.

La Paix universelle (Lyon). — Jésus d'après la logique, par J. BOUVERY. — Mé-

diumnité, par G. Morvan. — Nouveau jeu, la *Fronde*. — Un rêve, par J. V. — Le Congrès de l'humanité, par Spero, A. Bouvier et A. Richard. — Les juifs et le négoce, par L. d'Ervieux. — Deux justices, poésie par Mme Cornélie.

Le Progrès Spirite (Paris). — Au seuil d'un siècle; le vrai spiritisme, par Laurent de Faget. — Anniversaire de la naissance d'Allan Kardec à Porto-Alegre, Brésil. — Paroles d'outre-tombe (Allan Kardec). — Compte rendu du volume, Rapport sur le spiritualisme traduit de l'anglais, par le Dr Dusart. (*Revue spirite*). — Une très intéressante prédiction (*Il vessillo spiritista.*)

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* (Paris). — Le mouvement spirite, par G. Delanne. — De l'identité des Esprits, œuvre de Stainton Moses (Oxon), par le Dr Dusart. — Une prophétie, par Marius Decrespe. — Spiritualisme et matérialisme, lettre adressée par M. G. A. Hirn à M. le professeur Buchner, au sujet de leurs brochures parues sous un même titre : La vie future et la science moderne. — Une nuit de Noël, par le Dr Chazarain. — L'idée de justice, dans la doctrine spirite, par Firmin Nègre. — Conférences de M. G. Delanne, et la presse belge.

La Lumière (Paris). — L'année 1900, l'âge de la Lumière et le langage des chiffres, par Habimélah Lucie Grange. — Encore l'électroïde. — Enseignement spiritualiste, très bon compte rendu de cet ouvrage, par le Dr Lux. — Faits biologiques et cliniques, par le Dr Marc. — Revue universelle.

Le Spiritualisme moderne (Paris). — Souhaits, par Beaudelot. — La voie de l'humanité, par H. de Latour. — Le devoir des morts, par O. Charpentier. — Voix de l'au-delà, communications médianimiques. — Le spiritualisme dans le Midi, par O. Ch.

La Tribune psychique (Paris). — Chronique psychique, par C. Duval. — Discours prononcé par C. Flammarion le jour des funérailles d'Allan Kardec. — Prédiction de l'assassinat du Président Carnot. — Compte rendu de séances spirites.

L'*Humanité intégrale* (Paris). — L'Incident Flammarion, par C. Chaigneau. — Correspondance, la médiumnité intuitive, lettres de MM. Caron et Ed. Dace. — L'existence « la vie », par Jean. — Lettres à la « Vie Posthume », par C. Chaigneau.

Revue Théosophique française. — Le *Lotus bleu*. — La réincarnation (suite et fin), par Annie Besant. — Les Pitres lunaires, par A. P. Sinnett et W. Scott Elliot. — L'illusion, par A. Duguerne. — Foi, doute et certitude, par le Dr Th. Pascal. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Isabel Cooper-Oakley. — La lumière de l'Asie, par E. Danaïs. — Echos du monde théosophique, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète, par H. Blavatsky.

L'Initiation (Paris). — Sur le symbolisme de la légende bouddhique, par Séder. — Etudes ésotériques, par A. Erny. — La fin d'un médium, par Mme la générale Noel. — Au pays des esprits. — Physique céleste, par B. Lecomte. — Le Vaudoux, par Nathan Zeffar. — L'occulte à la Cour de Louis XIV, par E. Lefébure.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Anglais et Boërs, conséquences de la guerre du Transvaal recherchées d'après les leçons occultes de l'Histoire. — Dawson Rogers, éditeur du *Light*, sa biographie et son portrait. — Les Conférences de la quinzaine. — Concours d'interprétation occultes. — La société de l'avenir, par Ch. Barlet.

Le Journal du Magnétisme (Paris). — Le Dr Encausse (Papus), son portrait et sa biographie. — 75e conseil pratique contre les affections inflammatoires de la peau. — Enquête sur la Baguette divinatoire employée pour découvrir les sources d'eau. — Procédés du magnétisme, illustré par Durville.

La Lumière (Bruxelles). — En face du néant, par Jean Delville. — La voie sacrée, par J. Roman. — La nature humaine, par Chatterji. — La réincarnation, par le Dr Th. Pascal.

L'Echo du Merveilleux (Paris) — La question de Tilly et Mgr Amette, par G. Méry. — Antipathies instinctives, médiums peintres, par G. Malet. — Les apparitions de Campitello, par Francheschi. — La main morte. — Une lettre de M Léon Denis. — Sorciers de village, les deux hommes au bouc, par H. Louatren. — Divination, par J. Darlès.

L'Hyperchimie (Douai, Nord). — Un alchimiste mahométan. — Jongleurs et sorciers, par C. Tokusawa (Théosophiste). — Polarité, par Guymiot. — L'Esprit de vin secret des adeptes (fin), par le Dr Christian A. Becker.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — Espagne, Germanie, Italie, par E. Volpi. — Nos remerciements aux augures. — Les Sentiments, la Musique et le Geste, compte rendu, par le Dr Thomas et Eugène Allix. — Critique sur la vie de Jésus. — René Caillé, par Ch. Barlet. — Le chancelier de fer de l'antique Egypte, médium Verà-Kryjanewsky. — A propos de réincarnation, par Al. Frezza. — La colonne perdue du *Progrès Spirite*.

Lire dans le *Journal des Femmes*, de janvier; l'article de Mme Amélie Hammer, vice-présidente de la Ligue Française pour le Droit des femmes, A propos des couvents.

Reçu la *Revue du Monde Invisible* de Mgr Méric. — Lire dans cette Revue (février et mars): Les apparitions de Katie-King par Mgr Méric. — Le *Mercure de France*. — *Lettres diplomatiques*, étude mensuelle des faits sociaux, dans leurs rapports avec les lois du développement et du fonctionnement organique de l'être social; communication adressée à tous les chefs et hommes d'Etat du monde; édité au château de Faugères, par Brioude (Haute-Loire).

Les Petits Plaidoyers Féminins (Lyon, 6, quai de l'Est).

Trois nouvelles revues spiritualistes : 1° *El Siglo*, revue mensuelle d'études sociales, Cordoba, 3931, à Buenos-Ayres; directeur Bernardino Rivadavia;

2° *Psicologia Moderna y Ciencias ocultas*, par le Dr A. de Sarak; paraît à Lima, Imprenta Liberal, Calle de la Union (Baquijano), n° 317;

3° *Psychologische Bladen*, publié par Fr. E. Van Hennekeler et M. R. Bruck, Reinkenstraat, 48, Den Haag. La Haye (Hollande).

L'ami des Bêtes (Paris). — Quelques pensionnaires de la Ménagerie du Jardin des Plantes, notes d'artiste (illustré), par E. Van Muyden. — La mort du papillon, poésie par Clovis Hugues. — La neige et les petits oiseanx, par J. Gauthier. — L'Esprit et le cœur des bêtes.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



43e ANNÉE. N° 5. 1er MAI 1900.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le Congrès spiritualiste international de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, en *septembre* et pendant 12 jours, du 15 au 26.

RÉNOVATION PAR LES MAITRES

(Suite, voir le n° d'avril 1900).

A la liste déjà nombreuse des esprits éminents qui ont glorifié notre cause, unissons d'autres individualités spiritualistes remarquables par leurs travaux et leurs courageuses affirmations.

Mme Eulalie Catala, chercheur consciencieux, poète distingué, a fait un volume admirable : *Le messie de Nazareth, Jésus est-il Dieu?* et cette œuvre est trop peu lue, vu sa substance de 1er ordre. (Aussi *Causeries spirites.*) Nous en citons ce qui suit (1):

« Il faut donc, avant de se faire une opinion, lire l'évangile avec ses propres yeux,

(1) Librairie, 42, rue Saint-Jacques, 2 fr. 50. — Causeries spirites, 3 fr.

ne pas chercher ce qui n'y est point et se garder d'en obscurcir le sens en quelque passage que ce soit. A-t-il besoin d'interprète? Il est à la portée de tous. Un peu de bonne volonté et la peur d'un châtiment éternel qui s'impose à l'esprit soumis et craintif, s'évanouira devant les conceptions de l'esprit investigateur, indépendant. Les âmes faibles deviendront fortes à mesure que jaillira la lumière. *Cherchez et vous trouverez ; cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; la lumière ne doit pas être mise sous le boisseau ; il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert* ». Préface, page 3.

« C'est pourtant bien du Christ que Saint-Pierre a dit : *Il faut que le ciel le reçoive jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses*. Oui, c'est alors qu'il viendra, car c'est lui, par le fait, qui doit être le véritable consolateur. Il viendra lui-même remettre en son vrai sens l'enseignement dont on s'est écarté. Quand il a fait cette promesse, il savait qu'on en dévierait, qu'on se méprendrait sur l'interprétation de ses paroles. Le mot *rétablissement* ne veut-il pas dire remettre dans l'ordre ce qui fut altéré et dénaturé ? Ce passage est trop remarquable, trop net pour passer inaperçu ». Page 393.

« Les prophéties de Jésus, d'abord allégoriques, tendent de plus en plus à se réaliser. Le vieux monde va bientôt disparaître avec tout ce qui porte obstacle au développement de nos âmes. Pour comprendre ce renouvellement des choses, il suffit d'en appeler aux pages ci-dessus ».

Mme Paul Grendel a écrit plusieurs ouvrages populaires, spirites dans le fond, pour moraliser le peuple et préconiser des vérités essentielles; dans la famille Desquiens, page 183, elle s'exprime ainsi : Mme Jacquemin lui dit : « lorsque tes études seront terminées, pense seulement que c'est plus un dépôt qu'un legs que je fais; tu me jureras que cet argent te fera vivre sans que tu doives recourir au travail; il te servira à lutter pour et avec le peuple, en faveur du progrès. Tu me jureras en outre, de ne point pactiser avec l'église que l'on confond trop avec la religion, qui est aujourd'hui hostile à la liberté de conscience et dont les corporations couvrent la France d'êtres qui la sucent sans lui rien rendre. L'esprit se perd dans la lettre, on est catholique sans avoir aucune des vertus du chrétien. La libre pensée étant l'avenir, lutte pour elle. Un homme est certes peu de chose, mais lorsqu'il a l'ambition de faire le bien, sa faiblesse se change en force. J'ai dépensé ma vie à assurer quelques défenseurs à la religion de l'avenir, qui n'est pas la négation de toute croyance, mais au contraire la foi sans préjugés et sans intolérance ».

Page 188 : La foi en une autre vie (la réincarnation), que j'entends si souvent combattre, par ceux qui se plient au joug de l'église, par faiblesse ou intérêt, est aussi la croyance qui élève le plus l'esprit, qui nous retient de tomber quand la charge est trop lourde. Quel mal y a-t-il, à admettre une justice qui ne pèse ni les dons, ni les richesses, ni les belles paroles, mais seulement les actes, nos combats, nos *fautes et nos bienfaits*? »

M. *Henri Constant* (*général Fix*), a écrit un beau et bon livre qu'il a préparé depuis bien des années ; dans *Le Christ, le christianisme* et *la religion de l'avenir*, il parle ainsi, page 211, à la fin de son *résumé* : « La théologie chrétienne croyait l'avoir saisie, emprisonnée, puis étouffée, mais elle n'était qu'assoupie. — Le spiritisme, cette doctrine plus puissante que toutes les forces coalisées qui vivent dans les ténèbres, a fini par triompher de tous ses ennemis et, aujourd'hui, elle sort de sa longue léthargie plus vivante, plus forte, plus robuste que jamais. Dans les temps tourmentés où nous vivons, quand les notions les plus élémentaires de liberté, de vérité, de

justice, s'obscurcissent; quand les principes de la vie morale, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, sont sans cesse remis en question, il sera bientôt reconnu que cette doctrine constitue le plus puissant levier moralisateur de la société, parceque *seule*, elle explique d'une façon simple, rationnelle, scientifique, les raisons de notre séjour ici-bas, l'inégalité des conditions sociales, la variété infinie des aptitudes, des caractères et des mérites. — C'est une doctrine de salut et, seule, elle peut inspirer confiance aux esprits murs, réfléchis et indépendants, raffermir les convictions vacillantes et indécises... »

L'ingénieur *René Caillié*, fils du célèbre explorateur qui découvrit Tombouctou, a synthétisé la belle œuvre de *J. B. Roustaing* : Les *quatre évangiles expliqués*, ou *révélation de la révélation* (1), en un seul volume que fit éditer à ses frais, l'élève préféré de Roustaing, *M. Jean Guérin* homme généreux et apôtre spirite qui eût voulu grandement seconder la propagande spirite ; hélas, les dispositions testamentaires mal définies de ce dernier, aussi les statuts mal formulés de la Société de librairie spirite, soit par les idées laissées sur ce sujet par Allan Kardec, soit par M. Mathieu Bittard et le notaire de la société, ont donné comme résultats à la suite de longs procès, la perte des biens légués par M. J. Guérin et ceux de Mme veuve Rivail Allan Kardec, la ruine de la société et trente années de labeurs et d'économies perdus pour la cause.

Bénissons néanmoins ces donateurs ; que leur mémoire nous soit chère car ils furent bien intentionnés.

René Caillié a dit, page 73 de *Spiritisme chrétien* : « cette révélation de la révélation, fait comprendre aux hommes que, quels que soient leur culte extérieur, il n'y a pour eux qu'une seule voie de salut : La charité qui implique la justice et l'amour, la base de la foi et la source de toute espérance ; cette charité qui se pratique sous toutes les formes, dans l'ordre physique, intellectuel et moral; cette charité enfin dont l'apôtre Paul a dit : *qu'elle est patiente, douce et pleine de beauté.*

« Heureux ceux parmi nous, qui reçoivent le baptême du Saint-Esprit et du feu que Dieu accorde toujours aux hommes de bonne volonté. Ceux là se purifient en s'élevant de progrès en progrès par la voie de la réincarnation ».

L'astronome Camille Flammarion, ce grand immortaliste, a écrit dans la préface de *La survie*, ces paroles : « Nul ne peut contester que les religions n'ont pas, jusqu'à ce jour, donné satisfaction à nos espérances. Les études psychiques y parviendront-elles ? J'ai dit un jour, dans un discours aux funérailles d'Allan Kardec, que le spiritisme n'est pas une religion, mais une science. L'avenir fera peut-être que la science et la religion seront réunies en une seule synthèse. Etudions, observons, cherchons ». (Lire *L'Inconnu* de C. Flammarion, paru en Avril 1900.)

Mme Rufina Nœggerath, a écrit dans son beau volume *La Survie*, page XV et XVI de son introduction, ce qui suit : « Je ne m'attarderai pas en efforts pour convaincre le lecteur de la réalité des faits psychiques, ils remontent à la plus haute antiquité ; je préfère le renvoyer à ce qu'ont publié à ce sujet de grandes autorités, des savants de marque dont la bonne foi, l'honnêteté et l'intelligence ne peuvent être suspectées. On ne les accusera pas, eux, d'être légers ou superficiels: — Ils ont fait de consciencieuses études par une méthode expérimentale rigoureuse. L'un de ces vaillants travailleurs s'exprime énergiquement en ces termes : Trouver une vérité et ne pas la répandre, c'est un crime de lèse humanité...

(1) 3 vol. in-12, à la librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques 6 fr. 50 port payé, au lieu de 12 fr. — Résumé des 4 Evangiles, par R. Caillié, relié ; 3 fr. 50.

« J'en appelle au témoignage de l'un de mes collaborateurs aux premiers temps d'étude du phénomène d'incarnation : M. *Hugo d'Alési*. — Ce peintre dont le sentiment exquis de l'art se révèle en toute œuvre, est trop apprécié dans le monde artistique et parmi les adeptes des sciences psychologiques, pour qu'il soit besoin de plus de commentaires.

« J'en appelle au témoignage de *Camille Chaigneau*, poète et écrivain psychiste très connu : « Cette âme fière et tendre », suivant l'expression de M. Jules Bois dans les *Petites religions de Paris*, n'a jamais fait de compromis avec sa conscience...Nous avons fait ensemble de nombreuses études dont les résultats sont, en grande partie, relatés dans ce livre. — Je ne veux point terminer sans adresser mes remerciements au *Dr Chazarain*, cet infatigable chercheur... (1) »

N'oublions pas le très honnête et très généreux *M. Réveillac*, qui rendit possible les brillantes et intéressantes soirées avec *Mme Hugo d'Alesi* et *Frank*, médiums inspirés et exceptionnels auxquels il faut rendre justice.

M. Edouard Schuré a dit dans son volume de si haut mérite. *Les grands initiés* : « Quant à nous, pauvres enfants perdus, qui croyons que l'idéal est la seule réalité et la seule vérité au milieu d'un monde changeant et fugitif, qui croyons à la sanction et à l'accomplissement de ses promesses, dans l'histoire de l'humanité comme dans la vie future, qui savons que cette sanction est nécessaire, qu'elle est la récompense de la fraternité humaine, comme la raison de l'univers et la logique de Dieu; — pour nous, qui avons cette conviction, il n'y a qu'un seul parti à prendre : affirmons cette vérité sans crainte et aussi haut que possible; jetons-nous pour elle et avec elle dans l'arène de l'action, et par dessus cette mêlée confuse, essayons de pénétrer par la méditation et l'initiation individuelle dans le temple des idées immuables, pour nous armer là des principes intangibles (2).

« C'est ce que j'ai tenté *de faire dans ce livre, espérant que d'autres me suivront* et feront mieux que moi ».

M. Ernest Bosc, le savant auteur du *Grand dictionnaire d'architecture*, et avec *Mme Bosc*, auteur de tant de volum s intéressants et instructifs sur le spiritisme et la théosophie (Mme Bosc est un médium voyant extraordinaire), a écrit dans *Adha-Nari* (3), page XII : « Les phénomènes spirites étudiés aujourd'hui par les représentants les plus éminents de la science étaient connus depuis des milliers d'années en Egypte et dans l'Inde et réétudiés depuis plus de quarante ans par un grand nombre de chercheurs ; ceux-ci savaient et savent fort bien que la télépathie, la clairvoyance, la claire audience, la lévitation, en un mot le dégagement astral de l'homme sont des faits réels, palpables, patents et non des subjectivités d'une imagination en délire. Aussi nous ne doutons pas que les savants officiels ne reconnaissent et ne constatent l'existence des faits. Ils discuteront encore longtemps leur cause, ils lui donneront des noms divers, le spiritisme deviendra le psychisme, comme le magnétisme animal de Mesmer est devenu le braidisme, l'hypnotisme, le neurisme, etc. Mais par cette habile substitution de nom, les diplômes, les parchemins et les peaux d'âne seront sauvés et la science officielle reconnaîtra enfin, ce que de modestes chercheurs avaient reconnu, un demi-siècle avant eux ».

M. Bouvery, dans son ouvrage : *Le spiritisme et l'anarchie*, a prouvé sa logique,

(1) *La Survie*, gr. in-8, à la librairie spirite 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.
(2) Librairie spirite, 3 fr. 50.
(3) Adha-Nari ou l'occultisme dans l'Inde antique, in-18, 4 francs. Librairie spirite.

son profond amour de l'humanité, son objectif souverain : Bien servir la cause. M. Auzanneau, spirite de la première heure, le conseille avec sagesse.

M. Ed. Grimard, dans son œuvre si éloquente et de si haute envolée : *Une échappée sur l'infini* (1), ne craint pas, lui, professeur de l'Université, ex-directeur de grandes écoles normales, écrivain bien connu de la Revue des deux mondes et de la maison d'éditions Hetzel, de s'avouer franchement spirite. A la page 4, de *Une échappée sur l'infini*, il s'exprime ainsi : « Eh bien, je vous le déclare, il ne s'agit nullement ici de ce spiritisme vulgaire qu'ont déconsidéré certains adeptes superficiels et compromettants. Et l'on a ri, en effet, de ce phénomène fertile en curiosités de mauvais goût dont on s'amuse en société, quand sur la table desservie, se rangent les mains étendues, dans le désir nullement déguisé de voir des *choses drôles*. — Est-il nécessaire de répéter que ce n'est point de cela que nous nous occuperons. Il s'agit, ici, de choses sérieuses, de science, de philosophie, de morale, de religion, en un mot *des merveilles de la vie invisible*, c'est-à-dire des plus hautes préoccupations qui puissent hanter le cerveau de l'homme qui pense, qui veut savoir, qui veut comprendre (2). — Tant pis pour ceux qui n'ont trouvé que de ridicules manifestations, dans ce que nous ont révélé les voix austères des *grands ancêtres* et qui, dans l'ombre du temple dont les portes s'entr'ouvrent, n'en ont vu ni les gigantesques colonnes, ni les voûtes splendides, ni les mystérieuses profondeurs. — C'est dans ce temple que nous allons entrer ».

M. le Dr Dusart homme plein de cœur, et courageux, étant convaincu, s'est exprimé avec la plus entière franchise avec ses confrères de la faculté de médecine, à Paris ; non seulement il écrit dans les revues du spiritualisme moderne, mais il traduit de l'anglais, ou de l'allemand, de gros volumes qui intéressent au premier chef la science française ; tout cela est fait avec une rare précision et avec un grand savoir. — Dans son dernier volume, *Rapports sur le spiritualisme par le comité de la Société Dialectique de Londres* (3), il écrit, page 3 : « Il faut en prendre notre parti, accumuler les faits et les démonstrations, et, lorsque nous aurons suffisamment répandu dans le public éclairé les notions que nous considérons comme incontestables, les corps savants prendront note des faits acquis. — On a quelquefois comparé les académies à des bornes destinées à jalonner la route suivie par la science. Nous devons nous contenter de leur demander de ne pas se mettre en travers pour l'obstruer. Poursuivons notre œuvre et restons convaincus qu'un jour, peut être prochain, la vérité saura se faire ouvrir toutes grandes les portes actuellement les mieux closes. Il suffira probablement alors d'un simple changement d'étiquette opéré avec une suffisante dextérité.

« En parcourant ce volume, le lecteur trouvera, présentée par des hommes de science éminents et par des témoins dignes de toute confiance, une nombreuse série d'exemples de presque tous les phénomènes psychiques connus ».

Mme E. d'Espérance, dans son dernier volume qui a si vivement attiré l'attention du monde intellectuel qui veut connaître, a eu pour traducteur Mlle A. Blech, personne qui sait et cherche sans cesse et appartient à une famille de haute culture intellectuelle et spirituelle ; M. A. Aksakof a écrit la préface de *au Pays de l'Om-*

(1) Un vol. in-18, librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.
(2) « L'auteur de ce livre pourrait témoigner, par une attestation personnelle, de toutes les consolations que l'on peut puiser dans cette foi nouvelle si, sous l'étreinte de déchirements secrets, il ne voulait se garder de tout étalage de douleur, dans le sentiment d'une sorte de pudeur morale ».
(3) Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, grand in-8, 5 francs.

bre (1). Ces trois bons esprits réunis, ont donné du relief à cette œuvre, dans laquelle, à la page 332, Mme E. d'Espérance écrit :

« Ma tâche est achevée maintenant. Ceux qui me suivront peuvent souffrir comme j'ai souffert, de par l'ignorance des lois divines. Mais, cependant, le monde est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'était de mon temps, et ceux qui prendront l'œuvre en main n'auront peut-être point à combattre, comme moi, la bigoterie et les jugements sévères des bons pharisiens. Et pourtant je ne leur souhaite point une route trop unie, car il me semble, en jetant un coup d'œil en arrière, voir tomber dans la puérilité les nombreux soucis qui m'ont accompagnée dans mes recherches. Du reste, je ne les regrette pas. Ils ont été les censeurs sévères, m'avertissant que j'avais quitté le bon chemin, et ils ont été également mes meilleurs amis, bien que je ne m'en doutasse pas encore dans ce temps-là. — Et maintenant j'ai enfin trouvé ce que je cherchais pendant toutes ces longues années — années d'études ingrates — entremêlées de rayon de soleil et d'orages, de plaisirs et de souffrances. Maintenant je puis crier bien haut, et d'une voix joyeuse, à tous ceux qui voudront m'écouter : « J'ai trouvé la vérité ! et cette unique et grande récompense sera vôtre si vous la cherchez honnêtement, sérieusement, humblement et ardemment ».

M. J. E. Guillet, spirite éclairé et propagateur, a écrit dans son bon et utile volume, *L'amour et le mariage*, cette préface substantielle (2) : « Nous présentons à la méditation de nos Frères en spiritisme, la partie complémentaire et explicative de *La chute originelle*. — Ainsi que l'indique son titre, cet ouvrage renferme la solution de la question génésiaque, telle qu'elle ressort des principaux livres médianimiques, depuis Swedenborg jusqu'à nos jours. — Le lecteur ne trouvera donc là rien qui ne soit, dans son ensemble, l'expression de la pensée des Esprits supérieurs. Le côté moral est ce qu'on néglige le plus en spiritisme. Il nous semble qu'une réforme serait opportune, à savoir : mettre en second plan, dans la propagation de la doctrine, la provocation des phénomènes qui, laissés au premier, font assimiler les médiums aux prestidigitateurs et aux fakirs. — Allan Kardec l'a dit : *On s'est moqué des tables tournantes*; *on ne se moquera jamais de la philosophie et de la morale qui en découlent* ». — Puisse ce livre être la justification de cette parole ! »

L'abbé X., dans son volume si remarquable, celui d'un véritable apôtre, *La rénovation religieuse*, dit à la page 3 : « A ceux qui jugeraient la publication de cette étude inopportune, nous dirons avec M. de Maistre : « Lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : Ou qu'il va se former *une nouvelle religion*, ou que le *Christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire*. C'est entre ces deux suppositions qu'il faut choisir... » (1 vol. 2 fr. 50).

M. François Vallès, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, savant qui ne redoutait nulle critique, à fait imprimer plusieurs œuvres spirites ; ce mathématicien remarquable a rendu hommage à la Survie, à l'immortalité de l'âme, à la réincarnation. Dans ses *Conférences spirites de* 1882, faites à Montpellier, Béziers, Salles d'Aude, Maraussan, à la page 9, il écrit : « A partir de la présente année, nous allons entrer

(1) Un vol. in-12, avec 24 figures hors texte, 4 francs, librairie spirite. Aussi *Un cas de dématérialisation*, du même auteur, 4 francs.

(2) *L'amour et le mariage*, in-18, librairie spirite, 3 francs. Du même, *la Chute originelle*, 3 fr. 50. Etude comparative des 4 évangiles, 1 franc.

dans l'étude spéciale de cette doctrine et exposer les remarquables enseignement que le ciel a envoyés à la terre. Mais nous ne sacrifierons pas pour cela les droits de la raison ; en tout temps, en toute occasion, nous les maintiendrons intacts. Le grand mérite du spiritisme est de nous faire marcher plus vite dans la voie du progrès, parce qu'en un instant il nous apprend, du moins en partie, ce qu'il nous aurait fallu longuement chercher, sans espoir certain de le découvrir. Par ses révélations, il nous a permis en quarante années d'entrer en possession de plus de secrets que l'humanité des âges précédents, abandonnée à elle-même, n'aurait pu en conquérir en plusieurs siècles (1) ».

M. l'ingénieur G. Palazzi, de Naples, ce généreux esprit, si éclairé, a écrit dans sa brochure *Origine de l'homme*, si bourrée de vérités évidentes : « En vérité quelle est la différence réelle entre la doctrine matérialiste et la nôtre ? elle consiste en ceci : Les matérialistes prétendent que l'intelligence humaine *s'anéantit* au moment de la mort, conséquence qui établit son *irresponsabilité* ; les spirites affirment que *cette intelligence persiste, progresse et se perfectionne en toute liberté et en pleine responsabilité*...

« J'ai porté ma pierre à côté de celles que d'autres ont préparées : je la confie aux constructeurs de l'avenir, aux amis de l'humanité (2). »

Un écrivain trop peu connu et de grand mérite, *M. Rouxel* du journal d'*Economie politique*, a rendu des services réels à la cause du magnétisme et du spiritisme ; sa place est donc naturellement fixée parmi les hommes de haute lutte et les véritables énovateurs ; c'est un grand initié.

Dans son œuvre de premier ordre : *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme* (3), il traite cette question *ex professo*, historiquement et en chercheur qui a longuement expérimenté, et ceux qui veulent en bien connaître doivent étudier le volume de M. Rouxel. Cet érudit a consacré son volume à Van Helmont (Jean Baptiste) Seigneur de Mérode, Royenboch, Oorschot et Pellines, né en 1577, décédé en 1644, et en ces termes concis : « Qui renonça aux privilèges de la naissance et de la fortune pour se consacrer à la vraie science, à laquelle il a rendu d'éminents services ; — qui refusa les faveurs des empereurs Rodolphe, Mathias et Ferdinand II, dans le même but, — qui ne voulut jamais prendre aucun grade universitaire, ni accepter aucun titre ni dignité académique ou autre, considérant toutes ces bagatelles comme *des hochets de la vanité humaine* ; — Et qui se contenta de guérir gratuitement plusieurs milliers de malades chaque année ; — Sans faire sur ces malades aucune expérience de laboratoire. »

M. Rouxel est de la lignée de Van Helmont, un noble esprit très désintéressé, serviteur du vrai.

Mme Annie Besant est un penseur, un grand esprit inspiré par l'amour du bien par le sentiment du juste ; orateur infatigable elle veut l'union des spirites et des théosophes, elle se dévoue pour la plus noble des causes, comme l'ont fait *H. Blavatsky* et le *Colonel Olcott* ; comme l'ont toujours fait et notre vieil et honoré ami le *Commandant Courmes*, *MM. Gillard*, le *Dr Ch. Pascal* et une foule d'autres partisans éclairés de la théosophie.

M. le Comte César de Vesme qui maintenant habite Paris, veut propager sa conception des choses théosophiques. A cet homme de talent et de bonne volonté, salut cordial.

(1) *Entretiens sur le spiritisme* et *conférences*, 4 vol. 5 francs, librairie spirite.
(2) Brochure Palazzi, grand in-8, 1 fr.
(3) A la librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, 5 francs, grand in-8 de 370 pages.

De bonne foi et avec peu de prudence, M. C. de Vesmes a reproduit dans son journal, *Revista de Studi psichici*, les racontars que jadis M. Pierrard fit à M. A. Aksakof, et que ce dernier reproduisit dans le *Spiritualist* de l'Ingénieur Harisson, à Londres. M. P. G. Leymarie répondit dans le même journal au factum d'Aksakof pour établir la simple vérité et mettre en lumière la haute honorabilité d'Allan Kardec; il détruisait toutes les allégations absurdes. De même il répondit au *Baron de Dirking-Homfeld*, qui avait traduit en Danois ce même factum d'Aksakof. Depuis, le silence le plus complet se fit sur ce sujet.

Que les anti-réincarnationistes aient voué Allan Kardec à l'anathème, c'est leur droit. Mme Hardinge-Britten en a profité pour prendre à l'ancien journal de Harisson les erreurs Pierrard-Aksakof et les reproduire dans l'un de ses volumes; à Paris, M. Leymarie lui prouva, devant Mme la duchesse de Pomar, combien elle était dans l'erreur quant au contenu de ce factum; elle lui promit d'imprimer sa réponse, dans une nouvelle édition, regrettant, disait-elle, d'avoir redonné vie à une mauvaise action. Un mois après elle était morte. M. César de Vesmes a emprunté ces racontars à l'ouvrage de Mme H. Britten, aussi le journal *La Lumière*, sous la signature de son plus distingué rédacteur, homme loyal et intègre cependant.

N'est-il pas déplorable de constater la publication de telles erreurs qui visent un honnête homme, ce modèle de bonté et de droiture que fut Allan Kardec ? mais ce philosophe, en révélant à nouveau la réincarnation, vérité vieille comme le monde, aurait-il commis un crime impardonnable pour les sectaires ?

Mme Grange qui est un apôtre véritable de la vérité, saura rendre justice à qui de droit, elle qui a consacré son existence et son talent à la défense d'un spiritualisme élevé ; pour cette fin elle n'a jamais épargné ni son temps ni son énergie.

Mme Espérance qui professe pour les œuvres d'Allan Kardec une véritable admiration, se dévoue pour les propager ; elle publie le *Progrès Spirite* pour cet objectif, a pris pour rédacteur en chef M. Laurent de Faget, et c'est avec un désintéressement complet que cette très estimable dame poursuit ses vues humanitaires et moralisatrices.

M. L. de Faget est un poète, un littérateur distingué.

Il est des chercheurs véritablement scientifiques, des penseurs dont les ouvrages spiritualistes ont un renom bien mérité; citons MM. les Docteurs : *Durand de Gros, Boucher, E. Gyel, Flaschoen, Paul Gibier, Dupouy, Baraduc, Chauvet de Tours*, dont on doit consulter les œuvres.

N'oublions pas *M. Jules Crépieux*; ni le célèbre fouriériste *J. B. A. Godin*, fondateur du Familistère de Guise et auteur d'ouvrages de haute sociologie et que, *Mme Marie Godin* seconda avec tant de dévouement. N'oublions ni M. le Dr *Lowe* et son frère l'*ingénieur*, ni le grand sculpteur *Capellaro*.

M. Victor Ducasse, avoué à l'ile Maurice, de concert avec son ami *M. Galybardi*, a fait imprimer un vol. in-8, de 300 pages : *Le Spiritisme et l'Eglise*, qui contient les opuscules de *Monseigneur Morin*, évêque à Port-Louis ; ce prélat y traite le Spiritisme de diablerie, l'hypnotisme de fable, le magnétisme de supercherie. (1)

M. Ducasse répondit au saint homme, retorqua ses arguments et rendit hommage à la doctrine spirite.

A la cathédrale, l'évêque conférençait pour discréditer les réponses de Ducasse; la Presse locale insérait *in extenso* les dires de l'évêque et de l'avocat Ducasse, le

(1) A la librairie, 42, rue Saint-Jacques, 2 fr. 50.

public restant juge de la valeur des arguments et donnant raison à notre avocat qui signait *Jacques Tolérant*. Le prélat dut cesser sa polémique, vaincu par la dialectique si rationnelle et si mesurée de son adversaire spirite, homme réservé mais connaissant son sujet.

Le Spiritisme et l'Eglise contient ces discussions instructives; M. Leymarie en a fait la préface. Dans la vieille Ile de France, MM. Ducasse et Galybardi sont les défenseurs attitrés de la Cause.

M. le Professeur *Denis Metzger*, écrivain distingué et conférencier est un chercheur vraiment scientifique; M. de Rochas estime hautement son *Essai de Spiritisme scientifique*, celui d'un véritable rationaliste. A Genève, il préside la *Société d'études psychiques* dont *M. Louis Gardy*, auteur de *Cherchons*, est le très estimable trésorier. Nous avons, en ces Messieurs, des Esprits très ouverts à tout ce qui est humanitaire; ce sont des penseurs véritables et des sociologues chrétiens (1).

Le peintre du fameux tableau de Boissy d'Anglas, *Monvoisin* — le Prince *Bodisco* - l'astronome ingénieur et physicien, *Tremeschini*, l'atmiste — le marquis Rossi de Giustiniani auteur du Spiritualisme dans l'histoire — *P. Christian* et son beau et bon volume « La Magie » — E. d'Anglemont, l'éminent écrivain et philosophe. *A. Pezzani*, auteur de *La Pluralité des existences de l'âme* et de tant d'autres œuvres. vivantes — Les grands magnétiseurs, MM. le baron du Potet, A. Cahagnet, Lafontaine, Durville, le *Baron de Guldenstubbe* et sa sœur. Et les chercheurs spiritualistes et érudits, etc., etc.

Et les hommes désintéressés qui ont dirigé la Société de librairie spirite : MM. Levent, De Montaut le juge intègre, A. Caron, Guilbert, Crouzet avocat, Vincent, Vautier, P. Puvis le poète, De Coninck, E. Cordurie avocat, Ladame avocat, Yourievich, docteur Flaschoen, Gambu Amédée, Letellier, Eeckhout, H. Joly, J. Guérin, Mme Rivail A. K, M. Gay, M. et Mme Magat, Mme Marina Leymarie, M. P. G. Leymarie, tous n'ont-ils pas rempli plus que leur devoir? Aucun, parmi eux, n'a touché un dividende de fin d'année et décidaient en assemblée générale annuelle, que tous les bénéfices seraient portés à la Caisse de réserve, pour faire face aux choses imprévues, les procès, les pertes. Ce sage système de prévoyance fut trouvé bon en 1879, et le tribunal honorait cette société, la reconnaissant en parfait accord avec la loi, avec capacité de recevoir par don et testament. Dix-sept ans après, d'autres juges, au même tribunal, ont dit que la même société n'avait pas d'existence légale, ne pouvait recevoir, parce que ses membres désintéressés n'avaient jamais touché un dividende. On a dépouillé une société de braves gens, qui eut ce tort de ne pas savoir trafiquer avec les biens spirites!!!

M. Félix Senillosa, de Buenos-Ayres, république Argentine, est en même temps qu'un propagateur hors ligne, un philosophe éclairé, un publiciste qui écrit dans le journal spirite hebdomadaire *Constancia*; sa générosité est légendaire, quand il s'agit de la cause. Dans son dernier volume intitulé : *Evolution de l'âme et de la Société*, si remarquable dans la forme et dans le fond (2), il écrit page 13 :

« Nous faisons une étude comparée des religions et nous trouvons que toutes ont un fond de vérité, plus ou moins défiguré selon que les peuples qui les professent sont plus ou moins arriérés. Nous démontrons que le progrès ne s'arrête pas; il s'effectue dans l'ordre matériel aussi bien que dans l'ordre intellectuel et moral. Nous démontrons que la conception qui s'attache à l'*incognoscible* n'a pas de raison

(1) *Essai de Spiritisme scientifique*. 2 fr. 50, — *Cherchons*, 2 francs.

(2) 1 vol. in-18, à la librairie spirite. 3 fr. 50.

d'être : Les phénomènes considérés jusqu'ici comme surnaturels vont rentrant de plus en plus dans le domaine de l'observation scientifique. Nous démontrons enfin que la science, qui était rationaliste il y a peu de temps encore, nous conduira au spiritualisme. Ainsi sera fondée la religion de l'avenir dont la morale ne peut être que celle du christianisme. Et le christianisme est la plus pure expression de la démocratie. »

M. *Ercole Chiaïa*, de Naples, a courageusement et avec une singulière énergie, ouvert la voie si féconde du spiritualisme moderne au professeur Lombroso ; c'est un très galant homme, écrivain de mérite lorsqu'il le veut, secondé dans sa mission par la dévouée *Mme E. Chiaïa*.

Avant lui, M. *Ch. Dalmazzo*, grand éditeur à Turin, fut un propagateur spirite de premier ordre ; de même, MM. *Damiani*, si sympathique, et le *professeur Scarpa* qui jusqu'à sa mort, a vaillamment et avec éloquence défendu la cause dans son journal *Gli annali dello spiritismo* pendant 38 ans.

Les docteurs *Rossi-Pagnoni* et *Moroni* sont des serviteurs ardents de la cause, ils l'ont prouvé en éditant *Quelques essais de médiumnité hypnotique*, volume instructif, dû à deux observateurs éclairés (1).

Le docteur *Sant-Angelo* a suivi cet exemple avec bien d'autres.

La comtesse *Mainardi* a combattu pour le spiritisme avec la parole et la plume. La marquise *Capranica*, la *comtesse Casalini* née *princesse Ruspoli*, prêchent d'exemple et sont le dévouement même. De même : M. Bonazza, Mmes Turin, Mlle Paganini, etc...

Le capitaine de cavalerie en retraite, *M. Ernesto Volpi* est un ardent missionnaire spirite Kardéciste, orateur distingué et chaleureux, écrivain de mérite qui publie son estimé mensuel : *El. Vessillo espiritista*. A l'exemple des Grecs, il initie et à ses élèves il passe le flambeau de vérités acquises ; son exemple entraîne les hommes de bonne volonté. A Vercelli, Piémont, ce franc soldat est honoré pour son énergie, sa parole abondante et sage, pour son désintéressement si naturel ; il est un sympathique, comme sa femme et ses enfants. Il a traduit la vie de Jésus de René Caillié (2).

M. le professeur de droit, *M. T. Falcomer*, à l'institut royal d'Alexandrie (Italie), malgré ses occupations nombreuses, trouve le temps d'expérimenter avec esprit de suite, d'enregistrer ses impressions scientifiques, d'en construire des brochures très remarquables par leur précision, et de faire des conférences sur le spiritisme dans les villes importantes du nord de l'Italie ; les journaux d'Alexandrie, de Gênes, de Turin, de Milan, etc., enregistrent le grand succès de ces conférences si savantes et si instructives, qu'un public de choix suit avec le plus vif intérêt. La parole de notre frère et ami est élégante, et de plus, persuasive, avec le fait brutal à l'appui. Lire son Introduction au spiritualisme expérimental moderne (3).

Jean Macé, sénateur, président de la Ligue de l'Enseignement, et Mlle Verenet, directrice du *Pensionnat du Vieux Château*, furent de fervents spiritualistes, très éclairés, les serviteurs fraternels des hommes de toutes conditions.

Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement, spirite énergique, honnête, brave comme tout, espérait que les membres de la Ligue le seconderaient pour propager en France son œuvre considérable : *La Terre*, en 2 vol.

(1) 2 fr. Librairie spirite.
(2) vol. in-18. 3 fr. 50 en italien.
(3) 1 fr. 50. Librairie spirite. 42, rue Saint-Jacques.

avec figures (1). Là, il y a la note spirite puissamment indiquée et les positivistes de la Ligue ne voulurent rien entendre. E. Vauchez qui avait consacré sa vie et sa santé à la Ligue, qui produisait un travail surhumain et envisageait cet objectif : Le spiritisme régénérateur refaisant une conscience à notre humanité dévoyée, pour la guider et lui donner un idéal, l'affranchir des servitudes d'un grossier matérialisme et lui ouvrir des horizons nouveaux par la plus vaste des fraternités et le véritable esprit de justice, E. Vauchez donna sa démission et quitta la vie ardue du combat quotidien. Selon lui, la Ligue errait et nous sommes de son avis.

Nous lisons dans le deuxième volume de *La Terre*, *Les Fluides*, page 59 : « Nous avons ri des revenants... Mais nous concevons aujourd'hui un état nouveau de la matière, créateur de *spectres humains* constatés par des savants, que W. Crookes a analysés et photographiés, dont *A. Aksakof* et le Dr *Gibier* ont pris des empreintes dans le plâtre, que les peintres *Bernard* et *James Tissot* ont peint d'après nature. Nous avons ri de la double vue... et *Taine, Richet, Wallace, Dariex*, avec tous leurs collègues de la Société des recherches psychiques, ainsi que le Dr *Lombroso*, ont *admis en principe* la possibilité d'une communication sympathique de l'esprit à distance, qu'ils ont nommée *Télépathie*. Nous avons ri de l'esprit frappeur... et il n'est pas d'année qui n'amène une maison hantée dont nous sortons inquiets, graves, irrésolus. Et ce phénomène-là n'est que la confirmation des récits qui nous laissaient incrédules. Toutes ces nouveautés ne sont nouvelles que pour la génération actuelle ; elles ont un passé, une tradition, et elles obéissent à d'inéluctables lois. Le spiritisme, l'occultisme, l'hypnotisme n'ont rien inventé ; ils ont trouvé des phénomènes ; par l'étude il les ont provoqués, exagérés, amplifiés, cultivés si l'on peut dire ; mais ils n'ont pas apporté un seul fait inédit. Ces manifestations incohérentes et admirables en même temps, que les livres des vieux thaumaturges enregistrent, se retrouvent nouvellement observées dans des revues spéciales, dans les ouvrages d'Allan Kardec, dans les travaux de Charcot. — Page 282 : « L'être humain progresse ainsi, dans son corps et dans son âme. Car c'est par abus de mots, par légèreté d'attention qu'on sépare ces deux choses, l'âme et la forme corporelle et qu'on distingue entre le matérialisme et le spiritualisme, comme s'il y avait des esprits sans forme, comme si les corps pouvaient vivre et manifester sans l'esprit ! Il y a entre eux une corrélation absolue, une intimité parfaite. »

Ces deux volumes méritent la lecture attentive du chercheur. C'est une œuvre de vérité.

Mme B. de L. M... est une vaillante individualité qui a toujours fait le bien, ainsi que son mari, magistrat haut placé dans la hiérarchie de nos palais de justice. Ensemble ils ont voulu que le spiritisme eût une influence bienfaisante, supérieure, enfantant les dévouements, le sacrifice, le bien de tous. Que leur mémoire soit bénie.

M. le général Gonzalez, à Mexico) fut l'initiateur d'un mouvement spirite considérable au Mexique ; jusqu'à son décès, il eut une société et une revue (*Revista espiritista*), très intéressante et admirablement rédigée, qui lui attirait tous les hommes intelligents de son pays. Après lui, plusieurs autres revues spirites disparurent peu à peu, leurs rédacteurs et les fils du général *Refugio Gonzalez*, n'ayant ni l'esprit de suite, ni la volonté de cet apôtre véritable. Qui reprendra au Mexique l'énergique impulsion, si rationnelle, de notre vieil et respectable frère et ami ?

Amalia Domingo Soler, la femme poète et publiciste hors ligne, est née à Sevilla

(1) 15 fr. 2 vol. in-8.

(Espagne), elle est actuellement âgée de 64 ans. Cette sœur au caractère le plus noble devint spirite en 1872, à l'aide de preuves matérielles et surtout de la philosophie énoncée par Allan Kardec. Dès lors elle soutint une ardente polémique contre le sacerdoce catholique et principalement avec le chanoine Vincent Monterola, le jésuite Padre Fita, avec le frère père Sallares et le directeur des écoles Pias et Padre Llanas ; elle le fit avec succès.

Notre si estimable S. E. S. a collaboré depuis 1872, à toutes les revues espagnoles et américaines, avec un talent incontestable et un dévouement continu et désintéressé ; son nom est populaire dans tous les pays où la langue espagnole se parle, on y apprend par cœur ses poésies inspirées par nos amis de l'au-delà.

Elle a dirigé pendant vingt ans la revue *Luz de porvenir*. Honneur à cette belle âme, reconnaissance à ce cœur d'or, si simple, si humanitaire.

Dans les pays de langue espagnole, il y a des publicistes des poètes, des écrivains érudits, des orateurs renommés et, seul, un penseur de ces pays pourrait nous donner sur chacun d'eux une légende intéressante et vécue ; n'ayant point cette légende, nous citons des noms ne pouvant mieux faire, et si quelques omissions sont indépendantes de notre bonne volonté, qu'elles nous soient pardonnées parce que nous ne pouvons faire autrement. Nous citons :

Jacques Félin ; *Jose-Maria de Fernandez*, fondateur du spiritisme en Espagne ; *le vicomte de Torres-Solanot ; Jose Agramonte* ; *Anastasio Garcia Lopez* ; *Manuel Corchado* ; *Jose Navarette* ; *Amalia Domingo y Soler* ; *Joaquin Huelbes Temprado* ; *Manuel Sanz Benito* ; *Mortorell* ; *Miguel Vives* ; *Eulogio Prieto* ; *M Oscariz, avocat* ; *Félix Navarro* ; *Couillaut* ; *Casanovas* ; *Anastasio Garcia* ; *Pierre Fortoul Hurtado* ; *Edward Froula* ; *Narciso Moret* ; *de Garay* ; *José Nicolas Bartomen* ; *Facundo Usich* ; *Thomas de Ona* ; *Carlos paz Soldan* ; *Quintin Lopez* ; *de Mirguil* ; *Félix M. Alvarez* ; *Salomon* ; *Léon Alvarez* ; *Francisco Pelati* ; *Eduardo E. Zarate* ; *Don F. de Zayas* ; *Enriquez.*

De même les Allemands ont le *Dr Witig* ; *Dr Schleiden* ; *Ch. Sigismond* ; *Carl du Prel* ; *Max Rahn* ; *De Rappard* ; *B. Cyriax*, etc.

La Suède et la Norvège nous présentent *Carl Sjostedt* ; *Matheus Filder* ; *Mme d'Espérance* ; *colonel Kingensterna* ; *Mmes Norlund* ; *M. Torstensen*, etc.

En Hollande, le pasteur *M. P. Huet* ; *J. P. van Straaten* ; *pasteur Roorda van Eysinga* ; *Mme Van Calcar* écrivain en renom, possèdent tous les titres pour ne point être éliminés du véritable apostolat.

En Belgique : *Ch. Fritz* ; *O. Henrion* : *Van de Ryst* ; *Félix Paulsen* ; *Martin* ; *Bertrand* ; *Buntinx*, luttent depuis 1860, pour établir la religion future universelle.

En terminant cette liste nombreuse, ne soyons point inquiets quant au choix à faire parmi ces chercheurs et ces hommes de haute lutte intellectuelle et spirituelle ; on aura de l'embarras pour le faire sagement et simplement, ceux qui savent n'aimant point à sortir de leur réserve et de leur cabinet de travail pour affronter les suffrages de leurs frères en croyances. La nécessité et le devoir leur imposera l'apostolat laïque, cela est évident.

Avec Allan Kardec, répétons ces prophétiques paroles :

« Le spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révélait, il l'accepterait.

« Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser ; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu. »

Notre ligne de conduite n'est-elle pas ainsi nettement et sagement tracée ?

P.-G. LEYMARIE.

LA PHOTOGRAPHIE SPIRITE.

Cher Monsieur Leymarie, il y a déjà deux années que je n'ai eu le plaisir de vous écrire.

La maladie prolongée de ma mère, puis son décès, sont les causes principales de mon silence.

Nos séances durent toujours. Notre médium Janek nous est fidèle jusqu'à présent. Nous avons des matérialisations complètes dont le compte rendu vous sera fait dans les lettres prochaines. Janek a été pendant six semaines à Pétersbourg, l'année passée, invité par le cercle spirite de cette ville; il a donné une séance chez le grand-duc Nicolas Nicolaievitsch. Toutes ses séances ont parfaitement bien réussi.

Voici l'historique de la photographie ci-jointe:

M. G...wski, habitant Varsovie, musicien à l'orchestre de l'Opéra a perdu il y a quelques semaines, sa fille âgée de 3 ans. Les parents, désespérés, voulaient absolument avoir la photographie de la petite défunte, mais pas assez riches pour une pareille dépense, ils cherchèrent un photographe modeste travailleur qui put leur donner ce souvenir. Une dame de ma connaissance recommanda à M. G...wski, un jeune photographe qui avait opéré pendant quelques années dans un atelier renommé.

M. G...wski accepta l'artiste qui se rendit au logis où était exposé le corps; il posa l'enfant morte dans un fauteuil, l'approcha de la porte fermée conduisant dans une autre pièce, et prépara le nécessaire.

Mme B...vicz rencontrant le lendemain, le jeune homme, lui demanda si la photographie était réussie.

— Imaginez-vous, reprit le photographe, qu'elle est manquée; une fatalité a placé une main, sur le dos du fauteuil dans lequel je posai l'enfant; la nuit tout entière, et la journée, j'ai pensé d'où cela pouvait bien provenir, je ne puis résoudre la question. Naturellement, je ne montrerai pas ce cliché aux parents pour ne les point affliger, je ferai une autre photographie et poserai l'enfant dans son cercueil.

Mme G...cz pria le jeune homme de lui faire une copie de ce cliché *gâté* et me l'apporta, sachant que cela me pourrait bien intéresser.

Après, je parlai moi-même au photographe, pour obtenir de plus amples informations quant à ce cliché qu'il me présenta et nous en discutâmes.

Je lui demandai comment s'expliquait-il ce cas, et si, quelque chose de pareil ne s'était point présenté dans la pratique de son métier.

— Jamais, reprit mon interlocuteur; le fait actuel me rend stupide; en présence de ce résultat, que penser?

— Peut-être, répondis-je, d'autres personnes étaient-elles présentes dans la chambre et se sont approchées du fauteuil, pour corriger par exemple la

toilette de l'enfant et quand vous avez découvert l'appareil, ces mains étaient sur le cliché.

— Jamais de la vie : 1° je ne suis pas un photographe amateur et, connaissant à fond mon art je ne puis avoir de telles négligences, étant un travailleur routinier, avec l'expérience de six ans et demi à la direction d'ateliers importants. Si j'eus commis une telle négligence il y aurait ici sur le cliché, un rayon blanc partant du bout des mains, parce qu'ici et plus bas vous voyez l'autre main, et en outre quelques points clairs dont je ne puis m'expliquer la signification ni la présence. »



En effet, j'aperçus la moitié de l'autre main, la gauche qui n'était pas sur ma copie, et dont les bords étaient coupés de ce côté. « Ce qui est le plus étonnant et très important, ajouta l'artiste, dans toute cette histoire, c'est cette circonstance que les deux mains et les points clairs visibles sur cette photographie, ont apparu *les premiers* au développement du cliché, plutôt que la robe blanche de l'enfant. »

Donc, les mains mystérieuses avaient encore plus de clarté que la robe et ce phénomène est, justement, une particularité spéciale aux corps astraux.

Cette circonstance doit décisivement éloigner tous les doutes quant à l'authenticité du phénomène d'apparition de mains astrales.

A ce sujet, nous avons fait dans notre cercle une petite enquête pour envisager quelle force nous pouvions invoquer ici quant à ce phénomène. Après une longue discussion nous conclûmes que ce devait être la force médianimique d'une personne présente pendant qu'on faisait la photographie de la défunte; or le photographe étant seul, ce devait bien être celle de cet artiste à la posture bien originale, à la tête énorme, avec de grands yeux sortants de leurs orbites, et tout cela ajusté sur un petit corps.

Pour apprendre si notre hypothèse n'était pas fausse, nous invitâmes ce jeune homme à notre séance habituelle et le plaçâmes vis-à-vis du médium Janek.

Quoique les manifestations, à une pareille distance du médium fussent très rares, ici, néanmoins, notre photographe la ressentit; les invisibles lui retirèrent sa chaise, la rejetant loin et la renversant quand il voulait la reprendre. Ces certaines mains, comme il le déclarait, le repoussaient et il lui fallait lutter avec elles, sans résultats et sans son siège; il devait revenir à sa place, mais à peine se trouvait-il près de la table que sa chaise se levait debout et pointait vivement vers son propriétaire. Nous entendions aussi des coups retentissants autour de la chaise du photographe.

Convaincus ainsi de la force médianimique du jeune homme, nous fîmes le projet de le photographier, avec l'espérance d'obtenir quelque chose d'extraordinaire sur un cliché.

Je vous ferai part, mon cher Rédacteur, du résultat de ces expériences; aujourd'hui, veuillez agréer nos salutations fraternelles et nos civilités les plus empressées.

WITOLD CHLOPICKI.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES.

Nous commençons aujourd'hui, une nouvelle étude de notre éminent collaborateur Ernest Bosc à laquelle il travaillait depuis de nombreuses années et qui fut, pour ainsi dire, préludée par l'*Histoire Nationale des Gaulois*, écrite en collaboration avec son vieil ami, L. Bonnemère.

Nous le pensons, nos lecteurs liront avec un très grand intérêt et profit l'œuvre nouvelle du fécond écrivain.

P. G. LEYMARIE.

AVANT-PROPOS

Mes ouvrages ne sont pas faits pour une seule lecture ; il faut les relire et les méditer.

BALLANCHE.

Si l'origine de la plupart des peuples est entourée de mystères nous pouvons bien dire qu'aucun peuple n'a une origine plus obscure que celui des

Celtes, qui furent les premiers habitants de l'Europe Occidentale. L'absence de documents originaux, l'insuffisance d'auteurs anciens, de même que la main des hommes ont détruit les débris des traditions et des antiques coutumes des nations celtiques. Aussi quand l'idée de tenter un ESSAI *de Restauration de l'Occultisme celtique*, nous traversa l'esprit, notre première impression fut que la chose paraissait bien difficile, sinon impossible, d'autant que nous savions qu'il fallait diriger nos recherches du côté de l'Irlande principalement, or nous savions aussi fort bien que les moines irlandais armés de torches incendiaires avaient brûlé plus de DIX MILLE *Manuscrits en caractères runiques*, écrits sur des écorces de bouleaux, lesquels manuscrits renfermaient la tradition de la *Race Celtique*, peut être autochthone de notre continent.

C'était donc là une riche mine perdue pour nos travaux!

Mais nous étions depuis longtemps familiarisé avec le vandalisme pieux! En effet, quand il nous avait fallu reconstituer l'OCCULTISME EGYPTIEN nous avions dû compter avec l'incendie de la riche Bibliothèque d'Alexandrie; quand plus tard nous avons voulu étudier l'OCCULTISME HINDOU, nous avons eu à déplorer le même vandalisme (1) qui avait détruit quantité de manuscrits anciens en Sanskrit en Tamoul, en Canari, en Devanegari etc.

Nous étions donc assez aguerri pour traiter des sujets très difficultueux en nous passant de quantité de documents précieux qui auraient singulièrement facilité notre tâche. C'est cet entraînement à étudier les questions les plus ardues, les matières les plus difficiles avec de faibles secours qui nous a donné le courage et l'énergie et, disons-le, la hardiesse de traiter la thèse difficile et délicate entre toutes qui faisait l'objet de nos ardents désirs.

Quel plus beau sujet pour nous en effet, que de parfaire la trilogie de nos rêves, c'est-à-dire d'exposer à des lecteurs amis, l'Occultisme chez trois grands peuples.

L'OCCULTISME EGYPTIEN,
L'OCCULTISME HINDOU;
L'OCCULTISME CELTIQUE.

Cette TRILOGIE est aujourd'hui un fait accompli, par la mise au jour de la présente étude.

Mais que de difficultés à vaincre pour terminer cette œuvre! Surtout que les documents écrits anciens nous faisaient presque entièrement défaut.

Mais si nous ne pouvions puiser du côté des manuscrits runiques irlandais, il nous restait les us et coutumes anciens de l'Irlande, son Folklore ou tradition populaire; nous avions ensuite l'Ecosse que sa position isolée et septentrionale de notre continent avait mis à l'abri des invasions étrangères et des bouleversements; enfin, l'Orient avec ses mines inépuisables; car si la Race Celtique n'était pas originaire de cette contrée, elle y avait certaine-

(1) Voir ADDHA-NARI avant-propos, un volume in-18, Paris, 2e édition, 1894.

ment vécu, en partie du moins. — Nous avons donc dirigé nos recherches non seulement du côté de l'Irlande et de l'Ecosse, mais aussi du côté de l'Orient et finalement après de longues années de recherches, notre moisson a été assez riche pour nous permettre d'entreprendre et de présenter aujourd'hui une nouvelle étude depuis longtemps promise :
Bélisama ou l'*Occultisme Celtique dans les Gaules*.

Qu'est-ce que *Bélisama* ou *Bélisana* ?

C'est une divinité celtique, la vierge-mère qu'on retrouve dans toutes les religions. C'est une sorte de Minerve, que les Gaulois ou Celtes (c'est tout un nous le prouverons ultérieurement) vénéraient comme l'*Inventrice des arts*.

D'après les Archéologues et les Mythographes compétents, cette Divinité serait d'origine Syrio-Phénicienne (ce qui démontre sa haute antiquité), et l'analogue du Dieu Phénicien *Beelsemen* ou *Baalsamin*, comme nous allons voir.

Si nous étudions l'étymologie du terme Bélisama, nous voyons tout d'abord que le *Corpus* des inscriptions latines (1) mentionne dans plusieurs monuments épigraphiques, la *Minerva Belisama*.

Or, ce terme est absolument celtique, cela ne peut faire l'objet d'un doute, car si nous procédons par analogie, nous trouvons parmi de très anciens noms de lieux recueillis par le navigateur Pythéas (2) celui d'*Uxisama* (île d'Ouessant) (3) qui est également Celtique et rappelle tout à fait celui de Bélisama, peut-être d'origine Phénicienne, comme nous venons de le dire.

Si cette hypothèse était admise (et elle est très admissible). Bélisama serait une forme féminine de *Baal-Samin* signifiant en Phénicien *Roi des cieux*. Baal-Samin ou *Samain* est le Βεέλσαμήν de Sanchoniaton, et, d'après cet auteur ne serait autre que le soleil, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Agni des Persans, etc., c'est ce même Dieu que Pænulus dénomme *Baalsamen*; Bélisama signifierait donc *Reine des Cieux*.

Poursuivant nos recherches analogiques, nous admettrions volontiers avec quelques archéologues que la désinence *Sama* est un superlatif; ainsi l'île d'Ouessant (*Uxama*), c'est-à-dire île haute (la plus élevée vers le Nord), aurait comme superlatif *Uxisama*, c'est-à-dire la plus haute, très haute (sous-entendu vers le Nord). D'où Bélisama, Reine des Cieux, désignerait la plus haute Beel, la plus haute Déesse, c'est-à-dire la Reine des Cieux.

(1) Tome XII, p. 162; *Orelli*, n° 1431, 1969.

(2) Pytheas, navigateur Grec était originaire de Marseille ; ses écrits ne nous sont connus que par l'intermédiaire d'autres auteurs, Strabon entre autres. Ce dernier, nous dit d'après le témoignage de Polybe que Pythéas était fort pauvre.

(3) Strabon, I, IV, 5.

Tout ce qui précède nous est confirmé par une très antique inscription de Vaison, qu'on peut voir au musée d'Avignon, inscription Grecque qui mentionne un temple élevé en l'honneur de BHΛHCAMIC par un riche Gaulois, un collier d'or. Il est facile d'admettre l'identification de *Belecamic* et de *Bélisama*, *Baalat Samin* la *Reine des cieux* qui était la grande déesse asiatique.

Cette identification a été du reste déjà admise par Selden (1). L'éminent publiciste anglais mentionne même, une médaille sur laquelle il aurait lu :

MINERVA BELISAMA

Ce monument de numismatique doit être fort rare, car malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu en trouver un exemplaire dans aucune collection.

Nous pourrions alléguer encore, en faveur de notre thèse, un monument très curieux qui existe à Nîmes : une Nymphée dénommée : Temple de Diane (2). Ce monument aurait été construit sur un ancien temple dédié à la Déesse Bélisama ; or beaucoup d'archéologues (et nous sommes de ce nombre), admettent que la ville de Nîmes, l'antique *Colonia Nemausensis* est d'origine Phénicienne.

Ce qui précède démontre donc bien que le terme de *Bélisama* n'est nullement fantaisiste tout au plus mythique et que dans une très haute antiquité, chez les Phéniciens, comme chez les Celtes, il a existé une divinité de ce nom analogue à Isis, la Grande Déesse Egyptienne et à Addha-Nari, la Grande Déesse Hindoue.

Donc est parfaitement justifié le titre de ce nouvel ouvrage.

Bélisama ou l'*Occultisme celtique* dans les Gaules, ouvrage qui complète la Trilogie occultique depuis longtemps promise.

Nous espérons que ce nouveau volume donnera une vigoureuse impulsion au Celtisme tant en faveur dans ces dernières années, faveur telle, que bien des savants y ont vu les signes précurseurs d'une *Renaissance celtique*.

Il y a seize ans, en publiant notre *Histoire nationale des Gaulois*, nous avons déjà coopéré à la Renaissance de l'âme celtique qui est l'âme même de la France, comme le dit si bien dans ses *Légendes de France* Ed. Schuré

(1) Archéologue anglais, né en 1584 à Salvington, Comté de Sussex, qui y est mort en 1654. Il a publié des œuvres diverses fort estimées aujourd'hui réunies en trois volumes, in-f° Londres, 1726.

(2) Ceux de nos lecteurs qui désireraient voir une monographie avec de nombreux dessins de ce célèbre monument par nous restauré n'auraient qu'à consulter au mot : Nymphée, le Dictionnaire raisonné d'architecture *et des sciences et arts qui s'y rapportent*. 4 vol. gr. in-8° Jésus, avec 4.000 bois dans le texte et 40 pl. en noir ou en couleurs, Paris ; Firmin-Didot, 2e édition, 1882.

« L'âme celtique, écrit-il, c'est l'âme intérieure et profonde de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions les plus élémentaires comme les plus hautes aspirations du peuple français. »

Notre œuvre sur les Celtes ou Gaulois (1) a reçu un excellent accueil auprès du public lettré et elle a coopéré certainement au mouvement Celtique. Cette nouvelle étude, plus approfondie, nous a fait découvrir des faits absolument nouveaux et nous a suggéré des observations originales qui pourront certainement conduire à la vérité, ceux qui après nous, seraient tentés de traiter ce vaste sujet, qui a fait pendant plus de vingt ans l'objet de nos études de prédilection.

Il est nécessaire en ce moment, plus que jamais, de réveiller l'âme de la patrie et de la diriger vers les hautes aspirations dont parle M. Ed. Schuré non seulement pour sortir du milieu où nous vivons actuellement dans notre pauvre France, mais aussi pour rappeler aux peuples du monde entier, qu'il n'y a rien de supérieur à l'Amour et à la Justice ; or les Celtes étaient bons et souverainement justes, aussi mettaient-ils toujours leur bras à la disposition du faible.

Nous avons longtemps conservé intact ce privilège de notre race Celtique, malheureusement, depuis l'année terrible, nous semblons l'avoir quelque peu oublié. Espérons que ce ne sera pas pour longtemps encore, et que la France nouvelle, la France Celtique, forte et régénérée, va pouvoir bientôt reprendre son rôle protecteur des peuples opprimés !

CHAPITRE PREMIER

Les Celtes.

Un grand nombre de peuples de l'Antiquité eut des annalistes et des historiens, des poètes et des guerriers qui ont écrit l'histoire de leur pays ou les hauts faits qu'ils avaient accomplis.

Pour les Celtes, rien de pareil n'existe; aussi est-il bien difficile de pénétrer jusqu'à la source de leur origine et de connaître leur histoire et surtout leur occultisme, et cependant nous n'avons pas hésité à entreprendre la narration de celle-là et de celui-ci, après avoir consulté les innombrables travaux publiés sur ce vaste peuple, disons mieux sur cette vaste race.

Nous allons donc aborder la question de nos origines.

Que sont, en effet, les Français modernes?

Des Gaulois en partie, c'est entendu, mais il faut ajouter que Gaulois ou Celtes, c'est tout un, car la race gauloise ou la race celtique ne sont qu'une seule race.

---

(1) Cette œuvre a pour titre : Histoire nationale des Gaulois *sous Vercingétorix*, par Ernest Bosc et L. Bonnemère, 1 vol. in-8° de 466 pages, illustrées de 169 gravures intercalées dans le texte, Paris, in-8 : 8 fr.

Nous ne sommes nullement Latins, comme on l'insinue dans nos esprits depuis de longs siècles.

Il n'existe pas de race latine, mais seulement des NATIONS LATINES!

Nous appartenons donc à la race celtique, c'est-à-dire à la plus ancienne des races modernes ; les Anglo-Saxons, les Germains, les Slaves sont également tributaires de cette même race et chaque fois que nos littérateurs contemporains font l'éloge des Anglais, des Germains et des Slaves, ils font surtout et avant tout l'éloge du Celte, car c'est lui et, lui seul, qui a toujours été à la tête de la civilisation et cela dès les temps les plus reculés, depuis des milliers de siècles.

Voici une thèse qui va peut-être paraître bien hardie à la généralité des lecteurs, mais après de longues études, il a bien fallu nous rendre à l'évidence et reconnaître que ce n'est pas l'Inde qui a civilisé l'Europe, mais bien les hommes de la Celtide. C'est le Celte qui a apporté en Asie la civilisation.

Aujourd'hui le mirage indo-européen, le mirage oriental a vécu ; les hommes de science certaine et véritable ont démontré que notre civilisation, celle de notre cycle, n'est pas venu de l'Orient, mais est originaire de l'Occident.

Or, jusqu'à ce jour, un grand nombre de savants ont voulu faire dériver de l'Orient toute civilisation (nous avons nous-même versé dans cette erreur autrefois), mais des travaux de grande valeur publiés par ces savants n'ont jamais pu être assez concluants pour entraîner une conviction ferme, parce qu'ils s'étayaient sur des conjectures vagues, sur des hypothèses hasardées.

Aussi nous pensons aujourd'hui que les recherches du côté de l'Orient, du côté de l'Asie, rendent le problème celtique insoluble, et après avoir acquis cette conviction à la suite d'immenses recherches, nous avons dû abandonner cette vieille piste et nous tourner d'un autre côté et au lieu d'allér fouiller les auteurs grecs et latins, de même que les géographes anciens pour y trouver les débris des traditions de la langue et de la doctrine druidiques des Celtes, nous avons dû étudier tout simplement les traditions de ceux-ci chez des peuplades et des peuples contemporains qui passent pour des débris des Celtes anciens.

Or, la langue celtique s'est conservée dans deux principaux idiomes contemporains de l'Irlande, de l'Ecosse, du pays de Galles et de la Basse-Bretagne. Ces deux idiomes sont le Gaélique et le Gallois. Ces deux idiomes bien qu'issus d'une source commune (ceci est de toute évidence) diffèrent cependant assez pour être considérés comme deux langues différentes. Chacun même de ces idiomes se subdivise en trois dialectes principaux : l'*Irlandais*, le *Manx* et l'*Erse* qui constituent le Gaëlique, tandis que le Cor-

nique et le Bas-Breton constituent le Gallois proprement dit. Ajoutons que le nom de Gaëls (*Gaoidhal*) est commun aux Irlandais et aux Ecossais, mais on les distingue cependant par le nom d'*Eirionnaich* (Irlandais) et d'*Albanaich* dont le terme *highlander* est la traduction. Quant aux Gallois (Galli) *Welsh* en anglais, on les nomme *Cymry* ou *Kymry* et leur langue Cymraëg ou Kymraëg; quant aux termes *Breizix* ou *Breizaded*, ils servent à désigner les Bretons. La langue basque, le languedocien et la langue provençale pourraient être considérés comme des dialectes celtiques tant ces idiomes ou dialectes renferment des termes celtiques. Disons enfin, que beaucoup de savants ont cherché dans l'Hébreu l'origine des langues ou idiomes celtiques; nous serions plutôt disposé à admettre une thèse contraire et ne voir dans le Phénicien, dans l'Hébreu et dans le Grec que des langues dérivés du celtique, si comme le croit un grand nombre d'auteurs, le celtique est l'origine du plus grand nombre des langues anciennes et moderne. Nous n'insisterons pas plus longuement ici, sur ce sujet; dans le courant de notre travail, nous aurons l'occasion de revenir sur cette grave question ainsi que de mentionner des travaux à cet égard. Nous aurons l'occasion notamment de faire remarquer que l'Irlandais (*le Erse*) contient un grand nombre de termes qui ont une analogie frappante avec des termes sémitiques correspondants. Et, fait digne de remarque, ce sont surtout les noms des divinités et les expressions religieuses qui, dans l'hébreu et l'ancien irlandais, comportent de ces analogies.

Le sanskrit lui-même ne serait-il pas dérivé du celtique, le sanskrit primitif tout au moins ?

En étudiant notre œuvre, le lecteur pourra se faire lui-même une opinion à ce sujet.

L'idée que les Celtes ont été les civilisateurs de tous les peuples a été émise par plusieurs auteurs. Th. Cailleux a même écrit un volume sur cette question avec ce titre : *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples.*

Dans cet ouvrage l'auteur nous dit que la civilisation est originaire des régions atlantiques, que de là elle s'est répandue dans les deux continents; qu'enfin le pays des Celtes n'a jamais reçu aucune colonie de peuples orientaux.

Longtemps avant Th. Cailleux, presque un demi-siècle avant lui, J.-B. Bouché émettait la même idée dans les lignes suivantes (1) : « Tous les

(1) DRUIDES ET CELTES ou *Histoire de l'origine des sociétés et des sciences*, p. 59 et suiv., 1 vol. in-12, Paris, 1848.

Saint-Jérôme atteste que dès les premiers âges du monde les Celtes ont occupé l'Espagne. Clavier dit : « les Ibères ou Celtes-Ibères des Pyrénées, ainsi que toutes le peuplades de l'Espagne, étaient des colonies des Celtes. »

témoignages que nous ont laissés les auteurs sur l'étendue de la Celtique prouvent qu'elle n'avait d'autres bornes que l'Europe. Nous nous croyons donc fondé, quand nous disons : le mot EUROPE signifie *Déluge de flamme* et présente dans sa dénomination les traces d'un incendie. Ainsi, c'est de la Celtique que sont sortis les premiers peuples civilisateurs et conquérants. Mais le fleuve d'oubli dans sa marche incessante emporte tout; et le pied d'un voyageur efface l'empreinte qu'a laissée sur le sable celui qui l'a précédé.

« La conquête primitive du globe, l'origine des premières sociétés, la prise de possession de la terre furent faites par le feu. Elles furent l'ouvrage des *Celtes incendiés* et ensuite *incendiaires*. Cette formidable migration que ne pouvait plus contenir la ruche humaine, franchit les Pyrénées et fonda sa première colonies des Celtes-Ibères (1).

« ABIS ne fut pas leur premier chef, mais leur premier législateur. Il naquit dans l'enfance du monde, dans un temps où le miel venait de succéder à une nourriture plus sauvage, où les pères avaient commercé avec leurs filles; lui-même naquit d'une semblable union. Il donna des lois aux Celtes, etc..

« Bientôt un essaim de Celtes et de Celto-Ibères osa braver les dangers de la mer à Gà-des (Cadix) et fit alliance avec l'Océan, en laissant pour perpétuer la mémoire de cette périlleuse expédition, ces fameuses colonnes dont parle Philostrate (2). Ils traversèrent le détroit de Gibraltar sur des *galions*, *gal-iôtes*, *gal-ères* informes auxquels nos ancêtres ont laissé leurs noms, et se jettèrent sur cette vaste et brûlante contrée africaine, à laquelle ils donnèrent le nom de *Libya*, *id est incensa*, qui, selon le savant Bodin, signifie incendie. Ils s'établirent sur la côte du détroit; ce fut là que leur chef *Anthée*, ce fils de la terre, fonda TANGIS, aujourd'hui TANGER. En les suivant, on voit qu'ils fondent la nation des *Ethiopiens*, les colonies des *Palyuriens*, des *Tisuriens*, des *Suburiens*, des *Ganuriens*, des *Tébestiens* et des *Ombriens*; ils s'établissent le long de la rivière de *Ser-Bétos*; de là, on les voit passer en Phénicie et se placer à *Ser*. Tous ces peuples, soit dans l'étymologie de leurs noms, ou dans les circonstances de leur établissement primitif, nous offrent l'empreinte irrécusable de leur origine celtique. »

Ce qui précède est confirmé par la citation suivante de Mme Clémence Royer, qui, dans le *Congrès International d'anthropologie*, tenu à Bruxelles, en 1872, protestait contre l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens (1) : « Considérée en masse dans son Unité, notre population indigène est blonde :

(1) ARISTOTE, ELÉEN, EUSTACHE nous apprennent que les autels (ou colonnes d'Hercule) ont été élevés par un héros celte et furent d'abord nommées *Saturni*, ensuite *Aræ Briarei*, puis *Aræ Herculis*.

(2) *Compte rendu du Congrès de Bruxelles*, p. 574.

S'il y a des bruns en Europe, c'est qu'ils y sont venus d'ailleurs; s'il y a des blonds autre part, c'est qu'ils y sont allés. Cette langue aryenne, dont on est parvenu à reconstruire les éléments primitifs, c'est en Europe qu'elle a été parlée originairement et non dans l'Inde, où elle est venue de la Perse, où elle est peut-être venue du Caucase. On ne trouve d'indigène dans l'Inde et dans la Perse que des populations brunes; celles qui parlent ou ont parlé les dialectes aryens étaient seulement moins brunes, et si des peuples bruns parlent des langues aryennes, c'est qu'ils les ont apprises d'émigrants européens blancs à l'origine, mais qui se sont perdus dans la race brune indigène. »

Ainsi donc en nous étayant sur les travaux de la savante traductrice des Œuvres de Darwin, de Mme Clémence Royer, on peut dire que le type celte, que les vrais Celtes étaient grands, blonds et dolichocéphales et que le type des hommes petits, bruns et brachicéphales étaient des étrangers arrivés dans la Celtique, soit comme prisonniers de guerre soit comme envahisseurs, mais ce n'était pas des Celtes; car évidemment ces deux types si différents ne pouvaient être issus d'une même race.

La race celtique occupait une si vaste étendue de territoire qu'elle se subdivisait en deux principaux rameaux différenciés par des dialectes différents. Le premier rameau connu sous le nom générique de *Gadhelique* comprend : l'Irlandais (l'Erse), le *Gaëlique* parlé sur les plateaux d'Ecosse et le *Mank* (île de Man); le second rameau ou Rameau *kymrique* comprend le *Gallois* (Welsh), le *Carnique* (dialecte du pays de Cournouailles) et le Bas-Breton (Armoricain). Ces derniers Celtes sont dénommés *Kymris*.

Tous les peuples ont leur légende relativement à leur origine, les Celtes ont donc la leur, que nous allons rapporter, sans du reste y ajouter foi, mais nous devons la mentionner cependant dans une étude comme la nôtre.

Suivant donc une légende très répandue, les Gals, Gaëls ou Celtes étaient les descendants de Gomer, fils de Japhet et venant de l'Asie Mineure à une époque qu'il est impossible de préciser (d'aucuns disent vers 1400 av. J.-C.) se seraient répandus dans la Gaule en refoulant les Ibères vers le Sud et les Ligures vers l'Est, puis envahissant l'Espagne, ils se mêlèrent aux Ibères; mais une tribu de ceux-ci, les Aquitains, résistèrent aux envahisseurs et conservèrent leur territoire entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne. « Vers le milieu du XVIe siècle av. J.-C. les Gals étaient les souverains maîtres de la Gaule. »

Nous pensons que cette version soutenue par bien des historiens est erronée; les auteurs qui la partagent sont ceux qui font venir les Celtes de l'Asie, ceux qui ont encore l'esprit imbu du « Mirage Oriental ».

Résumant ce qui précède, disons que la grande race celtique a peuplé à un moment donné presque toute l'Europe. Aujourd'hui les débris de cette

race, qui ont conservé encore leur tradition, occupent la Bretagne, le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Quant à son histoire, elle est bien obscure, partant bien incertaine, mais ce qu'on peut affirmer, c'est que la population primitive des Gaules a été divisée en deux branches : la Gallique et la Kimrique. Les Grecs nommaient les Celtes de cette branche *Kimmerivi* et les Romains *Cimbri*. Cependant tous les historiens anciens : Plutarque, Appien, Strabon, Diodore de Sicile regardent les Galli et les Kymri comme faisant partie de la même famille, de la FAMILLE CELTIQUE.

A quelle contrée de notre continent la race celtique doit-elle son origine?

Nous devons avouer que les investigations les plus érudites utilisant principalement la linguistique n'ont jamais pu démontrer d'une manière certaine la contrée dans laquelle sont nés les premiers Celtes et où se trouve par conséquent le *Berceau celtique*.

Des archéologues érudits ont essayé de démontrer qu'ils appartenaient à la famille des peuples de races indo-germaniques émigrés d'Asie en Europe, nous l'avons déjà dit, mais aucune tradition ne permet d'établir ce fait d'une manière positive.

D'autres archéologues, non moins érudits que les premiers, ont prétendu que les Celtes sont autochtones et dès lors, originaires de la Gaule transalpine et des Iles Britanniques et qu'ils envahirent successivement les contrées environnantes : la Gaule Cisalpine, la Germanie, une partie de la Scythie et se dirigèrent de là dans l'Inde sous la conduite de Ram, ayant pour enseigne un Bélier (Aries). Ram aurait emmené hors de leur pays ces Celtes pour éviter une guerre civile imminente, nous partageons entièrement cette opinion.

Quelle que soit l'origine des Celtes, qu'elle soit européenne ou asiatique peu nous importe pour notre sujet, l'essentiel pour nous est de développer notre thèse extrêmement difficile et délicate, de bien établir que les Celtes ont connu *très certainement* l'extrême Orient, car tous les archéologues, à quelque école qu'ils appartiennent, tous les linguistes, tous les géographes et tous les historiens sans exception sont d'accord sur ce point. Tous reconnaissent, en effet, qu'ils y ont vécu, soit qu'ils aient occupé l'Inde comme envahisseurs, soit qu'ils en aient été primitivement originaires. Ceci qui doit être absolument admis, nous permettra d'étudier avec certitude l'Esotérisme celtique dans les Gaules et de pouvoir le reconstituer concurremment avec l'aide d'autres matériaux.

Nous avons dit précédemment que la race Celtique « si elle n'était pas répandue autrefois sur toute la terre, sur toute la surface du globe, occupait du moins la plus grande partie de l'Europe ; nous aurions pu ajouter aussi, et de l'Asie ; car les Celtes se répandirent successivement dans diverses contrées et fondèrent huit autres peuples : 1° les *Celt-Ibériens* en Espagne; 2° les

Celtes-Bretons en Bretagne ; 3° les *Celtes-Belges* en Belgique ; 4° les *Celtes-Italiens* dans la Gaule Cisalpine ; 5° les *Celtes-Alpins* et *Danubiens* dénommés *Helveti*, *Gothini*, *Osi*, *Vindelici*, *Bœti*, *Norici* et *Carni* ; 6° les *Celtes Illyriens* ou *Scordini* établis sur le mont Scordus; 7° les *Celtes-Macédoniens* et *Thraces*; 8° les *Celtes Asiatiques*: *Talistobogi*, *Trocmi* et *Tectosages*, qui fondèrent le royaume de Galatie.

Si la question celtique a été si controversée, c'est que les auteurs anciens, Grecs et Latins, nous ont fourni bien peu de renseignements.

Strabon parle fort peu des Celtes ; Hérodote n'en dit que quelques mots à propos des Celtes d'Espagne. On les nommait *Celtici* dans l'Estramadure méridionale, ainsi que dans la Gallicie septentrionale, tandis que sur les hauts plateaux des deux Castilles, on appelait *Celt-Ibériens* le mélange des Celtes et des Ibères habitants aborigènes.

Valère-Maxime, Ammien Marcellin Paterculus, Pomponius Mela, Pline Velleius et Tacite ne nous fournissent de même que Jules César, que de courtes notes.

Si les renseignements sur les Celtes, Galli, Galates, Gaulois sont si brefs dans l'Antiquité, c'est moins à l'ignorance des Romains, qu'à leur orgueil que nous devons ce silence et qu'à la soi-disant barbarie de nos pères (1).

Cependant sans nous exposer à de graves erreurs et sans vouloir tracer des limites géographiques strictes, nous pouvons établir la succession des différents peuples de l'Europe ayant occupé ce qui fut la Gaule Transalpine. En premier lieu, ce furent les Scythes puis les Celtes tout d'abord seuls, et plus tard, concurremment avec les Gaulois; enfin le pays fut occupé par les Francs, qui se rendirent définitivement maîtres de la Gaule, sous Clovis, en 496, de J. C. que M. Ozanam appelle le doux Sicambre converti « qui ne renonça, ni au meurtre des chefs de sa famille, ni au pillage des villes d'Aquitaine et qui laissa après lui deux cents ans de fratricides et de guerres impies ».

Ajoutons que l'histoire de Clovis n'est du reste que celle d'Olaf et d'Harald au x° siècle de notre ère !

Quand César arriva en Gaule en 58 avant J.-C., il la trouva divisée en trois régions bien distinctes la Belgique au Nord, la Celtique au Centre, et l'Aquitaine au Sud ; c'est la Celtique qui était peuplée par les tribus Celtiques proprement dites. Parmi les nombreuses tribus qui habitaient la Gaule Celtique nous nommerons les plus puissantes : les Eduens, les Séquanes et les Helvètes. Quand Auguste accéda au trône il divisa cette vaste région en quatre provinces : la Gaule Narbonnaise ; la Gaule Aquitaine ; la Gaule Lyonnaise, enfin la Gaule Belgique.

Nous donnerons pour terminer ce chapitre divers extraits d'un discours lu

(1) Cf. — à ce sujet, HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS *sous Vercingétorix*, 1 vol. in-8° illustré Paris, Firmin-Didot, 1882.

à l'Académie celtique le 9 floréal an XIII (29 avril 1805) par de Fortia d'Urbain — Ces fragments résument d'une façon remarquable d'après nous ce qui précède sur l'*Origine des Celtes* et ce que l'on peut croire à peu près de certain sur cette race Celtique.

« La première question qui se présente à l'esprit est de savoir si la race dont nous descendons est originaire de notre pays ou si elle appartient à quelque nation étrangère ; en un mot, si nous avons une origine propre..... Si donc nous adoptons le nom de Celtes, ou plutôt de *Keltes* pour celui de nos premiers ancêtres, nom que les Grecs et les Latins paraissent avoir constamment regardé comme national pour nous, nous sommes suffisamment autorisés à dire qu'il se trouve encore parmi nous une race et conséquemment une langue Celtique. Quant au mot Gaulois ou plutôt *Galli*, il n'est qu'une simple dénomination adoptée par les Romains ou plutôt une forme différente sous laquelle le nom *Kelte* a été présenté. Ce n'est donc pas s'exprimer avec précision que dire, avec un auteur moderne (1), que les Gaulois sont d'origine Celtique. Les Celtes et les Gaulois ne sont véritablement qu'une seule et même nation.

Un autre auteur moderne (2) a prétendu que l'ancien pays des Celtes fut situé à l'Orient des montagnes qui séparent la Bohême de la Silésie et n'en a fourni aucune preuve solide. Nous entrevoyons bien les choses anciennes qui ont donné lieu à l'ordre actuel, dit encore très bien le comte Potocki (3) mais cet ordre plus ancien qui a produit les choses anciennes, nous n'en avons aucune idée. Nous savons, ajoute-t-il, et cet aveu a plus de force encore dans la bouche d'un Polonais que dans la nôtre, nous savons bien que l'allemand, le slave, et le latin sont des dialectes celtiques ; mais la langue Celtique, nous ne saurons jamais d'où elle vient (4) on ne peut même remonter à l'origine de la grande race Celtique, on ne peut remonter qu'à la plus ancienne mention historique.

. . . .

C'est ainsi que l'on peut soutenir que les Celtes ont formé une nation avant les Egyptiens, si l'on reconnaît que les monuments, si bien gravés par les soins de notre président actuel, M. de Cambri, ne le céde aux pyramides d'Egypte, ni par leur masse, ni par la hardiesse de l'entreprise et l'opiniâtreté du travail.

« On peut fortifier cette conjecture en soutenant, avec quelque vraisemblance, que la tradition n'a été interrompue dans notre patrie que par la

(1) Le comte Jean Potocki. — *Hist. primitive des anciens peuples* p. 8, Saint-Pétersbourg, 1802.

(2) Le comte de Buat. — *Hist. anc. du peuple de l'Europe*, Tome I, page 35. Paris 1772.

(3) Comte Potocki. *Hist. primit.* p. 12.

(4) *id.* — *ibdem.*

grande catastrophe qui, peut-être, au temps du Déluge de Deucalion, ou d'Ogigès, bouleversa l'ancien pays celtique. On a prétendu que la mer Méditerranée avait été accrue, ou même créé par une irruption de l'Océan ; et d'un autre côté, plusieurs auteurs, comme Verstegan (1), Twine, Somner (2) et surtout Campbell (3), dans sa *Description de l'Angleterre*, au chapitre de la province de Kent, donne des raisons très fortes pour prouver que l'Angleterre était autrefois jointe à la France et qu'elle en a été séparée par un coup de mer qui s'étant ouvert cette porte, a laissé à découvert une grande quantité de terres basses et marécageuses tout le long des côtes méridionales de l'Angleterre. Le Dr Wallis (4) fait valoir, comme preuve de ce fait, la conformité de l'ancien langage des Gallois et des Bretons et il ajoute plusieurs observations (5) dont M. de Buffon a fait usage dans sa Théorie de la Terre pour appuyer son ingénieux système.

. . . .

« Mais les Romains eux-mêmes (6) ont reconnu que les villes du Nord de l'Italie ont été fondées par les Celtes et cet aveu, dont je développerai les détails dans la suite de cet ouvrage, prouve que la civilisation des Gaules ne doit être regardée comme aussi récente qu'on le dit communément ».

Nous partageons toutes les idées émises ci-dessus qui montrent bien l'antiquité de l'origine des Celtes et partant de nos ancêtres. Les Romains eux-mêmes reconnaissent la civilisation Celtique et que leurs grandes villes du nord ont été fondées par des Celtes. — Il a fallu les *Commentaires* de César pour faire mentir et nos origines et la haute civilisation de nos ancêtres les Celtes. Le chapitre suivant, où nous étudions la linguistique, va corroborer tout ce que renferme d'essentiel le présent chapitre.

(*à suivre*). ERNEST. BOSC.

HYSLOP ET Mme PIPER

DÉCLARATION FORMELLE DU PROFESSEUR HYSLOP

Le 9 février dernier, au cours d'une séance ordinaire de la Société des Recherches psychiques, tenue à Allston Hall, à Boston, le professeur Hyslop, de Columbia College, a produit son « Rapport », attendu depuis si longtemps sur ses expériences avec Mme Piper, le célèbre médium, concluant à sa croyance au spiritualisme et à la

(1) Richard Verstegan mort en 1625.

(2) Williams Somner mort en 1669. M. de Buffon écrit Sommer.

(3) John Campbell mort le 28 décembre 1775.

(4) John Walis, mort le 28 octobre 1703. Ces quatre notes sont tirées de *a New and general biographical Dictionnary*. London 1798, 15 vol. in-8° aux articles *Verstegan, Somner, Campbell et Walis.*

(5) *Histoire naturelle*, Paris, 1750, Tome I, pp. 370 et 371.

(6) TITE-LIVE. — *Livre* V.

communion spirituelle entre les vivants et les morts. Ce rapport est donné tout au long dans le « *New-York World* ».

1° *Il n'y a pas d'imposture.* Le professeur Hyslop annonce d'abord que son rapport embrasse *vingt-neuf séances* avec Mme Piper et que, quel que puisse être le résultat de ses conclusions sur ses auditeurs, on doit écarter l'hypothèse de la fraude.

« Mme Piper, répète le professeur Hyslop, ne trompe en aucune façon ». Aucun prétendu médium n'a été soumis à un examen policier plus minutieux. Par conséquent tout adversaire qui parle de fraude doit être mis hors de cause.

Le professeur Hyslop dit que ses séances avec Mme Piper ont été conduites avec le plus grand soin possible et dans le plus grand secret. Le médium ignorait qui elle recevait, on l'a amené chez elle et présenté sous le nom de « M. Smith ».

2° *M. Smith masqué.* Il portait un masque noir qui eût empêché son plus intime ami de le reconnaître, et il s'est religieusement abstenu de prononcer une seule syllabe, de sorte que ni Mme Piper, ni personne autre ne pouvait être mis sur la trace de son identité.

Pendant les premières années, continue le professeur Hyslop, Mme Piper fut possédée par une personnalité qui prenait le nom de Dr Phinuit et qui, suivant son dire, s'appelait de son vivant Jean Phinuit Schevelle, Français, né à Marseille en 1785, gradué en médecine, voyageur, et qui mourut à 70 ans de la lèpre, maladie qu'il décrivait comme fort déplaisante.

Le Dr Phinuit déclara que sa tâche consistait à communiquer avec ceux qui sont dans le corps et à les faire croire à l'existence des Esprits. Il était fort querelleur et se conduisit si mal que le professeur Shaler, qui faisait aussi des recherches n'hésite pas à dire que, tout en croyant à la parfaite honnêteté de Mme Piper, il est convaincu que sa personnalité en transe est un « inconvenant coquin ».

Lorsque le Dr Phinuit était le guide de Mme Piper, la façon dont elle faisait ses révélations était toute différente de celle d'aujourd'hui. Du temps de Phinuit, le consultant était assis en face de Mme Piper dans une demi-obscurité et elle lui tenait les mains. Ce contact des mains a conduit à l'objection que le phénomène était d'ordre télépathique.

A présent, Mme Piper est assise en pleine lumière et ne touche pas le spectateur.

3° « *G. P.* » *succède à Phinuit.* Phinuit disparut en 1892, et une nouvelle personnalité, « G. P. », qui pendant quelque temps avait alterné avec le docteur, prit la direction complète des séances.

G. P. ou George Pelham, était de son vivant un ami du professeur Hogdson et membre de la Société des Recherches psychiques. Sa mort fut le résultat d'un accident et eut lieu cinq semaines seulement avant qu'il se manifestât par l'organe de Mme Piper.

Pendant sa vie, G. P. ne croyait point à l'immortalité de l'âme et il avait promis en plaisantant au Dr Hogdson que, si par hasard c'était lui qui mourait le premier, et s'il éprouvait qu'il s'était trompé, il donnerait quelques signes de son existence spirituelle.

Pelham fut à son tour remplacé par « Imperator » et par « Rector », qui sont maintenant les directeurs de Mme Piper, et, suivant l'expression du professeur Hyslop, constituent « son groupement transcendental ». Mme Piper est assise dans une chambre bien éclairée, près d'une table sur laquelle il y a une pile de coussins. Il peut s'écouler dix minutes avant que l'état de transe soit complet. A ce moment,

sa tête retombe sur les coussins, de sorte qu'elle ne peut voir sa main droite qui repose sur la table. On place sous sa main une liasse de papier et un crayon entre le premier et le second doigt, et le médium écrit. Toutes les conversations avec les Esprits ont lieu de cette façon.

Le professeur Hyslop dit qu'il fut peu satisfait de ses quatre premières séances. A la première séance, Mme Piper lui dit que son frère Charles désirait lui parler. Ce frère, mort quand le professeur n'avait que quatre ans, lui fit une ou deux questions qu'Hyslop ne regarde pas comme probantes.

4° *Arrivée d'Esprits qui connaissent toute la vie d'Hyslop.* A la seconde séance, le père du professeur lui parla, l'appela par son nom, et lui demanda s'il se rappelait différentes choses.

Par exemple : « James, vous rappelez-vous mon petit couteau brun ? Vous rappelez-vous ma canne et mes initiales qui étaient gravées dessus ? » et quantité d'autres questions aussi triviales.

Le professeur Hyslop rapporte que tout cela ne le convainquait guère et que ce ne fut que quatre mois plus tard et à la suite d'une longue correspondance avec sa belle mère et divers autres parents, que la valeur de ces premières communications se révéla à lui.

La belle-mère du professeur se souvint du couteau qui était celui, dit-elle, dont M. Hyslop se servit pendant des années pour se faire les ongles et de la canne à initiales gravées, que le professeur Hyslop n'avait jamais vue, mais que la seconde femme de son père connaissait parfaitement.

Quand le professeur Hyslop reprit ses séances avec Mme Piper, son père demanda encore à lui faire des communications. Le professeur rapporte que son père l'entretint de la construction d'une clôture renversée, du paiement de taxes arriérées, du placement d'un orgue dans une église méthodiste, et d'une interminable querelle qui s'était élevée entre lui et un voisin dont le chien avait fait périr un des moutons de M. Hyslop.

Les sœurs du professeur, Anna et Eliza, communiquèrent aussi avec lui et firent de fréquentes allusions à des incidents ignorés du professeur Hyslop, mais qui, après vérification, se trouvèrent vrais. Quelquefois, il fallait des semaines pour retrouver ces faits ; et alors quelque tante, quelque cousin, quelque parent encore plus éloigné se trouvait les connaître et le résultat invariable était la confirmation du dire de l'Esprit.

Le professeur Hyslop dit que son père avait toujours eu une crainte terrible des cancers. Quand le général Grant mourut M. Hyslop père dit : « Je ne sais ce que je ferais si je savais que j'eusse un cancer du larynx. » Par le fait, il en avait un et la terrible vérité lui fut cachée jusqu'à sa fin. Quand il mourut il crut qu'il avait un catarrhe d'une forme pernicieuse.

A une séance le professeur Hyslop dit : « Père, vous rappelez-vous ce que vous avez souffert quand vous mourûtes ? » L'esprit répondit : « Je sentais mon cœur battre de plus en plus faiblement. Je savais que je m'en allais. Ce fut votre voix que j'entendis la dernière. Mais, James, pourquoi ma gorge était-elle si enflée ? »

« Eh bien ! dit le professeur Hyslop. Je fus la dernière personne à parler à mon père. Je fermai ses yeux. Sa gorge était enflée par le cancer dont il ignora toujours l'existence. »

Il est à supposer par ce fait que l'esprit n'a pas connaissance des événements qu'il ignorait sur terre, et comme le prouvent d'autres incidents rapportés par le profes-

seur Hyslop, que l'esprit décorporé ne peut dire ce qui doit arriver. Quand on considère le phénomène de Mme Piper il faut éliminer et la transmission des pensées et l'action télépathique.

Un jour le Dr Hogdson prit la place du professeur Hyslop, en se faisant connaître à l'esprit du père comme étant « l'ami de James ». Les preuves furent encore plus claires, et il fut révélé des faits sortis depuis longtemps de la mémoire du professeur Hyslop, et qu'il était impossible que le Dr Hogdson pût connaître.

Au sujet de la trivialité des preuves d'identité, le professeur Hyslop dit que, pour sa propre satisfaction, il fit placer des fils télégraphiques entre deux des bâtiments du collège de Columbia. Il fit placer A à un bout, et B à l'autre bout du fil. A savait que B était là, mais B ne connaissait pas A.

En vue de faire établir l'identité de A, celui-ci fit appel aux souvenirs de B, et ses questions furent absolument aussi triviales que celles que posent les esprits.

« En fait, dit le professeur Hyslop, quand des hommes graves et des femmes d'âge mûr cherchent à se rappeler de vieux souvenirs, leurs « Vous rappelez-vous ? » sont d'une nature aussi triviale que la conversation des gamins de la rue. « Vous rappelez-vous le bel habit que vous portiez à la promenade ? » dit le juge J. au Révérend M. B ; « et la fille aux cheveux rouges avec qui vous avez dansé ? » dit un autre.

5° *Conclusion : Le Surnaturel démontré.* En terminant le professeur Hyslop dit qu'il tient à affirmer une fois de plus que, dans les manifestations de Mme Piper, il n'y a aucune imposture.

Si l'hypothèse de la télépathie et de la transmission des pensées doit être rejetée, il demande qu'un sceptique honnête explique le phénomène. A la fin de sa lecture le Dr Hogdson demanda si quelqu'un avait à faire des questions ou des observations sur ce qui venait d'être lu. Un des assistants se leva et demanda au professeur Hyslop si ses expériences avec Mme Piper avaient eu pour résultat son adhésion au spiritisme.

Le professeur Hyslop répondit « Tel a été en effet leur résultat positif. *Il n'y a pas d'autre explication que le Spiritisme.* » G. Béra.

Traduction du *Progressive Thinker* du 3 mars 1900.

A qui la voix. — Du *Light of Truth*, 10 février 1900.

Encore un fait affirmé par un Evêque, et cette fois encore on aurait peine à faire croire aux partisans du tout au Diable, que c'est Satan qui s'est manifesté.

Une jeune femme, après une courte maladie ayant été considérée comme morte, fut enterrée dans le cimetière Rose Hill, aux Etats-Unis ; la nuit suivante, son mari, dans un sommeil troublé, entendit distinctement une voix qui l'appelait : Charles, Charles !

N'étant point porté aux idées surnaturelles, et croyant à un rêve, il se rendormit, mais pour entendre une seconde fois son nom répété trois fois.

Une troisième fois, vers le matin, mais d'une façon plus pathétique, la voix se fit entendre si distinctement, qu'il reconnut celle de sa défunte femme, il n'y avait pas de doute ; il sauta de son lit, courut chez un ami et

ensemble, ils se rendirent à la hâte au cimetière; en ouvrant la bière, ils aperçurent avec terreur que la pauvre femme s'était retournée sur elle-même. Elle était évanouie et avait été enterrée en état cataleptique, probablement.

Ramenée chez elle et s'étant réveillée, sans se douter de ce qui était arrivé, elle est en parfaite santé aujourd'hui, ignorant toujours sa funeste aventure.

L'Evêque S. Fallows, de l'église réformée épiscopale de Chicago (Etats-Unis), affirme que ce récit est exact. Seulement on a changé le nom de la personne en publiant le fait.

Voix d'une mère. — Mme Ellen Crosby venait de mourir — du moins le médecin avait reconnu son décès et la famille préparait les funérailles.

Pendant ces préparatifs, sa fille âgée de 19 ans, fatiguée des longues veillées, prenait quelques instants de repos ; à peine endormie elle fut réveillée en sursaut par la voix de sa mère qui disait : « Mary, empêche-les de m'ensevelir vivante. »

Alors sa fille insista auprès de son entourage, afin que le corps de sa mère fut remis dans son lit. On voulut l'en dissuader, en lui disant qu'elle avait fait un rêve mais elle imposa sa volonté, tellement elle était convaincue que la voix de sa mère s'était réellement fait entendre.

Après huit longues heures d'attente, elle eut le bonheur de voir les yeux de Mme Crosby s'ouvrir lentement et bientôt elle fut entièrement réveillée,

Les journaux d'Indianapolis ajoutent, qu'à la date du 16 janvier 1900, Mme Crosby était en pleine convalescence.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

Le président, M. le *professeur Daniel Metzger* adresse ses vœux à tous les sociétaires. Il censure le mot *fin de siècle*, caractérise sa dénomination et déclare que les consciences ne sont point abaissées au point où les pessimistes la placent; on veut posséder quand même et jouir mais avant tout, certainement, on pense à la famille. Il faut sauvegarder le pain quotidien et dignement le gagner.

« Dans toutes les directions on travaille à l'amélioration de tous ». Le devoir social n'a jamais été mieux compris et les puissances du progrès balancent les forces rétrogrades. Quels labeurs cyclopéens en ce siècle au point de vue matériel et spirituel? s'il y a des négateurs quant aux recherches psychiques, il y a les révélations inattendues des véritables investigateurs et la lutte est ardente. A Genève, à l'aide d'un médium génevois, M. Flour-

noy, professeur à l'université, a créé un volume intéressant et instructif : *Des Indes à la planète Mars*, dont l'édition a été enlevée en deux mois ; l'auteur doit être commenté quant à ses hypothèses anti-spirites, nous lui opposerons d'autres raisons propres à les contrebalancer, dit M. Metzger.

On aime ou on rejette le spiritisme; ce labeur, commencé en 1848, se terminera sans doute à la fin de 1900. Tout n'est qu'action et réaction, aux points de vues philosophiques ou religieux.

Si les travaux matériels accomplis donnent à la vie plus de *charme et de poésie*, l'homme veut plus de justice désormais et il en cherche l'esprit. Donc, point de déchéance en 1899, le siècle nouveau le prouvera.

Restons attachés à la théorie spirite qui a résisté à tous les assauts, elle est notre sauvegarde.

Coup d'œil sur les travaux de l'année écoulée :

En janvier : compte rendu, rapports, élections — *En février* : lecture de deux articles de Flammarion qui nous dit de ne point trop être crédules, ou incrédules ; ce sont les fois qui engendrent les superstitions. De plus l'incrédule ne dit pas excelsior, car il rejette toute idée généreuse, *à priori*, sans l'avoir étudiée. — *Mars* : Phénomènes constatés chez M. Grange, mais, ils ne se prêtent pas à l'observation suivie. Les phénomènes d'apport, les messages typtologiques en douze mots, ou tout autres faits, doivent être commentés et analysés pour le bien de tous les chercheurs, car on ne les obtient pas à volonté ; ils ont leur libre allure. — *Avril* : Mlle Champury parle d'une réunion familière à l'*Union suisse du christianisme libéral*. M. Cuendet parle d'une série de visions symboliques, à images diverses et médianimiques ; sa théorie est ingénieuse, et très intéressante surtout la vision à Beguins, deux jours après, du même fait passé à Carouge. M. Metzger observe que dans son article : *La genèse de quelques messages prétendus spirites*, M. Flournoy a conclu du particulier au général, système commode et non scientifique. On escamote les manifestations pour les mieux ignorer.

— *En mai* : M. A. Lemaître présente une étude sur la résurrection du Christ — l'auteur considère que la prédication morale et l'exemple de sa vie, donnent au Messie Jésus la plus haute valeur — *En juin* : M. Metzger parle des facultés supranormales des médiums, et comment, après de multiples résistances, les savants viennent à nous, entassent néanmoins hypothèses sur hypothèses pour ne rien expliquer. Il cite l'exemple de Mme Piper. M. Gardy parle de la conférence de James Robertson, à Londres ; le spiritisme, affirme-t-il, a ouvert un champ immense aux recherches psychiques de tous ordres. M. Berthillet lit son compte rendu si intéressant de la médiumnité typtologique à Chambéry. M. Metzger répond que la médiumnité doit être pratiquée avec mesure pour savoir à quelle cause un fait se rattache ; il faut user et ne pas mésuser. L'orgueil est un piège pour le médium, le caprice

un autre, et souvent on attribue aux esprits ce qui provient de la volonté seule du médium. — *En novembre* : Mlle Champury traite du *rôle de la femme dans le spiritisme*; la vraie femme s'y réconforte; le féminisme et le spiritisme ont besoin l'un de l'autre, ils sont nés ensemble — *En décembre* : M. Gelay critique le volume de M. Flournoy, lui donne le tort de généraliser sur deux faits seulement, cet auteur, dit-il, avoue l'inapplication de la pluralité des communications et l'admirable théorie étayée sur les faits psychiques, a été bien légèrement traitée d'enfantillage par M. le professeur Flournoy — M. D. Metzger termine par des considérations très élevées, philosophiques et pratiques sur les travaux de l'année. Le danger serait, pour la doctrine, qu'on l'adoptât sans contrôle et sans discussion, la lutte étant le mouvement et la vie. Il faut des expériences suivies ou les phénomènes observés sont scrupuleusement notés. Suivent ensuite les plus sages recommandations pour la direction des séances.

M. Gardy lit son rapport financier, si correct, approuvé par le contrôleur, M. Guggéri; le trésorier le fait suivre de pensées judicieuses. Le rapport du bibliothécaire, M. C. A. Perrot, est concis, ce qu'il doit être : reconnaissance aux donateurs, conseils de visiter, de lire les volumes mis à la disposition des sociétaires.

Il faut demander ce beau et bon compte rendu à M. Louis Gardy, 19, rue de Malagnon, Genève (0 fr. 50).

AU SUJET DES CONGRÈS SAVANTS ET DES PHILOSOPHES

Dans la *Paix universelle*, M. J. Bouvery, toujours généreusement intentionné, fait un appel pressant à tous les partisans du spiritualisme moderne, pour un choix d'hommes éclairés, groupe doué d'éloquence, qui devrait s'unir comme membres actifs, au *Congrès des savants et des philosophes*, en 1900. Les chercheurs les plus renommés ayant eu à souffrir de l'ostracisme des corps académiques, pour avoir rendu hommage à la vérité, au fait brutal, il ne faut pas actuellement permettre à l'élite intellectuelle de nous exécuter, sans avoir entendu les voies des expérimentateurs dans le champ du spiritualisme moderne.

Il faut donc que les hommes qui savent et sont doués du don de la parole, portent au sein du Congrès de la philosophie, de la psychologie et de l'hypnotisme, les arguments par lesquels ils sont devenus croyants ; il est désirable que nos idées soient discutées dans ce cénacle de hauts intellectuels lorsqu'on y parlera : 1° Philosophie générale de métaphysique ; 2° de morale ; 3° de la logique et de la théorie des sciences ; 4° De l'histoire de la philosophie.

5° De la psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie ; 6° de psychologie rétrospective dans ses rapports avec la philosophie ; 7° de psychologie expérimentale et psycho-physique ; 8° de psychologie de l'hypnotisme et questions connexes (lire spiritisme, théosophie, occultisme), etc.; 9° de psychologie sociale et criminelle ; 10° de psychologie animale et comparée, anthologie, ethnologie.

11° Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie ; 12° de l'orthopédie mentale ; 13° valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique.

A ce Congrès se trouveront MM. W. Crookes, Lombroso, Ch. Richet, Durand de Gros, Th. Ribot, Sully-Prudhomme, Pierre Janet, etc., qui ont suivi et étudié le phénomène spiritique, sans reconnaître l'entité nommée : *Esprit désincarné.*

M. J. Bouvery désire que les spiritualistes, théosophes et occultistes, n'abandonnent pas l'étude des phénomènes à des adversaires respectables qui les déclareront dus à l'illusion et à l'ignorance, en s'appuyant sur des expériences faites avec un certain parti-pris.

Le public les écoutera, ces adversaires, et l'Eglise profitera de notre manque d'action, si nous ne cherchons pas à faire pénétrer les vérités acquises dans l'entendement de nos très distingués et très documentés scientistes.

Il faut donc, dit M. Bouvery, ne pas rester chez soi, et aller parmi les savants. « La montagne ne venant pas à nous, allons à la montagne », si non nous perdrons le terrain gagné et le siècle où nous entrons sera perdu pour nous. « C'est le combat suprême, c'est la victoire définitive qui se présente et laisserez-vous échapper une pareille occasion ? » Tel est l'objectif de M J. Bouvery.

P. G. Leymarie.

AU CHRIST

O Messie, annoncé par la voix prophétique,
Juste dont la vertu dompta l'esprit malin,
Je te salue, ô Christ, essénien mystique,
A la robe de lin.
Tu naquis pauvre ; enfant divin, tes premiers sommes
Tu les dormis au fond d'une étable sans feu,
Pour montrer aux mortels que le plus grand des hommes
N'est rien auprès de Dieu.
Verbe tombé des cieux, tu grandis en sagesse,
Pareil au lys sans tache, et tu vins au grand jour,
Semeur du champ divin, épandre avec largesse
Le doux froment d'amour.
Je te vois au Thabor, transfiguré, sublime,
Dans ta robe céleste éclatant de blancheur,

Entre Elie et Moïse, éblouissant la cime
Aux yeux de Pierre, Jean et Jacques le pêcheur.
Que de signes tu fis pour témoigner du Père !
Tu guéris les souffrants qu'en foule on t'amena,
Tu disais au petit : attends le ciel, espère,
L'eau fut changée en vin aux noces de Cana,
L'esprit du mal fuyait devant ta gloire insigne,
Tu savais que les fous étaient des obsédés,
Tu rendais la raison et tu chassais d'un signe
Les démons furieux du corps des possédés,
La foule te suivait ainsi qu'un patriarche,
Tu montais sur le mont en regardant le ciel,
D'où le Père semblait te dire: ô mon fils, marche,
Parle, agis pour ma gloire, ô mon verbe éternel !
Et la foule affamée autour de la colline
Se pressait à tes pieds, quand tes divines mains
Nourrirent tous ces gueux qui mouraient de famine,
Multipliant les pains.
Tu marchais sur la mer : ton corps rempli de gloire
Brillait, astre de chair, tranquille sur les flots,
Tes amis prirent peur, et la tempête noire
A ta voix apaisa ses lugubres sanglots,
D'un seul mot tu rendais aux muets la parole,
Les aveugles voyaient au contact de tes doigts,
Les sourds pouvaient ouïr la sainte parabole,
Qui coulait comme un miel céleste de ta voix.
Lazare n'était plus ; Marthe pleurait son frère,
Tu crias au tombeau : Lazare, lève-toi !
Et le mort se leva secouant son suaire,
Et la gloire de Dieu se montra par la foi.
Tu disais : levez-vous ! et le paralytique
Emportait son grabat en louant le Seigneur ;
Aux hommes tu laissas cette manne mystique :
Le sang pur de ton cœur.
Non, le sang qui coula du bois de sacrifice
Quand ta bouche exhala son cri de charité,
Mais le beau sang d'amour, mais le sang de justice
Dont se rassasiera toute l'humanité.
Oh ! qui saura jamais les angoisses divines
Que tu disais au ciel parmi les oliviers,
Tandis que le sommeil oppressait les poitrines
De tes disciples las, assoupis à tes pieds.
Tu te livras sans peur aux criminelles haines,
Ton cœur, ton cœur divin, Dieu voulait l'éprouver,
Tu voyais tout le sang des cruautés humaines
Qu'il te fallait laver.
L'implacable destin te choisit pour victime,
Par l'invisible main tu te laissas guider,

Et le calice offert à ta lèvre sublime
Il le fallait vider.
Tu savais que le monde attendait le Messie,
Et voyant le salut par toi longtemps rêvé,
Tu t'écrias : prenez, puisqu'il le faut, ma vie,
A moi la croix! et que le monde soit sauvé!

***

Judas passait par là, tu le savais, ô maître,
Le traître apparaissait à ton esprit sacré,
Tu fus par le baiser qui te fit reconnaître
A Pilate livré.
Alors tu fus saisi, lié, fouetté de verges,
Indignement meurtri, mutilé, souffleté,
Et ton saint corps plus pur que tous les corps des vierges,
Saignait : puis on railla ta vaine royauté,
Pour spectre on te donna le roseau dérisoire,
La haine, t'outragea, toi, le verbe d'amour,
Et tu ne voulais pas écraser de ta gloire
Tous ces bourreaux d'un jour.
Eh bien, ô Christ martyr, marche, monte au Calvaire,
Les siècles à venir contemplent ton malheur,
Et l'arbre de la croix que le monde révère
Attend que l'on te rive à ses bras de douleur.
Pantelant, haletant, cloué sur la croix sainte,
Tu te dresses encore après dix-huit cents ans;
Et ta flamme de foi ne s'est jamais éteinte
Dans le cœur des petits et des agonisants.
Tu te montres encor dans ces foules souffrantes
Dont le cœur affamé cherche ton pain d'amour
Et tu donnes la vie aux poitrines mourantes
Toi qui ressuscitas dans le troisième jour.
Tu te montres toujours souriant, l'âme pleine
De ce froment divin que ta voix vint semer,
Comme tu te montras à Marie-Madeleine
Qui gagna le pardon pour avoir su t'aimer.
Tout parle encore de toi dans cette Galilée
Où sur la sainte croix ta grande ombre apparaît,
La nature te chante encor de la vallée
Au mont de Nazareth.
Ils résonnent encor dans l'auguste bourgade
Les échos de ta voix qui ne passeront pas;
Jourdain, Thabor sacré, lac de Tibériade
Gardent l'empreinte de tes pas.
En vain les courtisans hideux de la matière
Tentent désespérés de renverser ta croix;
Ses racines plongeant dans la nature entière
Résistent aux efforts de leur horde aux abois.

En vain les Juifs hurlant et les vendeurs du temple
Ont blasphémé ta gloire et méconnu ta foi,
Ta chair en holocauste et ta vie en exemple
Dans le passé lointain parlent assez pour toi.
En vain les Pharisiens, cette tourbe hypocrite,
Promènent en plein jour leurs ventres enrichis,
Ils se dissiperont comme une nuit maudite,
Et ton soleil luira sur ces tombeaux blanchis.
O Christ, verbe sacré, ta gloire n'est pas morte,
L'ère du Père vient, les temps sont révolus,
Satan résiste en vain au souffle qui l'emporte
Et la terre renaît de ton sang, ô Jésus!

Avril 1900. JULIEN LARROCHE.

LA FAMILLE HERNADEC

Voir la *Revue* d'avril 1900.

Mais quittons ces régions du rêve et revenons aux réalités de cette terre. La cloche du dîner venait de sonner. Les convives se mirent à table où il ne fut plus question, pour le moment, de choses translunaires.

Pendant tout le repas qui se prolongea longuement, la conversation fut gaie, spirituelle et toute cordiale entre ces gens sympathiques qui semblaient être sur le point de se comprendre, malgré les convictions des uns et les doutes plus ou moins obstinés des autres.

Le grand-père dont la mémoire, étonnante à son âge, avait conservé toute sa fraîcheur d'impressions, raconta divers épisodes plus ou moins gais de ses lointains voyages, comme aussi certaines aventures tragiques dont se souviennent jusqu'au tombeau ces vieux loups de mer qui, toute leur vie, ont lutté contre la mer, leur maîtresse adorée, la belle et vindicative Téthys à qui ses amants pardonnent jusqu'à ses embrassements les plus perfides.

Jacques parla de ses trouvailles archéologiques. Robert raconta quelques-unes des aventures les plus retentissantes de la vie parisienne dont il dépeignit les dessous écœurants et parfois dramatiques, tandis que Velléda qui l'écoutait avec une attention singulière, lui jetait à la dérobée certains regards... Que disaient-ils ces longs regards?

Puis, à son tour, elle s'étendit avec émotion sur les misères de la vie des pêcheurs, poignant sujet sur lequel elle revenait avec insistance. Elle ne se borna pas à raconter telles histoires émouvantes de date plus ou moins récente, elle émit quelques idées sur un projet dont elle se préoccupait depuis longtemps et dont l'objectif n'était rien moins que la création d'une vaste maison de refuge où seraient recueillies les plus intéressantes victimes des sinistres de la mer impitoyable et où des rentes viagères seraient

attribuées aux veuves incapables d'élever leur famille, aux vieillards condamnés à l'inaction et aux orphelins surtout qui recevraient jusqu'à leur majorité une allocation dotale, grâce à laquelle ils pourraient reconstituer une nouvelle famille.

Jacques et Robert félicitèrent chaudement la jeune fille de ses généreuses préoccupations. Quant à Hervé, généralement silencieux, il avait écouté, avec un pli douloureux sur le front, les navrants détails sur lesquels s'était appesantie sa sœur.

Le tour sérieux que venait de prendre la conversation apparut à chacun des convives comme une transition toute naturelle et presque fatale à certaines questions brûlantes, disons plutôt certaines escarmouches vers lesquelles se sentaient entraînés les représentants des deux partis... belligérants : celui des initiés et celui des « philistins » comme les appelait Jacques qui, tout au fond, et bien qu'il ignorât ce que s'étaient dit Velléda et Robert dans leur dialogue préparatoire, désirait vivement voir s'ouvrir les « hostilités ». Et ce fut Velléda, la croyante passionnée, qui subitement brusqua la situation et lança la première fusée.

— Grand-père, dit-elle, vers la fin du repas, avec le plus délicieux sourire, mais qu'esquissait une lèvre quelque peu narquoise, j'ai fait de l'apostolat, tantôt, auprès de M. de Valdrome, notre nouvel ami. *Auprès*, je me trompe, fit-elle en se reprenant, il serait plus juste de dire *contre* M. de Valdrome, tandis que son fin sourire s'accentuait d'une façon spéciale.

— A merveille ! fit le grand-père et tu n'as fait autre chose que de te conformer aux devoirs de ta vocation habituelle. Et que pense M. de Valdrome de son professeur ès sciences occultes ?

— Je sais bien ce que je pense de mon professeur, hasarda Robert en coulant un coup d'œil admiratif à sa belle antagoniste ; mais dire ce que je pense de son enseignement, que dis-je ? de ses renversantes révélations, serait chose assez difficile. Certes, si l'éloquence et la foi communicative suffisaient à un apôtre, j'aurais la loyauté de proclamer ma défaite ; mais il est des attaques foudroyantes qui déconcertent et paralysent. Si, dans un combat naval — et ici j'invoque le témoignage du marin professionnel qui nous préside — si le premier obus coulait bas le navire ennemi, je me demande, si en sombrant, ce dernier serait en situation d'examiner, de peser les « arguments » qu'on lui oppose et de se décider, en connaissance de cause, pour ou contre... alors qu'il aurait fait le plongeon.

— Ah ! pardon, cher Monsieur, s'écria Velléda avec de petits éclats de rire, vous oubliez de dire que je vous avais loyalement prévenu et que ce n'est qu'autorisée par vous, disons mieux, *défiée* par vous, que je vous ai lancé ma première torpille.

— Soit, acquiesça Robert, mais pouvais-je imaginer ce qu'elles contien-

nent vos torpilles? Ce n'est pas de la poudre que vous y mettez, c'est de la dynamite, de la panclastite, de la lyddite ou pis encore et je me demande si la convention de Genève autorise l'emploi de semblables... préliminaires.

Les convives souriaient et Jacques, enchanté de l'aventure, opinait énergiquement de la voix et du geste et poussait à la bataille.

— C'est que véritablement il faut venir à Plogoff, ajouta Robert, pour voir s'entr'ouvrir des échappées au fond desquelles ne nous apparaît plus que le monde des rêves.

— Ah, jeunes gens, dit le vieil Allan, acceptez-les ces rêves... qui ne sont autre chose que la révélation de la vérité. C'est la clé de nos destinées que nous ont livrée nos frères de là-haut qui vivent au milieu de nous et nous entourent de leur amour.

Robert s'agitait avec impatience.

— Mais au nom du ciel, s'écria-t-il, comment savez-vous ces choses et qui donc a parlé?...

— C'est à moi que se sont révélés les invisibles, prononça Hervé de sa voix ferme et lente. Et ils l'ont fait dans des conditions de certitude et d'authenticité dont nul ne pouvait, n'oserait douter. Croyez-vous donc que nous n'ayons ni étudié, ni scruté le phénomène; que nous n'ayons pas exigé des preuves, même matérielles et que nous ne nous soyons pas tout d'abord méfiés de ce qu'offrait d'insolite, d'inexplicable, d'impossible en apparence, cette intervention soudaine d'êtres fantômatiques dont l'immixtion dans notre vie ne paraît être rien moins, tout d'abord, que le produit de nos hallucinations ou de notre folie?

Lorsqu'un soir, reprit-il, d'un ton presque solennel, j'ai senti, avec un frisson qui me parcourut des pieds à la tête, que le crayon que je tenais d'une main distraite s'était mis à écrire, tout seul, sans la moindre participation de ma volonté et qu'après avoir déchiffré ces caractères étranges dont le sens tout d'abord m'était demeuré incompréhensible, parce que je les avais tracés automatiquement, nous y reconnûmes un sens et l'expression d'une pensée explicite, indéniable, croyez-vous — bien que ces lignes fussent signées : « Pierre Hernadec », le nom vénéré de mon père — que nous n'ayons pas été saisis, dans le frémissement de notre âme, d'un doute, doute sacrilège peut-être, mais inévitable et que nous n'ayons cherché à nous convaincre de la réalité de ce prodige? Certes, nous l'avons fait et nous nous sommes méfiés, méfiés... jusqu'à l'obstination.

Mais, lorsque dans une nouvelle communication, mon père — car c'était bien lui — nous eût parlé de choses qu'un père seul pouvait savoir et nous eût révélé des secrets de famille que nous ignorions tous et dont la vérification fut faite ultérieurement... Oh! alors, nous avons cru et dans toute l'émotion de notre bonheur et de notre reconnaissance, obéi à ses pres-

criptions. Il y a plus, nous l'avons aimé d'un amour revivifié, pour ainsi dire, meilleur et plus profond que celui dont nous l'avions aimé sur la terre et tout cela dans de telles conditions de certitude ineffable et d'union indissoluble, que nous vivons maintenant d'une double vie : de celle des vivants comme aussi de celle des Invisibles qui nous guident, nous inspirent nous pénètrent de leur souffle.

Quand la nouvelle doctrine sera connue, appréciée, mise en pratique, les familles où l'on pleure des morts ne seront plus désorganisées par l'absence des bien-aimés disparus. Trépassés et vivants seront rattachés les uns aux autres par les liens de leurs existences solidaires. Plus de déchirements, plus de séparations ; le ciel et la terre resteront confondus... Ne le sont-ils pas dès maintenant ? De même que la terre flotte dans le ciel, comme une nef dans les voiles de laquelle ne soufflent plus de tempêtes, de même aussi nos âmes flottent avec elle dans ces espaces planétaires où, dans une lumière élyséenne, vivent les frères qui nous ont devancés et au milieu desquels nous pouvons jouir par anticipation de nos félicités futures.

Robert écoutait, ému et quelque peu oppressé.

— Passe encore pour ces horizons lointains que vous ouvrez devant nous, dit-il après un moment de silence. A la rigueur, je comprends l'avenir ; mais ne nous parle-t-on pas de vies antérieures et de réincarnations ?... Pourquoi ce nouveau mystère et ces nouvelles impossibilités ?

— Pas plus de mystère ici que d'impossibilités, répondit Hervé avec son calme impassible qui, visiblement, déconcertait son interlocuteur. Les vies antérieures, non moins que les réincarnations, sont d'une inéluctable nécessité. Quelle destinée dérisoire serait donc la nôtre, si la vie pour nous se trouvait enfermée dans les étroites limites qui séparent la tombe du berceau ? Ce désir passionné que nous avons tous — même les insouciants, même les inconscients — désir irrésistible de vie, de durée, de persistance après l'heure suprême et son dernier soupir, cette soif d'immortalité que les intellectuels demandent à leurs œuvres, que le riche demande à son mausolée de marbre ou de bronze, que le plus humble fellah demande à sa grotte creusée dans le roc, à défaut de pyramide fastueuse, cette passion d'échapper au néant ne nous prouve-t-elle pas que nous avons en nous un principe immortel qui, impatiemment, impérieusement, réclame son immortalité ?

Et où donc se préparerait-elle, cette immortalité ; où seraient les origines et la raison d'être de cette longue destinée dont les limites — s'il y a des limites — reculent dans l'infini des âges, si nous devions les chercher dans les soixante ou quatre-vingts années que dure tout au plus notre existence terrestre ?

Pure et simple dérision ! Quoi, ce serait dans ce misérable lopin de terre

stérile que serait jetée la semence dont la tige et la fleur merveilleuse doivent grandir et s'épanouir d'éternité en éternité? Mais quelles expériences l'homme pourrait-il y faire; où pourraient s'effectuer ses initiations successives; où trouverait-il la mesure du chemin parcouru; de quel compte écourté tirerait-il le bilan qui seul peut le renseigner sur les pertes subies et le gain réalisé?

Et c'est après avoir ébauché quelques pas incertains sur le stade incommensurable, qu'il oserait réclamer le prix de la course, sans pouvoir montrer la série de ses tentations surmontées, de ses efforts persistants, de ses défaillances surtout qui, vaincues successivement, peuvent seules le rendre digne de la récompense définitive! Ne faut-il pas que le papillon passe par les humiliantes infirmités de la chenille, puis par le sépulcre de la chrysalide où le retiennent enchaîné ses bandelettes de momie, pour qu'il puisse revendiquer son droit à l'aile et sa part légitime de rayons de soleil? Eh bien, c'est dans la série de ses existences antérieures que l'homme sème son immortalité et dans ses réincarnations successives, qu'il la réalise lentement, mais progressivement.

A mesure qu'il avançait dans son argumentation, Hervé avait élevé la voix peu à peu et c'est avec une autorité saisissante qu'il avait prononcé ces dernières paroles.

Jacques et Robert l'écoutaient en silence, sans qu'il leur vint la pensée de formuler la moindre objection.

— Oui, dit à son tour le vieux marin, c'est ainsi que s'enchaînent les vies dans leur marche ascensionnelle et où serait la justice, s'il n'en était ainsi. si chacune d'elles ne servait de sanction à la vie précédente... la justice, chose divine que l'homme ignore ou parodie si scandaleusement!

Hervé vient de vous esquisser les grandes lignes de la doctrine rédemptrice; il vous a donné une idée du plan général de l'édifice grandiose qu'il s'agit d'ériger, avec le concours de tous les hommes de bonne volonté et de conscience droite. Mais avant de construire. il faut tout d'abord déblayer le terrain qu'encombrent tant d'erreurs, que souillent tant d'iniquités. L'heure est venue de déchirer les voiles, d'arracher les masques et de stigmatiser, au fer rouge, toutes les culpabilités. J'ai parlé tout à l'heure de la justice. N'est-elle pas outrageusement défigurée, violée, dans nos codes, dans nos tribunaux, dans nos églises? Oh! ces dogmes blasphématoires, quand donc sonnera l'heure de l'universelle purification? Quand se tairont-elles toutes ces voix mensongères qui prêchent aux hommes l'avilissante doctrine du salut par la grâce, outrage perpétuel fait à la justice de Dieu... Mais source d'incalculables richesses pour ceux qui en ont empoisonné les peuples.

Vous la connaissez cette doctrine néfaste qui, pour paralyser l'homme dans son impuissance, a préalablement décrété le dogme du « péché originel »

Voilà donc l'homme coupable dès sa naissance et mûr, par anticipation, pour les supplices de l'enfer qui n'est que le corollaire logique et nécessaire de ce péché originel que chacun de nous est tenu d'expier.

Ecoutez ces pages véritablement inouïes qui, sous la forme habituelle du catéchisme, résument les éléments fondamentaux de cette dogmatique où le terrifiant et le grotesque se combinent en doses sensiblement égales, et dites-moi s'il n'est pas horrible d'avoir à constater que c'est de ce « pain » là que vit l'humanité, dite chrétienne et civilisée, depuis vingt siècles ou peu s'en faut.

Et le vieillard tirant de sa poche quelques feuilles de papier, lut, en les accentuant, les étranges lignes suivantes.

— Pourquoi toute créature humaine est-elle coupable, dès le moment de sa naissance ?

— Parceque Adam a mangé une pomme, fruit défendu, et que tous les hommes, en tant qu'héritiers d'Adam, ont été déclarés passibles de cette première faute qui constitue pour eux ce qu'on appelle le péché originel.

—Quel est le salaire de ce péché dit *inexpiable*, et cependant bien véniel en apparence.

— L'enfer éternel.

— Nul ne peut-il échapper à cette épouvantable punition ?

— Quelques hommes seulement.

— Quels sont-ils ?

— Ceux qui croiront aux mérites de Jésus-Christ mort sur la croix, par ordre de son père, le Dieu de justice qui ainsi a voulu que l'innocent pérît pour les coupables.

— Mais au moins, ce cruel sacrifice sauvera-t-il tous les hommes de l'enfer ?

— Non, mais ceux-là seuls que Dieu a prédestinés aux joies du paradis.

— Mais, puisqu'il y avait des prédestinés, il était donc impossible à ceux qui ne l'étaient pas de se sauver par quelque moyen que ce fût ?

— Assurément ; aussi iront-ils au feu éternel.

— Et les millions d'hommes non chrétiens qui n'ont pas eu et n'ont pas pu avoir connaissance du sacrifice expiatoire du Christ, que deviendront-ils ?

— Ils iront au feu éternel.

— Et s'il est parmi les non prédestinés, chrétiens ou non, des hommes intègres et droits qui pratiquent, dans la mesure de leurs facultés, toutes les vertus possibles qui, sentant qu'ils ont pu commettre des fautes, tachent de les expier par une vie entière de renoncement, qui, ayant pitié de toutes les souffrances, se dévouent à leurs semblables, travaillent à leur éducation morale, partagent leur pain avec les affamés, consolent les affligés, soutien-

nent les faibles et s'efforcent, en un mot, d'atteindre à l'idéal de vérité, de justice et d'amour vers lequel les poussent les plus nobles aspirations?

— Qu'importe tout cela? Un père de l'Eglise n'a-t-il pas dit que les plus éclatantes vertus humaines ne sont que des « péchés splendides »? Tous ces prétendus sages iront comme les autres au feu éternel.

— Toujours le feu éternel! A quoi donc serviront, pour les non prédestinés, le sacrifice du juste, les mérites du divin rédempteur?

— A rien, puisqu'ils ont été condamnés à l'avance et n'ont été créés que pour satisfaire la justice de Jéovah, le Dieu fort et jaloux.

— L'Eglise nous parle cependant d'un purgatoire. A quoi peut-il servir?

— A la délivrance des âmes qui y attendent que leurs parents ou leurs amis les aient rachetés par leurs pieuses offrandes. L'Eglise n'a-t-elle pas institué dès le XVI[e] siècle tout un système de mesures préventives contre l'enfer, appelées *indulgences* et contre lesquelles Martin Luther, schismatique, pervers et poussé par le diable, a eu l'infamie de protester publiquement.

— L'argent des fidèles serait donc, en cette circonstance, plus efficace que les mérites du sang du divin crucifié?

— Question mal séante et impie que l'on ne peut se permettre à l'égard d'un dogme établi par l'Eglise infaillible.

— En admettant que le sacrifice du Christ soit suffisant pour la rédemption de quelques privilégiés, comment se peut-il faire qu'un coupable soit justifié par les souffrances d'un autre, alors surtout que cet autre était pur de tout péché?

Les fautes étant personnelles ne réclament-elles pas une expiation également personnelle?

— Les dogmes ne se discutent pas.

— Comment l'homme, avec sa raison, sa conscience et les sentiments de justice qui existent dans son cœur, pourra-t-il jamais admettre qu'un Dieu juste et bon puisse condamner à des peines éternelles des hommes qui, fatalement, devaient pécher puisqu'ils ont été créés pervers, ou tout au moins incapables par eux-mêmes de faire le bien et ne consente exceptionnellement à les recevoir dans son paradis, qu'à la condition que son fils expie lui-même sur le gibet des malfaiteurs, des péchés inexpiables et qu'il n'avait pas commis?

— Même réponse que la précédente à cette question que le diable seul peut suggérer à l'esprit d'un homme sataniquement inspiré.

Les dogmes ne se discutent pas!

Un silence se fit après la lecture de ces pages stupéfiantes. Jacques et Robert en était confondus.

— Que penser, reprit Allan Hernadec, d'une prétendue religion qui s'appuie sur un tel amoncellement de paradoxales monstruosités.

Et c'est cependant cette religion qui, pendant deux mille ans, a pétri l'humanité, déconcerté les esprits, faussé les consciences, brisé les cœurs et abêti les peuples... en les exploitant par dessus le marché. C'est sous l'inspiration de ses prêtres qu'il a été admis et qu'il demeure entendu que l'homme le plus criminel peut s'abandonner, pendant sa vie entière, à toutes les suggestions de son âme perverse et qu'il suffit, pour que sa purification s'effectue, qu'une goutte d'huile vienne l'oindre et qu'une absolution — menteuse et sacrilège — vienne remplacer avantageusement la prétendue rédemption faite par le sang du crucifié de Golgotha.

Comment; pourquoi? Parce que grâce à cet inimaginable renversement de toute idée de justice opéré par les sévices d'une dogmatique délétère, le prêtre s'est substitué à Dieu. C'est lui qui lie ou délie, absout ou condamne et tient entrebaillée cette porte du paradis que font ouvrir toutes grandes les « pieuses offrandes » qu'est tenu de verser, entre les mains du prêtre, tout candidat à la bienheureuse immortalité.

Et c'est ainsi que la terre entière est tombée sous la domination de l'Eglise qui ordonne, dirige, bénit ou réprouve, manipule les consciences, domina l'homme autrefois par l'excommunication, tandis qu'elle asservit aujourd'hui la femme par le confessionnal, surveille la famille et fait la police du foyer!

Voilà ce que le sacerdoce a fait de la petite Eglise sainte et pure fondée, là-bas, sur les rives du lac de Génésareth, par l'humble Fils de l'homme qui d'un mot a résumé sa doctrine : « Aimez-vous les uns les autres. »

Et c'est ainsi que dix-neuf siècles se sont écoulés : dix-neuf siècles d'autorité pour l'Eglise dont douze cents de pouvoir illimité, pendant lesquels elle a dominé, sans contrôle, la société tout entière. Tous les pouvoirs étaient dans sa main. Toute autorité était en elle ou émanait d'elle. Elle régnait formidablement sur les âmes et sur les corps, par la parole et par le livre — par le fer et par le feu.

Or, qu'a-t-elle fait de cette société, de ces troupeaux humains dont elle avait la garde, de cette Eglise qui, de son propre aveu, lui avait été confiée par Saint Pierre, par les apôtres, par Jésus-Christ lui-même? Qui a-t-elle dirigé, instruit, consolé, sauvé? N'est-ce point avec la complicité de ce diable qu'elle a inventé et avec le contre-poids terrifiant de l'enfer qui en était la résultante, qu'elle a mené les peuples à l'idolâtrie, à l'avilissement et à la pire des superstitions? Elle n'a eu pour lumière que les sinistres lueurs de ses torches d'autodafés, pour autels que les bûchers de ses inquisiteurs et pour victimes expiatoires que les moutons bêlants de ses propres troupeaux. Existe-t-il, non pas seulement un seul prêtre, mais encore un

seul évêque, parmi ces « princes de l'Eglise » qui rivalisent avec les autres princes de la terre, un seul de ces prétendus conducteurs des peuples qui, en dehors de ses mômeries réglementaires, possède, sur les conditions morales de la vie présente et de la vie d'outre-tombe, la notion la plus élémentaire qu'aurait pu lui enseigner le moindre initié des anciens sanctuaires ou le plus humble des diacres de l'Eglise primitive?

Aussi, est-ce à cette religion corruptrice que sont imputables toutes les iniquités que nous voyons autour de nous. Puisque sur cette terre de violence et de haine, il n'y a d'autres sanctions que celles que nous offrent ces tristes comédies religieuses, faut-il s'étonner qu'aux plus forts appartienne la victoire définitive et que demeurent sans échos et sans recours les cris des désespérés et les larmes des martyrs?

Qu'on vienne dire, maintenant, si pour le rétablissement et l'application de cette justice si outrageusement violée, il peut exister autre chose qu'une série d'existences, où chacune d'elles est la réparation de celle qui l'a précédée.

Mais en voilà assez pour le moment. Ce n'est que lentement que se font les initiations sérieuses.

(A suivre). ED. GRIMARD.

PENSÉES D'UN OCTOGÉNAIRE

Les desservants de tous les cultes déclarent en chaire que Dieu est infiniment juste et bon, mais ils prétendent aussi : « Que *Dieu*, père et mère des hommes les condamne à l'*enfer éternel* pour une *seule faute* ». Une telle affirmation est une offense au *Père*. Mais peut-on le blesser? Avec le Christ. disons : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Prôner l'enfer c'est méconnaître le Père miséricordieux. Nous voulons *la religion universelle* et les chaires où prêchent tant d'hommes inconscients et sectaires serviront aux chercheurs spirites et scientifiques pour démasquer toutes les erreurs. Ceci détrônera cela avec l'aide de la réincarnation, loi divine et éternelle qui enterrera le diable et l'enfer, ces entraves à tout progrès.

Rieurs qui dénigrez le spiritisme, dans l'existence de l'au-delà vous pleurerez sur votre ignorance.

Et toi, magnétisme tant vilipendé par tous les doctorats, ta place sera la première au XIXe siècle. Mesmer respecté, honoré, sera compris et ses labeurs auront leur récompense. Il aura le bon grain après le règne de l'ivraie.

Pour l'incarné il y aura profit spirituel si le devoir accompli fut sa règle au cours d'une existence.

Confession tu engendres le vice et les menées occultes ; ils sont à plaindre ces pontifes qui l'ont établie et nous devons prier pour eux.

O toi qui ne crains plus la mort et connais la survie, tu es à demi dématérialisé ; tu as acquis la quiétude, cette satisfaction que la richesse ne te peut donner.

Dans chaque rayon solaire il y a irradiation divine et ce rayonnement fait pressentir celui du véritable esprit de justice ; être juste, et aussi l'ordre et le mouvement universel, c'est l'essence du Père ou de Parabrahm.

VINCENT, à Oloron Sainte-Marie.

CINQUIÈME ENTRETIEN

AVEC TROIS QUALITÉS DE L'ESPACE

Voir la *Revue* d'Avril 1900 (*Suite*).

D. — Qu'est-ce que l'âme ?

R. — C'est la réunion des parcelles ou fluides composant le foyer qui anime votre corps.

D. — D'où viennent ces parcelles ?

R. — Du foyer de l'Infini d'où elles sont parties et où elles aspirent à retourner.

D. — Qu'attendent-elles pour cela ?

R. — Elles attendent d'avoir reconstitué leur *Dualité* afin de se transformer en *Unité* dont les flammes pures peuvent, seules, avoir accès dans l'Infini.

D. — Quelle tâche ont à faire ces âmes ou foyers sur les mondes matériels ?

R. — Elles ont pour tâche d'animer la matière, de la transformer et de la fluidiser.

D — Comment l'animent-elles ?

R. — Par l'attraction que dégagent leurs parcelles ; attraction qui attire, échange et renouvelle sans cesse les molécules qui composent vos corps ou les entourent.

D. — Comment la transforment-elles ?

R. — Par le travail du corps et par l'alimentation.

D. — Comment se fluidise la matière ?

R. — Par le jeu du mental qui change la substance fine du cerveau en fluides plus ou moins lourds et opaques.

D. — D'où vient la matière ?

R. — Elle est le résidu des fluides impurs que l'être rejette à chacune de ses transformations.

D. — Que devient ce résidu ?

R. — Il tombe dans la masse commune en attendant le moment d'en être retiré par des attractions correspondantes.

D. — Quand finira le travail que nous avons à accomplir sur la matière ?

R. — Il ne finira que lorsque nos efforts réunis auront amené la Terre à l'apogée de son progrès physique, intellectuel et moral.

D. — Pouvons-nous accélérer ce progrès ?

R. — Vous le pouvez en faisant grandir en vous la vie spirituelle qui vous tient en réserve des forces toujours nouvelles et toujours suffisantes.

D. — Comment peut-on faire grandir la vie spirituelle ?

R. — En développant la conscience.

D. — Qu'est-ce qui constitue la conscience ?

R.— Ce sont les sommets purs de vos fluides ou parcelles qui puisent au contact du fluide éthéré le sentiment plus ou moins vif de leur responsabilité et de leurs devoirs.

Nous ne pouvons, amis, vous décrire les merveilleuses transformations que doit subir la planète, ne trouvant pas dans votre mental les éléments nécessaires pour vous en donner d'abord l'intuition.

Le fluide de l'Infini, répondant aux aspirations élevées des générations futures, répandra sur elles une surabondance de vie, une profusion de force, une plénitude de pouvoirs qui leur permettra de réaliser des prodiges.

Les œuvres du génie d'aujourd'hui seront les jeux d'enfants de demain.

En attendant ces temps heureux il vous aidera dans votre tâche actuelle : tâche consistant à tracer la voie aux réformes et aux progrès qui prépareront les glorieuses victoires de l'avenir.

Peu à peu et grâce à lui, vous détruirez les ténèbres matérielles en apprenant à dompter les éléments.

Vous dissiperez les ténèbres morales en remplaçant l'ignorance par le savoir.

Enfin, vous triompherez du mal en réduisant les passions qui l'engendrent.

Notre concours vous est acquis pour obtenir ces résultats qui doivent être le but de nos communs efforts.

SIXIÈME ENTRETIEN

D. — Que devons-nous faire pour contribuer à l'amélioration et au progrès de l'humanité ?

R. — Il faut répandre autour de vous les vérités lumineuses que vous apporte la révélation spirite ; vérités qui sont le principe et le fondement de toute société viable : la *réincarnation* et la *solidarité*.

D. — Comment le principe de la réincarnation sert-il de base à la société !

R. — En ce qu'il empêche la tyrannie et le despotisme de se produire quand l'oppresseur d'aujourd'hui sait qu'il sera l'opprimé de demain.

D. — Comment la solidarité intervient-elle ?

R. — En détruisant l'égoïsme et l'orgueil, ces deux vers rongeurs des civilisations disparues ?

D. — Comment l'égoïsme et l'orgueil ont-ils conduit les civilisations primitives à leur ruine ?

R. — En créant autour des jouisseurs orgueilleux et égoïstes des courants de vengeance et de haine; courants qui, s'amoncelant dans l'Espace, produisaient la force aveugle cause des guerres, des invasions et de tous les fléaux de la terre.

D. — De quoi est formée cette force aveugle ?

R. — Elle est formée des fluides non pondérés de l'Astral.

D. — Qu'est-ce qui produit ces fluides non pondérés ?

R. — Les passions mauvaises et les pensées correspondantes.

D. — Sommes-nous encore menacés par ces forces aveugles ?

R. — Vous le serez tant que la Justice et l'Equité ne seront pas devenues la règle de vos rapports particuliers et sociaux.

N'oublions pas, amis, que c'est notre union avec le fluide éthéré qui, seule, peut nous fournir les moyens d'améliorer les conditions personnelles et l'état social de l'humanité.

La route que nous suivons a été parcourue de tous temps par des mondes tels que la terre, et sur lesquels ont aimé, souffert et travaillé des humanités semblables à la nôtre.

Le fluide éthéré a enregistré d'une façon si fidèle leurs agissements que nous pouvons, en le consultant, retrouver la trace de leurs sourires et de leurs larmes ; entendre encore leurs cris de douleur ou de joie.

En suivant les leçons et les exemples donnés par ces frères aînés, nous apprendrons à orienter notre frêle esquif vers le port heureux où ils ont atterri.

Nous suivrons pas à pas la marche de leurs progrès; nous compterons les étapes de leur évolution et nous pénétrerons les secrets de leur état actuel de grandeur et de prospérité.

Cette étude nous permettra de répandre la lumière dans les esprits avides de la recevoir ; de distribuer le pain de vie aux âmes affamées de vérité ; d'apaiser les cris de la misère et de la souffrance qui montent sans cesse dans l'Espace, faisant naître en nos cœurs, avec le sentiment d'une douce pitié, le désir toujours plus ardent de détruire la cause qui les produit.

SEPTIÈME ENTRETIEN

D. — De quelle loi dérive le principe de la réincarnation ?

R. — De la loi de l'évolution qui, depuis l'atome jusqu'au pur esprit, soumet tout ce qui se meut dans l'Espace à de multiples transformations.

D. — Quel est le but de ces transformations ?

R. — D'affiner la matière et de purifier l'esprit.

D. — Comment ces transformations affinent-elles la matière ?

R. — En l'amenant, par des changements successifs, de l'état visible sur lequel agissent les incarnés à l'état invisible sur lequel opèrent les désincarnés.

D. — De quelle façon les désincarnés opèrent-ils sur la matière invisible ?

R. — En s'assimilant les fluides ou pensées épars dans l'Espace et dont s'alimente leur esprit.

D. — Pourquoi ces transformations sont-elles nécessaires au progrès des esprits ?

R. — Parce qu'en passant d'un plan à l'autre, ils se débarrassent des fluides lourds accumulés autour d'eux par le travail de leur mental.

D. — Que deviennent ces fluides lourds ?

R. — Ils servent à alimenter des esprits inférieurs ou groupements moindres de parcelles.

D. — Pourquoi tous les spiritualistes ne sont-ils pas d'accord sur ces points fondamentaux ?

R. — Parce que la Vérité, comme un prisme immense ne nous montre que les fautes pouvant être perçues par notre vue limitée. Plus nous grandirons en intelligence et en moralité, plus aussi l'ensemble que nous en embrasserons sera complet et lumineux.

Rappelons-nous, amis, que nous ne sommes que des écoliers commençant à étudier les principes élémentaires de la science divine.

Les professeurs qui nous l'enseignent en atténuent les étincelantes beautés et en restreignent les grandioses proportions afin de nous la rendre accessible.

Malgré cela, de nos frères incarnés l'immense majorité a l'âme trop faible encore pour pouvoir aspirer le souffle de vie qui anime ces pages.

Par contre, une foule d'esprits désincarnés s'assimilent, par l'échange fluidique, cette manne bénie tombée du ciel.

Revenus sur le plan terrestre, leur mental mieux outillé leur permettra de recevoir les empreintes de Vérités plus hautes, de refléter des lumières plus pures.

Et c'est ainsi que de vies en vies, d'incarnations en incarnations, le progrès se continue, l'évolution s'accomplit et l'être, grandissant toujours, se rapproche de l'Infini. *(à suivre).*

L'INCONNU ET LES PROBLÈMES PSYCHIQUES

Par Camille Flammarion.

Dans ce volume intéressant et si substantiel, l'illustre astronome a traité en général des *manifestations des mourants*, des *apparitions*, de la *télépathie*,

des *communications psychiques*, de la *suggestion mentale*, de la *vue à distance*, du *monde des rêves*, de la *divination de l'avenir*.

Au contraire des physiologistes qui enseignent que la pensée est une fonction du cervean, que sans lui pas de pensée, que tout meurt avec le corps, M. C. Flammarion prétend que : « tout concourt à établir en nous la conviction de l'existence de notre âme comme entité individuelle, de sa survivance à la destruction de notre organisme corporel et de son immortalité ».

La science par qui nous valons quelque chose en ce monde qu'elle a transformé, peut seule nous éclairer et nous conduire ; en conséquence, dans l'*Inconnu*, l'auteur fait simplement un essai d'analyse scientifique de sujets rejetés par le positivisme actuel et considérés cemme imaginaires, fabuleux, incertains ; à ces sujets il applique la méthode des sciences d'observation, d'une manière suivie et rationnelle, pour en bien connaître et savoir si ces phénomènes appartiennent à un ordre de faits naturels, différents de ceux qui frappent usuellement nos sens. Il n'admettra rien sans preuves, ni *a priori*, rien que l'observation rigoureuse, sans préoccupations d'opinions individuelles. La recherche de la simple vérité, seule le préoccupe.

M. Flammarion s'occupe du phénomène depuis 1861, date de sa carte de membre associé à la *Société parisienne des études spirites*, et signée par Allan Kardec ; il avait 19 ans. Avec son libre examen, depuis lors il a étudié tous les faits médianimiques qui se présentaient sur l'ensemble du globe, les contrôlant avec rigueur et, de là est né le volume l'*Inconnu*, œuvre de probité scientifique, conçu et exécuté pour établir des réalités après analyse et un examen scrupuleux.

Les sciences psychiques prouveront expérimentalement l'immortalité de l'âme ; il y a un plan nettement défini, un but prévu, soit pour la formation des globes, soit pour tous les habitants des mondes sidéraux ; l'attraction des sexes, a dit Oersted, prouve *qu'il y a de l'esprit dans la nature* ; une pensée réside dans l'espace, meut fatalement et logiquement toutes les sphères, dirige les mondes comme nous imposons des mouvements à nos organes de marche et de préhension. L'élément dynamique infini qui régit tous les mouvements des soleils et de leurs satellites dans l'univers infini, doit en réalité et en logique être une intelligence supérieure à la nôtre.

Donc, de même qu'il est rationnel d'étudier l'univers sidéral, pour sans cesse le mieux apprécier et connaître, de même il est essentiel pour l'homme de scruter attentivement toutes les manifestations psychiques afin qu'il se rende compte de l'éternité de la matière et de celle de l'esprit, car, ajoute avec un grand sens notre astronome, la vérité est une, tout se tient dans la nature. Donc, en dehors des théories et des dogmes, sachons en conscience si les phénomènes existent, constatons les faits, puis viendra la théorie.

De ces prémices, et pour cause, est sortie une classification méthodique des

phénomènes que notre astronome a groupés analogiquement en essayant de les expliquer. C. Flammarion s'était préalablement documenté avec soin.

Son volume l'*Inconnu* est une thèse scientifique faite avec sincérité et c'est un rare mérite. Il a consacré 29 pages aux *incrédules* et 27 aux *crédules*, pour faire toucher du doigt ce que peut l'incohérence humaine, lorsqu'elle n'est pas pondérée par la réflexion et la simple raison, fût-on un savant ; il faut lire ces pages et méditer sur leur contenu.

Dans les *manifestations des mourants*, tentative d'instruction pour tous les lecteurs, à quelque opinion religieuse ou politique qu'ils appartiennent, C. Flammarion offre les manifestations télépathiques des mourants ; sur plusieurs milliers de faits que lui ont adressé ses nombreux correspondants, il n'a retenu que ceux qui ne contiennent point d'incertitudes, ni d'exagérations, ni d'observations dépourvues de critiques sérieuses. Il y a là, comme dans les pages qui traitent des apparitions, de la télépathie, des communications psychiques, de la suggestion mentale, de la vue à distance, des rêves et de la divination de l'avenir, 500 pages suggestives que nos lecteurs liront avec le plus vif intérêt ; leur classification étant ordonnée et il le fallait, ces faits conduisent l'observateur à des conclusions naturelles que l'illustre astronome a formulées nettement, de la page 564 à la page 588.

Sans doute, cette œuvre n'a pu embrasser entièrement l'ensemble des phénomènes spirites ou psychiques ; un second volume y suppléera, autant que le permettra l'ensemble de nos connaissances sur ce sujet si complexe. En tout cas, le but bien déterminé de l'auteur est de savoir si, par ses recherches, l'âme humaine existe comme entité indépendante du corps et si elle survit à la désagrégation des organes matériels. Après de sages, judicieuses et savantes réflexions sur les causes diverses en jeu dans l'ensemble des phénomènes présentés à l'attention des chercheurs, M. Flammarion écrit qu'on peut voir sans les yeux, entendre sans les oreilles, non par hypéresthésie des sens de la vue et de l'ouïe, les cas observés prouvant le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental. Non seulement la vue intérieure de l'âme voit ce qui se passe au loin, mais elle peut connaître à l'avance ce qui arrivera dans l'avenir. « L'avenir existe potentiellement, déterminé par les causes qui amèneront les effets successifs. L'observation positive prouve l'existence d'un monde psychique, aussi réel que le monde connu par nos sens physiques. »

Après avoir défini l'existence de la *lumière*, de la *chaleur*, du *son*, comme de simples manifestations de mouvements, et l'avenir prouvera qu'il en est de même pour l'*électricité* et l'*attraction*, il déclare que l'âme représente peut-être, un effet, non une cause, exactement comme un grand nombre de termes scientifiques.

En somme, après avoir présenté à l'appréciation des analystes 186 cas de

manifestations de mourants constatées à l'état éveillé, — 70 cas perçus pendant le sommeil et 57 observations ou expériences de transmission de pensées, sans le concours de la vue, de l'ouïe, du toucher — 49 exemples de vue à distance en rêve ou en somnambulisme, — 76 rêves prémonitoires et divinations de l'avenir, en tout « 453 phénomènes d'ordre psychique indiquant l'existence de forces encore inconnues agissant entre les êtres pensants et les mettant en communication latente les uns avec les autres », l'auteur conclut logiquement :

1° *L'âme existe comme être réel, indépendant du corps* ;

2° *Elle est douée de facultés encore inconnues à la science* ;

3° *Elle peut agir et apercevoir à distance, sans l'intermédiaire des sens* ;

4° *L'avenir est préparé d'avance, determiné par les causes qui l'amèneront. L'âme le perçoit quelquefois.*

Flammarion présente les faits, dans son beau et bon livre, et sagement il n'a pas la prétention de les expliquer. Dans un second volume, il examinera les phénomènes du spiritisme, de la médiumnité, du magnétisme, de l'hypnotisme, la connaissance des faits lointains et de l'avenir en dehors des rêves, les pressentiments, les doubles des vivants, le corps astral, les apparitions et manifestations des morts, maisons hantées, mouvements d'objets sans contact, etc., etc.

Cette œuvre est enlevée et les éditions se succèdent avec une rapidité inouïe, chacun voulant se rendre compte des travaux si utiles d'un spiritualiste savant et éminent. Ce volume honore l'astronome, le véritable penseur, l'investigateur consciencieux (1). P. G. LEYMARIE.

DES INDES A LA PLANÈTE MARS

Celui qui, en dehors des mathématiques pures prononce le mot IMPOSSIBLE, manque de prudence.
(ARAGO, *Annuaire*, 1853).

— *Des Indes à la planète Mars* ! allons donc !

— Mais oui, parfaitement !

— Vous vous moquez, sans doute ? Dans la Lune, distante seulement de 84.000 à 90.000 lieues, suivant ses phases, je comprendrais encore à la grande rigueur que l'on pût y aborder. Et il s'en est fallu... de ça ! que le Michel Ardant de Jules Verne ait accompli ce tour de force. Mais dans Mars, éloigné de la Terre de plus de 18.000.000 de lieues, allons donc !

— Rien de plus vrai, cependant ; mais...

— Ah ! il y a un *mais*?

— Sans doute ; car je ne vous suppose pas assez naïf pour croire à un

(1) In-18 de 600 pages, 3 fr. 50.

voyage accompli, en Sleeping-car de la Terre à Mars. Le voyage dont je veux vous entretenir est tout simplement un voyage *en Esprit*, et c'est déjà bien joli! effectué de notre globe terraqué à la sphère martienne par un des anciens habitants de cette dernière, aujourd'hui réincarné sur notre terre.

— Vous m'en direz tant!

— Alors, vous ne régimbez plus?

— Vous savez bien qu'en ma qualité de spirite je ne m'étonne pas facilement, n'ignorant pas qu'il n'y a rien dans la nature de miraculeux ni de surnaturel; que tout y est, au contraire, réglé par des lois immuables; que tout ce qui arrive, par conséquent, n'est qu'un effet *naturel* de ces lois *naturelles*. Et alors le voyage en question n'a rien qui puisse me surprendre...

— Vous, non. Mais nos savants, je veux dire ceux de l'Institut, n'entendent pas de cette oreille, et j'ai bien peur qu'ils me traitent de fou, d'illuminé, d'halluciné, de névrosé, de goîtreux et d'idiot et même d'autre chose encore, tellement est riche le répertoire des qualificatifs que ces messieurs ont en réserve à l'adresse des pauvres niais de notre sorte! et des ramollots comme votre serviteur qui ont déserté la caserne pour tirer une bordée aux alentours du spiritisme!

— Allez toujours. Ce n'est pas pour eux que vous écrivez; c'est pour les lecteurs de la *Revue*, et ceux-ci, j'en suis sûr, vous liront avec intérêt... Surtout si votre voyage est documenté sérieusement et non pas par trop fantaisiste. Ce n'est pas un voyage à la Jules Verne, au moins?

— Non certes. C'est au contraire tout ce qu'il y a de plus sérieux et qui démontre triomphalement, par la simple brutalité du fait, la vérité de la doctrine spirite sur les réincarnations successives dans ce monde et dans d'autres.

— Eh bien, nous vous écoutons. Et quant à ces Messieurs de l'Institut: dites-leur qu'ils s'y frottent! Ça nous donnera l'occasion de rire un brin.

* * *

Voici donc ce que je lisais dernièrement dans le *Journal d'Amiens* reproduisant une chronique du *Figaro*. Je prie les lecteurs de la *Revue* de vouloir bien remarquer avec quelle courtoise impartialité les deux journaux parlent du fait extraordinaire, objet de cet article. Que nos amis veuillent bien se reporter à une vingtaine d'années en arrière et ils entendront encore, comme dans un lointain écho, le formidable retentissement des éclats de rire et des sarcasmes qui eussent accueilli, en ces temps relativement proches de nous, une communication du genre de celle du voyage des *Indes à la planète Mars*!

Qui disait donc que le *spiritisme* restait stationnaire? On ne s'en doute-

rait vraiment pas en voyant de quelle façon on le traitait, voici à peine vingt ans, et celle dont on en use aujourd'hui à son égard.

Dans son numéro du 19 mars dernier, le *Journal d'Amiens* écrivait :

Voici qu'en ce siècle de surprises, on nous sert une surprise encore plus incroyable que les autres, et qui va combler d'aise les amateurs du merveilleux : les souvenirs d'une personne bien vivante encore, et qui, mise en certain état de rêve, parle les langues du pays où elle n'a jamais été — sauf, dit-elle, dans une vie antérieure — et même la langue des habitants de la planète Mars !

M. G. Davenay nous expose, dans le *Figaro*, ce cas, à tout prendre très curieux, même pour les sceptiques, qui seront l'immense majorité.

Ce journal a raison : les sceptiques seront l'immense majorité. Pourquoi cela ? parce que la doctrine du spiritisme a été travestie, défigurée, et aussi parce que le matérialisme n'est pas encore terrassé. Le matérialisme, voilà l'ennemi ! et cet ennemi a la vie dure, d'autant plus qu'il a pour grands-prêtres tous les Panurges diplômés de la science officielle, intéressés à combattre le spiritisme qui les remettrait à leur place en leur enseignant qu'un vrai savant n'a pas d'orgueil. Vous entendez d'ici ces cris de paons effarouchés : « Nous, être les égaux des ignorants ! nous, renaître dans une condition inférieure ! nous, dont le cerveau puissant a enfanté tant de systèmes, renaître idiots en punition de notre orgueil légitime ! pour qui nous prend-on ! ». Et comme ils ne veulent ni voir, ni entendre, ni comprendre, ils sont les pires aveugles, les pires sourds et les pires obstinés que l'orgueil humain ait engendrés.

Mais terminons cette digression et reprenons la très intéressante chronique du *Figaro* reproduite par le *Journal d'Amiens* :

En ces derniers temps, le monde des psychologues a été bouleversé par l'apparition d'un livre de M. Flournoy, professeur à la Faculté des sciences de Genève, intitulé *Des Indes à la planète Mars* (1) ! C'est l'histoire d'un cas probablement unique dans la science, observé chez une femme de 30 ans, simple employée de commerce et d'une irréprochable moralité.

Cette femme est sujette à des accès de somnambulisme pendant lesquels elle raconte une série d'aventures qui lui seraient arrivées au cours d'existences antérieures. Ces existences auraient été au nombre de trois : l'une dans la planète Mars, la seconde dans l'Inde, et la troisième en France au temps de Marie-Antoinette.

Dans l'état de veille, c'est-à-dire après les accès de somnambulisme, Mme X..., ne se souvient de rien et elle vaque à ses occupations avec la plus grande régularité et le plus parfait bon sens ; lorsqu'elle est endormie, on peut l'interroger à loisir sur les faits qui se sont produits dans les divers cycles qu'elle affirme avoir parcourus, autrement dit, dans ses différentes réincarnations. M. Flournoy a tout d'abord flairé la supercherie, comme il arrive dans un grand nombre de cas de somnambulisme, spontanés ou provoqués, et il s'est demandé si cette jeune femme n'avait pas été

(1) In-8 avec figures. — 8 fr. — 9 fr. port payé.

suggestionnée par des personnes de son entourage, désireuses de souffler un rôle à une névrosée. Mais il a dû renoncer à cette idée pour les raisons suivantes :

1° Mme X..., dans les moments où elle parle d'un séjour dans Mars, affirme qu'elle peut s'exprimer en langue martienne. Elle emploie, en effet, quand on le lui demande, un langage composé de sons nettement articulés, groupés de façon à former des mots; ces mots correspondent à des idées définies ; enfin le rapport des mots aux idées est constant, et la malade les enregistre sur le papier en caractères graphiques spéciaux.

2° La vérification du bien fondé des affirmations de Mme X..., est évidemment impossible pour ce qui a rapport à l'existence qu'elle aurait menée dans Mars ; mais il n'en est pas de même des faits dont le sujet aurait été témoin dans l'Inde, à l'époque où il y vivait. Après de longues et patientes recherches, M. Flournoy a mis la main sur un vieux manuscrit où il a découvert les principaux épisodes auxquels Mme X..., fait allusion lorsqu'elle parle de son cycle hindou. De plus, Mme X..., à ces moments, s'exprime en sanscrit et en arabe, de façon à convaincre les plus sceptiques qu'elle a une sérieuse connaissance de ces deux langues. Or, depuis qu'on la connaît à Genève, jamais cette jeune femme n'a pu se trouver dans des conditions qui lui permissent d'apprendre l'arabe ni le sanscrit.

Nous laissons à dessein les considérations ayant trait à la réincarnation la plus récente, celle du temps de Marie-Antoinette. On peut croire, dans ce cas limité, que la suggestion et la supercherie ont dû jouer un rôle quelconque ; mais il est de toute évidence qu'aucune explication scientifique ne peut être tentée pour l'interprétation des phénomènes que présente Mme X... lorsqu'elle parle martien, sanscrit et arabe.

M. le professeur Flournoy, en vrai savant, ne conclut pas. Il se borne, dans un livre consciencieusement documenté, à nous exposer le résultat de son observation, qui a duré trois années consécutives. Toutefois, il nous laisse deviner son trouble devant ces manifestations étranges d'une personnalité si nettement dédoublée : nous sommes indubitablement en présence de phénomènes qui autorisent les hypothèses les plus hardies et aussi, affirmons-le, les espérances les plus concluantes pour notre immortalité.

Laissons les savants psychologues tels que MM. Pierre Janet, le colonel de Rochas, le professeur Charles Richet tirer des documents amassés par M. Flournoy les enseignements qui en découlent et, lorsqu'une âme chère aura terminé son cycle terrestre, redisons avec Sully Prud'homme :

De l'autre côté des tombeaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
Les yeux qu'on ferme voient encore!

Mais, poésie à part, qu'on ne manque pas surtout cette occasion de noter le vocabulaire des habitants de Mars ; ce sera utile pour le moment où la science nous aura mis en état de correspondre avec eux.

Ainsi conclut M. G. Davenay. Et sa conclusion n'a rien qui puisse nous étonner, nous autres spirites. Tenus au courant de tous les progrès de la science, nous savons que, justement au mois de mars 1899, il s'est formé, à Paris, une Association composée des savants les plus éminents du monde entier, laquelle a pour but de rechercher les moyens les plus pratiques de correspondre avec les habitants de la planète Mars. Une souscription a été

ouverte. J'ignore si elle a été fructueuse et si elle pourra couvrir les frais nécessités par une telle entreprise. Mais le but de l'Association tendait à ceci : trouver un espace assez vaste pour pouvoir, à l'aide de puissants réflecteurs électriques envoyer vers Mars des projections lumineuses de forme géométrique.On verrait bien si les Martiens répondraient en renvoyant vers la Terre les mêmes figures géométriques. C'est qu'alors ils auraient compris.

Mais le difficile était de s'entendre, de se transmettre des idées et de les percevoir clairement. En effet, si les signes géométriques ont la même signification pour tous les habitants de la terre, quelle que soit leur nationalité, peut-on affirmer qu'il en est de même de planète à planète? Certes, un rectangle est toujours un rectangle, mais comment converser avec seulement des signes géométriques pour toute écriture? La chose paraît, et est réellement difficile, pour ne pas dire impraticable.

Aujourd'hui la difficulté est levée, si M. Flournoy n'a pas pris des vessies pour des lanternes — style de ces Messieurs de l'Institut, que l'Europe ni l'Amérique ne nous envient plus. — Que M. Leymarie veuille bien envoyer au savant génevois le présent numéro de la *Revue*, et nul doute que ce consciencieux docteur ne mette à la disposition de l'Association, dont s'agit, les caractères graphiques dont se servait Madame X... avec la traduction française. De cette façon on se comprendrait.

Ce n'est pas la première fois, du reste, paraîtrait-il, que les Martiens essayent de correspondre avec nous. Et l'idée de l'Association est née de ce fait qu'on a cru remarquer, venant de Mars, des projections lumineuses affectant toujours la même forme, mais frappant tantôt une partie de la terre, tantôt une autre. Il y avait là une indication certaine du désir des Martiens de correspondre avec leurs frères de la terre. Mais nous sommes si en retard! Nous n'avons pas compris tout d'abord, figés que nous sommes dans cette vieille erreur que la terre seule est habitée! Comme si Dieu avait été impuissant à créer d'autres types d'humanité que la nôtre!

En tout cas, il est une chose certaine : c'est que Mars est fils du soleil et frère aîné de la terre de... combien de millions d'années? C'est donc une erreur de croire qu'il est un monde inférieur. Ses habitants, au contraire, doivent être prodigieusement plus avancés que nous sous tous les rapports; car enfin la loi du progrès incessant est la même partout, et ce n'est pas l'un des derniers nés de la famille qui, sauf exception très rare, peut en remontrer à son aîné. A preuve les tentatives déjà faites par les Martiens pour correspondre avec nous.

La théorie que nous défendons, paraît être infirmée par ce fait de la réincarnation de Madame X..., venant de Mars, sur la terre. Ce n'est là qu'une apparence : tous les spirites savent qu'un esprit, sans perdre la

moindre parcelle de son acquit, peut se réincarner dans un monde inférieur à celui d'où il vient, s'il y est envoyé en mission, en expiation ou en épreuve. Et c'est sans doute l'un de ces trois cas qui est ici applicable à Madame X... exilée sur la terre après avoir connu les splendeurs de Mars!

Personnellement, j'ai voué une très grande reconnaissance à cette belle planète. C'est à elle, en effet, que je dois d'être devenu spirite. Mais, oui! vous avez l'air d'en douter? Rien de plus vrai cependant. Et voici comment :

Comme je causais avec un de mes amis (j'ignorais néanmoins qu'il fût spirite) de la possibilité de correspondre avec Mars. Tiens! me dit-il, vous me paraissez avoir un goût prononcé pour le vagabondage dans l'infini. Voulez-vous que je vous y fasse voyager, moi?

— Je ne demande pas mieux.

Et alors il me prêta les livres qui traitent de l'habitabilité des mondes, du spiritisme, etc., etc... du coup je fus acquis, cœur et âme, à la doctrine. Ah! ce ne fut pas long! car, sans le savoir, j'étais spirite jusqu'au tréfond de mes moelles, mais je m'ignorais.

Et peut-être, un jour, vous raconterai-je, chers frères qui lisez la *Revue*, comment on peut être spirite sans le savoir, *spirite avant le nom*, quoi!

COMMANDANT TURGIBEL.

P.-S. — Le livre de M. Flournoy a sa place marquée dans le catalogue de la librairie spirite, et nul doute que M. Leymarie ne s'empresse de le mettre à la disposition des nombreux lecteurs de la *Revue*.

ÉVOLUTION DE L'AME ET DE LA SOCIÉTÉ (1)

Nous sommes parvenus à une phase du progrès où la recherche de la vérité ne repose que sur la science et l'observation.

A mesure que le brouillard se dissipe, l'humanité s'habitue à regarder droit devant elle et s'attache à reconnaître ce dont, peu à peu, la lumière précise les contours.

On croit à ce qu'on voit. Ce qui reste voilé ou confus, on n'y croit pas encore ; mais on s'efforce de découvrir ce que c'est.

Il est certainement impossible de déterminer *a priori* tout ce qui échappe à notre connaissance. Par conséquent, l'homme doit se garder d'admettre comme vérité démontrée ce qui est imaginaire, métaphysique. C'est à la science qu'est réservé de l'éclaircir.

De la lumière! plus de lumière! telle est l'aspiration suprême. De la lumière, pour nous rendre compte de ce qu'enveloppent les ténèbres ; de la lumière pour que ses rayons, projetés le plus loin possible, éclairent des horizons inconnus.

Toutes les hypothèses sont admissibles ; mais le savant croit de son devoir de les soumettre à l'analyse, de retenir celles qui s'adaptent aux phénomènes observés de rejeter celles que l'expérimentation ne sanctionne point. La foi ne se fonde plus sur l'absurde, — *quia absurdum credo* : — elle s'appuie sur le fait réel, constaté.

La raison seule ne suffit point, parce qu'elle est limitée, inégale d'un individu à

(1) Un vol. in-18, 3 fr. 50.

un autre. Le positivisme est la ferme base de la vérité. Quand il n'arrive pas à nous la faire connaître tout entière, il nous préserve du moins de tomber dans l'erreur.

En ne nous servant, pour étayer une doctrine, que des phénomènes fournis par l'expérience et des conséquences logiques qui en découlent, nous ne courons pas le risque de créer une philosophie d'école, à l'usage d'un nombre limité d'adeptes; nous formerons, lentement, mais sûrement, la philosophie universelle.

L'histoire et la science sont les liens qui unissent le passé à l'avenir. Le présent est un effet de causes antérieures en même temps que la cause d'effets futurs.

Nous ne formulons pas d'hypothèses, nous ne proposons pas de problèmes; nous relatons simplement des faits, et de ces faits nous tirons nos déductions. Nous n'avons la prétention de rien dire, absolument rien de nouveau; mais ce que nous exposerons sera bien défini et marqué du sceau de la vérité. Notre seul but est de contribuer, dans la mesure de nos forces, à dissiper les erreurs qui s'opposent au progrès.

L'histoire et la science voilà nos guides. Pour mettre la réalité en évidence, ce qu'il faut ce sont des faits, non des dissertations.

Nous étudions des scènes passées, nous analysons des faits actuels, nous y saisissons les effets logiques de causes évidentes.

La vérité brille plus pure à mesure qu'on avance à travers les siècles, parce que le progrès est fils du temps et que le progrès est lumière et la lumière vérité.

Nous n'aspirons pas au titre de savant; nous ne recherchons pas la renommée ou la gloire. Nous n'avons pas non plus l'idée de faire de la littérature. Nous publions avec simplicité et avec bonne intention le résultat de nos études et il faut bien que l'homme sur le terrain où elles nous ont conduit, lui applique une étude attentive s'il veut poursuivre sa progressive évolution.

Nous n'écrivons pas non plus pour distraire tout bonnement le lecteur. L'humanité traverse une heure critique où il est nécessaire de parler clair; nous le ferons sans nous soucier de ceux qui ne rendraient pas justice à la loyauté des mobiles auxquels nous avons obéi.

Nous aimons les hommes, nos frères, et nous leur donnons de bonne foi ce que nous pouvons; nous n'avons d'autre désir que de remplir le devoir que nous impose la loi de solidarité.

En avant! Le but est loin, bien loin, mais nous y marchons. Pour y arriver plus vite, débarrassons-nous de l'inutile et lourd bagage des superstitions absurdes, des croyances mal établies.

Nous présentons au lecteur les événements culminants du passé afin de tirer de la philosophie de l'histoire l'indication de ce que l'avenir nous réserve.

Nous faisons une étude comparée des religions et nous trouvons que toutes ont un fond de vérité plus ou moins défiguré, selon que les peuples qui les professent sont plus ou moins arriérés.

Nous démontrons que le progrès ne s'arrête pas; il s'effectue dans l'ordre matériel aussi bien que dans l'ordre intellectuel et moral.

Nous démontrons que la conception qui s'attache à l' « incognoscible » n'a pas de raison d'être : les phénomènes considérés jusqu'ici comme surnaturels rentrent de plus en plus dans le domaine de l'observation scientifique.

Nous démontrons enfin que la science qui était matérialiste il y a peu de temps encore nous conduira au spiritualisme. Ainsi sera fondée la religion de l'avenir dont la morale ne saurait être que celle du christianisme.

Et le christianisme est la plus pure expression de la démocratie.

PHILIPPE SENILLOSA.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE

Tiré du journal *La Paix*, du 29 mars 1900 (1).

Notre savant confrère, l'éditeur Leymarie, vient de publier un ouvrage de Mistress Crowe sur *Les Côtés obscurs dé la nature ou Fantômes et voyants.* Ce travail dont Leymarie nous donne aujourd'hui la première traduction française fut publié, il y a plus d'un demi-siècle, en Angleterre, où il a eu plusieurs éditions. L'auteur qui s'était fait connaître par quelques romans se voua dès lors à l'étude des phénomènes psychiques; elle traduisit en Anglais *la Voyante de Prévorst*, du Dr Kerner, et fit paraître quelques années après (1859), un petit livre intitulé : *le spiritualisme a notre époque*, encore intéressant à lire.

Femme d'une haute intelligence; elle fut du nombre des célébrités auxquelles le grand philosophe américain Emerson alla se présenter lors de son voyage en Angleterre. On ne saurait contester, dit le colonel de Rochas, la largeur de vues et la logique qui font des *Côtés obscurs de la nature* un ouvrage tout à fait remarquable pour l'époque où il fut écrit. C'est seulement, en effet, à la suite des nombreuses études poursuivies avec constance, pendant ces dernières années par quelques hommes indépendants, que les esprits habitués aux méthodes des sciences positives ont été forcés de reconnaître l'existence de forces encore mal définies, mais certainement autres que celles dont on enseigne officiellement les lois; des enquêtes précises ont abouti à des hypothèses peu différentes de celles que formulait, il y a cinquante ans, mistress Growe d'après des récits empruntés le plus souvent à des journaux ou à des conversations et auxquels on a reproché de présenter des garanties insuffisantes. Cette concordance prouve, une fois de plus, que dans l'ordre historique, la vérité se dégage beaucoup mieux d'un ensemble de témoignages, plus ou moins précis, plus ou moins exacts, mais dont on retient seulement les *constantes*, que de la certitude apparente d'un procès-verbal unique où, sans parler des erreurs toujours à craindre, la caractéristique véritable des phénomènes peut avoir échappé à ceux qui ont observé, surtout s'ils ont, comme cela est trop fréquent, des idées préconçues. En somme, le livre de Mistress Crowe est des plus suggestifs et la lecture des dix-sept chapitres qu'il contient est d'un puissant intérêt. Ceux relatifs aux Rêves allégoriques, aux pressentiments, aux avertissements, aux apparitions, aux maisons hantées, aux apparitions attachées à certaines familles, aux actions sympathiques, nous ont particulièrement intéressé. Dr DE THIERRY.

(1) In-8, très beaux, 5 fr.; 6 fr. port payé.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE. Par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY.

(*Suite*) Voir la *Revue* de Janvier 1900.

CHAPITRE V

QUATRIÈME SPHÈRE CONTIENT LES VOLEURS, LES MALFAITEURS, LES MENTEURS, LES IMPOSTEURS, C'EST UN ENFER. INFLUENCE DE MARS ET DU BÉLIER. VENT DU SUD, PLUIE, NEIGE, HUMIDITÉ, TIC DOULOUREUX, MAUX D'ISCHIAS.

Cette sphère est un labyrinthe, plein de désordre et de malpropreté ; on s'y perd, c'est un chaos de chemins et un amas de toutes choses. D'immenses marécages et des bourbiers s'étendent dans les plaines. Voilà une belle prairie verte... dès qu'on y met le pied, on s'enfonce dans la boue. On s'égare dans un labyrinthe d'arbres épineux, d'où on ne peut plus sortir sans guide. C'est une sphère de tromperies, effets du mensonge. Toutes les fleurs sont factices ; on veut les cueillir, elles se fondent sous vos doigts. L'eau qui semble pure et limpide est pleine de crapauds et de serpents hideux. La saleté, la fausseté du mensonge s'appliquent à toute chose. Même, les Esprits de mensonge ont un périsprit tout à fait à part. Leurs mensonges sont écrits en grandes lettres dans tous les plis de leur enveloppe fluidique ; chacun peut y lire. Il y en a qui serrent les plis de leur robe pour cacher leurs mensonges, mais l'écriture alors s'en échappe et entoure l'Od de l'Esprit malheureux. Il n'y a rien de caché ici. La vérité punit le mensonge d'une manière cruelle. Le sort des voleurs, des brigands et des malfaiteurs est le même. Les objets volés, et même les plus petits, se retrouvent ici. C'est bien singulier de retrouver et de voir tout ce qu'on a volé. Le malfaiteur voit ses méfaits devant lui ; il ne peut se soustraire à cette punition. Au fond, cela ressemble à une grande foire. Mais il y a des gardiens ; partout des Esprits de police très sévères mettent et entretiennent l'ordre, ce qui n'est pas chose facile. Nous rencontrâmes l'Esprit d'un grand malfaiteur, il faisait peine à voir ! Lui qui sur terre fut un brigand et un incendiaire répandant l'épouvante parmi les hommes, il semblait avoir peur de tout, il se courbait et se cachait ; mais il y avait autour de lui de petites flammes, comme des feux follets, le poursuivant. Il criait : « Je suis un misérable ! Au secours, on va me brûler ! »

Catherine. — « Pauvre Esprit ! ne connais-tu pas la cause de tes souffrances ? sais-tu tes péchés ? »

L'Esprit. — « O amie ! J'étais un brigand renommé, un incendiaire, je ne reculais devant rien. Comme ils me craignaient, les hommes ! »

Catherine. — « N'as-tu jamais songé à demander grâce et pardon au bon Dieu ? »

L'Esprit. — « Non. Je suis dans l'enfer éternel, où il n'y a point de pardon. »

Catherine. — « Tu te trompes, Dieu est miséricordieux. Fais pénitence, et alors ton enfer ne sera pas éternel. Prie ! »

L'Esprit. — « Moi, prier ! A quoi bon ? mon curé m'a dit que l'enfer est éternel. Eh bien, j'y suis ! Il faut bien qu'un curé sache les choses qu'il dit. C'est peine perdue de prier et de demander pardon à Dieu, car l'enfer est éternel, comme on me l'a appris à l'école. Mais il y a beaucoup de misérables ici ! Si Dieu n'abolit pas l'éternité de l'enfer, nous deviendrons bientôt plus forts que les autres. Ah ! si seulement je ne voyais pas toujours ces photographies, ces images de mes crimes, et les victimes de mes cruautés qui sont là à m'accuser ! »

Catherine. — « Pauvre Esprit égaré ! Ecoute : que feras-tu si je te dis que les larmes d'une contrition vraie peuvent faire cesser ou amoindrir tes maux ? Dieu est le père miséricordieux des pécheurs repentants. Il ne veut pas te condamner à d'éternelles tortures, sois-en sûr. Le péché seul t'a condamné ; repens-toi, et tu seras délivré. Prie ! »

L'Esprit. — « Que tes paroles me font du bien ! Personne encore ne m'a parlé de cette manière. Toujours on me disait : « Tu es éternellement condamné. » Chère âme miséricordieuse, dis-moi, je t'en prie, y a-t-il vraiment une possibilité de pardon ? Ne suis-je donc pas condamné pour toujours ? Puis-je être délivré de cette misère ? Moi et des milliers, nous sommes tous hantés par l'idée de l'éternelle condamnation et nous ne songeons pas même à une contrition, parce que nous croyons que c'est chose inutile, nos arrêts étant rigoureux. »

Catherine. — « Cher frère, crois à mes paroles ; oui, Dieu est le père des pénitents ; oui, il est miséricordieux et Jésus mourut pour les pauvres pécheurs. C'est de la contrition que dépend la durée de la condamnation. Fais pénitence, demande pardon à Dieu, il t'entend ! »

L'Esprit. — « Oh ! ce mot : « Il t'entend ! » comme cela me fait du bien ! Cela soulève un poids énorme de ma poitrine. Oui, je veux prier, demander pardon à Dieu. Merci, bon Esprit, pour tes paroles divines : c'est la première consolation dans cette nuit de terreurs. » (*à suivre*).

ALMANACH DE LA SURVIE, d'Albin Valabregue. *Au lecteur* : Je suis spirite, mais c'est du spiritisme scientique *seul* que je me réclame.

Les croyances religieuses ou philosophiques de la plupart des spirites sont en contradiction formelle avec la science, avec l'Evangile de demain, avec les enseignements que nous recevons actuellement des Esprits.

Ma conscience, ma raison, mon cœur repoussent l'idée d'un Dieu tout puissant, *telle* que les religions et les philosophies l'ont admise jusqu'à ce jour.

Je crois à un *autre* Dieu.

La science prouve que l'homme *n'est pas plus libre* que Dieu n'est tout puissant. Je crois donc que notre libre arbitre n'est qu'une illusion.

Le déterminisme et le matérialisme font sortir le désespoir de cette croyance.

Le nouveau spiritualisme en fera sortir l'espoir, la solidarité et le bonheur.

La religion, la morale, la vertu, le devoir vont prendre des significations nouvelles.

Caïn va voir sa fureur tomber devant le doux visage d'Abel.

Moïse va lever le voile qui récouvrait son visage, lorsqu'il parlait au peuple.

Israël, c'est-à-dire l'humanité, va entrer dans la Terre Promise.

Les Juifs comprendront le Judaïsme.

Les Chrétiens comprendront le Christianisme.

Et toutes les religions se comprendront dans nos Ecritures sacrées.

Et l'Homme-Dieu, sur la Croix où il râle depuis vingt siècles, va voir triompher l'Idée pour laquelle il a vécu et souffert, pour laquelle il a versé ces *larmes d'âme*, mille fois plus douloureuses que les larmes du corps.

Hommes frères, comme disait saint Paul, voici le Royaume ! Voici la révélation de la Révélation ! Voici l'heure de l'Avènement !

Au seuil du vingtième siècle, nous inscrivons ces mots sauveurs :

SPIRITUALISME — SPIRITISME — MAGNÉTISME.

Ces trois mots résument la Science de Demain (1). A. VALABRÈGUE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revues et journaux d'avril 1900.

Le Messager (Liège). Diversité des phénomènes spirites. — Le spiritisme et la presse. — Dans l'inconnu, par SANTILLANE (*Gil Blas*). — Un médium guérisseur à Bruxelles. — Le congrès de Paris. — La destinée humaine, réflexions morales et politiques, d'EMILE BANNING. — Le devoir et la théosophie, par PHILOS.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). Le congrès spirite et spiritualiste, par G. DELANNE. — Séances spirites à Jumet-Gohyssart, compte rendu. — L'invisible ; les fantômes des vivants, par JULES BOIS (*Le Journal*).

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). Anniversaire d'Allan Kardec. — La critique de l'infini, par G. DEVELAY. — Le congrès de 1900, par B. MARTIN. — Société d'études psychiques de Genève, par B. MARTIN. — Médiumnité, communication obtenue par Mme POTIER, signé FONTENELLE.

Le phare de Normandie (Rouen). Le Christ et sa mission, par A. LA BEAUCIE. — La religion, par le Dr TH. PASCAL. — Les voix de l'au-delà : groupe Vauvenargues de Rouen. — Manifestations à Grenoble. — La prière, par DEMOPHILE. — Fleur des tombeaux, très belle poésie, par FRANCK [illegible], âgée de 13 ans.

Le progrès spirite (Paris). 31e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec. — Rénovation, par LÉON DENIS. — La médiumnité de Mme Piper, par JULES BOIS (*Le Journal*). — Le tombeau de Mesmer, appel à une souscription pour sa réfection. —

(1) Brochure in-18, 0 fr. 75.

Avertissement par rêve, par MATHILDE CHALANDE. — Remarquable apparition, par H. BOSQUIER.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). Le congrès spirite et spiritualiste, par G. DELANNE. — Les puissances de l'âme, extrait d'un ouvrage en préparation, par LÉON DENIS. — L'identité des esprits, par OXON (Stainton Moses). — La genèse mosaïque, par LUSSŒR. — Que doit être le parti pacifique? par Th. RUYSSEN. — Nouvelles expériences sur l'extériorisation de la sensibilité, par Ch. BROQUET. — Faillite des religions, par PAUL GRENDEL. — Discours du professeur BERNHEIM au congrès français de médecine tenu à Montpellier.

Annales des sciences psychiques (Paris). Observations et expériences avec le médium Sambor, par M. PÉTROVO-SOLOVOVO. — Cas curieux de prémonitions post mortem, par A. ERNY. — De la conscience sublimale, par H. MYERS. — Explication de bruits extraordinaires, par MARCEL MANGIN. — 4e congrès international de psychologie, à Paris, dans le palais des congrès, du lundi 20 au samedi 25 août 1900.

La lumière (Paris). Le patriarche Abraham et Hammu-Robi, roi de Babylone. Confirmation du récit historique qui le concerne dans la genèse, apporté par des découvertes archéologiques récentes, par le Dr LUX. — L'origine du monde suivant la genèse et le rôle d'Adam comme législateur et initiateur, par le Dr MARC. — La grippe et les microbes; Revue universelle, par le Dr LUX.

Le spiritualisme moderne (Paris). L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec; discours de M. Beaudelot; discours de M. Charpentier. — La religion de Zoroastre, par J. B. D. — Voix de l'au-delà : grande lumière! — Le fils et le père, un jour anniversaire. — Heureux d'être enfin initié! — Courage et patience. — Le chancelier de fer de l'antique Egypte, par ROCHESTER.

La paix universelle (Lyon). L'idéal, par J. BEARSON. — 1er Congrès international de l'alliance universelle des femmes pour la paix, par M. CHAMPEAUX. — Les apparitions, par DE REYLE. — Fédération spirite lyonnaise, par SÉVERIN. — Esprit de servitude, esprit de liberté, par D. METZGER.

Le lotus bleu (Paris) 27 mars. — Sur la voie, par A. BESANT. Besoins et désirs, par P. GILLARD. — Nos rapports avec les enfants, par LEADBEATER. — Perspectives théosophiques, par SINNETT. — Aide invisible sans le savoir, par Z. BLECH. — Le 24e anniversaire de la société théosophique, par COURMES. — Echos du monde théosophique.

L'initiation (Paris). Copies de lettres autographes de la bibliothèque de Laon, de Fabre d'Olivet, par TIDIANEUQ. — Le secret de l'univers selon le brahmanisme ésotérique, par AMARAVELLA. — Au pays des esprits, par X.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Observations et hypothèses, par G. MÉRY. — Le fluide, par un abonné de la première heure. — La légende de l'archicoquin, par G. MALET. — A propos du corps astral, par le Dr F. ROZIER. — Le démon muet, par J. POUJOULAT. — Les mains de Mlle Dudlay et d'Albert Lambert. Un conseil et un avertissement donné par la chiromancie, par Mme DE THÈBES. — Physiognomonie, le menton, par FÉLIX. — Proverbes arabes, par VANKI. — Graphologie, par STELLA.

Il vessillo Spiritista (Vercelli). Les adversaires de spiritisme, par E. VOLPI. — Le problème de la télépathie, par FALCOMER. — La loi de justice, extrait de l'Echo de l'au-delà et d'Ici-bas. — De l'Inde à la planète de Mars, Flournoy, article du Figaro. — Recherches artistiques et psychiques par FALCOMER. — Poésie, par Ida BOTTI. — Vision du baron de Guldenstubbe, par M. de KRONHELM. — Cas de télépathie.

Journal du magnétisme (Paris). Biographie et portrait de M. G. DELANNE. — 78e conseil pratique, par DURVILLE. — Analogies et différences entre le magnétisme

et l'hypnotisme, par J. M. Berco. — Théorie du fluide universel, par le Dr P. Audollent. — Au sujet des Congrès, par Bouvery. — L'électro-magnétisme thérapeutique par M. Decrespe. — Contre sens bactériologiques, par le Dr Boucher de Saint-Servan. — Les Théosophes chrétiens et les voyants au XVIIIe siècle : Claude de Saint-Martin, l'abbé Fournié, le baron de Liebersdorf.

Revue de l'hypnotisme (Paris). Les lois psychologiques de l'hiérogénie, par le Dr Ch. Binet-Sanglé. — Société d'hypnologie et de psychologie, fumeurs et fumeuses d'opium, par le Dr Bérillon. — Idées délirantes de persécution avec hallucinations auditives et visuelles consécutives à un traumatisme psychique, chez une glycosurique. Traitement hypnotique et guérison des troubles mentaux, malgré la persistance de la glycosurie, par M. le Dr Paul Farez. — Un mode de suggestion suggéré par une malade, par M. le Dr Maurice Bloch. — Altération de la personnalité sous l'influence du morphinisme, par le Dr Bérillon.

Revue de la France moderne (Paris). Article très intéressant d'Ismala, « Un jeune prodige », à propos du médium musical, Fritz Mueller dont parle le *Harbinger of Light*, revue australienne qui justifie si bien son titre.

Revue du Monde Invisible (Paris). Les phénomènes de matérialisation par monseigneur Elie Méric. — Un esprit frappeur, par Cinis. — Le spiritisme en Italie, par Rouxel. — Des superstitions dans les campagnes, par l'abbé H. Calhiat. — Des harmonies et des dissonances en astrologie et en musique, par F. Flambart. — Théorie du fluide universel, par le Dr Audollent. — Quelques procès de sorcellerie (suite), par Jeanniard du Dot.

L'hyperchimie (Douai). La Transmutation de l'argent, par L. Esquifu. — Origine et histoire des races humaines, par Jollivet-Castelot. — Le mage et l'astral (fin), par Tidianeuq. — Nouvelle théorie des dissolutions (fin), par le Dr Fugairon.

Lire dans la *Plume libre*, de mars dernier (Paris). La télépathie avant et après la mort, par A. D., article rempli de documents très intéressants. — Dans le *Journal des Femmes* : le *Congrès international* de la *condition* et des *droits des femmes*, qui se réunira les 5, 6, 7 et 8 septembre prochain au Palais de l'Economie sociale et des Congrès.

Reçu trois nouvelles Revues, auxquelles nous souhaitons la bienvenue : *Revista Espirita*, organe de propagande, mensuel, parait à Porto (Portugal) sous la direction de Francisco Alves da Costa.

El Siglio, revue mensuelle d'études sociales sous la direction de Bernardino Rivadavia à Buenos-Aires.

El Loto, revue d'études théosophiques, organe officiel du suprême conseil de la société théosophique universelle, fondée par le Dr Alberto de Sarak, comte de Das, délégué du suprême conseil du Thibet à *Lima* (Pérou).

Plusieurs de nos correspondants de province et de l'étranger, voulant visiter l'Exposition, les personnes qui ont des chambres ou des appartements meublés à louer, sont priées de nous en prévenir et de nous donner les prix de location.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



43e Année. N° 6. 1er Juin 1900.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le *Congrès* spiritualiste de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, du 15 au 26 septembre.

Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès* qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée de toutes les séances, sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte rendu des travaux du *Congrès*. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé. Notre librairie se charge de recevoir les souscriptions.

L'INCONNU ET LES PROBLÈMES PSYCHIQUES

Par Camille Flammarion.

C'est avec une vive impatience que l'on attendait l'apparition du nouvel ouvrage de M. C. Flammarion.

Cette impatience, toute naturelle du reste, avait deux causes. Chez les uns, elle n'avait d'autre raison que l'intérêt qu'ils attachent à toutes les œuvres du savant astronome. Chez les autres, plus ou moins malveillants et amateurs de scandale, elle avait été provoquée par certains incidents bien connus auxquels avaient été donnés, du reste plusieurs démentis autorisés.

Il y a donc eu malentendu, c'est chose évidente et tout doit s'effacer maintenant devant les déclarations et les conclusions, surtout, de l'auteur de l'*Inconnu*.

Ces dernières sont d'une telle importance, que le désir nous est venu d'ajouter, ici, quelques pages, à titre de commentaire, au compte rendu remarquablement clair, tout à la fois analytique et récapitulatif que M. Leymarie vient de consacrer à cet ouvrage, dans le dernier numéro de sa *Revue Spirite*.

Sans revenir donc à la nomenclature des matières traitées par M. Flammarion, nous désirons examiner dans son ensemble cette œuvre d'observations judicieuses, cette scrupuleuse enquête d'un savant qui ne veut rien admettre sans preuves et qui, sans préoccupation d'opinions préconçues, s'insurge contre l'*a priori* et ne s'inquiète que de la recherche de la vérité.

Cette prudence scientifique, particulièrement méritoire chez un écrivain dont la brillante imagination a si souvent charmé ses innombrables lecteurs, ajoute un titre à l'intérêt de son œuvre nouvelle, en rendant ses conclusions d'autant plus significatives. Inutile d'ajouter que nous sommes l'un de ces admirateurs dès longtemps déclaré, et c'est avec le sérieux que réclame l'idée fondamentale de ses quatre conclusions que nous essaierons d'étudier la question de « l'existence de l'âme douée de toutes ses facultés ».

L'existence de l'âme comme être réel n'a jamais été prouvée théoriquement et scientifiquement, malgré toutes les belles pages écrites jusqu'ici sur la matière. Pourquoi? Parce que l'*a priori* par argumentation est impuissant pour l'établissement des vérités abstraites, alors surtout qu'il s'agit des vérités du monde invisible. Ce qu'il faut ici, c'est une constatation de faits nombreux, visibles, palpables, dans les meilleures conditions possibles de vraisemblance et de sincérité, par suite de « crédibilité ».

Eh bien, si jamais preuves matérielles et collection de faits, de ces « faits opiniâtres » comme les appelle Alfred Russel Wallace, ont été mis au service d'une idée si longtemps considérée comme hypothétique, c'est bien ici qu'ils ont été produits jusqu'à la surabondance. Des milliers de témoignages

ont été enregistrés par la « Société pour les recherches psychiques » de Londres. M. Flammarion en cite pour sa part 1130, auxquels il faudrait ajouter, absolument parlant, tous ceux que pourraient fournir des centaines de personnes qui par timidité, scrupules ou craintes, s'abstiennent de divulguer ce qu'elles savent.

Et à ces témoignages de l'heure présente, ne faudrait-il pas ajouter, en toute justice, les faits innombrables auxquels font allusion les auteurs anciens, pour lesquels les phénomènes de télépathie n'offraient rien d'extraordinaire ni d'anormal? N'abondent-ils pas ces phénomènes, dans les récits d'Homère, d'Euripide, d'Ovide, de Virgile, de Cicéron, de Plutarque, de Valère Maxime, de Pline, d'Apollonius de Tyane et de tant d'autres moins célèbres? Dans les temps relativement modernes, ne pourrait-on trouver un supplément d'informations dans les écrits que nous ont laissés Grégoire de Tours, Pétrarque, le pape Pie II, Agrippa d'Aubigné, Montluc, François Bacon, Sully, David Fabricius, Swedenborg, l'abbé de Saint-Pierre, Charles Nodier et combien d'autres encore qui tous reconnaissent qu'on peut « voir sans les yeux et entendre sans les oreilles, savoir ce qui se passe au loin et même prévoir quelquefois ce qui doit arriver ».

Je n'essaierai pas de citer, même en les condensant, les faits les plus extraordinairement suggestifs qu'a accumulés l'enquête de M. Flammarion. Ces choses ne se résument pas ; il faut les lire dans leur éloquente et touchante simplicité. Il faut s'assimiler l'émotion qui les a dictées, se mettre à la place de tous ces correspondants qui, malgré certaines réticences qu'on devine et certaines hésitations qu'ils ne peuvent parfois dissimuler, sont contraints par l'évidence de déclarer ce qu'ils ont vu, entendu, senti et souffert.

C'est par milliers, nous l'avons dit, que se chiffrent ces prodigieuses communications, par milliers que se croisent dans l'espace ces sillages télépathiques qui, d'un bout du monde à l'autre, font vibrer tant d'âmes sensitives. S'ils devenaient tout à coup visibles, c'est-à-dire lumineux, tous ces messages, notre atmosphère terrestre en serait constamment sillonnée et ressemblerait à ces ciels rayés d'étoiles filantes où, sur le noir velours de la voûte nocturne, glissent et s'entrecroisent ces longues flèches d'or que suivent dans leur vol nos curiosités attendries, nos hypothèses incohérentes et nos rêves inexprimés.

Eh bien, nous défions les sceptiques les plus obtus et les plus obstinés d'établir raisonnablement l'insuffisance d'un pareil faisceau de preuves. Nier tout, serait une absurdité de premier ordre, à moins de se refuser à tout témoignage humain et de supposer, pour les besoins de la cause, que ces innombrables témoignages recueillis dans les meilleures conditions de loyauté reposent tous sur des mensonges inconscients, des illusions plus

ou moins niaises, des hallucinations plus ou moins folles ou des fourberies systématiques et tout cela, en dépit des détails circonstanciés et minutieux qui caractérisent ces communications (attitudes, coiffures, vêtements spéciaux, blessures, attestations irrécusables de témoins de tout âge, voire même, chose des plus étranges, manifestations d'animaux influencés par le phénomène) — Voyez pages 104, 166 et 209. — S'il n'y a plus de témoignages humains, dirons-nous avec M. Flammarion, eh bien Louis XIV n'a pas existé, il n'a donc pas révoqué l'édit de Nantes et Napoléon ne repose pas sous le dôme des Invalides, puisqu'il n'est plus qu'un mythe inventé par quelque cerveau facétieux.

Soit, supprimons alors l'histoire d'un trait de plume, nions les conquêtes scientifiques, les littérateurs de tous les siècles ; nions pour nier, les yeux fermés, les oreilles closes, avec le parti résolument pris de mettre en balance des vérités mille fois constatées, avec la ridicule et grotesque suffisance d'une négation inepte et systématique.

Comment, il nous suffit qu'un seul savant découvre une loi nouvelle, qu'un seul navigateur découvre une île inconnue, qu'un seul astronome déclare avoir vu dans sa lunette une planète non cataloguée, pour que nous enregistrions comme acquises à la science cette planète, cette île et cette loi, et nous repousserions comme mensongers des milliers de témoignages venus des quatre coins du monde constatant le même fait en somme — c'est-à-dire la manifestation de l'organisme psychique de l'homme — sous le fallacieux prétexte que tous ces observateurs qui, sans intérêt personnel, sans mobile suspect, ont déclaré avoir vu, entendu ou touché, ne sont que des imposteurs, des imbéciles ou des fous !

N'insistons pas davantage. Il est des choses qui ne se discutent pas.

Mais voilà que s'écrient, d'un air triomphal, les négateurs assermentés : ces faits sont inexplicables, donc ils sont controuvés !

Mais, par Saint-Thomas, le patron des sceptiques intransigeants, n'y a-t-il pas des centaines de phénomènes auxquels nous croyons sans pouvoir les expliquer d'une façon quelconque? Savons-nous ce que sont l'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière, sinon dans leurs effets du moins dans leur essence propre? Pouvons-nous, entre tant d'autres exemples, expliquer les combinaisons chimiques, le rôle des ferments, les mystères de la végétation ou les lois de la météorologie? Ne vivons-nous pas au milieu d'une foule de problèmes dont les inconnues nous échappent et cela nous empêche-t-il de croire aux effets de ces causes demeurées problématiques? N'acceptons-nous pas comme faits indéniables les prodigieuses manifestations de la puissance de la foudre? Doutons-nous de la réalité d'un évènement que nous annonce un télégramme du Nouveau Monde, ou d'une nouvelle que nous transmet le téléphone — par la raison qu'il nous serait assez difficile

de définir exactement le rôle que joue l'électricité, aussi bien dans l'énorme câble sous-marin, que dans le mince fil du téléphone?

Eh bien, les inconnues du monde psychique ne sont pas plus mystérieuses que celles du monde matériel, car il n'y a plus de frontières entre ces deux mondes. Tous les jours, nous voyons la matière et l'esprit se rapprocher toujours davantage, s'identifier et se confondre. Les notions que nous avons de la divisibilité presque infinie de la matière comblent peu à peu l'abîme qui autrefois les séparait.

Ecoutez donc ces philosophes, ces physiciens, ces chimistes de toute époque et de toute école qui, certes, de leur vivant, ne connaissaient pas le psychisme, même de nom, écoutez ce qu'ils nous disent de cet état appelé « atomique » — mot vague qui masque une insuffisance de notion — de cette dissociation progressive des éléments constitutifs d'une matière indéterminée, indéfinissable qui semble disparaître ou se volatiliser en cette chose qui, si longtemps, fut le rêve des esprits synthétiques, à savoir, « l'unité de substance ».

« Il existe, dit Tyndall, dans l'éther vital qui remplit l'atmosphère, des parcelles matérielles qui donnent à la voûte du ciel sa teinte azurée. Les particules de cette poussière échappent au microscope et à la balance et n'obscurcissent nullement l'air, bien qu'elles s'y trouvent en si grande multitude que l'hyperbole biblique du nombre des grains de sable de la mer perd toute signification comparative » Et pour donner une idée de la petitesse inouïe de ces parcelles, Tyndall ajoute qu'en les condensant, l'on pourrait les faire tenir toutes « dans une valise de dame ».

« Savez-vous, dit d'autre part M. Gaudin, ce que renferme d'atomes métalliques une tête d'épingle de grosseur moyenne? Ce nombre pourrait être représenté par le chiffre 8 suivi de 21 zéros — de telle sorte que si l'on voulait compter ces atomes, en en détachant, chaque seconde, par la pensée, un milliard, il faudrait continuer cette opération pendant plus de deux cent cinquante mille années. »

Mais que sont ces atomes d'une si étourdissante petitesse, ajoute F. Papillon, en quoi diffèrent-ils les uns des autres ? Eh bien, ils ne diffèrent par aucune des propriétés de la matière, ils ne représentent que les fonctions d'une même matière initiale ou énergie primitive, si bien que cette matière se réduit en dernière analyse à la force. « Que savons-nous de l'atome en dehors de la force ? », répète Faraday, et M. Bertholot, pour sa part, déclare que les atomes peuvent être constitués par une matière uniqne qui ne se distingue que par la nature des mouvements qui l'animent.

Force et mouvement, tout se résume donc en ces deux mots, si bien que l'atome, dernière conclusion de la chimie et que l'éther dernière conclusion

de la physique, sont substantiellement similaires et ne nous apparaissent que *revêtus* de cet uniforme que nous appelons la matière.

Une seule de ces énergies qui constituent l'activité originelle se montre dépouillée de ce vêtement, elle n'est plus dès lors simplement puissance, mais encore conscience et c'est *l'âme* que l'on ne peut définir autrement que « la force en sa plus pure essence. »

Une première vue du monde, exclusivement analytique, poursuit F. Papillon, nous a conduit à une première et indémiable certitude, l'existence d'un principe d'énergie et de mouvement. Une seconde vue de l'univers, exclusivement synthétique, nous conduit à une seconde certitude qui est l'existence d'un principe de différentiation et d'harmonie, et ce principe c'est *l'esprit*.

L'esprit, dit M. Carpenter, est la seule et unique source de puissance. Au lieu de dire que l'esprit est la propriété de la matière, il faut dire que la matière est une des propriétés de l'esprit. De tous les attributs de la matière, il n'en est pas un, pas un seul, qui ne lui soit conféré par l'esprit. La véritable explication, la seule philosophie de la nature est donc une sorte de « dynamisme spiritualiste ».

Terminons enfin toutes ces citations par ces belles paroles de Leibnitz : « L'âme n'est jamais séparée de tout corps. Il y a un monde d'êtres dans la moindre partie de la matière. Tous ces êtres sont dans un flux perpétuel ; des parties y entrent et en sortent, si bien que l'âme ne change de corps que lentement et n'est jamais dépouillée de ses organes. Moitié esprit moitié matière, notre âme aspire à la pureté absolue. »

Telle est la conclusion saisissante à la quelle nous ont amenés tous ces esprits d'élite, inconscients précurseurs des autres grands esprits qui, de nos jours, ont formulé les principes fondamentaux du spiritualisme moderne qui sert de préface et de premier chapitre à la *Théosophie* (1)

A-t-on remarqué, dans la série des attestations de tous ces savants, l'irrésistible progression de cette démonstration logique et puissante à laquelle chacun d'eux a fourni son argument ? Partant de la divisibilité prodigieuse de la matière qui se résout en atomes, puis de la nature de ces atomes qui se résolvent en force et en mouvement qu'elle assimile au mouvement et à la force de l'éther lui-même dont ils sont les attributs essentiels, elle nous montre la matière dissociée, pulvérisée jusqu'à l'infini, s'affinant, se spiritualisant toujours davantage et finissant par se confondre, en une sorte de sublimation dernière, avec l'esprit qui, s'associant à elle, constitue ce dynamisme spiritualiste dont nous parlent nos philosophes — dynamisme organisateur des mondes et manifestation directe de la volonté divine dans l'orbe de laquelle évolue toute vie. « La matière, disent les Mages de l'Inde, n'est que

(1) Voir le n° 6 de la *Revue bleue*, du 10 février 1900.

la vibration relative d'une substance dont l'esprit est la vibration absolue ».

Eh bien, c'est ce psychisme rationnel et philosophique que mettent en relief et que confirment tous les faits racontés et commentés par M. Flammarion. Cet esprit qui a involué dans la matière, pour s'en dégager par la spiritualisation de cette matière elle-même qu'il entraîne avec lui dans la glorieuse ascension de l'être, n'est autre chose que l'agent universel auquel a été confiée l'évolution de la vie.

Et c'est de cet esprit que l'on doute, c'est cette âme dont on cherche encore à prouver l'existence, alors qu'elle est la « clé de l'univers », ainsi que s'exprime M. E. Schuré, qu'elle en est la force et la lumière !... Autant douter du soleil, sous la radiation directe de ses ardents rayons !

Cherchons ! dit M. Flammarion en terminant son *Inconnu*.

Oui, certes, il faut chercher encore et chercher toujours, car le champ des investigations est illimité ; mais il faut conclure aussi, dans la mesure des certitudes acquises. Pour aussi élevée que soit l'échelle que nous avons à gravir, il n'en est pas moins certain que nous en avons dépassé les premiers échelons. Acceptons avec reconnaissance ce que nous révèlent la nature et l'expérience de la vie. Les vignerons attendent-ils que toute la vendange soit à point, avant de récolter les premières grappes déjà mûres ?

Le moment est venu d'utiliser les faits acquis et d'arriver à des conceptions qui nous permettent de considérer, non seulement comme possibles, mais encore comme indiscutables, certaines manifestations de cette âme dont il est presque puéril de douter encore, alors qu'elle rayonne autour de nous et remplit l'univers de ses prodigieuses énergies — lévitation, transmissions mentales, doubles de vivants, manifestations de morts, survivance, matérialisations du corps éthérique ou astral. — Nous l'avons dit et nous le répétons, le visible et l'invisible sont désormais confondus. Il y a des courants psychiques comme il y a des courants électriques ou magnétiques et je me demande s'il y a vraiment beaucoup de différence entre la télégraphie sans fil et la télépathie sans véhicules intermédiaires.

Nous concluons donc avec notre auteur, sauf quelques légères variantes :

L'âme existe comme être réel, comme le seul réel, le corps n'en étant que l'enveloppe transitoire.

L'âme est douée de facultés encore inconnues dans leur essence, mais constatées par leurs effets.

L'âme agit et perçoit à distance, quelquefois même à l'avance, sans l'intermédiaire des sens.

Et c'est en acceptant comme acquises ces conclusions diverses que nous attendons le second volume que nous promet M. Flammarion et qui sera accueilli avec le même intérêt que le premier.

Ed. Grimard.

PSYCHOGRAPHIE

Par M. A. (Oxon).

INTRODUCTION.

Avant de commencer ce travail, je tiens à bien définir le but que je veux atteindre et surtout ce que je ne me propose pas.

Je me propose donc d'exposer un certain nombre de faits constituant une classe des phénomènes psychiques, connue sous le nom de *psychographie* ou *écriture directe*, et que j'ai personnellement observés. Ces faits, se rapportant à un sujet dont le public s'est beaucoup occupé, je les présente sous ma propre responsabilité et comme faisant partie de mes recherches sur les phénomènes psychiques.

Je me propose, en outre, de présenter sous une forme appropriée certains autres faits de même nature, vus et attestés par d'autres témoins. Je veux borner rigoureusement mon étude à la classe de faits que je viens d'indiquer et éliminer tout ce qui ne pourrait pas supporter une critique sévère. En me limitant à un seul ordre de faits, j'éviterai les répétitions et les citations inutilement multipliées.

Quoique je sois parfaitement convaincu que dans les questions de ce genre les témoignages ont une force cumulative, je pense qu'il y a un point où cesse cette force cumulative et j'estime qu'il vaut mieux aller au but aussi vite que possible.

Je n'ai pas l'intention de soutenir une hypothèse spéciale et je me bornerai à signaler les principales de celles qui ont été présentées. Je ne veux pas m'évertuer comme certains observateurs à ennuyer mes lecteurs par des discussions *a priori* sur ce qu'il faut admettre ou rejeter, *comme conforme ou contraire à la nature des choses*. Cette manière d'accueillir les faits est plus antique que vénérable.

Quant aux faits dont il va être question, tout ce que je soutiens, c'est qu'ils prouvent l'existence d'une *force* et d'une *intelligence* directrice extérieures au corps humain.

Cette force que l'on peut à juste titre appeler *Psychique* n'est autre que l'*Od*, ou force odique de Reichenbach, la force nerveuse, l'*Aura*, de certains auteurs ; la force *Ecténique* de Thury ; l'*Akasa* des Indiens, ou d'une façon générale la *Force vitale*. Le nom importe peu, mais j'estime que le terme psychique est celui qui provoque le moins d'objections.

Je ne m'attarderai pas à rechercher la source et le caractère de l'intelligence, sauf dans le cas où cela serait amené fatalement par le cours du récit.

Je ne veux pas essayer de définir les termes Esprit et Ame. Sans entrer dans aucune discussion, je me borne à constater que les meilleurs écrivains adoptent le mot Esprit pour désigner ce principe interne, cette particule

divine, l'*Ego*, le moi, l'être intérieur, qui subsiste après les transformations de notre enveloppe matérielle.

Le corps Astral ou corps Spirituel de Saint-Paul, est considéré comme l'Ame et c'est lui qui constitue le lien entre l'Esprit et le corps physique. L'homme est donc une trinité constituée par l'Esprit, l'Ame et le Corps.

Quant à l'Intelligence qui se manifeste dans ces messages écrits par des procédés anormaux, je ne veux pas rechercher quelle est la valeur de ses communications. Ces messages ont-ils été écrits? Si Oui, je ne m'occupe pas de leur contenu et ne veux retenir que le fait même de leur production.

Je ne soutiendrai pas davantage qu'ils sont toujours ou même le plus souvent produits par ceux qui se les attribuent. Trop souvent le bon sens est blessé par la prétention contenue dans certains de ces écrits, d'être une émanation d'un des parents de l'expérimentateur ou d'une éminente personnalité historique.

Cette violence faite au bon sens trouble le chercheur. Il repousse le contenu et son indignation peut le porter à nier lui-même. Je prie ceux qui me liront de n'attacher leur attention qu'au seul fait de la communication et de laisser pour plus tard la question du contenu, dont je ne veux pas m'occuper ici.

Je ne soutiendrai pas que l'intelligence manifestée est toujours absolument indépendante du psychiste (médium), en présence duquel se produit le phénomène. Ce n'est pas le moment de discuter les facultés de l'esprit humain, ni les limites de son action extra-corporelle.

Je ne soutiens même pas que cette Intelligence est *intelligente*. Il arrive même qu'elle ne l'est pas. Mais alors cela a son but et sa raison d'être. Je ne chercherai pas non plus à élucider le point de savoir si cette intelligence est humaine ou sous-humaine. Tout cela est intéressant, mais m'écarterait de mon sujet, qui est la psychographie. A ce propos je veux me borner à citer la conclusion à laquelle est arrivé M. Crookes, F. R. S., après une longue série de recherches exposée dans le *Quaterly Journal of sciences* de janvier 1874. Parlant des coups frappés, il s'exprime ainsi :

« Une question importante s'impose à notre attention. *Ces mouvements et ces bruits sont-ils gouvernés par une intelligence* ? Dès le premier début de mes recherches, j'ai constaté que le pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence lui était associée, ou la dirigeait... L'intelligence qui dirige ces phénomènes est parfois manifestement inférieure à celle du médium et elle est souvent en opposition directe avec ses désirs. Quand une détermination a été manifestée de faire quelque chose que l'on ne peut considérer comme raisonnable, j'ai vu donner de pressants messages, invitant à réfléchir de nouveau. L'intelligence est parfois d'un tel caractère, qu'elle nous porte à croire qu'elle n'émane d'aucune des personnes présentes. »

J'ajouterai à cela que dans un certain nombre des cas cités, comme, par exemple, dans celui de la fille du juge Edmonds, de New-York, et d'autres que je connais bien, l'intelligence n'est pas seulement distincte de celle du psychiste, mais en outre elle se sert d'une langue inconnue de celui-ci ; donne des détails nets et circonstanciés dont il n'avait aucune connaissance, et non seulement lui mais toutes les personnes présentes.

Me tenant donc, autant que me le permettra la nature du sujet traité, dans cette position neutre, je laisserai de côté tous les faits et considérants qui pourraient me distraire de mon but. Mais puisque la psychographie n'est qu'une des manifestations de la présence et des facultés d'une intelligence invisible, il est peut-être bon que je fasse une revue rapide des phénomènes psychiques que j'ai pu observer.

Cette force que j'appellerai psychique agit en présence de certaines personnes que je nommerai des psychistes. Je ne sais comment caractériser exactement ceux-ci. Peut-être sont-ils entourés d'une aura magnétique supérieure à celle qui enveloppe les autres êtres. Peut-être les relations normales entre l'*Astral* et le *Physique* s'altèrent-elles plus facilement chez elles. Ce qui est certain c'est qu'il émane dans certaines conditions, du corps de certaines personnes une force psychique, qui est employée par des intelligences invisibles, pour établir des communications par la vue ou l'ouïe avec les habitants de ce monde.

Cette force varie beaucoup : elle peut disparaître et renaître. Son action diffère avec les circonstances et les personnes. Chez les uns elle augmente avec l'abstinence et la retraite ; chez d'autres elle est activée par une abondante alimentation. Certains psychistes agissent parfaitement seuls ; d'autres puisent beaucoup de force dans un cercle d'amis. Je pense qu'on ne peut formuler aucune règle. Une seule chose est certaine, c'est que tout ce qui trouble l'esprit du médium est de nature à empêcher ou tout au moins à diminuer sérieusement l'intensité, des manifestations. L'harmonie est indispensable au succès et quoique ce soit qui puisse la produire, chants, parfums, conversation animée, prières même, tout doit être employé.

Les conditions le plus généralement favorables au développement de la Force sont la formation d'un cercle d'amis où les sexes sont également représentés et qui se réunissent autour d'une table, sans tapis, éclairée par une lampe suspendue. Il est certain qu'une lumière trop vive est défavorable, ainsi que la fixité trop grande des regards sur le lieu où se produisent des phénomènes. L'obscurité favorise les manifestations bruyantes et elle est naturellement nécessaire pour la production des phénomènes lumineux. Mais sauf dans le cas très rare où l'on veut montrer jusqu'où on peut aller, l'obscurité diminue la valeur des phénomènes. Il est rare que dans de telles conditions on puisse faire des études sérieuses. En

général les phénomènes sont violents, brutaux, tapageurs et quoique je ne veuille pas m'appesantir sur les détails, je dois dire que l'obscurité appelle souvent la présence d'êtres qu'il vaudrait mieux éviter. Une longue expérience m'a convaincu que les séances publiques où l'on s'efforce de convaincre les ignorants ou de compléter leur instruction, ne devraient jamais être tenues que dans une lumière suffisante pour bien voir avec un médium bien exposé à la vue de tous. Il en est tout autrement lorsque des amis se réunissent, non pas tant pour l'étude des phénomènes, que pour entretenir des relations avec le monde des esprits. Mais de telles séances ne peuvent guère être portées à la connaissance du public. En thèse générale, il convient d'éviter les séances obscures.

Les modes de manifestation de la force psychique sont très variés ; je vais citer quelques uns de ceux que j'ai pu observer moi-même.

Les phénomènes les plus fréquents sont les coups dont le caractère et l'intensité varient à l'infini. Ils sont toujours les mêmes pour chaque esprit. Il se produisent avec ou sans contact des assistants avec la table. J'ai vu une table bondir vers une main tenue à une hauteur de 4 à 6 pouces et pendant tout ce temps les coups ne cessaient d'y retentir.

Une autre manifestation de la force est le déplacement d'objets lourds. Des chaises par exemple, sont souvent apportées vers la table. J'ai vu, dans une demi-obscurité une chaise rester suspendue pendant plus de dix minutes en l'air et finalement venir se placer sur une petite table, devant laquelle un de mes amis et moi nous nous tenions, les mains enlacées. Ceux qui ont assisté à des séances publiques peuvent avoir vu des boîtes à musique flotter en l'air, tandis que les mains de tous les assistants restaient visibles.

Le phénomène appelé spécialement *Lévitation* est de même nature. Des êtres animés ou inanimés sont enlevés et flottent en l'air. J'ai constaté, dans une séance obscure, qu'un médium, dont nous tenions étroitement les mains, était enlevé avec sa chaise et posé sur une table.

Je passe au phénomène porté à la connaissance du public par une communication de l'éminent professeur Zœllner et que l'on a appelé le passage de la matière à travers la matière. J'en ai cité moi-même plusieurs cas dans mes recherches personnelles des années 1872-73.

Je n'insiste pas sur la diffusion de parfums, les apparitions lumineuses, les airs de musique joués en l'absence de tout instrument, ni sur les apparitions fugitives de mains ou celles de corps paraissant formés de chair et d'os et dont la réalité ne peut plus être mise en doute. Je passe aussi sur les photographies spirites d'images que ne voyaient pas les assistants. Tous ces phénomènes sont de même ordre que ceux dont je vais spécialement m'occuper.

Tout ce que je demande à mes lecteurs de retenir, c'est qu'il y a un très

grand nombre de moyens d'assurer les relations entre nous et le monde invisible vers lequel nous nous dirigeons. Je vais maintenant présenter mon témoignage personnel, historique et contemporain, à l'appui de la réalité de la Psychographie ou Ecriture Indépendante.

LA PSYCHOGRAPHIE DANS LE PASSÉ

Guldenstubbé. — Crookes.

Cette question de la Psychographie ou de l'Ecriture sans l'intervention d'aucun agent humain ordinaire, n'est pas précisément nouvelle, quoique ce soit surtout dans ces derniers temps qu'elle a appelé le plus vivement l'attention. Elle est familière à tous ceux qui étudient les phénomènes psychiques et elle a reçu les noms d'Ecriture directe ou indépendante. On trouve des comptes-rendus de sa production dans les plus anciens ouvrages, traitant les questions de cet ordre et elle était bien connue de ceux qui, dans les temps anciens et au moyen âge, ont cultivé les sciences occultes et dont les travaux ont jeté beaucoup de lumière sur les points qui nous laissent encore hésitants.

C'est le baron Guldenstubbé qui a fait le plus remarquable récit de phénomènes de cette espèce si particulière, dans son livre intitulé : *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe.*

Le baron a dû être un Psychiste d'une bien grande puissance, car tous ses messages ont été obtenus sans le secours d'aucune autre personne et dans des conditions qui, dans la plupart des cas, auraient exclu toute chance de succès. Il en est de ces expériences comme de toutes les autres : leur réussite exige la réunion d'un certain nombre de conditions. On les a autrefois et même encore aujourd'hui, singulièrement exagérées et mal établies : c'est ainsi que l'on a déclaré que l'obscurité était d'une nécessité absolue. Il n'en est rien. Je pense que tous les phénomènes peuvent se produire en pleine lumière, sauf, bien entendu, ceux qui ne peuvent se percevoir que dans l'obscurité, comme, par exemple, les apparitions lumineuses et phosphorescentes. Il faut plus de temps et de patience, mais avec ces deux éléments la lumière n'oppose plus un obstacle insurmontable.

Il est bien regrettable que dans les expériences récentes on n'ait pas fait assez d'efforts pour obtenir constamment en pleine lumière tous les phénomènes psychiques, qui ne sont pas absolument incompatibles avec cette condition. Nous n'arriverons pas autrement à porter la conviction dans l'esprit des hommes habitués aux procédés scientifiques. S'il est difficile d'y arriver pour quelques phénomènes, il n'en est pas de même pour la psychographie. Dans ce cas particulier on a le grand avantage de pouvoir se mettre facilement dans les meilleures conditions d'observation, même en s'assurant le concours si favorable de l'obscurité. En effet, deux ardoises appliquées exactement l'une contre l'autre produisent une chambre parfai-

tement obscure entre leurs deux faces opposées, sur lesquelles doit se produire l'Ecriture directe, tandis qu'on laisse ces ardoises exposées sur une table à la pleine lumière. Au milieu des causes d'incertitude qui entourent ces études physiques, de telles conditions sont bien faites pour donner de la sécurité.

Le baron Guldenstubbé semble avoir pu s'affranchir des conditions ordinaires dans lesquelles se produit l'écriture : chambre close, atmosphère chargée d'effluves, lumière diminuée et enfin réunion de personnes fournissant ou transmettant la force nécessaire à l'évolution du phénomène. Il obtint ses messages écrits, en tous lieux, en tous temps, à l'air libre, dans un sépulcre dans lequel il avait pu s'introduire. Ceci cadrait bien avec l'idée qu'il se faisait de l'origine de ses messages et facilitait leur production. Comme je l'ai dit plus haut, la condition la plus essentielle du succès est que le Psychiste, par lequel passe la force agissante, soit absolument à l'aise et sans contrainte. S'il s'est formé une opinion particulière sur la source des phénomènes, on s'exposerait à la faire avorter, si on la combattait par des arguments quelconques. Laissez-le avec les idées dont il est imprégné et qui donnent à son esprit et à son corps le calme nécessaire ; laissez-lui prendre librement telles mesures qu'il croira propres à assurer le succès et celui-ci surviendra dans la plupart des cas.

C'est ce qui fait que les meilleurs, les plus sûrs, les plus dignes de créance parmi les phénomènes se produisent dans les réunions particulières, où ne se rencontrent que des amis ayant mêmes façons de penser et unis par les liens d'une sincère affection.

Parmi les endroits signalés comme ayant été le siège des expériences les plus réussies, l'auteur cite le Louvre, le musée de Versailles, la Basilique de Saint-Denis, l'Abbaye de Westminster, le British Museum, les cimetières Montparnasse, Montmartre et du Père-Lachaise, le Bois de Boulogne, diverses églises et des ruines anciennes de France, d'Allemagne, d'Autriche et d'Angleterre.

La liste de ses témoins comprend vingt-sept noms, choisis parmi le très grand nombre de personnes distinguées, qui ont à plusieurs reprises assisté à ses expériences. On y rencontre ceux de M. Delamarre, rédacteur en chef de la *Patrie*, M. Choisselat, rédacteur de l'*Univers* ; M. Dale Owen ; M. Lacordaire, le frère du grand orateur; M. De Bonnechose, l'historien; M. Kiorboë, le peintre suédois bien connu ; le baron Von Rosenberg, ambassadeur allemand près de la cour de Wurtemberg ; le prince Léonide Galitzin et deux autres membres de la noblesse de Moscou ; le Rév. William Mountford, qui a apporté son témoignage personnel au *Spiritualist* du 21 décembre 1877.

M. Coleman, d'Upper Norwood, dont l'expérience date de si loin, me fait

savoir qu'il se rappelle parfaitement avoir vu M. Dale Owen se rendre à Paris dans l'unique but d'assister à ces remarquables expériences. Il raconta à M. Coleman comment il avait accompagné le baron et sa sœur Julia dans les diverses chapelles de Paris, où il déposa des feuilles de son propre papier, sans crayon ni quoique ce fût pour écrire. S'étant retiré à quelques pas, mais sans perdre le papier de vue un seul instant, il retrouvait dans chaque cas des messages intelligents qui y étaient écrits. M. Coleman avait une de ces curieuses Psychographies en sa possession. Elle avait été obtenue au Palais de Trianon, à Versailles.

Le volume est accompagné de trente fac-similés de psychographies ainsi obtenues et choisies parmi plus de deux cents spécimens, en vingt langues différentes, dont plusieurs couvraient un nombre de pages variable. Ils furent tracés entre les années 1856 et 1872. La première expérience eut lieu en déposant du papier et un crayon dans une boîte fermée avec une clef, qui ne quitta pas un seul instant le baron. Personne ne se doutait qu'une expérience de ce genre fût en cours. Au bout de douze jours, pendant lesquels aucune marque ne fut tracée sur le papier, on vit apparaître sur celui-ci certains caractères mystérieux et ce jour-là dix expériences diverses furent reproduites avec plein succès. On laissa alors la boîte ouverte, en l'observant et l'on vit l'écriture s'allonger sur le papier sans le moyen de crayon. A partir de ce moment on cessa tout-à-fait de déposer un crayon et l'on obtint ce nombre considérable de psychographies, en se bornant simplement à déposer une feuille de papier blanc sur la table d'un salon, dans les édifices publics, ou sur les piédestaux des anciennes statues ou sur les tombeaux contenus dans les églises et les cimetières. Il était évidemment indifférent que le papier fût déposé ici ou là et il est possible que le baron, par l'effort de sa volonté, ait provoqué la production de certains noms dans certains lieux spéciaux. L'association de certains noms avec des statues ou des tombeaux était la conséquence de la préoccupation de son esprit.

M. Crookes raconte dans ses *recherches* deux remarquables exemples de psychographie, que je vais citer parce que l'un d'eux montre combien l'observation peut être facile, et comment on peut obtenir des résultats pleinement satisfaisants, même dans l'obscurité, lorsqu'il n'existe aucun moyen de mettre en doute la valeur du résultat ainsi obtenu. Ceux qui n'ont jamais fait d'expériences affirment ordinairement que tout résultat obtenu dans l'obscurité est, par le fait même, dépourvu de valeur. Le récit de M. Crookes est de nature à dissiper cette erreur, que l'on ne retrouve que trop chez les sceptiques scientifiques, qui débutent avec des préventions contre la réalité des phénomènes en général et par conséquent de ceux qui se présentent dans les conditions dont nous parlons.

« Le premier fait que je veux citer eut lieu, à la vérité, dans une séance obscure, mais cette circonstance ne rendit pas le résultat moins satisfaisant. Je m'étais assis près du médium, Miss Fox, et les seules autres personnes présentes étaient ma femme et une de ses parentes. Je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, tandis qu'elle avait posé ses deux pieds sur les miens. Une feuille de papier avait été déposée sur la table, devant nous, et de ma main restée libre je tenais un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond du salon et après avoir flotté quelques secondes près de moi, prit le crayon de ma main, écrivit rapidement sur la feuille de papier, rejeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes, en se perdant peu à peu dans l'obscurité.

On peut considérer le second fait comme le récit d'un échec. « Souvent un bon échec contient plus d'enseignements que l'expérience la plus parfaitement réussie. »

Ce second cas se produisit dans mon propre salon, en pleine lumière, en présence seulement de quelques amis et de M. Home. Diverses circonstances, sur lesquelles je crois inutile d'insister, avaient prouvé que ce soir-là le pouvoir psychique était considérable. Aussi j'exprimai le désir d'observer de mes yeux la production d'un message écrit, comme un de mes amis m'en avait décrit un tout récemmeut. Je reçus aussitôt cette réponse par l'alphabet : « Nous allons essayer. » Un crayon et quelques feuilles de papier furent déposer au centre de la table. Aussitôt le crayon se dressa sur sa pointe, et après s'être avancé vers le papier par petites secousses pleines d'hésitation, il retomba. Il se releva de nouveau pour retomber encore. Il essaya une troisième fois, mais sans plus de succès. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte en bois qui se trouvait sur la table, près du crayon, glissa vers celui-ci, se releva de quelques pouces au-dessus de la table. Le crayon se leva à son tour et vint s'appuyer contre la latte et tous deux firent un effort pour tracer une marque sur le papier. Ils retombèrent et firent ensemble un nouvel effort. Après une troisième tentative, la latte abandonna le crayon et retourna à sa place. Le crayon resta en travers du papier, comme il y était retombé et ce message nous fut donné par l'alphabet : « Nous avons essayé de faire comme vous nous l'aviez demandé, mais notre puissance était épuisée. »

(*A suivre.*) Traduit par M. le Dr O. Dusart.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

Ses défenseurs et ses détracteurs

(Voir la *Revue* de mars 1900).

Bien que ce qui va suivre ne soit en quelque sorte que la répétition de ce que nous venons d'exposer, je ne puis, dit l'auteur « Excelsior », mieux

éclaircir la théorie de la réincarnation et ses conséquences, qu'en reproduisant certains passages publiés à Rio par un éminent spirite.

« Les faits les plus ordinaires de la vie sont, au point de vue des démonstrations des hauts principes de la réincarnation, d'une importance très grande. Ainsi, l'on voit des enfants pour ainsi dire encore au berceau, et bien avant que l'aube de la raison et de la conscience ait lui dans leur esprit, montrer une inclination bien marquée vers le bien; tandis que d'autres ont une tendance égale vers le mal. Ces dispositions sont évidemment naturelles, car elles se révèlent dès l'âge le plus tendre.

Si donc il était vrai que nous n'eussions qu'une seule existence corporelle et que l'esprit fût créé par Dieu en même temps que le corps, à Lui seul devrait être attribuée cette diversité de penchants; ou, en d'autres termes, il faudrait admettre que les bons et les méchants ne sont tels que parce que le Créateur en a ainsi décidé. Il résulterait donc de l'hypothèse d'une vie unique, cette conséquence logique : que Dieu a créé des esprits de nature différente, tout en exigeant la même perfection de tous. Mais, comme rien ne peut être vrai ni admis par la foi qui ne soit conforme à la justice divine, cette diversité de tendances innées condamne, comme étant erronées, les théories que nous combattons, tandis que celle de la pluralité des existences peut être confrontée avec l'infaillible épreuve de la vérité.

Dans chacune de ses vies, l'homme fait l'emploi le plus divers de la liberté qui lui est accordée pour le développement du progrès intellectuel et moral. Certains, comme nous le voyons, arrivent au sommet de l'échelle; d'autres restent stationnaires et entre les deux extrêmes il se trouve un nombre illimité de degrés. Si l'on admet l'hypothèse des vies successives, la différence qui existe dans les dispositions naturelles n'est que le fait de l'emploi antérieur de notre liberté d'action. Elle n'est pas attribuable à Dieu parce que tous les êtres sont à l'origine créés égaux, ayant la même destinée et étant doués des mêmes moyens pour progresser : le but final étant la perfection par les connaissances et la vertu, et comme conséquence, la félicité dernière et définitive.

Le Père distribue ses dons également à tous; mais il laisse à chacun la liberté de les développer ou de les négliger; et nous sommes seuls responsables de ce résultat. La théorie des vies successives rehausse donc à nos yeux l'idéal de Dieu; tandis que celle d'une existence unique l'amoindrit par le fait même de la diversité innée des caractères; et si la preuve infaillible de la vérité d'un principe tel que celui que nous discutons, consiste dans l'harmonie avec les attributs infinis du Créateur, dès lors le dogme de la réincarnation est logiquement démontré et établi.

La variété dans les capacités intellectuelles mène à des conclusions identiques. D'après l'une des doctrines, Dieu est représenté comme ayant dis-

tribué inégalement tous les dons de l'intelligence : Socrate ne devait sa sagesse qu'à Dieu et le sauvage est incapable d'étendre ses connaissances parce que le Maître suprême l'a voulu ainsi. En vérité, la puissance qui a créé les hautes destinées de tous ne peut avoir fait de telles anomalies ; encore moins est-il admissible qu'il ait assigné un sort commun sans donner à chacun les mêmes moyens d'atteindre le but ; car ce serait sans cela, une coupable partialité de celui que nous regardons comme l'essence parfaite de l'égalité et de la justice. S'il en était ainsi, comment pourrait-on expliquer par une seule existence la mort de l'enfant encore inconscient de la vie ? La loi naturelle est que chacun récoltera selon ses œuvres et sera rétribué en conséquence ; comment se peut-il alors que ceux qui meurent sans avoir conscience d'eux-mêmes soient dignes de récompense ou de châtiment, si on leur ôte la liberté d'action qui permet de déterminer le choix ? Et quels rapports, en outre, ceux-ci ont-ils avec le reste de l'humanité ? Quelle est leur destinée ?

Selon l'Eglise, ce sont des exceptions à la loi générale ; ceux-là sont appelés à jouir, sans mérite aucun, de la récompense promise à ceux qui sont sortis vainqueurs de la lutte pour la vie. Ainsi donc Dieu a deux poids et deux mesures ; les uns sont prédestinés à la félicité ; les autres sont sujets aux épreuves qui conduisent souvent à la perdition. Telle est la conséquence inévitable de cette doctrine qui est non seulement un outrage à la divinité, mais encore la négation des principes de justice et d'équité : c'est ce que nous nous proposons de réfuter.

Si la marche ascendante vers la perfection est interrompue pour des raisons que nous ne pouvons concevoir, cette halte momentanée ne change en rien le but désigné, en ce que l'esprit qui en est l'objet retrouve dans une suite infinie d'existences tous les moyens nécessaires à la continuation de son œuvre de progrès. Cette interruption peut donc être considérée comme un fait sans conséquence, utile à l'harmonie universelle. Il n'y a ainsi ni préférence, ni exclusion, puisque ceux qui sont frappés d'une mort prématurée reviennent prendre part à l'évolution générale.

Un autre fait non moins important vient corroborer notre théorie. Si l'humanité a été douée d'intelligence et de sens moral, c'est que le Créateur a jugé ces qualités indispensables pour lui permettre d'atteindre sa destinée.

Pourtant, comment expliquer qu'il existe un si grand nombre d'aveugles, de sourds-muets nés, et tant d'idiots ? Ce ne peut être, comme le dit l'Eglise, l'effet du péché originel, car, s'il en était ainsi, tous devraient subir la même pénalité. Ce n'est pas non plus la conséquence des fautes commises par les parents parce que, dans ce cas, tous les enfants nés de la même famille devraient être voués à la même souffrance. D'où vient donc cet

indice d'une condamnation antérieure? La seule explication qui ressorte de la théorie d'une seule vie corporelle, est qu'elle révèle de la part de son auteur. une odieuse action de partialité et de cruauté,

Par la doctrine de la réincarnation, au contraire, tout est clairement défini sans porter atteinte aux attributs divins. Ces êtres infortunés n'ont pas été privés des privilèges généraux par suite d'une exception du Créateur, mais par leur propre volonté. Les fautes d'une existence antérieure doivent être expiées conformément à la loi. « A chacun selon ses œuvres ». La vie présente est accordée comme un moyen de s'acquitter d'une dette encourue et ce qui pouvait être considéré comme une exception injuste et barbare devient un acte d'équité et de miséricorde, permettant de racheter le passé et favorisant la marche du progrès.

— Laquelle de ces deux théories est, je vous le demande, la plus en harmonie avec la justice de Dieu?

Enfin, voici une dernière preuve qui confirme la validité de nos croyances : L'histoire des peuples démontre que la religion, comme la science, a toujours été progressive et proportionnée dans sa marche vers le progrès moral et intellectuel. Dieu n'accorde ses lumières à l'homme que dans la mesure de la compréhension de l'esprit. A l'origine, quand cette capacité était pour ainsi dire nulle, Abraham seul proclamait et inculquait l'unité de l'existence de Dieu. Plus tard, quand l'esprit acquit plus de connaissance, Moïse instruisit son peuple dans les vérités du décalogue. Et puis, quand la faculté de compréhension fut plus grande encore, Jésus vint révéler la doctrine sublime de la régénération humaine. Il s'en suit donc que dans l'hypothèse d'une seule vie corporelle, ceux qui sont venus dans ce monde durant ces diverses périodes étaient favorisés de moyens nombreux de salut.

Comment donc pourrait-on demander la même somme de travail à ceux qui ont lutté dans les ténèbres de l'ignorance ou dans une demi-obscurité, et à ceux qui ont joui d'une pleine lumière?

Par la doctrine d'une vie unique, la révélation graduelle de la vérité devient une terrible accusation contre l'éternelle justice, tandis que nos croyances rendent manifeste aux yeux de tous la majesté du plan divin; la loi de la réincarnation devient la loi de l'égalité. »

Pour tout esprit impartial et consciencieux, il est impossible de ne pas reconnaître la justesse de ces arguments et la nature transcendante de la conception de la doctrine de la réincarnation qui met en relief les phases successives de l'évolution de la vie humaine et de nos destinées. Elle démontre, en outre, que les routes vers le progrès sont infinies ; mais que l'esprit de l'homme étant obscurci par la matière, la prédominance spirituelle ne peut s'effectuer que lentement. Enfin, nos croyances enseignent qu'une fois affranchie des épreuves de la souffrance auxquelles toute créa-

ture est soumise par la matière terrestre qui est une des parties constituantes de son être, les éléments de progrès nécessaires, mais non permanents, se modifient dans chaque existence successive; tandis que des conditions corporelles nouvelles et améliorées correspondent à l'avancement spirituel dans l'œuvre de l'évolution.

Dieu seul est purement spirituel, mais d'une spiritualité qui échappe à la conception de l'homme; et entre la grande cause et l'effet, la distance ne peut être mesurée. La sagesse qui a présidé au plan divin de la création, qui est manifeste partout a été incomprise et dénaturée; les chaînons qui unissent la matérialité primitive à l'essence suprême de la spiritualité divine sont incalculables.

Et le grand auteur de tout a voulu que, quoique distincts, la matière et l'esprit fussent dépendants l'un de l'autre pour le but désigné.

Autres arguments en faveur de la théorie

Certains spiritualistes fondent leurs objections à la doctrine de la réincarnation, en partie sur la dénégation faite par des esprits qui y sont opposés et en partie sur la perte de l'individualité de l'homme qu'ils supposent devoir être la conséquence de la réincarnation, dans l'hypothèse de sa possibilité.

Or, comme les deux objections ainsi posées sont précisément celles qui se présentent naturellement tout d'abord à celui qui, pour la première fois, étudie le sujet, je vais essayer de vous démontrer quelle est leur valeur respective.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'obtenir des communications à l'aide de médiums, ont été à même de se rendre compte des contradictions existant dans les messages et du peu de fondement qu'ils offrent. Le témoignage des uns n'infirme donc pas plus la doctrine de la réincarnation que l'affirmation des autres ne la corrobore.

Quant à la seconde objection, elle est suggérée plutôt par un sentiment du cœur que par des déductions rigoureuses et scientifiques.

Pour ceux qui ont considéré le sujet en question, uniquement au point de vue général et superficiel, admettant comme un fait acquis que notre vie humaine actuelle est la seule et la première — de même que pendant plusieurs siècles on a cru que notre petite planète infinitésimale fut le premier et seul théâtre de l'existence humaine — l'idée que nous ayons pu vivre déjà plusieurs fois, sur cette terre et dans d'autres planètes, semble amoindrir l'importance et la valeur de notre vie présente.

Mais de même que les inductions de l'astronomie moderne sont venues étendre nos connaissances en nous prouvant que notre infime planète n'est qu'un élément de l'immense système des mondes habités qui nous entourent, de même la doctrine de la réincarnation est venue rehausser l'importance de la vie terrestre, en nous prouvant qu'elle est le résultat

véritable et naturel de la longue suite de nos expériences passées et la préparation réelle à la marche du progrès; puis elle nous unit par des liens d'affection qui, cachés pour nous n'en sont pas moins solides, à d'autres êtres et à d'autres sphères du vaste système de développement mental, moral et physique, dans lequel nous nous voyons ainsi compris.

Quant à considérer notre « individualité » comme étant le résultat de notre périssable organisation humaine actuelle, au lieu d'admettre que cette organisation est le résultat de l'individualité plus élevée et continue de notre âme, c'est mettre la charrue avant les bœufs; c'est confondre l'homme avec l'habit qu'il porte aujourd'hui et qu'il ôtera demain. Comme notre enveloppe corporelle change sans cesse et finit par se résoudre dans ses éléments chimiques, l'individualité telle que l'entendent ceux qui rejettent nos vues, se trouve ainsi privée de ce qui constitue la base même de la croyance dans sa persistance, à savoir, celle qui résulte de l'hypothèse du développement progressif et de l'éducation d'une entité immatérielle et par conséquent impérissable, douée du pouvoir de se créer, à chaque pas nouveau fait dans le progrès, un nouveau corps matériel, en harmonie avec les besoins et les possibilités de son degré d'avancement.

Mais, bien que la doctrine de la réincarnation modifie considérablement nos conceptions sur la nature de nos rapports avec l'humanité, elle étend les bornes de son importance en nous montrant que toutes les conditions physiques, mentales, morales et sociales, que la sagesse ou la folie, la force ou la faiblesse, l'amitié ou l'inimitié, les affections les plus tendres comme les plus grands soucis de la vie, sont toujours le résultat immédiat de nos actions bonnes ou mauvaises dans des existences passées; elle prouve que chaque pensée, chaque mot et chaque acte dans ce monde, nous prépare un état heureux ou triste dans les changements successifs du progrès, en nous élevant lentement mais sûrement à des ordres d'existence de plus en plus élevés dans lesquels toutes les facultés, les forces et les affections acquises par ces modes de transformations se trouvent appropriées à chaque degré d'avancement de notre individualité.

Telles sont les considérations émises par quelques spiritualistes d'Amérique qui ont fait scission avec la grande majorité de leurs confrères anglo-saxons et préconisent la doctrine de la réincarnation.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

BELISAMA OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE II

UN PEU DE LINGUISTIQUE

Si comme nous l'avons dit précédemment, les Celtes ont occupé une grande partie de l'ancien continent, et s'ils sont le plus ancien peuple du monde,

ils ont sans contredit répandu leur langue dans les pays qu'ils ont occupé plus ou moins longtemps. Donc les langues des peuples au milieu desquels ils ont vécu doivent avoir conservé dans la composition de leurs mots des racines celtiques?

C'était là un fait facile à élucider et c'est ce que nous avons fait en comparant un grand nombre de langue. Mais tout d'abord un fait nous a assez surpris c'est qu'il y a entre la langue Anglaise et le Languedocien de grandes analogies, de grandes smilitudes entre leurs mots. Ceci prouverait en faveur de ceux qui ont prétendu que la langue Celtique avait fourni au Languedocien et à l'Anglais de nombreux éléments. La différence qu'on remarque à la lecture de ces deux idiomes est souvent plus apparente que réelle et généralement, elle disparaît quand la parole remplace la lecture des yeux, car la prononciation des mots a très souvent la même assonnance dans les deux idiomes.

Si de l'Anglais et du Languedocien, nous passons à d'autres langues, même au latin, nous pouvons aussi constater des affinités remarquables dans chacune d'elles. A la fin de notre ouvrage, dans un appendice, nous dresserons un assez long catalogue de mots pour convaincre le lecteur de ce que nous venons d'avancer; et pour ne pas encombrer ici, notre marche en avant, nous nous bornerons à dire que la langue Celtique a laissé de nombreuses traces dans la Grande-Bretagne dans l'*Albanakh* ou *Erse* des montagnes d'Ecosse, dans le *Manks* de l'île de Man et dans l'*Erinah* de l'Irlande, nous l'avons dit précédemment, sous une autre forme.

Cette même langue, qui a disparu successivement des parties de l'ancienne Gaule, s'est néanmoins conservée dans la Bretagne Armorique ; pour nous le Breton-bretonnant est purement du Celtique.

On dit et on répète sans cesse que le Breton est essentiellement têtu, tenace, il n'est donc pas étonnant qu'à travers toute les invasions et les révolutions qui ont bouleversé son pays, le Breton ait maintenu envers et contre tous sa primitive langue, principalement dans les cantons reculés de l'Armorique, où elle a si longtemps été parlée, à l'exclusion même du français.

Nous savons parfaitement qu'au VII[e] siècle, le grand Saint Eloy et Grégoire de Tours dénomment le Breton la langue *rustique, grossière et villageoise* !

Or, au milieu du IX[e] siècle, le Métropolitain de Bretagne qui avait encore un souverain mépris pour le Breton, paya fort cher ce mépris ; en effet les évêques soumis à sa juridiction refusèrent de le reconnaître par cela seul, *qu'il ne parlait pas Breton.*

Au XVIII[e] siècle, les Bretons obtinrent du roi une déclaration qui excluait formellement « du concours pour les cures de la Basse Bretagne, tout ecclésiastique qui ignore l'idiome particulier du pays. »

Et encore aujourd'hui, dans les petites villes, dans les villages et les cam-

pagnes de la Basse-Bretagne, l'on ne parle que le Celto-Breton, à l'exclusion presque du Français. C'est donc au bas mot une population de 400.000 âmes qui parle le Celto-Breton dans le Finistère, le Morbihan et une grande partie des Côtes du Nord.

Or, dans le Celto-Breton, on reconnaît un très grand nombre de termes ayant la même signification que des mots Celtiques cités par des écrivains de l'Antiquité.

En Bretagne, il y a actuellement quatre dialectes différents, mais on peut considérer comme le plus pur, partant comme celui se rapprochant le plus du Celtique, le dialecte clair et précis de Tréguier dénommé le *Trécorien* ou le *Breton-bretonnant*. Par contre, le dialecte de Vannes paraît le plus corrompu ; et si le dialecte de Quimper-Corentin ou de la Cornouaille française est sec, dur, aspiré, par contre le dialecte de Saint-Pol de Léon est au contraire moelleux, doux, musical si l'on peut dire, parce qu'il a subi évidemment l'influence latine !

Disons ici incidemment, que cette langue Celto-Bretonne possède aujourd'hui une littérature fort riche, bien que ses premiers monuments littéraires soient perdus, ce qui est extrêmement regrettable à tous les points de vue, mais surtout au point de vue qui nous occupe.

Si maintenant nous passons en revue l'opinion de quelques auteurs, relative à la langue Celtique, nous trouvons cette opinion fort diverse.

Ainsi Tacite nous apprend que les Bretons insulaires et les Celtes ne différaient que fort peu sous le rapport de la langue.

Ptolémée, de son côté, nous fait remarquer que les noms propres de lieux et d'hommes ont une très grande analogie, une conformité même souvent, chez les peuples d'Albion et chez ceux du Continent.

Jean Picard, dans son *De Priscâ*, publiée à Paris en 1556, émet une prétention absolument fausse, quand il nous dit que la langue primitive des Celtes était le Grec, et qu'il attribue aux migrations étrangères dans la Gaule, les différences qui se remarquent entre le Celtique et l'idiome des Grecs.

Dans son Traité : *Gallica*, publié à Anvers en 1580, Jean Gorop Bécan réfute avec raison la prétention de Jean Picard et s'efforce de prouver que les Gaulois ou Celtes parlaient le langage des Cimbres, identique selon lui au Teuton : Erreur encore.

Louis Pascal-Delacourt, dans son *Origine des Gaulois*, publiée à Paris en 1624, soutient que les Celtes avaient une langue bien à eux, mais qui se rapprochait en quelques points de celle des Germains; ceci nous paraît encore une erreur certaine.

Dom Paul Yves Pezron affirme que « la langue des Titans, de Saturne, de

Jupiter et des *Dii Majores* de l'Antiquité païenne a été la même que celle des Celtes ou Gaulois (1).

Dans ses *Œuvres* (2), Samuel Brocart donne un recueil de mots Celtiques, qu'il explique par l'Hébreu, le Chaldéen et le Phénicien; ses explications sont pour nous fort insuffisantes, enfin, cet auteur nous affirme qu'il y a entre le Breton et les idiomes Sémitiques, une telle ressemblance, qu'il n'est pas possible que ce soit l'effet du pur hasard; nous avons énoncé ce fait plus haut.

J.-B. Bullet, dans son important ouvrage (3), commet beaucoup d'erreurs; les plus graves en ce qui concerne la linguistique, c'est qu'il admet comme étant d'origine Celtique, des racines Ibériennes et purement Germaniques.

Le Brigant (4) veut absolument prouver que toutes les langues du globe renferment des traces de la langue Celtique et à grand renfort d'étymologies malheureusement un peu forcées, il finit par conclure que le Celtique a été la langue primitive de l'homme! Il n'est pas seul de cet avis. Nous l'avons déjà dit nous-même *suprà*.

Nous ferons remarquer, en passant, que l'auteur peut parfaitement avoir raison, cette opinion est depuis longtemps la nôtre; mais ce qu'il ne faut pas, surtout dans la circonstance, c'est torturer les étymologies pour leur faire dire ce que, raisonnablement, elles ne doivent pas dire. Nous reviendrons du reste, sur ce grave sujet : *Le Celtique est-il la plus ancienne et partant la primitive langue de l'homme?*

Ce même Jacques le Brigant avait lancé un prospectus raisonné, fort attrayant avec ce titre suggestif : *La langue primitive retrouvée*; malheureusement, nous ne saurions retrouver ce mirifique ouvrage par la bonne raison qu'il n'a jamais été publié, l'auteur ne l'ayant jamais écrit.

Arrivons à l'origine de la langue Celtique. On est bien loin d'être d'accord parmi les linguistes pour rapporter les langues Celtiques à la souche indo-européenne. — Il y a soixante à quatre-vingts ans, cette opinion était la plus accréditée, mais aujourd'hui, elle est fort discutée, ébranlée même.

Le savant Schelegel a été le premier à émettre des doutes sur cette parenté (5).

Pott (*Etymologische Forschangen*) soutient avec raison, que bien que for-

(1) *Antiquités de la nation et de la langue celtiques*, in-12, Paris, 1703. — Le lecteur trouvera à la fin du volume une bibliographie détaillée des ouvrages mentionnés.

(2) 2 vol. in-fol. Leyde, 1675.

(3) *Mémoires sur la langue Celtique*, 3 vol. in-fol. Besançon, 1754 à 1770.

(4) Eléments de la langue des Celtes Gomerites et Bretons, in-8°, Strasbourg, 1779.

(5) Dans un mémoire sur l'origine des Hindous inséré, in *Philosophical transactions* de 1834.

tement mêlées d'éléments Sanskrits, les langues Celtiques ont une base complètement indépendante de la famille Hindoue.

Adolphe Pictet, dans un opuscule célèbre (1) démontre l'affinité des langues Celtiques avec le Sanskrit. Il expose en ces termes, l'objet du *Mémoire* qu'il a présenté à l'*Académie des Inscriptions*, et qui a été couronné par l'Institut : « Le groupe des langues Celtiques, après avoir servi pendant quelque temps à étayer d'absurdes systèmes, est tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la philologie comparée, les ont laissées en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues Celtiques avec celle de la famille indo-européenne. Il est temps de trancher enfin cette question : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, presque inconnus encore, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue Française, tout se réunit pour réveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche qui est sans contredit, indo-européenne. C'est là l'objet spécial de ce mémoire (2) ».

Adolphe Pictet a-t-il atteint son but? A-t-il prouvé irréfutablement que les langues Celtiques dérivent de la souche indo européenne?

Nous ne le pensons pas.

Certes, le Mémoire est fort bien fait, très ingénieux, les rapprochements entre le Sanskrit et le Celtique fort bien choisis, très concluants même en faveur de la parenté des deux langues; mais, après avoir pris connaissance d'à peu près tout ce qui a été écrit sur la question, nous nous demandons si réellement, le Celtique ne serait pas *la langue la plus ancienne du monde* et dans ce cas, les rapprochements du Celtique et du Sanskrit pourraient prouver aussi bien que c'est celui-ci, qui provient de celui-là; en un mot, nous pensons qu'à l'heure actuelle, la question est absolument insoluble, à moins qu'on ne découvre un jour un manuscrit tellement ancien, qui fournisse des preuves irréfragables en faveur de l'une ou l'autre thèse. Actuellement, nous ne pouvons considérer le problème que comme celui de l'œuf et nous demander :

Est-ce la poule qui a fait l'œuf?

Est-ce l'œuf qui a fait la poule?

Ceci bien compris, nous devons ajouter qu'aujourd'hui, il s'est formé un

(1) *De l'affinité des langues Celtiques avec le Sanscrit*, in-8°, Paris, 1837.

(2) *Op. cit.* AVANT-PROPOS, p. VI.

grand courant scientifique pour avancer que le berceau de l'humanité ne serait pas en Asie, mais en Europe, dans notre France même, et qu'après le grand Déluge, celui de Deucalion ou d'Ogigès, l'humanité aurait recommencé sa course à travers le monde, en partant de la vieille Celtique (notre France) et que de là, elle se serait répandue dans le monde entier.

Arrivés à ce point de notre étude, nous ne saurions mieux conclure ce que renferme le présent chapitre, qu'en donnant un extrait d'un ouvrage de Th. Cailleux, extrait qu'on peut aussi bien appliquer à la question de la linguistique celtique qu'à sa civilisation même; voici ce que dit cet éminent auteur, c'est d'après nous,le meilleur commentaire à fournir sur la question de nos origines, que certains auteurs étrangers ont l'air de vouloir embrouiller et obscurcir à dessein.

« Il est bien remarquable, dit Th. Cailleux, que le pays où nous avons été conduits à placer le berceau de la société primitive, soit justement celui que nous occupons, et que la race qui, autrefois donna au monde ses premières institutions, soit, par conséquent encore, la même qui les complète aujourd'hui. On a appelé Druides ceux qui ont commencé le travail; nous appelons savants ceux qui le poursuivent.

« D'après ces rapprochements, il faudrait admettre que la haute science est indigène dans nos contrées qu'elle s'y est perpétuée, qu'elle y a pris son accroissement et que c'est de là, qu'à toutes les époques, elle s'est répandue dans le monde.

« Lorsque les Romains arrivèrent dans nos régions, ces étrangers, qui ne possédant d'autre art que celui de se battre, furent surpris d'y trouver des corps savants, cultivant tous les arts, soit d'utilité, soit de luxe, se livrant aux plus hautes recherches de la philosophie : *Les Druides*, dit César, *s'occupent des corps célestes et de leurs mouvements; ils traitent de la grandeur du monde, de la mesure du globe, de la nature des choses, des attributs de la Divinité*. Ce sont là, dit-on, les études d'un peuple barbare; mais, ce que nous avons fait, nous-mêmes, dans ces derniers temps, c'est de les reprendre et la phrase de César est encore aujourd'hui le programme de nos recherches; si nos aïeux étaient des barbares, nous le sommes nous-mêmes.

« Longtemps avant César, les philosophes grecs tenaient sur les Druides un langage parfaitement en harmonie avec notre système : *Plusieurs*, dit Aristote, cité par Diogène Laërce, *pensent que la philosophie nous est venue de l'étranger qu'elle fut enseignée primitivement aux Perses par les Mages aux Babyloniens par les Chaldéens, aux Indous par les Gymnosophistes, aux Celtes par les Druides*.

Il est d'usage de faire sonner haut la science des trois premiers de ces peuples : pourquoi le quatrième serait-il barbare?

Notre auteur poursuit :

« Dans la citation précédente, il est parlé des Perses. Ces mêmes peuples sont ceux que la science moderne appelle des Aryas; elle les fait habiter sur le plateau Asiatique, et c'est de là, ajoute-t-elle, qu'ils se sont répandus partout et sont arrivés dans nos contrées sauvages qu'ils policèrent. A défaut de preuves modernes, il eût été convenable que ce système se trouvât au moins en harmonie avec les témoignages anciens. Pline, par exemple, écrivait au temps où les Romains avaient l'empire le plus vaste et les notions les plus étendues ; il connaissait également et les Celtes et les Perses, donnant indistinctement aux savants de ces deux peuples le nom de Mages; or parlant des Bretons, voici ce qu'il dit : *Ces peuples célèbrent leur religion avec de telles cérémonies qu'il y a lieu de croire que ce sont eux qui l'ont communiquée aux Perses.* Cette communication n'a pu se faire que dans des temps fort reculés ; il y eut donc, selon Pline, d'antiques émigrations des Celtes vers l'Asie, vers le plateau Asiatique.

« Encore une fois, pour prétendre que tous ces auteurs se trompent, il faut des preuves. Il reste donc établi, malgré les fantaisies de la science moderne, que nos aïeux ne doivent qu'à eux-mêmes leurs institutions et qu'ils sont ce peuple qui civilisa l'ancien monde et que la science moderne cherche à trouver ».

Ceci nous paraît concluant et comme le dit Th. Cailleux, les considérations qui appuient sa thèse ont pour elle les preuves que l'on allègue pour appuyer les autres systèmes; mais la suite de sa démonstration nous paraît bien plus concluante, la voici :

« Les savants de tous les pays, avec une effrayante unanimité, avaient placé d'abord le berceau de l'homme primitif dans l'Asie Centrale; puis quand l'erreur fut reconnue, on se détacha peu à peu de ce système, on se porta vers d'autres points, on essaya vingt autres pays, la Chine, l'Inde, l'Egypte, la Tartarie, mais préférablement ceux où l'on apprit qu'il se trouvait de grands monuments; on resta d'accord sur ce point, c'est que les peuples qui ont civilisé nos contrées sont venues de l'Orient.

« Cette dernière hypothèse semblerait indiquer que les nations orientales, aujourd'hui inertes, auraient eu autrefois un mouvement et se seraient avancées jusque dans nos régions. Il y eut, en effet, dans l'Antiquité, de grands déplacements de peuples, de continuelles émigrations, dont l'histoire nous a conservé le souvenir; mais c'est de nos régions que part ce courant et vers l'Asie qu'il se dirige. Les Grecs et les Romains ont retenu et nous citent les noms de ces anciens émigrants, ils les appellent Celtes, Ibères, Bituriges, Gaulois, Belges; les Bituriges par exemple, franchissant le Rhin, vont exploiter les mines de la forêt Hercynienne; puis, portant en Asie ce dernier nom, ils le laissent à la province d'Hyrcanie, d'où ils passent en

Chine ; les Gaulois envahissent l'Italie, dont ils occupent aujourd'hui la plus riche province, poussent plus loin, ravagent la Grèce et arrivent en Asie, où ils laissent, dans leurs noms légèrement défigurés, des souvenirs de leurs origines : Galls, ils furent appelés Galates ; Keltes, ils furent appelés Kaldéens ».

Voilà qui nous paraît concluant. Jamais les populations apathiques du midi de l'Orient n'ont pris une initiative d'invasion ; celle-ci part toujours de l'Occident et cela à toutes les époques. Est-ce qu'aujourd'hui, ce ne sont pas les peuples d'Europe qui envahissent encore l'Asie et l'Afrique, est-ce qu'une poignée d'Anglais ne tient pas encore sous sa domination des centaines de millions d'Hindous ; est-ce que la Russie n'envahit pas chaque jour l'Asie, est-ce que l'Allemagne, la Belgique, la France n'occupent pas en Orient de vastes pays ; donc par ce qu'il se passe sous nos yeux, nous pouvons certainement conclure qu'il en a été de même dans le passé, donc que la civilisation nous venant de l'Orient, n'est absolument qu'un mirage et nous ne pouvons que partager entière la belle conclusion de Th. Cailleux, quand il nous dit : « Ces faits sont positifs, ils font partie des histoires qui sont entre nos mains, ils nous sont devenus familiers par notre première éducation ; les partisans de l'origine Asiatique auraient dû, au moins, en tenir compte et nous expliquer cet étrange problème que la civilisation nous soit venue de l'Asie et que les civilisateurs soient partis de l'Europe.

« Il y avait un moyen de détruire les allégations qui précèdent : c'était de trouver aussi des auteurs favorables à la cause Asiatique, de montrer aussi, dans les Annales des plus anciennes nations, un vestige quelconque de colonies venues de l'Orient ; mais nulle part, dans aucun auteur, dans aucun pays, ni en Orient, ni en Occident, il n'est question d'un pareil phénomène, d'une colonie Aryenne, Chaldéenne, Indienne ; une telle union de mots blesserait tous les instincts, toutes les habitudes de l'histoire.

« Les Asiomanes ont une réponse à ce que nous venons de dire ; mais nous allons voir que cette réponse même est un embarras pour leur système.

« Ces Romains, ces Grecs mentionnés plus haut sont, disent-ils, de formation récente, sans antiquité, ne remontant pas assez loin dans le passé pour atteindre aux événements des temps primitifs ; leur histoire ne commence qu'à Hérodote à peine cinq siècles avant notre ère ; ils ne peuvent donc décrire que les dernières émigrations des peuples ; mais longtemps auparavant, dans les siècles préhistoriques, dans cet âge obscur qui renferme tant de mystères, d'autres émigrations ont pu avoir lieu et celles-là ont pu venir d'Orient.

« Ainsi tout le système des Ethnographes repose sur une colonisation fictive, sur un événement qui a pu avoir lieu ; quand toutes les autres

sciences sont parvenues à se rendre positives, celle-ci en est encore à se débattre sur un *peut-être* ! Depuis un siècle, le grand mot de la science est cette colonie préhistorique ; des ouvrages nombreux et de haute portée se sont occupés d'elle ; on a recherché quel était en Asie son point de départ, quelle route elle a dû suivre, à quel type appartenait les hommes qui en faisaient partie, de quelles institutions elle a doté nos contrées sauvages ; on a oublié une seule chose : c'est de prouver qu'elle ait eu lieu. Aussi le système est aujourd'hui tombé en plein discrédit, et, tandis que ses défenseurs n'ont pu trouver aucune preuve pour le soutenir, ses détracteurs en apportent pour le renverser. D'abord ceux qui parlent de cette prétendue colonie ont bien soin de l'appeler préhistorique, c'est-à-dire antérieure à toutes les histoires, car les Orientaux eux-mêmes n'ont là-dessus aucune tradition, eux qui possèdent nous dit-on, les plus anciennes annales du genre humain ; elle aurait donc eu lieu dans ces temps primitifs où l'on ne savait ni lire, ni écrire ; elle venait donc des barbares de l'Orient : pourquoi ne serait-elle pas venue aussi bien des barbares de l'Occident ? Il faut avouer qu'il a fallu de l'audace pour jeter au public un système entaché d'une pareille inanité.

« Voici une nouvelle difficulté :

« La science ethnographique a imaginé sa nouvelle théorie, il y a un siècle. Elle commença par choisir son plateau Asiatique, y plaça ses premiers civilisateurs, les fit sortir de là et se disperser en émigrations dans les autres contrées pour y répandre les institutions de la mère patrie ; une filiation de savants poursuivit l'œuvre nouvelle, et tout alla bien pendant quelque temps. Mais un système rival vint tout à coup troubler cette sécurité : au fond de l'Occident, au delà d'un Océan longtemps reconnu infranchissable, dans un monde que nous appelons *nouveau*, on retrouva tout ce que l'on connaissait dans celui que nous appelons ancien : des pyramides, des caveaux à momies, des empereurs fils du Soleil, des palais plus grands et plus ornés que ceux de Babylone ou de Ninive, la vénération des chiffres mystiques 3 et 7, des Dieux qui portent le même nom, que ceux de l'Asie et s'incarnent comme eux, toute l'Egypte, toute la Chine, toute l'Inde, toute l'Assyrie.

« Les Orientalistes surpris de cette nouveauté, essayèrent d'abord la vieille ressource du dédain ; mais le mal augmentant, la science nouvelle poursuivant son progrès, il fallut bien qu'ils sortissent de leur repos, déterminés à rester fidèles au système, ils durent s'enquérir par quelle voie on avait pu pénétrer du centre de l'Asie dans cette malencontreuse Amérique ; on se porta à toutes les issues pour rechercher si les hommes du plateau Asiatique n'étaient point passé par là, on se jeta en désespéré dans toutes les hypothèses ; et, de nos jours, le peu de savants qui ont encore foi à

l'Orientalisme, sont réduits à prétendre que le passage a dû se faire par le détroit de Behring...

On comprend ainsi que cette question américaine ait fort endommagé le système Asiatique ; elle en a fait voir toute la faiblesse : il a vécu un siècle ; ce n'est plus une science, c'est une routine. »

Les lignes qui précèdent nous paraissent avoir montré sous son véritable jour la question qui nous occupe, nous ne pouvons l'étudier et la poursuivre plus longuement ; mais ceux de nos lecteurs qui voudraient la connaître plus à fond pourront le faire en consultant notre DOCTRINE ESOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES qui vient de paraître (1).

Ce que le Recteur devait connaître sur l'Origine des Celtes et du Celtisme pour poursuivre la présente étude avec profit, il le connaît, nous allons donc dans le chapitre suivant nous occuper des Druides.

ERNEST BOSC.

(*A suivre.*)

LA MARCHE DANS LE FEU

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

En écrivant ce vers admirable, Lamartine ne croyait peut être pas si bien dire. Ce n'était là sans doute, pour le poète, qu'une réminiscence de la vieille légende chrétienne. Et cependant il exprimait une vérité absolue que la science démontrera un de ces jours.

L'homme a en lui un infini de « potentialités » dont il ne se doute même pas. Sa volonté, quand elle est ferme, quand elle ne doute pas d'elle-même, est toute-puissante. Un jour viendra où elle commandera en souveraine aux éléments.

Bien des faits qui le démontrent passent inaperçus. La plupart des savants les ont étiquetés « impossibles » et, dans leur omniscience et leur infaillibilité, ils sont tout prêts à se fâcher si quelqu'un ose les soumettre à un examen ou même affirmer leur existence. Heureusement que le Fait et la Vérité sont plus forts que toutes les préventions et qu'ils finissent toujours par s'imposer. Le grand mérite, aux yeux de la postérité, de la Société des sciences psychiques de Londres sera d'avoir osé la première aborder scientifiquement ces problèmes troublants.

Dans le dernier numéro des comptes rendus de cette société, un de ses membres, Andrew-Lang, écrivain sérieux et connu, appelle l'attention sur *la Marche dans le feu*. Il a existé de tout temps, même chez les peuples les plus

(1) 2 vol. in-12. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint Jacques, Paris. Les 2 volumes, 7 francs.

sauvages, des individus ou même des familles qui, héréditairement, se transmettaient le singulier pouvoir de marcher pieds nus par exemple sur des pierres chauffées à blanc sans en éprouver le moindre inconvénient. Il doit être bien entendu qu'il s'agit de phénomènes réels et non pas de simulations : les pieds de ces « sorciers » ne sont enduits d'aucune substance spéciale et la peau est souvent très tendre. Ce pouvoir, bien qu'à première vue on n'aperçoive pas la relation, se rencontre chez ceux qui ont déjà d'autres pouvoirs supra-normaux, chez les médiums. William Crookes l'a constaté chez D. D. Home. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, s'il est possible, c'est que le médium peut, en le voulant simplement, transmettre momentanément son pouvoir d'innocuité à ceux qui ne le possèdent pas naturellement. Le médium est alors presque toujours dans un état d'extase, mais ceci ne simplifie pas la question : le feu, pour brûler les gens, ne considère pas s'ils sont endormis ou non.

Ce pouvoir extraordinaire a vivement frappé les peuples primitifs. Ils y ont vu une intervention directe de la divinité et de là à en faire une cérémonie religieuse attirant des multitudes, il n'y avait qu'un pas. Ces cérémonies se célèbrent encore de nos jours dans bien des pays, dans l'Inde, au Japon et particulièrement dans les îles océaniennes. Voici l'un des derniers cas les mieux constatés. C'est un récit fait par un officier anglais dans les colonnes du « Journal de la société polynésienne ». La cérémonie a lieu en Nouvelle-Zélande, à Narotonga. Les naturels l'appellent l'*Umu-Ti*. Je traduis les passages les plus importants de l'article de cet officier, qui marcha lui même impunément dans le feu.

« La fournaise fut allumée au point du jour, le 20 janvier. A 2 heures de l'après-midi nous y allâmes et nous trouvâmes un homme qui disposait toutes choses pour la cérémonie. Je lui dis que, comme mes pieds étaient très tendres, il devait niveler un peu les pierres qui formaient le sol de la fournaise. Il y consentit. Le prêtre et son disciple s'avancèrent et le premier prononça quelques paroles prophétiques. Alors lentement et délibérément ils marchèrent sur les pierres chauffées à blanc, Le prêtre vint ensuite à M. Goodwin et lui dit : « Je vous transmets mon pouvoir. Conduisez vos amis. » Nous étions là quatre Européens, le Dr W. Craig, le Dr George Craig, M. Goodwin et moi, Tout ce que je puis dire, c'est que nous marchâmes hardiment. Mes pieds furent entièrement respectés par le feu, mais l'un de nous ayant regardé en arrière, ce qui est tout à fait défendu, fut sérieusement brûlé.

« Il m'est assez difficile d'analyser mes sensations : je savais parfaitement que je marchais sur des pierres chauffées à blanc ; je sentais la chaleur et cependant je n'étais pas brûlé Je ressentais comme une infinité de petits

chocs électriques et cela dura quelques temps après ma sortie, mais ce fut tout »

Un peu plus loin Andrew Lang nous donne encore une longue relation d'une cérémonie analogue célébrée aux îles Fiji. L'auteur est le docteur T. M. Hocken, membre de la Société de Botanique. Nous lui emprunterons les principaux passages.

« La vaste fournaise s'étendait devant nous, répandant des torrents de feu. Elle était circulaire et avait 25 ou 30 pieds de diamètre. Sa profondeur maxima était d'environ 8 pieds. Sa forme ressemblait à celle d'une assiette creuse avec son fond plat, formé de pierres chauffées à blanc, et ses bords en pente douce. Sur le bord de la fournaise, du côté du vent, le thermomètre marquait 14° Fahrenheit. Tout à coup l'air retentit de cris aigus et sauvages : une foule de naturels entourait la fournaise et en retirait les troncs à demi brûlés. Les pierres qui formaient le sol de la fournaise apparurent : des langues de feu s'échappaient çà et là entre les interstices. Quand tout fut prêt, la largeur de la surface chauffée était d'environ 15 pieds. Nous suspendîmes notre thermomètre au-dessus, à une hauteur de 5 ou 6 pieds, mais il fallut le retirer aussitôt, car la soudure fondait. Il marqua néanmoins 282° Fahrenheit et il est certain que si on l'avait laissé il aurait éclaté et aurait dépassé 400°.

« Durant tous ces préparatifs nous n'avions même pas entrevu les principaux acteurs. Sans doute pour augmenter l'impression, ils étaient demeurés cachés dans les profondeurs de la forêt. Ils s'avancèrent, au nombre de sept ou huit, au milieu des cris. Ils descendirent sans apparente émotion dans la fournaise en file indienne et marchèrent, d'après moi sans hâte mais d'après quelques-uns de mes compagnons rapidement, à travers et tout autour des pierres chauffées, quittant la fournaise par le point où ils étaient entrés. Le chef y demeura à peu près une demi-minute ; ce fut lui qui y demeura le plus longtemps.

Avant la cérémonie j'avais obtenu sans difficulté du magistrat la permission d'examiner deux des hommes qui devaient marcher dans le feu. Je n'ai rien remarqué de particulier : le pouls était calme ; aucune substance n'avait été appliquée, au moins apparemment, sur les pieds ou sur les jambes, Je m'en assurai par le toucher, par l'odorat et aussi par le goût, car je n'hésitai pas y appliquer ma langue. La plante des pieds était tendre ; elle n'était en aucune façon insensible ou pareille à du cuir. Je recommençai mon examen attentif quand ils sortirent de la fournaise ; le résultat fut le même. Le feu ne les avait même pas effleurés. »

Le colonel Haggard a été témoin d'une cérémonie pareille à Tokio (Japon), le 9 avril 1899. La fournaise avait six yards de long sur six pieds de large. cette cérémonie était célébrée en l'honneur du dieu d'une montagne. Une

jeune dame assura au colonel Haggard que nonseulement elle avait marché dans le feu, mais qu'elle était restée immergée en plein hiver et pendant un temps très long dans un lac glacé sans souffrir du froid en aucune manière.

A l'île Maurice la cérémonie de la marche dans le feu a lieu tous les ans sous la surveillance de la police.

En Bulgarie il existe toute une classe d'individus pour qui la marche dans le feu est entièrement inoffensive : on les appelle les *Nistinares* et leur étrange faculté est considérée comme héréditaire. Nous retrouvons la même opinion aux îles Fiji, dans l'ancienne Italie et dans l'Espagne du siècle dernier. Les individus qui avaient ce don étaient, dans ce dernier pays, employés à éteindre les incendies.

Quant aux Nistinares de Bulgarie, ils dansent dans le feu le 21 mai, à la fête des Saints Hélène et Constantin. On prépare de grands brasiers en brûlant de nombreuses charretées de bois sec et les Nistinares dansent au milieu des tisons ardents, en prophétisant. Leur visage prend une teinte bleuâtre et, tant qu'il la garde, le feu ne produit sur eux aucun effet.

En ce qui concerne l'Inde, la marche dans le feu est affirmée par des auteurs comme M. Stokes, le Dr Oppert, M. Crookes. M. Stokes parle d'une fournaise longue de 27 pieds et large de 7 1/2 que 13 personnes traversèrent impunément. Neanmoins un jeune garçon qui y tomba fut si sérieusement brûlé qu'il en mourut. Une enquête fut faite à ce propos. Bref cette cérémonie aussi étonnante qu'étrange se retrouve encore aujourd'hui dans les pays les plus divers.

Chez les anciens elle était plus répandue encore ; on la célébrait en maints endroits de l'Europe, s'il faut en croire Virgile, Servius, Pline, Silius Italicus. En Italie existaient les *Hirpi* ou *Loups* que le gouvernement exemptait de tout service militaire à cause de leur particularité. D'après leurs rits ils avaient à se comporter « comme des loups ». La déesse en l'honneur de laquelle ils se livraient à ces exercices étranges s'appelait *Feronia.*

Voilà des faits certains, constatés de tout temps, que cependant aucun savant jusqu'à ce jour n'a daigné examiner de près, en faisant exception pour le Dr Hocken et pour sir William Crookes. Il y aurait pourtant grand intérêt à les étudier. Mais nos grands mandarins les ayant déclarés impossibles *ex cathedrâ*, il n'y a qu'à s'incliner et qu'à assurer que ce sont des illusions.

M. SAGE.

Mme LÉONOR PIPER

Mme Léonor Piper, le célèbre médium américain va bientôt en avoir fini avec le contrat qu'elle avait passé avec la Société de recherches

psychiques de Londres, de manière qu'elle va pouvoir faire profiter le grand public de ses expériences en matière de manifestations spiritiques. Sa carrière dans ce royaume mystérieux a été remarquable, remarquable surtout lorsque de nombreux savants, d'une valeur incontestée, se sont portés garants du bien fondé des phénomènes qu'elle prétendait produire. Beaucoup avaient déclaré que Mme Piper leur avait démontré scientifiquement que l'âme survit à la destruction du corps. Ils assurent que cette démonstration a été pour eux aussi rigoureuse qu'une démonstration de physique ou de chimie.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de Colombie, est un de ceux qui ont en Mme Piper une confiance absolue, le professeur Williams Crookes en est un autre; pendant ces derniers temps Mme Piper a été sous la surveillance de la branche américaine de la Société anglaise des recherches psychiques. Un compte rendu des merveilles obtenues par son intermédiaire a été publié l'an dernier par le professeur Hyslop et par M. Richard Hodgson.

Le professeur Hyslop soutient que nombre de personnes détenues dans les asiles d'aliénés ne sont pas folles, qu'elles sont simplement des instruments dont les esprits se servent; le plus grand nombre des médecins d'aliénés tournent cette théorie en ridicule; il est à remarquer cependant que la folie se manifeste souvent par un intérêt intense apporté par les prétendus fous aux séances spiritiques et aux idées qn'on y professe. Le Dr Charles G. Hill, médecin de l'hôpital de fous de Mount Hope, est le seul psychiâtre qui ait pris la peine de répondre au professeur G. Hill. (Extrait du *New-York Mail and Express*).

LA FAMILLE HERNADEC

Les convives se levèrent de table. Le vieil Allan et sa belle-fille demeurèrent au château; mais les jeunes gens traversèrent le jardin et se dirigèrent lentement vers les hauteurs de la falaise.

Arrivés sur le bord extrême de la plate-forme, ils s'arrêtèrent quelques instants. La nuit allait tomber; la soirée était d'une splendeur incomparable. Le soleil, après avoir déployé le vaste éventail de ses rayons sur la mer où il s'était plongé comme un globe de fer rouge, avait laissé derrière lui un amoncellement de nuages ardents au milieu desquels semblait s'ouvrir la gueule béante d'un cratère. Dans le bleu pâle du ciel s'éparpillaient tout un archipel de flocons roses, scories flottantes qui paraissaient avoir été lancées par le volcan de l'horizon. Et tandis qu'à l'occident flamboyaient tous les feux du crépuscule, à l'orient, dans les brumes violettes, montait

lentement la lune, céleste fanal des nuits, dont les lueurs opalines se mêlaient à la phosphorescence des flots.

Robert et Velléda marchaient côte à côte et croisaient dans leurs allées et venues Jacques et Hervé qui se promenaient en sens inverse. Et chaque fois qu'ils se rencontraient, chacun des groupes entendait des fragments de phrases qui, s'encadrant les uns dans les autres, semblaient se répondre et se confirmer réciproquement.

— Ainsi, dit Robert, en faisant un geste dans la direction de l'île de Sena et sur le ton d'un homme qui rêve et parle son rêve à voix haute, c'est là que vous avez vécu autrefois.

— Oui, répondit Velléda. L'ancienne Velléda qui revit en moi aujourd'hui avait été envoyée dans cette île pour y diriger le collège de druidesses dès longtemps installé sur ce rocher.

— Et en quoi consistaient vos fonctions?

— Ces fonctions furent diverses et se modifièrent suivant les pays et les époques. Dès les temps les plus reculés, des femmes visionnaires prophétisaient sous les ramures des forêts de chênes. Nerveuses, sensitives, exaltées par le silence troublant et mystérieux, elles entendaient la nuit, dans la magie des lueurs lunaires, des voix de l'autre monde et se sentaient secouées par les frissons de l'invisible.

Chaque peuplade avait sa grande prophétesse. C'était Voluspa chez les Scandinaves. Chez les Germains, c'était Velléda... c'était moi. Les premières prêtresses, tout d'abord noblement inspirées, présidaient à l'éducation des jeunes guerriers, soufflaient aux héros leur indomptable énergie, leur enseignaient le mépris de la mort et présidaient les conseils des vieux druides eux-mêmes. Mais, peu à peu, elles perdirent ces vertus des premiers âges. Elles finirent par devenir ambitieuses, cruelles, sanguinaires. Les bonnes prophétesses se transformèrent en magiciennes farouches. Ce furent ces dernières qui instituèrent les sacrifices humains; elles qui, sur sur les vieux dolmens qu'avaient élevés de toutes parts les anciens Scythes, plongeaient le couteau sacré dans la poitrine des victimes, aux chants lugubres des prêtres devenus farouches comme elles et aux acclamations des guerriers dont les hordes sauvages entouraient les autels sanglants.

C'est dans cet esprit que je fus préparée aux fonctions que nous exercions dans l'île de Sena. Là aussi, sur les dolmens ruisselait le sang des victimes que nous offrions en sacrifice au génie des tempêtes et c'était au milieu des éclats de la foudre auxquels répondaient les hurlements des vagues que s'accomplissaient ces rites abominables.

C'est pendant l'une de ces scènes terrifiantes que le noble Vercingétorix vint une nuit nous consulter, au sujet de ses projets de résistance à outrance contre l'invasion romaine. Après avoir procédé aux incantations

habituelles, nous lui annonçâmes des revers ultérieurs et même la mort ignominieuse que devait lui infliger son perfide vainqueur. Mais en véritable héros qu'il était, il n'en persista pas moins dans ses généreux desseins. Il souleva les Gaules, remporta quelques victoires, harcela l'ennemi qu'il fit trembler souvent; mais il fut plus tard abandonné par ceux-là mêmes qui l'avaient incité à la résistance et lui avaient juré de le suivre jusqu'au bout.

-- Et vous revoyez tous ces événements?

— Oui, je les revois; je les ai revus surtout à ma mort et c'est pour expier mes erreurs et les excès de mon fanatisme impitoyable, que j'ai dû, après de longues purifications, me réincarner pour m'élever dans des sphères supérieures. C'est ainsi que j'ai revécu pendant le moyen âge. J'ai été sœur de charité, plus tard nonne dans un couvent dont la règle était des plus rigoureuses et où je me suis astreinte aux plus cruelles mortifications... puis enfin que je me suis réincarnée sous ma forme actuelle, dans ce lieu même où j'avais vécu, désirant avoir sous mes yeux cette île, ces dolmens et ces menhirs dont la vue m'améliore, parce que je me souviens et que j'ai su me repentir. Aussi, combien suis-je heureuse d'y avoir réussi, d'avoir mis à profit mes épreuves successives, car la Velléda moderne comprend la fraternité, la tolérance, la pitié et s'efforce de son mieux de consoler les tristesses et d'apaiser les douleurs.

Velléda avait fait ce long et extraordinaire récit de sa voix tranquille, sans affirmations ni répétitions superflues et Robert, se tournant parfois à demi, contemplait d'un regard furtif et avec quel étonnement! le profil pur, la physionomie sereine de cette étrange fille qui, dans la placidité de ses convictions, ne songeait même pas à se prémunir contre l'incrédulité ou les doutes de son auditeur.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur un banc de pierre qui dominait l'abîme et leurs regards rêveurs s'envolaient, au loin, dans l'espace ténébreux et grondant.

— C'est donc là, dans ces régions insondables, dit Robert, après un long silence, que, suivant les attestations que nous avons entendues, flottent des tourbillons d'âmes qui, se souvenant de la terre, reviennent et s'agitent près de nous, au milieu de nous...

— Oui, répondit Velléda, ils nous entourent de leurs légions.

— Cette promiscuité me paraît être assez inquiétante, reprit Robert à demi-voix, car enfin, sont-ils bienveillants ou haineux, ces Invisibles qui si facilement pourraient nous nuire pour peu qu'il leur en prît fantaisie.

— Ennemis et amis sont, en effet, confondus dans cette foule; mais ce sont ces derniers qui, au besoin, nous protégeraient contre les autres. Ce n'est que sur les âmes mauvaises et méchantes que peut sévir l'influence des

Esprits inférieurs. Les âmes droites qui recherchent la lumière ont pour protecteurs naturels les Esprits lumineux dont la mission est de hâter, sur la terre, le règne de la justice et de la vérité. Ceux-là nous soutiennent, nous encouragent, nous inspirent et telles bonnes pensées qui semblent surgir spontanément dans notre tête ou dans notre cœur ne sont bien souvent que le produit des suggestions que nous procurent nos puissants amis de là-haut.

— Etrange! toujours étrange, tout ce que j'entends ici. Mais pourriez-vous... excusez mon infirmité, mes incertitudes, pourriez-vous me citer quelques faits, me fournir quelques preuves morales ou matérielles qui puissent faire tomber de mes yeux les dernières écailles? — Soyez indulgente. — Je sais que vous l'êtes — et songez à quelle rude épreuve vous soumettez ma foi chancelante.

— Mais à coup sûr, répondit Velléda, en jetant à son interlocuteur un gracieux et affectueux sourire, je puis vous en fournir de ces preuves et de ces faits qui s'imposent à nos sens et que nous pouvons juger en connaissance de cause. J'ai même, si vous voulez l'entendre, fit la jeune fille avec un léger mouvement de coquetterie que fit sa tête charmante, une assez longue histoire à vous conter à ce sujet.

— Certes oui, que je veux l'entendre, votre histoire ! s'écria Robert avec vivacité.

— Je ne sais si vous avez connaissance des faits étranges qui ont eu pour théâtre notre vieux château de Plogoff.

— J'ignore tout ici.

— Eh bien, sachez que le dit manoir était effroyablement hanté, avant que nous vinssions nous y fixer. Nul n'osait s'en approcher, surtout pendant les nuits d'orage et lorsqu'on apprit que mon grand-père voulait l'acheter pour l'habiter, ce fut de la stupéfaction chez nos simples connaissances et une véritable inquiétude chez nos amis. De tous côtés, l'on vint nous interpeller, nous renseigner, nous prémunir.

— Comment, disait-on à mon grand-père, vous voulez habiter ce château maudit ; mais vous ne savez donc pas ? Eh bien allez donc vous promener, le soir, autour de ces vieilles murailles et vous serez édifié... terrifié plutôt par les bruits, les cris, les lamentations que l'on y entend.

— Je l'ai fait, répondit tranquillement mon grand-père et je ne m'épouvante pas pour si peu.

— Si peu ! crièrent en chœur amis et indifférents.

On le crut donc fou quand on sut qu'il persistait et quelques-une de mes meilleures amies vinrent me supplier de m'opposer, par tous les moyens possibles, à l'accomplissement d'un désir aussi extravagant.

Je leur répondis en souriant que ces ruines me plaisaient fort et que la situation du château me semblait de tous points admirable.

En dépit de vents et marées, nous nous y installâmes donc dès que furent terminés les travaux de consolidation dans les parties les plus endommagées. Des ruines croulantes, nous fîmes des ruines romantiques, autour desquelles je plantai à profusion — vous avez pu en juger par vous-même — lierre, glycines, vignes vierges et autres plantes plus ou moins grimpantes. Dans les anfractuosités des murailles, j'ai semé toute une collection d'ombilicines, de joubarbes, de centranthes, de vipérines, de mufliers et de giroflées — excusez cette nomenclature, c'est la fleuriste qui parle — et lorsque, au printemps suivant, l'on vit gracieusement enguirlandés tous ces vieux pans de murs, l'on fut obligé de convenir que tout cela était charmant... ainsi que vous-même avez eu l'obligeance de le déclarer, fit Velléda avec une petite révérence mutine.

Tout cela est à merveille, disaient les esprits forts de Plogoff et lieux circonvoisins, mais attendons la fin... et au lendemain des nuits d'orage, l'on venait voir de temps à autre, non sans certaines précautions, si les revenants ne nous avaient pas bel et bien étranglés.

Nous nous étions installés dans le courant de novembre. Pendant les premiers mois, nul bruit ne se fit entendre et nous commencions à croire que les locataires invisibles nous avaient bénévolement cédé la place... lorsqu'un certain soir, les bruits et les cris recommencèrent avec une violence inaccoutumée. Et voici alors ce qui se passa.

Mon frère Hervé que rien ne trouble ni n'épouvante, prit une lampe et descendit dans la cave du château d'où partait le vacarme. Je devrais dire dans les caves, car à la cave centrale que je vous ai fait visiter se rattachent de larges excavations.

Le sol, d'abord horizontal, s'incline vers l'ouest par une pente douce qui aboutit à une sorte de gouffre ou d'entonnoir, au fond duquel pénètrent les vagues pendant les fortes tempêtes. Or c'est particulièrement de cette ouverture que s'élevaient, mêlés aux hurlements des flots, des cris de colère coupés de longues et déchirantes lamentations.

Mon grand-père avait offert à Hervé de l'accompagner, mais le courageux jeune homme le pria de ne pas se déranger, disant qu'il préférait descendre seul.

Toutefois, un peu inquiète, je résolus de le suivre, sans qu'il se doutât de ma présence. Et c'est ainsi que je pus assister à une scène inoubliable qui m'eût à coup sûr remplie d'une indicible terreur, si je n'avais été déjà familiarisée avec les étrangetés du monde invisible.

Je me tins cachée derrière l'un des énormes piliers naturels qui soutiennent le plafond de la caverne. C'est sur le bord même du puits que, non

sans un certain frémissement, je vis descendre mon frère. Il s'arrêta sur une roche plate qui surplombe le gouffre. Il posa sa lanterne sur une saillie de la pierre et là, calme, immobile, il se recueillit, fit sans doute quelque invocation muette, puis d'une voix vibrante qui se détachait nettement sur le sourd grondement de l'abîme, il parla, s'adressant...

— Et à qui donc, bon Dieu ! s'écria Robert hors de lui-même.

— Aux Invisibles, répondit simplement Velléda.

— Frères ! cria-t-il, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

J'entendis alors comme de longs soupirs, soupirs qui répondaient sans doute à l'interpellation.

Et Hervé dont la haute taille faisait sur la paroi de la roche voisine une grande ombre fantastique que faisaient s'agiter les oscillations de la flamme de la lanterne, Hervé dans une sorte d'immobilité extatique — comme devaient en avoir les Thaumaturges de la vieille Egypte — Hervé, le voyant, le visionnaire, l'œil perdu dans je ne sais quels spectacles extra-terrestres et semblant écouter les réponses d'un dialogue mystérieux, parla de nouveau.

— Oui, je vous comprends, vous êtes les âmes de ceux qui, l'année dernière, firent naufrage dans la Baie des Trépassés. Je vous vois, je vous reconnais, mes pauvres amis... C'est toi Léonidec, toi Hédïc, toi Yves et vous deux, les frères Plouhenec !

Eh bien, mes frères, malheureux Esprits que poursuit l'épouvante, que hantent les terreurs de la mort, écoutez-moi. Je ne viens pas vous excommunier et vous maudire, comme l'ont fait tant de fois des prêtres ignares et fanatiques qui ne savent rien du monde invisible. Tout au contraire, je viens vous apporter des paroles de consolation.

Je crus entendre quelques soupirs, quelques sanglots et le sourd grondement des vagues souterraines sembla faire silence, un instant, pour laisser retentir, sur ce macabre auditoire de trépassés, la parole de vie, la voix fraternelle et réconfortante.

— Vous me demandez, poursuivit Hervé, ce que vous êtes et où vous êtes, ne sachant pas bien encore si vous êtes morts ou vivants.

Eh bien, mes amis, vous vivez ; mais non plus de la vie de ce monde. Vous habitez en des régions que ne soupçonnent même pas les hommes et dont, seuls, peuvent avoir connaissance des visionnaires comme moi.

Pendant des semaines, après votre naufrage, vos dépouilles mortelles ont flotté parmi les écueils où s'est brisée votre barque et quand vos cadavres ont été déchiquetés par les vagues, ne voyant plus rien autour de vous, vous vous êtes imaginés que vous étiez maudits sans retour, et voués aux flammes éternelles, parce que vos corps ne reposaient pas en « terre sainte ». Et vous l'avez cru, parce que les prêtres vous l'ont enseigné autrefois et que vous l'avez lu dans vos catéchismes.

Eh bien, ne croyez pas à ces doctrines mensongères. Il n'existe pas plus, cet enfer monstrueux, que n'existe ce paradis imaginaire que les prêtres — toujours les prêtres — ouvrent ou ferment à leur gré !

Non, ni enfer, ni paradis ! Ce qu'il y a, ce qui existe en toute réalité, c'est un ciel qu'habitent les Esprits glorifiés. Ce ciel, c'est l'univers entier et c'est vers ces hauteurs sereines que vous devez monter, en laissant derrière vous toutes les attaches du monde matériel. Selon le monde, vous êtes morts ; mais suivant la doctrine de vie que je vous enseigne par l'ordre des Esprits supérieurs, vous devez vous élancer vers cette patrie lumineuse qui appartiendra tôt ou tard à tous ceux dont l'existence terrestre est parvenue à son terme.

Qu'importe que vous ayez perdu votre corps matériel, puisque vous êtes revêtus d'un autre corps éthéré, incorruptible que ne pourront plus détruire ni les vagues furieuses, ni les roches aiguës. Et c'est parce que vous avez un corps fluidique, inséparable de votre âme, que vous devez vivre désormais de la vie spirituelle. Abandonnez la terre ; c'est plus haut qu'il faut regarder. Ne vous préoccupez pas de vos femmes, de vos enfants, de vos vieilles mères, vous savez bien que ma sœur s'occupe d'eux et que nous leur donnerons le pain que vous n'êtes plus en mesure de leur procurer.

Ne gémissez donc plus, frères ; croyez, ayez confiance et soyez consolés !

Que leur dit-il encore ? Je ne sais plus, poursuivit Velléda. J'étais tout émue de ce spectacle, tel qu'homme vivant n'en a peut-être jamais vu de semblable, Pour ma part, j'avais ignoré jusqu'à ce jour de quelles puissantes facultés animiques était doué mon frère qui, à cette heure solennelle, me parut comme transfiguré.

Je ne pus en entendre davantage. Le tumulte des flots qui, pendant quelques instants, s'était apaisé, recommença avec violence et c'est au milieu de tous ces tonnerres souterrains que s'éteignirent les dernières paroles de cet extraordinaire conférencier s'adressant à des auditeurs d'outre-tombe. Mais ils avaient compris, sans doute, ces auditeurs étranges, car à partir de ce jour, aucun bruit ne se fit plus entendre dans les caves du château ni ailleurs.

Velléda cessa de parler.

Robert tout frémissant demeura longtemps sans répondre. Rêveur, anxieux, ne sachant plus trop lui-même dans quel chaos tourbillonnaient ses pensées, il éprouvait des sensations inexprimables. Il lui semblait que dans son organisme intellectuel s'opérait une sorte de dédoublement ; que d'un côté se détachaient et reculaient dans l'ombre son existence passée, ses convictions anciennes, ses préjugés, ses fausses appréciations de la vie... et que, de l'autre, dans une lumière azurée, glacée de teintes roses, apparaissaient des visions nouvelles, transparaissait un monde où tout était changé :

idées, jugements, croyances, aspirations et pressentiments. C'était comme si dans un océan de brumes opaques s'était entr'ouvert lentement un horizon d'aurore dont les perspectives reculaient, s'éclairaient de lueurs inconnues, en des profondeurs où son regard se noyait dans le rêve.

— Quelle scène fantastique venez-vous de me raconter là! fit-il, enfin, tâchant de revenir à lui, de se ressaisir.

— Rien de fantastique, répondit Velléda, rien d'autre que la vérité... Puis, en lui jetant un de ces regards fascinateurs qui parfois jaillissaient de ses prunelles : Croyez! lui dit-elle, avec une telle expression de physionomie et surtout une telle intonation « inentendue » qu'il en tressaillit des pieds à la tête, comme frappé d'une sorte de commotion électrique.

Ils se levèrent, rejoignirent Jacques et Hervé, puis rentrèrent au château où ils prirent congé de leurs hôtes.

— Eh bien, que penses-tu de cette journée? dit Jacques en se séparant le soir de son ami.

— Je pense... répondit lentement Robert, que les semailles sont faites.

CHAPITRE V

Germination

Le lendemain du jour où de si prodigieuses révélations avaient été faites à nos deux amis et à Robert tout particulièrement, Jacques reprit le cours de ses pérégrinations archéologiques.

Robert ne l'accompagnait que rarement. Il passait la plupart de ses journées, soit en promenades aux environs de Plogoff, soit en de longues méditations auxquelles il se livrait sur la plage même, tapi dans quelque anfractuosité de rocher, quand il ne se bornait pas à s'installer sur le balcon de sa chambre, où il lisait quelques-uns des livres que lui avait prêtés Velléda. Mais quelque intérêt qu'il trouvât dans ces ouvrages annotés, çà et là, par la main même de la jeune fille, il oubliait parfois de tourner la page et se perdait en d'interminables rêveries.

C'est que, plus que jamais, il éprouvait le besoin de s'isoler du monde extérieur, cherchant à se retrouver lui-même. Il faut croire que l'œuvre était ardue et complexe, car il ne se retrouvait pas toujours. Il sentait de plus en plus s'opérer en lui ce lent dédoublement de sa personnalité dont nous avons déjà parlé, et ce phénomène extraordinaire lui paraissait non pas seulement étrange, mais encore inquiétant et parfois presque douloureux. Il perdait alors la direction de lui-même. Son *moi* lui échappait; et c'était avec une sorte d'irritation et de révolte qu'il assistait, en dépit de lui-même, cette abdication de sa volonté, de son libre arbitre.

Comme le naufragé qui, pour échapper à la mort, s'est accroché à une épave qui le soutient sur l'eau, mais qu'il ne peut diriger n'ayant ni rame,

ni gouvernail, il s'en allait à la dérive, entraîné par un courant dont il ne connaissait pas la direction.

Eh bien! quoi, se disait-il alors à demi-voix, sur quelle rive vais-je donc échouer! Et il ne comprenait pas, le malheureux, qu'il était providentiel ce courant qui l'éloignait de la côte aride et déserte, pour le faire atterrir sur cette île charmante qui, là-bas, par delà les brumes, verdoyait et fleurissait au soleil.

Dans ces crises douloureuses, il lui revenait le regret d'avoir quitté Paris, d'avoir abandonné cette vie dont il avait souffert et qu'il avait prise en dégoût, mais au sein de laquelle, tout au moins, il se sentait chez lui et maître de sa destinée... Tandis qu'ici, sur cette terre inconnue où l'avait amené ce voyage malencontreux, s'effaçait toute vision raisonnable, au milieu de fallacieux mirages qui lui faisaient perdre, avec le sens de la réalité, le sens même de sa vie!

Et cependant — explique qui pourra ce bizarre phénomène — dans les accalmies qui succédaient à ses accès de colère, il éprouvait dans tout son être une détente qui le reposait et le charmait délicieusement. Ce qui mourait en lui, c'était le vieil homme; mais il lui semblait qu'une figure amie surgissait et lui souriait du milieu des vapeurs où s'enfonçait et s'évanouissait le fantome de son passé. Sur les ruines qui l'entouraient, apparaissaient çà et là quelques fleurs dont les parfums lui montaient aux narines, un peu âcres, peut-être, mais singulièrement énergiques et réconfortants.

Et puis, tout cela se passait dans sa tête ; mais le cœur ne devait-il pas avoir aussi sa part dans ce drame intérieur? Il intervenait donc parfois dans le monologue et donnait la réplique aux objurgations du cerveau.

Pourquoi, disait-il, regretter d'avoir fait ce voyage? Ne l'avait-il pas amené au sein d'une famille charmante et cordiale qui l'avait, dès la première entrevue, accueilli comme un fils, comme un frère ?... A la vérité, il avait entendu des choses bien étranges ; mais qui les avait dites ; n'était-ce pas un noble et respectable vieillard, un jeune homme de grand caractère et de vaste savoir..., une jeune fille merveilleusement belle, sympathique, éloquente ?. N'étaient-ils pas honorables entres tous, ces gens simples et bons qui ne rêvaient que l'amélioration de leurs semblables et la régénération d'une société superstitieuse, ignorante et courant aux abîmes? Et quelle loyauté chez tous ! Cette Velléda n'était-elle pas l'incarnation de la générosité, de la pitié, de la tendresse ? Ces grands yeux si limpides pouvaient-ils mentir ; pouvait-il être faux l'éclat que jetaient ces diamants incomparables au travers desquels l'on pouvait lire jusqu'au fond de l'âme de celle dont ils révélaient la noblesse et la fierté ?

C'est en ces termes pompeux, enthousiastes, mais irréfutables en somme, que s'épanchait le cœur de notre ami Robert qui..., décidément converti, ne

regrettait plus alors, ni son Paris superficiel, ni cette existence égoïste et stérile où s'était écoulée sa vie entière. Aussi, est-ce sans émotion ni regret qu'il finit par jeter comme une fleur funéraire, sur le catafalque de ce monde agonisant, ses derniers souvenirs et son suprême adieu... Tandis que, sur l'autre bord de cette tombe, il entrevoyait, dans une vision lumineuse, des catégories de jeunes hommes, de jeunes femmes, tout un peuple régénéré qui, sous la conduite de Velléda, la belle prêtresse, s'acheminait vers les hauteurs, sous les rayons d'un nouveau soleil de justice, guide et flambeau d'une nouvelle humanité !

Velléda ! Velléda ! Ce nom magique revenait sans cesse sur ses lèvres. Durant les premiers entretiens qu'il avait eus avec elle, il n'avait écouté que l'éloquente révélatrice. Il n'avait regardé ni ses yeux dont la flamme fouillait sa pensée, ni sa bouche d'où sortaient tant de fières attestations. Mais maintenant que sa pensée ne se débattait plus sous les attaques d'une impérieuse et pressante argumentation, voilà que son cœur battait plus vite au souvenir de cette créature enchanteresse où la sibylle, décidément, faisait place à la femme.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

L'AUBERGE DES PETITS OISEAUX

Sous ce titre : *Contes pour Didi*, femme écrivain, pleine d'esprit et au grand cœur a composé un manuscrit des plus intéressants, dont les récits peuvent servir à l'éducation et à la moralisation des jeunes lecteurs ; le *castigat ridendo mores*, cette devise de Santeul, peut être appliquée à chacun des contes que *Mme Blanche Sari-Flégier* a édifiés pour les intelligences de nos chers petits enfants, car, en vérité, ils corrigent les mœurs, en riant.

Parmi nos abonnés, sans doute, une autre belle âme s'unira à celle de l'auteur et la secondera, pour éditer les *Contes à Didi* ; ce serait une bonne action, que celle qui tendrait à développer l'entendement de la nouvelle génération, pour lui donner le vrai sens de la solidarité et de l'amour.

Puisse notre appel être entendu.

P.-G. LEYMARIE.

Ecrire pour les enfants, nous a toujours paru une mission douce, mais bien délicate... et si, longtemps, nous avons hésité, c'est que la tâche est peu facile.

Cependant, devant la dégénérescence morale qui affecte notre pays, et dont rien ne préserve l'enfant, dès ses années les plus tendres, nous avons pensé qu'il était du devoir de l'écrivain d'essayer d'en combattre les mauvais effets.

Certes, les livres pour la jeunesse ne manquent pas ; il en est même de forts brillants ; mais nous avons eu le regret de constater que, la plupart d'entre eux, ne traitent que de la science, qu'il lui sera loisible d'apprendre quand l'heure des sérieuses études aura sonné.

Nous croyons qu'il serait plus utile, avant toute chose, de lui enseigner l'amour de Dieu ; de lui montrer Dieu comme l'auteur de cette création sublime dont nous sommes les témoins et les participants ; les spectateurs et les acteurs ; grande œuvre à laquelle nous collaborons tous : jeunes et vieux, humbles et puissants, dans la mesure de nos moyens, avec les idées, vraies ou fausses, que l'on nous a inculquées dès nos premiers ans.

Il est triste de constater que, chez les jeunes générations, la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, la charité, le respect de la famille, l'amour du Prochain, l'horreur de l'Egoïsme — cette plaie hideuse de la société — sont choses absolument négligées ; sont mises en dehors du programme de leur instruction. Et il semblerait, à voir le soin que l'on a de les écarter, que non seulement on les considère comme inutiles, mais comme dangereuses même.

Cependant, n'est-ce pas par suite de cet esprit nouveau qui laisse l'enfant sans appui, sans réconfort moral, dès ses premières douleurs d'âme, qu'il flotte, comme une nef désemparée, sur cet Océan de la vie, si semé d'écueils, et vers lesquels le poussent, fatalement, ses vices ou ses passions, lorsque plus tard, ils s'éveillent, d'autant plus impérieux, que nul frein n'en a modéré le premier et invincible élan ?

Nous reconnaissons volontiers que les auteurs qui écrivent pour le jeune âge, observent, rigoureusement, toutes les lois de la morale ; il est à remarquer cependant, avec quelle bonne grâce ils se sont soumis au nouveau mode d'éducation qui consiste à ne parler à l'enfant que de science, d'héroïsme, de vertu, sans jamais lui nommer le puissant moteur qui met l'âme en mouvement : Dieu !

Leurs ouvrages, malgré leurs qualités remarquables, leur érudition, leur magie de style, laissent à désirer, selon nous, au point de vue moral, parce qu'ils ne fécondent pas la pensée du jeune être qu'ils doivent instruire et former.

Si l'on montre, à l'enfant, les merveilles de la création, les beautés de la nature, et qu'on lui taise le nom du créateur de toutes ces beautés, de toutes ces merveilles, il ne s'y intéressera que superficiellement ; il regardera la nature d'un œil curieux mais non ému... si on lui exalte la vertu sans lui révéler la satisfaction d'âme qui doit d'abord en être la résultante, puis la récompense future qu'il doit en tirer, on n'excitera pas, en lui, le goût de la pratiquer, puisque toute vertu découle d'un sacrifice personnel, d'une abnégation de soi-même, d'une souffrance... Si on lui montre la vie sans lui en

expliquer le but véritable, la grandeur, sans lui dire que les rouages de l'existence — que nous dénommons, à tort, Fatalité — que nos déceptions, nos humaines misères, ne sont que les conséquences de nos existences antérieures, la rançon à payer que nos propres actions déterminent elles-mêmes, et non l'effet d'un hasard aveugle et cruel, la vie apparaîtra plus tard, à l'enfant, comme une calamité, une farce lugubre, un bagne d'où il cherchera, bien souvent, à s'évader par le suicide; si on le lance sur la voie douloureuse, qu'on lui montre au moins, au bout du chemin, l'immortalité promise à ses efforts pour atteindre à la vérité : efforts qui lui assureront l'éternelle victoire!

Pourquoi veut-on qu'il écoute la voix du Bien plutôt que celle du Mal, si l'on n'établit entre le Bien et le Mal qu'une barrière qui sera toujours branlante, tant qu'elle ne reposera pas sur la ferme croyance en Dieu?

Nous estimons donc qu'il est du devoir de l'écrivain, de songer à tous ces jeunes êtres sans défense, qu'un rien peut précipiter dans le Mal qui nous sollicite sans trêve, et qu'un rien aussi peut attirer vers les hauteurs où le Bien réside et nous appelle à lui.

Nous n'avons pas cru devoir proscrire le merveilleux dans nos récits, parce que nous avons pensé que le merveilleux, ayant le don de séduire les jeunes esprits, fixerait mieux leur attention sur les altitudes de la pensée humaine: altitudes vers lesquelles on monte par ces radieux degrés qui sont : la Foi, l'Espérance et la Charité.

Le moyen le plus sûr pour leur en faciliter l'ascension, n'est-il pas de leur révéler que l'âme est immortelle... qu'elle est une divine étincelle échappée de cet ardent foyer d'amour qu'est Dieu; et que, venue de Lui, elle retourne à Lui, lorsque au cours du séjour qu'elle fait ici-bas, elle a réalisé le suprême vœu de son Créateur : faire le bien?

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

L'AUBERGE DES PETITS OISEAUX.

Tu me demandes des histoires, mon cher Didi... volontiers, je veux satisfaire ton enfantin désir.

Celle-ci, te démontrera que nous devons, petits et grands, toujours prendre soin des créatures de Dieu, quelles qu'elles soient, et pour infimes qu'elles nous paraissent; c'est pour nous un devoir que nous devons remplir, toutes les fois que nous le pouvons.

Maintenant, écoute-moi, je commence.

Lorsqu'elle était venue au monde, la petite fille de Monsieur et de Madame Bréval, elle était si fraîche et si mignonne, sa peau avait de tels reflets de satin, qu'on la baptisa : Rose-Blanche.

Ses parents qui l'adoraient, la trouvèrent docile à leurs bons conseils; attentive à leur plaire; et, bien rarement, ils eurent à lui adresser le moin-

dre reproche, tant elle était bonne, prévenante, obéissante, studieuse, et aimable pour tout le monde.

Rose-Blanche aimait beaucoup les fleurs, mais elle raffolait des oiseaux.

Et lorsqu'elle allait, au moment des vacances, chez sa grand'mère maternelle, au château de la Grande-Tour, elle passait une partie de ses journées à admirer les unes ; à écouter les autres chanter sous les feuilles ; à regarder voler, dans les vertes allées, tous les beaux insectes aux ailes transparentès et diaprées.

Elle était aussi la petite amie des cygnes du lac ; des poules de la basse-cour ; des tourterelles, des ramiers, des pigeons, qui roucoulaient dans les grands arbres du parc.

Tous, pigeons, tourterelles, ramiers, poules, canards, oies, dindons, pintades, moineaux, pinsons, fauvettes, chardonnerets, etc., la reconnaissaient et la suivaient ; attendant, et sollicitant, par des cris joyeux, les grains de maïs, de blé, de chenevis, de millet, qu'elle leur distribuait à pleines mains.

Aussi, était-ce un véritable chagrin pour Rose-Blanche, quand il lui fallait quitter sa chère grand'mère, ses chers oiseaux, ses belles fleurs, et les radieux papillons !

Ses parents habitaient à Paris un hôtel assez vaste, situé dans un quartier tranquille, avec un immense jardin derrière, sur lequel s'ouvrait la fenêtre de sa petite chambre tendue de blanc et de rose.

La chère mignonne avait encore le plaisir d'y retrouver des oiseaux... mais ce n'était plus les gais pinsons, les jolies mésanges au front bleu, les verdiers bavards, les gracieuses fauvettes, les chardonnerets à la tête rouge .. ce n'était que des petits moineaux, des *pierrots* comme on les appelle à Paris.. car les autres espèces ne viennent pas dans les villes, et préfèrent à leur bruit, à leur tracas, la douce et fraîche solitude des grands bois, la tranquillité des vastes propriétés situées en pleines terres.

Toutefois, Rose-Blanche s'en contentait ; et le matin, dès qu'elle était habillée, elle allait embrasser son cher père, sa chère mère, puis, venait vite ouvrir sa fenêtre lorsqu'il faisait beau, ou restait derrière les vitres quand la température était froide, et disait bonjour à ses bons amis les oiseaux qui accouraient aussi pour lui souhaiter la bienvenue. et sautaient, piaillaient à qui mieux mieux sur le rebord de la fenêtre, semblant lui dire dans leur joli langage d'oiseaux : — Rose-Blanche ! Le soleil est levé ! bonjour, notre bonne petite amie ! n'oubliez pas le déjeuner de vos oiseaux !

Et Rose-Blanche, en souriant, leur jetait des poignées de grains, et les miettes de ses brioches.

Un matin, qu'elle était à sa fenêtre, une jeune *maman-oiseau* qui l'avait

vue s'intéresser à ses deux petits, vint la remercier et lui raconter son histoire.

Tandis que l'enfant s'accoudait à sa fenêtre, la mignonne bestiole, après avoir tournoyé un instant, s'était posée sur le rebord du balcon, et regardant Rose-Blanche lui dit :

— Bonjour !

Etonnée d'entendre parler l'oiseau, la petite fille l'appela avec un geste caressant ; et aussitôt, il s'approcha d'elle en lui disant :

— Veux-tu que je te raconte mon histoire ?

— Je veux bien ! fit Rose-Blanche de plus en plus étonnée.

Alors l'oiseau commença :

— Le Printemps dernier, il faisait encore bien froid... la neige (chose rare heureusement en cette saison) avait mis son blanc manteau d'hermine sur le grand Paris. Le bois brûlait dans beaucoup de cheminées, mais, hélas, la chaleur n'en parvenait pas jusqu'aux pauvres oiseaux grelottant dans leurs trous... et nous avions beau, avec mon *mari-moineau*, étendre nos ailes sur nos deux petits, nous ne pouvions arriver à les réchauffer, tant le froid était vif.

La neige continuait à tomber... et ses gros flocons, parfois, s'arrêtaient même sur les bords du nid.

Avec le mauvais temps, mouches, vermisseaux, insectes étaient morts. La neige recouvrait tout. Et les enfants qui s'en vont, quand il fait bon soleil, jeter aux oiseaux du pain dans les jardins publics et les squares, restaient, eux aussi, près de leur mère, dans les maisons bien chaudes.

Le papa, parfois, quittait le nid, et s'envolait sur les toits voisins, dans l'espérance d'y trouver quelque chose à rapporter à la famille.

Hélas, un matin, tandis qu'il furetait sur les ardoises d'une maison du quartier, un gros chat noir qui le guettait, sauta sur lui, et l'emporta dans le coin d'un grenier où il le croqua sans le plumer.

Toute l'entière journée, toute l'entière nuit, j'attendis en pleurant sur le sort de mon tendre ami dont la perte si cruelle pour moi, l'était encore plus pour mes chers petits qui avaient tant besoin de chaleur.

Et le lendemain, comme, pressés par la faim, ils criaient... je me décidai à sortir du nid, priant Dieu de me faire trouver, au plus tôt, la pâtée de mes pauvres orphelins.

Je voletai de toit en toit ; de cheminée en cheminée ; et, à bout de forces, je me reposai un moment sur le dôme des Invalides.

J'étais exténuée... Je ne me tenais qu'à grand peine sur le dôme tout blanc de neige.

Enfin, je fermai les yeux en poussant un cri, et tombai dans le jardin où un vieil invalide émiettait du pain à de pauvres oiseaux affamés comme moi.

Bien que tous eussent grand faim, ils eurent pitié de ma détresse, et me laissèrent emporter la petite provision destinée à faire vivre mes chers petits.

Mais, ô douleur, quand je revins au nid, tenant précieusement dans mon bec le pain que j'avais ramassé loin, bien loin... si loin que mes ailes en étaient harassées, je trouvai les deux pauvres petits presque morts de froid.

Je mangeai précipitamment quelques miettes, afin de me donner un peu de forces, et j'étendis sur eux mon manteau de plumes.

Enfin, leur ayant communiqué un peu de chaleur, je leur préparai la *becquée*, et j'eus le bonheur de les rappeler à la vie.

Puis, le bon soleil de mai fut bientôt de retour.

Cela nous ragaillardit tous, et nous résolûmes de changer de quartier, car celui où nous perchions n'évoquait que de trop tristes souvenirs.

C'est alors que Dieu permit que nous dirigions notre vol de ce côté.

L'hôtel tranquille, avec son vaste jardin nous plut.

Et bien nous en prit, ajouta la *maman-oiseau* en faisant une gracieuse révérance à Rose-Blanche, car, depuis, grâce à vous, nous sommes à l'abri de la faim!...

Rose-Blanche eut un doux sourire. Elle tendit à l'oiseau son doigt menu pour qu'il y grimpât.

La jolie petite bête ne se fit pas prier. Et l'enfant, ravie, baisa et rebaisa les fines plumes noires de sa tête.

— Tu vois, dit l'oiseau, ces deux gentils *pierrots* qui sautillent en bas sur le sable de la grande allée? Ce sont mes deux petits. Ils ont grandi et sont les plus ardents à te chérir... ils appellent ta maison, l'Aub...

Mais l'oiseau ne put achever.

Madame Bréval venait chercher sa fille pour aller à la promenade, et Rose-Blanche dut quitter la petite *maman-moineau*, sans en savoir plus long.

Or, le lendemain matin, en ouvrant sa fenêtre, elle eut une douce surprise.

Sur une large feuille de platane, qu'ils avaient entourée de délicates fleurettes roses et blanches, les deux petits de la *maman-moineau* avaient écrit avec leur fine patte;

Rouges-gorges, passereaux,
Venez du fond des bois, ou des bords bleus des eaux,
Chez la bonne Rose-Blanche!
Plus vous n'aurez besoin d'aller de branche en branche...
Car on a du pain sur la planche,
A l'auberge des Petits Oiseaux!

— Mais, me diras-tu, mon cher Didi, les oiseaux ne parlent pas... comment croirai-je à la vérité de cette histoire?

— Les animaux, en effet, mon cher enfant, n'ont pas l'usage de la parole; mais ils ont un langage particulier que nous n'entendons point; qui leur permet, cependant, de se comprendre et de communiquer entr'eux.

Ils possèdent, aussi, une mimique assez expressive pour traduire, à l'homme, leurs sentiments de reconnaissance ou de crainte, suivant qu'ils en ont reçu des marques de bonté, ou que, par suite d'un oubli impardonnable des lois de l'humanité, ils en ont été traités avec barbarie, avec cruauté.

Le langage que je prête à l'oiseau, en ce conte, est, certainement, celui qu'il aurait tenu à Rose-Blanche, s'il avait pu, en notre langue, lui exprimes ses remerciements.

Je t'en ai fait, ici, la traduction, afin que ton âme, si jeune encore, apprenne combien est douce la satisfaction que l'on éprouve quand on a fait le Bien.

Ce sont les bonnes actions qui nous aideront à mériter la récompense éternelle que Dieu a promise à nos efforts, et qu'il nous accordera, quand la mort, brisant le lien qui nous retient sur la terre, nous ouvrira les champs de l'Infini où ce Dieu, père si tendre, nous attend.

Sois donc, mon cher enfant, plein de bonté pour les animaux, plein de bonté pour tes semblables qui sont tes frères en Dieu.

Songe que rien n'est inutile; que l'être le plus infime de la création remplit le rôle que le Créateur lui a assigné ici-bas; et que tout concourt à la conservation, à la beauté du magnifique Univers, ce domaine de l'homme que, dans sa générosité, Dieu lui a donné pour qu'il y exerce la Bonté, la Justice, l'Amour, et la Vertu.

Grave donc, en ta tête blonde, ces dernières paroles:

N'effeuillez pas la fleur... ne tuez pas l'oiseau. .
Laissez le papillon voler, libre, en l'espace...
Oh! n'écrasez jamais l'humble fourmi qui passe
Et peine sous le poids de son trop lourd fardeau...
Laissez la libellule effleurer le roseau...
Et le crapaud rêver au fond d'une crevasse...
L'abeille revenir a la ruche, bien lasse,
De l'odorant butin fait sur le vert coteau...
Laissez le moucheron s'ébattre sur les roses...
La chenille passer par ses métamorphoses,
Et devenir le bel insecte sablé d'or...
Laissez chaque animal ramper, ouvrir ses ailes...
Et ne semez, mortels, ni le deuil, ni la mort,
Sur ce que Dieu créa de ses mains immortelles.

BLANCHE SARI FLÉGIER.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE

OU : FANTOMES ET VOYANTS.

par Mistress Crowe, traduit de l'anglais par Z. (1)

A l'époque déjà éloignée où fut écrit cet ouvrage (plus d'un demi-siècle, nous dit le colonel de Rochas, sous les auspices duquel la traduction a été faite), le spiritisme, ses théories, sa doctrine, son nom même, quoique bien près d'apparaître n'existaient pas encore. On était à la veille des manifestations d'Hydesville. Toute histoire « d'apparitions » était taxée par les uns de légende à faire peur aux enfants, par les autres de superstition grossière, issue de l'ignorance dans les cerveaux primitifs, mais dont la science avait fait bonne et définitive justice. Les morts étaient, croyait-on cette fois, bien et définitivement endormis de sommeil éternel, et les revenants réduits à la poussière d'où nous sortons et d'où l'imagination populaire les avaient malencontreusement tirés.

Mais les revenants avaient comploté de revenir, et les morts de sortir de leur sommeil. Les Esprits s'agitaient. Avant d'attirer l'attention par les coups légers ou violents qui signalent leur présence de nos jours, un réveil des idées se préparait. Il fallait qu'un lien s'établisse entre la foi aveugle du passé et la croyance, basée sur les faits de l'avenir, à travers notre siècle de négation et d'incrédulité. Il fallait que, sous l'impulsion spirituelle, des chercheurs patients et courageux recueillissent les faits les plus significatifs dans les annales du passé, et que, par le livre, un pont fut jeté entre la légende d'hier et l'histoire de demain.

Mistress Crowe fut cet esprit chercheur et courageux, choisi par les Esprits. Son livre est le trait-d'union entre le passé et l'avenir. Comme Andrew Jackson Davis, Mistress Crowe est un précurseur et de là, le haut intérêt qui s'attache à son ouvrage.

Les récits qu'elle nous offre ne sont pas un entassement confus de contes à ne pas lire avant de s'endormir, c'est une suite de faits, de documents, la plupart du temps bien vérifiés, présentés dans un ordre rationnel, et de nature, non pas seulement à impressionner, mais surtout à faire réfléchir et chercher.

Elle nous montre successivement l'esprit humain acquérant une indépendance graduelle, d'abord dans le rêve où s'il s'élève jusqu'a la faculté de clairvoyance et de prophétie, puis dégagé du corps dans les « doubles » « doppelganger » en Allemagne ; « wraiths » en Ecosse, qui caractérisent l'action des vivants sur les vivants ; et par une transition naturelle nous amène ainsi à la possibilité d'admettre les « apparitions » des morts et les

(1) Grand in-8 sur beau papier ; 5 francs, avec le port 6 francs.

cas de « possession », pour terminer par les « maisons hantées » et les « Poltergeist » ou « Esprits tapageurs » des Allemands.

Je le répète, ce n'est pas un entassement de faits indigestes. Avec le soin d'un esprit scrupuleux, Mistress Crowe s'est attaché à vérifier les sources où elle puisait ses renseignements, et nul ne peut se soustraire à l'impression profonde que laissent les récits si bien attestés des événements qui se sont passés, notamment à Willington, près Newcastle en 1847 ; dans la prison de Weinsberg en 1835, où la justice, les autorités et les médecins vérifièrent les phénomènes et en laissèrent des rapports ; en 1806, au château du prince de Hohenlohe, en Silésie ; et pour ne citer que quelques cas saillants parmi la multitude de ceux qui sont présentés, celui de William Briggs, aux Etats-Unis, en 1790, corroboré par un jugement du tribunal du Comté ; celui de la princesse Anne de Saxe, qui est inscrit dans les annales du duché de Saxe-Cobourg; celui de la Dame-Blanche légendaire qui apparut en 1628 dans le château de Berlin ; l'apparition d'une autre princesse de Prusse à Neuhausen en Bohème ; celle de Neckarsteinach en 1827, attestée par toute la population d'une ville et ses magistrats, etc., etc.

Notons que tous ces faits furent spontanés et non provoqués, qu'ils ont été constatés par de nombreux témoins, et qu'on ne peut invoquer pour leur explication ni l'hypothèse de l'hallucination, ni celle de l'action inconsciente, que l'on fait si volontiers intervenir dans les séances spirites, ni la suggestion, ni les mille autres théories plus ou moins scientifiques, derrière lesquelles les aveugles volontaires de nos jours cachent la détresse de leurs arguments.

Mais si, dans le livre de Mistress Crowe, nous sommes hautement intéressés par le choix judicieux des faits qui y sont rapportés, nous ne pouvons que nous étonner, et admirer peut être encore davantage, la lucidité extraordinaire de ses aperçus philosophiques en ce qui concerne la cause de ces faits et les réflexions qu'ils suggèrent. On croirait parfois qu'elle a devancé par une vue claire de l'avenir, et les hypothèses futures, et la connaissance des principes généralement admis de nos jours.

« La seule manière d'arriver à quelque lumière dans une recherche de cette nature, dit-elle, où notre intelligence nous sert si peu, est de la commencer avec la conviction que, ne sachant rien, nous ne devons rejeter aucune des preuves qui peuvent nous être offertes, sans les avoir consciencieusement passées au crible, et avoir démontré qu'elles étaient sans valeur. De ce que les faits sur lesquels notre attention est attirée nous paraissent absurdes et incompatibles avec les idées que nos intelligences ont pu forger, il ne s'ensuit pas que cela doive nous arrêter le moins du monde dans nos investigations... Cela étant, je crois que les temps sont mûrs pour attirer l'attention sur ces choses... »

Et plus loin, en parlant des gens du monde : « Ils ont peur de cet épouvantail : la superstition, épithète si commode à attacher à tout ce que nous ne croyons pas nous-mêmes. Ils oublient que personne n'a le droit d'appeler superstitieuse une croyance, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle n'a aucune base. Personne de vivant ne peut affirmer qu'il est impossible aux morts de revenir ; tout ce que l'on peut dire est que l'on n'y croit pas »... « Il faut se rappeler qu'un seul fait bien prouvé de l'apparition d'un mort n'aurait pas seulement un effet bienfaisant, mais serait la preuve bien démontrée de la plus profonde de nos intuitions, la vie future... Il faut se rappeler que toute découverte d'erreur ou de tromperie n'a aucune valeur positive dans l'argumentation, sauf en ce qui regarde la circonstance spéciale où il a été observé. »

« Il y a une tendance générale, l'impression passée, à penser qu'on a pu être trompé, et quand il n'y a pas de communication ou de circonstance rendant cette conviction inadmissible, il n'est pas difficile de se la créer ou du moins de douter assez pour ôter toute valeur au fait... »

« Je ne me propose pas, en traitant des phénomènes en question, de les considérer comme surnaturels : je suis persuadée au contraire qu'ils seront un jour strictement renfermés dans les bornes de la science. »

Ne croirait-on pas que ces pensées ont été écrites par des spirites de nos jours, et qui de nous, en réfléchissant à divers cas spéciaux, n'en a eu de semblables, et n'a éprouvé la vérité de toutes ces idées.

Le livre de Mistress Crowe est l'introduction obligée aux faits spirites ; il ouvrira la route au novice, et confirmera l'initié dans des convictions, que la pratique et la théorie actuelle ébranlent parfois, en lui montrant les appuis que se prêtent mutuellement le passé et le présent.

G. B.

Nous lisons dans le *Light*, d'avril 1900 :

Notre but en signalant ce livre (publié en 1848), n'est pas tant de le commenter que de mettre en lumière une traduction de cet ouvrage qui a paru, cette année, en français, sous le titre : *Les côtés obscurs de la nature.* On ne nous dit pas quel en est l'auteur, mais c'est un plaisir de constater que cette traduction est facile à lire, très claire, n'a rien qui frise le mot à mot machinal...

La préface du colonel de Rochas est courte mais admirable. En quelques lignes, dignes de la plus sérieuse attention, il nous démontre la nécessité d'étudier soigneusement les faits. Nous devons, nous dit-il, les examiner *en masse*, si nous voulons arriver à une conclusion exacte regardant les lois qui gouvernent les phénomènes psychiques. La certitude ne s'obtient

qu'après l'analyse complète d'une grande quantité de faits, minutieusement comparés entre eux. C'est grâce à cette méthode que nous aurons un aperçu véritable des causes qui les gouvernent, que nous pourrons distinguer ce qui est constant de ce qui est accidentel...

Il est satisfaisant pour nous de voir répandre cette littérature en France, sous la direction du colonel de Rochas, étant donné le besoin pressant où nous sommes de travailler avec intelligence. Nous ne savons pas si « *Les Côtés obscurs* » est le premier volume paru de cette collection, mais nous lisons, sur la première page, qu'il fait partie d'une collection des meilleurs ouvrages étrangers relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la direction du colonel de Rochas.

OUVRAGES ET JOURNAUX ÉTRANGERS; CONFÉRENCES

Le livre des Esprits d'Allan Kardec, traduction portugaise, 6e édition, Maison portugaise (casa portugueza) 139, *rua de São Roque, Lisbonne.*

Nous avons reçu la 5e édition de la traduction en portugais du « Livre des Esprits » d'Allan Kardec. C'est avec le plus grand plaisir que nous l'avons parcouru. Nous sommes heureux d'offrir ici au traducteur et à l'éditeur le témoignage de notre satisfaction. A tous les points de vue ce travail est digne du Maître. L'impression, sans être luxueuse (ce qui n'était pas nécessaire) est tout à fait élégante et soignée. Quant au traducteur qui, dans sa modestie, n'a pas signé, ce n'est pas à lui, certainement, qu'on pourrait appliquer le dicton italien : *tradultore, traditore* (tout traducteur est un traître) : sa langue, toujours correcte, toujours élégante et simple est tout à fait digne de celle d'Allan Kardec. Bref il est facile de voir qu'on a travaillé de part et d'autre avec amour à cet ouvrage et nous sommes heureux de le constater.

Nous voyons avec non moins de plaisir que le « Livre des Esprits » ait atteint déjà sa 5e édition dans les pays de langue portugaise. C'est là une preuve de la grande diffusion de nos doctrines. Quoique répandu sur d'immenses territoires, en Europe, en Amérique, en Afrique et en Asie, le portugais n'est pas parlé par un nombre d'hommes très grand. En outre ceux qui ont une instruction réelle dans ces pays sont encore une minorité. Il en résulte que les œuvres d'Allan Kardec sont entre les mains d'à peu près tous les hommes de langue portugaise ayant reçu une haute instruction. L'œuvre de régénération morale et religieuse par le spiritisme fait parmi eux d'immenses progrès. C'est ce que démontre encore un autre ouvrage, dont nous allons dire un mot maintenant.

Rome et l'évangile (études philosophico-religieuses, théoriques et pratiques faites par le Cercle spirite-chrétien de Lérida).

Cet ouvrage de notre vieil ami D. José Amigo y Pellicer vient d'être traduit aussi en portugais. C'est la maison Carlos Linto et Cie (Pelotas, Porto-Alegne, Rio Grande, *province* ou mieux, pour être moderne, *état* de Rio Grande do sul, Brésil) qui l'a édité.

Quoique cet ouvrage espagnol soit probablement connu de beaucoup de nos lecteurs, car il a paru déjà depuis pas mal de temps, nous allons quand même donner une idée de son plan et des sujets dont il traite. C'est un travail dans le genre de ceux de Léon Denis qui ont ici un si grand et si légitime succès. Il est divisé en trois parties. Dans la première nous voyons la *raison humaine à la recherche de la foi*. L'auteur (qui écrit pour les Espagnols, ne l'oublions pas), s'attache dans cette première partie à déblayer le terrain. Le catholicisme est encore tout-puissant là-bas ; il pèse sur les âmes d'un poids énorme ; il cultive l'ignorance comme une plante précieuse et ses foudres font encore trembler. Il était donc indisponsable de montrer aux simples ses inconséquences, ses sottises, ses monstruosités. C'est ce que fait l'auteur en une langue alerte, un peu emphatique peut-être, mais bien appropriée au tempérament des populations auxquelles il s'adresse.

La deuxième partie a pour titre : *la Raison et la Foi éclairées par la Vérité*. C'est en quelque sorte un cours de spiritisme pratique.

Cette deuxième partie est complétée par un très grand nombre de communications spiritiques obtenues par le Cercle de Lerida pendant les années 1873-1874. Ces communications sont signées de noms prestigieux : Luculus, Fénelon, Moïse, Saint Paul, Marie, Victor évêque, Saint Jean, Saint Augustin, etc. Voici, par exemple, ce que disait Fénelon en juillet 1873 :

« Le christianisme romain n'est pas le christianisme établi par Jésus-Christ et prêché par les Apôtres et les Pères des premiers siècles de l'Eglise ; c'est un rameau détaché du grand tronc du catholicisme, rameau déjà presque entièrement desséché, parce qu'il a perdu l'élément essentiel de la vie — la sève de l'humilité et de l'amour. Parce que les bergers n'ont pas eu soin, comme ils le devaient, de leurs brebis, parce qu'ils ont cherché l'ombre et le frais, le troupeau erre à l'aventure, harassé de fatigue et étouffé par la chaleur, à la recherche d'une source cristalline qui puisse réparer ses forces et raviver ses espérances ».

La troisième partie, intitulée *le Spiritisme dans les livres sacrés*, montre à l'aide de citations nombreuses et bien commentées que la révélation spiritique n'est pas nouvelle. Tout ce que disent aujourd'hui les esprits a été dit jadis. Mais les hommes sont venus qui ont troublé la limpidité première de

la source, au point qu'il n'était plus possible pour personne de rien apercevoir de clair dans ses eaux.

Bref la pensée qui a conduit à la traduction en portugais de cet excellent ouvrage de propagande, est tout à fait digne d'éloges.

L'œuvre de José Amigo sera pour les Portugais ce qu'elle a été pour les Espagnols : un clair et chaud rayon de soleil au milieu des brouillards et de la nuit.

Notre ami M. T. Falcomer, professeur de droit à l'Université d'Alexandrie (Italie) est un ardent propagandiste. Il ne laisse échapper aucune occasion d'annoncer la bonne nouvelle, par la parole ou par la plume. Il a donné à Gênes, à l'Association des Employés, deux conférences qui ont fait sensation, la première sur « la Télépathie entre les vivants » et la deuxième sur « la Télépathie entre les vivants et les morts ». Le « Caffaro » dans son supplément du 24 février, résume la deuxième et en parle dans les termes les plus élogieux.

« Le sympathique conférencier, dit le « Caffaro », auteur de nombreux travaux de psychologie expérimentale, justement appréciés même à l'étranger, est un membre de cette inappréciable Société anglaise des Recherches psychiques, qui par la valeur de ses membres et par l'autorité de ses investigations, a fait faire un pas de géant à la science psychologique d'aujourd'hui ». « Dans la présente conférence M. T. Falcomer a su donner à une exposition exclusivement scientifique une expression si claire et si facile que son auditoire, aussi nombreux que choisi, a pu le suivre avec le plus vif intérêt dans des questions si importantes, touchant de près au problème passionnant bien énoncé et brièvement par ces mots : *ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons* ». En terminant notre ami a dit que le Spiritisme et la Télépathie entre incarnés et désincarnés procure au chercheur les plus grandes satisfactions ; puis il a préconisé la fondation d'une grande « Société italienne de Recherches psychiques ».

Quelques jours après ces conférences, l' « Avvisatore della provincia » d'Alexandrie a publié un article de notre ami en le faisant précéder de ces mots : « Nous sommes tout à fait heureux d'offrir à nos lecteurs un article du professeur Falcomer sur le conflit spiritualiste qui est de toute première importance, quoique insuffisamment observé ».

L'analyse de ces conférences ou de cet article, destinés l'un et l'autre au grand public encore tout à fait ignorant de ces choses, n'apprendrait rien à nos lecteurs. Relevons, cependant, dans l'article, deux petits faits au moins piquants. Des expériences médiumniques étaient faites en présence du Tsar; soudain le médium fut lévité et vint poser ses deux pieds sur les épaules du souverain : « C'est la première fois, s'écria Aksakof, que l'Empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un ! ». Plus loin l'auteur rapporte qu'un de

ses amis tient de bonne source que le Pape est personnellement favorable au spiritisme.

Le chef de l'Eglise croit qu'il y a là un monde à explorer. Mais il se tait à cause de l'opposition irréductible des Jésuites.

De « Walla-Walla, Massachusetts, Etats-Unis, M. Isidore Plaquet nous a adressé deux brochures de lecture très intéressante, bien que n'ayant pas un rapport immédiat avec les questions dont nous nous occupons. La première intitulée : l'*Apostasie de l'Amérique* (*Columbia's Apostasy*) est un recueil de poésies et autres compositions, toutes destinées à mettre en lumière le crime que commet l'Amérique en ravissant aux Philippins leur liberté. Hélas ! Il est à craindre que le crime ne soit perpétré quand même.

La seconde a pour titre *Terre libre* (*Free Land*) et se propose d'étudier les remèdes à la pauvreté involontaire, à l'inquiétude sociale, et aux maux du travail. Son auteur est John R. Rogers, gouverneur de Washington.

Le dimanche, 20 mai dernier, a eu lieu à la salle de la Société d'agriculture, une conférence sur *le spiritisme et les savants* par M. Gabriel Delanne. Comme à toutes ses conférences, l'orateur a eu un grand succès et un très nombreux public.

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE MÉTHODIQUE

ET RAISONNÉE DE LA SORCELLERIE ET DE LA POSSESSION DÉMONIAQUE

Pour servir de suite et de complément à la *Bibliotheca Magica de Grœwe*, aux Catalogues Sepker, Ouvaroff, d'Ourches et Guldenstubbe, S. de Guaïta et aux divers travaux partiels publiés sur la matière, par R. Yve-Plessis.

Un volume grand in-8°, de 255 pages, avec 7 grandes gravures hors texte reproduisant des scènes de Sorcellerie d'après des estampes de la Bibliothèque nationale. Tiré à 500 exemplaires numérotés : Le volume et l'album. Net : 10 francs. Plus dix exemplaires sur véritable Hollande de Van Gelder Zonen, avec double suite des planches (noir et sanguine) : Net : 20 francs.

Nous ne pouvons mieux rendre compte de cet ouvrage qu'en reproduisant la préface écrite par le colonel de Rochas.

Préface

Monsieur, Vous m'avez fait l'honneur de me demander une préface pour votre Bibliographie des ouvrages français, relatifs à la Sorcellerie et à la Possession démoniaque. Je dois vous avouer que, malgré mon désir de vous être agréable, mon premier mouvement a été de me récuser en invoquant mon incompétence sur ces matières.

Depuis l'époque déjà lointaine où j'ai commencé à m'occuper des phénomènes psychiques, je me suis borné à étudier les liens qui les rattachent aux phénomènes physiques et à chercher à définir la force qui les produit, en faisant agir sur elle les autres forces déjà connues. En ne m'avançant ainsi que pas à pas, je suivais une

méthode qui m'était familière et j'espérais faire œuvre plus utile qu'en voulant trop tôt élargir mon horizon ; il me semblait, en effet, que mes travaux seraient moins suspects à la science officielle si j'évitais d'aborder les régions nébuleuses où se développent ce qu'elle appelle les *divagations de l'esprit humain*.

Mais, de ce que ces *divagations* ne cadrent pas avec ses théories, s'ensuit-il qu'elles ne méritent pas l'examen du philosophe ou, tout au moins, du médecin ? Ne sont-elles point des faits et toutes les sciences sont-elles autre chose que des recueils de faits ? Bien plus ! si l'on doit mesurer leur importance au rôle qu'elles jouent dans l'histoire de l'Humanité, en est-il beaucoup de plus considérables que celle dont vous nous donnez l'idée rien que par le sommaire de vos sept chapitres ?

Dans l'antiquité, on appelait *Démons* tous les êtres invisibles, bons ou mauvais, depuis les intelligences obscures qui président aux phénomènes naturels, comme les faunes et les naïades, jusqu'aux Dieux les plus élevés. Les anciens philosophes, y compris le matérialiste Démocrite et Héraclite dont les positivistes n'ont fait que raviver les doctrines, enseignaient que ces êtres étaient formés d'une matière subtile, tout à fait analogue à la substance fluidique constituant l'âme humaine à laquelle ils pouvaient souvent se communiquer pendant le sommeil à l'aide des songes, et, plus rarement, se substituer en prenant *possession* pendant la veille de certains organismes particulièrement affinés, tels que ceux des prophètes, des devins, des pythies et des sybilles.

A l'aurore de toutes les religions, de toutes les civilisations, on voit intervenir les Dieux et les extatiques qui sont leurs interprètes.

C'est à Thot ou Hermès que les Egyptiens doivent leur civilisation. Jehovah lui-même avait dicté ses commandements à Moïse et les prophètes d'Israël entendaient des voix dont ils n'étaient que les échos ; la plupart de leurs écrits commençaient par cette formule : « Ainsi a dit l'Eternel... » Minos, en Crète, passait pour avoir été inspiré par Jupiter ; Lycurgue, à Sparte, par Apollon ; Zoroastre, en Perse, par Aura-Mazda ; Numa Pompilius, à Rome, par la nymphe Egérie. Depuis Mahomet, c'est l'archange Gabriel qui paraît avoir cette spécialité.

Socrate était convaincu qu'il portait en lui-même un Génie dont il écoutait la voix avec déférence et qui lui révélait quelquefois l'avenir ; c'est par lui qu'il connut, plusieurs jours à l'avance, le moment de sa mort.

Platon lui-même, le divin Platon, croyait si fermement aux influences du monde invisible qu'il distingue dans son enseignement, par des noms particuliers, les divers degrés de dégagement de l'âme humaine correspondant à sa pénétration de plus en plus complète par la pensée divine dont elle reçoit ainsi des connaissances tout à fait en dehors de sa portée ordinaire.

Comme contre partie à ces élévations mystiques qui, dans tous les temps et dans tous les pays, ont été le but et la récompense suprême des sages et des saints, l'histoire a toujours montré l'odieuse magie.

La *magie*, c'est l'art de commander aux esprits inférieurs et de s'en servir dans l'intérêt de ses satisfactions matérielles. Très répandue dans les anciens Empires de l'Orient, elle n'eut qu'une importance secondaire dans les civilisations grecque et romaine, bien que les sorcières de Thessalie aient été célèbres.

C'est au Moyen Age qu'elle s'épanouit dans son épouvantable floraison. Pendant des siècles elle résiste à tous les efforts tentés pour la détruire. L'ulcère traité par le feu (avec quelle vigueur) reparaît et repousse toujours un peu plus loin, un peu plus tard. En vain Rémy en Lorraine, Boguet en Bourgogne. Pierre de L'Ancre et

d'Espagnet dans le Labour, ont-ils cru noyer l'épidémie dans le sang ; traquée dans les campagnes, elle se réfugie dans les villes, à la cour même du grand Roi. L'interrogatoire des complices de la Voisin révèle des abominations dans le culte satanique telles que le sabbat campagnard n'en avait jamais inventées ; les messes noires dites sur le ventre de la Montespan pour envouter d'amour un souverain volage dépassent en horreur sacrilège tout ce qu'on avait vu jusque-là.

La mystique et la magie ne sont donc pas des manifestations passagères produites au cours de l'évolution de l'Humanité ; elles font partie de sa constitution même Puisqu'on les y retrouve constamment, en proportions variables il est vrai, mais sous des formes peu différentes. Si la magie semble aujourd'hui avoir disparu presque complètement dans les nations civilisées, n'y voit-on pas des millions d'hommes communiquant journellement avec des intelligences invisibles auxquelles ils demandent des conseils, non seulement pour leur avancement moral, mais encore pour leurs intérêts temporels ?

Quelles que soient les exagérations dues à l'imagination des masses, il ne saurait y avoir des croyances aussi persistantes, si ces croyances n'étaient pas basées sur des faits réels, aussi imprécis qu'on le voudra, mais se reproduisant constamment.

Voyez dans les procès de sorcellerie la concordance étrange des sorcières poursuivies. Et non pas seulement la concordance telle qu'elle résulte des grands traités de démonologues célèbres, comme Del Rio, Bodin, Boguet, De l'Ancre — qui se sont tous plus ou moins copiés et « démarqués » l'un l'autre, — mais surtout celle qui se dégage des petits procès de village, exhumés par nos patients archivistes modernes et relatés dans la présente Bibliographie.

Qu'elle soit du nord ou du midi, de Picardie ou de Guyenne, la sorcière avoue des méfaits semblables, s'accuse — même en dehors de la torture — des mêmes crimes étranges ; le sabbat tel qu'elle le décrit est partout identique, à quelques détails insignifiants près. On peut admettre que, bien souvent, la manière dont les juges posaient les questions dans les interrogatoires, dictait certaines réponses de l'accusée ; mais cela ne suffit pas pour expliquer tout les faits. Du reste, quelle que soit la puissance très réelle de la suggestion, même à l'état de veille, chez les sensitifs. Ceux-ci ne devaient point être si dociles quand ils voyaient le bûcher au bout de leurs réponses.

On peut croire aussi, avec Michelet, que certains sabbats, assemblées nocturnes de vilains en révolte contre un ordre social terriblement dur à la plèbe, furent des assemblées réelles, des « orgies de revanche » renouvelées des antiques saturnales... Mais le culte abject rendu à Léonard ? Mais les souffrances de l'incubat subi ? Mais les repas de viandes creuses ? Mais les enfants préposés à la garde des crapauds ? Mais cent autres péripéties de la fête immonde ? Quoi de moins réel que ces cauchemars ?

Les vieilles théories orientales, que tendent à confirmer des expériences précises faites depuis quelques années en Occident, admettent, dans l'homme, l'existence d'un corps fluidique, d'un fantôme, d'une image (Εἴδωλον, comme l'appelaient les Grecs) qui peut abandonner momentanément le corps charnel, se transporter à distance avec l'esprit dont il est l'enveloppe et se trouver alors, dans certaines circonstances, en communications avec les corps fluidiques analogues dont sont doués les démons. C'est là que se trouve l'explication la plus probable des sabbats.

Dans les phénomènes de la lycanthropie, il faut faire intervenir en outre deux autres sortes de phénomènes également reconnus dans l'antiquité et expérimentés de

nos jours : la propriété qu'ont ces corps fluidiques de se modeler sous l'action d'une forte volonté, comme la glaise sous la main du statuaire; et celle de transmettre par répercussion au corps charnel les blessures qu'ils peuvent recevoir. Telle serait l'origine de ces histoires où sorciers et sorcières, transformés en loups, couraient les champs et les bois et se réveillaient parfois meurtris des accidents arrivés à leur double ; tout comme certains saints dont les hagiographes rapportent les *bilocations*.

De telles conceptions auraient paru absurdes il n'y a pas bien longtemps; mais, aujourd'hui la science positive admet que tous les corps ne sont composés que d'atomes d'une même substance infiniment ténue dont les vibrations différentes constituent les aspects différents de la matière; on ne doit donc pas plus s'étonner de voir la matière, à l'état dit astral, se grouper tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, sous l'influence des vibrations cérébrales constituant au moins une des phases de l'*acte-pensée*, que nous ne nous étonnons de voir des poussières ténues ou des flammes prendre les formes les plus diverses sous l'action des vibrations musicales.

Du reste, à combien de choses réputées impossibles par nos pères ne sommes-nous pas obligés de croire maintenant ?

Nous avons constaté d'une façon indéniable que, sous l'influence de forces encore mal définies mais vraisemblablement organiques, certaines personnes pouvaient, par exemple, modifier le poids de leur propre corps et même s'élever en l'air (toujours comme les sorciers et les saints), mouvoir à distance les objets matériels, ressentir aussi à distance les actions mécaniques, voir à travers les substances opaques comme si leurs yeux avaient le don d'être sensibles aux rayons X. La transmission de la pensée, la télépathie, le phénomène fondamental de l'envoûtement par l'extériorisation et l'emmagasinement de la sensibilité, ne sont plus révoqués en doute par aucun de ceux qui se sont donnés la peine d'étudier ces questions.

Aussi trouve-t-on dans le programme soumis à l'étude par le Comité du *Congrès de l'Histoire des Sciences* qui se tiendra à Paris en 1900 sous la présidence de M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, cette question qui eût fait hausser les épaules à la plupart de nos académiciens il y a vingt ans :

« QUELLES SONT, PARMI LES DÉCOUVERTES MODERNES, CELLES QUI PEUVENT EXPLIQUER CERTAINS FAITS CONSIDÉRÉS COMME PRODIGES DANS L'ANTIQUITÉ ? »

Votre livre, Monsieur, semble avoir été composé exprès pour ceux qui, voulant répondre à l'appel du Comité, ont besoin de savoir où se trouvent relatés ces prodiges.

Il n'existait en effet avant vous sur la Sorcellerie et la Possession démoniaque que des bibliographies extrêmement incomplètes. Non seulement vous avez précisé leurs indications, mais surtout vous avez fait connaître, en les classant à leur place, de nombreux ouvrages dont l'étiquette seule ne suffit pas à décrire le contenu.

Vos cinq cents exemplaires, tirés avec le soin auquel on reconnaît un auteur bibliophile, ont donc leur place marquée chez tous les esprits curieux que ne laissent point indifférents des problèmes d'où dépendent à la fois une plus juste appréciation du passé et des indications d'un puissant intérêt sur le monde invisible qui nous entoure.

ALBERT DE ROCHAS.

Nous lisons dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* : *Mains frappantes.* — *Expériences de suggestion* (XLI, 625). — Les formations de mains, qu'on peut non seulement voir, mais encore toucher, sont un des phénomènes les plus fréquents qui se produisent avec certains médiums dits *à matérialisation*

On en trouvera de nombreux exemples dans le *Rapport sur le spiritualisme*, rédigé, en 1869, par le Comité de la Société dialectique de Londres, et récemment traduit en français par le Dr Dusart (Paris, Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, 1900). La table analytique des matières indique, au mot MAINS D'ESPRITS, les douze passages où il en est question.

Voir encore : *Recherches sur le spiritualisme*, par WILLIAM CROOKES (même librairie), p. 161-163.

Dans presque toutes les séances avec Eusapia Paladino, il y a production de mains. On peut en lire les comptes rendus dans les ouvrages suivants :

Extériosation de la motricité, par A. DE ROCHAS, Paris, Chamuel, 5, rue de Savoie, 1896.

A propos d'Eusapia Paladino, par G. DE FONTENAY. — Paris, Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, 1898.

Annales des sciences psychiques, publiées sous la direction du Dr DARIEX (Paris, Alcan). Années 1896 et 1897.

AKSAKOF, dans son beau livre intitulé *Animisme et Spiritisme*, dont une traduction française a paru, en 1895, chez Leymarie, a consacré le 2e chapitre (220 pages) au phénomène de la matérialisation et a donné des photographies de moulages de mains matérialisées.

Tous ces phénomènes sont attribués au corps fluidique du médium, que celui-ci extériorise et renforce avec des emprunts faits aux corps fluidiques des assistants, en condensant la matière sur telle ou telle partie, pour la rendre plus sensible à nos sens.

Si l'on désire connaître les dernières théories adoptées sur ce sujet, il faut lire :

Un cas de dématérialisation partielle, par A. AKSAKOF. — Paris, 1896, Leymarie.

Au pays de l'ombre, par E. D'ESPÉRANCE. — Paris, 1899, Leymarie.

ALBERT DE ROCHAS

NÉCROLOGIE

La femme de notre dévoué frère P. Puvis s'est désincarnée le 13 mai dernier après une longue et cruelle maladie. M. P.-G. Leymarie, vieil ami de la famille, avait préparé quelques paroles émues qu'il se proposait de prononcer sur la tombe. La maladie ne lui a pas permis de remplir cette tâche consolante.

Nous reproduisons ici ces paroles dont le texte a, néanmoins, pu être communiqué à temps à notre ami ainsi qu'à sa famille.

« Cher esprit d'Anne Adèle Fourment,
Mme Paul Puvis.

A l'âge de 44 ans, lorsque Paul votre mari, vos enfants André, Pierre et

Jacques avaient encore tant besoin de votre présence, de vos salutaires conseils, de votre amour, vous partez pour le grand voyage dans l'au-delà ! Et votre mère et vos frères, votre sœur, vos nièces et vos nombreux amis vous pleurent, parce que vous étiez bonne, intelligente, très sympathique ; que chacun d'eux, à son point de vue se demande : Où se trouve maintenant cette belle âme ? qu'est devenu cet esprit qui visait les choses supérieures, qui allait vers le beau, vers toute généreuse pensée, qui ne vibrait réellement que devant l'expression de sentiments généreux ?

Notre sœur Adèle Puvis, martyre pendant seize mois, qui se voyait peu à peu dématérialiser, qui avait conservé dans son pauvre corps amaigri tant d'énergique vouloir, c'est-à-dire une épée bien pure et très flexible dans son fourreau usé, notre sœur a émigré dans la grande patrie, où fatalement nous allons tous, et là, son si digne père, entouré d'autres âmes bienveillantes et chéries, l'a accueillie, sa bien-aimée Adèle, et l'a présentée à la légion des Esprits éprouvés par les affres de l'existence terrienne, à ceux qui résistèrent avec douceur, mais avec courage, à la douleur et surent consoler et encourager.

En un mot, Adèle Puvis est naturellement dans la société des honnêtes gens, à conscience nette, qui moururent saintement, en sachant pardonner.

Cette immortelle veillera sur vous tous qui l'avez tant appréciée.

Car tout est éternel et conséquemment immortel. Ce corps armé de cinq sens, de quoi est-il formé ? — d'atomes que la science déclare éternels ; à la mort du corps, ces atomes se séparent et chacun d'eux, par afinité, et selon sa nature, se réunit à ses congénères pour former d'autres corps, des arbres, des fleurs, le grain et le fruit. Mais l'âme qui s'est servie d'un corps et des cinq sens dont il est armé, c'est aussi de la matière, car dans l'univers infini infini il n'y a que de la matière à l'infini ; mais cette âme, c'est un autre état de la matière, doué de volonté intelligente, et c'est bien pour cela que Mme Paul Puvis a dominé son corps, s'est toujours servi de lui pour s'exprimer et agir, a prouvé jusqu'à la fin que les défaillances de ce corps ne pouvaient influer sur les déterminations de son âme ; elle savait tout cela, la digne femme et bien d'autres choses encore que la science a consacrées, des vérités qui entreront dans le domaine courant des choses incontestées, qui fortifieront l'homme aux prises avec l'inconnu et lui donneront le véritable amour, soit pour ses semblables, soit pour cette vie tourmentée.

Anne-Adèle, je l'affirme nous voit et nous entend et elle dit :

Mon cher Paul, avec moi veille toujours sur nos enfants André, Pierre et Jacques ; rends les solidaires de leurs actes, non-seulement entre eux mais avec leur père, leur grand'mère qu'ils doivent vénérer et respecter, leurs oncles et leurs tantes et aussi leurs cousines. Que l'union relie tous les

membres de la famille ; que ma mère sur ma tombe se dise que la vie est si courte, qu'aimer et pardonner doit être la loi divine notre règle de tous les instants.

Au revoir, cher Esprit, priez Dieu qu'il inspire vos bien aimés, comme nous le prions de vous donner la paix et la lumière ».

P.-G. LEYMARIE.

M. Isidore Pichery, président d'honneur des Sociétés spiritualistes de Reims est décédé le 15 mai 1900, dans sa 76e année. Nous prions sa veuve d'agréer nos bien sincères compliments de condoléances.

On annonce la mort de M. Amédée Simonin, auteur de plusieurs ouvrages spirites.

THE RELIGION OF SPIRITUALISM.

ITS PHENOMEN AND PHILOSOPHY.

Par SAMUEL WATSON, New-York, 1880.

Voici un ouvrage qui s'adresse au public d'élite qui cherche dans le spiritualisme autre chose que des faits inexplicables d'une physique transcendante, à ceux qui, avec Allan Kardec, ont la conviction que le monde des Esprits ne se révèle pas à nous pour nous donner le spectacle d'amusements frivoles, mais que le but est digne de toute l'attention du penseur, et que les enseignements donnés sont de la plus haute importance pour la direction de notre vie terrestre et la solution des grands problèmes de l'au-delà.

L'auteur, Samuel Watson, a été pendant trente-six ans un des membres les plus éminents de l'église épiscopale méthodiste. Dès le début de son ministère et avant les manifestations de Hydesville, son attention avait été attirée sur ce fait que dans sa famille une vieille cloche tintait d'elle-même peu de temps avant le décès d'un membre de la famille. Le fait bien constaté fut le point de départ d'une polémique avec le Dr Bond, qui traitait ces croyances de superstitions enfantines, dangereuses quand elles proviennent d'un pasteur, et contraires aux intérêts de la religion. Au cours de la discussion les phénomènes publics se multiplièrent, donnant raison au Dr Watson, se produisant d'une façon indiscutable au sein de sa propre famille et détruisant un à un toutes les objections des contradicteurs. C'est alors que le Dr Watson publia « Clack struck one » « two and three » (la cloche sonne une, deux, trois etc.,) indiquant par là que la cloche répondait ainsi victorieusement à chaque fois à ses adversaires.

Ce n'est pas d'ailleurs sans une étude patiente et conduite avec méthode

et intelligence que notre ministre se rendit lui-même à l'évidence de l'intervention des Esprits. Attentif dès 1850, il ne se déclara convaincu qu'en 1857, après les preuves de la plus écrasante évidence obtenues dans sa propre maison. Le cercle d'études spéciales qu'il avait organisé chez lui, dès 1855, se composait de cinq médecins, trois ministres et plusieurs hommes de loi. Le chef de l'école épiscopale de Tennessee dirigeait les travaux. Le médium était une servante de couleur sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, et qui écrivit cependant les communications les plus variées et les plus élevées. Tous les membres du cercle étaient unis dans cette même pensée: la recherche de la vérité au point de vue religieux. Les communications furent toujours parfaites, tant au point de vue de l'élévation des enseignements que de la concordance des vues.

Sa conviction faite, M. Watson n'était pas homme à se confiner dans un rôle hypocrite et à mettre la lumière sous le boisseau. Avec une crânerie peu commune, il monta en chaire et annonça sa croyance à ses auditeurs. Grand scandale dans l'Eglise. Mais il se passa un fait qui serait inouï dans notre pays. Pendant que l'Evêque et les membres de la conférence discutaient le novateur, les relations personnelles ne cessèrent pas. En 1857 il était choisi pour diriger l'organe ecclésiastique de Memphis, « l'avocat chrétien. » Le tribunal religieux l'élut bientôt et le maintient à la tête de cet organe jusqu'en 1866. Sous sa direction le journal endetté, se releva, et prospéra. En 1866, il fut nommé président d'honneur de la conférence. En 1868 les Evêques et en 1870 la conférence générale, le mirent à la tête de « l'Index Chrétien », et en 1875 ayant quitté l'église il dirigea « le spiritual Magazine ».

Watson se maria deux fois et perdit douze enfants avec lesquels il resta en relations constantes par la médiumnité des membres de sa famille.

Ce qui donne aux communications qu'il a obtenues ce caractère de calme pieux, cette absence de mystification et d'incohérence qui se fait si souvent jour dans ce genre de production, c'est évidemment l'harmonie qui régna toujours parmi les membres de son cercle, où il n'admit jamais, en dehors des siens, que des membres de l'église, ses amis, partageant ses idées, et la sagesse de ses procédés.

On pensera, en lisant ce bref compte-rendu, que toutes ces soi-disant communications s'expliquent naturellement par la transmission de pensées, dans un cercle si harmoniquement composé, pour agir sur la passivité d'esprit du médium. Watson qui, bien entendu, a étudié cette hypothèse la rejette bien loin, ayant obtenu des preuves indéniables, et dont nous donnerons quelques-unes, de son impossibilité matérielle.

A. Seeker.

(*A suivre*).

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Une séance de magnétisme chez A. Dumas, un palais hanté, spectres historiques. Les victimes de Henri VIII (*Le soir*, de Bruxelles). — Remarquable apparition chez M. et Mme Laroque, à Paris. — Diversité des phénomènes spirites. — Maisons hantées. — Réincarnations.

La vie d'Outre-tombe (Charleroi). — L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. — L'Inconnu et les sciences psychiques, conférence de Papus. — Situation des esprits ivrognes dans le monde de l'Au-delà et leur action néfaste sur les humains. — Maison hantée à Thann (territoire de Belfort) Journal *Le soir*.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Le spiritisme et la science, par B. Martin. — Opinion d'un esprit sur l'avenir de notre globe. — La femme mère éducatrice de l'avenir, par Hecquet. — Le médium Sambor, par B. Martin. — Une maison hantée à Bruxelles. — Un artiste prodige à Madrid.

Le phare de Normandie (Rouen). — Solidarité, par Léon Denis. — « Divine tragédie » ; Commentaire sur le chant XII., par A. La Beaucie. — Les Archives du groupe Vauvenargues, par Démophile. — A travers l'histoire, par Delabraye.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Les recherches de Reichenbach et la science moderne, par G. Delanne. — L'identité des esprits, par Oxon (Stainton Moses). — Le printemps, par P. Bonnardot. — La genèse mosaïque, par Lussœr. — L'Idée nouvelle, comparée à l'Idée ancienne, conférence faite à la Société rançaise d'étude des phénomènes psychiques à Paris, par le général Fix. — Faillite des religions, par P. Grendel.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Cas de Fontenay-le-Comte, par F. Bodroux. — Deux cas d'hallucination auditive prémonitoire, par E. Desbeaux. — La suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle, par A. Binet. - De la conscience sublimale, par H. Myers. — Les dompteurs du feu, par Marcel Mangin.

Le Progrès Spirite (Paris). — Les côtés obscurs de la nature ou fantômes et voyants, par Mistress Crowe, compte rendu de cet ouvrage, par A. Laurent de Faget. — Esprits souffrants, Le châtiment, dicté par l'esprit Georges et par l'esprit Novel. — La médiumnité de Mme Piper. — Incidents de l'existence des Quakers, par W. Ilfracombe. — Poésies d'un jeune spirite, Francis Cuiller.

La Lumiere (Paris). — Imitation nerveuse, par le Dr Lux. — Faits biologiques et cliniques par X. - Revue universelle, très intéressante. — Pressentiment, par J. Gratius. — Enseignements du nouveau spiritualisme par les esprits de lumière, par Hab.

Le Spiritualisme moderne (Paris). — Que sera demain ? par Beaudelot. — Les réformes nécessaires, par H. de Latour. — Fleurs des tombeaux poésie de France Tégrad, âgée de 13 ans. — Savoir !... et mourir ! par Philadelphe. — Les préceptes de Franklin (Souhaitons qu'ils soient suivis car ils sont fort beaux). — Le Doute ! Retour sur la terre ; sortie de l'angoisse, communications instructives. — Le salon spiritualiste, par Octave Charpentier.

La Paix universelle (Lyon). — La sagesse et le Congrès de l'humanité par Simplex. — Congrés spirite et spiritualiste international de 1900. — Esprit de servitude, esprit de liberté, par D. Metzger. — Lettre d'un magnétiseur.

La Tribune psychique (Paris). — 31me anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec, par E. Brun. — Chronique psychique, par le Dr Moutin. - L'Absent, poésie de Luigi Spes. — Comment voyons-nous ? par Thécla.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — A propos de finances, Jeanne d'Arc et

les Boers. — Les visions du Royal Néophyte. — Pourquoi est-on médium ? Pourquoi ne l'est-on pas, communication signée FONTENELLE. — Le mouvement spiritualiste à Lyon. — Revue de la Presse spiritualiste. — Magnétisme et Magnétiseurs.

Le Lotus bleu, revue Théosophique française. (Paris). - La loi du sacrifice, par A. BESANT. — Nos rapports avec les enfants (suite), par C. W. LEADBEATER. — Sociologie antique ou castes et classes, par Th. PASCAL. — Demandes et réponses, par A. B. — Variétés occultes : Photographie mystérieuse X... — Echos du monde théosophique, par D. A. COURMES. — Bibliographie, par D. A. COURMES, H. COURMES et à J. BLECH. — Doctrine secrète, par H. P. BLAWATSKY.

L'Initiation (Paris). Le médium Sambor de Saint-Pétersbourg, par PAPUS. — Les sciences mystiques chez les Juifs d'Orient, par M. FRANCO. — Au Pays des esprits, par X. — L'Occulte à la Cour de Louis XIV, par E. LEFÉBURE.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Observations et hypothèses, par G. MÉRY. — L'avocat des fous et des possédés, par G. MALET. — Méhul fut-il voyant? par LETELLIER. — Ma dernière à l'abbé Gombault, par le Dr F. ROZIER. — Superstitions, par M. DE GRANDFORT. — Petit cours de physiognomonie, l'oreille, par FÉLIX. — La prophétie des Papes et le successeur éventuel de Léon XIII, par LÉO FRANC. — La voyante de Prévorst, compte rendu du volume traduit par le Dr DUSART. — Glossaire de l'occultisme et de la Magie, par JEAN DARLÈS.

Le Journal du Magnétisme (Paris). Les Magnétiseurs célèbres : MOUROUX. — 79e conseil pratique. — Théorie du fluide universel, par le Dr D'AUDOLLENT. — Le procès Mouroux. — Les Théosophes chrétiens et les Voyants au XVIIIe siècle, par ERNY.

Revue du Monde invisible (Paris). La Confession d'un spirite, par Mgr ELIE MÉRIC. — Un nouveau moyen de provoquer l'anesthésie, par le Dr ETCHEVERRY. — L'Astrologie et la morale. — Maisons hantées, par Mme CROWE. (Les côtés obscurs de la nature). — L'intersigne, par LE NORMANT DES VARANNES. — Quelques procès de sorcellerie, par J. DU DOT.

Reçu le 1er numéro d'une nouvelle revue spirite : LUZ Y UNION, organe officiel de l'Union spirite Kardecienne de Cataluna, directeur D. J. ESTEVA MARATA, administrateur D. SANTIAGO DURAN. Adresse : Ferlandina, 20, 1° à Barcelone (Espagne).

Il vessillo spiritista (Vercelli). Schiarimenti e dichiarazioni del prof. E. MORSELLI, con nota di E. VOLPI. — Una buona prova d'identitá spiritica, V. CAVALLI. — Come divenni spiritista, I. BOTTI. — Andrée. — BIBLIOGRAFIA. Rapport sur le Spiritualisme. Les Côtés obscurs de la Nature, ou fantômes et Voyants. L'Ami des Bêtes. Leyes y Applicaciones de la Electro-Anestesia. La Médiumnité guérissante. — NOTIZIA. Il Congresso Spiritista e Spiritualista del 1900.

Revue de l'Hypnotisme (Paris). Psychologie. — Pédagogie. — Médecine légale. — Maladies mentales et nerveuses. — Rédacteur en chef, Dr EDGAR BÉRILLON.

La Plume libre (Paris). Qu'est-ce qu'un prolétaire, par RÉNÉ LIENS. — Poésies, par RÉNÉ SON. — Anniversaire d'ALLAN KARDEC. — La critique de l'Infini, par G. DEVELAY. — L'Alphabet du spiritisme, par B. COURANÇON. — La ville des fous, par R. SON.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



43e ANNÉE. N° 7. 1er JUILLET 1900.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le Congrès spiritualiste international de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, en septembre et pendant douze jours, du 15 au 26. Cartes d'entrée de 2 à 12 fr.

PSYCHOGRAPHIE

PAR M. A. OXON

Voir la *Revue* de Juin 1900.

EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Pendant ces dix dernières années, je me suis particulièrement occupé du phénomène de la psychographie et je l'ai observé dans un très grand nombre de cas, tant avec des Psychistes déjà connus du public, qu'avec des personnes du monde, hommes et femmes, doués de la médiumnité et en pré-

sence desquels les résultats étaient atteints sans difficulté. Dans le cours de ces observations, j'ai vu se produire des psychographies dans des boîtes closes et scellées, de la même façon que cela s'est passé dans les expériences du baron Guldenstubbé : c'est-à-dire, sur du papier marqué au préalable et placé dans une position spéciale, d'où il n'avait pas bougé ; ou marqué et placé sous la table, pour s'assurer l'action de l'obscurité ; ou maintenu par mon bras, ou couvert par ma main ; ou encore renfermé dans une enveloppe scellée ; enfin sur des ardoises soigneusement liées ensemble.

Je sais qu'un écrit de cette sorte se produisit d'une façon absolument instantanée. Du reste, les expériences dont je parlerai en leur lieu viennent à l'appui de cette opinion, que le procédé employé n'est pas toujours le même. Dans certains cas on voit le crayon écrire comme s'il était tenu par une main, tantôt invisible, d'autres fois visible, guidant et dirigeant les mouvements; dans d'autres cas, l'écriture semblerait être le résultat d'un effort instantané et sans le secours d'un crayon. Je citerai un cas fort intéressant au point de vue de l'emploi du crayon

J'assistais à une séance chez un de mes amis intimes et à laquelle n'assistaient que trois amis. Du papier marqué au préalable des initiales de chacun de nous, fut déposé sur le parquet, sous la table, en même temps qu'un crayon muni de graphyte comme à l'ordinaire. L'un de nous sentant le crayon près de sa botte, posa son pied dessus et le maintint ainsi pendant toute la durée de la séance. On trouva cependant de l'écriture sur ce papier et nous discutâmes entre nous, pour savoir comment le fait avait pu avoir lieu, puisqu'il était constant qu'il n'avait pas été possible de se servir du crayon. Le papier portait bien nos marques et autant que nous pouvions le croire, il n'avait pas été dérangé.

Nous eûmes une seconde réunion dans la même semaine et je pris soin de me pourvoir des moyens de résoudre la question. J'apportai un crayon d'un vert clair et, sans que l'on s'en aperçût, je le substituai au crayon noir et maintins mon pied dessus pendant tout le temps. Lorsque l'on fit l'inspection du papier, on y trouva un très court message griffonné avec un crayon vert. On s'était donc servi du crayon, mais je ne savais comment. Je pense que c'est ce qui arrive fréquemment et que l'écriture instantanée est tracée par une méthode quelconque, en dehors de l'emploi normal du crayon. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le baron Guldenstubbé avait déjà signalé le fait; et on avait pu encore l'observer dans les cas de Slade, comme j'aurai bientôt l'occasion de le noter. J'ai connu un cas au moins où toute une face d'une ardoise était fréquemment recouverte d'écriture en quelques secondes. Dans ce cas le psychiste était une dame dont je ne suis pas autorisé à publier le nom.

Je vais maintenant apporter mon attestation personnelle au sujet de ce

que j'ai vu en présence de deux psychistes bien connus du public, Henri Slade et Francis V. Monck, en ne gardant que les points qui intéressent la question dont je m'occupe.

Au mois de juillet 1877, j'expérimentai seul avec Slade. J'avais apporté une petite tablette de porcelaine blanche, que j'avais prise sur ma table de travail. Je la tins moi-même sous le coin de la table le plus éloigné de Slade. J'obtins une courte communication, griffonnée sur la tablette avec un bout de crayon à la mine de plomb que j'y avais déposé. Slade avait l'habitude de se servir d'ardoises et de crayons en ardoise. Sur une de ces ardoises, tandis que nous la tenions ensemble, plusieurs messages furent tracés. Le plus long et le mieux rédigé, qui couvrait les deux faces d'une ardoise double à charnière, fut obtenu pendant que l'ardoise reposait sur la table devant moi. J'appliquai mon oreille sur l'ardoise supérieure et je pus entendre distinctement tracer les caractères. Le son rappelait exactement le grattement d'un crayon d'ardoise promené sur l'ardoise avec soin et fermeté ; cela dura longtemps : j'estime que le bruit se prolongea pendant trois ou quatre minutes. Je remarquai que le son partait de l'ardoise sur laquelle mon oreille posait directement et aussi que le moindre déplacement pouvait arrêter l'écriture. Cela ne manquait jamais de se produire aussitôt que Slade enlevait ses mains et rompait ainsi les rapports magnétiques.

Pour rendre mon exposition intelligible, je joins ici un plan exact de la table dont Slade se servait, qu'il a présentée aux expériences de Bow-Street et que les curieux peuvent voir aujourd'hui dans le local de l'Association centrale des spiritualistes. Nous nous sommes servis pour nos expériences d'une vieille table de même dimension à peu près et faisant partie du mobilier de la maison dans laquellle il logeait. Ce ne fut qu'après avoir vu cette table mise en pièces, que Slade se décida à en faire faire une pour son propre usage. Elle était faite en bois solide, de façon à pouvoir résister à l'absence de tout ménagement ; elle était en outre remarquablement simple, afin d'en permettre un examen facile. La figure ci-contre et l'explication que j'en trouve dans le *Spiritualist*, permettront de comprendre ce que M. Maskelyne a eu l'audace de décrire comme une table truquée, à propos des séances publiques de Slade à Bow-Street.

« La figure 2 représente la table que le Dr Slade a fait construire pour la présenter à l'assemblée de Bow-Street. C'est une sorte de table de cuisine ordinaire, mais faite en bois de frêne. L'homme qui la construisit déclara que le cadre A était un peu plus grand que ceux employés communément. Il l'avait fait ainsi non par ordre, mais pour lui assurer une plus grande résistance. Comme cela se pratique pour les tables de ce genre, les battants ne sont pas encadrés.

Comme ces battants ne sont munis ni de placage, ni d'encadrements et ne

sont soutenus que par une solide barre de frêne, il est facile de voir que lorsque le Dr Slade tient une ardoise B (fig. 3) contre le massif battant de bois, A, et que de l'écriture s'y produit avec les caractères raides, poudreux des traits faits au crayon d'ardoise, tracés tous à la face supérieure de l'ardoise, dans l'obscurité produite par le battant, de telles conditions sont bien de nature à produire une profonde perturbation dans l'équilibre mental des plus déterminés matérialistes.

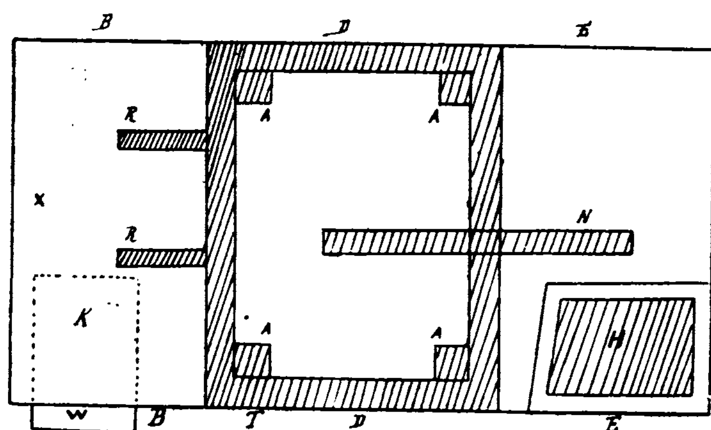


Fig I

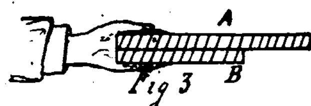


Fig 3

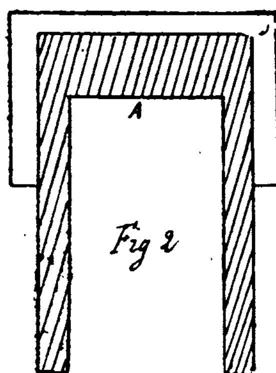


Fig 2

Dans la figure 1, B. D. E. montrent la face inférieure de la table, mais nous avons placé sous le battant B. B. deux barres ordinaires en R. R. Quoique la table du Dr Slade n'ait qu'une seule barre sous chaque battant, comme on peut le voir en N, sous le battant E. E. Nous avons montré en H la tablette en position, tandis que la barre est tirée. Si l'une des barres doubles R, s'y était trouvée, elle n'eut pas permis de placer l'ardoise. D. D. est la partie de la table qui repose directement sur le cadre et A. A. A. A. sont les extrémités des quatre pieds de la table.

Le Dr Slade ne s'assied jamais contre le battant du côté X de la table. Il prend place le long du côté T D du cadre, dirigeant ses pieds du côté de E, et plaçant l'ardoise sous ce coin de la table, de telle sorte que l'observateur, qui se place en pleine lumière du côté de cet angle, peut toujours avoir s'il le désire, sous les yeux les mains et les pieds du Dr Slade, ainsi que le bord de l'ardoise.

Parfois le Dr Slade, tenant l'ardoise de telle sorte que, son pouce soit à la

partie supérieure, en W, retire à moitié l'ardoise de dessous la table W K, comme elle est représentée en K, puis il la repousse, le mouvement complet ne prenant pas plus de temps qu'une oscillation de pendule, et tandis que la moitié K de l'ardoise reste dans l'ombre, une phrase continue à s'y tracer en ces caractères raides et poudreux du crayon d'ardoise.

Voici quelle était notre position : Slade était assis le long du côté T D, tournant le dos à la fenêtre par laquelle entraient les rayons d'un soleil de juillet : les rideaux étaient levés et tous les coins de la pièce étaient en pleine lumière. J'étais assis en face de N ; ma main droite était jointe à celle de Slade, sur la surface de la table, de façon à former une chaîne, car ma gauche tenait avec la sienne l'ardoise en H. Dès que je soulevais ma main de façon à ne plus toucher celle de Slade, à la surface de la table, l'écriture cessait instantanément, pour reprendre dès que je rétablissais le contact. On verra que d'autres observateurs ont pu faire la même remarque.

L'écriture sur ma tablette de porcelaine se produisit tandis que je la tenais, en E, sous l'angle de la table et sans que Slade la touchât.

Le second document que je présente à l'appui de mon attestation, fut obtenu avec un autre Psychiste, F. W. Monck. Nous nous trouvions, le 19 octobre 1877, au soir, 26 Southampton Row ; la lumière, celle d'une petite lampe, était suffisante pour bien observer et les assistants étaient Archdeacon Colley, Mme Colley, moi-même et le psychiste.

Je pris deux petites ardoises d'écolier, dont je fis l'examen, que je nettoyai soigneusement et marquai d'un signe spécial : elles étaient manifestement toutes neuves. Je plaçai un petit crayon d'ardoise entre les deux faces internes et les attachai ensemble d'une façon solide, de telle sorte qu'elles ne pouvaient glisser et qu'il était impossible d'introduire quoique ce fût entre elles. J'assurai mon lien avec un nœud spécial. Les ardoises bien fixées, je les déposai moi-même devant moi sur la table et je demandai à M. Colley de poser un doigt sur un coin, tandis que je plaçai le mien à l'angle voisin et que Monck, assis en face de nous, posait ses mains sur les coins les plus rapprochés de lui.

On me demanda de choisir un mot assez court, en formulant le désir de le voir écrit sur les ardoises. Je choisis *Snow* (neige). On entendit distinctement le bruit de l'écriture et Monk, tombé en trance, m'avertit que le mot était écrit. On constata alors trois choses : on raturait l'S mal formée ; les deux autres lettres présentaient également des particularités pendant leur formation.

Il est bon de faire observer que ces constatations furent faites tandis que les ardoises étaient encore posées devant moi, sous mon doigt et que je les contrôlai aussitôt, en détachant les liens qui les tenaient appliquées l'une contre l'autre. Comme je ne les avais perdues de vue à aucun moment, il est

superflu d'ajouter que mon nœud était intact. A l'intérieur des ardoises je trouvai écrit le mot *snow*, avec les ratures et les particularités de tracés qui avaient été signalées. En outre les mots « *manière favorite* » étaient écrits. Tandis que les mots se traçaient, nous avions causé de la façon particulière dont les mots étaient souvent écrits dans ces messages, et l'un de nous avait fait observer que quoiqu'un nom de baptême particulier fût souvent écrit, il n'était jamais orthographié selon la *manière favorite* de celui qui le portait. Ces deux mots avaient été saisis au passage et tracés à l'instant même sur les ardoises.

Laissant de côté tout commentaire, je note les points suivants de cette expérience :

1° Les ardoises étaient neuves, bien nettes ; portaient une marque secrète et étaient solidement liées ensemble ;

2° Elles n'ont jamais été perdues de vue et je n'ai pas un seul instant enlevé les mains de dessus elles ;

3° Je ne les ai pas lachées un seul instant, après les avoir nettoyées et marquées ;

4° La lumière était suffisante pour une observation parfaite ;

5° Les mots écrits n'avaient pas pu être préparés d'avance ;

6° Mon témoignage est corroboré par celui de deux témoins.

Avant de passer au récit des expériences des autres, je veux encore citer un fait qui m'est personnel. Lorsque cette question se posa devant moi je résolus de la soumettre à une épreuve décisive. Dans ce but j'organisai une expérience semblable à la première que fit le baron Guldenstubbé, dont le nom ne m'était nullement connu à cette époque. Je renfermai une feuille de papier dans un nécessaire de voyage, que je sanglai dans son enveloppe et que je déposai dans mon cabinet de travail. La clef de ce cabinet où étaient renfermés tous mes papiers particuliers, ne sortit pas un instant de ma possession et pendant toute la durée de l'expérience, je la gardai certainement avec un soin tout particulier. Pendant vingt-quatre heures je laissai le papier sans le toucher et au bout de ce temps je le trouvai complètement recouvert d'une écriture très claire et bien nette.

Je signale pour ce cas l'impossibilité absolue pour moi de toute erreur, mais aussi je dois faire remarquer l'absence de tout témoignage confirmatif.

(*A suivre*). *Traduit* par le Dr O. DUSART.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS, SES DÉTRACTEURS

(Suite, voir *Revue* de juin).

*Un écho de l'*AURORE, *de Calcutta* (*Indes*). — *Plaidoyer en faveur de la Doctrine* :

Bien que depuis les temps les plus reculés, les philosophes, les sages et les prophètes des diverses nations aient ajouté foi au dogme de la Réincarnation, l'explication scientifique de cette théorie ne se trouve nulle part excepté dans les œuvres des Hindous. Nous lisons, en effet, dans la philosophie, « Vedanta » : « Tout dépend de la nature et de la force des tendances et de l'inclination de l'esprit durant la vie terrestre. — La pensée, la volonté, le désir qui domine dans la vie, prévaut à l'heure de la mort et façonne la nature intérieure de la personne qui meurt. La nature intérieure nouvellement formée, s'exprimera elle-même sous une forme nouvelle. » Par conséquent, la pensée, la volonté, le désir qui façonne la nature intérieure a le pouvoir de choisir les conditions, c'est-à-dire le milieu le plus propice à sa manifestation. — Tel est le principe fondamental sur lequel s'appuie la religion hindoue pour expliquer le dogme de la réincarnation. L'histoire nous dit, en effet, que la connaissance des Esprits, leurs réincarnations et la médiumnité étaient répandues chez les Bouddhistes longtemps avant que cette doctrine fût même soupçonnée en Occident.

— Ces manifestations diverses dans le monde physique sont connues sous le nom de *loi de sélection naturelle* par les évolutionnistes. — Développons donc cette théorie.

— Les phénomènes visibles de l'univers sont unis entre eux par la loi universelle des causes et des effets. Les effets sont perceptibles à la vue, tandis que les causes ne le sont pas et souvent nous échappent. Ainsi, la chute d'une pomme d'un arbre est l'effet d'une certaine force invisible, nommée gravitation; et, bien que cette force ne puisse être perçue par nos sens, l'expression en est visible.

Il en est ainsi de tous les phénomènes visibles de la nature qui ne sont que les expressions variées des forces multiples qui agissent comme des agents invisibles sur les formes subtiles et imperceptibles de la matière. Ces agents invisibles ou forces, dans leurs relations avec les particules imperceptibles de la matière, composent les états subtils de l'univers phénoménal; et l'on peut dire que chaque forme grossière n'est que l'expression d'une force subtile agissant sur les particules subtiles de la matière.

— Quand les atomes de l'hydrogène se combinent par la force de l'affinité chimique, ils apparaissent sous la forme grossière de l'eau; et il serait impossible de se faire une idée de l'eau, en l'isolant de ses deux éléments,

l'oxygène et l'hydrogène qui en sont les parties subtiles constituantes. Son existence dépend uniquement de ses parties constitutives, en d'autres mots, de sa forme subtile. Dès que l'état subtil change, l'expression grossière qui est produite change aussi.

L'aspect de la forme grossière d'une plante, dépend de la nature particulière de sa forme subtile qui est la semence. De même, les caractères des formes grossières qu'on observe dans le règne animal, dépendent des formes subtiles qui se manifestent diversement dans chacun des degrés intermédiaires entre l'unité microscopique de la matière vivante et le degré le plus élevé, l'homme. La forme grossière humaine est intimement unie à son corps subtil; et de plus, chaque mouvement ou changement qui s'opère dans la forme physique, est causé par l'activité qui émane du corps subtil.

Or, puisque le corps matériel est l'expression du corps subtil, sa naissance, sa croissance, sa décadence ou mort, dépendent des changements qui s'effectuent dans le corps subtil. Aussi longtemps que le corps subtil subsiste, il se manifestera de même dans le corps grossier.

Voyons maintenant ce qu'on entend par corps subtil. — Le corps subtil est celui qui contient les parties invisibles de la matière, unies ensemble par la force vitale et possédant, en outre, la force de penser à l'état virtuel, d'une manière analogue à celle que la semence d'une plante contient en elle la force vitale ou le pouvoir de croître. Suivant les « Rishis », le corps subtil consiste en *Antahkaranam*, c'est-à-dire que c'est l'organe intérieur de la substance mentale avec ses pouvoirs variés, représentés par les cinq organes de perception : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; par les cinq instruments d'action à savoir, le pouvoir de la vue, de la locomotion, de la parole et ainsi de suite, et par les cinq *Pranas*. — *Prana* est un mot sanscrit qui signifie énergie vitale ou puissance d'entretenir la vie dans l'individu. Quoique « Prana » soit un; il affecte cependant différents noms par suite des différentes fonctions qu'il accomplit. Le mot « Prana » implique en lui les cinq manifestations de la force vitale. D'abord, le pouvoir qui fait fonctionner les poumons et attire l'air atmosphérique du dehors, pour le faire circuler dans l'intérieur du corps.

Cette propriété appartient exclusivement à « Prana ». En second lieu, le pouvoir qui rejette du système tout ce qui lui est inutile, est nommé en sanscrit *Apana*. Troisièmement, quand la force sert au fonctionnement des organes digestifs, elle prend le nom de *Samana*.

Elle est appelée *Udana* quand elle représente la cause qui transporte la nourriture de la bouche à travers le canal alimentaire jusqu'à l'estomac, et aussi quand elle est la cause qui produit la parole. La cinquième puissance de « Prana » est celle qui se manifeste dans toutes les parties du corps, de la tête aux pieds; qui maintient sa forme en bon état, la préserve de la

putréfaction et donne la santé et la vie à chaque cellule et à chaque organe.

Telles sont les manifestations variées de force vitale nommée « Prana ».

Ces pouvoirs subtils, de concert avec les éléments simples du corps grossier et avec les virtualités de toutes les impressions, les idées, et les tendances que tout individu assemble dans une vie, constituent son corps subtil.

Comme la résultante de toutes les actions diverses de l'esprit et du corps, que l'individu exécute dans sa vie actuelle, représentera la somme de ses tendances et de ses désirs dans le futur, rien ne sera perdu.

Chaque action physique ou mentale que nous accomplissons, chaque pensée que nous exprimons, se subtilise et est emmagasinée sous la forme d'un *Samskara* ou impression dans notre esprit. Elle y séjourne pendant un certain temps à l'état latent; puis elle s'élève sous la forme d'une onde mentale et produit de nouveaux désirs. Ces désirs sont nommés *Vasanas*. Ces Vasanas ou désirs ardents sont les facteurs du nouveau corps. Si *Vasana*, c'est-à-dire l'aspiration vers des plaisirs ou objets mondains survit dans l'individu, celui-ci après des centaines de naissances, devra renaître encore.

Rien ne peut arrêter le cours des désirs ardents; il faut qu'ils s'accomplissent tôt ou tard. Tout acte volontaire ou involontaire du corps, des sens ou de l'esprit, doit correspondre aux impressions latentes emmagasinées dans le corps subtil.

Quoique la croissance, l'œuvre de la nutrition et tous les changements du corps physique grossier, aient lieu suivant des causes agissantes nécessaires, toutefois, toute la série des actes et conséquemment chaque acte individuel, l'état du corps qui l'accomplit, que dis-je, l'ensemble des forces qui maintiennent l'être en vie, ne sont que l'expression externe des énergies latentes du corps subtil. C'est sur ce dernier que repose la parfaite adaptation des impressions du corps animal ou humain à la nature animale ou humaine. Les organes des sens doivent donc correspondre complètement aux désirs les plus importants et les plus ardents et les plus appropriés à la manifestation. Ils sont l'expression visible de ces désirs.

Si la faim ou le désir de manger n'existait pas, les dents, le gosier et l'estomac ne seraient d'aucune utilité. Si le désir de préhension et de locomotion n'existaient pas, les mains et les jambes seraient sans but. Il peut être démontré de même que le désir de voir, d'entendre... a donné naissance à l'œil, à l'oreille, etc.

Si je n'éprouve pas le désir de me servir de ma main, et si je n'en fais pas usage du tout, en quelques mois, elle deviendra inerte et sans vie. On trouve aux Indes des fanatiques religieux qui tiennent les bras levés pendant des semaines et qui ont perdu, au bout de ce temps, l'usage de ces

membres. Une personne qui resterait couchée sur le dos pendant six mois, aurait de la peine à marcher.

Les exemples des effets nuisibles produits par le mauvais emploi des membres et de tous les organes, en général, sont nombreux.

Comme la forme humaine correspond généralement à la volonté de l'être, de même la structure corporelle individuelle correspond au caractère, aux désirs, à la volonté et à la pensée de l'individu. Il s'en suit que la nature externe n'est que l'expression de sa nature intérieure. Cette nature intérieure de chaque individu est ce qui se réincarne ou s'exprime successivement dans des formes variées, l'une après l'autre. Lorsqu'un homme meurt, l'individuel ego ou « Jiva » (comme on le nomme en sanscrit), ce qui signifie le germe de la vie où l'âme vivante de l'homme n'est pas détruit, mais il continue à exister sous une forme invisible. Il demeure comme une corde sans fin, liant ensemble les vies séparées, en vertu de la loi des causes et des effets. Le corps subtil est comme un globule d'eau qui a surgi dans le passé, sans commencement, de l'éternel océan de la réalité; et il renferme en lui la réflexion de la lumière inaltérable de l'intelligence.

De même qu'un globule d'eau se maintient pendant un certain temps, en nuage dans un état vaporeux, puis se réduit tantôt en pluie, neige ou glace et de nouveau en vapeur, mais n'est jamais détruit, ainsi le corps subtil demeure quelque temps sans se manifester et s'exprime parfois en formes grossières d'animaux ou d'êtres humains, selon que les désirs et les tendances sont ou ne sont pas prêts à se manifester. Tout dépend de la nature et de la force des tendances durant la vie et de l'inclination de l'esprit.

Pour faire mieux comprendre cette loi de sélection naturelle, prenons un exemple et examinons comment les semences des différents arbres cherchent, dans un milieu commun à tous, des substances différentes; absorbent et s'assimilent des quantités différentes d'éléments, Supposons que deux semences, l'une de chêne et l'autre de châtaignier soient plantées dans un pot. La force de croissance des deux semences est de même nature.

Le milieu qui les entoure, la terre, l'eau, la chaleur, etc... sont identiques; mais, pourtant, il existe cette particularité dans chacune des deux semences que chacune absorbera du milieu commun des qualités différentes des éléments, etc., qui seront propres à favoriser la croissance du fruit, de la fleur ou de la feuille, et qui sont particuliers à chaque arbre séparé.

De même, suivant la loi de sélection naturelle, le corps-esprit de la personne mourante, nouvellement modelé, choisira et attirera, pour ainsi dire insciemment, du milieu environnant, tels éléments qui sont de nature à développer sa manifestation.

Or, comme les parents sont les principaux éléments du milieu où doit vivre l'être qui se réincarne, la nature nouvellement façonnée ou corps

subtil de l'individu, choisira les parents qui sont les plus aptes à faire grandir ses tendances, et se réincarnera parmi eux. Admettons, par exemple, que je ressente un vif désir de devenir un grand artiste, et qu'après une longue vie de lutte et d'efforts, je n'aie pu parvenir à mon but, alors, après la mort de mon corps, je renaîtrai de tels parents et dans tels milieux qui pourront m'aider dans l'accomplissemeut de mes vœux.

Telle est l'œuvre de la réincarnation ou renaissance de l'âme individuelle comme elle est exprimée dans la philosophie de l'Est.

(*A suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

RECHERCHES PSYCHIQUES A VARSOVIE

Cher M. Leymarie! Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous envoyer le compte rendu de nos séances ultérieures avec le médium Janek, bien connu des lecteurs de la *Revue*.

Avant de parler des manifestations, je dois relater quelques préparations faites en vue de nos séances.

Dans ce dernier temps, nous avons remarquablement augmenté l'éclaidage de la chambre. Six écrans luisants (frottés de la masse balmainienne), de la grandeur des ailes du paravent nous entourent; nous nous asseyons à la table de séances qui luit comme les écrans.

Au-dessus de nos têtes est suspendu, au plafond, un grand cercle lumineux.

La porte conduisant à l'autre pièce est, de même, couverte de la masse brillante. Tout cela, pris ensemble, fait l'effet d'un clair de lune. Les accessoires des séances sont aussi brillants.

Notre cercle d'expérimentateurs est à présent composé de dix à onze personnes (sept messieurs et trois dames) y compris le médium qui est placé près de la porte lumineuse.

Autrefois nous chantions pendant la séance tout entière; aujourd'hui, un artiste joue de la cithare; de temps en temps, la musique, comme nous nous en sommes convaincus, réagit parfaitement sur les manifestations, elle en augmente l'intensité.

Nous n'attendons pas trop longtemps l'arrivée de la force psychique. Elle se manifeste après vingt minutes tout au plus. D'abord, la table commence à se mouvoir et c'est le moment de demander, comme d'habitude, si nous sommes bien placés, c'est-à-dire en bon ordre harmonique et si, quoi que ce soit n'empêchera pas le cours des manifestations.

Ordinairement, quant à la première question, nous obtenons la réponse affirmative; quant à la seconde, elle est négative. Quel est donc l'empê-

chement à la bonne marche de la séance? La porte luisante, prière de la couvrir d'un drap. Nous le faisons. C'est l'innovation créée par nous, il y a peu de temps, les invisibles ne s'y sont pas encore habitués, comme jadis pour le cercle lumineux au plafond.

La table commence à battre violemment avec les pieds pour nous prouver la satisfaction des Esprits.

En même temps, l'assistant qui est assis à côté du médium déclare qu'il sent quelqu'un qui veut prendre place à côté de lui, sur sa chaise; il se place de côté et le « bienvenu » s'asseoit. Tout à coup l'assistant placé de l'autre côté du médium trouve l'inconnu entre lui et le médium; il le voit très distinctement; c'est un petit homme, tout noir. Il lui adressa la question suivante : — Peut-on vous mettre, cher petit homme, le tambourin sur la tête? — Il y consentit. La personne placée vis-à-vis du médium prit le tambourin et, se penchant sur la table, il chercha le petit invisible dans l'espace entre le médium et son voisin. Le voici, dit-il, et il le frappa sur la tête avec le tambourin; puis, il l'en coiffa. L'individu prit, de ses deux mains, le tambourin placé sur sa tête et nous fit gentiment des révérences.

Cela se voyait très bien, parce que, la surface du tambourin était luisante; puis il le mit sur sa tête, se promena çà et là et, ensuite, le laissa tomber par terre, de manière à ce que le tambourin puisse être roulé sur le plancher, en avant et en arrière.

L'un de nous proposa de couvrir le fantôme ou force psychique, avec un drap de lit, pour le rendre plus visible et il y consentit et donna des signes affirmatifs par des coups dans la table.

Le drap de lit apporté, nous le jetâmes derrière la chaise du médium, à terre; le drap s'enfla peu à peu, et, par conséquent, se forgea une forme qui se dirigea vers le médium.

— Grandissez plus, devenez plus haut, s'écriait-on? Le fantôme s'éleva, se redressa et atteignit la hauteur d'un homme.

— Etendez vos bras, dîmes-nous? La figure le fit. L'un des assistants, sans demander la permission des invisibles (condition habituelle dans de pareils cas), toucha l'un des bras du fantôme qui s'évanouit immédiatement; le drap de lit tomba sur le parquet.

Nous priâmes l'invisible de se former à nouveau; il le promit et nous le vîmes tout près de l'assistant placé au côté gauche du médium.

— Montez sur moi, propose celui-ci? et l'apparition, vêtue du drap, se fit voir sur le dos du dit assistant, qui était agenouillé et à moitié couvert du drap, tandis que sa chaise était partie en arrière.

Après l'évanouissement du fantôme, il ne savait où se placer, mais après quelque temps sa chaise revint; il lui était impossible de s'asseoir parce qu'un corps quelconque occupait ce siège. Après quelques essais pour

s'asseoir, il trouva enfin sa chaise vide et put se remettre à sa place. Ce fait fut accompagné des rires et des plaisanteries de tout le cercle, surtout au moment où l'assistant passait sa main aux endroits où il croyait trouver la tête du fantôme.

On toucha ensuite la voisine de cet assistant qui était la troisième à côté du médium ; on voulut lui reprendre sa chaise, mais la dame s'y refusa et enfin, elle fut forcée de se lever ; on exigea le même jeu de son voisin, il se leva de même. Leurs chaises s'échangeaient vivement entre elles, chacune de ces personnes obtint la chaise qui ne lui appartenait pas.

Mais on demanda, de toutes parts, que « la petite main » se présentât. C'est une apparition habituelle de nos séances. Il y a le moment où, derrière la chaise du médium se matérialisa une petite main qui se permit de nous toucher, qui exécuta des choses commandées.

Une fois, il nous fut permis de serrer la petite main et chacun, même le plus éloigné du médium, se penchait à travers la table ; après avoir trouvé « la petite main », entre le bras du médium et celui de son voisin, ils la palpaient et la serraient fortement. « La main » était à droite, et comme elle se présentait au côté gauche du médium on ne pouvait nullement soupçonner que ce fut sa main. Le pouce de la main était couvert de salive, ce qui était ennuyeux pour l'attouchement. Le fantôme s'amusait.

On tendit une montre à la petite main, en la priant de la remonter. Elle se montait sans clef. On la saisit si vivement que celui qui la présentait sentit des ongles aigus ; après quelques minutes, nous entendîmes le bruit que faisait le ressort de la montre ; il fut tourné maintes fois.

J'ai chez moi, une petite boîte à musique se remontant par-dessous, avec une petite clef. Nous demandâmes s'il ne serait pas possible de la remonter aussi. Oui, nous affirma-t-on par des coups dans la table. Nous tendîmes la boîte qu'on prit, la clef aussi, et nous attendîmes en silence un résultat. Bientôt, du coin de la chambre, retentit distinctement le cliquetis caractéristique du ressort, puis les notes musicales. Quand la boîte eût cessé de jouer, la clef fut jetée sur notre table.

« Ah ! quel dommage, dirent quelques personnes, elle ne joue plus ! Jouerez-vous encore, demandâmes-nous ? — Oui. — Eh bien, voici la clef. On ne la prit pas. — Donc, nous n'aurons pas la musique ? — Au contraire. — Prenez donc la clef. — Non ! — Sans clef, la boîte fut remontée, nous l'entendions parfaitement et la musique recommença. Nous fûmes stupéfaits par ce fait nouveau pour nous.

Une autre fois, je voulus convaincre l'incrédulité d'un sceptique ; lorsque la boîte commença à jouer, je priai soudainement le médium et ses voisins de tirer leurs mains du milieu de la table ; à peine eus-je fini ma phrase, que la boîte fut jetée avec une telle force sur la table qu'elle se dispersa,

brisée en quelques morceaux. Par ce fait brutal, je fus puni de ma méfiance.

L'artiste à la cithare, témoin de ces manifestations, voulut soumettre son instrument à une pareille expérience. Nous lui dîmes qu'une semblable épreuve était bien dangereuse, le même sort que ma boîte étant réservé à sa cithare ; le jeune homme persista dans sa résolution.

Nous confiâmes l'instrument à la main mystérieuse qui, le saisissant avec une précipitation extraordinaire, traîna la cithare par terre, çà et là ; chaque secousse faisait sortir un son morne de l'intérieur de l'instrument; nous avions la crainte qu'il ne fut endommagé. Enfin, après avoir repoussé la cithare à quelques pas de nous, les mains invisibles commencèrent à en pincer les cordes. Le propriétaire de la cithare fit alors la proposition aux virtuoses invisibles de toucher quelques cordes (notes), selon son commandement. On y consentit. — Eh bien, prenez A. mol. Le ton fut pris. — A présent, D en basse. La note désirée retentit. — Essayez donc encore de prendre un accord composé de trois tons et il indiqua les notes nécessaires. Après un instant, l'accord harmonieux résonna.

Ce phénomène était d'autant plus remarquable que personne, parmi les assistants, même le médium, n'avaient l'idée du jeu de la cithare.

Peu de temps après, nous aperçûmes la forme de la cithare ; elle se portait en haut. Quelqu'un la reçut sur son épaule et la remit au propriétaire, lequel fut parfaitement satisfait de cette expérience.

Nous avons obtenu, presque à chaque séance, de l'écriture directe. Cela se produit de la manière suivante :

L'un des assistants présente à la « petite main », un morceau de papier, où, par exemple sa carte de visite, avec un crayon ; ces deux objets sont saisis avec rapidité. Ensuite, nous attendons le résultat. Après quelques minutes se fait entendre le grincement (frottement) du crayon sur le papier, lequel nous est jeté sur la table. La séance terminée, nous allumons la lumière et examinons le papier. On voit quelques lignes écrites, mais avec des caractères très illisibles. L'un de nous propose de lire dans un miroir. En effet, le conseil est bon ; de cette manière, nous relûmes l'écriture tout entière, en voici le contenu : « Chers frères, si vous voulez avoir des phénomènes sérieux, tachez d'être plus calmes ; le bruit que vous faites, nous empêche d'agir. — Schwarzenberg, décédé en 1900 ».

Une autre fois, une pareille écriture sur le papier, fut donnée et glissée parmi les tablettes préparées pour l'écriture directe, et tracée avec un crayon rouge ; personne n'en possédait ; il n'y en avait pas dans la chambre de séances.

L'un de nos messieurs remit à la « petite main » ses deux cartes de visite, priant d'y faire de l'écriture directe. Sur l'une, il en a obtenu ; l'autre disparut. Quelques semaines après, le même assistant confia à la « petite

main » deux enveloppes collées, contenant deux feuilles de papier à lettres. Après la séance, dans une enveloppe, il trouva la première carte de visite, celle qui avait disparue. L'autre enveloppe n'était pas touchée. Sur la carte étaient écrites quelques dates historiques et quelques noms des hommes célèbres.

Une autre fois, nous présentâmes à la main de l'invisible un jeu de cartes, le priant d'en choisir quelques-unes, selon notre commandement : ainsi, il tirait les as désirés, les rois, les valets, etc.

De même, il nous jeta sur la table des monnaies désirées, tirées de la bourse qu'on lui avait donnée.

A la dernière séance, les mains invisibles ont ôté les bottines du voisin du médium ; elles étaient boutonnées.

Tel est le résumé des résultats obtenus pendant le cours de nos dernières séances, jusqu'en mai 1900.

Vous le voyez, nos recherches suivies, jusqu'à présent, donnent des résultats avantageux.

WITOLD CHLOPICKI.

N. D. L. R. : Page 301, de la *Revue* de mai 1900, il faut lire, à la signature de Pensées d'un octogénaire : *Vincent*, à *Mauleon Soule* (Basses-Pyrénées).

POIGNÉE DE FAITS

1° Du *Light*, 3 février 1900. — Je vais mentionner un cas étrange d'écriture sur ardoise qui m'a été raconté par un ami en qui j'ai la plus entière confiance. Et, cette confiance, les autres la partageront peut-être quand ils sauront qu'il était et qu'il est encore un sceptique invétéré au sujet des communications avec un autre monde. Il ne croit pas à l'existence de cet autre monde, et même, affirme-t-il, il ne tient pas à cette existence. C'est un rabbin juif. Il était allé voir un médium de Chicago, écrivant sur ardoise et il me fit, aussitôt après, le compte-rendu de la séance. Il rédigea un billet pour son père qui était mort quelques années auparavant en Allemagne. Pour empêcher le médium de découvrir par un moyen normal quelconque ce dont il pouvait être question, il se servit de l'allemand et de caractères hébraïques. Il plaça le billet entre deux ardoises qu'il attacha ensemble solidement et, d'après les indications du médium, il les plaça sur la suspension qui se trouvait au-dessus de la table, à laquelle ils étaient assis. Au bout d'un instant, on lui dit de les reprendre et de les ouvrir. Il y trouva une réponse à son billet, signée de son père et écrite, elle aussi, en allemand avec des caractères hébraïques. *Rev. M. J. Savage.*

2° Du « *Light of truth* », 17 mars 1900. Pendant la nuit du 12 février, William Graw, chauffeur sur les chemins de fer de Pennsylvanie, rêva qu'il était tué sous un pont, précipité de sa machine. Quand sa grand-mère, avec laquelle il vivait à Renova (Pennsylvanie) l'appela pour déjeuner, elle le trouva en train de se promener de long en large dans sa chambre. Il lui assura que la vision avait une telle apparence de réalité qu'il avait peur pour son prochain voyage. Il y alla, néanmoins.

Le train n'avait pas fait dix milles quand Graw sortit sur la petite passerelle qui entoure la machine pour inspecter certaines pièces. La locomotive entrait juste à ce moment sous le pont de Sterling Run. L'habit de Graw fut saisi par une projection du pont et le malheureux fut jeté sur la voie. Il eut des blessures internes qui occasionnèrent sa mort. Son rêve était ainsi devenu une réalité.

3° De la « *Rivista di studi psichici* », juin-juillet, 99. — Dans un livre intitulé *L'existence de l'âme*, publié par le Dr Ruete, professeur à l'Université de Leipzig, on lit ce qui suit :

Deux dames appartenant à la meilleure société de Göttingen, la femme du Dr P. et Mlle W..., atteintes de phtisie, étaient toutes deux soignées par moi. Elles se connaissaient de vue seulement, mais s'intéressaient quand même à leur sort respectif et me demandaient toujours des nouvelles l'une de l'autre. Je répondais chaque fois d'une manière évasive.

La maladie faisait chez Mlle W. de rapides progrès. Elle en vint à ne plus pouvoir quitter le lit pendant que Mme P. restait toujours debout.

Néanmoins une nuit, vers 2 heures du matin, on m'appelle à la hâte auprès de Mme P. et j'arrive à peine à temps pour recueillir son dernier soupir. En rentrant chez moi l'idée me vint à l'esprit d'aller voir comment allait Mlle W... ; j'avais un signal convenu pour me faire ouvrir pendant la nuit. Je trouvai la mère de la malade toute bouleversée : sa fille avait eu un rêve effrayant; Mme P... morte, lui était apparue et lui avait annoncé qu'elle mourrait ainsi dans la journée et qu'elles s'en iraient ensemble. Je vis la malade qui me fit le récit de sa vision. A partir de cet instant elle alla s'affaiblissant et mourut dans la journée.

Autant que je puis en juger, la vision eut lieu juste au moment où la femme du Dr P. expirait. Ni Mlle W., ni ses parents ne pouvaient à ce moment-là avoir connaissance de l'événement.

4° La « *Banner of Light* » du 14 octobre 1899 a une belle collection de faits intéressants. Il est à regretter seulement qu'elle ait jugé à propos de ne donner ni noms, ni références. En voici un entre autres.

Un homme d'un très grand cœur était en train de quitter cette terre. Autour de son lit se pressaient tous les membres de sa famille. Un de ses frères s'approchant le prit par la main : « qui êtes-vous? dit le malade. —

« Je suis Ezra; ne me reconnais-tu pas? » — « Si, je te reconnais maintenant ». Et le moribond serra dans les deux siennes une des mains de son frère et continua : « Tu es Ezra. Eh bien! Dans sept années d'ici, à la même heure, prépare-toi à venir me rejoindre ». La respiration déjà pénible cessa et le malade franchit la grande frontière. Les années s'écoulèrent. Ezra et toute sa famille avaient oublié les paroles du mourant. Le septième anniversaire vint et Ezra partit au travail sur sa ferme. Il travailla gaiement, car il se sentait fort et en parfaite santé. Vers midi il revint à la maison et dit : « femme, je me sens mal ». Son état empira rapidement et à 2 heures 30 de l'après-midi, il expira. *Il y avait sept ans, heure pour heure, que son frère était mort.*

5° Du « *Religio-philosophical journal* », San Francisco, 5 octobre 1899. — M. Uriel Buchanan, de Chicago, est un homme bien connu par ses recherches sur le spiritualisme. Il n'hésite pas à affirmer d'après l' « Inter Ocean » du dimanche, qu'il a vu beaucoup de ceux qui ont passé depuis longtemps le seuil du monde soi-disant invisible, et qu'il leur a causé. On lui a demandé s'il avait été prévenu d'événements à venir. En réponse à cette question, M. Buchanan écrit : « Oui, et cela depuis mon enfance; non seule-
« ment en rêve, mais aussi pendant la veille. Par moment, j'entends des
« voix, d'autres fois, je n'ai que des impressions. Mais ces impressions por-
« tent en elles une telle marque de certitude que, depuis longtemps, j'ai
« appris à en tenir compte dans ma vie quotidienne. Et aussi longtemps
« que je les suis, tout va bien pour moi. »

BELISAMA OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE III

LES DRUIDES, LES DRUIDESSES ET LE DRUIDISME.

On nomme DRUIDISME, l'ensemble des doctrines morales, philosophiques et religieuses découvertes, enseignées et pratiquées par les DRUIDES, c'est-à-dire par les prêtres les plus hauts placés dans l'ordre sacerdotal.

C'est bien à tort qu'un grand nombre d'auteurs ont défini le Druide comme étant le prêtre, le sacerdote de la Religion gauloise. Le Druide a existé bien avant cette religion, c'est probablement le plus ancien philosophe de l'Antiquité, si, comme beaucoup d'auteurs le pensent, les Celtes sont les plus anciens habitants de notre globe.

D'où dérive ce terme de *Druide*?

On s'accorde généralement à reconnaître qu'il est dérivé du celte : En gallois, en effet, derw (*derou*) signifie chêne; c'est évidemment le même mot

que le Breton armoricain : *derf Derv, derô* d'où est dérivé *driot* le nom d'une variété de chêne qui croît dans l'Est de la France; ce terme de *derou* n'est guère éloigné du grec drus (δρυς) qui sert à désigner le chêne » (1).

Ainsi, d'après ce qui précède, on peut bien conclure que le Druide était l'homme du chêne, le prêtre du chêne, qui dans tout l'Occident, et cela dès les temps les plus reculés, a été considéré comme l'arbre sacré par excellence, le porteur du *Gui Sacré*. Ce qui permet à Jean Reynaud d'écrire avec raison : « Il suffirait de savoir qu'Esus était le Dieu du chêne pour en conclure qu'il était le Dieu principal de la Gaule et qu'Esus n'ait fini par être identifié avec Jupiter... Maxime de Tyre constate que : « Les Celtes adorent Jupiter, mais le Jupiter Celtique est un chêne » (2).

Voici une autre étymologie de ce même mot; nous la donnons à titre de curiosité, cependant nous ajouterons que si elle n'est pas vraie, elle est en tout cas vraisemblable; nous en faisons juge le lecteur.

« Le mot *Druide*, en anglo-saxon *Druid* (*Drouid*), renferme un sens bien autrement sérieux et remarquable. Il faut considérer que César en rapportant le nom des Druides a cherché à adoucir les sons durs et gutturaux de la langue Celtique et il a écrit Druides (*Drouides*) au lieu de *Truoides*. Ce dernier terme permet de trouver aisément la clef de l'énigme.

« Il se compose du verbe *to trow* (*trô*), imaginer, penser, croire et d'un autre verbe *to head* (*hid*), prendre garde, faire attention, *trowhead* (*Trôwhid*) » (3).

Des deux étymologies, nous préférons certes la dernière, qui nous montre les Druides comme des penseurs, des philosophes, ce qui est très juste.

L'étymologie grecque, proposée par Pline, ne nous paraît guère soutenable, parce que les Druides, qui d'après un grand nombre d'auteurs seraient d'origine phénicienne existaient avant les Grecs, et Pline, du reste, ne donne cette étymologie que comme une simple supposition : « *Jam per se roborum eligunt lucos*, dit-il, *nec ulla sacra sine ed fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpretatione grœcâ possint Druidi videri* (4) ».

Ce mot de *possint* montre bien une simple supposition, c'est donc la ressemblance de δρυς avec Druide qui a suggéré l'idée de cette étymologie.

Ammien Marcellin nomme les Druides *Drysidae*, nous trouvons donc encore ici cette racine *Dry*, qui nous rappelle non seulement la variété de chêne, *Driot* ci-dessus nommé, mais encore dans l'Anglo-Saxon, on nomme *Dry* un *Mage*, ou Magicien, les Druides n'étaient-ils pas des Mages? Et, fait digne de

(1) *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, page 70.

(2) Jean Reynaud, *L'Esprit de la Gaule*, 1 vol. in-8°, Paris, 1866.

(3) A. Boudet, *La vraie langue celtique*, page 170, 1 vol. in-12 de 310 pages. Carcassonne, 1886.

(4) *Hist. nat.*, XVI, 95.

remarque, dans le Welché, nous connaissons un terme *Driod* qui signifie *Sage* ou *Mage*, ce qui est tout un, car un Mage est un Savant, un Sage (*Sapiens*).

Donc, s'il nous fallait à tout prix donner une conclusion, nous dirions que Druide est dérivé de ces derniers mots : *Dry*, *Dryod*; d'autant que nous savons, nous l'avons vu au début de ce chapitre, que les Druides formaient la première classe la plus savante de l'Ordre sacerdotal; en effet le sacré Collège des Druides comprenait dans son sein trois classes : *Les Druides* proprement dits, formant le Suprême Collège pontifical; à eux étaient réservés le droit de justice, l'instruction et le pouvoir de faire la guerre ou de traiter de la paix.

Le chef des Druides, l'archidruide possédait à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel; il était nommé par le suffrage universel de ses collègues, aussi avait-il la puissance absolue. L'archidruide, en Celtique *Coï'Bhi* ou *Coï'bhi Druide* jouissait de la plus grande vénération et de la plus grande confiance, nous pouvons en témoigner par le proverbe celtique que voici :

Ge fagus clech do làr
S faigse na sin Cabhair Coï'bhi.

ce qui veut dire :

La pierre n'est pas aussi proche de la terre
que l'assistance du Coï'bhi pour ceux qui ont besoin de son secours.

Le *Coï'bhi* avait voix décisive dans toutes les Assemblées et son jugement était sans appel.

A côté de l'archidruide figurait le Semnothée. Ce haut fonctionnaire était-il le supérieur de l'archidruide ? c'est croyable puisqu'il était honoré du titre de Prince ; ou bien partageait-il simplement le pouvoir avec lui ? Nous l'ignorons et on ne saurait rien préciser à cet égard; tout ce que nous savons, c'est que le Semnothée celtique, qu'on retrouvait partout sans le voir jamais nulle part, se nommait en Gaule MAN-AS, l'homme premier ou l'homme prince, dans l'Inde *Muni*, en Egypte *Menès*, en Crète *Minos*, dans notre moyen-âge *Monos*, le moine, le solitaire, le seul. En effet le *Somnothée*, personnage *ubiquiste*, *poseur de signatures divines* était bien dans les temps antiques chez les Celtes, le *Monos*, le seul de son espèce. Il représentait ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Pape* des catholiques.

A propos de ce Semnothée, il y avait une légende qui a persisté jusqu'à nos jours dans le Poitou et dénommée *le Bain du moine*. Cette légende qui s'est transmise oralement de génération en génération remonte certainement à plusieurs siècles avant notre ère.

Voici à quoi est due cette légende.

Le 12 janvier, c'est-à-dire en plein solstice d'hiver, on disait qu'à minuit le chef des Druides, le Semnothée, avait l'habitude de se baigner dans les

eaux glacées d'un lac, afin de se laver et de se purifier des fautes qu'il avait pu commettre dans l'année. De cette façon, il se purgeait non seulement de ses fautes personnelles, mais encore de celles de tous les autres Semnothées passés. C'est ce bain hivernal qu'on dénommait ***Bain du monos, Bain du moine.***

Le Semnothée était l'âme du Sacerdoce, l'arbitre des Bardes et des Clairvoyants, le guide des Celtes; que celui-ci fut *Brenn*, *Ovate*, ou *Barde*, il n'était qu'un instrument dans la main du Semnothée sacerdotal de la Celtique mystérieuse.

Quant au Grand-Prêtre, à l'archidruide, il avait la direction de l'Ecole des Druides, école qui se trouvait cachée dans la solitude des profondes forêts. Dans cette école, les prêtres les plus âgés instruisaient leurs successeurs pendant un très long noviciat comme nous le verrons plus loin.

Telle est d'après nous la véritable signification de ce terme Semnothée, mais on lui en donne d'autres, celui par exemple de *adorateurs de Dieu* (1) qu'on a appliqué à une certaine époque aux Druides mêmes.

Voici du reste une définition qu'en donne Roget de Belloguet (2) dans son *Glossaire Gaulois* :

86. SEMNOTHEOI, nom donnée avec celui de Druides aux Sages qu'on disait avoir été chez les Celtes et les Galates, les inventeurs de la Philosophie. On a prétendu que les Celtes désignaient ici les Germains, mais on voit dans Suidas, v° *Druidai* qu'il n'est question que des Gaulois. Il paraît même avoir pris Semnotheoi pour un simple synonyme de *Druidai*. Ce nom qui nous fait penser au *Semnoi* ou Philosophes Indiens dont parle Clément d'Alexandrie (3) signifierait effectivement en grec ceux qui vénèrent les dieux.

Au dire de divers auteurs grecs (4) les Druides et les Semnothées constituaient deux classes différentes de prêtres. — Les premiers ne s'occupaient pas de religion mais de morale et de physiologie ; ce n'étaient que les Semnothées qui pratiquaient l'exercice du culte. Ils étaient les prêtres de Samhan (5) terme qui en Irlandais sert à désigner la fin de l'été (6) qui correspondait au premier novembre par suite de l'ancienne division de l'année en trois saisons. Or c'est à cette époque que les Celtes célébraient la fête des morts. Se disant fils de Pluton ils passaient pour avoir des rapports

(1) Hist. nat. des Gaulois p. 9.

(2) Ethnogénie Gauloise, Int. de part. p. 205.

(3) Stromates, III.

(4) Diogène Laërce L. I, § 1. — Strabon L. IV p. 4. — Diodore de Sicile, L. V § 31. — Suidas, lexique au mot *Druidæ*.

(5) SAMHAN, signifie en Celtique *Feu solaire*, c'est aussi le feu central de la terre comme nous le disons un peu plus loin.

(6) De *Samh* été et *an* fin; au génitif ce mot fait *Samna*. O. Curry, Manuers of the ancient Irish, tome III, p. 217.

avec l'âme des morts et c'est du reste dans une contrée de leur pays d'abord dénommée Cimnerie qu'Homère place l'Evocation des Ombres faite par le roi d'Itaque : Ulysse ; Samhan comme nous l'avons dit en note signifie en Celtique comne en Irlandais *Feu solaire*. mais c'est aussi dans la terre le feu central ou Enfers, l'empire de Pluton. Dans l'homme c'est le sang ou chaleur interne ; l'associé de Samhan ou le sang, c'est la liqueur séminale ou la sève vitale.

Le roi du feu Pluton dont le nom grec signifie Riche, dont les latins ont fait Dispater ou Div Pâter était dénommé chez les Bretons le Père-feu ; Samhan chez les Celtes était représenté sous la forme de Kernunnos, à la tête armée de cornes branchues.

La deuxième classe de prêtres comprenait les *Ovates* ou *Vates* (Prophètes) fidèles dépositaires des rites sacrés et des cérémonies religieuses. Cette classe exerçait aussi l'art divinatoire, elle remplissait donc le même office que les Augures et les Aruspices à Rome.

La troisième classe de prêtres comprenait les *Bardes* ou poëtes religieux ou guerriers, qui chantaient non seulement les louanges des Dieux et des héros de la Patrie, mais qui enseignaient aussi les arts.

Enfin, le collège des Prêtres était complété par les Druidesses c'est-à-dire par des jeunes filles ou des jeunes femmes qui avaient le don de prophétiser ; aussi prédisaient-elles l'avenir, et rendaient-elles des oracles, auxquels on obéissait aveuglément. Initiées aux *Grands Mystères*, elles avaient le pouvoir sur les Esprits des éléments, elles pouvaient même se rendre invisibles et extérioriser leur astral. Les Druidesses de la Bretagne, celles de l'île de Sein peuvent être considérées comme les dernières Sibylles ayant vécu sur notre terre à l'époque contemporaine.

A l'origine de la race Celtique et du culte Druidique, l'homme n'était qu'au second plan, c'est la femme qui était au premier, et c'est ce qui explique la grande influence qu'avaient les Druidesses. Ainsi quand elles paraissaient dans les fêtes de la nation ; elles étaient entourées du plus profond respect et tous inclinaient la tête devant leur majesté, quand elles traversaient la foule. D'après le passage suivant de Pomponius Méla nous voyons que les Druidesses exerçaient un pouvoir sur les Eléments.

« L'île de Sena, dit cet auteur, est renommée par un oracle Gaulois, dont les prêtresses au nombre de neuf, ont la puissance d'enchaîner les vents et les tempêtes par une sorte d'enchantement... Les asiles des Collèges ou monastères de Druidesses dont les autres Grecs et latins nous révèlent l'existence, sont situés dans les îles les plus sauvages des mers de l'Armorique et de la Bretagne. Le nautonnier qui, durant les nuits d'orage, rase les bords escarpés de ces écueils toujours battus par les flots en furie, entrevoit sur la pointe des rocs tournoyer des flammes rougeâtres, des fantômes

aux longues chevelures agitant des torches ardentes, dont la lueur se confond avec celle de la foudre. Ce sont les Druidesses, accomplissant leurs rites interdits à l'œil des hommes. Si l'étranger est assez téméraire pour tenter d'aborder, on assure qu'aussitôt l'ouragan chassera son navire au large et que d'effrayantes apparitions le poursuivront longtemps sur les eaux (1).

Le collège des Druidesses était précisément établi dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire. Ces prêtresses, nous venons de le dire, avaient une grande renommée de science et leur savoir avait laissé de si profondes traces dans les esprits, que même au milieu du XIVe siècle, des sorcières exploitaient encore cette grande renommée scientifique. Le nombre des sorcières se multipliait tellement qu'un évêque du diocèse se crut obligé de fulminer contre elles une bulle d'excommunication. L'évêque fulmina avec tous les rites alors en usage, c'est-à-dire qu'il prononça l'excommunication en pleine cathédrale (2) au son des cloches, en allumant et en éteignant successivement les cierges et foulant aux pieds le missel et la croix. César nous dit que chaque année, les Druides se réunissaient dans un lieu spécial sur la frontière des peuples Carnutes pour y célébrer le culte en commun et y juger des différents qu'on soumettait à leur juridiction; c'est dans cette juridiction qu'on nommait l'archidruide (*Præses Druidarum*).

L'ordre des Druides était électif et comme il avait le monopole de l'Education, il pouvait choisir dans la jeunesse les meilleurs sujets pour recruter son ordre. Le noviciat durait quelquefois vingt ans et le novice devait passer par des épreuves fort sévères.

Dans ses *Commentaires*, César nous apprend également que si les Druides n'écrivaient point les *Mystères* de leur science, c'était pour obliger les jeunes gens à les apprendre par cœur, ce qui fortifiait leur mémoire.

Voici le passage des *Commentaires* (3).

« Ils empêchaient les jeunes gens de se reposer sur l'écriture et aussi de négliger ainsi l'exercice de la mémoire. Il arrive ordinairement en effet, que l'on s'applique moins à retenir par cœur, ce que l'on peut apprendre au moyen des livres ».

(1) OLUS MAGNUS (Livre III, ch. 16), nous dit aussi que sur les côtes des mers septentrionales, il y avait des hommes connus sous le nom de *Tempestaires* qui trafiquaient du vent. Ils vendaient aux navigateurs un lambeau de toile qui portait trois nœuds qui avaient été faits en récitant des prières magiques. Si le navigateur dénouait le premier nœud, il s'élevait sur la mer un vent doux, le second nœud dénoué donnait lieu à un vent fort; quant au troisième il déchaînait la tempête.

(2) Voici la formule sacramentelle : *Sortiarias quia quotidie multiplicantur in civitate et diœcesi nannetendi... excommunicamus* (*Statuta ollivari, episcopi Nannetensis, ad ann.* 1354; D. MORICE, *Histoire de Bretagne*, Preuves).

(3) CÆSAR, *de bell. gall.* VI, 14.

Cette explication de César est absolument fausse, les jeunes Druides devaient apprendre par cœur les *Mystères*, afin que le vulgaire, ne put les connaître car il aurait était ainsi initié. — Voilà la véritable raison et quand nous employons ce terme d'*Initié*, il faut entendre qu'il aurait connu seulement une partie de l'*Initiation*, car l'Initiation complète, intégrale ne comportait pas moins de vingt-mille vers, ce qui exigeait une étude de vingt années de labeur, car ce n'était pas tout de connaître par cœur les vers, il fallait aussi pénétrer le sens des commentaires et en comprendre toutes les explications, parfois considérables.

Par cette méthode d'enseignement les Druides connaissaient seuls la science sacrée : LES GRANDS MYSTÈRES, qui ont totalement disparu avec les Druides comme l'observe Ragon (1) : « Nous avons constaté l'anéantissement dans le monde, des anciens mystères initiatiques avec la ruine d'Alésia ou Alise, grande ville de la *Gaule Celtique* capitale des Mandubiens, dans la Gaule Lyonnaise, la Thèbes des Celtes, ancienne métropole et tombeau de l'*Initiation* du culte Druidique et de la liberté Gauloise ».

Ce récit est du reste parfaitement confirmé par Pline, Suétone et Tacite.

Voici en effet ce que ces auteurs nous apprennent au sujet de la disparition des Druides.

« Claude abolit entièrement la religion des Druides (*Druidarum religionem Claudius penitus abolivit* (2).

Dans une partie de son XXXe LIVRE, Pline dit : « Nous allons dévoiler les mensonges de la Magie, elle est à la fois ce qu'il y a de plus faux et ce qui a régné le plus dans le monde... On ne s'étonnera pas de l'empire qu'elle s'est acquise, si l'on songe qu'elle a embrassé et confondu en elle, les trois choses les plus puissantes sur l'esprit humain : la médecine, la crainte des Dieux et le désir de connaître l'avenir. C'est en Orient qu'elle est née, chez les anciens Perses. On l'a trouvée aussi en Grèce. Elle a existé également en Italie; on en voit des traces dans nos lois des XII Tables et dans d'autres documents ; ce n'est qu'en l'an 657 de Rome, qu'un Sénatus consulte a interdit d'immoler des victimes humaines, ce qui prouve que jusqu'à cette époque on accomplissait cet horrible sacrifice ».

Et dans le même LIVRE § 4, 13, Pline écrit : Cette magie a possédé les Gaules jusqu'au temps dont nous nous souvenons ; c'est seulement sous le Principat de Tibère qu'un sénatus-consulte a fait disparaître leurs Druides et toute cette tourbe de Mages-Médecins. »

Comme le lecteur peut le constater ces textes se contredisent : *Tiberii Cœsaris principatus sustulit Druidas* ; et le même auteur et Tacite nous mon-

(1) La maçonnerie orthodoxe, chap. I, page 21.
(2) Suétone, *Claude*, 25.

trent encore les Druides vivants et agissants sous Vespasien (1); mais nous pensons qu'à cette époque, ils ne battaient guère que d'une aile et que c'est bien César, comme le dit Ragon et le confirme Pline, qui a été le véritable destructeur des Collèges Druidiques.

Les autres auteurs, qui après César se sont occupés des mœurs et de la religion des Gaulois, se contentent de constater purement et simplement les faits relatés par le grand massacreur romain, sans nous fournir plus de détails.

Il existait cependant une *Initiation Druidique*, qui s'est conservée jusqu'au moyen-âge dans le pays de Galles, dans la Bretagne et peut-être jusqu'à nous.

Cette Initiation ou du moins une partie de celle-ci s'est conservée par la tradition et les chants Bardiques.

Au sujet de ce qui précède sur la destruction des Druides ainsi que sur l'Initiation, nous citerons ici un autre passage de Ragon :

« On sait, dit cet auteur (2) que Vercingétorix du pays des Arvernes souleva cinquante-trois ans avant notre ère contre le joug romain toute la Gaule centrale soumise à César. On le nomma chef de la Confédération. Malgré des prodiges de valeur, ce chef célèbre fut vaincu, puis assiégé l'année suivante dans Alésia. Il y soutint une lutte héroïque et fut forcé de se rendre. Après avoir orné le triomphe sanglant du vainqueur, il fut étranglé à Rome en 47. César dans sa rage barbare avait fait égorger la garnison, massacrer les habitants et les prêtres du Collège, piller et raser cette riche et savante cité.

Non loin de là florissait *Bibracte*, la mère des sciences, l'âme des nations primitives, ville également fameuse par son sacré Collège des Druides, par sa civilisation, ses écoles où l'on enseignait à 40.000 étudiants : Philosophie, Belles-lettres, Grammaire, Jurisprudence, astrologie, sciences occultes, architecture, etc.

Rivale de Thèbes et de Memphis, d'Athènes et de Rome, elle possédait un amphithéâtre entouré de statues colossales, pour les gladiateurs et pouvant contenir 100.000 spectateurs ; un capitole, des temples de Janus, Pluton, Proserpine, Jupiter, Apollon, Minerve, Cybèle, de Vénus et d'Anubis, et au milieu de ses somptueux édifices, la Naumachie avec son immense bassin, incroyable construction, monument gigantesque où flottaient des barques et des galères, destinées aux joutes nautiques ; puis un champ de Mars, un aqueduc, des

(1) Cf. — *Hist. nat* XXX, 4, 3 *Ibid.* XVI, 95, 249, 251 ; *Ibid.* XXIX, 12, 52. Tacite, *Hist. nat.* IV, 54. — *Possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi superstitione vana Druidæ canebant.*

(2) *La maçonnerie orthodoxe*, 1 vol. in-8°. Paris 1853, ch. I. p. 21.

fontaines, des bains publics, enfin des murailles dont la fondation remontait aux temps héroïques.

Mais Sacrovir, chef des Gaulois révoltés contre le despotisme romain sous Tibère fut défait l'an 21 par Silius, près de cette grande cité et se donna la mort avec ses conjurés sur un bûcher aux yeux des assiégeants, avant le sac de la ville.

« Les Courtisans de l'époque ont changé le nom de Bibracte en celui d'*Augustodunum* qui, par contraction et comme pour voiler en l'éternisant la honte des flatteurs est devenu *Autun*.

« Arles fondée deux mille ans AV. J. C., fut saccagée en 270. Cette métropole des Gaules, relevée quarante ans après par Constantin conserve encore quelques restes de son antique splendeur : amphithéâtre, capitole obélisque en granit de 17 mètres de hauteur, arc de triomphe, catacombes, etc.

« Ainsi finit la civilisation Celtique ou Gauloise ; déjà César, en barbare digne de Rome, avait accompli la destruction des Mystères anciens par le sac des Temples et des Collèges initiatiques et par le massacre des Initiés et des Druides.

« Rome restait ; mais elle ne posséda jamais que les *Petits Mystères*, cette ombre de la science secrète, la grande Initiation était éteinte. ».

Rome avait pour habitude, pour principe même, d'attirer à elle tous les cultes des cités voisines, elle s'attachait en un mot à conquérir autant les Dieux étrangers que les villes. Pourquoi les Romains si tolérants pour la religion des peuples vaincus, exterminèrent-ils en Gaule les ministres de la religion Druidique. Cette attitude si différente des Romains s'explique par la nécessité absolue d'empêcher les invasions germaniques en Italie ; de là l'attaque suprême et sans pitié des Romains contre le pouvoir civil et religieux des Druides, contre leur autorité dans les Assemblées annuelles. — Les Romains savaient fort bien que les Druides une fois disparus, tous les liens quelconques, (civils, sociaux, religieux) qui reliaient si fortement entre eux les Gaulois, ces liens seraient rompus et dès lors plus d'*assemblées nationales*, et partant plus de velleité d'indépendance.

Au dessous des Druides se trouvaient deux ordres : les Prophètes et les Bardes ; nous allons nous occuper des premiers. Strabon les nommait Οὐάτεις, c'est-à-dire les Prophètes, (1) les *Vates* latins, devins et poètes, dénommés par Diodore de Sicile Μάντεις, (2).

Chez les Celtes, ces devins ou prophètes se nommaient Eubages et Eubates d'où par corruption nous avons fait *Ovates*, *Ouates*, *Euates*. Ils étaient chargés de la partie extérieure du culte des sacrifices et c'est pour

(1) Strabon, lib. IV, c. 4 § 4.

(2) Diod : *de Sic.*, V. 31.

cela qu'ils étudiaient toutes les sciences dans leur application aux choses de la religion.

En dehors de ces trois classes de prêtres il y a lieu de mentionner ici, les Eubages et les Sennachaïs, qui étaient également placés sous l'autorité de l'archidruide (1), ou Souverain Pontife.

Les Sennachaïs étaient suivant la tradition et l'étymologie de leur nom, les chroniqueurs et les généalogistes des Celtes. Dans la langue celtique, en effet, le terme *Sennachas*, signifie histoire généalogique.

Diogène de Laërce les dénomme Σεμνόθεοι, c'étaient aussi les *Semnones* et les *Sennaci* des ordres religieux Celtes.

En Anglais (un des idiomes celtiques) *Sen* signifie vue, en y ajoutant la racine *aq* ou *ac* qui signifie perçant, aigu, nous avons *senc, ac*, vue perçante, qualification qui convient au plus haut point à un chroniqueur à un généalogiste.

Dans le dialecte des montagnes du Jura, dans lequel on retrouve quantités de mots et d'expressions celtiques *Seneger* signifie prédire, prévoir d'où l'on pourrait dire que les *Sennachaï* auraient pu être des devins.

Les Eubages ou Eubates occupaient le dernier rang de la hiérarchie. C'est bien à tort que quelques auteurs ont confondu ceux-ci avec les Vates (*ouates*) des Latins, dénomination altérée du celtique *Faidh*, qui signifie prophètes.

Voici une autre étymologie de ce mot, étymologie qui paraît nous rapprocher de son véritable sens. *Dé à* ou Déu-phaïste, qu'on prononce Eu-vaïste ou Eu-vaish signifie en celtique un *jeune homme qui promet beaucoup*.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

MÉDIUM A MATÉRIALISATION, EN RUSSIE

Monsieur Leymarie, 3 mai 1900 : Partant de ce principe que chacun doit activement servir dans la mesure de ses forces et du possible les idées de vérités sciemment acquises ; de plus, ayant dans un mémoire, très clairement présenté la très intéressante conversation que j'eus avec vous il y a deux ans, à Paris, je vous expose ici les faits dont je viens d'être le témoin attentif, qui méritent votre attention et tout l'intérêt de vos lecteurs.

Il y a quelque temps, devant passer quelques jours à R.., ville du centre de la Russie, je m'étais promis d'y renouer les relations que là, j'avais eues il y a trois ans, me souvenant des expériences de matérialisations extraordinaires constatées de visu et qui, depuis, mal interprétées, trop hâtivement peut-être, avaient été suspectées de charlatanisme. Depuis lors, le médium

(1) STRABON, I, 4 ; cas, I. 4 ; AMM. MARCEL. L. 15 et DIOGÈNE LAERCE.

méprisant les vaines curiosités et les sottises usuelles d'investigateurs superficiels, ne voulut plus, elle femme du monde et désintéressée, donner des preuves de l'existence de la force psychique.

Je voulais contrôler froidement et à nouveau les phénomènes constatés à l'aide de ce médium, et cela, en pleine lumière, sans préparations préalables et sujettes à suspicion.

Cet hiver, j'ai constaté à Saint-Pétersbourg, la belle faculté du Médium Sambor dont la *Revue Spirite* a tant parlé; mais la puissance de Mme Tch... me semblait supérieure, il me fallait le bien vérifier, en prenant mes garanties comme chercheur.

Mme Tch... dame distinguée, de haute éducation, est la femme d'un officier d'artillerie très bien noté par ses chefs, homme éclairé; après lui avoir signalé les séances de Sambor, elle voulut bien, exceptionnellement pour moi, sortir de sa réserve et me rendre témoin de faits qu'elle ne présente plus qu'à sa famille. *Promo domo sua.*

Au contraire de la nuit sombre nécessaire aux séances de Sambor, d'une chaîne obligatoire et d'un temps de préparation agaçant pour n'obtenir que des étincelles fulgurantes et des lévitations, nous plaçâmes chez Mme Tch... une table carrée au milieu du salon, à proximité d'une lampe à grande incandescence qui illuminait tous les recoins de la pièce; sur la table, une nappe légère qui s'élevait à un demi mètre du plancher, ce qui permettait à la lumière de traverser librement le dessous de la table.

Mme Tch... femme de petite complexion, au teint peu coloré, aux yeux toujours consumés par un feu ardent, se plaça d'un côté de la table, moi en face d'elle, le Capitaine Tch... était assis un peu en arrière de nous deux; je tournais le dos à la lampe qui éclairait le sujet en face; elle se recueillit pendant quelques instants. Immédiatement, au-dessous du plancher, nous entendions des coups secs et distincts; la nappe s'agitait et des doigts humains, que nous distinguions, prenaient ce qu'on leur offrait. Enfin, une soucoupe sur laquelle le sujet posait les doigts et par laquelle nous conversions avec la force psychique qui se manifestait, me dit: « Ne vous émotionnez pas et tendez votre main sous la table ».

Il y a trois ans, aux dernières expériences, j'avais affirmé, après avoir touché de la chair vivante, un peu froide et lisse, que je préférais quoi que ce soit à ce contact. Sur la prière de la force intelligente, à contre cœur je tendis ma main, sentis d'une manière certaine que je palpais un large morceau de matière, à surface plate, au toucher aussi doux que celui d'une pêche bien mûre, mais moins dense que la chair humaine.

Le médium devant moi, et en pleine lumière, ne fesait aucun mouvement, sa tranquillité était extrême. Les parties matérialisées, que je palpais, eurent dès lors des mouvements brusques, de tous côtés; elles saisissaient

même ma bottine, lorsque je ne la regardais pas ; elles raclaient sur un instrument que je lui présentais, faisant voltiger ou frapper le plateau de la table avec une sonnette qui lui avait été offerte.

Une adresse vertigineuse de Mme Tch... explique tout, dira-t-on, son pied fait l'office d'une main agile; je dirais et penserais comme les sceptiques, mais on ne peut rendre les mille détails de la curieuse expérience que je fesais; tout en prouvait le sérieux, exempt de supercheries. Le médium immobile, en paix, n'eût pu agiter son pied sans être vu, l'attouchement de la chair, ne pouvait être le sien et je n'eus jamais écrit ces lignes si je n'avais à dire que ce qui précède mais ce qui va suivre.

1° Spiritualiste convaincu, grâce à mes études théoriques, je suis l'adversaire des expériences que je décris ici ; on n'en peut tirer rien de nouveau, ni d'extraordinaire qui puisse augmenter ma conception du monde ambiant ; j'évite cette communion des forces intelligentes d'ordre inférieur, chose commune aux expériences dont il s'agit ici.

2° Je crains toujours que des charlatans, demi-médium, ne déflorent pour les personnes intelligentes, ou les gens vulgaires, la vérité de l'au-delà, si éclatante pour l'investigateur éclairé, qui a l'esprit de suite.

Avec persuasion, je garantis absolument que pendant la demi heure de l'expérience, ma présence d'esprit fut compléte et, froidement, je raisonnais en observateur qui cherche, plutôt porté à la critique scientifique pour déjouer un truc quelconque; je ne suis ni enthousiaste ni crédule.

L'essentiel, c'est que Mme Tch... ni son mari le distingué Capitaine d'artillerie, ne laissent supposer la supercherie, car, là, un médium de profession n'est pas en jeu; ils avaient absolument suspendu les séances, pour fuir les appréciations erronnées et aussi, la Neurasthénie qui s'attache au sujet après un certain nombre d'expériences. Je lui rends grâce pour m'avoir traité en privilégié.

Les forces psychiques non étudiées, les Esprits sont existants et pour se manifester il leur faut des instruments très sensibles ; Mme Tch... se met parfois à leur service, quand elle le peut.

Le lecteur de ce compte rendu devra donc conclure qu'il y a un intérêt de premier ordre à disséquer rationnellement la portée des expériences qui suivent :

Je demandais instamment à voir la partie matérialisée. Après avoir touché, sous la table, un objet charnel très doux, une petite main blanche en sortit brusquement, la ligne du cubitus tournée vers moi, le médium ayant la face éclairée en pleine lumière, toujours immobile et ses deux mains posées sur la table. Le sujet ne pouvait être la raison directe de cette main, même en se servant de son pied, d'autant plus que la petite main, placée sous mes

yeux, était à un tiers de mètre de Mme Tch... et placée perpendiculairement à la ligne de position normale des pieds du médium.

La petite main reposait sur un élargissement de matière, assez semblable à ce que représente un poing fermé, mais un poing si menu, que sa petitesse était extra-humaine.

Court et rond, il tenait avec énergie un plumeau qu'il brandissait d'une étrange manière, en des mouvements précis et très bien définis. J'eus ainsi le temps de me rendre compte et de bien fixer dans ma mémoire l'aspect caractéristique de ce que je décris. Puis la gentille petite main disparut sous la nappe. Tout pour moi, est ici incontestable.

Mes aimables hôtes étant attendus comme moi, à une fête officielle où nous étions conviés, les expériences durent être suspendues. Je partais le lendemain matin et, du reste, ma conviction était faite; il n'y avait pas eu ici, un médium comme Eusapia, agité, tendant les bras (ce qui a fait affirmer que les mains apparues n'étaient que le prolongement de sa force extériorisée), mais la pleine lumière, un médium impassible et un observateur qui sait voir et veut tout analyser.

Plus que jamais, j'étais certain que Mme Tch... offrait toutes garanties de contrôle, faciles et rationnelles; il n'en est point de même avecles exigences intolérables des médiums payés, dont on parle tant et trop.

Ces expériences de matérialisations partielles pourraient se compléter par des apparitions entières, concrètes, d'un être psychique, si le médium voulait dépenser une plus grande force d'énergie au service des entités psychiques; la petite portée des résultats obtenus dans une petite ville où chacun a ses préjugés, l'en a empêché. Les chercheurs autorisés, qui étudient au nom de la science et de toujours plus de vérité, devraient prendre en considération tout ce qui précède. Souhaitons-le et puissent nos amis profiter de l'élément extraordinaire d'investigation que je leur présente, pour le bien de la cause qui nous est chère, pour s'objectiver mieux vers la solution la plus sage de la science de l'avenir.

F. Miantchaninoff. 19. B. V. D. des Gardes à cheval, Saint-Pétersbourg.

Nota. — *P. S.* — Cette lettre est écrite à l'insu de M. et Mme Tch... J'espère les avoir persuadés de ne plus avoir autant de rigueur et de réserve, de se confier aux personnes sérieuses qui croient au témoignage de leur raison et de la vue. — Que ce médium puissant et honnête fuie les facétieux qui demandent aux forces psychiques de leur apporter de l'or et du bien être.

LES ANIMAUX MORPHINOMANES

D'après les observations et les études de plusieurs savants naturalistes français et allemands, les bêtes et l'homme ne se contentent pas de partager le triste privilège de s'alcooliser, ils sont aussi souvent, l'un et l'autre morphinomanes. Les bêtes qui ont goûté à l'opium ne savent plus s'en passer, elles succombent quand on les en prive.

Voici des faits très intérèressants à ce sujet, rapportés par le docteur Thorel, membre de la mission scientifique du Mékong :

Les cochons nourris avec les feuilles et les capsules du pavot (Papaver somniferum), s'y accoutument et maigrissent à vue d'œil quand on vient à leur supprimer cette nourriture.

Les abeilles, qui n'existaient pas dans la province du Yunnam, avant que le pavot y fût introduit, s'y sont répandues depuis la culture de cette plante et chose étrange, les abeilles sont tellement habituées à l'opiophagie qu'elles meurent chaque année en grande quantité, lorsque, après la floraison du pavot, elles se trouvent privées des fleurs qu'elles avaient l'habitude de butiner.

Monsieur Laverune, dans un article paru dans le « Cosmos » cite quelques autres exemples très intéressants et il écrit ceci au sujet des chats de Cochinchine et du Cambodge :

« Toutes les personnes qui visitent les fumeries d'opium de Cochinchine et du Cambodge, constatent qu'une multitude de chats s'y rendent de tous les points et s'y complaisent, n'en sortant qu'a l'heure de la fermeture de ces établissements.

« Monsieur L..., propriétaire à Datho, près Saïgon, possédait un gros chat, son grand favori ; chaque fois il venait près de son maître au moment où celui-ci fumait son opium et se couchait à côté de lui, bientôt ronronnant de béatitude.

« Après la huitième, ou dixième pipe, le sommeil le gagnait et pendant quelque temps, il dormait ; une fois réveillé, il manifestait de l'agitation et recherchait avec instance les caresses de Monsieur L..., puis il jouait avec les ustensiles de la fumerie, sautait et gambadait. Si, le lendemain, on l'oubliait, en le laissant dehors à l'heure où Monsieur L... fumait son opium, le matou se mettait constamment a miauler, et cessait dès que la porte lui était ouverte ; alors il se calmait, allait se coucher à sa place habituelle, s'apprêtant à savourer la délicieuse fumée.

J. DE KRONHELM.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

2e SÉRIE

PREMIER ENTRETIEN

(Voir la *Revue* de mai 1900).

D. — Qui donc, dans les temps futurs, remplacera sur la terre les rois et les prêtres?

R. — Ce sont les magnétiseurs, seuls véritables conducteurs des peuples régénérés.

D. — Pourquoi les magnétiseurs seront-ils nos conducteurs ?

R. — Parce que, possédant les forces et les pouvoirs de l'âme, ils seront les rois et les maîtres de la Création.

D. — Si les magnétiseurs deviennent nos rois et nos maîtres, nous passerons donc d'un despotisme à l'autre?

R. — Non, car ayant détruit en eux tout germe d'égoïsme et d'orgueil, ils n'emploieront leurs pouvoirs qu'au bien particulier de chacun et au profit de tous.

D. — Que feront-ils pour le bien de chacun?

R. — Il mettront chaque Incarné en relation avec son groupement supérieur en lui transmettant ses conseils et ses sages avis.

D. — Comment s'emploieront-ils au bien général?

R. — En travaillant à éveiller les âmes à la vie spirituelle et en les aidant à acquérir les lumières et les pouvoirs qu'ils possèdent eux-mêmes.

D. — Que résultera-t-il de ces pouvoirs acquis par la presque totalité des Incarnés?

R. — Il en résultera, pour les hommes, la possibilité de changer les conditions de la vie matérielle et de renouveler la face de la terre.

Amis, l'heure est venue de déchirer les voiles et d'expliquer les énigmes. Aidés par l'Invisible, vous pouvez ouvrir le livre de vie pour apprendre à connaître les grandeurs et les mystères de nos destinées futures.

C'est le fluide éthéré qui vous fournira le fil conducteur, capable de vous diriger dans vos recherches, et c'est le magnétisme spirituel qui le placera dans vos mains.

Les lumières que vous avez reçues jusqu'à ce jour sont, à celles que vous recevrez dans l'avenir, ce qu'est l'éclairage imparfait de vos nuits sombres, comparé à la splendeur du plein jour.

Du reste, par les aperçus que nous vous donnerons dans ces pages, aperçus si fort au-dessus de toute compétence humaine, vous verrez jusqu'où peuvent s'élever, sous une inspiration divine, la compréhension de l'esprit et le vol de la pensée.

DEUXIÈME ENTRETIEN

D. — Quelle est la première chose que nous ayons à faire pour acquérir les forces et les pouvoirs de l'âme?

R. — C'est de travailler à développer et exercer la *volonté* qui est le moteur souverain, pouvant mettre en activité les forces du monde visible et celles du monde invisible.

D. — Pourquoi la *volonté* est-elle ce moteur?

R. — Parce qu'elle est la fibre sensible à laquelle correspondent toutes les fibres composant le faisceau intérieur et le réseau extérieur des fluides qui sont en vous et autour de vous.

D. — A quoi devons-nous d'abord exercer notre volonté?

R. — Vous devez l'exercer à soumettre votre nature inférieure et à la rendre pour toujours votre esclave souple et docile.

D. — Quel résultat obtiendrons-nous par ce travail?

R. — Celui de délivrer votre esprit des chaînes formées par vos passions; chaînes qui le tiennent lié, soit à la terre, soit au plan inférieur de l'Astral.

D. — Que fera notre esprit délivré de ces chaînes?

R. — Il s'élèvera jusqu'aux plans lumineux de l'Espace pour s'unir à sa nature divine, c'est-à-dire à son groupement supérieur.

D. — Qu'adviendra-t-il lorsque la plupart des esprits incarnés auront atteint ce niveau?

R. — Réunissant leurs forces et concentrant leurs efforts, ils délivreront la terre des liens qui l'enchaînent aux régions sombres de l'Espace et s'élanceront avec elle dans les plaines radieuses qui confinent à l'Infini.

Amis, ce n'est pas en imposant votre volonté à vos semblables, que vous lui donnerez la souplesse et l'énergie nécessaire. C'est en l'appliquant à résister aux attractions inférieures, c'est-à-dire à vos passions et aux instincts de la matière.

N'accordez plus à votre corps, à ses besoins, à ses exigences, qu'une attention distraite et indifférente.

Veillez sur vous avec un tel soin que pas une parole, pas un geste ne vous échappe sans que, intérieurement, vous en ayez reconnu l'opportunité.

Alors, vos rapports avec vos semblables, au lieu d'être ce qu'ils ont été jusqu'à ce jour : une source de discorde et de malentendus, deviendront ce qu'ils doivent être en réalité : un échange d'affectueuses paroles et de bons procédés.

TROISIÈME ENTRETIEN

D. — Que devons-nous faire encore pour développer les forces de l'âme?

R. — Vous devez élever le niveau habituel de vos pensées afin de changer la direction des fluides qui vous entourent.

D. — Expliquez-nous cela?

R. — En éparpillant vos pensées sur les sujets terre à terre de la vie matérielle, vous créez des courants fluidiques dont la position verticale empêche tout rayonnement, de même qu'un flambeau tenu obliquement, ne peut donner sa lumière. En élevant le cours habituel de vos pensées vers les aspects supérieurs de la Vérité, vous donnez à tous les fluides convergents une position droite qui augmente l'intensité de leurs flammes et la chaleur de leurs rayons.

D. — Que résulte-t-il de ce changement dans la position des fluides?

R. — Il en résulte que le foyer de votre âme se trouve considérablement agrandi et ses forces décuplées?

D. — Qu'en advient-il ensuite?

R. — L'âme, par cette intensité de lumière et de chaleur, se débarrasse peu à peu des scories impures qui la liaient à son corps; celui-ci, au lieu d'être la tunique de Nessus, attachée à ses flancs, devient le vêtement ample et flottant qu'elle peut quitter et reprendre à volonté.

La *fixation de la pensée* sur les devoirs de la vie intérieure et l'*assujettissement de la volonté* aux instincts élevés de l'âme, voilà, amis, les deux conditions essentielles pour en acquérir les forces et les pouvoirs.

Travaillez donc à réaliser ces conditions sans vous laisser rebuter par les efforts qu'elles demandent et la longueur de temps qu'elles réclament.

Peu à peu, vous verrez la lumière pénétrer dans vos esprits; vos sens internes se vivifier et vous donner la perception de l'Invisible.

Un jour, enfin, votre âme quittant, sans que mort s'en suive, sa prison de chair et se réfugiant dans nos bras, pourra contempler, joyeuse et émue, les beautés de l'Espace et les réalités de la vie d'outre-tombe.

QUATRIÈME ENTRETIEN

D. — Voulez-vous nous expliquer ce que c'est que les sens internes?

R. — Chacun de vos sens a son correspondant intérieur, l'un et l'autre font partie d'un même appareil dont une extrémité débouche sur le plan visible et l'autre sur le plan invisible.

D. — Pourquoi, jusqu'à ce jour, n'avons-nous pas eu connaissance de ces sens et n'avons-nous pas pu nous en servir?

R. — Parce que vos âmes, nouvellement éveillées à la vie spirituelle, doivent apprendre à se servir de leurs sens internes comme l'enfant nouveau né doit apprendre à se servir de ses sens externes.

D. — Que devons-nous faire pour apprendre à nous servir de nos sens internes?

R. — Il faut faire grandir en vous la vie spirituelle en lui appliquant l'attention, les soins, les énergies consacrés jusqu'ici à la seule vie matérielle.

D. — Que résultera-t-il de cela?

R. — Il en résultera que vos sens internes se vivifiant, leur fonctionnement normal s'établira et vous permettra de constater, de jour en jour, un plus grand développement de la pensée, une plus grande pénétration du sentiment.

Plus vous avancerez dans l'étude de la Vérité, amis, plus vous reconnaîtrez combien ses aspects sont simples et lumineux, et plus vous serez étonnés de n'avoir pas pu saisir vous-mêmes les aperçus que nous vous en donnons.

Le fonctionnement régulier de vos sens internes développera considérablement votre puissance de compréhension.

Vous vous rendrez compte, alors, que nos âmes ou foyers sont des parties détachées momentanément de leur Unité et que, réunies à cette *Unité*, leurs facultés agrandies leur permettra d'embrasser l'Univers entier du double rayonnement de leur *Intelligence* et de leur *Amour*.

CINQUIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'est-ce donc que cette lumière divine qui doit pénétrer nos esprits ?

R. — C'est le fluide éthéré dans lequel se baignent les mondes de l'Espace mais que s'assimilent, seuls, les Etres qui gravitent sur les plans supérieurs.

D. — Pourquoi les êtres supérieurs peuvent-ils, seuls, s'assimiler le fluide éthéré ?

R. — Parce que le mental obstrué des êtres inférieurs ne saurait attirer ce fluide pur et rayonnant.

D. — Que faut-il faire pour pouvoir l'attirer ?

R. — Il faut transporter le niveau de vos pensées sur les plans supérieurs par l'aspiration incessante de vos âmes vers le *beau*, le *bien*, le *vrai*, et par les efforts réalisés en vue de votre amélioration.

D. — Quel résultat aura pour nous l'illumination de nos esprits par le fluide éthéré ?

R. — Celui de jouir d'un pouvoir de rayonnement qui vous permettra de pénétrer et de transformer à volonté les états de la matière, de connaître les événements du passé et de prévoir les événements de l'avenir.

Amis, le fluide éthéré vient de l'Infini, et ce sont les vibrations de l'éther qui le propagent à travers tous les degrés de l'Espace.

C'est sous les feux de sa lumière intense que nos parcelles se sont, à l'origine, séparées de leur Unité, et c'est à l'aide de ses reflets puissants que nous travaillons à la reconstitution de nos foyers respectifs.

Appelons sans cesse en nous son rayonnement lumineux, nécessaire à nos âmes pour atteindre à la perfection, comme les rayons du soleil sont nécessaires aux fruits de la terre pour arriver à la maturité.

N'oublions pas que ce fluide parfait est le souffle de l'*Intelligence suprême* et de l'*Universel amour*, et qu'en l'aspirant, nous ferons grandir en nous les forces divines qui doivent opérer la régénération de la terre et activer le progrès de son humanité.

(*A suivre*).

LES ASPIRATIONS

VERS LA LUMIÈRE ASTRALE

Sonnet dédié à M. Henri Detouche.

La torpeur où les sens te tiennent endormi
Paralyse l'effort de ta pensée altière,
Et c'est comme une nuit sans espoir de lumière
Dans la prison de chair où tu vis à demi.

L'ange qui dort en toi cependant a frémi
Jusqu'au fond de l'abîme où l'étreint la matière,
Son front garde le sceau de sa grandeur première,
Et sa divine voix dans ton cœur a gémi.

Il cherche à remonter à sa sphère céleste,
Mais il secoue en vain son corps de fange, il reste
Où le tient enlizé la faune au pied fourchu.

O vous, morts, précurseurs de la vie éternelle
Relevez, soutenez l'ange presque déchu
Dans la lutte suprême où palpite son aile.

Paris, avril 1900.

Julien Larroche,

L'ANGE GARDIEN

Doit-on ajouter foi, s'en rapporter aux songes?
Quelle est leur raison d'être, et leur utilité?
Que nous enseignent-ils, que nous font-ils connaître.
Est-ce l'écho lointain des choses du passé,
Ou la prévision des choses à venir?
J'ai rêvé, l'autre nuit, que j'étais exilé —
Dans un endroit sauvage et d'aspect inconnu.—
Près de moi se dressait une haute muraille ; —
Sa crête inabordable, émergeait dans la nue.
Les quartiers de rochers qui formaient ses parois,
S'étageaient en recul, l'un sur l'autre entassés.
Une foule d'esprits, d'anges ou de démons,
Je ne sais trop, vraiment, comment les dénommer,
S'agitaient en tous sens, en allant et venant

Tout du long des gradins et s'efforçaient d'atteindre
Les degrès en dessus, car, par delà le mur,
C'était le paradis. Le sol, aux alentours,
Rocailleux, broussailleux, tout plein d'aspérités,
N'offrait, à mes regards, ni vestige apparent,
Ni trace de sentier. Où suis-je, me disais-je,
Comment me diriger? Une voix répondit :
— Quand Adam, expulsé du paradis terrestre,
Arriva près du seuil qu'il lui fallait franchir,
La peur de l'inconnu, la crainte de l'abîme
Qui s'ouvrait à ses pieds l'arrêtèrent soudain.
Le vertige le prit. Se cambrant en arrière
Dans un effort suprême, il appuya la main
Sur la paroi du mur. Impuissante révolte.
L'ange le repoussa. Dieu descendit alors
Au jardin de l'Eden et ses doigts se posèrent
A la place précise où le premier coupable
Avait posé les siens. Le mur fut transpercé.
Cinq rayons lumineux, pure émanation
Des célestes splendeurs, jaillissent aussitôt,
Retombent sur Adam, pénètrent tout son être,
Ramènent dans son sein, le calme et l'espérance
Et gravent dans son cœur, l'empreinte ineffaçable
Du Bien, du Beau, du Vrai, du Juste et de l'Injuste,
Commandement divin indiquant clairement
La règle de conduite et désignant le but
Auquel il faut atteindre.
— Mais ce but, quel est-il ?
— La recherche du vrai, l'ascension vers Dieu,
Vers la perfection. Principe intelligent,
Capable de juger, de comprendre et d'agir,
Issu du saint des saints, source de toute vie,
Tu nais à l'existence et tu viens, ici-bas,
Endosser la matière et te vêtir de chair,
A l'effet d'entrependre, étape par étape,
Et successivement le grand pélerinage
Des incarnations dans les maisons du ciel,
Ces astres que tu vois circuler dans l'espace,
Attentifs aux appels de leurs rayons recteurs.
— Mais, qui donc êtes-vous qui me parlez ainsi ?
— Je suis la voix qui parle au fond des consciences,
Je suis l'ange gardien qui doit veiller sur toi,
Soutenir ton courage, alléger tes souffrances,
T'aider à supporter le fardeau dé la vie.
En tout temps, en tout lieux, en toutes circonstances,
Quelque part que tu sois, je serai près de toi,
Ma voix te parlera.
— Pourquoi suis-je exilé
Sur une terre ingrate où l'épine et la ronce

Croissent de tous côtés? Ami, dites-le moi :
Que viens-je faire ici?
— Participer à l'œuvre
De la création, agir sur la matière,
Surprendre le secret de ses combinaisons,
L'assouplir, l'animer en t'incarnant en elle,
Rompre son inertie en la rendant féconde,
La vaincre et la dompter, la réduire à merci,
Et puis te dégager des âpres convoitises
De ses séductions et de ses voluptés,
Ainsi que fit Hercule, au sommet de l'Œta,
Le plus proche du ciel, laissant à l'abandon,
La robe de Nessus, sa dépouille mortelle,
Pour retourner vers Dieu, vers l'infini suprême,
Afin de contempler, dans sa magnificence,
Le centre éblouissant de lumière et de vie.
— L'horizon est obscur, le terrain dangereux
Et la route encombrée, ami, guidez mes pas.
J'ai confiance en vous, votre voix me rassure :
Planissez les obstacles qui peuvent m'arrêter,
Ecartez les épines qui peuvent me blesser,
Je suivrai la route que vous aurez tracée.
— Je n'ai pas mission d'aplanir ton chemin.
Quel mérite aurais-tu si j'agissais ainsi?
Ma mission consiste à te remémorer
Les préceptes divins qui dorment dans ton cœur.
Je suis la voix qui parle au fond des consciences,
Quand tu la percevras, ne la dédaigne pas.
Commence ton labeur et souviens-toi toujours
Qu'heureux ou malheureux, ton sort dépend de toi.

Béthune, avril 1900.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DE LA CONDITION ET DES DROITS DES FEMMES. PARIS 1900

Des congrès féministes internationaux se sont déjà réunis en France pendant les années 1878, 1889, 1892 et 1896.

Leur succès est allé grandissant ; mais les pouvoirs publics, bien que les ayant encouragés, ne les avaient pas officiellement consacrés.

Pour la première fois, un congrès officiel va traiter des questions féministes.

Ce congrès, désigné sous le titre de *Congrès international de la condition et des droits des femmes*, se réunira à Paris les 5, 6, 7 et 8 septembre 1900, au Palais de l'Economie sociale et des Congrès.

L'acceptation par le gouvernement de la République française d'un programme d'étude des revendications féministes prouve le chemin parcouru et doit encourager dans leurs efforts ceux qui ont pour but l'amélioration du sort de la femme.

Soumise à des lois à l'élaboration desquelles elle n'a aucune part, la femme, quelles que soient son intelligence et ses capacités, est traitée en mineure et souffre de la condition misérable qui lui est faite dans la société.

Célibataire, la femme peut gagner difficilement sa vie ; le salaire accordé à son travail étant le plus souvent dérisoire et considéré comme un salaire d'appoint.

Mariée, sa fortune et son gain sont à la merci de son mari.

L'étude des moyens propres à amener l'amélioration d'une pareille situation nous semble digne de fixer l'attention des législateurs, des sociologues, de tous ceux que préoccupent les grandes idées de justice et de Progrès, car l'émancipation morale de la femme, en contribuant au soulagement de sa misère présente, sera le plus sûr garant de sa dignité future.

C'est pourquoi nous soumettons à l'examen du Congrès les questions suivantes.

Au point de vue économique, l'égalité des salaires ;

Au point de vue civil, les mêmes prérogatives pour les deux sexes ;

Au point de vue politique, des droits égaux pour l'homme et pour la femme.

Nous estimons que le principe : à travail égal, salaire égal, est un principe de simple équité et nous trouvons juste que les femmes responsables devant la loi et contribuables devant le fisc aient la possibilité de prendre part à la discussion des lois qui doivent les régir.

Nous convions au *Congrès international de la condition et des droits des femmes* tous ceux que préoccupe l'avenir de l'humanité et nous espérons que notre appel sera entendu en France et à l'étranger.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE.

Du « *Light* » n° du 14 avril 1900.

Notre but en attirant l'attention sur ce livre (dont une seconde édition a été publiée à la date déjà ancienne de 1848) n'est pas autant de commenter ce livre lui-même que de faire connaître une traduction qui en a été donnée cette année en français sous ce titre : « Les cotés obscurs de la nature ». Le traducteur ne signe pas, mais ce n'est pas moins un plaisir de constater que le style se déroule facile et clair et qu'il ne trahit aucunement le mécanisme ordinaire des traductions.

L'original est maintenant, croyons-nous, épuisé ; et c'est dommage. L'auteur était doué d'une intuition remarquable, comme on peut s'en apercevoir en parcourant l'introduction. Quoiqu'elle écrivit à la date déjà reculée de 1848, cette femme sut distinguer le changement d'orientation, qui alors commençait à peine, des esprits intelligents en ce qui concerne les mystères de la nature et de la vie. « L'esprit méprisant de la critique, écrit-elle, va le cédant à l'esprit plus humble de recherche ». Au sujet des investigations faites au sujet des phénomènes psychiques elle dit : « l'intelligence la plus pénétrante et la logique la plus serrée ne peuvent jeter que peu de lumière sur le sujet ; *bien que j'ai le ferme espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi*, ces matières ne peuvent pour l'instant rentrer dans les cadres de la science. (C'est nous qui soulignons les mots en italiques). Plus loin Mrs. Crowe, l'éminent auteur de ce livre, fait cette observation audacieuse et coucluante, qui indique combien sa pensée courageuse était en avance sur son temps :

« Que les faits sur lesquels on appelle notre attention nous semblent absurdes, qu'ils semblent totalement incompatibles avec les notions que notre intelligence a pu nous permettre de concevoir, cela ne doit influencer en aucune manière nos investigations. Notre intelligence ne saurait limiter les dessins du Tout-puissant ; et je dois dire que l'un des péchés les plus dangereux et les plus irrespectueux que l'homme puisse commettre, c'est de repousser avec un rire de mépris !... tout fait qui, bien qu'il puisse choquer notre esprit par son étrangeté et quelque opposé qu'il soit à nos opinions, peut-être un acheminement vers l'une des vérités de Dieu ».

Dans son introduction Mrs. Crowe appelle l'attention sur ce fait, sur lequel il est nécessaire d'appuyer autant dans notre génération que dans la sienne, sur « la témérité et la légèreté avec lesquelles l'humanité fait profession de croire ou de ne pas croire » ; ce sont-là, dit-elle, « des phénomènes bien plus extraordinaires que les histoires de fantômes les plus extraordinaires qu'on ait pu raconter ».

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette observation. La société humaine étant, hélas ! presque exclusivement composée d'esprits superficiels, qui n'ont d'autres pensées que celles qu'on leur communique, le fait affirmé dans la phrase ci-dessus nous semble, à nous, bien plus pitoyable qu'extraordinaire.

La préface de l'édition française, par le colonel de Rochas, est courte mais admirable. Il parle de la question des preuves en quelques lignes qui méritent d'être sérieusement méditées. Il fait ressortir que si nous devons espérer arriver à des conclusions formelles au sujet des lois qui gouvernent les phénomènes psychiques, *il faudra les examiner en masse* ; qu'on ne peut arriver à la certitude, que par l'observation attentive d'un grand nombre de faits et en les comparant l'un à l'autre minutieusement ; que c'est par cette

méthode seulement que nous pourrons obtenir une perception réelle des causes qui les gouvernent et les expliquent et devenir capables de distinguer ce qui est constant de ce qui est accidentel.

C'est là une vérité dont, tous tant que nous sommes, nous ne saurions trop nous pénétrer ; en effet trop de gens s'intéressent à des phénomènes isolés sans se préoccuper de les étudier dans leurs rapports avec d'autres faits analogues.

Voici une personne qui a des dons médiumniques, par exemple, et qui s'en sert pour son plaisir particulier ou pour le plaisir et dans l'intérêt de ses amis, qui s'en étonne, qui en est peut-être suffissamment frappée pour en déduire des conclusions au sujet de l'existence des esprits ; mais tout se termine là. Nous sommes d'avis que tout ne devrait pas se terminer là ; que tout esprit sérieux devrait se rendre compte des responsabilités attachées à ces dons ; que, de même que l'homme doué de facultés artistiques ou de capacités scientifiques doit, si les conditions de la vie le lui permettent, les cultiver et les développer, non pas en dilettante, mais par des études soigneuses et suivies, de même tous ceux qui ont des pouvoirs psychiques devraient considérer comme leur devoir de rechercher attentivement ce qui peut exister derrière les phénomènes ; rechercher attentivement les lois qui gouvernent les pouvoirs dont ils se servent.

Jusqu'à ce que les gens se soient bien rendus compte de cette responsabilité, la société aura vraisemblablement à souffrir de l'intérêt si général qu'éveillent ces phénomènes. Si la chimie expérimentale devait devenir populaire, alors que l'étude scientifique des lois qui gouvernent cette science serait négligée, le résultat de cet état de choses nuirait évidemment aux expérimentateurs. Il ne peut pas en être autrement pour ceux qui jouent en téméraires avec ces forces psychiques qui se trouvent dans tout être humain, latentes ou actives.

Mais, en laissant de côté toute considération au sujet du tort possible que peut produire un usage aussi peu intelligent de la médiumnité, il y a une perte regrettable pour tous, quand des phénomènes se produisent et sont encouragés sans qu'une enquête sérieuse soit faite au sujet de ce qu'ils cachent.

Nous connaissons un exemple d'un clairvoyant intelligent qui possède des pouvoirs psychiques remarquables de plus d'une sorte, mais qui semble méconnaître entièrement le côté scientifique de ces phénomènes. Les faits sont pour lui des faits attestant que la mort ne détruit pas la personnalité, mais il ne les étudie pas dans leurs rapports avec d'autres faits semblables ; il ne compare pas, il ne classifie pas, il ne scrute pas ; il ne reconnaît même pas que ceux qui font tout cela sont en train d'édifier une science nouvelle.

De cette manière lui échappent des vérités d'une valeur incalculable, auxquelles pourraient le conduire les dons qu'il possède.

Si, comme le pensent quelques-uns d'entre nous, l'évolution humaine entre dans une phase nouvelle; si le procédé qui a fini par relier entre ceux tous les hommes actuellement vivants sur la terre, commence maintenant à comprendre, en se développant encore, la correspondance entre les membres incarnés et désincarnés de la race, plus tôt on se rendra compte des responsabilités attachées à ces communications, mieux cela vaudra pour les habitants de l'une et de l'autre sphère. Des communications étendues entraînent toujours des responsabilités étendues. C'est là un fait qui n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur par les émigrants et les colons; le commerce des différentes branches de la race des hommes incarnés n'a pas toujours été à l'avantage des unes et des autres, bien que, en somme, le procédé ait amené l'accomplissement d'une évolution qui était dans les vues divines.

Il n'y a pas de raison de supposer que le commerce entre incarnés et désincarnés sera toujours et nécessairement avantageux aux uns et aux autres, bien que ce soit encore là pour la race, un pas en avant dans le chemin de ses destinées. Il est extrêmement déplorable que les docteurs des religions se tiennent à une si considérable distance ou même demeurent entièrement ignorants de cette nouvelle avance dans le développement des pouvoirs psychiques.

Quand la colonisation débuta sur une importante échelle, les églises chrétiennes ne surent pas être les éclaireurs des émigrants dans leurs explorations des nouveaux territoires, et nous savons que ceux-ci, fort souvent, échappèrent à une influence qui négligeait de se hausser au niveau des besoins d'expansion de la race. L'histoire se répète : dans une autre sphère la race semble une fois encore prendre les devants sur la majorité de ses maîtres religieux, dont l'influence, sagement utilisée, pourrait avoir une incalculable valeur pour guider dans leurs recherches de jeunes esprits inexpérimentés, de téméraires aventuriers qui, poussés par la curiosité et l'amour de la nouveauté, ou même par des motifs plus nobles, se servent de pouvoirs psychiques en enfants curieux, sans précautions, sans prendre la peine de les étudier ou de les développer.

Ce n'est nullement dans un esprit critique et chagrin que nous exprimons ce regret ; mais bien plutôt parce que nous reconnaissons les services que les docteurs en religion, sages et sérieux, pourraient rendre; parce que nous constatons avec peine qu'on ignore ou qu'on néglige un peu trop les occasions de se rendre utile en cette matière spéciale.

Toutefois il est impossible d'être très utile en éveillant chez ceux qui se trouvent doués de pouvoirs psychiques le sentiment de leur responsabilité

ou en leur donnant de sages conseils, si on n'a pas étudié à fond les faits du spiritisme, si on ne sait pas ce qu'ils impliquent, si on n'a pas tout au moins quelques lueurs au sujet des lois psychiques que la comparaison des faits entre eux nous conduit à reconnaître. Une telle connaissance exige des études dont on serait amplement récompensé par le surplus de pouvoir et d'influence qu'on aurait acquis sur l'esprit des êtres pensants. Ceux qui n'ont pas craint de chercher et de juger par eux-mêmes peuvent s'en porter garants ; mais pourquoi sont-ils en si petit nombre ?

Au point de vue de l'urgent besoin qui se fait sentir d'une étude intelligente, on ne peut que se féliciter de voir notre littérature se vulgariser en France, sous la direction du colonel de Rochas. Nous ne savons pas si les « Côtés obscurs de la Nature » sont le premier volume de cette collection qui ait déjà paru ; mais nous lisons sur la première page qu'il appartient à la collection des meilleurs ouvrages étrangers, relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la direction du colonel de Rochas.

ZÉRO.

L'INQUISITION (1)

I

Abeilard est mort, mais sa philosophie vit toujours, illumine, féconde, libère. Ses disciples la propagent partout. Arnaud de Brescia court l'Italie, appelle le peuple à la liberté, révolutionne la ville papale et meurt sur le bûcher. Joachim de Flore et Jean de Parme prêchent l'Evangile éternel et annoncent le règne du Paraclet. Pierre le Lombard est le maître incontesté de la philosophie ; de Paris, il régente toute l'Europe intellectuelle. Albigeois et Vaudois, d'autre part, se détachent de Rome dont ils répudient les enseignements, et rejettent l'Ancien Testament qu'ils considèrent comme l'œuvre du Démiurge. Ils n'ont qu'un évangile, celui de Jean, du disciple bien-aimé de Jésus. Plus de prêtres, chacun pouvant l'être par l'inspiration directe du Très-Haut. Ce n'est plus le Père, ce n'est plus le Fils, c'est le Saint-Esprit qu'ils adorent. Le consolateur promis est descendu du ciel. L'Amour seul va être le conducteur. L'avenir sourit au monde qui tressaille et espère...

C'est la jeune *raison* qui, partout s'éveillant, met au cœur de tous cet espoir sublime de liberté et d'amour. Elle attaque audacieusement sa mortelle ennemie, l'Eglise : elle l'attaque dans son pouvoir, elle l'attaque dans son dogme, elle l'attaque dans son dieu. Elle s'impose même à elle. Le vieux style roman bas et lourd, obscur et triste comme les noires cata-

(1) 1 vol. in-8, 3 fr. 50.

combes d'où il sortit, fait place au gothique gai et clair, léger et aérien. C'est l'âme, — par la raison libérée des terreurs de l'an mil créées par le prêtre et des dogmes cruels qu'il enseigne — qui s'élance dans le ciel, vers un dieu plus humain et meilleur, avec les ogives et les tours, les hauts clochers et les flèches hardies de nos belles cathédrales. C'est le « docteur angélique », Thomas d'Aquin, ce disciple de saint Bernard, qui est contraint de s'appuyer sur la raison pour défendre le catholicisme. C'est le ver qui est dans le fruit, c'est le poison dans l'organisme. L'Eglise est condamnée à *raisonner* désormais. Abeilard a vaincu.

Pas tout à fait cependant. Rome réagit. Elle lança contre la raison, contre la France qui, à sa voix, brisait ses chaînes, les milices redoutables de ses légions de moines. Elle livra, à la guerre atroce et fratricide, au vol et au pillage dévorants, la Provence, le Languedoc et l'Aquitaine. Mais cela ne lui suffit pas. Elle vola aux rois et aux féodaux leur droit de juridiction, en créant ce tribunal exceptionnel, féroce, implacable et monstrueux: l'inquisition. Tous les supplices que l'imagination humaine peut inventer et rêver, l'inquisition les employa. Le pape devint, par elle, *le dictateur judiciaire du monde entier*. La terreur opressa le cœur des hommes. La première renaissance en mourut. Sur la terre et dans les cieux, l'Eglise seule régnait.

II

Dans le nouvel ouvrage de Strada, se déroulent les péripéties de cette tragédie pathétique et douloureuse. Les principaux faits y sont peints dans toute leur épouvantable horreur. Lâchetés, perfidies, crimes et trahisons, rien ne manque à ce drame poignant.

Au premier plan apparaît la figure sombre et tragique de saint Dominique. Cette âme orgueilleuse et fanatique, hypocrite et habile, implacable et féroce, ne rêvait que carnages et que bûchers. Ses prières n'étaient point de douces effusions du cœur en Dieu, mais des cris forcenés et des rugissements. Le légat Amaury, l'évêque Folquetti et le chef de la croisade, Simon de Montfort, sont ses sinistres compagnons. Ils sont d'un degré plus bas que lui : ils ne croient pas. Rien n'est sacré pour ces ambitieux, ces fourbes politiques, sans scrupules et sans honneur. Tous les hauts sentiments leur sont totalement inconnus. Ils ne parlent que pour comploter, se parjurer, blasphémer et maudire. Ecoutez leurs terribles malédictions :

AMAURY

Le Pape vous maudit de sa voix souveraine.
Maudits soient tous ceux-là qui méritent sa haine.
Maudits, damnés soient-ils envoyés à Judas,
A Satan, à l'enfer, l'éternelle géhenne !

DOMINIQUE

Maudits soient-ils debout, assis, faisant des pas ;

Maudits le jour, maudits la nuit, sous les étoiles;
Maudits dans leurs foyers, maudits hors de chez eux;

FOLQUETTI

Maudits s'ils sont tous nus; maudits s'ils ont des voiles;
Maudits s'ils sont tous seuls; s'ils s'aiment deux à deux;
Maudits dans leur sommeil; et maudits dans leurs veilles,

DOMINIQUE

Maudits dans leur travail; maudits dans leur repos;
Maudits dans tous leurs sens, leurs yeux et leurs oreilles;
Maudits dans leur cervau, dans leur chair, dans leurs os;

AMAURY

Maudits dans le printemps, dans l'été, dans l'automne,

DOMINIQUE

Maudits dans tous les temps; maudits sous les cieux purs;

FOLQUETTI

Maudits sous le nuage et quand la foudre tonne;

LES TROIS

Maudits dans le présent, dans les siècles futurs.

Ces maudits sont le comte de Toulouse, Raymond VI, le vicomte de Béziers, Roger, les Parfaits et les Parfaites. Raymond, traître à son pays, traître à sa foi, est lâche et vil. Heureusement les nobles et purs visages de Roger et de sa femme, Naïs, consolent de tant de cruauté et de noirceur. Roger, c'est le modèle des chevaliers du peuple, et Naïs, le modèle des épouses. L'un et l'autre furent braves et héroïques jusque dans la mort.

Dans cette puissante évocation du XIII[e] siècle, Strada se montre, comme d'habitude, grand penseur et grand poète. Qu'il conte, décrive, peigne ou dialogue, son vers est toujours rapide, toujours fortement construit. Il sait en varier les coupes et les rythmes, pour éviter la monotonie de l'alexandrin classique.

Ses descriptions sont parfaites. Voyez ce tableau, où, grâce à un heureux choix de mots et d'images, est merveilleusement dépeint, le mobile et magique spectacle d'un lac :

Qui n'a vu le beau lac et ses enchantements?
Pas de vagues, les flots dans un berceau dormants
Ainsi que des enfants au sourire celeste.
Nulle agitation; la calme paix sans geste,
Une grâce épandue en de l'intimité,
Innocence d'éther pleine de majesté.
C'est là que les effets variés de lumière
Sont troublants, tant ils ont une beauté première,
Un air de monde jeune et sommeillant encor.
Tantôt le soleil vient avec son sable d'or
Estomper doucement les roches, les montagnes,
Et, lave ardente, l'onde éclaire les campagnes;
Et le soir donne aux eaux la grandiose ampleur.

Tantôt le ciel tout plein de géante noirceur,
Du nuage orageux jette la gaze sombre
Sur l'azur du beau lac, qui devient, dans cette ombre,
Un antre de colère, un Styx, un Achéron,
Une mer morte, un noir d'où s'enfuit le héron
Et l'oiseau de Vénus, amant de la lumière.
Et puis, quand vient la nuit, la nature plénière
Sous la lune discrète assoupie et nageant
Dans un bain diaphane et de gaze d'argent,
Alterne avec les cieux où des milliers d'étoiles
Montrent leur inconnu sans vapeurs et sans voiles.

JACQUES BRIEU.

LES MANIFESTATIONS DE L'AME

Ce qu'on a écrit sur l'âme constituerait une très riche bibliothèque, s'il était permis de réunir tous les écrits à ce sujet; cependant il faut convenir qu'après avoir lu tout ce qui a traité de l'âme, le matérialiste et le spiritualiste, c'est-à-dire les deux adversaires ne sont pas plus avancés, ils restent couchés sur leurs positions : l'un pour prouver que *la pensée est une sécrétion du cerveau* (ch. Voght.), l'autre pour démontrer que l'étincelle divine : l'intelligence provient de l'âme; si même celle-ci existe; et tout cela parce qu'il n'est pas possible, quoi qu'on ait dit (1) de donner des preuves tangibles de cette existence.

Il était réservé à notre époque de la fournir, car la science moderne n'a pas fait faillite, comme d'aucuns l'ont prétendu; elle a tenu au contraire tous les engagements qu'elle avait contractée et qu'on était en droit d'attendre d'elle, seulement la science poursuit tranquillement sa marche progressive, car comme la nature elle ne fait point de sauts.

Dans le domaine des sciences psychiques par exemple elle a dans le cours de ces vingt-cinq dernières années, fait des découvertes remarquables dues en très grande partie à un modeste savant, au colonel de Rochas. Avant les travaux de cet infatigable chercheur, que savions-nous de l'hypnose, de l'extériorisation de la sensibilité, de la suggestion mentale? Bien peu de chose, presque rien; tandis qu'aujourd'hui la plupart de ces importants problèmes scientifiques sont presque entièrement résolus. Aussi était-il réservé à M. de Rochas de nous fournir la preuve matérielle, tangible de l'existence de l'âme.

Cette preuve est consignée dans le dernier ouvrage de ce savant conscien-

(1) Le jeudi 24 mai, le Brachamarin J. C. Chaterji, a fait à la salle des Mathurins, une conférence pour prouver matériellement l'existence de l'âme; nous regrettons que de nombreux travaux sous presse, nous aient empêché d'y assister.

cieux. En effet, *Les sentiments, la musique et le geste* (1) nous démontrent clair comme la lumière du jour, que chaque passion est accompagnée de cris et de gestes qui lui sont propres et qui est réflétée par les expressions du visage les attitudes de la tête, du tronc et des membres, que l'homme traduit les mêmes impressions par des cris et des gestes identiques et justifie cette parole de Taine que « l'âme transparente est manifestée par le geste. »

Ou bien cette pensée de Diderot que « la structure de notre machine est telle, que quand l'âme est affectée d'une passion, le corps en partage l'impression et que les intonations de la passion ont la propriété de réveiller au moment où elles sont perçues et cela par des actions réflexes, en premier lieu : les passions correspondantes, ensuite les gestes qui lui sont propres.

Ceci a une grande portée !...

Un chapitre de l'ouvrage traite de la suggestion verbale qui fournit le cri, dont l'amplification rythmée, *le chant de la Passion* est la base même de la musique.

Un autre chapitre étudie la suggestion musicale et nous apprend que les sensations sont poussées à un haut degré, quand les sujets hypnotisés sont très sensibles à la musique ; leur sentiment est très exalté et se traduit par une mimique des plus gracieuses et des plus expressives. Ici le processus de la sensibilité est autrement puissant que dans le cas de la suggestion verbale ; tout air que le sujet entend, il l'interprète, il le danse, il le mime plutôt, en l'accompagnant des gestes appropriés à cet air.

Ces airs peuvent être rangés sous deux grandes divisions, suivant qu'ils sont faits d'après une musique passionnée ou purement harmonique; dans le premier cas, nous avons une mimique passionnée dans le second cas, une attitude simple ou extase.

D'après ce qui précède, on comprend quel intérêt il y aurait pour l'artiste à avoir à sa disposition et aussi longtemps qu'il le désirerait un modèle vivant, lui fournissant la véritable expression, l'expression type, si l'on peut dire, des scènes qu'il voudrait représenter par le pinceau ou par l'ébauchoir. Il obtiendrait ce magnifique résultat, en suggestionnant son modèle, en lui lisant le passage de l'auteur en lui déclamant le morceau qu'il désire interpréter.

On comprend aussi combien il serait important, indispensable même, d'avoir dans une *Ecole* ou un *Conservatoire* de mimique et de gesticulation un sujet semblable à celui que M. A. de Rochas a utilisé pour ses remarquables expériences.

(1) 1 vol. in-4° de 280 pages et un appendice de CII pages avec de nombreuses vignettes et héliogravures intercalées dans le texte et hors texte. Librairie Leymarie. 42 rue Saint-Jacques. Paris, 30 francs.

Avec un tel concours, il n'y aurait plus lieu à des recherches à des hésitations et tâtonnements, car le sujet, sous l'inspiration de son sentiment et de son âme, fournirait immédiatement la pose et le geste exacts pour l'interprétation de l'œuvre à réaliser.

Dans un dernier chapitre, l'auteur étudie le corps astral de son sujet, son *double-aithérique*, et c'est à coup sûr l'étude la plus concluante en faveur de l'existence de l'âme; malheureusement, nous ne pourrions étudier ici cette question qui s'adresse à un public un peu spécial, car nous pénétrons dans le domaine de la science transcendantale, dans la science de demain, à laquelle le grand public n'est pas encore familiarisé et qui forme la majorité de nos lecteurs; depuis quelques années, la *Revue Spirite* a pénétré jusque dans les couches les plus imbues de matérialisme.

En somme, nous sommes heureux de pouvoir dire et affirmer hautement, que la nouvelle œuvre de M. A. de Rochas est de tout premier ordre.

Elle est, en outre, présentée dans un cadre matériel en tous points remarquable : illustrations hors de pairs et véridiques, puisque c'est la Nature photographiée, presque gravée par le soleil; beau papier couché, impression Elzévirienne à l'encre améthyste, de sorte que l'ouvrage n'est pas seulement une œuvre scientifique, c'est encore aussi une véritable œuvre d'art qui justifie bien la définition de Bacon :

HOMO ADDITUS NATURÆ.

ERNEST BOSC.

FAMILLE JEAN ALEXANDRE CHAIGNEAU

Chaque année, en revenant de Bordeaux, nous allons dans les Charentes, serrer la main à nos amis de Montendre, de Pons, de Figers, de Montignac, de Rochefort, de Saintes, de Saint Jean d'Angély, de Cognac, des Vignes, de Sonnac, de Matha, etc., etc. Il y a dans cette contrée une légion de spirites immortalistes que les Drs Boreau et Chaigneau ont initiés, avec Chaigneau Alexandre notaire, et le Dr Alphée Chaigneau.

Les initiateurs, c'est-à-dire une bonne partie des familles Chaigneau, Groumeau, Akinson, Bangy, Beineix, Bitaux-Cardeilhac, Decisy, Lair Joseph, Laurent Petit, Savin, etc., sont décédés après avoir courageusement rempli leur mission.

Le docteur si distingué, rempli de dévouement et de dignité, M. Jean Alexandre Chaigneau, maire de Villeneuve-la-Comtesse dont il fut l'administrateur intègre, fut un républicain militant, un grand honnête homme, désincarné le 23 janvier 1896, à l'âge de 85 ans; toute la contrée rendit alors hommage à cet esprit si vaillant et si sage, si épris de justice. Son fils

Ernest Chaigneau, homme éclairé, ami de la saine sociologie, comme son père, fut aussi maire de Villeneuve-la-Comtesse; il est décédé à Paris en 1899. Mme Vve J. A. Chaigneau, âme simple et noble entre toutes, qui vous accueillait avec grâce et dignité, dont chaque parole était pleine de bon sens, a fini son existence terrestre à Villeneuve-la-Comtesse, le 18 mars 1900 dans sa quatre-vingt-troisième année. Elle passa en faisant le bien.

De cette famille exceptionnelle, si appréciée, il reste un seul membre, *M. J. Camille Chaigneau*, le poète bien connu, l'immortaliste qui dirige depuis huit ans, *L'Humanité intégrale*, excellent journal que son urbanité et la science de ses rédacteurs recommandent à tous les penseurs; M. Camille Chaigneau, a hérité de toutes les vertus, de toutes les croyances de sa famille, il est la synthèse de leurs vues sociales et politiques.

Avec sa chère épouse, notre doux poète élève sa fille Mlle Marie Chaigneau, et son fils Samuel Chaigneau, dans les sentiments qui ont présidé à l'instruction et à l'éducation de cette patriarcale famille. Toute notre sympathie, tous nos vœux, à ce groupe d'âmes incarnées pour semer des idées justes et toujours plus de lumières et de vérités.

P.-G. LEYMARIE.

LA FAMILLE HERNADEC

Ah! comme elles étaient loin désormais et qu'il les trouvait de goût détestable, ces plaisanteries qu'il croyait autrefois si spirituelles et dont il essayait de cribler ces « hallucinés », ces « déséquilibrés », alors que Jacques s'évertuait à les défendre.

Lorsqu'il se promenait tout seul sur la falaise et qu'il contemplait, au loin, sur l'étendue verdâtre, les taches noires qu'y faisaient les écueils et particulièrement la roche plate où s'étaient réfugiés les druides traqués par les sectateurs d'une religion nouvelle, il aimait à évoquer en imagination l'image de celle qui, dans une existence antérieure, y avait fait ses incantations.

— Eh bien, oui, c'était elle, se disait-il à demi-voix. Y a-t-il donc là quelque chose d'absurde ou d'inadmissible? Si l'âme est immortelle, et je n'en ai jamais douté, pourquoi ne pas admettre que ses virtualités s'étendent, se prolongent et dépassent, de part et d'autre, la vie du siècle présent : dans le passé, par une préexistence préparatoire et dans l'avenir, par une survivance complémentaire? A quoi servirait-il de vivre, si la vie n'était qu'un point dans l'infini des temps? Vivre constitue un état, une durée, un fait absolu que ne saurait atténuer aucune idée de contingence. C'est en vertu de son infirmité que l'homme a « décrété » que la mort est le dénouement

définitif de la vie, parce qu'il est aussi incapable d'avoir la notion de durée, qu'il lui est impossible de comprendre ce que c'est que l'espace. Et Robert se remémora un passage qu'il avait lu dans l'un des livres que lui avait prêtés Velléda :

« La mort n'existe pas. Ce n'est pas plus une chose qu'un état. C'est un passage, une transition, un réveil. C'est un nouvel acte dans le drame de la vie et si la toile s'abaisse pour un instant, c'est pour se relever sans entr'acte. La mort n'est donc qu'un mot, en ce sens que la vie et la mort ne sont que deux manifestations d'un même phénomène biologique, connexes dans leur succession comme dans leur enchaînement. »

Et encore celui-ci :

« Qu'est-ce donc que la mort que les Grecs poétisaient et dont les chrétiens ont fait un objet de terreur? La matière est en changement perpétuel. La plante germe, fleurit, fructifie. Le fruit mûrit et tombe. Il en est de même de l'existence humaine. Le corps physique, instrument de l'Esprit, doit tomber comme le fruit à l'automne ; mais l'arbre vit éternellement. Tous les « voyants » à qui il a été donné d'assister au départ d'une âme, déclarent que le fait même de la mort n'est nullement douloureux et que les frissons convulsifs qui font parfois tressaillir le mourant ne sont qu'un mouvement réflexe du système nerveux dont l'Esprit n'est nullement affecté, car, en ce moment, il est déjà en possession de la vision de l'au delà, quand il n'est pas plongé dans un sommeil inconscient. »

Qui donc, poursuivait Robert dans son silencieux monologue, qui donc pourrait raisonnablement contester la largeur des horizons que nous ouvre cette conception de la vie dans sa puissante intensité? Certes, elle est autrement consolante, cette marge accordée à l'évolution de la perfectibilité, que les étroites limites où l'enferme le matérialisme. Mais ce mot d'*évolution* n'est-il pas vide de sens, dans la doctrine néantiste?

L'on me dit d'évoluer et l'on me donne quatre-vingts ou cent ans pour cette œuvre qui réclame d'innombrables séries de siècles ! Au surplus, pourquoi donc chercher à se perfectionner, quand l'on est assuré que la mort vient terminer brutalement cette chose merveilleuse et divine qu'on appelle la vie, briser ce ressort incompressible, arrêter cet irrésistible élan qui, en dépit de toute possibilité et surtout de toute justice, *doit* abdiquer, nous dit-on, entre les quatre planches d'un cercueil ! C'était bien la peine, en vérité, de nous octroyer des aspirations infinies, des ailes qui battent l'air, impatientes de s'élancer, pour rendre ces aspirations dérisoires et casser ces ailes frémissantes !

Après tout, quel est-il, cet Etre inconnu, fantômatique, à qui j'attribue bénévolement ces abominables fantaisies? Qu'il recule à tout jamais dans les profondeurs de l'espace, s'écrierait avec raison le vieil Allan ; qu'il

28

disparaisse, ce prétendu créateur, cet hypothétique organisateur des mondes, ce dieu vindicatif et cruel qui, au dire de Stendhal, « n'a d'autre excuse que celle de ne pas exister. » Nous donner des poumons, en vue d'une prochaine asphyxie, nous affamer et nous assoiffer d'idéal, avec le parti pris de ne jamais donner à ces malheureux Tantales que nous sommes, ni le pain qui rassasie, ni l'eau qui désaltère... Mais ce n'est pas un dieu, cela ! Qu'ils le gardent pour eux, ceux qui l'ont inventé, sinistres compulseurs de dogmes noirs, entrepreneurs patentés de religions mensongères... mais productives.

Le Dieu qu'il me faut et que je réclame, c'est le Dieu juste du vieil Hernadec, c'est le Dieu d'amour de Velléda, c'est le Père dont nous sommes les enfants.

Alors quoi !... s'écria Robert qui, un matin, après une nuit agitée, se promenait de long en large dans sa chambre, me voilà donc devenu croyant.. halluciné, comme je disais... « spirite » enfin, comme disent ceux qui aimen à rire !

Eh bien, que m'importe cette qualification dont je me suis moqué tout le premier ? Il ne s'agit ici ni de nom, ni d'étiquette. Ce qu'il me faut, c'est une philosophie, une croyance, une espérance, de l'air pour mes poumons. de la lumière pour mon œil, de la justice pour ma faim de justice, de l'idéal pour ma soif d'idéal...

Et où trouverai-je tout cela, ailleurs que dans cette doctrine que m'ont fait entrevoir ces deux hommes du château de Plogoff et que m'a « prêchée » c'est le mot, l'ancienne prêtresse aujourd'hui transfigurée, la bienfaisante magicienne qui s'appelle Velléda !

Ah ! il va bien rire, mon brave Jacques, tantôt croyant, tantôt sceptique et railleur à l'occasion, lorsqu'il saura ce qui se passe dans la cervelle de son intransigeant et intangible Robert !...

— Non, il ne rira pas, s'écria Jacques qui venait de rentrer chez lui et qui, par la porte entr'ouverte entre les deux chambres, avait entendu les dernières phrases de Robert ; il ne rira pas, mais, tout au contraire, dira à l'homme au brave cœur et au caractère loyal dont il s'honore d'être l'ami : tu as raison et raison mille fois !

Moi aussi, j'ai réfléchi et tout en mesurant les socles de mes colonnes et les courbes de mes ogives, j'ai compris et senti que c'est bien la vérité qu'on nous a révélée là-bas, sur la falaise de Plogoff.

Qu'importent les côtés mystérieux de la doctrine — et nous ne les connaissons pas tous encore — qu'importe ce que peuvent avoir de troublant les phénomènes de cette science psychique dont on commence à peine à sonder les merveilles ? Ce qu'il me faut, comme à toi, c'est l'esprit même de ce spiritualisme philosophique qui donne satisfaction aux impérieux besoins de notre intelligence et de notre cœur.

Et maintenant, si tu m'en crois, reprit Jacques après un silence, nous allons déjeuner. J'ai fait, ce matin,quelque chose comme quinze kilomètres à pied, ce qui me donne le droit — honni soit qui mal y pense ! — de faire prédominer, pendant quelques instants, les exigences de *la bête*, sur des besoins infiniment supérieurs mais auxquels satisfaction ultérieure sera pleinement accordée.

Le déjeuner fut très gai. Après l'énorme tension cérébrale qui s'était opérée chez Robert, une détente était nécessaire, ne fût-ce que pour obéir à ce mouvement de bascule qui généralement s'effectue entre les deux éléments constitutifs de notre double organisme humain.

Les deux convives,qui s'étaient fait servir comme d'habitude dans un petit cabinet voisin de la grande salle à manger, apprécièrent en connaisseurs et sans préjudice des hors-d'œuvre,un gigot de pré salé, une langouste de taille respectable et des poissons de la mer sauvage. Ils causèrent de mille choses fort étrangères au spiritisme, puis au dessert, Jacques qui venait de recevoir des nouvelles de sa famille, lut la lettre que lui adressait sa fillette Laura, âgée de sept ans révolus — lettre conçue en ces termes... toutes réserves faites pour l'orthographe quelque peu hasardée :

Mon cher papa,

Cette lettre est pour te dire que je suis toujours bien sage, mais que Jules ne l'est pas autant. Il a arraché, hier, la queue de son cheval. Il a battu Minet et maman l'a puni et puis aussi que minet l'a griffé et que c'était bien fait. Mais je l'ai consolé et je lui ai donné une pistache. Maman nous a menés à la campagne. J'ai ramassé des fleurs et je t'en envoie une. Nous avons bu du lait dans une ferme, mais que Jules a cassé sa tasse et s'est versé le lait dessus.

Je t'embrasse bien fort, mon cher papa, et je t'aime toujours.

Ta petite Laura.

Un peu sévère pour le petit frère, Mademoiselle Laura, ajouta Jacques en souriant. Sévère, mais juste. Et puis ce qui sauve tout,c'est la pistache.Cette pistache part d'un bon naturel. Et de rire avec son gros rire de bon papa.

— Et maintenant, tu repars ? demanda Robert en se levant de table.

— Je repars. J'ai quelques photographies à prendre. Et toi ?

— Moi je continue mes flâneries, par là, dans les environs.

Ce que ne disait pas Robert, même à l'ami Jacques, c'est qu'il avait à faire, et au plus tôt, son examen de conscience — opération très délicate pour laquelle la solitude lui était indispensable. Ce qui fait qu'il s'enfonça parmi les rochers les plus sauvages de la falaise et là, toujours en face de la mer dont il faisait sa confidente, il s'interrogea... se fit à lui-même la plus intime des confessions.

Dans ces monologues passionnés qui se renouvelaient, se prolongeaient, en raison du flux et du reflux de ses arguments,de ses objections et de leurs réfutations, le cerveau à peu près seul avait parlé tout d'abord. Mais quand la tempête du crâne se fut calmée et que les paradoxes furent réduits au silence par la froide raison du néophyte, Robert descendit en lui-même, au plus profond de sa poitrine et là, il trouva tapi, contracté, son cœur qui battait sourdement.

Si les deux pôles de la vie psychique sont, d'une part, la justice, à qui satisfaction avait été donnée en premier lieu, et d'autre part, la bonté, la générosité, la tendresse — l'amour, pour tout dire en un mot — c'était au cœur d'entrer décidément en scène, au second acte, et d'y jouer ce rôle, le plus grand, le plus sérieux, le plus passionnant qui met en vibration les plus hautes pensées et les sentiments les plus secrets.

Or, qui donc avait fait résonner aux oreilles de Robert tous ces grands mots de foi, d'espérance, d'évolution, de perfectibilité, d'idéal ; qui donc l'avait soulevé jusqu'au ciel qu'il avait vu s'entr'ouvrir devant lui... Si non la sibylle prestigieuse, sous la robe hiératique de laquelle ne battait plus qu'un cœur de femme, de femme tendre, aimante, dévouée dont la passion jaillissait pour ainsi dire,alors que ses beaux yeux ne semblaient s'ouvrir que sur les grands côtés de la vie ? Quelle compagne et quel soutien pourrait être, dans l'existence d'un homme, une femme comme cette Velléda qui, à toutes les séductions de son sexe, savait joindre toutes les fières qualités d'une âme virile !

Et alors, Robert se ressouvenait avec délices de tels de ses regards humides, de telles intonations de cette voix tout à la fois vibrante et veloutée dont les résonnances lui avaient si souvent donné le frisson.

Puis, tout à coup, s'interrompant :

L'aimerais-je vraiment ? se demanda-t-il avec une légère palpitation.

Il n'osa répondre... Mais il faut croire qu'elle était inutile, cette réponse, car il se sentit pâlir.

Et cependant, chose singulière, mystère du cœur, il ne désirait pas la revoir de sitôt. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire. Craignait-il de « déchoir » un peu à ses propres yeux, dans sa fatuité d'homme gâté par la coquetterie des femmes et qui n'avait fait que rarement les premières avances ? Ou bien plutôt n'éprouvait-il pas quelque honte à descendre des hauteurs sidérales où l'avait entraîné Velléda, pour y mêler des sentiments tout humains dont la sincérité aurait peut-être paru suspecte à la fière jeune fille, alors que dans sa pensée, il la voyait toujours trôner plus ou moins sur une sorte de piédestal et qu'il cherchait involontairement, sur la couronne naturelle de ses cheveux, le nimbe mystique de l'auréole ?

Quoi qu'il en soit, il laissa s'écouler quelques jours encore, s'enfermant,

se concentrant en lui-même et n'avançant que pas à pas dans cette voie nouvelle, tant il sentait que serait décisive toute détermination de sa part.

Laissons-le à ses méditations et allons voir ce qui se passait au château. Après le grand jour des révélations successives qui avaient si profondément ému Robert — le sceptique assermenté, comme l'appelait Jacques — Velléda s'était recueillie, non troublée, mais préoccupée. Puis elle avait consulté son frère Hervé dont elle connaissait l'étonnante clairvoyance provenant, chez lui, d'une sorte de seconde vue qui lui permettait parfois de lire plus ou moins dans l'âme de ses semblables. Elle lui avait donc demandé ce qu'il pensait de Robert.

— M. de Valdrome, lui avait répondu Hervé, sans aucune hésitation est dans la bonne voie. Jusqu'à ce jour, il a été dévoyé par les influences malsaines du milieu où il a vécu ; mais c'est une âme droite et fière dont la loyauté me paraît incontestable ; tu n'as donc pas à te repentir de lui avoir parlé comme tu l'as fait.

Velléda se contenta de cette réponse et elle attendit les événements.

Mais, faut-il le dire ? Une certaine impatience vint troubler le calme olympien de la jeune prêtresse. Plus de huit jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût revu Robert. Elle avait bien trouvé, un soir, après une journée d'absence où toute la famille s'était rendue à Rennes, une carte cornée de Robert qui, par simple mesure de politesse, s'était rendu au château pour faire une visite à « ces dames » Mais une nouvelle semaine s'était écoulée depuis lors et la visite ne s'était pas renouvelée. Velléda ignorait à coup sûr quels drames invisibles s'étaient donné carrière dans l'âme de son nouveau disciple... Elle aurait pourtant bien voulu savoir ce qui se passait à l'hôtel du Goëland et de là, cette légère impatience... de la convertisseuse d'âmes ou de la femme ? Peut-être, l'ignorait-elle, elle-même.

Quoi qu'il en soit et bien qu'elle s'en défendit vis-à-vis d'elle-même, elle cherchait un moyen quelconque — moyen très détourné, cela va sans dire — pour ramener le... néophyte, lorsque Robert vint sonner, un après-midi, à la porte que lui ouvrit la vieille Bretonne.

— Ces dames peuvent-elles me recevoir ? demanda-t-il.

— Madame est dans le village ; mais mademoiselle est au salon.

A l'annonce du nom du visiteur immédiatement introduit, Velléda se leva dans un mouvement rapide dont l'élan toutefois fut promptement réprimé. Une très fugitive rougeur vint-elle colorer ses joues ?... Peut-être bien... Je n'ose cependant trop...

Mais ce que je puis affirmer, en revanche, c'est que Robert était fort pâle et que son cœur battait sensiblement plus vite qu'à l'état habituel.

— Mademoiselle !...

— Monsieur !

Une blanche main fut tendue, saisie, serrée peut-être. . Oh, mais si peu ! L'on s'assit près de la fenêtre ouverte, en face du menhir, et des glycines, et des roses, et de la mer verte, bleue, violacée qui s'étalait toujours murmurante, mais miroitante sous les rayons d'un beau soleil de printemps. On causa sans plus tarder.

— Mademoiselle, j'ai beaucoup réfléchi. Vous m'avez dit tant de choses, j'en ai imaginé tant d'autres — trop sans doute — que je suis revenu auprès de mon... professeur.

— Votre professeur est bon prince, répondit Velléda, avec son beau sourrire, et il ne vous fera pas réciter votre leçon.

— Alors, pas de pensum à craindre ?

— Pas de pensum.

Et tous deux se mirent à rire d'un petit rire doux, amical où se lisait leur commune confiance.

— Eh bien, oui, reprit Robert, je me suis posé toutes sortes de questions auxquelles... naturellement, je n'ai pas pu répondre. En voici une, entre autres, l'une des plus graves du reste.

S'il est vrai que certaines influences sont exercées sur les vivants par ceux qui ont quitté ce monde, mais où ils reviennent, jusqu'où vont-elles ces suggestions ; ne compromettent-elles pas notre libre arbitre, en d'autres termes notre liberté demeure-t-elle entière, alors même que nous sommes influencés par des esprits... plus ou moins malveillants ?

— Oh ! absolument entière, répondit Velléda, sur un ton de complète certitude. Le privilège par excellence dont bénéficient les hommes, c'est le droit inviolable qu'ils ont — à leurs risques et périls, bien entendu — de pouvoir suivre la voie droite ou de s'égarer dans les chemins de traverse, sauf à revenir, après tels essais malheureux dont ils auront souffert, dans la direction qu'ils n'auraient pas dû quitter.

— C'est à merveille et je comprends de quelle importance est pour notre dignité personnelle cette prérogative qui nous est octroyée. Je l'apprécie d'autant plus qu'il fut un temps où, dans nos cours de philosophie ou de morale, j'étais vivement choqué de la complaisance avec laquelle certains de nos professeurs nous énuméraient les entraves que les déterministes ou fatalistes mettent au légitime emploi de notre liberté. Et voyez combien ces idées sont malsaines et dangereuses. A force d'entendre dire ou de lire que l'homme n'a que l'illusion de la liberté, j'ai fini par capituler lâchement devant l'erreur, si bien que je suis devenu *fataliste*, moi aussi, et que je m'abandonnais d'autant plus à cette doctrine énervante que j'étais plus écœuré par les ennuis et les dégoûts de l'existence.

Puisque, me suis-je dit, les quelques efforts que j'ai tentés sont demeurés stériles, puisque c'est en vain que l'on essaie de lutter contre la malechance

de la destinée, la méchanceté des hommes et la... perfidie de certaines femmes — Velléda fit comme un geste approbateur, accompagné d'un imperceptible sourire —, puisque la bataille est interminable et la victoire hypothétique..., ne luttons plus et livrons-nous au courant !...

— Ah ! non alors ! s'écria Velléda avec une vivacité subite,c'est en cela que vous avez eu tort. L'essentiel n'est pas toujours de triompher, mais de combattre.

— Soit ! mais où puiser la force nécessaire ? Quand tout conspire contre nous, que les circonstances, les hommes et les choses se font complices de nos défaillances... qui bandera le ressort, d'où surgira l'élan ?

— De la volonté ! attesta Velléda avec une conviction profonde. La volonté, c'est la force motrice qui galvanise toute vie. Elle peut hésiter, se méconnaître, demeurer longtemps inefficace ; mais lorsque, après une longue éducation d'elle-même, elle finit par être consciente de sa propre virtualité, elle devient une puissance qui peut commander à la nature et son désir seul attire des énergies dont les effets sont incalculables.

— Et pour en revenir à nos guides spirituels, comment agissent-ils sur nous ?

— Toujours par influences, directes ou indirectes. Et si vous voulez que je vous en donne un exemple, c'est vous-même qui me le fournissez, car sachez que le désir de venir en Bretagne, vous a été suggéré... par l'entremise de votre ami Jacques qui, certes, ne s'est guère douté du rôle d'intermédiaire qui lui était imposé.

— Pas possible !

— J'en ai la conviction... je pourrais même dire la certitude.

— Nous n'avons donc pas conscience de ces influences?

— Pas toujours; mais qu'importe? Pourvu que les conséquences en résultent dans les conditions voulues et prescrites par ordre.

— Prescrites?... Nous ne sommes donc pas libres?

— Si, car nous pouvons refuser d'obéir.

Robert était véritablement perplexe. Pendant quelques instants il demeura silencieux, songeur, puis soudain :

— Et dans quel but aurais-je été attiré ici? demanda-t-il, avec une intonation singulière dont il chercha vainement à déguiser l'émotion.

— Qui sait ? fit Velléda, avec un petit geste dont il eût été difficile à Robert de comprendre la signification. Puis, reprenant à demi voix : pour vous arracher sans doute à un milieu qui aurait pu vous devenir funeste. Et, après un silence et d'une voix plus basse encore : pour vous éloigner, peut-être, de telle personne dont il est bon que vous soyez...

Robert fit un mouvement subit et regardant Velléda dans les yeux :

— Est-ce que vous lisez dans la pensée des autres, comme votre frère ?

— Peut-être? fit-elle, avec un imperceptible battement de paupières.

Et c'est alors que se fit un long silence, pendant lequel on aurait pu voir passer sur la physionomie des deux jeunes gens comme une ombre qui passait, ombre d'embarras, de gêne, de timidité réciproque... Mais qui ne les éloignait pas l'un de l'autre... qui semblait même les rapprocher... Images fugitives qui se poursuivent, flottement d'âmes enlacées, émanations psychiques qui se combinent!...

Qui saurait dire quels dialogues mystérieux s'échangent entre gens qui se taisent, parce que le verbe trop explicite de notre langage habituel devient incapable de traduire ces pensées trop subtiles qui, tout autour des corps, en dehors des sens matériels, évoluent dans une atmosphère fluidique. Et qu'est-ce alors, quand cette atmosphère semble se condenser, s'étendre en une sorte de résille de fils d'or invisibles, sous laquelle les âmes capturées battent doucement de l'aile, comme deux papillons amoureux qu'Eros, le malin petit dieu mythologique, aurait pris, en riant, d'un seul coup de filet!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne trouvèrent plus rien à se dire, par la raison même qu'ils se comprenaient trop peut-être... et qu'ils se séparèrent en se disant, l'un à l'autre, comme dans un souffle : A bientôt.

— Or ça! se dit mentalement Robert, en regagnant son domicile, est-ce que mon guide spirituel — car je dois en avoir un, paraît-il — m'aurait suggéré par hasard toutes ces questions, tout ce dialogue préliminaire, pour m'amener... Voyons, mais c'est une déclaration que je lui ai faite... déclaration vague, toute faite de jeux de physionomies, de réticences, de silences surtout, mais en somme insuffisamment déguisée.

Je ne lui ai rien dit, soit; mais elle a pu pressentir ce que je voulais dire : Oui, ce sont mes silences eux-mêmes qui m'ont trahi et il n'en fallait certes pas davantage pour que la fine mouche comprît — elle qui, paraît-il, lit aussi dans les cœurs, comme son frère...

Mais bon Dieu! dans quel monde fantastique ai-je donc été transporté!

Eh bien alors... et l'autre?...

Et l'autre, avait dit Robert.

Je comprends que je dois quelques explications au lecteur et c'est de la meilleure grâce que je m'exécute incontinent.

Ce que Mons Robert, toujours un peu cachottier, nous le savons, n'avait pas dit à Jacques, par la bonne raison, du reste, que c'est à peine s'il se l'était avoué à lui-même, c'est que s'il avait quitté Paris, c'était pour échapper à certaines embûches, non point vagues, comme il l'avait insinué à Jacques, mais nettes, précises et d'autant plus dangereuses qu'elles avaient été pour lui quelque peu séduisantes.

Oui, c'est sur lui, Robert — le beau et riche célibataire, le parti

enviable, le mari convoité — qu'une certaine Mme de Livry, sémillante veuve de 24 ans, avait jeté son dévolu. Coquette incomparable et manœuvrant, mieux qu'aucune des filles d'Eve, ses grands yeux langoureux, d'un vert glauque — qu'elle avait, pour sûr, dérobé à l'une des trois sirènes légendaires de la mer de Sicile — elle avait tissé autour de Robert une toile d'araignée dans les fils de laquelle il avait failli s'empêtrer irrévocablement.

Le lecteur se souvient sans doute de cette histoire, à mots couverts, qu'il avait racontée à Jacques, dans le compartiment du train où nous les avons trouvés, dès le début du présent récit. Eh! bien, c'est à cette Mme de Livry qu'il avait fait allusion. Cette belle madame voulant réussir à tout prix, avait supérieurement monté ses petites batteries et s'était entourée de comparses d'une habileté incontestable. Deux madrés confesseurs, fort cotés dans le grand monde, avaient plus ou moins collaboré, un nonce, même, d'un doigt blanc et grassouillet, avait daigné pousser à la roue et tout le noble Faubourg s'était passionné pour la réussite de l'entreprise... Si bien que l'irrésistible veuve, mettant toutes voiles dehors, usant et abusant de ses diaboliques sortilèges, avait fini par faire perdre un peu la tête à notre ami Robert qui, bien à tort, se croyait invulnérablement blindé.

C'est donc à souhait que marchait « l'affaire », lorsque certains agents matrimoniaux, infiniment trop zélés, firent intervenir, pour hâter la victoire, d'autres comparses, mais, cette fois-ci, compromettants. Des femmes suspectes, payées à beaux deniers comptants, lancèrent des reporters peu scrupuleux. La presse — une certaine presse du moins — intervint maladroitement, de telle sorte que le pauvre Robert, averti par quelques amis sérieux, ouvrit l'œil, pressentit le scandale et échappa au piège... non sans y avoir laissé quelques plumes.

Il résolut donc de couper court. Mais rompre avec une sirène fut de tous temps chose fort mal aisée. Il se souvint, pendant des semaines, de la scène navrante et enivrante où Mme de Livry tâcha de l'enlacer encore. Il partit toutefois, le cœur gros et ulcéré, sans dire à personne où il allait et se laissa emmener par Jacques... Où? En Bretagne, en Normandie, en Chine, que lui importait... pourvu qu'il s'en allât bien loin! Et c'est pourquoi nous l'avons vu s'installer au Grand hôtel du Goëland.

Là, il se crut bien tranquille. Mais misère de nous! Sait-on jamais... quand une femme tient notre jeu et de ses doigts blancs en manipule les cartes?

Sur la falaise même de Plogoff, en face de la mer sauvage, au milieu des grands vols de mouettes blanches, flottait une autre image, l'image de l'enchanteresse aux yeux verts — fantôme repoussé par instants, mais d'autres fois, s'imposant en vainqueur.

Et c'est alors que lui apparut Velléda. Ce ne fut tout d'abord que la pré-

tresse éloquente qui subjugua son intelligence et troubla son cerveau. Mais, un beau jour... ne voilà-t-il pas qu'il s'aperçut que la flamme des yeux noirs avait décidément fait pâlir la lueur des yeux verts. — Et c'est à ce jour-là que nous sommes arrivés, au cours de la présente et véridique histoire.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES ÉTRANGERS

RELATIFS AUX SCIENCES PSYCHIQUES

Traduits et publiés sous la direction du COLONEL DE ROCHAS

Pour peu qu'on suive le mouvement des idées, on ne peut s'empêcher d'être frappé du progrès immense qui s'est effectué depuis quelques années dans la manière d'envisager ce qu'on est convenu d'appeler le surnaturel.

Pour la génération qui a précédé la nôtre, les miracles, les légendes attribués aux sorciers ou aux mystiques des diverses religions n'étaient pas dignes d'occuper l'attention des hommes sérieux; tout se réduisait à des tours de prestidigitation ou à de folles créations d'imaginations déséquilibrées.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même; quelques savants hardis ont pris corps à corps les plus extraordinaires de ces phénomènes. Ils les ont étudiés au point de vue historique, en remontant aux sources, et ont constaté, non sans étonnement, qu'il fallait les admettre presque tous, sinon dans leurs détails du moins dans leurs manifestations les plus caractéristiques, à moins de refuser toute confiance au témoignage humain. Bien plus, ils ont pu observer, par eux-mêmes, quelques-uns d'entre eux et en reproduire d'autres à volonté, de manière à en formuler jusqu'à un cértain point les lois. Ils les ont fait entrer ainsi dans le domaine de la science positive, où les investigateurs deviendront nombreux dès que ces recherches seront subventionnées.

La France tient, en ce moment, le premier rang dans l'ordre de l'expérimentation par la découverte de l'*extériorisation de la sensibilité* qui donne la clef des envoûtements, des fantômes, des vues à distance, etc., mais elle est fort en retard au point de vue de l'érudition.

C'est en anglais, en allemand et en russe qu'ont paru les recueils les plus riches d'observations relatives aux phénomènes psychiques, et jusqu'ici ces ouvrages n'avaient pu être publiés en France, parce que le petit nombre de ceux qui s'y intéressaient ne permettait pas à un éditeur de supporter les frais de l'impression et de la traduction.

Le colonel de Rochas a trouvé, parmi ses amis, quelques personnes

assez instruites et assez dévouées à la cause du progrès pour entreprendre ces traductions et les donner gratuitement aux éditeurs sous la seule condition de les publier.

De là la collection dont six volumes ont déjà paru. Ce sont :

1° *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*, par AKSAKOW (1), traduit de l'allemand par Mme BL.

Cet ouvrage est le récit accompagné de nombreux procès-verbaux de la séance dans laquelle le corps de Mistress d'Espérance a, en partie, disparu pour former un fantôme distinct, comme cela se produit dans la bilocation des saints.

2° *Au Pays de l'Ombre*, par Mistress D'ESPÉRANCE, traduit de l'anglais par Mlle BL. (2).

Ce livre qu'il faut avoir lu pour connaître les phénomènes psychiques les plus remarquables observés scientifiquement depuis quelques années, est le récit, avec un grand charme de style, par le médium lui-même, des circonstances dans lesquelles ces phénomènes se sont produits et des sensations alors éprouvées par lui. On y trouvera des photographies extrêmement curieuses d'individualités plus ou moins matérialisées.

3° *Enseignements spiritualistes* reçus, par WILLIAM STAINTON MOSES, et traduits de l'anglais par Mme TH. (3).

Stainton Moses, né en 1839, mort en 1892, voyagea dans sa jeunesse, passa quelques mois dans un monastère du Mont-Athos, se fit recevoir pasteur et étudia la médecine. Il passa les dernières années de sa vie à Oxford, comme professeur d'anglais à l'University Collège School, où il forma avec une grande distinction, de nombreux élèves qui conservèrent de lui le plus respectueux et le plus cordial souvenir. Il fut un médium remarquable et produisit la plupart des phénomènes physiques connus; mais ce qui constitue l'intérêt du livre publié après sa mort par ses amis, ce sont les communications qu'il a obtenues par l'écriture inconsciente et où l'on voit la lutte entre les opinions qu'il professait à l'état de veille et celles qui lui étaient dictées quand il était en transe.

4° *Rapport sur le spiritualisme par le Comité de la Société dialectique de Londres*, traduit de l'anglais par le Dr DUSART (4).

La Société dialectique de Londres, composée de savants éminents, a institué, en 1869, un comité « pour examiner les phénomènes présentés comme manifestations des esprits et faire un rapport à ce sujet ». Ce comité se divisa en six sous-comités qui expérimentèrent chacun indépendamment et

(1) Paris, Librairie Leymarie, 1896. In-8°, p. 4 et 224, 4 fr.
(2) Paris, Leymarie, 1899. In-8° de 338 p. et 28 photogravures hors texte, 4 fr.
(3) Paris, Leymarie, 1899. In-8°, p. 4 et 316, 5 fr.
(4) Paris, Leymarie, 1900. In-8°, p. 4 et 360, 5 fr.

firent leurs rapports. En outre, le comité général a reçu les dépositions des observateurs les plus autorisés et des médiums les plus remarquables. Il nous suffira de citer, parmi les premiers, M. Cromwel Varley et, parmi les seconds, Daniel-D. Home. Cet ouvrage, exposé clair et complet de l'état où se trouvait la science psychique il y a trente ans, est rendu très commode pour les recherches par une table analytique des matières due au traducteur.

5° *Les côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et voyants*, par Mistress Crowe traduits par Mlle Th. (1).

Ce livre, qui a été publié en Angleterre il y a cinquante ans environ, y a eu plusieurs éditions. A cette époque on n'expérimentait pas encore, mais on commençait à recueillir les récits de faits extraordinaires jusqu'alors considérés comme indignes d'occuper l'esprit des gens positifs. C'est une enquête tout à fait analogue à celle que vient de faire Flammarion dans son livre *L'inconnu et les problèmes psychiques*. Les deux ouvrages se complètent au point de vue des documents, mais on sera certainement frappé, en les lisant, de voir qu'ils arrivent exactement aux mêmes conclusions.

6° *La Voyante de Prévorst*, par le Dr Justinus Kerner, traduit par le Dr Dusart, avec un portrait de la Voyante et un du Dr Kerner (2).

Le Dr Kerner, aussi célèbre en Allemagne comme poète que comme médecin, a observé et soigné pendant trois ans, dans sa propre maison, une jeune femme qui a présenté, réunis chez elle avec une intensité extraordinaire, tous les phénomènes psychiques qui ne se montrent d'ordinaire qu'en partie chez les autres médiums. Et ici encore on constate que toutes nos découvertes récentes ne font que confirmer, en y ajoutant fort peu de chose, les faits et les théories que les chercheurs à qui nous succédons avaient reconnus et adoptés.

On prépare, pour la même collection, les ouvrages suivants :

Les Mémoires sur l'Od, par Reichenbach;

La Physique de la Magie, par le Dr Karl du Prel;

Les Frontières indécises entre ce Monde et l'autre, par R. D. Owen.

BIBLIO Paul

AU PAYS DES FANTOMES

J'en reviens... avec peut-être un peu de pâleur au front, mais combien émue par ces multiples manifestations d'outre-tombe que renferme le livre

(1) Paris, Leymarie, 1900. In-8°, VIII et 512 p., 42, rue Saint-Jacques, 5 francs, 6 francs franco.

(2) Paris, L. Chamuel, 1900. In-8°, XLIV et 260 p.

de Mistress Crowe; livre qui fait sa réapparition en librairie sous la direction savante du colonel de Rochas.

J'en reviens... saturée de ces merveilleux effluves de l'au-delà qui effleurent nos âmes de leurs ailes de lumière, et dont les frôlements ont la douceur d'un baiser pour ceux qui s'efforcent de s'en pénétrer; qui n'ont pas un frémissement de peur mais d'espoir illimité, devant ce que l'on croyait un impénétrable mystère, et dont les secrets sont accessibles à quiconque en est vraiment avide.

Oui, elle est si pure cette coupe du plus haut idéal, que les lèvres qui ont goûté à ce céleste breuvage, en conservent une inextinguible soif.

En effet, quel plus noble, quel plus haut idéal pour l'âme, que celui où s'affirment ses futures destinées?

De quel souci plus tenace pouvons-nous être étreints, que par ce problème que l'on voyait insoluble à force d'être obscur, et que les manifestations permises par Dieu pour consoler un peu, ici-bas, les créatures faibles que nous sommes, éclairent de lueurs divines l'aride sentier de la vie où l'âme immortelle, exilée temporairement de sa patrie : l'Infini, évolue sous l'égide sacrée de la Douleur, sous l'œil du Devoir austère; exil au cours duquel elle doit acquérir tous ses grades pour faire la conquête définitive d'une perfection qui lui assurera le bonheur éternel!

Les radieuses étapes que sont, pour elle tous ces beaux ouvrages éclos sous tant de plumes autorisées!...

De jour en jour, une nouvelle perle précieuse s'ajoute à ce merveilleux joyau qui constitue l'œuvre du spiritualisme moderne. Que d'écrivains dont la proclamation de la Vérité libératrice est la préoccupation, ont édifié, sans relâche, les lumineux degrés de l'impérissable édifice dont Allan Kardec a posé les solides assises!... que d'efforts, de bonne volonté, de patience, d'amour vainqueur de l'exécrable égoïsme, cette odieuse plaie de notre époque, représentent toutes les œuvres qu'ont signées les William Crookes, les Léon Denis, les Van der Naillen les Gabriel Delanne, les François Broc(1), les Eugène Nus et tant d'autres dont les noms m'échappent, car la liste en est longue, et qui sont les courageux champions de l'Œuvre Sainte que verra éclore et briller, l'Avenir!

Mistress Crowe dans son livre : *Les côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants* s'est tout particulièrement attachée aux manifestations spirites qui comprennent : les rêves allégoriques; les pressentiments; les avertissements; les rêves doubles; les apparitions; les esprits troublés; les maisons hantées; les lumières surnaturelles; les apparitions attachées à cer-

(1) Auteur de nombreuses brochures spiritualistes, et d'une série de tableaux — *Peinture schematique* — destinés à concrétiser l'abstrait.

taines familles ; celles qui recherchent les prières des vivants ; la possession, etc., etc. ; en un mot, tous les phénomènes divers par lesquels l'âme des morts se manifeste aux vivants.

Nous recommandons tout spécialement ce livre du plus vif intérêt à ceux qui recherchent surtout le frisson, l'émotion du fait occulte. Je n'ai pas lu *Les Mystères d'Udolphe*, ni les autres tragiques épisodes de la célèbre Anne Radcliffe, mais je doute que, dans ses romans, il y ait des scènes plus troublantes que certaines rapportées par Mistress Crowe, et qui ont au moins l'attrait d'une authenticité dont elle se porte garante pour la plupart.

Ce volume qui comprend 509 pages, je l'ai absolument dévoré, tant l'intérêt y coule à pleins bords.

Livre curieux, livre étrange... livre qui fait surtout penser.

Blanche SARI-FLÉGIER.

UNE VOIX SORTIE DU TOMBEAU

Du « *Progressive thinker* » 19 mai 1900.

Voici un fait raconté par le Révérend Samuel Fallows, de Chicago, évêque de l'église réformée et professeur de physiologie mentale au collège médical Bennett. Ce qui suit est sa propre relation du fait, telle qu'elle fut envoyée au « Sunday World ». Les noms des personnages doivent être tenus secrets pour le moment ; les révéler serait dangereux pour une personne qui ne doit qu'à un miracle d'être encore de ce monde.

« Je suis en train en ce moment d'arranger les choses de manière à permettre, dans l'intérêt de la science, que toutes investigations soient faites sur ce cas ; il faut que les plus sceptiques soient aussi convaincus que moi-même de sa véracité. Dans ce but les noms des personnages seront révélés à un groupe restreint de personnes ; on recherchera les moyens de permettre aux savants de s'assurer que cette voix sortie du tombeau n'est pas un mythe, voix suivie d'une résurrection, sans mettre au courant celle qui, par la miséricorde divine, n'a aucune conscience actuelle des épreuves par lesquelles elle a passé ».

« Je les désignerai, elle et son mari, sous les noms de M. et Mme Charles Smith. Lui était un jeune négociant, vivant dans une ville de l'Est des Etats-Unis. Quant à sa femme, elle était une sensitive, sujette à de violentes émotions. Ils avaient l'un pour l'autre une rare sympathie s'étendant à toutes les facultés ».

« Mme Smith tomba malade et, après quelques semaines de souffrance, où elle fut soignée par son mari avec une sollicitude peu ordinaire, elle mourut. Tout au moins, elle sembla mourir. Il n'y avait pas un doute à ce sujet

dans l'esprit du médecin. Tous les phénomènes ordinaires de la mort furent constatés. Le permis d'inhumer fut délivré et les pompes funèbres averties, Si. M. Smith ne s'était pas opposé à l'embaumement, nous n'aurions pas d'histoire à raconter, à moins que nous n'eussions un cas nouveau à ajouter aux cas authentiques si nombreux où des personnes, mortes en apparence, revenaient un instant à la vie réveillées par le couteau de l'embaumeur ».

Mme Smith échappa donc à cette destinée ; elle fut revêtue de ses vêtements mortuaires, placée dans un cercueil et, trois jours après, enterrée au cimetière, à une petite distance de son domicile ».

« Le mari était vivement affecté, au point que ses parents craignaient une attaque d'hypochondrie. L'un de ses cousins, pour lui relever le moral et distraire son esprit du malheur qui le frappait, resta dans la maison auprès de lui cette nuit là et fut ainsi un précieux témoin, comme la suite le prouva, d'un évènement si extraordinaire qu'on a peine à le croire ».

« Pendant une heure ou deux, cette nuit-là, ils causèrent, de la morte principalement, puis ils se couchèrent ».

« M. Smith, après s'être longtemps tourné et retourné sur son oreiller, finit par s'endormir d'un sommeil agité. Au milieu de la nuit il entendit une voix l'appeler par son nom :

« Charles ! Charles »

« En un instant M. Smith était entièrement éveillé, écoutant. Tout était silencieux. Il pensa qu'il avait rêvé ».

« L'idée du surnaturel ne lui vint pas à l'esprit, parce qu'il était un matérialiste convaincu. Il s'endormait de nouveau, mais il fut encore réveillé par la voix :

« Charles ! Charles ! »

« Chose étrange, le son de cette voix lui était inconnu ; il ne lui rappelait pas celui que sa femme avait sur la terre. Se croyant encore une fois la proie d'un songe, il se rendormit une troisième fois ».

« La voix ne se fit plus entendre jusqu'au point du jour ; mais cette fois il était impossible de la méconnaître et il s'aperçut à la fin que c'était la voix de sa femme, qui en grand danger l'appelait à l'aide :

« Charles ! sauve-moi ! sauve-moi, Charles ! »

« Il sauta hors du lit, tout tremblant. Ce cri désespéré retentissait encore dans son oreille. Il était si réel que, bien que le jeune homme fut parfaitement éveillé, bien qu'il se souvint très bien de la mort et de l'enterrement, de tout ce qui était arrivé pendant les 4 journées précédentes, il se mit à chercher dans la chambre sa femme qui l'avait appelé trois fois par son nom ».

« Ne trouvant personne, il se précipita dans la chambre de son cousin, criant :

« Lève-toi, lève-toi ! Allons vite au cimetière ! Elle est vivante ! Elle m'appelle ! »

« Le cousin, quoique très sceptique par nature, fut emporté par la conviction absolue de Smith. Les deux hommes s'habillèrent à la hâte et, pendant que l'un attelait le cheval à un cabriolet, l'autre se procurait des bêches. Ainsi équipés ils partirent au grand galop pour le cimetière ».

« Le soleil se levait lorsqu'ils descendirent de voiture tout près de la tombe et se mirent à creuser. Me Smith avait été enterrée le précédent après-midi. Son mari enlevait la terre avec une énergie désespérée. Il était tout à fait sûr maintenant que sa femme avait été enterrée vive et qu'il arriverait encore à temps pour la sauver. Son cousin, subissant la contagion de l'exemple, maniait l'autre bêche avec une ardeur égale ».

Couverts de sueur, sales, les cheveux en désordre, ils atteignirent à la fin le cercueil et unirent leurs efforts pour faire sauter le couvercle ».

« Smith poussa un grand cri. Sa femme remuait ; elle faisait de faibles efforts pour se tourner dans son étroite couche. Elle regarda son mari avec des yeux qui ne voyaient pas, car elle était encore inconsciente de son état ».

« Il passa ses bras autour de sa taille et la souleva. Les deux hommes s'unirent pour la retirer du tombeau ; ils la mirent sur le cabriolet et retournèrent à la maison. Des médecins furent appelés. Grâce à des soins constants et dévoués elle se rétablit lentement de sa maladie. Toutes les précautions ont été prises pour qu'elle ne vienne pas à apprendre ce qui lui était arrivé ; toutes les personnes au courant des évènements se sont engagées sous serment à garder le silence. Voilà pourquoi le véritable nom de M. et de Mme Smith ne peut être donné pour l'instant ».

GROUPE ESOTERIQUE. — *Première manifestation.* — Du 22 avril au 1er mai, ont été exposés dans les salons Waléry, hôtel privé, 9 bis, rue de Londres, des œuvres d'un caractère tout particulier, inspirées pas les sciences hermétiques. — Décidément les peintres, dessinateurs ou sculpteurs, à l'exemple des prosateurs et des poètes, sont entraînés malgré eux par le courant mystérieux de l'occultisme, avec les savants de la plus haute portée intellectuelle. — Parmi les œuvres de talent exposées, citons : *Le Mage*, *Le Druide*, *l'Eve nouvelle* de Mme la comtesse Moïna Mac Grégor, la fervente prêtresse d'Isis, qui doit bientôt inaugurer à Montmartre, dit-on, le culte de la déesse ; *Le Crépuscule*, *Le Sphinx*, *Cauchemar*, du peintre littérateur *Henry Detouche*, et les peintures du comte Antoine de Larochefoucauld.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



43e ANNÉE. N° 8. 1er AOUT 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE

Le Congrès spirite et spiritualiste de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes à Paris, du 15 au 26 septembre. Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès* qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée de toutes les séances sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte rendu des travaux du *Congrès*. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé.

Nous transmettons au secrétariat du Comité les souscriptions qui nous sont envoyées.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. Oxon (*suite*).

PREUVES GÉNÉRALES CONFIRMATIVES

J'ai commencé par présenter le faisceau de mes expériences personnelles, dont je garantis la plus entière sincérité avec toute l'énergie dont je suis capable. Je vais maintenant apporter les témoignages de ceux qui ont observé des faits de nature à confirmer ceux que j'ai relatés.

Pour les présenter avec ordre, je les réunirai sous divers chefs.

I. Témoignages apportés par les sens.

I. Sens de la vue.

J'ai déjà dit que les preuves dans lesquelles j'ai le plus de confiance sont celles qui sont obtenues lorsque la lumière est suffisante pour assurer une rigoureuse observation. Je ne me hasarderai pas à dire que l'on ne peut obtenir aucune preuve pleinement satisfaisante en dehors du secours des yeux, mais je suis bien convaincu que *voir c'est croire.* Je commence donc par un récit dû à M. E. T. Bennett, de Richmond et inséré dans le *spiritualist* du 21 septembre 1877.

Avant d'aller plus loin, je dois faire remarquer que la langue usitée dans les comptes rendus cités est celle dont se servent les spiritualistes. Je la conserve sans l'adopter pour mon compte et j'entends ne prendre la responsabilité d'aucune théorie. Je reproduis donc les termes avec la signification qui leur est attribuée, sans les discuter ni les contredire.

« Dimanche soir, 9 courant, une société comprenant le Dr Monck, Mme F..., M. R..., un médecin, M. Christian Reimers et moi-même, se réunit chez M. Reimers, Manor-Villas n° 6, Richmond. Nous prîmes place autour d'une table ordinaire, sur laquelle étaient posés une petite boîte à musique, deux petites ardoises, du papier et un crayon de mine de plomb. Une bougie couverte d'un voile était placée dans la chambre voisine, la porte de communication restant ouverte, de telle sorte que pendant toute la durée de la séance la lumière fut suffisante pour distinguer les divers objets contenus dans la pièce et de temps à autre on éclaira avec des allumettes.

Après les quelques manifestations ordinaires du début, le guide du Dr Monck s'adressa au médecin, que j'appellerai le Dr A... et lui demanda de lui désigner le mot qu'il désirait voir écrit sur l'ardoise. Les ardoises avaient été inspectées et marquées par moi : elles furent solidement liées ensemble par le Dr A... Comme il n'avait pas été possible de trouver un fragment de crayon d'ardoise, un petit bout de crayon à la mine de plomb le remplaça après que nous fûmes assurés qu'il pouvait faire des marques. Le Dr A...

choisit alors le mot «*Darling*» et les ardoises furent placées sur la table, les mains des D[rs] A... et Monck reposant sur elles.

Le guide du D[r] Monck. — « Avez-vous placé un crayon d'ardoise ? »

D[r] A. — Non. Nous avons mis un crayon de mine de plomb. Ne pouvez-vous écrire avec ? »

Le guide du D[r] Monck. — « Nous n'aimons pas celui-là. Pourrions-nous prendre un peu du vôtre ?

D[r] A. — Oui.

Le guide du D[r] Monck. — Mon médium va enlever les ardoises et les poser sur la tête du Docteur. Voilà qui est fait ! »

On apporte la bougie. Les ardoises qu'aucun des assistants n'avait perdues de vue un instant, furent déliées. A l'intérieur on trouvera le mot «*Darling*» tracé à grands traits, comme tremblés et comme avec un crayon d'*ardoise*, quoique on ne pût en découvrir aucun.

Le guide du D[r] Monck. — « Donnez-moi le prénom de celui de vos amis que vous voudriez voir se rendre ici.

D[r] A. — « Sophie.

Le guide du D[r] Monck. — Elle *est* ici et il y a avec elle un vieillard d'un aspect plein de dignité. Il est ennuyé à votre égard, à cause de quelque chose. Je pense que c'est à propos d'argent. Il porte sur la tête un objet bien curieux : c'est une couronne garnie de pointes portant de petites boules au bout de chacune d'elles.

Le D[r] A. — Voudrait-il donner son nom ?

Le guide du D[r] Monck. — Il dit qu'il va essayer de l'écrire lui-même ».

Le médium demande une feuille de papier, la tient un instant à la main, la place sur la table et met près d'elle un petit crayon de poche, long d'environ trois pouces. Ce crayon se déplace sans que personne le touche. Il fait de faibles efforts pour se redresser. Enfin il y parvient et nous le voyons se tenir debout de lui-même, écrire, comme s'il était fermement tenu par une main pendant quelques secondes, puis retomber de nouveau. Le D[r] A... prend le papier et y trouve écrit le nom de X... appartenant à un noble, actuellement décédé, avec lequel sa profession l'avait mis en rapport ; il était parent de la dame dont le nom venait d'être donné et son titre de noblesse était correctement indiqué par la *curieuse couronne.* »

M. Bennett qui a beaucoup observé ces phénomènes et qui les attribue à l'action des esprits désincarnés, se sert de la phraséologie adoptée par ceux qui partagent son opinion. Ce n'est pas un enthousiaste, mais un observateur calme et intelligent. Ses récits ne lui sont pas exclusivement personnels. Je suis heureux de pouvoir les faire confirmer par un témoin sceptique, qui, n'étant pas familiarisé avec les phénomènes de ce genre, les aborde avec défiance et garde une grande réserve dans ses constatations et spécialement

dans ses conclusions. Ses dispositions d'esprit ne le portent à aucun degré en notre faveur. Ce témoin dont je parle est reporter au *Malvern News*. Dans ce cas le psychiste est également le Dr Monck et l'expérience eut lieu dans une maison de Malvern, *où il n'était jamais entré* avant la soirée en question. Voici le résumé de son compte rendu :

« Un peu après six heures, plusieurs dames et messieurs, étrangers pour la plupart les uns aux autres, se réunirent autour d'uue table oblongue, en sapin, recouverte d'un épais tapis de laine de Witney, le tapis qui la recouvrait ordinairement ayant été employé comme rideau pour masquer la fenêtre. Toute trace de lumière naturelle avait été rigoureusement supprimée et le gaz brûlait à plein bec. Lorsque les assistants eurent siégé un certain temps, le Dr Monck demanda un crayon et quelques feuilles de papier. On lui présenta trois crayons et il choisit le mien. Une feuille de papier fut repliée et on posa le crayon dessus. Il demanda quelques mouchoirs et prit encore le mien, qu'il étendit avec soin au-dessus du crayon et de la feuille de papier. Sous la pleine lumière du gaz on vit le crayon se lever et se tenir debout pendant que le Dr Monck tenait les mains relevées sur sa tête. Il enleva le mouchoir et le crayon continua à se tenir debout, mais sans tracer d'écriture. Un monsieur sceptique émit l'opinion que le crayon était fixé dans la table à travers la couverture de laine. A la demande du Dr Monck, il l'enleva, l'examina et le remit sur la table. Il ne l'eût pas sitôt lâché, que le crayon se releva de nouveau et à la vue de tous, malgré les conditions défavorables, il écrivit une phrase sur le papier. »

Il faut faire remarquer ici que la lumière était largement suffisante pour l'observation et que l'obscurité nécessaire à la production de l'écriture fut produite sans gêner en rien une rigoureuse surveillance. Le reporter termine son compte rendu en avouant son impuissance à expliquer comment furent obtenus ces résultats constatés par *neuf dames et messieurs sains d'esprit.* « Comme plusieurs, ajoute-t-il, sont bien connus à Malvern, ils peuvent nous contredire si nous avons avancé quelque chose qui ne soit pas vrai ».

C'est avec le même psychiste que le directeur de *The Medium*, M. James Burns, de la *Spiritual institution*, 15 Southampton Row, W. C. fit une remarquable expérience, qu'il rapporte ainsi. Les assistants étaient sa femme et lui-même et la séance se tenait à son domicile :

« Sur la table devant moi j'avais plusieurs feuilles de papier, sur lesquelles je prenais des notes. Le Dr Monck en prit une encore blanche et la déchira en deux. Il réduisit une des moitiés au huitième de sa dimension primitive en la repliant trois fois sur elle-même. Il la chiffonna ensuite et la plaça sous un mouchoir blanc qui se trouvait sur la table exactement devant lui. Un crayon de poche susceptible de s'allonger fut ensuite placé près

du papier. Ce crayon était muni d'un pas de vis permettant de faire sortir et rentrer la mine de plomb; le manche était de couleur sombre et se terminait par une tête en os blanc. Dans cette partie de la séance la lumière ne brillait pas en plein, comme elle le fit à d'autres moments, mais elle était suffisante pour me permettre de lire mes notes au crayon. De sa main droite le Dr Monck introduisit le crayon sous le mouchoir, puis il continua à agiter pendant quelques secondes ses doigts au-dessus de ce mouchoir. Nous attendions avec une vive attention ce qui allait arriver, lorsque Mme Burns s'écria que le crayon écrivait. Je le vis se tenir dans une position inclinée, avec la pointe tournée vers moi, mais comme le mouchoir était interposé entre mes yeux et la pointe du crayon, je ne pouvais voir ce qu'il faisait. Avant que j'eusse eu le temps de réfléchir, je vis que le crayon après s'être tenu incliné avec la pointe tournée vers moi, se trouvait dans un état de violente agitation, allant de côté et d'autre, comme s'il avait été tenu par le milieu et rapidement secoué. Ce mouvement n'était nullement régulier ; les bonds faits par le crayon étaient tantôt grands, d'autres fois courts et se compliquaient de mouvements dans toutes les directions. Tandis que je cherchais à comprendre ce que cela voulait dire, je le vis se tenir de nouveau droit puis se mouvoir doucement d'un côté et d'autre. Mme Burns et le Dr Monck dirent : « il biffe un mot », et de rapides vibrations l'agitèrent de nouveau comme auparavant. Quelques secondes plus tard le crayon tomba, le mouchoir fut écarté et on trouva le papier couvert d'une écriture au crayon tracée d'une main ferme.

Le Dr Monck prit ensuite son ardoise pliante et me la donna pour la nettoyer. Je le fis avec soin. Il prit un petit fragment de crayon d'ardoise double. La main du Dr Monck s'agita alors dans ma direction et vint se poser sur mon bras. Elle remonta jusqu'à mon épaule et finalement sur ma tête, où j'entendis et sentis la vibration de l'écriture en train de se faire sur une face de l'ardoise double. Cela fut rapidement terminé et lorsqu'on l'ouvrit, on trouva un message qui recouvrait les deux faces de l'ardoise. »

Il fallut trois minutes pour copier le message écrit sur la feuille de papier mais celui-ci avait été tracé en un tiers de ce temps. Le papier portait les marques distinctives du paquet auquel il avait été emprunté et l'un des observateurs avait pu suivre des yeux toute l'opération de l'écriture.

L'écriture sur l'ardoise eut ceci de remarquable, qu'elle permit d'invoquer le témoignage des deux sens qui avaient constaté sa production.

Il me semble que voilà le moment de citer un cas d'écriture exécutée par une main lumineuse, qui se rendit visible à quatre personnes au moins. Cette attestation se trouve compliquée dans une certaine mesure par l'introduction d'un nouveau genre de phénomènes psychiques, celui des apparitions lumineuses et de mains qui n'étaient celles d'aucune des personnes

présentes. Ces faits sont bien connus de ceux qui ont étudié les phénomènes psychiques et ils ont été établis au moyen d'observations exactes et précises.

Le récit a été écrit (V. *spiritualist*, 13 octobre 1876) par feu M. H. D. Jencken, avocat. Le psychiste était sa femme, la Kate Fox citée dans les histoires du début du nouveau mouvement spiritualiste. La maison où fut faite l'expérience était celle de M. S. C. Hall, le directeur de *Art Journal*, à la date du 6 septembre 1876. Neuf personnes étaient présentes, parmi lesquelles M. et Mme Hall, M. et Mme Mayo, et le Dr Netherclift, de Chelsea Infirmary.

« Plusieurs fois des tentatives avaient été faites par des êtres invisibles pour nous donner de *l'écriture directe*. Enfin on nous donna l'ordre de nous tenir par les mains et de resserrer le cercle, en nous rapprochant de la table. C'est alors qu'une main lumineuse, petite, admirablement faite, descendit du côté où je me tenais, c'est-à-dire au côté opposé à Mme Jencken. La main saisit un crayon qui se trouvait sur la table et écrivit les lettres E. W. E,

La force de tenir le crayon se trouva alors évidemment épuisée. Le crayon, qui avait été tenu entre l'index et le troisième doigt, tomba sur la table et la main, remontant au-dessus de nos têtes, disparut. Après un court moment elle reparut, descendit, toucha la table, prit le crayon et écrivit les mots : « Dieu vous bénisse ! » A la lettre *y*, (*God bless y*) la force parut épuisée de nouveau, le crayon retomba et la main, remontant doucement, disparut.

J'ai vu par moi-même un si grand nombre de cas d'écriture directe par les esprits, qu'un exemple de plus n'aurait été pour moi que d'un bien médiocre intérêt, s'il n'avait donné à d'autres l'occasion de constater aussi les phénomènes, d'autant plus que plusieurs n'étaient nullement spiritualistes, mais de simples témoins. C'était là ce qui donnait de l'intérêt à cette séance. La main fut nettement vue par le Dr Netherclift, T. et Mme Mayo et d'autres assistants. Chacun de ces assistants la vit à un point de vue différent : en un mot son objectivité fut nettement constatée.

La luminosité était particulièrement brillante autour du poignet. Les circonstances dans lesquelles se produisit cette écriture directe étaient exceptionnellement favorables à la constatation de la réalité des phénomènes. La séance avait lieu chez M. Hall ; ceux qui y prirent part conservèrent le plus grand calme. Le médium faisait face au côté d'où venait la main ; l'écriture fut exécutée au centre de la table, autour de laquelle nous étions assis, la main occupait une position à angle droit avec Mme Jencken. Je signale ces circonstances pour répondre d'avance aux théories d'illusion d'optique, d'hallucination ou toute autre hypothèse que l'on serait tenté de présenter pour expliquer les faits. »

On devrait multiplier largement de tels exemples. Cependant je ne me propose pas d'apporter d'autres témoignages de la même espèce, car j'en ai d'autres qui sont de nature à faire faire un pas en avant à cette étude. Je viens de montrer que le témoignage d'un sens atteste la réalité de la psychographie ; je vais maintenant présenter des faits dans lesquels l'écriture a été entendue, tandis que le crayon grattait sur l'ardoise.

(*à suivre*).

Traduit par le Dr O. DUSART.

HUDSON TUTTLE ET LOUIS BUCHNER

L'AUTEUR DE *Force et matière*

En parcourant l'ouvrage « Force et matière » du Dr Louis Buchner, le matérialiste bien connu, M. X.., de Washington (Etats-Unis) fut étonné d'y trouver de nombreuses citations faites du livre d'Hudson Tuttle, « *Arcanes de la nature* », prétendument écrit sous l'inspiration des esprits et cité comme autorité ; et il demanda à ce dernier de vouloir bien lui faire le récit de son entrevue avec Buchner. — Voici la réponse qu'il en reçut :

« J'avais entre 16 et 18 ans lorsque des intelligences spirituelles me donnèrent l'ordre d'écrire les « Arcanes de la nature ». Le livre, publié en 1860, atteignit sa troisième édition et fut republié récemment en Angleterre. Ce qu'il y a de particulier dans cet ouvrage, c'est qu'il parut bien avant son époque, et que, depuis plus de trente années qu'il fut publié, il ne s'y trouve aucune révision à faire dans le sens des découvertes depuis son apparition. La théorie de Darwin sur l'évolution a vu le jour depuis et a fait tomber en désuétude presque tout ce qui avait été écrit antérieurement, mais n'a fait que rendre plus clairs les principes mis en avant par les esprits-auteurs. Peu de temps après sa publication, les Arcanes furent traduits en allemand par le docteur Ashbrenner et édités à Leipsick, avec un appendice rendant compte de son origine.

« Le docteur Buchner lut l'ouvrage sans faire attention à l'appendice et d'une manière ou d'une autre se mit dans l'idée que l'auteur devait être professeur dans un collège américain de Cleveland (Ohio). Il s'en servit à maintes reprises et fit choix des passages les plus importants, comme en-têtes des chapitres de son livre, en s'incorporant la pensée de l'auteur, sans attribuer à celui-ci l'honneur de la création de l'œuvre. Ce fut pendant l'hiver de 1872, si je ne me trompe, que la société « *Turn verein* » du lieu de sa résidence, fit avec lui un contrat pour cent conférences qu'il donnerait dans les principales villes de l'ancien et du nouveau continent.

Le *Dr Cyriax*, spiritualiste ardent et agressif était alors secrétaire d'une

société analogue établie à Cleveland et il fut chargé de l'organisation de ces conférences. Le docteur avait été exilé par suite du rôle qu'il avait joué pendant la révolution de 1848 et, comme la plupart des meneurs, était matérialiste. Plus tard, les grandes facultés médianimiques dont il était doué, le décidèrent à se lancer dans le spiritualisme ; enfin, il put rentrer dans son pays natal et y fonda un journal spiritualiste excellent qu'il dirigea jusqu'à l'époque de sa mort.

Quand il fut convenu que le Dr Louis Buchner devait se rendre à Cleveland, celui-ci écrivit au docteur Cyriax qu'ayant appris que je demeurais dans cette ville, il serait désireux de m'y rencontrer et de faire la connaissance d'un homme qui avait été pour lui d'un si grand secours pour son ouvrage.

Le Dr Cyriax m'invita donc à un banquet qui fut donné en l'honneur du conférencier et des exilés de 1848 et auquel vingt-cinq d'entre eux assistèrent. Après que les présentations d'usage furent faites, le Dr Cyriax prit la parole et dit : « mon cher docteur vous avez parlé dans les termes les plus élogieux du livre « *Les Arcanes de la nature* », vous en avez cité maints passages en déclarant que l'œuvre avait devancé son temps dans l'ordre scientifique, eh bien, savez-vous qui en est l'auteur ?

« Je suppose que c'est ce jeune homme, répondit Buchner en se tournant vers moi, non sans manifester un certain désappointement, en pensant qu'il avait cru d'abord que c'était l'œuvre d'un professeur du collège. — A quoi, le Dr Cyriax répliqua : — Non, ce n'est pas lui qui a écrit le livre. Il était, à cette époque, simple garçon de ferme sans éducation ni instruction, travaillant dur aux travaux de la culture pandant le jour, et qui, la nuit, fut visité par les esprits qui se servirent de lui pour lui dicter le livre que vous admirez tant. Il n'avait à sa portée ni livres, ni bibliothèque, car ses parents demeuraient dans les bois et ne s'occupaient que d'agriculture. — Buchner ne put s'empêcher de rire, en entendant cette explication et s'écria : Ah, quelle bonne farce! — Oh, non! riposta M. Teime, éditeur du journal allemand, c'est la pure vérité et nous vous prions de nous dire, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, comment cela est arrivé ! Teime était un homme d'un beau caractère et bien que matérialiste par suite des circonstances, il était favorablement disposé pour le spiritualisme.

Le Dr Buchner ne chercha pas à approfondir le fait, convaincu qu'on voulait lui en faire accroire ; mais pendant le dîner la conversation roula sur le même sujet et il me dit : « Si les esprits ont fait toutes ces choses, qu'est-ce donc que l'esprit ?

Je lui répondis : — Vous prétendez que la matière est la base de tout dans ce monde et renferme en elle-même la toute puissance, dites-moi d'abord ce qu'est la matière et puis je vous dirai ce qu'est l'esprit.

— Or,comme personne ne peut définir la matière,attendu que les atomes, ses parties infinitésimales constituantes ne sont basés que sur une hypothèse, et qu'il est impossible à nos sens de les percevoir,l'auditoire comprit tout de suite le dilemme et se mit à rire, ce qui déconcerta l'écrivain matérialiste. A l'issue du banquet, Buchner se leva et se plaçant derrière ma chaise, il se mit à faire un examen phrénologique de ma tête, car il prétendait être un adepte de cette science. Puis il finit cet entretien, en me disant d'une manière courtoise : « tout est là, dans la tête, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir les esprits ».

Il eut été difficile de convaincre le Dr Buchner, car il était d'un tempérament violent, esclave de ses passions terrestres. Tenace dans ses opinions, son principal but était de propager ses propres idées plutôt que de se soumettre à l'évidence de la vérité. C. M.

D'OU VENONS-NOUS ET OU ALLONS-NOUS?

L'*Univers* ou *Infini* est un Tout dont l'existence est l'Eternité, dont la Loi générale est le Progrès, et dont la destinée finale est la Perfection, réalisée par le bonheur particulier de toutes les parties de ce Tout.

L'Univers comprend en Lui trois choses *inséparables* :

1° L'Essence ou Etre absolu ;

2° L'Intelligence universelle, ou Raison sans bornes;

3° La Force, ou Puissance éternelle et infinie.

C'est ce que les théologies désignent sous les dénominations, plus accessibles à tous, du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Les Platoniciens désignent aussi la deuxième personne sous le nom de Verbe ou Logos.

L'Etre est le principe de la *substance* universelle.

La Raison divine est le principe de la *Loi* universelle.

La Force est le principe de la *Vie* universelle.

Les Trois composent l'*Esprit*. Il n'y a donc *qu'un seul* Esprit, et tout est Esprit, ou manifestations de l'Esprit.

Nous croyons donc, contrairement à ce qui est généralement admis, que la Matière même est Esprit, bien loin que l'Esprit soit une matière plus subtile; et notre motif est que Dieu, ou l'Infini, étant Esprit et universel, si la Matière existait indépendamment de l'Esprit, ce dernier serait borné par elle, et dès lors ne serait plus Infini. D'ailleurs, il est logique que ce soit le Tout supérieur qui soit la source de la Partie inférieure.

Dans le plan divin, l'Intelligence et Puissance infinie *est* seule à se connaître. L'accomplissement de la Loi exige que toutes les parties connaissent également le Tout; c'est pourquoi l'Univers a dû se manifester sur toute une série de plans, allant du plan physique ou matériel au plan divin, et nécessairement, le plan inférieur devait être en quelque sorte l'opposé du plan supérieur. C'est ainsi que l'on peut dire que les Ténèbres sont un acheminement vers la Lumière, que l'ignorance et l'erreur sont l'aurore de la Connaissance et de la Vérité, que la souffrance est le premier pas vers le Bonheur, et qu'en un mot le Mal est la source du Bien.

La première conséquence de l'exécution du plan divin était donc l'individualisation de l'Etre; et l'Etre étant infini, ses parties sont infinies, et comme il est infiniment grand, elles sont infiniment petites. Toujours, pour la même raison, comme à l'origine, l'Intelligence et la Puissance de l'Infini sont sans bornes, tandis que l'Essence est non manifestée. Sa manifestation sur le dernier plan entraînait comme conséquence le quasi anéantissement de l'Intelligence et de la Puissance pour que l'Essence pût devenir aussi évidente pour le Fini qu'elle était, dans son principe, hautement spiritualisée dans l'infini.

Donc, en résumé, la première manifestation de l'Etre infini cherchant à s'individualiser est la fragmentation en Matière grossière, dépourvue en apparence d'Intelligence et de Force, ou de mouvement. Nous disons : en apparence, car les qualités de l'Etre triple étant inséparables, l'Intelligence et la Force ne sont pas réellement anéanties, mais dissimulées; en puissance, comme on dit en mathématiques.

C'est ce fait que les Philosophes occultistes appellent Involution ou descente de l'Esprit dans la Matière, et que les religions symbolisent par l'immolation du Fils de Dieu, et les doctrines de la chute originelle et de la Rédemption.

Par le fait, nous croyons que la Création est éternelle, partielle et successive, c'est-à-dire que pendant qu'une portion de la substance infinie opère sa période d'involution, une autre évolue, la plus grande partie restant sur le plan divin, et agissant sur l'ensemble comme Intelligence absolue et Force intarissable, sous le nom de Providence.

La partie qui opère son évolution reçoit donc continuellement l'appui de la partie évoluée qui l'attire à elle, sous le nom de *Grâce*, et qu'elle appelle à son secours sous le nom de *Prière*.

C'est ce qui explique que nous participons dans certains cas mal définis à une puissance et à une connaissance qui nous étonnent, lorsque les facultés de notre âme qui correspondent à celles de l'âme infinie, vibrent à l'unisson et deviennent comme une prolongation des facultés divines.

La Matière primordiale, cristallisation partielle de la Triple Unité, possède

donc en elle toutes les potentialités de son origine. Par une sorte de système de compensation, la Force et la Puissance ont été rendues latentes pour permettre à l'Essence de se manifester dans toute sa matérialité. L'évolution aura pour but de dégager ces deux principes qui se manifesteront de plus en plus évidemment, au dépens de la Matière qui retournera à son état spirituel originel.

Le principe est celui qui est bien connu en physique : rien ne se perd, tout se transforme. Serrons la question de plus près.

Le dernier degré de l'échelle des êtres est occupé par le *Règne Minéral*. L'atome en est l'individu. L'Essence y est concrétée au plus haut degré. Les deux autres principes sont-ils nuls? En aucune façon, et nous les retrouvons l'un, l'Intelligence, opérant dans cette loi mystérieuse de *Cristallisation*; l'autre, la Force, dans ce *mouvement vibratoire* incessant que possèdent les atomes de tous les corps.

Montons un degré. C'est le *Règne Végétal*. L'Intelligence, toujours très obscure, n'en est pas absente. Elle a été reconnue et signalée dans plusieurs phénomènes connus des botanistes. La Force s'y manifeste sur deux plans : 1° l'action vibratoire atomique héritée du règne minéral, et *l'ation vitale*, manifestée par les phénomènes bien connus qui permettent au végétal de respirer, de se nourrir, de se développer, de se reproduire, etc. Il y a donc eu sublimation d'une partie de la force, qui de purement dynamique est devenue vitale et directrice de la forme. Il est permis d'attribuer ce progrès à un dégagement mystérieux du principe intellectuel qui se libère de la matière, et dirige la Force vers son but.

Plus haut encore, c'est le *Règne Animal*. Le dégagement du deuxième et du troisième principes au dépens du premier devient de plus en plus manifeste, si nous remontons dans l'échelle animale du mollusque et du zoophyte jusqu'au mammifère. Nous assistons visiblement à l'intellectualisation et à l'individualisation de la matière, à l'aide du deuxième principe dirigeant le troisième. Simultanément, avec la force cachée dans l'atome minéral et la force vitale existant dans le règne précédent, nous voyons, sous le nom de *mouvements volontaires*, une nouvelle manifestation de la force mise plus directement au service de l'individu.

Avec l'homme, enfin, naissent les expressions supérieures de l'intelligence : la Conscience, la Raison et les facultés qui s'y rattachent. La matière, où ont été puisées les manifestations obscures des règnes précédents, achève son évolution dans la souffrance morale et l'accomplissement des devoirs inconnus aux autres degrés de l'échelle des êtres. On sent qu'elle a donné tout ce qu'elle pouvait, et qu'elle va bientôt être rejetée. Elle est donc pour nous à la fois l'élément indispensable de notre ascension et l'obstacle dont il faut se débarrasser. C'est pourquoi toutes les religions ont enseigné le mépris de la matière et la pratique des austères devoirs.

Nous croyons donc comprendre ce qu'est le Père commun de tous les hommes et de tous les êtres, à l'image de qui nous sommes créés; le Fils, dont le sacrifice nous fait participants de la Vie éternelle et qui est consubstantiel au Père; et l'Esprit ou la Force qui procède du Père et du Fils.

Nous croyons que l'Esprit agit sans cesse, qu'en lui et par lui nous nous mouvons et nous vivons; que la deuxième personne est le Principe coexistant au Père, engendré, non créé, Dieu comme lui, voie, vérité et vie, par lequel toutes choses ont été faites.

· Nous croyons que la Matière ne contient toutes les possibilités, que parce qu'elle est l'Esprit à *l'état inverse*, possédant inséparablement toutes ses facultés, dans un état que nous avons le pouvoir et le devoir de libérer par notre travail, nos efforts et nos souffrances morales et physiques, nous tous, êtres créés, pour notre bonheur futur particulier et celui du Tout avec lequel nous sommes Un.

Et c'est dans cette libération de l'Esprit, se dégageant de la matière sublimée, que nous voyons l'explication de cette phrase mystérieuse du Christ à ses disciples : « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Quiconque aura saisi le mécanisme de l'ascension des êtres, que nous avons essayé d'expliquer dans cette courte étude, comprendra quelle quantité de Vertu latente, de Force spirituelle, devait être libérée par le retour de la matérialité du Maître au plan spirituel, qui devait retomber en bénédictions de toutes sortes sur les disciples; et comment Jésus pouvait, avec juste raison, nous enseigner que tous nos désirs, toutes nos aspirations devaient se diriger désormais vers ce *Règne* mystérieux, que nous pouvons entrevoir, et qui n'est pas de ce monde. G. Béra.

THE RELIGION OF SPIRITUALISM

ITS PHENOMENA AND PHILOSOPHY

Par Samuel Watson, New-York, 1880 (*suite*).

Ce qui distingue particulièrement la croyance de Watson, résultant de sa foi antérieure et de ses expériences, c'est l'intervention des Anges, comme intermédiaires constants entre les deux mondes. Rien ne s'opposera, pour bien des spirites à ce que cette dénomination soit attribuée soit à des guides, soit à des Esprits d'ordre supérieur. En réalité d'ailleurs les communications reçues sont toutes signées du nom de ses parents ou de ses amis.

L'intermédiaire angélique n'est admis que comme organe de transmission.

Quant à la philosophie de Watson relative à nos devoirs en ce monde, à l'utilité de la prière, de la charité, à la doctrine que nous sommes les propres ouvriers de notre destinée future, aux peines et récompenses, à la situation des Esprits dans l'espace, elle est entièrement conforme aux enseignements d'Allan Kardec, en réservant bien entendu la question de la réincarnation que les Esprits d'outre-mer n'admettent jamais, comme l'on sait.

Dès le premier soir, les séances organisées par Watson obtinrent un résultat. Des « rappings » intelligents furent entendus à la séance suivante, le médium écrivit avec une rapidité surprenante, répondant aux questions mentales et écrites. Bientôt on obtint des manifestations physiques concluantes. Le médium ignorait totalement la musique, pourtant elle se mit à jouer magnifiquement du piano, et l'instrument pesant plusieurs centaines de livres, s'éleva en l'air, sans qu'elle cessa d'appuyer avec les doigts sur les touches du piano. On baissa le gaz, et des formes lumineuses apparurent sur le mur.

L'Esprit-guide ne voulut pas donner son identité, il déclara qu'il avait vécu plusieurs siècles auparavant et que l'évêque Otey connaissait ses ouvrages. Il se fit connaître sous le nom de « Mystère » et il fut impossible d'en savoir ultérieurement davantage.

La petite négresse qui servait de médium écrivain, (sans savoir écrire d'ailleurs, comme nous avons dit), fut amenée par les Esprits, probablement à cause de cette incapacité à donner une preuve assez originale. Ne sachant tenir le crayon, on le lui mit entre les branches d'une paire de ciseaux et c'est par ce moyen peu commode que l'écriture était obtenue. Entre autres manifestations écrites, Watson rapporte l'aventure d'un officier américain, matérialiste avéré, qui assistant à une séance chez le pasteur donnait des marques de la plus entière incrédulité. Bientôt son bras fut agité de mouvements si violents que deux hommes ne pouvaient le contenir. On lui mit un crayon entre les mains et il écrivit une missive en espagnol, signée par une dame qu'il avait connue à Mexico. Il l'écrivit sans lumière, car on avait dû écarter la lampe pour éviter ses mouvements violents. Pour lire la lettre on dut avoir recours à sa fille, la seule personne qui connut l'espagnol.

Watson rapporte d'autres faits remarquables dont il a été témoin. Le suivant mérite d'être raconté. A Battle Creek, le Dr Spencer avait invité un comité de sceptiques intelligents à examiner les preuves fournies par un médium puissant, Mme Simpson. Les communications étaient fournies par l'écriture directe sur ardoise. Un des assistants eut l'idée d'aller chercher une assiette de verre à la cuisine et de la poser sur l'ardoise. Peu de temps

après, une fort belle rose, d'espèce inconnue, y était déposée. L'assistance exprima le désir d'obtenir des poissons vivants. Un vase d'eau fut placé sur l'ardoise et en un instant une anguille vivante s'y débattait. Dans une autre séance un spectateur offrit 50 dollars pour une certaine fleur qu'il désirait, et cette fleur lui fut aussitôt remise.

Parmi les incidents qui se sont produits dans sa propre maison, Watson rapporte qu'un prédicateur et sa femme étaient venus passer quelques jours chez lui. Sur leur demande on tenta l'écriture sur l'ardoise. Une main matérialisée écrivit un certain nombre de messages, que le docteur dit être de son père. Cette main sortait de dessous la table à la pleine clarté du jour, donnant des poignées de mains au ministre et à sa femme. On pouvait constater qu'elle se terminait au poignet. Sa force était supérieure à celle des personnes présentes.

Watson a obtenu dans sa propre librairie des matérialisations parfaites, le médium ayant été fouillé et déshabillé auparavant, puis solidement attaché. Des médecins avaient reconnu son état d'insensibilité complet, pendant que plusieurs formes, vêtues de blanc, se promenaient sous les yeux de dix à quinze personnes. Il reconnut distinctement le père de sa femme et sa première femme décédée.

En 1878, Watson fut mis en rapport avec le rév. Dr Monck, médium d'un très grand pouvoir pour les matérialisations. Dans la séance du 8 octobre on vit apparaître d'abord un jeune enfant de 6 ou 7 ans, puis l'ami du Dr Monck, le rév. Samuel Wheeler, qui put parler, et dont la voix fut reconnue sans hésitation par ses amis, enfin un Egyptien de haute stature, dont on put mesurer la main, elle était très petite et glacée. Cette séance est surtout remarquable en ce sens que le Dr Kennedy et Watson furent invités à assister à la naissance et à la disparition des formes, et que placés de chaque côté du médium et regardant de tous leurs yeux, ils purent voir la vapeur spirituelle émanant du médium en sortir, se condenser, prendre vie et rentrer en lui par le procédé inverse.

L'auteur obtint enfin des photographies spirites, celles de deux de ses enfants, Sammy et Willie. Il s'est entouré, dit-il, de toutes les précautions capables de garantir l'origine de ces portraits. Celui qu'il donne d'une de ses petites filles, p. 98, est très intéressant, l'image de l'esprit ayant masqué le visage du pasteur, qui devient méconnaissable par la fusion intime des deux images. Il semble bien impossible qu'il y ait eu supercherie dans de telles conditions.

Cet ouvrage relate un nombre considérable de communications auxquelles nous ne nous arrêterons pas, car elles ont toutes le même cachet d'enseignement religieux. Nous tenons seulement à faire remarquer que nulle part il n'y a trace de ces exagérations ridicules, de ces prétendues révélations

faites sur un ton ampoulé par de soi-disants Esprits supérieurs, assertions bizarres, souvent grotesques qui font malheureusement le fond de tant de communications trop facilement acceptées et admirées, surtout par ceux qui les reçoivent et qui témoignent uniquement de l'état mental déplorable des médiums. Ici tout est empreint de droiture, d'un sentiment sainement moral et religieux. Le démon de l'orgueil et de la folie n'a certainement pas eu accès dans ce petit cercle d'expérimentateurs bien choisis moralement et intellectuellement.

Watson termine en donnant quelques preuves de l'identité des Esprits qui se communiquaient, chose que l'on ne fait pas assez complètement d'ordinaire et qui est cependant de la plus haute importance, si l'on veut éviter la fascination qui a mené à la ruine ou à la démence tant de pauvres dupes, de ceux que Home appelle avec raison « d'ineffables idiots ». Nous choisissons une de ces preuves parce que, dans sa simplicité, elle est plus concluante que bien des manifestations tapageuses.

Watson avait reçu une communication signée de son ami le général Th. Rivers. Suivant l'habitude anglaise, le général avait apposé les initiales de ses prénoms parmi lesquelles figurait un W. Or, aucun de ses prénoms ne comportait cette initiale. Par scrupule de vérité Watson avait publié cette signature sans modification, mais à regret et non sans quelque défiance, que certains détails de la missive semblaient devoir dissiper. Les contradicteurs de la presse ne se firent pas faute de relever l'erreur, raillant cet Esprit qui ne savait pas son nom.

Cependant au cours d'une autre séance, le même Esprit confirma cette initiale disant que sa mère en donnerait l'explication. La mère questionnée répondit que le W était une erreur. Mais alors l'Esprit intervint et dit : « Mère, tu trouves étrange que je signe un W; rappelle-toi pourtant qu'en mon enfance j'étais si irritable que mes camarades m'appelaient « Wasp » (la guêpe). Ce surnom m'était resté, je l'avais adopté et j'en signais mes compositions. Regarde mes cahiers et mes livres d'école et tu le trouveras. »

Ce fut fait et trouvé correct.

A mon sens, un simple fait comme celui-là, bien constaté, a plus de valeur que des milliers de communications soi-disant merveilleuses. Car quelle théorie scientifique de l'inconscient ou de la transmission de pensée peut expliquer ce simple W, qui n'était connu absolument que du décédé.

En terminant, Watson recommande à tout chercheur sérieux de la vérité, la formation des cercles de famille de préférence aux réunions publiques, où les causes d'erreur, de supercherie, de fraude inconsciente ou autres sont très grandes, et où les sensitifs peuvent contracter des germes qui influent sur toute leur vie. Les séances obscures sont surtout à éviter. Les séances privées ne sont pas sans danger, mais on les écarte par une conduite

et des intentions qui attirent la protection des bons esprits, et en repoussant toute communication entachée de vanité ou d'exagération.

Watson n'a eu qu'à s'en féliciter et il termine par ces paroles que tout chercheur sérieux finit par prononcer : « J'ai depuis longtemps cessé de m'intéresser aux manifestations physiques. J'ai vu tout ce qui peut consolider une conviction. Les preuves que j'ai reçues depuis vingt ans sont telles que je me couvrirais de honte si j'en demandais davantage. Mais l'autel de la famille est toujours plein d'intérêt. C'est là qu'on entre en communion avec ceux qui ont vécu et aimé, et qui nous aiment, et vivent toujours avec nous. »

A. Seeker.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE III.

De la divination (*Suite*).

Dès la plus haute Antiquité l'homme a cherché à connaître l'Avenir, il n'y a rien d'étonnant dans ce fait.

Fort inquiet, en effet, sur le sort qui l'attendait, ayant beaucoup de peine à pourvoir à ses premiers besoins, à se procurer même sa nourriture, on comprend que l'Avenir préoccupât l'homme primitif par dessus toute autre chose. Il consulta donc les devins, les sorciers et les Magistes ; il ne faut pas confondre ces derniers avec les *Mages*. Les devins, les sorciers et les magistes furent certainement les premiers hommes qui exercèrent une sorte de sacerdoce en faisant croire à ceux qui venaient les consulter qu'ils étaient les intermédiaires entre eux et les Divinités ou Dieux !...

La Divination, la Sorcellerie et la Magie ont été sans contredit les premières religions de l'humanité, car l'homme étant né avec un profond sentiment de religiosité, a toujours adoré un ou plusieurs Dieux ; c'est là un fait presque indiscutable.

Avant de calculer le cours des astres pour chercher à lire sa destinée dans les cieux (astrologiques), l'homme a commencé par interroger les morts, ainsi que les songes pour connaître l'avenir, aussi considère-t-on l'*Onécro mancie* et la *Nécromancie*, comme les premières branches de la Divination.

Puis il étudia les astres, de là naquit l'Astrologie.

De l'astrologie judiciaire. — Cette science dénommée très anciennement *Science Chaldaïque* témoigne qu'elle est originaire de la Chaldée. C'est

donc bien a tort qu'Hérodote en attribue l'invention aux Egyptiens. Du reste Cicéron (1) Diodore de Sicile, Horace (2) Manile (3) et autres auteurs l'attribuent aux Chaldéens, Bérose et Eupalème font remonter à Abraham la connaissance des choses célestes, ainsi que la création de l'Astrologie judiciaire ; c'est Eusèbe qui nous l'apprend (4).

Selon Suidas, Zoroastre et Ostanès en seraient les créateurs (5).

Un passage d'Isaïe nous apprend que l'art de prédire l'avenir par les astres était fort ancien à Babylone : « Appelle maintenant à ton secours, dit le Prophète (6) s'adressant à Babylone, les Augures qui observaient les astres et qui supputaient les mois, pour te prédire l'avenir,

Chez les Grecs, c'est un des sept Sages Chilon, qui étudia le premier l'Astrologie. Il soutenait que la chaleur, l'humidité, le froid et le sec sont les quatre éléments, dont le mélange, à des doses diverses, crée le tempérament des hommes, que la chaleur et l'humidité servent à la génération, à la naissance et le froid et le sec à la destruction des corps.

Les Astrologues avaient commencé la division du Zodiaque au point de l'équinoxe du printemps, de ce point jusqu'au tropique, ils divisèrent cet espace en trois constellations, qu'ils nommèrent respectivement, le Bélier, le Taureau et les Gémeaux. De ce même point du tropique, jusqu'au point de l'équinoxe d'automne, ils créèrent trois autres points respectivement désignés sous le nom de Cancer, Lion et Vierge ; les trois divisions suivantes partant de l'Equinoxe d'automne furent nommées : la Balance, le Scorpion et le Sagittaire ; enfin à partir du tropique de l'hiver jusqu'à l'équinoxe d'été, les trois nouvelles divisions se nommèrent : le Capricorne, le Verseau et les Poissons.

Le nom de Zodiaque est dérivé du terme grec Ζωον (animal) parce que les douze figures ont des noms d'animaux, car le Verseau *Amphora* s'exprime aussi par *Aquarius*, c'est-à-dire un jeune homme versant l'eau d'une urne. Deux vers latins donnent dans leur rang les noms des douze signes du Zodiaque :

Sunt aries, taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, Scorpius arciteneus, caper, amphora, pisces.

(1) *De Divinatione*, lib. I.
(2) Horace lib. I ; Ode 11.
..... *Primique artem (chaldæi).*
(3) Manille lib. I. :
Sideribus videre vagis pendentia fata.
(4) Eusèbe, Præpar. Evang. lib. 9.
(5) *Vis. Astronomia et Zoroaster.*
(6) Isaïe, c. 47, v. 13. *Stent et salvent et*; etc.

Au sujet du Zodiaque, Pétrone fait dire à Trimalcion, dans une de ses satires, des choses assez curieuses et qui ont tout l'air d'une critique des dépenses que fit Néron, pour connaître l'avenir; « Le ciel habité par douze Divinités, se convertit en autant de figures ; il commence par le *Bélier*. Quiconque naît sous ce signe est riche en troupeaux et en laine, il a la tête dure et le regard altier, aussi est-il redoutable à ses ennemis. Ce signe a beaucoup d'empire sur les écoliers.

« Nous applaudimes à la subtilité de ce bélier d'astrologue, aussi encouragé par nos louanges, il continua ainsi. Le ciel prend ensuite la forme d'un gentil *Taureau* ; ceux qui naissent alors sont enclins à tuer et portés à aimer les bêtes à cornes ; ils ne cherchent point à vivre aux dépens d'autrui. Les Jumeaux président à tout ce qui marchent par couple : les chars, les charrues, les marques de la virilité, et ceux qui mangent volontiers à deux râteliers. — Quant à moi dit Trimalcion, je suis né sous le *Cancer*, ce qui fait que j'ai beaucoup d'appui et de grandes possessions sur terre et sur mer; car cet animal est en même temps terrestre et aquatique —. Sous le *Lion*, naissent les gourmands voraces et ceux qui ont l'humeur impérieuse. La *Vierge* domine sur les femmes et sur ceux qui sont sujets à fuir devant l'ennemi et à se rendre prisonniers ; la *Balance* domine sur les bouchers et ceux qui se mêlent des affaires d'autrui ; le *Scorpion* sur les empoisonneurs et les assassins ; le *Sagittaire* sur les louches qui font semblant de regarder les légumes et qui emportent le lard.

Le *Capricorne* est le signe des malencontreux, qui deviennent cornus par leurs calamités pitoyables. Le *Verseau* a sous son empire les cabaretiers et les citrouilles. Sous les *Poissons* sont les traiteurs et les rhéteurs. Ainsi la face du ciel tourne comme une meule de moulin et les influences envoient toujours des maux aux hommes, en les faisant naître et mourir. »

On voit qu'à toutes les époques les hommes pour faire de l'esprit ont toujours plaisanté les choses les plus sérieuses ; mais passons.

Les anciens Astrologues, après avoir divisé en douze signes ou Maisons, le Zodiaque, ont subdivisé chaque signe en trente degrés pour composer le nombre 360, nombre diviseur de chaque cercle.

D'Après les Astrologues, les Planètes ont une grande influence sur les hommes. Le corps humain disent-ils, est soumis à des dominations diverses. Ainsi, suivant les Astrologues Arabes, le *Soleil* préside au cerveau, au cœur, à la moelle épinière et à l'œil droit ; *Mercure* à la langue, à la bouche, aux mains aux jambes et à l'imagination ; *Saturne* à la rate, au foie et à l'oreille gauche ; *Jupiter* à la poitrine, au nombril et aux intestins : *Mars* au sang, au chyle, aux reins, aux passions ; *Vénus* à la chair, à l'embompoint et à la génération ; bien qu'à la *Lune* soit attribué tous les membres, celle-ci exerce cependant plus particulièrement son influence sur le cerveau, les

poumons, l'estomac, l'œil gauche, la narine (respiration lunaire) (1) et la

Hermès Trismégiste fait remarquer que la tête comporte sept trous qui correspondent aux sept planètes ; l'oreille droite à Saturne, la gauche à Jupiter. la narine droite à Mars, la gauche à Vénus, l'œil droit au Soleil, le gauche à la Lune et la bouche à Mercure. On voit que, comme les signes du Zodiaque, les planètes influent et protègent, par conséquent, les membres du corps de l'homme.

A ce qui précède, nous ajouterons que Saturne a sous sa dépendance la mélancolie, Jupiter les honneurs, Mars la colère, le Soleil la gloire, Vénus l'amour, Mercure l'éloquence et la Lune les choses de la vie usuelle.

Buxtorf, dans son Lexique Talmudique. prétend que le naturel de chaque individu suit l'influence de la planète sous laquelle il est né. Celui qui est né sous le Soleil est beau, franc, généreux, celui né sous l'influence de Vénus est riche, fastueux et lascif ; ceux qui sont né sous Mercure, sont adroits et doués d'une excellente mémoire ; les Lunatiques sont inconstants et valétudinaires, les Saturniens infortunés, les Jupitériens, illustres et équitables, les Martiens, braves et heureux.

Agrippa, dans sa *Philosophie occulte* (2), nous dit que les royaumes et provinces subissent les influences célestes, ainsi, Mars et le Bélier gouvernent la France ; il nous dit aussi que les couleurs mêmes sont caractéristiques des planètes : ainsi le Noir appartient à Saturne, le bleu à Jupiter, le rouge à Mars, le jaune d'or au Soleil, le vert à Vénus, le blanc à la Lune, les couleurs variés à Mercure.

Des douzes maisons du Soleil. — La vertu des maisons du Soleil est un des grands mystères de l'Astrologie. — Les Astrologues ont divisé le jour en quatre parties qu'ils ont subdivisées en trois chacunes qui correspondent ainsi aux douze signes du Zodiaque. — La première maison appelée l'ascendant et l'angle de l'orient se rapporte à la vie et à la constitution du corps ; la seconde aux biens mobiliers et d'acquisition ; la troisième aux frères et aux parents ; la quatrième aux biens immeubles et au patrimoine ; la cinquième aux enfants et à la joie ; la sixième aux domestiques et aux malades ; la septième aux femmes et aux ennemis avérés ; la huitième à la mort et aux héritages ; la neuvième à la religion et aux voyages ; la dixième aux honneurs et dignités ; la onzième aux amis et à la prospérité enfin la douzème à la prison et aux ennemis cachés.

Suivant les maisons qu'elles habitent les planètes exercent des propriétés

(1) Voir le Livre des Respirations ou l'*Art de respirer* en vente à la Libraire psychologique 42 rue Saint-Jacques.

vigueur de la croissance.

(2) Liv. I, *cap.* 31 et livre I, c. 49 et de *vanitate scientiarum* c. 81.

nuisibles ou favorables. Chaque planète a un domicile propre nommé *Maison* et un autre moins habituel nommé *Exaltation*, un troisième dénommé *sa décadence*, enfin un quatrième très défavorable appelé *Sa chute*.

Ainsi le Soleil a pour maison le Lion, pour exaltation le Bélier, pour décadence le Verseau et pour chute la Balance (1). La lune a pour maison l'Ecrevisse, pour exaltation le Taureau, pour décadence le Capricorne et pour chute, le Scorpion. Mercure a pour Maison les Jumeaux, pour exaltation la Vierge, pour décadence le Sagittaire et pour chtue, les Poissons; Vénus a pour maisons, la Balance et le Taureau ; pour exaltation les Poissons, pour décadence le Bélier et le Scorpion et pour chute la Vierge. Mars a pour maisons le Bélier et le Scorpion, pour exaltation le Capricorne, pour décadences la balance et le taureau et pour chute, l'Ecrevisse. Jupiter a pour maisons le Sagittaire et les Poissons, pour exaltation l'Ecrevisse, pour décadences les Jumeaux et la Vierge et pour chute le Capricorne. Saturne a pour maison le Capricorne, pour exaltation le Nerseau, pour décadence l'Ecrevisse et pour chute le Lion.

Ptolémée a établi six aspects ou familiarités : *la conjonction*, quand deux planètes sont dans le même signe ; l'*opposition*, qui coupe le cercle en deux parties égales, c'est-à-dire de 180 dégres ; le *trine*, qui coupe le cercle en trois parties égales soit à 120 degrés, le *quadrat* ou éloignement de trois signes qui coupe le cercle en quatre parties égales soit à 90 degrés ; le *Sextil* ou hexagone qui le coupe en six parties égales soit à 60 degrés, enfin le sixième aspect est dénommé l'*antice*, il a lieu, quand deux corps célestes posés sur une même ligne dénommée *Cercle de position*, à l'égard de la terre, forment une ligne parallèle ou équidistante du point équinoxial.

Quelques astrologues ont ajouté aux configurations qui précèdent : l'*octile* qui a 40 degrés et coupe dès lors le cercle en huit parties égales et le *duodécile* de 30 degrés qui coupe le cercle en douze parties.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'Astrologie, c'est-une très grande science, dont l'étude demanderait beaucoup de travail, de soins, d'application et un très haut savoir.

A notre époque peu d'astrologues sont capables de dresser convenablement un thème généthéliaque et on pourrait appliquer à un grand nombre d'entre eux la définition que Hobes donne dans son *De homine* de l'astrologie judiciaire, « Un stratagème pour se garantir de la faim aux dépens des sots. »

De ce qu'un grand nombre d'individus ont abusé d'une science, il ne s'en suit pas qu'elle soit fausse ; de ce que les prédictions des astrologues ne sont pas toujours justes, il ne s'en suit pas que l'Astrologie ne soit pas une

(1) Le nobl. tabl. des philosophes, liv. 6.

science ; les erreurs, les fausses conjectures peuvent survenir par la faute de l'astrologue et non par celle de cette science.

La vérité, c'est que l'Astrologie est une science très longue à apprendre, qu'elle a toujours été cultivée et pratiquée par les grands personnages, qui s'en sont servis très souvent pour la conduite et le gouvernement de leur empire ; que beaucoup de Cours avaient des astrologues attitrés.

Après l'Astrologie, nous étudierons les autres modes de divination, qui sont extrêmement nombreux, nous classerons les mancies diverses par ordre alphabétique.

Des divers modes de Divination.

En dehors de l'Astrologie, les modes de divination sont si nombreux que leur description pourrait à elle seule fournir la matière d'un volume ; aussi nous bornerons-nous à en donner une nomenclature, avec des explications très succinctes, renvoyant aux ouvrages spéciaux, ceux de nos lecteurs qui désireraient une description plus ample des divers modes de Divination ; notamment au Glossaire de Jean Darlès dans l'*Echo du Merveilleux*. — Voici les principaux modes de divination :

Aigomancie. — Prédiction de l'avenir en observant les mouvements désordonnés d'une chèvre et sa manière de bêler.

Alazlam, voir plus loin *Bêlomancie*.

Alectromancie ou Alectryomancie. — Art de prédire l'avenir avec le concours d'un coq ou d'une poule. — Voir de Lancre, p 235. L'incrédulité et mescréances du sortilège pleinement convaincue, Paris 1627.

Aleuromancie et Alvéromancie. — Prédiction de l'avenir à l'aide de petits bouts de papier, contenant des réponses et enfermés dans de la pâte de farine. Voici ce que le Père de Lancre nous dit dans l'ouvrage ci-dessus mentionné, au sujet de ce mode de Divination, p. 233.

« C'étoit une Divination par l'orge et la farine, desquels devins se servoient ès-sacrifices ou bien pour faire des pains ou des gâteaux ou bien encore pour espandre sur les victimes, ainsi que nous l'apprennent les poètes latins, de Denis d'Halicarnasse et autres écrivains. — Théodore Balsamon fait mention de certaines femmes, lesquelles avec de l'orge prédisaient tout ce qui était ignoré des autres.

Alomancie. — Divination au moyen du sel qu'on jette dans le feu, et dont les crépitements permettent aux devins de tirer des pronostics.

Alphitomancie. — Mode de divination pratiqué au moyen de la farine plus particulièrement avec celle de maïs.

Amniomancie. — Mode de divination pratiqué au moyen de la membrane amniotique, c'est-à-dire de la pellicule graisseuse qui enveloppe la

tête de certains enfants au moment de leur naissance. — On donne à cette membrane le nom de *coiffe*.

ANEMOSCOPIE. — On utilise dans ce mode de divination les vents, leurs forces, leur direction, etc.

ANTHRACOMANCIE. — Divination au moyen du charbon de terre, sur la surface duquel le devin voit des signes, au moyen desquels il tire des pronostics.

ANTHROPOMANCIE. — Ce mode de divination n'était en usage que chez les peuples qui faisaient des sacrifices humains, puisque c'était par l'inspection des entrailles de l'homme que le devin dévoilait l'avenir.

APANTOMANCIE. — Divination qui s'accomplit à l'aide de toutes sortes d'objets qui se présentent à la vue du devin.

ARITHMANCIE et ARITHMOMANCIE. — L'art de divination à l'aide de l'étude des nombres et des chiffres.

ARMOMANCIE. — Divination pratiquée au moyen d'une épaule (Αρμος) de mouton surtout, par son inspection.

ASPIDOMANCIE. — Mode de divination utilisé dans l'Inde à l'aide d'un bouclier (Ασπίδος), d'où son nom.

ASTÉROSCOPIE. — Mode divinatoire, qui associe la magie à l'astrologie et dont on attribue l'invention aux Cariens (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.*, I, p. 362).

ASTRAGALOMANCIE. — Divination au moyen des vertèbres du cou, sur lesquelles on a écrit les lettres de l'alphabet; on mêle ces osselets, puis on en tire un certain nombre au hasard, et à l'aide des lettres fournies par les osselets, le devin forme des mots qui lui permettent de tirer des pronostics et de répondre aux questions posées.

ASTROLOGIE ou ASTROMANCIE. — Comme nous l'avons vu ci-dessus l'astrologie est l'art de prédire l'avenir au moyen de l'étude des astres.

AXIOMANCIE. — Mode de divination judiciaire, employé dès la plus haute Antiquité; on le pratiquait de diverses manières à l'aide d'une hache (Αοχίς), d'où son nom.

BACTROMANCIE. — Ce mode de divination s'accomplit à l'aide d'un crapaud; il est des plus variés.

BÉLOMANCIE. — Mode de divination au moyen des flèches, qu'on opère de plusieurs manières. Il est usité en Orient principalement chez les Arabes qui le nomment *Alazlam*. Ce genre de divination a été employé par Nabuchodonosor comme nous l'apprend Ezéchiel (XXI, 26) : « Le roi de Babylone (Nabuchodonosor) s'est arrêté sur le carrefour à la tête de deux routes; il y a mêlé les flèches, il a interrogé les Idoles » et suivant la flèche amenée par le roi, il décida de prendre l'une ou l'autre route.

BIBLIOMANCIE. — Divination au moyen d'un livre (Βίβλος). Voici comment

elle se pratique. On a un gros livre, généralement une Bible et avec une grosse épingle d'or ou d'argent, et à défaut de ceux-ci, d'un autre métal, on tire un présage ou un pronostic, d'après les premiers mots écrits en tête de la page désignée par l'endroit ouvert par l'épingle.

BOSTRYCHOMANCIE. — Divination au moyen des boucles de cheveux de la tête d'un jeune enfant; suivant la disposition qu'ont ou que prennent les frisons de cette chevelure, le devin interprète, tel ou tel autre sens pour celui qui l'a consulté.

BOTANOMANCIE. — Divination qu'on obtient au moyen des feuilles ou des rameaux des arbres.

BRIZOMANCIE. — Divination par l'inspiration due à la Déesse du sommeil Brizo; c'est en somme de l'ONÉIROCRITIE naturelle; voir plus loin l'explication de ce dernier terme.

CAPNOMANCIE. — On utilise pour ce mode de divination la fumée provenant de graines oléagineuses qu'on a projetées dans un foyer quelconque; on utilise également pour l'obtention de la fumée des plantes psychiques, telles que la verveine, le haschich ou chanvre Indien (*Cannabis Indica*), etc., etc. (1).

CARTOMANCIE. — L'art de dévoiler l'avenir, au moyen des tarots ou des cartes. Ce mode de divination est trop connu du lecteur pour que nous ayons besoin d'insister, car il existe de nombreux traités de cartomancie, tant anciens que modernes. Ces derniers, du reste, ne sont guère que des reproductions des anciens ouvrages sur l'art de cartomancie.

CATOPTROMANCIE. — Divination au moyen des miroirs magiques, dont nous avons parlé ci-dessus, dans le chapitre premier qui traite de la magie. La catoptromancie a été employés dès la plus haute Antiquité,elle a été pratiquée par des modes très divers.

CÉPHALOMANCIE. — Art de deviner l'avenir au moyen de la tête d'un animal bouillie, mais plus spécialement avec une tête d'âne, dont on arrache les chairs cuites et de celles-ci, on tire des présages.

CHAOMANCIE. — Divination pratiquée par l'analyse de l'air; elle était surtout utilisée par les Alchimistes du Moyen Age et de la Renaissance.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

EXPÉRIENCES RÉCENTES D'UN CURÉ
DU CENTRE DE L'ANGLETERRE, RACONTÉES PAR LUI-MÊME

Une occurrence récente qui a eu lieu dans ma cure de campagne est peut-être de nature à intéresser vos lecteurs; elle se rapporte au sujet des maisons

(1) Cf. à ce sujet : *Traité du haschich et autres plantes psychiques ou magiques*, en vente, Librairie psychologique, 42, rue Saint-Jacques.

hantées. Cependant, avant de la narrer, il est bon que j'indique la source d'où me viennent mes informations et de quelle manière des communications m'ont été faites pendant un grand nombre d'années.

Voici vingt ans que je suis entré dans la carrière ecclésiastique et pas un dimanche ne s'est passé depuis lors sans que j'aie plaidé, plus ou moins, en faveur des vérités du spiritisme dans différentes villes et dans les églises de campagne.

Peu d'années après mon mariage, il me vint à l'esprit d'essayer de m'asseoir autour d'une table avec ma femme : des coups du caractère le plus prononcé furent aussitôt frappés. Peu après ma femme devint un excellent médium pour l'écriture automatique. Elle possède encore ce pouvoir et s'en sert à l'occasion, mais sa médiumnité ne tarda pas à prendre une nouvelle forme, plus précieuse. Alors que je résidais dans la grande ville du centre de l'Angleterre de S., je me rendis à Londres pour assister à une séance avec un médium public bien connu, dont le « contrôle » était une jeune fille indienne. Je l'appellerai « Vera », parce qu'elle n'aimerait pas à me voir mentionner son vrai nom. Elle s'adressa tout de suite à moi dans un anglais très imparfait : « Je vois votre « squaw » qui est un grand médium ; j'irai vous parler chez vous par l'intermédiaire de votre femme, si vous le voulez ». Je répondis que j'en serais très heureux. Elle me fit alors une description des occupations de ma femme à ce moment-là ce qui, après enquête, fut reconnu merveilleusement exact.

A mon retour à S., dès la première occasion, je m'assis à une table avec ma femme et aussitôt celle-ci tomba dans une « transe » pour la première fois. « Vera » s'annonça et parla pendant quelque temps dans le même langage ; c'était incontestablement la même personnalité que celle que j'avais rencontrée à Londres. Depuis lors, pendant treize ans, elle a maintenu des communications ininterrompues avec moi et s'est montrée le plus fidèle et le plus dévoué des amis ; elle m'a donné des conseils sur tous les sujets concevables ; elle est devenue pour moi une individualité aussi réelle que n'importe lequel de mes amis vivants. Ceux-ci passent l'un après l'autre dans le monde invisible et, bien qu'ils m'aient rendu visite à l'occasion, ils ne sont pas demeurés constamment auprès de moi, comme Vera. Un ardent désir de ma part pour qu'elle vienne a toujours été suffisant pour l'évoquer au moment même sans le secours d'une table ni d'aucun autre appareil. Nous choisissons souvent le moment où je fume ma pipe après dîner, mais souvent aussi elle vient sans qu'on l'attende, sans même qu'on la désire ; toutes les fois qu'il y a quelque chose d'important à dire au sujet de notre santé ou de tout autre chose, je l'ai vu venir tout à coup au milieu de la nuit, ou même aussitôt après déjeuner ; ma femme est toujours inconsciente de ses visites et même ne se fait pas facilement à cette idée. Pendant

les années où je l'ai connue, elle s'est développée d'une manière tout à fait étonnante en intelligence et en langage. Au début elle pouvait à peine parler anglais : elle en était réduite à deviner le sens de beaucoup de mots et elle demandait si elle ne se trompait pas; maintenant elle se sert de n'importe quel mot dans n'importe quel sujet, même des termes médicaux les plus difficiles.

Mais que j'en vienne au véritable sujet de cet article. Quand je vins à cette cure, voici trois ans, « Vera » me parla de l'atmosphère spirituelle de la maison disant que, contrairement à celle que j'avais laissée elle n'avait été habitée que par de bons esprits. Elle ne renfermait aucune influence désagréable. Elle mentionna ensuite une certaine chambre à coucher dans un angle de la maison dont nous ne nous servions pas, comme ayant été occupée quelques années auparavant par un très bel esprit qui était mort de phtisie. C'était la première fois que j'entendais dire que quelqu'un fût mort dans la maison. Elle m'en raconta toutes les circonstances avec de nombreux détails et ajouta : « Vous n'avez qu'à interroger n'importe qui dans la localité et vous verrez que je vous ai raconté la vérité et, si vous allez dans votre cimetière, vous trouverez sa tombe ». J'ai vérifié l'exactitude du moindre détail. Mais nous n'eûmes jamais l'occasion de nous servir de cette chambre à coucher jusqu'à cette année-ci et l'incident était à peu près oublié. Il y a quelques mois une jeune dame que j'appellerai Mlle X vint demeurer avec nous ; nous lui donnâmes cette chambre comme étant la plus agréable et la plus convenable pour elle à cause du soleil qu'elle recevait. Mlle X s'en éprit tout à fait et n'aimait pas à dormir ailleurs. Je dois spécifier que Mlle X n'a aucune connaissance de nos expériences spiritiques et qu'elle est plutôt hostile à la matière. Tout alla bien jusqu'au commencement de mai où elle fut éveillée pendant la nuit par des bruits extra-terrestres. Cela dura plusieurs nuits, mais elle ne voulait pas abandonner sa chambre. Cependant, à la fin, elle fut tellement effrayée que nous dûmes la déménager ailleurs. Aussitôt que possible je demandai des explications à « Vera ». Elle répondit que les bruits étaient causés par l'esprit de la jeune fille qui était morte dans cette chambre. Son intention n'était pas d'effrayer qui que ce fût, mais voyant qu'il y avait un médium dans la maison (en réalité il y en avait deux), elle avait voulu faire connaître sa présence. Elle avait l'habitude de visiter cette chambre à peu près à l'époque anniversaire de sa mort, parce qu'il y avait eu un désaccord entre ses parents et le vieux curé, mon prédécesseur, au sujet de ses funérailles.

En regardant dans le registre des décès je m'aperçois que ses funérailles eurent lieu le 5 mai (1888), cette date correspondait exactement avec celle où les bruits furent entendus pour la première fois. J'ai su également qu'une grande douleur fut causée aux parents de la jeune fille par le refus du curé

de laisser mettre une croix commémorative sur sa tombe au cimetière et qu'il y eut de sérieuses mésintelligences à ce sujet. On y substitua une pierre tombale plate.

Je n'ai pas d'explication à présenter. Je me borne à relater les faits, comme un exemple des preuves spontanées qui m'ont été fournies par le canal dont j'ai parlé. Si quelqu'un désire correspondre avec moi, le rédacteur en chef du *Light* a mon adresse.

(Traduit du *Light* de Londres).

SÉANCES PSYCHIQUES REMARQUABLES

AVEC MRS. THOMPSON.

Médium du Professeur Myers de Cambridge.

Première Séance de télépathie.

Comment je fis la connaissance de Madame Thompson.

J'étais en villégiature à Monte-Carlo avec ma famille, lorsque je reçus le 10 février dernier, du professeur X. (alors à Paris) une invitation d'aller le rejoindre vers la fin du même mois à son château de C... où il se proposait de faire des expérimentations scientifiques avec le concours des professeurs Myers de Cambridge et James des Etats-Unis et deux médecins célèbres dont j'ignorais absolument les noms et l'existence. Mais, par suite d'un empêchement subit et imprévu, le professeur X. ne put venir au rendez-vous et il contremanda l'invitation.

Je fus vivement désappointé de devoir renoncer à ce projet dans lequel j'avais entrevu l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances et de pouvoir pénétrer plus avant dans les mystères de l'inconnu.

Mais le sort en avait décidé ainsi et il fallait faire contre fortune bon cœur. J'avais donc entièrement perdu le souvenir de cette affaire, lorsqu'une circonstance inattendue vint réaliser ce projet qui n'avait d'abord apparu à mon esprit que comme un rêve. Voici comment :

— Trois semaines s'étaient écoulées depuis le jour où je reçus la lettre d'invitation du professeur X. — c'était le 1er mars, j'étais assis comme j'en avais l'habitude chaque matin, en compagnie de ma femme, sur l'un des bancs du jardin qui fait face au casino, près de l'enclos où se trouvent les chamois et qui est en dehors des allées principales où les promeneurs circulent de préférence. Nous commentions ensemble les tristes évènements de la guerre du Transvaal, lorsque je vis se diriger de notre côté, une dame accompagnée d'un monsieur et d'une petite fille âgée de onze ans dont il me fut facile de reconnaître, à leur allure, la nationalité d'outre-Manche. En arrivant près

de nous, les trois personnes s'arrêtèrent brusquement, la petite fille se mit à caresser notre petite chienne — qui est notre fidèle compagne — et qui nous suit partout dans nos promenades — et lui adressa en anglais quelques mots d'amitié; puis sans aucune espèce de préambule ni de provocation de notre part, la dame commença à nous raconter qu'elle venait du château de C... où elle avait passé environ trois semaines avec les professeurs Myers et James qui l'avaient soumise à des expérimentations psychiques et où devait venir aussi le professeur X. avec un autre médeçin de Paris. Nous écoutions ce récit, qui n'était pas pour nous chose neuve, avec stupéfaction et, quand la dame eut fini de parler, je lui déclarai que je n'ignorais rien de ce qu'elle venait de nous dire; que j'étais un ami du Professeur X. et que j'avais été invité par lui à aller assister à des séances psychiques qui devaient avoir lieu à son château. Nous fûmes les uns et les autres étonnés de cette étrange et mystérieuse rencontre qu'aucune cause préalable n'avait amenée, puisque nous étions totalement étrangers les uns aux autres. Je priai alors la dame de se faire connaître et elle me répondit être Madame Thompson, médium du professeur Myers de Cambridge. Lui ayant demandé si elle considérait ce fait comme un cas fortuit ou si elle l'attribuait à une autre cause, elle déclara que dès qu'elle était entrée dans le jardin, elle s'était sentie attirée de mon côté par une force irrésistible, quoique son mari eut insisté pour lui faire prendre une autre direction; et qu'en m'apercevant elle avait vu apparaître devant son esprit le nom de C... qui était le lieu du rendez-vous où nous devions nous rencontrer. C'est ainsi que j'eus le rare privilège, par suite d'un courant télépathique, car nulle autre cause ne peut, à mon avis, expliquer cette mystérieuse rencontre, d'être appelé à faire la connaissance de Madame Thompson et de constater les hautes qualités médianimiques dont elle est douée. — Nous prîmes congé d'elle, bénissant la fortune qui nous avait si visiblement favorisés, mais non sans avoir eu la promesse qu'elle nous accorderait une nouvelle séance.

Deuxieme Séance de psychométrie.

Notre seconde séance eut lieu le 13 mars, à la même heure — onze heures du matin — et au même endroit que l'esprit de « Nellie », qui est sa petite fille et son contrôle, semblait préférer à tout autre.

Le phénomène extraordinaire dont je reproduis ci-dessous les détails les plus circonstanciés, avec la plus grande fidèlité, eut lieu en présence de Monsieur Thompson, le mari du médium; de ma femme, de ma petite fille âgée de dix-sept ans et de moi-même qui servis d'intermédiaire à la transmission de la communication psychique. J'étais assis à la droite du médium et ma femme à sa gauche. Après environ un quart d'heure de conversation,

Madame Thompson,sans perdre conscience néanmoins, subit visiblement et tout à coup l'influence de son contrôle qui parla par sa bouche dans les termes suivants écrits au fur et à mesure qu'ils furent prononcés.

1 — « La dame qui est derrière vous dit que vous avez une bague qui est à elle et que vous me la donniez.

— (Je détachai la bague que j'avais au petit doigt de la main gauche et la donnai au médium qui la porta à son front) puis l'esprit continua ainsi :

2 — « Elle fait part que le grand Henri désire envoyer un message à celle qui était autrefois une petite fille.

3 « La dame avait les mains blanches, de longs doigts et des ongles en forme d'amandes.

4. — « Vous avez quelque chose dans votre poche qui a appartenu à *Harry*.

5. — « Le grand *Henri* était très faible de constitution, souffrait de l'estomac, ce qui l'obligeait à se courber un peu.

« Il me semble qu'il mourut en pays étranger.

6. — « Vous vous rappelez, quand vous l'avez vu la dernière fois, qu'il portait un vêtement noir et une cravate noire.

7. — « La dame est morte et elle avait une petite fille à laquelle doit revenir la bague que vous avez.

8. — « Le grand *Henri* était lié d'amitié avec vous et il désire savoir si vous êtes encore dans l'enseignement, car il lui semble qu'il vous serait difficile de prendre en même temps soin de l'enfant, et de faire deux choses à la fois.

9. — « Quand la dame mourut,elle laissa une petite boîte dans laquelle elle mettait des colifichets et des objets de bijouterie. Vous l'ignorez peut-être, mais la dame qui peint le sait.

10. — « *Harry* dit que vous avez un bouton (de devant de chemise) qui qui appartient. Ce n'est pas pour vous froisser qu'il dit cela; mais,il est très drôle, il était plutôt réservé, plein de dignité et avait de l'ambition pour être quelqu'un.

11. — « Il était très amateur de cannes, il en avait même de fort drôles, et quand il était assis il aimait beaucoup à étendre ses jambes tout du long. Il est très content de savoir que vous portez son bouton et vous dit de ne pas avoir pour cela d'arrière-pensée contre lui.

12, 13. — « Il me semble que sa mort a été un grand malheur, car elle a été prématurée et à une époque où il avait devant lui un brillant avenir.

14. — « Il savait que vous étiez très-bons, mais il ne pouvait supposer que vous auriez eu un tel dévoument pour son enfant qu'il avait connu très-faible et très délicat.

15. — « Qu'est-ce qui faisait trembler sa main si fort à l'heure de sa mort?

16. — « Il pense que c'est un endroit ravissant que son esprit a choisi pour venir se manifester.

Vous avez des cheveux dans la poche de votre habit et je désirerais que vous me les donniez.

17. — (J'avais, en effet, sur moi dans la poche d'intérieur du côté gauche de mon habit, enfermée dans du papier et contenue dans une enveloppe, une mèche de cheveux de ma fille. Je la donnai au médium qui la posa sur son front et continua sa communication).

18. — « Ces cheveux appartenaient à une personne du nom de *Marie*. Ils étaient d'abord bruns et sont devenus châtains plus tard.

19 20. — « Cette dame est morte ; mais elle était très bien portante peu de jours avant sa mort, et je ne puis comprendre pourquoi elle mourut. Il me semble qu'il existe une intimité entre la personne à qui appartenaient les cheveux et celle à qui était le bouton de devant de chemise.

21. — « Il y a aussi un nommé *Georges* qui est lié avec elles ; mais il est encore vivant et habite un pays très éloigné d'ici.

22. — « Maintenant, je vois de l'eau tout autour et quelqu'un qui se noie.

23. — « Il semble que les cheveux aient été entre les mains d'un autre médium, une personne de forte corpulence dont je sens l'influence.

24.— « *Harry* avait l'habitude de porter un cachet à la chaîne de sa montre.

25. — « *Harry* dit que les cheveux châtains, sont ceux de sa femme bien-aimée. »

26. — Ici s'arrêta la communicatien et Mme Thompson au bout de quelques instants reprit ses sens, sans aucune apparence de fatigue ni d'épuisement.

Notes explicatives

Afin de donner à l'esprit du lecteur toute la clarté que nécessite cette communication et en même temps la revêtir du caractère d'authenticité qu'elle mérite, j'ai cru opportun de la faire suivre de quelques notes explicatives.

1. — La bague dont il est fait mention était celle que portait ma fille, et que je lui enlevai à sa mort.

2. — Le grand *Henri* était un ami intime de la famille; hollandais d'origine, mais habitant Paris depuis nombre d'années. Il était en effet d'une taille extraordinaire et avait une grande affection pour ma petite fille, encore enfant à cette époque,

3. — La main de ma fille était en effet très jolie et appartenait au type psychique.

4.— L'objet que j'avais dans ma poche et qui appartenait à *Harry* était son portrait. Je le donnai au médium qui le posa sur son front, mais elle déclara ne pouvoir rien en obtenir.

4. — *Harry* était le prénom de mon gendre.

5. — La santé d'*Henri* avait toujours été très précaire, et, à cause de sa haute taille, il était obligé de se baisser un peu. Il habitait Paris, mais étant tombé dangereusement malade il y a deux ans, il retourna en Hollande son pays natal où il mourut.

6. — La dernière fois que nous le vîmes, c'était à Paris où je l'avais invité à déjeuner en septembre avant mon départ pour « la Riviera ». Il portait en effet ce jour-là un veston noir et une large cravate de même couleur.

7. — Mon gendre et ma fille moururent tous deux à trois ans d'intervalle, laissant une fille unique en bas âge.

8. — J'étais alors en effet dans l'enseignement, mais je fus obligé de renoncer à ma position pour me donner entièrement à l'éducation de ma petite-fille.

9. — Après la mort de ma fille, nous trouvâmes plusieurs boîtes dans lesquelles elle mettait ses bijoux. Naturellement je n'en avais pas connaissance, mais mon autre fille, sa sœur, mentionnée comme étant la dame qui peint et qui est en effet artiste-peintre de fleurs, était renseignée à ce sujet.

10. — Je portais le jour de la séance, caché sous ma cravate, un bouton de chemise en diamant et qui avait appartenu à mon gendre ; mais nul ne pouvait le voir, et en vérité je ne me souvenais pas moi-même de l'y avoir laissé.

Harry était en effet d'un caractère ambitieux et plein de dignité et de réserve.

11. — Comme il est de coutume, chez les Américains, quand il était au repos, il avait l'habitude d'étendre ses jambes tout du long sur une chaise ; il avait un certain nombre de cannes dont une était extrêmement comique.

12. — Il mourut très jeune d'une maladie de poitrine, à la suite d'un froid qu'il avait négligé.

13. — Il avait devant lui un brillant avenir et ses affaires étaient des plus prospères.

14. — Quand il mourut, il laissa une fille unique très délicate de santé et en bas âge.

15. — Il m'est impossible de répondre à cette question, n'ayant pas été à son chevet à l'heure de sa mort.

16. — L'endroit où eut lieu la séance avait été choisi par le contrôle des médiums.

17. — J'avais dans la poche intérieure de gauche de mon habit, enveloppée soigneusement dans du papier et sous enveloppe, une mèche de cheveux de ma fille et un billet sur lequel était écrit le nom de *Marie* qui était son nom de baptême. Je passai l'enveloppe au médium qui la mit sur son front.

18. — Les cheveux dont il est question ici étaient ceux de ma fille et de couleur châtain.

19. — Elle fut frappée par l'influenza en parfaite santé et nous fut enlevée après cinq jours de maladie, à l'âge de 29 ans.

20. — Les cheveux et le bouton de chemise, comme il a été dit déjà, appartenaient à mes enfants.

21. — La personne mentionnée par le nom de *Georges* est le prénom du mari de ma seconde fille, l'artiste-peintre; il habite Chicago et est en parfaite santé.

22. — Il m'est impossible d'expliquer ce fait.

23. — Jamais les cheveux de ma fille n'ont été entre les mains de qui que ce soit.

24. — Mon gendre était très amateur de bijoux et en portait à la chaîne de sa montre.

25. — Ces cheveux étaient ceux de ma fille.

Comme il est aisé de se rendre compte par ce qui précède, il est hors de doute qu'une influence autre que celle du médium a dû intervenir pour faire connaître à celle-ci tous les détails intimes et familiers qui se rattachent à ma famille et qui étaient entièrement inconnus à Mme Thompson que nous n'avions vue que quelques instants, et qui était pour nous une étrangère. Qui donc a pu lui suggérer les différents noms de mes enfants, *Harry*, *Marie*, *Georges* et puis encore celui de *Henri*, mort depuis deux ans, et dont le souvenir était loin de l'esprit de chacun de nous ? N'est-ce pas là encore une preuve évidente du pouvoir que possèdent les esprits de s'immiscer dans les affaires de ce monde et de révéler des faits du passé qui ne sont souvent connus que d'eux seuls ? N'est-ce pas une certitude dela continuité de l'individualité et de la mémoire au-delà de la mort.

A la science de répondre !

Prof. C. MOUTONNIER.

MÉDIUMNITÉ DU FELD-MARÉCHAL SOUVOROFF

Le 6 mai, on fêta en Russie le centenaire de la mort du Feld-maréchal Alexei Vasilievitch Souvoroff. Avant de parler de sa médiumnité, je veux répondre aux journaux russes, qui, tout en glorifiant Souvoroff à cause de sa piété, de sa probité, de sa clémence, de sa valeur et de ses victoires sur les armées de la République française, évitent soigneusement de parler : 1° de sa fameuse retraite, où des milliers de soldats succombèrent à la faim, à la fatigue, aux dangers de la route et aux balles des Français; et 2° de ses atrocités commises en Pologne et en Turquie. Or, je connais l'histoire de la campagne de Souvoroff, en Italie, parfaitement bien, pour l'avoir entendu plus d'une fois raconter par M. Otto Hunziker, professeur d'histoire à la

Cantonsschule de Zurich, pendant nos excursions collégiennes avec M. Hunziker sur le Mont Saint-Gothard, dans la vallée de la Reuss, dans la vallée de Kloenthal, dans les vallées de Schaechenthal et Muottathal. Le feld-maréchal Souvoroff remporta avec 30.000 hommes la victoire à Novi sur Joubert, qui n'en avait que 14.000, et battit avec 30.000 Russes et 20.000 Autrichiens à Cassano et sur la Trebbia, le général Macdonald, qui n'avait que 15.000 hommes. Ah! la belle gloire! de battre avec 50.000 hommes de troupes fraîches, un ennemi n'ayant que 15.000 hommes, mal armés, mal équipés, harassés de fatigue et mourant de faim! Car la France était pauvre à cette époque-là, par conséquent, les soldats de la République étaient obligés, non seulement de défendre leur patrie contre l'invasion, mais aussi de travailler à la conquête du *panem nostrum quotidianum*, qui leur manquait très souvent; ce qui est un point très grave et contribue à diminuer considérablement la valeur des exploits de Souvoroff « Italikski ». Ensuite, Souvoroff passa le Mont Saint-Gothard le 24 septembre 1799, et arriva sur le lac des Quatre-Cantons. Là, il apprit la défaite de Korsakoff par le général Masséna à Zurich; et, craignant d'être entouré dans les Alpes et d'être forcé de mettre bas les armes, Souvoroff battit en retraite par le Schaechenthal, le Muottathal, et le passage si difficile de Panix, poursuivi par les généraux Lecourbe et Molitor; jeta ses canons et ses drapeaux dans le précipice, jeta son trésor dans le lac de Kloenthal, et perdit 5.000 hommes qui succombèrent à la faim, aux fatigues et aux balles des Français. Cette désastreuse retraite fut en réalité une affreuse défaite, attendu que le feld-maréchal Souvoroff avait solennellement promis à Alexandrie, à un envoyé du Comité royaliste, que dans deux mois il entrerait tambour battant à Paris, qu'il proclamerait Louis XVIII, et qu'il ferait pendre les membres du Directoire.

Or, ce même Souvoroff, de triste mémoire, qui massacra les pauvres habitants d'Ismaïl (déc. 1790), et fit un carnage effroyable des habitants de Praga, faubourg de Varsovie (24 oct. 1794), en massacrant hommes, femmes et enfants, sans pitié ni miséricorde, en un mot un sauvage et un monstre de la pire espèce, qui, en rentrant en Russie avec les débris de son armée ne trouva point l'accueil triomphal sur lequel il comptait, mais reçut le 20 avril 1800, de l'empereur Paul Ier, par l'intermédiaire du général Dolgoroukoff, l'ordre formel lui interdisant de se présenter à la Cour, et mourut disgracié le 6 mai 1800, était un *médium remarquable*. Voici des faits intéressants à ce sujet, racontés par la *Drewnaïa i Nowaïa Rossia* (1879, vol. II). Souvent, avant le combat, on voyait le feld-maréchal à cheval, la tête découverte et levée, fixant un point du ciel, et plongé dans une profonde rêverie. Les balles qui tombaient à ses côtés ne faisaient aucun effet sur lui. Les officiers et les oldats le regardaient stupéfaits, ne pouvant rien comprendre à cela. Un

certain jour, cependant, un vieux grenadier s'approcha hardiment du feld-maréchal et lui demanda : « Que voyez-vous donc là-haut, batiouchka ?» Souvoroff lui fit signe de s'approcher, de monter sur l'étrier et de regarder sous son bras droit. Le soldat regarda et vit, avec surprise, une légion d'Esprits, agenouillés et plongés dans une fervente prière. Il entendit aussi, très distinctement leur chant. Le feld-maréchal lui dit ensuite : « Montez sur l'étrier gauche et regardez notre armée au-dessus de mon bras gauche ! » Le grenadier exécuta l'ordre et aperçut, au-dessus des têtes de beaucoup de ses camarades, des couronnes resplendissantes : « Eh bien ! reprit Souvoroff, tous les soldats, qui ont des couronnes sur leurs têtes seront tués pendant le combat d'aujourd'hui... et je suis en train de prier pour le repos de leurs âmes... »

Pendant la bataille du Rymnik, en 1789, juste au moment où les grenadiers, mourant de faim et de fatigue, n'avaient plus la force d'avancer et commençaient la retraite, un fantôme en casque, vêtu de blanc et monté sur un magnifique cheval blanc, apparut à côté du feld-maréchal, s'entretint avec lui pendant plusieurs minutes et jeta une petite pierre sur l'armée ennemie. Les Turcs, voyant cela, saisis d'épouvante, se sauvèrent à toutes jambes, abandonnant leur artillerie et leurs fourgons avec les vivres.

Un fait, tout aussi étrange que celui que je viens de relater, se produisit pendant la campagne d'Italie, en 1799. La nuit, après un terrible combat, l'armée russe bivouaquait en plein champ. Les soldats, harassés de fatigue, dormaient paisiblement, lorsque l'ennemi surprit les sentinelles endormies, les tua et entra dans le camp. Un soldat, réveillé par le bruit que fit l'ennemi en entrant, donna le signal d'alarme, et les soldats russes se précipitèrent pêle-mêle, dans le plus grand désordre, sur les armes. L'ennemi, profitant de la confusion générale ouvrit un feu bien nourri ; ce qui augmenta davantage la panique. Or, le feld-maréchal était absent, ses aides-de-camp ignoraient où il se trouvait et on le chercha partout en vain. Tout à coup, au moment où la défaite complète semblait imminente, le feld-maréchal Souvoroff apparut en chemise de nuit, accompagné d'un jeune homme d'une rare beauté, en casque, en manteau rouge, monté sur un cheval blanc, La tête du fantôme était entourée d'une auréole de feu. L'ennemi se retira ; et au moment où tout redevint calme, l'apparition disparut sous les yeux des assistants stupéfaits.

Longtemps après la disparition du fantôme, les soldats se demandaient : qui pouvait être ce guerrier étrange? Etait-ce Saint-Georges ou l'Archange Michel, ou bien l'Esprit protecteur ou Ange gardien du généralissime? » Tels sont les faits racontés par la *Drewnaïa i Novaja Rossïa.* » Reste à savoir s'ils sont vrais.

JOSEPH DE KRONHELM

LE RÉVEREND H. R. HAWEIS

Cher Monsieur Leymarie. — J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article du *Light* du 5 mai dernier, donnant un résumé de la conférence très intéressante du H. R. Haweis, ministre épiscopal de l'église de Saint-James. Marylebone (Londres).

Dans cette conférence, le révérend se déclare très nettement spiritualiste et spirite. Il dit, entre autres fort bonnes choses, que l'Eglise, au lieu d'être antagoniste du spiritisme, devrait l'encourager, lui souhaiter la bienvenue, car, dit-il, le spiritisme lui rend de très grands services.

Il est certain, ajoute le Révérend que les gens éclairés ne croient plus aux miracles, mais le spiritisme, est venu prouver que l'Eglise avait raison, que la communion avec les morts peut réellement avoir lieu et a lieu.

L'acquisition, dans les rangs du spiritualisme, du R. Haweis a son importance. Ce n'est point un homme ordinaire, il a voyagé de par le monde entier.

J'ai assisté deux fois, à des époques différentes, à ses conférences à San Francisco (Californie). Une fois, il revenait de la Chine et du Japon, ses conférences n'étaient point religieuses, elles portaient sur la musique, sur les vibrations, leur rôle, etc., et sur d'autres sujets scientifiques. L'esprit de M. Haweis est parfaitement bien équilibré. S'il est devenu, et s'il avoue être un croyant dans la communion des esprits, ce n'est certes pas l'émotion qui l'y a conduit, mais bien un jugement sain, calme et plein de sens commun.

L'avènement du R. H. R. Haweis dans nos rangs, est un fait de haute valeur.

Votre bien dévoué.

A. Van der Naillen..

SÉANCE DE MATÉRIALISATION

Monsieur Leymarie. — Permettez-moi de vous mettre au courant d'une très belle séance de matérialisation qui a eu lieu ici à Paris ce 7 juillet à 9 heures 15 minutes du soir chez Mme de Laversay.

Etaient présents : prince et princesse Wiszniewska, Mme B. de Laversay et moi Fernand Le Rendu de Longueval. Quelques jours avant j'avais fait faire un sac en forte toile noire, ce sac de 1 m. 75 de haut sur 0 m. 50 de large, permettait au médium d'être libre dans l'intérieur et six petits cadenas dont j'avais les clefs en fermaient la partie supérieure ne laissant dehors que la tête du médium.

Mme Florence Corner s'est prêtée de très bonne grâce à ce moyen de contrôle.

Après l'avoir assise derrière le rideau, nous attendîmes patiemment la production du phénomène. La lumière rouge ordinairement employée pour le développement des plaques photographiques éclairait la salle, grande et vaste, dont une fenêtre était ouverte.

Cette lueur rouge nous permettait parfaitement de nous distinguer et de voir le rideau rouge sombre.

Au bout de quelques minutes nous entendîmes remuer. Cinq minutes après une forme blanche écarta le rideau à deux mètres en avant de l'endroit où était le médium, puis se montra distinctement, c'était l'esprit « Marie ».

Cet esprit, après nous avoir souhaité le bonjour, s'avança d'un pas (tenant toujours d'une main le rideau) vers une petite table sur laquelle était un vase rempli de roses, elle en prit quelques-unes qu'elle nous lança ; elle pria Mme la princesse Wiszniewska de venir près d'elle, lui remit de la main droite une rose en disant : « Prenez cette rose » et saisissant fortement l'autre main de la princesse la lui embrassa avec les marques de la plus vive affection ; puis voyant la princesse partir pour rejoindre sa place, la rappela en lui disant : « Touchez donc ma robe. »

Mme la princesse constata que les mains étaient chaudes et bien vivantes et que l'étoffe de la robe semblait être formée d'un lainage doux et très léger. M. le prince Wiszniewski put aussi de sa place serrer la main de l'apparition.

L'Esprit « Marie » continuant à se montrer nous pria d'appeler l'Esprit ami du Médium, le capitaine W... — Mme de Laversay ayant obéi à ce désir, nous entendîmes distinctement la grosse voix du *capitaine* pendant que Marie était devant nos yeux. Marie prit alors une feuille de papier et un crayon posés sur la table et se retira pour écrire, puis revenant à nouveau déposa la feuille et le crayon en disant d'une voix assez forte : « Voici. »

La voix du *capitaine* se fit entendre donnant quelques instructions au sujet du médium.

Toutes les personnes présentes ont parfaitement vu cet esprit « *Marie* » vêtu de blanc avec un turban fortement serré autour de la tête et les deux bras nus avec une draperie blanche tombant sur l'avant-bras.

Le capitaine nous dit : « Vous ne verrez plus Marie les forces sont épuisées et il est inutile de fatiguer davantage le médium, je vais le réveiller. Nous entendîmes distinctement qu'il frappait amicalement sur le médium en appelant « Florrie, Florrie, réveillez-vous ». Le médium se réveilla en protestant. Puis un silence complet. Nous fîmes la grande lumière et après avoir donné la liberté au médium enfermé dans le sac cadenassé, nous vîmes la salle jonchée par les roses de *Marie* et pûmes lire le papier couvert d'une écriture courante et nerveuse :

Voici ce qu'il y avait écrit sur la feuille : « *Je présente mes remerciements à M. D... et à Mme W...*

Signé : MARIE ».

(Quelque temps avant des séances avaient eu lieu en présence de ces personnes).

Nous devons affirmer sur notre honneur que le médium était enfermé dans un sac en forte toile noire fourni par moi et que ce sac était fermé à la partie supérieure par six cadenas dont j'avais les clefs.

Pendant la séance *le capitaine W...* nous déclara « que c'était plus difficile de faire sortir les fluides de ce sac épais, mais qu'il y réussissait ».

Veuillez agréer, je vous prie, M. Leymarie l'assurance de mes sentiments très respectueux et fraternellement spirites.

FERNAND LE RENDU DE LONGUEVAL.

Les personnes présentes à la séance ont tenu à signer cette lettre qui en est le compte rendu exact.

PRINCE WISZNIEWSKY.
PRINCESSE WISZNIEWSKA.
B. DE LAVERSAY.

Nous avons eu la satisfaction d'assister, le dimanche, 22 juillet, à la séance d'adieu donné par Mme Corner chez Mme de Laversay, qui avait bien voulu nous y inviter. Les dix personnes présentes peuvent affirmer avec nous que cette séance n'a rien laissé à désirer, malgré la température sénégalienne; les matérialisations ont été obtenues avec TOUT LE CONTRÔLE NÉCESSAIRE.

Le compte rendu sera donné dans le prochain numéro de la *Revue*.

M. LEYMARIE.

UN MÉDIUM A INCARNATION

Mon cher Directeur,

J'ai appris par un ami qu'une dame médium était arrivée à Paris depuis peu et je suis heureux d'avoir suivi son conseil en lui faisant une visite.

Je crois réellement que la gentille « control », Julia » a pu soulever un coin du voile que nous cache l'au-delà et que j'ai pu parfaitement causer avec les amis d'outre-tombe.

Cette conviction ne repose nullement sur « l'Emotion de l'heure », mais cette expérience vient en corroborer bien d'autres, car vous qui me connaissez depuis de longues années, vous savez que, dès 1857, époque à laquelle j'ai entendu parler pour la première fois des phénomènes spirites (coups frappés chez mon frère). J'ai pu étudier de près bien des faits curieux.

Je sais aussi combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir d'une façon absolue l'identité d'une personnalité spirite.

La clairvoyance, la télépathie, la possibilité pour un esprit de voir et de refléter les images et pensées qu'il voit en nous-mêmes, tout cela, sans doute, pourrait expliquer bien des choses. Mais il reste toujours un résidu de faits qui semble indiquer l'intervention très réelle des esprits des personnes en question.

Après avoir bien essayé des « méthodes » pour arriver à contrôler un fait d'identité, j'ai trouvé qu'en somme là où j'ai obtenu les meilleurs résultats et les plus satisfaisants, c'est lorsque j'abordais le médium sans parti pris, sans préjugés et sans chercher surtout à imposer la présence d'un tel esprit, ou un sujet spécial d'entretien.

Un esprit tranquille, sans préoccupation, avec une disposition de bienveillance envers le médium, voilà des conditions qui m'ont valu des entretiens charmants, comme dernièrement avec Me Lay-Fonvielle. Dans ces conditions, il m'est arrivé de voir le « control » me donner l'explication des questions qui m'avaient occupé l'esprit précédemment et cela sans que j'en parle ; aussi de me dire des choses que j'ignorais complètement et que j'ai pu vérifier ensuite ; ou, comme avec Me Lay-Fonvielle, de me parler couramment au sujet d'un fait personnel concernant un esprit, et que mon frère, décédé, était seul à connaître avec moi.

Et voilà pourquoi, après bien des tâtonnements, j'aime ma méthode d'état neutre et passif. Ecouter beaucoup et parler peu, voilà ma devise ; aussi avec Me Lay-Fonvielle, j'ai pu entrer presque de suite en relation avec l'Esprit Julia, le contrôle habituel du médium, qui ne lui laissa pas même le temps de lire une courte prière comme elle le fait habituellement.

J'ai pu entendre des noms propres d'amis et noter que les portraits donnés étaient exacts ; quand l'esprit est venu lui-même prendre la place de « Julia » et me parler par le médium, ce n'étaient plus la même voix ni les mêmes manières de Me Lay-Fonvielle, ni celles de « Julia », mais bien les caractéristiques, les détails, les accents de la personne connue autrefois. Et voilà pourquoi je disais et je dis encore : Je crois vraiment que j'étais en présence de mon ami. Je le crois, parce que tout son caractère moral était là, vibrant de la même vie d'autrefois, ayant l'*identité des manières* jusque dans les infimes détails d'expression. C'est la conviction morale.

Hé! mon Dieu, oui ! je l'ai déjà dit, le constat de l'identité, d'une façon scientifique seulement, est peut-être impossible :

Il faut nous contenter de l'autre qui a déjà bien sa valeur.

CLEMENS.

Comme je connais depuis de longues années l'auteur de la lettre ci-dessus, et que je suis certaine de sa véracité, sur son invitation je me suis rendue chez Mme Lay-Fonvielle ou j'ai été accueillie de la manière la plus affable.

C'est une jeune femme brune, grande et assez forte, organe très doux, accent méridional et très sympathique.

Après quelques instants de conversation relative à sa médiumnité, sentant que l'esprit voulait s'incarner, elle a commencé sa prière habituelle du livre des Evangiles, mais n'a pu la terminer, « Julia » était déjà à sa place.

Notre causerie, tout à fait personnelle, a été on ne peut plus concluante. Entre autres choses, envoyées par moi à 25 lieues de Paris, Julia a vu exactement les personnes auxquelles je pensais, mais que je ne savais pas réunies ensemble à ce même moment. Elle a fait leur portrait exact et donné sur leur vie, leur caractère et leur santé, les renseignements les plus précis. Je n'ai su que deux jours après, qu'en effet ces personnes avaient passé l'après-midi ensemble pendant que je causais avec « Julia » ; il y a donc eu un contrôle certain, et j'envoie ici tous mes remerciements à l'esprit qui m'a procuré cette satisfaction et donné les renseignements et avis les plus utiles.

M. Lay-Fonvielle a fait ses débuts, il y a une dizaine d'années, à la Société spirite de Toulouse, présidée par un spirite bien dévoué, M. Cadeaux.

On venait la consulter, même de très loin, soit pour maladies, recherches, conseils, ou pour d'autres incarnations de parents, d'amis décédés, appels très souvent entendus.

Elle a fait retrouver plusieurs disparus, morts ou vivants ; empêché de bien mauvaises actions et ramené à la santé des personnes abandonnées des médecins.

C'est « Julia » qui a engagée Mme Lay-Fonvielle à venir à Paris, et aussi deux autres dames spirites de ses amies, qui ont pensé que sa médiumnité remarquable aiderait plus efficacement à Paris à la propagation de notre si consolante doctrine. Mais elle a promis de retourner à Toulouse trois mois chaque année, ses nombreux amis ne l'ont donc pas perdue tout à fait.

M. L.

L'OPINION DE RICHARD HODGSON

On se rappelle que l'année dernière, les professeurs J. Hyslop et R. Hodgson, membres très actifs et bien connus de la Société des recherches psychiques, avaient annoncé qu'avant un an ils pensaient pouvoir faire connaître leur opinion décisive sur les phénomènes dits « spiritualistes », opinion basée sur plusieurs années d'études patientes et conduites avec une méthode toute scientifique, à l'aide de Mme Piper, médium célèbre.

Déjà, dans notre numéro du mois de mai dernier, nous avons fait connaître

le rapport attendu du professeur Hyslop, qui conclut par ces mots : « Il n'y a pas d'autre explication que le spiritisme. »

Le Dr Hodgson, à son tour, a tenu sa promesse, et nous extrayons d'un long rapport qu'il a publié dans le n° XXXIII des « Proceedings » de la Société des recherches psychiques, les passages suivants qui sont particulièrement concluants :

P. 396 « J'ai essayé l'hypothèse de la télépathie entre vivants pendant plusieurs années, et je n'hésite pas à affirmer, *de la manière la plus absolue que l'hypothèse « spirite » est justifiée* par ses fruits, tandis que l'autre ne l'est pas ».

P. 405 « L'*évidence la plus complète* a écarté bien des difficultés que j'éprouvais à croire que ces phénomènes étaient le résultat de l'action des défunts. »

P. 406 « Actuellement *je ne puis dire qu'il me reste le moindre doute* que les principaux « communicants » dont j'ai parlé dans les pages précédentes, ne soient véritablement les personnalités qu'elles prétendent être, qui ont survécu à la transformation que nous appelons la Mort, et qui, par le moyen de l'organisme de Mme Piper entransée, communiquent directement avec nous, que nous appelons les vivants ».

La voie est ouverte, il serait même plus juste de dire que les carreaux sont cassés, par les savants étrangers. Assez longtemps il a été de mise d'affirmer que la question n'avait jamais été étudiée et résolue par des méthodes scientifiques, et par des savants dignes de ce nom. Qu'attendent ceux de notre pays, pour vouloir bien admettre qu'il y a là quelque chose de digne de leur attention ? Nous ne leur demandons pas de se prononcer, mais simplement de chercher sérieusement et sans parti pris, et de ne plus croire que leur dignité se trouve compromise en co mpagnie des Crookes, des Wallace des Lombroso, des Zoëlner, etc., savants de haute réputation, anglais, américains, italiens, allemands, etc, qui leur ont frayé la voie, hardiment sans crainte du ridicule, et sans peur d'être confondus avec les somnambules de nos fêtes, les tireuses de cartes, et les diseuses de bonne aventure.

Saluons le courage des professeurs. J. Hyslop et R. Hodgson, tout en nous étonnant que ce soit à l'étranger, et non en France, qu'il faille saluer de vrai courage.

G. Béra.

BASES POUR LA RELIGION DE L'AVENIR

Cher Monsieur Leymarie,

Dans la *Revue* du mois de mai, vous avez mis mon nom parmi ceux des hommes qui devraient, selon vous, être appelés à étudier et à fixer les bases de la religion de l'avenir.

L'idée que vous avez eue de provoquer ce mouvement transcendant me paraît opportune. Je vais dire pourquoi, et j'exposerai simplement, modestement, ma manière de voir sur ce qu'il conviendrait de faire pour donner une forme pratique à ce projet.

*
* *

L'Eglise catholique, en plein xxe siècle, reste empêtrée dans le moyen âge; elle résiste à l'évolution qui s'accomplit autour d'elle; elle demeure fort loin en arrière du mouvement général. Il ne faut faire exception que pour l'Eglise des Etats-Unis, dont les intelligents évêques ont compris que, sur cette terre de démocratie et de libéralisme, elle devait ou disparaître ou se trouver réduite à une poignée d'ignorants, ou se modeler sur les progrès de notre époque.

Léon XIII approuve ce mouvement et, à en juger par ses actes, il est permis de croire qu'il désirerait le voir suivre en Europe, s'il n'avait contre lui les préjugés, les habitudes du clergé, surtout la puissante Compagnie de Jésus. Je fais un jugement téméraire? Cela est possible et ne puis oublier que Pie IX, si libéral au début de son pontificat, se vit obligé de céder aux sollicitations de la Compagnie, et devint l'auteur apparent de ces deux témoignages monstrueux d'aberration et d'obscurantisme qui s'appellent le *syllabus* et l'Encyclique.

Qu'est-ce que l'avenir réserve à l'Eglise? L'obstination rétrograde qu'elle montre lui prépare peut-être une chute, avec effusion de sang, qui lui fera perdre ses privilèges et primautés. Elle devra bien alors entrer et trop tard, dans le mouvement que les prélats de l'Amérique du Nord ont inauguré; alors elle ne pourra plus s'arrêter sans accomplir son retour complet au christianisme.

Voilà tout au moins ce que nous pouvons déduire de la prophétie de Mathatias sur la succession des papes, prophétie qui, jusqu'à présent, s'est réalisée et qui, si l'on en juge d'après les événements présents, se réalisera jusqu'au bout. Malachie a désigné de la façon suivante les papes qui doivent venir : « Feu ardent », « Bon Pasteur » et « Pierre deux », qui sera le dernier. Cette désignation paraît répondre : pour le premier, à une période de grands troubles dans l'Eglise; pour le second, au rétablissement de la tranquillité après la chute; pour le troisième, au retour des temps de Saint-Pierre, au christianisme.

Beaucoup s'imaginent que la réforme religieuse n'est pas encore nécessaire, parce qu'ils voient les temples bondés de fidèles, les confessionnaux en pleine activité, les pélerinages en progrès et le mariage civil, à de très rares exceptions près, ratifié encore devant les autels. Ceux qui pensent de la sorte sont dans l'erreur. On va à l'église pour se distraire, en pèlerinage

par suite de préoccupations politiques et surtout pour se promener à bon marché. Les familles riches, sans foi, presque sans croyances, suivent les pratiques extérieures du culte pour s'en faire accroire les unes aux autres ; elles agissent par crainte des critiques de la société. Au fond, il y a le mensonge conventionnel, le vide, une totale absence de sentiments religieux.

L'évolution de la raison humaine vers des conceptions plus parfaites a fait justice de dogmes absurdes. On ne croit déjà plus aux flammes de l'enfer et qu'un homme puisse vous absoudre de vos péchés ; on ne croit plus aux peines ni aux récompenses éternelles, à ces récompenses si facilement offertes au bon catholique, bien qu'en politique, dans la société et à son foyer, on sache que ces actes aient été l'opposé du christianisme et le contraire de la morale.

*
* *

De jour en jour, le sentiment religieux, la foi sincère diminuent, dans la même proportion grandissent et s'agitent les passions auxquelles la peur de l'enfer servait autrefois de frein. L'égoïsme s'implante dans le cœur de ceux qui souffrent, ce sont les plus nombreux et c'est la masse du peuple opprimée par l'ordre social actuel. La protestation prend une intensité alarmante sous la forme de grèves, de socialisme, d'anarchisme, de nihilisme et sans être prophète, on peut dire que la première décade du siècle ne se passera pas sans que n'éclate quelque part la révolution sociale comme une traînée de poudre elle s'étendra d'un bout à l'autre de l'Europe.

La révolution de 93 fut aussi terrible que le fut la longue et dure oppression dont le peuple avait souffert; si, alors, le populaire ne respecta rien, se rua contre tout, jugez de ce que sera le moment psychologique de la crise sociale prévue par plusieurs et auquel s'efforcent de ne pas penser tous ceux qui ont quelque chose à perdre! Ce qui se passera, ce sera épouvantable. Au milieu d'excès sans nom s'écrouleront les trônes, avec eux l'édifice vermoulu de l'Eglise. Un grand pas sera fait vers la fusion des peuples, vers la suppression des frontières, vers le gouvernement purement municipal, vers l'égalité... Mais combien précaire et calamiteuse serait la conquête de l'égalité forcée, sans l'égalité essentielle, sans le sentiment sincère de la fraternité et la notion de la justice!... une telle égalité nous précipiterait dans le chaos.

Ce chaos surviendra-t-il? C'est probable, et pour peu de temps. Bientôt après se produira la réaction morale qui endiguera les événements, rétablira la marche ascendante en fondant un ordre de choses politique, social et religieux plus conforme que le nôtre à l'équité, à la raison, en harmonie avec le degré d'avancement moral de l'humanité. On aura payé les erreurs et les abus du passé et l'obstination du moment où nous sommes. Les bar-

rières qui s'opposent au progrès seront rompues et tout rentrera dans l'ordre.

*
* *

La réaction morale, avons-nous dit! Sur quoi reposera cette réaction d'où viendra le salut?

Le progrès matériel n'étant que la conséquence du progrès intellectuel, celui-ci n'admet pour mobile que l'égoïsme. Le progrès moral, dont l'humanité a tant besoin pour être heureuse, ne peut être encouragé que par l'idée innée de l'existence de Dieu et dè l'immortalité, instinct sauveur que tout homme porte en lui et c'est sur cette base que se sont formés tous les cultes, plus ou moins grotesques, qui lentement et au cours des temps, se sont modifiés dans un sens favorable et rapprochés de plus en plus de la vérité. Ces religions ont plus ou moins bien rempli ce but, le perfectionnement moral, mais en ce qui touche à cette face du progrès! combien peu l'on a avancé. La religion qui a eu la plus grande influence en ce sens, c'est le christianisme et, tout mutilé qu'il soit, il subsiste, latent dans le catholicisme, et apparaît avec plus d'évidence dans le protestantisme.

Chaque chose vient en son temps. Le catholicisme, malgré les cruautés et les persécutions du fanatisme, fut nécessaire; il représentait la religion que les peuples méritaient et en accord avec leur degré d'avancement. Le protestantisme exista lorsque quelques-uns de ces peuples furent en état de le comprendre et de l'apprécier. S'il en eût été autrement, ni Calvin ni Luther n'eussent fait triompher leurs doctrines. Tout doit se mériter : l'humanité, les nations, les individus, ont toujours ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils méritent dans leur évolution à travers les incarnations successives. C'est ainsi que s'accomplit la justice.

L'Eglise catholique, en lutte ouverte avec la science, a enfin été vaincue par elle, sur le chapitre de la genèse du monde, tandis que la lecture et l'étude de l'Evangile montraient de la manière la plus palpable à quel point elle s'était mise en contradiction avec la prédication de Jésus; qu'elle se contente d'enseigner son stérile catéchisme, se garde bien de faire connaître la parole inspirée du fondateur du christianisme.

La doctrine égalitaire, fraternelle, la doctrine de pardon et d'amour de son Dieu a été convertie par elle en une doctrine qui en est l'antithèse, en une doctrine qui n'est bienveillante que pour les puissants, qui a pour arme l'anathème et pour instruments de conversion la force et le feu. En fanatisant les peuples, elle leur a fait commettre les plus grands crimes; en les habituant à compter en toute chose, non sur l'effort personnel, mais sur la grâce et la mystique prière, elle les a plongés dans la plus profonde décadence matérielle et intellectuelle; enfin, grâce au confessionnal, où

tous les péchés sont pardonnés, elle a oblitéré les consciences, et perverti le sens moral.

D'après cela, nous pourrions affirmer déjà, sans qu'il fût besoin de recourir à la statistique, que les nations protestantes, dont la religion a pour base l'Evangile, et quelle que soit d'ailleurs la secte à laquelle elles appartiennent, doivent nécessairement suivre de plus près l'exemple de celui qui a dit avec raison : « Je suis la vie, » et présenter une moralité supérieure. Voyons cependant ce que dit la statistique.

*
* *

D'après la statistique, Laveleye nous donne les effets des deux religions. Les Ecossais, dit-il, et les Irlandais sont également d'origine celtique, et les deux peuples sont sous la domination anglaise. Jusqu'au siècle de la Réforme et durant le moyen âge, l'Irlande fut un foyer de civilisation tandis que l'Écosse était un pays presque barbare. Eh bien ! depuis que les Écossais ont adopté la Réforme, ils ont dépassé les Anglais eux-mêmes. Macaulay assure qu'à partir du XVII[e] siècle ils montrent une certaine supériorité sur ces derniers. L'Irlande, au contraire, livrée à l'ultramontanisme, est pauvre, incapable, par ses propres forces, de se relever. En Irlande même, quel contraste entre le Connaught, exclusivement catholique, et l'Ulster, où le protestantisme domine ! L'Ulster s'est enrichi par l'industrie ; le Connaught offre le spectacle de la plus extrême misère.

En Suisse, les cantons de Neuchâtel, de Vaud et de Genève sont extraordinairement supérieurs à ceux de Lucerne, du Valais et d'Uri sous le rapport de l'instruction, de l'industrie, du commerce, de la richesse et de la propreté, en un mot sous le rapport de la civilisation dans toutes ses manifestations. Les premiers sont latins, mais protestants ; les seconds sont allemands, mais soumis à Rome. Considérons un seul canton, tout entier de race germanique, Appenzell. Entre les régions en-deçà du Rhône, habitées par des protestants, et celles au-delà, habitées par des catholiques, on remarque les mêmes contrastes. Dans les premières on trouve l'industrie, l'activité, l'instruction, les relations avec le monde extérieur, par conséquent la richesse ; dans les secondes règnent l'inertie, la routine, l'ignorance, la pauvreté.

Si nous observons ce qui se passe au sein d'un même peuple, nous voyons que, partout où les deux cultes sont en présence, les protestants sont plus industrieux, plus actifs, plus économes, par suite plus riches que les catholiques. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, d'après Rocqueville, la plus grande partie des catholiques sont pauvres. Au Canada, les grandes affaires, les industries, le commerce, les principaux magasins, sont entre les mains des protestants. A Mazamet, nous apprend M. Audigonne dans son livre

sur *les Populations ouvrières de la France*, tous les chefs d'industrie, sauf un, sont protestants, tandis que la grande majorité des ouvriers est catholique. Il y a moins d'instruction chez les familles ouvrières catholiques que chez les protestantes.

*
* *

Cela est évident, la religion réformée, plus raisonnable dans ses croyances et dans ses rites que la catholique, représente un pas de plus vers la vérité. Il s'ensuit que le nombre est plus grand chez les protestants des personnes qui obéissent à un véritable sentiment religieux, lequel, lorsqu'il est sincère, porte au perfectionnement moral. Le catholicisme, au contraire, avec son culte banal et idolâtre, fait disparaître ce sentiment chez quiconque pense. La même cause fait que, chez les peuples protestants, eux-mêmes, à mesure que s'élève le niveau intellectuel, le sentiment religieux va diminuant : ils ne peuvent plus voir dans la Bible la parole divine; ils y découvrent des choses qui choquent la raison et même le sens commun. Si ce livre, en effet, contient de bonnes choses, on y attribue à l'Être suprême des absurdités, des contradictions, des aberrations inouïes. D'un autre côté, croire que Jésus est Dieu, l'une des personnes de la Trinité, qu'il s'est vu obligé de descendre sur la terre pour racheter l'humanité du péché originel en se faisant crucifier, est une idée qui ne résiste pas à l'examen quelque peu approfondi, libre de préjugés.

Dieu ! la force créatrice, l'âme de l'univers, s'incarnant sur notre insignifiante planète, grain de sable imperceptible dans l'océan astral infini !... cela n'est plus de notre époque ! Il faut proclamer, sans craindre d'amoindrir la grande figure de Jésus, que nous devons voir en Lui l'esprit incarné le plus pur, le plus digne de sa haute mission, et le considérer comme notre frère aîné et le directeur moral de l'humanité. Jésus lui-même, n'a jamais prétendu être autre chose que « le fils de l'homme », « l'envoyé du Père Céleste ».

Le catholicisme s'en va, avec son adoration idolâtre des saints, le protestantisme durera encore, attirera à lui les catholiques désabusés. En même temps, se retireront de lui ceux qui, plus avancés dans leur évolution, n'y trouveront plus toute la vérité.

A nouveau la Religion doit être réformée, et cette rénovation ne peut plus avoir pour base la parole inspirée d'un homme quelconque. La foi simple a fait son temps. Il est nécessaire de donner des preuves de l'immortalité et de l'essentielle justice, pour que le christianisme, morale éternelle et le Christ, qui restent latents au fond du cœur de l'homme, s'y fassent sentir victorieusement et y étouffent l'égoïsme et les tendances pernicieuses qu'il abrite. Voilà la tâche indiquée, et, cela fait, que l'esprit,

dans son libre arbitre relatif, s'attache à être l'enfant de ses propres œuvres, à conquérir son autonomie, à obtenir la félicité à laquelle il aspire.

*
* *

Jésus, prédisant l'avenir, disait à ses disciples : « Si vous m'aimez et si vous pratiquez ma doctrine, je prierai mon Père, et Il vous enverra le consolateur qui demeurera éternellement parmi vous. Ce sera l'esprit de vérité que l'humanité ne peut encore recevoir. Il vous expliquera toutes choses, vous rappelant ce que je vous ai dit. »

Ce moment propice pour l'accomplissement des promesses de Jésus est-il arrivé? On songeant aux communications reçues par Allan Kardec, on le peut croire, car elles expliquent tout et font comprendre le sens ésotérique de l'Évangile. La doctrine fondée sur cette base est une doctrine de vérité et de consolation pour les affligés. Elle met en effet en évidence la cause nécessaire et juste des peines, au cours des réincarnations que Jésus laissa entrevoir dans sa réponse à icodème.

Les innovations en religion comme en politique, je le sais, sont commencées en vain par ceux qui devancent leur époque; plus tard, grâce au travail de ces précurseurs, ceux qui pressentent et désirent les réformes deviennent plus nombreux et plus forts que ceux qui s'entêtent dans la routine. Les réformateurs de ce moment-là trouvent alors un champ préparé pour leur action bienfaisante.

Depuis cinquante ans nos frères luttent. Si désormais ils ne risquent plus le bûcher, on a lancé contre eux l'anathème du ridicule et grâce à leur constance, ils ont réussi à en triompher, la science s'occupe d'eux. Un grand nombre d'hommes éminents étudiant et commentant les phénomènes spirites, le champ d'action est préparé et nous avons, pour opérer, une base sûre : les sociétés spirites. Nous devons par conséquent établir, de quelque manière, les fondements de la Religion de l'avenir.

A cet effet, je considérerais comme convenable nécessaire de rédiger, pour l'école dominicale, un texte qui exposerait la doctrine évangélique en donnant une idée des vérités conquises par la science. Ce ne serait pas un simple catéchisme, se serait un enseignement raisonné, propre à convaincre les enfants, à éveiller chez eux, même chez les adultes, le sentiment religieux et la science bien comprise mène au spiritualisme. Le spiritisme confirme cette conclusion et fournit la preuve de la vérité de l'Évangile. Le texte dont il s'agit devrait être d'une forme claire, simple, adaptée aux exigences de l'enseignement, agréable et attrayante. Le fond renfermerait, présentées avec la simplicité de la vérité, les connaissances acquises jusqu'à ce jour sur la nature sidérale et planétaire, sur la genèse, sur le principe et la fin des choses et des êtres.

De cette manière, il serait facile de faire pénétrer progressivement dans l'intelligence de l'enfant l'idée de la néccessité absolue d'une force ordonnatrice à laquelle tout obéit. On pourrait ajouter, à cet enseignement, en y mettant toute la prudence désirable et en évitant d'exalter l'imagination, les résultats d'observation et l'étude du spiritisme.

Mais cela ne suffirait pas pour réaliser l'œuvre transcendante qu'eurent en vue les esprits élevés qui guidèrent la plume d'Allan Kardec. Il serait encore indispensable que les travaux et les moyens d'évocations mis à la hauteur que réclament les circonstances, soient plus élevés et au-dessus du niveau intellectuel de l'époque présente, sous peine de rétrograder. Les sociétés spirites, comme toutes les choses humaines, sont tenues de suivre l'évolution perfectible, si elles veulent remplir leur rôle sauveur dans les événements qui se préparent. Elles doivent constituer des centres de morale chrétienne, capables de servir de noyau à la société de l'avenir, telle qu'elle se constituera après les quelques années de perturbations violentes que nous aurons à subir, auxquelles nous condamnent les fautes de notre passé et de notre présent, — et avant que s'ouvre le cycle nouveau, l'ère morale, qui sera le couronnement de l'effort humain vers la conquête du progrès.

Dans un prochain article, je m'occuperai de cette réforme des Sociétés spirites.

FELIPE SENILLOSA.

LA LÉGENDE DU TOMBEAU D'ABEILARD

(De *l'Echo du Merveilleux*).

Le colonel de Rochas nous adresse la communication suivante :

Le P. Lodiel, de la Compagnie de Jésus, vient de faire paraître une étude sur la vie future, dans laquelle il dit :

« Ainsi, dans l'histoire des Saints, on trouve un grand nombre de faits qui témoignent spécialement d'une existence ultra-mondaine. *Les prodiges obtenus après leur mort par leur intercession sont aussi des preuves de leur survivance.* Et combien de miracles de ce genre qui ont été vérifiés par l'examen le plus sévère ».

Cette explication de l'intervention des saints opérés le plus souvent sur leur tombeau, ne pourrait-elle également s'appliquer aux faits suivants que je relève dans une vie d'Abeilard publiée au XVIIIe siècle.

« On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeilard et qu'on fut sur le point de descendre le corps d'Héloïse, ce fidèle époux qui l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit les bras pour le recevoir et l'ayant serrée

contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant et inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après la vie et fit connaître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque, dans leurs personnes, il ne fut pas atteint par la mort même.

« Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des auteurs dignes de foi.

« Saint Grégoire de Tours rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé Hilaire, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après, on le mettait dans le même tombeau.

« Pareil événement arriva du temps de Tertullien qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre *De l'Ame.* »

Quand on admet le mouvement des tables sous l'influence des esprits, il n'est certainement pas plus difficile de concevoir que l'intervention d'un désincarné puisse ranimer momentanément sa dépouille.

A. DE ROCHAS

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

SIXIÈME ENTRETIEN

D. — Quel est le premier pouvoir de l'âme que nous puissions acquérir ?

R. — Celui de la vision intérieure ou vue de l'Invisible ?

D. — Que faut-il faire pour acquérir ce pouvoir ?

R. — Il faut chaque matin, alors que le corps et l'âme sont calmes et reposés, vous ménager quelques instants de solitude et, dans le recueillement de la pensée, les yeux fermés, attendre que s'éclairent les ténèbres qui vous entourent.

D. — Que verrons-nous dans ces ténèbres ?

R. — Vous les verrez traversées de temps à autre par des nuages,sombres d'abord, mais qui deviendront de plus en plus clairs et brillants.

D. — Et ensuite ?

R. — A ces nuages succèderont des lueurs qui vous présenteront la forme des choses ou des Etres de l'Astral.

D. — Cette vue de l'Astral n'offre-t-elle aucun danger ?

R. — Elle est dangereuse pour celui qui se livre à ces expériences sans être suffisamment éclairé et guidé. Les fantômes, parfois terrifiants qui se présentent à lui, peuvent l'effrayer et cet effroi seul suffit à donner prise sur son mental à ces formes des couches inférieurs de l'Astral.

D. — Que faut-il faire pour échapper à ce danger ?

R. — Il faut avoir appris à l'avance à quelles visions vous êtes exposés

et appeler à vous les lumières de votre groupement supérieur. Ces lumières donneront à votre lucidité personnelle le pouvoir de pénétrer de part en part ces formes illusoires et de les dissoudre avec la même facilité que l'enfant dissout la bulle de savon dont il s'amuse.

D. — Qu'est-ce qui compose les formes que nous voyons dans l'Invisible ?

R. — Elles sont composées ou par les Etres de l'Astral qui passent dans le champ de votre vision, ou par les pensées de votre propre mental qui vous présentent les formes des Etres ou des choses rappelées à son souvenir.

Le développement de la vue intérieure, amis, vous permet de faire le premier pas dans le domaine de l'Invisible.

Les objets qu'elle vous découvre vous donnent une preuve tangible de la réalité de la vie d'outre-tombe. Ces preuves ne seront complètes que lorsque vos âmes, quittant à volonté les corps qu'elles occupent, viendront sur les plans élevés de l'Espace étudier la circulation des fluides et la vie des Etres qui gravitent sur les degrés inférieurs.

En attendant cetteheure encore éloignée, appliquez-vous à cultiver la clairvoyance qui vous permettra de voir, de discerner et de choisir les fluides qui vont entourent.

Elle vous permettra également de pénétrer le mental de vos semblables pour y exercer une heureuse influence. Vous pourrez les aider à triompher des passions qui les entraînent, des tentations qui les sollicitent et, en éloignant d'eux les fluides lourds de l'ambiance, vous leur éviterez les alternatives d'exaltation et de découragement qui entravent la marche de leur progrès.

Vous apprendrez ainsi vous-mêmes, dès vos débuts dans la vie spirituelle, que les lumières que vous recevez, les forces que vous développez, les pouvoirs qui vous sont dévolus, tout en un mot doit être employé au service de vos frères et non point à satisfaire votre curiosité ou vos intérêts personnels.

SEPTIÈME ENTRETIEN

D. — Quels sont les autres pouvoirs de l'âme que nous pouvons encore acquérir ?

R. — Vous pouvez acquérir l'intuition qui correspond aux sens de l'ouïe de l'odorat et du goût.

D. — Qu'est-ce que l'intuition ?

R. — C'est le sentiment devenu conscient des Etres et des choses de l'Invisible et de l'action qu'ils exercent en vous.

D. — Cette intuition ne peut-elle pas nous tromper ?

R. — Il arrive trop souvent au contraire qu'elle vous induit en erreur, soit par la faute des Etres de l'astral soit par la vôtre.

D. — Comment les Etres de l'astral nous trompent-ils ?

R. — En vous faisant part de leurs idées et de leurs jugements faux et erronés.

D. — Pourquoi leurs idées sont-elles fausses et erronées?

R. — Parce que leur mental reflète les lumières des plans inférieurs et non celles des plans supérieurs.

D. — Quand sommes-nous trompés par notre propre faute?

R. — Quand vous acceptez aveuglément tout ce qui vient de l'au-delà sans le passer au crible de votre raison et de votre jugement.

D. — Que faut-il donc faire pour ne pas être trompés?

R. — Il faut vous habituer à faire incessamment appel aux forces élevées de l'Espace ; éviter avec soin de mettre les pouvoirs occultes au service de vos intérêts matériels, mais les employer uniquement en vue de votre progrès spirituel et de celui de vos frères.

D. — Que devons-nous faire pour développer en nous l'intuition ?

R. — Il faut nous efforcer de répondre aux appels de l'Invisible en cherchant à établir des communications avec les Etres de l'Espace : communications qui vous prépareront à recevoir directement un jour les messages de votre groupement supérieur.

D. — Quelle différence y a-t-il entre les communications des Etres de l'Espace et celles de notre groupement supérieur ?

R. — Les premières ont généralement trait à ce qui vous touche personnellement, les autres n'ont en vue que le bien général et le progrès de la collectivité.

D. — Si cependant nous avons besoin d'un conseil ou d'un secours personnel, ne pouvons-nous pas le demander?

R. — Lorsque par suite de vos relations avec votre groupement supérieur, vous êtes entrés dans le courant humanitaire, les conseils, l'assistance, les appuis dont vous avez besoin, vous sont donnés dans une large mesure sans que vous ayez besoin de les réclamer.

Nous ne devons pas vous dissimuler, amis, que le développement de vos forces internes se fait au détriment de vos forces externes, plus vous prenez position sur le plan invisible plus vous perdez pied sur le plan visible ou matériel.

Le fluide éthéré, en pénétrant votre mental, vient heureusement vous apporter un surcroît d'énergie vitale qui rétablit l'équilibre et permet le double fonctionnement de vos sens intérieurs et extérieurs.

Essayez donc sans crainte de faire usage des précieuses facultés que vous possédez à l'état latent. Devenez les infatigables pionniers de la révélation spirite ! Que vos esprits projetant autour d'eux les clartés des plans invisibles soient des phares lumineux qui éclairent et guident vers ces plans vos

frères incarnés, plongés dans les ténèbres morales produites par l'ignorance et les passions.

HUITIÈME ENTRETIEN

D. — Quel est le sens interne qui correspond au sens externe du toucher?

R. — C'est le magnétisme proprement dit, la plus précieuse et la plus importante de toutes nos facultés.

D. — Pourquoi cette faculté est-elle la plus importante?

R. — Parce qu'elle vous permet de puiser à pleines mains dans le réservoir des forces invisibles pour les répandre autour de vous.

D. — Pouvons-nous faire, à notre gré, un bon ou un mauvais usage des forces invisibles?

R. — Les forces de l'Espace sont des fluides dans lesquels s'ébauche l'intelligence. Leur initiative étant subordonnée à la volonté de celui qui les attire, il peut les employer soit pour le bien soit pour le mal.

D. — Ne courrons-nous aucun danger en employant ces forces pour le mal ».

R. — Vous vous exposez à des chocs terribles lorsque ces forces se retournent contre vous, étant rappelées à l'ordre par une volonté plus puissante que la vôtre.

D. — Le magnétisme est-il une science nouvelle?

R. — Le magnétisme a été connu et pratiqué de tout temps par un petit nombre d'initiés qui gardaient ses secrets avec un soin jaloux que justifiait le peu de spiritualité développée jusqu'ici parmi les Incarnés.

Ainsi, de même qu'on ne laisse pas entre les mains d'un tout jeune enfant le couteau avec lequel il pourrait se blesser, tandis qu'on en permet l'usage à celui qui est assez intelligent pour savoir s'en servir sans danger, de même les secrets du magnétisme, soigneusement cachés jusqu'ici à sa jeune humanité terrienne, peuvent dorénavant vous être dévoilés.

Parvenus à l'âge viril il est nécessaire que vous soyez mis en possession des moyens qui vous permettront de marcher d'un pas plus sûr et plus rapide dans la voie du progrès.

N'oubliez pas que vous êtes notre avant-garde et que, derrière vous, se tient l'innombrable armée des Etres invisibles chargés de vous fournir les armes dont vous avez besoin pour combattre l'ignorance, les préjugés, la routine et l'erreur.

Réclamez donc sans cesse l'assistance de vos frères de l'Espace qui vous aideront à recevoir la lumière et à la répandre autour de vous.

(*à suivre*).

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*)

Etait-ce l'effet d'un pressentiment fâcheux, ou bien l'impression persistante de quelque vilain rêve? Je l'ignore... Toujours est-il que le surlendemain, notre ami Robert se réveilla de fort mauvaise humeur.

Il s'habilla lentement, fuma deux ou trois cigarettes, en contemplant la mer du haut de son balcon, puis prenant sa canne et son chapeau, il se disposait à sortir, lorsqu'une des servantes de l'hôtel lui apporta son courrier de Paris. Maigre courrier, car il s'était sauvé sans mot dire, ne donnant son adresse qu'à certaines gens d'affaires ça et là clairsemés.

Mais ne voilà-t-il pas que, du milieu de quelques paperasses qu'il avait jetées négligemment sur une table, glissa une mignonne lettre d'un gris de satin, coquette, parfumée et dont l'adresse était écrite en belle encre violette...

Ah! cette encre violette, comme il la connaissait!... Aussi, est-ce d'un doigt quelque peu crispé qu'il déchira l'enveloppe — non sans une certaine curiosité, tout de même. Et voici ce que lui disaient les élégantes pattes de mouche de la feuille miroitante et ambrée :

« Eh bien! beau ténébreux, transfuge, renégat, ces menhirs de Bretagne vous disent donc toujours quelque chose ?

« Si l'ombre de quelque druidesse les hante encore, interrogez-la donc et elle vous dira, si elle est clairvoyante et surtout sincère, qu'il vous reste encore, dans cet affreux Paris qui, paraît-il, n'a plus le don de vous plaire, des gens qui... ne vous oublient pas et que, parmi eux, en toute première ligne, se trouve celle qui voudrait pouvoir signer, timidement, mais avec quelle tendresse,

« Votre GEORGETTE ».

— Quelle Georgette ? demandez-vous.

— Mais, Georgette de Livry, la redoutable sirène aux yeux verts.

Robert relut deux ou trois fois cette lettre énigmatique, insidieuse, quelque peu venimeuse, peut-être, tout au fond... mais si charmante en somme et de note si tendre dans ses dernières lignes.

Et c'est parce qu'elle était énigmatique et de nature complexe dans sa brièveté, que Robert en fut troublé en sens contraires et tout inverses. Ce fut tout d'abord de l'irritation. Ah ça ! comment diable sait-elle que je suis en Bretagne, puisque je ne l'ai dit à personne ?... Et puis que signifie cette ironique et mystérieuse allusion à cette « druidesse » que je devrais inter-

roger ? A-t-elle donc une police secrète, un Tricoche quelconque qui me « file » jusqu'au milieu des rochers de Plogoff ?

Et puis, au bout de quelques instants, ce fut la note émue qui intervint et doucement résonna. Pauvre Georgette ! Elle m'aime donc toujours, malgré mes rebuffades, mes reproches amers et ma rupture impitoyable ! Elle a failli me compromettre, il est vrai, par ses imprudentes folies ; mais n'était-ce point en somme par excès de...

Ils ont dû bien pleurer ces beaux yeux qui aiment tant à rire et qui, languissamment, savaient si bien m'envelopper de leurs effluves magnétiques ! Ah femmes, femmes ! bénies et maudites, fatales et consolantes... Qui donc soudera, jamais, cet abîme d'où jaillissent pour nous tant d'amertumes et de si enivrantes délices !...

Puis il se mit à rêver, remonta dans ses souvenirs. Il se rappela toutes ces toilettes charmantes, exquises dont la blonde magicienne savait si bien sertir son incomparable beauté.

Il la revoyait dans ces « négligés » du matin, de coupes et de couleurs savantes, sur lesquels s'écroulait la cascade rutilante de ses splendides cheveux d'or et d'où sortaient... oh, comme par hasard, ses admirables bras de statue grecque. Puis ses poses allanguies dans son landau qu'entourait au Bois, toute une escorte d'honneur ; puis le rayonnement de sa tête fine dans sa loge à l'Opéra, sur les velours de laquelle éclatait la blancheur de ses épaules éblouissantes... Il revoyait, enfin, partout et toujours, les ondulations harmonieuses de ce corps souple, la flamme verte de ces yeux aux lueurs phosphorescentes, puis encore ces gracieuses étourderies, ces réserves savantes sous l'éventail, suivies d'abandons subits et déconcertants qui affolaient les jeunes et les vieux et faisaient pâlir de rage toutes les rivales qu'éclipsait cet art, si simple en apparence, mais prestigieux en réalité, de mettre en saillie discrète toutes les séductions cachées de la femme, en même temps que les fascinations les plus audacieuses d'une coquetterie vraiment irrésistible.

La journée se passa, trouble, angoissée, puis une autre, encore, non moins douloureuse. Robert était perplexe et vraiment fort malheureux entre ces yeux verts et ces yeux noirs. Puis à bout d'incertitude et de tergiversations, il se souvint tout à coup du dernier mot que lui avait dit Velléda : « A bientôt » et le soir même il alla revoir ses amis. Toute la famille était réunie sur la terrasse.

— Monsieur de Valdrome ! s'écria presque Velléda, en s'avançant rapidement au-devant du nouveau venu. On s'assit, on causa de choses diverses. Le soleil se coucha splendide, disparaissant lentement, comme un roi qui abdique, derrière un nuage grisâtre qu'irisait sur les bords une frange de

pourpre. Au bout d'une demi-heure environ, la brise de mer fraîchit presque subitement.

— Si nous rentrions ? dit Mme Hernadec qui était un peu frileuse et tout le monde, en cercle intime, s'installa dans le salon.

— Eh bien, mon jeune ami, dit le vieil Allan, avec une familiarité toute cordiale, où en sommes-nous ? Ne m'accusez pas d'une indiscrète curiosité ; nous ne sommes pas des inquisiteurs et le respect des opinions d'autrui, quelles qu'elles soient, nous est une loi inviolable. Mais il nous serait si doux de nous trouver avec vous en communion d'idées, que je m'informe et vous prie de me pardonner, si j'outrepasse un peu le mur des convictions... intangibles.

— Vous n'outrepassez rien, mon cher monsieur, répondit Robert.

J'apprécie votre sollicitude et j'en suis fort touché.

Eh bien que vous dirai-je ? Je suis dans la phase de la germination. La semence jetée en terre vibre et frémit dans la tiède humidité. Mais la terre est pesante. Il y a sur certaines graines de grosses mottes lourdes qui les étouffent, plus encore, les écrasent.

— Ah oui, germination est synonyme d'effort, de lutte... L'aurore de la vie a pour ennemies naturelles les ténèbres jalouses.

Velléda silencieuse mais nerveuse et un peu pâle jetait à la dérobée, sur le jeune homme, de longs regards interrogateurs. Elle semblait comprendre ou plutôt pressentir, avec sa divination féminine, que quelquechose d'anormal s'était passé en lui. Et le fait est que la physionomie de Robert trahissait un certain malaise, voire même quelque défaillance.

— Seraient-ce les mauvais esprits de... Paris qui viennent vous relancer jusqu'ici ? demanda-t-elle avec un petit sourire forcé.

— Je ne sais trop, répondit le jeune homme que cette question surprit et fit légèrement tressaillir ; peut-être. S'il faut vous en croire, ce ne sont pas seulement les bons qui nous entourent.

— Non certes ! fit-elle avec une légère pointe d'amertume.

— Ce ne sont pas seulement les inconnues du problème qui me préoccupent, reprit Robert, après un court silence, ce sont ses mystères, ses étrangetés qui me choquent. Dans les livres que vous m'avez prêtés, j'ai lu des choses si prodigieuses que j'en suis demeuré tout stupéfait et franche ment récalcitrant.

— Quelles choses en particulier ?

— Eh bien, ces doubles vues à distances, ces phénomènes de télépathie, ces spectacles que l'on voit dans un verre d'eau... Mais c'est de la magie cela, magie blanche si vous voulez ; mais comment croire bon Dieu, à de pareilles invraisemblances ?

— Pas si invraisemblables que vous paraissez le croire, fit Hervé de sa

voix tranquille. Il s'agit, pour comprendre ces faits si extraordinaires en apparence, d'en revenir à la théorie, ce que je vais faire en quelque mots, si vous le voulez bien.

Vous savez de quoi se compose l'organisme humain. Entre le corps matériel et l'esprit qui l'anime, — ce qui ne pourrait avoir lieu sans un intermédiaire de nature mixte — se trouve le corps fluidique ou éthérique qui les rapproche, les associée et en constitue l'unité vivante. De telle sorte que l'homme, organisme complexe, personnalité triple, se compose d'un corps de matière plus ou moins grossière, d'un principe mental ou psychique et d'un corps fluidique de matérialité variable, relative et à tout jamais inséparable, soit de l'Esprit désincarné,soit de ce même Esprit enlizé dans son incarnation matérielle. Cet Esprit incarné, doublé de son enveloppe éthérique, n'est autre chose que l'*âme*. L'âme et le corps forment donc une unité ; mais cette unité peut se dédoubler. Elle se dédouble au moment de la mort ; elle peut le faire également, en de certains moments de la vie terrestre. Alors que le corps demeure isolé, soit pendant le sommeil, soit dans l'état appelé somnambulique, soit enfin dans les crises de catalepsie ou d'extase, l'âme peut s'extérioriser, s'envoler dans l'espace et se mettre en communication avec le monde physique ou le monde spirituel. Or qu'arrive-t-il, alors qu'un médium endormi ou qu'un voyant comme moi se dédouble de la sorte, c'est que son âme toujours revêtue de son corps fluidique, peut se transporter au loin et y voir des spectacles auxquels le corps inerte reste complètement étranger. Tous les faits psychiques s'expliquent par le phénomène du *dédoublementl*. La médiumnité, le somnambulisme, la double vue, la télépathie, la suggestion mentale, l'extase sont tributaires de ce phénomène merveilleux, miraculeux, ce semble, mais parfaitement naturel en somme et dont ne peuvent douter que les sceptiques de parti pris ou les gens insuffisamment renseignés.

Mais revenons à l'expérience du verre d'eau qui vous paraît particulièrement inexplicable.

Ici reparaît le phénomène du dédoublement, mais d'un dédoublement partiel et spécial, s'opérant chez le médium en pleine conscience et auquel vient s'adjoindre l'action de l'Esprit qui le dirige et collabore avec lui momentanément.

Je m'explique Je prends un verre d'eau que je magnétise. Sur la couche de fluide dont j'ai couvert cette eau et qui y forme *miroir*, l'Esprit imprime la pensée qu'il veut me communiquer. Cette pensée devient image et cette image, qui n'est pour ainsi dire que le fac-similé de la scène à laquelle Esprit, enveloppé d'une partie de mon fluide, vient d'assister ailleurs, m'apparaît, à moi voyant, dans des conditions telles de netteté, que je puis vous en décrire jusqu'aux moindres détails. Il arrive même parfois que

des personnes autres que le médium dédoublé peuvent voir sans intermédiaire le spectacle qu'offre l'eau magnétisée.

Voulez-vous que nous tentions l'expérience ?

— Certes, si je le veux ! se hâta de répondre Robert prodigieusement intrigué.

Un verre d'eau fut apporté et placé sur une petite table. Hervé fit pendant quelques minutes des passes magnétiques. De nombreuses bulles d'eau flottèrent sur la surface de l'eau et alors, pendant que tous, un peu émus, gardaient le plus profond silence, il regarda...

— Je vois, dit-il, après quelques instants. Nous sommes à Paris. Je vois un petit salon, sorte de boudoir élégant et richement meublé... Aux murs une tenture de damas vert semée de gros bouquets de roses...

Un piano en palissandre chargé de cahiers de musique... Sur une cheminée Louis XV, en marbre blanc, est une pendule fort originale : Un Temps marchant à grands pas tient à la main, suspendue à une chaîne d'or, une sphère en lapis-lazuli, sur laquelle se trouve le cadran et qui oscille servant de balancier à la pendule.

Robert eut un mouvement de stupeur. Hervé, impassible, poursuivit sa description.

Sur une causeuse basse en acajou, avec housse et coussins de velours vert, est à demi-couchée une jeune femme aux magnifiques cheveux blonds... Elle a de beaux yeux verts...

— Que dites-vous ? s'écria Robert, en proie à une agitation extraordinaire.

— A côté de la causeuse, reprit Hervé, presque aux pieds de la jeune femme, est assis un homme décoré, âgé d'une quarantaine d'années... cheveux grisonnants taillés en brosse, moustaches brunes relevées en crocs... Il lui serre la main avec passion... la femme sourit et minaude... ils ont l'air de causer tendrement...

Robert, d'une pâleur de spectre, ne put retenir un geste violent : « Mais c'est elle !... Ah la perfide ! » fit-il à demi voix.

Velléda palpitante regardait Robert, puis Hervé... Tous les spectateurs écoutaient comme hypnotisés.

— L'homme, poursuivit Hervé, saisit le bras nu de la femme qui le lui abandonne languissamment...

Puis se redressant tout à coup : « Permettez-moi de m'arrêter ici, fit Hervé, j'en ai assez vu ! » Et il repoussa le verre.

— Ah ! les misérables ! s'écria Robert dans un transport d'indignation... Pourrais-je voir, moi aussi ?

— Peut-être, dit Hervé, en s'éloignant de la table ; essayez !

Et Robert, regardant dans le verre, vit lui aussi le spectacle répugnant... Il en vit bien plus que n'en avait dit Hervé. Il avait les yeux hagards, la face

toute blanche, la bouche contractée par un rictus de colère et d'inexprimable mépris.

— Ah! les infâmes! répéta-t-il tout bas.

Il quitta la table et retomba sur son siège. Sur les assistants pesait un lourd silence que nul d'entre eux n'osait rompre... et si l'on se fût approché de Velléda, plus que jamais pâle et immobile, l'on eût pu entendre son cœur battre à grands coups précipités.

Ce silence terrible, ce fut enfin Robert qui le rompit le premier.

Dans sa colère folle qu'il ne put maîtriser, il parla. Il raconta, en quelques mots, l'histoire de cette femme astucieuse qui, depuis des mois, le poursuivait de ses coquetteries, voulant se faire épouser à tout prix... Il dit ce qu'était cet homme, ancien attaché d'ambassade qui, par suite de malversations scandaleuses, avait été cassé aux gages et immédiatement révoqué par décret ministériel. Il ne put s'empêcher de rappeler une certaine scène, où cette femme perverse entassant les mensonges et versant des torrents de larmes, lui avait juré sur son honneur et au nom même de son amour, que jamais, au grand jamais, rien n'avait existé entre elle et cet homme en train cependant de la compromettre presque ouvertement.

Puis, quand il eut tout dit, il s'arrêta honteux, confus et demanda pardon à ces dames de s'être abandonné de la sorte.

Par un violent effort de volonté, il finit toutefois par se ressaisir, grâce surtout aux paroles affectueuses que lui prodiguèrent M. et Mme Hernadec et Hervé lui-même qui lui exprima tous les regrets que lui causait l'issue de cette douloureuse expérience.

— Ah! pas de regrets, je vous en prie, cher Monsieur, lui dit Robert, en lui tendant une main frémissante. Merci, tout au contraire, d'avoir violemment arraché le bandeau que j'avais sur les yeux. Si c'est un Esprit qui, par votre intermédiaire, m'a révélé ces choses et démasqué ces infamies, je l'en bénis et me confie désormais à sa bienveillante direction.

Merci, à vous tous, mes amis, ajouta-t-il en regardant Velléda, de m'avoir fait comprendre qu'il faut lever la tête au-dessus des bassesses de ce monde et regarder plus haut, si l'on veut vivre d'une vie consciente de ses responsabilités.

Velléda se taisait toujours; mais c'étaient des regards reconnaissants et où brillait une toute petite larme qu'elle jetait à Robert, et lorsque celui-ci quitta ses hôtes, c'est par une pression de main timide et délicate, mais incontestable, qu'elle répondit à la douce étreinte de son nouvel ami.

Robert ne dormit guère, cette nuit-là. Essayer de vous dire quel flot de pensées tumultueuses vinrent battre ses tempes serait chose difficile. C'est à un véritable tourbillon de regrets, de projets, de résolutions folles qu'il s'abandonna sans réserve et c'est parce qu'il comprenait le néant du passé,

qu'il s'élança hardiment vers l'avenir dont il pressentait les lumineuses perspectives et les viriles aspirations.

Il était presque jour, lorsqu'il finit par s'endormir... Et quel réveil réconfortant, au sortir de ces quelques heures de repos! Que s'était-il passé en lui; quelles influences bénies s'étaient exercées? Nul ne saurait le dire, à coup sûr.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui sembla que de fraîches brises voltigeaient autour de sa tête jusque-là brûlante et enfiévrée, et c'est dans une large envolée qu'il lança sur la mer infinie, resplendissante sous les rayons du soleil matinal, tous ses rêves d'espérances.

Après quoi, il s'assit devant son bureau, puis d'une main paisible et tente, il écrivit la lettre qu'on va lire.

Madame,

J'aurais peut-être regretté, moi aussi, de ne pouvoir vous adresser la douce appellation qui termine votre lettre, mais vraiment cela m'eût été quelque peu dificile, après la consultation que j'ai demandée — sur votre expresse invitation — à l'ombre de la druidesse qui hante encore mes chers menhirs. Sincère?.. Elle l'est et je m'en suis assuré. Clairvoyante?... Vous allez en juger vous-même, lorsque vous saurez qu'elle m'a présenté un miroir magique, où je vous ai vue, pas plus tard que hier au soir, entre neuf et dix heures, vous voyez que je précise. Vous étiez véritablement ravissante dans votre galant déshabillé de soie gris-perle sous lequel se montraient discrètement vos jolies mules de satin cerise. Le tableau était adorable. Par Cupidon dont vous fréquentez, je crois, les autels, oncques ne savourai un Watteau plus exquis.

Vous étiez à demi renversée sur les coussins de votre causeuse, dans votre boudoir vert et vous étiez d'humeur fort tendre, à n'en pas douter, car vous abandonniez charitablement votre joli bras nu, y compris ses fossettes, aux baisers incendiaires d'un certain personnage — assez mal famé, quoique dûment décoré — dont l'œil émérillonné dévorait, c'est le mot, vos charmes affriolants, dont les moustaches aux crocs conquérants, se redressaient avec orgueil pour attester leur victoire!... Celui-là même, rappelez-vous, que vous m'avez juré, sur votre honneur, n'avoir jamais connu ni de près, ni de loin... Je ne sais si je me fais comprendre.

Ce que je ne comprends guère, pour ma part, c'est que vous trouvant en semblable disposion d'esprit... et de cœur, vous ayez eu le courage de me reprocher ma fugue, voire même ma « trahison ». Il eût été si charitable à vous de compatir aux faiblesses d'autrui et de ne songer qu'à la poutre qui est dans votre bel œil vert, sans songer à la pauvre petite paille qui se trouve peut-être dans le mien.

Quoi qu'il en soit, Madame, je vous remercie, de tout cœur, de m'avoir

adressé à la druidesse qui m'a donné la notion exacte du prix de vos larmes, de la sincérité de vos serments et de la persistance de votre fidélité. A d'autres de s'en enquérir à leur tour et puissent-ils — admirez la magnanimité de mon âme — se réveiller avant qu'il soit trop tard, vous juger selon vos mérites et se féliciter, alors, comme je le fais moi-même, aujourd'hui, et avec quelle allégresse ! de ne pas courir le risque de vous appeler jamais : « Ma Georgette ».

ROBERT DE VALDROME.

(*à suivre*) E. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Le DOCTEUR GIBIER. Dans les premiers jours du mois de juin, les journanx de New-York annoncèrent que le Dr Gibier venait de trouver la mort dans un accident de cheval. Cette nouvelle ne laissera indifférent aucun de ceux, très nombreux aujourd'hui, qui, en France comme à l'étranger, suivent avec quelque attention les progrès des études psychologiques. De grands journaux politiques ne se sont pas bornés à reproduire la nouvelle ; ils ont rappelé avec des témoignages d'estime la vie et les travaux du savant, ne discutant plus la réalité des faits observés, mais émettant seulement l'opinion qu'il s'était laissé entraîner trop loin. Nous n'avons cependant vu aucune tentative de réfutation de ses opinions. On voit que nous sommes déjà loin du temps où l'on prenait pour arguments sans réplique quelques unes de ces plaisanteries banales et faciles, qui ont de tout temps accueilli les idées nouvelles et les grandes découvertes !

Nous savons assez peu de choses sur la vie du Dr Gibier. Lui-même nous apprend qu'avant de se livrer à l'étude de la médecine, il consacra cinq ans à étudier la technique mécanique. Reçu docteur, il entra dans un des laboratoires du Muséum, se livra avec passion à des recherches sur les infiniment petits qui tiennent une si grande place dans les préoccupations de tous. Il poursuivait en même temps des expériences sur les phénomènes psychologiques et fut bientôt obligé de quitter le Muséum, à cause de ces dernières recherches, selon lui et ses amis, et pour d'autres motifs, selon quelques savants du Muséum. Cela nous importe peu.

Ce que nous savons, c'est que Pasteur lui accorda toute sa confiance, l'estima beaucoup et le chargea de plusieurs missions dans le Centre-Amérique, dans le but d'étudier sur place les agents microscopiques des maladies épidémiques et de la fièvre jaune en particulier. Il fut ensuite nommé directeur de l'Institut Pasteur, de la Ville de New-York, où il vient de succomber brusquement.

Ce savant, si souvent nommé parmi les hommes courageux qui n'ont pas

craint de risquer leur réputation et leur avenir en publiant leurs opinions et les faits sur lesquels ils les appuyaient, nous a laissé deux œuvres bien connues et qui mériteraient de l'être encore davantage. La première, *Le Spiritisme* (*Fakirisme Occidental*), parut en 1886 et la seconde : *Analyse des choses*, en 1890. Nous savons que depuis cette dernière époque, il n'avait cessé d'observer et d'expérimenter. Nous verrons qu'il se proposait de résumer dans une dernière œuvre ses travaux précédents et de nous faire des révélations qu'il considérait encore comme prématurées en 1890. Où en était ce dernier projet, lorsque la mort le surprit? Nous ne le savons pas et nous devons nous borner aujourd'hui à marquer la place tenue par cet observateur, en rappelant succinctement les faits qu'il fut amené à constater et les conclusions qu'il en tira.

Dans *Spiritisme* les trois cents premières pages sont consacrées à l'historique du spiritisme, si souvent fait auparavant et depuis. Viennent ensuite les expériences personnelles de l'auteur, résumées en une cinquantaine de pages environ et qui contiennent les séances avec Slade, dans lesquelles se produisirent les coups frappés, la lévitation de table ou d'autres objets, avec ou sans contact, les fractures d'objets très solides, les incarnations avec modifications du pouls et de la température, les apparitions de mains et l'écriture directe sur ardoises.

Dans son *Introduction*, l'auteur avait écrit ces mots : « Nous le déclarons hautement, en commençant ces recherches, nous avions l'intime conviction que nous nous trouvions en face d'une colossale mystification, qu'il fallait dévoiler, et nous avons mis du temps à nous défaire de cette idée. »

A quelle conclusion le conduisirent les faits observés par les autres et par lui? La voici : « Disons donc toute notre pensée : non, ces phénomènes surprenants, inexplicables par la comparaison avec le peu que nous savons, *ne démontrent pas d'une manière absolue que la mort met en liberté le moi conscient persistant.* »

Nous allons voir que ce ne devait pas être là son dernier mot. En effet, dans l'*Analyse des choses*, publiée quatre ans plus tard, nous lisons : « Dans ces séances à matérialisations chacun peut voir une personne de sa famille, morte depuis un temps plus ou moins long, lui apparaître et lui parler. Elle vous entretient de choses parfaitement privées et connues de vous seul. Sa voix n'a pas changé. L'apparition a un cœur qui bat. Vous pouvez prendre sa photographie ; elle vous laisse l'empreinte ou plutôt le moulage en creux de sa main et même de sa tête. Tous ces objets, photographies et moulages, vous restent comme une preuve inaltérable et irréfutable que vous n'avez pas rêvé.

« Ajoutons que ces matérialisations sont produites par des *intelligences* agissant sur la force soustraite au médium.

« Il reste acquis pour les savants qni ont observé les *faits extérieurs* déterminés par la présence des médiums *que ces faits contiennent la preuve la plus certaine que nous ayons jamais eue de l'existence de l'esprit, de l'intelligence, en tant que principe conscient et persistant après la mort de l'homme.*

« Aprés la mort, l'homme se retrouve en ce que j'appelle l'*après-vie*, dans un état qui n'est sans doute que son état normal : celui dans lequel nous vivons en ce moment n'étant que transitoire (je ne dis pas sans but).

« Si le lecteur cherche à se rendre compte des faits par lui-même, il aura vite fait de se convaincre que je n'ai rien avancé de trop et *sa conviction augmentera d'autant plus que ses investigations seront plus sérieuses et plus souvent répétées.* C'est le contraire de ce qui se passe quand il s'agit d'une illusion. »

Nous terminerons, par cette citation topique, l'étude de l'évolution des idées d'un homme qui, parti comme tant d'autres savants, avec l'idée de démasquer les mystifications, se fait peu à peu le défenseur de la science psychique nouvelle, avec une conviction qui ne fait qu'augmenter avec le nombre et la variété des expériences.

Quelle œuvre préparait-il au moment où un événement tragique est venu arrêter le cours de ses travaux ? Que faut-il penser des promesses que semblent contenir les paroles suivantes : « Je l'ai laissé entendre plus d'une fois dans les pages qui précèdent : il ne m'est pas permis de tout dire et cela pour plusieurs causes. Si invraisemblables que paraissent certaines choses avancées dans cet ouvrage, elles ne sont cependant pas si *extraordinaires* que d'autres passées avec intention sous silence. C'est pour ne pas compromettre le tout que je n'ai parlé que d'une partie.

« D'autre part, de grandes et simples vérités ne doivent pas encore être dévoilées par respect pour elles-mêmes : elles ne doivent pas être exposées aux risées de la foule ignorante et puérilement présomptueuse. Donc que l'on s'en prenne au siècle si je ne fais aucune mention des origines de la vie sur les planètes en général et sur la terre en particulier, non plus que de la loi d'évolution que Lamarck, Darwin, R. Wallace ont entrevue *sous l'une de ses faces*, non plus que du rôle de l'intelligence chez les animaux. Ce sont des questions qui trouveront leur examen en temps voulu... Je regrette de ne pouvoir donner satisfaction sur ce point, car ici encore je suis retenu par la réserve *qui me lie.* Je me hasarderai toutefois à user de la parabole. Et comme c'est une question dont je m'occupe dans *un autre travail que je publierai peut-être un jour.....* »

On voit que, de propos délibéré, l'auteur n'a pas dit son dernier mot dans l'*Analyse des choses*, où abondent cependant les vues les plus élevées, les théories les plus hardies sur la matière, le rôle de la force, l'évolution des mondes, la constitution de l'homme, les phénomènes qui accompagnent et suivent la mort, etc...

Qu'est devenu le dernier travail, annoncé plus haut? Nous sera-t-il donné de le voir paraître un jour? Quoi qu'il en soit, ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'aucun penseur ne parcourra avec indifférence les deux volumes laissés par le Dr Gibier et qui sont si bien faits pour porter chez beaucoup la conviction et chez tous le besoin de voir et d'apprendre.

Dr DUSART.

M. LE Dr DE SAINTE-MARIE, notre fidèle ami et vieil abonné, est décédé à Sainte-Marie (Port) en mai 1900; ce savant, ce lettré fut un chimiste distingué et un inventeur hors ligne, tout en visitant sa clientèle de malades avec des soins paternels. Né aux Colonies, très répandu dans la haute société bordelaise, il y était apprécié pour son urbanité, sa belle prestance, ses manières distinguées, son jugement éclairé sur toutes choses, surtout pour sa franchise car il y défendait, *ex-professo*, ses convictions spirites.

Il lisait avec bonheur les œuvres de *Strada*; de son *Ultimum organum*, il avait fait son livre de chevet. Il me recommandait l'*Auteur de la Méthode*, dès 1869, ce qui prouvait son discernement et son amour des livres savants, consciencieux, logiques et rationnels.

A ce sage, à ce juste, notre fidèle souvenir.

Une femme de bien, douée de l'esprit de suite, qui suivit pendant longtemps nos séances spirites, au 5 de la rue des Petits-Champs, et dont le commerce était toujours loyal et franc, Mme LOUISE KOPPE est décédée à l'âge de 54 ans, à Paris.

Les plus hautes sommités politiques et littéraires ont soutenu les efforts de cette si dévouée Mme Koppe; M. Léon Bourgeois, député et ancien Président du Conseil des ministres, présidait la fondation de la *Maison maternelle*, où Mme Koppe recueillait à Belleville, Paris, les enfants abandonnés et ceux que les familles ne pouvaient nourrir.

Vraie sœur de charité laïque, son dévouement aux petits fut sans borne et cette sainte s'est usée à cette tâche si difficile de sauver et d'élever l'enfance souffreteuse.

Que sa mémoire soit bénie par tous les gens de bien. Son corps a été incinéré au Père-Lachaise et là, de belles et nobles paroles ont été prononcées par les maîtres en éloquence.

Notre vieil abonné, M. CLOTAIRE TELLIÈRES, est décédé à Batignolles-Paris, à l'âge de 57 ans. Cet humble fut un esprit vaillant et droit, qui aimait tout ce qui relève l'intelligence, tout ce qui glorifie l'esprit; il enseignait spiritement à penser à tous ses compagnons de travail, à tous les cochers qu'il employait pour diriger ses voitures. Ce persévérant était devenu maître d'une bonne maison, après avoir été pauvre ouvrier, sa bonté était guidée par un rare esprit de justice.

Dr O. DUSART.

BIBLIOGRAPHIE

L'énigme de la main, par Mme de Thèbes; in-4° de 275 pages, avec nombreuses figures, 5 francs, port payé 6 fr. Ce volume important nous parvient un peu tard pour pouvoir en parler comme il le mérite. Vu son importance, le prix en est très modique. On peut se le procurer à notre librairie et chez l'auteur, 29, avenue Wagram. C'est un beau livre imprimé en très beaux caractères sur du papier de luxe, il est très bien écrit et bien illustré, un vrai cadeau que Mme de Thèbes fait au public et qui servira, infailliblement, à encourager l'étude de la chiromancie, étude si utile, si nécessaire, si seulement on voulait la pratiquer sérieusement. Nous y reviendrons dans notre prochaine livraison.

Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit, prix 1 fr. 50. Un petit volume de jolies et spirituelles poésies et quelques histoires en prose qui intéresseront certainement le lecteur. La préface dispose en faveur de l'auteur Mme Jeanne Longfier-Chartier. Elle est écrite par la protégée de Victor Hugo, Mme Bertha de Calonne-Galeron, charmant poète elle-même, bien que sourde et aveugle, femme du sympathique architecte,d'un talent reconnu, Galeron, inventeur du *Globe Celeste*, œuvre magnifique à l'Exposition. Un mot d'encouragement donc à cette jeune femme qui sait aussi bien critiquer que faire pleurer et rire. *La Création de l'homme* (un peu sarcastique), *Monsieur dort* (sévère mais juste et dont le rythme prêterait bien à la musique), *Le Mouton* nous plaisent tout particulièrement.

Etoiles d'Orient, prix 3 fr., par Noelle Herblay.

Cet auteur est déjà connu par ses deux romans *La Haine et Béatrice*. Ses poésies sont d'une couleur bien différente de celles du volume précédent. Elles sont imprégnées de mysticisme et l'on y trouve en tête de plusieurs pièces des noms d'occultistes bien connus, parmi lesquels nos amis Mme Georgina Weldon, l'*Initié Ephanior*, M. D. A. Courmes, etc. *Hommage aux Héros inconnus*, *Le Poète*, sont réellement d'une charpente magistrale et nous croyons pouvoir affirmer, sans peur de déni, que la poésie de l'auteur est aussi bonne que sa prose.

Mme la baronne de Vay, née comtesse Adelma Wurmbrand, une ancienne sœur en croyance et correspondantes dont les lecteurs de la *Revue* connaissent les œuvres philosophiques, nous écrit de Gonobitz cette bonne nouvelle qu'elle vient de faire imprimer sa dernière œuvre, volume moitié spirite et moitié mondain qui représente son état d'âme, sa vie et son travail.

Notre sœur veut bien nous envoyer ces deux volumes, écrits sous forme de journal, en allemand, formant 1.000 pages. Le prix pour la France sera de 8 fr.

La Société nationale d'encouragement au Bien, vient de décerner une médaille d'or à Mme Blanche Sari Flégier pour l'ensemble de ses œuvres.

La *Revue* a déjà donné plusieurs articles de cet écrivain remarquable.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Le grand problème, par M. V. Horion. — Le spiritisme à Christiania. — Le médium à fleurs de Chemitz; Mme Anna. — Choix de nouvelles et de faits intéressants.

La vie d'Outre-tombe (Charleroi). — Origine, évolution et destinée des êtres, par

Ch. Fritz. — L'Idée nouvelle, par le général Fix. — Le Doute, poésie médianimique de l'esprit Théodore.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — L'Insconscient, le subconscient, le sublime, par B. Martin. — Souvenir d'existences passées, par J. Méry. — La femme déchue, par Michelet.

Le phare de Normandie (Rouen). — Les Actes des Apôtres et le spiritisme; la Pentecôte, par Démophile. — Les Archives du groupe Vauvenargues, par Démophile. — Mourir, renaitre, poésie par V. T. du Havre.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — L'orthodoxie scientifique et le spiritisme, par G. Delanne. — L'identité des esprits, par Stainton Moses. — L'immortalité de l'âme et la philosophie allemande (fin), par F. Nègre. — Notre maître, par J. Brieu. — La genèse mosaïque, apparition des astres, par Lussœr. — Les faits, guérisons obtenus par Mme Agullana de Bordeaux.

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences (mai-Juin 1900) (Paris). — Un cas de télépathie, par le Dr Marcel Baudouin. — Rapport entre les sentiments, la musique et le geste. — Les expériences de M. Rochas. — La mimique dans l'état d'hypnose. — Suggestions verbales et suggestions musicales, par le Dr J. Héricourt. — La suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle (suite), par A. Binet.

Le Progrès Spirite (Paris). — Habiletés ecclésiastiques, par Laurent de Faget. — Esprits souffrants, Claire (suite), extrait de Ciel et Enfer selon le spiritisme, par Allan Kardec. — L'avenir qui nous attend, par Mistress Crowe (côtés obscurs de la nature). — Un guérisseur remarquable, Don Ramon Penades, à Montevideo. — Photographies psychiques en Californie, médium M. Wyllie.

La Lumiere (Paris). — Spiritualisme et christianisme, quelques réflexions au sujet du livre de M. Constant, par le Dr Marc. — Revue universelle. — Enseignements du nouveau spiritualisme par les esprits de lumière, par Hab.

Le Spiritualisme moderne (Paris). — Le salut, par Beaudelot. — Les vrais prophètes, par F. Hardeley. — Rénovation par L. Denis. — Les temps rouges, par O. Charpentier.. — Page oubliée. Aidons-nous mutuellement, poésie par Voltaire. — Les douleurs des morts, poésie, par O. Charpentier. — Aux hommes courageux, communication signée, Fénélon. — A l'œuvre, par un Guide. — Considérations philosophiques sur l'âme et la mort, par le professeur Hartmann.

La Paix universelle (Lyon). — La La loi des conséquences, par Dechaud. Compte rendu de la réunion fédérale du 15 avril 1900, à Pont-Saint-Esprit (Gard), par Cyprien Canuel. — La philosophie de l'avenir, par J. Bearson. — Lettre ouverte à Monseigneur Méric, A. Erny. — La volonté et les fluides, Léon Denis.

La Tribune psychique (Paris). — Chronique psychique, par Jules Gaillard. — Conférence du 20 mai 1900, par M. G. Delanne : Le spiritisme et les savants. — Un thaumaturge, par Thécla. — Dieu, par Déchaud, d'Alger.

L'humanité intégrale (Paris). — Numéro consacré spécialement aux communications et aux incarnations obtenues après la désincarnation de Mme Chaigneau, mère de M. Camille Chaigneau. — Résurrection, par J. Camille Chaigneau. — L'existence « La vie », par Jean.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Pour l'Union. — Visites à l'Exposition. — Communication spirite. — Informations. — Bibliographie. — Revue des journaux spiritualistes. — Magnétisme. — Les visions du Royal Néophyte.

Le Lotus bleu (Paris). — La Place de la Paix, par A. Besant — Clairvoyance, par

LEADBEATER. — Le Socialisme antique ou castes et classe, par le Dr PASCAL. — Variétés occultes, par E. GREENE. — Demandes et réponses, par B. K. — Echos du monde théosophique, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète, par H. BLAWATSKY.

L'Initiation (Paris). — L'Occulte à l'Exposition, par PAPUS. — Initiation alchimique, par A. POISSON. — Caractère de l'Inspiration de Nostradamus, par SATURNINUS. — Aux pays des Esprits, par X***. - A l'Exposition. -- Ordre Martiniste. -- Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Un médium à Incarnation, Mme Lay-Fonvielle — L'énigme de la main, par Mme de Thèbes.

L'Echo du Merveilleux (Paris). — Le mystère de la rue de Bourgogne, par Gaston MÉRY. — Glossaire de l'occultisme et de la Magie (suite). — Un fantôme photographe, G. MÉRY. — Roman d'outre-tombe, par G. MALET. — Une chasse à l'eau. — Un curé sourcier, par E. DE BEAUQUESNE. — Une maison hantée de Nice. — Horoscope de Mozaffer Ed-Din, Schah de Perse, par VANKI. — Les chapeaux tyroliens, par HUGUES LE ROUX. — Les convulsionnaires de Saint-Médard (suite).

Le Journal du Magnétisme (Paris). — Les chefs du mouvement spiritualiste : Biographie et portrait du colonel de ROCHAS. — Conseil pratique contre la métrite, l'ovarite et la vaginite, par H. DURVILLE. — Des applications thérapeutiques de l'aimant, par le Dr Paul JOIRE. — Magnétisme pratique, par E. DASSIEU. — De la valeur des expériences bactériologiques, par le Dr BOUCHER. — La plante, être organisé, existe vitalement, par L. GRAVIER.

L'hyperchimie (Douai-Paris) — Le « retour éternel » de Nietzsche et l'Astrologie, par VERVEINE. - La médecine occulte, par SÉDIR. — L'hylozoisme; la constitution générale des corps; la transmutation, par le Dr FUGAIRON.

Revue du Monde invisible (Paris). — Les contagions nerveuses et les possessions, par Mgr ELIE MÉRIC. — Maisons hantées, par Mme CROWE. — Les apparitions de Campitello. — Théorie du fluide universel, par le Dr AUDOLLENT. — Le médium qui fonda le bouddhisme, par l'abbé GASNIER. — La lumière considérée comme fluide vital, par A. VAN MONS. — Variétés.

Revue de l'Hypnotisme expérimentale et thérapeutique (Paris). — 2e Congrès international de l'hypnotisme. du 12 au 16 août, au Palais des Congrès, sous la présidence du Dr Jules VOISIN, médecin de la Salpêtrière ; secrétaire général, le Dr BÉRILLON.

Vessillo spiritista (Vercelli). — La mention religieuse de Léon Tolstoï, par ABIGNENTE. — Notre foi, par VOLPI. — Fatalité de la bénédiction papale, par J. DE KRONHELM. — La prière est-elle donc psychique, par C. BALLATORE. — Une indispensable rectification, par VOLPI. — Nature des sensations suggérées, par S. OTTOLENGHI. — Conférence du professeur M. C. FALCOMER. — Observations au professeur Mor'e par ABIGNENTE. — Bibliographie : La voyante de Prévorst. — Spiritismo e magnetismo, par DI L. A. VILLARI. — L'inconnu de C. Flammarion. — Revues des études psychiques. — L'Athénée. — Religion et patrie.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



43e Année. N° 9. 1er Septembre 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE

Le Congrès spirite et spiritualiste de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, du 15 au 26 septembre. Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès*, qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée à toutes les séances sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte rendu des travaux du Congrès. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé.

Les cartes seront remises les premiers jours de septembre. Nous transmettons au secrétariat du comité les souscriptions qui nous sont envoyées.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

« Dans l'univers infini il n'y a que de la substance à l'infini à deux états ; l'actif qui est l'ordre et la raison même contient le second état, le neutre et s'en sert pour toutes ses manifestations ».

Les anciens sages affirmaient la réalité de cette définition, nous enseignait feu l'ingénieur astronome Tremeschini. Cette substance, c'était l'Atma et le Parahbram des initiés ; le Dieu actuel est compris ainsi par les philosophes modernes voués aux recherches scientifiques et spiritualistes.

En conséquence, si Dieu est la substance universelle et infinie, il est en tout et partout, il pénètre tout. Avec une sagesse, un ordre admirable et mathématique, il meut les masses neutres ou toutes les sphères plongées dans l'état actif ; fatalement il est la justice, et purement et simplement l'amour.

Avant et après le repas, au lever du soleil et à son coucher, les anciens sages méditaient en prononçant le mot Aoum, celui d'Atma au sens ésotérique, celui de Dieu Parahbram, qui éternellement fut, est et sera.

Une étude rapide de cette âme universelle, toute de bonté, qui soutient les astres et trace leur orbite, leur donnant leur part d'âme et d'harmonie, qui les a organisés pour les mettre en accord avec le tout, nous prouvera qu'en aimant l'ensemble de la création Dieu s'aime et estime également un soleil, une voie lactée et tous les êtres de la nature ; Il surveille avec la même attention, avec le même esprit paternel, la formation de centres stellaires, la venue dans l'œuf du roitelet et son éclosion. Nous voulons donner sa raison d'être au titre de cette étude.

Dans la création il n'y a pas place pour l'hypothèse du hasard, en analysant le système de nos montagnes, celui du cours des Gulfstream et celui des vents, la vie sous toutes ses formes, soit au fond des océans, soit sur notre sphère terraquée.

Le mécanicien général et sans pareil qui existe en la substance infinie n'a pas posé les mondes sur des roulettes, les suscitant tout à coup, sans correspondance d'amour ni mutualité souveraine. Si le fracas, la violence, la foudre font avorter les naissances et conséquemment la vie, Dieu raison-mouvement veut se manifester et ne le peut fatalement et logiquement qu'avec des procédés dignes de sa nature supérieure : il a conçu que la vie ne se pouvait bien déterminer que par la maternité et son tendre enveloppement, toute incubation exigeant la succession patiente des jours et le temps infini comme règle générale d'harmonie.

En vérité, notre demeure humaine qu'est-elle en réalité, sinon un polypier sans pareil pour le chercheur véritable qui le sait interroger ? Ne trouve-

t-il pas là des charmes continus qui le ravissent ? Ne constate-t-il pas, comme conclusions de ses labeurs, que l'amour est chez les vies petites un obscur instinct, une gravitation secrète, une attraction intérieure et irrésistible ? « Les petits s'aiment et se veulent du bien », a dit Geoffroy-Saint-Hilaire, notre grand naturaliste.

Sir Russel Wallace et Darwin, deux autres célèbres naturalistes anglais, n'ont-ils pas affirmé dans leurs œuvres, connues du monde entier, que pour ce qui doit l'augmenter, le sauver, tout ce que le petit a de bon en lui gravite vers une fortune plus haute et pour cette fin il se transforme, se porte toujours plus haut, par le choix, la préférence et le goût, en un mot par tout ce qui fait le développement de chaque être ?

Notre Lamarck a prédit, a soutenu que les scientifiques à venir détermineraient après de sérieuses investigations « que le calcaire était chose animale. » Depuis il est avéré et enseigné dans nos écoles, par les maîtres en savoir, que nos pierres calcaires ont été digérées et sont de simples sécrétions. Nos carrières et leurs bancs superposés, nos chaînes de montagnes, l'écorce du globe et une partie énorme de nos terrains de culture, sont une opération admirable absolument due à l'appétit immense des infiniments petits et si nous sommes abrités, nous le devons à leurs cadavres stratifiés et agglomérés.

« Tout est vivant ou le fut, tout est vie présente et passée », affirmait le général Lamarck ; en conséquence les flots ne sont pas morts, rien ne meurt tout-à-fait. L'aptitude à exister est conservée d'une manière latente par ce qui a vécu.

Blainville, Geoffroy et Cuvier approuvaient simplement, mais non officiellement les paroles de Lamark, du savant qui avait perdu la vue ; ils ne suivaient pas cet aveugle dont l'œil intérieur découvrait les plus grandes vérités qui, en touchant les objets, leur donnait une âme et disait des faiseurs d'écueils qu'ils étaient les esprits de la mer, en lui imprimant certains mouvements qui la rendaient bienfaisante à tous les êtres. Lamark aidait à émanciper le secret des métamorphoses dans la classe des invertébrés et le faisait en indiquant que la botanique et la chimie devaient être le guide de l'investigateur.

Le calcaire qui semble inerte, a nourri des légions infinies d'êtres actifs, persistants, organisés à merveille parcequ'ils poursuivaient et devaient remplir un objectif divin. De même les molécules de calcaires digérées par les plantes et tout ce qui vit et respire, sont dissoutes et remises dans le grand courant vital, semblent tourner éternellement dans le même cercle et il n'en est point ainsi, voici pourquoi :

L'endosmose, cette ascension naturelle des liquides, est au sein du minéral le type de l'absorption végétale et lui ressemble, affirment nos célèbres

naturalistes ; lorsque le végétal veut boire, il semble sucer et aspirer comme l'animal, cela est évident et ne se discute plus.

Les premiers animaux, ces téteurs futurs furent des suceurs dans le principe ; ils imitaient les plantes à venir dont ils différaient peu ; ils emportaient leurs rochers avec eux, semblaient errer et être mobiles comme la terre. Ce furent là des planètes microscopiques sur notre sphère de 10.000 lieues de tour, laquelle est invisible elle-même pour le soleil, tout étant relatif. Il n'est rien de grand ni de petit.

Oui ces infimes, semblables à notre planète qui a son écorce stratifiée, s'abritèrent aussi sous une coquille de silex ou de calcaire ; sans bruit et modestement, ils édifièrent les monts Blanc et les Hymalaya en leur abandonnant leurs carapaces tutélaires, forgeant avec ces débris emmagasinés par eux, d'une manière méthodique et mathématique, les continents où l'humanité trouve aujourd'hui les matériaux et les principes indispensables à toute civilisation supérieure.

Cela se fit, se fait encore et se fera, la création étant incessante. Actuellement on trouve des diatomées dans les plus anciennes couches déposées par la mer. Dans un espace de centaines de lieues, en Prusse, on recueille la poussière dite tripoli, qui sert à polir le diamant ; de quoi le tripoli se compose-t-il ? d'une agglomération de carapaces en silex, déposées là par les diatomées qui travaillaient sous leurs cuirasses indestructibles, à préparer ces couches de tripoli que l'industrie emploie de cent manières diverses. En un centimètre carré de tripoli, il y a des millions de cuirasses de diatomées.

Certes, il y a des infusoires dans les lacs bouillants des hautes Andes, on en a fait le constat bien des fois, et aussi des poissons pour les dévorer. Aux âges anté-historiques et lorsque tout était réactions chimiques et physiques il y eût, sous l'action du feu, des animaux qui vivaient dans cette fournaise immense, y accomplissant leur mission nécessaire et fatale, sous la direction prévoyante de Dieu substance éternelle; là, ils se sont anéantis en trouvant des combinaisons chimiques différentes des éléments propres dont ils étaient formés, car on ne retrouve plus leur trace dans les basaltes et les porphyres. Leurs légions furent absorbées au temps où les plus anciennes couches de la mer en ébullition furent déposées, puisque nous les y retrouvons.

Ce semble c'est bien là de la création et comment commence-t-elle ? Du fond de la mer des quantités de volcans en éruption surgissent, ils s'éteignent et laissent là leurs cônes refroidis par l'action des eaux ; les polypes recouvrent de maçonneries admirables ces formes circulaires, leur activité incessante et leurs sécrétions les élèvent jusqu'au niveau du flot ; ils sont le nombre infini et leur petit monde paisible bâtit des récifs roses et blancs, dits madré-

poriques, petits royaumes admirablement fortifiés qui arrêtent le flot et l'apaisent, détournant ainsi la tempête, mais l'appelant fatalement car elle leur apporte des restes d'arbres, de graines, de fruits de cocos, qui remplissent ces cônes volcaniques ou entonnoirs ; dans le fond, les polypes ont déposé un humus supérieur, sur lequel les cocotiers et les palmiers poussent admirablement et prospèrent : ce sont les forêts futures.

Ces îles s'unissent peu à peu, préparent des continents nouveaux pour les humanités qui y trouveront un refuge à la prochaine précession des équinoxes, lorsque les mers du Sud se déverseront sur les continents du Nord.

Actuellement, les grosses vagues venues du pôle Austral, s'entassent entre ces récifs (n'ayant point trouvé d'autres obstacles depuis leur point de départ) qui les obligent à tourner ; ces iles aimables les canalisent en se rendant fécondes, en se fesant propices les forces prodigieuses de ces flots indisciplinés.

En Australie, à la Nouvelle Calédonie des continents de 300 lieues de long se sont élevés.

Oui, l'homme, ce fils de Dieu, à l'esprit actif formé de la substance infinie de Parabrahm, possède comme le Père l'Eternité et tous les devenir. Il scrute les profondeurs de la mer et chaque jour il en révèle mieux la grande et magnifique vie. Il a trouvé dans les abîmes dits sombres et qui possèdent cependant une lumière phosphorescente, une Aura appropriée au milieu, l'exubérance en tout, le mouvement, l'amour et la procréation formidable à la place de l'inertie dont nos ancêtres les avaient doués.

Cet élément ne change pas en réalité, malgré ses caprices, sa mobilité fluidique, bien moins que le terrien dont les organes se renouvellent sans cesse, en s'évaporant, dit Berzélius, car les quatre cinquièmes de son corps ne sont que de l'eau.

Il y a des milliers d'années, les savants brahmanes affirmaient ceci : Le polype rêve une autre vie après avoir construit des continents avec des fleurs en pierre ; il aspire à dire le mot sacré AOUM, comme le fait l'initié de Parahbram dont c'est la première parole au lever de l'aurore.

La mer nous donne de hautes et nobles mélancolies et ce sont là ses meilleures impressions car elles fortifient l'observateur et le penseur ; elle est grande, fait rêver à l'Eternel et sa force est illimitée. Son grand attrait c'est la différence d'harmonie qu'elle nous présente selon les rives dont elle bat les falaises de son rythme cadencé, si doux, ou par de soudaines attaques, violentes et courroucées. La mer n'est pas la même en Scandinavie, aux bords Normands, au sol géologique tourmenté du Finistère, aux côtes de la Méditerranée, aux iles de la Polynésie ou de Ceylan ; partout, cependant, après ses assauts à la terre et en obéissant au reflux. aux êtres sans nombre qu'elle laisse, elle abandonne les aliments apportés avec soin,

son mucus ; nourrice intarissable elle est la providence de ces petits êtres qui ne causent pas avec le vulgaire mais travaillent pour lui. Il y a là, pour l'intellectuel qui ne dédaigne pas la spiritualité, un dialogue sans paroles saisissant et plein d'amour.

Maury et Bory de Saint-Vincent, ces philosophes de haute envolée, ont classé le monde marin en bassins maritimes et en unités géographiques qui créent l'assimilation des bords opposés. La montagne, au contraire, divise les contrées en leur donnant des fleuves partis du même point. Ainsi par exemple, du Saint-Gothard, dans la chaîne des Alpes, partent les quatre plus grands cours d'eau de l'Europe, le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô. Si, d'un côté de la montagne il y a une flore exubérante, un été invariable, de l'autre côté c'est l'hiver éternel. Les tendances des populations de chaque versant des cimes altières sont aussi en opposition tranchée.

Entre les peuples dont le pays est traversé par ces fleuves, partis du même massif central, il y a caractère discordant, divorce quant aux idées, dualité politique, langues et monnaie différentes, entretenues avec un soin jaloux par les gouvernants, car ils créent l'antagonisme et la haine de races.

L'harmonie céleste, au dire des sages anciens, est une musique en accord avec les rapports mathématiques des astres entr'eux. De nos jours Chazallon s'est exprimé ainsi que suit, ce qui à une portée grave et haute : « L'ondulation de la marée dans un port suit la loi des cordes vibrantes. » Il doit y avoir, inéluctablement, entre notre sphère et celles qui gravitent comme nous, de mutuelles attractions et un dialogue divin, car, il ne faut pas l'oublier, Dieu substance, à l'état actif, *meut*. Tout est soumis à l'ordre et à la raison.

Parahbram a fixé la densité de l'eau de mer, et de là sa fluidité et son élasticité.

Considérons sommairement, ce que sont les grandes harmonies sous la direction d'un chef d'orchestre sans pareil; tous les êtres vivants jouent leur partie dans cet orchestre, attentifs au mouvement rhytmique que leur impose l'archet divin.

Entre les tropiques, sur un espace de mille lieues en largeur, placé entre les deux petits cercles de la sphère parallèles à l'équateur, qui passent par les points solsticiaux éloignés de 23 degrés 1/2 environ et entre lesquels s'opèrent les mouvements solaires annuels, la pompe aspirante de l'astre qui nous éclaire enlève, bélier prodigieux, des centaines de milliards de tonnes d'eau marine que, préalablement, il a surchauffé ; ces vapeurs abandonnent leur salure pour s'élever dans l'atmosphère, laissent constamment ce poids immense de sel aux surfaces tropicales des océans, poids qui s'enfonce mathématiquement pour imprimer aux grands courants de la mer, tels que le Gulfstream, une activité prodigieuse en en multipliant la vie. Ces

courants courent aux pôles, sous les glaces éternelles, pour réchauffer et nourrir toutes les espèces aquatiques qui s'y donnent un rendez-vous annuel.

Là, les familles à sang froid prospèrent et au printemps elles émigrent par bancs énormes, mer vivante qui se confie aux grands fleuves marins qui reviennent sans cesse à l'équateur et, pendant le trajet, ils aiment et procréent, leurs œufs devant éclore aux chaleurs torrides tropicales; de là, le petit poisson remonte fatalement sous les glaces polaires, pour y grandir, y fructifier et recommencer à chaque saison d'amour, l'exode perpétuelle du poisson mobile à forme allongée et svelte, qui navigue admirablement.

Ce transport de chair qui nourrit des millions de pêcheurs et de citadins, pénètre l'enveloppe humaine, transforme sa nature, lui donne de l'alacrité car la mer est un foyer d'électricité; ses eaux sont pleines d'atomes gras, la nourriture y flotte comme en un rêve, à l'état de gélatine, tremblante ou fixe, et les plantes et les animaux marins réflètent cette mucosité, substance qui les revêt brillamment et les rend élastiques et vigoureux.

Maury a défini cette merveilleuse circulation de la mer, salée comme du sang, ces eaux du nord qui vont à l'équateur, donner en courant de chauds baisers aux courants du sud, pour engendrer la vie, exubérante et inouïe. Il faut lire son livre célèbre : *La loi des tempêtes.*

La volonté de la substance active, intelligente et infinie, n'est-elle point là parlante, ordonnée, mathémathique, pour donner la vie à l'être océan réputé inorganique ?

Après Maury, Wadington fixa la marche des grands courants aériens ; ces derniers sont parallèles à ceux des mers car ils suivent la même direction. Soit par les vents inférieurs, soit par les vents alizés et supérieurs qui enlèvent à 14, à 20 kilomètres dans l'atmosphère, les vapeurs tropicales extraites de la mer par le soleil ; ils établissent la circulation aérienne de notre globe.

Les vents inférieurs nous apportent les pluies qui alimentent nos rivières et sauvent nos récoltes agraires. Les vents supérieurs, dits alizés, s'en vont aux pôles et là, ils se résolvent en neiges et en glaces mais chargés d'électricité recueillie aux tropiques ; pendant les nuits polaires qui durent plus de quatre mois, ils apportent à ces contrées déshéritées, non seulement les aurores boréales qui illuminent les longues nuits mensuelles, mais aussi le tapis blanc qui réverbère sa froide lueur sur toutes choses et rend habitables ces contrées déshéritées.

Les vents supérieurs, les alizés, alimentent aussi nos chaînes de montagnes ; attirés par les hautes altitudes de ces pics ; là, comme aux pôles, ils apportent leur contingent de neiges, conséquemment de glaces épaisses que les vents du sud visitent et aident à fondre ; au-dessous de ces masses,

des milliards de gouttes de glace fondue deviennent cascades, torrents tumultueux, le cours d'eau paisible et le lac d'où jaillit le grand fleuve ; enfin, ces vents, de toute nature, ont créé la circulation des eaux dans nos campagnes qui leur doivent leur fécondité. Par elles, sans conteste, la navigation se peut car on les canalise et le grand bateau chargé descend aux grands ports postés à l'embouchure des grands courants fluviaux. Les échanges ont lieu, la grande industrie est possible.

C'est un fait brutal, les océans ont une pulsation, des pouls, des artères, un cœur qui fonctionne superbement, nous l'avons constaté au tropique ; ils ont une fonction supérieure et sacrée entre toutes. Comme ces forces sublimes et incalculables ont une vie véritable et harmonique, elle sont presque une personne ; aussi les marins sont-ils en communion constante avec elles, ils les aiment d'uue manière irrésistible ; ils reviennent toujours à l'Océan, à la mugissante et grandiose mère et maîtresse, avec des élans de joie car ils en ont bien saisi le langage terrible et entraînant.

Le marin ramène tout à Dieu et le lui dit matin et soir : « Seigneur que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

En contemplant la mer, cette merveilleuse machine à vapeur, pensons à ce fait si remarquable que les imperceptibles animaux qui la peuplent, par centaines de trillons, naissent, vivent et meurent chaque jour, boivent son écume comme à une mamelle et la purifient en se faisant une coquille du résidu de leur repas.

Ce circulus vital si puissant, seconde sans doute le mouvement si énergique des Gulfstream.

Dans ce laboratoire d'organisation animale, les infiniments petits : sel, vapeurs, êtres, font ce qui est infiniment grand, en modifiant l'équilibre des eaux et, comme l'a dit Maury : « Ils l'harmonisent et sont ses compensateurs ».

Le grand architecte, le sublime organisateur a pondéré toutes ces forces, toutes ces superbes harmonies, pour nous permettre d'exister à l'atelier terrien où nous acquérons de l'expérience, ce qui nous permet de progresser sans cesse.

En Normandie, en face de la Manche légèrement agitée et m'étant levé avec le jour, mon regard suivait l'alouette matinale qui, dans son ascension, pointait vers le ciel bleu et y égrenait sa joyeuse chanson ; l'harmonie cadencée descendait en notes perlées, continues mais gracieuses, car la cantatrice charmait sa famille nichée au sillon. Cette musicienne disait réellement aux vapeurs marines, à ses petits, à l'homme : Excelsior, excelsior, faisons de l'harmonie.

Et je vis sur la mer, étagées, des barques pontées par centaines et sur la jetée la foule crier : *Voici les éclairs du hareng*. C'était bien le banc

attendu au printemps et, aussitôt, toutes les barques de s'agiter, de relever leurs filets, car le fleuve de chair était compact, couvrait le détroit et il fallait récolter bien vite. Les oiseaux rapaces s'élançaient et harponnaient le poisson ; à des remous puissants on voyait que les carnassiers marins plongeaient dans ce flot de chair, et s'y livraient au massacre des voyageurs qui, enivrés d'amour et d'ivresse, n'en continuaient pas moins et sans arrêt leur route vers l'équateur. Rien ne pouvait arrêter ce torrent de vie ; je m'approchai de la mer qui était blanche, pris un peu d'eau salée, elle était saturée de laitance.

La grande destruction dont j'étais le témoin, me fit penser que ces légions de navigateurs aquatiques faisaient de l'harmonie et lui rendaient hommage, comme l'alouette guettée pourtant par l'oiseau rapace, le voleur de l'air.

La chasse universelle et âpre, est fatale et voulue, car elle pondère l'exubérance de ce poisson qui procréerait à l'infini et solidifierait l'Océan en quelques générations. Parahbram place toujours le remède à côté du mal.

Oui, les pirates de l'océan dévorent les espèces trop fécondes qui peuplent les mers, et la nature qui ne se fie pas aux petits moyens dont se sert l'homme, emploie d'autres forces destructives, immensément énergiques ; elle se sert des populations innombrables d'infusoires, des vers presque invisibles, des mollusques à carapaces, des actinies, des porcelaines et d'une foule d'animacules lumineux, pour pondérer les espèces trop prolifiques et tout mettre en harmonie.

Les petits dissèquent merveilleusement les grands mangeurs.

L'enfantement divin ne finit jamais ; il doit multiplier et pour cette fin, il dit d'aimer au grand laboratoire qu'est notre sphère. Si dans les profondeurs océaniennes il y a prodigalité quant à la mort, cette dernière est le salut d'une inconcevable grandeur pour toutes les espèces qui absorbent la substance, sous quelque forme que ce soit.

Quant à son corps l'homme n'est qu'une apparition éphémère, devant la nature et sa puissance immuable et divine, mais il le renouvelle bien des fois en venant se réincarner sur la terre, pour parfaire son éducation individuelle incomplète encore en ses existences passées. L'homme a tant à apprendre, pour bien synthétiser !

C'est que, depuis Galilée (1600) un champ sans limites s'est présenté aux sciences d'observation, avant lui tout était chaos et fantaisie ; après lui et en 1800, Lavoisier intronisa dans nos laboratoires les sciences de création. Sans conteste, les plus originales sont les dernières venues, toutes dues au XIX[e] siècle et en ses soixante dernières années.

Des créateurs hardis ont étrangement modifié le cours des choses et des forces et leur ont imprimé un mouvement en avant très accentué ! il ont imaginé, dessiné des machines nouvelles, leur ont donné la vie en les con-

fiant à des artistes mécaniciens qui ont affiné leur armature et leur forme, pour les rendre toujours plus agissantes; énumérons-en quelques-unes : l'emploi de la vapeur, du gaz, de l'électricité; le transport des forces; la matière radiante; les rayons Roentgen; le magnétisme; l'hypnotisme; la force extériorisée; la télégraphie sans fil; la condensation des gaz; l'hélice; la théorie des couleurs et leur gamme; l'aviation céleste; l'acier Bessemer; les sous-marins : l'ondulation de la lumière; l'homœopathie, l'antisepsie; la serumthérapie; le daguerréotype, etc.

Notons que l'homme a créé aussi des plantes nouvelles en assolant, pour cette fin, des terrains en harmonie avec leur nature, en les nourrissant à l'aide de produits chimiques spéciaux, en les renouvelant et les refaisant par de nouvelles périodes de culture. Des espèces durables et non de simples variétés ont distancé la nature car nos éleveurs, par de persévérants et longs croisements, ont modelé pour ainsi dire des bêtes utiles, des bœufs et des porcs monstrueux, des chevaux admirables. Pour l'espèce bovine et les gallinacées, ils ont créé des espèces inconnues et intéressantes, à chair fine et supérieure.

Que sont devenus la garance et tant d'autres plantes tinctoriales, devant l'aniline, produit industriel qui les a toutes suppléées, et venue à son heure pour les éclipser, semblable en cela à la lumière électrique et à l'acétylène, qui font pâlir le soleil.

De la pierre le chimiste tire de l'alcool; du minéral noir et inerte, le charbon de terre, il extrait des essences subtiles emmagasinées là, aux temps préhistoriques et des parfums les plus délicats, réputés insaisissables. Que dis-je, du simple caillou placé dans une cornue, jaillit du lait nourricier semblable à celui de la femme. Enfin, l'inerte monte à l'état organique et ce passage à lieu dans l'électricité et la fermentation.

Ainsi s'abaisse et disparaît pour tout mettre dans la loi vitale, la barrière réputée éternelle entre l'état organique et l'inertie. D'une forme vitale à l'autre, tout glisse sans discontinuation car, en tout, il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain.

Non la matière neutre n'est pas morte à perpétuité, Parahbram a tout prévu en lui infusant tous les devenir, rien ne se perd, tout se retrouve sous l'action des fils du Père.

De très grands esprits ont prononcé, ont exprimé ces paroles dont on doit méditer : « La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme ».

Pendant 4 heures sous la lumière chaude, des végétaux qui vivent aux marais jouissent de la vie animale, a dit Morren, ils redeviennent des végétaux, dès que le jour baisse.

Lortet n'a-t-il pas écrit que telles fleurs ont la même semence que le mammifère, montant ainsi au niveau de la plus haute animalité ?

Le fer souffre et fléchit, sa charge étant trop lourde ; que l'architecte le déleste et lui permette de se reposer, il reprendra force et santé. L'expérience l'a prouvé aux constructeurs.

D'autres observateurs ont affirmé qu'au moment divin de l'amour, chez le végétal et l'animal, éclate sans conteste l'égalité des deux vies et, alors, qu'allons-nous faire des antiques divisions de la science de jadis, des trois règnes classiques, s'il n'y a nulle séparation entre le fluide qui monte de la vigne à ses grappes, entre sa très haute énergie végétale qui est sang et esprit et celles du minéral et du végétal !

Russell a dit dans son livre ingénieux, que « Dieu avait placé dans la mer, bien entiers et vivants, salubres et invariables, un dépôt des plus précieux éléments de l'animalité terrestre, pour refaire la vie ; les océans palpitent de flamme, d'un sauvage amour, d'une gaieté vive et féconde, affirme-t-il, qu'elle verse à qui se confie à cette grande régénératrice impersonnelle et bien mieux que l'homme, elle a le trop plein et l'excès de la force ».

O vous qui êtes surmenés ou qui êtes affaiblis et attristés, séjournez sur la montagne, vivez auprès de l'Océan et soyez en communion avec lui, il triomphera de vos faiblesses corporelles car vos organes ont des crises perpétuelles et ils passent, tandis que les mers jouissent de l'immutalité. La montagne fortifie le corps et l'esprit.

Il est vrai, le fils de Dieu peut répondre qu'en lui tout se renouvelle et jouit de l'éternité, aussi bien les matériaux neutres qui lui donnent la forme et sont un état de la substance, que son esprit qui les a réunis avec discernement pour se manifester sur la terre, y progresser et mériter son ascension sur des sphères supérieures à la sienne.

L'esprit, semence divine, possède toutes les puissances ; en s'incarnant et se réincarnant il progresse, il gravite sans solution de continuité pour revenir à sa source. Sous le regard bienveillant du Père, le petit astre humain suit la trajectoire qu'il a choisie.

De ce qui précède, ne pouvons-nous pas déduire que le titre de cet article est rationnel : *Tout est substance, vie et amour.*

P.-G. Leymarie.

Nota. — En ce temps d'Exposition et de Congrès internationaux, nous entendons affirmer, par tous les congressistes, qu'il faut se secourir professionnellement, qu'il y a nécessité de s'unir. Que ce beau mouvement de solidarité matérielle embrasse tout ce qui concerne l'intellectualité, la politique, la science, la vraie spiritualité, et nos connaissances seraient centuplées lorsque du cerveau de nos mécaniciens, de nos ingénieurs, du laboratoire de nos chimistes et de nos physiciens, du cabinet du compositeur

musical, de l'atelier du sculpteur, du peintre ou de l'orfèvre, sortiraient des découvertes ou des œuvres géniales.

Tous les travailleurs du métal, de la couleur, du marbre et ceux de la pensée, disséminés sur la terre, s'identifieraient avec le créateur de génie. Il y aurait solidarité effective.

Ainsi, Pasteur trouve les infiniments petits, après Raspail (F. V.); Lister, d'Edimbourg, en a fait sortir l'antisepsie (ce grand docteur est au Congrès, à Paris, 4 juillet 1900). Pasteur, en son laboratoire, avait donc fait une découverte qui. sur toute la surface terrestre, corrigeait en un point les systèmes admis ; tous les laboratoires qui répétèrent les expériences pasteuriennes modifièrent la science universelle et ceux qui les eussent méprisées n'existeraient pas. De là, est sorti la sérumthérapie et d'autres systèmes médicaux et industriels. Tout s'enchaîne.

La solidarité intellectuelle et matérielle étant un fait accepté par tous, l'arbitrage serait possible, la guerre irait aux oubliettes, la diffamation disparaîtrait et, comme nous serions les serviteurs de la fraternité et de l'amour des uns pour les autres, nous entrerions dans l'harmonie, dans le règne de Dieu.

P. G. L.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la *Revue* de juin 1900).

Nous venons de passer en revue les divers arguments sur lesquels les défenseurs de la Réincarnation ont fondé leur doctrine ; mais bien que le nombre de ses adhérents soit considérable, il existe un parti non moins influent qui lui est adverse et condamne cette théorie comme étant un obstacle au développement et au progrès de la nature spirituelle de l'être humain.

Afin donc que nos lecteurs puissent juger en parfaite connaissance de cause et se créer une conviction sur un des sujets qui intéresse le plus l'humanité, nous nous proposons, dans les pages qui suivent de mettre en parallèle les raisons données par les anti-Réincarnationistes et de voir avec quelles armes ils combattent leurs ennemis ; car, comme le dit le proverbe : « qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son » ; et notre désir, comme notre but est de jeter sur cette question autant de lumière qu'elle nécessite et de ne laisser aucun point douteux dans l'ombre.

Nous extrayons du *London Light* et des journaux américains, les objections les plus sérieuses qui ont été publiées contre la Réincarnation par des écrivains de mérite, dans des articles divers que nous avons essayé de condenser et de reproduire dans toute leur clarté.

Réincarnation et Justice divine.

BIDSTON VS EXCELSIOR.

L'auteur de « Réincarnation et Justice divine » nous dit qu'il est impossible d'avoir la notion vraie de Dieu sans y joindre l'idée de justice absolue, et que l'hypothèse d'un Créateur qui permet que la destinée de sa créature soit l'effet du caprice ou du hasard est fatale à cette conception. Si aucune cause intermédiaire n'est venue troubler l'égalité originelle de l'homme, comment expliquer sa dégénérescence physique, morale et intellectuelle?

Mais, répondrons-nous, la Réincarnation est-elle donc l'unique moyen pour expliquer cette dégénérescence? « Il est évident qu'Excelsior » est loin d'avoir envisagé la question sous tous ses points de vue; car il suffit d'étudier l'humanité dans le cours de son évolution, pour acquérir la certitude que les causes qui ont produit cette inégalité sont nombreuses et variées. La civilisation, d'une part, ou ce qui passe pour telle, est responsable, pour une grande part; l'hérédité de son côté y joue aussi un grand rôle, tandis que l'influence exercée par l'invisible peut répondre du reste. « Excelsior » se souvient-il de l'époque exacte de l'apparition de l'homme sur cette terre? N'y a-t-il pas eu, depuis, un intervalle suffisamment long, pour admettre qu'un changement ait pu se produire dans l'esprit depuis son arrivée ici-bas? Et puis, beaucoup d'entre nous ne sont-ils pas les victimes des fautes et des erreurs commises par leurs ancêtres? Ne sommes-nous pas tous, enfin, dominés encore par les instincts de l'animal auquel nous sommes associés de si près? Peut-on incriminer le semeur et l'accuser d'injustice parce que la semence ne produit pas un égal rapport dans un mauvais comme dans un bon terrain? Et, pour conclure, ne peut-on admettre que la force vitale qui nous anime et qui pénètre tout dans l'univers, attend l'heure d'une union naturelle pour s'épanouir et évoluer en une expression de forme définie et individualisée, chacune suivant son espèce? En vérité, je ne vois pas en quoi la doctrine de la Réincarnation pourrait servir la cause du spiritualisme (Extrait du *Light*). BIDSTON.

Autres objections à la théorie de la Réincarnation.

On nous dit que de grandes inégalités existent dans la vie et que la théorie de la Réincarnation les explique et les justifie toutes. Mais, je me demande où, quand et comment s'opère cette étonnante métamorphose? Si, en vérité, cette théorie est capable de redresser les griefs, il faut avouer qu'elle a été singulièrement malheureuse dans sa mission; puisque nous voyons cette inégalité dominer avec persistance, dans l'histoire du monde, depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Mais, qu'est-ce donc que cette inéga-

lité dont on nous parle? En quoi consiste-t-elle? N'y a-t-il pas des compensations? Je demande quelle sorte d'inégalité il y a entre le duc ou prince dans son hôtel et le tisserand qui fabrique de la toile ? A mon avis, la principale différence n'est qu'une condition d'être physique et mondaine; et il se peut même que sous certains rapports, le tisserand soit plus noble de sentiments que le grand seigneur, et que celui-ci serait parfois heureux d'échanger sa constitution chétive contre la nature saine et robuste de l'ouvrier. Le monde a-t-il fait, depuis 3.000 ans, un progrès réel autre que dans les choses qui touchent à la vie matérielle? Les hommes des temps passés n'étaient-ils pas aussi bons et aussi savants que ceux de nos jours ? Voyez ce qui se passe aujourd'hui, dans ce siècle que l'on dit être un siècle de lumières. Une formidable armée s'est organisée pour combattre et exterminer un peuple qui n'a d'autres griefs que de vouloir vivre libre et indépendant. Les fleuves sont rougis du sang humain et les champs couverts des ossements des pauvres victimes. Est-ce là ce qu'on appelle le progrès? Et ces actes de cruauté et de barbarie constituent-ils une des phases de la Réincarnation nécessaire à l'évolution ascendante de l'humanité?

Il est vraiment curieux de lire les descriptions soi-disant données par des Esprits dans un langage tout matérialiste et mondain, des habitations, des maisons entourées d'arbres et d'une végétation luxuriante; d'animaux de toutes espèces qui vivent dans le monde de l'au-delà. Quand on me citera un simple fait ou argument qui plaide d'une manière irréfutable et concluante en faveur de la doctrine de la Réincarnation, je m'y soumettrai humblement et m'estimerai le plus heureux des hommes.

J'ai souvenir d'avoir lu que quand la comtesse de Caithness (duchesse de Pomar) vivait encore, on disait — et elle en était persuadée elle-même — qu'elle était la Réincarnation de Marie Stuart, reine d'Ecosse; et d'autre part, on raconte que la comtesse se rendait souvent à Holyrood, pour avoir avec l'esprit de sa majesté une entrevue spéciale. Comment concilier ces deux faits? je le demande aux Réincarnationistes? TRIDENT.

Contre la Réincarnation.

Dissertation logique, par Abby A. JUDSON d'Arlington (N. J.).

Dans une lettre que j'ai reçue récemment de la Floride, mon correspondant me fait remarquer que quel que soit le nombre des adeptes de la théosophie, l'interprétation de cette doctrine est invariablement la même, tandis qu'il n'en est pas de même des adhérents au spiritualisme qui diffèrent et sont divisés entre eux.

Quoiqu'il puisse y avoir de fondé dans cette assertion, cela n'infirme en rien la théorie du spiritualisme qui demeure la plus pure expression de la nature elle-même et qui porte en elle l'empreinte de son essence divine; la

cause en est que certains pseudo-spiritualistes, se tenant dans un cercle d'idées plus étroites, ont cherché à enter les théories de la théosophie sur le spiritualisme et ont ainsi égaré du but plusieurs investigateurs sincères. La doctrine de la Réincarnation renferme en elle des enseignements qui sont en complet désaccord avec le spiritualisme. Dans le sens restreint du mot, le spiritualisme nous démontre que les âmes désincarnées ont le pouvoir de manifester leur présence et leur intelligence aux terrestres humains. Or donc, si les arguments de la Réincarnation sont fondés, il y a lieu d'admettre que l'esprit de nos enfants dont nous pleurons encore le départ se sont déjà incarnés dans le corps d'enfants de nos voisins; de sorte que si un jour je rencontre mon enfant dans le monde des esprits, un autre que moi aura le droit d'en réclamer la paternité. Mais impuissants à éluder cette difficulté, les défenseurs de la théorie répondent que les réincarnations d'un même esprit peuvent être séparées par de longs intervalles de temps. Le dogme de la réincarnation prit naissance à une époque reculée où l'humanité se dégageant de l'accroissement du matérialisme, ne pouvait concevoir l'existence de l'esprit qu'en le revêtant d'une sorte de corps charnel. Ce dogme est en opposition directe avec le fait de la communion des incarnés et des désincarnés qui est la clef de voûte sur laquelle repose le spiritualisme et qui condamne comme inutiles et nuisibles au progrès de l'esprit les incarnations successives et sans nombre.

Le spiritualisme enseigne que le corps spirituel se développe par l'âme intérieure, en s'affranchissant du corps matériel et physique; ce sont les différentes phases par lesquelles passe l'esprit qui constituent les divers états de télépathie, de clairvoyance, de claire audience et cette autre faculté dont sont douées certaines natures de pouvoir transmettre leurs impressions aux habitants du monde invisible. Or, comme ces diverses manières d'être affirment plutôt l'indépendance du corps charnel et n'ont rien de commun avec lui, nous ne comprenons pas la nécessité de faire passer l'âme par des corps matériels différents pour développer les facultés du corps spirituel. Le spiritualisme implique en lui une vérité que personne de nous ne songe à contester; c'est que toute âme est l'émanation de l'âme infinie qui règne sur tout et que sa destinée, comme son but, est de s'élever sans cesse vers sa source, par le progrès illimité et continu.

Or, toute âme porte dès son origine, en elle, le germe de son développement qui ne dépend en rien de son corps physique et matériel, et par suite n'a nul besoin de ces incorporations réitérées; elle est dès sa création une entité individuelle, immuable, ne revêtant la forme charnelle que temporairement et l'abandonnant ensuite pour s'élever sans cesse dans d'autres sphères sous l'inspiration de sa source toute divine.

Indépendamment des raisons majeures que nous venons de donner, il en

existe d'autres qui démontrent l'inanité de la doctrine de la Réincarnation. Avec elle, la mémoire qui affirme l'identité de l'âme disparaît; et l'esprit demeure enchaîné pendant un temps incalculable à des formes sans nombre de matière; de plus, ce dogme, s'il était vrai, annihilerait virtuellement tous rapports avec nos amis décédés; car, alors qu'ils reviennent sur la terre comme une nouvelle individualité, ils ont perdu la mémoire du passé. C'est un outrage fait à notre amour de penser que ces êtres chéris qui autrefois étaient comme d'autres nous-mêmes et participaient à nos joies comme à nos souffrances se sont évanouis à jamais; non, cette théorie n'est pas naturelle et ne peut être soutenue par des preuves suffisamment convaincantes pour s'imposer à notre conscience. Quoi qu'en disent et en pensent les théosophes et avec eux les réincarnationistes, la loi des renaissances ne repose sur aucun principe fondamental, et loin de favoriser l'évolution de l'esprit comme ils le prétendent, elle ne fait qu'y mettre des entraves tout en amoindrissant la toute puissance du Créateur dans l'exécution de ses œuvres. Abby A. Judson, Arlington, N. J.

Extrait du *Light*, 16 juillet 1898.

Les spiritualistes de tous les pays sont unanimes sur les faits qui prouvent la survivance de l'âme; une question importante cependant les divise; c'est la réincarnation. Avons-nous des preuves évidentes, irréfutables de la vérité de cette doctrine?

Examinons les deux côtés, le pour et le contre du sujet. Des enfants prodiges, tels que Pascal Mozart et d'autres semblent donner raison aux théories des Réincarnationistes, car il est impossible d'admettre qu'un enfant de 12 à 14 ans, quelles que puissent être ses dispositions naturelles, ait pu en ce laps de temps acquérir les connaissances nécessaires pour produire des œuvres aussi remarquables. Il semblait donc tout d'abord naturel de croire que ces êtres privilégiés s'étaient réincarnés ici-bas et étaient revenus pour accomplir dans une nouvelle existence terrestre une tâche laissée inachevée. Cette manière de voir a paru satisfaire un certain nombre d'investigateurs qui, partant de ce principe vrai ou faux, ont formulé des lois pour expliquer les phénomènes de l'invisible.

Les spirites de France, où ces théories ont pris naissance, ont surtout affirmé cette loi psychique et ont eu recours à des médiums pour lui donner plus de valeur; ces médiums étaient sensés tenir ces notions d'esprits supérieurs qui les leur avaient révélées; et comme certaines prédictions se trouvaient être réalisées, la doctrine de la Réincarnation ne tarda pas à s'accréditer dans l'opinion de plusieurs investigateurs.

Ainsi, j'ai souvenir qu'en 1879, un médium en renom prédit tous les événements importants de ma vie avec une grande précision.

Entre autres faits, il me dit que j'aurais deux enfants du sexe féminin; que l'aînée serait grande et la plus jeune au contraire, petite. J'affirme qu'il était doué d'un grand pouvoir de clairvoyance; il est, du reste, parfaitement démontré que certains clairvoyants ont la faculté de lire dans l'avenir. Voici deux exemples qui viennent à l'appui de ce que j'avance et dont je garantis l'authenticité.

M. X..., somnambule, dit un jour spontanément à sa femme : ne vends pas cette obligation, car elle gagnera le lot de 25.000 francs au prochain tirage. La dame suivit le conseil de son mari et elle n'eut qu'à s'en louer, car l'obligation sortit et lui fit gagner la somme promise.

Je regrette de ne pouvoir citer les noms des personnes auxquelles cet événement est arrivé, mais pour l'exemple suivant, il n'y a aucune raison pour garder la même réticence.

Il y a quelque quatorze ans — ceci comme on le voit n'est pas une histoire d'hier, — Mme Polack-Meyer, vice-présidente de l'association des dames françaises, section de Boulogne-sur-Seine, s'aperçut un jour qu'elle avait perdu une paire de boucles d'oreilles de grand prix; elle alla donc consulter une somnambule, en renom à Paris, qui lui dit : « Vous rentrerez en possession de vos bijoux mais à des intervalles de plusieurs années et séparément. Vous trouverez la première boucle d'ici à cinq ou six ans et la seconde quatre ou cinq ans plus tard mais à une autre place.

Inutile de vous dire que cette dame n'ajouta aucune foi à la prédiction de la somnambule. Pourtant, quelques années plus tard, une des parentes de Mme Polack-Meyer ayant consulté une autre somnambule à Genève, sur le même sujet, en reçut identiquement la même réponse. Un jour, six ans après la disparition des bijoux, la cuisinière de Mme P. M., cueillait du persil dans le jardin potager de la Villa, 27, rue des Menus, lorsque ses yeux tombèrent sur un objet de forme bizarre et couvert de terre; elle le ramassa et le porta à sa maîtresse qui reconnut immédiatement que c'était une des boucles d'oreilles perdues. Il y a deux mois, un jardinier qui était occupé à déraciner un arbre dans le parc de M. de Rotschild, situé à une distance de 500 mètres de la demeure de la dame, découvrit l'autre. Les somnambules avaient dit vrai. Ces faits me paraissent concluants et suffisent pour expliquer, sans avoir recours à l'intervention des esprits, les preuves avancées par les spirites en faveur de la réincarnation. Est-il possible d'après cela, d'expliquer le phénomène des enfants prodiges? Nous le pensons.

Nous savons, en effet, qu'un sensitif peut-être soumis sans qu'il s'en doute à toutes sortes de suggestions; qu'il exécutera des actes qu'on lui aura suggérés et qu'il croira être les siens. Or s'il est possible d'exercer une influence magnétique sur une autre personne au point d'annihiler sa volonté et de la soumettre à la sienne propre, n'est-il pas rationnel d'admettre que

les esprits sont bien plus capables encore d'influencer les sensitifs et de s'en servir pour accomplir un acte inachevé? Tel ce fait bien connu du médium James, un simple artisan terminant l'ouvrage de Charles Dickens « Edwin Drood », laissé inachevé par la mort de l'auteur, pour ne citer qu'un exemple de ce genre.

Pourquoi donc alors un grand mathématicien de monde invisible ne se serait-il pas servi de Blaise Pascal pour la production de ses huit livres de géométrie? Et de même, pourquoi un grand musicien n'aurait-il pas inspiré Mozart? Cette hypothèse nous paraît plus logique que celle de la réincarnation du musicien ou du mathématicien.

Certains d'entre vous se souviennent sans doute d'avoir entendu parler de cet enfant extraordinaire, de quatre ans, qui parlait et écrivait l'anglais sans faute et qui était de plus versé en mathématiques et d'autres branches. Ce phénomène semblait vraiment merveilleux et personne ne pouvait l'expliquer; heureusement que le père de cet enfant qui était médecin eut plus de perspicacité et parvint à découvrir la cause de ce prétendu miracle.

Ayant remarqué que ces phénomènes se produisaient toujours en présence de la mère, il lui vint un jour à l'esprit d'isoler son enfant; dès lors, le petit prodige ne sut plus ni l'anglais, ni l'orthographe ni les mathématiques. L'enfant lisait inconsciemment dans l'esprit de sa mère, qui lui suggérait ses connaissances. Le docteur ne s'en tint pas là; il fit encore de nombreuses expériences qui vinrent confirmer cette vérité.

Les preuves de la réincarnation fournies par l'Ecriture sainte sont de même susceptibles d'interprétation diverse. Des milliers de personnes peuvent affirmer une chose, mais quel qu'en soit le nombre, cela prouve-t-il qu'elles ne peuvent se tromper?

Avant que Galilée soit venu démontrer que la terre tournait, presque l'universalité du genre humain se figurait qu'elle était immobile. Toutes les découvertes, la vapeur, l'électricité, la circulation du sang, le vaccin n'ont été reconnues qu'après bien des années d'incrédulité. Nombre de magnétiseurs ont fait à l'aide du somnambulisme et de l'extase magnétique, des études du monde invisible et jamais leurs sujets n'ont fait mention de la réincarnation.

Je demande donc pourquoi les esprits qui se manifestent en Amérique, en Angleterre et ailleurs, à peu d'exceptions près, n'en disent-ils pas un mot, ou bien le nient-ils? Qui donc à raison et qui a tort? Pourquoi, si c'est une vérité, tous les esprits ne s'accordent-ils pas pour la maintenir? Le mystère est, en vérité, bien difficile à pénétrer et le Christophe Colomb de ce nouveau monde n'est probablement pas encore né.

Que, pour arriver au degré de l'humanité, nous ayons eu à passer par toutes les séries animales, n'est en aucune façon improbable. Interprété

dans ce sens, nous pouvons avoir été réincarnés des centaines de fois; mais, qu'après avoir monté tous les degrés de l'échelle des êtres, nous soyons obligés de rétrograder ou de rester stationnaires, cela se conçoit moins aisément. Si nous partons du principe que tout progresse sans cesse, qu'est en vérité notre petite planète au milieu de l'immensité? Un grain de sable dans le grand Sahara. Et comme nous savons que les étoiles sont sans nombre, que les espaces interstellaires sont infinis, pourquoi donc les âmes qui ont vécu sur terre, après avoir erré pendant une période plus ou moins longue dans ces espaces pour accomplir leur purification, pourquoi dis-je, ces âmes ne continueraient-elles pas à se réincarner dans un monde supérieur au nôtre, se rappelant ainsi leurs existences passées; tandis que nous n'avons aucun souvenir de ce que nous pouvons avoir été autrefois? Les somnambules qui se rappellent parfois d'une manière étonnante des faits de leur première enfance, quand on les interroge sur leur existence antérieure, ne se souviennent de rien, et comme je l'ai déjà dit, affirment le contraire de la Réincarnation.

(*A suivre*). Prof. C. MOUTONNIER.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*).

II. — PAR LE SENS DE L'OUIE

Dans presque tous les cas où l'écriture est produite au moyen d'un crayon, je pense qu'on peut suivre l'opération avec l'oreille, surtout lorsque l'on se sert d'une ardoise. Les rapports de la majorité des observateurs font mention du bruit de grattement qui accompagne l'écriture. Dans plusieurs cas, la pression est énergique et le crayon, notablement usé, reste souvent aussi à la fin de la dernière lettre de l'écriture raide, poudreuse, qui montre avec une suffisante évidence, comment on s'en est servi. J'ai choisi les cas suivants parmi un très grand nombre, donnant la priorité à ceux qui rendent compte des expériences avec Slade et spécialement au récit détaillé du défunt Sergeant Cox, alors Président de la Société psychologique de la Grande-Bretagne.

« Ayant décidé d'examiner sans préjugé ni parti pris, afin d'en rendre compte en toute sincérité, sans faveur et dans un pur esprit de justice, tous les phénomènes présentés comme psychologiques qui pourraient m'être soumis, comme président de la Société psychologique de Grande-Bretagne, je vais rapporter sans aucun commentaire ce que j'ai constaté cet après-midi, à une séance avec le Dr Slade.

J'étais seul avec lui à trois heures, dans une pièce du n° 8 Upper Bedfort

Place, Russell Square, dans laquelle le soleil brillait de tout son éclat, devant une table de cinq pieds sur quatre, portée sur quatre pieds, sans rebord au-dessous, sans tapis au-dessus. Le Dr Slade prit place d'un côté de la table, dans une direction parallèle, de telle sorte que ses jambes et ses pieds n'étaient pas sous la table et que tout son corps était parfaitement visible pour moi, qui me trouvais en face de lui. Je pris place à l'un des côtés, de telle sorte qu'un angle de la table nous séparait. Etant ainsi placé, je pouvais voir la moitié du dessous de la table et il me suffisait d'incliner légèrement la tête, pour voir tout ce dessous, qui était exposé en pleine lumière. Un fauteuil ordinaire de boudoir se trouvait à six pouces de la table, du côté opposé à Slade et à six pieds de lui. Dans un coin de la pièce il y avait un lourd fauteuil à bras, également éloigné de lui et de la table. Une ardoise de la dimension ordinaire des ardoises de classe était posée sur la table, ainsi qu'un crayon d'ardoise.

Aussitôt que nous eûmes pris place, de très grands coups furent frappés dans le parquet. Ils furent suivis d'une série de furieux coups sur la table, faisant vibrer mes mains qui s'y appuyaient. Ces coups se répétèrent sur tous les points de la table que l'on indiquait en les touchant légèrement du bout du doigt, tandis que les chocs se produisaient avec autant de violence que sous un marteau de forgeron. Les mains du Dr Slade reposaient sur la table au-dessus des miennes et tout son corps était sous mes yeux, des pieds à la tête. Je puis affirmer que pas un de ses muscles ne se contracta. Il prit ensuite l'ardoise, que j'avais soigneusement inspectée, pour m'assurer qu'il n'y existait aucune trace d'écriture, et y déposant un fragment de crayon d'ardoise du volume d'un grain de froment, il l'appliqua exactement contre la face inférieure du plateau de la table. Aussitôt j'entendis un bruit comme si l'on écrivait sur de l'ardoise. On retira la tablette et on y vit une ligne en zig-zag qui allait d'un bout à l'autre. Des coups d'un caractère particulièrement doux, accompagnés d'une sorte de frémissement de la table où ils se produisaient, annonçaient, selon son dire, que sa femme était là et demandait l'ardoise. Lorsque celle-ci eût été soigneusement nettoyée, on la posa sur la table avec un petit fragment de crayon sous elle. Il posa sa main droite sur l'ardoise et j'y posai ma main gauche, tandis que ma main droite tenait sa gauche appuyée sur la table. Tandis que ma main reposait sur l'ardoise, je pus sentir, en même temps que j'entendais distinctement que quelque chose s'y inscrivait. La communication était évidemment longue, mais avant d'en faire connaître le contenu, je désire signaler ici un remarquable phénomène, qui, à mon point de vue, est bien le plus intéressant de tous ceux que produisit cette expérience.

Il est important de bien comprendre les positions respectives des assistants : je vais donc les rappeler.

Le Dr Slade et moi, nous nous faisions face. Chacun de nous tenait une main sur l'ardoise. La surface de l'ardoise sur laquelle se traçait l'écriture était appuyée par nous contre la table. Tant que ces positions étaient maintenues, l'écriture continuait sans arrêt. Elle s'arrêtait instantanément, dès que le Dr Slade enlevait sa main de dessus la mienne; elle reprenait tout aussi instantanément, dès qu'il reposait sa main sur la mienne. Cette épreuve fut répétée à maintes reprises sans aucun insuccès.

Il s'était donc formé une chaîne constituée par les bras et le corps de chacun de nous, l'ardoise formant un chaînon entre nous deux, qui avions chacun une main à chacune de ses extrémités et l'écriture se produisait sur cette ardoise interposée entre sa main et la mienne. Si l'on venait à rompre la chaîne, l'écriture cessait aussitôt. Dès que la chaîne était reconstituée, l'écriture repartait à nouveau. L'effet était instantané. C'est dans ce fait curieux que nous devrions rechercher la clef de ce mystère psychologique.

Quelques coups précipités ayant indiqué que l'écriture était terminée, l'ardoise fut retournée et l'on put lire les communications suivantes écrites en caractères clairs et parfaitement formés; cela remplissait toute la surface de l'ardoise.

« Cher Sergeant, vous étudiez en ce moment un sujet qui mérite bien que vous et tous les hommes intelligents consacriez à son étude tout le temps dont vous pouvez disposer. L'homme qui arrive à croire à cette vérité devient meilleur dans la plupart des cas. Tel est notre but, lorsque nous revenons vers la terre, poussés par le désir de rendre les hommes et les femmes meilleurs, plus sages et plus purs.

Je suis sincèrement,

A. W. SLADE. »

L'ardoise fut de nouveau nettoyée et placée comme précédemment sur la table, ma main reposant dessus. En quelques secondes, la phrase suivante fut écrite. Pour produire cet écrit, une force considérable fut déployée et je pus distinctement sentir la pression du crayon, à mesure que chaque mot était tracé :

« Je suis le Dr John Forbes. J'étais le médecin de la Reine. Que Dieu vous bénisse ».

J. FORBES ».

L'ardoise fut nettoyée une fois de plus et tenue sous la table, la face étroitement appliquée contre le bois. Une moitié était restée en dehors du bord de la table, de sorte que je pouvais m'assurer qu'elle était bien exactement pressée contre la face inférieure du plateau. Mais tout à coup l'ardoise fut saisie, retirée de sa position, enlevée au-dessus de moi et placée sur ma tête. Dans cette situation, je pouvais nettement entendre le bruit fait en écrivant. En la retirant, j'y trouvai tracés les mots suivants :

« L'homme ne devrait pas douter plus longtemps, en voyant que nous pouvons nous manifester de cette façon.

J. F., M. D. »

C'est à ce moment que le grand fauteuil à bras se précipita, du coin de la pièce où il était placé, vers la table.

On appliqua de nouveau l'ardoise sous la table, d'où elle fut encore enlevée. Une main la saisit et en frappa deux fois ma jambe. A ce moment, les deux mains du Dr Slade étaient devant moi et je voyais sa personne toute entière. C'est alors que l'expérience prit fin. Tout ce que je viens de rapporter *s'est bien réellement passé*; voilà ce que je puis affirmer. Comment cela s'est-il fait et par quel agent? C'est là un problème dont la psychologie aura à trouver la solution. Tout ce que je puis dire, pour ma part, c'est que j'étais en pleine possession de tous mes sens; que j'étais parfaitement éveillé; que nous étions en pleine lumière; que le Dr Slade n'a pas cessé un instant d'être sous mon observation et n'aurait pu remuer ni pieds, ni mains, sans que je m'en fusse aperçu.

Ce qui prouve qu'il n'a pu se produire aucune hallucination, c'est que toute personne qui veut assister aux séances constate à peu près les mêmes phénomènes. Je ne propose aucune théorie sur leur cause, car je ne m'en suis formé aucune. S'ils sont bien réels, il est impossible de se faire une opinion exagérée de leur intérêt et de leur importance. S'ils ne sont qu'une imposture, il est non moins important que le truc soit dévoilé et cela par le seul procédé qui puisse expliquer la fourberie, c'est-à-dire en faisant la même chose et en montrant par quel procédé »

(8 août 1876).

M. Georges King, Saint-George Terrasse, 11, Gloucester Road, S. W. fait remarquer dans son récit, que je reproduis ci-dessous, cette circonstance que j'ai déjà signalée, que dans son expérience le fragment de crayon reste invariablement à la fin de l'écriture, ce qui apporte une forte présomption que ce crayon a bien réellement servi.

« Le dimanche, 18 novembre dernier, à cinq heures de l'après-midi, je me rendis, comme il était convenu, chez le Dr Slade. Je décidai de prendre avec moi une ardoise m'appartenant et, dans ce but, je visitai quatre ou cinq magasins, avant d'en trouver une qui me convînt. A la fin je trouvai ce que je cherchais, c'était une ardoise pliante, garnie d'un cadre en bois de forme toute particulière. Chaque valve avait sept pouces trois quarts de longueur, sur cinq pouces de largeur, tandis que le cadre qui l'entourait avait trois quarts de pouce de largeur, formant au-dessus du fond un rebord de un dixième de pouce. Il y avait donc, lorsque l'ardoise était fermée, un vide d'un cinquième de pouce entre les deux battants, formant une cavité parfaitement close. Le marchand me la livra enveloppée de papier et attachée avec une ficelle.

Ainsi armé, je me présentai chez le Dr Slade et je fus introduit dans le salon où se tenaient déjà le Dr Slade, M. Simmons et deux dames. Le Dr Slade et M. Simmons étaient assis devant le feu et m'invitèrent à prendre place près d'eux. Peu après le Dr Slade dit qu'il était temps d'agir et se retira dans une petite pièce voisine. Au bout de moins de deux minutes, il revint et me demanda de le suivre. Le salon était brillamment éclairé par une lampe à gaz suspendue au-dessus d'une très petite table en acajou située au centre de la pièce et le gaz ne cessa de brûler en plein pendant toute la durée de la séance. Pour mieux examiner la table, je la retournai sens dessus-dessous. Elle avait quatre pieds réunis par un cadre et mesurait trois pieds et demi sur deux, sans compter les deux battants. Le battant qui faisait face à celui devant lequel j'avais pris place était fortement détérioré, comme à la suite d'une grande violence ; mais mon côté ne paraissait avoir subi aucun mauvais traitement. Le battant situé devant moi avait dû jadis être soutenu par deux traverses, mais l'une d'elles avait été enlevée, de sorte que sous l'angle de ce battant redressé et situé entre le Dr Slade et moi, il ne se trouvait aucun obstacle quelconque. Nous avons donc pris place, moi contre un des battants et le dos au feu ; le Dr Slade, au bout de la table, à ma gauche, la face tournée vers moi, l'épaule gauche du côté de la table et les deux jambes dirigées vers le foyer. Je présentai mon ardoise et enlevai le papier qui l'enveloppait.

Le Dr Slade la tint ouverte quelques instants entre ses mains, mais toujours bien sous mes yeux, pendant qu'il déposait à sa surface bien nette un petit bout de crayon. L'ardoise fut alors fermée strictement et je puis absolument affirmer qu'elle resta ainsi jusqu'au moment où je l'ouvris moi-même, une demi-heure plus tard. Le Dr Slade proposa de la lier, ce à quoi je consentis. Il prit alors sur la tablette de la cheminée un rouleau de ficelle et tandis que l'ardoise était toujours entre mes mains et entre les siennes, les deux feuillets de l'ardoise furent maintenus étroitement serrés l'un contre l'autre et les bouts de ficelle, unis par un double nœud. Le Dr Slade posa sa main gauche sur mes deux mains, sur la table, tandis que sa droite tint l'ardoise pendant quelques minutes, mais toujours bien nettement à ma vue. Je le surveillais pendant tout le temps avec une attention soutenue. Il dit qu'il y avait une force qui s'opposait à ce qu'il mit l'ardoise sous la table, même s'il l'eût voulu. Au bout de fort peu de temps, comme rien ne venait, le Dr Slade remit l'ardoise sur la table, sous mon bras gauche, mon coude reposant sur elle, jusqu'au dernier moment de la séance. A partir de ce moment, le Dr Slade ne la toucha plus.

Il prit une de ses ardoises, plaça un fragment de crayon à sa surface et la mit hors de vue sous la table, en disant : « Jusqu'ici nos amis n'ont rien fait pour nous. Peut-être ne voulaient-ils pas écrire sur l'ardoise de ce gen-

tleman pendant que je la tenais. Voudraient-ils écrire maintenant que son ardoise est sous son bras et que je ne la touche plus? » Une seconde après on entendit sur l'ardoise du Dr Slade le grattement du crayon et lorsqu'il l'eût ramenée à la lumière, on put y lire ces mots : « Nous le voulons bien ». Alors il unit sa main droite à ma gauche, tandis que sa main gauche enveloppait ma droite et instantanément le bruit du tracé d'une écriture se fit entendre dans mon ardoise double et continua pendant dix minutes. A chaque instant, je posais l'oreille sur mon ardoise pour écouter et je constatai qu'il était impossible de se tromper. Le son était faible, mais très net et je remarquai spécialement que l'on pouvait fort bien distinguer lorsque l'on barrait les « t » ou lorsque l'on mettait les points sur les « i », ainsi que le tracé de la ponctuation. On semblait entendre une personne écrire lentement, mais avec fermeté et décision, sans pause ni soubresauts. Deux grands coups frappés dans la table nous annoncèrent que le message était terminé.

Alors le Dr Slade prit sa grande ardoise, manifestement propre et sèche et l'avança à demi sous la table, de sorte que la seconde moitié et la main qui la tenait étaient bien visibles. Quant à mon ardoise, je la plaçai sous mon coude droit, de façon qu'elle fut hors de toute atteinte. Le Dr Slade demanda : « Pouvez-vous faire encore quelque chose pour nous, ce soir? » On entendit un grattement et on vit paraître le mot « can not » (nous ne pouvons pas) sur cette partie de l'ardoise qui était recouverte par la table. La première lettre se trouvait contre le bord de l'ardoise le plus rapproché de moi et loin de la portée de la main du Dr Slade. Le mot était disposé non pas horizontalement, mais perpendiculairement par rapport au Dr Slade. Le « t » était barré avec soin et le morceau de crayon était resté à l'endroit juste où il avait fini de barrer le « t ».

Nous rentrâmes dans le grand salon; je coupai le lien qui fixait les ardoises, toujours restées entre mes mains et je trouvai, remplissant les deux surfaces des ardoises, un long message comprenant quatre-vingt-dix-neuf mots sans la signature « A. W. Slade ». Il était écrit avec soin, d'une main ferme; toutes les lignes étaient bien droites. Chaque « t» était scrupuleusement barré; aucun point ne manquait sur un « i ». Quant au crayon, il se retrouva là, mais avec une extrémité usée, comme chaque fois que l'on écrit.

Dans les circonstances où nous nous trouvions, s'il n'y avait eu que quelques mots mal griffonnés sur mon ardoise, cela eût été déjà étonnant; mais le résultat obtenu sera trouvé tout simplement stupéfiant, si l'on veut se rendre compte que le plus habile écrivain, ayant toute facilité pour écrire, ne peut tracer sur une feuille de papier de toute largeur, en écrivant complètement chaque mot, plus d'une vingtaine de mots par minute et que le

tracé du message sur l'ardoise où le frottement ralentit le mouvement demanderait encore plus de temps. Or, quelqu'en ait pu être l'auteur, ce message aurait donc pris *au moins* cinq minutes; mais le Dr Slade n'a jamais tenu en mains mon ardoise pendant un temps aussi long et je dois encore répéter que je ne l'ai pas quittée des yeux, et qu'elle ne fut pas ouverte pendant cinq secondes. Comme je l'ai bien expliqué plus haut, elle fut, sauf pendant cet instant, toujours solidement attachée par une ficelle.

Il est impossible de dépeindre l'extrême défiance avec laquelle je m'attachai à découvrir une fraude. Je n'en pus trouver aucune, ni même la possibilité qu'il s'en produisît. J'étais venu, l'esprit rempli par le témoignage apporté devant la cour par MM. Lankester et Donkin; mais leur prétendue révélation n'avait absolument rien à voir avec ce qui se passa sous mes yeux.

(A *suivre*) Traduit par le Dr O. DUSART.

L'ANESSE DE BALAAM

Tiré de l'*Histoire du spiritualiste moderne américain*,
Par EMMA HARDINGE.

(Voir la *Revue d'avril*, 1900),

Après quelques mois de ces intéressantes expériences, l'Irlandaise, qu'ils regardaient comme leur principal médium, les quitta et ils furent si accablés de cette perte, qu'il leur sembla être « plongés dans la vallée de l'ombre de la mort » et ils ne pouvaient presque s'en consoler.

Toutefois, persévérant à tenir leur cercle, ils reconnurent bientôt la présence et les manifestations de nouveaux Esprits, et ils découvrirent que leur médium le plus puissant était Henry, le fils de M. Cathcart, un enfant de sept ans à peine. La famille ne se fut pas plutôt mise en harmonie avec cette nouvelle médiumnité que les démontrations les plus étonnantes qu'ils eussent vues se produisirent. Le petit Henry était balancé dans la chambre comme une plume. Soulevé dans les bras des Esprits, il était transporté jusqu'au plafond, sur les corniches des fenêtres, dans les recoins les plus élevés des appartements et placé hors de l'atteinte des mains humaines.

Personne ne semblait y prendre plus de plaisir que l'enfant lui-même. Quand on se servait de lui à peu près comme font les enfants d'une balle, le petit gaillard poussait des cris de joie et disait : « Va, vieux King! je n'ai pas peur, encore, encore ! » Parfois l'enfant était entransé et dans cet état il disait des choses étonnantes de sagesse et de beauté; mais, malgré la confiance que la famille avait dans les tendres soins et le caractère parfaitement bon de leurs amis les Esprits, la mère ne pouvait voir sans anxiété son petit enfant sous ce pouvoir anormal et suppliait les Esprits de ne pas

l'entranser. Ils lui répétaient sans cesse dans le porte-voix que cette influence était bienfaisante pour l'enfant et leur permettait d'accomplir des actions bien plus frappantes qu'autrement, mais comme Mme Cathcart ne put se faire à cette phase de pouvoir, les Esprits s'abstinrent amicalement de continuer les transes.

Lorsque M. Cathcart eut acquis l'entière conviction du caractère à la fois spirituel et bienfaisant de ses mystérieux visiteurs, il fit construire, ou plutôt aménager une « Chambre des Esprits », convenable pour leur usage, et pendant plusieurs années il la mit généreusement à la libre disposition du public, donnant à tous ceux qui la visitaient amples facilités de recherches, avec l'aide de sa propre famille et de deux autres médiums également puissants qui se développèrent dans le voisinage, savoir Mme Parton et Mme Mac Kellips. Ainsi dans les « Chambres des Esprits » de Davis et de Cathcart, tous ceux qui voulurent s'y rendre purent s'assurer sans bourse délier des manifestations les plus étonnantes, outre les discours en transe, les guérisons par le toucher, et obtenir ainsi des preuves de la présence de leurs amis disparus.

Le caractère, la haute situation sociale, le désintéressement des personnes qui étaient à la tête de ces réunions ne doivent pas être oubliés en présence des critiques grossières et insolentes qui les assaillirent.

En ce qui concerne M. Cathcart, s'il fut un « fanatique » aux yeux de ceux qui ne peuvent comprendre la valeur inestimable qu'il attachait à ses connaissances nouvellement acquises du monde spirituel, au moins le récit de ses premières expériences prouve-t-il qu'il ne fut ni superstitieux ni halluciné; et quant à ceux qui répètent ce mensonge, si souvent réfuté, que les spirites redoutent les recherches scientifiques, les connaissances bien connues de M. Cathcart dans le domaine des sciences naturelles suffisent à repousser cette accusation.

Mais si de nombreux exemples déjà cités ne suffisent pas à prouver la sincérité d'esprit avec laquelle les hommes les plus distingués du parti spirite ont réclamé plutôt qu'évité les recherches, le suivant défi, qui n'a pas encore été relevé, parlera de lui-même. Si l'on prétend que sa publication bornée aux ouvrages spirites a empêché les autres savants d'en avoir connaissance, nous répondrons d'abord qu'il a été suffisamment connu et largement répandu, de façon à ce qu'on puisse en parler dans tout l'Ouest, et qu'ensuite le système général de la presse, à quelques nobles exceptions près, a été d'exclure de leurs colonnes tout ce qui peut venir en aide aux explications des spirites, et alors de les tourner en ridicule sous prétexte qu'ils n'ont rien à dire; on leur dénie le droit de se présenter devant le public et ensuite on affirme avec insolence qu'ils sont dans l'impuissance de rien avancer pour leur défense.

On trouvera la substance du défi de M. Cathcart dans la lettre suivante qui, après avoir été répandue dans l'Indiana par des circulaires imprimées, parut dans le *Spiritual Telegraph*.

Spiritual Telegraph, New-York :

Lettre de l'honorable Charles Cathcart.

Laporte, Indiana, 22 février 1857.

Messieurs les Editeurs. — Depuis que mon nom a paru dans vos colonnes, j'ai constamment reçu tant de lettres de demandes sur la manière d'obtenir nos manifestations que je suis forcé de dire aux curieux qu'il ne m'est plus possible de répondre séparément à leurs lettres, mais que si nous réussissons à obtenir de nouvelles informations sur des sujets utiles nous vous prierons de les publier. J'ai reçu aussi beaucoup de questions à poser aux Esprits qui viennent chez nous ; je vous prie de dire à ces correspondants que j'appellerai l'attention de nos amis les Esprits sur leurs communications, et que je leur laisserai faire les réponses qu'ils jugeront appropriées. S'ils n'en font pas, je ne puis leur donner d'ordres. C'est tout ce que je peux faire, pour ma part.

Je pense qu'avec un peu de soin toute personne intelligente peut se pénétrer de notre *modus operandi* d'après les deux articles qui ont paru sous ma signature dans vos récents numéros. Je vais toutefois décrire de nouveau, brièvement, notre façon de procéder.

Nous nous asseyons autour d'une table bien éclairée, formant un cercle de développement, comme nous disons, pendant environ dix minutes, la main gauche en contact sur la main droite du voisin, et ainsi tout autour de la table.

Rappelez-vous qu'il faut être passif et autant en paix que possible avec tout le reste de l'humanité. Il faut que le cercle reste tranquille et ne vienne pas en aide aux Esprits. Laissez les Esprits faire comme ils veulent, et vous serez surpris comme tout va mieux sans notre aide qu'avec notre aide. Si vous avez de bonne musique, faites-en, mais il faut qu'elle soit faite en dehors du cercle et par quelqu'un qui ne soit pas sous l'influence des Esprits. Notre expérience a prouvé que ces conditions sont absolument essentielles.

Parfois nous sommes trois personnes, parfois jusqu'à quinze. Au bout de dix minutes nous éteignons la lumière, et retirons nos mains ; nous nous asseyons à deux ou trois pieds en arrière, et généralement les manifestations commencent sur la table, les Esprits battant ou jouant sur tout ce qui s'y trouve : meilleurs sont les instruments, meilleure est la musique. Il n'y a rien de particulier qui soit nécessaire dans la chambre ou dans la maison. Tous les endroits et toutes les tables sont également bons pourvu que vous ayez des médiums et que vous puissiez exclure la lumière. J'ai lu des quantités

de livres mais il en résulte, de même que de mes rapports avec des spirites, des médiums, etc., que je suis bien certain qu'aucune explication raisonnable n'a été fournie qui nous démontre la manière ou les forces par lesquelles les Esprits produisent les phénomènes que nous voyons. J'ai étudié à fond la philosophie de la matière et j'ai acquis quelque habileté dans les expériences nécessaires pour comprendre les lois qui gouvernent ce que les savants appellent « les forces naturelles », mais je suis parfaitement en défaut quand j'essaie de concevoir comment ces manifestations spirituelles se produisent.

Je ne doute pas toutefois un seul instant qu'elles ne soient gouvernées par des lois aussi permanentes et fixes que celles de la gravitation et ne demandent que l'observation des conditions nécessaires à leurs manifestations, ni plus ni moins que quand on casse la tige d'une pomme sa chute s'ensuit inévitablement.

Vous pouvez juger de l'imbécillité des sceptiques de ce pays quand je vous aurai dit que pendant longtemps j'ai fait les deux propositions suivantes au public sans qu'il les accepte :

1° Que toute personne intelligente dépose cent dollars, j'en déposerai mille, et il sera permis et donné toute facilité pour éclairer la chambre, etc., pour prouver si ces manifestations sont faites par des moyens frauduleux. Dans le cas où on le prouverait, je m'engage à donner mes mille dollars aux pauvres ; dans le cas contraire, après essai bien convaincant, les cent dollars de la partie adverse iront aux pauvres ;

2° Il y a longtemps que j'ai offert publiquement une récompense de cinq mille dollars pour démontrer la fraude de la part de ceux qui viennent dans mes séances, en ouvrant des séances spéciales aux investigateurs et quoique centaines sur centaines, depuis les premiers jusqu'aux derniers du pays soient venus ici, aucun n'a été assez sceptique pour empocher les cinq mille dollars.

J'ai fait encore une autre offre aux citoyens de Laporte, savoir que l'on dépose deux mille dollars, contre pareille somme déposée par moi, qu'un tambour serait suspendu au plafond de la salle hors de l'atteinte de personne, que le cercle de Poston se tiendrait dans cette chambre et serait attaché, et que si le tambour n'était pas battu les deux mille dollars déposés par moi seraient dépensés en charité, mais que s'il était battu on disposerait des autres deux mille dollars de même manière. Tous les moyens possibles seraient pris par des verrous, des gardes, etc., pour empêcher la supercherie.

Le scepticisme d'une ville de six mille âmes ne fut pas assez fort pour s'exposer à risquer de donner deux mille dollars à ses pauvres.

A vous sincèrement.

Charles W. CATHCART.

L'esprit généreux avec lequel M. Cathcart proposa de fortes sommes d'argent, offrant ainsi la plus irrésistible des tentations pour faire découvrir ses propres prétentions, ne laisse aucune excuse aux calomniateurs pour vilipender ceux qui s'occupèrent avec lui de ces questions. Les immenses sacrifices continués pendant des années par Koons et par Tippie, la longue et indiscutable fidélité de MM. Davis et Poston sont aussi de fortes preuves de leur désintéressement. Outre cet ensemble de preuves irréfutables et le témoignage des manifestations elles-mêmes, les médiums étaient, pour la plupart, des enfants, absolument incapables, si l'eut fallu, de pratiquer une suite de déceptions si habiles et systématiques.

Que reste-t-il donc comme point vulnérable ? L'auteur de ce livre aurait-il pu avoir la hardiesse de citer des noms de localités et de personnes n'ayant jamais existé ? Mais nous les avons rapportés avec les noms des témoins, et avec une telle abondance de détails connus de centaines et de milliers de personnes encore vivantes que nous pouvons nous attendre à chaque instant à les voir intervenir pour approuver ou désapprouver nos affirmations.

S'il ne s'est trouvé personne dans de telles circonstances pour réfuter nos récits, quels sont les directeurs de l'opinion publique, soit dans la presse, soit dans les facultés, soit dans la chaire qui peuvent oser nous opposer leurs dénégations ou leurs solennelles platitudes contre un phénomène qui comporte un tel ensemble de témoignages d'une telle importance et d'une telle sincérité ? Où sont les sages philosophes qui prétendent expliquer tous les mystères de la nature et ne peuvent que nier purement le soulèvement des corps et la danse des tables ? Sont-ils beaucoup plus élevés dans l'échelle des connaissances que « l'ânesse de Balaam » de Charles Cathcart ?

Pour traduction conforme : G. BERA.

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme THOMPSON

par le professeur W. H. MYERS de Cambridge (Angleterre).

Le 16 juillet, au soir, dans une réunion tenue dans la *Westminster Town Hall* par la société des recherches psychiques, le professeur Myers a fait un compte rendu très intéressant des hautes facultés médianimiques de Mme Thompson, à l'état de trance, et d'autres phénomènes extraordinaires qui la concernent.

Après avoir exprimé sa reconnaissance envers M. et Mme Thompson, le professeur Myers ajouta qu'il remerciait de tout cœur les êtres, beaucoup supérieurs à nous-mêmes, qui l'avaient aidé dans ses efforts pour obtenir d'aussi favorables résultats avec le concours de Mme Thompson. Il dit, en outre, qu'il avait de grandes obligations envers M. Thurstan qui avait, à

l'aide des classes qu'il avait organisées il y a quelques années dans le but de favoriser l'expansion des facultés psychiques, contribué à développer la médiumnité de Mme Thompson et lui avait facilité le moyen de lui être présenté.

Pendant deux années consécutives, Mme Thompson à consacré une grande partie de son temps à aider le professeur Myers dans ses recherches scientifiques, et la culture de ses facultés psychiques et de son état de trance ont servi largement à élever ses facultés physiques et spirituelles; ainsi que l'atteste M. Myers lui-même, qui déclare que cet état de susceptibilité psychique est une fonction tout à fait normale qui ne peut être que favorable à celui qui sait l'exercer avec jugement. Il recommanda à tous ceux qui avaient le désir de propager l'œuvre, de suivre l'exemple de M. Thurstan de former des cercles ou d'essayer par eux-mêmes, dans le but de développer leurs facultés psychiques. Il certifia que les trances de Mme Thompson étaient sincères et vraies et qu'elles favorisaient les communications, mais qu'à l'état de veille, elle a aussi des visions, qu'elle entend des voix ; c'est-à-dire qu'elle est clairvoyante et clairaudiente, et qu'elle a la conscience d'être dirigée et guidée par les esprits qui s'associent à elle. — Son principal contrôle (guide) a été pendant ces deux années, une de ses petites filles nommée « Nellie » qui a ainsi mené une vie pour ainsi dire terrestre avec sa mère. Nellie mourut toute enfant et a, dit-elle, depuis sa désincarnation, reçu les soins et l'éducation nécessaires pour lui permettre d'entretenir ces communications, d'une dame « Cartwright » qui, de son vivant, avait été l'institutrice de Mme Thompson.

M. Myers était, dit-il, parfaitement convaincu que « Nellie » n'était pas une simple personnalité de sa mère mais bien une individualité distincte.

Il résulte du témoignage même de M. Thompson que cet état de trance se manifesta chez Mme Thompson peu de temps après son mariage et qu'il avait cherché de la faire revenir a elle-même, en la secouant. Mais, n'ayant pu réussir et étant dans une grande perplexité d'esprit, à cause de son ignorance du spiritualisme, M. Thompson écrivit au père de sa femme pour lui demander un avis, et celui-ci lui répondit « de n'y faire aucune attention — que sa mère était absolument de même » ; ceci confirme une fois de plus le fait que les facultés particulières qui sont nécessaires à la médiumnité semblent être héréditaires.

En étudiant les phénomènes manifestés par la médiumnité de Mme Thompson, M. Myers s'était considérablement aidé de l'expérience acquise par le Dr Hodgson avec Mme Piper ; et quoiqu'il y ait eu tout d'abord dans ces manifestations un manque de précision, le professeur déclare que toute indécision avait désormais disparu. Dans ses expériences il exigeait que « Nellie » ne lui fît jamais de question ni ne dît rien de vague. On l'avait

prévenue aussi de ne faire aucune attention aux erreurs qu'elle pourrait commettre, que tout ce qu'elle dirait serait annoté pour ce que cela vaudrait; de cette manière elle parvint à savoir ce qu'on désirait et à se mettre en rapport avec des esprits élevés. On avait prédit à « Nellie » qu'elle était appelée à monter dans une autre sphère et que d'autres esprits plus capables qu'elle prendraient soin de sa mère. Cette prédiction s'accomplit en effet. M. Myers fit remarquer, ce qui arrive d'ordinaire avec les médiums, que Mme Thompson n'obtient pas souvent des communications des esprits du monde invisible auxquels elle s'intéresse le plus. C'est ainsi que malgré tout son désir de réussir avec « sir William Crookes », elle ne put en obtenir que des choses très triviales. Bien que tout d'abord les communications faites par « Nellie » n'eussent qu'une médiocre importance, celles qui suivirent révélèrent chez elle, à un haut degré, le pouvoir de sa clairvoyance. En voici un frappant et remarquable exemple :

Certain jour, elle déclara que sa mère avait été dans un grand magasin de nouveautés et que le commis qui l'avait servie était un voleur. Elle y avait acheté des essuie-mains pour la valeur de 3 sh. 2 d.; elle avait donné 2 florins au commis qui était allé à un autre comptoir et y avait fait une note de 1 sh. 2 d.; qu'il avait ainsi mis 2 sh. dans sa poche et avait rendu à sa mère 10 d. sans lui remettre de facture. « Nellie » déclara énergiquement avoir vu le fait. Quand Mme Thompson revint à elle-même et qu'on lui eût dit ce que « Nellie » avait révélé, elle envoya aussitôt chercher le paquet qu'elle avait acheté et qui n'avait pas été ouvert et quand on l'eut délié, elle n'y trouva pas la facture. Sur les instances de « Nellie », Mme Thompson se rendit au magasin et demanda à parler au directeur. Elle lui fit part de son achat, lui affirma qu'un vol avait été commis par son employé, sans pouvoir toutefois certifier qu'elle avait vu le vol se commettre. Le directeur fit venir le caissier, examina avec lui les reçus des achats faits dans la journée et trouva en effet un reçu de la valeur de 1 sh. 2 d. Mais non pas celui de 3 sh. 2. Le commis fut mandé et interrogé; il dit d'abord n'avoir aucune connaissance du fait, mais il finit par avouer sa faute et il fut congédié. Il était impossible que Mme Thompson ait pu voir ce que le commis avait fait et M. Myers ajouta que son opinion personnelle était que Nellie avait vu le vol se perpétrer et que sa faculté de vision indépendante était parfaitement établie et prouvée par ce fait; qu'en outre il avait été voir le propriétaire du magasin et qu'il possédait la preuve évidente des faits qu'il venait de publier.

Le professeur Myers cita d'autres phénomènes également intéressants et lut un rapport détaillé que lui avait adressé le professeur Moutonnier de Paris, relatif à son entrevue avec Mme Thompson à Monte-Carlo.

Les communications remarquables qu'avait reçues ce dernier l'autorisaient à déclarer qu'il était entièrement convaincu de la sincérité de

Mme Thompson, que les phénomènes obtenus par l'influence des esprits ne pouvaient s'expliquer ni par la théorie de l'activité de la personnabilité subconsciente de Mme Thompson, ni par la télépathie.

Le Dr Richard Hodgson avait manifesté toute la satisfaction qu'il avait éprouvée en lisant quelques-uns des rapports de M. Myers sur ses expériences avec Mme Thompson et il avait été frappé de la ressemblance qui existait, sur un grand nombre de points, entre Mme Thompson et Mme Piper. Il dit qu'il était surtout désireux de trouver les causes de l'obscurité qui entravent si souvent les efforts, pour communiquer avec les esprits du monde invisible et qu'il cherchait à découvrir les conditions qui gouvernent ces choses ainsi qu'à se rendre compte comment il est possible d'écarter les obstacles et de faire disparaître la confusion avec les intrus.

En réponse à une question qui lui fut posée, le Dr Hodgson dit qu'il ne pensait pas que « l'Ego secondaire » de Mme Piper avait fait évoluer le Dr Phinuit ; il avait la conviction que le Dr Phinuit était une personnalité réelle ; qu'il ne pouvait en dire plus, mais qu'il avait reçu des communications de ses amis pendant ces dernières années et qu'il était absolument convaincu de leur existence indépendante comme de leur identité.

Extrait du « *Light* » professeur C. MOUTONNIER.

HYMNE A LA MORT

Je viens te rendre hommage, ô grande calomniée!

Tu n'es pas la hideur que les hommes représentent.

Tu n'es pas le spectre qui fait peur; la femme noire et décharnée qui pose son doigt glacial sur notre cœur en lui disant : Tu cesseras de battre.

Tu es blanche, lumineuse, souriante.

Ta beauté est surhumaine.

Tu es une messagère d'amour.

Tu es l'être qui nous aime le mieux et que nous avons le mieux aimé.

Tout animée de sollicitude tendre, tu viens nous endormir doucement pour nous enlever à la dernière étreinte de la chair malade qui s'attache à notre âme, désespérément, afin de se soustraire à la corruption.

Tu es la victoire de l'esprit sur la matière.

Nous prenant dans tes bras comme un enfant nouveau-né tu nous portes vers une autre rive et tandis que sur la terre on ferme les yeux du cadavre, tu ouvres ceux du vivant pour lui faire contempler d'incomparables clartés.

Plus de froid, plus de faim, plus de misère pour ceux qui ont aimé.

Plus de massacres, plus de hurlements de fauve — à mort! — à quelque race que l'on appartienne. Plus de criminels blasphèmes.

Ton mot de passe est *Egalité*, car l'âme universelle a donné son étincelle vie à tout ce qui palpite, et elle est **Une**.

Mais ceux qui restent sur la terre, isolés, meurtris, en larmes !

Oh ! la mort sait bien qu'il n'est pas de joie sans la joie des autres. Le plus bel apanage de celui dont elle a fait *le vrai vivant* sera de venir prouver à la terre l'éternelle évolution de tout être, d'épandre les pleurs sur les cœurs comme une pluie féconde pour des floraisons nouvelles d'amour et de progrès sans fin.

O Mort ! Tu es une grande éducatrice ! Tu es la Lumière.

Tu es la **Pitié** !

RUFINA NŒGGERATH

SÉANCE DE MATÉRIALISATION A PARIS

AVEC MME CORNER

On recommence à parler beaucoup de Mme Corner, la Florence Cook de William Crookes, depuis quelque temps. Après avoir occasionné, par les apparitions mémorables de Katie King, l'émotion considérable que l'on sait, elle était retombée presque dans l'oubli que vingt-cinq années de retraite et de silence entraînent avec elles. Cependant ses familiers disaient que sa médiumnité célèbre n'était pas évanouie avec le fantôme de Katie King. Une tournée récente, que Mme Corner entreprit en Europe, ramena l'attention de son côté. La « Revue » a enregistré plusieurs séances où elle fut le médium. Pour des raisons que les initiés connaissent, les résultats de ces séances ne furent pas tous également satisfaisants. La médiumnité de Mme Corner fut discutée. Nous ne voulons faire aucune allusion au passé lointain, mais enfin, il était possible, et c'est un fait admis par tous les spirites, que le médium le plus favorisé ait pu perdre ses dons spirituels. Etait-ce le cas de Mme Corner ? C'est ce que se sont demandés plusieurs personnes qui suivent avec passion le mouvement et les progrès de la science la plus vieille et la plus ignorée qui soit au monde.

Une Anglaise, miss Mack Wall, entreprit au cours de l'hiver dernier de résoudre cette question. A l'exemple de son illustre compatriote Crookes, elle invita Mme Corner à venir chez elle, à partager son existence quotidienne, et après avoir formé sa conviction par une fréquentation de tous les instants, elle vint raconter elle-même, à la Réunion générale de l'Alliance Spiritualiste de Londres, tenue le vendredi soir, 6 avril 1900, à Saint-James Hall, sous la présidence de l'éditeur bien connu M. E. Dawson Rogers, les résultats de ses expériences.

Notre but n'est pas de donner ici un compte-rendu, même abrégé, de

cette réunion. Toutefois il est utile à ce qui va suivre que nos lecteurs sachent que le rapport de Miss Mack Wall fait ressortir sur l'état actuel de la médiumnité de Mme Corner, auquel il est favorable d'ailleurs, plusieurs points intéressants. Il y a lieu, d'après elle, de tenir compte, dans les phénomènes qui se produisent et dans une certaine mesure, de la théorie animique. C'est ainsi qu'elle admet, et cela d'après l'explication même fournie par les guides du médiun, qu'au début du phénomène, et dans le cas où l'opérateur est un Esprit inexpérimenté, il y a simplement extériorisation du médium. Elle cite à ce propos un fait très typique, où au cours d'une matérialisation mal conduite par l'Esprit opérant, le médium en trance sortit du cabinet à la place de l'Esprit, et fut violemment projetée sur le plancher, où elle resta inanimée. Elle fut relevée couverte de contusions. Autre point à signaler : On sait que les Esprits familiers actuels de Mme Corner sont « le Capitaine », qui reste invisible, et joue le rôle de directeur des séances, et « Marie », une forme féminine, qui se montre fréquemment. Il paraîtrait que, par suite d'un chassé-croisé qui se serait produit chez miss Mack Wall entre les séances de Mme Corner et celles des dames Giddins, autres médiums, un des guides de Lily Giddins, une petite fille volontaire et mal élevée, connue sous le nom de « Su-Su » ou « Sou-Sou », douée d'un grand pouvoir magnétique, aurait en partie accaparé Mme Corner, et neutralisé parfois les efforts de ses guides habituels ; d'où quelques insuccès.

Tels étaient donc les derniers renseignements fournis sur la médiumnité de Mme Corner, lorsque, sur l'invitation de plusieurs personnalités notables de la science et du monde parisien, elle se décida à venir dans notre capitale faire de nouveau constater ses pouvoirs. Parmi les personnes que passionnait le plus cette recherche, se trouvait une de nos plus dévouées spirites militantes, charmante autant que distinguée, Parisienne par alliance, Anglaise par origine, et qui comme Miss Mack Wall voulut en avoir le cœur net, et engagea Mme Corner à passer plusieurs semaines dans sa charmante habitation de la rue Weber, et à vivre dans son intimité. A la suite de six ou sept séances absolument privées, Mme de Laversay, bien convaincue à son tour que la fraude et la supercherie n'avaient rien à faire avec les phénomènes produits, élargissait quelque peu le cercle de ses privilégiés, et conviait les signataires du présent procès-verbal à se rendre compte « de visu » des faits qui se passaient à ses séances.

Par suite donc de cette invitation, le dimanche 22 juillet 1900, à 9 heures du soir, les personnes dont les noms suivent se trouvaient réunies dans le salon du petit hôtel de Mme de Laversay. Outre l'hôtesse et le médium, le prince Wiszniewsky et la princesse Wiszniewska, M. le Dr Bécour, et Mme Bécour, Mme Leymarie, femme de notre sympathique directeur, M. Béra et Mme Béra, M. Cote, M. Martins Velho.

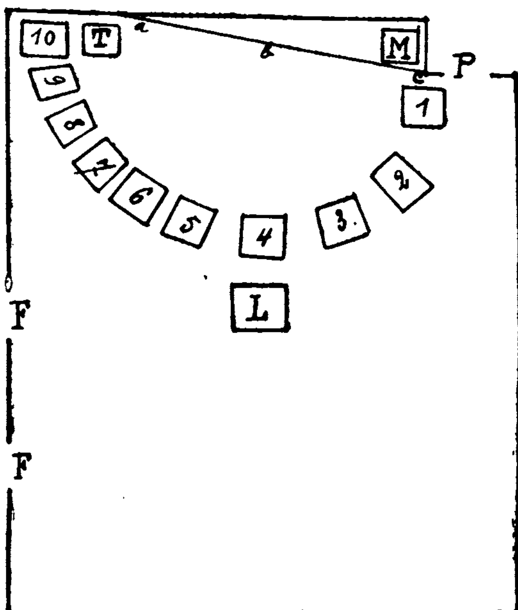
Tous les Parisiens se rappellent les chaleurs excessives dont nous avons joui vers la fin du mois de juillet. Cette journée de dimanche avait été une des plus chaudes de la série, et la température de la soirée était accablante. C'était une condition défavorable. Néanmoins le médium ne voulut pas ajourner la séance, en raison de son prochain départ. A 9 h. 1/4 les invités se rendaient donc dans la salle des séances, située au deuxième étage, où un cabinet était disposé, et se plaçaient dans l'ordre indiqué sur le plan.

Le cabinet était formé dans l'angle proche de l'unique porte de la pièce, par deux rideaux *ab* et *bc* d'étoffe épaisse et sombre tombant du plafond au tapis (1). Les murs, ainsi qu'il a été constaté, sont pleins, sans placard, ni porte dissimulée. Pas de trappe au plafond ni au plancher.

LÉGENDE

1. Prince Wiszniewski.
2. Mme de Laversay.
3. M. Martins Velho.
4. Princesse Wiszniewska.
5. Mme Béra.
6. M. Béra.
7. Mme Leymarie.
8. Dr Bécour.
9. Mme Bécour.
10. M. Cote.

T. Table.
M. Médium.
L. Lampe.
P. Porte.
F.F. Fenêtres.
a. b. c. Rideaux



L'intérieur du cabinet est visiblement nu. Une chaise unique occupe seule le petit côté du triangle. Cette chaise est clouée au plancher. C'est là que s'asseoira le médium.

Mme Corner prend sa place. C'est une femme d'une quarantaine d'années environ, brune, les cheveux très noirs, petite de taille, mais forte. Elle est vêtue d'une robe foncée, décolletée, les manches courtes avec une dentelle blanche flottante vers le coude. On lui lie les mains avec un fort ruban de fil neuf. Le ruban serre d'abord chaque poignet très fortement, puis les mains sont réunies avec un jeu de dix centimètres environ d'intervalle. La

(1) Les rideaux qui ouvraient au milieu avaient $2^{m}45$ de largeur.

taille est prise de même dans un ruban noué au dossier de la chaise, enfin le ruban des poignets est rattaché à celui de la taille. Tous les bouts libres des rubans sont cachetés sur une carte. Dans cette situation le médium ne peut ni se lever, ni se servir de ses mains à plus de dix centimètres de son corps. Elle a toutefois la liberté de s'éventer, vu la chaleur suffocante du cabinet.

Cela fait, les lumières sont éteintes, à l'exception de la lanterne L garnie de papier rouge, et dont la lampe est tenue très bas. La clarté est suffisante pour que personne ne puisse quitter sa place sans être aperçu de tous, mais on ne distingue plus les couleurs ni les traits du visage.

Les assistants forment la chaîne. Il est donc doublement impossible à qui que ce soit de se glisser par la seule ouverture P dans le cabinet.

Dix minutes se sont écoulées à peine lorsque l'on entend la voix du « capitaine ». C'est une voix rauque et peu naturelle. Il ne s'exprime qu'en anglais. Il gourmande le médium qui agite son éventail, et lui dit que ce mouvement entrave son travail. Une courte discussion s'engage entre lui et Mme Corner, qui se termine par la chute de l'éventail, violemment projeté à l'ouverture des rideaux en *b* et qui vient très adroitement tomber dans l'intervalle entre 7 et 6, sans toucher personne. Il en est de même du collier du médium qui vient, quelques instants après, tomber sur les genoux de la princesse W..... Puis un grand bras blanc et nu jusqu'à l'épaule apparaît en *b* à la hauteur de 2 mètres environ du sol. Quelques instants après « Marie » se montre à l'ouverture *a*, extrémité gauche des rideaux. Ce point est éloigné d'environ 2 m. 50 de la chaise du médium et c'est là que se produisent presque constamment les apparitions de « Marie » pendant cette soirée. Néanmoins, à plusieurs reprises, elle a été vue très nettement en *b* et même en *c*, mais dans ce dernier cas, il se produit toujours une altercation entre elle et le « capitaine » qui prétend qu'on empiète sur sa place.

Autant que je puis distinguer « Marie », elle est plus grande que le médium de toute la tête, souple, élancée et blanche de peau. Elle porte une longue robe blanche à grands plis, elle est très décolletée et a les bras nus qui paraissent très bien faits. Il n'en est pas de même du visage qui me paraît comme une tache blanchâtre, très longue. Je n'ai pu distinguer la coiffure. « Marie » s'exprime en français. Elle chuchote plutôt qu'elle ne parle. Il m'a toujours semblé que son français était correct et différait sensiblement, comme accent et tournure, de celui du médium que j'ai fait causer à l'issue de la séance à plusieurs reprises.

Parmi les divers incidents qui se sont produits, je me souviens des suivants. M. Côte placé en 10 (Voir le plan) a donné à « Marie » une boîte de bagues, que celle-ci a portée au prince W... placé en 2. Celui-ci est un favori de « Marie ». Plusieurs fois, nous dit-il, il a pu toucher ses mains,

son visage et sa poitrine ; une fois, il a senti une grosse main d'homme, qu'on croît être celle du « capitaine ». Un carton lumineux est placé sur la table T. « Marie » le prend et l'approche de son visage, mais sans grand succès d'éclairage pour moi. Sur cette même table, elle prend un crayon et du papier et avec ce bruit sec et automatique et ces mouvements brusques et mal réglés que connaissent tous ceux qui ont vu faire de l'écriture mécanique par des médiums, elle trace rapidement quelques mots d'adieu.

A ce moment, on distingue la voix de « Su-Su » qui désire faire son apparition. A la suite d'une légère discussion, elle est congédiée par le « capitaine » et « Marie » qui la traitent dans une langue plutôt verte. Finalement, un homme petit et brun, que je distingue mal, apparaît à deux reprises en *a*. Sa présence paraît jeter du trouble dans les manifestations, qui s'affaiblissent de plus en plus malgré la recommandation qui nous est faite de soutenir une conversation animée. Le carton lumineux est rejeté par l'ouverture *b*, et aussitôt se produisent en cet endroit du cabinet plusieurs feux follets qui voltigent. Puis, après un assez long repos, le capitaine annonce la fin de la séance, recommande quelques soins à donner au médium et fait ses adieux.

Les lumières sont rallumées et les assistants constatent que le médium se trouve assise et liée sur sa chaise comme au début de la séance. Les nœuds sont intacts ainsi que les cachets, et ma voisine, Mme Leymarie, m'affirme qu'aucun pli des rubans ne trahit un effort de la part du médium pour faire glisser ses liens.

Convaincus et incrédules peuvent également, à mon sens, trouver matière à argumenter sur cette séance. Les derniers feront remarquer que l'obscurité était trop grande pour que l'on puisse bien distinguer les traits, que l'obligation de causer favorise et masque les bruits du médium qui se travestirait, que le temps qui précède et surtout celui qui suit les apparitions pourrait bien être utilisé par le médium, que la ventriloquie peut expliquer les voix, et l'adresse les déguisements, étant donné que les « Esprits » n'ont point franchi les rideaux une seule fois.

Les spirites feront remarquer qu'on ne pouvait attendre mieux d'une séance où les éléments étaient hétérogènes, qu'il est absolument certain, en raison de l'honorabilité de l'hôtesse, qu'aucun compère n'a pu se glisser dans le cabinet, et que le médium, n'ayant pu se débarrasser de ses liens, ne pouvait jouer avec ou sans costumes et masques, les rôles assumés. D'autres, mieux placés, diront leurs impressions. Pour nous, nous avons rapporté fidèlement ce que nous avons vu, sans rien diminuer ni ajouter, et sans nous charger de rien expliquer.

G. BÉRA.

Durant vingt-huit ans d'étude et de pratique spirite nous n'avons jamais rencontré de médium à matérialisations et nous acceptons avec reconnaissance l'invitation de l'aimable présidente de l'Alliance universelle des femmes pour la Paix qui nous présente à Mme de Laversay.

Nous écoutons le récit de quelques faits se rapportant à Mme Corner et nous examinons ce médium si étrangement, si merveilleusement doué. Sa robe sombre décolletée en carré, garnie de dentelle à l'encolure et aux bras est ajustée.

Mme Corner est sympathique, elle se prête de bonne grâce à toutes les ligatures et fait même remarquer qu'il est préférable d'ajouter de nouveaux liens à ceux qui déjà paralysent une partie de ses membres. On relie ses mains à sa taille.

Nous ne referons pas le schéma présenté par M. Bera, nous en reconnaissons l'exactitude. Nous sommes placés M. Becour et moi aux n°s 8 et 9. M. Becour tient la main de Mme Leymarie et la mienne, je donne l'autre main à M. Côte qui est tout proche de la petite table T et de la draperie A.

On nous recommande de ne point quitter la chaîne, de converser d'une façon discrète et de ne jamais chercher à saisir l'esprit.

Sur la table T se trouvent du papier, un crayon, une boite contenant cinq bagues, en dessous de la table est une plaque de magnesium la partie éclairée retournée contre la muraille.

L'obscurité est mitigée par la lanterne rouge. Je fais abstraction de toutes idées antérieures, ce nouveau phénomène devant être observé avec impartialité.

La voix du capitaine, éraillée, étrange, gourmande le médium. J'entends le froissement de l'éventail qui est violemment projeté entre la draperie B.

La séance de matérialisation commence, malheureusement je n'ai pu classer les phénomènes qui se produisent rapidement et durent peu.

Une forme féminine grande et svelte, d'une lumineuse blancheur apparaît tour à tour aux trois issues du rideau et se présente surtout en A et B.

Longue et mince une première fois, ramassée, enveloppée de voiles qui nous semblent amoncelés, elle apparaît une seconde fois en B.

Puis les manifestations se concentrent et s'affirment à l'angle A. L'esprit nommé Marie ouvre la boite posée sur la table. M. Côte constate que Marie a enlevé les cinq bagues qu'elle contenait.

Plus tard, sur la demande d'une des dames présentes, Marie consent à me remettre les bagues.

J'éprouve l'impression très nette d'une main chaude aux doigts effilés qui me prend la main, y dépose les bagues et replie mes doigts avec insistance pour ne pas laisser glisser les objets qu'elle rapporte. Cette main est douce, ses mouvements sont très rapides, sans brusquerie, mais quoique je dis-

tingue bien mes voisins, je ne vois pas la main dont je sens l'attouchement, je ne vois rien s'y rattachant.

Peu après la draperie A se soulève, très près de moi Marie apparaît. Le bras nu levé en une pose très gracieuse, les épaules nues aussi sont d'une forme superbe.

Maintenant Marie se penche sur la table T; j'entends l'écriture hâtée et saccadée, puis le papier vivement retourné sur lequel elle écrit de nouveau.

A l'issue de la séance nous y lisons ces deux phrases.

« Je vous remercie de votre bien.....

« Je vous fais mes adieux.

Marie vient prendre la plaque de magnésium, la draperie A soulevée nous laisse voir la plaque sur la muraille, bien au dessus de notre tête, une main d'enfant s'y dessine.

La voix de Marie s'élève irritée contre l'esprit *Sou-Sou* dont on nous explique l'intrusion.

La plaque, jetée hors du rideau, tombe près de 8; nous voyons des lueurs.

Peu après une forme masculine étrangement costumé, déjetée, rabougrie, apparaît quelques secondes.

Cette apparition évoque en moi l'idée d'un être de l'au-delà déjà entrevu en un autre genre de manifestations, je cherche en vain. Il se montre une seconde fois. Cet être étrange rappelle à M. Bécour, Triboulet, le fou de François Ier, qui lors de nos débuts spirites s'incarna souvent dans un médium dont il transformait le visage et le corps et qui donna des scènes pénibles et pathétiques, ne se rapportant en rien du reste à la légende connue.

En me rendant chez notre aimable hôtesse, Mme de Laversay, j'avais prié mentalement un personnage du XIVe siècle qui aida mes débuts spirites et me donna les preuves *incontestables* d'une protection efficace, de se manifester d'un façon quelconque.

Ce personnage a-t-il poussé Triboulet à apparaître?... Je n'ose rien préjuger à ce sujet. Y a-t-il eu simple coïncidence?... Il eût fallu d'autres séances pour élucider la question.

La séance se termine peu après; les liens qui emprisonnent Mme Corner sont intacts, tandis qu'elle va respirer au dehors, je m'assieds sur sa chaise. Il est impossible que, seule, vêtue comme elle l'est, elle ait pu se grimer et apparaître très grande, d'une blancheur lumineuse, être à la fois Marie et un homme difforme, puis montrer une main d'enfant.

Mme Corner est petite, Marie est grande. Sa taille varie à chaque apparition, c'est comme un corps mal formé dans sa partie inférieure qui semble flou.

A 2 m. 50 du médium, par la draperie A, Marie s'est montrée plusieurs fois et nous n'avons remarqué, durant ces courtes et fréquentes manifestations, aucune ressemblance avec Mme Corner.

J'ai pu intervertir l'ordre des phénomènes, mais j'affirme les avoir vus tels que je les ai décrits.

La bonne foi de Mme Corner ne peut être mise en doute dans le milieu où elle se trouvait et avec les précautions qui avaient été prises.

J. BÉCOUR (PAUL GRENDEL).

J'ai vu les matérialisations relatées plus haut, grâce à l'aimable intervention de Mme la princesse Wisniewska et de Mme de Laversay qui, comme nous étudient les lois inconnues.

— J'ai vu plusieurs fois les formes psychiques à moins d'un mètre de distance de ma chaise et à près de 3 mètres de celle du médium lié, attaché, et vérifié par moi.

Je déclare que Florence Cook (MM. Corner) est toujours l'excellent médium dont s'est servi l'illustre savant W. Crookes pour étudier les plus beaux phénomènes d'une doctrine plus belle encore.

Dr BÉCOUR.

A PROPOS DE MÉDIUMS

Il y a de cela vingt ans passé.

Un délégué d'extra-terre se présenta à moi par le phénomène d'incarnation. Dans le langage le plus élevé il m'annonça l'œuvre de « La survie », long travail pour lequel j'étais désignée. Je devais publier les messages et les phénomènes des Invisibles destinés à nous instruire de la grande loi d'amour toute puissance et des relations existant entre les mondes. J'obéis et j'acceptai la mission de protéger les médiums sincères, de les faire comprendre. Ces interprètes nous prouveraient de diverses manières l'ingérence des intelligences de l'Espace parmi les Terriens, l'enchaînement qui relie les mondes, le pourquoi de la souffrance, la raison de l'existence, l'évolution de tout être, et le beau devenir de l'homme.

J'avais amassé déjà, pendant de longues années, un stock très respectable de phénomènes de tout ordre : phénomènes de table, écriture directe, musique, voix de l'au-delà, incarnations, mouvements sans contact, lévitation, apports, matérialisations, moulages.

Je dois confesser qu'au début de mes études je m'étais montrée rebelle à toute confiance en ce que je croyais être le surnaturel, l'illusion, la fraude. Je me suis laissé entraîner pourtant par des spirites déterminés auxquels je

ne pouvais refuser ni bonne foi, ni intelligence, et je me hasardai à m'embarquer sur une mer inconnue que je croyais pleine de dangers... pour la raison humaine.

Ma pauvre petite barque fut sur le point de chavirer au milieu des écueils de l'animisme, de problèmes troublants, de phénomènes tronqués et de fraudes d'esprits, plus redoutables que celles des médiums. Je demandais à retourner au rivage tranquille, quand des clartés, enfin, me firent relever la tête et reprendre mes avirons. J'accueillis donc bien l'esprit qui vint me proposer le travail de « La survie » ma conviction étant devenue absolue.

Pourtant je comprenais plus que jamais combien nous savons peu, et ce qu'il nous reste à faire !

Mon incrédulité d'il y a trente ans me donne une indulgence grande pour tous ceux qui ne peuvent accepter nos phénomènes, surtout le phénomène de matérialisation. Rien dans notre éducation ne nous prépare à ces merveilles, bien au contraire ! Les dogmes religieux, leurs châtiments, leur enfer, — lieu de supplices *éternels* — nous enveloppant de ténèbres, repoussent les terrifiés qui se sauvent, comme l'on se sauverait d'un brasier, pour aller se perdre dans le désert, dans le néant !...Oui, plutôt le néant !

Mais les âmes élevées sont affamées d'idéal. Et si cet idéal, que l'on croit être l'irréalisable rêve, prend un corps, devient science, grâce aux recherches des savants s'appuyant sur des faits d'une matérialité brutale, glorifions hautement ces savants.

Camille Flammarion n'a-t-il pas franchi les barricades qui séparent les mondes (1) pour prouver la solidarité partout ? Pour prouver qu'il n'y a qu'un Dieu – âme universelle — pour *tous* les êtres, et que ce Dieu est bon » ?

William Crookes n'a-t-il point affirmé la matérialité momentanée de nos correspondants de l'espace descendant de leurs sphères pour nous prouver l'immortalité ?

Glorifions aussi les nobles médiums, — ces sacrifiés — qui prêtent leurs molécules vivantes, leur fluide vital à nos beaux phénomènes, car par leur constitution ils deviennent des instruments indispensables. Et cela au prix de quels dangers ! Des imprudents, des ignorants, des curieux malveillants ne voulant pas reconnaître les conditions nécessaires pour obtenir des matérialisations peuvent, par un acte brutal, empêcher les molécules, le fluide animalisé du médium de lui être rendus.

Mais si le premier de nos devoirs envers nos inspirateurs de l'espace est de protéger leurs intermédiaires, de les aimer, il n'est point assez de blâme pour les sacrilèges qui se jouent de sublimes efforts.

(1) *Pluralité des existences.*

On prétend que ceux-là se recrutent surtout parmi les médiums qui se font payer. Suivant mes observations, c'est une erreur.

Le médium amateur, d'un amour-propre excessif, généralement, profitant de la confiance que son désintéressement inspire, s'oublie facilement et ne peut continuer longtemps ses inqualifiables plaisanteries. J'en ai connu de très habiles qui, pour arriver à faire croire à la volonté de parents décédés, s'exerçaient à imiter divers phénomènes, particulièrement l'écriture directe. D'autres contrefont des phénomènes par pur besoin de mensonge, mais ils se trahissent eux-mêmes, souvent avant d'arriver à leur but, ou bien plus tard, par amour-propre toujours, ils ne peuvent résister à l'envie de raconter leurs tours, riant bien en se rappelant « les têtes » de leurs dupes.

Quant au médium vraiment doué il sait trop bien à quoi il s'expose pour risquer légèrement, s'il était découvert, de perdre son honneur, ses moyens d'existence. Et puis s'il avait *l'habileté* — non la *médiumnité*, et qu'il n'ait d'autre mobile que l'argent, il donnerait des représentations intitulées : — Trucs du spiritisme — et il serait couvert d'or par nos antagonistes. Que d'argent n'a-t-on pas offert aux médiums pour leur acheter leur *savoir faire* !

A ce sujet je me rappelle un article d'un célèbre physicien dans les *Annales psychiques*. — Il y a longtemps de cela. — Je n'ai point sous les yeux le nom du physicien. Il se faisait fort de démontrer et d'imiter sur ses ardoises les trucs de Slade. Si Slade eût connu ces trucs, ils lui eussent rapporté de jolis profits sans avoir besoin de mettre sa médiumnité en cause.

L'imitation des prétendus faux sur ardoise de Slade m'ont fait beaucoup de peine à moi qui ai obtenu de si beaux phénomènes de ce puissant médium. J'en citerai un à propos d'écriture.

J'avais conduit chez lui un incrédule, M. Lagrave. Après divers phénomènes stupéfiants, M. Lagrave demanda si un esprit pourrait répondre à une pensée non exprimée. Cela étant accepté, nous entendîmes le bruit d'un crayon écrivant entre les deux ardoises ficelées, cachetées, apportées par l'incrédule lui-même qui put bientôt lire cette réponse :

— « Oui, Monsieur, je crois qu'il pleuvra demain. »

. . . .

M. Lagrave avait demandé : « Pleuvra-t-il demain? »

Je demande à mes lecteurs s'ils connaissent un crayon assez génial par lui-même, pour répondre aussi clairement à une question mentale spontanée.

Je les renvoie aux études du Dr Gibier.

Il a été grandement question au mois de juillet à Paris de la réapparition de Mme Corner, Florence Cook, ancien médium de William Crookes. Mon départ de Paris m'a malencontreusement empêchée de faire chez moi, par

son intermédiaire, des expériences avec des psychistes sérieux. Je suis donc privée de vous offrir mon compte rendu, mais la bonne grâce avec laquelle Mme Corner se prête aux garanties les plus rigoureuses qu'on puisse imaginer, les grands coups que j'ai entendu frapper autour d'elle, certains phénomènes que je ne puis relater parce qu'ils n'ont point eu lieu chez moi, me font bien augurer d'elle.

De mes amis dignes de foi m'ont raconté qu'aussitôt arrivée, elle avait à table, à la fin du dîner, produit un phénomène de déplacement d'objet sans contact, au moment où l'on s'y attendait le moins.

A l'extrémité de la table était assis un jeune homme qui ne prenait poin part à la conversation engagée entre la maîtresse de la maison, un invité et et Mme Corner. Le jeune homme se leva et sortit de la salle à manger. Dans le mouvement qu'il fit en se levant, il avait fait reculer sa chaise. Cette chaise sans que personne fût assez près d'elle pour pouvoir la toucher, se rapprocha de la table comme pour garder sa place. Ce phénomène se répéta deux fois en pleine lumière, le même soir.

Des récits de quelques-uns de mes amis raffermissent encore ma confiance :

Une dame anglaise avait obtenu dans une série de séances données au couvent qu'habitait Mme Corner, des matérialisations complètes. Les liens qui garrottaient le médium étaient cousus.

Le prince W. m'écrivit à Wiesbaden au mois de juillet.

— « Nous avons eu sept séances de Mme Corner. Miss Mary qui a remplacé Katie King nous a parlé, serré les mains, embrassés ; nous a donné des fleurs ; nous a fait l'écriture directe; a entrelacé le cou de ma femme et a éclairé par un carton lumineux, sa tête et celle de ma femme pour que tout le monde puisse bien la voir. Elle tapait sur la table en disant :

— « Vous pouvez dire que vous m'avez vue, que je suis là ».

Pendant ce temps Mme Corner dormait d'un sommeil profond sur une chaise clouée, dans un sac d'étoffe noire avec six cadenas fermés (1). Nous avions environ 20 témoins.

Ces récits augmentent mon regret de n'avoir point eu chez moi de séances me donnant le droit de joindre mes observations à celles de mes invités que j'eusse choisis parmi les membres de divers groupes.

A vous, savants honorés et médiums de bonne foi et de bonne volonté, s'adressent nos supplications de faire jaillir la lumière qui éclairera les destinées de l'homme, et fera entrer notre pauvre humanité dans une ère nouvelle.

Vous serez de grands bienfaiteurs !

RUFINA NOEGGERATH.

(1) Avec 6 clefs différentes. Le sac a été fait chez le tailleur Dusautoy.

Après avoir signé cet article, *la Paix universelle* du 16 au 31 août m'est tombée sous les yeux.

J'exprime la peine que j'éprouve de voir notre sympathique psychiste, M. Erny, accueillir en ma défaveur, le malentendu qui s'est glissé dans le numéro du *Monde Invisible* dont il est question.

Je m'en étais expliquée avec Mgr Méric. Une correspondance très courtoise s'en était suivie et je ne croyais pas que cela pût avoir de suites parmi ceux qui me connaissent quelque peu, et surtout parmi ceux qui ont lu *La Survie*.

Je prie le lecteur de relire dans cette œuvre les textes qui sont incriminés, et particulièrement les lignes suivantes, page 66, concernant les matérialisations.

Il est aussi impossible à un esprit de prendre un corps qui ne lui appartient pas, qu'à nous-mêmes de prendre le visage d'autrui.

Le soupçon que j'ai voulu accréditer de faux esprits enseignant chez moi pendant de nombreuses années des erreurs graves, me cause un chagrin trop grand pour que je ne me défende point.

J'ajoute encore que pour produire des matérialisations, *il faut* des médiums, mais que les médiums ont des spécialités différentes, sont de diverses catégories. De là, sans doute, est venue l'erreur contenue dans le *Monde Invisible.*

J'espère que M. Erny et ses lecteurs me feront l'honneur de s'en rendre compte.

R. N.

LES VISIONS DE MADAME DE FERRIEM

Cher Monsieur Leymarie,

M. Frédéric-Godefroy Kerkau, ardent défenseur du spiritisme en Allemagne et écrivain distingué, rédige à Berlin le journal *Die Scherin de Ferriem* (La voyante de Ferriem). Ce journal ne s'occupe que de la médiumnité du célèbre médium-voyant de la Friedrichstrasse de Berlin, Mme de Ferriem. C'est elle qui avait prédit, en 1886, que l'année 1888 verrait trois empereurs se succéder sur le trône de l'empire allemand. Ceci, comme on se rappelle, se réalisa avec une exactitude surprenante. En 1888, les empereurs Guillaume Ier et Frédéric III moururent et Guillaume II monta sur le trône. Avant cette époque et depuis, Mme de Ferriem a eu des visions remarquables dans un état de demi-sommeil somnambulique. Elle eut la vision d'un tremblement de terre au Japon, le naufrage du steamer « Iltis », le cyclone de Saint-Louis, l'accident du couronnement de Moscou, où, comme on se rappelle, des centaines de personnes trouvèrent la mort. Toutes ces prédictions se sont réalisées, mais il y a des prédictions non encore accomplies. Les voici telles que je les traduis du journal *Die Scherin de Ferriem*, du 20 septembre 1899.

1° Ecroulement d'une maison aristocratique à Dresde; 2° catastrophe sur le lac de Muggelsee, près de Berlin, où beaucoup de patineurs trouveront la mort sous la glace; 3° la disparition d'une ville en Egypte. Le médium voit très distinctement une ville dans le désert de l'Egypte; une grande mosquée en face de la voyante. Tout à coup une énorme poussière se lève et toute la ville disparait sous le sol; 4° une grande inondation à Swinemunde; 5° écroulement d'un pont de chemin de fer dans le nord de l'Angleterre. La voyante aperçoit un grand pont sur une rivière. Sur le pont les lampes sont allumées. Le pont porte un écusson, sur lequel la voyante aperçoit un marteau et le mot : « Victoria ». Un train sur lequel le médium lit le mot : « Glasgow », arrive à toute vapeur. On entend un terrible craquement et le train se précipite dans la rivière. Tout près de la catastrophe se trouve une grande ville avec un port. A quelque distance du pont sur la rivière le médium voit un steamer allemand : « Irene »; 6° catastrophe de chemin de fer près de Kosen. C'est un déraillement d'un grand train avec deux locomotives. Le médium voit arriver un train à toute vapeur. Une masse de personnes, surtout des enfants, sont écrasés. Le train arrive de Kassel et le déraillement a lieu dans les environs de Kosen; 7° prédiction à propos de la cathédrale de Berlin. Une masse de monde se trouve sur la place devant la cathédrale. On entend le glas funèbre. Les messieurs se découvrent. C'est un grand deuil pour la ville et pour tout le pays. Ceci aura lieu juste une année après l'achèvement de la cathédrale, qui est en construction aujourd'hui (la vision a eu lieu le 23 mai 1899); 8° la voyante aperçoit sur le « marché des Gensdarmes » à Berlin, plus de 100 cercueils, beaucoup de convois funèbres traversent la ville; 9° une catastrophe dans les mines de houille de Brix (Dux) en Bohême. Selon l'apparence du ciel, cette catastrophe aura lieu à l'entrée de l'hiver; 10° l'incendie d'un quart de ville de Budapesth, en été, le soleil donnant; 11° attaque d'un homme âgé par un brigand. Sur un train qui passe à proximité le médium lit : « Cologne-Berlin »; 12° une vision remarquable, c'est celle de l'apparition d'un *grand réformateur*, que Mme de Ferriem voit prêcher devant des milliers de personnes dans des grandes villes telles que Vienne, Berlin, Amsterdam, etc. Ensuite le médium le voit en société des monarques et des princes, portant partout la paix et réorganisant tout. Il est de grande taille, élancée, majestueuse, pâle de figure, blond, la bouche souriante. Sa figure est belle et très expressive; 18° *Incendie dans le port de New-York. Cette vision eut lieu en janvier* 1898 *et vient de se réaliser voici* 15 *jours.* A ce sujet M. Frédéric Godefroy a écrit dans le journal *Die Scherin de Ferriem*, du 1er décembre 1899, ce qui suit :

... « Bientôt il y aura un grand incendie à New-York. Cet incendie sera occasionné par une catastrophe dans le port. La voyante fixa un point sur le plancher et dit : « Je vois un steamer en flammes dans le port de New-York,

et j'entends une terrible explosion... « Autant qu'il m'est permis de voir, ce « n'est pas un steamer américain... Cette ville est New-York... je la reconnais « bien... je ne me trompe pas, attendu que je la connais fort bien depuis mon « dernier voyage en Amérique... C'est un terrible incendie... Tant de steamers « en flammes !... Et cette fumée si noire, si épaisse !... Ah ! quel malheur !... « Oui, je vois la ville et le port... C'est un incendie dans le port ! »

J'ajouterai ici que l'incendie dans le port de New-York a été prédit encore le 7 juillet 1898 par le célèbre médium-voyant de Californie, M. le Dr Max Muehlenbruch. Cette prédiction a été publiée dans la brochure : « *Dr Max Muehlenbruchs four editions of Prophecies.* »

« M. le Dr Max Muehlenbruch, de Oakland (Californie), que je connais depuis longtemps et avec qui je suis toujours en correspondance, m'a autorisé de traduire ses prophéties et de les porter à la connaissance des lecteurs de la *Revue Spirite.*

« Agréez, cher Monsieur Leymarie, mes sentiments affectueux.

« JOSEPH DE KRONHELM. »

P. S. — Je viens de recevoir à l'instant les journaux russes, apportant la nouvelle de l'assassinat du roi d'Italie. Voici la prédiction à ce sujet faite par M. le Dr Max Muchlenbruch, le 10 juin 1899.

« The King of Italy will pass out very quickly and mysteriously. *It looks like assassination.* »

Gajsin, Podolie (Russie).

APPARITION

M. C. H. de Lancey, dans un récit publié par le « Coming Age » donne des détails sur l'apparition d'une forme qui ressemblait exactement à son père, mort subitement six mois auparavant.

Vers onze heures, il était parfaitement éveillé et venait de se mettre au lit, très préoccupé de la situation très embrouillée que la mort de son père lui avait causée.

Une petite lampe veilleuse brûlait dans la pièce.

Près de la cheminée où le feu était presque éteint, était placé un fauteuil en osier.

Tout à coup, M. de Lancey aperçut distinctement la forme d'un homme assis dans ce fauteuil. Sa première impression fut que quelqu'un s'était introduit dans sa chambre, mais se rappelant que les fenêtres et les portes étaient bien closes et fixant toujours le personnage assis, il le vit comme

entouré d'une douce lumière; puis la figure s'étant tournée vers lui, il reconnut parfaitement son père.

Surmontant son émotion il put s'approcher et se rendre compte qu'il avait véritablement son père devant lui; c'était la même couleur très particulière des yeux, même sourire, etc.

Il savait que son père avait eu un doigt amputé et prenant la main droite du spectre, il constata l'absence de ce doigt. Enfin, la voix était toujours la même et il put causer avec lui, entendre ses conseils et les renseignements qu'il donnait au sujet des affaires en litige, question qui paraissait beaucoup le préoccuper.

M. de Lancey s'étant retourné pour éveiller sa femme vit au même instant la lumière qui éclairait l'apparition diminuer, et la forme de son père disparaître par le plafond de la chambre

Je sais, dit M. de Lancey, que c'était bien mon père; je sais aussi que j'étais en parfaite santé et très éveillé pendant cette apparition. »

APPARITION ET DÉMATÉRIALISATION

Le Journal de Boston, *Le Globe*, relate cet incident survenu à Dansury, département de Connecticut.

Mme M. Pettit, en parfaite santé, s'était rendue de sa ville, Brooklyn, à Dansury, pour visiter sa fille Mme Lée, dont l'époux est bien connu. Elle était alitée par suite d'une opération chirurgicale. Mme Pettit, selon son habitude, s'était fait servir au lit son déjeuner, très tard, le dimanche matin.

Vers midi, son gendre lui avait fait une courte visite, au moment où elle déjeunait de bon appétit. Elle était dans son état normal, ne se plaignant de rien. Il la quitta et elle semblait satisfaite de vivre.

Quelques moments après cette visite, Mme Lée qui était toujours alitée et couchée dans sa chambre,après des appels stridents,déclara qu'elle venait de voir et bien reconnaître la forme de son père, lequel était décédé depuis seize ans; cette apparition avait traversé l'antichambre et s'était dirigée vers la chambre occupée par Mme Pettit.

Mme Lée entendit prononcer ces paroles : *Marguerite, venez avec moi*; saisie de frayeur et incapable de se mouvoir, ou de crier, elle resta clouée dans son lit!... elle écoutait avec angoisse, en portant ses regards vers la chambre de sa mère.

Mme Lée entendit alors la voix de sa mère; elle répondait à son mari; mais Mme Lée ne pouvait percevoir les paroles échangées; après un instant plein d'angoisse, la porte de la chambre s'ouvrit et la forme de M. Pettit

sortit, emmenant avec elle la forme de sa femme ! Toutes les deux s'évanouirent devant la pauvre malade, et alors, seulement, elle put crier au secours, d'une voix tremblante mais vibrante.

M. Lée s'empressa d'accourir, voulut calmer cette angoisse due, pensait-il, à une crise nerveuse ; pour obéir à la chère malade, il se rendit alors dans la chambre de sa belle-mère qui était toujours au lit, mais *morte subitement*. Donc, les doubles animiques de M. et Mme Petitt s'étaient bien présentés à la vue de Mme Lée, pour lui prouver leur survivance à la mort corporelle.

MADAME ADÉLAIDE C. LITTLEFIELD.

(*Le nouveau médium de Boston*).

Le développement extraordinaire de la médiumnité d'une artiste, Mme Adelaïde C. Littlefield, a causé, nous dit la *Light of Truth*, du 26 mai dernier, une grande sensation dans les cercles littéraires et maçonniques de Boston. Cette dame qui habite un joli hôtel, 218 Colombus avenue, est connue depuis longtemps par la société comme cantatrice et par l'Eglise dont elle est membre. L'entrée de cette artiste dans les rangs des spirites est un véritable succès, si l'on veut bien remarquer que tous les obstacles et tous les arguments possibles ont été employés par sa famille et par l'église pour s'y opposer. Comme elle appartient à la société la plus choisie et la plus exclusive, étant une des 400 de Boston, et qu'elle est bien reçue par plusieurs gouverneurs et anciens gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre, nous ne doutons pas qu'elle ne se fasse une clientèle à laquelle peu de médiums moins favorisés peuvent aspirer. C'est un fait bien connu dans plusieurs cercles qu'elle est parvenue à attirer sur les spirites un mouvement sympathique, là où toutes les autres influences n'avaient pu réussir. C'est à elle que l'on doit les Lettres dites de « Roxbury » qui ont exercé sur la presse une influence si favorable au phénomène.

Les premières preuves du pouvoir spirituel données par le médium furent les tables basculantes, les coups, le mouvement des petits objets, etc. Ensuite elle fut développée pour la psychométrie, la transe, le langage inspiré, le piano, la peinture sous la direction d'Esprits-artistes, le pouvoir de décrire et de guérir les maladies et les souffrances du caractère le plus obscur et le plus difficile. Cette phase tenait tellement du miracle que ses admirateurs l'appelaient « Sainte Adélaïde », et que les sceptiques les plus ignorants et les plus obstinés ont été forcés d'admettre l'existence de grands pouvoirs spirituels, après avoir été guéris instantanément de douleurs qui avaient résisté aux médecins pendant des mois, sinon des années. Les principaux francs-maçons regardent son œuvre médicale comme surhumaine,

surtout depuis que les guérisons sont faites sans le secours de la médecine, de l'hypnotisme, de la chirurgie ou de toute méthode ordinaire. Une preuve que les soi-disant guérisseurs ne peuvent imiter, consiste à prendre un malade inconnu, et les yeux bandés ou dans l'obscurité, à lui dire toute sa constitution physique, ses malaises, ses maladies, ses infirmités, etc., sans même examiner ni toucher son corps, comme font les médecins. Après avoir donné un diagnostic parfait et indiqué le point précis du mal, les Esprits le font disparaître instantanément, souvent d'un simple signe de la main. Mais le travail épuise la force ou « aura » du médium. C'est tellement prodigieux qu'une personne disait : « Si le public connaissait les miracles que fait Mme Littlefield, la maison ne serait jamais assez grande pour contenir la foule qui s'y précipiterait pour être guérie. »

On projette de la présenter aux médecins de l'Université d'Harward, mais comme corps constitué ils combattent ferme le spiritisme, par crainte que la vérité ne se découvre. Quelques-uns ont ressenti le choc électrique qui traverse l'organisme du médium et ont déclaré que c'est le choc le plus fort qui soit sorti d'un corps humain, car il ressemble à celui d'une petite batterie. Par le fait, ce pouvoir est si fort que les sensitifs ne peuvent rester auprès d'elle. Parfois des hommes robustes succombent instantanément au sommeil, ou perdent la parole en sa présence. L'écrivain est familiarisé avec le traitement hypnotique et il peut affirmer que ces phénomènes sont d'un caractère tout différent ; il n'y a là rien qui indique la suggestion, le sommeil hypnotique ou de semblables manifestations bien connues. Peu de médiums sont capables de produire des Esprits éthérialisés ou matérialisés, mais ce phénomène rare et merveilleux se développe remarquablement avec l'artiste de Boston. Dernièrement, on a éthérialisé avec une seule dame plusieurs Indiens gigantesques de plus de huit pieds de hauteur et des nains de moins de quatre pieds, évidemment d'une race préhistorique.

Feu Ben Butler, avocat célèbre, a parlé par ce médium en diverses occasions, de même Phillips Brooks, Lincoln, Edwin Booth, John Wilkes Booth et leur père, le prince Henry d'Angleterre et beaucoup d'autres.

Il semble que la famille, du côté maternel, était très médium, et beaucoup de phénomènes prodigieux sont arrivés chez elle pendant son enfance.

Geo. E. Lathrop, J. R., Boston, Mass : Pour la trad. G. B.

Pour paraître prochainement : *Les Grands Horizons de la vie*, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales, par Albert La Beaucie (prix : 2 fr.)

INSTITUT PSYCHIQUE INTERNATIONAL

Nous sommes heureux d'annoncer la création à Paris d'une Société ayant pour titre *Institut Psychologique International* qui compte déjà parmi ses membres les plus grands savants d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Italie, de Russie, de Suisse. Comité exécutif provisoire : le Dr Pierre Janet, professeur à la Sorbonne, Collège de France, Salpêtrière ; M. Murray, de Londres ; le Dr Richet, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine. Parmi le comité de patronage, nous trouvons : Aksakoff ; Dr Baraduc ; Dr Bernheim ; prince Roland Bonaparte ; William Crookes ; capitaine Sadi Carnot ; Camille Flammarion ; Dr Dariex ; Flournoy ; Dr Héricourt ; professeur G. Hoffmann ; Dr Liébault ; Liégeois ; Dr Oliver Lodge ; Dr Lombroso ; M. Maxwell, magistrat ; professeur Moutonnier ; Myers, président de la Société des Recherches psychiques de Londres ; le prince Henri d'Orléans ; Edmond Perrier, membre de l'Académie des sciences, directeur du Muséum ; Th. Ribot, membre de l'Académie, professeur au Collège de France ; colonel de Rochas ; Van der Maillen, professeur à San Francisco ; Dr Yung, professeur de zoologie à l'Université de Genève et un grand nombre d'autres savants qu'il serait trop long de nommer ici. Le Bulletin de l'Institut psychologique qui va paraître sous peu donnera tous les détails nécessaires ainsi que les statuts (Siège social provisoire, 19, rue de l'Université.)

Un Institut des sciences psychiques vient aussi de se fonder à Paris pour l'étude des phénomènes d'ordre psychique. Le siège social est chez M. Emile Legrand, secrétaire général, 14, rue d'Amsterdam. Comité : Dr Bécourt ; Dr Bertrand-Loze ; MM. Bonardot, Bloume, Brieu ; Dr Cataliotti ; Dr Chazarain ; MM. Cote, Delanne ; Dr Dusart ; Dr Ferroul ; général Fix ; Hugo d'Alési ; Dr le Blaye ; M. G. Le Brun de Rabot ; Dr E. Legrand ; M. Marc Legrand ; Dr Moutin ; Baron de Vatteville.

Nos lecteurs pourront constater avec la plus grande satisfaction que le spiritisme entre tout à fait dans la voie scientifique, ce que le maître Allan Kardec avait prédit. Souhaitons que les travaux de ces deux Sociétés donnent tous les résultats désirables.

CREDO D'UN SPIRITE

Autrefois je fus incroyant, athée et parfois blasphémateur ; éprouvé depuis par le malheur, actuellement je ne crois ni au Paradis ni à l'Enfer, ni à l'efficacité des pratiques religieuses ; je crois que tout n'est pas fini quand le fort et le faible, le sage et le vicieux, le bon et le méchant, le juste et l'injuste, sont couchés côte à côte dans la tombe.

Je crois que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur; que tout se transforme et se perfectionne.

Je crois que tout s'enchaîne et se lie, au moral comme au physique; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi; que chaque effet se rapporte à une cause et que chaque cause engendre un effet identique à elle-même.

Je crois que la vraie vie de l'homme n'est pas dans l'enveloppe corporelle et qu'elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps.

Je crois que la mort n'est qu'une transformation nécessaire, un renouvellement; que tout meurt pour renaître et que rien ne rentre dans le néant.

Je crois que le progrès est la loi générale des êtres, et que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement, logiquement.

Je crois que pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction.

Je crois qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action, qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles; que nul ne peut être méchant ni vicieux sans une perte sûre, sans un dommage certain; que chacun porte ainsi en soi-même le principe de son propre bonheur ou malheur et que tout dépend de la vie qu'on mène et des idées qu'on a.

Je crois donc que l'homme est son propre justicier, qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être, et que ce qu'on appelle la destinée n'est que la résultante, à travers nos vies successives, de nos agissements et de nos libres résolutions.

C'est pourquoi je me suis tracé le programme suivant, qui je m'efforce de suivre :

En toutes circonstances, conduis-toi bien.
Ne fais que des choses bonnes, utiles.
Efforce-toi de devenir sans cesse meilleur.
Sois indulgent et bienveillant pour tes semblables.
Ne te plains ni des hommes ni des choses.
Garde-toi de tout orgueil, d'envie, de jalousie.
Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui.

Quant à ton corps, souviens-toi qu'il est à la merci des dispositions morales de ton esprit, et que le tempérament est en général un effet et non une cause.

Travaille.
Mange uniquement pour vivre.
Ne bois que lorsque tu as soif.
Couche-toi tôt.
Lève-toi de bonne heure.

Enfin prend toujours pour règle que la fin de toutes choses est semblable au commencement. QUIEFFARD.

LES MÉDECINS ET LE MAGNÉTISME

Les médecins sont exposés à de bien mauvais fluides en visitant leurs malades, et ils en restent saturés pour la plupart, jusqu'à la fin de leurs jours. Aussi, combien ils remédieraient à cet inconvénient s'ils avaient soin de se dégager le soir en rentrant chez eux et de se servir, pour leurs ablutions, d'eau magnétisée! Mais il faudrait, pour cela, qu'ils ne repoussent pas le magnétisme comme ils le font lorsque quelqu'un d'avisé leur en parle; la Faculté ne veut pas admettre une chose aussi simple. Aussi en payent-ils le tribut par des maladies tout à fait étranges, et souvent des hallucinations qui seraient presque un genre d'obsession, s'ils ne réagissaient pas de temps à autre par leur volonté.

Le temps viendra où les cures seront beaucoup plus nombreuses par le magnétisme que par la médecine actuelle.

Croyez-moi, docteurs si savants, si profondément savants que vous soyez, étudiez, étudiez encore le magnétisme et croyez que les cures les plus belles, les maladies les plus graves, les opérations les plus difficiles, tout, tout en un mot s'aplanira sur votre route, si, de votre côté, avec la foi sincère, vous savez bien vous élever et ne penser pas seulement à la science mais regarder en haut. Magnétisez... après l'avoir fait pour les autres, faites-le pour vous, magnétisez et dégagez avec votre volonté, vous comprendrez alors votre force et votre puissance.

Le magnétisme fait pour soi-même est toujours une élevation et un appel.

Chaque magnétiseur a des aptitudes et des facultés qui lui sont propres. Il y a tant de sortes de magnétisme pour arriver toujours au même but : le soulagement de ses semblables par élévation ou évocation divine!...

Le magnétisme spirituel est le plus en rapport avec la Divinité, et les effets en sont souvent instantanés, si par une foi ardente et une haute moralité on a su acquerir le fluide des esprits supérieurs.

Voilà pour les médiums guérisseurs.

Mais d'autres personnes aussi, étant saturées de fluide vital et animalisé, peuvent avoir une certaine force et produire des cures, même merveilleuses.

Du reste, leur désir étant toujours de soulager sont-elles soutenues dans leur œuvre de charité.

Façon de magnétiser en cas de mort apparente. — Poser une main sur la tête du patient, et de l'autre, magnétiser de bas en haut, c'est-à-dire en remontant vers la tête et cela, assez vigoureusement, afin de faire revenir le sang au cerveau, en stimulant la circulation.

Il est certainement bien entendu que le magnétisme ne doit pas être fait généralement de bas en haut. Mais il est des cas où c'est urgent. Les docteurs mettent bien, dans certaines circonstances, leurs malades la tête en bas! La congestion de tout le mécanisme vital existe. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'opérer une circulation sanguine : on y arrivera beaucoup plus promptement en magnétisant de *bas en haut* que de l'autre façon; et d'ailleurs, une fois obtenu le résultat désiré, on suivra la marche ordinaire.

Le 22 *mai* 1900. E. BOURLÉ.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

Dire ce que fut la fureur de la blonde sirène, après avoir dégusté, ligne après ligne, la froide et cinglante ironie de cette lettre, serait chose de tous points impossible. Elle commença par s'évanouir consciencieusement et selon la formule, avec attaque de nerfs concomitante ; puis ayant mandé le monsieur aux moustaches en crocs, l'accabla de reproches virulents, l'accusant d'avoir, dans sa fatuité grossière, divulgué le secret de leur commune aventure et sans entendre ses justifications, lui donna bel et bien son congé.

Cela fait, elle relut la foudroyante missive et réfléchit, ayant un pli profond entre ses jolis yeux verts. Ces détails précis que lui donnait Robert sur l'heure de la rencontre, sur la toilette de ce jour-là... Comment donc avait-il pu être si vite et si bien informé? Elle eut peur positivement et crut sentir le mystérieux attouchement d'une aile invisible qui lui aurait frôlé le front... C'était à n'y rien comprendre, en vérité, à se jeter la tête contre les murs — heureusement capitonnés — et à envoyer à tous les diables tous ces monstres d'hommes qui ne lui causaient que des désagréments.

Elle s'enferma pendant huit jours, bouda huit autres jours, retrouva son sourire au bout de la quinzaine et s'enquit de quelqu'autre *monstre*, auquel, dans ses notions de justice féminine, elle se promit de faire expier les torts de ses prédécesseurs.

Quand Robert eut expédié sa lettre de rupture définitive, il lui prit comme une folle envie de courir par monts et par vaux. Il sentait le besoin de s'agiter, de se fatiguer physiquement, pour faire contre-poids à la douloureuse tension cérébrale des jours qui venaient de s'écouler. Il alla revoir ses menhirs favoris, adressa des prosopopées aux mânes des druides... des druidesses, surtout, pour avoir l'occasion de penser à Velléda. Puis il revint par la côte, longea le rivage dont il explora tous les coins et recoins, apostropha la mer sauvage en termes dithyrambiques et rentra enfin à l'hôtel,

harassé d'une bonne et saine fatigue qui, après un souper reconstituant, lui procura une de ces nuits exquises qu'on regrette au réveil et qu'on voudrait recommencer. Pendant cette nuit heureuse il s'était senti bercé par un sommeil à demi conscient, mais néanmoins rempli de rêves qui, mêlant leur fantasmagorie aux réalités de la vie, lui avaient donné l'impression d'une double existence provenant sans aucun doute de ce « dédoublement » dont lui avait parlé Hervé.

Ah ! comme il acceptait maintenant toutes ces étrangetés qu'il qualifiait naguère d'hallucinations ou de folies. Comme il trouvait simple et de tous points acceptable que nous vivions, ici-bas, entourés de la plupart de ceux qui nous ont précédés sur la terre ! Avec quelle ferveur de néophyte, il invoquait tous ces Esprits bienfaisants, tous ces guides célestes qui manifestement venaient de donner à sa vie une orientation nouvelle et qui pour sûr le dirigeraient dans la voie qu'ils venaient d'ouvrir devant lui.

Pendant la journée qui suivit cette nuit réparatrice, il feuilleta certaines pages des livres que lui avait prêtés Velléda et voici quelques-uns des passages auxquels il s'arrêta pour les méditer longuement :

« La science tend à l'esprit, déclare la métaphysique allemande ». C'est maintenant l'heure des âmes, a dit un autre philosophe.

Quelle ampleur donnerait aux tentatives que nous poursuivons en vue de notre évolution progressive, l'acceptation de « l'esprit » comme facteur de cette évolution elle-même. Quel large clavier s'ouvrirait devant l'artiste qui sommeille dans chacun de nous, artiste souvent inconscient, sans doute, mais qui n'en est pas moins contraint de se consacrer à l'œuvre immense et si belle de la floraison et de son individualité.

Qu'il s'en rende compte ou non, chacun de nous a la sourde intuition du travail à accomplir.

Les uns s'y soumettent et travaillent, les autres résistent, reculent, s'obstinent à descendre vers les bas-fonds où les attire une malsaine perversité.

C'est qu'ils ne savent pas, les insensés, qu'il leur faudra, un jour ou l'autre, dans dix ans ou dans vingt siècles, se soumettre frissonnants et vaincus à l'impérieux aiguillon de la nécessité qui s'impose... que chacun s'impose quand l'heure définitive a sonné. A quoi donc sert de regimber ? Il faut que le bien se réalise et que l'évolution s'effectue.

Dans cette marée montante de la vie, qui donc s'aviserait de s'accrocher aux roches basses, pour ne pas suivre la vague et flotter à sa surface qui se gonfle, déferle et s'en va là-bas... là-haut plutôt, conquérir de lumineux rivages ? »

Quels horizons s'ouvraient devant Robert, après de semblables lectures ! L'axe de sa vie était désormais changé. Toutes ces idées nouvelles qui tranchaient si violemment sur le fond terne de son ancienne personnalité,

passaient et repassaient devant ses yeux, comme ces grands vols d'hirondelles de mer qui, sur les eaux d'un vert noirâtre, traçaient leurs éclatants sillages. Sa vie s'illuminerait désormais de ces clartés inattendues, au milieu desquelles rayonnait l'image de la noble jeune fille qui ne lui avait jamais inspiré que de hautes pensées.

Dès le lendemain, il revint au château. De quelles radieuses lueurs, resplendissait la douce figure de Velléda ! De temps à autre, mais à la dérobée, elle enveloppait Robert d'un regard ému, reconnaissant, comme on en jette à ceux qui étaient loin, tout là-bas aux confins de la terre et ne songeaient pas à revenir, mais qui sont revenus cependant et qu'on a « reconquis ».

Reconquis ! Elle n'eût certes osé prononcer ce mot trop explicite. Se rendait-elle compte des sourdes palpitations de son cœur ? Non, à coup sûr. Il est des pensées si secrètes qu'on n'ose les formuler, qu'on les laisse flotter dans le cerveau, imprécises, informes... des choses si délicates qu'on n'ose les effleurer, même du bout du doigt, parce qu'elles nous font l'effet de ces ailes de papillon que le moindre attouchement dépouillerait de leurs poussières colorées.

Il existe tant de sensations inconscientes, dans le cœur d'une femme dont l'âme est restée toute blanche, alors surtout que l'amour vient d'y éclore, que l'on comprend qu'elle hésite à s'étudier de trop près, de peur de découvrir que ce cœur jusque-là si paisible...

Toujours est-il que toutes sortes de liens secrets avaient été créés entre Robert et Velléda, par la commune souffrance qu'ils avaient éprouvée. Commune, oui, car elle avait souffert, elle aussi, par sympathie pour lui, d'abord.. sans compter certaines autres raisons personnelles qui, peut-être étaient venues augmenter et confirmer la sympathie. Aussi avec quelle délicatesse exquise et toute féminine sut-elle, de ses mains légères d'infirmière morale, panser ces plaies qu'elle avait vues saigner !

Ce qui leur parut incontestable à tous deux, c'est qu'ils étaient, l'un et l'autre, l'un avec l'autre, soumis à des influences extraterrestres et entraînés vers un but qui leur demeurait inconnu. Pourquoi chercher, du reste ? Heureux, confiants en leur commune destinée, ils s'abandonnaient à une sorte de passivité délicieuse, semblable à celle que procurent l'opium ou le haschich. Il leur semblait qu'ils se trouvaient ensemble dans une barque fleurie qu'entraînait le courant d'un beau fleuve. Où les entraînait-il ? Ils ne demandaient même pas à le savoir. Heures divines où l'on flotte entre ciel et terre... Assez près de la terre, pour conserver les sensations nettes d'une douce réalité, assez près du ciel, aussi, pour sentir les tièdes effluves d'un monde qu'ont à peine effleuré les ailes de nos songes.

Ils causèrent longtemps. Velléda fit entrevoir à Robert les lueurs de cette vie de l'au-delà dont jouissent à l'avance ceux qui en devinent l'aurore, et

c'est dans la lumineuse atmosphère des régions élyséennes que s'ébaucha leur doux roman... roman si chaste, si timide, qu'ils s'abstinrent l'un et l'autre de franchir la frontière qui les séparait de ce monde enchanté. Dans un moment de tendre exaltation, Robert s'était imaginé, quelques jours auparavant, avoir fait une sorte de déclaration d'amour et il se trouvait que cet amour simplement pressenti venait de se fondre momentanément dans la fraternité de leurs âmes qui, d'un commun élan, s'étaient élancées dans l'empyrée.

Deux jours après, Jacques revint à Plogoff. Il arriva vers le soir, enchanté de sa nouvelle tournée ; ses poches étaient bourrées de notes, ses cartons remplis de croquis et de photographies. Robert, qui ne touchait plus à la terre que d'une aile, l'écoutait rêveur, heureux, mais silencieux, laissant parler son ami dont la faconde était inépuisable. Jacques avait reçu une lettre flatteuse du ministère qui, sur le vu de la première partie de son rapport, lui envoyait toutes ses félicitations et le plus heureux des architectes en était arrivé au dessert, lorsque tout à coup :

— Mais, mon cher ami, je suis un parfait égoïste. Je parle tout le temps et ne parle que de moi et toi donc, n'as-tu rien à me dire ?

— Mais si, répondit Robert, avec un sourire.

— Eh bien, rentrons chez nous et tu me raconteras ce que tu as fait pendant mon absence.

Ils montèrent dans leur chambre, s'installèrent sur leur balcon et là, Robert commença son récit. Il raconta avec une émotion contenue ce que nous savons déjà, ses incertitudes, ses tergiversations, la lettre de Mme de Livry, puis la fameuse scène du verre d'eau, avec tous les commentaires que comportait cette prodigieuse aventure.

— Oh ! oh ! fit Jacques devenu attentif, voilà des faits nouveaux ou je ne m'y connais point. Il s'exclama, se fit répéter les incidents de cette soirée mémorable, oublia du coup son rapport, le ministère, ses ogives et le reste et se replongea avec une curiosité ravivée, surexcitée, dans ce monde de mystères qui, sans l'occuper outre mesure, l'intéressait, l'intriguait surtout. Ils se couchèrent fort tard, très exaltés l'un et l'autre, après avoir décidé de retourner au château, ce qu'ils firent dès le lendemain.

Ils ne trouvèrent qu'Hervé. Ces dames étaient sorties et M. Allan Hernadec était parti pour Rennes.

Les trois hommes s'assirent sous les glycines du menhir et se mirent à causer d'art, de science, de philosophie. Interrogé tour à tour par Jacques et par Robert, Hervé leur répondit dans la placidité de ses convictions inébranlables et c'était merveille de voir comment, sans recherche, ni pose, ni prétentions d'aucune sorte, il s'imposait à ses interlocuteurs. Et voici ce qu'il leur disait :

— Qu'est-ce que l'esprit? qu'est-ce que la matière? me demandez-vous. Je puis vous répondre, car j'ai eu à ce sujet de nombreuses communications et les ouvrages spéciaux ont longuement traité cette question ardue.

L'esprit et la matière coexistent de toute éternité. Essentiellement, ces deux mots n'expriment qu'une idée, ne désignent qu'une seule et même chose.

— Qu'une seule chose ! fit Jacques.

— Qu'une seule, répéta Hervé. Oh ! je sais fort bien que cette affirmation paraît être une énormité. Depuis les philosophes grecs jusqu'à nos modernes physiciens et chimistes, l'on a dit et répété, sans se lasser jamais, que ces deux termes, esprit et matière, sont et demeureront à jamais antithétiques et irréconciliables. C'est sur cette antinomie prétendue que tous les Pères de l'Eglise ont basé leur dogmatique aventureuse. C'était pour eux le blanc et le noir, le bien et le mal, la sainteté et le péché. Quelles cabrioles n'ont pas exécutées, sur ce tremplin, tous les dogmatisants et inventeurs de systèmes. Religions et philosophies n'ont jamais tourné que sur l'axe hypothétique auquel ont été bénévolement attribués ces deux pôles de fantaisie.

Eh bien ! il n'était que temps d'en finir avec ce quiproquo qui, véritablement, a par trop abusé de la crédulité humaine. Ce dualisme est aujourd'hui réduit. L'esprit et la matière, loin d'être en lutte, sont à jamais inséparables.

Comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils ne sont, l'un et l'autre, je viens de le dire, que les deux dénominations alternantes d'une même et unique entité. La matière n'est en quelque sorte que l'esprit... à l'*état inverse*, mais dont elle possède toutes les virtualités sous forme latente. La matière et l'esprit sont les deux termes extrêmes du grand Tout, mais des termes d'une nature spéciale, car ils marchent l'un vers l'autre, pour se fondre dans l'unité suprême.

Les savants eux-mêmes reconnaissent que la matière s'évanouit dès qu'on la recherche, en ce sens qu'elle se confond avec les phénomènes dont elle est le siège. C'est en vain qu'on la poursuit d'atome en atome Les uns après les autres, ils disparaissent et se résorbent dans l'inconsistance de leur nature hypothétique. Combien de fois n'a-t-on pas essayé de les isoler, de les cataloguer, dans ces listes flottantes de prétendus « corps simples » dont la série s'allonge ou se raccourcit, en raison directe des tâtonnements de la science.

Vaines tentatives. Les atomes se dérobent, parce qu'ils ne diffèrent les uns des autres par aucune des propriétés de cette matière dont ils sont censés incarner les éléments fondamentaux — alors qu'ils n'en représentent que les fonctions et quelles fonctions? celles d'une même substance initiale, d'une énergie primitive.

La matière n'existe pas en soi. Elle n'est que l'expression transitoire de l'esprit. Ce qui les différencie, ce sont leurs vibrations, atténuées dans la première ; en possession de toute leur puissance, dans le second. La matière, dit la doctrine orientale, n'est que la vibration *relative* d'une substance dont l'esprit est la vibration *absolue*.

Voulez-vous d'autres définitions moins abstraites, d'autres comparaisons plus accessibles ? La matière, c'est la virtualité réduite de l'esprit, c'est la glace qui l'immobilise, la gangue d'où il se libère lentement, ou bien encore la chrysalide dont l'esprit, ce papillon divin, cherche à s'affranchir. Mais tout cela ne se fait que par le travail, par l'effort, par la *douleur*, en un mot, dont il ne faut chercher, ailleurs, ni l'inéluctable nécessité, ni l'origine demeurée si longtemps inconnue, si mystérieuse même, que les dogmatisants ignares ont tâché de l'expliquer par leur paradoxale théorie de la « chute originelle » dont la résultante ne pouvait être que l'obligation imposée — et à qui? A Dieu lui-même ! — de lui trouver une rédemption, celle que vous savez ; alors que la rédemption réelle n'est autre chose que la glorification de la matière qu'opère incessamment l'activité de l'esprit.

Et voyez comme tout se simplifie, combien facilement se résolvent toutes ces dualités prétendues irréductibles, tous ces redoutables casse-têtes qui, depuis les temps les plus reculés, ont fait le désespoir de tous les *logiciens*.

Remarquez tout d'abord que l'un des deux termes dont se compose une dualité quelconque n'est qu'une pure et simple négation arbitrairement transformée, par les dits logiciens, en entité absolue, alors qu'elle n'est, en réalité, qu'une chose relative que résorbe irrémissiblement le terme affirmatif.

Eh bien, désarticulons le monstre. Parmi les nombreuses antinomies qui, dans le champ de la morale et de la philosophie, ont causé tant de scandales, choisissons quelques exemples.

Quoi de plus antithétique, en apparence, que les ténèbres et la lumière qui ont servi de base à la doctrine de Zoroastre ou Parsisme ? Que trouvons-nous dans l'un des termes de cette dualité ? Une de ces négations fugitives, transitoires, que je viens d'indiquer. Que l'ombre disparaisse et voilà que nous reste à sa place la plus puissante, la plus victorieuse des réalités, c'est-à-dire l'autre terme, le terme affirmatif : la lumière.

Même solution, disons mieux, même réduction pour la dualité de la chaleur et du froid. Le froid n'existe pas en soi, en ce sens qu'il n'a rien d'absolu. Le froid n'est qu'une chaleur moindre. Où donc, je vous le demande, se trouve, sur l'échelle thermométrique qui en mesure les degrés, la ligne frontière qui sépare catégoriquement la chaleur négative d'en bas, de la chaleur plus ou moins effective d'en haut, sous l'influence de laquelle montent l'alcool et le mercure ?

Autre exemple tiré du monde intellectuel. Voici l'ignorance et l'erreur, en présence de la connaissance et de la vérité.

S'il existait un thermomètre moral où l'on pût mesurer leur intensité proportionnelle, y trouverions-nous cette ligne frontière que nous cherchons vainement sur le thermomètre physique? Les deux premières ne reculent-elles pas devant les secondes, progressivement absorbées par les deux affirmations victorieuses?

Autre négation vaincue, dans la légendaire antinomie du bien et du mal tant de fois réputée insoluble et irréductible, par les docteurs de tous les âges. Et pourquoi donc irréductible? Le mal est-il autre chose que l'ignorance du bien dont l'accomplissement est rendu impossible ou difficile chez les impuissants et les dévoyés, par une perversion momentanée de leur conscience? Le [mal n'est que la résultante d'une maladie et qui donc s'avisera de dire que la maladie (qu'elle soit morale ou physique) est autre chose qu'un accident, qu'un désordre passager que fait disparaître la santé, seul fait normal et réglementaire?

Quelque funeste et redoutable qu'il puisse paraître momentanément, le mal porte en lui-même le germe de sa propre destruction, parce qu'il est desharmonique avec la loi cosmique et c'est pour cela que, dans son inconscience même; il gravite autour du bien, dans la purifiante atmosphère duquel il finit par se métamorphoser, puis disparaître.

Vous me demanderez, peut-être, ce que vient faire ici cette longue digression sur les méfaits des antimonies. A cette objection naturelle et prévue, je répondrai simplement que cette digression apparente fait partie intégrante du sujet qui nous occupe. C'est, hélas, un rôle capital et prépondérant qu'a joué la question des dualités, dans l'évolution de la pensée humaine. C'est contre cette redoutable pierre d'achoppement que sont venus se heurter et dérailler opinions et doctrines, dogmes et religions, et c'est dans l'amphigourique quiproquo qui devait en être le produit inévitable que se débat, depuis des milliers d'années, ce pauvre esprit humain désorienté, affolé, dévoyé.

Est-il besoin d'ajouter que c'est dans l'apparent conflit de l'esprit et de la matière qu'a particulièrement sévi la plus dangereuse de toutes les antinomies; aussi, nous suffira-t-il d'un mot maintenant pour en faire entière et prompte justice. La matière, terme négatif, n'est qu'un minimum de l'esprit, un minimun de vibration, c'est-à-dire de chaleur et de force et c'est pourquoi cette matière tend irrésistiblement à l'esprit.

Elle paraît en être la négation, alors qu'elle n'en est que l'atténuation — en même temps que le véhicule, du reste — si bien que c'est par la progression sur l'échelle des évolutions matérielles qui, toutes, sont en travail de spiritualisation, que s'effectue la lente, mais victorieuse ascension de l'esprit, seul terme affirmatif et d'existence absolue.

N'avais-je pas raison de déclarer dès le début que l'esprit et la matière se rattachent indissolublement l'un à l'autre et qu'ils s'associent dans un double et commun dynamisme.

— C'est vrai, fit Jacques tout rêveur, les physiciens nous parlent d'une matière-force dont les éléments se combinent et coopèrent...

— Oui, répondit Hervé ; mais ce qu'ils oublient d'indiquer, et pour cause, — car tout savant qui se croit sérieux est tenu d'être matérialiste — c'est la nature du moteur qui les actionne dans leur coopération.

Esprit-force-matière, voilà la formule exacte ; la voilà la trilogique vérité.

La science si longtemps réfractaire nous concède, aujourd'hui, que la matière existe à tous les degrés de raréfaction commençant par les odeurs, la fumée, les vapeurs et les gaz et qu'il faut mettre au garde-meubles des vieux dogmes démodés et hors d'usage ces fameux « trois états » de la matière (solide, liquide, gazeux) signalés jusqu'à ce jour dans tous les manuels estampillés par la science officielle. Au delà même de ce quatrième état récemment découcouvert par l'illustre William Crookes, il en est bien d'autres encore.

Par une série continue des spiritualisations successives parmi lesquelles viennent se ranger, à leurs places respectives, les quatre corps impondérables — chaleur, lumière, magnétisme et électricité — dont la classification embarrasse fort les physiciens, l'on arrive à cet éther mytérieux, reconnu indispensable pour l'explication d'une foule de phénomènes.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

LE RÊVE

Une mère voit, dans un rêve, son fils écrasé sous les roues d'un train.

Réveillée en sursaut, elle sort à la hâte et va vers l'endroit du chemin de fer où elle a vu l'accident dans son rêve, et trouve en effet sur les rails le corps mutilé de son enfant.

Un correspondant du journal, le *New-York mail of Express*, en parlant de ce fait qui est arrivée à Mme Malloney, demeurant à West-N-York, Etat de New-Jersey, dit que cet incident lui en rappelle un autre, relaté par une dame de ces amies.

Cette personne était à Paris, avec une domestique qui était à son service depuis plusieurs années ; un matin, voyant que cette fille avait les yeux rouges de pleurs, elle lui demanda la cause de ce chagrin.

— C'est que ma mère est morte cette nuit, à Philadelphie.

— Et comment, avez-vous su cela, je vous prie ?

— Cette nuit elle m'est apparue et m'a dit qu'elle venait de mourir ; je l'ai vue aussi distinctement que je vous vois à présent ; je le sais, elle est morte.

Je tenais beaucoup à cette fille, disait cette dame, et pour la calmer, et lui montrer la folie de croire aux rêves, je promis de télégraphier à Philadelphie; je le fis et peu après, je reçus comme réponse un câblegramme disant :

« *Mère se porte bien* ».

Quelques mois plus tard, de retour à New-York, ma domestique me quitta pour aller voir sa famille, à Philadelphie; là, elle apprit que sa mère était morte en effet, la même nuit où elle l'avait vue en rêve à Paris.

En sentant venir son dernier moment, elle avait fait promettre aux siens de ne rien dire à sa fille.

« J'irais lui annoncer ma mort moi-même, disait-elle ; car si vous le faites elle voudra quitter sa maîtresse et revenir seule. Je veux lui épargner ce voyage. »

Voilà pourquoi, la famille, en recevant le câblegramme, crut bien faire de suivre les avis de la mère ; elle répondit comme l'on sait.

RICHARD HODGSON, L. L. D : Le *Light* publie, dans un numéro de 1900, un portrait de Richard Hodgson, docteur en droit, qui est bien connu parmi les savants, par ses recherches des dernières années dans le domaine psychique, et comme secrétaire de la Société des études psychiques des Etats-Unis.

Le Rev. docteur, J. M. Savage, en parlant de M. Hodgson dit : Je le connais intimement. Il m'a avoué que le but de ses expériences, au début, était d'arriver à expliquer tous les cas qui se présentaient, sans avoir rien à faire avec la théorie spirite ; il ne voulait pas admettre la possibilité d'avoir des rapports avec les trépassés. Je veux, disait-il, épuiser chaque théorie, jusqu'à la dernière limite, avant de considérer celle des spiritualistes.

Il a fait ainsi, et après de longues années d'études, très ardues et conduites en homme de haute raison, qui s'appuie toujours sur la méthode scientifique, il a fini par affirmer, dans un rapport officiel (voyez *Procedings* de la Soc. Etudes Psych XXXIII) que la théorie de la télépathie est incapable d'expliquer tous les faits; que la théorie dite spirite est justifiée par ses fruits.

Que devant l'évidence des faits, il a vu disparaître les obstacles, a pu admettre la manifestation des personnes décédées.

Il conclut ainsi : « Dans ce moment, je puis le dire, je ne doute nullement que les auteurs des communications reçues, ne soient véritablement les personnalités qu'elles affirment être; que ces personnalités ont survécu à ce changement que nous appelons la mort; qu'elles se sont communiquées directement à nous, que nous appelons des *vivants* et ceci, par le moyen de l'organisme de Mme Piper, pendant que ce médium était en état appelé transe ».

Voilà où mènent les études sérieuses et prolongées d'un homme instruit, intelligent, et qui, après avoir eu la patience d'examiner cette question, sans la préjuger, a la loyauté de déclarer franchement le résultat de ses études.

UN CHIEN CLAIRVOYANT : du *Banner of Light*, -- Nous trouvons l'incident suivant, dans une traduction d'un rapport par le Docteur Scupp de Munich, envoyé à l'éditeur des Etudes Psychiques de Leipzig. Le docteur s'occupait beaucoup d'études d'hypnotisme, et pendant ses séances, son chien mouton, *Fingal*, qui quittait peu son maître, restait tranquillement couché à ses pieds, ou endormi tout près.

Un jour le docteur voulant faire une expérience avec un médium, on forma un cercle autour de la table; bientôt le médium annonça qu'il sentait la présence d'un esprit. Fingal, qui jamais auparavant pendant les séances n'avait donné des signes d'ennui, et que l'on croyait endormi, se leva d'un bond, manifestant une grande frayeur, et se précipitant vers le Docteur, il se cacha la tête entre ses genoux.

Le médium déclara alors que l'esprit tourmentait le chien, et désirait le faire sortir de la chambre. On ouvrit la porte et Fingal se sauva en jetant des hurlements terribles, courut autour de la maison, parcourant les champs et faisant entendre des plaintes.

Deux jours après le chien étant retrouvé, le Docteur voulut avoir le même médium, et constater à l'aide d'une seconde séance si, réellement, son chien avait été effrayé par une apparition spirite; malgré tout, son chien, d'ordinaire très doux, qu'il avait autrefois hypnotisé a plusieurs reprises, ne voulut jamais consentir à rentrer dans la chambre des séances, allant jusqu'à menacer de mordre son maître qui voulait l'y apporter dans ses bras.

Voici un témoin bien éloquent, quoique muet ; s'il avait pu parler et nous dire ce qu'il avait vu, son témoignage eût été sans doute fort intéressant.

JOSEPH RODES BUCHANAN : Le vénérable professeur J. R. Buchanan est mort récemment, chez lui, aux Etats-Unis, à San-José, Californie.

Le 11 décembre dernier, ses amis se sont assemblés autour de lui pour fêter son 85e anniversaire.

L'éminent écrivain est mort peu de temps après.

Il est bien connu par ses remarquables études sur la *Psychométrie*, les sciences mentales et la thérapeutique.

Aussi savant que sincère, il avait le type du chercheur; ses idées originales et lumineuses ont ouvert des horizons nouveaux et des champs fertiles, que de nouveaux explorateurs sauront faire valoir.

Dernièrement il nous envoyait son portrait et ses œuvres ; nous regrettons l'interruption de ses échanges confraternels.

L'AUTEUR DE LA VIE AU-DELA DE LA MORT : Le Rev. M. J. Savage, qui est très honorablement connu aux Etats-Unis, écrivait dernièrement qu'un rabbin de ses amis, homme très sincère, mais ne croyant point aux manifestations des esprits, a eu l'idée un jour, étant à Chicago, de remettre à un médium à écriture directe une courte lettre adressée à son père décédé en Allemagne, depuis bien des années. Il écrivit cette lettre en allemand, mais avec des lettres hébraïques de manière à s'assurer contre toute tricherie de la part du médium.

Ayant placécette lettre entre deux ardoises à lui, il les attacha ensemble, et accrocha le tout au-dessus de la table où il était assis avec le médium.

Au bout d'un moment, il trouva, en séparant les ardoises, une réponse signée du nom de son père, et écrite commes a demande, en allemand avec des lettres en hébreu.

BIBLIOGRAPHIE

ALFRED RUSSELL WALLACE, dans son ouvrage sur les *Merveilles du* XIXe *siècle* dit qu'il ne faut pas comparer notre siècle avec un autre quelconque du passé ni même avec un groupe des siècles passés, mais plutôt il faut, pour bien établir la comparaison, mettre en vue les choses propres au XIXe siècle, les grandes idées de toute la période précédente de l'histoire de l'humanité ; il le fait en donnant la nomenclature qui suit :

XIXe siècle : Chemin de fer. — Bateaux à vapeur. — Télégraphe électrique. — Téléphone. — Allumettes phosphorées. — Gaz d'éclairage. — Eclairs électriques. — Photographie. — Phonographie. — Rayons Rœntgen. — Analyse du spectre solaire. — Anesthésiques. — Antiseptiques en chirurgie. — Conservation des forces. — Théorie moléculaire des gaz. — Mesurement direct de la vélocité de la lumière. — Démonstration de la rotation de la terre. — Les usages des poussières. — Proportions définitives dans la chimie. — Météores et leur théorie. — L'époque glaciaire. — L'antiquité de l'homme. — Démonstration de l'évolution organique. — Théorie des cellules. — Embryologie. — Théorie des germes dans les maladies et fonctions des leucocites. — L'hélice de Sauvage.

N. D. L. R. On pourrait ajouter : Le magnétisme. — L'hypnotisme. — La théorie des couleurs. — L'atomisme et une seule substance. — Groupement de la matière dite à l'état astral. — L'évitation. — Actions réciproques entre les vivants et les morts. — Médiumnité sous toutes ses formes. — Forces non définies. — Extériorisation de la sensibilité et de la motricité. — Transmission de la pensée. — Télépathie. — Envoûtement. — Spiritualisme moderne. — Enmagasinement de la sensibilité. — Chimie agricole. — Bicycles et motocycles. — Télégraphie sans fil.

Aux siècles précédents reviennent : La boussole. — La machine à vapeur. — Le télescope. — Le microscope. — Le baromètre. — Le thermomètre. — L'imprimerie. — Chiffres arabes. — L'écriture par l'alphabet. — Naissance de la chimie, ses débuts. — Commencements de la science de l'électricité. — Lois de la gravitation de Kepler. — Calcul différentiel. — Circulation du sang. — Vaccine. — Ballons. — Démonstration de la vélocité de la lumière. — Développement de la géométrie.

UN RÊVE. — M. J. Ferguson, habitant à Haskeny, faubourg de Constantinople, est mort il y a trois mois, laissant trois enfants ; l'aînée, Nelly, est âgée de douze ans.

Mme Ferguson a vû, il y a deux semaines, apparaître en rêve son mari ; il lui a dit qu'il était bien, mais qu'il désirait avoir l'un de ses enfants. Madame se rappela, d'avoir dit, toujours en rêve, à son mari, de prendre l'enfant qu'il voulait. Deux jours après, Nelly tomba malade et Mme Ferguson se rappelant le rêve commença à avoir des angoisses. Elle n'a raconté son rêve qu'avant-hier, lorsque Nelly, la fille chérie de son père était morte.

UN ENFANT PRODIGE (*Le Petit Parisien* du 23 août dernier). — Hier, au Palais des Congrès, MM. Charles Richet et Carvallo ont présenté à leurs confrères en psychologie un enfant vraiment extraordinaires par ses aptitudes musicales.

Pepito Rodriguez Ariola — c'est le nom de ce petit prodige — est né au Ferrol, en Espagne ; il est âgé de trois ans et demi ; son apparence est celle des enfants de son âge, comme d'ailleurs l'ensemble de ses goûts et son intelligence générale. Mais sa précocité musicale est à peine croyable.

Dès l'âge de deux ans et demi, il répétait au piano avec une exactitude frappante une sonate que venait de jouer sa mère, et aujourd'hui, non content de reproduire dans une transcription qui lui est personnelle, un nombre considérable d'airs qu'il a entendus, il compose, entendez-vous ? il compose !

Seul, il s'est appris l'harmonie, il s'est créé une technique, il a découvert et connaît toutes les ressources du piano, si — originalité particulière — il n'entend jouer ou improviser que sur le sien, une épinette abominablement enrouée !

Pépito est donc plus précoce encore que Mozart qui, pourtant, à trois ans combinait déjà des consonances et répétait, à quatre, les gammes et les passages de concertos joués par sa sœur.

LES PSYCHOLOGUES (*La Presse* du 28 août 1900). — Certains Congrès continuent à travailler sérieusement. Les Psychologues, réunis ce matin en section, ont tenu cet après-midi leur troisième séance générale, présidée par M. Th. Ribot, l'éminent professeur au collège de France, et consacrée aux études relatives aux phénomènes du somnambulisme.

M. Ch. Flournoy, professeur à Genève, a fait une communication sur ses observations psychologiques sur le spiritisme ; M. Ch. Chatterjii, professeur à Bénarès (Inde), a indiqué la méthode employée dans l'Inde pour l'étude de la psychologie expérimentale et M S. de Youriévitch, de Saint-Pétersbourg, a terminé la séance par un exposé du programme de l'Institut psychique dont il est le fondateur.

ERRATA. — N'ayant pas eu l'épreuve de la seconde partie de l'article « *Un médium à incarnation* », page 484, de la *Revue d'août*, ces quelques lignes ont été imprimées sans correction, malgré la promesse de notre imprimeur. Le compositeur a voulu sans doute devancer la réforme de l'orthographe en imprimant à sa guise.

Donc, prière de corriger page 486, 7e ligne : *envoyée* par moi ; 15e ligne : Mme Lay-Fonvielle ; dernier paragraphe : qui a *engagé* Mme Lay-Fonvielle.

Revue d'août, page 488, 27e ligne lire, MALACHIE au lieu de *Mathatias*.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



43e ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900.

Le Congrès a terminé ses travaux le jeudi 27 septembre. Il a duré douze jours, sous la présidence de M. Léon Denis. Les présidents d'honneur étaient MM. Victorien Sardou, Colonel de Rochas, Aksakoff, A. Russel Wallace.

La première et la dernière séance réunissaient toutes les sections : spiritisme, magnétisme, théosophie, occultisme, hermétisme.

Dans l'intervalle chaque section a siégé séparément. Le résultat de ces travaux si importants a été des plus remarquables, il a dépassé tout ce qu'on pouvait espérer, grâce aux organisateurs et aux délégués de province et de l'étranger.

Le secrétaire général, Papus (Dr Encausse), comme pour le Congrès de 1889, a prêté son concours si intelligent dans toutes les sections ; avec M. Léon Denis il a été la partie la plus active, a traduit au fur et à mesure qu'ils étaient prononcés, les discours des délégués étrangers. Comme secrétaire

général, il a lu à la séance de clôture un compte rendu des travaux du Congrès dans lequel il a su tout dire, tout concilier, aussi a-t-il été chaleureusement applaudi par tous.

Le volume du Congrès, qui doit paraître au commencement de 1901, donnera tous les détails qu'il est impossible d'insérer dans une revue ; on prévoit qu'il aura 600 pages. Il contiendra tous les rapports et tous les discours qui ont été prononcés dans chaque section, ou toutes sections réunies, nous en reparlerons cependant dans notre prochain numéro d'une manière plus complète.

M. L.

SÉANCES DE MATERIALISATION A CHRISTIANIA

Rapport de Arne Garborg. — Médium Mme d'Espérance.

Des séances remarquables ont eu lieu en 1893, à Christiania. M. Arne Garborg, auteur norwégien estimé, en a écrit, peu de temps après, une relation, qui vient de paraître dans une revue de son pays, le « *Hver 8 Dag* ». Un aimable correspondant a bien voulu nous en faire une traduction abrégée, et comme aucun récit de ces séances n'a encore paru dans les journaux spiritualistes, nous profitons de l'occasion pour soumettre cette relation à nos lecteurs. L'écrivain ne mentionne pas le nom du médium, mais une enquête nous a appris qu'il s'agit de notre bonne amie, Mme d'Espérance, bien connue de nos lecteurs par le livre si intéressant où elle raconte ses étonnantes expériences, et qui est intitulé : *Au pays de l'Ombre* (1).

Voici le récit traduit du *Hver 8 Dag*.

Notes d'un assistant.

Il importe de savoir, tout d'abord, que les séances que nous allons rapporter ne se composent pas d'une réunion mélangée de spectateurs naïfs, animés d'une curiosité vulgaire ou morbide. Elles sont le résultat d'un plan arrêté par des personnes d'esprit réfléchi, se proposant d'obtenir une réponse à la question si souvent agitée : Est-il possible que l'homme revienne sur terre après sa mort ? Ces personnes s'engagèrent à favoriser toutes les occasions qui étaient en leur pouvoir pour assurer le succès des expériences de nature à apporter une solution.

Le médium, qui n'est pas un faiseur de miracles professionnel, mais une dame de la bonne société, spirite sérieuse et désintéressée, a consenti à donner gratuitement dans ce but son temps et ses facultés, à la seule condition que vingt personnes, ou tout au moins quinze, portant intérêt à l'étude des manifestations spirites, fissent le sacrifice demandé et prissent

(1) Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 4 francs.

l'engagement d'assister à douze séances en trois mois. Pour y parvenir, elle dut elle-même s'astreindre à faire, chaque semaine, de longs voyages de plusieurs centaines de milles. Plusieurs des membres du cercle eurent aussi de longues distances à parcourir pour se rendre au lieu de réunion, et aucune de ces personnes ne manqua de se trouver à sa place au temps fixé, hormis une seule qui tomba malade. Tous les membres de ce cercle, spirites ou non, étaient des personnes connues pour leur intelligence dans le monde des sciences, des arts ou de la littérature. Leurs noms, dans les cercles dont ils font partie, est considéré comme garantissant absolument la bonne foi des opinions qu'ils expriment.

Les six premières séances furent plus surprenantes que les dernières. C'était chose prévue et acceptée comme inévitable. Il avait été entendu dès la première séance que, dès que les assistants auraient été choisis et que les séances seraient commencées, aucune autre personne ne pourrait être admise aux réunions. Mais le grand succès qui couronna les premières séances amena à se demander s'il était bon d'empêcher d'autres personnes d'avoir part à un tel privilège. Aussi, après quelques discussions, on décida qu'outre les premiers spectateurs, six autres personnes, choisies parmi les plus dignes de cette faveur, seraient admises à partir de la septième séance.

C'est à ce moment que commence le récit de M. Arne Garborg. Quoique d'autres descriptions comprenant toutes les séances aient paru en Scandinavie et en Allemagne, cependant celle qui suit, émanant de l'écrivain célèbre et de sa distinguée femme, ne manquera pas d'intéresser incontestablement nos lecteurs.

Récit de M. Arne Garborg.

Mon intention était d'abord d'attendre d'en avoir vu davantage avant de me mettre à écrire le récit de ces séances ; mais il me semble dès maintenant improbable que j'aie l'occasion de continuer l'étude de ces remarquables phénomènes. Je préfère donc noter mes impressions pendant qu'elles sont encore nettes et distinctes à mon esprit, et rapporter ce que j'ai vu ou cru voir ; et surtout ce que j'ai éprouvé pendant ces séances auxquelles j'ai pu prendre part, grâce à l'amabilité de mes amis.

J'ai assisté à cinq séances. Mes amis avaient résolu aimablement, ce qui n'était peut-être pas prudent de leur part, que j'attendrai avant d'être introduit dans le cercle, que les manifestations aient atteint leur maximum d'intensité. Je ne pus donc assister dès le début au développement de cet étrange phénomène. Les manifestations, m'a-t-on dit, avaient commencé par l'apparition des nébulosités, semblables à des mouches brillantes ou à des rayons lumineux. Petit à petit, elles avaient crû jusqu'à prendre l'aspect d'une forme humaine, nommée « Népenthès », un des Esprits-Guides du médium ;

ou celui de « Ninia », une petite fille. A l'époque où je me joignis au cercle, plusieurs autres formes commençaient à apparaître, notamment celle d'un homme de proportions presque gigantesques.

La réunion était composée d'environ vingt personnes, dont plusieurs étaient des spirites avérés, tandis que parmi les autres, simples chercheurs, se trouvaient deux personnes de ma connaissance, l'une, un homme du monde, l'autre, un littérateur distingué de Christiania. Plusieurs autres personnes se joignirent au cercle en même temps que moi, entre autres un auteur bien connu et sa femme, un ecclésiastique de Christiania, une de nos meilleures artistes-peintres et ma femme. Tous les nouveaux venus étaient sceptiques, quoique tous intéressés par ce qu'ils avaient appris et plus ou moins fortement désireux de savoir la vérité. Les séances eurent lieu dans une chambre du premier étage d'une maison particulière. La pièce était grande, meublée en salle à manger. Elle avait trois portes conduisant l'une à une petite antichambre, l'autre à l'entrée, la troisième au salon où brûlait une lampe. Le « cabinet », construction légère couverte de rideaux vert foncé, s'élevait contre le mur en face de cette dernière porte, qui restait ouverte. Les autres portes étaient fermées à clef. La lampe du salon était tenue basse, de sorte qu'une faible lueur seulement pût pénétrer dans la chambre des séances. Pour moi, c'était presque l'obscurité, et je distinguais à peine les formes des personnes assises près de la porte entr'ouverte. Mais j'ai de mauvais yeux. Tous les assistants m'assurèrent qu'ils voyaient distinctement tous les objets de la chambre, y compris le médium qui portait un châle blanc sur ses épaules. En tous cas, si je ne pouvais pas la voir je pouvais l'entendre qui causait fréquemment avec le reste de la Compagnie. Elle n'avait ni aide, ni appareil quelconque. Sa robe était une robe ordinaire d'étoffe foncée.

Sur l'invitation de notre hôte, le cabinet fut examiné avant et après la séance, ainsi que le parquet et les murs. Il n'y avait aucune trappe, aucun endroit où quelqu'un pût se cacher.

Le médium est une dame de taille un peu au-dessous de la moyenne de celle des femmes de nos pays. Elle est mince et ses mouvements sont calmes et gracieux. Elle parle peu, et quand elle le fait sa voix est basse et sympathique. Elle a un léger accent anglais. Elle semble d'un tempérament hautement sensitif, nerveux, délicat et raffiné. Ses yeux attirèrent notre attention en dépit de nous-même. Ils sont chauds, foncés et de couleur changeante ; je les croyais gris, mais ma femme et mes amis les trouvent bleu foncé. L'expression du visage est douce et quelque peu mélancolique, avec un regard lointain qui a quelque chose de touchant ; mais lorsque, au cours de la conversation, ce regard se tourne vers vous, il semble soudain y fouiller et lire votre pensée derrière vos phrases de convention, ce qui est

assez déconcertant. J'essaie de trouver des mots pour décrire ce regard particulier, mais je n'y arrive pas. Mon voisin, l'auteur dont j'ai parlé, appelle cela « un regard derrière un regard ». Une autre personne, l'artiste je crois, décrit cette expression comme étant celle qu'on voit parfois dans les yeux de certains chiens, douce, caressante, amicale, mais voyant tout et comprenant tout. En tout cas, nous nous intéressions tous au médium. Elle ne faisait aucun effort pour attirer notre attention, elle n'avait rien de théâtral, ni de prétentieux. Elle semblait portée à la religion et il y avait dans sa personne et dans ses manières quelque chose de simple et de naturel qui révélait, sans erreur possible, la véritable dame du monde.

Nous nous assîmes, serrés, côte à côte, en un demi-cercle qui, partant des angles du cabinet faisait le tour de la chambre, de sorte que personne ne pouvait entrer ou sortir sans être vu. Les sceptiques étaient disséminés dans le cercle, de façon qu'en nous retrouvant nous pouvions nous faire une idée de ce qui s'était passé.

Près du cabinet, d'un côté, était un vieux monsieur, parent de notre hôte, homme calme et réfléchi, qui regardait et parlait peu. A côté de lui était un autre monsieur, un spirite, puis ma femme, qui est douée d'une excellente vue, puis moi. Du côté opposé, une dame était assise près du cabinet, puis un monsieur d'âge moyen, à côté de lui notre amie la dame peintre et à coté d'elle l'ecclésiastique. Toutefois nous n'avons pas occupé ces mêmes places à toutes les séances.

La compagnie causait d'abord tranquillement et agréablement, puis on chantait. J'essayai de chanter pour m'harmoniser avec l'entourage, mais je n'y réussis pas. Par le fait, je luttais contre un sentiment désagréable. Je me trouvais ridicule, presque fou, d'être là chez un citoyen ordinaire, dans une rue ordinaire, en pleine ville de Christiania, à six heures et demie du soir, à attendre la venue d'Esprits sortis des tombeaux ! Je me sentis mal à mon aise. J'étais rempli de mépris pour toute cette affaire et pour ma propre stupidité. Les chansons traînantes « Frid hviler over land og by » « Jeg har baaret laerkens vinger » me firent d'abord bâiller, puis m'agacèrent. Naturellement nous étions là pour être bernés ! Je ne pouvais comprendre comment j'avais pu en arriver à prendre part à une chose aussi absurde. Et que pouvait-il en résulter de bon ? A quoi cela pouvait-il conduire ? Nous n'avions aucune garantie ; dans cette obscurité toutes les fraudes étaient possibles. Je respectais la bonne foi de tous ces gens là, mais à quoi sert la bonne foi contre l'illusion volontaire ? La seule chose admissible était la théorie hypnotique ; mais pourtant, si je voyais ce soir-là ce que les autres, qui étaient sous l'influence depuis des semaines, avaient vu, il ne pouvait être question de suggestion mentale.

Il y avait encore la théorie de la supercherie. Eh ! bon Dieu ! il y avait là

un jeune avocat, avec une tête de fer, et des yeux à voir à travers un mur. Il n'avait pas plus d'intérêt que moi à être trompé, eh bien ! il avait pris part à maintes et maintes réunions du genre de celle-ci, et il n'avait jamais découvert de fraude. En outre, pendant ces séances, il était arrivé que plus d'une fois plusieurs formes avaient été visibles en même temps ; et, même en supposant que le médium fut un imposteur, ni elle, ni aucun autre, ne peut jouer le rôle de plusieurs Esprits à la fois.

Toutes ces pensées traversaient mon cerveau, mais je n'y trouvais pas beaucoup de réconfort. De temps en temps je me demandais si nous aurions quelque chose, et s'il était possible que, bien que la science ne consiste guère qu'à connaître le mal, ces vingt personnes simples aient obtenu une lueur de vérité.

Mais les Esprits ? Qui désire les Esprits ? Je me contenterais d'un seul cas de lecture de pensée bien démontré, de quelque chose que je sentirais l'indice d'un au-delà immatériel.

Dans cette pensée je me décidai à scruter tout cela en dépit de mon propre sentiment. Je secouai avec effort les impressions déplaisantes et je me mis à chanter de mon mieux « Laerkens vinger », car on m'avait dit que, rester avec un esprit froid, critique et soupçonneux pouvait détruire l'harmonie du cercle et gâter tout ; et comme j'étais venu pour voir, il eût été stupide de ma part de commencer par me mettre en opposition avec une des premières règles données pour le succès.

A la fin, une faible lueur parut à une ouverture du cabinet. Je sentis mon pouls s'arrêter et j'éprouvai une curieuse sensation dans la région du cœur. Un murmure parcourait le cercle : « Regardez, regardez ! » « Oui, cela commence », disaient les plus expérimentés. La chanson expira et fut remplacée par une vive conversation à voix basse. Les spirites paraissent ravis. J'étais un peu contrarié de les voir manifester des connaissances qui m'étaient si étrangères, en même temps que je ne pouvais m'empêcher de constater avec ennui que mon principal sentiment était l'étonnement et la curiosité. Comment le médium avait-elle pu produire cette lueur étrange et mobile, et ce qui s'agitait dans le cabinet, étant assise bien loin de là.

Avant que je me rende compte de rien, « Népenthès » était devant nous, saluée par les exclamations cordiales et admiratives du cercle. Je m'attendais à voir une forme très brillante, et il fallut une seconde ou deux avant que je pusse percevoir que cet objet incertain, brumeux, mobile, semblable à un brouillard où se joueraient des ombres, était une forme humaine. Le phénomène était passé tout près de moi avant que j'eusse rassemblé mes pensées ; ce ne fut que lorsqu'il m'eut dépassé d'un couple de pas que je pus y donner attention. Je vis d'abord un cercle lumineux avec une étoile en

avant, à la hauteur où serait la tête, et en dessous quelque chose éclairé d'une lueur pâle, douce, indistincte, qui semblait flotter ou onduler mollement. Ce pouvait être une draperie. La tête, le cou, les bras, le corps étaient cachés dans l'ombre.

C'était beau, très beau et très étrange. Je n'avais jamais rien vu d'analogue. La lueur était douce et délicate. Je la comparai d'abord dans ma pensée à la clarté lunaire, puis plus tard à cet aspect phosphorescent et vague que prend au demi-jour la neige fraîchement tombée. La forme glissa plus loin, et revint. Nous pouvions voir que ses mouvements étaient pleins de vie. Elle passa devant moi, se dirigea vers le cabinet puis revint dans le cercle. Aucun bruit n'était perceptible. En tous cas, il n'y avait rien de répulsif, de spectral, de raide ou de désagréable. A mesure que l'œil s'habituait à cette lueur la forme devenait plus distincte. Je pouvais voir les bras, bien qu'ils parussent sombres, plus sombres que l'obscurité de la chambre. Je pouvais aussi discerner tout le contour du fantôme, qui donnait l'impression de quelque chose de délicat et de gracieux. Je pouvais voir aussi la masse des cheveux qui tombait sur les épaules en vagues sombres.

Pendant que la forme allait et venait devant nous, les draperies, doucement éclairées, s'agitèrent en d'étranges mouvements ; elles se plissaient et se déroulaient en lignes toujours nouvelles, comme les vagues d'un monde mystérieux. Elles se reployaient, puis se déployaient en des envolements. C'était étrangement beau. Des exclamations d'admiration éclataient de toutes parts dans la chambre et accompagnaient chaque mouvement.

Notre amie l'artiste nous dit après la séance qu'elle avait été littéralement suffoquée d'admiration pour cet étonnant phénomène.

J'ai appris des membres du cercle que la forme s'arrêta quelques secondes devant un des assistants, étendit sa main sur lui, se retira vers le cabinet et disparut. Pendant toute cette manifestation, le médium avait pris part à la conversation, faisant des remarques qui venaient clairement de l'endroit où elle était assise, je reconnaissais sa voix naturelle et calme et son accent anglais.

Ma femme désire présenter ici une observation : « J'ai vu, dit-elle, depuis cette époque, entre autres choses, à Paris, la danse serpentine, mais c'est une chose tout à fait différente, et il est impossible de prendre l'une pour l'autre ».

De la conversation qui suivit cette séance, il résulta que nous autres, les nouveaux venus, et moi comme les autres (bien que certains détails m'eussent échappé à cause de ma mauvaise vue), nous avions vu exactement ce qu'avaient remarqué les plus expérimentés du cercle. Il ne peut donc être question de suggestion mentale. « Le double du médium ? » direz-vous. Mais le médium n'était pas en transe, elle regardait comme nous. « Un membre

du cercle? » Mais la seule dame du cercle que je ne pouvais voir, la seule complice possible par conséquent pour un esprit soupçonneux, échangeait des remarques avec mon voisin, elle manifestait un plaisir et un enthousiasme évident, et mes amis du cercle m'affirmèrent ensuite être parfaitement certains que personne de nous n'avait quitté sa chaise.

Comme j'étais assis, agitant en moi toutes ces questions, les rideaux du cabinet se rouvrirent, et une petite forme se tint devant nous. Quelques habitués s'écrièrent ravis : « Ninia ! » Ils appelaient la petite forme comme on appelle un enfant : « Viens, Ninia! viens, petite Ninia! viens, ma petite fille! » La « petite fille » se retira derrière les rideaux, puis elle se montra un peu, comme si elle jouait à cache-cache. Je la regardais de tous mes yeux. Elle semblait de moitié grandeur d'une grande personne, elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un vêtement blanc lumineux. Il me sembla qu'elle ne sortait jamais complètement du cabinet, et qu'il y avait en elle quelque chose de peu enfantin. Mes vieux doutes revinrent m'assaillr et m'irritèrent singulièrement.

Ici ma femme veut faire une remarque : « Ninia vint un soir me trouver. J'étais assise la troisième à partir du cabinet. Elle semblait très intriguée par un petit sac brodé que je portais. Je l'enlevai de ma ceinture et le lui donnai. Elle courut légèrement autour de moi avec le sac qu'elle examina avec curiosité, puis elle le laissa tomber à mes pieds. Pour moi, il n'y a rien ni dans ses mouvements ni dans son aspect qui ne soit d'une enfant. »

J'appris alors que Ninia était à l'autre bout du cabinet, à l'endroit où était assis le vieux monsieur dont j'ai parlé. Il semblait essayer de l'attirer à lui. « Viens, Ninia, disait-il, viens prendre ces clefs ». J'entendis dire qu'elle les avait prises, j'entendis les clefs tinter dans le cabinet, comme si on les agitait, puis elles furent jetées au milieu du cercle près de l'endroit où j'étais. Mon voisin les ramassa. « Regarde, Ninia, dit-il, rends les clefs gentiment au monsieur qui te les a données ».

Ninia étendit le bras, prit les clefs, alla à l'autre bout du cabinet et les rendit à leur propriétaire, ce qui parut amuser fort les membres du cercle.

Il vint ensuite d'autres formes, du moins il me semble. Mais elles étaient si nébuleuses, si vagues, que je ne pouvais que les entrevoir de temps en temps. Elles n'étaient pas, comme les précédentes, blanches et lumineuses. Je ne pus en juger que par mes voisins qui remarquaient qu'elles étaient de telle et telle grandeur. Une fois seulement je vis bien une lueur, une forme qui faisait un mouvement devant mes yeux, et j'eus l'impression d'un homme extrêmement grand, vêtu de quelque chose de brun jaunâtre.

Mon voisin et mes amis montraient une réelle pitié pour moi en apprenant la faiblesse de ma vue, et ils me demandaient avec anxiété : « Est-il possible que vous ne le voyiez pas maintenant? Mais regardez donc! Vous devez le voir à présent ».

« Là, là, droit devant vous », disait ma femme.

Mais cela n'y faisait rien. C'était une grande pitié. Je me consolais en me disant qu'au moins je n'étais pas hypnotisé, et que ce que j'avais vu n'était pas l'effet de mon imagination.

La séance se termina. On apporta la lumière. Nous examinâmes la chambre et le cabinet. On ne découvrit rien.

Pendant les séances suivantes, les manifestations s'accrurent, mais les changements portèrent surtout sur les détails. Je me rappelle en particulier les faits suivants.

Expériences photographiques. — On plaça l'appareil photographique dans le salon, devant la porte ouverte. Notre hôte avait demandé auparavant si les Esprits voudraient essayer, et les coups répondirent affirmativement. Le photographe prit donc son poste, et par le moyen du médium, il fut expliqué que la forme se placerait à son côté. Au signal donné, on devait allumer le magnésium et prendre ensemble la photographie du médium et celle de l'Esprit. Tout étant disposé, le signal fut fait et on enflamma le magnésium. Tous nous vîmes le médium sur sa chaise, les mains sur les yeux pour se protéger contre la lumière. Elle jeta un cri perçant. *A sa droite se tenait une forme blanche.* Sous cet éclairage intense et rapide on eût dit une statue, mais j'avais la sensation qu'elle bougeait.

A une seconde tentative je regardai la forme droit au visage. Elle était très pâle, avec une paire de grands yeux noirs dirigés avec anxiété sur l'appareil photographique.

Ce furent des insuccès. Quand on développa les plaques, il ne s'y trouvait qu'une légère tache, rien de plus. La cause, me dit-on, en était aux plaques, qui étaient défectueuses.

On essaya aussi l'*expérience du gant.* C'est très intéressant. Voici comment l'on procède.

A l'intérieur du cabinet on mit deux seaux, l'un contient de l'eau chaude sur laquelle surnage de la paraffine fondue. Dans l'autre, il y a de l'eau froide. On pria l'Esprit matérialisé de tremper sa main d'abord dans la paraffine, puis dans l'eau froide et ainsi de suite jusqu'à ce que la main soit converte d'un gant épais de cire. Après quoi, l'Esprit doit dématérialiser sa main et laisser le gant vide que l'on remplit de plâtre. La cire enlevée, on doit trouver le modèle exact de la main de l'Esprit.

Nous entendîmes le clapotage de l'eau durer quelques minutes pendant lesquelles nous attendîmes patiemment le résultat. Puis dans l'expérience que je me rappelle le mieux, le gant de cire tomba ou fut jeté à terre devant nous. Malheureusement deux doigts se collèrent ensemble, la cire étant encore trop molle pour résister au choc. Le gant se terminait exactement au poignet, bien que les doigts fussent restés dans une position recourbée. Il

était clair à la comparaison que ce gant n'avait pas été fait sur la main du médium, car il était plus petit. Le plâtre, soigneusement modelé par un artiste reproduisit très exactement la forme de la main avec la légère flexion des doigts. Il faisait ressortir toutes les lignes de la peau au naturel. C'était une petite main de dame bien formée et délicate (en négligeant l'accident arrivé au moule). Je regardai cette main avec intérêt et ne pus m'empêcher de désirer que le poignet eût été plus long, c'est-à-dire que le gant fut monté au-dessus du poignet. On peut supposer qu'une main délicate et mince se puisse retirer par l'ouverture et que la courbure des doigts soit faite après le retrait de la main. Mais personne ne fut de mon avis et on ne voulut pas admettre la possibilité de ce que je disais.

Les ongles, si bien faits et si soignés, me firent sourire et penser : « O femme ! même quand tu quittes le tombeau, ton premier soin est celui de ta toilette. »

(Ma femme désire faire une remarque : « L'ouverture du gant au poignet était si petite que la plus petite main de femme n'eût pu y passer sans briser la cire ; les doigts étaient recourbés naturellement pendant la formation du gant, ce qui fut attesté par l'artiste qui fit le moulage. Ignorant l'origine de ce gant de cire, il fit des questions et ne put jamais s'expliquer comment la main avait pu sortir de là sans briser la cire. »)

Le temps vint où je devais faire la connaissance personnelle des Esprits. Un soir « Népenthés » sortit du cabinet, grande et belle dans son vêtement brillant, avec son diadème lumineux sur sa tête fière. Le directeur du cercle s'adressa à elle et lui dit qu'un des nouveaux membres avait un vif désir de s'assurer qu'elle n'était pas une créature imaginaire, ni l'un d'entre nous, et lui demanda si elle voulait faire quelque chose pour me convaincre.

Elle tourna la tête et s'avança vers moi, s'arrêta, me regarda attentivement, puis se rapprocha lentement et étendit le bras vers moi, un bras nébuleux plus noir que l'obscurité de la chambre, ou paraissant tel à cause de la lueur des vêtements.

Tous les arguments qui m'avaient tourmentés furent en ce moment dispersés à tous les vents. Je reconnais que pendant un moment je fus troublé, tandis que des centaines de pensées traversaient mon cerveau. Qu'allais-je sentir ? Aurai-je peur ? Cette main serait-elle une simple vapeur dans la mienne ? Eprouverai-je d'étranges sensations ? Le contact de cette main me donnerait-il un avant-goût des célestes sphères, ou la sensation froide et gluante des tombeaux ?

Je me levai de mon siège, et à peine maître de mes pensées je saisis cette main étendue. C'est assez déconcertant de tenir dans sa main la main d'un être dont rien n'est visible qu'une paire d'yeux que l'on soupçonne plus qu'on ne les voit ! Seul le vêtement brillant ondulait devant mes yeux,

comme un coin de la voie lactée par une nuit d'hiver. L'étoile au front de fantôme était au niveau de mes yeux. En ce moment un étrange sentiment mêlé de crainte et d'orgueil s'empara de moi. Je sentais que j'étais en face d'un grand et insondable mystère. A ce sentiment en succéda un autre de calme et de froideur quand je pus me raisonner. La main que je tenais ne se dissipait pas sous mon étreinte. Ce n'était pas une main de brouillard. Elle était petite, un peu froide, douce et délicate, mais solide autant que toute autre main de femme que j'ai pressée. Dans cette position, la forme prit son voile de son autre main et le passa sur mon front. Le contact était doux mais matériel. Puis elle retira sa main et s'éloigna.

Je me rassis, un peu déconcerté. Je n'avais éprouvé aucune sensation étrange rappelant le paradis ou le cimetière. Tout de même c'était bien un peu singulier.

Une autre fois encore « Népenthès » mit sa main dans la mienne, une petite main froide semblable à toutes les autres pour la fermeté. Je lui dis : « Pouvez-vous dématérialiser votre main pendant que je la tiens, comme vous avez fait avec le gant? » Elle ne me répondit pas, elle ne fit aucun signe indiquant qu'elle comprenait. Je répétai ma question lentement et distinctement en serrant un peu plus sa main. Le diadème oscilla sur sa tête comme pour marquer un refus, elle parut inquiète ou indécise, elle retira sa main et s'éloigna.

Ma femme me dit ensuite que pendant que je tenais la main de « Nepenthès, » elle lui avait tâté le bras du poignet à l'épaule. Elle l'avait trouvé étrangement mince et aussi petit qu'un bras d'enfant. Elle pouvait à peine me croire quand j'affirmais la fermeté de la main. Je pris celle de ma femme dans la mienne pour comparer. Le toucher et même la température étaient identiques. « C'est absolument comme la vôtre », lui dis-je. « Et pourtant elle n'a presque pas de bras », me répondit-elle avec étonnement.

Nous nous aperçumes à ce moment que pendant que nous avions été occupés avec l'Esprit « Nepenthès, » une autre forme avait simultanément occupé l'attention d'un des membres du cercle assis loin de nous, l'ecclésiastique. Il était venu à lui une forme de femme différente des autres en ce qu'elle était vêtue de noir. L'ecclésiastique, profondément ému, nous déclara que dans cette forme il avait positivement reconnu une sœur qu'il avait perdue. Il affirma solennellement qu'il n'avait pas le moindre doute sur son identité. Notre amie l'artiste, assise près de l'ecclésiastique vit la rencontre du frère et de la sœur et nous a décrit la scène de reconnaissance.

Pendant que tout cela se passait, nous pouvions voir le médium, assise tranquillement dans sa chaise, et spectatrice intéressée à tout ce qui arrivait autour d'elle.

Ce soir-là, comme les autres, nous rentrâmes chez nous dans un état de

bouleversement extrême. Certainement c'était un tour habile. Ce ne pouvait être qu'un tour. Et pourtant un tour était matériellement impossible. Nous discutions ensemble, nous réfléchissions profondément. Rien n'y faisait!

Un soir, « Népenthès » nous apporta des fleurs. J'eus la chance d'avoir une belle rose foncée, toute humide de rosée et très parfumée. Elle ne différait en rien du plus bel échantillon que nous eussions pu trouver à une autre époque dans nos jardins. Mais alors il n'y en avait pas une seule dans tout notre pays, même en serre. Cette rose était parfaitement matérielle. Je l'ai encore dans un des tiroirs de mon bureau.

Une autre fois on essaya une tentative longtemps souhaitée. Il s'agissait de la formation d'un fantôme sous nos yeux, hors du cabinet. Pour cela, il fallait que le médium allât s'asseoir dans le cabinet.

Comme d'habitude nous commençâmes par chanter. Pendant que nous chantions nous vîmes quelque chose de blanc par terre au milieu de la chambre. Cet objet s'agitait, s'élevait, puis redescendait, pour remonter ensuite, s'élevant chaque fois plus haut et croissant en volume. Parfois il retombait complétement, puis se relevait aussitôt. A la fin il atteignit la hauteur d'une personne faite, et devint lumineux. La draperie s'ouvrit et nous vîmes une forme de femme que les autres personnes m'assurèrent être idéalement belle. Plus que jamais je regrettai ma mauvaise vue. La forme glissa pendant quelques minutes. Je dis glissa, parce qu'aucun autre mot ne peut rendre la douceur silencieuse de ses mouvements. Puis elle commença à se dématérialiser. Elle s'affaissa lentement, en paraissant se rapprocher du cabinet. Le diadème s'effondra également. A la fin il ne resta rien sur le plancher qu'un léger nuage. L'éclat du diadème s'effaça lentement, la lueur s'évanouit, tout disparut. Seulement, au dernier moment, il me sembla que quelque chose de grisâtre et de brumeux disparaissait dans l'obscurité du cabinet. De toutes façons cette séance était étonnante.

Je ne pus assister à la dernière réunion. Ma femme va rapporter ce qui s'est passé.

Dernière séance, racontée par Hulda Garborg

Cette dernière séance a été pour moi incontestablement la plus intéressante, bien que, au point de vue des spirites et des habitués, elle constitue un insuccès.

Nous avions attendu plus longtemps que d'habitude le commencement des manifestations. Enfin pourtant nous vîmes paraître à l'ouverture des rideaux l'étoile brillante que nous savons appartenir à Népenthès ; mais elle ne semblait pas disposée à sortir. Nous ne cessions pas de chanter, et finalement notre hôte, s'adressant à l'Esprit, la pria de venir à nous, désireux que nous étions de la revoir et de lui faire nos adieux. Il insista vivement, et

enfin, comme avec un grand effort, Népenthès sortit des rideaux et s'avança vers M. E., qui était assis en face du cabinet. Elle l'avait toujours traité comme son préféré. Elle s'avançait en étendant les mains vers lui. Il se leva et fit deux pas à sa rencontre, puis, s'inclinant, il baisa ses deux mains étendues. Ils étaient devant moi, à peine à plus de deux pieds, M. E. demanda à l'Esprit quelque chose que je n'entendis pas. Alors elle prit une boucle de ses longs cheveux, et la passant sur son épaule la lui tendit. M. E. lui demanda si véritablement elle voulait bien lui donner une boucle de ses cheveux. Elle inclina la tête et tendit la main. « C'est une paire de ciseaux qu'elle demande », dirent plusieurs personnes comprenant son mouvement. Elle baissa encore la tête et parut contente d'avoir été comprise. Un monsieur assis près du cabinet dit qu'il avait sur lui des ciseaux, les montra, se leva et les offrit. L'Esprit se retourna, les prit, coupa une longue mèche de ses cheveux et rendit les ciseaux, puis elle donna cette mèche à M. E. qui remercia ravi.

Cet incident, intéressant en soi, l'était cent fois plus pour moi, qui, pendant tout ce temps, voyait le médium, assise dans sa chaise, en dehors du cabinet, au milieu de nous. Pendant toute cette petite scène, nous lui causions, moi et d'autres personnes. J'étais charmée de l'étrange beauté de Népenthès, bien que ce charme fût mêlé d'un certain sentiment de crainte inspiré par son aspect surnaturel, sa grâce étrange et ses vêtement lumineux. Seule l'ardeur de mon désir à éclaircir mes derniers doutes me donna le courage de murmurer : « Pouvez-vous disparaître maintenant que M. E. vous tient les mains ? Si c'est possible, faites-le. »

Elle resta immobile. « Demandez-le lui vous-même, M. E. » ajoutai-je vivement. Il m'avait toujours semblé qu'elle ne savait rien refuser à ce monsieur. Il lui dit donc :

« Pouvez-vous disparaître pendant que je tiens vos mains dans les miennes ? »

Elle parut hésiter une minute, puis elle commença à diminuer dans la draperie qui l'enveloppait, elle devint de plus en plus petite, de plus en plus frêle, tandis que tous nous la surveillions avidemment. « Elle diminue, elle diminue ! » entendai-je de tous côtés.

Quand elle fut réduite à la taille d'une petite fille de 6 à 7 ans, M. E., qui maintenant était penché au-dessus d'elle, nous dit : « Je tiens toujours ses mains, mais qu'elles sont petites ! » L'Esprit continua à s'affaisser, ses mains parurent se retirer, elle se fondit en un nuage blanchâtre sans forme, dont la lueur peu à peu s'éteignit, puis quelque chose sembla tomber ou rouler vers le cabinet et ce fut fini. C'était stupéfiant pour moi, bien que ce que j'avais déjà vu fut bien déconcertant déjà et dépassât mon intelligence.

Après cette manifestation, il n'y eut plus d'autres apparitions, malgré nos

chants et nos prières, seulement il se produisit toute une série de lumières étranges qui pour moi, et je pense pour les non-spirites, sont plus convaincantes que les formes matérialisées malgré leur beauté peu commune.

La lampe était allumée dans la pièce voisine, de sorte que la salle de séances était plus éclairée que de coutume. Nous pouvions y voir distinctement tous les objets, y compris le médium, qui parlait de mettre fin à la séance, car il semblait qu'il n'y eût plus rien à attendre du phénomène. Soudain, sur la tête du médium apparut un nuage lumineux. Nous lui demandâmes si elle sentait quelque chose, et elle répondit négativement. Le nuage variait de forme et de dimensions, parfois il se rassemblait en boule, parfois il se dispersait lentement, ondulant de çà et de là comme les volutes de fumée d'une locomotive, mais restant toujours au-dessus de la tête du médium, sur laquelle il jetait une faible lueur. Le nuage disparut, mais au même moment, l'intérieur du cabinet s'éclaira, et une colonne de la même faible lueur et de la hauteur d'un enfant de 4 à 5 ans, se glissa à côté du médium. Nous pensions d'abord que c'était la petite « Ninia », mais la colonne nuageuse ne prit pas la forme humaine. Elle resta un bon moment à la même place, montant et descendant, puis elle s'effaça entièrement. Subitement la tête du médium parut enveloppée d'un brouillard, qui peu à peu se répandit autour d'elle, mais au travers duquel nous pouvions la voir. Nous lui demandâmes encore si elle ne sentait rien, et elle nous assura qu'elle ne sentait rien de matériel, bien qu'elle eût l'impression d'être enveloppée. Le nuage disparut lentement, et la chambre, qui avait été faiblement éclairée par cette lueur, retomba dans l'obscurité.

Nous parlions encore de lever la séance, quand le médium s'écria avec surprise : « Voyez donc, ma robe est toute blanche ! » Et, en effet, sa robe semblait toute couverte d'une blancheur phosphorescente, qui tantôt était faible, tantôt claire et forte, et il y avait un cercle lumineux autour d'elle.

On fit plusieurs conjectures sur ce que ce pouvait être. Quelques personnes du cercle dirent que ce devait être le fluide magnétique, employé pendant la manifestation, qui retournait au médium. Que ce soit cela ou autre chose, je ne sais, mais c'était très beau. Le médium était là, assise, pâle et fatiguée — très pâle et très fatiguée — et elle observait avec nous ce qui se passait,

Il y eut encore d'autres choses ce soir-là, mais je ne rapporte que ce que j'ai bien vu, et ce qui a pour moi le plus d'intérêt. J'ajoute que ces phénomènes furent ce que je vis de plus beau et de plus étonnant de toute ma vie, que je ne verrai sans doute jamais rien de semblable, et je ne peux dire qu'une chose, c'est que je ne voudrais pas pour beaucoup avoir manqué de les voir.

CONCLUSION PAR ARNE GARBORG

Je souscris cordialement à cette dernière remarque, et je n'ajouterai que peu de mots. Quelques-unes des personnes qui étaient à ces séances ont assisté plus tard à une représentation donnée par un anti-spirite, qui entre autres choses reproduisit une séance de matérialisation. L'homme fit évidemment de son mieux, et il avait pour l'aider une estrade et divers préparatifs, semblables aux appareils dont se servent les charlatans ordinaires. Mais quand *son* « esprit » matérialisé sortit du cabinet, raide, mal fait, bruyant, empestant le phosphore, nous ne pûmes que sourire et nous joindre en une protestation hautement exprimée contre cette grossière contrefaçon. Ce que cet homme, sans doute habile, et l'un des plus adroits de son métier, nous a-t-on dit, nous a montré avec tout son art et son expérience, à nous, qui avons vu récemment la nature à l'œuvre, ne fut que la plus vulgaire et la plus grossière des farces. Il ne peut même être question de comparaison.

Tiré du *Light* et traduit par G. Béra.

ARNE GARBORG.

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE

Communication faite par le Colonel de Rochas, au Congrès international de l'Histoire des sciences, tenu au Collège de France en juillet 1900.

Messieurs,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Egypte à la suite d'Alexandre le Grand s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses et dont la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des mages ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supérieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là, c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations

sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de petits traités dont deux seulement, les *Automates* et les *Pneumatiques* nous sont parvenus (1).

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique ; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici même, la chaire de mathématiques au collège de France nouvellement créé ; son cours, interrompu au bout de deux ans par la mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1556, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux (2). En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les Saintes Ecritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évoqua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous

(1) J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson à Paris sous le titre : LA SCIENCE DES PHILOSOPHES ET L'ART DES THAUMATURGES DANS L'ANTIQUITÉ. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : LES ORIGINES DE LA SCIENCE ET SES PREMIÈRES APPLICATIONS.

(2) Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Pène qui leur sert de préface, en 1557, à Paris chez André Wechel.

voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion fondateur de la ville sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et forcés d'apparaître, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs et, s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir, au point que l'on croie voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui est en dehors de la chambre est vue dans la chambre elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie par le miroir soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur!

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciennes imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un carac-

tère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir; et la pythonisse la laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers.

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil? Qui résisterait à ces artifices? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui, jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir concave, on ne voit que son œil; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir on voit son image voler? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie? »

Au XVIIe siècle les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expériences et de la construction des appareils; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600, sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença aussi à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne se sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du XVIIIe siècle que Mesmer appela l'attention

des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein ».

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent peu des théories; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : l'*esprit universel*, le *fluide magnétique*, l'*od* ou la *force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Les rayons Rœntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie. Enfin le

télégraphone de M. Poulsen explique les transferts d'états émotifs obtenus par le Dr Luys à l'hôpital de la Charité en faisant passer une couronne aimantée de la tête d'un malade à celle d'un sujet, phénomène que la science officielle repoussait au même titre que la magie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899, sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer ; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes ; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonnateurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables (1) », et enfin que

(1) Favre, *La musique des couleurs*, Paris 1900, p. 31.

psychistes, physiologistes et techniciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue* (1), il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très superficielle, qu'en vous citant les réflexions profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représen-

(1) Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles mais suprasensibles ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.

tants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles ; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédé et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques des nouvelles idées... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de sa vérité ; enfin que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu grâce aux minorités... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. »

De tout ce qui précède il résulte que tel phénomène peut justement passer aujourd'hui pour un miracle parce qu'il dépasse le niveau de nos connaissances ou de nos pouvoirs ordinaires et qu'il ne le sera plus quand la sience ou les facultés de l'homme auront fait des progrès. Le philosophe qui, il y a deux siècles, aurait vu un enfant soulever un marteau pilon pesant des centaines de tonnes ou rompre par explosion d'énormes masses rocheuses au fond des eaux, rien qu'en appuyant le doigt sur un bouton, aurait déclaré que « l'effet dépassant manifestement la cause », il devait y avoir

là une intervention surnaturelle. Un raisonnement analogue a été tenu récemment par un théologien à propos de la suggestion qui, au moyen d'un geste à peine perceptible, produit chez les sujets les troubles physiologiques les plus intenses comme l'abolition ou l'hyposesthésie de tous les sens. Dans ces divers cas le raisonnement ne tient pas compte des forces plus ou moins connues accumulées à l'avance et que le geste ne fait que libérer. Maintenant encore nous considérerions comme prodigieuse l'action d'un homme qui, semblable au Jupiter antique, d'un froncement de sourcil ferait éclater la foudre. (*Et nutù tremefecit olympum*). Qui sait cependant si quelque chose d'analogue ne se produira pas dans l'avenir, puisque déjà Franklin l'a soutiré des nuages... (*Eripuit cœlo fulmen*).

Beaucoup de catholiques admettent que le miracle n'est jamais en contradiction avec les lois éternelles qui régissent les mondes et qu'il est simplement constitué par l'extension exceptionnelle des forces dont nous constatons journellement les effets, cette extension pouvant être due soit aux qualités propres de celui qui fait le miracle soit de l'intervention d'êtres invisibles plus puissants que lui.

Je suis convaincu que les savants de bonne foi finiront par adopter cette manière de voir. Plus, en effet, on avance dans l'étude de ces phénomènes plus on est forcé de reconnaître qu'un certain nombre d'entre eux ne peuvent s'expliquer sans recourir à l'hypothèse d'influences extérieures intelligentes; ce qui d'ailleurs ne doit pas nous étonner puisque la caractéristique de la force en jeu est précisément de pouvoir être dirigée non plus par la matière mais par ce qu'on appelle l'esprit.

Quelle est la nature de ces influences ? Sont-ce des anges plus ou moins déchus comme l'enseigne l'Eglise; des âmes de défunts comme le disent les spirites ; des élémentaux, c'est-à-dire des êtres inférieurs à l'humanité et non perceptibles à nos sens, comme le soutiennent les théosophes, ou simplement des projections à travers l'espace de la volonté d'autres hommes vivants comme le supposent certains psychologues?

Voilà certes des questions fort intéressantes mais sortant du domaine du physicien qui, aidé du physiologiste, doit procéder avec méthode et étudier l'instrument avant de chercher à définir le moteur.

Espérons que les instituts psychiques qui se forment de divers côtés auront pour résultat de faciliter des travaux rendus jusqu'à ce jour fort difficiles par les préjugés du vulgaire.

ALBERT DE ROCHAS.

EXPÉRIENCES DE LA PRINCESSE KARADJA

La princesse Karadja a fait au directeur du *Light* le suivant récit, inséré dans son numéro du 11 août de cette année :

« Lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer à Londres, au printemps dernier, je vous racontai plusieurs excellentes séances que je venais d'avoir avec MM. Alfred Peters et Cecil Husk, et vous m'avez demandé de vous en faire le récit pour le *Light*. Jusqu'à présent un travail pressé m'a empêché de vous donner satisfaction.

Peu de jours après mon départ de Londres (qui eut lieu à la demande de feu mon mari), j'écrivis par inspiration dans la chapelle où son corps est enterré, un long poème « Vers la Lumière », qui fut publié en Suède au mois d'octobre dernier; et dans une lettre qui a paru dans le *Light* du 27 janvier, le Dr Toernebohm a informé vos lecteurs de l'extraordinaire succès que ce poème a rencontré dans mon pays natal. La cinquième édition est déjà vendue, ce qui est un évènement unique dans un si petit pays.

En raison de l'intérêt public que ce poème a éveillé pour notre cause, j'ai aussi publié un petit volume intitulé *Phénomènes spirites*, où je donne un récit complet de mes séances avec M. Peters et avec M. Husk, dans lesquelles j'ai reçu les preuves les plus incontestables de la présence de mon mari.

M. Peters m'a aussi donné *en Suédois* un message d'une femme de lettres suédoise ; et j'ai été très frappée de la façon magnifique dont il a psychométrisé une bague appartenant à une de mes amies, en me disant des noms et des faits qui m'étaient inconnus, et qui se sont trouvés vérifiés dans la suite. Comme une traduction anglaise de ce petit livre sera bientôt publiée, je ne m'étends pas davantage sur ces faits, et je passe à quelques-unes de mes plus récentes expériences personnelles.

Par suite de la publication de mes deux ouvrages, j'ai reçu de toutes les parties de la Suède, de Danemark et de la Finlande des centaines de lettres de pauvres gens en deuil. Parmi ces lettres s'en trouvait une de M. Georges Larsen, un monsieur de Copenhague dont je n'avais jamais entendu parler Il me disait qu'il avait perdu sa femme tendrement aimée, il y avait de cela quelques mois seulement, et qu'étant matérialiste il n'avait pas un rayon d'espoir à sa peine. Mais il avait lu mes livres et avait projeté d'aller à Londres voir les mediums dont j'avais parlé, car la vie lui deviendrait supportable s'il avait la certitude de retrouver après la mort celle qu'il aimait. Le soir où je reçus cette lettre, il y avait séance chez moi, mon mari s'y communiqua et je lui demandai s'il pouvait retrouver Mme Larsen. A ma grande surprise, il me répondit : « Elle est ici ce soir. »

« Comment est-ce possible, dis-je? Nous venons de la demander à l'instant. » Mon mari répondit :

« C'est elle qui a suggéré à son mari de vous écrire. Elle désire qu'il vienne ici. »

J'écrivis tout cela à M. Larsen, qui au lieu de répondre se mit aussitôt en route pour Stockholm.

Outre le don d'écrire par inspiration, j'ai reçu pendant l'hiver dernier celui du dessin automatique. Ma spécialité est de dessiner des portraits de corps astraux. Le jour ou M. Larsen arriva à Stockholm, on me fit faire au pastel la tête d'une femme extrêmement belle. Le visage était si expressif que ce ne pouvait être une création de la fantaisie : on sentait instinctivement que ces traits si doux avaient appartenu à un être vivant. J'avais à peine fini ce dessin quand on annonça M. Larsen, et que mes amis arrivèrent pour la séance qui devait avoir lieu. Dès que M. Larsen eut aperçu le dessin sur la table il s'écria dans un élan de joie et de surprise : *C'est le portrait de ma femme* ! Il tira de sa poche une photographie et nous la montra, en disant que mon dessin était plus ressemblant que la photographie, qui la représentait en pleine santé, tandis que dans le dessin elle était telle que dans les derniers jours de sa vie. Plus tard, il m'a écrit que le vieux père de sa femme éclata en sanglots à la vue du portrait que j'avais dessiné. Des centaines de personnes, en Suède et en Danemark, ont été convaincues par ce fait, car M. Larsen m'était absolument inconnu et nous n'avions pas même un ami commun.

Pendant la séance, M. Larsen reçut plusieurs messages parfaitement convaincants. Sa femme lui donna son nom de baptême que personne de nous ne connaissait et elle fit allusion à plusieurs circonstances de leur vie privée. Elle joua sur la mandoline un air favori. Elle demanda à son mari d'aller à Copenhague dans un certain endroit dont personne de nous n'avait entendu parler, lui disant qu'il y trouverait une femme appelée Christine, à qui on avait fait du tort qu'elle voulait réparer. De retour chez lui, M. Larsen trouva cette personne à l'adresse que sa femme avait indiquée. Il n'était jamais allé a cet endroit et n'en avait pas entendu parler.

Je considère que c'est là une excellente preuve de l'identité des Esprits, car on ne peut l'expliquer par la théorie de la conscience subliminale, puisque aucun de nous ne connaissait l'existence de Christine, connue seulement de la morte et pas même du mari.

J'ajoute que je ne suis pas une artiste dans mon état normal. Ma vie dut-elle en dépendre je serais incapable de reproduire aucun des dessins que j'exécute en trance. Quelques-uns de ces dessins sont *très beaux*. J'ai fait un magnifique portrait de mon mari, comme je le vis quand il se matérialisa chez M. Husk.

J'ai fait aussi trois dessins représentant la libération de l'âme à la mort. Une vapeur semble émerger du front, des yeux, des narines, de la bouche et du cœur du cadavre, et se condenser en forme d'œuf, où une forme transparente repose dans l'attitude d'un nouveau-né.

Quelques-uns de mes dessins ont été photographiés. Je vous enverrai des reproductions avec plaisir si les spiritualistes anglais y trouvent intérêt. Un des plus beaux dessins est celui de Saint-Jean-Baptiste, qui a été dessiné *dans l'obscurité*. J'ai fait aussi très rapidement *en présence de témoins*, des figures géométriques de signification symbolique, *sans l'aide de règle*; et des architectes ont déclaré qu'il est *impossible* de les exécuter à main levée avec une symétrie aussi parfaite.

Mes livres ont été traduits en danois, allemand, français, russe et italien. J'espère ardemment qu'ils aideront à répandre les glorieuses vérités pour lesquelles nous combattons, et je remercie Dieu qui me permet d'apporter ma faible contribution à l'avancement de notre cause.

PRINCESSE KARADJA

Trad. par G. B.

UNE RÉFORME INDIQUÉE POUR LES TRAVAUX

DES SOCIÉTÉS SPIRITES, (*Voir Août* 1900).

Cher Monsieur P.-G. Leymarie,

Dans ma dernière lettre, je vous offrais d'exposer mes idées sur la réforme que les circonstances imposent aux travaux de nos sociétés, afin de les assujettir à un plan bien conçu et uniforme.

Cette réforme doit être de forme et de fond, si nous ne voulons piétiner sur place ou même rétrograder.

Je ne me dissimule pas que l'habitude et la routine lui opposeront bien des obstacles. Les difficultés à vaincre ne doivent pas nous décourager si nous avons le sérieux désir d'élargir le rôle que le spiritisme peut et doit assumer dans les grands événements dont ce siècle sera le témoin.

Les travaux des sociétés spirites ne répondent pas aux exigences de notre époque.

On a parcouru la première étape et atteint le but qu'on se proposait, forcer l'attention de la science. Nous devons nous préparer maintenant à franchir la seconde dont l'objet est de démontrer pratiquement, par nos actes, que le spiritisme représente la démocratie et le socialisme philosophique positif, qu'il mène à la tranquillite de la conscience, à la morale sociale et privée, à l'amélioration de l'homme, au bien-être général.

Les moyens pour arriver à ce résultat heureux et séduisant sont : la réforme des travaux de l'évocation, l'unité d'action, l'école du dimanche. Si l'un de ces trois facteurs manquait, la marche en avant deviendrait impossible, au moins très difficile.

La troisième étape dépendra des précédentes. Elle aura pour objet d'établir le règne de Jésus sur la terre par la diffusion d'une Religion qui, démontrant l'immortalité et la justice éternelle, prenne Jésus pour modèle et aboutisse à la pratique de la morale de l'Evangile.

La première étape a exigé cinquante ans de travaux et de luttes contre le fanatisme, l'ignorance, la science matérialiste et l'indifférence. La seconde exigera le même temps, la troisième davantage, mais elle nous conduira au but désiré, en consacrant la défaite définitive de l'égoïsme, du sensualisme et de la méfiance. L'homme, alors, cherchera le bonheur dans l'accomplissement du devoir, dans l'amour d'âme à âme, dans la fraternité et dans les joies simples que procure l'amitié. L'intensité des satisfactions dépendra toujours du degré d'élévation qu'on aura acquis, elle sera purement subjective.

Est-ce là un songe, une chimère ? Non. Dieu, en mettant dans notre esprit l'espérance que nous conservons jusqu'au tombeau et le désir d'une félicité qui fuit devant nous, sans que nous puissions jamais l'atteindre, n'a pas voulu nous tromper : *La félicité régnera sur la terre.*

*
* *

Cette affirmation doit être prouvée, car, si elle paraissait satisfaisante à nos frères, elle exalterait leur courage, en leur prouvant le grandiose résultat que leurs travaux peuvent obtenir, à la condition d'être judicieusement organisés.

Ce semble, plusieurs lecteurs diront : — La félicité ! la félicité ! comment en jouir au milieu des maladies qui nous accablent? — Les esprits convaincus répondront : les maux dont nous souffrons sont une conséquence de notre état peu avancé, de notre passé, ils dépendent d'un enchaînement de causes et d'effets. Ceux d'entre nous qui suivent avec attention le mouvement scientifique qui s'opère quant au phénoménisme peuvent ajouter quelque chose de plus et s'exposent, en le faisant, aux rires des savants fin de siècle, mais peu leur importe ! N'a-t-on pas ri de l'électricité devenue toute une science. N'a-t-on pas ri du magnétisme qui, sous un autre nom, est étudié et appliqué ? N'a-t-on pas ri de Raspail et l'on découvre à présent le microbe spécial de chaque maladie ? On a ri du phénoménisme spirite et déjà l'on en fait l'objet d'observations scientifiques. On rit encore de la cause que nous lui assignons, ne consentant à y voir que des manifestations psychiques de l'inconscient, mais on s'apercevra qu'il répond à

l'action de forces assujetties à la volonté d'intelligences supra-terrestres, comme le magnétisme à celle de l'opérateur : rira bien qui rira le dernier.

On le sait, nous respirons continuellement et nous ingérons avec nos aliments les germes de toutes sortes de microbes ; ils ne nous font aucun mal tant qu'ils ne rencontrent pas des organismes affaiblis ou des humeurs qui en favorisent le développement. Ce sont donc nos vices, notre intempérance ou l'hérédité qui sont la cause véritable des maladies. Nous avons, par conséquent, le droit de le dire : les maux qui nous affligent auront une tendance à disparaître, à mesure que les mœurs présenteront plus de moralité.

Les épidémies sont occasionnées par des microbes. Existeront-elles toujours ? On ne pourrait répondre qu'en connaissant bien la cause qui les détermine. Cela est-il possible ? Examinons.

Le fluide qui émane de chaque personne, l'*aura* selon les théosophes, le fluide neurique d'après les médecins, le périsprit selon les spirites, le fluide magnétique au dire des magnétiseurs, est plus ou moins bienfaisant selon l'état de santé, surtout selon le degré d'élévation spirituelle de chacun de nous ; il peut arriver à posséder des propriétés curatives, tout au moins à nous préserver des maladies contagieuses régnantes (1). Dans d'autres cas, ce fluide est pernicieux ; il peut même produire des maladies. Tous les magnétiseurs le savent bien, et cette manière de voir est d'accord avec une croyance populaire intuitive (2).

Non seulement l'homme émet des fluides, mais aussi tous les animaux et certaines substances actives. Cela a été mis hors de doute par les expériences faites sur des hypnotisés et des sensitifs.

En présence de ces faits, et lorsqu'on considère les preuves que la photographie nous a fournies de l'existence des fluides, des variations qu'ils éprouvent dans leurs vibrations et leur couleur quand on passe d'un sujet à un autre ou, pour le même sujet, d'un état d'âme à un autre, il me semble que nous sommes autorisés à attribuer aux émanations fluidiques de l'humanité, prise dans son ensemble, des effets bienfaisants ou délétères, selon le degré plus ou moins élevé d'avancement moral qu'elle aura atteint, en moyenne, au moment considéré.

On croit généralement que, si les épidémies sont devenues moins meurtrières, cela est dû aux progrès de la médecine, ainsi que de l'hygiène

(1) On ne peut attribuer cette immunité aux organismes grossiers, plus robustes. Les plus délicats, pourvu qu'ils soient sains, sont ceux qu'une épidémie respecte le plus.

(2) Qu'on ne soit pas surpris, pour confirmer une vérité peu connue, de nous voir nous appuyer sur une superstition. Il n'y en aucune qui n'ait pour point de départ une vérité mal définie.

publique et privée. Je ne le mets nullement en doute ; mais je ferai remarquer que, si les microbes étaient aussi virulents qu'ils le furent autrefois, les personnes attaquées le seraient avec autant d'intensité que par le passé, ce qui n'a pas lieu. Nous devons faire remonter ce phénomène à une autre cause que la science méconnaît, à l'avancement moral que l'humanité a graduellement acquis. Il agit aussi bien par le moyen du fluide individuel, qui est pour chacun de nous comme un protecteur particulier, que par le moyen de l'émanation générale, laquelle forme une atmosphère fluidique qui atténue la virulence des germes.

Sans doute cette émanation est, jusqu'à présent, fort loin d'être assez bienfaisante pour empêcher, d'une façon absolue, le développement des microbes pernicieux. Les passions basses, les pensées viles, les rancunes, les fureurs, les guerres, nous maintiennent encore à une grande distance du bien souhaité ; mais elles ne sont plus aussi terribles qu'aux époques moins civilisées.

Le monde moral, comme le monde physique, est soumis à des lois immuables. Elles tendent au perfectionnement successif de la planète, des animaux et de l'homme. Elles nous acheminent vers l'amélioration morale, vers la pureté de l'esprit, et de la sorte vers un but digne de l'omniscience, c'est-à-dire vers le bonheur pour chacune des créatures humaines, et vers la gloire solidaire de l'ensemble, à travers la longue succession des cycles. La loi d'enchaînement des causes aux effets est peut-être la loi unique.

Le bien, représenté par ceux qui progressent, est une force qui s'accroît. Le mal, représenté par les retardataires, est une force qui diminue. Les spirites comptent parmi les premiers, et à l'avenir ils en prendront la tête, s'ils savent se mettre d'accord pour donner à leurs travaux une bonne direction.

*
* *

La révélation spirite a réuni autour d'elle non seulement ceux qui étaient bien préparés à la recevoir et à la répandre, mais encore une foule de personnes attirées par la curiosité ou à la recherche, soit d'une distraction, soit d'une protection. Avec ces éléments, pour hétérogènes qu'ils pussent être, et malgré les erreurs inévitables au début d'investigations dans l'inconnu, on n'en a pas moins obtenu des résultats surprenants. Le spiritisme n'est pas tourné en ridicule ; il a réussi à éveiller l'attention de tout le monde. C'est pour cela même qu'il faut nous attacher dorénavant à écarter quiconque ne posséderait pas une préparation suffisante. Il est à craindre, si l'on ne prend pas des mesures dans ce sens, que les éléments inférieurs ne viennent à prédominer et à compromettre, par des actes marqués au coin du fanatisme, de l'obsession ou de l'ignorance, le sérieux de la cause que

nous défendons. Si cela arrivait, on aurait perdu le meilleur des bienfaits que les sociétés spirites, bien dirigées, doivent procurer à l'humanité.

Il est donc nécessaire que nous fassions acte de prévision et que nous provoquions sans retard la réforme que les circonstances réclament.

A cet effet, je propose qu'on nomme d'urgence une Commission investie de pouvoirs étendus, chargée de procéder à l'unification des travaux, d'après un plan qui s'inspirera des nécessités de la situation.

Cette unification exige que l'on crée, dans chaque pays, un centre directeur et que l'on réglemente les relations des sociétés entre elles et avec le centre directeur dont elles relèvent; que l'on établisse la forme dans laquelle celui-ci sera nommé; que l'on fixe ses attributions et ses devoirs; qu'on détermine les règles à suivre pour l'admission des sociétés non représentées devant la Commission et la reconnaissance de sociétés nouvelles.

Sans préjudice des déterminations à adopter, je crois que nous devons, dès à présent, dire à nos frères que, s'ils ne veulent pas voir les sociétés exposées à l'invasion des élémentaux, et à perdre toute direction spirituelle, ils doivent faire en sorte qu'elles ne renferment que des personnes capables de comprendre et de pratiquer sainement le spiritisme; ils écarteront les néophytes qui ne rempliraient pas ces conditions (1). Il ne faut pas qu'ils continuent à développer des médiumnités d'une façon presque forcée. Dès les premières épreuves, on voit bien si le médium est, oui ou non, appelé à devenir remarquable, comme Home, Fox, Eglington, Slade, Eusapia, Bredif, Piper et tant d'autres, qui ont donné du phénoménisme les preuves les plus convaincantes. Il leur faudra renoncer absolument aux cures obtenues par le moyen d'ordonnances médianimiques. Les médiumnités qui sont nécessaires pour les travaux spirituels sont celles d'écriture mécanique. Enfin il est indispensable qu'ils consacrent une partie de leur temps à l'étude de la doctrine.

Dans les sociétés où les affiliés sont très nombreux, il conviendra de former des groupes, afin d'obtenir la division du travail et le développement théosophique des médiumnités.

(1) J'ai déjà proposé ce qui précède, dans une société dont je faisais partie. On s'y est opposé en alléguant que la charité impose de recevoir ceux qui viennent à nous, cherchant la vérité, comme s'ils ne pouvaient la trouver que dans nos sociétés! A mon avis, c'est là une parfaite erreur. La charité doit être faite intelligemment. Au lieu de se montrer charitable envers certaines personnes, en les admettant, on leur porte préjudice : ce sont des candidats à l'obsession. On ne devrait pas oublier l'enseignement de Jésus : on ne peut donner à personne plus de lumière et de vérité qu'il n'en peut supporter. La prudence indique que, si les sociétés spirites ne suivent pas ces conseils, loin de faire du bien et de rendre service à la cause, elles risquent de tomber sous la domination, soit des jésuites, soit des élémentaux, et à provoquer sous peu l'intervention de l'autorité, qui fermera leurs portes.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que les sociétés pourront prétendre à devenir dignes d'attention, à attirer des éléments choisis, recrutés dans les classes sociales dirigeantes, et à donner tous les fruits que nous en attendons.

FELIPE SENILLOSA.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE ~~DES SCIENCES OCCULTES~~

de stupidités amères

CHAPITRE III.

DE LA DIVINATION (*Suite*).

CHIROMANCIE. — Divination qu'on pratique par l'interprétation des lignes de la paume de la main, qu'on dénomme aussi lignes astrales, parce qu'elles sont placés à côté des monts dits de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Saturne. Il existe un grand nombre de *Traités de chiromancie*; l'un des plus curieux certainement est celui de Philippe May de Franconie qui, sur bien des points assez importants, est en contradiction avec les autres chiromancies parue, avant et après Ph. May. Divers auteurs compétents, notamment Guymiots estiment beaucoup ce traité qui est très rarissime, introuvable même (1).

Par les lignes de la main, un bon chiromancien peut voir tout le passé et l'avenir d'une individualité.

On dit aussi *Chiroscopie*, mais le terme est beaucoup moins usité.

CLÉDONISMANCIE. — Mode de divination usité en Orient qui consiste à donner certaines interprétations, à des phrases ou à des mots prononcés d'une certaine façon ou avec des intonations diverses.

CLÉDONOMANCIE ou CLEIDOMANCIE. — C'est à l'aide d'une clé qu'on pratique ce mode de divination surtout employé pour découvrir un criminel. — Il est encore pratiqué de nos jours en Russie.

CLÉROMANCIE. — Divination pratiquée au moyens de dés, de fèves, de cailloux, d'osselets, etc., et qui prend dès lors des noms divers : *Astragalomancie*, *Cubomancie* *Béphomancie*, *Pissomancie*, etc., etc.

COSQUINOMANCIE. -- Divination pratiquée, au moyen d'un crible, sas ou tamis et qui a été usité dans une haute Antiquité.

CRANINOMANCIE. — Art de deviner par l'inspection d'un crâne les qualités ou défauts, les passions ou les vices d'une personne.

---

(1) Il a paru chez Chamuel, éditeur, une réédition en 1897, qui contient un traité *Sur la physionomie et sur les marques des ongles*, qui souvent ne sont pas dans l'édition ancienne ; signalons aussi un traité de M. Papus.

Le Dr Gall et son disciple Spurzeim ont codifié pour ainsi dire, les lois de la Craninomancie, qu'on dénomme également, *Craninologie* et *Craninoscopie*.

Cristallomancie. — Divination qu'on pratique à l'aide de cristaux.

Le devin regarde d'une manière fixe des objets en cristal; il y voit bientôt des figures, qui lui permettent de tirer des conclusions pour le consultant.

Critomancie. — On pratiquait dans l'Antiquité ce genre de divination en observant la farine, la pâte et les gâteaux offerts en sacrifice.

Cromniomancie. — Divination qu'on obtient au moyen des oignons, et qui se pratiquait surtout à la veille de la Noël.

Cubomancie. — Divination qu'on fait aux moyens de dés ou cubes, surtout de bois et plus spécialement de bois de laurier; on écrit les lettres de l'alphabet sur 24 dés, puis après les avoir mêlés, le consultant les tire et les dispose à la suite les uns des autres et le devin lit par suite des mots formés, l'avenir pour le consultant.

Cyanomancie. — Divination qu'on fait en observant la démarche et surtout les cris des chiens; ce mode de divination est fort ancien.

Dactylomancie. — Divination qu'on pratique au moyen de bagues ou anneaux (Δακτυλὸς) qui étaient fondus sous l'influence de certaines constellations, ce qui leur donnait des pouvoirs, ou *Charmes*. Quand ces *Anneaux constellés* portent gravés sur leur surface des sentences, ou des caractères magiques, ils constituent des *Talismans*.

Daphnomancie. — Divination dans laquelle on utilise les feuilles de laurier (Δαφνη), on dit aussi *dendromancie* de (Δενδρον)

Démonomancie. — Divination en utilisant les forces démoniaques ou mauvais Esprits. La démonomancie est une des branches de la *Magie Noire*, des plus dangereuses; un grand nombre de cas de folies ou de passions démoniaques, n'ont souvent pas d'autre origine.

Garosmancie ou Gastromancie. — Divination pratiquée généralement par des Ventriloques, puisque c'est au moyen du ventre qu'elle est faite. L'art de Ventriloquie se nomme *Engastrisme* et le genre de devin qui exercent ce mode se nomment *Engastrimandres* et *Engastrimithes*.

Géloscopie. — Divination que le devin tire de la façon de rire d'une personne, il préjuge par ce mode de divination du caractère des qualités ou des défauts du consultant.

Gyromancie. — Divination tirée des mouvements tournant du devin, qui parcourt un cercle sur lequel sont inscrites des lettres de l'alphabet; le devin à force de courir sur le cercle tracé finit par s'étourdir et s'abat sur des lettres diverses, dont il tire des présages.

Hématomancie et Hématoscopie. — Divination pratiquée par l'inspection du sang qui jaillissait des victimes égorgées en sacrifice.

HÉPATOSCOPIE. — Divination faite par l'étude des entrailles des victimes égorgées pour être offertes en holocauste. Les prêtres qui, dans l'Antiquité, exerçaient cette fonction, se nommaient *Hiéroscopes* et *Hiéromantes* (Ιερο et Μαντείο).

HIPPOMANCIE. — Genre de divination pratiquée surtout chez les Celtes et qui consistait à observer le mouvement qu'exécutaient les chevaux laissés en liberté dans les bois et forêts consacrés aux Dieux.

HOROSCOPIE. — Divination faite au moyen des *horoscopes*, c'est-à-dire en dressant le thème généthliaque d'une personne au moyen de l'Astrologie ou des constellations. On pouvait de la sorte prédire la destinée de la personne horoscopée. — Conférer à ce sujet ISIS DÉVOILÉE ou l'*Egyptologie sacrée, passim* (1).

HYDROMANCIE. — Comme son nom l'indique, cette divination est faite au moyen de l'eau (ὕδωρ). Il existe des moyens très divers de pratiquer ce genre de divination, également dénommé *Hydroscopie* et *Higromancie*.

ICTHYOMANCIE. — Divination faite par l'inspection des entrailles de poissons, ou bien par les secousses de celui-ci, quand il était jeté hors de l'eau sur le gazon.

LAMPADOMANCIE. Voy. LYCHNOMANCIE.

LÉCANOMANCIE. — Divination pratiquée au moyen d'un grand vase ou bassin rempli d'eau ; c'est, on le voit, un genre d'Hydromancie.

LIBANOMANCIE ou LÉBANOMANCIE. — Divination pratiquée au moyen de l'encens et fort usitée dans la haute Antiquité ; c'était un mode de divination par la fumée. — Voyez ci-dessus CAPNOMANCIE.

LITHOMANCIE. — Divination qu'on pratiquait de diverses manières, mais en utilisant toujours de petites pierres ou des cailloux ; on les lançait les uns contre les autres et l'on tirait des pronostics du son qu'ils rendaient.

LYCHNOMANCIE. — Ce terme désigne la divination faite par l'inspection de la flamme d'une lampe, aussi désigne-t-on ce mode de divination *Lampadomancie*.

MARC DE CAFÉ. — Mode de divination tout moderne, variation du mode dit de CAPTOPTROMANCIE (voir ci-dessus), le marc de café servant ici de miroir car cette substance est promenée avec de l'eau dans une assiette ; purgée ensuite de son eau et suivant les figures que forme le marc, le devin tire des présages.

MÉTÉOROSCOPIE. — Ce mode de divination n'est qu'une branche de l'astrologie, puisqu'il consiste à présager l'avenir à l'aide des météores célestes.

MÉTOSCOPIE et MÉTAPOSCOPIE. — Divination tirée des traits de la figure et plus particulièrement des rides du front et du visage. Bien que très ancien,

(1) 1 vol. in-18°. Paris, 1894, 2e édition, Perrin éditeur, 1898.

cet art ne possède pas de traités nombreux et surtout complets. Cicéron (1), Suétone (2), Juvénal (3), Velleius Paterculus (4), en ont parlé dans leurs divers ouvrages ; ce n'est guère qu'au XVIe siècle que Cardan a publié un véritable Traité de *Métaposcopie*.

Dans sa *Chiromancie médicinale*, Ph. de May de Franconie (5) nous donne un petit traité fort intéressant *des Physionomies* ou *Métoposcopie*, d'autant plus intéressant qu'il nous fournit un grand nombre de figures explicatives nous montrant les rides du front, etc.

MYOMANCIE. — Cette divination est faite au moyen des rats (Μῦς) ou des souris ; le devin tire des présages heureux ou malheureux suivant les cris que poussent ces petits rongeurs et suivant aussi leur degré de voracité.

NÉCROMANCIE. — L'art d'évoquer les morts et de leur faire pronostiquer l'avenir. La nécromancie remonte à la plus haute Antiquité. De nos jours, on a cru ridiculiser et insulter les spirites en les traitant de *Nécromans*. Or la nécromancie n'est qu'une des branches du spiritisme dont la doctrine a une très grande envergure, car le spiritisme étudie non seulement la Nécromancie, mais la Psychurgie, la Télépathie et tous les phénomènes qui se rattachent à l'âme, à la survie, aux états divers après la mort. Que l'on soit ou non spirite, tout homme de bonne foi est obligé de reconnaître que le grand mouvement spiritualiste contemporain est dû au spiritisme et rien qu'au spiritisme, qui a remis au jour, la Kabbale, l'Occultisme et la Théosophie. Tous les spiritualistes contemporains de valeur ont été à leur début spirites, nous citerons comme témoignage à l'appui de notre thèse : V. Sardou (6), dont le père, que nous fréquentions à Nice, était un spirite enthousiaste, fanatique ; W. Crookes l'illustre chimiste : Blavatsky, le colonel Olcoot, Leadbeater, Courmes, les têtes de la théosophie ont été spirites et le sont restés puisqu'ils sont tous réincarnationistes ; et nous-même qui, depuis trente-cinq ans, étudions la philosophie, nous ne serions jamais arrivé à nous parquer à ce genre d'étude, si nous n'avions pas débuté par le spiritisme.

Donc, pour quelques renégats qui, par ambition, ont renié une doctrine, après en avoir largement vécu, il ne faut pas jeter la pierre au spiritisme et

(1) Cicéron, de *Fost.* 5 ; *Toscal.* IV, 7.

(2) Suétone Tit. II.

(3) Juvénal, *Sat.* VI, 58.

(4) Velleius Paterculus, II, 14.

(5) Ce petit volume aujourd'hui introuvable a été réédité en 1896, Paris, Chamuel éditeur ; ajoutons que cette réédition donne une chiromancie synthétique très facile à saisir, car son interprétation est extrêmement claire.

(6) Président d'honneur du Congrès spirite et spiritualiste international de 1900.

encore moins déserter ses études. Seulement il faut marcher avec son temps et agrandir toujours le cadre de ses études, et tous les spiritualistes quels qu'ils soient,à quelque école qu'ils appartiennent, doivent soutenir, aider et propager le spiritisme qui est la grande entrée de la carrière spiritualiste. Voilà la thèse que nous avons toujours soutenue et que nous soutiendrons toujours. Mme H. P. B. a eu le grand tort, suivant nous, de malmener les spirites, quand elle a embrassé la Théosophie, aujourd'hui ses successeurs médiats ou immédiats ont réparé l'erreur de cette grande âme, qui n'est pas tout à fait étrangère peut-être à cette conversion à laquelle nous avons été poussé. La duchesse de Pomar, une des théosophes de la première heure en France, n'a jamais cessé d'être spirite, car on ne peut pas cesser de l'être dès qu'on partage dans la nouvelle voie spiritualiste où l'on entre, l'idée de réincarnation, l'idée de dégagement, d'incarnation, de trance médianimique, etc., etc., car aujourd'hui, le spiritisme a grandi, ce qui le prouve ce sont les travaux que nous publions depuis plus d'un quart de siècle dans cette Revue,travaux que n'aurait certes pas laissé publier Allan Kardec, non qu'il ne les eût pas estimés à leur valeur; mais il aurait craint d'effaroucher ses lecteurs, qui n'étaient pas préparés à les admettre, comme le sont nos contemporains, qui y ont été préparés par les études et les découvertes des Rochas, des W. Crookes, des Zolner, des Aksakoff, des Baraduc et *tutti quanti* qui, bien que n'arrivant qu'au second plan n'en ont pas moins été utiles à la grande cause du spiritualisme moderne que rien ne pourra détruire.

Après ce petit *aparte*,qui est venu sous notre plume sans provocation, nous poursuivrons notre étude.

NEPHÉLEMANCIE. — Genre de Divination fort rare, qui s'opère avec le concours d'Esprits supérieurs, dénommés Anges dans la religion catholique d'où son nom Νεφελοί (anges). — Ce mode de Divination est fort rare mais très réel, car le médium *entrancé* peut, avec le secours d'Esprits supérieurs, faire des prophéties très surprenantes qui se réalisent toujours.

NIGROMANCIE. — La nigromantie ou nigromancie est l'art de découvrir tout ce qui est caché dans des endroits noirs, c'est-à-dire dans des grottes souterraines, au sein de la terre, au fond des étangs, des lacs, et des mers.

NOMOMANCIE. — C'est l'art de deviner les présages ou mieux de faire l'horoscope des personnes en utilisant leurs noms ou prénoms. — A l'Exposition Universelle, dans la grotte de Bou Amana, il y a un Marabout âgé de 80 ans, qui avec le prénom du consultant et celui de sa mère, dit des choses très surprenantes sur le passé et l'avenir.

Ce terme a comme synonyme ceux de *Onomomancie* et *Onomatomancie*.

Il ne faut pas confondre ce terme avec celui de ONOMANCIE (*voir plus loin*).

OMPHALOMANCIE. — Devination au moyen du nombril (ὀμφαλός). Les sages

femmes de l'Antiquité et certaines accoucheuses modernes pronostiquent, dit-on, par la simple inspection du nœud du nombril d'une femme combien elle pourra avoir d'enfants, après le premier né.

ONÉIROCRITIE et ONÉIROMANCIE. — Divination à l'aide des songes, qui a été en usage de toute antiquité.

Le philosophe grec Arthémidore qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne a écrit un excellent *Traité des songes*, dans lequel il mentionne un très grand nombre d'ouvrages anciens sur la matière. Le philosophe grec divise les songes en deux classes :

Les *songes allégoriques* et les *songes spéculatifs*.

L'onéirocritie ou onéiromancie est une science, tandis que l'art d'expliquer les songes se nomme *Onéirocritique*.

ONOMANCIE.— Genre de divination principalement pratiquéepar les Arabes berbères et qui consiste à utiliser une épaule de mouton. Voici comment ils procédaient : après avoir fait bouillir une épaule droite de mouton, ils la dépouillaient de sa chair et c'est sur l'os dénudé que le Devin lisait le passé, le présent et l'avenir.

ONYCHOMANCIE. —Divination au moyen des ongles; ou la pratique de la manière suivante : on frotte, d'huile de cire et de suie, les ongles d'un jeune garçon vierge et suivant les marbrures ou petits signes qui se voyaient sur les ongles, le devin tirait des pronostics ou présages; mais là ne se borne point la science onychomantique, car d'autres devins prédisent l'avenir par la simple inspection de points ou taches blanches que portent sur leurs ongles bien des personnes. Au XVI[e] siècle, ce genre de divination était assez répandu; on avait même écrit, paraît-il, quelques traités, mais qui sont perdus, ou du moins qui sont d'une extrême rareté, c'est pourquoi nous avons réédité il y a quelques années la CHIROMANCIE MEDICINALE de Philippe May de Franconie qui, indépendament d'un *Traité sur la physionomie* renferme un traité sur les marques des ongles (1), disons en passant que cet ouvrage rarissime n'est pas en général conforme aux idées admises par nos chiromanciens modernes.

OOMANCIE et OOSCOPIE. — Divination à l'aide des œufs. Dans l'antiquité le devin tirait des présages suivant la forme des œufs, suivant les taches et le granité de leur surface, etc. — Si nous en croyons Suidas, ce serait Orphée même qui serait l'inventeur de ce mode de divination.

De nos jours, bien des médiums font de l'oomancie, mais c'est par l'examen du mélange du blanc et du jaune de l'œuf ou de la glaire et du jaune

(1) Cet ouvrage est illustré de nombreuses vignettes est en vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques. — Voici son titre exact : *La chiromancie de Philippe May de Franconie.* Traduit de l'allemand, avec un avant-propos et une chiromancie synthétique, 1 vol. in-18, 3 francs.

agglutinés dans une assiette par de l'eau bouillante que ces médiums ou devins dévoilent le passé le présent et l'avenir.

Ophimancie. — La divination au moyen des serpents (Οφίς) remonte à la plus haute antiquité. Le devin observe leurs mouvements, les dirige avec une baguette et suivant les agissements des reptiles, il tire des présages.

Ornithomancie. — Divination tirée du vol, du cri et du chant des oiseaux. De nombreux mythes mettent le serpent en connexion avec ce genre de divination par ce que celui-ci sait attirer l'oiseau malgré lui par le seul regard de son œil fascinateur.

Pline le naturaliste nous dit que le sang de certains oiseaux (et il fournit une énumération de ceux-ci) produit un serpent qui donne à celui qui le mange la faculté de connaître le langage des oiseaux. Nous préférons ne pas croire l'auteur et nous passer d'expérimenter le fait.

(*A suivre*). Ernest Bosc.

LE CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE

Le monde est mu harmoniquement, avec méthode, les spirites le savent et s'inspirant de l'exemple que leur donne Dieu, raison-mouvement, ils travaillent sans cesse et veulent toujours plus savoir.

La science officielle voulait ignorer ces patients efforts et écarter les serviteurs énergiques du spiritualisme moderne en leur refusant une place dans leurs rangs; mais comment écarter un Russell Wallace, un William Crookes, un Oliver Lodge, un Hodgson, un Lombroso, un de Rochas et tant d'autres? Ces messieurs sont entrés au Congrès de Psychologie, et avec eux, le Dr Van den Eden (Hollande), professeur Moutonnier, Mme J. Stannard correspondante du *Light*, G. Delanne et Léon Denis, Dr Encausse, Dr Pascal, Dr Dariex. MM. Auzanneau, Bouvery et Beaudelot.

M. le professeur Bernheim, de Nancy, présidait la section qui avait trait au spiritisme; mais ce mot spiritisme, écorchant l'entendement de cette assemblée de savants docteurs réunis au Palais des Congrès, ils l'ont toujours classé dans les *questions connexes* de la psychologie, de l'hypnotisme et de la suggestion, c'est-à-dire les phénomènes relevant de l'action extra-corporelle de l'homme vivant, tels que Télépathie, dédoublement, suggestion; les matérialisations, communications par la typtologie, les apparitions étaient classées parmi les manifestations posthumes.

Le président a sagement conservé l'impartialité entre les matérialistes et les spiritualistes qui présentaient à l'appui de leur dire, le fait brutal, nettement contrôlé. Certes le président de l'école de Nancy et d'autres docteurs arrivés et renommés, n'eussent pas voulu de cette intrusion spirite dans

leur Congrès : ils n'entraient pas dans le cadre de la psychologie de ces maîtres en préjugés tenaces. Des ecclésiastiques ont dû prendre la défense des spiritualistes, soutenus aussi, très énergiquement, par MM. Léon Denis et Gabriel Delanne.

Les manifestations extérieures existent réellement, mais tous les observateurs n'en sont pas convaincus ; la plupart n'en savent rien, ou bien ils ont expérimenté superficiellement. Ils ont des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne point entendre, malgré les travaux importants accomplis selon la méthode scientifique.

Nier, ce n'est point résoudre la question; les faits concordants, dont certains volumes sont remplis, présentent cette question spirite comme essentielle, la plus pressante, sa solution important à la bonne marche de l'humanité.

Le Dr Encausse, désirant contrôler avec certitude les médiums et les sujets, a fait une communication qui concerne des appareils électriques enregistreurs de son invention. M. Delanne répond qu'on peut avoir une meilleure solution en éclairant les séances obscures, à l'aide de rayons ultra violets, et en se servant aussi d'appareils à éclanchements automatiques, pour avoir, à intervalles réguliers, la photographie du sujet et celle des expérimentateurs.

En somme les études du double du corps humain, du périsprit ou du corps astral, intéresse au plus haut degré l'évolution organique et les lois de la pensée ; ce corps extériorisé, bien étudié, résoudra, en psychologie expérimentale, les problèmes les plus ardus. L'âme, soumise à la méthode suivie de l'analyse sans parti pris, ouvrira un champ nouveau, plein de surprises, quand l'investigateur connaîtra ses conditions d'existences sur la terre et dans l'au-delà.

Les contradicteurs du spiritisme n'ont fait que des objections générales et ne sont jamais entrés dans le vif de la question ; leur embarras était évident et ils ne pourront plus, désormais, le traiter de pratiques grossières et de superstitions dues au plus pur charlatanisme.

M. Moutonnier a fait la relation de ses entrevues avec le médium et puissant psychométriste, Mrs. Thompson ; cette communication offre un grand intérêt, d'autant plus que ce sujet a été soumis au contrôle des membres de la société anglaise des recherches psychiques.

M. G. Delanne, dans sa communication intitulée LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE, déclare que ce qui est incontestable aujourd'hui, c'est la suggestion mentale, la télépathie, la clairvoyance, phénomènes vérifiés par tant de savants qu'il nomme, Anglais, Français, Allemands, Italiens, Russes et Américains.

Il établit aussi que l'activité psychique dépasse la limite de l'organisme

corporel, les Sociétés de recherches psychiques ayant nettement établi que, sans l'intermédiaire des sens connus, la pensée se peut extérioriser, se transmettre entre deux esprits. Avec Russel Wallace, il pense que : « 1° Lorsqu'il y a simultanéité de l'impression, c'est-à-dire perception du même fantôme, visuel ou auditif, par deux ou plusieurs personnes en même temps, comme cela a été souvent observé, alors même qu'il n'existe aucun rapport entre l'agent et ceux des percipients qui ne le connaissent pas.

« 2° Lorsque le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant des places diverses correspondant à un mouvement apparent, ou bien lorsqu'il est vu à la même place, malgré le déplacement des observateurs.

« 3° Lorsque la vision est perçue par des animaux domestiques. Il est évident, dans ce cas, que le rapport nécessaire n'existe pas.

« 4° Quand l'apparition produit des effets physiques. Nous savons, en effet, que le pouvoir d'agir sur la matière, sans contact, a été signalé dans le rapport de la Société dialectique de Londres, et mesuré d'une manière précise par William Crookes. Les expériences avec Eusapia Paladino, faites par MM. Lombroso, Schiapparelli, Finzi, Ermacora, Wagner, Ch. Richet, Lodge, Ochorowicz, de Rochas, Flammarion ont prouvé qu'il pouvait y avoir, en plus des mouvements d'objets sans contact, objectivation d'une forme matérielle, d'une main par exemple. Celle-ci, à plusieurs reprises, a laissé des empreintes dans des substances molles ou friables, alors qu'il était impossibles que les mains corporelles du sujet touchassent ces substances.

« 5° Lorsque le fantôme, visible ou non, peut être photographié. Nous citerons, pour appuyer cette affirmation, les cas rapportés par MM. Aksakof, de Rochas, Hasdeu et Istrati, le capitaine Volpi.

« Tous ces phénomènes : *Télécinétiques*, *Téléphaniques* et *Téléplastiques* ont besoin d'être soumis à des investigations aussi rigoureuses et aussi souvent répétées que les phénomènes de la Télépathie, car ils ouvrent à la psychologie expérimentale des horizons jusqu'alors insoupçonnés et ils seront féconds en découvertes précieuses pour la connaissance complète de l'être humain. »

COMMUNICATION DE M. LÉON DENIS SUR LA PHYSIOLOGIE EXPÉRIMENTALE, PHÉNOMÈNES D'EXTÉRIORISATION ET DE DÉDOUBLEMENT

« Depuis vingt ans, la psychologie est entrée dans des voies nouvelles. L'étude de l'âme, du domaine de la métaphysique et des purs concepts, est passée à celui de l'observation et de l'expérience. M. Léon Denis cite :

« Les recherches du colonel de Rochas, des Drs Luys et Baraduc qui démontrent que l'être psychique n'est pas confiné dans les limites du corps, mais qu'il est susceptible d'extériorisation et de dégagement...

« M. L. Denis prouve que l'action psychique d'un être vivant sur un autre, à distance, est établi par les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée, l'extériorisation des sens et des facultés.

« Parfois, l'être psychique quitte son enveloppe corporelle et apparaît à distance. Certaines apparitions ont été vues par plusieurs personnes à la fois ; d'autres ont exercé une action sur la matière, ouvert des portes, déplacé des objets, laissé des traces de leur passage.

« L'objectivité des apparitions est établie dans beaucoup de cas.

« Les apparitions de mourants ont été constatées un grand nombre de fois par les enquêtes de la Société des recherches psychiques de Londres. (Voir *Proceedings* ; *Annales des Sciences psychiques*, de Paris ; A. Russel Wallace : *Les miracles et le moderne spiritualisme*. Plus récemment, M. Flammarion, dans son livre : l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, en relate 186 cas, avec coïncidence de mort, ce qui ne permet pas de voir en eux de simples hallucinations, mais des faits réels, avec relation de cause à effet.

« Ces phénomènes ont été constatés si souvent, ils s'appuient sur des témoignages si nombreux et si élevés, que des savants d'une prudence excessive, comme M. Ch. Richet, de l'Académie de médecine de Paris, ont *pu* dire : « On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Le fait semble prouvé et absolument prouvé. »

« Des savants comme Wallace, Lodge, Myers, Mapes, Aksakof, etc. expliquent ces phénomènes par l'existence en nous d'un double, image du corps, invisible, impondérable à l'état normal, pouvant se dégager, se matérialiser, apparaître dans certaines conditions et ayant une réalité physique.

« D'autres sont allés plus loin. Aux phénomènes télépathiques, aux manifestations de mourants s'ajoutent — pour eux — des manifestations de défunts· Elles se produiraient à l'aide de sujets doués de facultés spéciales en qui les « survivants » puiseraient les forces et les éléments nécessaires pour se matérialiser et tomber sous l'action des sens.

« On aurait pu constater alors, au moyen de balances munies d'appareils enregistreurs, que le corps du sujet perd une partie de son poids et que la différence se retrouve dans l'apparition matérialisée.

« Ces apparitions ont été photographiées en présence de témoins par W. Crookes, R. Wallace, Beattie et le Dr Thomson d'Edimbourg, professeur Rossi Pagnoni, Dr Moroni, professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg.

« Zœllner, l'astronome allemand, le professeur W. Denton, les Drs Wolff et Frieze ont recueilli des empreintes et des moulages, dans la paraffine ou autres substances molles, de membres d'apparitions matérialisées. Les moules, d'une seule pièce, reproduiraient les inflexions des membres, les détails de la structure et les altérations accidentelles de la peau.

« Ce sont, en outre, des cas d'incorporation comme ceux signalés par Hodgson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dans son étude sur la faculté de Mrs. Pipers. L'auteur, adversaire de la médiumnité et de ses applications, avait commencé son enquête dans le but avoué de démasquer les fourberies et de confondre les imposteurs ; elle dura douze ans. Au cours de nombreuses séances, dit-il, cent vingt personnalités invisibles se communiquèrent à lui par les organes de Mrs. Pipers *entrancée*.

« Les professeurs Ch. W. Elliot, président de l'Université d'Harward, W. James, professeur de psychologie à la même Université Newbold, professeur de psychologie à l'Université de Pensylvanie, et autres professeurs éminents, ont participé à ces expériences et contresigné ces déclarations.

« Dans son rapport, publié par le *New-York World*, du 6 mars dernier, M. Hyslop, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia, se prononce dans le même sens.

« Quand on considère le phénomène de Mrs. Pipers, que j'ai observé durant 29 séances, il faut éliminer et la transmission de pensée et l'action télépathique. En considérant le problème avec impartialité, il n'y a pas d'autre explication que l'intervention des morts.

« Quelle conclusion devons-nous tirer de tout ceci ? D'année en année, les expériences se multiplient, les attestations s'accumulent et la lumière reste à faire sur le problème psychique. Dans ce dédale d'observations, l'erreur et la supercherie peuvent bien avoir leur part, mais de cet ensemble confus émergent des faits et des témoignages si imposants que la négation systématique ou l'indifférence ne sont plus possibles.

« L'heure n'est-elle pas venue où la science doit se prononcer et dire si, comme l'affirment tant d'expérimentateurs éminents, membres d'académies célèbres ou titulaires de chaires dans les Universités, si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais comme un être réel, associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié ?

« Quant à nous, humble chercheur, malgré des expériences personnelles poursuivies depuis trente années, ne nous connaissant pas l'autorité nécessaire pour trancher de telles questions, nous nous bornons à appeler respectueusement sur elles l'attention du congrès et nous lui demandons de faire connaître son avis sur des sujets qui intéressent tout être pensant et se relient étroitement à l'éternel problème de la vie et de la destinée humaine. »

PHOTOGRAPHIES PSYCHIQUES

On parle encore du fameux W. H. Mumler qui obtenait des photographies des esprits, il y a des années de cela, en 1868.

Le journal *Light*, du 9 juin, donne le récit suivant de *Dean Clarke* le conférencier et écrivain bien connu, dont le témoignage est au-dessus de toute suspicion.

M. Clarke était un inconnu pour M. Mumler, lorsque, en 1871, il visita son atelier, à Boston. Ayant demandé à faire des expériences, il put examiner les appareils et faire couper les plaques exprès pour les négatifs.

M. Clarke avait pensé très fréquemment à sa mère, pendant la pose, espérant obtenir son portrait ; à sa grande surprise, lorsqu'on développa le négatif, il y trouva l'image bien distincte d'une cousine, morte depuis vingt-deux ans. Ce portrait fut parfaitement reconnu par plusieurs personnes qui avaient connu la défunte.

Quelques jours après, M. Clarke amena un ami, homme intelligent mais très sceptique ; ensemble ces deux messieurs surveillèrent soigneusement les opérations : le résultat fut l'image d'une dame âgée placée à côté de leur portrait. Ce sceptique reconnut sa mère, morte depuis huit ans. Ensuite M. Clarke put obtenir le portrait de sa mère, également.

Il a pu reconnaître jusqu'aux détails de sa coiffure ; or, il n'existait aucun portrait d'elle, sauf un petit daguerréotype qui était alors dans une ville distante d'environ 240 kilomètres de Boston.

Les deux figures de la photographie comme du daguerréotype sont certainement la même, comme on le peut clairement établir, en les comparant. quoique les deux têtes soient posées différemment. M. Clarke ajoute que ces expériences prouvent sans aucun doute la vérité des photographies spirites.

FAIT REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

A propos des manifestations à distance produites par une personne encore vivante sur le cerveau d'une autre personne et ayant une affinité élective avec elle, je prends la liberté de signaler le fait curieux suivant, dont le récit a été publié par le *Tribune* de Chicago tout dernièrement.

Le 17 juin dernier, la nouvelle est parvenue, à la ville de Milwankee que la légation japonaise, à Pékin avait été brûlée, par les Chinois, le 15 juin.

Dans cette ville de Milwankee demeurait, à ce moment-là Mme Cécile Payen qui avait sa fille, Mlle Cécile Payen, à Pékin ; elle y avait accompagné la sœur du ministre des Etats-Unis, M. Conger.

Or, le 17 juin, Mme Payen était assise seule, dans sa chambre, très inquiète et préoccupée de sa fille, lorsque, tout à coup, elle entendit à côté d'elle la voix de son enfant qui disait : « *Maman tout va bien, je ne suis pas en danger.* »

Effrayée, la pauvre mère resta un bon moment saisie d'étonnement; puis après avoir dominé son émotion, elle se rendit auprès d'une amie et lui relata ce qui venait d'arriver. A force d'y réfléchir toute la nuit, les deux dames, le lendemain, furent d'accord qu'il y avait eu là une illusion.

Dans la matinée, d'autres dépêches contradictoires arrivèrent jetant encore plus de trouble dans l'esprit de la mère déjà si inquiète. — A midi, la voix se fit entendre une seconde fois ; Mme Payen, debout, écoutait avec une attention soutenue « *Maman, ne te trouble pas, nous sommes tous en sûreté.* » — J'ai entendu si distinctement ces paroles, disait Mme Payen, que je pouvais à peine croire que ma fille ne fût pas à côté de moi.

Enfin, une troisième fois, le 22 juin, pendant que la mère était chez une amie, en un moment où elle était seule elle entendit ces paroles : « *Un officier chinois est en conférence avec l'ambassadeur Conger ; nous sommes tous en sûreté.* »

Aujourd'hui, 8 août, nous ne savons pas encore définitivement le sort des Européens à Pékin, ni dans quelle condition se trouvait Mlle Cécile Payen, du 17 au 22 juin. En attendant je désire, avec votre permission, ajouter ici, que je connais la famille Payen, depuis 1886.

La grand'mère de cette famille m'a souvent dit qu'elle voyait autour d'elle, fréquemment apparaître des têtes d'hommes, de femmes, d'enfants, mais toujours petites, et comme éloignées. Quant à Mme Payen mère qui, entre parenthèse, n'était pas plus spirite que sa mère, je l'ai vue obtenir des coups frappés à une table et je la crois très sensitive.

Mlle Cécile qui était alors artiste peintre en miniature, était une grande belle fille, très intelligente et pratique, point mystique ; elle était d'une nature nerveuse, énergique, avec une grande volonté. Sa santé était assez bonne.

Toute la famille est d'une honorabilité parfaite, il n'y a pas la moindre raison de suspecter l'entière bonne foi de Mme Cécile Payen, dans ses affirmations.

Quant à savoir quelle était la voix qu'elle a entendue, je laisse aux savants, avec l'aide du temps, de jeter beaucoup de lumière sur ce fait brutal.

CLEMENS.

L'HOROSCOPE

Le 8 octobre 1519 la ville de Florence était richement pavoisée à l'occasion de la naissance de la princesse Catherine. Son père Lorenzo de Médicis, prince d'Urbino, s'était vivement réjoui de la naissance d'une fille, attendu

que, longtemps avant, une prédiction lui avait été faite, annonçant la naissance d'une fille, qui ferait la gloire et le bonheur de l'Italie. Le même jour le prince Lorenzo ordonna au célèbre astrologue Maducci de faire l'horoscope de la petite princesse. Maducci se retira chez lui pour un certain temps et revint ensuite, déclarant : que la prédiction était vraie, la princesse Catherine épousera uu roi, régnera sur un grand peuple et sera mère de dix enfants dont trois fils seront rois. Le nombre 13 lui portera toujours bonheur. Elle vivra longtemps, mais elle doit se méfier de « Saint-Germain. »

On sait que cet horoscope se réalisa avec une exactitude surprenante : Catherine de Médicis épousa en 1532 le deuxième fils de François Ier, depuis Henri II, roi de France (1518-1559). Elle eut dix enfants, dont plusieurs moururent jeunes.

Après la mort de son époux et celle de son fils aîné François II (1543-1560) elle s'empara de la régence du royaume pendant la minorité de son second fils Charles IX (1550-1574), fut la principale instigatrice de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, se brouilla ensuite avec Charles IX et fut sans influence sous le règne de son troisième fils Henri III (1551-1589). Catherine de Médicis avait le grand mérite d'avoir apporté de l'Italie le goût des arts en France ; c'est par ses ordres qu'ont été construits : le palais des Tuileries, le château de Monceaux et elle continua le Louvre. C'est à sa 13e année qu'elle se maria, et treize ans après son mariage donna le jour à son fils aîné François II. Se souvenant toujours de son horoscope, fait par Maducci, Catherine de Médicis évitait soigneusement tous les endroits, qui portaient le nom de « Saint-Germain. » Enfin, le 5 janvier 1589, très souffrante, elle se trouvait à Blois. La nouvelle de l'assassinat des deux Guises empira son état, mais elle ne croyait pas à sa mort prochaine, étant toujours persuadée que c'était à Saint-Germain qu'elle devait mourir. Elle fit venir un prêtre, se confessa et apprit de lui avec horreur que son nom était « Saint-Germain. » Quelques instants après, elle expirait dans les bras de son confesseur.

JOSEPH DE KRONHELM.

ESPRITS RECONNAISSANTS

Cher Monsieur Leymarie : M. M. I. Thomson est l'auteur de l'œuvre : *The straits of Malacca, Indo-China and China, or ten years travels.* C'est une œuvre remarquable d'un penseur sérieux, qui ayant voyagé pendant dix ans en Extrême-Orient, a étudié avec soin les mœurs et usages des Chinois, des Mantchous, des Annamites, etc. A la fin de son article *Macao, son histoire, le commerce, les prisons*, etc., M. Thomson raconte le fait suivant si intéressant : ..... « Nous nous approchons d'une des fenêtres de la rue où

nous venons d'entrer et à travers les barreaux, nous apercevons un certain nombre de misérables prisonniers indigènes qui nous demandent la charité. Un capitaine américain, en compagnie duquel j'ai remonté plus tard le Yang-Thsé-Kiang, m'a raconté l'histoire suivante, qui se rapporte à cette prison, et qui lui semblait confirmer sa foi aux Esprits. Son père, capitaine marchand comme lui, était un jour sur le point de mettre à la voile. En se rendant à son navire, il passa près de la prison. Ému par les cris de désespoir des misérables, qui y étaient enfermés, il se détourna de son chemin et apprit que trois des prisonniers étaient condamnés à mort et qu'ils seraient exécutés le lendemain au soir. Avant de partir, touché de compassion, il distribua aux pauvres diables tout ce qu'il avait de petite monnaie, et n'y pensa plus. Lorsque, deux mois après, il arriva à San-Francisco, il se rendit en toute hâte chez son armateur, où il fut surpris de ne trouver pour lui aucune lettre de sa famille. Il pensa que quelque chose allait mal et, sur les conseils que ses amis lui donnèrent, il se décida à consulter un certain médium bien connu dans la ville. Mais que l'on juge de sa stupéfaction, lorsque, dès le début de la séance, le médium, qui ne l'avait jamais vu auparavant et ne savait même pas son existence, l'informa de la présence de trois Esprits qui l'entouraient, s'inclinaient devant lui, l'embrassaient, et le remerciaient pour quelque grande faveur qu'il leur avait accordée. Tous les trois Esprits portaient leur tête sous leur bras. C'étaient, affirma le médium, les Esprits de trois prisonniers chinois de Macao, qui avaient été condamnés à mort pour piraterie, et qui avaient été décapités le lendemain au soir du départ du capitaine; depuis deux mois ils le suivaient partout, le gardaient et le protégeaient, et venaient de traverser l'Océan pour lui porter leurs actions de grâces... »

Avec mes salutations amies et fraternelles.

JOSEPH DE KRONHELM.

L'APPARITION

Un matin de mai, tout le bourg de C... était sur les portes pour voir passer la famille de Mathurin Le Poldec, le nouveau douanier arrivant de Brest.

Le père, la mère, l'enfant, sautèrent de la carriole qui les amenait de Dol, avec leurs malles; et après les salutations de bienvenue échangées avec les voisins, ils entrèrent dans l'humble maison, en bordure sur la digue, qu'ils avaient louée.

Tandis que les parents vaquaient à leur installation, Yves-Marie, le fils, gars de 10 ans, s'en fut dans le petit clos qui servait de jardin, mais il recula, tout honteux, quand derrière une épaisse haie de seneçon sauvage, il vit

une gamine de 7 ans aux longs cheveux blonds, qui, curieusement le regardait avec ses grands yeux, bleus comme ces *percerons* frêles que l'on voit se balancer aux replis des talus herbeux.

— C'est donc *toé*, le petit voisin ? dit-elle.

Yves-Marie devint rouge comme un coquelicot. Il roula son béret entre ses doigts, en baissant ses paupières brunes.

La petite fille se mit à rire.

— *Pourquoé* que t'as peur, gros bête ? je te mangerons point, va ! *moé* je suis Perrine Laroux, la fille du pêcheur de crevettes... *Toé*, t'es le gars à Mathurin Le Poldec, pas vrai ? Mais comment que tu t'appelles de ton autre nom ?

— Yves-Marie... murmura le garçon dans un souffle.

— Yves-Marie ! c'est gentil ! veux-tu que j'allions jouer avec *toé* sur la grève ?

Ce dernier n'avait pas encore répondu : — je veux ben... que déjà Perrine ouvrant la petite porte à claire-voie de son jardinet, s'en venait dans le jardinet voisin, et sans plus de façon, prenait familièrement la main de son nouvel ami.

La connaissance était faite.

A partir de ce jour, les deux enfants devinrent inséparables, et Perrine eut toujours sur ses blonds cheveux quelque couronne de fleurettes que lui avaient tressées les mains habiles de son jeune compagnon.

Ils grandirent côte à côte, tignasse au vent, les mains souvent unies dans des élans de fraternelle tendresse.

Mais Yves-Marie était resté timide ; et, bien souvent quand la fillette levait sur lui son regard d'azur tendre, il rougissait autant que le premier jour de son arrivée à C...

Puis, bien des jours passèrent ; et quand, à 20 ans le jeune homme vit arriver l'heure où il lui faudrait aller subir le sort, et s'embarquer à Brest, il s'en vint, plus d'une fois, pleurer sur la grève, le soir, au crépuscule ; les yeux rivés sur les phares lointains dont les prunelles d'or peu à peu, étincelaient dans la nuit qui se faisait noire.

La jeune fille, aussi, avait perdu son joli rire... mais, nul aveu d'amour n'étant sorti des lèvres d'Yves-Marie, même au jour si triste des adieux, elle tomba en mélancolie.

Alors son père lui parla de Michel Letanoux, le fermier de la *Barmanière*, « c'était un beau parti ».

Mais Perrine dit non.

Puis, comme le vieux en devenait morose, et la pressait beaucoup, elle consentit aux accordailles.

Et, en avril, sous le ciel clair d'une matinée printanière, à travers les

sentiers déjà fleuris de venelles roses, de bois-zélie, d'oreilles-de-lièvre jaunes aux hampes veloutées, les mariés, précédés des violoneux, suivis de leurs familles et des invités, prirent le chemin de la paroisse où les attendait le Recteur.

∴

Ce jour-là, tout joyeux de la permission qui le ramenait au pays pour une quinzaine, Yves-Marie suivait, d'un pas rapide, la route de Dol à C...

Sa mère qui avait deviné son amour pour Perrine, ne lui avait pas annoncé le mariage de cette dernière, jugeant que son gars apprendrait assez tôt, la fatale nouvelle; et inquiète autant qu'heureuse de l'arrivée de son enfant, elle était allée au devant de lui jusqu'au château de l'*Aumône*, dans l'intention de lui faire prendre un chemin de traverse, afin d'éviter de rencontrer la noce à sa sortie de l'église.

Après l'avoir tendrement embrassée, Yves-Marie, n'osant point prononcer le nom de Perrine, demanda :

— Et comment va tout le monde, *seï nous* ?

— Ben, mon gars, ben ! mais la Marie-Marthe est décédée, et la Jeanne Alix est mariée depuis un mois.

A ce moment, la brise marine s'éleva de la grève, et, dans une bouffée fraîche, apporta, en même temps que les parfums épars des plantes nouvelles, les accord des violoneux... et dans le brouhaha qui se rapprochait, éclatait, soudain en fusées joyeuses, le rire des filles que lutinaient les garçons d'honneur, déjà un peu gris.

La mère du jeune marin voulut éviter la route, mais ce dernier interrogea :

— Qui donc se marie au bourg, ma mère ?

Elle allait répondre, lorsque le cortège qui, avant de se rendre à la *Barmanière*, s'acheminait vers la clairière ombragée de la *Rabine*, déboucha... et Perrine en robe de soie, en coiffe brodée, au bras de son mari, apparut devant le fils Le Poldec.

Leurs regards se croisèrent.

Ceux de la mariée s'étaient obscurcis comme sous un flot de larmes... et les noires paupières d'Yves-Marie se fermèrent une seconde, sans doute pour retenir des pleurs prêts à jaillir en pluie chaude sur ses joues devenues livides.

Il se raidit; ne dit rien; et passa; cherchant des yeux la mer lointaine dont les ondes bleues se déroulaient mollement, frangées d'écume, au-delà des *pêcheries*... et l'eau scintillait sous la clarté pure d'un radieux soleil qui, de ses feux, baignait la côte, depuis Cancale jusqu'à Granville, en passant par le Mont-Saint-Michel levant sa silhouette grise sur le clair rideau du ciel.

Des barques de pêche, voiles au vent, glissaient, légères... se perdaient plus loin, vers Chausey, devant *Pierre-basse* dont le phare dressait sa haute tour protectrice sur les flots que ses feux, le soir, inondaient de leurs vives flammes.

Ah ! comme tout cela parlait tristement au cœur d'Yves-Marie... la grève lui paraissait recouverte d'un crêpe... et il lui semblait aussi que les venelles roses des haies, les fleurettes jaunes émaillant la digue, lui murmuraient plaintivement;

— Pauvre Yves-Marie ! Pauvre Yves-Marie ! tu ne nous tresseras plus en couronnes pour le front de ton aimée !

Le fils et la mère marchaient en silence; et lorsque celle-ci poussa la porte de la maison, le père ouvrit ses bras à son enfant tout en larmes, et le pressa tendrement sur sa poitrine sans dire un mot.

Le terme de la permission étant arrivé, le gars reprit le chemin de Brest.

*
* *

La *Barmanière* faisait à Perrine l'effet d'un tombeau.

La ferme, perdue dans les terres, sur la route de Saint-Broladre, abritée, par un rideau d'arbres centenaires, avec ses vastes prairies s'étendant devant et derrière, ne parvenait pas à lui faire oublier la maison paternelle, mitoyenne de celle des Le-Poldec où était restée toute son âme,

Bien que son mari ne lui rendît point la vie malheureuse, une incurable tristesse, lui faisait rechercher l'isolement. Elle aussi repassait, en sa mémoire, les jours écoulés... et le souvenir d'Yves-Marie, comme un fer brûlant lui perçait, le cœur.

Rien ne put la consoler dans sa peine et elle s'en alla de longueur en sa vingt-deuxième année.

Letanoux, qui, depuis le jour de son mariage, n'avait jamais plus vu rire sa femme, s'était détaché d'elle; et la grosse Nanon, la première servante de la *Bormanière*, posséda bientôt tout l'amour du fermier.

Quand Perrine trépassa, sans chagrin il la vit porter en terre.

Et par un matin, aussi clair, aussi joyeux que celui qui avait brillé sur sa noce, la jeune femme reprit le chemin de l'église pour y recevoir la dernière bénédiction.

Et bizarrerie étrange du destin, ce jour encore fut celui où, définitivement libéré du service, Yves-Marie revenait au pays.

De même que trois années auparavant, il avait rencontré le cortège joyeux des nouveaux épousés, aujourd'hui, ses regards se heurtaient, en entrant dans le bourg, au cercueil de Perrine franchissant le seuil du cimetière.

Cinq ans s'écoulèrent.

Yves-Marie s'était fait douanier comme son père; heureux de pouvoir passer ainsi ses journées et bien souvent ses nuits, sur la grève où tant de souvenirs s'y évoquaient pour lui.

Lès regard perdus sur les flots, il songeait de longues heures; revivait surtout les instants de sa venu au Bourg, quand Perrine lui avait souri, avait levé sur lui ses prunelles, semblables aux *percerons* bleus dont il ne voyait plus, maintenant, que d'un œil mélancolique, les touffes frémir sous la fraîche brise de mer.

Il avait appris qu'elle était morte de langueur et de tristesse en murmurant son nom, et son pauvre cœur en éprouvait un soulagement amer.

« Ah! pourquoi ne point lui avoir dit qu'il l'aimait? aujourd'hui elle « serait sa femme... et leur bonheur à tous deux, eût été sans mélange! »

Lui aussi se sentait lentement dépérir; n'aspirait plus qu'à la minute suprême où la mort les réunirait dans l'Eternité.

Une nuit, il était debout sur le seuil de la cahute qui lui servait d'abri, en faction, là-bas, vers Sainte-Anne. La mer mourait sans bruit, reculée au large par le reflux... la grève humide étincelait sous la pleine lune dont les rayons coulaient en nappe argentée sur la nature endormie.

Son cœur battit soudain... une forme blanche qui semblait ne pas toucher au sol se dressa devant lui, et marcha, légère...

« O ciel, n'était-ce pas Perrine revenue de l'autre monde pour le consoler? »

Il s'élança à sa suite.

L'ombre blanche marchait toujours.

Il l'appela; elle ne détourna point la tête.

Il hâta le pas.

Mais l'ombre continua sa marche... descendit sur la grève qu'elle suivit jusqu'au bord de l'onde tranquille.

Puis, elle entra dans l'eau; et comme Yves-Marie s'apprêtait à la suivre, elle étendit sa main vers le rivage, et dit : — Retourne, ô mon bien-aimé!.. Ne dispose pas de ta vie... elle appartient à Dieu... garde mon souvenir... pleure et prie... Dieu nous réunira, si tu viens vers moi par la route divine de l'amour et de la Charité!

Yves-Marie leva vers elle ses mains tremblantes, mais, légère, Perrine disparut.

Quelque chose flottait sur l'eau; il se baissa et s'en saisit; c'était une couronne de frêles fleurettes comme celles qu'il lui tressait autrefois.

« Il n'avait donc pas rêvé? »

Il la prit, la porta à ses lèvres; et, à pas lents, reprit le chemin de la rive, les yeux levés vers les cieux où la lune mettait des blancheurs de s aire.

Et souvent, l'apparition revint extasier ses regards de pure tendresse; et

il la suivait jusqu'aux ondes lointaines où, vaporeuse et blanche, elle se perdait dans les ombres de la nuit; et, chaque fois, une force nouvelle glissait dans l'âme d'Yves-Marie.

Sa tendresse pour ses vieux parents, qui avait toujours été très vive, redoubla encore; et, pour lui, désormais, sa plus grande satisfaction d'âme, serait d'entourer leur vieillesse d'amour et de pieux respect.

Ses primitives croyances avaient fait place à une foi plus éclairée... l'au-delà n'était pas un vain mot, et la mort ne lui semblait plus l'inexorable séparation éternelle que les dogmes de l'Eglise dressaient entre les défunts et les vivants...

« Non! Perrine revivait d'une vie heureuse puisque lorsqu'elle lui apparaissait, son beau front resplendissait de céleste joie... »

Et à travers son fantôme, il voyait Dieu, non comme un justicier implacable, mais comme un père bien-aimé dont la divine bonté était infinie.

. . . .

Dans un récent voyage que je fis en Bretagne, j'allai à C... où l'on me conta cette histoire.

Yves-Marie Le Poldec avait vieilli; sa tête s'était courbée sous le poids des années, et il vivait, seul, dans l'ancienne demeure familiale, de la très modique pension que trente années de service, comme douanier, lui avaient value.

La contemplation de la grève et de la mer était l'exclusive passion du vieillard; je pensais donc que je le trouverais assis à l'abri de la digue fleurie où pâturaient des oies et des dindes, et je me dirigeai de ce côté.

Je vis, en effet, un homme d'un aspect modeste et digne, dont les yeux bruns possédaient encore une extrême douceur.

Lorsqu'il les leva sur moi, je n'étais plus séparée de lui que de quelques pas.

— Bonjour, Père Le Poldec! lui dis-je avec respect, je viens vous voir !

— Moi? répondit-il étonné, en quittant avec peine le siège où il était assis, et en levant son chapeau.

— Oui!.. vous!.. Je viens vous parler de Perrine...

Le vieux douanier chancela et ses mains tremblèrent tandis qu'il les étendait paternellement vers moi.

— Vous l'avez vue? murmura-t-il.

— Non!... Mais je viens vous en parler tout de même... Je viens vous parler aussi de cet autre monde ou vivent ceux que nous appelons des morts, et qui ne sont que des disparus d'un jour, par rapport à l'Eternité!

Le Père Yves-Marie me dévorait de ses yeux sombres où brillait une suprême joie.

— Voulez-vous venir vous asseoir *seï nous*? interrogea-t-il.

— C'est inutile .. nous sommes très bien ici, devant cette mer si belle, et qui est une des merveilles que le divin Créateur a étalées sous nos yeux...

Et je m'assis sur une roche, à côté de son siège.

— Est-ce vrai, lui dis-je, que vous voyez toujours le *fantôme* de Perrine?

— Toujours... mais plus rarement qu'autrefois... peut-être est-ce parce que je suis devenu plus résigné à ma douleur, et plus fort dans ma foi... Je ne me suis pourtant pas beaucoup instruit depuis, sur ce que j'ai entendu appeler le spiritisme par M. D..., qui habite le bourg; c'est bien ainsi qu'on appelle, n'est-ce pas, la nouvelle croyance qui nous révèle que les défunts sont auprès de nous, en attendant de revenir en ce monde, ou dans d'autres qui seraient les belles étoiles du ciel?

— Oui, Père Le Poldec... et c'est justement à cause de cette croyance que je suis venue pour vous parler de Perrine.

— Oh! parlez! murmura-t-il, en joignant ses mains avec une ferveur de prière.

J'avais emporté avec moi, pour la durée de mon séjour à C... quelques livres, parmi lesquels : *L'Evangile selon le spiritisme et le Ciel et l'Enfer*, d'Allan Kardec; plus, la petite brochure de Léon Denis; *Pourquoi la vie?* me promettant de les relire dans le calme de cette solitude paisible, au bruit berceur des flots de la mer.

A dessein, j'avais mis cette brochure dans ma poche; je la pris et la tendis au vieux.

— Voilà qui vous instruira, bon père... lui dis-je. Je vous donne ce livre... il est petit... mais contient un monde...

— Merci... mais j'ai de si mauvais yeux...

— Eh bien! si vous le permettez, ce soir, je viendrai faire la veillée chez vous, et vous en lirai quelques pages... Nous parlerons de Perrine, de Dieu, des âmes de ceux que nous avons aimés et qui sont sans cesse près de nous, qui nous voient, nous écoutent, nous conseillent, nous soutiennent au milieu des peines et des tourments de l'existence d'ici-bas.

Le père Le Poldec, ses yeux humides fixés sur moi, buvait mes paroles.

— Ah!... que Dieu est bon!... jeta-t-il dans un cri de reconnaissance si ardente, que je tressaillis comme si sa voix était celle d'un ange en extase.

— Oui... lui dis-je, Dieu est bon... infiniment miséricordieux... et nous, spirites, qui jugeons plus sainement que les autres de sa justice, de son indicible amour, nous avons pris à tâche de proclamer cette justice, cet amour, aux humains qui les ignorent ou qui n'ont, de cette justice, de cet amour, que les notions fausses dont les anciennes croyances ont abusé leur âme. Seul, notre corps meurt, Père Le Poldec... notre âme ou esprit est d'essence immortelle. Venue de Dieu son créateur, notre âme doit retourner vers sa divine source... mais la route qui y mène doit être semée de douleurs

et de larmes... La douleur et les larmes sont le salut... Elles sont les régénératrices de l'être humain dont le passage sur la terre est un temps d'expiation, un temps d'épreuves où l'esprit, comme mis au cachot dans son enveloppe matérielle qui est le corps, doit racheter, par la souffrance, ses fautes passées et commises au cours des existences précédentes.

— Je voulais ben, jadis, croire au paradis du Bon Dieu, dit le vieux douanier, parce que je croyais Dieu bon par dessus tout... mais, voyez-vous, son Enfer et son Purgatoire me donnaient souvent à penser... et plus j'y réfléchissais, plus je secouais la tête en disant : Non ! Dieu ne peut pas livrer ses créatures, pour toujours, aux flammes de l'Enfer, et pour une seule faute, un péché mortel, comme on dit... Ce Dieu-là ne me paraissait pas posséder la Bonté suprême... ne me semblait pas le Père de Jésus qui, lui, est tout amour !

— L'Enfer est en nous, Père Le Poldec, quand notre âme s'est mise, par ses crimes, en dehors des lois divines et morales... L'enfer est en nous, quand nous ne marchons pas d'accord avec notre conscience... quand nous avons failli à nos devoirs et avons offensé Dieu.

Le vieil Yves-Marie était tombé dans une rêverie profonde. Les yeux fixés sur la mer, il semblait y suivre une ombre invisible... et ses lèvres, par moments, murmuraient de vagues paroles que le bruit des flots clapotant avec mollesse sur le sable mouillé de la rive, m'empêchait d'entendre

Et longtemps, nous restâmes ainsi, muets, les regards perdus sur l'horizon où le soleil peu à peu déclinait, à demi submergé par des nuées blanches qu'il éclaboussait de son sang vermeil... puis, l'astre s'effondra dans le sein des ondes... et un voile rose, rayé d'or, s'étendit au bord du ciel apâli.

Fascinée par ce spectacle, je n'en pouvais détacher mes yeux, lorsqu'un profond soupir poussé à côté de moi, me les fit lever sur le vieux Le Poldec dont la tête se renversa en arrière, les paupières fermées.

Sa pâleur m'effraya ; je me levai et appelai une jeune pastoure qui, assise sur la digue, surveillait une troupe d'oies.

Tandis qu'elle accourait, le vieillard me regarda d'une prunelle trouble et me dit d'une voix faible, mais joyeuse.

— Je vois Perrine... elle est là... elle m'attend pour me conduire à Dieu... Vous êtes bonne... merci ! vos paroles m'ont fait du bien... Priez pour elle, et pour moi !

Et au milieu des bénédictions des voisins accourus... devant la grève sur laquelle l'ombre du crépuscule s'étendait lentement, il rendit le dernier soupir.

— C'était un brave homme !... disaient les gens, que Dieu ait son âme !....

Blanche Sari Flégier.

Mme Blanche SARI-FLÉGIER vient de faire paraître une très intéressante brochure, **L'Ordre et l'Idéal**, que nous recommandons vivement aux lecteurs de la *Revue*. Elle débute par ces vers de François Broc :

« L'Ordre qui règne au ciel règnera sur la terre
Dans toute sa beauté,
Dès que le genre humain, soulevant sa paupière,
Verra la vérité. »

C'est en quelques mots dire de quoi s'occupe cette petite brochure qui ne coûte que 0 fr. 50.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

HUITIÈME ENTRETIEN

(N. D. L. R. — *Une erreur nous a fait intervertir l'ordre des séries de ces entretiens ; celui-ci appartient à la 1re série et suit l'entretien de mai dernier*).

D. — Qu'est-ce qui donne naissance à la solidarité ?

R. — Lorsque, sur un monde, la vie spirituelle est assez développée pour faire contrepoids à vie matérielle, la solidarité apparaît, venant changer les lourdes chaînes de l'esclavage contre les chaînes plus douces de l'amour.

D. — Qu'est-ce que la solidarité ?

R. — C'est le sentiment devenu conscient des liens qui vous unissent.

D. — Que résulte-t-il de ce sentiment devenu conscient ?

R. — Il en résulte que les hommes, sachant qu'ils sont tous et à tour de rôle composés de mêmes éléments, qu'ils ont une origine et une fin commune et qu'ils ne peuvent, seuls, accomplir leur tâche, comprennent qu'ils ont intérêt à se soutenir, à s'entr'aider et à s'aimer.

D. — Pourquoi ne l'ont-ils pas compris plutôt ?

R. — Parce que la vie matérielle qui les absorbait ne laissait parvenir à leur mental que le sentiment de leur personnalité étroite et égoïste.

D. — Quel sera le résultat de cette connaissance ?

R. — Elles éveillera en vous des forces qui sommeillent ; forces dont le développement donnera naissance au magnétisme spirituel, véritable trait d'union entre le ciel et la terre.

Le magnétisme, amis, est l'appareil télégraphique qui permet la communication entre le visible et l'invisible.

L'établir en soi et en assurer le bon fonctionnement est le devoir de tout incarné soucieux de son avancement et de son progrès moral.

De même qu'un arbre nouvellement planté ne peut vous donner de suite et sans soins de votre part les fleurs et les fruits que vous en espérez ; de

même le magnétisme spirituel ne produira de bons résultats qu'après des efforts courageux et persévérants.

Fils du fluide éthéré, c'est lui qui ouvrira les portes de fer que la matière tient scellées sur vos têtes et vous permettra l'accès du royaume de son père.

Pour hâter l'heure bénie de la délivrance, faites croître en vous les forces qui sont les éléments capables d'actionner ce nouvel appareil.

Veillez surtout à ce que leur équilibre ne soit jamais rompu. Que la prière et les élans de vos âmes soient toujours accompagnées du sacrifice de vous-mêmes et du dévouement à vos semblables.

Répandez autour de vous les lumières que vous recevez ; révélez à tous le secret de la force qui vous anime ; après chaque envolée de vos esprits, revenez à vos frères le cœur plus largement ouvert, la main plus généreusement tendue.

NEUVIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'est-ce qui constitue le magnétisme spirituel ?

R. — Ce sont les courants fluidiques par lesquels s'échangent entre les êtres les pensées et les sentiments.

D. — De quoi sont formés ces courants ?

R. — Ils sont formés de la force émanée par ces pensées et ces sentiments mêmes.

D. — Ces courants sont-ils tous de même nature ?

R. — Assurément non ! Les pensées et les sentiments mauvais dégagent une force pernicieuse qui sert à alimenter la source de la souffrance et du mal. Les pensées et les sentiments produits par les seules préoccupations de la vie matérielle dégagent une force sans chaleur et sans rayonnement. La prière et les pensées élevées produisent un fluide rayonnant qui attire à lui le fluide éthéré pour en recevoir les lumineuses empreintes et en refléter les pures images.

D. — D'où proviennent les forces émanées par les pensées et les sentiments ?

R. — De leur contact avec le fluide astral ; contact qui produit un choc d'où jaillit l'étincelle fluidique.

D. — Que devient cette étincelle ?

R. — Elle se mélange aux fluides de même nature et, selon le jeu de son affinité, devient force active ou force passive servant à créer de nouveaux courants.

D. — Quelle influence ces courants exercent-ils les uns sur les autres ?

R. — De même que les rayons du soleil dissipent les ténèbres et absorbent le brouillard humide, de même les courants mauvais produits par l'igno-

rance et la haine sont absorbés et détruits par les rayons lumineux et chauds du *savoir* et de *l'amour*,

D. — Pourrons-nous un jour voir et comprendre cet échange fluidique.

R. — Vous le pourrez lorsque, poursuivant votre étude du monde invisible, vous vous serez rendu compte que tout ce qui le constitue n'est que le résultat des changements ou des combinaisons des corps ; et que la matière invisible est soumise aux mêmes lois et obéit aux mêmes forces que la matière visible.

La science officielle, amis, est le réservoir commun où doivent aboutir les recherches et les expériences de tous. A elle incombe le soin d'en analyser les résultats, d'en déduire les principes, d'en promulguer les lois.

L'étude des fluides n'est point sans péril et sans danger. Les forces que vous attirez de l'espace trouvent en vous des forces correspondantes qui les décuplent ou les neutralisent selon l'effet produit par leur contact.

C'est pourquoi vous devez marcher sur ce terrain nouveau avec une extrême prudence et une sage lenteur.

Les phénomènes produits jusqu'ici par le magnétisme ne sont que la préface du livre qui s'ouvre devant vos regards étonnés.

Ce sont des hochets servant à amuser les âmes nouvellement éveillées à la vie.

Le moment est venu d'appliquer vos esprits à de plus hautes spéculations. La pensée humaine se développant au contact de l'invisible et acquérant une ampleur inconnue, les sentiments du cœur s'exaltant sous la pression divine et produisant leur maximum de bonté, de dévouement et d'amour, voilà ce qui doit désormais attirer votre attention, exciter vos désirs et devenir l'objet de votre étude, car là se trouve la source féconde de la régénération et du progrès de l'humanité.

DIXIÈME ENTRETIEN

D. — A quels dangers nous expose la pratique du magnétisme?

R. — Elle vous expose à deux sortes de dangers : dangers extérieurs et dangers intérieurs.

D. — En quoi consistent les dangers extérieurs?

R. — La pratique du magnétisme actionne, non seulement vos forces mentales personnelles, mais aussi les fluides inférieurs de l'astral qui vous entourent. Ce surcroît d'activité produit entre eux des chocs dont vous recevez le contre-coup et qui troublent votre atmosphère fluidique comme les perturbations atmosphériques troublent et entravent parfois les communications télégraphiques.

D. — Que faut-il donc faire pour obvier à ces inconvénients?

Il faut réagir de tout votre pouvoir contre ces forces déprimantes et le

découragement qu'elles font naître. Il faut surtout appeler à votre aide les Etres supérieurs de l'espace qui rétabliront votre mental dans le calme et la pondération.

D. — Quels sont les dangers intérieurs que nous avons à redouter?

R. — Tant que la communication fluidique n'est pas établie d'une façon régulière et permanente entre votre groupement supérieur et vous, vous êtes exposés à subir le contact des groupements inférieurs de l'espace qui, vivant au milieu de fluides lourds et opaques, ne peuvent que vous tromper en vous communiquant leurs idées fausses et erronées.

D. — Pourquoi ces êtres inférieurs ne nous donnent-ils pas des notions plus claires sur la vie de l'au-delà?

R. — Parce que se baignant dans les effluves terrestres, ils sont pénétrés et imprégnés uniquement des pensées et des sentiments de la terre.

D. — Qu'est-ce qui occasionne les peines et les épreuves qui nous accablent si souvent au début de la vie spirituelle?

R. — Ce sont des coups d'éperon donnés par vos frères aînés pour tirer vos âmes de leur état de torpeur et d'apathie et les obliger à détourner leur attention de la terre qui les absorbe pour la reporter sur le monde invisible qui les attire.

D. — Ces épreuves ne sont donc pas la conséquence de fautes antérieures.

R. — Cette conséquence n'y concourt que pour une faible part, car l'âme ne s'éveille à la vie spirituelle que lorsque son passé est assez purifié pour ne pas entraver la route qu'elle doit parcourir.

D. — Où aboutit cette route?

R. — Elle aboutit aux champs lumineux de l'Infini où doit nous conduire le rayonnement de plus en plus grand de nos âmes ou foyers.

D. — Jusqu'à quand dure ce temps d'épreuves?

R. — Il dure jusqu'au moment où, entrés résolument dans la voie du sacrifice et de l'abnégation, vous avez appris à vous oublier vous-mêmes pour vous dévouer entièrement à vos frères.

Le courant humanitaire dans lequel nous avons mission de vous entraîner, amis, ne comporte ni égoïsme ni sentiment personnel d'aucune sorte. Baigné dans le fluide éthéré, l'Etre parvenu à ce niveau sent disparaître peu à peu les petitesses de son moi infime et grandir les sublimes réalités de sa nature supérieure et divine.

De même que le soleil répand sur tous et d'une façon égale sa chaleur et sa lumière, il déverse autour de lui, sans privilège et sans restriction, le chaud rayonnement de son âme régénérée.

Pardonner à ses ennemis, rendre le bien pour le mal, supporter sans en être troublé les insinuations malveillantes ou les ironiques sourires des êtres incapables de comprendre la vérité lui deviennent choses naturelles et faciles.

C'est alors qu'il sent naître en lui des forces, des lumières, des pouvoirs inconnus.

Plus il aide ses frères à porter leurs fardeaux, plus le sien se trouve allégé. Le bien qu'il fait autour de lui, lui est rendu au centuple; chaque jour il peut vérifier cette parole de l'Ecriture : « il a commandé à ses anges d'avoir soin de vous et ils étendront leurs mains sous vos pieds, de peur que vous ne vous heurtiez à quelque pierre ».

Courage donc, amis, courage ! Si le travail de vos corps vous procure les biens passagers de la vie temporelle, les efforts de vos âmes vous assureront les biens, autrement désirables, de la vie spirituelle et de l'immortalité.

ONZIÈME ENTRETIEN

D. — De quelle façon s'accomplira la rénovation de la planète?

R. — Comme tous les enfantements de la terre, elle se fera dans la douleur, dans le sang et dans les larmes.

D. — Pourquoi cela?

R. — Parce que les forces spirituelles ne prennent naissance sur les mondes, aussi bien que chez les individus, qu'au milieu des luttes et des épreuves.

D. — Qu'est-ce qui occasionne ces luttes et ces épreuves?

R. — Ce sont les forces du mal, dont l'activité redouble au contact des forces contraires, qui réunissent leurs efforts pour conserver leur empire et livrer leurs derniers combats.

D. — Que résulte-t-il de ces efforts?

R. — Il en résulte des perturbations atmosphériques et des troubles moraux. Aux premières sont dus les inondations, les tremblements de terre, les maladies, etc. Les deuxièmes produisent les guerres, le pillage, les incendies et tous les désordres d'une société qui s'écroule.

D. — Qu'est-ce qui peut nous préserver de ces fléaux?

R. — Le magnétiseur spirituel qui, par son développement, vous donnera les moyens d'échapper aux troubles de l'ambiance et à la fureur du mal en délire.

D. — Comment cela?

R. — En créant autour de ceux qui le pratiqueront une atmosphère fluidique entre laquelle s'émousseront les chocs produits par les fluides lourds, comme les balles viennent s'aplatir sur une cuirasse forte et résistante.

D. — Cette atmosphère suffira-t-elle à nous garantir de tout danger?

R. — La pratique du magnétisme spirituel développera en vous des pouvoirs tels que vous pourrez, à volonté, échapper à la vue et au pouvoir de vos ennemis.

D. — Comment finiront ces épreuves?

R. — Elles prendront fin par le triomphe définitif de l'intelligence et de l'*amour* qui feront rentrer dans les régions sombres de l'espace les forces opposées au *bien*, au *beau*, au *vrai*; forces qui ont jusqu'ici entravé la marche de la terre et le progrès de son humanité.

Que vos cœurs ne tremblent pas, amis, à l'annonce des fléaux qui vous menacent.

Aidés par vos frères invisibles, vos forces décuplées seront asssez puissantes pour vous préserver de tout danger.

Malheureusement, le plus grand nombre des incarnés actuels sont incapables d'entendre notre cri d'alarme et de préparer leurs moyens de défense. C'est d'eux qu'il est écrit :

« Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, un esprit et ne comprennent pas ».

Mais vous tous dont les sens internes commencent à s'éveiller, vous tous qui entendez au fond de vos cœurs le murmure des voix de l'espace, hâtez-vous de répondre à nos appels et de suivre nos conseils.

Travaillez avec courage et persévérance à établir, par des courants fluidiques, des communications entre vos groupements supérieurs et vous.

Appelez sans cesse à votre aide les frères aînés qui habitent les plans de la lumière et de l'amour. Alors, tendrement appuyés sur eux, votre main dans leurs mains puissantes, vous traverserez sans crainte et sans péril les temps orageux qui s'approchent. (*A suivre*).

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

J'ai parlé des quatre corps impondérables. Remarquons en passant qu'ils se réduisent en deux groupes : lumière et chaleur d'une part, magnétisme et électricité, de l'autre — et qui nous dit que ces deux groupes ne se résument pas, selon toute probabilité, en un seul et unique phénomène, à savoir l'incessante vibration de l'éther?

Partant de la divisibilité prodigieuse, inouïe, de la matière qui se réduit en prétendus atomes dont la force et le mouvement sont assimilés à ceux de l'éther lui-même, la science nous montre donc cette matière dissociée jusqu'à l'infini, s'affinant toujours davantage et finissant par s'associer avec l'esprit qui, par cette collaboration féconde, constitue ce dynamisme spiritualiste auquel les philosophes modernes assignent le rôle capital dans l'œuvre de l'évolution universelle.

Ecoutez ce passage, fit Hervé, en retirant un papier de son portefeuille, passage extrait d'un chapitre de l'enseignement des mages de l'Himalaya — et qui, sous une forme originale, résume tout ce que nous venons de dire.

« Pour me faire comprendre et vous expliquer ce grand mystère, je prends un fragment de glace, matière inerte. Chauffons-le. La glace devient eau. C'est le premier pas fait dans l'évolution, car cette glace fondue vient d'acquérir des propriétés plus élevées (elle sert de boisson, elle devient un dissolvant, elle possède une force motrice.)

Quelques degrés de plus la transforment en vapeur douée d'une tout autre énergie (elle est presque invisible et singulièrement riche en attributs de force expansive).

Augmentons le calorique et voilà que nous obtenons la vapeur surchauffée dont l'incomparable puissance défie l'homme et le terrifie. Complètement invisible, elle n'en est pas moins douée d'une force d'expansion formidable, incompréhensible, témoins ces tremblements de terre — occasionnés par la pénétration des eaux océaniques jusqu'aux feux souterrains — qui disloquent, soulèvent des fragments de continents et pourraient faire voler en éclats l'écorce terrestre tout entière, si les forces expansives se répandaient uniformément sous la carapace de notre globe.

Faisons un pas de plus dans le processus évolutif, et voilà que notre fragment de glace devient cet éther des physiciens qui remplit les incommensurables abîmes de l'univers, matière cosmique d'où émanent les mondes, matrice de toute création visible, force organisatrice de toute potentialité vitale.

Avançons, montons encore et notre morceau de glace devient essence psychique, personnalité céleste. Et enfin, si dans le vertige ascensionnel qui nous emporte, nous franchissons, éperdus, le dernier stade de l'évolution suprême, le dernier échelon de l'échelle divine... voilà que notre parcelle de matière tout à l'heure inerte devient partie intégrante de l'Essence absolue, de l'Etre en soi !

C'est ainsi que le règne minéral renferme en lui, dans une sorte de passivité où sommeillent toutes forces latentes, les pouvoirs et attributs divins qui, après des ères incalculables d'évolutions, sont appelés à revenir à leur source primitive.

Et c'est encore ainsi que l'univers matériel se transforme à nos yeux qu'éblouit l'éclat des vérités augustes, en une sorte d'alambic ayant pour fonction de *distiller la matière en esprit*, gigantesque creuset où s'opère d'âge en âge, *la sublimation de la matière*.

Vous voyez que deux grands mots — mots qui révèlent et résument le grand œuvre du laboratoire céleste — surgissent, jaillissent, des hauteurs vertigineuses où nous sommes parvenus. Ces deux mots sont l'*Evolution* et l'*Involution*.

L'évolution, nous venons de dire en quoi elle consiste. C'est la raréfaction, la volatilisation de la matière qui se spiritualise.

L'involution, phénomène inverse, est la condensation, l'incarnation de l'esprit dans la matière.

L'esprit involue dans la matière.

La matière évolue vers l'esprit.

Dans ce rocher que vous voyez là, agglomération d'éléments minéraux ou métalliques, sommeillent, dans leur puissance du devenir, toutes les imaginables *possibilités*.

Plantes, animaux, hommes, Esprits glorifiés y tressaillent dans la perspective de leurs futures métamorphoses.

Ils en émergeront à leur heure, pour évoluer dans l'éternelle succession des âges.

Grandiose, merveilleuse doctrine de solidarité entre tous les êtres que rattachent les uns aux autres les liens d'une indissoluble réciprocité de rapports, en d'autres termes, d'une infrangible fraternité. Tout ce qui existe a donc droit à l'existence. De cette involution de l'esprit dans la matière qui, à son tour, évolue vers l'esprit, ressort l'universalité de l'*être* qui, sous ses mille formes diverses, effectue son pèlerinage ascensionnel vers l'Infini où remonte toute créature vivante ».

Voilà ce qu'enseignent les mages modernes.

— Mais alors, demanda Robert qu'oppressait une émotion intense, pourquoi sortir du tout, puisque nous devons y rentrer ?

— Nous y étions passifs, anonymes, impersonnels, répondit Hervé, nous en sortons pour vivre et conquérir notre consciente personnalité. Si à travers les différentes phases de l'évolution, disent encore les mages, nous finissons par nous identifier en quelque sorte avec la Divinité, c'est pour jouir avec elle mais *personnellement* de tous ses attributs.

Mais, reprit Hervé, après quelques minutes de silence, pour en finir d'un mot, qui ne voit que notre dualité est définitivement résolue ? C'est par une série non interrompue d'états successifs que la raréfaction progressive de la matière l'amène à un état d'expansion ultra-radiante — d'une densité quatre cent millions de fois moindre que celle de l'hydrogène, disent les astronomes, — et qui, présentant dès lors tous les caractères de la force, confine à n'en pas douter au fluide éthérique lui-même.

Bien que relativement matériel, ce fluide se distingue de la matière pondérable par des propriétés essentiellement plastiques. C'est ainsi qu'il est susceptible, en d'innombrables combinaisons où l'esprit et la matière s'associent, de produire l'infinie variété des êtres. Sans cette matière quintessenciée, agent universel de l'esprit, la matière resterait en état perpétuel de division où toutes ses virtualités latentes demeureraient stériles. C'est de l'esprit — force et mouvement — que la matière reçoit son mouvement et sa force. Ce que les physiciens et les physiologistes appellent vibration

lumineuse, vibration calorifique, fluide électrique, fluide magnétique, agent vital, force animalisée, ne sont que des modifications moléculaires de la substance universelle d'où émane toute vie.

Voilà pour la matière.

Que dire maintenant de l'esprit? C'est ici que la question s'élargit, prend une ampleur inattendue·

Tout s'illumine et se transfigure au rayonnement de cette émanation divine dont la doctrine matérialiste a vainement essayé de voiler la splendeur victorieuse. Cette « voix de la lumière » dont parlent Hermès, Pythagore et Platon, retentit de nouveau dans l'univers qu'elle fait tressaillir. Or l'esprit est lumière. C'est le principe intelligent. La matière n'en est que l'inerte incarnation. Ce qui fait la matière vivante, c'est la collaboration de l'esprit par voie d'intime pénétration.

A côté du fluide universel, il y a l'intelligence universelle. De même que de l'éther émergent les mondes dont les astronomes étudient les condensations successives, de même c'est du vaste foyer d'intelligence, sorte de « matière cosmique intellectuelle » qu'émanent ces étincelles rayonnantes qui s'appellent les Esprits et c'est de ce foyer que se différencient les étincelles par voie de progressive individualisation. Les esprits sont indépendants du monde corporel; mais leur action réciproque est de nature permanente.

Les Esprits sont partout. De leurs légions infinies, ils peuplent les régions interplanétaires où se croisent leurs sillages colorés. Rapides comme la pensée, ils traversent les espaces, passent au travers des corps matériels et volent de monde en monde, flottant dans l'univers fluidique où ils puisent les éléments toujours renouvelés de leur divine organisation.

Car ils ont une organisation, ne l'oublions pas. Pour aussi éthérés qu'ils soient, les esprits ne sont nullement, ainsi qu'on se l'imagine, ces entités chimériques dont se contentent les « abstracteurs de quintessence», comme disait le vieux Rabelais. Non, l'âme des désincarnés qui ont abandonné aux vers du sépulcre leur vêtement d'un jour, n'est pas une expression métaphysique. Si les âmes humaines continuent d'exister comme être personnels, chacune d'elles est nécessairement distincte des autres. L'idée de distinction implique l'idée de limite et de forme. Or, forme et limite impliquent également la notion de matière. Cette matière est raréfiée autant qu'on puisse s'imaginer, spiritualisée par delà toute conception humaine; mais c'est toujours la *substance* indiscutable.

Ce peuple des esprits se mêle à notre vie que divinise, à l'avance, cette glorieuse et féconde promiscuité. Ils ont habité déjà notre planète, sur laquelle certains d'entre eux reviendront s'incarner sans doute. Nous-mêmes, nous l'avons habitée bien des fois, au cours des siècles écoulés, et tels sou-

venirs mystérieux subitement évoqués, telles notions d'origine inexplicable, telle aptitude dont l'acquisition nous demeure inconnue, telle habitude singulière, telle sensation confuse, tels rêves, enfin, qui nous hantent ne sont rien d'autre que des visions rétrospectives, que des lambeaux de nos existences précédentes qui, de temps à autre, font reculer les horizons de notre vie présente dans la pénombre d'un passé que nous croyons mort — mais rien ne meurt — et dont les images ineffaçables viennent flotter devant nos yeux.

Il se fait, au cours de nos vies successives, une accumulation d'empreintes dont s'enrichit notre organisme éthérique. Notre mémoire n'est autre chose que la collection de ces innombrables images, de ces notes que nous retrouvons sur les pages de ce mystérieux *agenda* où s'inscrivent d'âge en âge nos impérissables souvenirs.

Je me suis souvent demandé pourquoi les hommes, en général, protestent contre la doctrine des réincarnations. C'est une étrange chose, en vérité, que l'obstination qu'ils mettent à s'enfermer dans une seule période d'existence et à se priver, de gaieté de cœur, de toutes les acquisitions déjà faites comme de tous les bénéfices ultérieurs qui nous sont réservés.

Est-ce que tout ne s'enchaîne pas autour de nous? Le présent est-il donc autre chose que la vibration continue d'un passé dont l'avenir nous assure l'indéfectible épanouissement?

Notre vie ne se rattache-t-elle pas à des souvenirs même confus, ainsi qu'à des espérances même indéterminées? Nous avons devant nous tout un infini qui recule derrière les horizons franchis, tout aussi bien qu'il s'étend par delà les horizons futurs, et voilà que, sans raison, par mesquinerie de conception autant que par myopie d'intelligence, nous coupons de part et d'autre ce magnifique héritage, pour n'en conserver qu'une insignifiante parcelle, rien que la vie présente qui ne dure qu'un jour et auquel nous refusons tout lendemain.

Mais j'entends une objection. Que nous importe, nous dit-on, ce passé confus, insaisissable, plus vague que le souvenir d'un rêve?...

(*A suivre*). Ed. Grimard.

NÉCROLOGIE

Un deuil cruel a frappé le *Phare de Normandie* : son directeur, M. E. Delabraye, est décédé subitement à Rouen, le 7 août dernier, à l'âge de 60 ans.

Des liens si puissants de fraternelle et réciproque sympathie nous unissaient, que nous ne saurions exprimer la douleur dans laquelle nous plonge ce départ prématuré.

Depuis plus de douze ans, nous n'avons cessé de combattre ensemble en faveur de la cause spirite : aussi sa désincarnation fait-elle à nos côtés un vide irréparable, source des réflexions les plus amères.

Après avoir apporté à l'*Union spiritualiste de Rouen* le contingent de sa vaillante énergie, après avoir créé avec nous le *Phare de Normandie*, après en avoir fait l'objet de son entière sollicitude, il quitte cette terre d'épreuves. Il la quitte au moment même où il venait encore de se dévouer à l'Idée, en collaborant à la publication d'un ouvrage de propagande de l'un de nous, et actuellement sous presse.

L'Esprit droit, juste et bon de notre excellent ami, qui a toujours ici-bas mis en accord ses actes avec ses principes, qui s'est montré en toutes circonstances le protecteur des déshérités, recueillera dans l'Au-delà, nous en sommes persuadés, le prix de ses mérites.

Nous lui envoyons, outre tombe, notre plus affectueux et reconnaissant souvenir, souhaitant qu'il lui soit permis d'être encore pour nous un familier sûr et précieux.

Nous le recommandons aux prières de nos lecteurs, et particulièrement des nombreux amis qu'il avait su s'attacher dans ses voyages professionnels, par la fermeté de ses convictions et la justesse de ses vues.

A sa veuve éplorée, notre digne amie, à sa famille, nous offrons les consolations de nos croyances, nous adressons nos plus sincères compliments de condoléances.

La Rédaction du *Phare de Normandie*.

Nous nous associons au deuil de la rédaction du *Phare de Normandie* et envoyons nos compliments de condoléances à Mme Delabraye si éprouvée.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte du cinquième volume paru de la collection des meilleurs ouvrages étrangers relatifs aux sciences psychiques. Ce volume du Dr Justinus Kerner traduit de l'allemand par le Dr Dusart a pour titre : *La Voyante de Prévorst* (1); et il nous initie à tous les faits de télépathie, de psycurgie et de médiumnité que nous connaissons bien, mais nous ne sommes pas fâchés de voir de nombreux phénomènes psychiques bien et dûment constatés dès le commencement du XIXe siècle. Malheureusement la première traduction française ne donne pas toute l'œuvre du Dr Kerner, le traducteur a cru utile (et il a eu raison en cela) de supprimer quantité de faits rapportés qui faisaient double emploi et qui, par cela même, auraient pu paraître fastidieux auprès de nombreux lecteurs. Il a également éliminé des dissertations métaphysiques ainsi que « de pieuses exhortations avec force citations bibliques ».

(1) En vente à notre librairie, prix : 4 francs.

C'est parfait, mais nous regrettons amèrement qu'il n'ait pas « cru devoir reproduire l'exposition des théories sur les nombres » de la voyante, car une pareille étude aurait peut-être été d'une grande utilité et d'un puissant intérêt. Malgré cette suppression qui ne peut atteindre et contrister que le plus petit nombre des lecteurs, on doit savoir gré au savant docteur de nous avoir donné une excellente traduction de ce très intéressant ouvrage qui avait été traduit en anglais par Mme Crowe.

Aussi en terminant ce trop court compte rendu, sommes-nous heureux de remercier le Dr Dusart de son travail et de lui dire qu'il a encore une fois bien mérité des spiritualistes français.

ERNEST BOSC.

OUVRAGES REÇUS : *Comment est constitué l'Être humain*, par PAPUS, brochure de propagande occultiste. Ecrite dans la pensée la plus large, elle sera bien accueillie par les spiritualistes de toute école; 40 pages, 20 figures et 4 tableaux, prix : 0 fr. 25; 0 fr. 30, par poste.

L'Idée alchimique, brochure de propagande, publiée par la Société alchimique de France; prix : 0 fr. 15, 0 fr. 20 par poste.

MARIUS DECRESPE. *L'Eternel féminin et le Mécanisme de l'amour*, prix : 1 franc.

ALFRED LE BOURGUIGNON. *Chez les Jésuites*, 16 tettres authentiques d'un professeur jésuite à son ex-élève, l'auteur de cette brochure; avec préface de l'auteur, prix : 1 franc.

A. ERNY : *De l'Identité des Esprits*, prix : 0 fr. 50. Brochure recommandée.

Mme la générale C. NOEL. *Conférence sur le spiritualisme, faite à Alger*, prix : 1 fr. 50. — Principaux sujets et sommaire de cette brochure : Chez les Dlles Fox, à Hydesville (États-Unis). — Stainton Moses (Oxon) chez le Dr Speer à Shanklen, Angleterre. Le mécanicien James terminant l'œuvre de Dickens après la mort de ce dernier « Le Mystère d'Edwin Drood » par l'écriture mécanique. — L'air et paroles du Roy Henry III qui furent apportés par l'esprit Baltasarini à M. Léon Bach, arrière petit-fils de Sébastien Bach, le grand compositeur. Le même esprit lui révéla que dans l'épinette qui lui avait été récemment offerte, se trouvait un quatrain écrit sur parchemin, par le roi Henry III, que ce parchemin était caché dans une petite niche à gauche du clavier. Après quelques recherches il fut en effet trouvé couvert de la poussière des siècles, on y lisait le quatrain suivant :

Moy, le roy Henri III octroys cette espinette
A Baltasarini, mon gay musicien,
Mais s'il dit mal sone ou bien ma moult simplette
Lors pour mon souvenir qu'il garde bien (1).

La fille du juge Edmonds, président du Sénat des Etats-Unis, médium à incarnations parlant 14 langues pendant ses incarnations. — Darwin, Wallace et la médiumnité de Mme Guppy. — Clairvoyance. — Matérialisations. — W. Crookes et Miss Cook. — Mme d'Espérance. — Mme Piper.

(1) Ce parchemin authentique du roy Henri III se trouve à la librairie spirite.

Le Gerant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



43e ANNÉE. N° 11. 1er NOVEMBRE 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

Sommairement nous donnons aujourd'hui le résumé analytique des douze journées consacrées aux travaux du Congrès ; leur importance frappera tous les esprits sérieux et consciencieux.

La première séance, le matin du 15 septembre, a été remplie par la nomination du bureau; nos lecteurs savent que les présidents d'honneur du Congrès étaient Sir Alfred Russell Wallace, le célèbre naturaliste anglais, Victorien Sardou, académicien et dramaturge si renommé, et Aksakof.

M. Léon Denis, président effectif du Congrès; à ses côtés, M. Durville de la section magnétique et M. Gillard de la section théosophique. Le Dr Papus, secrétaire général. Autour d'eux MM. Gabriel Delanne, Fabius de Champville, Duval, Mmes Addi-Ballou pour les Etats-Unis, Stannard pour la Grande-Bretagne, etc.

La séance d'ouverture a commencé à deux heures, et chaque orateur a esquissé ce qui se pouvait discuter au cours du Congrès, c'est-à-dire des travaux délicats et compliqués.

M. Léon Denis prononce des paroles de bienvenue avec son éloquence habituelle. M. de Nepluyeff, philanthrope connu, aime la France et il le dit avec chaleur; avec les spiritualistes russes, il veut la libre-pensée en son pays; il veut qu'on étudie l'invisible, après avoir scruté le domaine de la matière. Les délégués Espagnols établissent hardiment qu'ils sont kardécistes, avec toutes les républiques du Sud américain et que, si les spirites de l'Europe oubliaient un peu le grand initiateur Allan-Kardec, ils étaient là pour perpétuer sa doctrine et sa mémoire. Le délégué de l'Allemagne, voué au magnétisme, en célèbre l'action bienfaisante. Mme Addi-Ballou, ayant pour traducteur le Dr Papus, a dit de fort belles choses sur l'évolution qui relie tous les êtres et notre sublime philosophie; M. L. Denis remercie l'orateur au nom de l'assemblée. Un pasteur protestant expose le programme des spiritualistes de la Hollande; pour lui et pour eux, le Dieu compatissant des spirites est préférable à la divinité calviniste, si farouche. M. Durville expose sa théorie de l'ondulation et de l'émission magnétique. MM. Delanne, Gillard, Papus, font un bref et net exposé des travaux que dirigeront ces trois chefs d'école. Le président, M. L. Denis clôture la séance à six heures, par un exposé magistral des efforts personnels que feront les congressistes, pour arriver à une synthèse unitaire spiritualiste.

Le 16 septembre, le matin, à la *Section hermétique*, le Dr Papus expose le caractère et le but de l'hermétisme contemporain, sous la présidence de M. Ballet qui prononce un discours d'ouverture. M. de Népluyeff, qui parle un français très pur, déclare qu'il se souvient de ses existences antérieures et de ses songes prophétiques, si consolants. Le Dr Papus parle de la méthode synthétique du marquis de Saint-Yves d'Alveydre, qui tend à la reconstitution de toutes les manifestations de la nature, par la force du nombre; le siècle qui s'ouvre, affirme le Dr Papus, sera celui du psychisme et du soulagement de la souffrance dont s'occupera la section de psychologie. Plusieurs assistants discutent de la méthode de Saint-Yves d'Alveydre.

La *Section spirite* entend un très beau discours de son président, M. Léon Dénis, vue d'ensemble sur les études spirites en France et à l'étranger, sur les institutions qui relient en Angleterre, aux Etats-Unis et à Barcelone, tous les centres d'études ce qui en fait une force solidaire. M. Laurent de Faget donne le compte-rendu des travaux du comité de propagande, depuis 1889, et M. Duval, trésorier, en présente l'état financier. M. Carlos Libert, représentant les Etats-Unis, décrit les camps-meetings aux Etats-Unis, qui attirent les principaux médiums et des milliers de spiritualistes, qui, pour s'instruire, y vivent en famille pendant des mois. Mme Addi-Ballou, appuie

les dire de M. Carlos Libert. M. Estava Marata, délégué des spirites madrilènes, décrit ce qu'est le mouvement spirite si actif en Espagne. M. le Dr Moutin, espère voir la réalisation, à Paris, d'un institut international des sciences psychiques, sur le plan du regretté Dr Paul Gibier. Après d'autres discours importants de MM. Bouvier de Lyon, et Gardy de Genève, la séance est levée.

Le 17, à 9 heures du matin, *à la Section hermétique*, le Dr Papus expose ses idées sur la mort et la survivance, d'après l'occultisme, ce qui provoque des questions et des discussions entre les assistants ; chacun est satisfait des explications reçues.

La *Section magnétique* s'est réunie à 2 heures. M. Durville y expose l'état de la question, la fondation d'une Ecole pratique de magnétisme et de massage, la création d'un syndicat entre professeurs et élèves, ce que c'est que la polarité du corps humain, les expériences de M. de Rochas.

M. Fabius de Champville, président, MM. le comte Constantin et Bouvier, délégué de diverses écoles et vice-présidents, donnent la parole à M. Scheibler, célèbre magnétiseur allemand, qui expose ses vues sur le magnétisme et l'ondulation, ou transfert de l'énergie d'un sujet à un autre. Le Président fait remarquer qu'en France la transmission de pensée est un fait depuis quinze ans. M. Smith, très connu en Angleterre comme auteur d'ouvrages sur le magnétisme et l'hypnotisme, demande s'il y a transfert de la parole dans la transmission de la pensée, ou plutôt transfert de la pensée mère de l'idée? Il entrevoit que, sans être entravé par les dialectes différents, il y aurait possibilité de communications internationales. Sur cette question intéressante, beaucoup de personnes demandent la parole et, après débats, elle est remise aux travaux ultérieurs de la session.

A la *Section spirite*, M. Barlet fait une communication attrayante sur les états différents de l'hypnose, sur les phénomènes qui les accompagnent, et sur les différences qui existent entre eux et les phénomènes de la médiumnité ; il commente, en occultiste expert, les travaux de M. de Rochas. M. le Dr Baraduc, très compétent, décrit ce que sont ses théories personnelles sur les fluides, leur action, ce qu'il a donné dans ses intéressants volumes sur ce sujet. Le Congrès aborde enfin la discussion si attrayante des phénomènes et plusieurs assistants font, sur ce sujet principal, de très importantes communications.

Le 18, au matin, *Session de magnétisme* sous la présidence de MM. le comte de Constantin et Fabius de Champville. M. Durville lit son rapport sur l'histoire du magnétisme. Un guérisseur de Lyon, M. Bouvier, cite ses cures nombreuses à l'aide de passes magnétiques et sa méthode est autre que celle de l'hypnotisme, restreinte aux névropathiques et aux hystériques, tandis que M. Bouvier, sous l'acte de volonté et d'amour d'autrui, rétablit

l'équilibre en toute maladie; sa puissance est psychologique. La loi de 1892 est commentée par les assistants, et le Président engage les magnétiseurs à ne jamais procéder par le sommeil hypnotique chez le souffrant. M. le Dr Bertrand Lauze, vice-président, parle ex-professo de la puissance curative du magnétisme. Après d'autres communications, M. de Champville note les cas de transmission de pensée effectués par lui, à des distances contrôlées, plus ou moins considérables.

Les travaux du Congrès ont été entièrement consacrés l'après-midi aux médiums et aux communications reçues par leur intermédiaire. Pendant que le Dr Papus exposait certains cas que présente la médiumnité et auxquels il faut être habitué pour en bien juger, la *Section spirite* s'occupait de phénomènes typtologiques, avec ou sans contact ; puis, sous la présidence de L. Denis, elle écoutait un rapport sur la photographie des effluves, fait par le commandant Tégrad, avec l'aide d'épreuves curieuses soumises à l'attention des congressistes. La question du fluide, quant aux séances, a été traitée par le Dr Chazarain ; selon lui, il faut la communion de pensées, une exactitude extrême de la part de tous les assistants ; pour la typtologie, ceux qui font la chaîne aimantent la table qui s'anime sous l'action des désincarnés. Le délégué des Etats-Unis fait le récit des phénomènes attachants dont il fut le témoin attentif : soulèvement d'objets volumineux, de meubles ou de personnes, d'une pesanteur extrême ; matérialisations et écriture directe. M. Bettine traduit en français les paroles du délégué espagnol qui traite de la doctrine et de la haute importance qu'a la partie morale. M. Bettine dit de très judicieuses paroles et donne de nouveaux aperçus sur les rapports intimes qui existent entre l'esprit chrétien réel et les enseignements des Esprits.

On traitait de la science moderne et de l'alchimie à la *Section hermétique* ; divers assistants ont questionné le Dr Papus qui les a satisfaits ; puis il a fait un récit intéressant sur un nouveau médium à incarnation qui répond avec justesse à toutes les demandes. Un congressiste, qui a suivi les expériences de l'américain Emmens, demande si la transmutation des métaux se peut. Il lui est dit que cette philosophie de la science, que les théories antiques alchimiques contiennent, seront raccordées à la science actuelle par les études que poursuivent les occultistes et les hermétistes. Puis, on envisage les travaux de Streingberg sur sa théorie des atomes et, après quelques mots sur cette théorie des anciens alchimistes, vers laquelle le savoir contemporain converge, le Président lève la séance.

Le 19, M. Sédir, préside la *Section hermétique*, à 10 heures du matin, et fait un exposé des religions de l'Orient, très savant, bien documenté, passant en revue les livres sacrés tels que les Kings, les Vedas, le Sepher ; il traite du Yoga, l'art de retenir son souffle, et distingue deux différentes

magies : la théurgie ou magie blanche, la sorcellerie ou magie noire. Grand succès pour M. Sédir. Le délégué de l'ordre martiniste, M. Sacy Gabriel (un arabisant), lit un mémoire documenté sur le Babbisme, religion nouvelle de la moitié des Islamites, de beaucoup de juifs et de chrétiens. M. Edgard Jegut, maître de conférences, devait parler des rapports de l'hermétisme et de l'histoire des religions, il ne l'a pu, étant malade.

De même, M. Gabriel Delanne fut indisposé dès les premiers jours du Congrès et n'a pu y assister; il eut, certes, donné des aperçus lumineux qui lui sont familiers; il n'a pu revenir qu'à la dernière séance du Congrès. Le matin du 19, M. L. Denis a consacré tout le temps à la lecture de rapports divers. L'après-midi, exposé et intéressantes discussions sur des phénomènes spirites, vérifiés ; le président avait affirmé, au début, que les œuvres seules et l'orientation vers le spiritisme de l'esprit des enfants, pouvaient classer haut nos doctrines, car elles nous feraient des hommes voués à la plus haute des fraternités. M. le Dr Bonnet, de Paris, fait un rapport fort écouté, sur l'action, sur notre plan physique, d'une force intelligente et invisible, et le passage de la matière à travers la matière. La correspondante du Brésil, Mlle Rose Meryss (pour Rio-de-Janeiro), lit un très beau mémoire sur la morale chrétienne et la science spirite. M. Fix, général belge, lit son rapport sur le spiritisme et la science positive. Des phénomènes de manifestations par l'écriture sont cités par plusieurs assistants.

Le Dr Bertrand Lauze, à 2 heures, présidait la *Section hermétique*; M. Hausér parle de la polarité dans ses rapports avec le magnétisme et M. Durville discute les théories de ce rapporteur, en citant l'action de la polarité sur les minéraux, les végétaux, les animaux et qui paraît double, semblablement à l'homme. Si le fluide magnétique traverse une muraille, il n'a pas d'action à travers les liquides, même à travers un bras mouillé. C'est une force physique, naturelle, assimilable aux focces naturelles apparues sous forme de lumière, chaleur, etc.

Une commission a étudié la faculté du sourcier renommé, M. Ramel, qui, au moyen des oscillations d'un pendule qu'il a en main, indique formellement l'endroit où se trouve l'eau. M. Padeana-Broussay, de Bucharest, où il est professeur, affirme la faculté de M. Ramel, et ce dernier est vivement félicité. Cette faculté est-elle due à l'action d'un invisible, demande-t-on? Question complexe qu'il faut étudier sous tous ses côtés : psychiques, physiques, médiumisme.

Le 21, les congressistes s'étaient rendus le matin au Trocadéro ; le Dr Papus devait les conduire à la grande Pagode qui s'y trouve et reconstitue un temple bouddhique avec minutie, avec statues ou images des Dieux, ou saints, qui représentent un monde en fait de connaissances et par leurs attributs et par leur pose, un ensemble de rapports entre le monde des sens

et le plan des idées. Les clochettes qui y tintinnabulent sous l'action du vent, représentent la conscience de l'homme que le souffle de la passion agite. L'image du feu purificateur et dévorant est représentée par les flammes qui entourent ces clochettes. Là, un Bouddha superbe entouré d'êtres à têtes humaines et à têtes d'animaux, personnifications des élémentals et des génies. Autour de la pagode, de nombreux serpents pour représenter le symbolisme des Indes. Des statues assises, leurs bras entourant leur tête couronnée de lotus, ornent l'intérieur de la pagode ; l'une d'elles a vingt-deux bras, symbole de la nature ; chaque main, diversement disposée, forme des signes, l'alphabet secret de chaque religion pour l'initié. Les groupes de masques fantastiques sculptés dans le granit, sont la personnification du sommeil extatique. Les tables de sacrifices dahoméens viennent ensuite avec les couteaux de sacrifice, au milieu de fétiches qui ont leur signification. Une idée très nègre et symbolique, c'est une bague de fiançailles formée de trois anneaux séparés ; sur l'un un cœur, sur les deux autres une main ; la bague fermée, anneaux unis, les deux mains sont fermées sur le cœur. Les mets quotidiennement déposés sur le tombeau égyptien, étaient voués aux antités astrales gardeuses de momies, et non au mort ou à son ombre. *La médecine hermétique* a pris l'après-midi ; des dames ont interrogé avec soin, voulant voir en chacun de nous pour mieux nous guérir. Le président, en une improvisation instructive, parle de l'Egypte ancienne et de ses pratiques médicales.

A la *Section spirite*, que M. L. Denis présidait, on a parlé des fraudes dans les phénomènes et de la meilleure manière de les observer ; sur cette question, une étude est lue par Mme Addi-Ballou qui fait cette observation : la fin du XIX[e] siècle, les premiers jours du XX[e] ont leur signification profonde quant à la pensée universelle : phénomènes, voyance, psychométrie, etc. Un assistant parle d'un sujet dont l'opinion publique vient de s'occuper, des phases diverses que cette faculté a donné. Un autre congressiste reproche aux spirites d'attribuer aux entités de l'au-delà une foule de phénomènes dus simplement au dédoublement, à l'animisme, à la conscience subliminale. La discussion se généralise et, enfin, le président déclare qu'en vérité il y a des abus, mais que ceux qui s'en savent écarter, savent aussi qu'une certaine catégorie de phénomènes ne se peuvent expliquer par les théories du congressiste non spirite. L'abbé Nicole veut parler, mais le président rappelle que l'ordre du jour est l'étude de la médiumnité. M. Jacques Brieu lit un mémoire sur la matière de nos connaissances et sur la méthode à employer dans les recherches psychiques ; cet orateur, philosophe et non spirite, désire la fondation d'un institut pour l'étude des phénomènes spirites.

Le 22, visite au *cabinet du D[r] Baraduc*, qui traite par l'électro-thérapeutique. A 10 heures les congressistes visitent une petite pièce, aux tons

clairs, dont le plafond est constellé de lampes électriques, pour donner au malade un bain de lumière ; d'autres courants, en des asiles mystérieux, pénètrent l'organisme, réveillent les fonctions vitales éteintes ; les congressistes, à l'aide d'instruments, étudient sur eux l'action des courants et les questions multiples qui se rattachent à la polarité des corps. Séance instructive au possible.

L'après-midi M. Durville traite de l'influence des liquides organiques dans l'action magnétique, puis vient l'action des médicaments à distance, action qu'il a constatée après les Drs Bourru et Burot, Dr Luys à la Charité. Ensuite, questions de polarité et des diverses méthodes de massage.

La *Section spirite du matin*, présidée par M. Laurent de Faget, est consacrée à la lecture de plusieurs mémoires ; on y fait la théorie des apports de fleurs et d'autres objets à travers des chambres bien closes. Un assistant parle de psychographie, d'écriture directe, il cite des cas où la fraude ne se pouvait. Un délégué du Portugal (1) traite de la faculté médianimique générale à tous les hommes. M. L. Denis parle de faits qui prouvent absolument l'action d'une force intelligente invisible ; il cite la révélation, quant à l'astronomie, de faits scientifiques admis plus tard par les académiciens et les astronomes. Le président rappelle qu'Allan Kardec, il y a 40 ans, a précisé des phénomènes devenus usuels aujourd'hui.

A la *Section hermétique*, le Dr Papus traite de l'illuminisme ; le Dr Rozier envisage les déclarations faites par les voyants et déclare qu'on ne peut rejeter les théories édifiées par Swedenborg ; selon leur éducation et leurs croyances, les mystiques croient avoir affaire aux élémentals, aux anges, aux esprits de la nature. M. Sédir traite des fraternités occultes et des divers modes d'illuminisme.

Le 23, *Sections réunies* pour observer les phénomènes d'insensibilité produits par les Aïssaouahs ; on y constate que, si des jongleurs habiles cherchent à les imiter, ces sectaires jouent franc jeu ; ce qu'ils produisent ressemble aux pratiques hypnotiques et magnétiques.

A la *Section spirite*, lecture de mémoires pleins d'aperçus originaux et d'un très vif intérêt ; M. Beaudelot traite de l'influence du spiritualisme dans la société, dans la religion, discours très applaudi. Le délégué roumain parle de faits curieux obtenus en la présence de la police, procès-verbal contresigné par des magistrats. D'autres congressistes présentent des rapports attachants. M. le Dr Bayol, un indépendant, ancien gouverneur du Dahomey, ne craint pas le ridicule, son guide étant la simple vérité ; il apporte au Congrès cette pierre précieuse, ce fait qu'avec des médiums illettrés il a obtenu tous les phénomènes relatés par le spiritisme : l'écriture

(1) M. Souza Couto, avocat, dont la femme, Mme Couto, est un médium des plu remarquables.

directe en plusieurs langues, des moulages de figures dans la paraffine, puis des vers en langue provençale ; il a dû écarter toutes fraudes et trouvera bien le chemin mystérieux cherché par lui depuis deux ans.

Le 24, M. S. N. Gaume, *Section spirite*, lit un mémoire sur l'esprit et la matière ; de l'état de l'esprit après la mort ; des théories par lesquelles l'intelligence humaine veut concilier l'idée de matière avec les conceptions métaphysiques. Ce spirite est réincarnationiste, sa théorie lui a attiré les questions de beaucoup de congressistes sur ses aperçus ingénieux. Il faudra lire son mémoire *in extenso*.

M. Bonnardot préside la section des *spiritualistes indépendants*. Là, Mme de Bezobrazow considère l'idée spiritualiste chez la femme et remonte les siècles; elle étudie l'orientation de l'esprit de la femme contemporaine et se fait écouter avec intérêt. Le célibat des prêtres est combattu par M. le chevalier de Saint-Marc, qui parle aussi du bien et du mal. On lit un rapport sur la réincarnation et il est traité de l'extériorisation du corps astral.

La *Section du spiritisme* a été mouvementée ; M. le Dr Moutin demande si la recherche des preuves scientifiques de la réincarnation et autres théories qui servent de base au spiritisme, est rationnelle, ou bien s'il faut admettre pour certitudes absolues les certitudes morales ; la suggestion et la transmission de pensées expliquent les enfants prodiges. M. L. Denis combat cette idée et prouve son dire par des faits. Le Dr Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, a ouvert des aperçus qui offrent le plus haut intérêt, quant à la réincarnation ; nous lirons, *in extenso*, tout ce qu'il a si bien exprimé au Congrès. Les délégués du Portugal et de la Roumanie font des communications qui attirent l'attention générale.

Le 25, *Section hermétique* présidée par M. F. de Champville. M. Durville y traite de la marche à suivre dans les maladies nerveuses et organiques ; il parle des théories de Puységur, Deleuze, du Potet, de l'évolution de la maladie, du diagnostic à établir. M. Jounet, catholique progressiste, veut qu'on étudie la nature du phénomène apparu dans les guérisons obtenues à Notre-Dame de Lourdes. Les congressistes en discutent et M. Bouvier, estime que, à Lourdes, il y a 10 guérisons pour un millier de malades; le président pense que la plupart de ces cures sont dues à la suggestion. On parle de massage orthopédique, de somnambulisme lucide, de dédoublement, d'envoûtement, d'extériorisation et de transmission de pensées. M. Bouvier discute sur la photographie de la pensée, et le président commente cette communication. A 2 heures, la section hermétique achèvera ses travaux ; M. Bouvier parlera de l'action des fleurs sur les sujets en sommeil magnétique, et expériences sur l'agent magnétique et les lois physiques du magnétisme humain, d'après la théorie de l'ondulation.

Section spirite, L. Denis président. Nous écoutons plusieurs discours élo-

quents, et la lecture de divers mémoires sur l'existence de Dieu. Le président résume avec clarté les théories présentées par les congressistes ; il analyse les travaux accomplis par la section, tous de haute portée et capables de relever l'esprit humain. L'éloquence persuasive du léader spirite a été grande, ses paroles ont été applaudies. Après lui, la déléguée du Brésil, Mme Rose Méryss, a été remarquablement inspirée.

L'ordre du jour suivant a été voté : 1° Reconnaissance de l'existence de Dieu, intelligence suprême, cause première de toutes choses ; 2° Immortalité de l'âme : succession de ses existences corporelles sur la terre d'abord et ensuite sur les autres globes de l'espace ; 3° Démonstration expérimentale de la survivance de l'âme humaine par la communication médianimique avec les Esprits ; 4° Conditions heureuses ou malheureuses de la vie humaine en raison des acquis antérieurs de l'âme, de ses mérites ou de ses démérites et des progrès qu'elle a encore à accomplir ; 5° Solidarité et fraternité universelle.

Ces propositions ont été adoptées à l'unanimité par les congressistes ; seules, deux voix n'ont pas accepté le paragraphe 2.

Le 26. La séance est consacrée à la *Section théosophique* présidée par M. Gillard ; on écoute la lecture de plusieurs mémoires et, surtout, celui du savant Dr Pascal qui est secrétaire général de la section théosophique française. Le docteur est absent pour causes indépendantes de lui. A l'ouverture de la séance le président rappelle la nature et le but de l'enseignement théosophique ; il rend hommage aux âmes supérieures qui nous montrent la vie lumineuse que l'humanité doit suivre ; il le fait simplement, avec sa raison et son cœur, en un langage parfait. Il entretient ensuite l'assemblée des études faites dimanche dernier sur les Aïssaouahs et pense que les esprits supérieurs peuvent être momentanément enchaînés par la volonté humaine que secondent les forces occultes que les vibrations du son mettent en jeu. Dans les Indes, pour dominer momentanément les élémentals, les prêtres ont des formules magiques, nommées *Mantrams* et, ensuite, il traite de la domination du feu et s'exprime avec une éloquence vibrante, en un discours sur les « difficultés que l'homme éprouve pour la conquête de la vérité et sur la possibilité de résoudre ces difficultés ».

Spirites et théosophes doivent, avec attention, lire l'étude du Dr Pascal sur les *Problèmes de l'hérédité d'après la Théosophie.* Le compte-rendu du Congrès le donnera *in extenso*, ainsi que les paroles si appréciées de M. Gillard. Les théosophes ont là deux intelligences nettes, de la plus haute valeur spirituelle et morale. Mme Houly lit, enfin, le mémoire de M. Syffert réponse très habile à qui, sans le bien connaître, veut bafouer l'occultisme. M. Gillard termine la séance par une chaude allocution à ses auditeurs.

A la *Section hermétique*, M. de Népluyeff s'exprime sur les questions

sociales en une langue superbe; il désire que l'occultisme soit adapté à la sociologie. Les congressistes prêtent une oreille très attentive à l'exposé lumineux sur la franc-maçonnerie, que leur fait le Dr Papus. Dans les séances de cette section, on a agité des questions sociales, proposé l'autonomie de l'Université, de la magistrature, l'égalité de l'homme et de la femme quant au travail, etc. Mme Effir Bathe lit une intéressante et très belle étude sur : *La vie par-delà la tombe.*

M. F. de Champville, *Section magnétique*, prie M. Bouvier de parler sur l'action des fleurs dans l'état du sommeil magnétique, sujet fort intéressant. Les conclusions suivantes sont ensuite adoptées : 1° Le magnétisme est un agent physique soumis à des lois analogues à celles qui régissent la chaleur, le son, la lumière, l'électricité, etc.; 2° Le magnétisme humain possède réellement les propriétés curatives affirmées depuis plusieurs siècles par les magnétiseurs; son application au traitement des maladies ne présente aucun danger; 3° Le magnétisme ne doit pas être confondu avec l'hypnotisme dont il diffère essentiellement ; 4° Le magnétisme professionnel doit être exercé par des praticiens instruits, bien portants au physique et d'une moralité irréprochable. Mais il peut être aussi pratiqué, avantageusement, par certains magnétiseurs peu instruits, bien doués au point de vue magnétique et animés du désir de faire le bien ; 5° Le magnétisme peut surtout rendre de grands services au sein de la famille, car, dans un grand nombre de cas, l'homme peut être le médecin de sa femme, celle-ci le médecin de son mari et de ses enfants; 6° Le sommeil provoqué n'est pas nécessaire dans le traitement des maladies par le magnétisme; la suggestion ne peut rendre quelque service au magnétiseur, qu'à la condition d'être pratiquée sous la forme d'une douce persuasion et surtout d'après les connaissances approximatives des modifications qui doivent survenir dans le cours du traitement. La séance est levée après quelques belles paroles du président qui réclame l'union de toutes les écoles en vue de recherches de vérités humanitaires.

A la *Section spirite*, échange de belles et bonnes pensées et, après discussions, on adopte les propositions déposées par l'union Kardéciste de Barcelone.

Le 27. Vu la fin des travaux du congrès, une *séance générale de toutes les sections réunies*, était tenue sous la présidence de M. Léon Denis, et de ses deux vice-présidents, MM. Gillard et Durville. A côté du président : MM. Papus, F. de Champville, Delanne, Duval, et beaucoup de dames parmi lesquelles nous remarquons Mme Rufina Noeggerath, auteur de *la Survie* ; quelques-unes ont pris la parole. Les membres du bureau ont prononcé de très beaux discours, applaudi par tous. M. Papus, secrétaire général, développe le cours des questions étudiées par la section magnétique et rappelle la longue opposition que la science a faite à cette école ; il se plaît à rappeler

l'activité de MM. Durville et de Champville, celle des Drs Baraduc, Bayol et Bonnet. Le spiritisme, dit-il, est la base réelle de l'étude de l'invisible; la science se ralliera à la doctrine de la survivance, et les adeptes d'Allan Kardec doivent s'engager dans la voie scientifique expérimentale. La théosophie, par suite de l'absence forcée de ses membres, n'a pu prendre dans le Congrès la place due à ses belles théories. Puis il énumère les travaux de la société hermétique; le Dr Papus termine en rendant hommage à qui a secondé et suivi le Congrès; ce compte-rendu est très clair, fraternel, plein d'aperçus à haute portée, il fait honneur au studieux esprit, si souple et si élégant, du jeune savant, un encyclopédiste. Aussi a-t-il été applaudi plusieurs fois et, à la fin de ce rapport, longue ovation.

Mme Stannard, du *Light*, parle des études spiritualistes en Angleterre et de leur portée morale; elle a pris un très vif intérêt aux travaux des congressistes et sera leur écho en son pays. Mme Bezobrazow parle du féminisme spiritualiste. Le président, M. Léon Denis, trace une vue d'ensemble des études de toutes les sections; il le fait en une langue superbe, châtiée, si souvent applaudie pendant ces treize jours de labeurs suivis. Il énumère les affirmations des spirites, remercie qui l'a suivi et secondé et termine en disant : La devise de toutes les sections doit être *Pour Dieu et pour l'humanité*. Applaudissements suivis et enthousiastes. Le président déclare la clôture du Congrès.

Le compte rendu général du Congrès donnera, in extenso, toutes les bonnes paroles, ce que, bien laborieusement, nous avons énuméré, pour permettre à nos lecteurs de juger, dès à présent, quelle quantité de solutions ont été données par tant de spiritualistes de bonne volonté, aux interrogations des véritables investigateurs. Nous constatons avec joie, ce grand et légitime succès.

Le 27 septembre, banquet, sous la présidence de M. Léon Denis, offert aux délégués étrangers; cette agape de 150 congressistes a été fraternelle au possible. Au dessert le président improvise en de belles paroles une série de souhaits et d'espérances souveraines que le résultat des travaux imposent à l'esprit de qui aime la cause. Tour à tour, MM. Delanne, Papus, Moutin, Durville, de Faget, de Champville, le représentant de la Colombie, Bouvier, Beaudelot, Donato, l'abbé Nicole, Carlos Libert, Mmes Ballou, de Jorre, Dr Bayol, MM. Angel Aguarod Torrero, Esteva Marata, Auzanneau, etc., expriment les plus généreux sentiments, les plus nobles aspirations. Ça été la fête de l'harmonie et des grandes espérances, celle de l'unité des forces jadis dispersées, qui, juxtaposées, forceront les portes académiques et feront taire la calomnie et le préjugé. Allan Kardec sera glorifié par l'union des écoles avec la science, ce qu'il a prédit avec précision, en rationaliste conséquent. Saluons ce grand mort, si vivant.

P.-G. LEYMARIE.

Nous avons été chargés par M. Linneu Souza de Barros, enseigne de vaisseau de la Marine brésilienne, de déposer sur le tombeau d'Allan Kardec, le jour où les congressistes s'y sont réunis, une superbe couronne avec les inscriptions suivantes sur larges rubans aux couleurs nationales brésiliennes et françaises :

A M. et Mme Allan Kardec
29 septembre 1900
Groupe spirite Luz et Amor
Et Maria de Nazareth
Rio-de-Janeiro, Brésil.

DISCOURS PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU CONGRÈS

Par M. Serge de Semenow

Délégué par la Société psychique de Saint-Pétersbourg.

« Mesdames, Messieurs,

« Appelé au grand honneur de prendre la parole devant vous, je réclamerai, tout d'abord, votre indulgence : la belle langue française m'étant étrangère, je vous prie donc de m'excuser si, quelquefois, l'expression trahit ma pensée.

« Je suis heureux de communiquer à mes sœurs et frères en croyance que, malgré le retard du mouvement spiritualiste en Russie, malgré toutes sortes de difficultés à vaincre, nous avons obtenu une place au soleil, c'est-à-dire le droit de fonder une société autorisée par le gouvernement; c'est au nom du « Cercle des recherches psychiques » de Saint-Pétersbourg que nous venons, M. de Stano et moi, saluer toutes les délégations françaises et étrangères et transmettre un salut cordial de nos camarades à tous les membres du Congrès.

Nous espérons que la société dont nous sommes les représentants, étant solidement et légalement constituée, deviendra le centre autour duquel se grouperont toutes les bonnes volontés, tous les efforts des travailleurs et chercheurs de la lumière et de la vérité, d'autant plus que le programme du Cercle est vaste et ne se borne pas à l'étude des phénomènes purement spirites; son but est d'encourager les recherches dans toutes les régions de l'invisible inconnu et les sections qui vont s'ouvrir — spirite, hermétique, théosophique, magnétique, etc., — doivent se réunir sous un seul et même drapeau : *l'immortalité de l'âme et les rapports avec l'au-delà*. Cette devise, qui résume notre programme, paraît simple et pourtant comme elle est ardue, vu qu'elle touche au plus redoutable problème de la *vie immortelle* — c'est la lente ascension à travers les souffrances et les épreuves vers le centre mystérieux où réside la puissance créatrice, et les *rapports avec l'au-delà* — c'est la recherche de toutes les lois qui régissent le monde visible et invisible.

« Sans exagérer, on peut dire que c'est l'étude d'une science intégrale de l'homme et de l'univers que nous voulons aborder ; mais quelque téméraire que paraisse une semblable entreprise, l'homme ne doit pas se rebuter ; après tant de découvertes dans le domaine de la matière, il est temps de pénétrer dans celui de l'âme ! Du reste, nous ne sommes pas les seuls à tenter ce voyage dans l'inconnu qui, sombre et redoutable, plein de mystères, nous entoure et nous étreint de toutes parts.

« La science antique, par une longue et patiente étude, avait pénétré bien des secrets qui nous restent à retrouver et qui se sont perdus, grâce à sa méthode égoïste de céler dans des sanctuaires les découvertes de ses savants. Et pourtant, le peu que nous possédons du savoir de l'antiquité nous fait bien regretter ce qui est perdu... A quels résultats, vraiment merveilleux, atteindrions-nous, sans doute, si aux faits acquis par les vieux hiérophantes nous pouvions appliquer les méthodes d'investigation de la science moderne.

« Cependant, l'esprit particulier du siècle s'est déjà révélé en morcelant en plusieurs branches le tronc *unique* de la science du vieux monde. Le magnétisme a conduit à la découverte de l'hypnose, de la double conscience, de tout un domaine insoupçonné de l'âme humaine et il s'avance vaillamment dans cette voie, pour soulager les maux de nos frères souffrants. Le spiritisme étudie spécialement les rapports des désincarnés avec les vivants ; éminemment consolateur, accessible à toutes les intelligences, il fait le bon travail, répandant dans les masses sa philosophie régénératrice, prouvant par des faits que tout ne meurt pas en nous avec le corps et que la croyance au néant est une dangereuse erreur. Enfin, l'occultisme passionne les chercheurs et pour cause : héritier de la science des anciens temples, renouant les traditions, il apprend à plier et dominer, par la *volonté* et le *savoir*, les agents inconnus de la nature, en armant ses adeptes d'une force puissante et dangereuse. Ainsi, par les efforts de tous se fraye peu à peu le chemin vers la solution des problèmes de l'existence, mais... combien sommes-nous encore loin du but ! La porte du mystère suprême, qui nous dérobe l'origine des êtres, reste close...

« Devant elle se massent, inquiets et troublés, les chercheurs, aux plus divers développements intellectuels, essayant d'adapter à la serrure une clef différente, interpellant le sphynx qui veille à l'entrée, mais intimidés par le dragon qui garde le seuil. Chacun prétend que sa clef est la bonne et devrait lui ouvrir la redoutable porte, mais le sphynx reste muet, ses lèvres gardent leur énigmatique sourire ; son regard profond fixe l'infini et le dragon sommeille, indifférent ; ils savent que la désunion affaiblit les chercheurs et que les intérêts matériels, les passions de la chair, les absorbent et les aveuglent. Mais trop grave et trop tentante est la solution du problème pour rebuter les aspirants. Toujours de nouveaux se présentent, por-

teurs de clefs nouvelles, et à chacun de leur essai un jet de lumière jaillit de l'intérieur; mais quelque éclatant, pourtant, qu'il soit, il ne suffit pas à éclairer les ténèbres.

« La foule s'agite, s'impatiente, se désespère, se dispute et, convaincue que son espoir est déçu, elle se détourne en blasphémant, et finit par nier l'existence même d'un mystère, au-delà de ce seuil qu'elle ne peut franchir et proclame le néant...

« Soudain, une voix grave et calme s'élève et dit : « Nul de vous ne peut, à lui seul, forcer la porte de l'invisible. Unissez vos efforts et vous réussirez, car les sciences diverses que vous cultivez sont sœurs, les anneaux d'une même chaîne qui relie l'univers ; le ressort moteur des agents multiples que vous étudiez se trouve dans l'homme qui est collectif de toutes les forces occultes. »

« Cette union dans le travail que nous allons appliquer aux études de notre Cercle, se trouve déjà réalisée dans le Congrès présent auquel tant d'hommes éminents ont prêté le concours de leur savoir et de leur bonne volonté.

« Donc, honneur et hommage à tout effort fait pour élargir l'horizon de l'invisible foi inébranlable dans la grande œuvre que nous poursuivons, patience et union dans le travail commun, car l'union c'est la force ! Puisse l'intelligence suprême, qui guide l'évolution intellectuelle de l'humanité, nous inspirer et favoriser nos travaux pour le plus grand bien de tous ceux qui cherchent encore dans le doute et les ténèbres à soulever le voile qui recouvre les destinées des êtres. »

Discours prononcé par M. Serge de Semenow, réunion du samedi 29 septembre au Dolmen d'Allan Kardec, au Père-Lachaise.

De la part du Cercle des recherches psychiques de Saint-Pétersbourg, en témoignage de notre admiration et de notre reconnaissance, nous venons déposer cette couronne sur la tombe du grand philosophe qui fut à juste titre le fondateur du spiritualisme scientifique.

A l'époque où le matérialisme triomphant, patronné par la science officielle, asservissait le monde civilisé, Kardec osa proclamer l'existence de l'âme. Sous les phénomènes dont la société frivole s'amusait, il devina toute une science, destinée à faire pénétrer l'homme dans l'au-delà mystérieux où s'engouffre tout être vivant. Il eut à soutenir de bien pénibles luttes, comme tout innovateur du reste; la haine, la calomnie et le ridicule s'acharnèrent sur lui, mais il était de taille à braver de semblables adversaires. Avec autant de prudence que de perspicacité, il posa les jalons de la science de l'âme, persuadé que l'avenir lui donnerait tout le développement qu'elle comportait.

L'espérance du grand penseur n'a pas été vaine et le Congrès qui vient de se clore a été le couronnement de ses recherches, **en confirmant TOUTES les** conclusions formulées par lui.

Je termine, en m'élevant par la pensée, vers celui dont la dépouille périssable repose sous ce dolmen, espérant qu'il nous voit et nous entend ; il accordera son concours spirituel à nos travaux pour la cause spiritualiste qui est la continuation de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie.

Allocution prononcée, le 16 septembre dernier, à l'ouverture du Congrès spirite et spiritualiste, par M. Paul GILLARD, secrétaire général de la Section Théosophique.

Mesdames, Messieurs.

C'est au nom des Théosophes de Paris que je viens mêler ma faible voix au concert que vous voulez donner en ce moment au monde.

Il peut y avoir, entre vous et les Théosophes, beaucoup de points de doctrine sur lesquels nous pouvons diverger ; mais il en est un sur lequel nous sommes tous unis et pour lequel nous devons combattre le bon combat. Je veux parler de notre croyance à l'existence en nous d'un principe immortel et par conséquent à sa survivance.

Voilà le grand point qui est le centre du cercle dont nous nous partageons les rayons, et autour duquel nous devons nous grouper indistinctement si nous voulons être forts contre ceux qui voudraient ne voir en l'homme qu'un animal perfectionné, rien de plus.

Je fais des vœux pour que les divers travaux auxquels nous allons tous nous livrer, chacun suivant ses moyens, rendent éclatante et superbe la preuve fournie relativement à la survivance de l'âme humaine, afin que ceux qui viendront écouter nos communications se rendent bien compte qu'ils n'ont affaire ni à des rêveurs, ni à des fous, mais à des hommes sincères et consciencieux, aussi passionnés pour la recherche de la vérité que les savants officiels, auxquels nous dénions le droit exclusif de la posséder et de l'enseigner.

La Théosophie laisse au Spiritisme le soin de démontrer la grande vérité par toutes sortes d'expériences tangibles, incarnations objectives de forces indéniables, qui ont leur source dans un monde relativement subjectif. Le rôle de la Théosophie est de fournir aux chercheurs des théories qui illuminent les phénomènes observés et affirmés, en en donnant des explications qui les rendraient acceptables des sceptiques, si ceux-ci ne les niaient *a priori*.

Grande est la difficulté de parler des choses du ciel aux enfants de la terre, de parler dans un langage humain des choses divines ; et la preuve de la

réalité des visions de nos frères plus avancés est impossible à donner à celui qui ne les a pas eues. Nous ne pouvons apporter ici, sur cette plate-forme, une cornue remplie de visions astrales ou mentales, ou simplement quelques spécimens de matière différenciée montrant aux sceptiques qu'il existe, dans la nature, des parties distinctes, dont les différences de densité constituent ces régions séparées, auxquelles nous avons donné le nom de *plans*. Tout cela se dit, s'enseigne, se discute même jusqu'à un certain point, mais ne peut se prouver expérimentalement. Doit-on, pour cette raison, ô ! esprits vraiment par trop positifs, traiter tous nos enseignements comme des rêves ou comme autant d'illusions de notre mentalité ?

Il n'y a pas que les sciences expérimentales qui permettent à l'homme d'acquérir la vérité. Sans doute, elles jouent un grand rôle à ce point de vue, tant qu'elles peuvent fonctionner : mais il est un point qu'elles ne sauraient dépasser, et l'homme doit-il cesser de savoir parce que, pour savoir davantage, il doit renoncer à se servir de cornues, de verres coudés, de fourneaux et de réactifs ?

Il me semble que tout homme sincère et quelque peu intuitif doit admettre que l'acquisition de la vérité absolue n'est pas soumise à des expériences de laboratoire, et que l'homme doit avoir en lui des potentialités qui lui permettent de pousser plus loin ses investigations.

C'est cette importante question de la recherche de la connaissance que je me propose d'esquisser devant vous de mon mieux, le jour où la parole me sera donnée plus spécialement.

Il est plus important, selon moi, de montrer à l'homme intelligent et chercheur comment il peut acquérir la connaissance que de lui donner des notions toutes prêtes à être assimilées, mais qu'il n'acceptera avec raison que difficilement sur le moment, et qui d'ailleurs ne laisseraient vraisemblablement aucune trace dans son esprit, aucune influence dans sa vie.

Mais, en cherchant à apprendre à l'homme le moyen de découvrir la vérité par lui-même, il faut bien se garder de l'attirer à une école plutôt qu'à une autre, de lui dire d'écouter de préférence tel orateur et de tourner le dos à tel autre. Je crois qu'il serait profondément inique de tenir le langage suivant : « Frères venez dans nos temples, nous y adorons le vrai Dieu ; n'allez pas au temple voisin, ses idoles sont sans puissance, ses prêtres sans lumière. » Ce langage, particulier aux sectaires de toutes nuances, est un attentat à la liberté de l'homme, et cette liberté est une chose trop précieuse pour que nous n'ayons pas pour elle le plus grand respect.

Laissez-moi finir cette courte allocution en affirmant hautement ce grand principe, qui devrait être le mot d'ordre de ce Congrès qu'il est injuste de *piétiner sur les idées et les croyances d'une école, quelle qu'elle soit, pour en faire le piédestal de celle à laquelle on appartient.*

A TRAVERS QUELQUES CONGRÈS

Nous avons assisté ces temps derniers à de nombreux congrès ; nous ne donnerons ici que quelques notes au sujet de Congrès Spiritualistes.

Et tout d'abord, parlons du Congrès Théosophique, qui a eu lieu au siège de la Société, avenue Bosquet, 52. — Mais est-ce bien un Congrès ? — Non ; plutôt une série de conférences où les assistants n'étaient pas admis à présenter des observations ; ensuite ce n'est pas sans une certaine émotion et une grande surprise que divers théosophes ont entendu faire l'éloge de la guerre par le Brachamarin Chaterjit, par Mme Annie Besant, et cela au moment même, où les Anglais faisaient une guerre inique contre les braves et honnêtes Boërs. Ensuite la même conférencière n'a pas craint de dire que c'était un grand honneur de faire partie de la Société Théosophique et que si, parmi les membres de la dite Société, il y avait des mécontents, ils n'avaient qu'à se retirer. Au point de vue de la délicatesse des sentiments nous ne nous permettrons pas de qualifier de telles paroles, mais au point de vue fraternel, il nous sera bien permis de dire, qu'une pareille sortie manquait peut-être de charité théosophique, ce qui prouve combien il est difficile, même aux personnes qui parlent le mieux de la fraternité, de la charité et de l'altruisme de mettre leurs paroles d'accord avec leurs actes; mais nous n'insisterons pas sur ce point, pas plus que nous ne relèverons certaines allusions faites par un journal au but que poursuit en France la Théosophie qui ne serait qu'une sorte de propagande faite en faveur des idées et de l'influence anglaises.

Ceci dit, nous nous plaisons à reconnaître et à constater, que des travaux intéressants et d'une haute portée philosophique ont été exposés devant les membres de la S. T.

Quant au public en général, il a eu la bonne fortune d'assister à l'Hôtel des sociétés savantes à deux belles conférences faites par Mme Annie Besant et nous ne doutons pas que la parole autorisée et sympathique de l'oratrice n'aient gagné quelques âmes à la Théosophie.

Le secrétaire général de la section française, le Dr Pascal, a lui aussi, contribué par sa parole élégante et facile à la propagation des idées Théosophiques ; n'oublions pas de remercier M. D. A Courmes, et surtout le sympathique Paul Gillard qui a bien voulu représenter à lui seul la Théosophie au Congrès spiritualiste et qui l'a fait dans la perfection. Son discours d'ouverture et surtout son discours de clôture, bien qu'un peu long peut-être, a montré le rôle de la Théosophie et a dû fournir matière à réflexion à beaucoup de spiritualistes, étrangers à la Théosophie.

M. P. Gillard est un modeste et c'est pourquoi sa parole est très écoutée.

Bien différent en cela de certains orateurs spiritualistes,il ne recherche, ni l'éclat, ni la sonorité, ni les phrases pompeuses. C'est des faits mêmes, de leur enchaînement de leur logique impitoyable, parfois aride, desquels il tire ses meilleurs arguments.

Après le Congrès Théosophique nous avons assisté à celui de l'HISTOIRE DES RELIGIONS.

Dans le dit congrès, nous avons entendu certes des communications fort intéressantes, érudites, savantes même, mais de l'ensemble de tous les travaux un fait se dégage et cela d'une façon très évidente ; c'est que, parmi tous les savants qui ont parlé des religions aucun,pas un pouvons-nous dire, ne connaissait l'ésotérisme des religions ; tous, sans exception, n'ont étudié leur sujet qu'au point de vue exclusivement exotérique, d'où le peu d'intérêt d'un grand nombre de communications. Nous ne pouvons, le lecteur le comprendra sans peine, relever toutes les erreurs qui se sont glissées innumérables dans les travaux présentés à ce congrès, nous nous bornerons à mentionner un seul exemple.

Un congressiste de religion israélite faisait un parallèle entre l'Islamisme et le Judaïsme et, naturellement, il louangeait peu les Musulmans et à un passage de son mémoire, il dit : « Du reste la superstition de ces Musulmans est si forte qu'ils osent affirmer qu'une prière à La Mecque est beaucoup plus puissante que la même prière faite à Jérusalem.

Et l'auditoire de rire à gorge déployée et d'applaudir à outrance !... Or ceci ne prouve qu'une chose, c'est que : orateur et public ignorent que le pèlerin qui fait un long voyage pour se rendre à La Mecque rend, par l'effort qu'il fait, sa prière beaucoup plus puissante, le pouvoir de cette prière est encore intensifié, parce qu'elle est faite dans un lieu de pèlerinage qui possède une aimantation considérable, à cause surtout du grand concours de fidèles qui ont fréquenté pendant des siècles ce sanctuaire. Or, dans ces conditions, il est incontestable que la prière a un très grand pouvoir, a réellement beaucoup plus de force, beaucoup plus de vertu, mais pour comprendre le fait de cette influence, il faut être Occultiste, Esotériste et non un simple érudit.

Après l'Histoire des Religions nous avons assisté au Congrès Spirite et Spiritualiste qui a fourni de très nombreux travaux dans ses cinq sections, savoir : 1° section spirite ; 2° section hermétique ; 3° section théosophique ; 4° section magnétique et 5° section des Spiritualistes indépendants.

D'autres rédacteurs parleront certainement dans la Revue de ces diverses sections à un point de vue tout spécial. Pour nous, nous nous bornerons à donner de simples notes très-générales mais synthétiques.

Disons, tout d'abord, que le secrétaire général, du Congrès le Dr Encausse (Papus) s'est multiplié qu'il a répondu à tous ceux qui ont eu à faire à lui

avec beaucoup d'aménité, de tact et parfois d'esprit et que dans les diverses sections dans lesquelles il a fait des communications, plus particulièrement dans celle d'Hermétisme, il a vivement intéressé les congressistes.

Les travaux présentés par M. Barlet, surtout la Sociologie d'après l'Occultisme, ont été très remarqués. Le conférencier exposait ses aperçus avec une modestie et un savoir très réel, sans bruit, sans tapage, sans emphase ; il parlait pour apprendre et pour instruire et non pour s'attirer les applaudissements de son auditoire très instruit ; il a prouvé, en maintes circontances, ce que nous venons de dire.

M. Sédir a également fait preuve d'autant de modestie que d'érudition; aussi c'était un vrai régal pour les intellectuels d'entendre les vues et les aperçus originaux si admirablement développés par le jeune occultiste et par les maîtres de l'Occultisme contemporain.

Si nous nous reportons au Congrès de 1889, où nous avons présidé (un peu malgré nous) tant de séances, nous sommes heureux de constater l'énorme progrès accompli par l'Ecole Hermétiste : elle existait à peine alors et aujourd'hui elle est très certainement à la tête du mouvement scientifique contemporain.

Dans quelques années, dans moins d'un siècle certainement, tous les savants de bonne foi seront bien obligés de reconnaître que la plupart des grands progrès scientifiques sont dus incontestablement aux écoles spiritualistes de la fin du XIXe siècle.

De tous les divers congrès auxquels il nous a été donné d'assister, c'est très certainement le Congrès spirite et spiritualiste, surtout les sections Hermétiques, qui ont remué le plus d'idées transcendantales; aussi pouvons-nous nous écrier : Honneur aux pionniers spiritualistes ; honneur aux Barlet, aux Papus, aux Sédir, aux Lejay, aux Castellot en un mot aux rénovateurs de l'antique science, du vieil Hermétisme.

Nous ne saurions aussi oublier, dans l éloge qui précède, le nom du Dr Rozier qui nous a entretenu du catholicisme ou mieux du christianisme en termes tels que tout son auditoire buvait littéralement ses paroles et semblait partager entièrement les convictions sincères de l'orateur.

Honneur donc au savant modeste qui, indépendamment de son discours, a répondu à une foule de questions posées et y a répondu avec la science d'un maître véritable.

Parlerons-nous des travaux de la section magnétique ?

Nous ne saurions en dire que quelques mots, car cette étude est un peu technique et en dehors du cadre de la Revue ; nous dirons seulement que les études présentées ont été fort intéressantes, en grande partie scientifiques, et que les divers présidents : MM. comte de Constantin, Fabius de Champville, Bertrand Lauze et autres ont parfaitement dirigé et éclairé les débats par des observations aussi judicieuses que claires ; M. Durville

était secrétaire général de la section et a fait naturellement des communications la plupart intéressantes·

Enfin, nous terminerons en disant quelques mots d'un initié, d'un messie, car dans les Congrès il y a toujours quelques membres qui apportent une note gaie ; dans le Congrès spiritualiste, la note a été fournie par un Hollandais d'un grand savoir et d'une grande érudition, M. S. U. Zanne qui a dit : « Il y a des initiés et des messies, j'en suis un ! »

Nous le verrons bien ultérieurement, mais dès aujourd'hui nous constaterons que ce Messie a déjà ses douze apôtres, dont l'un est une gracieuse jeune femme qui présidait la réunion où le Messie a développé une thèse extrêmement remarquable sur la cosmosophie ou l'astro-sophie.

M. S. U. Zanne a développé des théories très remarquables dans un beau langage et avec une phraséologie synthétique des plus remarquables ; dans sa communication, beaucoup trop savante et trop longue pour être analysée en quelques lignes, il a su émerveiller la plus grande partie de l'auditoire qui a pu bien saisir l'importance et la haute portée de sa belle communication qui, bien que traitant un sujet très aride d'astrologie, a été écoutée dans un religieux silence.

Après, une discussion a été ouverte sur des questions posées par divers congressistes et le maître S. U. Zanne y a répondu avec une certaine maestria ; à peine quelques paroles aigres-douces ont-elle été échangées entre le maître et un petit-fils par alliance de Martin de Gallardon, qui assistait à la conférence.

Voilà quelques idées générales émises à propos des Congrès qui présentaient pour nous des intérêts divers; si nous n'avons pas parlé de la section spirite, c'est parce que nous n'avons pu y assister et que, du reste, un de nos collaborateurs en parlera certainement dans la Revue.

Disons, en terminant ces trop courtes notes, que la section hermétique a décerné à divers membres du Congrès des chartres d'honneur de l'Ordre martiniste; parmi ces membres, nous mentionnerons : MM. le comte de Nepluyeff, Iodko, de Rochas, Drs Rozier et Baraduc, etc., etc.

ERNEST BOSC.

SUR LES AISSAOUAHS

Le public en général parle des Aïssaouahs, mais sans savoir pourquoi ils peuvent opérer devant lui les faits merveilleux qu'ils pratiquent. Nous allons donner à nos lecteurs une explication raisonnée de ce dont nous avons été témoin ainsi que des renseignements occultiques qui pourront faire comprendre en partie à certains de nos lecteurs (nous l'espérons du moins) quelle est la force (énergie) qui permet aux Aïassouahs d'exécuter leur véritables tours de force...

Nous avons vu ce qui fait l'objet de notre récit dans la grande salle de réunion de la Société des agriculteurs de France rue d'Athènes.

Le Congrès Spiritualiste avait engagé les Aïssaouahs du Trocadéro à venir donner une séance d'expérimentation et de notre côté, nous nous étions rendu à cette séance avec un clairvoyant remarquable pour voir non seulement le visible, mais constater aussi l'invisible par son intermédiaire et nous *affirmons* à nos lecteurs que tout ce qui suit est *l'expression de la pure vérité.* Ce n'est tout simplement du reste, qu'une sorte de procès verbal, agrémenté de réflexions et d'observations techniques occultiques, afin d'instruire nos lecteurs.

Voici donc ce que nous avons vu le 23 septembre 1900, à 10 h. 1/2 du matin, rue d'Athènes,

Trois Aïssaouahs se sont accroupis sur une estrade au pied du bureau de l'assemblée ; devant eux, brûle sur un réchaud une résine (du benjoin) et un premier Arabe aspire la fumée produite, il balance sa tête tantôt à gauche tantôt à droite. Quand il est saturé de ces vapeurs résineuses, qui produisent en lui une sorte d'ivresse, le sujet se trouve dans un état nerveux qui produit en lui l'insensibilité.

Alors ce premier Arabe prend des serpents bien vivants, leur coupe la tête d'un coup de dents; il en place d'autres autour de son cou, puis il brise un verre à boire en verre ordinaire, il en mâche les éclats avec ses dents, il les avale ; et cela avec tant de frénésie, qu'un de ses collègues lui arrache le fond du verre qu'il essaierait sans doute de briser aussi.

Ce même Arabe se tient ensuite debout sur la lame affilée d'un sabre, les pieds nus ; il exerce même des pesées sur ce sabre; puis en descendant il déroule sa ceinture d'étoffe, abaisse de quinze à vingt centimètres son pantalon et, relevant sa chemise, il se suspend au dessus de la lame du même sabre pendant quelques minutes exerçant également des pesées sur le sabre que tiennent à 0,80 centimètres au dessus du parquet deux de ses compagnons.

Diverses personnes ont pu constater, comme nous-mêmes, un large seton dans le haut du ventre de l'opérateur, lequel seton ne saignait point et s'est trouvé rapidement cicatrisé ; quelques minutes et un peu de salive ont suffi pour cela.

Un second Arabe passe dans sa langue et plante sur les parois intérieures de ses joues de longues aiguilles, tandis qu'enfin un troisième plante un clou très affilé au milieu de son crâne et il l'enfonce à l'aide d'un pavé de bois. Le clou, qui a 4 millimètres de diamètre, pénètre la boîte crânienne de 12 millimètres environ et non de 120, comme l'a dit un journal quotidien.

Ce même Arabe s'était introduit une longue aiguille sous la paupière droite, laquelle aiguille a fait une plaie de plusieurs millimètres (4 ou 5)

mais qui était cicatrisée deux minutes après, comme nous l'avons bien et dûment constaté.

Ces Aïassouahs, qui appartiennent à la secte de Ben Aïssa, accomplissent l'un après l'autre les exercices que nous venons de décrire et ils les exécutent en dansant en cadence tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, en chantant ou plutôt en psalmodiant une mélopée avec leurs collègues qui frappent sur de grands tambours affectant la forme de grands tambours de basque qui ne mesurent pas moins de 50 à 55 centimètres de diamètre.

Tel est le récit fidèle de ce qui s'est passé à cette séance qui ne comportait pas moins de cinq à six cents personnes et qui a été bien et dûment constaté par les membres du Bureau et diverses personnes de l'Assemblée.

Arrivons aux commentaires :

Les phénomènes que nous venons de décrire sont provoqués ordinairement dans la pratique de rites religieux ; il ne faut pas les confondre avec les phénomènes de l'hypnose ou hypnotisme, car ils n'ont avec eux, aucune ressemblance. Ici dans l'espèce, ce n'est qu'un rite ou une cérémonie religieuse qui aide à vaincre la douleur, en utilisant, pour cela, les forces ou Esprits de la Nature ; absolument comme dans le phénomène qui consiste à marcher pieds nus sur des charbons ardents sans se brûler la plante des pieds. — Passons maintenant à l'examen de ce qu'a vu autour des Arabes un des meilleurs clairvoyants que nous connaissions, parce qu'il voit sans être endormi d'aucune sorte et à qui on peut causer tout le temps, comme à une personne ordinaire ; il n'est donc pas en état de *trance*.

Notre clairvoyant a vu autour des Aïssaouahs, dès qu'ils ont été accroupis au pied de l'estrade, comme une énorme cloche aurique qui les enveloppait de toute part et les isolait de l'assemblée. Cette cloche était à son sommet d'un blanc de cristal, plus bas elle s'irisait d'un ton rouge brique qui devenait de plus en plus foncé en se rapprochant de la partie inférieure, celle qui touchait le parquet de l'estrade. — Ce phénomène a duré tant que nos Arabes étaient au repos, se recueillaient pour ainsi dire ; mais quand apparurent les premières vapeurs résineuses du benjoin, la cloche se transforma en une sorte de cage fluidique ou aurique, cage qui était parfaitement rectangulaire et mesurait environ 3 mètres de hauteur sur 1 m. 50 de largeur et 4 mètres de longueur. Cette cage avait pour mission d'isoler complètement les Arabes de l'ambiance.

Pendant les exercices des Aïssaouahs, notre clairvoyant a vu se mouvoir auprès d'eux des sortes de rubans, couleur chocolat, qui mesuraient 0,75 à 0,80 centimètres de longueur sur 2 centimètres de large. Qu'étaient ces bandes ? Probablement des esprits de la nature, des entités astrales :....

Après leurs exercices, les Aïssaouahs ont fait une prière pour l'assemblée toute entière, puis une seconde pour les personnes qui leur avaient donné

des gratifications en sus de l'indemnité que le Congrès leur avait accordée. Ces dons étaient purement volontaires, c'est pourquoi les Arabes ont voulu adresser une prière en faveur de ceux qui leur avaient donné.

Quand les Aïassouahs ont fait leurs prières, notre clairvoyant s'est uni à eux de cœur et d'esprit ; alors il a vu à environ 1 m. 60, c'est-à-dire à hauteur d'homme, un masque d'or analogue à celui de certaines momies égyptiennes qui lui a adressé un baiser-souffle à 15 centimètres environ de sa figure ; ce masque regardait d'un air fort étonné le clairvoyant, c'était probablement l'image, le reflet du chef des Aïssaouahs : Ben Aïssa. Ce phénomène d'apparition est un phénomène très naturel pour les occultistes, mais ce qui n'est pas ordinaire, c'est son image ou émanation vue par un clairvoyant.

Nous avons dit à un Arabe qu'il était surprenant que notre clairvoyant n'ait pas vu autour de lui les esprits et il nous a répondu que ce n'était pas étonnant, car il n'y en avait pas, quand ils opéraient ils étaient en communication avec leur chef par un fil (lien fluidique).

Nous avons reconnu le bien fondé de cette réponse, car l'œuf aurique des Théosophes (l'enveloppe protectrice qui entourait les Aïassouahs) cet œuf étant une collection d'énergies (esprits) à l'état potentiel et à l'état actif par conséquent, il n'était ni nécessaire, ni utile qu'il y eût des esprits autour des opérateurs. Les couleurs de l'œuf aurique indiquent l'âme des métaux constituant cette enveloppe, coupole cuirassée d'une tout autre puissance que celle que nous avons vue à l'exposition du Creusot ; les occultistes seuls comprendront ces paroles, eux qui savent que toute la force humaine se trouve dans l'œuf aurique (son double astral) et que c'est de lui que dépendent tous les phénomènes d'activité physique, mentale et morale que nous produisons.

En l'état de vie ordinaire, nos œufs auriques sont distendus pour ainsi dire à l'état vaporeux et mélangés les uns aux autres. Ceci explique les communications sympathiques des foules en même temps que notre faiblesse sous tous les rapports ; ceci explique aussi la nécessité de l'isolement pour qui veut condenser son œuf aurique, afin de devenir un foyer de forces actives sur tous les plans du monde. Mais je m'arrête, car si je poussais plus loin ces études, je craindrais de n'être pas compris de la majorité des lecteurs et seulement des occultistes avancés, c'est-à-dire en sachant autant et plus que moi, et auxquels, dès lors, je n'aurais rien à apprendre, j'ajouterai cependant encore quelques mots, c'est que la concentration de l'œuf aurique est un des travaux de l'Adeptat : concentration consciente, bien entendu, sans quoi on deviendrait simplement un Aïssaouah !...

Dans cette concentration se trouve l'élixir de vie et beaucoup d'autres choses..... encore.

A ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette concentration, nous conseillerons de lire le *Livre des Respirations* ainsi que le Livre III du *Yoga Sastra* de Pantandjali, où il est dit :

« Il faut fixer l'organe interne (en sanskrit *Chitta*) sur un point ; c'est *Dharana*, c'est-à-dire la concentration intense, donc parfaite du mental sur quelque sujet intérieur de perception, accompagné de l'isolement complet de tout ce qui appartient à l'Univers extérieur ou au monde des sens.

ERNEST BOSC.

P. S. — Cet article était déjà composé, quand nous avons lu dans un GRAND journal (8 pages), un article sur les Aïssaouahs à pouffer de rire ; aussi nous ne le réfuterons pas, car il est du reste empreint de mauvaise foi. Cet article du *grand* journal, nous apprend par exemple qu'un rédacteur dans le bureau de rédaction a pu s'enfoncer une aiguille dans les chairs, ce que tout le monde sait, dès qu'on ne fait que s'implanter ces aiguilles dans des parties charnues qui ne sont traversées ni par des nerfs, ni par des artères. — Nous avons vu le regretté professeur Grimaud chez notre ami le savant Cahours de l'Institut se planter des aiguilles dans le bras après le diner en fumant son cigare. Chacun de nous pratiquait des expériences scientifiques très curieuses, qui ont même fourni des articles au journal LA NATURE et nous n'étions pas seuls à les voir ; parmi les convives de l'illustre Cahours se trouvaient Japy, Leauté, Sainte-Claire Deville, Riche et autres membres de l'Institut, tous l'étaient sauf moi peut-être!!..

E. B.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*).

II. — PAR LE SENS DE L'OUIE.

Le 15 décembre, j'eus de nouveau l'occasion, en compagnie de quelques amis, d'éprouver la médiumnité du Dr Slade. Nous étions réunis chez moi, autour de ma table ; je me servais d'une ardoise d'écolier m'appartenant et d'une ardoise pliante. Comme je n'avais pas la direction aussi exclusive de cette séance que de la précédente, je ne crois pas utile de la décrire avec autant de minutieux détails. Qu'il me suffise de dire que j'étais assis immédiatement à droite du Dr Slade, et que, comme il tenait toujours l'ardoise de la main droite, lorsqu'il la plaçait sous la table, j'avais toute facilité pour le surveiller étroitement. On obtint un certain nombre de messages très courts, tantôt sur une ardoise, tantôt sur l'autre. J'observai sur l'ardoise d'écolier une marque, qui, dans les cas où cette ardoise n'était pas poussée complètement hors de la vue, me permettait d'affirmer d'une façon absolue que l'écriture avait été tracée sur la face *supérieure* et non sur l'*inférieure*. Un détail prit à mes yeux une importance considérable. J'y ai déjà fait allusion plus haut. Lorsque l'un de ces messages était transmis, le fragment de crayon restait invariablement au point où se terminait l'écriture, produi-

sant strictement le dernier trait de la dernière lettre. Ce point, insignifiant en lui-même, était à mes yeux la preuve la plus éclatante que le message avait bien été écrit avec ce même fragment de crayon et sur la face supérieure de l'ardoise. Je ne vois vraiment pas comment, dans le cas contraire, il aurait pu être placé instantanément en cette position, avec une rigueur aussi mathématique.

Les messages se présentaient toujours comme émanant d'un être invisible. La plupart étaient signés du nom de A. W. Slade, la défunte femme du médium. Mais quelques autres soi-disant esprits se manifestèrent fréquemment et il faut noter cette curieuse circonstance, que chaque fois que le nom de l'écrivain changeait, le caractère de l'écriture changeait aussi complètement. Il serait intéressant de soumettre à un expert en écriture les divers spécimens d'écriture. La matière des communications avait à mes yeux une bien moindre importance que la façon dont elles nous étaient transmises. Le seul message d'une certaine longueur que je reçus, fut celui de 99 mots mentionné plus haut. Il est conçu en un langage assez choisi et le sujet qu'il traite est l'avantage de posséder une connaissance parfaite de l'immortalité. Il est de beaucoup supérieur à ce que pourrait faire une personne d'une belle intelligence et de bonne éducation, à laquelle on demanderait tout à coup de faire devant une personne totalement étrangère un petit discours bien présenté. » GEORGES KING.

Saint-George's Terrasse, 11, Gloucester Road, S. W.

18 Décembre 1876.

Cette attestation reçoit encore une nouvelle confirmation dans ce fait, que dans beaucoup de cas le crayon se trouve usé et que l'on sent manifestement se produire une pression énergique pendant l'accomplissement du phénomène.

C'est ce qui est arrivé dans le cas suivant :

« Le dimanche, 22 octobre 1876, à une heure, M. W. Metherell et M. G. de Carteret, de Jersey, eurent une séance avec le Dr Slade, 8, Upper Bedford Place, W. C. à Londres.

Le Dr Slade présenta deux ardoises neuves, parfaitement nettes et qui n'avaient manifestement jamais servi auparavant. Elles furent examinées avec le plus grand soin par les expérimentateurs. Puis M. Metherell les accola, après avoir posé entre elles un bout de crayon et le Dr Slade les attacha fortement ensemble, sans que M. Metherell les abandonnât un instant. Les ardoises ainsi liées furent posées sur la table : le Dr Slade posa une main sur le cadre de l'ardoise supérieure, tandis que son autre main était tenue par les assistants. A aucun moment les ardoises ne furent perdues de vue par les observateurs. On entendit un bruit semblable à celui que l'on fait en écrivant avec une rapidité ordinaire. Ensuite le Dr Slade pria les

deux observateurs d'emporter les deux ardoises dans la pièce voisine et de les délier en présence de deux autres gentlemen qui se trouvèrent là par hasard et qui étaient M. Charles Blackburn, de Disbury, près de Manchester et M. W. H. Harrisson, du *Spiritualist*. Les liens furent donc coupés en présence de ces messieurs et on trouva que les deux faces internes des ardoises étaient recouvertes complètement, du haut en bas et d'un bord à l'autre, de caractères formant soixante-dix mots sur chacune d'elles. Il était évident que cette écriture avait été tracée avec un crayon d'ardoise pressé fortement sur la surface de l'ardoise. »

En témoignage de la vérité de la constatation ci-dessus, nous avons apposé nos signatures :

W. M. Metherell. Crarles Blackburn.
Geo. de Carteret. W. H. Harrisson.

M. Wedgwood, qui fut membre du Parlement pour Middlessex et qui avait une profonde expérience des phénomènes de ce genre, rapporte dans quelles conditions il obtint des communications en grec et en anglais sur deux ardoises neuves, qu'il avait solidement liées ensemble. Le bruit que l'on entendait ne rappelait pas celui que produit l'écriture ordinaire et lorsque les ardoises furent détachées, ce fait trouva son explication toute naturelle dans la présence des caractères grecs. Voici les termes exacts de la disposition de M. Wedgwood :

« Je couvris les ardoises de mon haleine et les essuyai soigneusement avec mon mouchoir de poche; puis opposant les faces ainsi nettoyées, nous les attachâmes avec une ficelle, après avoir placé entre elles un fragment de crayon d'ardoise. Les ardoises attachées de la sorte furent posées à plat sur la table, sans jamais avoir été placées au-dessous et sans avoir été perdues de vue un seul instant. Je posai mes deux mains dessus et le Dr Slade y posa l'une des siennes. Aussitôt l'on commença à entendre le bruit de l'écriture, que je distinguai parfaitement en appliquant mon oreille sur l'ardoise, pour mieux écouter. Ainsi que nous en fîmes tous deux la remarque, le bruit n'était pas celui d'une écriture courante, mais celui de traits séparés, comme si quelqu'un s'efforçant d'écrire ne pouvait arriver à faire marquer son crayon et je m'attendais à avoir à constater l'insuccès d'une tentative d'écriture. Cependant le même bruit continua à se produire pendant un assez long temps, peut-être de six à sept minutes. Enfin il survint un changement complet dans le bruit produit, qui devint sans aucun doute possible celui d'une écriture courante et rapide. Lorsque ce fut fini, je portai les ardoises dans une autre chambre, laissant derrière moi Slade encore entrancé et les ayant détachées, je trouvai écrit en grec, en caractères très élégants, le vingt-sixième verset du premier chapitre de la Genèse, de la version des Septante et sur l'autre ardoise un message en anglais d'une bonne écriture courante. Les lettres grecques étant écrites chacune séparément

avaient donné ces bruits de traits interrompus de la première partie de l'opération, tandis que le brusque changement de son qui nous avait frappés avait été produit par l'écriture courante.

Si on m'objecte que les ardoises avaient été préparées avant la séance au moyen d'une écriture invisible que la chaleur de ma main aurait fait apparaître, je répondrai (entre autres graves raisons) que l'écriture ainsi exécutée pouvait être enlevée par le plus léger contact et que dans la supposition ci-dessus elle n'eût pas manqué d'être effacée lorsque je frottai si soigneusement les ardoises avec mon mouchoir de poche.

H. WEDGWOOD.

Un résultat analogue a été signalé par les observateurs qui ont apporté avec eux leurs propres ardoises et ont pris toutes les précautions pour n'être pas trompés. Une dame dont je ne suis pas autorisé à publier le nom, mais qui m'est particulièrement connue, et qui se déclare prête à donner son attestation en particulier, si on le désire, raconte une très intéressante expérience qu'elle fit avec Slade, le 16 août 1876, pendant laquelle elle et une amie obtinrent de l'écriture sur une ardoise lui appartenant, tandis que celle-ci était posée en pleine lumière sur la table et que son amie tenait son coude appliqué dessus. Dans chaque cas, et l'expérience fut répétée plusieurs fois, l'écrivain peut entendre distinctement le bruit de l'écriture sur l'ardoise. Le récit continue en faisant remarquer la cessation du bruit lorsque la chaîne était rompue en enlevant les mains, comme je l'ai déjà dit plus haut.

« Le Dr Slade traversa le salon pour se procurer une ardoise plus grande ; nous l'examinâmes pour nous convaincre qu'elle ne contenait aucune écriture. L'ardoise, sur laquelle était posé un fragment de crayon d'ardoise, fut introduite sous la table, tenue d'un côté par la main droite du Dr Slade et de l'autre par la main gauche de mon amie. Mon amie déclara qu'elle tenait l'ardoise appliquée aussi étroitement que possible contre la table, mais que la pression exercée en écrivant la forçait à la laisser s'abaisser. Il résulta de ces dispositions que l'on entendit le bruit d'une écriture rapidement tracée sur l'ardoise et que l'on constata que le message suivant y avait été écrit :

« Chers amis, c'est un fait incontestable que l'homme aime beaucoup mieux recevoir des choses mystérieuses que des clairs enseignements, faisant appel à sa raison et de nature à être approuvés par lui. Tous les théologiens de notre temps s'appuyent sur la Bible et *tous* diffèrent. Telle qu'ils l'interprètent, la Bible devient le livre le plus obscur qui ait jamais été mis sous les yeux des hommes. Tout ce qui s'y trouve est enveloppé d'obscurité, lorsqu'on le considère à ce point de vue. Le Christ a déclaré aux multitudes qu'il était venu pour établir la nouvelle loi, pour remplir une importante mission ; mais combien peu ont observé ses enseignements ou suivi ses lois

d'amour ! Le spiritualisme vient, apportant avec lui sa propre démonstration, comme cette lettre vous prouve la présence de A. W. SLADE. »

Ce message couvrait toute la face de l'ardoise qui était restée appliquée contre la table. Les lignes était très rapprochées et tracées avec une extrême régularité. Nous avons causé avec le Dr Slade pendant presque tout le temps de la production du phénomène et je remarquai que chaque fois que j'abandonnais sa main, l'écriture s'arrêtait, pour recommencer dès que je reprenais cette main.

Je désirais vivement obtenir quelques mots d'écriture pendant que je tiendrais seul l'ardoise, car j'aurais voulu en montrer à mes amis. Le Dr Slade me demanda de me rapprocher de lui. Je changeai donc de place avec mon amie et je maintins de la main gauche l'ardoise appliquée à la face inférieure de la table. Le médium fit d'abord quelques passes sur mon bras gauche avec sa main droite, puis il la plaça de telle sorte que nos cinq mains fussent réunies au centre de la table, ma gauche restant seule invisible, car elle tenait l'ardoise. Dans cette position, et mes deux pieds étant placés sur le pied gauche du médium, dont le pied droit était en pleine lumière, j'entendis et sentis le crayon tracer l'écriture. A l'examen je trouvai écrits, sur cette ardoise tenue par moi seule, ces mots : « *Bonsoir* : *Que Dieu vous bénisse* ! — *Allie.* »

Je dois ajouter ici qu'à la même époque les mêmes résultats étaient obtenus par Slade. Un journal belge, *la Rénovation*, a publié, il y a quelque temps, un long article racontant en détail les expériences tentées avec Slade par le Chanoine X. Mouls. Lorsque l'on eut examiné la table et préparé une ardoise avec un bout de crayon, Slade plaça l'ardoise sous la table. « Tout à coup, dit le Chanoine, nous entendîmes une sorte de grattement, puis un coup, indiquant que l'ardoise pouvait être retirée. Deux phrases s'y trouvaient tracées, l'une en français, l'autre en anglais. » Une autre fois le Chanoine prit sa propre ardoise, la tint lui-même et entendit distinctement le bruit de l'écriture. On trouva écrit un long extrait du Nouveau Testament, remarquablement calligraphié et avec des lignes rigoureusement droites.

La baronne de Vay, dont le nom est bien connu de tous les investigateurs anglais qui s'occupent de ces questions, écrivait dernièrement à un ami, après avoir vu Slade à La Haye, à la suite de son départ d'Angleterre.

« Notre séance avec M. Slade, à La Haye, fut des plus réussies. Je suis absolument convaincue, et le baron partage mon avis, de la loyauté et de l'excellent caractère de ce médium.

C'était au milieu de la journée, en pleine lumière, et nous avons obtenu de l'écriture des esprits sur nos propres ardoises, tenues par Slade au-dessus de la tête du baron. Mon mari sentit se produire l'écriture sur le sommet de sa tête et nous l'entendions distinctement. Slade plaça ensuite l'ardoise sur l'épaule du baron et l'écriture se produisit de nouveau. »

Pour ne pas multiplier les exemples des phénomènes observés avec ce psychiste spécial, je passe aux récits qui montrent que le sens de l'ouïe a apporté des témoignages aussi probants à l'appui de la réalité des phénomènes observés avec Francis W. Monck.

(*A suivre.*) Traduit par le Dr O. Dusart.

LA PHILOSOPHIE DES OMAHAS

Quand messieurs les missionnaires vont porter le trouble et préparer l'œuvre de destruction au milieu de ceux qu'ils appellent des sauvages, ils ne manquent pas de nous les représenter comme des brutes ignobles adorant en toute sincérité des animaux ou des morceaux de bois. Ils se gardent bien de nous dire que derrière les symboles, parfois grossiers, il y a une conception de la nature et de la vie bien plus rationnelle que la nôtre. C'est une réflexion qu'on a souvent l'occasion de faire et que je me faisais encore récemment en lisant, dans un livre de science tout ce qu'il y a de plus officiel, le Rapport annuel de l'Institution Smithsonienne (Washington), une étude fort bien faite sur la signification du « totem » chez les Omahas, tribu indienne de l'Amérique du Nord. L'auteur est Mme Alice C. Platcher.

Je crois intéresser nos lecteurs en faisant quelques extraits de cette étude. Ils pourront voir que si la conception des Omahas n'était pas la vérité sans mélange, elle se rapprochait tout au moins de cette vérité beaucoup plus que les sottises théologiques de notre Europe civilisée.

« *Conception de la nature et de la vie.* — Le fondement de la foi des indiens dans l'efficacité du « totem » repose sur leur conception de la nature et de la vie. Cette conception était complexe mais comprenait deux idées principales. Ils croyaient d'abord que toutes les choses, animées ou inanimées, étaient pénétrées d'une vie commune, ensuite que cette vie continuait toujours sans solution de continuité ».

« *La vie commune à tous les êtres.* — L'idée d'une vie commune à tous les êtres était complexe à son tour; mais, d'après leur conception, la force dominante de cette vie était ce que l'homme reconnaît en lui sous le nom de *volonté*. Ce pouvoir qui pouvait faire que les choses fussent, ils l'appelaient *Wakonda*. »

« La question se pose : les Omahas regardaient-ils Wakonda comme un être suprême? Il n'y a pas de preuves qu'ils considérassent comme tel le pouvoir représenté par ce mot; il n'est même pas sûr qu'ils aient jamais eu la conception d'un grand esprit unique et souverain maître. »

« *Anthropomorphisme.* — Le mot Wakonda semble avoir exprimé la conception indienne d'une vie immanente, manifeste en toutes choses. Une sorte d'anthropomorphisme sortit de cette conception; les caractéristiques

de l'homme étaient étendues à toute la nature. Le Rocher, dans leurs rites, était appelé : « le vieillard assis, au front et aux reins ridés » ; l'arbre vivait d'une vie double dans l'imagination des Indiens, tout comme l'eau, le feu, les vents, les animaux. Cette dualité est aisée à reconnaître dans leurs mythes, leurs légendes, leurs rites, ainsi que dans les ornements usités aux cérémonies, où il y a une confusion constante entre l'aspect extérieur des objets et la conception anthropomorphique qu'on s'en formait. Toutes les choses étaient différentes de l'homme mais elles étaient avec lui dans un lien étroit de parenté, lien d'une vie commune, incarnant l'idée de volonté ou d'énergie directrice; les choses pouvaient donc apporter à l'homme l'aide de leurs pouvoirs spéciaux, de même qu'il pouvait aider ses semblables ou leur nuire ».

« *La volonté.* — Nous retrouvons l'idée que l'Omaha se faisait de sa propre volonté dans l'acte appelé Wazhin-dhethte (wazhin, énergie directrice; dhtedhte, envoyer); dans cet acte, en chantant certains chants, de la force pouvait être envoyée à un guerrier absent et au fort de la bataille, de la pensée et de la volonté pouvaient être projetées au dehors pour aider un ami à gagner un pari ou une course, ou même de manière à influencer l'esprit d'un homme au point d'augmenter sa réceptivité du surnaturel. En dehors de l'exercice individuel de ce pouvoir, il existait comme un envoi collectif d'énergie fait par la société Honhewachi dans l'acte appelé Wazhin-agdhe (wazhin, énergie directrice ; agdhe, mettre sur); les membres de cette société fixaient leur volonté sur une personne nuisible afin de lui enlever toute relation avec les hommes comme avec les animaux et de la laisser mourir. Un pouvoir semblable d'aider ou de nuire était attribué à tous les éléments et à tous les corps. Les vents pouvaient apporter la santé à l'homme; la pierre pouvait lui assurer une longue vie ; l'élan pouvait donner la rapidité à celui qui était poursuivi ; l'épervier pouvait donner au guerrier la certitude d'atteindre son ennemi. Mais il faut remarquer qu'alors qu'on supposait que la volonté de l'homme agissait directement sur ses semblables, sans l'intervention d'aucun instrument, l'homme ne pouvait obtenir un supplément de pouvoir de la part des éléments ou des animaux qu'en faisant un appel à Wakonda, dans le rite de la Vision ».

« *L'appel.* — La prière, qui était une partie du rite de la Vision, s'appelait Wakonda gikon. Gigikon, c'est pleurer une perte, comme celle d'un parent; le préfixe *gi* marque la possession. Gikon, c'est pleurer le besoin d'une chose qu'on ne possède pas, la conscience de sa faiblesse, c'est pleurer parce qu'on désire quelque chose qui pourrait donner le bonheur ou la prospérité. Les paroles de la prière, *wakonda dhedha wahpadhin atonhe*, peuvent être traduites littéralement par : Wakonda, me voici, dans le besoin. *Atonhe* est une troisième personne qui implique la première, signifiant à la fois « il est là » et « c'est moi », forme de langage employée pour marquer l'humi-

lité. Alors que cette prière a été mêlée à de nombreux rites et à de nombreux actes, son identité de nom et de termes a été conservée pendant des générations, malgré les vicissitudes et le développement social du peuple.

Wakonda était une entité vague pour les Omahas, mais la couleur anthropomorphique ne manquait pas dans leur conception générale. La prière exprimait que l'homme avait une conscience indestructible de sa dépendance; elle était un appel au secours; elle impliquait la croyance en un pouvoir mystérieux capable de comprendre et de répondre. La réponse venait sans un *rêve* ou dans une *transe*, où une apparition parlait à l'homme, établissant ainsi les débuts de relations avec lui ; mais ces relations n'existaient que lorsque l'homme, par ses propres efforts, s'était procuré un symbole de son visiteur, symbole qui pouvait être une plume de l'oiseau, une touffe du poil de l'animal, une pierre noire ou un caillou translucide. Ce symbole ou « totem » *n'était jamais l'objet d'un culte*. C'était le titre de l'homme, le fragment qui mettait son possesseur en rapport avec la potentialité de l'espèce entière représentée par la forme qui lui était apparue dans sa vision, grâce à laquelle potentialité la force de l'homme devait être augmentée et le malheur évité ».

Base de l'efficacité du totem. — L'efficacité du totem était basée sur la croyance des Omahas dans la continuité de la vie — continuité qui non seulement rattachait le visible à l'invisible et le mort au vivant, mais qui maintenait ininterrompu le courant de la vie à travers toutes choses, rendant impossible à la partie d'être disassociée du tout. Ainsi un homme pouvait acquérir du pouvoir sur un autre en obtenant une mèche de ses cheveux ; cette mèche mettait l'être tout entier sous son influence. Dans la cérémonie accompagnant l'action de couper pour la première fois les cheveux d'un enfant, la mèche qui était offerte au tonnerre mettait la vie de cet enfant sous la protection de ce dieu. Quand la mort d'un homme avait été prédite — par l'un de ceux qui avaient le don de voir dans l'avenir le malheur pouvait être évité par certaines cérémonies, qui comprenaient l'action de couper une mèche de cheveux d'un certain côté de la tête et un morceau de chair sur le bras opposé et de les jeter dans le feu. Par ce sacrifice d'une partie le tout était représenté, la prédiction était accomplie et l'homme était sauvé. Du chant rituel du blé, chanté alors que le prêtre distribuait des grains pour indiquer que le moment des semailles était venu, nous apprenons que le grain était la petite partie qui leur amènerait l'épi vivant. Dans le chan rituel chanté sur la peau sacrée du buffle avant la chasse, nous retrouvons la même idée — que dans la continuité de la vie, la partie est toujours rattachée au tout et que la peau sacrée du buffle était capable d'amener à leur portée l'animal lui-même ».

Je m'arrête pour ne pas fatiguer mes lecteurs. Cela suffira, j'espère, pour les convaincre que la philosophie des soi-disant sauvages Omahas valait

bien la nôtre. Cette conception d'une vie commune à tous les êtres et de l'éternité de cette vie, n'est-elle pas l'idée spiritique moderne? Ne vaut-elle pas, en tout cas, infiniment mieux que la conception de l'église chrétienne, d'après laquelle l'animal le plus intelligent n'est qu'un automate perfectionné? L'idée que les Omahas se faisaient de Wakonda, ne vaut-elle pas mieux, n'est-elle pas plus raisonnable que la conception chrétienne d'un dieu anthropomorphe qui tonne dans les nuages et s'amuse à régler les moindres actions de créatures aussi infimes que nous? L'esprit, qui souffle où il veut, avait plus soufflé sur les Omahas que sur ceux qui allèrent les évangéliser

---

L'Evolution de l'Esprit. Autres considérations sur la doctrine de la Réincarnation.

Voir la Revue de Juin 1900

Le besoin important du moment est la lucidité de la pensée concernant la genèse de l'esprit humain et le fait fondamental que l'évolution a produit l'esprit aussi bien que le corps par un procédé de transformations résultant de l'expérience et du milieu ambiant. Nous pourrons par ce moyen seul échapper à l'étreinte du matérialisme et nous tracer une voie à travers le labyrinthe de la théosophie. La science, nous dit-on, est l'interprète de la religion, et elle sera peut-être aussi un jour la meilleure amie du spiritualiste.

Par la conception exacte de la doctrine de l'évolution nous arriverons à la notion des moyens que Dieu emploie pour créer, l'homme, âme vivante.

Or, il existe évidemment des degrés variés dans l'échelle des esprits; depuis celui de la plante sensitive jusqu'à ceux occupés par Platon, Mozart ou Tennyson ; mais l'homme a été égoïste et arbitraire, dans ses vues sur l'esprit. L'animal humain a longtemps hésité avant d'accorder de l'intelligence à ses pauvres alliés, « les animaux inférieurs » comme il se plaît à les nommer. Il a consenti à leur attribuer de « l'instinct » ; et comme il lui était impossible d'attribuer à ce mot une signification particulière, il en a fait présent aux « animaux inférieurs ». Mais sait-il bien ce que signifient la raison, l'intelligence, l'esprit et l'âme? Depuis les plantes insectivores qui semblent impliquer en elles plusieurs traits caractéristiques de l'intelligence, et d'une intelligence même extrêmement subtile, jusqu'aux degrés sans nombre de nos grands philosophes, musiciens et poètes, nous pouvons retrouver les traces du développement de ce pouvoir mystique.

Qui donne à cette œuvre que nous ne connaissons pas la première impulsion ? On peut lui attribuer le nom de Dieu, de nature, de père, de puissance, excepté celui de nous-mêmes. Quelle importance y a-t-il que, derrière

le labyrinthe de forces antagonistes et d'épreuves semi-tragiques, il existe un semblable dessein, une volonté qui semble être tout à fait suffisants pour tout ce que l'évolution implique en elle ?

L'âme n'a pas préexisté ; mais toutes les forces dont elle est douée, toutes les expériences vitales dont elle est l'incorporation l'ont été. Si l'on préfère dire que l'âme vient de Dieu, on ne peut y trouver faute aussi longtemps que Dieu est identifié avec cet océan infini de forces et de vie desquelles découlent tous les modes de manifestation : — « L'âme, comme telle, dit un penseur moderne, se révèle réellement pour la première fois, dans l'homme. — Mais, les éléments ont préexisté originellement, comme simple substance — matière intelligente ; — et à un degré inférieur, comme structure intelligente ; et finalement, aussi longtemps que nous gardons le souvenir du caractère matériel de la substance intelligente, nous pouvons, dans ce sens, parler avec justesse de l'âme comme étant un produit de l'esprit universel. Considéré sous ce point de vue, Dieu est une conséquence nécessaire ; mais l'évolution est son agent et l'ordre terrestre non interrompu indique sa méthode. La Réincarnation n'est donc que le retour ou la persistance de nouvelles complexités de caractère acquises par l'hérédité, à l'aide desquelles Dieu pourvoit lentement à la création et à l'éducation de la race humaine.

Cette manière de voir a été exposée de la manière la plus explicite, il y a quelque temps, par le Dr John Cleland. professeur d'anatomie à l'Université de Glascow, dans le passage qui suit :

« Le trait le plus caractéristique dans l'évolution des plantes et des animaux consiste en ce que le simple passe dans le multiple et que le multiple étant réuni, passe dans une unité plus élevée » ; et quelles que soient les diversités d'opinions des zoologistes, quant aux différentes phases de l'évolution dans les diverses parties du règne animal, il est clair que chez l'homme seul l'intelligence a atteint le degré de capacité voulu pour s'élever au-dessus des nécessités de l'organisme physique dans la contemplation de l'abstraite vérité.

« Cet organisme ne s'est pas amélioré avec le progrès des découvertes de la science moderne, puisqu'il est au moins aussi complet chez les héros de l'antiquité que chez ceux des temps actuels. On peut donc supposer, avec raison, que l'évolution telle qu'elle apparaît dans la variété des formes animales doit se continuer sans restriction, jusqu'à ce qu'un changement astronomique vienne enlever à notre sphère les moyens de subsistance nécessaires à la prolongation de la vie terrestre : Il est dès lors beaucoup plus rationnel de chercher les évolutions de l'avenir dans un domaine dans lequel le zoologiste reconnaît n'avoir pas d'accès. »

Ce remarquable passage nous ouvre un vaste champ d'étude et d'observations ; car, il ne décrit pas seulement l'apparition de l'âme sur la surface

terrestre, mais encore son évolution, au-dehors et au-delà du corps, dans une sphère plus sympathique et plus conforme à sa nature. Cela n'est-il pas éminemment raisonnable ? Quelle que soit la théorie de la nature ou de Dieu, les lois de l'évolution et de la continuité se manifestent comme des certitudes de l'univers, dans toute leur grandeur et leur puissance, en ce qu'elles révèlent à nos yeux les actes successifs d'un drame prodigieux et progressif.

On a dit, avec raison, que dans la philosophie quelque peu bouddhiste de Schopenhauer on trouve une apparente solution de continuité dans la chaîne qui commence avec l'Inconscient et se continue en évoluant, jusqu'à ce qu'une lueur soudaine de l'intellect conscient vienne illuminer l'univers. L'éthique de Schopenhauer est pur et sublime, mais, considéré dogmatiquement, sa théorie est comme la plupart des formes de la philosophie bouddhiste ; non seulement elle est entachée d'athéisme, mais elle est encore « acosmique ». Si cet Inconscient est l'origine, le commencement et l'Inconscience nirvanique la fin, quelle nécessité y a-t-il de faire passer l'esprit par ces nombreuses et diverses phases d'évolution pour finir au point où il a commencé ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il n'y eut jamais pour lui de commencement ?

Assurément la seule conclusion rationnelle qu'il soit possible de tirer de ces réflexions, c'est que la conscience humaine mue et inspirée par une force intérieure qui la soulève et la dirige monte sans cesse vers son auteur et son Dieu ; vers celui qui est l'idéal de la création et en qui se résument le beau, le bien et le vrai.

Réincarnation ou Association ? — En plus d'une occasion, nous avons suggéré à nos lecteurs un « modus vivendi » qui serait, il semble, de nature à concilier les théosophes et les spiritualistes sur l'importante question de la réincarnation. Nous sommes loin d'admettre les arguments fournis par les théosophes en faveur de cette doctrine ; il y a en effet de singulières anomalies dans la vie humaine dont on ne semble pas tenir suffisamment compte. Certaines influences telles que l'hérédité, d'une part, et l'obsession, d'autre part, jouent un rôle important dans le développement et l'évolution de l'esprit. Les notions de la Réincarnation, telles qu'elles nous sont données par les adeptes de cette théorie, sont à la fois une monstruosité physique et une perte morale et spirituelle. Prétendre que l'esprit pensant doit avoir eu une existence corporelle antérieure, par suite des diversités de caractère et de capacité qui existent chez les divers sujets de la race humaine est une hypothèse toute gratuite et qui n'est fondée sur aucune base sérieuse.

Les contradictions anormales et nombreuses dont parle « Excelsior » se trouvent partout dans la nature ; dans le règne minéral comme dans le règne végétal et dans la vie de l'animal.

La justice, nous dit-on, peut seule expliquer les souffrances des hommes par l'admission des existences corporelles successives.

Etrange, en vérité, est cette manière de prouver cet état de choses. Ainsi donc, si un âne souffre et est condamné pendant toute sa vie à traîner un fardeau sous lequel il succombe, au lieu d'être attelé à une voiture de grand seigneur, est-ce parce que le pauvre animal s'est refusé à marcher dans une existence antérieure? Cent autres exemples de même nature peuvent être invoqués contre cette doctrine et en démontrer l'incompatibilité. Il n'est nullement utile de recourir à cette théorie subtile de justice ou à la notion monstrueuse des renaissances pour trouver l'explication de ces divergences; nous voyons le même phénomène se produire dans toute la nature. Toujours active et en puissance de création, la mère-nature se livre à des essais toujours nouveaux et variés pour produire et faire évoluer quelque spécimen de vie. Les animaux les plus infimes comme les plantes ont leurs précocités et leurs variétés, d'espèces, de caractère et de destinée; tout dans l'univers se continue et progresse d'après les lois anciennes de l'évolution en suivant les lignes de l'hérédité, ainsi que nous l'ont fait remarquer depuis longtemps le Dr Alfred Russel Wallace, le duc d'Argyll et tout récemment M. Thurstan dans un essai plein d' « humour » britannique. Il nous semble qu'il existe un moyen terme qui permet d'établir l'harmonie entre les théosophes et les réincarnationistes. Nous pouvons tous admettre le fait que non seulement l'esprit survit à la mort, mais que cette survivance ne sépare pas entièrement l'esprit de la vie terrestre. Il y a plus d'une raison pour admettre que les habitants du monde invisible sont intimement unis aux incarnés sur notre planète. Certains d'entre eux séjournent autour de nous parce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas quitter leurs anciennes demeures, d'autres se sont aperçus ou ont été avisés qu'ils ont encore beaucoup à apprendre de la vie terrestre et de ce qui peut être utile à leur développement; d'autres ont compris, soit par eux-mêmes, soit par d'autres esprits, qu'ils doivent s'amender du mal qu'ils ont fait; il en est aussi qui, touchés de compassion, restent parmi nous pour aider, pour encourager et attendre le passage dans l'invisible des malheureux et de ceux qui ne sont pas prêts encore; enfin il en est quelques-uns qui s'intéressent vivement aux arts et aux entreprises; tels que les grands poètes, les artistes, les musiciens, les philanthropes. Sans aller plus loin, nous avons ici devant nous un vaste champ sur lequel nous pourrons, sans nul doute, nous rencontrer et nous mettre d'accord. Quelle nécessité d'inventer des notions aussi grotesques que celles d'obliger l'esprit désincarné d'entrer dans le corps d'un enfant, avant qu'il soit né; d'y perdre sa personnalité avec sa mémoire, la continuité de son expérience et de tout recommencer? N'est-il pas incomparablement plus aisé, plus naturel, plus économique et plus

efficace d'admettre la théorie d'attachement plutôt que celle de la réincarnation ?

On nous a dit et redit souvent que la doctrine de la réincarnation peut seule expliquer les apparentes anomalies d'enfants précoces ou de génies ? Mais c'est là une prétention toute arbitraire. N'est-il pas plus vraisemblable et plus rationnel d'admettre qu'un grand musicien, un artiste célèbre, un astronome ou un mathématicien de renom, s'attache à quelque sujet approprié pour l'avancement de ses idées et l'emploi plus étendu de ses pouvoirs? Ceci nous donne l'inspiration au lieu de la réincarnation, et est, sans contredit, plus près de la vérité.

L'esprit qui veille et cherche à découvrir les instruments convenables peut sans peine découvrir dans l'organisme de l'enfant ce qui lui convient le mieux pour ce but. Nous pouvons même dire qu'il peut aider tout d'abord à la production de pareils traits caractéristiques; un enfant peut, sans miracle, être poussé dès sa naissance, ou même avant sa naissance, dans une direction spéciale, de même que l'ont été Christophe Colomb, Luther, Mozart Edison ou tout autre et ainsi être guidé durant sa vie.

Pourquoi priver la mère de son enfant, ou lui dire qu'elle n'est la mère que d'un corps inerte au lieu d'un esprit vivant? Cette manière d'interprèter l'évolution de l'esprit respecte et conserve la personnalité et la continuité de l'être ; elle crée un champ sans limites, pour le retour des esprits sur la terre, et répond à toutes les exigences des réincarnationistes sans violation aucune de la loi de la continuité, en ce qui concerne la mémoire, les connaissances acquises et la vie.

Extrait du *Light* : Professeur C. MOUTONNIER.

SÉANCE DE MATÉRIALISATION A PARIS

AVEC LE MÉDIUM MME CORNER

J'ai eu la bonne chance, due à l'obligeance de Mme Leymarie, d'être présenté chez Mme de Laversay, chez laquelle devait se tenir une séance spirite de Mme Corner, le 22 juillet 1900 ; j'étais l'une des dix personnes qui ont assisté à cette remarquable séance et je crois de mon devoir de joindre mon témoignage personnel à ceux que M. G. Béra et M. le Dr Bécourt, ont déjà donné dans la *Revue spirite* de septembre dernier; je n'avais jamais assisté à des séances de matérialisation.

Comme on le verra, mon compte rendu, quoique très résumé, s'accorde avec le rapport de M. Béra, nos impressions ont été les mêmes.

Mme Corner, la célèbre Florence Cook, avec laquelle William Crookes a fait les expériences les plus remarquables et les plus probantes en spiritisme,

est une femme de petite taille, brune, cheveux noirs, d'une constitution régulière. Si elle n'a plus la puissance médianimique extraordinaire de sa jeunesse, elle est encore aujourd'hui un médium à matérialisation très remarquable.

On avait préparé, dans un angle de la chambre des séances, un petit cabinet noir, séparé du reste de la pièce par deux rideaux d'étoffe sombre et épaisse, tombant du plafond jusqu'au tapis et s'ouvrant au milieu et aux extrémités.

Dans l'angle du cabinet noir, une chaise vissée au plancher sur laquelle devait s'asseoir le médium. L'appartement n'avait que deux fenêtres et une porte, toutes étaient fermées.

Les murs sont entièrement pleins et unis, sans aucun placard, on vérifia qu'il ne pouvait y avoir aucune porte dissimulée, ni trappe au plancher, celui-ci étant entièrement tapissé.

Le médium, fortement lié par la taille au dossier de la chaise, les mains unies ensemble aux poignets et attachés aussi à la taille, de sorte que le seul mouvement possible était celui de s'éventer à cause de la chaleur étouffante de la soirée, mais sans pouvoir bouger de place.

On prit, en outre, la précaution, bien inutile d'ailleurs, de cacheter, sur un carton, tous les bouts libres des liens.

Ensuite on fit l'obscurité en laissant seulement allumée une petite lanterne rouge, laquelle produisait une lumière suffisante pour que personne ne puisse se lever sans être aperçu par les autres assistants, assis en demi-cercle, côte à côte, à une courte distance en face des rideaux; nous formions la chaîne en nous donnant les mains.

Il faut remarquer d'abord, que Mme Corner portait une robe d'un violet très sombre, un peu décolletée, manches courtes avec une dentelle blanche flottante ne dépassant pas le coude.

Après dix minutes, on entendit, au dedans du petit cabinet noir, une voix rude, un peu rauque, qui gourmandait le médium, à cause de son éventail, qui ne servait, disait la voix, qu'à entraver son travail.

C'est la voix du *Capitaine*, dit Mme de Laversay, placée à ma droite; elle traduisait tout ce que disait le *Capitaine*, celui-ci ne parlant que l'anglais.

— Mais qui est ce capitaine ? demandai-je ?

— Ce n'est pas l'esprit-guide du médium, c'est plutôt le directeur des séances, l'introducteur des autres Esprits, celui, sans le secours duquel on ne peut rien faire de profitable.

Après une courte discussion entre le *Capitaine* et le médium, l'éventail, projeté avec force, vers le milieu des rideaux, vint tomber très adroitement, sans toucher personne, entre la chaise de M. Béra et celle de Mme Leymarie.

Peu après, le collier du médium fut aussi projeté en dehors et vint tomber

sur les genoux d'une dame présente, la princesse Wiszniewska, qui était à ma gauche.

Ensuite, nous vîmes apparaître entre les deux rideaux, à une hauteur de deux mètres, au moins, un long bras blanc, nu jusqu'à l'épaule, la main était à l'extrémité inférieure. Ce bras, bien rond et vivant, ne pouvait appartenir à une personne se tenant debout sur le plancher, attendu la hauteur à laquelle se montrait l'épaule. Il aurait fallu monter sur une chaise, tout près des rideaux, pour pouvoir le montrer ainsi.

Mais, où était la chaise? d'où pouvait venir cette personne? Il n'y avait, au dedans du cabinet et tout au fond, que la chaise du médium, vissée au plancher, et sur laquelle était assis le médium, sans possibilité de la quitter. Bientôt, le bras s'effaça, et une voix de femme, parlant français, fut entendue au dedans des rideaux. Peu après, une autre figure se présenta devant nous, en écartant légèrement le rideau.

— C'est *Marie*, me dit-t-on.

Marie porte une longue robe traînante, toute blanche, laquelle fait bien ressortir ses beaux bras nus, ses épaules sont très décolletées; bien plus grande que le médium, elle a une taille élancée, la peau très blanche, tandis que Mme Corner est petite, sa peau est un peu brune.

De même que M. Béra, je n'ai pu distinguer les traits du visage de *Marie*, ni même sa coiffure, ni la place du visage; j'ai vu seulement une grande tache blanchâtre, comme si elle avait le visage couvert d'un voile blanc, un tissu très serré. Quel dommage!

Marie se présenta bien des fois, parfaitement matérialisée, non seulement au milieu des rideaux, mais aussi aux extrémités, à 2 m. 50 de la chaise du médium.

Marie présente le relief et les mouvements d'une personne vivante; elle a une voix douce et agréable, quoiqu'un peu faible, elle parle un français qui m'a semblé très correct, tandis que Mme Corner a une voix d'un timbre différent et parle le français avec l'accent anglais, moins facilement et en lui donnant une autre tournure.

Il y eut aussi d'autres manifestations. *Marie* prit un carton enduit d'une couche phosphorescente, qui était placé sur une petite table, tout près d'une des extrémités du rideau; elle le porta dans l'intérieur du cabinet noir, et en entr'ouvrant les rideaux, elle fit différentes évolutions avec cette sorte de miroir, en le plaçant même derrière son visage pour bien montrer son profil; mais, malgré cela, comme je me trouvais un peu loin de l'endroit où elle était alors, je ne pus distinguer son profil découpé sur le fond tant soit peu lumineux du miroir.

Peu après, elle jeta au dehors le carton lumineux qui tomba près de M. le Dr Bécourt; nous aperçumes, au dedans du cabinet noir, des lueurs en

forme de boules qui voltigeaient dans l'espace, de la grosseur d'une orange, à peu près.

Marie prit aussi cinq bagues qui étaient dans une boîte sur la table, et les donna à M. le Dr Bécourt. Enfin, elle écrivit aussi, sur un papier, deux petites phrases de remerciements et d'adieux.

Il y eut encore d'autres petits incidents, même une sorte d'apparition différente que je n'ai pu percevoir avec netteté, et de laquelle je ne puis parler, ne sachant pas ce que c'était.

Quand la séance fut terminée, que l'on eut fait de nouveau la lumière, nous trouvâmes le médium assis sur sa chaise, parfaitement lié, les cachets intacts.

Voici ce que j'ai vu; je puis assurer que j'avais les yeux bien ouverts, les oreilles parfaitement saines, on peut croire à mon témoignage, avec le même degré de certitude qui me porte à croire à mon existence et à celle de mes semblables.

Coïncidence singulière de la destinée! les expériences extraordinaires de William Crookes, avec Miss Florence Cook, racontées par ce grand savant anglais, m'ont fait embrasser la doctrine spirite; c'est encore, dix années plus tard, la même dame, aujourd'hui Mme Corner, le premier médium qui, devant moi, a produit des exemples frappants de matérialisation.

Elvas (Portugal), 1er octobre 1900.

Dr MARTINS VELHO.

LES VISIONS DE Mme DE FERRIEM

(*Suite*)

J'ai dit, dans mon précédent article (*Revue Spirite*, p. 558), que le célèbre médium voyant et guérisseur de Oakland (Californie), M. le Dr Max Muchlenbruch, a publié une brochure : « Dr Max Muchlenbruch's four editions of prophecies », très répandue aux Etats-Unis et en Angleterre, que je suis en train de traduire pour les lecteurs de la *Revue Spirite*. Entre beaucoup de prédictions remarquables, les trois quarts se sont déjà réalisés, par exemple :

La guerre hispano-américaine, l'annexion de Cuba, le tremblement de terre en Californie, la guerre du Transvaal, l'incendie dans le port de New-York, les événements en Chine, etc., etc. A la page 4, la prédiction de la mort violente du roi Humbert d'Italie est citée et faite le 10 juin 1898.

Or, Mme de Ferriem, médium voyant de Berlin, que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent déjà par mon précédent article, avait prédit deux fois, en 1899, l'assassinat du roi d'Italie. Voici ce qu'à ce sujet a publié M. Frédéric Godefroy Kerkau, dans son journal « Die Scherin de Ferriem ».

« En juillet, la voyante me dit : « J'ai eu une terrible vision touchant la

cour royale d'Italie... Mon Dieu! c'est un attentat à la vie du roi Humbert »...
A Noël de la même année, Mme de Ferriem déclara encore : « J'ai eu une vision... si elle ne me trompe pas, le roi Humbert mourra bientôt de mort violente... Il sera victime d'un assassinat!... mais il est défendu d'en parler ni d'écrire à ce sujet »...

La semaine passée, j'ai reçu de M. Godefroy Kerkau, son journal où se trouve la prédiction suivante :

« Cet été, Mme de Ferriem me dit un soir : « Outre le roi d'Italie, trois monarques mourront, l'un après l'autre, dans un très court délai... Deux d'entre eux mourront de mort naturelle, le troisième de mort violente!... Deux d'entre eux mourront dans douze mois... ou bien l'un d'entre eux mourra dans le douzième mois. Dans ma vision qui n'est pas claire, je me rappelle seulement que le nombre douze joue un rôle important! Ce sont trois monarques en Europe... Il ne s'agit pas ici du sultan turc, ni du petit roi d'Espagne, qui mourra très jeune... Je connais les noms de ces monarques, et je sais beaucoup de choses encore... mais en attendant je ne puis vous les révéler... Ne vous ai-je pas dit, dans le temps, que l'Italie serait bientôt en deuil?... Ne vous ai-je pas communiqué encore d'autres choses importantes?... Le futur roi d'Italie (il s'agit de Victor-Emmanuel III) sera assassiné... mais d'une manière différente. Cet assassinat n'aura pas lieu si tôt... mais cela viendra quand même. Le roi succombera sous la main d'un homme très instruit... Je vois l'assassin dans l'entourage du roi... Mais je vous l'ai dit, cela n'arrivera pas si tôt... Il se pourrait que l'assassin soit un médecin!.. Il m'est impossible de le dire, au juste ». — « Lorsque Bismarck rendit son âme à Dieu, je vis, à la même époque (fin de juillet 1898) quelques marches d'un grand escalier... le roi Humbert d'Italie était en train de monter... et Bismarck de lui dire tout à coup : « Attention!... ne tombez pas!... il tire! » je vis deux marches de l'escalier (Humbert mourut juste deux ans après Bismarck), sur la troisième, gisait le corps du roi Humbert... Le ciel s'assombrissait au-dessus de Rome... j'apercevais un grand convoi funèbre! — J'ai eu aussi la vision concernant la mort violente d'un monarque bien plus puissant encore. Ce monarque tombera de la main d'un assassin, mais d'une manière différente... A sa proximité, j'aperçois un tilleul, les feuilles en sont fanées ou bien mortes...je ne puis vous le dire au juste... Le ciel s'assombrit et j'ai vu du sang... Mais ce sera une mort différente, non pas comme celle que je viens de dire... Il ne mourra pas lentement, mais vite et d'une manière horrible!... Si seulement il se tenait sur ses gardes à l'étranger... pour qu'il ne lui arrive là-bas aucun mal!... Mais peut-être cela passera... cependant, dans son pays, cela lui arrivera, comme la foudre... Ah! cela me fait bien de la peine... Mon Dieu! que ne donnerais-je pas pour que mes visions ne soient pas vraies!... Attendu que c'est un des meilleurs monarques... Cela n'arrivera pas de

si tôt... mais le poignard est aiguisé. « Bientôt nous entendrons parler d'un nouvel et terrible attentat... »

Avis aux lecteurs.

Je viens de recevoir plusieurs lettres de personnes inconnues me demandant quand seront publiées les prédictions de M. le Dr Max Muchlenbruch, le célèbre médium voyant et guérisseur de Oakland (Californie). Or, je m'empresse de leur répondre, que outre la brochure : *Dr Max Muchlenbruch's four editions of prophecies*, que je suis en train de traduire pour les lecteurs de la *Revue Spirite*, j'ai reçu du Dr Max Muchlenbruch d'autres prédictions touchant ma personne; des événements qui doivent se réaliser bientôt, mais qui, jusqu'ici, ne se sont pas accomplis. J'attends donc leur réalisation pour pouvoir donner aux lecteurs des preuves frappantes de la médiumnité, vraiment merveilleuse, de M. le Dr Max Muchlenbruch, ainsi que l'a fait M. S... de Deal (Kent) dans la revue *Light* du 30 septembre 1900. Quant aux « Visions de Mme de Ferriem », j'ajouterai ici que la neuvième vision (*Revue Spirite*, sept. pag. 557). *Une catastrophe dans les mines de houille de Dux en Bohème* vient de se réaliser le 21 septembre. Les détails de ce désastre, ainsi que la prédiction entière de la catastrophe faite par Mme de Ferriem, seront publiés prochainement.

JOSEPH DE KRONHELM.

DOUZIÈME ENTRETIEN

AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE (*première série, suite*).

D. — Voulez-vous nous expliquer plus en détail les malheurs qui nous menacent?

R. — Ces malheurs embrasseront un espace de temps assez long qui présentera d'abord les signes précurseurs des orages, puis le déchaînement de ces orages, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral.

D. — Quels seront ces malheurs dans l'ordre physique ?

R. — Dérangements dans la succession des saisons, ce qui nuira aux produits de la terre, pluies diluviennes amenant de fréquentes inondations; tremblements de terre donnant à la planète des secousses désastreuses; morts subites plus fréquentes; maladies infectieuses frappant surtout la jeunesse. Enfin, troubles généraux résultant des coups aveugles de la force non pondérée de l'astral.

D. — Quels seront ces malheurs dans l'ordre moral?

R. — Décadence de plus en plus marquée des races civilisées produisant un désordre social toujours plus grand; plusieurs têtes couronnées tomberont sous les coups de fanatiques assassins : le trône et l'autel s'écrouleront sur

leur base fragile ; la richesse bien ou mal acquise sera livrée au pillage ; les habitations des riches, pour la plupart détruites par l'incendie, seront abandonnées par leurs habitants ; les peuples égarés, se jetant les uns sur les autres, ajouteront le fléau de la guerre à tous les autres fléaux, les combats meurtriers, les violences, les crimes odieux précipiteront sans relâche d'un plan à l'autre les êtres affolés. Enfin les races, courbées jusqu'ici sous un joug oppresseur, retrouveront des forces suffisantes pour reconquérir, au prix de leur sang, leur liberté et leur indépendance.

Amis, ces tableaux affligeants que nous voyons se dérouler sous nos yeux dans les mirages du fluide éthéré ne doivent point, nous le répétons, jeter la terreur et l'effroi parmi vous. S'il nous est permis de vous les faire entrevoir, c'est que, à côté du mal, nous pouvons vous indiquer le remède.

Appliquez-vous donc à faire connaître à tous les bienfaits du magnétisme spirituel.

Préparez-vous vous-mêmes, en faisant grandir vos forces intérieures, à servir de trait d'union entre les incarnés, incapables d'agir par eux-mêmes, et leurs groupements supérieurs respectifs.

Les malheurs que nous vous annonçons s'espaceront sur une longue période de temps. Aux années orageuses succéderont des années de calme et de tranquillité qui permettront de guérir les plaies et de réparer les désastres.

C'est alors que l'amélioration de la terre deviendra de jour en jour plus sensible.

De nouvelles et meilleures applications de l'électricité rendront moins dures les conditions de la vie matérielle. Des forces de la nature, non soupçonnées jusqu'ici, seront mises en valeur pour le bien-être et la satisfaction de tous.

Le progrès des sciences, de l'art, de l'industrie donnera à la planète une vitalité plus active et plus féconde.

Enfin, couronnant le tout, la solidarité, tenant d'une main la main du riche, de l'autre celle du malheureux, les rapprochera pour toujours dans une étreinte chaleureuse et fraternelle.

Conclusion

Amis, nous allons clore cette première série d'entretiens par quelques conseils ajoutés à ceux donnés précédemment.

La science du magnétisme, encore chez vous à l'état de tâtonnements et d'essais, ne prendra son développement normal que lorsque ceux qui s'y livrent auront réalisé les conditions qu'elle réclame.

De votre étude désintéressée, de votre pureté de vie et de pensées dépendent votre progrès et la réussite de vos efforts.

Nous vous répétons encore que ces pratiques sont dangereuses pour les

débutants et que vous ne sauriez y apporter trop de prudence et de circonspection.

Ceux parmi vous, dans l'âme desquels dominent les parcelles de *volonté*, sont portés à courir d'une école spiritualiste à l'autre pour trouver un aliment à leur avide curiosité. Ils ne rapportent le plus souvent de leurs recherches que déception, lassitude et découragement.

Ceux chez qui dominent les parcelles d'*idéal* se jettent avec passion dans le commerce de l'invisible, acceptant aveuglément tout ce qui vient de l'au-delà ; d'où résultent malheureusement parfois de funestes suggestions.

Les uns, absorbés par des spéculations métaphysiques trop abstraites, ou entraînés à un genre de vie incompatible avec les réactifs de l'ambiance s'exposent à compromettre leur santé et leur équilibre mental.

Les autres voient des formes qui les attirent, entendent des voix qui les appellent, reçoivent des avertissements qui les troublent.

A tous nous disons : faites sans cesse appel à votre jugement et ne vous écartez jamais du droit chemin tracé par la raison et le bon sens.

Dans les moments difficiles, recourez aux lumières de vos frères plus avancés, mais ne vous appuyez pas complètement sur eux, car tout appui humain est insuffisant et fragile, et chacun doit acquérir à ses dépens une expérience souvent chèrement achetée.

Avec l'aide de votre groupement supérieur vous trouverez toujours en vous-même les clartés et les forces dont vous avez besoin pour vous éclairer et vous soutenir sur cette route nouvelle où vous devez apprendre à marcher seuls et librement comme l'enfant, devenu fort, abandonne ses lisières et la main qui a guidé et protégé ses premiers pas.

Vous devez comprendre que ce n'est pas au milieu des fêtes et de l'agitation mondaine que grandissent les forces spirituelles. C'est dans le calme d'une existence retirée, dans les habitudes d'une vie simple et modeste que s'épanouit la fleur divine de la spiritualité et que mûrissent ses plus beaux fruits.

Laissez donc de côté les hochets dont s'amusent les âmes-enfants des jeunes humanités et que les vôtres entrent courageusement dans l'âge viril pour en accomplir les grands et sérieux devoirs.

Lancez hardiment votre barque sur les flots de la vie que vont agiter les orages et les passions déchaînés.

Au gouvernail se tient le pilote invisible chargé de sa direction.

Mettez-vous sans crainte sous sa garde vigilante.

Appelez-le souvent pour que son attention ne faiblisse pas et, conduits par lui, vous arriverez heureusement au port où vous trouverez le repos, la joie et la sécurité.

DEUXIÈME SÉRIE

NEUVIÈME ENTRETIEN

D. — Quel emploi pouvons-nous faire des forces que le magnétisme met à notre disposition ?

R. — Vous pouvez les employer soit à aider vos frères, à développer et à faire usage de leurs propres facultés, soit à soulager leurs souffrances.

D. — Comment faut-il agir pour aider nos frères à développer leurs facultés ?

R. — Il faut exercer sur eux des passes magnétiques ; ces passes agissent sur leur mental de trois manières différentes : par dispersion, par accumulation ou par substitution.

D. — Expliquez-nous cela ?

R. — Les passes magnétiques agissant sous une volonté dirigeante, peuvent chasser les fluides lourds qui obstruent le mental du magnétisé. L'opérateur peut également faire converger vers un point central les fluides favorables ou les remplacer par les siens propres suivant le cas :

D. — Ces opérations ne sont-elles pas dangereuses ?

R. — Elles peuvent être dangereuses si le magnétiseur n'offre pas des garanties suffisantes de moralité et de savoir, et si les expériences ne sont pas dégagées de tout sentiment d'ambition ou d'intérêt personnel.

D. — Quel doit être le but des expériences faites sur le mental ?

R. — Celui d'aider l'esprit à se dégager des fluides lourds qui l'enchaînent à la terre et à son corps et de lui permettre de monter sur les plans de l'Astral.

D. — Quels résultats ont pour nous ces expériences ?

R. — Elles contribuent à éveiller les âmes à la vie spirituelle en leur prouvant la continuation de la vie en dehors du corps physique.

Amis, les expériences faites jusqu'ici à l'aide du magnétisme ne peuvent vous donner qu'une idée imparfaite des résultats qu'il vous sera possible d'obtenir dans l'avenir.

Lorsque, répondant à nos pressants appels, les Incarnés établiront avec l'invisible des rapports journaliers, l'inspiration qui les guidera leur fera découvrir et appliquer les forces merveilleuses qui sont en eux et autour d'eux.

En attendant efforcez-vous de répandre les lumières que vous recevez. Que tout en vous, regards, paroles, actions, soit imprégné de magnétisme spirituel afin que ceux qui vous entourent en reçoivent le continuel reflet.

Allez vers vos frères les mains amicalement tendues, les regards illuminés par la plus pure tendresse et que chaque parole sortie de vos lèvres soit une parole de paix et d'amour.

Ainsi grandiront vos forces spirituelles, car plus vous donnerez, plus vous recevrez vous-mêmes.

DEUXIÈME SÉRIE

DIXIÈME ENTRETIEN

D. — Quel usage pouvons-nous encore faire du magnétisme ?

R. — Vous pouvez l'employer à soulager les souffrances et à guérir les maux qui affligent la pauvre humanité.

D. — De quelle façon devons-nous agir pour soulager et guérir nos semblables ?

R. — En opérant des passes magnétiques sur la partie malade. Ces passes font pénétrer le fluide curatif au sein de l'organisme pour s'emparer d'un germe morbide et le détruire.

D. — De quelle manière le détruit-il ?

R. — En le réduisant, suivant le cas, à l'état liquide ou gazeux dont l'élimination se fait ensuite facilement par les fonctions naturelles du corps.

D. — Pouvons-nous arriver promptement à obtenir de bons résultats ?

R. — Nulle faculté n'est plus longue à développer que le magnétisme curatif. Il exige une persévérance à toute épreuve et un ardent désir de se rendre utile à ses semblables.

D. — Pouvons-nous essayer de nous soulager et de nous guérir nous-mêmes ?

R. — Cela vous est possible en appelant à votre aide votre groupement supérieur qui fera pénétrer en vous le fluide pur et bienfaisant.

N'oubliez pas, amis, que la vie spirituelle, encore peu développée dans nos âmes, vous rend semblables à de jeunes enfants essayant leurs premiers pas et faisant usage de leurs membres d'une façon gauche et maladroite.

Le temps et vos efforts persévérants vous apprendront à mieux tirer parti de vos facultés pour leur faire produire les bons résultats que vous en espérez.

Dans les temps futurs l'éducation de la jeunesse, mieux comprise, mènera de front les exercices corporels, la culture de l'intelligence et le développement des sens internes. Alors la clairvoyance permettra de voir dans l'intérieur du corps les désordres de l'organisme ; l'intuition indiquera la qualité et la quantité des fluides à employer : enfin, les passes magnétiques, faites en connaissance de cause, rétabliront l'équilibre compromis et rendront l'énergie vitale aux corps affaiblis.

Au lieu d'être, comme aujourd'hui, les instruments aveugles des volontés et des forces non pondérées de l'Astral, les Incarnés deviendront les correspondants éclairés et conscients des intelligenees et des forces supérieures de l'espace. (*A suivre*).

POUR LA RÉINCARNATION

Après les différents exposés pour et contre la réincarnation, soumis aux lecteurs de votre Revue, voici notre idée sur cette grave question :

La théorie de la Réincarnation ne fût-elle pas formulée comme principe fondamental et inéluctable, au point de vue de tout progrès à réaliser, elle devrait être émise comme le plus rationnel des systèmes pour atteindre à l'unité des moyens efficaces et le lier à l'unité de l'idée primordiale créatrice.

Tout part de l'infiniment petit pour arriver à l'infiniment grand, au parfait, enfin! Quoi de plus équitable, de plus rationnel que chaque être soit soumis aux mêmes travaux, expériences, épreuves et études, passe par des épreuves analogues, les mêmes jouissances, les maladies et la santé, l'aisance et la misère; le commandement et la servitude, afin d'émousser les passions brutales et acquérir des qualités affectives?

Le proverbe le dit, l'expérience est le précurseur de la sagesse; l'étude soutenue doit chasser l'ignorance, et la lumière les ténèbres. L'ignorance nous rendant insupportables à nous-mêmes, nous sentons le besoin pressant de nous instruire pour atteindre à une certaine indépendance, à une liberté qui nous réjouit et nous rend forts.

Il n'y a qu'une essence primordiale; en se développant chez tous les êtres, sans distinction, par gradation et selon les efforts mis au service des lois progressives, elle développe leur nature, ouvre les intelligences, les rectifie en toutes leurs idées, conçues ou innées, car, c'est dans la catégorie des âmes au savoir inné, que nous devons principalement puiser pour trouver l'antériorité de vie de l'être sur cette terre, ou sur un globe supérieur.

Le savoir de ces entités ne leur a pas été infusé sans des efforts réitérés de leur Moi, et s'il y avait don gratuit, Dieu serait un père partial. Que ces êtres aient été admis par leurs acquis, dans un monde privilégié pour y faire des études transcendantales et soient revenus parmi nous pour semer leur savoir; qu'ils soient venus parmi nous en des temps antérieurs à leur actuelle incarnation, ces faits sont de simples accidents d'une minime importance dans l'ensemble de la continuité des renaissances.

Il nous reste à dire ceci : Chacun de nous a eu plusieurs pères et maintes mères selon la chair, car ce qui est chair procède de la chair, et l'Esprit procède du Grand-Esprit, cela peut-il nous empêcher d'aimer plusieurs êtres à la fois? la Providence nous a mis sous leurs tutelles, en des temps différents et tous n'ont-ils pas concouru à nous aider, à nous aimer, à nous grandir de toutes manières? Que ces êtres nous appartiennent à titre de père, de frère, de sœur, d'époux ou d'épouse, d'enfant et même d'amis sincères, tous ont droit à notre gratitude, à notre amour et à notre fraternelle solidarité, sinon le Créateur devrait nous récuser, comme ayant enfreint la loi d'amour.

Seul, l'égoïsme familial peut ne pas vouloir élargir son amour au-delà de certaines limites de foyer.

Pourquoi cet aphorisme : *Aimez-vous les uns les autres*? L'homme, dans les bas-fonds de l'humanité, tient encore trop à l'instinct et semblable au fauve, il n'aime que ses congénères... Mais, l'âme touchée par le savoir de l'au-delà, ayant subi différentes luttes, voit plus haut que son humanité inférieure, et ses passions sensualistes; son cœur se dilate au contact des grandeurs qui l'environnent, il se sent vivre dans la multitude; il aspire au bonheur, mais, en même temps, il conçoit qu'un bonheur soit partagé par l'immense nombre qui gravite et déverse ses effusions sur ceux qui en sont privés.

Tout cela nous ramène vers les idées larges; plus nous aimons, plus nous voulons être aimés. De là l'altruisme qui déplace les bornes de son foyer primitif, sème et récolte les doux épanchements; le nombre de pères, de mères, d'époux, d'épouses, d'enfants et d'amis, ne sont que de simples incidents dans notre évolution animique. Chacun nous ayant aimé, a droit à la réciprocité et ceux qui nous ont fait le plus de bien sont ceux auxquels nous devons le plus de reconnaissance.

Christ enseignait cette vérité à ses apôtres : Où sont mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, *ce sont tous ceux qui font la volonté de mon Père Céleste.* » Or, il est connu que l'âme dégagée du corps n'a plus de sexe, conservât-elle même les marques du sexe imprimé en son périsprit, pendant un temps déterminé, entre deux incarnations différentes.

Il est connu qu'au besoin, l'esprit qui se manifeste peut changer de forme et prendre celle de son existence antérieure à la dernière, sauf à reprendre ensuite sa dernière forme connue.

Nous n'ignorons pas non plus que le masculin et le féminin ne sont que des termes employés selon notre situation actuelle et sans l'alternatif du sexe, comment le père pourrait-il connatre les soins délicats requis par la mère et sensibiliser son cœur et *vice versa*...

Pour plus amples renseignements, prions les honorables antiréincarnationistes de lire et de méditer les pages sublimes traitant ce sujet spécial dans le livre *Aprés la mort*, p. 275, de Léon Denis.

Nous ne voulons pas nous appesantir davantage sur ce problème de la nécessité absolue de la renaissance; la science, cet œdipe qui sonde les profondeurs de l'occulte, scrute tout, ordonne et forme sa synthèse basée sur des faits indéniables, aura raison de toutes les hypothèses de l'ombre et de la lumière, comme elle aura raison du mauvais vouloir ou du parti-pris; elle agit sans sectarisme, sans prétention autre que de découvrir la vérité sur ce qui nous concerne. Elle sait que ce que nous avançons se peut, mais elle veut des preuves plus concluantes encore avant de se prononcer.

Déjà elle possède la preuve de l'immortalité des êtres défunts, par la daguerréotypie, la photographie des mânes de nos chers disparus : bientôt elle proclamera le dogme scientifique de la Réincarnation, *urbi et orbi*, comme moyen unique et idéal de conduire les humanités inférieures, graduellement, vers des destinées supérieures, où la Réincarnation prendra d'autres formes moins matérielles.

Nous ne préconisons ici que ce qui nous semble rationnel, en dehors de toute philosophie exclusive; nous voulons rester dans l'impersonnalité et, de ce chef, ne croyons qu'à ce qui nous intelligente, nous rend libres en nos aspirations, en nos mouvements ascensionnels.

Finalement, nous ne trouvons aucune déchéance ni dégradation à renaître ici-bas ou ailleurs et sous des auspices de pères et de mères qui, tous nous aiment, nous aimeront comme des âmes-sœurs et nous dirigeront dans la voie du progrès.

Y a-t-il déchéance, ou déshonneur, parce qu'un élève a échoué aux examens et qu'il doive recommencer sa classe? Nous ne le pensons pas : il y a retard pour son avenir, mais, par son zèle, il peut rattraper ses condisciples et, plus tard, les devancer, *A chacun selon ses œuvres.*

Cet élève n'aura point perdu en intelligence ; il gagnera en discernement et en savoir, il en sera de même pour l'esprit en retard qui doublera en un monde ou en un autre, par la réincarnation et par l'expérience, sa raison et son savoir ; il progressera, mettant en pratique la solidarité et la fraternité, ce qui sera en son honneur.

PIERRE ENGEL
A Seraing (Belgique).

LES VOIX DU TOMBEAU

LA MORGUE

Dans cet asile de noyés
On ne voit que têtes macabres,
Et, sous des fronts velus ou glabres,
Que rictus de suppliciés.

Entre, passant ! c'est la Camarde
Qui te hèle sur ses tréteaux,
Etale ici ses oripeaux :
Vois ! c'est la mort qui te regarde.

De ces yeux caves et profonds
Sort en pleurant l'âpre misère
Que le fleuve a pris dans sa serre,
Puis a roulé dans ses bas fonds.

Hélas ! combien la Seine abonde
De ces pauvres corps ballotés !
Que de sourires de beautés
Se sont flétris au fond de l'onde !

Ils dorment sur leurs lits glacés
Ces fronts exposés à la foule
Qui passe là, vivante houle,
Dévisageant les trépassés.

L'enfant a reconnu son père
Dans ce masque défiguré,
Et devant ce corps dévoré
Par le gouffre il se désespère.

O les mères au désespoir
Devant des têtes de fillettes !
La mort, aux pâles violettes,
Marque ces fleurs de son doigt noir

Des imprudentes, des victimes
De quelque satyre odieux...
Et la Seine a fermé leurs yeux,
Bercé leurs corps souillés de crimes.

Et le badaud insouciant
Regarde ces étaux funèbres,
Où la mort étend ses ténèbres,
Où la misère va criant
Sa faim et sa désespérance,
Sans songer qu'un essaim d'esprits
S'est envolé de ces débris
Et de ces gaînes de souffrance
Pour gagner un autre séjour,
Et que, brisant enfin les chaînes
De ces pauvres loques humaines,
Des âmes libres ont leur jour.

JULIEN LARROCHE.

Paris, août 1900.

RÉNOVATION

Le doute était partout, il régnait sur le monde !
Et l'homme était en proie à l'angoisse profonde
Et son esprit lassé
Au milieu du chaos en cette nuit si sombre
Cherchait à deviner cette énigme qui sombre
Symbole du passé !

Et les pauvres humains anxieux par le doute
Se demandaient en vain où conduit cette route
Qui nous mène à la mort !
La Foi disparaissait ! et devant la souffrance
L'âme perdait aussi la divine Espérance
Qui fait que l'on est fort !

Du fond de l'Infini, Dieu qui veillait sans cesse
Eut de l'humanité pitié de la détresse
Alors par sa bonté
Les esprits, ces vivants, ont déchiré le voile
Que la tombe cachait; l'Avenir se dévoile !
Sublime volonté !

Ils sont venus vers nous pour prouver la survie
Ils nous ont dit : « Croyez ! car le mort c'est la vie ! »
Oui la vérité luit !
Cette courte existence, amis, n'est qu'une épreuve!
De l'immortalité nous possédons la preuve
Et le doute s'enfuit !

Redonnant l'Espérance à toute créature
Ils disent : « Le Progrès est la loi de nature ! »
Que cet espoir est beau !
S'élancer dans l'azur ! sortir enfin de l'ombre
Monter, toujours monter ! dans les sphères sans nombre
Au delà du tombeau !

Mais surtout soyons bons, vertueux, charitables,
Ne fermons pas l'oreille aux cris des misérables,
La devise est l'amour !
O croyance sublime et sur la terre entière
Comme un flambeau divin a surgi la lumière !
La nuit fait place au jour !

UNE SŒUR EN CROYANCE.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

Nous prévenons les lecteurs de la *Revue* que M. Léon Denis fait en ce moment sa tournée annuelle de conférences; elles auront lieu d'abord à Lyon, le 1er novembre, salle du cours Lafayette, 230, et le dimanche 4, salle de la rue Paul-Bert, n° 6; puis à Grenoble, les 8 et 11 novembre. Ensuite il visitera quelques centres de l'Isère. Le 18, Assemblée générale de la Fédération du Sud-Est, pour entendre son rapport sur les Congrès, à Pont-Saint-Esprit; du 19 au 22, conférences à Valréas et Carpentras; le 23, conférences de propagande à Avignon, probablement salle de l'Hôtel de Ville. Puis à Arles et Aix. Deux conférences à Marseille fin novembre, et enfin son départ pour Alger dans le même but.

EXPÉRIENCE DE VÉRITABLES CHERCHEURS

L'expérience suivante avec un médium à matérialisation semble faite dans de bonnes conditions pour exclure toute possibilité de fraudes.

Cinq messieurs formèrent un comité à Lafayette (Michigan, États-Unis); ils choisirent une caisse dans laquelle ils firent entrer le médium, et ils s'assurèrent que tous les côtés de cette caisse étaient solidement cloués.

Le cercle fut formé dans une pièce à une seule porte éloignée de la caisse devant laquelle était tendu le rideau.

Pendant la séance, quatre formes se présentèrent. M. Peet et sa femme reconnurent leur fils dans la première qui se montra à l'assistance.

La seconde forme fut reconnue comme étant celle de M. Medler aîné, par trois membres de sa famille, présents à la séance.

Dans la troisième forme, M. et Mme Parkes et leur mère reconnurent le beau-frère de Mme Parkes, nommé De Camp.

Enfin, la quatrième forme se présenta d'une manière parfaite, fut désignée comme le cousin d'une personne présente, par trois autres assistants qui avaient très bien connu le défunt avant son dégagement; c'était bien sa matérialisation.

La séance terminée, la caisse fut soigneusement examinée, elle était intacte. Le médium Mitchell, qui y était emprisonné, était cataleptisé complètement, il fallut deux heures de soins pour le faire revenir à son état normal.

Le procès-verbal de cette séance d'investigation fut signé par tous les assistants, véritables chercheurs, et leurs signatures légalisées par le juge de paix. (*Traduit du Progressive Thinker* du 17 mars 1900).

APPARITION POUR LES ENFANTS

Dans l'*Atlantic Monthly*, M. Stillman, en parlant du célèbre écrivain et critique d'art anglais, Ruskin, relate un incident curieux qu'il a entendu de Ruskin lui-même.

Il s'agissait d'un endroit dans la vallée de Chamounix, hanté par l'apparition d'une femme, visible aux enfants seulement.

Plusieurs des enfants de l'endroit l'avaient vue, cette vieille femme, occupée à ramasser des feuilles sèches.

Dans un coin peu fréquenté des montagnes, tous ces enfants étaient d'accord pour affirmer qu'à la place de son visage, ils ne voyaient que les os de la tête d'un squelette. Ruskin prit la précaution, un jour, d'aller chercher un enfant qui habitait loin de cet endroit, qui ignorait la légende; il l'amena, en se promenant, au fond de la vallée, et puis, en regardant autour de lui : « Quel endroit désert, dit-il; il n'y a ici que nous deux ! — Mais si, répondit l'enfant, voilà une femme là-bas, qui ramasse des feuilles. »

— Eh bien ! allons près d'elle, reprit Ruskin qui ne voyait personne.

En s'approchant de l'endroit indiqué par l'enfant, celui-ci s'arrêta tout court, comme effrayé; il disait que la femme le regardait, mais qu'elle n'avait que des trous à la place des yeux.

SAUVÉ PAR SES CHIENS.

Louèche (Suisse). — Ces jours-ci le gardien de l'hôtel de Zmeiden (Valais) était occupé à couper du bois dans le voisinage de cet établissement. Ses deux chiens l'accompagnaient : un chien-loup et un griffon qui avaient été sa seule société pendant les longs mois d'hiver.

Tout à coup, une avalanche de neige se produit, ensevelissant l'homme dans un linceul glacial. Le malheureux est prisonnier. Sa tête seule dépasse. Il appelle, mais personne ne peut l'entendre dans cette solitude. Immobilisé, transi, paralysé par le froid, il voit déjà le moment où il lui faudra mourir sans secours.

Les deux chiens aboient, essaient inutilement de gratter la neige... Et soudain, comme mus par le même ressort, ils se mettent à courir à toute vitesse vers le bas de la vallée, du côté d'Ems où demeure le frère du gardien d'hôtel. En moins d'une heure, ils franchissent la distance qui est de quinze kilomètres.

Le frère du gardien qui les voit arriver devine à leurs cris, à leurs sauts désordonnés qu'il est arrivé quelque chose là-haut. D'ailleurs, les braves animaux, fumants de sueur, lui indiquent du regard la direction de l'hôtel. — Ils veulent l'entraîner vers la route qu'ils viennent de suivre. Plus de doute : un malheur est arrivé.

Vite le paysan hèle quelques voisins. On se munit de pics, de cordes, en vue d'un sauvetage, et la petite caravane monte vers l'hôtel, précédée du chien-loup et du griffon qui, maintenant, paraissent rassurés et joyeux...

La colonne de secours arrive sur les lieux à la nuit. Il était midi quand l'accident s'était produit. Le malheureux gardien avait perdu connaissance. Et déjà auprès de lui, les deux bonnes et intelligentes bêtes léchaient la figure de leur maître pour le réchauffer.

Enfin, on déblaie la neige, on dégage le corps à moitié cadavre, on le ranime.

Aujourd'hui le gardien est complètement remis. Il doit la vie à ses deux chiens qui mériteraient bien une médaille de sauvetage.

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite).

Il nous importe si bien qu'il renferme les chapitres qui ont précédé notre vie actuelle et aux quels se rattacheront logiquement tous ceux que nous réserve l'avenir. Ne sentons-nous pas, plus ou moins vaguement, que dans ces limbes des vieux âges, palpitaient tout un monde d'éléments prépara toires, tout un chaos d'espérances et d'aspirations qui, du milieu même de

nos existences grossières et à demi inconscientes, nous poussaient obscurément vers de plus hautes destinées ! Oui, tout au bout de cette longue avenue où nous avons cheminé dans le travail, les douleurs et les larmes, nous avons entrevu une lueur lointaine, une étoile qui, au travers des brumes flottantes, scintillait de temps à autre, nous faisant comprendre que nous ne marchions pas à l'aventure et qui sait? deviner peut-être la présence de cet esprit intérieur dont les ailes frémissantes, comme disait Platon, battent au dedans de nous.

Si nous ne faisions que pressentir autrefois la présence des Esprits qui nous entourent, nous la constatons aujourd'hui.

Invisibles et impondérables à l'état ordinaire, les désincarnés peuvent à leur gré se matérialiser plus ou moins par la condensation de leur substance éthérique, et alors se manifester à nous dans des conditions d'extraordinaire réalité — se faire voir, entendre, devenir palpables et laisser leur image sur la plaque de nos appareils photographiques, comme aussi leur empreinte sur la paraffine ou le plâtre, où se moule leur exceptionnelle et passagère matérialité.

— Quoi ! fit Jacques stupéfait, des réincarnations de désincarnés?...

— Parfaitement, répondit Hervé. Vous trouverez dans les livres spéciaux, la prodigieuse histoire de cette Katie King, dont l'organisme fluidique s'est matérialisé il y a quelques années et s'est montrée à William Crookes qui s'est fait le biographe de cette extraordinaire personnalité.

Ce fait du reste n'est pas isolé. Avant le témoignage du savant anglais, d'autres avaient été recueillis dès 1872, par nombre de personnages dont l'honorabilité ne pouvait être suspectée (MM. Harrison, Ch. Blackburn, Benjamin Coleman, Dr Sexton, Dr Gully, Dr Guppy, le Prince Emile de Wittgenstein, aide-de-camp de l'empereur de Russie). Combien d'autres encore ont vu cette prodigieuse Katie King qui, avec eux, causait des heures entières et répondait à leurs questions soit verbalement, soit par lettres qu'elle signait « Annie Morgan » — nom qu'elle avait porté pendant son incarnation terrestre, sous le règne de Charles Ier.

Ce n'est qu'en 1874, qu'elle s'est manifestée à William Crookes dans la maison duquel elle a *vécu* pendant trois semaines, et c'est là qu'avec l'aide inconsciente de son médium endormi, Miss Cook, elle prenait un corps humain pourvu d'organes et de sens, causait avec Mme Crookes, racontait aux enfants divers incidents de sa vie antérieure et se prêtait aux expériences du maître.

Et quelles expériences inimaginables! il comptait ses pulsations, écoutait battre son cœur, coupait sur sa tête une mèche de cheveux (qu'il possède encore) alors que, d'autre part, cette créature étrange donnait des fleurs ou distribuait des fragments de sa robe blanche aux personnes qui assistaient à ces inoubliables séances. Pendant des heures, ils la voyaient aller et venir,

en pleine lumière, l'entendaient causer et finalement reçurent ses adieux, le dernier soir où on la vit disparaître sans retour.

Inutile d'ajouter que des sténographes avaient recueilli ses paroles et ses recommandations, tandis que des photographes avaient multiplié, sur leurs plaques, les images de cette créature fantomatique.

— Oh oui ! s'écria Jacques, fantomatique, fantastique, inimaginable et incroyable, surtout... si tant de sérieux témoignages n'en garantissaient l'authenticité. Cette Katie King fut-elle l'unique manifestation de ces phénomènes sans pareils ?

— Non ! répondit Hervé. Les premiers phénomènes psychiques d'apparitions furent signalés en 1871 en Amérique, par la médiumnité de Mme Andrews une servante irlandaise et se reproduisirent pendant quatre ou cinq ans, puis se renouvelèrent en Angleterre, tout d'abord aux séances de Mme Guppy et ensuite par la médiumnité de Miss Florence Cook que rendirent célèbre les expériences de William Crookes dont il vient d'être question.

Voilà ce qu'en langage spiritualiste, on appelle des « matérialisations » et qui prouve que nous sommes bien véritablement entourés, sur notre terre, de légions d'Esprits qui, plus ou moins, vivent de notre vie intellectuelle. Les Esprits élevés ont le pouvoir d'approprier leur enveloppe fluidique à la nature du globe qu'ils habitent momentanément. Dans la série des matérialisations diverses, chaque Esprit choisit à sa convenance le degré de condensation conforme à l'usage qu'il doit en faire, et c'est dans cet état de corporéité proportionnelle qu'il vient accomplir parmi nous la mission dont il a été chargé.

Ce mot de mission n'a rien d'exagéré. L'âme parvenue à sa vie supérieure n'est pas figée dans la stérile immobilité où la relèguent certaines conceptions dogmatiques. Le paradis n'est pas ce séjour légendaire et quelque peu enfantin, où les âmes glorifiées rangées par catégories s'échelonnent sur des gradins où leur a été assignée par saint-Pierre, sans doute, une stalle pour l'éternité. Au-delà des tombeaux, la société humaine continue. La grande famille s'achemine vers les sommets de la vie, grâce aux bénéfices d'une commune solidarité, solidarité qui s'accroît à mesure que les êtres montent et se perfectionnent.

Dans le monde des Esprits dominés par l'Esprit suprême, l'activité est éternelle. Tous les jours, du sein de la matière cosmique, émergent des globes qui s'organisent après la lente condensation de leurs molécules gazeuses. Tous les jours, des êtres nouveaux apparaissent, des consciences se forment, des âmes éclosent pour se développer, c'est-à-dire pour travailler, coopérer au gouvernement des mondes, hâter le progrès des humanités et veiller à l'accomplissement des lois éternelles, suivant lesquelles s'effectue l'incessante évolution de la vie.

— Mais c'est le ciel que vous ouvrez devant nous, s'écria Robert, c'est le secret de l'infini que vous nous dévoilez!

— Oui, répondit Hervé, c'est le plan divin qui nous a été révélé dans toute sa magnificence.

Quant aux Esprits dévoyés et demeurés esclaves de la matière, reprit-il, il faut qu'ils passent par tous les cercles de l'épuration nécessaire et c'est à cette œuvre capitale que sont consacrées les réincarnations successives.

Aussi, a-t-il fallu, pour devenir ce qu'elle est dans la moyenne des créatures, que Psyché — nom symbolique donné à l'âme humaine par les philosophes grecs, comme vous le savez — traversât tous les règnes de la nature, dans une série d'innombrables existences, pendant lesquelles l'homme ne se dépouille que lentement de ses instincts grossiers, de ses liens charnels, de ses imperfections plus ou moins persisantes.

Et ces existences se succèdent, plus ou moins longues, plus ou moins nombreuses, suivant la lenteur ou la rapidité des progrès réalisés. Les incarnations alternent avec les désincarnations. Des entr'actes séparent les unes des autres les épreuves successives.

— Des entr'actes? demanda Robert. Et où se passent-ils?

— Dans des zones concentriques qui entourent les planètes habitées, zones progressivement lumineuses, d'où les Esprits errants tantôt redescendent dans les mondes pour y recommencer les épreuves nécessaires, tantôt s'élancent vers de plus hautes régions, où se rencontrent et s'associent, pour certaines collaborations, les créatures victorieuses des séductions de la matière.

L'âme, dans son intangible liberté, peut non seulement n'avancer qu'avec lenteur, mais encore reculer, suivant les impulsions de sa volonté indolente, indécise ou perverse.

D'existence en existence rétrograde, elle s'amoindrit, déchoit et la voilà désormais qui roule aux abîmes. Elle perd son humanité, peut redevenir démoniaque... et c'est alors qu'il faut remonter, recommencer la douloureuse ascension, de cercle en cercle d'épreuves, où les siècles s'amoncellent sur les siècles.

Le voilà, le véritable enfer. La voilà, aussi, dans son entière réalisation, la souveraine équité. Chaque âme, maîtresse de sa destinée peut résister, combattre, mais doit souffrir aussi, et par cette souffrance régénératrice peut de nouveau gravir la pente ardue et parvenir aux lumineuses sommités.

Nous savons donc d'où nous venons, ce que nous sommes et quel est notre but. Nous savons qu'au sortir de chaque incarnation nouvelle, l'âme emporte avec elle tout le bagage des vertus conquises, des trésors accumulés. Nous savons que la douleur est le creuset où s'effectue toute purification, où fond l'égoïsme, où se dissout l'orgueil, où se réfrènent les impatiences furieuses, où s'apprend enfin l'humilité, et c'est à notre conscience seule qu'il appar-

tiendra de se prononcer sur la sincérité de nos intentions comme sur l'efficacité de nos efforts.

Chaque fois que des bords de la tombe s'élance une âme par delà les horizons du monde visible, elle voit se dérouler devant elle le tableau récapitulatif de ses vies précédentes... Solennelle leçon que nous fournira le saisissant panorama de ces existences antérieures qui subitement surgiront de tous nos sépulcres entr'ouverts! Mais ce que nous savons aussi, c'est que la série des fautes commises et des défaillances révélées nous fournira les moyens de les réparer. La balance se fera entre l'effort imposé et les résultats obtenus et le présent héritier du passé se fera le préparateur de l'avenir... Et c'est là, est-il besoin d'insister? que se révèle, qu'éclate la justice absolue — justice sans privilèges injustifiables, sans grâces imméritées, sans cette rédemption miraculeuse, surtout, effectuée, disent les prêtres, par le sang de l'innocente victime de Golgotha.

Telle est dans ses grandes lignes la pure doctrine qui nous a été révélée ; si grande qu'elle nous donne la clé et tous les problèmes, si simple qu'on peut la résumer en deux lignes :

Préexistence préparatoire, survivance ultérieure, conquête personnelle de notre immortalité.

A mesure qu'Hervé parlait ainsi avec une autorité singulière et prononçait ces paroles, les plus belles que puissent proférer des lèvres humaines, on le voyait, lui, l'impassible, s'exalter progressivement dans la transfiguration des initiés et des révélateurs.

Jacques et Robert l'écoutaient recueillis et muets. Et ce ne fut qu'après un long silence que Robert, reprenant possession de lui-même et voulant comprendre, formula une objection.

— Je suis ébloui, dit-il, par les perspectives merveilleuses que vous ouvrez devant nous, toutefois il est certaines choses qui, pour moi, demeurent encore obscures dans l'économie de cette admirable doctrine.

Comment se fait-il que nous n'ayons aucun souvenir de nos existences antérieures? Est-il admissible, est-il juste surtout, que nous n'ayons pas conscience des fautes commises, fautes accusatrices qui légitimeraient nos épreuves actuelles? Comment pourrais-je accepter, sans protestation, les souffrances qui me sont imposées et bénéficier de leur action réparatrice, si j'ignore les causes qui les ont rendues nécessaires?

— Je comprends fort bien l'objection, répondit Hervé, elle est toute naturelle et a été faite bien des fois.

Il est toutefois facile de répondre. Sans insister sur le fait que certaines personnes ont conservé le souvenir de leurs existences précédentes — et ce fait a été maintes fois constaté, — je reconnais, en effet, qu'il ne nous a pas été donné généralement de connaître le bilan de notre passif.

Heureuse ignorance, du reste. Nous en eussions été terrassés. Qui saurait

dire de quel écrasant fardeau d'iniquités sont chargées nos épaules? Nulle expiation ne nous paraîtrait suffisante et devant l'énormité de notre culpabilité, nous perdrions tout courage, tout espoir de réhabilitation.

Remarquez, d'autre part, que nous ne sommes pas seuls en cause. Nos vies antérieures n'ont pas été isolées. Elles ont été compliquées, aggravées, par les rapports que nous avons eus avec nos contemporains d'autrefois. Savons-nous ce que nous avons fait... ou subi dans les périodes grossières et sauvages dont nous sortons à peine? En supposant que nous puissions oublier les souffrances dont nous avons été l'objet, pourrions-nous passer l'éponge sur les sévices que nous avons infligés? La vie d'ici-bas serait à tout jamais impossible, au milieu d'une société composée d'hommes qui auraient vécu ensemble dans un monde barbare et qui, subitement, se reconnaîtraient sur la terre qu'ils habitent aujourd'hui. De quelles haines furieuses, de quelles vengeances sauvages ne serait-elle pas ensanglantée, si bourreaux et victimes des temps passés se retrouvaient face à face et pouvaient se reprocher leurs inexpiables forfaits? Nous avons déjà, les uns contre les autres, assez de rancunes, de jalousies et de colères. Qu'arriverait-il, si chacun de nous pouvait lire dans le passé des autres? Nous éprouvons parfois certaines antipathies inexplicables dont les causes, peut-être, pourraient transparaître par une déchirure du voile qui nous permet l'oubli. Que serait-ce, si le voile entier consumé par un éclair révélateur nous laissait voir subitement dans quel enfer de fureurs, de cruautés et d'injustices, nous nous sommes autrefois débattus?

— C'est vrai! firent ensemble Jacques et Robert.

— Mais je m'arrête, reprit Hervé. Excusez-moi d'avoir parlé si longtemps. J'ai cru la chose nécessaire, pour prévenir vos objections et dissiper vos doutes, car si les initiations sont longues et pénibles, quelles lueurs nous apparaissent, quand nous avons le courage de nous enfoncer dans les ténèbres et d'en sonder la profondeur!

(A suivre.)

LES APOTRES DE BELLEVILLE

Les prêtres mariés. — Un projet d'Eglise. — Le « grand socialiste » Jésus. — Il semble qu'il n'y a pas de place dans l'océan parisien pour la petite barque des pêcheurs d'âmes nouveaux.

Le yacht, que la Société biblique trinitaire de Londres nous a envoyé et que l'on a vu si longtemps amarré près du pont de la Concorde, en a été pour ses frais de charbon. Les Salutistes du quai Valmy et de la rue Auber ne sont pas plus heureux malgré leur trombone et leurs tambourins. Lorsque le courant de dévotion qui s'y produit atteint son paroxysme de nervosité, ce sont des voix anglaises ou suisses qui déclament les professions de foi et

révèlent le coup de la grâce. Depuis les excentricités du Saint-Simonisme en 1832, Paris s'est sagement abstenu de participer aux religions nouvelles. Il y a bien, le 31 mars, quelques centaines d'adeptes du spiritisme qui se réunissent devant le tombeau d'Allan Kardec, au Père Lachaise. Mais le spiritisme est-il pour eux une véritable religion, telle qu'on la pratique aux Etats-Unis, son pays d'origine ? Nous en doutons, ce sont des investigateurs amis du savoir.

Le dernier des appels nous est adressé par un groupe d'apôtres qui ont fait de Belleville le Mont-Aventin d'un néo-catholicisme devant réaliser, à les entendre, l'union de tous les cultes et fondre en une seule prière les aspirations de tous les croyants.

Ils invoquent dans leur programme, une singulière parole de M. Renan : « La révolution qui donnera la forme définitive à l'avenir ne sera pas une révolution politique, mais une révolution morale. Elle ne se fera pas dans la rue, elle se fera dans le temple. Elle sera sainte et j'ai toujours cru que ceux qui l'accompliront seront des hommes engagés dans le sacerdoce catholique, des prêtres en règle avec Rome, bien qu'ils aient à cœur de détruire tous les vices du système ultramontain. »

Et ils ajoutent : « Nous sommes ces prêtres-là » !...

— J'ai encore ma soutane, nous disait l'un d'eux en souriant dans sa grande barbe. Je la conserve. Je pourrais même la porter car je ne suis pas interdit.

Ils ne sont pas interdits ; mais ce sont des prêtres mariés. Ils se sont soustraits à la discipline inexorable de l'Eglise et portent au doigt des anneaux d'or indices de leurs chaînes nuptiales.

Avant son mariage, le Père Hyacinthe présentait au pape celle dont il fit plus tard sa femme et qu'il venait de convertir au catholicisme.

— Frère, lui dit Pie IX, tu as converti cette femme. Prends garde maintenant qu'elle aussi ne te convertisse !

Il nous paraît que, chez les apôtres de Belleville, également, la femme a exercé son influence dominatrice. Leur doyen, quoique barbon, s'est même remarié l'année dernière. Ayant rompu avec le corps ecclésiastique qui les soutenait, sans appui dans le peuple qui ne saurait les comprendre, pourvus d'une famille qui ne peut que souffrir de leur isolement, accablés par des besoins grandissants, que voulez-vous qu'ils deviennent ? Où trouveront-ils l'église qu'ils cherchent ? Avec quels matériaux édifieront-ils l'autel dont ils prétendent être les officiants ? Ce sont des déclassés, des pasteurs sans ouailles, qui demandent vainement des âmes à diriger et des foules agenouillées à bénir.

Celui avec lequel nous nous entretenions hier, pris d'une pitié subite pour ses confrères les défroqués, nous disait :

— On les compte par milliers les prêtres qui se sont séparés de leurs

évêques et sont venus s'échouer sur le pavé de Paris Ils ont envahi les emplois subalternes, ils se sont faits cochers de fiacre. Pourquoi n'ouvrirait-on pas un hôpital pour ces malheureux ? Ce serait notre église... celui qui s'est séparé de l'Eglise est toujours prêt à élever une maison rivale près de celle qu'il a abandonnée. M. Loyson lui-même ayant échoué dans cette entreprise, nous nous étonnons que de moins habiles puissent songer à la tenter.

Une des particularités du culte de nos Bellevillois : sans rien changer à la liturgie catholique, il aurait un caractère universel digne du « Grand Socialiste Jésus. » L'un des apôtres est même allé exposer les projets du groupe à M. Zadoc Kahn, le grand-rabbin, qui n'aurait pas ménagé les encouragements aux innovateurs. Des démarches ont également été faites jadis auprès de M. Flourens qui aurait approuvé un projet d'organisation par paroisses de l'Eglise nouvelle.

On pourrait croire qu'ainsi étayé ce projet a quelque chance de réussite. Mais les apôtres sont aussi des révolutionnaires militants. Ils vont dans les réunions ouvrières et y prononcent des paroles pleines d'amertume. Ce sont, de plus des brochuriers violents ; le grand-rabbin frémirait de peur en lisant certaines pages où est visée la Juiverie financière et cosmopolite, et M. Flourens s'indignerait, à juste titre, en voyant de quelle cavalière façon y sont traités nos gouvernants.

Que les apôtres nous permettent de leur dire : il y a de furieuses contradictions dans leur programme et dans leurs idées.

(*La Paix* du 15 novembre 1899).

BIBLIOGRAPHIE

LES HORIZONS DE LA VIE

Au fond de la Picardie, où nous essayons de ressaisir notre force vitale de jadis, que l'influenza a si vivement attaquée depuis près d'un an, nous lisons un ouvrage que Mme Leymarie nous a recommandé ; notre sœur Espérance, coutumière du fait a coopéré largement à son impression, par amour de la cause.

C'est un livre de bonne foi, qui fait honneur à M. *Albert la Beaucie* ; il y a donné son cœur et son savoir, en résumant la doctrine spirite, « telle qu'elle se dégage du faisceau des enseignements de la Psychologie moderne ».

Ce volume de 240 pages, il le dédie pieusement à son digne ami, tant regretté, feu *E. Delabraye* bien connu des lecteurs du *Phare de Normandie* « en témoignage d'affectueux souvenir ».

L'auteur, s'il affirme sa théorie, se recommande des œuvres du maître Allan Kardec, pour donner un aperçu succinct de la psychologie dont nos doctrines relèvent. Il appuie aussi ses affirmations à l'aide de faits très authentiques, recueillis dans les ouvrages qui font foi en la matière, dans les journaux spirites et spiritualistes, dans les comptes rendus de séances signés par de très honorables assistants. M. Albert la Beaucie souhaite, avec l'aide du Maître des Maîtres, que ses modestes efforts donnent une impulsion aux partisans de la doctrine et attirent des recrues intelligentes à notre philosophie. Pour notre compte, nous désirons que ses vœux se réalisent et qu'il ait assez de lecteurs et d'acheteurs, pour songer bien vite à une deuxième édition.

Son historique est court et bien fait, il n'a pas voulu que ses F. E. C. puissent dire qu'il répétait ce qui tant de fois fut imprimé. Sur Dieu, sur l'âme et son évolution, l'Incarnation, la Croissance de l'être, la Désincarnation, il s'arrête peu, mais assez pour retenir l'attention ; c'est net et bien écrit, par un penseur qui possède son sujet. Il n'y a cependant rien de précis en ce qui concerne l'incarnation ; il a dû laisser cet acte important dans un certain vague, l'ayant peu scruté, je pense.

Son exposé expérimental est bon, bien présenté ; il y mêle intimement la théorie et la pratique, tout ce que les maîtres ont enseigné quant à ce sujet, Allan Kardec, de Rochas, W. Crookes, Léon Denis, etc. ; sa revue des diverses formes de la médiumnité mérite l'attention, d'autant plus que l'auteur sait instruire sans fatiguer l'esprit de celui qui suit son raisonnement, toujours plein de clarté et du haut sentiment que A. la Beaucie s'est fait de sa mission de professeur.

Il y a de bonnes pages consacrées aux effluves magnétiques, hypnotiques magnétisme humain, magnétisme spirituel, extériorisation de la sensibilité et de la motricité, Télépathie, Mentévisme et aux rêves. Il en déduit, que ces données expérimentales sont la solution évidente du problème de l'immortalité, qu'elles découlent de source du spiritisme, de l'Omnithéisme, de l'essémonisme, et moins de la Théosophie dont il n'est point le partisan, car l'hermétisme, l'ésotérisme, la Kabbale, la Magie, le Palladisme, toutes branches de l'occultisme, portent les ténèbres dans les esprits studieux, et ne ressuscitent que les doctrines orientales du Bouddhisme, d'Isis, de l'Occultisme celtique. La vérité est pure et simple, le spiritisme est le porte-drapeau de cette simplicité divine.

L'auteur effleure la question des religions d'Etat, toutes réfractaires à l'expérimentation. Il faut lire les cinq belles pages qu'il consacre au spiritualisme dans l'art. Viennent ensuite les séances, comment il faut les entendre et comment il faut les conduire ; cet exposé est très bien étudié et vient d'un homme rompu à la pratique d'expérimentation. Nos lecteurs devront

méditer sur cet exposé qui couvre 38 pages, il y a là, de la bonne foi et des acquis sérieux.

S'arrêter, page 98, à *Conseils de l'au-delà*, dictée médianimique d'un grand intérêt.

La troisième partie est consacrée à la conversion spirite, aux grands devoirs, à la vie supérieure ; les belles pensées que donne là A. la Beaucie, sont substantielles, bien déduites de tous les sujets qu'il a déjà traités *ex professo* Nous avons lu tout ce qui précède, avec facilité, sans fatigue, très intéressé à suivre la pensée maîtresse de l'auteur, son objectif étant l'enseignement par la logique des choses, surtout par le fait brutal, nettement établi.

Il a consacré 102 pages aux preuves expérimentales, toutes preuves admirablement choisies, bien liées et formant un bloc pour mieux frapper les indécis et le penseur matérialiste-néantiste ; il y aura profit à les classer dans sa mémoire, pour en discuter, quand besoin sera, avec les adversaires de parti-pris, qui ne lisent pas, par indifférence ou par paresse d'esprit.

La conclusion d'Albert la Beaucie est sobre et très éloquente ; il termine par ces paroles : « Formulons-nous une utopie, et nos yeux, désabusés, devront-ils reconnaître un jour la cruelle illusion d'un rêve généreux, mais d'un rêve ?... Non, c'est chose impossible. L'homme porte en lui une lumière que Dieu lui a donnée ; elle peut vaciller, mais non s'éteindre et plonger le monde dans les ténèbres. C'est, au contraire, dans l'espoir qu'elle s'avivera aux choses célestes, que nous devons relier le présent à l'avenir par l'expérimentation, par l'enseignement, par la propagande, à l'aide de la parole comme de la plume. Pas plus qu'on ne songerait à restreindre les relations internationales à travers les océans et les mers, parce qu'il y a des écueils et des tempêtes à redouter, on ne doit vouloir priver l'humanité des bienfaits de l'idée spirite, dont les ondes vibrantes, parfois vertigineuses, sont du moins messagères de lumière et de vérité ».

On ne saurait mieux dire et terminer en de plus nobles paroles (1).

P. G. LEYMARIE.

Dans la prochaine revue nous donnerons le compte rendu du CREDO PHILOSOPHIQUE *d'un franc-maçon* publié sous les auspices de notre Sœur Espérance, directrice et propriétaire du Progrès spirite. Cet ouvrage de philosophie spirite, absolument conforme à l'enseignement de Maître Allan Kardec sera certainement lu par tous les lecteurs de notre revue avec le plus grand intérêt ; nous pouvons donc le recommander dès aujourd'hui.

A PROPOS DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons reçu en son temps, c'est-à-dire il y a trois mois environ, un

(1) L'auteur vend son vol. 2 francs pour le populariser. Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

nouveau volume d'Albert Jounet : *Jésus-Christ d'après l'Evangile* (1). Ce livre n'est à proprement parler que la réfutation complète du livre de Strada ; *Jésus et l'Ere de la science.* Nous avions déjà lu en grande partie dans la *Résurrection*, au fur et à mesure de son apparation, le consciencieux travail de notre ami Jounet et nous avions été frappé de la justesse des observations ainsi que des critiques sincères faites à l'œuvre de Strada.

Jounet a même montré beaucoup de condescendance en réfutant le livre de son ami, car bien qu'il y ait dépensé beaucoup de temps, il n'aura nullement convaincu Strada de ses erreurs. Du reste la belle personnalité du Christ ne saurait être discutée ; elle est ce qu'elle est et ceux qui la méconnaissent, qui ne la comprennent point sont bien à plaindre. Les lignes qui précédent nous dispensent donc de faire un compte-rendu du livre de notre ami ; il a ses idées, comme Strada a les siennes ; nous partageons celles de Jounet et ne saurions approuver celles de Strada et c'est tout.

On peut discuter à perte de vue sur Jésus, et n'arriver à aucune conclusion certaine, parce que les matériaux font défaut, mais son beau caractère doit rester intangible.

Ce qu'on a dit et écrit sur le Christ est innumérable; quelques écrivains ont même osé dire qu'il n'a jamais existé; ainsi H. P. Blavastki a écrit que l'existence de Jésus n'est qu'une légende; d'un autre côté, un théosophe, dans une assemblée théosophique, a dit connaître par les clichés akasiques, toute la vie de *Jésus-Christ et cela heure par heure.* Il serait à désirer que le grand théosophe qui a prononcé ces paroles et qui est un excellent écrivain daignât écrire cette vie; il rendrait un grand service à tout le monde en général et à nous en particulier. qui avons depuis longtemps sur le métier une *Vie Esotérique de Jésus de Nazareth*, dans laquelle nous aurons l'occasion très certainement de mentionner de nombreux et très intéressants passages de l'œuvre si remarquable d'Albert Jounet, car les arguments qu'il produit contre les théories et la doctrine contenues dans le volume de Strada ne sauraient être trop répandus.

C'est absolument comme René Caillié, qui s'est fait l'éditeur d'une Vie de Jésus *dictée* PAR LUI-MÊME ; nous ne pouvons comprendre que notre ami regretté ait pu ajouter foi à cette dictée.

Y a-t-il bien cru lui-même, dans son for intérieur? Certes le livre est fort beau, mais que d'inconséquences et de graves fautes, que n'aurait pas commises, même une émanation de J.-C. ; du reste, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet ici même dans la *Revue,* car la question vaut la peine d'être élucidée.

Terminons cette trop courte note pour un si bel ouvrage en félicitant chaleureusement Albert Jounet de son œuvre vengeresse et disons qu'il a

(1) Imprimerie V. Chailan 1 vol. in-8° de 420 p. Saint-Raphaël (Var), 1900.

bien mérité de tous ceux (et ils sont nombreux) qui considèrent le Christ comme la plus haute personnalité humaine, qui ait jamais existé sur notre planète, dont il est sans aucun doute le protecteur. ERNEST BOSC.

P. S. — Nous avons reçu d'autres ouvrages, mais dont il n'est pas possible de rendre compte; par exemple : *Le Globe terrestre lié au Globe invisible*; *Grande révélations spirites*, par Ferlin; *Les Grands horizons de la vie* de la Beautie, etc., etc.

E. B.

AVIS. — *L'abondance des matières nous oblige à rejeter aux prochains numéros la suite de la petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes*, de notre collaborateur Ernest Bosc. — Nous profitons de l'occasion qui se présente pour annoncer aussi que nous donnerons dans les prochains numéros la suite de BÉLISAMA ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*. (*Note de la Rédaction*).

L'Ordre et l'Idéal, par Mme BLANCHE SARI-FLÉGIER (0,50).

Mme Blanche Sari-Flégier, bien connue, aujourd'hui, du monde qui lit et qui pense, par son talent à la fois vigoureux et délicat, vient de publier une étude : *l'Ordre et l'Idéal* dans laquelle ses sentiments spiritualistes hautement s'affirment.

Dans toutes ses productions antérieures, Mme Blanche Sari-Flégier nous avait donné la mesure de sa foi, foi d'une croyante éclairée par le spiritualisme qui, *seul*, pourra sortir la malheureuse humanité du cloaque sombre, fétide, où elle s'enlise de plus en plus.

Déjà, dans son livre de poésies : *La Suprême Espérance*, Mme Sari-Flégier nous révéla son espoir en Dieu :

. . . .

Et je lève mes yeux vers l'immense étendue...
Des étoiles, sur moi, glisse le regard doux...
La mer déferle... et les vents soufflent en courroux...
Ils réoondent, pour vous, à mon âme éperdne.
Parler d'eux.., n'est-ce pas parler de vous, mon Dieu?
Je vous vois à travers les étoiles en feu...
Et j'entends votre voix dans le vent fou qui passe...
Je l'écoute vibrer dans les flots en fureur...
Eclater dans la foudre... emplir l'immense espace...
Et pénétrer en moi, pour chanter dans mon cœur!

. . . .

Et voici dans toute sa divine douceur, le baume céleste de la prière qui est l'ancre de l'âme se débattant au cours de ses existences terrestres, dans la prison qu'est pour elle, la matière.

. . . .

La prière des cœurs, seule, volant plus haut
Peut percer l'Infini ténébreux, et les voiles
Qui nous cachent la Face auguste du Très-Haut!

. . . .

Prier n'est pas ouvrir un livre de prières,
Ce n'est pas murmurer des *Ave*, des *Pater*...

. . . .

Dans son beau roman : *Joséphin*, l'auteur nous montre une âme de prêtre en lutte avec ses vœux qui l'enserrent et son cœur qui saigne sous les morsures brûlantes de l'amour charnel.

Mais son héros, grâce à sa croyance plus rationnelle — car elle émane davantage du Christ que de dogmes invraisemblables — se ressaisit, et va mourir glorieusement au Tonkin sous les plis du drapeau de France, en qualité d'aumônier des troupes coloniales; nous démontrant, ainsi, que le Devoir, le Devoir seul, a raison des passions les plus fougueuses.

Mais comme le propre de l'âme est de ne jamais s'arrêter en chemin et de monter plus haut, toujours plus haut, Mme Sari-Flégier, suivant la route unique qui est de toujours s'agrandir en s'élevant, a voulu fondre ensemble les notions positives de la Science, et les joindre à ses nobles aspirations.

Aux notions ardentes de la Religion, aux affirmations suaves de la Poésie, l'auteur de *l'Ordre et de l'Idéal* a voulu amalgamer le résumé des œuvres les plus précises de l'esprit humain dont les grands champions se nomment Christophe Colomb, Copernic, Newton, Buffon, Cuvier, Michelet, et toute la guirlande des grands penseurs de notre race dont les admirables travaux font notre joie et notre meilleure espérance.

Et pour finir enfin par un trait de feu auquel nul ne peut rien ajouter, terminons ce compte rendu par le mot suprême de Mme Sari-Flégier, et qui résume son dernier travail :

L'Ordre est le dernier mot de la Science. L'Idéal est le premier mot de Dieu!

CHARLES BOISSEL (*du Triboulet*).

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



43e ANNÉE. N° 12. 1er DÉCEMBRE 1900.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

(*Suite*) (1).

Deux faits sont acquis : 1° Des rayons de force intellectuels et spirituels irradient d'une manière indiscontinue du pôle positif de l'univers (de Dieu Parabrahm) ; rapides comme l'éclair ils se subdivisent à l'infini et réagissent sur tout ce qui est, intellectualisant et spiritualisant les êtres selon leur degré de réception et la puissance d'assimilation qu'ils ont acquis de la vie rudimentaire du protoplasma à l'existence de l'homme.

2° l'observation, lorsqu'elle est suivie, prouve cet autre fait : Le monde animal est bien plus semblable à nous qu'on ne l'avait supposé, l'étude de ses mœurs et celle de ses organes l'établit sans conteste. La science, en suivant cette voie tout d'abord, et après avoir établi que les animaux sont

(1) Voir le numéro de septembre 1900.

très capables de souffrir, tellement ils nous sont semblables, s'ingénie, d'une manière cruellement prolongée, à leur infliger les plus tristes souffrances sous le prétexte de rechercher les sources de la vie et celles de la douleur ; elle écarte ainsi nos compagnes de ces études.

La femme possède trois intuitions supérieures en fait de sciences naturelles, toutes trois essentielles pour la vie : 1° la tendresse des premiers soins dont les nouveaux êtres ne se peuvent passer, cette incubation sans laquelle ils ne sauraient exister ; 2° la nourriture et l'éducation pour tout ce qui naît ; 3° l'art de s'approprier les espèces inférieures, en allant, et même celle des insectes, par l'observation de leurs mœurs, la femme ayant la fine intelligence de s'entendre avec tous, pour les mieux domestiquer.

La femme est un divin médiateur dans toute la nature, parce qu'elle est la vie elle-même, le régénérateur de la race plein de charmes et que le Maître des maîtres l'a fait naître pour donner la vie ; donc elle est antipathique à la douleur et il lui semble incompréhensible que la science ait ce côté terrible : l'exquise souffrance pour les bêtes soumises à la vivisection.

Ses aspirations ne peuvent aller vers cette science à laquelle la nature la veut initier ; les femmes ont le respect de la vie et l'intuition supérieure qui les pénètre, ces rayons de force intellectuels et spirituels qui se sont toujours plus assimilés à elles, pour les affiner d'abord et ensuite les spiritualiser, les arrête au seuil du temple ou trône le préjugé des hommes au savoir officiel. Cependant tout a une limite et celle-ci arrête les femmes dans l'étude des sciences naturelles, ce qui est regrettable, la mère de famille ayant essentiellement besoin de connaître la peinture lugubre des détails anatomiques des êtres pour mieux juger les deux faces de la question, et dire avec Michel-Ange :

« *La mort, la vie c'est tout un. Ce sont pièces du même maître et de la même main* ».

L'artiste, ce sensitif presque féminin, peut et doit rénover son art en interrogeant aussi la nature et le végétal dont l'ornementation, surtout aux tropiques, est variée d'espèce à espèce, chacune d'elles présentant un dessin, un cachet particulier ; le nord ne donne certains effets que par grandes masses. Que ne trouvera pas, en aperçus nouveaux et lumineux, cet artiste, dans les yeux des mouches trop dédaignées, dans les formes des animaux rayonnés, mollusques imperceptibles mais fleurs vivantes, s'ils sont analysés au microscope plongeant d'Amicis. Que de motifs originaux dans la profondeur de ces petits êtres, des scarabées tant parés à la surface, que la nature ou le sublime harmoniste en son amour a dotés de canalisations intérieures où le fluide mobile est précisé dans ces enveloppes d'une délicatesse extrême.

Ces canaux mêmes sont les dessins originaux si admirables qui se réflé-

chissent sur les insectes et là, on devine la vie et sa circulation en sa forme la plus expressive ; Dieu Parabrahm est la substance, la vie, l'amour, la couleur et l'harmonie.

Un grand esprit a exprimé cette pensée : *La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme.*

Nous ne saurions trop le répéter : L'inerte monte à l'organique et ce passage a lieu dans l'électricité et la fermentation. Ainsi s'abaisse et disparaît (pour tout mettre dans la loi vitale) la barrière réputée éternelle entre l'état organique et l'inertie.

D'une forme vitale à une autre, tout glisse sans discontinuation car, en tout, il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain.

Nous allons continuer cette démonstration nécessaire, à l'aide des faits.

En l'an 800, l'Anglais, Erigène, qui enseignait la philosophie d'Aristote voulait, à l'exemple des prêtres de la catholicité et des laïques studieux en Europe qui suivaient les cours universitaires mahométans de Séville, Cordoue et Grenade, réconcilier la science avec la religion.

Dans son volume : *De divisione naturae*, ce professeur dit que « toute chose vivante procède d'une chose vivante antérieure », fait observé et reconnu, et que le monde visible étant un monde vivant, émane fatalement de Dieu être vivant, primordial, source de tout ce qui est, qui conserve ce tout et dont la forme n'est durable qu'en vertu d'une force émanant de Lui. Tout disparaîtrait nécessairement si cet aide était retiré.

L'individu, sa vie particulière fait partie de l'âme universelle ou de la vie générale, conception hellénique de l'âme du monde ; Dieu est éternellement présent dans la nature et tout se résoudrait en lui, si sa force conservatrice avait une solution de continuité et logiquement, tout ce qui est visible doit redevenir intelligence, la mort des êtres n'étant que le prémisse de leur retour à leur état ancien. Fatalement, toutes choses seront rétablies comme elles le furent.

Sous le nom de *Théosis*, Erigène désigne le retour du moi pensant à l'intelligence universelle, c'est sa déification ; la mémoire alors n'existe plus, elle est absorbée finalement, simple retour à l'état antérieur à son incarnation terrestre.

L'indestructibilité de la force, son éternité, c'est aussi le grand fait que l'Inde a originairement connu ; c'est l'idée que la science actuelle applique plus ou moins distinctement à la corrélation des forces et à leur conservation ; en conséquence elle en a déduit que l'ordre sidéral cesserait si les forces étaient susceptibles d'accroissement ou de diminution.

La stabilité de l'Univers, affirme-t-elle, c'est le fait scientifique d'une quantité d'énergie invariable, déterminée, universelle et sa distribution seule cause les changements dont nous sommes les témoins.

Les adversaires de la réincarnation nous opposent cette objection que, si l'âme est considérée à l'état actif, ce serait ajouter une force nouvelle à celle existant dans l'univers que le devenir d'une nouvelle âme à la vie ; alors, comme il naît à chaque seconde un nouvel être, la totalité des forces nouvelles augmenterait et deviendrait formidable. Dieu ne peut, au caprice des accouplements humains, créer des âmes nouvelles, ce qui est, disent-ils, révoltant pour le penseur et le logicien ami de la pondération des forces primordiales.

De plus, ces adversaires affirment : 1° qu'une pierre peut toujours durer, vu la stabilité de *ces molécules nettement équilibrées* ; 2° Qu'un être vivant rejette sans cesse son superflu son sang coulant comme une flamme ou une rivière dans tout son organisme pour le renouveller sans cesse ; ce qu'il fut, il y a des mois, il ne l'est plus corporellement parlant, car son organisme changeant occupe sa place déterminée dans le temps et dans l'espace.

Ici, cette objection tombe d'elle-même ; l'inerte monte à l'inorganique (nous l'avons nettement déterminé) par fermentation et par l'électricité ; *l'endosmose*, cette ascension naturelle des liquides est au sein du minéral le type de l'absorption végétale et lui ressemble, selon nos naturalistes les plus autorisés : et *lorsque le végétal veut boire il aspire et suce comme l'animal.*

Donc, une pierre ne peut toujours durer, malgré *ses molécules nettement équilibrées.*

Tout ce qui frappe nos sens pouvant être transformé en un fait, représenté par son image enregistrée sur la plaque sensible du périsprit ou du corps astral, nous devons faire figurer les faits dus à l'observation scientifique (ou suivie), pour résoudre le problème psychologique de l'être vivant, la psychologie comparée pouvant seule résoudre celle de l'homme. Descartes s'interrogeant a entrevu que l'âme de l'animal était la sœur cadette de l'âme humaine et un membre, en devenir, de la même famille d'êtres.

Après lui, la physiologie comparée a nécessairement et en logique rationnelle, tenu compte de l'intelligence des animaux inférieurs, fourmis, abeilles, chiens, chevaux éléphants, etc. Elle a trouvé, en les tout petits, des irradiations lumineuses qui l'ont brillamment éclairée. La physiologie comparée a dû communier avec la physiologie humaine et après les considérations de Brodie sur cette intéressante matière, comme lui, elle a affirmé que l'intelligence animale et l'intelligence humaine provenaient de la même source.

En interrogeant la grande famille connue de 400.000 insectes, celle de 100.000 espèces d'oiseaux, celle des mollusques qui ont fait tant d'îles dans

la mer du Sud et littéralement nous pavent l'espace qui nous sépare des deux Amériques (1.200 lieues de mer), on constate que ces mollusques sont des candidats au titre d'insectes et ces derniers, à celui d'oiseaux.

Un rêveur allemand a écrit : *Le bon Dieu a fait le monde, le diable a fait l'insecte.* La femme et l'enfant peuvent répondre que la taille n'est rien devant le droit que chaque être possède de la justice éternelle ; que cette justice, en somme, pencherait vers les petits, s'il était supposable que l'amour de l'Eternel pût avoir deux balances et que le droit imposé par celui qui est la substance infinie, qui meut et qui est l'ordre et la raison même, ne soit point égal aussi bien pour un ciron que pour l'homme, aussi bien pour la terre que pour tous les mondes sidéraux.

Oui l'insecte a des outils sans nombre et des organes dont on ne connaît pas l'usage; il a mille métiers et arts; il fabrique et détruit; ouvrier diligent et irréprochable, il est l'industriel ingénieux et hors ligne. Ne nous éloignons pas de lui, quelque aspect qu'il ait, ce laborieux qui aime, qui a la seconde vue en fait de maternité car, pour lui, aimer c'est mourir et avant il prépare la demeure et la nourriture de ses orphelins. Comment n'y aurait-il point de parenté entre l'homme, ce travailleur, et ces petits artisans si adroits, si actifs, si prévoyants?

Le travail sauve le monde et le mouvement c'est la vie.

Etudier ce petit monde d'insectes, avec suite, avec amour pour bien en comprendre la mission, c'est élargir son esprit et l'ouvrir aux sublimes conceptions divines; cela est aussi nécessaire que de vivre quelques mois en communion avec les hautes montagnes, pour en bien saisir la grandeur, la place continentale où le plus grand des ingénieurs les a érigées, et surtout apprécier les services si importants qu'elles nous rendent. Celui qui avec cet état d'esprit séjourne sur les Pyrénées ou sur les Alpes, ces autels vénérés qui alimentent nos rivières et nos fleuves, médite sur Dieu et s'incline devant les suprêmes beautés des insectes et la sublimité de ces autels de granit qui arrêtent le nuage.

Que ce soit avec les infiniment petits ou les formidables chaînes de montagnes, nous sommes toujours plus près de la source inépuisable et souveraine d'où tout jaillit; là, notre moi s'illumine en reconnaissant la mutualité des éléments, leur bienveillance dans une rudesse énorme, la grande circulation qu'ils établissent, toute semblable au sang de nos veines et à celle du liquide qui donne à l'insecte toutes les teintes et dessins merveilleux qui parent leur robe. De plus, de ces fronts sourcilleux et glacés, de la fleur veloutée qui perce la neige, comme de la parure du papillon bleu d'azur qui vole aux hautes cimes, émane la solidarité et la grande harmonie.

Le penseur, sur ces croupes admirables de pierres, trouve un fond inépuisable de tendresses religieuses et de vie, de joies simples mais pleines

de charme. L'âme neuve, non usée aux défaillances que sème le commerce des hommes, puise là de très énergiques tendresses pour tous les êtres qui gravitent dans la peine; elle y a de sages et judicieuses aspirations vers le Grand Esprit qui meut.

En l'an 1010 de J.-C., le célèbre philosophe arabe Al-Gazzali s'est exprimé ainsi que suit : « Dieu a créé l'esprit de l'homme d'une goutte de sa lumière : cet esprit retournera vers lui. Ne vous laissez pas tromper par cette vaine supposition que l'esprit meurt avec le corps. La forme que vous aviez en naissant et votre forme actuelle ne sont pas les mêmes, il en est de même de tout ce qui vit. Il n'est donc pas nécessaire que vous mourriez parce que votre corps meurt; vous êtes entré en ce monde comme un étranger et vous n'y demeurez qu'en passant. Dieu est notre refuge contre les épreuves et les orages de cette vie agitée; nous trouverons en lui un repos éternel, un repos sans chagrin, une joie sans douleurs, une force sans infirmité, une science exempte de doutes, une vision extatique et sereine de la source de vie, de lumière et de gloire, source dont tous les êtres sont sortis ».

Donc selon Al-Gazzali, tout à la même source et cette conclusion, le sage Brodie l'a acceptée, puisque affirme-t-il, l'intelligence animale et celle de l'homme sont de même nature.

Combien d'exemples n'avons-nous pas d'actions intentionnelles chez le chien, le singe, l'éléphant et d'autres animaux qui vivent à l'état sauvage ou cohabitent avec l'homme, qui ont la conscience de leurs fautes et font la distinction entre le bien et le mal. Le chat préfère sa maison, le chien aime son maître parce qu'il est plus intelligent et possède des qualités morales et sociales plus avancées.

« L'âme de la fourmi s'est développée jusqu'à son état présent à travers une suite infinie de générations, a remarqué Bois Reymond; c'est avec respect et admiration que celui qui se livre à l'étude de la nature regarde cette molécule microscopique de substance nerveuse, le siège des facultés de travail, d'ordre, de création, d'affection et de courage qui la constituent ». Les deux Huber en ont admirablement parlé, aussi Victor Meunier, Michelet l'historien et Menault.

Avant eux, Swammerdam en fixant le microscope ébauché, nous permit d'entrevoir en bas l'infini vivant, le monde des atomes animés; le médecin Boerhave, son élève, constata la grandeur des infiniment petits; dans sa *Bible de la nature*, il déclara que son maître enseignait à voir, à bien regarder, — trouvant ainsi des moyens pour regarder toujours et expliquant la maternité de la fourmi, le vrai mystère de l'insecte supérieur. Par la plus fine anatomie, Swammerdam osa dire que chenilles, nymphes et papillons, ces trois états du même être, étaient ses trois évolutions naturelles et légi-

timaient la même vie; Thévenot, le célèbre voyageur, naturaliste, soutint Swammerdam de sa bourse et de son crédit; le hardi Suédois Levenhoek, puis l'Italien Malphighi prouvèrent que l'insecte avait un cœur et que, bientôt, on lui donnerait une âme.

De nos jours, Sir Russel Wallace et Darwin, les grands naturalistes, ont apporté leur contingent de remarques hardies, supérieures, pour établir l'intelligence des bêtes. Notre Strauss et le pâle et ardent D[r] Robin, ont aidé à prouver que l'insecte avait une physionomie, que ce masque immobile et fixe, que ses mouvements et ses actes étaient empreints de réflexion, enfin que d'après ses arts plus avancés que ceux des grands animaux, il y avait quelqu'un en cette tête.

D'après ces travaux, on sent l'identité de l'âme du plus haut au plus bas de l'échelle de la vie.

L'Inde antique, du temps du Ramayana, comme l'Inde actuelle, a toujours eu une race d'hommes à la faculté particulière de voir la vie au fond des êtres, l'âme à travers le corps. Pour elle l'esprit circule partout; l'herbe n'est pas une herbe, ni l'arbre un arbre, car la divine volonté de l'esprit les anime, les mène à leur fin.

Ils ont cette foi que l'animal a une âme qui gravite vers le titre d'homme et sans elle, ils n'eussent, dans l'art de la domestication si nécessaire aux anciens âges, obtenu des prodiges d'humanisation quant aux serviteurs utiles, sans lesquels la vie eût été impossible. Le chien, disent les Perses, fut le sauveur de l'humanité et ils le rappellent avec reconnaissance. Avec le chien, molosse colossal familiarisé, et de même l'éléphant, ils purent tenir tête aux lions et aux tigres, les étrangler et faire de vastes éclaircies dans les jungles; le troupeau fut possible et le village se créa.

Le Mahâbhârate, livre sacré indou, déclare : que si le maître ne peut entrer au paradis avec son chien, il refuse cette faveur.

Wilson et Rosen, les célèbres indianistes, ont traduit ainsi que Langlois et Burnouf, ce passage du Rig Veda, livre sacré : « L'inquiétude m'a saisi, dit l'homme, comme le loup saute à la gorge du cerf altéré qui vient boire. Arrive donc lumière, et rend la forme aux choses. Eclaircis la pâleur sinistre que je vois là-bas. *Les aurores seules nous rendent le regard lucide en nous-mêmes* ».

Ces derniers mots, si pénétrants, Rosen les traduit ainsi, en latin : *Auroræ secerunt mentes consciaf.*

Au bon ami le feu, au doux *agni* on prodiguait les caresses; dans le rig-veda on parle aussi, avec charme, de la laine délicate et chaude de la brebis du Candahar et la femme, en choisissant l'époux, lui dit avec innocence et confiance : « Je suis faible et je vais à toi. Sois bon pour ma faiblesse. Je serais toujours *Roma Sâ*, la douce brebis des Gandaras toute soyeuse, venue chez toi pour te réchauffer ». Trad. de Emile Burnouf, 136, 240.

Oui, les générations sans nombre qui nous ont précédés dans la vie ont professé que l'animal était intelligent, avait une âme, tradition divine minée par l'église depuis vingt siècles et contre laquelle nous devons réagir sans cesse, car elle obscurcit l'entendement humain.

« Si vous regardez attentivement une fourmi au travail, a observé Huber, vous pourrez dire après chaque opération, l'opération qu'elle fera ensuite ». De cette déduction nous pouvons conclure que cette fourmi voit les choses de la même manière que nous, avec raisonnement. « Un jour qu'une fourmi inspectrice (ajoute Huber, cet homme véridique et franc) visitait les travaux, et que les travailleuses avaient, paraît-il, commencé le toit trop tôt, je la vis faire démolir le toit, élever les murailles à la hauteur convenable et faire refaire un nouveau toit avec les débris de l'ancien ». Ce fait a depuis été vérifié.

Donc ils ont une volonté ces insectes, ce ne sont pas des automates comme on a tant voulu l'établir en des thèses positivistes néantistes interminables.

Douée de souvenir, la fourmi, après un long temps, reconnaît ses anciens compagnons et leur témoigne sa joie par son langage antennal si varié, créé par elles en vue de la fourmilière où l'obscurité règne.

L'homme travaille mentalement pendant cinq heures suivies, au plus, tandis que cet insecte réuni en société, persévérant au travail, patient à l'extrême, donne un labeur quotidien de seize à dix-huit heures et manifeste à l'égard des jeunes fourmis, des soins maternels supérieurs, surtout des facultés affectives et morales; ces insectes ont la vie tenace, durable, à l'encontre des espèces solitaires qui, ne vivant pas assez longtemps pour élever leurs petits, préparent avant de mourir le nid et la nourriture nécessaires au développement de leur progéniture.

Ces existences éphémères ont la prévoyance pour règle. L'homme doit apprendre ce qu'il est en réalité, en ne méprisant pas l'oiseau, la fourmi, la guêpe, l'abeille, tous lui donnant des leçons nécessaires, absolument utiles à son entendement. Les insectes, par le cordon nerveux qui traverse leur ventre et la portion de leur ganglion encéphalique qui correspond aux impressions actuelles, et qui sont les seuls organes en jeu, est dans ce cas un simple automate, comme l'a soutenu Descartes; mais il faut se dire aussi, que la conservation des impressions perçues par les organes des sens est la fonction ou l'une des fonctions de la cellule nerveuse, et les cellules formant les ganglions nerveux sont des appareils enregistreurs qui, dans le jeu du système nerveux, font entrer comme élément essentiel, le temps.

Sans ces ganglions, une impression, instantanément, se changerait en action réflexe, mais elle est prolongée et comme telle, elle contribue aux résultats donnés par la réunion combinée d'impressions anciennes, comme de celles actuelles. Par leur action mutuelle, ces résultats sont importants à noter.

En vertu de causes génératrices, un acte intellectuel est la résultante d'un acte antérieur, et ce qui est une chimère, c'est la pensée produite *ex-abrupto* par le sujet pensant. Deux esprits placés en un milieu identique et constitués intellectuellement de même, produiraient les mêmes pensées et se développeraient d'une manière semblable ; le sens commun, cette expression vulgaire en est le résultat.

L'état de l'organisme dépend des impressions reçues à l'avance ; les conditions physiques dans lesquelles cet organisme se meut et le milieu ambiant peuvent impressionner aussi, très vivement et c'est ainsi qu'une idée peut avoir deux sortes de causes.

Les impressions reçues par les nerfs de la périphérie, s'emmagasinent dans les ganglions encéphaliques des insectes (le cerveau et ses dépendances) ; ils y conservent les autres impressions que leur ont transmises l'ouïe, l'odorat, la vue à l'aide de leurs organes particuliers. Ces images d'actes accomplis, combinés par leur action mutuelle, leur enlèvent la condition d'automates dans laquelle l'action est instantanément suivie de la réaction. L'action du centre nerveux dépend de l'oxydation, cette condition chimique indispensable à tout animal, quelque degré qu'il occupe dans l'échelle zoologique.

Ne voit-on pas l'appareil nerveux perdre sa puissance chez l'homme, si l'afflux de son sang perd un instant son cours régulier et ce cours augmenté plus qu'à l'ordinaire, devenir plus énergique, ce qui arrive en respirant du protoxyde d'azote. Diminué, l'afflux du sang s'amoindrit relativement et dans les deux cas, l'homme cherche le sommeil, ce pondérateur bienfaisant de ses forces.

L'œil est l'organe de l'espace, l'oreille celui du temps, idées spéciales auxquelles se relient toutes les perceptions extérieures à notre organisme ; le toucher ne peut nous donner, du temps et de l'espace, la perception si parfaite que nous procurent l'ouïe et la vue.

L'expérience nous ayant prouvé combien une surface inorganique conserve des impressions telles que celles de la photographie sur une plaque sensibilisée, nos ganglions visuels, si vivants, sont spécialement organisés pour enregistrer les images extérieures ; nous avons en nous un réactif tout puissant, le souvenir des choses passées, qui fait renaître ces images sous l'action de notre volonté.

Tel acte commis il y a dix et vingt ans se représentera à notre œil intérieur, si notre moi évoque cet acte, et il le retrouvera inscrit sur la plaque sensible cervicale qui entoure le cerveau, avec ses phases les plus minutieuses du milieu où il s'est passé, avec le paysage, les gens qui y participèrent, le son de leur voix, la couleur des êtres et des choses. Le passé devient présent.

Le corps astral, ou le périsprit d'Allan Kardec, ou la force extériorisée du colonel de Rochas trouveraient ici leur place naturelle ; ils prouveraient que ce double de notre corps, qui meut notre organisme et met en action la circulation sanguine, est aussi une plaque sensible admirable qui enregistre nos actes, ceux qui méritent d'être retenus dans nos souvenirs ; lorsque l'esprit abandonne le corps charnel dont il s'est servi pendant son incarnation, il emporte, fatalement et logiquement son double, son périsprit, sa plaque sensible et dans l'au-delà sa volonté, puissant réactif, y fera renaître toutes les images enregistrées. Comme un comptable il retrouvera, par doit et avoir, le bilan de son passé, selon l'expérience acquise par ses vies successives ; l'esprit fera son choix et dans une incarnation nouvelle, il sera l'émanation simple et naturelle de ce qu'il a su se préparer, en savoir, en moralité, en sociabilité.

L'homme est l'artisan de son devenir, absolument et cela est logique ; à lui de le bien préparer, en esprit de justice, épris d'amour et de solidarité. Dans son double, cet arcane silencieux, il y a, nettement inscrites, les images micrographiques de tous nos morts et la représentation de toutes les scènes auxquelles nous avons pris une part active. Tout en nous suggère cette vérité : Notre éternité et la vie future. Le mécanisme périsprital nous offrant sans cesse l'évidence salutaire de la réalité de l'avenir, nous conduit insensiblement, invariablement, à la croyance en la venue des fantômes de nos bien-aimés, à la croyance souverainement consolante de l'impérissable.

L'animal automate est celui qui n'a pas encore de mémoire et n'ayant pas d'organes propres à enregistrer les impressions reçues, il doit, en allant, acquérir cet organe supérieur ; il l'a bien, mais embryonnairement. Il faut lui donner le pouvoir de réception des actes accomplis, si rudimentaires soient-ils en montant, peu à peu, tous les degrés de l'échelle zoologique, en s'intellectualisant toujours plus.

Sur cette échelle, l'organe enrégistreur est complet chez l'homme, il a le souvenir, les influences passées et présentes ; sa raison est déterminée par l'expérience acquise, il accroît sa vie individuelle d'une manière continue dans la vie sociale.

L'insecte supérieur a le langage des antennes, le terrien la parole; l'humanité en ses débuts fut réduite au langage antennal pour transmettre la connaissance d'un individu à un autre ; la tradition seule, transmettait verbalement à une génération les pensées de celle qui l'avait précédée dans la vie terrienne, et ainsi était influencée une manière générale de voir ou de penser. L'écriture seule put alors donner de la durée et de l'extension aux souvenirs. La civilisation ne put se bien développer qu'avec l'imprimerie, cette diffusion populaire du langage écrit et dès lors, toute idée fut conservée, la race humaine gravita vers son unification.

L'esprit dort dans la pierre, rêve dans l'animal, s'éveille dans l'homme, a dit un grand poète allemand, ce qu'avait exprimé avant lui notre Bernard Palissy.

Le monde des insectes c'est l'infini vivant ; la forêt le révèle, ce monde muet qui tant veut parler au monde supérieur si l'on sait écouter sa voix éloquente. Considérez cette équarisseur de grès, en pleine forêt, qui répand autour de lui tant de fragments et de poussières, un vrai champ de ruine dont s'emparent avec vigueur les végétaux et une multitude d'animaux ; ils en font une terre à leur usage et la nature leur sourit, car elle se réjouit en constatant que cette substance emprisonnée dans le grès depuis trénte ou quarante siècles revienne à la mobilité de la vie universelle. Il y a, là, un monde de mystères et de ténèbres, le grand fleuve vivant des métamorphoses.

(*A suivre*) P. G. LEYMARIE.

PSYCHOGRAPHIE (1)

(*Suite*).

M. George H. Adshead, de Derby, qui a eu toutes les facilités pour faire des expériences avec ce médium, rapporte, à la date des 17 et 18 septembre 1876, un cas très remarquable et de même nature que ceux dont nous nous occupons ici. La séance avait lieu Uttoxeter Road, 27, Derby ; la lumière fournie par des becs de gaz était suffisante. M. Oxley, de Manchester ; Mme Ford ; M. W. C. Adshead, de Belper ; M. et Mme G. H. Adshead, de Derby, étaient présents.

Laissant tout-à-fait de côté les autres phénomènes, je signalerai les deux cas suivants de psychographie, survenus chacun dans une de ces séances. M. Adshad ayant apporté une boîte, la plaça sur la table. Une feuille de papier sur laquelle chacun des membres présents apposa ses initiales fut déposée, avec un crayon de mine de plomb, dans la boîte, qui fut attachée avec soin par des rubans noués et scellés à chaque entrecroisement. Quand la boîte fut ouverte de nouveau on trouva sur le papier les diverses phrases dictées par les membres présents.

Après cela, M. Adshead nettoya une ardoise, posa sur elle un bout de crayon et l'introduisit sous la table, en l'appliquant fortement contre la face inférieure de la tablette. Monck la tenait par l'autre extrémité. Voici comment M. Adshead raconte ce qui survint alors :

« Nous demandâmes que les phrases suivantes fussent écrites sur la face supérieure de l'ardoise : Les choses anciennes ont disparu. — Bienheureux sont ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu. — On entendit alors le

(1) Voir la *Revue* de novembre 1900.

crayon écrire et l'on trouva les phrases ci-dessus tracées en caractères clairs et nets.

On répéta l'expérience et cette fois ce fut M. Oxley qui tint l'une des extrémités de l'ardoise. On entendit encore le crayon écrivant et l'on trouva sur la face restée nette les phrases proposées par un des membres de la réunion. Mon frère n'abandonna pas un seul instant l'ardoise depuis le moment où, après l'avoir nettoyée, il l'introduisit sous la table, jusqu'au moment où il l'en retira couverte d'écriture. M. Oxley affirme également qu'il observa les mêmes conditions. L'un et l'autre sentirent le Dr Monck tirer vigoureusement sur l'un des bouts, tandis qu'ils faisaient un effort égal sur l'autre bout, de telle sorte qu'il était tout à fait évident que l'une des mains du docteur n'était pas libre et que l'on voyait l'autre posée sur la table.

Deuxième séance, le 18 septembre. — Huit personnes étaient présentes : trois dames et cinq messieurs. Une dame que le Dr Monck n'avait jamais vue, tenait une ardoise que lui avait passée un des assistants. Elle l'examina avec soin, et la trouva parfaitement nette : il ne fut plus possible de retrouver le fragment de crayon d'ardoise qui était déposé sur la table quelques minutes avant le début de la séance. Un des témoins émit l'idée que la preuve serait excellente s'il était fait usage d'un crayon de mine de plomb.

En conséquence on place un crayon de mine de plomb sur l'ardoise et la dame les tient sous la table. On entend aussitôt le bruit de l'écriture et en quelques secondes un message se trouve tracé, remplissant tout un côté de l'ardoise. Les caractères sont écrits en mine de plomb, ils sont fort ténus et fort nets et traitent d'une question strictement privée. On trouve dans ce cas trois éléments de preuve : 1° L'écriture a été obtenue sans qu'aucun médium ni aucune personne autre que la dame en question ait touché l'ardoise, depuis le début jusqu'à la fin ; 2° elle fut écrite à la mine de plomb, sur la proposition spontanée d'une autre personne également étrangère au médium; 3° elle a servi à transmettre un message convaincant, traitant d'une question tout-à-fait privée. Le Dr Monck ne toucha même pas l'ardoise, depuis le commencement jusqu'à la fin. »

M. E. H. Valter, Belgrave Road, 51, Birmingham, constate le même résultat. La production de l'écriture pendant la durée du phénomène a été constatée par les sens de l'ouïe et du toucher.

« Le Dr Monck demanda que l'une quelconque des personnes présentes voulût bien essuyer une petite ardoise pliante. Ceci fait, il posa un petit fragment de crayon d'ardoise entre les lames de l'ardoise et la referma. Il la posa ensuite sur la tête de l'un des assistants et demanda aux autres d'y imposer les mains, de façon à bien s'assurer qu'on ne l'enleverait pas. Les personnes présentes entendirent alors le crayon qui écrivait entre les lames, tandis que la personne sur la tête de laquelle l'ardoise était placée pouvait

en même temps sentir la pression exercée par le crayon en écrivant. Le temps employé à écrire le message ne fut que de quelques secondes, beaucoup moindre en tous cas que celui qu'il eût fallu à une personne quelconque. Cette manifestation se produisit en pleine lumière, de telle sorte que tous les mouvements du Dr Monck purent être observés d'aussi près que possible. Voici quelques-uns des messages transmis ainsi. Les mots soulignés ou écrits avec une capitale étaient ainsi sur l'ardoise.

« La vérité est *carrée en tous sens* et ne peut être *déplacée* ».

« Saml. »

« La Vérité est Grande et doit l'emporter ».

« Saml. 21 août 1876. »

« Nous vous aimons et vous accompagnons partout, recherchant votre bien et coopérant activement avec vous dans chaque bonne parole et chaque bonne action. »

« Saml. Mardi soir, 22 août 1876 ».

« Il est aussi difficile d'enlever à l'humanité la croyance dans la réalité des relations avec le monde des Esprits, que d'enlever la lumière du jour de cette chambre ».

« Saml. Mardi matin, 22 août 76 ».

Cette dernière communication fut donnée le 22 août au matin. Nous venions justement de faire remarquer entre nous que l'éclat des rayons du soleil étaient plutôt gênants, de telle sorte que le message venait à propos. Beaucoup d'autres messages furent transmis, dont quelques-uns écrits sur des feuilles de carnet marquées par tous les assistants, de façon à s'assurer que d'autres feuilles ne pourraient y être substituées et c'est dans ces conditions que des messages furent donnés en pleine lumière, tandis que les mains du Dr Monck restaient parfaitement en vue. »

Ces messages ou écrits étaient quelconques et je n'attribue aucune importance à leur sens. Je me borne à fixer mon attention sur le fait même de leur production et je renouvelle l'expression de mon désir de voir résolue la question suivante : *Comment* l'écriture peut-elle se produire dans ces circonstances ? Dire que le contenu des communications est inepte ne fait pas que le fait de l'écriture n'existe pas. Par quelle méthode est-elle produite ?

Je n'ai jusqu'ici parlé que de Slade et de Monck comme agents de transmission de cette force et comme les psychistes dans la présence desquels se produisent les phénomènes. Quoique, grâce à leur supériorité en présence du public, ils soient capables de nous fournir les preuves les plus précieuses, il ne faudrait pas supposer qu'on ne trouve pas chez certains autres d'abondants exemples de faits de même nature. Il m'est fort difficile de rapporter des cas dans lesquels les Psychistes n'agissaient pas en public. Pour de

graves raisons des dames et des messieurs ne vont pas exposer volontiers ce qui les concerne à la curiosité d'un public qui, trop fréquemment, accueille les informations qu'on lui fournit avec un regard sceptique ou une insinuation d'erreur ou d'imposture. Lorsque les faits en eux-mêmes seront suffisamment admis pour qu'une profession de foi dans leur réalité cesse d'être une tare aux yeux de la société ou une présomption d'affaiblissement intellectuel, bien des personnes se hasarderont à apporter leur témoignage. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils ne le fassent pas encore, mais les faits n'en existent pas moins, quoique l'on ne puisse les invoquer comme preuves. Ils se produisent dans l'intimité de la vie privée; ils sont constatés par beaucoup de familles, au sein desquelles aucun étranger ne peut être admis et où rien ne vient aider à l'évolution des phénomènes.

Je possède les récits d'expériences faites avec deux psychistes américains et je vais les apporter ici en confirmation des précédents. Le premier est dû à l'honorable J. L. O' Sullivan, récemment ministre américain près de la cour de Portugal, qui expérimenta avec Mme Harman de San Francisco. La faculté de provoquer les phénomènes se développa chez elle dans l'espace de trois semaines et fit des progrès extrêmement rapides. Il est bon de remarquer que le bruit produit par l'acte de l'écriture était différent de celui que l'on entendait avec Slade, quoique le bruit produit par l'écriture cursive pût être reproduit à volonté.

Voici le récit de M. O' Sullivan :

« Le mode opératoire était le suivant : L'ardoise préalablement lavée et essuyée, portant un morceau de crayon d'abord très petit comme ceux de Slade et plus tard beaucoup plus grand, pour obéir à une indication reçue, était tenue sous une table ordinaire, à quelques pouces au-dessous de sa face inférieure. Mme Harman tenait un des coins entre le pouce et les autres doigts, tandis que je tenais légèrement entre les miens le coin opposé en diagonale. Nos mains libres reposaient sur le plateau de la table. Dans ces conditions il est bien clair que si elle avait relâché ses doigts pour leur faire faire toute autre chose, l'ardoise fût immédiatement tombé à terre, tant je la tenais légèrement.

« Bien plus, je demandai une fois que l'on me touchât la main et il me fût répondu d'étendre ma main toute grande sur la surface de l'ardoise. Je le fis et en ce moment l'ardoise n'était plus supportée que par le coin tenu par Mme Harman. Ma main fut alors touchée, caressée, maniée, une bague me fut enlevée du petit doigt et, à ma demande jetée sur l'ardoise, puis reprise et passée de nouveau à mon doigt, malgré la petite difficulté pour franchir l'articulation.

« A plusieurs reprises le médium tint l'ardoise posée à plat sur la paume étalée de sa main et me demanda d'étendre ma main au-dessous de la sienne

dont le dos reposait alors dans la paume de la mienne, les deux mains se trouvant de la sorte unies pour maintenir l'ardoise à un ou deux pouces au-dessous de la face inférieure de la table. Ces deux façons de tenir l'ardoise constituaient bien certainement les deux éléments de preuve les plus efficaces pour démontrer l'impossibilité absolue pour le médium, soit de toucher ma main, d'enlever ma bague, soit d'écrire aussi abondamment que nous le verrons bientôt. A coup sûr, rien de tout cela n'a pu être exécuté par la main d'un mortel. J'étais seul dans la pièce avec le médium, la table était une table toute ordinaire, posée sur un tapis d'une seule pièce. Est-ce que le Dr Carpenter trouve que cela rentre dans les fonctions de la *Cérébration inconsciente ?*

« Il y eut encore dans notre façon de procéder un autre point par lequel nous avons différé du procédé du Dr Slade. Tandis que l'ardoise était sous la table, nous n'avons pas entendu le grattement du crayon pendant qu'il écrivait, *mais une succession précipitée de petits coups sur l'ardoise*, qui pour tout le monde aurait rappelé le crépitement de l'électricité. Ensuite on entendit trois grands coups et le bruit de la chute du crayon sur l'ardoise comme signal de la fin de l'opération. On retirait alors l'ardoise et on y trouvait le message toujours nettement écrit. Cependant comme je faisais une fois remarquer combien ce phénomène différait de celui que l'on observait avec Slade et avec Mme Francis, autre médium écrivant sur l'ardoise, à San Francisco, la première fois que le phénomène se reproduisit, on entendit d'abord la rapide succession de petits coups, puis le bruit du grattement d'un crayon écrivant comme pour prouver qu'ils pouvaient à volonté produire aussi facilement l'un que l'autre procédé.

« Il est à noter que les communications d'une certaine étendue devaient être données en plusieurs fragments ; même il arrivait souvent qu'une phrase devait être partagée par le milieu. Le signal d'arrêter était donné, comme pour se reposer et reprendre des forces. On en verra plus loin des exemples. Il était rare que plus de vingt à vingt-cinq mots fussent tracés sans un temps d'arrêt suffisant pour me permettre de lire, d'effacer, de nettoyer l'ardoise et de la réintégrer dans sa position sous la table. On eût dit qu'il s'écoulait du bras du médium une force quelconque, analogue à l'électricité, pour charger l'ardoise et le crayon d'une sorte de pouvoir spirituel, qui créait les conditions grâce auxquelles les mains des esprits devenaient capables d'agir. Je répète qu'il est absolument certain qu'aucune main mortelle n'est intervenue et n'aurait pu intervenir. »

Dr Dusart.

LE RÊVE DU MARÉCHAL BLUCHER

Le maréchal Blucher, prince de Wahlstadt, général en chef des armées prussiennes pendant les campagnes de 1813, 1814 et de 1815, se retira, après la bataille de Waterloo, dans une magnifique maison de campagne qu'il affectionnait beaucoup, à Kreblowitz en Silésie ; il y menait une vie tranquille et retirée.

Malgré plusieurs lettres d'invitation de Frédéric Guillaume III, le maréchal Blucher refusait obstinément de se présenter au palais du roi.

Après de longs pourparlers, et de vains efforts du souverain pour l'attirer à la cour, Frédéric Guillanme alla faire une visite à son général favori à Kreblowitz ; il le trouva bien portant mais plongé dans une profonde tristesse. Le roi le questionna sur les causes de cette tristesse ; Blucher lui raconta ce qui suit :

Lorsque jeune encore il servait dans un régiment de hussards, en Suède, il fut fait fait prisonnier par les Prussiens, à la bataille de Suckow, le 29 août 1760. Ayant demandé l'autorisation d'aller visiter sa famille, elle lui fut accordée, à la condition d'accepter un emploi dans l'armée prussienne, dans le régiment de Belling. Blucher consentit, obtint la permission et partit en Silésie. Arrivé devant la maison paternelle, il appela à plusieurs reprises, et ne recevant pas de réponse, il se décida à enfoncer les portes ; il courut à la chambre de son père et le trouva, ainsi que sa mère et ses frères, profondéments affligés. Tous refusèrent ses caresses avec indignation.

Blucher se jetta alors aux genoux de sa mère et voulut l'embrasser, mais à peine avait-il touché sa main que les vêtements qu'elle portait tombèrent, et Blucher ne trouva dans ses bras qu'un squelette.

Il entendit alors des rires moqueurs et sa famille disparut dans l'espace.

« Sire, ajouta le maréchal, voilà juste trois mois, j'ai vu en rêve cette scène se reproduire, exactement... Mes parents et mes frères m'ont dit alors : « Nous nous rencontrerons une autre fois, le 11 août... mais nous sommes aujourd'hui au...

A ces mots le maréchal pâlit, se renversa sur le dos du siège sur lequel il était assis, et lorsque Frédéric Guillaume s'approcha de lui, il ne trouva qu'un cadavre.

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES (*Suite*).

Palmoscopie. — Divination tirée des palpitations ou secousses des parties de la victime égorgée pour le sacrifice et que l'on comptait sur les doigts de la main d'où le terme de *Palmicum* (1) employé également pour ce genre de divination qui faisait donc partie de la science augurale.

Palomancie. — Divination analogue à la Rhabdomancie (voyez ce mot) ou Divination à l'aide d'un bâton.

Parthenomancie. — Divination au moyen de laquelle on s'assurait si une jeune fille était ou n'était pas vierge. — C'était aussi une divination tirée des signes mêmes de la virginité, de la membrane hymen.

Pégomancie. — Divination au moyen des Sources ; on utilisait plusieurs modes de divination ou plutôt de consultations, mais le plus répandu consistait à jeter dans le creux de la source ou sur ses bords des poteries à goulots et le devin étudiait la manière dont l'air des poteries s'échappait de ces goulots, de la forme et du nombre de bulles qu'ils fournissaient ;

On utilisait également la surface des eaux, comme miroir, et Pausanias nous apprend qu'on y lisait ainsi l'avenir et que la Pégomancie tenait chez les Grecs le milieu entre la captromancie (divination par le miroir), et l'hydromancie (divination par l'eau) puisque ce genre de divination consistait à faire flotter un miroir attaché à l'aide d'une cordelette sur la surface des eaux de Patras. — Quand sur la surface des eaux le devin voyait soit l'image d'une personne vivante, soit celle d'un mort, il prédisait au consultant une bonne santé ou la mort. Nous ne pouvons insister ici dans une œuvre très synthétique, mais la divination au moyen de l'eau renferme des données extrêmement curieuses.

Pératoscopie. — Divination qui consistait à inspecter les airs et la forme des nuages.

Petchimancie. — Divination accomplie au moyen des vergettes ou des brosses d'habits ; quand ceux-ci ne peuvent se vergetter, le vulgaire croit voir à cela un signe de pluie.

Pettimancie. — Divination au moyen de dès agités dans un cornet et que l'on rejette sur un plan quelconque.

Phillomancie, voir le terme suivant.

Phillorhodomancie. — Divination appliquée surtout par les Grecs de l'antiquité au moyen de feuilles de roses ; on la pratiquait de diverses manières, l'une d'elles consistait à placer sur le front une feuille de rose bien

(1) Cic. — *De fat* 5. — *Tusculum* I V, 7. — Suetone, *Tit* 2. — Juvénal, *satire* IV 581. — Vell. Paterculus, II, 24.

concave et qu'on frappait ensuite avec le plat de la main pour lui faire rendre un bruit. — Ce dernier mode se nomme PHYLLOMANCIE.

PISOMANCIE. — Divination au moyen de pois secs qu'on lançait sur une surface quelconque et suivant la manière dont ils tombaient, le devin tirait des présages.

PNÉOMANCIE. — Divination accomplie en regardant des objets apparaissant dans un horizon, oiseaux, chevaux, navires, etc.

PSÉPHOMANCIE ; Psephos. — Divination au moyen de cailloux qu'on enterrait dans le sable humide et qu'on déterrait ensuite, l'humidité produisait sur leur surface des sortes de dessins, marques ou signes, desquels le devin tirait ses pronostics.

PSYCOMANCIE. — Évocation des âmes, des Esprits ; ce terme est donc synonyme de NÉCROMANCIE (voy. ce mot).

PTARMOSCOPIE, — Divination pratiquée en observant divers modes d'éternuements, leur force, leur fréquence etc,, etc.

PYROMANCYE. — Divination pratiquée au moyen du feu, en grec πυρεπυρός. Ce genre de divination aurait été imaginé par Amphiarus.

RAPSODOMANCIE. — Divination qu'on accomplissait au moyen des Rapsodies, c'est-à-dire qu'on tirait au sort dans le livre des Rapsodes, principalement dans les livres d'Homère et de Virgile. On ouvrait ces livres au hazard et le premier vers qui se présentait à la vue du devin était considéré comme un oracle venant des Dieux mêmes. — On dit aussi STOICHEIOMANCIE.

RÉGALOMANCIE — Divination pratiquée à l'aide d'osselets, de billes. de petites balles, etc.

SCIAMANCIE ou SCIOMANCIE. — Divination par le simulacre du corps évoqué, afin d'apprendre les choses de l'avenir. — La Sciomancie est donc une subdivision de la NÉCROMANCIE.

SPODANOMANCIE ou SPODOMANCIE. — Divination en usage dans l'Antiquité et pour laquelle on utilisait les cendres des sacrifices ; encore aujourd'hui, ce genre de divination est pratiquée dans quelques parties de l'Allemagne mais en se servant des cendres de foyers ordinaires.

Voici comment se pratique ce mode de divination : Avec le bout de l'index, on écrit sur la cendre exposée en plein air, ce que le consultant désire connaître ou savoir. On laisse aux cendres aspirer l'humidité de la nuit et le lendemain matin, ce qui reste des caractères tracés ou ce qui en a disparu, sert au devin à tirer des conclusions.

STERNOMANCIE. — Divination à l'aide du sternum, du ventre, bien souvent le sternomancien n'est qu'un simple ventriloque.

STOICHEIOMANCIE, voy. RAPSODOMANCIE.

STOLISOMANCIE. — Divination au moyen des accidents qui peuvent survenir dans la manière de s'habiller, un bas ou une chaussette mis à l'envers, un

soulier droit mis au pied gauche etc., tous les accidents de ce genre servent au devin à tirer ses pronostics.

SYCOMANCIE. — Divination au moyen des feuilles de figuier, elle se pratique de diverses manières.

TÉPHRAMANCIE. — Divination accomplie au moyen des cendres qui provenaient des victimes des sacrifices. — Il ne faut pas confondre ce terme avec ceux de SPODOMANCIE et SPODANOMANCIE ; voy. ces mots.

TÉRATOSCOPIE. — Ce mot ne désigne pas, comme l'ont dit certains auteurs une forme ou un mode particulier de divination, mais la Divination toute entière aux prises avec le Merveilleux.

Par exemple, le devin tire de certains présages, des spectres ou de fantômes qu'il voit ou qu'il entend seulement dans les airs. — Il en tire également de certains accouchements monstrueux, de pluies de petites pierres ou de sang, des batailles et des combats d'armées aériennes fantastiques, dont on entend seulement le cliquetis des armes dans les nuées, etc., etc.

Pistorius (De la Magie chap. X) attribue à ce terme l'action de rendre des oracles dans un air conjuré.

D'autres auteurs considèrent la Tératoscopie, comme une subdivision de l'Aéromancie, car c'est dans l'air qu'on entend les bandes des cavaliers armés, des guerriers, des combats et des chasses merveilleuses aériennes, etc. ; d'après les mêmes auteurs, les présages que le Devin tire des comètes et des météores sont autant de faits relevant de la Tératoscopie.

TIROMANCIE. — Divination qu'on tirait par divers moyens en employant des fromages.

URANOMANCIE. — Divination par l'inspection des astres. — Ce terme est donc synonyme de ASTROLOGIE (voyez ce mot) mais avec une acception beaucoup plus restreinte.

VERRE D'EAU. — Variété de divination de la *Lecanomancie*, de la Captromancie et de l'hydromancie, en effet, ici le bassin ou vaisseau est remplacé par un verre d'eau.

Ce mode de divination remonte à la plus haute Antiquité, puisque c'est à l'aide d'une coupe remplie d'eau que du temps de Joseph, intendant des Pharaons, que les Devins et les Magistes prédisaient l'avenir. De nos jours, il existe des mediums au verre d'eau ; l'un d'eux, la regrettée Antoinette Bourdin a écrit des romans et un traité : Le medium au verre d'eau, qui est devenu fort rare.

Une carafe d'eau servait à Cagliostro pour le même genre de divination. On peut utiliser de même les boules de verre et mieux les boules de cristal, des surfaces métalliques brillantes planes, convexes ou concaves. — Voir *supra* HYDROMANCIE, LÉCANOMANCIE et PÉGOMANCIE.

XILOMANCIE et XYLOMANCIE. — Divination pratiquée à l'aide de fragments de

bois. Le devin examine la juxtaposition des fragments qu'il rencontre sur son chemin, leur combustion, celle de branchages ou les bois qui brûlent dans un foyer.

Comme on peut voir par ce qui précède, les modes de Divination sont aussi nombreux que variés et nous ajouterons que bien qu'ayant énuméré un assez grand nombre de divinations (102 exactement) nous sommes loin de prétendre de les avoir tous énumérés, car suivant le medium ou devin les matières et les moyens sont très-divers ; ainsi nous avons vu très-souvent plus de cent fois peut-être un excellent medium, une dame lire le passé, le présent et l'avenir dans un petit verre de chartreuse ; c'est on le voit une variété du medium au verre d'eau. — Et combien d'autres modes encore pourrions nous ajouter à la longue nomenclature qui précède, mais il faut savoir se borner, ne serait-ce que pour justifier notre prétention de faire une *Petite Encyclopédie synthéthique.*

CHAPITRE IV

Des Oracles et des Sibylles

Chez tous les peuples et dans tous les temps, l'homme a pensé qu'une Providence veillait sur lui et cela d'une manière constante, afin de le protéger et l'avertir aussi de ses destinées. De là, les bons et les mauvais présages que l'homme s'est efforcé de tirer de l'apparition de météores, ou autres corps célestes, ou de la rencontre d'objets divers, animés ou inanimés.

Le nombre des présages, dont on peut tirer des signes pour prédire l'avenir est incalculable. Dans le précédent chapitre, nous avons vu combien étaient nombreux les modes de Divination ; le nombre des Oracles est de même très considérable. L'Antiquité a eu des Oracles célèbres en très grand nombre et ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître la Divination et les Oracles dans l'Antiquité, n'auraient qu'à étudier le bel ouvrage de Boucher Leclercq sur la matière. C'est là un véritable monument et jamais aucun auteur ne saura faire mieux, ni plus complet.

Pour nous, notre étude doit être infiniment plus modeste, cependant nous espérons donner à nos lecteurs un enseignement suffisant sur la question.

Depuis que le monde existe, les hommes ont toujours eu des oracles ; ils ont toujours entendu des voix mystérieuses sortir des sanctuaires ou de la statue d'un Dieu et parler en son nom. — En d'autres circonstances, le Dieu s'est servi directement de l'organe d'un devin (homme ou femme) pour révéler l'avenir. Nous n'avons pas à nous occuper ici des fraudes qui ont pu être faites ou qui l'ont été dans les temples, mais nous devons affirmer que des *médiums entrancés*, ce qu'on nommait dans l'Antiquité des *Pythonisses*

ont réellement prophétisé sous l'influence d'un Esprit quelconque. C'est là un fait indubitable ; aussi ne saurait-on le mettre en doute.

Qu'il y ait eu des fraudes et des abus ? C'est bien certain, mais ceci ne peut faire douter un instant de la réalité des oracles.

Nous ajouterons que les moyens ou agents physiques employés pour provoquer une exaltation passagére, loin d'être des moyens de fraude étaient au contraire un des modes sûrs de provoquer des révélations, des prophéties.

Ainsi de nos jours encore, des peuplades sauvages se procurent une ivresse prophètique, en respirant la fumée de résines ou de certaines plantes psychiques, beaucoup de tribus utilisent dans ce même but la fumée du tabac.

Des peuplades de l'Océanie emploient la *Cava*, sorte de boisson énivrante. Les Kamtchadales utilisent une sorte de champignons vénéneux qui produit des effets aussi énergiques que rapides.

Les Oracles anciens les plus célèbres étaient ceux de Dodone, de Jupiter Ammon, de Delphes, de Trophonius et d'Apollon Clarien. Pour consulter les oracles, il fallait avoir un certain courage. Pausanias nous a conservé les pratiques qu'il fallait employer pour interroger la Divinité. On commençait par adorer la statue du Dieu, puis on descendait dans une sorte de caveau ou grotte, qui affectait la forme d'un four et le consultant devait s'être muni d'une boule de pâte pétrie avec du miel. Il glissait ainsi dans la caverne ou grotte où il était entraîné au fond par une force inconnue. Alors l'oracle lui était révélé, soit par la vue, soit par l'ouïe, ou encore par les deux organes à la fois; souvent le consultant au sortir de ce lieu sombre prophétisait.

De tous les Oracles de l'Antiquité, le plus célèbre était celui de Delphes; l'emplacement sur lequel s'éleva le temple fut découvert par des chèvres qui furent étourdies par l'air asphyxiant que dégageait en cet endroit la terre.

L'oracle était rendue par une femme dénommée *Pythie*, qui rendait des oracles en vers, au nom d'Apollon Delphien. Elle était assise sur un trépied placé tout près du sanctuaire et les jambes écartées de façon à recevoir *intérieurement* les vapeurs qu'exhalait le sol, vapeurs qui passaient à travers des dalles percées de trous.

Peu de temps après que la Pythie était montée sur son trépied, une sorte de frénésie, d'exaltation s'emparait d'elle, et lui permettait de prophétiser plus ou moins longuement, suivant sa force de résistance et son tempérament.

Ses vers bien qu'inspirés, étaient parfois médiocres, ce qui fournissait le prétexte à des railleries que ne manquaient pas d'adresser au Dieu les philosophes Epicuriens. Enfin nos lecteurs n'ignorent point que parfois les réponses de la Pythie étaient si ambigues qu'on n'y comprenait pas

grand'chose, ou qu'on pouvait les interpréter de plusieurs manières à la fois.

Hérodote qui donne une commune origine aux Oracles de Dodone et de Jupiter Ammon, nous montre par là qu'il existait une ancienne révélation commune à ces deux oracles. Il paraît en effet, que les voix prophétiques n'étaient perçues au milieu des chênes de la forêt de Dodone, qu'après avoir entendu une violente percussion exercée sur les vases d'airain suspendus aux arbres.

Cette tradition sur les oracles est une des plus anciennes que l'on connaisse, car nous possèdons fort peu de détails sur les oracles rendus dans les cryptes égyptiennes ; nous savons cependant que dans le temple de Sérapis, les malades qui consultaient le Dieu sur leurs maladie, recevaient en songe la réponse c'est-à-dire la recette du remède qu'ils devaient faire pour obtenir leur guérison.

Nous ne connaissons pas d'oracles chez les Hébreux ; mais un grand nombre d'Archéologues pensent que les enfants d'Israël, à une certaine époque de l'année se plaçaient dans le temple auprès du Propitiatoire et qu'ils entendaient une voix mystérieuse qui rendait de véritables oracles.

Nous avons mentionné naguère Hérodote, nous dirons ici que le même auteur nous apprend qu'au huitième étage de la Tour de Bélus à Babylone, se trouvait un lit magnifique sur lequel venait chaque nuit reposer une femme choisie par le Dieu.

L'oracle de Saturne à Alexandrie était très renommé et c'était Tyrannas, le prêtre intermédiaire du Dieu qui désignait les femmes qui devaient recevoir du Dieu, l'oracle.

Disons qu'en général, les oracles n'étaient le plus souvent qu'inspiré par les prêtres et ne reposaient dès lors, sur aucune observation physique ou physiologique, sur aucune méthode précise.

Le grand art oraculaire, consistait à faire dire à la Pythie des réponses assez ambigues, afin de pouvoir les utiliser aux fins et désirs des prêtres du temple.

Sur les Sibylles.

L'origine des Sibylles est environnée de mystères, quelques auteurs de l'Antiquité (Platon et Aristote entre autres) parlent bien de ces merveilleuses Prophétesses, mais ils ne nous apprennent point leur origine.

Selon Varron, on ne compterait que dix sybilles mais en réalité, il en a existé douze comme nous le verrons à la fin de ce qui les concerne. Celle qui jouissait de la plus grande célébrité c'était la *Sibylle de Cumes*, qui écrivait ses prophéties au dire de Virgile sur des feuilles qu'emportait le vent. C'est cette Sibylle qui vendit à Tarquin les *Livres Sibyllins* qu'on ne consultait que lors des grandes calamités publiques.

Il était défendu sous peine de mort de donner copie des livres de la Sibylle de Cumes, qu'on dénomme également Amalthée, Démophile et Hérophile. — On a fait circuler un grand nombre de prophéties plus ou moins apocryphes, qu'on a attribuées aux Sibylles. Mais nous savons positivement que les livres Sibyllins ont été détruits, ils étaient au nombre de 9 ; 6 furent détruits par la Sibylle elle-même, parce que par deux fois ils avaient été refusés et que chaque fois, elle en brûlait trois; enfin les trois derniers auraient été détruits sous Sylla. Ce fut une grande perte pour la science historique, car ces livres renfermaient des poêmes, cosmogoniques et historiques relatifs à l'origine des Étrusques, qui après les Celtes étaient le plus ancien peuple de ce qui fut plus tard l'Europe. — Bien que les livres Sibyllins aient été détruits sous Sylla ; on en brûla encore (les derniers dit-on) sous Honorius. Ceux-ci ne devaient être que des copies ou même des contrefaçons, nous ne savons rien de positifs à cet égard, si ce n'est que ce fût par les ordres de Flavius Stilico, beau-père d'Honorius, qu'ils furent brûlés en l'an 399.

Les Druidesses qui avaient leur principal collège dans l'île de Sein passent pour avoir été des Sibylles Gauloises, qui prophétisaient par l'inspection des eaux ou autres moyens; elles étaient en tous cas de véritables oracles vivants, qui ne prophétisaient qu'avec le secours des voies intérieures, qu'elles entendaient fort bien et qui leur inspiraient tous leurs oracles.

Comme nous l'avons dit plus haut, il a existé en réalité douze Sibylles : celle de Perse, de Lybie, de Delphes, d'Erythrée, celle de Samos et de Cumes, de l'Hellespont, de Phrygie, de Libur, dénommée Albumée, celle d'Epire, enfin la Sibylle Cimmérienne et la Sibylle Egyptienne.

En résumé, les Oracles et les Sibylles de l'Antiquité fournissaient des présages et donnaient des pronostics ; ils étaient secondés par les augures, les aruspices et les auspices.

Les augures, nous le savons, prophétisaient en étudiant le chant des oiseaux et la manière dont ceux-ci mangeaient. — Les augures et les aruspices formaient un des corps important de l'Etat, c'était un corps sacerdotal dont les décisions avaient une grande influence sur les grands événements politiques. — Les augures à l'origine de leur création n'étaient qu'au nombre de trois, par la suite, ce nombre s'accrut considérablement, mais ils portèrent toujours le *pedum* ou bâton recourbé (l'origine de la crosse épiscopale) que leur avait donné Romulus, fondateur de Rome, comme insigne de leur dignité.

Il y avait deux espèces d'augures; l'*augure* proprement dit et l'*aruspice*, qui fournissait respectivement l'augure ou prophétie qu'on tirait du chant des oiseaux, et l'auspice qui était l'inspection de leur vol. L'auspicisme

chez les Celtes au dire de quelques auteurs consistait non seulement à inspecter le mouvement des victimes destinées au sacrifice, ainsi qu'à examiner leur entrailles, mais, il aurait également interrogé les entrailles d'un homme égorgé sur l'autel. Ceci est contesté, à moins que la victime eût été un condamné à mort pour crimes ou forfait.

Disons en terminant que si d'après Caton, les augures ne pouvaient se regarder sans rire, Cicéron qui faisait partie du Collège des augures ne professait pas beaucoup d'estime pour ses collègues.

ERNEST BOSC.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION. SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(*Voir la « Revue » de novembre* 1900).

Le jour de l'anniversaire de l'avènement du spiritualisme à Kansas City, Etat du Missouri, une dame quakeresse S. C. Ely de Rosendale, a soulevé parmi les auditeurs un intérêt d'une importance considérable par la largeur de ses vues autant que par sa logique sur la doctrine de la Réincarnation. Nous en donnons ci-dessous le résumé.

Suivant elle, cette théorie n'est basée que sur des arguments captieux. Je ne puis, dit-elle, admettre qu'il soit nécessaire et utile pour le bien de l'homme qu'il ait plus d'une famille, pas plus que je ne comprends qu'il y ait progrès dans ces renaissances continues et indéterminées aux principes primitifs. Je suppose, pour un instant, que j'ai été un esprit assujetti aux lois de la réincarnation. Ma première épreuve se fit dans une famille de fermiers aisés, certain jour du mois de juin. La nature était dans toute sa splendeur ; c'était partout un rayonnement de lumières qui remplissait mon âme de délices, et mes sens aspiraient à longs traits l'air embaumé des parfums des fleurs. Mon père et ma mère étaient unis par les liens de l'amour les plus sacrés ; leur exemple et leurs conseils salutaires firent germer dans mon cœur, dès mon berceau, des sentiments d'affection et de bienveillance pour tous les êtres vivants, et les premières années de mon enfance s'écoulèrent sans larmes et sans chagrin.

Quand j'eus atteint l'âge de 15 ans, on m'envoya à l'école où je fis des progrès rapides. Malheureusement, mon maître ne connaissant pas ma nature eut le grand tort de chercher à développer mon esprit aux dépens de mon corps. Il ne me fit faire aucun exercice physique ; de sorte que ma santé ne tarda pas à s'altérer au point que je fus obligé de renoncer à mes études et que j'en mourus.

— Peu de temps après mon passage dans le monde invisible, je fis la rencontre d'un réincarnationniste qui me conseilla de retourner sur cette

terre et de m'incorporer cette fois dans une famille de gentilshommes nobles et instruits ; je suivis ses suggestions et ses conseils, mais au lieu d'y trouver la liberté et l'indépendance, je fus assujetti à toutes les exigences étroites et mesquines du grand monde ; de sorte qu'au lieu de grandir dans l'épanouissement de toutes mes facultés, mon intelligence s'étiola. J'étais le seul héritier d'une fortune immense qui devait me procurer tout le luxe et le confort des riches ; mais cette vie d'oisiveté et d'abus des plaisirs non seulement m'avait endurci le cœur et rendu égoïste, elle avait, en outre, contribué à délabrer mon organisme et conduit à une mort prématurée.

Dans ma nouvelle transmigration, je me trouvai encore une fois dans un milieu de réincarnationnistes qui me persuadèrent que la vie de cultivateur était préférable à toutes. J'eus la faiblesse de céder à leurs sollicitations, mais comme l'existence que je venais de mener m'avait rendu paresseux et incapable de tout travail, je me laissai aller à mes anciens penchants et me livrai au vagabondage le plus complet ; je m'étais persuadé que le monde me devait des moyens d'existence et que les riches devaient partager avec moi les biens qu'ils avaient en abondance.

Ces principes de socialisme m'avaient fait prendre la société en haine et pour me venger de l'injustice du sort, je tuai un de mes semblables. Comme de raison et suivant votre odieux code des lois qui est à vos yeux la plus haute expression de votre civilisation, je fus condamné à mort et pendu, (c'est ce que nous considérons, nous, comme un reste de barbarie des temps anciens. O mortels ! quelle erreur est la vôtre ! Instruisez les coupables qui ne sont que des ignorants ; mais ne les tuez pas).

Quand j'arrivai pour la troisième fois dans le monde des esprits je me trouvai de nouveau dans la même perplexité et ne sus à quel parti m'arrêter. En me voyant dans cet état d'hésitation et d'anxiété, un des réincarnationnistes me donna le conseil de passer dans le corps d'un enfant hindou. Je me laissai encore persuader et je transmigrai dans le corps d'un enfant mâle afin de jouir de tous les avantages accordés au sexe masculin, aux Indes.

Pourtant, je fus bien loin d'y trouver le bonheur; car une certaine année, le riz qui constitue la nourriture principale de ses habitants vint à manquer et je fus, avec des milliers d'autres, une des victimes de la disette qui régnait et je mourus de faim.

Pour dire la vérité, cette nouvelle épreuve de la vie terrestre n'avait amené aucun progrès dans l'évolution de mes facultés spirituelles. — J'en subis maintes autres dans la suite et d'espèces diverses ; mes parents furent tour à tour des riches, des pauvres, des saints et des pécheurs ; je devins l'enfant d'ouvriers, de mécaniciens, d'écrivains, d'avocats, de médecins, de ministres ; mais en dépit de toutes ces transmigrations qui avaient duré des milliers d'années, je ressemblais toujours à un oiseau qui essaie de

voler ayant les ailes coupées. J'avais été réincarné si souvent que j'avais perdu les traces primitives de ma famille, car d'autres enfants que moi avaient le droit de revendiquer la même parenté. Mais ce qu'il y avait de plus horrible encore, c'étaient tous ces souvenirs vagues du passé qui s'entremêlèrent et qui me firent penser et agir comme un vieillard sous des habits d'enfant.

C'était à en devenir fou. Figurez-vous, en effet, un vieil esprit âgé de plusieurs milliers d'années, assujetti dans ses évolutions sans nombre à toutes les misères et à toutes les tribulations inhérentes à l'enfance et vous pourrez vous faire une idée de l'extravagance à laquelle vous entraîne la théorie de la Réincarnation.

Certain jour, comme je récitai mon catéchisme presbytérien, un souvenir réel de la loi de l'évolution éclaira mon esprit et je me pris à rire tout haut.

On crut à un accès de folie et, en vérité, il y avait tout lieu de supposer que j'avais perdu la tête, car la doctrine de la réincarnation doit fatalement conduire à cette fin.

Ce fut alors que je fis connaissance avec un esprit plus éclairé que tous ceux que j'avais vus antérieurement ; celui-ci me conseilla de retourner une dernière fois sur terre et de m'incarner dans une famille de spiritualistes intelligents et capables de m'instruire et de me guider dans le vrai chemin. C'est ce que je fis et je n'eus qu'à me louer d'avoir pris cette détermination. Je fus élevé et grandis au sein de ma nouvelle famille, dans les principes du bien et du devoir. Quand j'eus atteint l'âge de me marier, je choisis pour compagne une femme qui eut mes goûts et ma manière de penser et de sentir. Nous étudiâmes ensemble la philosophie spiritualiste : nous organisâmes des cercles pour nous mettre en communication avec les esprits.

Notre vie s'écoula ainsi dans la paix de l'âme et l'union la plus parfaite ; et quand le moment de la séparation fut venu, nous nous quittâmes sans regret et sans douleur ; car nous savions que nos liens d'amour n'étaient pas brisés par la mort et que bien qu'étant dans un autre monde, nous pouvions encore communiquer les uns avec les autres, comme par le passé.

Tels sont les renseignements consolants et salutaires que nous donne le spiritualisme ; telles sont mes vues sur le dogme de la Réincarnation.

Prof. C. Moutonnier.

(*A suivre*).

N. D. L. R. — Il faut bien supposer que le moi de l'Esprit qui s'était tant de fois réincarné n'était qu'un crétin de premier ordre, puisqu'il n'avait rien appris !! La terre est un atelier, une école où chacun vient faire des stages divers, pour prendre des leçons de choses et connaître même le pourquoi de la vie. Or, si à chaque stage, cet esprit n'a su rien apprendre, ne rien retenir pour se faire un bagage intellectuel et moral, pour devenir peu

à peu un être toujours plus avancé en spiritualité, c'est bien la preuve que nous avons affaire à un crétin modèle; Mme la quakeresse doit être cousine de ce crétin-là, ne rien connaître de l'évolution générale des êtres, et prendre son auditoire pour une assemblée de gens qui veulent des idées toutes faites, sans contrôle. De plus, Mme E. de Rosendale n'a même pas étudié la question, puisqu'elle la traite aussi légèrement, sans logique et sans raison. P. G. L.

LES SEPT SPHERES SPIRITUELLES ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE (*Suite*) (1).

De cette manière nous consolâmes les malheureux. Les Esprits gardiens de cette sphère sont des Esprits pénitents. L'un d'eux exhorta quelques pauvres pécheurs; il leur dit :

L'Esprit gardien. — « Chers frères et sœurs, ne perdez pas courage, l'amélioration est possible. Dans une de mes existences j'étais un grand pécheur, sans foi. Je croyais à l'anéantissement. Toute ma vie fut un tissu de mensonges et de faussetés. L'idée de l'immortalité m'était fort incommode, j'attendais le néant. La mort vint me surprendre! et, en me sentant vivre après, je tombais dans un désespoir complet. Alors je sus que le néant tant désiré à cause de mes péchés n'existait pas! Ce fut affreux! C'était à en devenir fou, car je voyais toute ma vie de mensonges. Au lieu de mourir, une nouvelle vie était là et le souvenir de mon passé odieux devint de plus en plus clair et distinct. Alors je me mis à pleurer, à crier, prier, à me repentir, tant l'immortalité de l'âme m'effraya, Dieu m'entendit, je fus réincarné et c'est avec le feu des néophytes que je vivais et combattais pour Dieu, pour la foi. Oui, je mourus pour la vérité, pour Dieu, le crucifix dans les mains comme missionnaire en Chine, assassiné par les ennemis de la vérité. Oh! mort délicieuse qui délivra mon âme de ses péchés! Oh! réveil plein de bénédictions, aux pieds de mon Sauveur! Ici je continue ma mission auprès de ces pauvres frères égarés. »

A peine cet esprit eut-il fini son allocution qu'un autre, une femme, vint parler au groupe qui s'était formé. Elle disait :

L'Esprit. — « Ma vie et mon sort ressemblent fort aux expériences de celui qui parlait avant moi. Savez-vous ce que c'est qu'une vie passée dans l'étourdissement des sens, une vie de perversité et de mensonge? d'étouffer dans les péchés et les crimes? C'est moi qui fus cette personne déchue et perdue. Mes parents en sont morts de chagrin, ce qui me fit rire; je n'avais aucune conscience. Enivrer mes sens, c'était ma vie; je mourus atteinte

(1) Voir la *Revue* de mai 1900.

d'une maladie affreuse, dans la plus grande misère. Comment donc est le réveil d'un pareil Esprit dégradé, dans le monde spirite ? Bien longtemps il ne peut se réveiller, il reste attaché à la terre dans une torpeur engourdissante, ils ressent des douleurs physiques ; il a froid, faim et soif, il a toutes les sensations des sens animaux,sans pouvoir les assouvir ; ses péchés d'autrefois sont ses tourments. Il crie,supplie après du pain, après une boisson, un lambeau pour couvrir ses nudités. Un pareil être est réduit à la miséricorde d'Esprits supérieurs ; cette main pleine de bonté me fut tendue, et lentement je commençai à entrevoir l'abîme de misère dans lequel mes crimes m'avaient jetée. J'acceptai avec reconnaissance une pénitence grave et dure. Je fus l'enfant du crime ; on me porta dans la maison des enfants trouvés, qui ne comptent pas sur la terre. En grandissant j'avais peur de quitter cet asile, et je devins sœur de charité. On m'envoya avec une mission en Chine, où je mourus de la mort des martyrs, expiant mes crimes antérieurs. Je remerciai les bourreaux, qui me tuèrent d'une manière cruelle : mais je ne craignais rien,et je mourus avec courage en louant Dieu. C'est de cette manière que les Esprits qui expient profitent des morts violentes sur la terre, pour la régénération de leurs âmes ; c'est comme cela que le mal sert le bien. »

Auguste. — « Je connus un jeune homme de famille noble, qui avait ce que les hommes de science nomment la « cleptomanie » ; chez le pauvre on nomma cela toujours le « vol ». Le jeune homme volait des montres, de l'argenterie, des paletots. Les exhortations de ses parents ne servaient à rien ; ils l'envoyèrent en Amérique, ne voulant pas avoir cette honte en Europe. Le pauvre garçon mourut en Amérique, délaissé de tous. Après sa mort je priai son Esprit de me dire comment lui, homme riche, fils d'un aristocrate, pouvait voler ! Il m'écrivit par la main du médium : « Ne me jugez pas trop sévèrement. Si vous saviez quel vagabond criminel je fus dans ma vie antérieure à cette dernière incarnation, vous trouveriez que j'ai fait un grand pas vers mon amélioration. »

De la même manière se manifesta l'Esprit d'un grand dépenseur et vagabond ; il me disait : — « Ne sois pas trop sévère envers moi, Dieu a plus de charité que les hommes. Si tu savais ce que j'étais dans une vie antérieure, tu verrais le pas énorme que j'ai fait vers ma conversion. »

Vraiment, nous ne devons pas juger les malfaiteurs d'après notre vue courte et humaine. Chaque réincarnation est un degré d'amélioration, Dieu les connaît tous, ces degrés qu'il faut parcourir, et il est la justice même. Les crimes et les péchés ne peuvent s'effacer par une seule incarnation ; le penchant vers le mal ne se perd que petit à petit, en plusieurs incarnations et diverses pénitences. Les grands malheurs et catastrophes sont des moyens de pénitence. Per exemple, un homme perd toute sa fortune, pourquoi ?

Parce que, dans une vie antérieure, il vola l'argent des orphelins dont il fut le tuteur. Une dame perd ses trois petits enfants par la diphtérie, pourquoi? Parce que, dans une vie antérieure, elle fut comme directrice d'un pensionnat, la cause de la mort d'une quantité de jeunes filles qui furent empoisonnées par elle. Il faut qu'elle endure à présent la même douleur que ces pauvres parents qui perdirent leurs filles. Par les nombreuses manifestations que je reçus du monde d'outre-tombe, et par l'étude sérieuse du sort de mon prochain, je suis convaincu de l'existence d'une loi de représailles et de pénitence. J'ai appris à ne juger personne, à ne point condamner. Les crimes et les infortunes s'expliquent souvent par des crimes antérieurs et des lois de punition. La folie des idées fixes s'expliquent souvent par un souvenir trop vif d'une vie de péchés antérieurs, qui renaissent dans la vie suivante. N'accuse donc pas Dieu, pauvre âme éprouvée, tes épreuves te mènent au salut; après la mort tu reconnaîtras la bonté de Dieu dans ces pénitences salutaires. *Dieu sait* ce qu'il nous faut. Il faut qu'il y ait sur cette terre des pauvres et des riches, des malheureux et des heureux, la maladie et la santé, le crime et la vertu, des larmes et des rires, car cette Terre est une planète de pénitence, de punition et de réincarnation; tous ceux qui y naissent en subissent les lois.

CHAPITRE VI

Premier Cercle atmosphérique. — Cinquième Sphère

ATHÉES, NIHILISTES. INFLUENCE DE SATURNE. — CAPRICORNE. — VENT D'OUEST. — FEU. — MALHEURS DANS LES MINES. — MALADIES DU CANCER

L'entrée dans cette sphère est affreuse, un ouragan perpétuel y règne, et partout l'air est dense et mauvais. Point de fleurs ni d'oiseaux, dans ses contrées escarpées, pleines de rochers et de cavernes. Les âmes ou Esprits, ici semblent être aveugles, ils ne s'aperçoivent même pas mutuellement. En m'avançant vers une de ces créatures, c'était un homme, il se mit à crier : « Ils m'ont traduit devant les juges et pendu! Je veux me venger, à bas les rois! « De tous côtés les Esprits vinrent écouter cet agitateur; ils étaient tous aveugles. Ils prirent conseil et discutèrent comment exciter des émeutes et des révolutions sur la terre. Ils voulurent agiter les ouvriers, pour qu'ils tuassent les rois et les aristocrates. La vengeance et la soif du sang parlaient sur leurs traits farouches, ils étaient affreux à voir. Leurs cris étaient plus forts que les raffales du vent. Tout d'un coup, nous entendîmes un chant céleste et un frôlement d'ailes. Des anges apparaissaient dans les nues en chantant : Paix! Paix! Dieu est Amour. »

Ils passaient sur cette sphère pour aller sur terre. Les esprits révolutionnaires se turent un instant et il leur fut donné d'apercevoir les anges de la

paix. — « Ridicule peuple de chanteurs d'Alléluia ! s'écria l'instigateur nihiliste, il n'y a pas de Dieu. A bas les Dieux ! Si Dieu existait, il nous détruirait, car nous le haïssons.

— Tu hais Dieu et tu le nies, c'est une contradiction, dis-je à cet Esprit. Comment peux-tu haïr quelqu'un qui d'après toi n'existe pas?

— Je hais toutes les puissances, répondit-il.

— Et pourtant, toi-même, tu voudrais être une puissance, un chef commandant les autres, le sauveur des peuples, lui dis-je ; ce n'est que l'amour qui délivre de tout mal ; la haine et la vengeance détruisent.

— Ha! ha! riait-il d'une voix rauque, c'est l'amour qui m'a pendu au gibet, n'est-ce pas ? Voilà bien cette religion tant prisée ! A bas les prêtres, les autorités ! » Et tous ces Esprits commencèrent de nouveau à crier ; l'aveuglement les avait repris, ils se débattaient dans l'obscurité. « Seront-ils jamais convertis? demandai-je à ma sœur Betty.

— Oui, répondit-elle, par l'amour et la miséricorde divine ! Leur aveuglement les lie à cette sphère, c'est le fruit de leurs crimes. Il y en a qui se jettent comme tentateurs sur la terre. Mais il y a des lois à toute chose, un temps d'inertie leur est accordé, et, s'ils ne font pas pénitence, tu vas bientôt voir ce qui leur arrive. Rappelle-toi les estropiés, les infirmes de la terre ces incarnations hideuses de crétins, ces enfants nés sans jambes, sans bras aveugles, sourds-muets : ce sont les punitions de ces Esprits non pénitents. »

Nous poursuivîmes notre chemin par ce désert rocailleux, et, soudain, je me trouvai en face d'un véritable champ de bataille. Les Esprits se battaient avec acharnement et rage. J'entendis le cliquetis des armes, des cris de fureur, mais aucun des partis ne pouvait vaincre, ils ne pouvaient ni être blessés ni être tués : c'était une bataille sans terme ; ils combattaient jusqu'à l'épuisement. Tous les régicides sont dans cette sphère.

Les Esprits qui ne font pas pénitence deviennent vieux, faibles, débiles. Leur périsprit s'affaiblit, il devient comme un corps usé, vieux et malade ; les facultés de l'Esprit s'abrutissent ; alors ils passent par la mort dans cette sphère, et ils renaissent sur la terre sous forme d'estropiés. Ces Esprits demeurent dans les caves souterraines ou des crevasses de rochers. C'est là que je vis ces régicides, ces centenaires, Esprits non pénitents, vieux, pleins de rides, chair et os, avec un périsprit dépouillé, aveugles, grelottants de froid et de douleur ; ils voyaient encore la guillotine dressée devant eux et des ruissseaux de sang. Des anges de charité viennent ici rafraîchir ces Esprits et les exciter au repentir.

Le temps donné étant écoulé, ils se réincarnent. Les lieux habités par les nihilistes qui veulent délivrer la terre par les moyens meurtriers de dynamite et de bombe, de haine et de sang sont affreux ! Ces Esprits sont

subjugués par une puissance que nul mal, nulle balle en peut atteindre. Le sentiment de cette puissance les écrase.

CHAPITRE VII

Premier cercle atmosphérique.

CONTIENT : L'ÉGOISME, L'AVARICE, L'AMOUR DE L'ARGENT, INFLUENCE : LUNE, VERSEAUX. VENT D'OUEST. MALADIES DE POITRINE.

En entrant dans cette sphère, je croyais me trouver dans un autre globe. Nous étions entourés de glaciers et de neiges, comme au pôle du nord ; tout était engourdi par le froid, mon âme même semblait glacée. C'est la sphère des égoïstes, de ceux dont le seul amour est l'argent, dont les cœurs ne battirent jamais en amour pour leur prochain et qui jamais ne donnèrent l'aumône, qui n'aimaient que leur idole : l'argent !

« Mais où sont-ils donc tous ? demandai-je à Betty, je ne vois point d'Esprits. » Betty me conduisit auprès d'une caverne qui se trouvait dans un des glaciers ; là je vis un vieillard en guenilles, qui avait un tas d'or devant lui, et, comptant chaque pièce, il ne nous remarqua pas même. Bien des Esprits missionnaires avaient essayé d'ébranler l'âme de ce pauvre espri parcimonieux, mais en vain. « Il y a plus de cent ans qu'il est là, à compter son argent », me dit Betty. — « Mais quand viendra l'heure de sa conversion? » demandai-je. — « S'il ne quitte pas par sa propre volonté ces lieux qu'il aime, dans un certain temps donné, la loi régénératrice le réincarnera pour une vie de pénitence, » me dit Betty.

Un Esprit radieux s'approcha, il dit : « Je fus aussi un esprit déchu comme celui-là. « Dent pour dent, œil pour œil », c'est une parole pleine de vérité, qui ne s'applique pas seulement à une courte vie terrestre mais à l'éternité. Il y a trois cents ans je vivais sur la terre. Je fus l'unique enfant de mes parents, qui m'adoraient et me gâtaient par leur indulgence. Un esprit supérieur aurait su supporter cette idolâtrie, mais moi, cela me rendit mauvaise, despotique, égoïste, parcimonieuse. La soif de posséder des trésors s'empara de mon âme. J'étais laide, bossue ; l'avarice se peignait sur mes traits et brillait dans mes petits yeux pincés ; j'avais l'air répulsif. Pourtant il se trouvait nombre de prétendants à ma main ; mais, par peur de devoir partager ma fortune avec un autre, je refusais chacun, et restai libre. Je payais d'ingratitude l'amour aveugle de mes parents ; j'étais dure envers eux. Quand ils devinrent vieux, je pris possession de toute leur fortune, et c'est à peine s'ils eurent une nourriture suffisante. Mon père tomba malade, et, par avarice, je ne fis point venir de médecin, ce qui causa sa mort prématurée. Ma vieille mère, combien elle souffrit ! Mon cœur frémit en me souvenant de mes crimes ! En hiver je ne voulais pas lui donner de

feu pour sa chambre, où elle restait assise enveloppée d'une vieille pelisse en lambeaux, dans un fauteuil délabré, ses mains sur une chaufferette. Enfin elle aussi succomba aux tortures de mon avarice, Jamais un mendiant ne reçut d'aumône par ma main; j'avais l'oreille sourde pour la souffrance d'autrui. Nous vivions alors dans des temps de guerre bien durs: partout la misère; mais mon cœur s'endurcit contre tous les maux de l'humanité. J'avais enfoui mes trésors et je vivais dans une mansarde, délabrée, en mendiante, et possédant un tas d'or, de pierres fines, de perles. Personne ne m'aimait, moi qui n'aimais personne: je ne croyais pas même à son existence. L'or, c'était ma convoitise. Un cousin vint me prier de l'aider : la famine dévorait sa famille; je le chassai avec des paroles dures; il se pendit dans son désespoir. Je fus cause de sa mort. Une cousine se jeta à l'eau, après que je lui eus refusé toute assistance. La haine et la malédiction des hommes me poursuivaient; j'avais peur qu'on me volât, c'est pourquoi j'enterrai mes ducats sous le plancher de ma mansarde et dans la paillasse de mon lit. Un jour on me trouva morte sur mon grabat. Immédiatement ma punition commença, car mon esprit ne put quitter ces trésors; il était comme enchaîné. Les gens me savaient riche; les héritiers arrivèrent; ils dépouillèrent le lit, la mansarde; ils cherchèrent dans tous les coins ils fendirent le plancher à coups de haches, et je vis mes ducats adorés rouler de main en main. Ils se querellaient, ils se battaient pour mon or, et des malédictions sortaient de leur bouche contre moi; ce fut comme des coups de poignard. Dans un moment la peine, la joie de toute ma vie fut détruite. Un trésor me resta, dont personne n'avait connaissance; c'est près de lui que je pris mon poste; c'est là que je restai bien des années jusqu'au moment où la maison fut démolie, et dans mon ci-devant jardin une nouvelle maison fut bâtie. Chaque coup de pelle semblait fendre mon âme; enfin, ils trouvèrent mon trésor caché depuis tant d'années. Les ouvriers s'emparèrent de l'argent, et il ne me resta plus rien à garder, à adorer sur la terre. Alors je fus comme anéantie, comme perdue; j'errai de lieu en lieu; j'étais dans une désolation terrible! Il y a des Esprits qui viennent chercher les âmes perdues. Ah! les miséricordieux! Un pareil Esprit me trouva et me mena à la contrition, à la connaissance de mon mal. Je dus renaître dans une vie de douleurs et de pénitence. Il y a des existences humaines si pleines de malheur, des *vies de Job*, qu'on se demande involontairement: Pourquoi souffre-t-il autant? C'est dans une pareille existence que j'appris à prier. Je fus l'enfant de parents riches, j'aimai tendrement ma mère, j'eus la grande douleur de la perdre à l'âge de 13 ans. Mon père était adonné au vin, il avait le caractère brutal, et me battait; il eut le delirium tremens et finit ses jours dans une maison d'aliénés, me laissant sans ressources. Il fallut travailler nuit et jour. Je fis connaissance d'un officier, je l'aimai avec

toutes les tendresses de mon cœur; il m'épousa et nous fûmes heureux au commencement. J'eus une fille et un garçon. Alors mon mari me fut ravi, non par la mort, mais par une mauvaise femme. Il me quitta ainsi que ses enfants, nous livrant à la pauvreté. Il fallut m'incliner devant Dieu. Il me fallut parcourir toutes les peines que j'avais infligées aux autres. Ma fille adorée fut noyée dans un lac, en faisant une partie de plaisir avec d'autres enfants. Mon fils, beau soldat, jeune et charmant, l'appui de ma vieillesse, mourut sur le champ de bataille d'Austerlitz. Je restai seule, délaissée, pauvre. Souvent je me demandais. Pourquoi, mon Dieu, tant de malheur? Mais, après ma mort, je reconnus la justice et la bonté de Dieu dans tout cela. »

Après l'aveu de cet Esprit nous continuâmes notre route. Je vis de superbes édifices de glace, des palais de glace et de neige, je ne puis m'exprimer autrement. De larges marches nous menèrent dans une salle, où tout était en glace et en neige. Il y avait des statues, des images, des sculptures sur les murs, ciselées sur la glace. Un homme était assis sur ce qui m'apparut être un trône; d'un regard rigide il regardait toute la magnificence glaciale qui l'entourait, il était enveloppé dans une fourrure et ne soufflait mot.

— « Ne le reconnais-tu pas? me demanda Betty.

— Ah! m'écriai-je, c'est notre ami F..., l'homme riche avec le cœur de glace, celui qui ne donna jamais une aumône, et dont l'épouse s'empoisonna par désespoir à cause de la dureté de son cœur. Après la mort de sa mère, sa fille unique s'échappa de la maison paternelle, pour épouser un jeune homme pauvre; puis elle mourut dans l'indigence la plus affreuse, et son père, millionnaire, ne remua pas un doigt pour l'aider. On le nomma l'homme de glace, et le voilà dans son palais glacial.

— Le vois-tu engourdi dans l'égoïsme? disait Betty; aucun Esprit ami ne vient le voir, personne ne l'aime, lui qui ne connaissait pas la charité. Il n'y a que l'image de son perroquet ici, le seul être qu'il aima. De temps en temps les paroles du perroquet viennent frapper son oreille: Bonjour! Jacob, du sucre!

— Réveillons-le, dis-je, je veux le ramener à la vie. »

Nous nous approchâmes de F.

— Me reconnais-tu? demandai-je, nous venons te délivrer.

F... — Me délivrer? dit-il, je me trouve fort bien! Je suis dans l'éternité.

Catherine. — Tu te trouves bien dans ce monde engourdi, froid et glacial, où il n'y a ni soleil, ni vie, personne à chérir?

F... — Je ne me soucie de personne.

Catherine. — As-tu oublié ton épouse, ta fille? Ne sont-elles pas venues te voir?

F... — Oh ! oui, ma femme vint ici ; elle m'accabla de reproches et me rendit responsable de sa mort violente. C'est drôle ça. Elle me fit une scène effroyable, parbleu ! Si je n'étais pas de glace, je me serai fondu. Ma fille aussi, elle vint me voir. Après avoir fait scandale avec certain jeune homme, elle voulut me *convertir* ! Cette impertinente ! Je lui tournai simplement le dos, et c'est comme cela que je fais avec ceux qui viennent troubler ma solitude.

Catherine. — Ne penses-tu jamais à Dieu ? Demande-lui pardon, car tu fus un homme bien dur et égoïste.

F... — Si tu veux me faire une scène, il serait mieux que tu partisses. Tu n'as aucun droit de venir me prêcher. Si Dieu me laisse en repos dans mon palais de glace, tu n'as pas besoin de te mêler de mes affaires. Addio. »

Avec un léger mouvement de sa main, il nous congédia. Je me mis un peu en colère et je dis à Betty : « Mais, laissera-t-on ce F... impunément ici des éternités ? Ne sera-t-il jamais puni ?

— Il l'est déjà, fit Betty. Crois-tu qu'il soit heureux ? Tu n'as pas bien regardé les sculptures de la salle. Tous les malheurs, tous les péchés commis par son égoïsme et son avarice y sont inscrits en sculptures ; c'est ainsi qu'il voit toujours ses méfaits devant lui ; il ne peut en détourner le regard, il est enfermé dans cette prison de glace, mais il est trop hautain pour le reconnaître. A la fin, le désespoir le prendra ; alors sa prière de pardon fera fondre la glace qui l'entoure. Il a aussi son temps donné ; ce temps écoulé, viendra sa pénitence. Les chemins de Dieu sont impénétrables. Un jour viendra où un grand bouleversement détruira tous ces édifices de glace ; la pénitence viendra là, avec le soleil réchauffant et réveillant tous ces Esprits engourdis et froids. »

CHAPITRE VIII

Premier cercle atmosphérique, septième sphère.

ESPRITS DES NATIONS PAIENNES, ANTHROPOPHAGES, CANNIBALES. — INFLUENCE DE LA LUNE ET DES POISSONS, DES VENTS CONTRAIRES, NORD-OUEST ET SUD-EST. — MAUX DE DENTS ET RHUMATISMES.

Cette sphère m'apparut comme séparée des autres ; elle contient les Esprits des cannibales et anthropophages, peuples non civilisés. Les Esprits incarnés dans ces pays déchurent par désobéissance *avant* le développement de leur intelligence, avant l'accomplissement de leur éducation ; ils perdirent leurs bonnes qualités spirituelles et descendirent au grade d'Esprits animaux, brutes et non cultivés, dont l'intelligence reste endormie dans les sensations charnelles. Les Esprits ainsi déchus subissent

les incarnations dans les peuples cannibales, une autre incarnation étant tout à fait impossible.

La septième sphère contient donc les Esprits de cannibales, et c'est là que recommence leur éducation. Leur périsprit est ce qu'il y a de plus dense et de plus lourd, on pourrait le dire semi-matériel. Ils ressentent donc des douleurs physiques, ils ont besoin de sommeil et de nourriture. Très souvent ces Esprits se battent, alors ils peuvent bien se blesser, mais non pas se tuer. Des Esprits missionnaires viennent dans cette sphère prêcher à ces païens et cannibales. La première chose est de leur faire reconnaître un Dieu, de leur faire comprendre son amour, puis de leur inculquer l'amour du prochain. Dès qu'ils reconnaissent l'existence de Dieu, ils sont réincarnés dans une nation civilisée de la terre, pour y apprendre et développer leur intelligence. Souvent ces Esprits retombent dans leur barbarie et leur première brutalité, ils deviennent des meurtriers et des brigands. Aussi soyez indulgents pour les criminels, convertissez-les par la charité, car vous ne connaissez pas leur origine spirite. Ces Esprits subissent la loi purifiante de la réincarnation jusqu'à ce qu'ils redeviennent des Esprits conscients de leur immortalité, de leur individualité et de la faculté qu'ils ont de leur libre arbitre ; c'est le moment où leur intelligence s'éveille, où chacun désire ardemment progresser et redevenir un enfant de Dieu.

Dans cette sphère je trouvai ma sœur Lina occupée comme Esprit missionnaire.

— « Pourquoi cette dure mission te fut-elle infligée? lui demandai-je.

— Chère sœur, dit-elle, cette mission n'est pas aussi dure que tu crois; je suis heureuse que Dieu m'ait donné cette mission à remplir. N'est-ce pas un pur délice que d'allumer dans ces Esprits rétrogrades la lumière céleste de la foi, de l'amour de Dieu ? Il y en a beaucoup qui se révoltent. Dernièrement ils voulurent me lapider, une pluie de pierres tomba sur moi, mais sans me faire aucun mal ; alors ils crurent à un miracle et voulurent me vénérer comme une déesse. Ces pauvres Esprits étant dépourvus de toute intelligence, les choses les plus naturelles leur paraissent être des miracles ; cela les rend pensifs, et cela leur est bon. Il est bien plus facile de convertir un pareil Esprit arriéré à la foi de Dieu, que de convertir l'Esprit d'un homme de science devenu athée, car chez lui l'intelligence s'est changée en orgueil, et l'orgueil est un Satan bien dur à vaincre. Regarde ces pauvres Esprits, comme ils courent et jouent ! ils sont bien enfants, mais il faut faire leur éducation avec beaucoup de sévérité pour dompter leurs passions animales. »

Nous allâmes voir l'école où les Esprits apprenaient à lire, à écrire, à dessiner, en se préparant à leur réincarnation. C'est surtout la prière qu'on

leur enseigne, et les préceptes du bien. Il y a beaucoup de somnambules, qui ont pu voir cette sphère d'Esprits païens et cannibales ; on en parle aussi dans les légendes des saints. Il faut réduire presque tout ce que les médiums et les voyants de la terre racontent et voient, aux sept cercles atmosphériques qui entourent la terre. Il est bien rare qu'un médium puisse voir plus haut.

(*A suivre.*) Médium : BARONNE ADELMA DE VAY.

ONZIÈME ENTRETIEN AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE (2e série).

D. — Quel résultat personnel obtiendrons-nous par le développement de nos sens internes ?

R. — Celui d'apprendre à vous connaître vous-mêmes dans votre double composition d'éléments visibles et d'éléments invisibles et de vous rendre compte des liens qui vous unissent à votre famille spirituelle.

D. — Qui est-ce qui compose notre famille spirituelle ?

R. — C'est d'abord notre groupement supérieur qui veille comme la plus tendre mère sur le salut de votre âme et se réjouit de ses progrès. Ensuite, ce sont les groupements secondaires de votre dualité qui, incarnés ou désincarnés, vous inspirent ou vous témoignent la plus vive sympathie.

D. — Quand pourrons-nous nous rendre compte de ces liens ?

R. — Lorsque la clairvoyance est assez développée dans un Incarné pour lui permettre de voir et de discerner les choses et les êtres de l'Astral, le progrès de sa spiritualité ne tarde pas à le mettre en présence de son groupement supérieur. Cette vue ravit son âme d'une telle extase que rien sur la terre ne peut plus fixer son cœur et sa pensée.

D. — Avons-nous des devoirs à remplir envers les groupements secondaires de notre Dualité ?

R. — Vous devez les aider de tout votre pouvoir à progresser moralement afin de compléter au plus vite le groupement supérieur de votre Dualité.

D. — Comment pouvons-nous exercer une bonne influence sur les groupements dont nous sommes éloignés ?

R. — Par le fait de la solidarité, qui compense et égalise toute chose, le bien que vous faites aux groupements de Dualités différentes est rendu par d'autres Incarnés aux groupements de votre propre Dualité.

Les lumières dont vous allez être pénétrés, amis, vous permettront d'analyser la nature des éléments invisibles qui composent votre être intérieur. Vous reconnaîtrez que chacune des parcelles qui constituent le foyer de votre âme possède une conscience personnelle et indépendante.

Les plus pures, attirées vers le bien, unissent leurs efforts pour monter vers les clartés des plans supérieurs. Les autres, poussées vers le mal, emploient leur activité à se procurer les satisfactions basses et grossières de la matière. De là provient ce combat intime entre vos bons et vos mauvais instincts; combat qui ne finira que par l'adhésion au bien de toutes les volontés composant votre personnalité.

Alors, échappant aux attractions qui les rivaient à la terre, vos âmes libérées monteront s'unir à leur groupement supérieur. Celui-ci, comme le père de l'enfant prodigue, les accueillera avec amour et les mettra bien vite en possession de leur héritage : héritage précieux auquel vous avez droit comme fils de Dieu et citoyens de l'Infini.

DOUZIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'apprendrons-nous encore au moyen des lumières spirituelles?

R. — Vous apprendrez à retrouver la trace de votre passage à travers tous les règnes de la nature et tous les stages de l'humanité ; à vous rendre compte des liens qui vous unissent à la famille universelle.

D. — Quels sont les liens qui nous unissent à la famille universelle?

R. — Ce sont les liens formés par vous-mêmes ou par les groupements épars de votre Dualité au sein des innombrables familles dont vous avez fait partie : liens produits par le fait des amitiés que vous avez conçues ou fait naître ; des services que vous avez reçus ou rendus au cours de vos multiples existences.

D. — Quelles sont donc les lois qui président à nos réincarnations?

R. — C'est d'abord la loi de l'évolution qui maintient en perpétuel mouvement ascendant les parcelles éparses dans l'immensité ; ensuite, la loi d'attraction et d'affinité qui les fait se grouper pour faire partie de la même existence, en attendant que la conscience plus développée leur permette de choisir elles-mêmes le milieu propice à une fructueuse incarnation.

D. -- Comment s'opère l'incarnation?

R. -- Lorsque le germe positif produit par l'homme s'est uni au germe négatif produit par la femme, les centres d'activité de ce double germe, se développant et se mettant à fonctionner, attirent et groupent autour d'eux les parcelles et les molécules qui doivent composer la nouvelle personnalité : parcelles et molécules qui se trouvent en suspension dans la double atmosphère fluidique et physique de la planète.

D. — Dans quelle mesure sommes-nous libres de nos actes?

R. — Comme la brebis est libre de s'écarter du troupeau dont elle fait partie pour entrer dans le champ défendu. A peine a-t-elle brouté quelques brins d'herbe que le fouet du berger ou la morsure de son chien la remette

bien vite dans le droit chemin. De même les lois immuables chargées de maintenir l'ordre et l'harmonie dans l'Espace ne tardent pas à ramener vers le but de leur évolution les âmes qui s'en éloignent.

D. — Quels moyens emploient-elles pour cela ?

R. — Les souffrances physiques et les épreuves morales dont toute vie humaine est tributaire.

D. — Quelle est la loi qui fait activer l'évolution humaine ?

R. — C'est la loi du sacrifice qui correspond à la loi solidaire et dont les effets nous font rendre au centuple le bien que nous faisons à nos semblables.

Amis, lorsque le foyer de l'âme s'alimente directement aux sources pures du fluide éthéré, il lui est possible de refléter les images qu'il y découvre et de transmettre au cerveau les empreintes qu'il en reçoit.

L'incarné peut alors remonter le cours du passé pour étudier son passage à travers l'immensité. Les leçons qui se dégagent de cette étude lui font comprendre le but et l'utilité de chaque incarnation, les expériences acquises et les précieux résultats des efforts accomplis.

A l'aide de ces lumières il peut consulter l'horloge immense que représente au-dessus de vos têtes l'assemblage des corps célestes : horloge dont les constellations forment les heures qui peuvent lui indiquer les points marquants, le progrès et la marche future de son évolution.

Ces découvertes élargissent l'horizon de sa pensée. Il se sent lié à tous les êtres de la création, faisant comme eux partie de la vie universelle et infinie. La chaîne de ses existences passées lui paraît être un fils ténu s'entremêlant à des fils semblables pour former la trame de l'immense réseau fluidique qui remplit l'espace, au travers duquel s'affine, s'épure et se spiritualise l'inerte et lourde matière.

2e Série.

CONCLUSION

Amis, outre les sens extérieurs, les organes de l'homme ont également leur contre-partie spirituelle.

Lorsque le double interne du cerveau fonctionne normalement, il reçoit les impressions du monde invisible comme le cerveau matériel reçoit celles du monde visible : impressions qu'ils se transmettent réciproquement. De même, lorsque le double interne du cœur est actionné par la lumière de l'espace, il devient le centre où convergent les forces fluidiques pour, de là, se répandre et entretenir la vie de l'être intérieur.

C'est par le développement et le fonctionnement de ces sens et de ces organes internes que se formera en vous l'homme spirituel qui prendra, peu à peu sur la terre, la prépondérance qu'a eue jusqu'à ce jour l'homme matériel.

Celui-ci, devenant l'esclave de ce maître nouveau, mettra à son service ses forces, son activité et recevra docilement les impressions supérieures qu'il lui transmettra.

L'Incarné, ainsi complété et régénéré, vivant de sa double vie, exercera ses facultés aussi bien sur le plan invisible que sur le plan visible. Son imagination contenue, son intellect éclairé, ses conceptions agrandies, lui permettront de débarrasser le plan astral des formes grossières enfantées par l'ignorance et la peur. Il pourra également détruire dans le mental de ses semblables les ombres produites par l'erreur et les préjugés.

Alors, pour cet Etre divin, vêtu de *lumiere*, nourri *d'amour*, la terre deviendra ce qu'elle doit être en réalité: un vaste laboratoire où il pourra venir, à son gré, faire l'application de ses forces spirituelles pour contribuer, dans la mesure de son pouvoir, à l'œuvre grandiose de la création.

(*Fin de la 2e série*).

La Revue des Etudes psychologiques, de Barcelone, toujours si intéressante, donne dans son numéro de septembre un article de M. Sugundo Oliver dans lequel se trouvent quatre photogravures représentant des dessins très curieux obtenus par ce médium qui, cependant, n'a aucune notion de cet art. M. Oliver, au moyen de cette faculté, a déjà obtenu le portrait de personnes décédées depuis longtemps; il offre un prix de 20.000 francs à la personne qui pourrait expliquer ce phénomène autrement que par la théorie spirite.

CONFÉRENCE A ALGER

Cher Monsieur Leymarie,

Vieil Anglo-Algérien, il m'est doux de me tourner vers le plaisant pays de France, et de venir, aujourd'hui, m'entretenir avec vous, un des champions du spiritisme moderne.

Moi aussi j'ai fait partie de vos cohortes militantes mais où sont les neiges d'antan? Maintenant je dois me contenter de suivre de loin les Croisés...

Néanmoins, tout ce qui vous touche me touche; tout ce qui vous intéresse m'intéresse.

Aussi avec quel plaisir ai-je vu, cette année, une brillante innovation se produire à Alger, dans cette ville que j'ai faite mienne, au milieu de ces enfants de Mahomet si bien doués, eux, pour explorer le *Borderland*, cette terre frontière sur laquelle nous autres Européens n'avançons qu'en tremblant.

Une dame, disait-on, appartenant à la meilleure société, une dame allait

parler, pour ainsi dire au public! et sur quel sujet! *sur le moderne spiritualisme*.

Un pareil fait, tout naturel en Angleterre ou en Amérique, constituait, en France, un début hardi, téméraire même, si l'on songe au sujet choisi.

Comment donc la chose avait-elle pu se produire? Peut-être vos lecteurs sont-ils curieux de connaître le dessous des cartes, le secret des coulisses?

Alger possède une société nouvellement formée, dont le but est d'aider au développement des arts, de la science et de la littérature. Chaque semaine, des conférences sont faites par des hommes distingués; de jolis concerts sont donnés par des amateurs. Des fêtes mêmes ont été offertes, des fêtes fort originales renouvelées du temps de la première République. Bref la Société du *Petit Athénée*, tel est son nom, sous la présidence de *M. Rouanet*, l'un des rédacteurs de l'aimable *Dépêche algérienne*, la société fait tout ce qu'elle peut pour réaliser son programme.

Jamais la salle du Petit Athénée ne fut prise d'assaut comme le soir annoncé pour la conférence sur le *Moderne spiritualisme*, par Mme la générale *Carmencita Noël*.

Jamais on ne refusa tant de monde et le succès dépassa, vous le savez déjà, tout ce que l'on peut s'imaginer. Aussi cette conférence ne devait pas se perdre et s'effeuiller comme un bouquet de roses fanées. Dernièrement, chez les deux premiers libraires à Alger, j'eus la satisfaction de la voir revivre sous la forme d'une coquette brochure, dont j'acquis plusieurs exemplaires au prix de 1 fr. 50 (1) chacun. Elle est dédiée à *M. Albin Valabrègue* à qui, paraît-il, nous sommes redevables de l'inspiration première de ce beau début!

En ma qualité de fils d'Albion, je ne puis qu'applaudir chaleureusement des deux mains, en voyant une femme du monde tirer l'épée pour la bonne cause et mettre au service du moderne spiritualisme tout ce qui fait le charme d'une vraie grande dame : le savoir et l'instruction, rehaussés par le bon ton, le goût et un tact parfaits.

Je n'analyserai point la brochure car ce serait, à mon sens la déflorer pour les lecteurs; mais, je dois le dire, ces quelques pages constituent une des lectures les plus attrayantes qui se puissent rencontrer. C'est, si j'ose m'exprimer ainsi, le *roman de la vérité*, le roman de la vérité la plus belle, la plus consolante, la plus lumineuse offerte à la pauvre humanité; et ce roman, ce conte merveilleux, nous est raconté par qui? par Mme la générale Carmencita Noël? non. . par les hommes les plus éminents dans la science contemporaine dont elle reproduit et les paroles et les expériences.

Mais, comme une femme ne perd jamais ses droits, cette doctrine sublime

(1) A Paris chez Chamuel, éditeur.

nous est présentée dans une série de petits récits qui m'ont fait murmurer, en fermant cet opuscule : *A thing of beauty is a thing of joy indeed* (1).

LA PAGODE INDO-CHINOISE DE L'EXPOSITION

La pagode boudhiste, au cône symbolique,
Accuse sous le ciel ses austères piliers :
On franchit presque à pic ses rudes escaliers,
Qui montent fièrement sous la voûte védique.
Tout un passé de foi chante dans le saint lieu,
Où l'esprit de Brahma plane comme un grand aigle :
C'est là que le fakir, esclave de la règle,
Mortifiant son corps, donne son âme à Dieu.

Et la foule profane autour de la pagode
Fermente, mer humaine aux terrestres reflux,
Pour qui les grands rêveurs paraissent superflus ;
Elle suit les chemins vulgaires de la mode;
Pendant que, loin des yeux des mauvais et des sots,
Dans la gloire des dieux, fils des Védas antiques,
Les grands Boudhas pensifs, aux poses hiératiques,
Sommeillent dans le temple aux bizarres arceaux.

JULIEN LARROCHE.

Paris août 1900.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

CHAPITRE VI

FLORAISON

Jacques et Robert quittèrent le château et rentrèrent à leur hôtel silencieux et rêveurs. Maintenant, il ne s'agissait plus. comme autrefois, d'amonceler réserves sur réserves, de discuter, d'ergoter. Hervé les avait subjugués par l'irrésistible autorité des grandes idées qui s'imposent par elles-mêmes.

Toutefois, les deux auditeurs de l'apôtre inspiré avaient été impressionnés de façons différentes.

C'est devant la force de l'argumentation que Jacques s'était incliné. Homme pratique, mathématicien distingué, c'est par le cerveau qu'il se livrait. Il se sentait plus éclairé que réchauffé et ses convictions se rattachaient tout d'abord aux phénomènes cérébraux.

(1) Célèbre citation : une belle chose est en vérité une chose qui nous réjouit (littéralement) une chose de joie.

Robert était de nature tout autre. Mal éduqué dès ses jeunes anneés, dévoyé par son milieu, stérilisé par ses compagnons de plaisir, superstitieux à ses heures, esprit fort par imitatiou ou « snobisme » inconscient, il était devenu sceptique sans trop savoir pourquoi et sans s'inquiéter autrement de sa mesquinerie intellectuelle. C'était en un mot un « produit » de la société, mais ce produit était beaucoup moins un fruit sec en soi qu'un fruit desséché artificiellement. Au fond, il valait beaucoup mieux que ce qu'il paraissait être. Il avait de l'imagination, voire même une certaine poésie latente à laquelle il ne s'abandonnait guère, mais qui, toutefois, se réveillait à l'occasion, devant le spectacle de telles choses grandes ou belles qui s'imposaient à lui.

Mais que tout cela, bon Dieu ! eût été mal porté et de goût compromettant, au club, au théâtre ou dans les salons! C'est là qu'il faut, à tout prix, déguiser ses faiblesses, si l'on veut appartenir sans conteste à l'intransigeante corporation des « Princes de l'asphalte » ; là qu'il faut, sinon avoir de l'esprit, tout au moins « faire de l'esprit », *blaguer* toutes les grandes idées, rire des choses les plus sérieuses avec les imbéciles et tout nier avec les ignorants; là qu'il faut être blasé, revenu de toutes les illusions, dédaigneux de toutes les convictions sincères, plaider alternativement le pour et le contre et se moquer impitoyablement des naïfs qui croient que « c'est arrivé » — là, enfin, qu'il est de toute nécessité de médire des femmes, de les tromper le plus possible et de les mépriser en toute circonstance.

Nous devons ajouter, pour la justification de notre héros dévoyé, que les femmes de son entourage, sauf de rares exceptions, ne valaient guère mieux que leur réputation et que Mme de Livry, en particulier, n'était guère faite pour l'amener à résipiscence.

Mais combien Velléda avait changé tout cela! Quand, sous le rayonnement de ses regards magnétiques, il eut entendu les choses émouvantes que lui révélait sa parole inspirée et qu'il eut compris que, dans cette personnalité de race, les hautes qualités de l'esprit n'infirmaient en rien les qualités morales de la femme..... femme à l'âme pure et loyale que n'avaient jamais effleuré ni les mensonges ni les perfidies, ni les coquetteries dont tant de filles d'Eve sont coutumières, — oh, alors, il fallut en rabattre des opinions d'autrefois et s'incliner devant cette créature exceptionnelle, « âme de diamant et cœur d'or », comme disait son frère Hervé. C'est vraiment à elle qu'on eût pu appliquer la phrase bien connue de Diderot : « Quand on veut écrire sur les femmes, il faudrait tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, puis secouer, sur ses lignes, de la poussière d'ailes de papillons. »

Et quand, d'autre part, il se sentit envahi, toujours grâce à elle, par un flot de pensées régénératrices qui le réhabilitaient à ses propres yeux et

l'arrachaient à tout jamais à cette vie d'égoïsme stérile dont il se détournait avec dégoût, il sentit en même temps son cœur se gonfler d'un légitime orgueil, comprenant qu'il venait de reprendre sa place dans la série des êtres qui peuvent aspirer à vivre d'une vie supérieure. Au milieu de cette noble famille qui l'avait accueilli comme l'un des leurs, il n'aurait donc plus à rougir de sa déplorable incapacité. Lui aussi, désormais, pourrait penser, croire, grandir, prendre rang parmi les travailleurs et remplir un rôle, quelque modeste qu'il fût, dans le drame sérieux qu'on appelle la vie. Aussi, quelle reconnaissance il éprouvait pour ces généreux amis, pour cette Velléda surtout, cette sœur, pour l'instant, cette..... amante peut-être un jour !...

Que venait-il de dire ? L'aimerait-il décidément ?... Oui, certes, il l'aimait ! Après toutes ses hésitations provenant, à n'en pas douter, des troubles de son esprit qui ne lui avaient pas permis de s'occuper des sourdes palpitations de son cœur, voilà que ce cœur se mettait à battre si fort que rien, désormais, ne pouvait en dissimuler l'agitation significative.

Mais c'est alors que Robert tomba dans de nouvelles perplexités. Il comprenait fort bien qu'en présence d'une femme comme Velléda, il ne s'agissait plus de ces passionnettes à brève échéance, de ces « flirts » à liquidation prochaine dont se contentent tant d'hommes... et aussi tant de femmes, en ces temps de nervosité fantasque ou de sensiblerie maladive. C'est tout entier qu'il fallait se donner à cette noble créature qui, tout entière, se donnerait à son tour.

Mais hélas ! que savait-il de son état d'âme ? N'aimait-elle pas déjà ?... Et dans le cas même où elle serait libre encore, n'exigerait-elle pas de l'homme qu'elle choisirait une tout autre richesse d'âme, une tout autre hauteur de pensées que celles qu'il pouvait lui offrir ?

Et ce n'est pas sans un sentiment d'humiliation secrète, que le beau Robert de Valdrome était contraint de s'avouer à lui-même qu'il pourrait bien ne plus être ici ce triomphateur quelque peu dédaigneux qui, presque toujours, attendait les avances... Si bien que c'était avec une timidité de novice, qu'il se demandait de quel air seraient reçus ses hommages, par la douce, la tendre, mais en cette occasion peut-être, l'altière Velléda.

Il avait bien essayé, deux ou trois fois, en certains moments d'enthousiasme et d'exaltation, de lui faire pressentir jusqu'où allaient cette exaltation et cet enthousiasme. Elle s'était montrée bienveillante et bonne, parfois même, émue, semblait-il. Mais, sait-on jamais quand on aime ?... et était-il en situation de discerner quelle part exacte il fallait faire à chacun des sentiments de cette généreuse mais complexe nature ?

En ces heures de modestie, il voyait clair en lui. Plus que jamais, il constatait dans sa tête et dans son cœur toutes les pauvretés qu'y avait

amassées la traditionnelle banalité dont se contente aisément la majorité des hommes. Pour la dixième fois, il refaisait le procès de cette grotesque comédie sociale où il s'était enrôlé comme tant d'autres et où nombre de figurants — visibles marionnettes dont les ficelles traînent — ne sentent même plus qu'ils sont tiraillés de droite et de gauche, par les exploiteurs effrontés de l'universelle niaiserie.

A quoi sert donc une telle vie? se demandait-il avec angoisse. D'où nous viennent les idées qui nous mènent; où puiser l'énergie qui pourrait nous remettre debout dans nos heures de défaillance?

Avons-nous seulement des désirs, des aspirations? Rêvons-nous quelque chose de mieux que le misérable lot qui nous a été départi ou que nous avons choisi nous-mêmes ? Lequel d'entre-nous, et moi tout le premier, se fait une idée de la dignité de la personnalité humaine?

Et c'est là tout ce que j'ai à offrir à cette femme dont la mâle intelligence a sondé tant de mystères, alors que d'autre part, son cœur renferme de si riches trésors de dévouement et de tendresse?

Après de telles interrogations frémissantes auxquelles il ne savait trop que répondre, Robert retombait dans ses énervantes incertitudes. Il se replongeait alors dans la lecture de ses livres. Il lui semblait qu'en pénétrant de plus en plus dans le temple que lui avait ouvert la prêtresse, il finirait par la trouver, un jour, tout au fond du sanctuaire et que là, devant l'autel de quelque crypte souterraine, il aurait le courage de lui jeter le cri suprême de son cœur endolori et enfiévré d'amour.

Rêves que tout cela ! Lorsqu'il la revoyait, il se taisait et attendait.... Quoi donc ? Il l'ignorait lui-même. Il était seul, Jacques était reparti. Eut-il été là, que lui aurait-il dit, lui, le silencieux, le concentré, qui mettait une pudeur presque farouche dans l'expression de ses sentiments intimes ?

Un nouvel incident vint mettre le comble à sa passion exaspérée,

Un soir, il avait dîné au château. Malgré tout l'entrain qu'il s'était efforcé de mettre dans sa conversation, il était triste, et Velléda ne tarda pas à s'en apercevoir.

— Aimez-vous la musique, Monsieur de Valdrome ? lui demanda-t-elle...

— Oui, certes, je l'aime ! répondit-il, mais rien que la vraie, car il s'agit de s'entendre. Autant je déteste la musique ultra-moderne où les auteurs se sont plu à remplacer la mélodie qui est la pensée, par une orchestration plus ou moins savante et confuse qu'ils appellent l'harmonie — et qui ne devrait en être que l'accompagnement — autant j'aime cette autre musique, si rare aujourd'hui, où une âme humaine s'incarne, se traduit et se communique à d'autres âmes, au moyen d'une expression mélodique qui, ainsi vivifiée, n'est rien moins que le verbe de la langue divine, car la musique est le langage de l'idée.

— Ah, voilà qui est parfait, répondit Velléda et j'adopte avec enthousiasme votre belle définition.

— Pourrais-je vous demander, reprit Robert, pourquoi vous jouez si rarement. J'ai toujours vu votre piano fermé et cependant, si j'avais osé...

— C'est que, fit Velléda en riant, c'est qu'en général je me défie des auditeurs inconnus. J'ai été quelquefois si cruellement déçue, que je me tiens dans une prudente réserve, me gardant bien de m'imposer. Je me souviens de certaines gens qui m'ont demandé de leur jouer une polka, parfois même une contre-danse, pour les « reposer », disaient-ils de Beethoven, de Mozart, de Meyerbeer, de Donizetti, de Gounod ou de Verdi.

— Ah! les monstres! s'écria Robert avec une indignation véritable.

— Eh bien, puisque nous sommes faits pour si bien nous entendre... en musique, ajouta la jeune fille, avec un joli petit mouvement de tête, tandis qu'elle ouvrait son piano, je vais vous jouer ou vous chanter quelque chose... au choix.

— Pas de choix; les deux, s'il vous plaît.

— Va pour les deux. Que voulez-vous que je vous offre?

— Donnez-moi un « morceau de votre âme », répondit Robert, en déguisant son émotion sous la forme plaisante de sa phrase.

Velléda dont le visage se colora d'une fugitive teinte rosée — qui ne provenait peut-être, après tout, que de l'abat-jour écarlate de la lampe — s'assit et préluda magistralement.

Elle joua divers morceaux, deux ou trois sonates, une rêverie, quelques vieilles romances sans paroles, le tout avec une prestigieuse maîtrise de doigté, mise au service d'un exquis sentiment musical.

Robert, respirant à peine, écoutait religieusement.

— Puis elle chanta — Oh! cette voix tout à la fois cristalline et veloutée dont les notes éclatantes venaient tout doucement se fondre dans les vibrations basses et si troublantes de son admirable contralto!.. Dès les premières phrases, elle fit tressaillir l'auditeur.

Ce furent d'abord l'*Adieu* et la *Sérénade* de Schubert, puis le *Miserere* du *Trouvère*, puis les plaintes d'Orphée qui vient de perdre son Eurydice; d'autres morceaux encore, l'*air de grâce* de Robert-le-Diable, puis, pour couronner le tout, la prière de Norma, la druidesse inspirée.

A mesure que chantait Velléda... mettant toute son âme dans cette série de mélodies telles qu'il n'en existe guère de plus belles, le pauvre Robert, perdant pied décidément, sentait son admiration muette tourner peu à peu à l'extase. Jamais sonorités à ce point pénétrantes et pour ainsi dire psychiques, ne l'avaient si prodigieusement ému.

Et la jeune fille allait, se donnant toujours davantage, électrisant son magnifique Erard dont le bois, l'ivoire et le cuivre, semblaient chanter et pleurer avec elle.

En Velléda transfigurée s'étaient incarnés tous les personnages tragiques dont elle s'appropriait les accents passionnés. En eux et par eux, elle se multipliait et résumait toutes leurs douleurs. Soit qu'elle répétât avec Schubert : « Adieu ma blanche étoile », soit qu'elle gémît avec le trouvère prisonnier ou qu'elle sanglotât avec l'époux d'Eurydice, soit enfin qu'elle adressât à la « Chaste déesse » l'invocation frémissante de Norma, sa sœur mystique... elle exprimait tout ce qu'une âme humaine peut contenir de vibrations débordantes, en cette divine langue musicale qui, à coup sûr, donne à la terre un avant-goût des incomparables harmonies qui flottent et mollement ondulent dans les régions sidérales.

Ce qu'éprouva Robert, pendant cette soirée à nulle autre pareille, n'essayons même pas de l'exprimer. Il prit enfin congé et s'en alla, le cœur éperdu, la tête en proie au délicieux vertige où l'avait plongé cette musique merveilleuse... enivré surtout à la pensée de ce que Velléda venait de faire pour lui. Il lui avait demandé, en souriant, un « morceau de son âme » et voilà qu'elle avait semblé vouloir la lui donner tout entière, sans restriction, sans partage, dans l'émotion palpitante et solennelle d'une femme... qui vient de donner son cœur!

Ne suis-je pas fou? Est-ce bien vrai tout cela? se répétait-il en chemin, tandis qu'une voix ironique et mauvaise, la voix qui résumait tous ses doutes, toutes ses hésitations, lui répondait : Mais non, tout cela n'est pas vrai, pauvre fou qu'hallucine une passion ensorcelante!

. . . .

Il en était là, lorsque lui arriva, un jour, une lettre toute maculée de timbres étrangers. Cette lettre lui venait d'Amérique, de Chicago, et c'est son oncle qui la lui adressait. Un peu intrigué, il l'ouvrit d'un geste brusque et voici ce qu'il lut :

Mon beau neveu,

Combien de mois se sont écoulés depuis l'arrivée des dernières nouvelles de France? Je l'ignore; je ne compte plus. Moi-même je suis assez chiche de lettres et il n'entre pas dans mes habitudes de récriminer, même avec les gens les plus silencieux.

Je ne te demande pas ce que tu deviens, ni ce que tu fais. Mais ce que je deviens moi, je vais te le dire, dans la présente missive que j'ai l'honneur de t'adresser.

J'ai assez de la vie; je suis fatigué, vieux, malade. Si tu tiens à me revoir vivant, pars par le prochain paquebot et arrive à Chicago, où je te montrerai ce que j'y ai fait depuis une quarantaine d'années. Je ne te chargerai ni de la culture de mes plantations, ni de la direction de mes usines. Je ne te demanderai même pas de m'être reconnaissant, outre mesure, pour cette fortune que je te laisse et dont

je désire que tu saches faire bon usage. Je pensais bien à toi, quelquefois, mais sans trop me préoccuper d'augmenter tes revenus, sachant que tu as le nécessaire et même le superflu. J'ai travaillé pour le plaisir seul de m'agiter et d'agir, de produire, d'élargir sans cesse le cercle de mes affaires. Si j'avais pu vivre cinquante ans de plus, j'aurais acheté la moitié de l'Illinois.

C'est ainsi que nous sommes, nous autres Américains. Tandis que vous bayez aux corneilles, là-bas, nous, nous travaillons, ici. N'était l'Océan qui nous sépare quelque peu, nous déborderions sur vous et l'Europe serait dans cent cinquante ans une succursale de l'Amérique. Mais dormez sur vos deux oreilles, nous resterons chez nous pour quelque temps encore. En attendant, viens me voir... si la chose t'agrée.

Ton oncle,

FRANÇOIS VALDROME, *citoyen américain.*

— Oh! Oh! fit Robert en repliant sa lettre, voilà qui va cahoter quelque peu le cours de mon existence si paisible jusqu'à ce jour.

Ils sont vraiment étonnants ces Yankees; ils parlent de la traversée de l'Atlantique, comme nous parlerions, nous, de la traversée de la Manche. De Paris à Londres, de Paris à Chicago, c'est tout un à les en croire.

Je ne puis cependant me dispenser de répondre à son appel. Bien que le brave oncle ne soit pas très sentimental, m'abstenir serait faire preuve non seulement d'un incontestable mauvais goût, mais encore d'une certaine inconvenance morale, tranchons le mot, d'une véritable ingratitude.

C'est entendu... mais Velléda! Il faut donc que je la quitte, sans lui avoir rien dit... Sans rien savoir... Non, ce n'est pas possible.

Robert se rendit immédiatement au château. En entrant au salon, il y trouva Hervé seul qui rangeait des papiers dans les tiroirs d'un superbe bahut en chêne sculpté. Robert, marchant sans bruit sur le tapis, s'avança jusqu'au milieu de la pièce, lorsque Hervé, l'étonnant sensitif, s'aperçut de sa présence, bien qu'il ne l'eût ni vu ni entendu.

— Vous, cher monsieur? fit-il en se retournant et en lui tendant les mains, avec une vive cordialité! Et quel bon vent vous amène?

— Je ne sais s'il est bon, répondit Robert, avec un demi-sourire, c'est en tout cas une saute de vent fort inattendue, car je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux! répéta Hervé tout surpris.

— Vos adieux!... s'écria Velléda qui, entrant au salon, avait entendu ces derniers mots. Vous partez? demanda-t-elle en pâlissant et en lui tendant elle aussi la main... mais une main quelque peu tremblante.

— Je pars, répondit Robert à demi-voix et subitement troublé par l'altération des traits qu'il remarqua sur la figure mobile de la jeune fille. Je pars

pour l'Amérique où mon oncle me réclame. Il est malade, paraît-il, et il attend ma visite.

— Pour l'Amérique! répéta Velléda d'une voix toute blanche.

— Eh bien, mais l'on en revient d'Amérique! fit Hervé qui, voyant leur trouble, s'efforça de les réconforter. Alors, mes meilleurs vœux pour un bon voyage et un prompt retour, cher Monsieur, permettez-moi de dire cher ami, fit Hervé avec une nouvelle et chaude poignée de mains. Je vous laisse avec ma sœur qui, elle aussi, je n'en doute pas, va vous exprimer ses vœux sincères... Et il sortit du salon.

Robert et Velléda demeurèrent seuls. Celle-ci fit un geste et tous deux s'assirent, l'un en face de l'autre, silencieux et le cœur oppressé.

Que se passa-t-il dans ces deux âmes troublées, émues, plus qu'elles ne voulaient se l'avouer à elles-mêmes? Il ne s'agissait plus, à cette heure décisive, de s'attarder en récriminations personnelles et rétrospectives. Robert ne se souvenait plus de ses insuffisances vis-à-vis de Velléda. Celle-ci ne se reprochait plus, comme elle l'avait fait quelquefois, les manifestations de sympathie plus ou moins accentuées qui lui avaient échappé en certaines heures d'émotion. Chez l'un et l'autre se faisait sentir un besoin d'apaisement, de libération... et de rapprochement surtout. D'un cœur à l'autre émanait un fluide de tendresse chaste, mais qui rayonnait dans les yeux, faisait palpiter les poitrines. Sous les mailles de ce filet invisible auquel nous avons fait allusion plus haut, battaient, frémissantes, les ailes de ces deux âmes qui se sentaient enveloppées... mais si heureuses de l'être ensemble. Devant les yeux de ces deux êtres, jeunes et beaux, passaient de rapides et radieuses lueurs, s'ouvraient de longues perspectives ensoleillées... et tout un flot de pensées confuses tourbillonna si vite autour d'eux, qu'ils se sentirent remplis d'une commune ivresse, roulés, emportés par le même vertige.

Et cependant, ils demeuraient silencieux, n'osant parler, craignant de voir s'envoler ce beau songe, tout en comprenant que ce silence ne pouvait se prolonger plus longtemps...

Et c'est alors que Robert, les deux mains tendues, saisit timidement les mains de Velléda qui s'abandonnèrent à l'étreinte.

— Me permettez-vous de vous dire que je vous aime? demanda-t-il d'une voix que rendait tremblante une émotion à peine contenue.

La jeune fille ne répondit pas ; mais gracieusement elle inclina la tête, en signe d'acquiescement, sans doute, car les mains se serrèrent plus fort.

Dès cette minute exquise, solennelle, ils se sentirent fiancés l'un à l'autre, unis pour l'éternité.

Les paroles sont insuffisantes et conséquemment inutiles dans ces heures d'extase divine.

— Adieu... « Adieu, ma blanche étoile ! » dit Robert, faisant allusion à la mélodie de Schubert.

— Adieu et au revoir ! répondit Velléda, les yeux voilés où brillait une larme.

— Oui certes, au revoir ! répéta Robert... puis parlant tout bas, comme dans un rêve : vous me promettez de m'attendre, jusqu'au retour ?

— Je vous attendrai... toute la vie, s'il le faut ! murmura Velléda envahie par les sanglots, tandis que d'un regard de tendresse inexprimable, elle enveloppait tout entier l'ami qui la quittait... pour s'en aller là-bas... si loin !

Et c'est ainsi qu'ils se séparèrent.

E. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris le décès de M. BOUCHOT, spirite militant et instruit, décédé au Perreux ; ce fut une belle nature toute en dehors, un ami fidèle que nos frères méritants de l'au delà auront accueilli avec faveur. Sois plus heureux que sur la terre, frère Bouchot.

DONATO (M. d'Hont) est décédé à Saint-Jean de Dieu, à Paris ; ce célèbre fascinateur fut un homme très expert en hypnotisme ; à son hôtel, rue de la Chaussée d'Antin, il reçut toutes les célébrités médicales, y compris Charcot, leur indiqua sa méthode, très largement. Ces savants créèrent l'*Hypnotisme* ne parlèrent plus de Donato, sinon pour mépriser sa méthode et l'appeler *charlatan*. C'est ainsi dans le monde, chacun veut revêtir la peau du lion. Le magnétisme n'existe pas mais l'hypnotisme est devenu la chose académique et, lui seul, permet une foule de phénomènes !!

A Lyon est décédé M. J. E. GUILLET, bien connu du monde spirite. Excellent époux, bon père, il laisse les siens dans la plus grande douleur. Toute notre sympathie à sa veuve, à sa famille et nos compliments de condoléances.

Tisseur en soie, travailleur acharné, intelligence hors ligne qui cherchait sa destinée, le soir, après ses pénibles journées de labeur, il étudiait la philosophie et cherchait aussi à devenir professeur de musique. Le spiritisme fut pour lui toute une révélation, claire, consolante et lumineuse, qui a soutenu son énergie et décuplé ses aspirations vers un objectif bien défini et supérieur.

Cet humble a professé la musique pendant trente-cinq ans, au Lycée de Saint-Lambert, à Lyon, et au Lycée Ampère, ayant la confiance de tous et l'estime de directeurs éclairés. Ainsi il subvint toujours aux besoins de sa nombreuse famille et de sa chère et dévouée campagne. Ce fut un ami fidèle et sûr.

Partisan déterminé de l'œuvre de J.-B. Roustaing, avocat, il a édité deux volumes pour défendre les théories de ce grand artiste ; ces œuvres se trouvent à notre librairie, elles méritent certes d'être lues.

P.-G. L.

LE CREDO PHILOSOPHIQUE D'UN FRANC-MAÇON

Cette œuvre peut être lue avec profit, par les magnétiseurs et les spiritualistes de toutes les écoles, mais elle n'a pas été conçue à leur intention. Ce semble, l'auteur a visé plutôt ses frères en maçonnerie et les loges maçonniques imprégnées de néantisme depuis l'admission du F.·. Littré sur les colonnes du Temple, sauf quelques rares exceptions.

En prenant la nature en ses débuts, après un cours très succinct d'Astronomie, dans lequel il embrasse les constellations, leur distance de la terre, leur mouvement et en conséquence la vie qui les anime, il rend hommage au grand Tout, à Dieu auquel des mortels à mître veulent ressembler en le représentant sur notre infime sphère ; l'auteur parle de la terre, de ses mouvements, de sa position dans le ciel, de son poids, de sa fonction générale, des déplacements graduels de la mer. Le mouvement étant la loi divine de la vie des soleils, des planètes et de leurs satellites, fait leur stabilité. Un Josué biblique n'a pu arrêter un soleil.

Après avoir commenté sur la lune, sa constitution, son rôle par rapport à la terre, il consacre plusieurs pages à l'aspect philosophique de l'univers, déclarant que sur tout les mondes, il doit y avoir, comme sur le nôtre, le chétif brin d'herbe, des zoophites, des microbes, toute la série zoologique jusqu'à l'homme. La Sagesse suprême préside à tout, veille sur tout et le conserve en le faisant évoluer.

Le F.·. ne comprend pas la nature de Dieu, mais il veut qu'on reconnaisse l'artisan à son œuvre ; l'intelligence suprême ne s'attache pas aux mots, elle accepte tous ceux qui la reconnaissent, sous quelque forme que ce soit.

Il parle du réveil admirable de la nature au printemps, du développement de l'enfant et de la femme, du fluide divin bien plus quintessencié que celui de l'électricité et que tous les fluides que nous respirons. La colère divine n'existe pas, dit-il, c'est un défaut qui n'est pas inhérent au Grand Tout, l'homme seul se venge et en ressent les effets désastreux, car il est imparfait et responsable de ses actes ; il vise à la perfection.

Dieu n'exige de notre part, ni jeûnes, ni macérations, c'est un outrage fait à son œuvre, car il veut la santé de ses fils incarnés ; il faut, dit l'auteur, « être doué d'une grande dose d'outrecuidance pour oser enseigner qu'un homme peut être Dieu, cet homme fut-il Jésus-Christ. » Il dira ce que fut ce grand philosophe.

En quinze pages, vient ensuite une notice géologique de la terre, très bien faite quant à l'objectif que poursuit l'écrivain. Il y retorque la théorie de la création, selon la Genèse religieuse.

Dans l'homme corporel, il explique ce que sont les cinq sens, le cerveau et s'arrête surtout à l'œil et à l'oreille dont il donne le mécanisme ; il parle des nerfs, de la digestion, de la circulation, du cœur, du foie, de la rate, questions résolues avec un rare savoir par Jean Macé, sénateur, dans sa *Bouchée de pain* et les *Serviteurs de l'estomac*, livres célèbres que nous recommandons aussi, en passant, à tous nos lecteurs.

L'homme spirituel, *l'âme*, est bien traitée et mérite l'attention. Le *Libre arbitre* est incomplet, mais *L'âme des animaux* est succinctement et supérieurement comprise.

Il faut méditer sur les dix pages consacrées à *La Religion* ; l'auteur y combat les erreurs de l'église romaine, ce qu'il continue dans *Peines et récompenses*, en condamnant toutes les intolérances de quelque part qu'elles viennent. Le F.·. est magnétiseur, tout d'abord, il n'a accepté le spiritisme qu'en étant frappé par le fait brutal ; il parle en fort bons termes de *l'Avenir de l'âme et de la réincarnation*, en élève d'Allan Kardec.

Il traite ensuite du *Bonheur*, de la *Charité*, de la *Tolérance*, du *Devoir* en véritable moraliste, en homme de progrès. Suivent les pages consacrées à la *Société*, à l'*Instruction*, à l'*Egalité*, au *Progrès*, au *Patriotisme*, pages qu'il faut lire, sur lesquelles on doit s'arrêter, car elles reposent sur la croyance en une existence meilleure, base qui donne la vraie force et un patriotisme sincère qu'on peut toujours invoquer pour la sauvegarde de tous.

L'auteur, franc-maçon convaincu, parle éloquemment de la Franc-maçonnerie et du clergé, de leur mode différent de semer la fraternité. Tandis qu'en chaire l'orateur sacré vilipende la loge, sème la calomnie sans la mesurer sur la secte maudite, celle-ci secourt la veuve et l'orphelin, est fidèle aux lois, ne parle que de travail, de bonnes mœurs et d'amour. Celui qui aime les braves gens, lira et relira ces quelques pages pleines de vérités et s'il a des préjugés anti-maçonniques, il les abandonnera.

La conclusion du F.·. est une synthèse de tout ce dont nous avons parlé ; on ne saurait être plus précis, plus rationnel, mieux inspiré et donner sous une forme concrète de plus sages et salutaires conseils. Il termine ainsi : « Que chacun de nous en interrogeant sa conscience puisse se dire qu'il a contribué dans la mesure de ses forces à réaliser, dans la meilleure et la

plus large acception, cette belle et noble devise empruntée à nos devanciers dans la maçonnerie pour conduire nos ancêtres à l'abolition des privilèges, à l'émancipation matérielle des serfs, et qui, maintenant, est destinée à nous conduire à l'émancipation morale. »

P. G. Leymarie.

LES GUERRES ET LA FRATERNITE

J'ai eu, plus d'une fois, recours à l'hospitalité de cette Revue dont la tolérance devrait être un exemple pour ses sœurs de l'Alliance spiritualiste. Aujourd'hui encore, je fais appel à sa sympathie fraternelle, désireuse de faire connaître, sous leur véritable jour, des sentiments qui ont été interprétés, ici, d'une manière regrettable autant qu'erronée.

Des auditeurs du Congrès théosophique, ayant entendu quelques allusions faites sur les guerres, par Mme Besant, — si profondément vénérée de tout véritable théosophe, car elle réalise, dans sa vie quotidienne, la pureté, l'amour et le sacrifice dont elle parle avec tant de noblesse, — ces auditeurs ayant entendu M. Chatterzi, peu de temps avant le congrès, traiter de la même question, ont cru que les théosophes se faisaient les apologistes de la guerre, les partisans d'une politique de combat.

Tel n'est pas le cas : la Société théosophique, en arborant le grand étendard de la fraternité, a déployé également celui de la paix. Autrement elle eût été en contradiction absolue avec ses propres principes — car la fraternité de ceux qui prêchent la guerre ne peut être qu'une erreur ou qu'une dérision.

Cette grande fraternité, réalisée si pleinement par la Société théosophique n'est pas un mot : elle est une réalité, et parfois une réalité bien émouvante. Pour ma part, j'ai vu des hommes de toutes les nations, de toutes les croyances, se donner l'accolade, fraterniser simplement et franchement, soit au Congrès théosophique de Paris, soit à la Convention théosophique de Londres. J'ai vu, à Londres, la petite colonie hollandaise déléguée, accueillie avec affection et chaleur, répondre si spontanément aux sympathies anglaises, que pour moi, désormais, la fraternité théosophique ne peut plus être mise en doute. La fraternité qui subsiste dans les cœurs des hommes, alors que leurs patries respectives sont en lutte, alors qu'eux-mêmes sont prêts, s'il le faut, à faire leur devoir de citoyen, voilà certes de la vraie, de la bonne fraternité,... car elle est mise à une rude épreuve.

Pour les théosophes, qui essayent de voir toute chose *d'en haut*, la guerre il est vrai, n'est pas ce qu'elle est pour les hommes en général. Dans la guerre nous voyons un destin historique des nations, et non pas une mêlée sanglante et haineuse des hommes; nous voyons surtout, dans la guerre,

l'accomplissement des décrets du Karma. Il n'y a pas de guerre inique pour nous *quelque inique qu'elle puisse paraître*. La Justice divine gouverne toute chose, et la nation, écrasée par la défaite, a, dans un passé — très lointain peut-être — préparé, elle-même, les évènements du présent.

Par la même raison nous comprendrons que tous ceux qui, à la guerre, tombent sous les coups de l'ennemi, fauchés dans la splendeur de leurs vingt ans, ou dans l'utilité de leur âge mûr, avaient eux-mêmes, par des actes commis antérieurement, attiré sur eux cet effet karmique d'une mort violente. Jamais la mort ne frappe aveuglément, conduite comme elle l'est, par la main du Karma, et ceux-là seuls tombent, qui sont marqués du sceau fatal.

Mais ces braves soldats, qui donnent leur vie au pays, dans un acte de dévouement, n'ont pas un sort si triste qu'on le pense; les victimes du devoir trouveront de hautes compensations à leur sacrifice, dans les existences à venir, car le don de soi-même, fait simplement et consciemment, est un reflet, — si pâle qu'il soit — du sublime Sacrifice divin.

Trop souvent, hélas ! ceux qui font profession de croire à la grande Loi de Causalité mettent leurs protestations en démenti, sitôt qu'une occasion de les mettre en pratique se présente, sitôt qu'ils se trouvent en face de quelque douloureuse énigme. Par contre, ceux qui réalisent vraiment l'action du Karma voient parfois la Justice divine à l'œuvre, cachée même sous le voile des injustices terrestres. Il serait illogique de croire que le Karma régit nos destinées individuelles si l'on prétend nier son action dans la vie collective des nations. La Loi ne serait pas la Loi, elle ne serait qu'un fantôme de Loi, si elle ne s'appliquait qu'à nos personnalités; si elle n'était applicable, aussi, sur une plus grande échelle, à tout événement politique, à toute crise sociale, à tout problème d'état.

La Loi divine, d'ailleurs, utilise les guerres, les grandes catastrophes et les épidémies pour réaliser ses desseins, pour atteindre un but donné — et cela sous la sauvegarde de la Justice immanente.

Voilà ce que nous, théosophes, nous pensons de la guerre. Pour l'âme qui accomplit un pèlerinage immense à travers les âges, qui naît et renaît dans des formes successives, la perte d'un corps est-elle un si grand malheur?... surtout quand elle sacrifie ce corps à un noble idéal : l'amour et le service de la Patrie.

Notre grande Patrie est l'humanité; notre petite Patrie est la nation à laquelle nous appartenons, le pays où nous avons vu le jour. Et l'amour de la grande Patrie, le dévouement à la cause de l'humanité ne doit pas nous faire oublier la petite Patrie — bien vivante, toujours, dans nos cœurs. Nous avons été bercés, élevés avec le doux nom du pays natal sur les lèvres; tout petits nous avons bégayé notre patriotisme : ce sont là des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

Si mes paroles ont été vraiment comprises, dira-t-on encore que les théosophes prêchent la guerre ou l'approuvent? C'est l'alliance des peuples que nous rêvons ; c'est la paix que nous appelons de toutes nos âmes et par le courant de nos pensées, unies dans un même but, — car nous connaissons la force de la pensée — nous cherchons à écarter les menaces de la guerre, à répandre partout l'amour et la conciliation.... Mais la tempête gronde à l'horizon... et si elle éclate nous sommes prêts à en supporter vaillamment les assauts, si la guerre — mal nécessaire parfois — frappe lourdement notre pays, nous saurons faire notre devoir.

Ceci pourra sembler une contradiction à plus d'un de mes lecteurs. Comment ! un théosophe qui prétend respecter toute manifestation de la vie, au point même de respecter celle des bêtes, — un théosophe n'hésitera pas à se battre, à tuer un homme, son frère théosophe peut-être,... car il y a des théosophes dans tous les pays.

Non! un théosophe n'hésitera pas à se battre, car il sait, avant tout, que si la Loi du Karma l'a placé dans une nation, dans un pays, c'est pour accomplir son devoir national et social. Un théosophe ne reniera pas son devoir, quelque pénible qu'il puisse être. Si la patrie réclame son bras, il partira en guerre,... mais il partira avec la confiance absolue, avec la certitude que la Justice divine saura bien faire dévier ses balles, s'il y a lieu, et que les vies qui doivent être épargnées par le Karma, le seront infailliblement.

La seule véritable différence que l'on pourra trouver entre un théosophe et un soldat ordinaire sera celle-ci : le théosophe se battra sans haine, car la haine il ne peut et ne doit la connaître. Il se battra pour son pays, mais, pour lui, il n'y aura point d'ennemi, car en tout homme il cherche à distinguer la pâle lueur du Soi divin. Aussi il conservera, intact dans son âme, le parfum pénétrant de la fraternité. Partout il sèmera de l'amour — jusque sur le champ de bataille; partout il fera preuve de tolérance, de miséricorde, de pardon.

....Idéal facile en théorie, dira-t-on, irréalisable en pratique. Soit! nous le verrons ! Si la catastrophe que tout bon Français doit conjurer arrive, si la guerre qui menace, dans le lointain, éclate, ce sera pour nous le *critérium*. Car, ne resteront théosophes que ceux qui sont assez forts *pour aimer* dans l'antagonisme de la lutte, *pour pardonner* au milieu des haines déchaînées, *pour bénir* en face de la trahison ou de la torture.

AIMÉE BLECH.

Nous prévenons nos lecteurs que l'article qui suit : *Une Frontière contestée*, n'est pas l'analyse du célèbre ouvrage de *Robert Dale Owen* « The debatable land » que l'on a l'habitude de traduire par cette même expression.

UNE FRONTIÈRE CONTESTÉE

Dès le début, prévenons les lecteurs : ils ne trouveront aucun renseignement dans les atlas les plus à jour, fussent-ils *in-folio*, et de Gotha. La frontière dont nous allons parler n'a rien de géographique : c'est entre deux régions purement idéales, le domaine de la science positive et le royaume du merveilleux ou du surnaturel, qu'elle s'étend, et qu'il s'agit de la suivre.

La tâche est malaisée, car cette barrière est étrangement fragile et flottante. De tout temps, deux armées rivales l'ont menacée ; l'une ou l'autre, plusieurs fois, l'a forcé de front ; plus souvent, elles tâchent de la tourner par une stratégie instinctive ou savante. Ces deux mouvements, à l'heure actuelle nous paraissent s'effectuer de concert, sous nos yeux, et l'intérêt n'en est point médiocre. Après un long recueillement, qui fut pris bien à tort pour un aveu tacite de renoncement à la lutte séculaire, les partisans du merveilleux viennent de reprendre une vigoureuse offensive, que divers prodrômes avaient d'ailleurs annoncée. Nous ne parlons pas du retentissant manifeste qui, dans une docte Revue, claironna récemment « la banqueroute de la science ». Ce qui, depuis plusieurs années déjà, pouvait servir d'indice, ce furent des livres, des pièces de théâtre, des œuvres d'art de formule encore inédite, ou simplement renouvelée, certains salons, prétentieusement idéalistes ; quelques essais, pour la plupart malheureux, de propagande ésotérique ou bouddhique ; davantage, la révélation de l'art brumeux et profond des Scandinaves, mais surtout l'irrésistible et triomphante poussée de la musique wagnérienne,

Entre temps, paraissaient ces étranges livres de Huysmans : *A Rebours*, *Là-Bas*, *En Route* ; celui de J. Bois sur la *Magie* et l'*Envoûtement*, quelques autres encore. Et voici qu'à Nancy, à Bicêtre, à la Salpêtrière, en des cliniques théâtrales et demi-publiques, sous la direction d'un très grand savant qui fut aussi le plus habile des metteurs en scène, s'accomplirent, presque journellement, de réels, d'authentiques miracles, que les théories des Charcot, des Liégeois ou des Luys ne dépouillaient pas toujours de leur auréole de mystère. C'est alors que fut publié, sous ce titre modeste, mais déjà significatif : *Les Etats profonds de l'hypnose*, le premier ouvrage important de M. le lieutenant-colonel de Rochas, qui est aujourd'hui le doyen très vert et le chef respecté de nos chercheurs d'au-delà.

Plusieurs autres écrits, de plus en plus hardis, suivirent ce premier livre, dont la doctrine essentielle se séparait déjà profondement des théories braidiques, en honneur à la Salpêtrière, ou de l'hypothèse de la suggestion enseignée à Nancy. Mon intention serait de consacrer quelques lignes au plus récent des travaux de M. de Rochas, avant de passer à l'étude de deux autres livres, l'un du célèbre Aksakof, l'autre du Dr Regnault. Tous deux,

bien qu'à des titres divers, m'ont paru mériter, dans cet ordre d'idées, l'attention la plus sérieuse.

I

Dans la *Préface* que M. de Rochas a écrite pour la réimpression des conférences du baron de Reichenbach sur les *Effluves odiques*, on peut voir, comme un chapitre détaché, mais important, un appendice, du livre publié l'année dernière sur l'*Extériorisation de la motricité*. Reichenbach, il y a plus d'un quart de siècle, avait expressément affirmé l'existence de certaines radiations ou « effluves », émises par les animaux, les végétaux, les cristaux les aimants, en un mot par toutes les substances dont les molécules offrent une orientation, ou polarité, bien déterminée. Ces radiations n'étaient d'ailleurs perçues d'ordinaire que par quelques personnes, douées d'un système nerveux particulièrement impressionnable et, de plus, hypéresthésiées par un long séjour dans l'obscurité. Reichenbach, non sans raison, crut avoir découvert une nouvelle manifestation de l'énergie universelle; il l'appela l'*od* ou *force odique*, d'un mot sanscrit signifiant « qui pénètre tout ».

Certains effets merveilleux de cette force avaient déjà été signalés, dès l'antiquité; M. de Rochas rapporte, à ce sujet, d'intéressants témoignages dont pourront se délecter les érudits. Les anciens expliquèrent volontiers ces effets par la divination, l'inspiration, le don de prophétie, le moyen âge invoqua plutôt la magie et les sortilèges. Telle était, entre autres faits, la recherche des eaux, des sources, des filons métalliques, voire des trésors, au moyen de la *baguette* appelée *divinatrice*. De nos jours, de nombreux faits du même ordre ont provoqué, comme on sait, des études en sens opposés, mais également approfondies; par exemple, les mouvements dits spontanés du pendule, tenu ou non par les doigts que l'on voulait ou croyait immobiles : Deleuze, Amoretti, Fortin, popularisèrent ces faits, et généralement les rapportèrent au magnétisme animal. Chevreul, à son tour, s'attacha à leur observation, et prétendit, dans une lettre célèbre adressée à Ampère, qu'ils s'expliquaient tous par des actions fibrillaires ou musculaires involontaires et inconscientes. C'était du coup, pensait-il, la fin des pendules explorateurs et des baguettes magiques, si souvent exploitées par des charlatans sans vergogne. C'était surtout la ruine des tables tournantes, dont la vogue, toute récente, était alors considérable et presque scandaleuse.

M. de Rochas. tout en reconnaissant la valeur réelle de l'interprétation de Chevreul, dans un grand nombre de cas, la croit néanmoins insuffisante; il se déclare, en conséquence, partisan de l'hypothèse de Reichenbach. Seule, en effet, elle peut valoir pour tout les cas où des mouvements sont produits *à*

distance et sans aucun contact effectif (1). Or, il semble bien que l'on ne puisse plus guère, aujourd'hui, sans nier l'évidence. contester la réalité de semblables mouvements.

Des instruments de structure fort simple, excluant par conséquent jusqu'à la possibilité d'une tricherie ou d'un « truquage » quelconque, existent et démontrent cette vérité comme fit Diogène dans un cas analogue, en marchant : ce sont, par exemple, le *magnétomètre* de Rutter, perfectionné par le Dr Léger, de Londres, le *biomètre* de Durand (de Gros) et du Dr Baraduc. Ajoutons qu'un nombre toujours grandissant de témoignages vient corroborer, s'il est nécessaire, cette certitude de fait; on nous saura gré, par exemple, d'indiquer, parmi les plus solides références de M. de Rochas, les cas si frappants de polarité attractive relatés par M. Boirac, le savant professeur du lycée Condorcet (*Nouvelle Revue*, 1er octobre 1895); ces cas rappellent beaucoup le procédé bien connu du magnétiseur Moutin.

M. de Rochas a lui-même observé plusieurs fois, et tout dernièrement encore, des effets analogues d'attraction des membres avec son sujet Eusapia, *à l'état de veille*; et cela, quoi qu'en aient pu dire les Drs Crocq et Poirier, sans compter quelques autres, dans les conditions les plus irréprochables de rigueur scientifique.

On est fondé, ce me semble, à tenir désormais pour réelle l'existence de la force odique. S'ensuit-il qu'il faille identifier du coup cette force avec le *périsprit* des spirites ou l'*astral* des occultistes? Sur ce point délicat, M. de Rochas a cru devoir exprimer des réserves, dont nous ne saurions trop le louer. Pourtant il est visible que l'assimilation le tente : et, d'autre part, le hardi chercheur a maintes fois prouvé qu'il n'est pas homme à s'épouvanter pour des mots (1). Quoi d'effrayant d'ailleurs, et quoi d'absurde *a priori*, pour un homme de science pure et désintéressée, que l'affirmation d'un nouvel ordre de phénomènes naturels, l'admission raisonnée d'une nouvelle loi cosmique, hier encore ignorée, dûment constatée aujourd'hui, et qui demain peut-être sera enseignée dans les chaires officielles ? N'en fut-il pas ainsi de la matière radiante de W. Crookes ou des rayons cathodiques de Rœntgen?

Voyez d'ailleurs, comme à point nommé, l'indispensable consécration de la philosophie vient s'ajouter à cette originale conception des choses! comme la métaphysique, aux mains d'un penseur puissant et profond, peut prêter son concours, d'autant plus précieux qu'il est peut-être plus involon-

(1) M. de Rochas nous signale, dans l'un des premiers numéros de l'*Echo du Merveilleux*, de Gaston Méry, le récit d'une expérience de M. Jouney, qui affirme avoir mis en mouvement un pendule par la simple fixation du regard.

(2) Il se propose même, croyons-nous, de développer catégoriquement ses idées dans les plus prochains numéros de la *Revue des sciences psychiques*, du Dr Dariex.

taire, à ces théories, que seuls d'effarouchés tardigrades qualifient obstinément de chimériques ou d'enfantines. D'un admirable livre tout récemment publié par M. Bergson, sous ce titre : *Matière et Mémoire* (Alcan, 1897), j'extrais les quelques citations suivantes (1); elles surprendront probablement, si elles tombent sous ses yeux, le savant auteur de la *Préface* aux *Effluves odiques*; mais plus encore, sans doute, l'écrivain à qui je les emprunte, et qui n'avait assurément pas songé à ce rapprochement :

« Nul psychologue ne peut aborder l'étude de la perception extérieure sans poser la possibilité au moins d'un monde matériel, c'est-à-dire, au fond, *la perception virtuelle de toutes choses* » (p. 27).

« L'acte fondamental et original de la perception, l'acte constitutif de la perception pure, c'est celui *par lequel nous nous plaçons d'emblée dans les choses* » (p. 61).

« Nous sommes véritablement *placés hors de nous* dans la perception pure ; nous touchons alors la réalité de l'objet dans une *intuition immédiate* » (p. 70).

« Le fond d'intuition *réelle*, et pour ainsi dire *instantanée*, sur lequel s'épanouit notre perception du monde extérieur, est peu de chose, en comparaison de tout ce que notre mémoire y ajoute » (p. 59).

« Ma perception, du moins à l'état pur et isolé de ma mémoire... *est dans l'ensemble des corps d'abord*; puis peu à peu elle se limite, et adopte mon corps pour centre » (p. 53).

Bref, d'après le savant professeur du Lycée Henri IV, notre esprit est à chaque instant, au moins en principe, présent à l'univers tout entier : il plonge dans le réel par ses racines profondes; il touche, il pénètre, il vit la réalité des choses sensibles ; si bien que l'antique problème du monde extérieur, rendu comme à plaisir insoluble par l'école idéaliste ou conceptionniste, redevient, grâce à la doctrine de M. Bergson, incomparablement plus claire et plus accessible. Voir un objet, ce n'est point acquérir sa notion, qui nous manquait encore, c'est restreindre, à l'occasion de cet objet, le champ indéfini de notre intuition totale primitive ; c'est donc abstraire et choisir : la perception n'est, d'après ces vues, qu'un acte de concentration, de sélection et d'analyse, fixé par la commodité d'un mécanisme sensitivo-moteur — notre corps — où l'âme trouve son compte à s'insérer pour mieux agir, mais non pour mieux connaître (2).

(1) Les passages que nous soulignons ne le sont pas dans le texte.

(2) Malebranche (*Recherche sur la vérité*, liv. III, part. 2, chap. VI) avait émis des vues analogues, si toutefois on veut bien les séparer de ses hypothèses hasardeuses de la vision en Dieu et de l'étendue intelligible :

« Il est constant, et tout le monde le sait par expérience, que lorsque nous voulons penser à quelque chose en particulier, *nous jetons d'abord la vue sur tous les êtres*,

Quoi qu'il en soit de cette audacieuse et pénétrante hypothèse — doctrine, pourrait-on dire, de la présence réelle et de l'ubiquité de Dieu transportée dans la psychologie, — la théorie spiritique du fluide odique ou de l'*aura* astrale nous paraît s'éclairer vivement à sa lumière. Elle aussi, comme on sait, élargit théoriquement jusqu'aux confins de l'univers la sphère de notre action ou le champ de notre connaissance immédiate; M. de Rochas, paraît de plus en plus disposé à adopter, dans leur ampleur, ces vues réalistes, que déjà il couvre de sa haute autorité d'homme de science, de chercheur aux méthodiques hardiesses. En chacun de nous résiderait, pense-t-il, une substance — fluide odique, force rayonnante, principe acténique, *aura* astrale, — il n'importe, douée d'une extensibilité illimitée, et que rien ne peut l'arrêter dans son essor, ni le corps charnel qui la polarise, sans toutefois l'emprisonner dans son étroit contour; ni le cercle borné de nos relations immédiates, ni même les confins lointains du système cosmique auquel appartient notre planète. (*A suivre.*)

MOULIN, professeur de philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

Avec le dernier numéro du *Lumen*, nous avons reçu trois brochures contenant des communications du plus haut intérêt qui ont été faites au Congrès spirite et spiritualiste de septembre dernier.

La première que nous avons lue est intitulée : *Le Périsprit et les Maladies*. Son auteur est le Dr Victor Melcior y Farré, médecin chirurgien, correspondant de l'Académie royale de médecine de Barcelone. Le titre indique suffisamment le sujet, qui, nous devons le dire, est traité de main de maître, en une langue d'une clarté absolue. Les déductions sont si serrées et d'une logique si forte qu'elles s'imposent à la conviction, même du lecteur prévenu. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en traduire un ou deux passages.

« Il est un point capital qu'il faut mentionner dans le but de mettre d'accord la persistance de l'individualité avec ses mémoires correspondantes, organique et psychique, d'une part, et d'autre part, les changements incessants que souffre le torrent vital dans les organes. C'est un fait démontré par la physiologie que dans le bref espace de deux mois, il n'existe pas dans l'organisme une seule cellule qui n'ait subi une révolution complète. Malgré cette rénovation continuelle, nous nous

---

et nous nous appliquons ensuite à la considération de l'objet auquel nous souhaitons de penser. Or, il est indubitable que nous ne saurions désirer de voir un objet particulier, *que nous ne le voyions déjà quoique confusément et en général* : de sorte que, pouvant désirer de voir tous les êtres, tantôt l'un tantôt l'autre, *il est certain que tous les êtres sont présents à notre esprit.* »

Consulter aussi la très vigoureuse et subtile thèse de M. Arthur Hannequin, sur *l'Hypothèse des atomes dans la science contemporaine* (G. Masson, Paris 1895). Voir en particulier le chapitre du livre second sur *l'apparence*. Il y est question (p. 402), « d'une sorte d'omniprésence de notre conscience à l'espace tout entier » en un sens, d'ailleurs idéaliste et Kantien, nous devons le reconnaître.

rappelons parfaitement les actions faites par nous il y a des années, nous éprouvons l'influence d'habitudes invétérées qui nous obligent à agir dans un sens déterminé, nous nous souvenons de dates, de noms, de paragraphes entiers, nous avons conscience des émotions éprouvées, nous sommes par conséquent les maîtres de toutes les acquisitions morales que nous avons pu faire depuis notre enfance. Pour expliquer cette persistance du Moi au milieu des changements nutritifs incessants, la science positiviste et matérialiste suppose la cellule nerveuse centrale douée d'une certaine puissance de souvenir. Cette hypothèse permet de franchir aisément ce pas difficile; mais elle n'entraîne la conviction chez personne.............. Si nous admettons un intermédiaire entre le corps et l'esprit, si nous acceptons l'existence d'un organisme fluidique, capable d'enregistrer toutes les sensations, et qui reste indestructible malgré la mort, nous verrons tout de suite qu'une justice universelle est en jeu, justice qui a décrété avec une sagesse absolue la nécessité pour tous les actes de notre vie de s'enregistrer dans le tabernacle où officie la conscience en qualité de témoin et de juge ».

Nous avons lu ensuite, avec non moins d'intérêt, la communication de notre sympathique confrère Eugenio Garcia Gonzalo, docteur ès lettres et philosophie, rédacteur au *Lumen*. Elle traite de l'évolution au point de vue spirite, et par conséquent de la réincarnation. Il y a là-dedans des choses très fortes.

« Si l'esprit n'a pas de passé, en vertu de quels mérites et pour quelles raisons certains individus naissent-ils au milieu de nations civilisées, alors que d'autres naissent au milieu de peuples plongés dans la barbarie ? Ceux qui naissent en ce siècle ne sont-ils pas favorisés par rapport à ceux qui vécurent à l'âge de pierre ? Les immenses différences d'aptitudes intellectuelles, de santé, de position sociales qui existent entre les hommes, ne sont-elles pas contraires à la loi d'harmonie ? Sans l'idée de réincarnation, nous restons dans le mystère le plus profond. La réincarnation, au contraire, éclaire le tout. Non seulement nous nous réincarnons, mais encore nous nous réincarnons longtemps sur la même planète. L'histoire des familles et l'histoire des nations offrent toutes les deux les mêmes enseignements. Familles et nations ont des périodes de grandeur et de décadence. Tenons-nous-en aux familles : N'en voyons-nous pas qui furent superbes et qui s'éteignent après un petit nombre de générations dans un état misérable ? N'est-il pas logique de supposer — et les communications des Invisibles confirment cette supposition — que les derniers rejetons de ces familles qui traînent une vie malheureuse sont les mêmes individus qui, autrefois, par leur orgueil, se sont préparé cet avenir ? N'est-il pas juste que Louis XIV, le demi-dieu, qui aurait été blessé dans l'âme si son peuple l'avait considéré comme un simple mortel, ait pu être ensuite le bon Louis XVI qui mendiait l'estime de son peuple ? Le peuple lui-même en condamnant Louis XVI, n'avait-il pas obscurément conscience de condamner ses prédécesseurs ? »

Enfin, la troisième communication est de M. Quintin Lopez Gomez, le sympathique et éminent directeur de la revue d'études psychologiques *Lumen*. Il traite du panthéisme ou pour mieux dire de l'universalité divine. Modestement, l'auteur assure ne faire autre chose que développer l'idée d'un philosophe espagnol de grand mérite, mort depuis quelques années seulement, M. Manuel Gonzalez Soriano.

« Il n'existe, dit ce dernier, qu'un seul élément initial absolu, sans causes antérieures ; car, sans un principe qui n'ait pas de principe, sans une cause qui n'ait pas de cause, il ne saurait y avoir de véritable cause et de véritable principe, de même que sans véritable principe, il n'y a pas de conséquence, et que sans véri-

table cause, il n'y a pas d'effet. Le principe unique, ou cause véritable et absolue, doit exister pour soi, en soi et par soi; car, étant le principe et la cause de tout, il n'y a rien d'antérieur et de postérieur qui puisse lui fournir des éléments d'existence ou un séjour. De la même manière, il faut qu'il soit infini en tout, ou mieux qu'il soit infiniment absolu; car, comme cause absolue, il faut qu'il contienne en soi tous ses effets. »

Un peu plus loin, l'auteur pose les questions que l'homme s'est posé depuis qu'il a conscience de son existence. « Nous existons : de cela, nous ne saurions douter. Mais comment et pourquoi sommes-nous? D'où venons-nous et où allons-nous? A quel moment de l'évolution nous trouvons-nous maintenant? Quelle est l'heure qui a sonné pour nous à l'horloge de la durée? »

Voilà les questions formidables auxquelles M. Quintin Lopez Gomez s'efforce de répondre. Si ses réponses ne sont pas définitives — et comment le seraient-elles, hélas! elles témoignent au moins d'une grande pénétration et d'une grande force de synthèse.

La *Divine tragédie*, poème de M. François Durosier, publié par le *Phare de Normandie*, vient d'être réunie sous la forme d'une brochure, que nous mettons à la disposition de nos lecteurs au prix de 1 fr. 50.

Cette œuvre, d'origine médianimique, fait revivre en strophes émues, aux rimes vibrantes, une idylle mystique, profonde, perpétuée à travers les âges entre deux êtres dont l'un est en ce moment désincarné et l'autre, vivant sur terre.

Nous recommandons la lecture de ce charmant poème, qui prouve avec toute évidence la nécessité, pour les progrès de l'être, des multiples réincarnations, étapes inéluctables auxquelles tout esprit est soumis sur cette terre ou dans les divers mondes de l'espace.

Essai sur l'évolution humaine (résurrection des corps, réincarnation des âmes), par le Dr Th. Pascal, un fort volume in-12, prix 3 fr. 50. Publications théosophiques, Bailly, 10, rue Saint-Lazare.

Cet ouvrage, intitulé modestement un Essai, n'en est pas moins un exposé complet de la question, selon la donnée théosophique. L'auteur s'attache à nous démontrer, avec autant d'autorité que d'éloquence, la vérité frappante, rationnelle et grandiose de cette partie de l'Evolution qu'est la Réincarnation. Il la discute point par point, donnant des preuves nombreuses, s'appuyant sur des documents autorisés, réfutant toutes les objections. Dans un premier chapitre : l'*âme et ses corps*, il nous montre d'abord la pluralité du corps dont l'âme se sert pendant ses incarnations; puis il expose le rôle et les pouvoirs de la conscience, selon qu'elle fonctionne dans l'un ou l'autre de ses véhicules. La question des rêves et des phénomènes psychologiques divers de la folie, du somnambulisme, du spiritisme y est aussi traitée. L'auteur donne ensuite, dans autant de chapitres remarquables, les preuves morales, scientifiques et philosophiques de la Réincarnation. Dans des pages pleines d'éloquence, lorsqu'il s'agit de la partie morale, de clarté et d'esprit scientifique, lorsqu'il traite de la partie science, il développe tour à tour le but de l'évolution, le problème de la souffrance et de l'inégalité des conditions; il nous parle de la justice immanente et nous explique l'hérédité dans une remarquable étude sur l'embryologie. Enfin, une étude approfondie des philosophies et des religions antiques et modernes:

nous montre la trace ininterrompue de la doctrine des renaissances chez tous les peuples et dans tous les temps.

Les esprits chercheurs, les cœurs affligés ou tourmentés par le doute, liront avec fruit ce beau livre qui jette une clarté vive sur les problèmes si douloureux et si déconcertants de la souffrance, en général, de l'inégalité des conditions, et de l'hérédité. A. J. Blech.

A ceux qui souffrent. (Quelques points de l'enseignement théosophique), par Aimée Blech, 1 fr. Publications théos., Bailly, etc.

Supériorité des animaux sur l'homme, par le Dr Ph. Maréchal (1 vol., 3 fr.). — Cette thèse qui à première vue, peut n'apparaître à beaucoup de gens que comme un excessif et ingénieux paradoxe, est développée dans cet ouvrage avec tant de preuves d'arguments et une telle rigueur scientifique, que les esprits même les plus prévenus, ne la liront point sans être légèrement ébranlés. Cette supériorité des animaux aussi bien comme individus que comme être sociaux, le Dr Maréchal l'établit dans une longue étude comparative où à notre indigence physique à notre faiblesse intellectuelle et morale, il oppose victorieusement la perfection de leur organisme, la préexcellence de leur système sensitif et nerveux, de leurs dons naturels, de leurs facultés et de leurs vertus sociales. Tous les chapitres du livre, notamment ceux qui ont trait à l'âme, à la science, à la médecine, à la morale, à la sociologie des animaux, sont à retenir et à méditer.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLIIIe VOLUME

ANNÉE 1900

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.